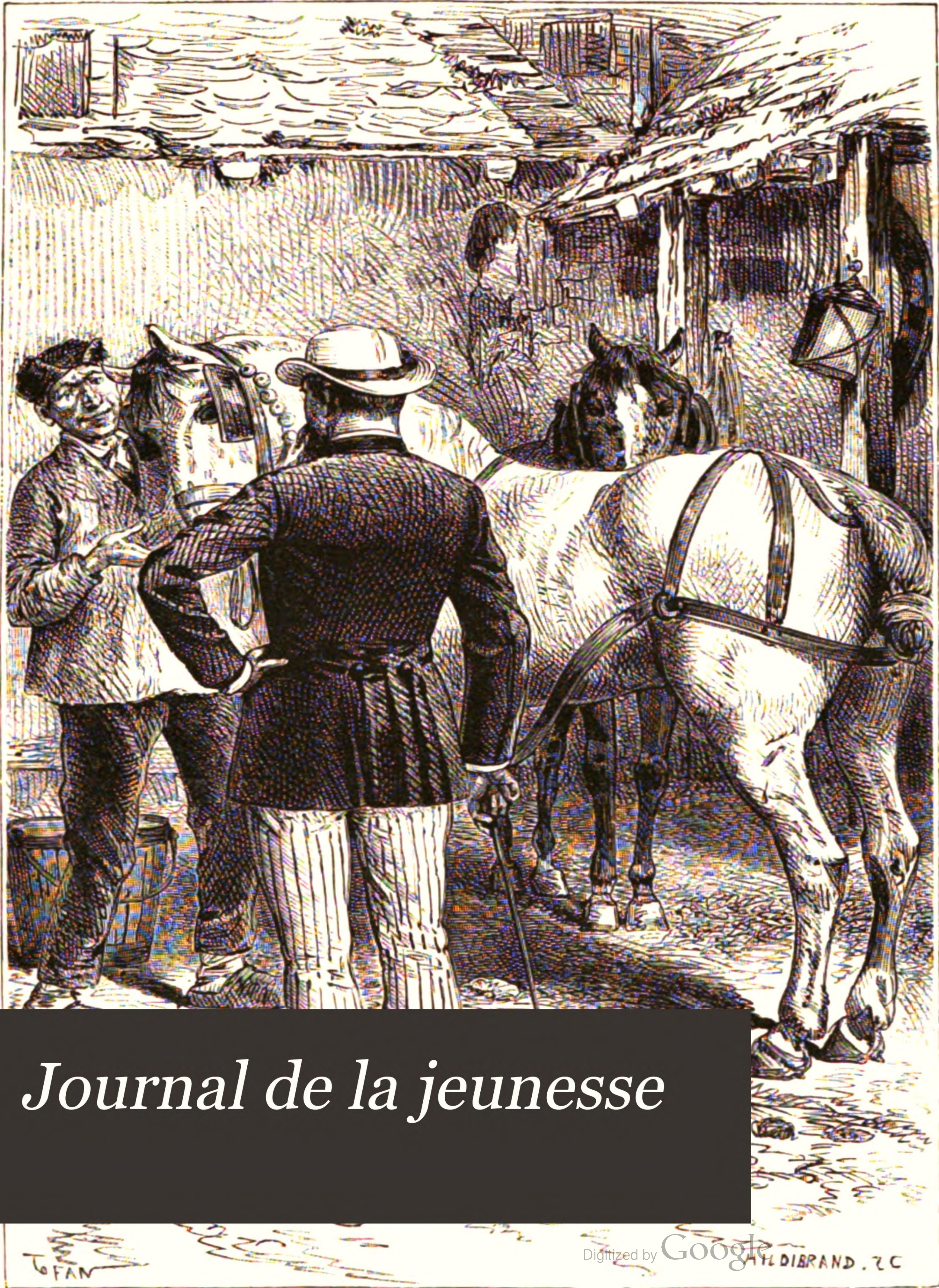
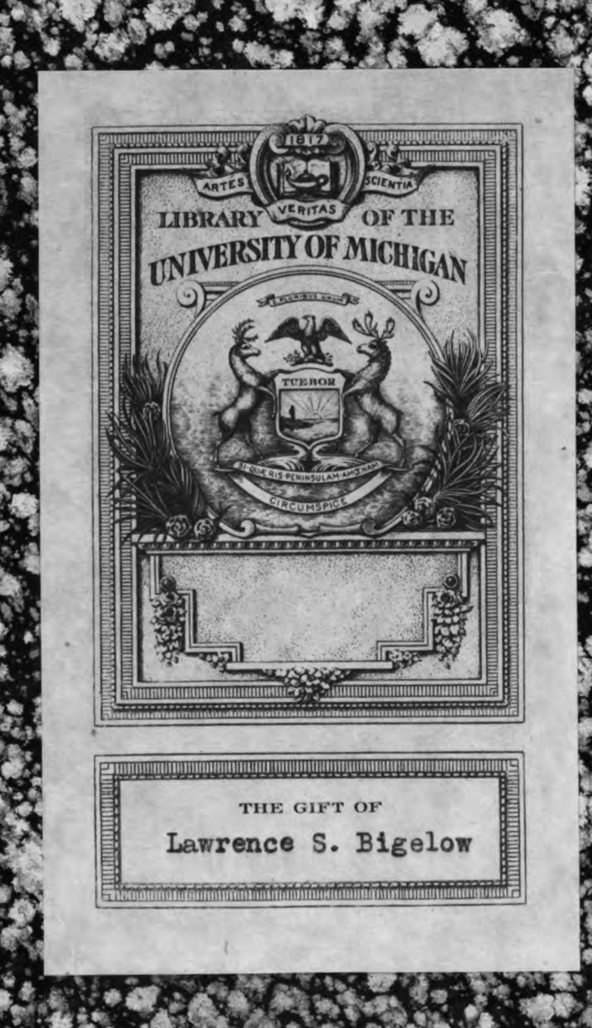
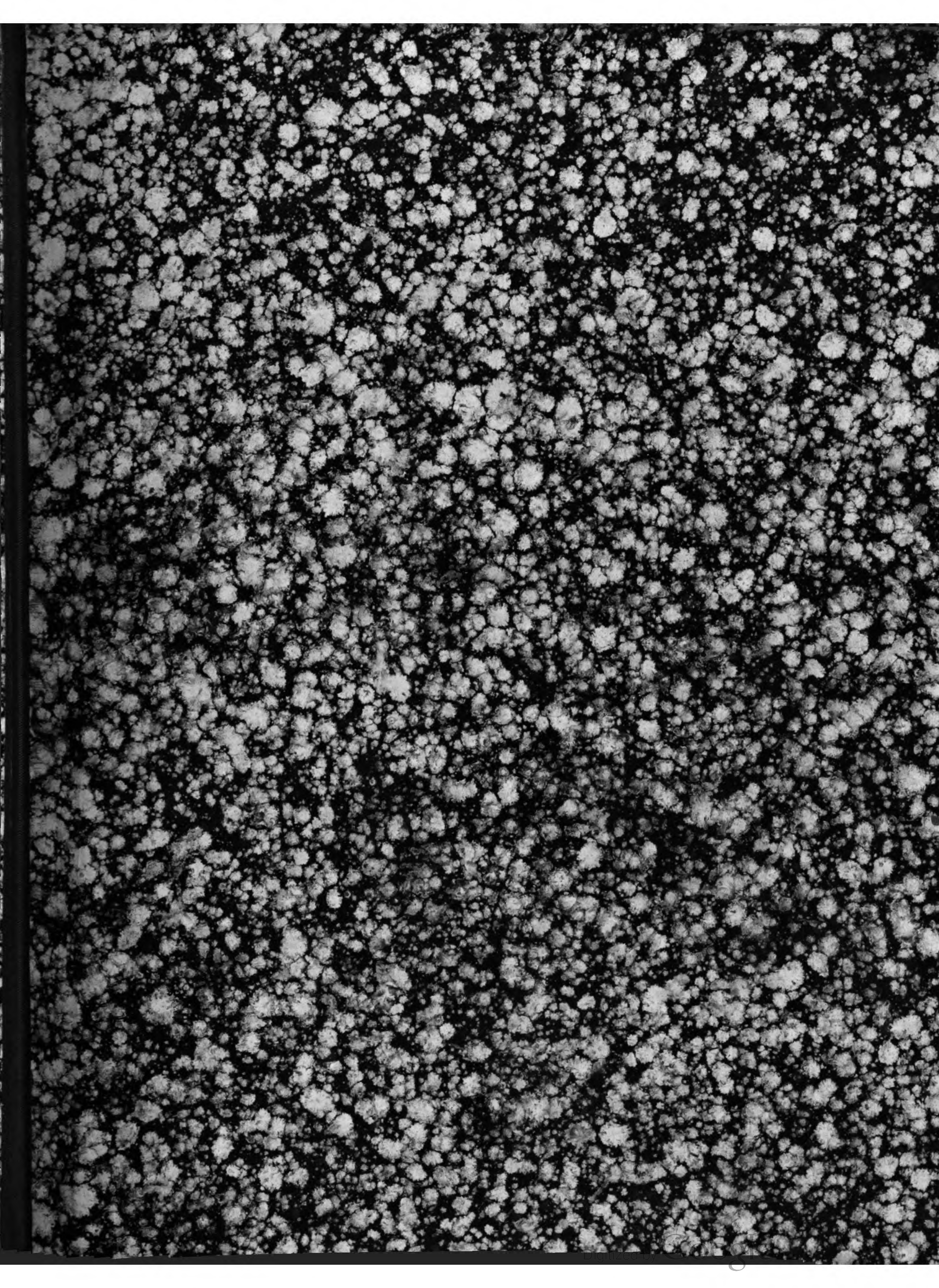



Journal de la jeunesse


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Lawrence S. Bigelow



# LE JOURNAL

DE

# LA JEUNESSE

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

# LE JOURNAL

DE

# LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1881

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C^IE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Pichon se mit à faire l'appel. (P. 3, col. 1.)

# MAMAN

## I

M. Pichon. — Deux vues de la Silleraye. — Le capitaine Maulevrier conquiert le cœur de M. Pichon.

Depuis six mois environ la guerre d'Italie était terminée et les troupes étaient rentrées en France.

Un beau matin, le *Moniteur Universel*, journal officiel de l'Empire, publia trois colonnes de nominations de percepteurs. Les nouveaux titulaires étaient tous des officiers dont on récompensait ainsi les services. Les uns quittaient l'armée parce qu'ils avaient reçu des blessures graves, les autres parce que les fatigues de la campagne les avaient mis hors d'état de servir plus longtemps.

Parmi ces derniers se trouvait le capitaine Gilbert, qui était nommé percepteur à la Silleraye (Indre-et-Loire).

Le capitaine Gilbert, qui était en congé à Paris, consulta la carte de l'état-major et constata que la Silleraye est sur la grande route de Tours à Châteauroux, mais bien plus près de Tours que de Châteauroux.

Il se souvint aussitôt que le capitaine Maulevrier, son ancien camarade de Saint-Cyr, était en garnison à Tours, et il lui écrivit pour le prier de pousser une reconnaissance jusqu'à la Silleraye, de prendre langue, et de lui louer une maison. Il s'excusait de lui imposer cette corvée; mais il se ressentait encore des suites de la campagne, et par ordre du médecin, se ménageait « comme une poule mouillée ».

Le capitaine Maulevrier reçut cette lettre un quart d'heure après le départ de la diligence de Châteauroux, sans quoi il serait parti le jour même, car, outre qu'il était l'obligeance en personne, il avait pour habitude de ne jamais remettre à demain ce qu'il pouvait faire aujourd'hui.

Si ce contre-temps lui fit perdre vingt-quatre heures, il lui procura l'inestimable avantage de faire le voyage en compagnie d'un conducteur philosophe. Le service des diligences de Tours à Châteauroux, et *vice versa*, exigeait le concours de deux conducteurs qui faisaient la navette entre les deux villes, partaient aux mêmes heures et se croisaient à mi-chemin.

Le conducteur non philosophe était un grand Breton, décharné, taciturne et maussade, qui ne parlait qu'à ses chevaux, et pas toujours poliment.

Le conducteur philosophe était un gros petit homme rougeaud, alerte, laconique ou bavard, selon les circonstances, et toujours un peu narquois, qui répondait au nom de Pichon.

Dans ce temps-là, les gros petits hommes rougeauds, alertes et narquois, abondaient dans cette belle province de Touraine; ce qui distinguait Pichon des autres, c'est qu'il était profondément marqué de la petite vérole, portait des boucles d'oreilles en argent, et n'avait à son service qu'un œil et demi au lieu de deux.

Soit caprice de la nature, soit effet de la maladie qui avait couturé le visage de M. Pichon, son œil droit était de moitié plus petit que son œil gauche.

Quand son âme de conducteur se trouvait en équilibre parfait, Pichon ouvrait les deux yeux comme

tout le monde, et promenait sur les choses, les bêtes et les gens, des regards distraits, bienveillants, un peu hautains peut-être, car il était, comme tous les conducteurs de diligences, pénétré de l'importance de ses fonctions.

Quand il se trouvait particulièrement satisfait de la vie, qu'il avait entendu une grosse plaisanterie tourangelle, décoché un bon mot ou empoché un bon pourboire, il fermait son œil droit, et vous regardait fixement de son œil gauche où rayonnait une expression de bonhomie et de bonté.

Quand il avait des idées noires, qu'on parlait d'établir un chemin de fer entre Tours et Châteauroux, qu'un voyageur se faisait attendre, que l'administration lui imposait un cheval de mauvaise apparence ou de tempérament vicieux, son œil gauche se fermait d'instinct, son œil droit prenait une expression étrange, et brillait d'un éclat presque insupportable.

C'était avec Pichon que les voyageurs réglaient le prix des places, à l'arrivée; quand ils oubliaient le pourboire, Pichon ne s'abaissait jamais jusqu'à le réclamer; mais il regardait son homme, de tout près, avec son demi-œil. Les plus ladres et les plus récalcitrants, sous l'empire d'une sorte de fascination, s'empressaient de mettre la main à la poche. Pichon, sans dire un seul mot de remercîment, fermait subitement l'œil terrible et ouvrait l'œil bienveillant, et les gens s'en allaient, persuadés qu'il les avait cordialement remerciés.

Pichon était originaire de la Silleraye. En sa qualité de Tourangeau, il méprisait profondément les gens du Berry, et ne le leur envoyait pas dire par un commissionnaire, car il était d'une franchise terrible. Aussi, à Châteauroux l'appelait-on, par représailles *le Grêlé* ou *l'Œil et demi;* à Tours on l'appelait amicalement Pichon, et à la Silleraye, monsieur Pichon.

Dans la vie ordinaire, c'était un excellent homme, mais dans l'exercice de ses fonctions il se considérait comme une manière de souverain absolu. Le plus souvent, il écoutait, sans y prendre part, les conversations des voyageurs de l'impériale; mais il se croyait moralement tenu d'intervenir quand ils émettaient des idées fausses sur son attelage, sa voiture ou les pays que l'on traversait. Alors, il s'exprimait en courtes sentences, qui avaient quelque chose de la brièveté et de l'autorité des oracles. Dans aucun cas il n'admettait la discussion : le commandant d'un navire ne discute pas avec ses passagers.

Quand on arrive à la Silleraye par la route de Tours, la petite ville se présente sous un aspect saisissant; la mesquinerie des bas quartiers est dissimulée par des groupes d'arbres et des rideaux de grands peupliers, et l'on n'aperçoit que la ville haute, bâtie au flanc d'un rocher qui fait face à la route de Tours. Or la ville haute se compose d'anciens ouvrages militaire en parfait état de conservation; remparts, tours rondes à créneaux, couronnées d'arbres, de maisons, de jardins. Du milieu de ce fouillis pittoresque s'élancent les clochers d'une église romane, les tourelles et les dentelures d'un château du seizième siècle, et la masse imposante d'une tour carrée, bâtie dit-on par les Romains.

Les voyageurs de l'impériale ne manquaient jamais de pousser des cris d'admiration.

Flatté dans son amour-propre, Pichon tournait vers eux son œil bienveillant pour les remercier de l'hommage qu'ils rendaient à sa ville natale. En même temps le sentiment du devoir et l'amour de la vérité le contraignait à leur dire :

« D'accord, c'est joli, mais pour juger la Silleraye, attendez que vous ayez vu la ville basse. »

Les voyageurs naïfs lui demandaient si c'était encore plus joli que la ville haute? Pichon secouait la tête sans répondre, faisait le gros dos et allongeait mélancoliquement un coup de fouet inoffensif à ses bêtes.

Quand on arrive par la route de Châteauroux, on a devant soi le revers de la colline où est bâtie la ville haute; c'est une croupe arrondie lourdement, monotone, sans lignes, sans caractère, plantée de vignes et de noyers, derrière lesquels on aperçoit à peine le haut de la grande tour carrée qui produit l'effet d'une immense table de billard, et les pointes seulement des clochers romans. En revanche, on s'engage dès le début dans la ville basse qui contourne la colline, en suivant les bords de l'Indre. On perd de vue la rivière et la prairie, qui disparaissent derrière des murs de jardins, des maisons noires et humides, des moulins fatigués de leur métier, qui se penchent sur l'eau, comme pour en mesurer la profondeur, avant de s'y laisser choir une bonne fois pour toutes, afin d'en finir. Puis ce sont des maisons qui vous tournent le dos, ayant affaire de l'autre côté, sur la rivière, puis de petites teintureries, puis de petites tanneries.

Les voyageurs de l'impériale se récriaient-ils sur la laideur de la Silleraye, Pichon blessé dans son amour-propre et dans son patriotisme, tournait vers eux son demi-œil étincelant d'indignation, et leur disait d'un ton bourru : « Attendez, pour juger la Silleraye, que vous ayez vu la ville haute ! »

Les plus effrontés baissaient les yeux et se regardaient entre eux, tout penauds, en rentrant la tête dans les épaules, comme s'ils avaient voulu se cacher sous la bâche, haussant les sourcils et abaissant les coins de la bouche. On ne pouvait faire entendre par une pantomime plus expressive que « ce gaillard-là n'était pas commode ! »

Le capitaine Maulevrier se trouva un quart d'heure d'avance, rue Chaude, dans la cour de la diligence. Comme il faisait les cent tours pour tuer le temps, un palefrenier en manches de chemise, en pantalon de toile bleue et en sabots, fit sortir les chevaux de l'écurie. En sa qualité d'officier de cavalerie, le capitaine Maulevrier, qui tournait le dos en ce moment, fit volte-face au claquement de fers sur le pavé, et se mit machinalement à passer l'inspection des chevaux.

Tout à coup, il s'avança de quelques pas, et dit en riant, au cheval de droite. « Eh bien! mon vieux Cambouis! qu'est-ce que tu fais ici? »

Le palefrenier, sans se fâcher d'ailleurs, fit observer au capitaine qu'il se trompait et que lui, palefrenier, ne s'était jamais appelé Cambouis!

Le cheval dressa les oreilles et fit entendre un petit hennissement.

« Ah! bon, je vois ce que c'est, dit le palefrenier d'un ton de bonne humeur; c'est ce pommelé-là que vous appelez Cambouis. Nous autres, nous l'appelons Coco; vous le connaissez donc?

— Si je le connais! répondit en souriant le capitaine; il sort de mon escadron, il n'y a pas plus de huit jours qu'il a eu l'oreille fendue! »

Et il se mit à tapoter le cou du cheval, qui se laissait faire en soufflant de plaisir.

« C'est une bête qui n'a pas grande apparence, reprit le capitaine, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beaucoup de fons. Celui qui l'a achetée a fait une bonne emplette, car je sais qu'elle n'a pas été vendue cher. »

Le palefrenier adressa un signe de tête à deux personnes qui se tenaient derrière le capitaine. La première de ces personnes était Pichon qui promenait du cheval au capitaine et du capitaine au cheval son œil gauche qui riait de plaisir. La seconde personne était le directeur-propriétaire de l'entreprise des diligences.

« Vous ne vouliez pas me croire, dit Pichon à son supérieur; vous voyez que vous pouvez toujours avoir confiance en moi pour les achats.

— C'est vrai, » répondit en souriant le supérieur, et la figure de Pichon devint toute rouge de satisfaction, et Pichon lança un regard de profonde reconnaissance au capitaine.

Cependant les chevaux étaient attelés, les voyageurs attendaient le départ, les mains embarrassées de paquets. Pichon prit sa feuille de route et se mit à faire l'appel.

A mesure qu'il énumérait les noms, les voyageurs se hissaient dans le coupé ou dans la rotonde, la tête en avant, tout rouges de l'effort qu'ils venaient de faire, mais souriant de béatitude et de soulagement à l'idée qu'ils étaient enfin casés et sûrs de partir.

« Impériale, une place, M. Maulevrier, dit la voix de Pichon.

— Présent, répondit le capitaine, et il grimpa lestement sur la banquette d'impériale.

— Ah! c'est vous, » dit familièrement Pichon; et il accompagna ces paroles d'un de ses sourires les plus flatteurs. Le capitaine avait conquis son cœur, qui n'était point du tout facile à conquérir.



Il se mit à passer l'inspection des chevaux. (P. 2, col. 2.)

## II

La ville morte. — M. Pichon dîne en tête à tête avec le capitaine Maulevrier, et lui fait d'étranges confidences.

Tout le temps que la diligence roula sur le pavé de la ville, le capitaine et le conducteur gardèrent le

silence. Mais à peine la voiture fut-elle engagée sur l'avenue de Grammont, que Pichon raconta à son voisin pourquoi et comment il avait acheté Cambouis, les objections du patron, et la certitude où il était, lui, que le cheval était bon.

La conversation, interrompue un moment par la rencontre d'une véritable caravane de paysannes, qui venaient au marché, dans des voitures à ânes, reprit à la montée de la côte.

« Alors, demanda Pichon avec bienveillance, vous vous rendez à la Silleraye ?

— Mon Dieu oui ! répondit poliment le capitaine.

— Est-ce pour y demeurer, monsieur ?

— Mon Dieu, non ! »

Pichon rumina longuement ces deux réponses en regardant les croupes de ses chevaux ; puis, au bout de vingt minutes, il reprit :

« Tel que vous me voyez, je suis de la Silleraye.

— Ah ! » répondit le capitaine.

Nouvelle contemplation de vingt minutes, au bout desquelles Pichon se hasarda à dire :

« Je suis de la Silleraye, et je m'en vante.

— A tous les cœurs biens nés que la patrie est chère !

— Vous dites ? demanda Pichon d'un air soupçonneux.

— Je dis qu'un homme de cœur aime toujours son pays. »

Ayant examiné cette pensée sous toutes ses faces, et n'y ayant trouvé rien de suspect, Pichon se risqua à dire :

« Je suis de la Silleraye, et je m'en vante parce que ce sont tous des braves gens dans ce pays-là ; mais, ajouta-t-il d'un ton confidentiel, je ne voudrais pas être condamné à y vivre toujours, toujours.

— Pourquoi donc ? demanda le capitaine d'un air surpris.

— C'est un peu mort !

— Bah ! reprit le capitaine en riant, c'est mort comme toutes les petites villes, je suppose.

— Non, non, dit gravement Pichon, c'est plus mort que toutes les petites villes. Buzançais, Châtillon, Loches, Cormery ne sont pas des ports de mer bien bruyants, mais ce n'est pas si mort que la Silleraye.

— A quoi attribuez-vous cela ?

— Il y en a qui disent que c'est un sort que l'on a jeté sur la ville, mais moi, je ne crois pas à ces sottises-là. D'autres prétendent que c'est parce que la ville est coupée en deux, ville haute et ville basse ; mais je connais des villes coupées en deux qui ne sont pas mortes. Non, non, ce doit être autre chose que cela. Quand nous entrerons à la Silleraye, et que nous ferons un vacarme infernal sur les pavés pointus, vous verrez si un seul individu regarde par la fenêtre ou accourt sur le pas de sa porte.

— C'est à ce point-là ?

— Parole d'honneur, c'est à ce point-là. Tenez, après les premières maisons, il y a une ruelle qui descend au bord de l'Indre, je vous préviendrai quand nous y arriverons. Que jamais je ne boive un verre de bon vin si nous ne voyons pas, au bout de la ruelle, assis sur une grosse pierre, au bord de l'Indre, un individu en chapeau de paille qui regarde couler l'eau. Depuis tantôt vingt ans, à la même heure, je le retrouve à la même place. Eh bien ! je ne connais pas sa figure. Depuis vingt ans il ne s'est pas retourné une seule fois au bruit de la diligence ; et pourtant, ajouta-t-il avec orgueil, on peut dire que c'est une diligence bien conformée, et qui fait autant de bruit qu'une autre !

— Je suis curieux de voir ce bonhomme en chapeau de paille, dit le capitaine, qui s'amusait beaucoup des réflexions du conducteur.

— Vous le verrez, soyez tranquille, à moins pourtant qu'il ne soit mort depuis avant-hier. Dans ce cas, je ne suis pas responsable, il y a force majeure.

— Bien entendu.

— A quatre maisons de la ruelle, il y a un perruquier, poursuivit le conducteur. Ce qu'il fait en hiver ou les jours de pluie, je n'en sais rien ; mais toutes les fois que je passe (sauf le samedi où je le vois qui rase des individus), il est assis à sa porte, sur une chaise de paille, dont le dossier est renversé contre le mur. Il lit je ne sais quoi, ou du moins il fait semblant de lire, car c'est toujours le même livre. Quand je passe il ne bouge pas plus qu'un chenet de cuisine. Quelquefois je m'amuse à laisser traîner la mèche de mon fouet sur son livre. Il ne se fâche pas (personne ne se fâche à la Silleraye), il lève la tête, sourit, et se remet à lire. Qu'est-ce que vous dites de cela ?

— Je dis que c'est fort singulier.

— Singulier est le mot, reprit Pichon avec un signe d'approbation. Et ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'ils sont tous comme cela. Maintenant, voudrez-vous encore faire attention à une chose que je vais vous dire ?

— Je vous promets de faire attention à tout ce que vous me direz ; vous ne sauriez croire combien vos observations m'intéressent.

— Vous ne verrez pas un seul chien chercher sa vie au coin des bornes, ou courir après la voiture, ou même se risquer dans la rue ; vous ne verrez pas un seul chat courir sur les toits ou passer d'une maison à une autre. Tous les chiens de la Silleraye dorment dans leurs niches, et tous les chats sont pelotonnés dans les conduits d'évier ou se chauffent au soleil, les yeux fermés.

— Je vous assure, dit le capitaine avec le plus grand sérieux, que j'aurais fait le voyage de la Silleraye rien que pour voir ce que vous m'annoncez.

— Attention ! » cria le conducteur, quand la diligence eut dépassé la petite guérite de l'octroi.

L'une après l'autre, toutes les prédictions du conducteur se trouvèrent réalisées.

« Ah ! s'écria le capitaine, voici enfin quelqu'un qui regarde la diligence !

— C'est le pharmacien, répondit Pichon, en regardant le pharmacien avec une sorte de commisération. On voit bien qu'il n'est pas du pays, lui. Il y a juste



trois mois qu'il est installé. Dans trois mois d'ici, il aura décampé, ou bien il dormira, comme les autres.

— De quels autres parlez-vous? demanda le capitaine tout surpris, et pourquoi ce pharmacien décamperait-il?

— Pourquoi il décamperait?

— Oui!

— Parce qu'il ne pourra pas s'en empêcher; parce que les étrangers ne peuvent pas vivre ici; parce qu'ils y étouffent d'ennui, à moins cependant qu'ils ne soient nés avec la vocation; alors ils s'endorment tout doucement, comme les gens du pays, et on ne les distingue plus du reste de la population. Dans cette diligence où nous sommes, qui est encore presque neuve, j'ai amené et remmené trois conservateurs des hypothèques, deux gardes généraux et je ne sais combien d'employés de l'enregistrement; ils étaient comme enragés d'ennui, et ils ne se gênaient pas pour le dire. Ce n'était guère flatteur pour mon pays, mais je ne pouvais pas leur en vouloir.

— Vous me surprenez étrangement.

— Je savais bien que je vous surprendrais. Maintenant, si vous voulez que je vous dise mon idée... attention, ça va tourner un peu brusquement; il faut que je dépose les dépêches au bureau de la poste. Tenez, ajouta-t-il tout bas, en fourgonnant dans le coffre pour atteindre le sac aux dépêches, sur trois employés de la poste, il y en a deux qui sont là depuis quinze jours et que je remmènerai dans quatre mois et demi; le vieux est du pays, il y mourra tranquillement. »

Ayant adressé un signe de tête au capitaine, comme pour confirmer ses propres paroles, Pichon s'occupa du service des dépêches.

« Voilà qui est fait, reprit-il en regrimpant sur son siège, l'Hôtel de la Poste est à deux pas; tenez, nous voilà arrivés; attention à votre tête en passant sous la voûte! »

La voûte franchie, la voiture se trouva dans une cour complètement déserte, ce qui surprit le capitaine; car dans toutes les petites villes et même dans tous les bourgs qu'il connaissait (et il en connaissait beaucoup), les flâneurs assistent toujours très volontiers au spectacle périodique et gratuit de l'arrivée de la diligence.



« Il est assis à sa porte. » (P. 4, col. 2.)

Pichon ne parut ni surpris ni scandalisé. Il descendit lestement de son siège et alla faire claquer son fouet devant la porte ouverte de l'écurie.

Un palefrenier, qui venait de faire un bon somme, arriva sans se presser, en se détirant les bras et en bâillant sans vergogne; il avait les yeux bouffis et les cheveux parsemés de brins de paille. Il adressa, en manière de bienvenue, un sourire languissant à M. Pichon, et se mit en devoir de dételer les chevaux.

Un gros chien apparut à son tour sur le seuil de l'écurie, bâilla profondément à plusieurs reprises, flaira sans curiosité le pantalon de l'étranger, se laissa caresser avec la plus parfaite indifférence, et, n'ayant point de chevaux à dételer, retourna se coucher en rond sur la paille.

Une servante de bonne mine, en tablier blanc, avec une serviette sur le bras gauche, s'avança de quelques pas dans la direction des voyageurs.

« Si quelqu'un dîne? » demanda-t-elle d'une voix chantante, sans s'adresser à personne en particulier. Trouvant sans doute qu'elle avait été suffisamment explicite, elle disparut, en traînant ses pieds dans des savates trop larges.

« Monsieur Pichon, dit le capitaine, en prenant M. Pichon à part, je suis très curieux de savoir quelle est votre idée sur tout ce qui se passe à la Silleraye. J'ai donc l'honneur de vous inviter à dîner avec moi. J'espère qu'on trouvera un petit coin où nous serons seuls et où nous pourrons causer à notre aise. Je vous connais assez maintenant pour savoir que vous n'aimeriez pas à faire vos confidences en pleine table d'hôte. C'est oui, n'est ce pas? et il lui tendit la main.

— C'est oui, répondit M. Pichon, en rougissant de plaisir et d'orgueil. Vous êtes bien honnête! vous m'avez plu tout de suite. Sophie, ici! Allons, plus vite; à qui est-ce que je parle? »

Sophie apparut à la porte de la salle à manger, tenant toujours sa serviette sur son bras.

« Vite, ma fille, deux couverts dans la petite salle.

— Et la table d'hôte? » objecta Sophie.

M. Pichon, sans dire un mot, la regarda fixement de son demi-œil, et aussitôt elle se mit en devoir d'obéir. Mais auparavant elle leva les deux bras en l'air, comme pour dire : « La table d'hôte se tirera de là comme elle pourra, je m'en lave les mains. »

La table d'hôte, cependant, après une assez longue attente, se mit à témoigner son impatience, en battant la charge avec les manches des couteaux sur les assiettes. Deux commis voyageurs imitaient le cri de l'âne et le chant du coq avec une rare perfection.

Le maître de l'hôtel, un grand bel homme avec des joues roses et des favoris mousseux, se leva du canapé où il dormait les yeux ouverts et s'en alla demander à la table d'hôte si c'était raisonnable de faire un vacarme pareil; la table d'hôte à son tour demanda à l'homme aux joues roses si c'était raisonnable de faire attendre des voyageurs pressés par l'heure. L'homme aux joues roses, ne sachant que répondre, referma tranquillement la porte et vint consulter sa femme.

Sa femme acheva sans se presser la page qu'elle lisait dans un roman de cabinet de lecture, et calma la table d'hôte en déclarant que le feu n'était pas à la maison, que l'on avait du temps devant soi, et que M. Pichon avait formellement promis d'attendre que la table d'hôte eût achevé de dîner. Là-dessus, l'homme rose retourna à son canapé et la maîtresse du logis à son roman.

Cependant M. Pichon, qui était un homme de ressource, simplifia les choses en aidant Sophie. Quand la table fut mise dans la petite salle, il congédia la servante et déclara qu'il connaissait très bien le chemin de la cuisine.

Tout en faisant le service, il ne perdait pas un coup de dent, et trouvait encore moyen de parler.

« Eh bien! monsieur, dit-il après le potage, revenons à nos moutons; pourquoi partout, excepté à la Silleraye, voit-on des chiens dans les rues?

— Mais, répondit le capitaine en lui versant à boire, c'est sans doute parce qu'ils vont chercher leur vie à droite et à gauche, parce qu'ils ont besoin de prendre de l'exercice, parce qu'ils sont curieux de savoir ce qui se passe dans le monde. C'est pour cela, je suppose, qu'on les voit fouiller les tas d'ordures, courir après les voitures, ou se réunir à quatre ou cinq pour se raconter les cancans du jour.

— Vous y êtes, reprit Pichon, en regardant son amphitryon avee toute la bienveillance que pouvait exprimer son œil gauche, largement ouvert. Eh bien! monsieur, les chiens de la Silleraye ne sortent pas de chez eux parce qu'on les nourrit trop bien au logis; ils deviennent lourds de corps et ne tiennent plus à courir, et lourds d'esprit ce qui les empêche d'être curieux. Les chats, c'est la même chose, et les personnes aussi.

— Vraiment?

— Je connais bien les gens d'ici, allez! Voyez-vous, monsieur, la vie est trop bonne et trop douce et trop facile à la Silleraye, pour les bêtes et pour les gens. On y a tout pour rien, faute de débouchés. Quelquefois je me dis que je voudrais voir un bon chemin de fer qui leur ôterait les morceaux de la bouche, et les forcerait de se remuer un peu pour vivre. Et cependant, monsieur, ce ne serait pas mon intérêt, à moi, de voir établir un chemin de fer; car les diligences seraient remisées du coup et les conducteurs aussi. Il n'y a pas de mendiants ici, les gens de métier travaillent à la douce, sans se presser. Ils ont tous un jardinet derrière leur maison, ou au moins un petit coin de vigne sur le coteau. Chacun s'endort tranquillement sous sa vigne et sous son figuier, sans s'inquiéter de ce que fait le voisin. On se connaît de porte à porte, tout au plus; mais il n'y a jamais ni réunions, ni assemblées, ni danses.

— C'est incroyable.

— C'est incroyable, mais c'est vrai. Les gens de la haute ville, tous rentiers, quelques-uns très riches, ne se voient pas plus entre eux que ceux de la basse ville; ils ont des maisons trop commodes, de trop jolis jardins sur les remparts, en trop bon air, avec une trop belle vue. Pourquoi se dérangeraient-ils? Vous, monsieur, qui êtes un homme instruit, décoré, vous vous dites peut-être: « Voilà des idées de conducteur!.... » mais songez que depuis vingt ans, je rumine ces choses-là dans ma tête pendant que je roule de Châteauroux à Tours et de Tours à Châteauroux; plus je les rumine, plus je crains d'avoir raison; il y a des jours où cela me rend tout grognon, surtout dans la partie de mon parcours qui traverse le Berry. »

Le capitaine lui répondit très sérieusement:

« Je ne connais pas assez l'état des choses pour savoir si vous avez absolument raison; mais tout ce que vous me dites me paraît fort vraisemblable.

— Et pénible donc! Figurez-vous que la Silleraye se dépeuple; les garçons qui partent pour leur sort ne reviennent plus, une fois leur congé terminé; ils aiment mieux vivre n'importe où qu'ici. Les fils de famille, quand on ne les marie pas tout jeunes, se sauvent à Paris ou ailleurs. Aussi, la plupart des jeunes filles ne trouvent point à se marier, et par moquerie l'on appelle la Silleraye *la ville aux tantes*. Comme c'est agréable pour moi, qui aime mon pays quand même, d'entendre ces plaisanteries-là sur tout mon parcours. Quand vient l'époque des vacances, j'ai un autre crève-cœur. Tout le long du chemin, je dépose des jeunes gens en uniforme, qui viennent des écoles et qui seront plus tard des ingénieurs, des généraux, des amiraux, des savants, tout ce qu'il y a de beau enfin! Jamais il n'est rien sorti de la Silleraye. Est-ce qu'il est permis à un coin de la France de ne rien donner au pasy, de ne rien faire pour lui?

— Cette observation me frappe beaucoup, dit le capitaine, et je suis absolument de votre avis.

— Voyez-vous un remède?

— Non, je n'en vois pas.

— Est-ce que le gouvernement n'aurait pas le droit de?...

— Le gouvernement n'y peut rien. »

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# LES LUTTES A LA COURSE

Chez les Grecs, dont l'éducation était fort soignée sous le rapport de la gymnastique, la course,—ses plaisirs et ses luttes, — occupait une place assez importante dans la vie publique. Les jeux olympiques, ainsi nommés d'Olympie, où ils se célébraient, montrent, par leur institution toute nationale et l'éclat qui les entourait, la véracité de ce que j'avance.

Je ne veux point entrer, du reste, dans des détails circonstanciés sur ces jeux, que chacun de vous connaît par le menu. Je me contente simplement de les rappeler à votre mémoire, afin qu'ils figurent en tête de cette étude des luttes à la course, qui, par son titre même, se met, pour ainsi dire, sous leur patronage.

Les jeunes filles grecques, dans l'antiquité, possédaient à un haut degré la passion de la course. On les voit, dans les narrations des auteurs, se rendre soit sur les prairies qui bordent la mer ou les fleuves, soit dans les beaux vallons de l'Arcadie et là se livrer aux plaisirs de la course, se défiant, s'excitant, acclamant les nymphes des vergers et des sources par un sifflement caractéristique : « Phitta maliades, phitta Rhœées.... » Je dis sifflement, car ce *phitta* se prononçait *sitta* ou *psitta* suivant la contrée. A cet appel, les jeunes filles rivalisent de vitesse, de légèreté et de hardiesse, la tunique ne descendant qu'aux genoux et les cheveux épars.

A trois époques différentes de l'année, aux fêtes de Vulcain, à celles de Prométhée et aux Panathénées, les jeunes gens d'Athènes couraient la course du flambeau. Le matin du jour fixé, ils s'assemblaient dans le jardin d'Académus. On prenait comme point de départ la tour qui s'élevait près de l'autel de Prométhée. Comme piste ils se servaient de la longue voie qui, traversant le Céramique, aboutissait à une des portes de la ville.

Chaque coureur tirait au sort l'ordre dans lequel il devait lutter, car la lutte ne consistait point à courir ensemble à qui arrivera le premier. Les lutteurs briguaient à ces courses le titre de porte-flambeau et par conséquent l'honneur insigne de porter les luminaires dans les cérémonies religieuses.

Les numéros tirés, les places prises, suivant l'ordre numérique, le magistrat, présidant la célébration des jeux, allumait un flambeau au feu sacré de l'autel de Prométhée, et le remettait entre les mains du coureur désigné pour partir le premier. Celui-ci s'élançait rapide sur la piste pour parcourir, dans le moins de temps possible et sans laisser éteindre son flambeau, la distance de la tour à la ville et de la ville à la tour.

La flamme s'éteignait-elle pendant le trajet, le juge des jeux déclarait le coureur hors concours, reprenait le flambeau, le rallumait et le remettait entre les mains du deuxième lutteur.

Les prétendants se succédaient ainsi, à tour de numéro, se transmettant le flambeau de main en main. Le magistrat proclamait vainqueur celui qui parcourait l'espace désigné dans le moins de temps et sans laisser éteindre sa torche. Si aucun des lutteurs ne réussissait, le titre honorifique de porte-flambeau restait à celui qui en remplissait les fonctions à la solennité précédente.

Cet art de courir vite sans éteindre sa torche paraît assez facile au premier abord. Il n'en est rien si l'on considère que les torches d'alors étaient loin d'être aussi difficiles à éteindre que les torches d'aujourd'hui.

Les flambeaux des jouteurs se composaient d'un assemblage de bois légers, d'un faisceau de joncs ou de roseaux, gros à une extrémité, mince à l'autre et affectant la forme de nos cierges modernes. De distance en distance, des ligatures assuraient l'assemblage. De la résine, ou de la poix, liait ces morceaux divers et donnait au flambeau une grande consistance en même temps qu'elle augmentait son pouvoir éclairant.

Les bois généralement employés étaient le pin, le bouleau, l'épine, le chêne et le coudrier. On fichait ce faisceau sur un disque de métal muni d'une pointe en son centre. Il protégeait les mains des coureurs contre les gouttes de cire enflammées que les mouvements de la course détachaient du flambeau.

Je vous ai dit que ces courses avaient lieu aux fêtes de Vulcain, à celles de Prométhée et aux Panathénées. Toutefois, pour rester sincère, je dois vous apprendre qu'aux Panathénées la course s'exécutait à cheval.

Cette course au flambeau, qui formait au demeurant une des solennités religieuses de la Grèce antique, se présente comme l'origine d'un petit jeu que jouent encore les enfants. Il consiste à mettre le feu soit à une petite baguette de bois vert, soit à un papier roulé, et à souffler la flamme sitôt que l'objet allumé peut offrir un petit tison incandescent. Les joueurs se passent alors ce tison de main en main en disant : *Petit bonhomme vit encore, car il n'est pas mort.* Et ainsi jusqu'à ce ce que la lueur disparaisse. Le joueur qui tient alors le tison doit donner un gage. Mais revenons aux luttes à la course.

Parmi les nations civilisées qui conservent encore aujourd'hui l'habitude de courir, il faut citer l'Angleterre au premier rang. Ce pays croit, non sans raison, que la perfection humaine consiste à acquérir la plus grande somme de civilisation possible sans rien perdre des avantages appartenant à l'état de nature.

Voilà pourquoi les Anglais, plus qu'aucun autre peuple, tiennent en si grand honneur les exercices physiques.

Le *pédestrianisme*, c'est-à-dire l'art d'aller à pied, forme une de leurs plus constantes préoccupations. Il se divise en deux ordres, la marche et la course, donnant naissance l'un et l'autre à de grandes luttes. Bien que chacun ait son intérêt, je ne m'occuperai ici que des défis à la course (*running matches*).

Les lutteurs se réunissent à l'ordinaire dans les

*cricket-fields*, ces enclos réservés au jeu de cricket, et si bien entretenus et arrosés qu'ils offrent aux pieds ces tapis d'herbes fines et serrées comme on en voit seulement en Angleterre.

Près du poteau, servant de point de départ et de but d'arrivée, s'assied le *timekeeper*, chargé de compter, à l'aide d'un chronomètre, en combien de minutes et de secondes et de subdivisions de secondes le terrain aura été *éclairci* par les coureurs. Ce verbe est consacré, on dit de même que les coureurs, en s'élançant dans la carrière, *couvrent* le terrain.

Les annales des running matches offrent, à ceux qui les consultent, des cas de vélocité étonnants. On y trouve les hauts exploits des coureurs fameux.




**La course des bergères, à Marktgröningen.** **(P. 10, col. 2.)**

Au nombre de ceux qui excitèrent au plus haut point la curiosité de nos voisins d'outre-Manche, il faut citer un sauvage peau-rouge, de la tribu de Sénéca et porteur d'un nom digne des héros de Fenimore Cooper : il se nommait *Deerfoot*, c'est-à-dire Pied-de-Daim.

Un jour, à Dublin, il parcourut dix-neuf kilomètres trois cent treize mètres en soixante-cinq minutes et cinq secondes. Il y a de cela une vingtaine d'années, les Anglais ne voyaient que Deerfoot, ne parlaient que de Deerfoot, ne pensaient qu'à Deerfoot. Tous les foulards, toutes les cravates, tous les mouchoirs portaient imprimés dans leurs angles ou dans leur centre le portrait de Deerfoot.

Estimant beaucoup la monnaie, Deerfoot honorait tous les grands running matches de sa présence. Quand il entrait en lice, un murmure flatteur s'élevait et courait dans les rangs des spectateurs.

Un bandeau rouge vif, orné de grosses perles blanches, serrait sa chevelure plus sombre que la noire ébène et donnait plus d'éclat à son teint cuivré. Une longue plume d'aigle fichée dans ce bandeau menaçait le ciel de sa pointe hardie. Une large ceinture de peau de bêtes ceignait ses reins. De superbes mocassins chaussaient ses pieds, et une quantité considérable de petites clochettes de cuivre tremblotaient pendues à ses habits et tintaient comme les grelots d'un mulet d'Espagne.

La haute aristocratie anglaise et les riches propriétaires encouragent beaucoup les luttes à la course. Plusieurs châtelains organisent tous les ans, à époque fixe des running matches considérables.

Ces encouragements, malgré leur nombre et leur renommée, ne suffiraient peut-être pas seuls à entretenir l'ardeur des coureurs amateurs, s'il n'existait point des coureurs de profession (*professionnal runners*) et même des professeurs (*trainers*), chargés, ceux-ci d'instruire les amateurs, ceux-là d'exciter leur émulation.

Ce n'est pas tout rose que d'apprendre à bien courir pour gagner un prix. Le malheureux qui se met à l'école doit renoncer au tabac, au café et à toutes les liqueurs spiritueuses. Ses repas doivent être réglés, ses mets pesés, sa boisson mesurée. Le bœuf rôti, les côtelettes, le gruau et le thé, forment le fond de sa nourriture. Si par hasard l'embonpoint menace de l'envahir, vite on fait transpirer la partie atteinte par tous les moyens sudorifiques connus. Quand vous voyez entrer en lice un beau coureur, bien bâti, bien musclé, vous ne vous doutez point de toutes les tortures qu'il a endurées pour devenir ainsi, suivant l'expression d'un poète anglais, un beau marbre vivant.

Les coureurs de profession, chargés d'allumer l'ardeur des coureurs, ne jouissent pas en Angleterre de l'estime qui entoure les joueurs de cricket de profes-

*Rally-papers* ou course aux papiers. (P. 10, col. 1.)

sion dont je vous ai entretenu, dans mon étude sur les jeux de balle[1]. On se sert d'eux, on les applaudit, mais on les dédaigne. Ils possèdent, dit-on, une conscience un peu trop élastique, et ne se font aucun scrupule de duper le public, s'ils trouvent dans leurs duperies matière à gagner de l'argent.

Nous courons peu en France, nous ne marchons presque plus même. Cependant, au fond de la Bretagne, et en dépit des influences civilisatrices des chemins de fer, on rencontre encore des cantons qui honorent et cultivent les luttes à la course, comme ils honorent et cultivent les luttes corps à corps.

Après les durs travaux de la moisson, quand les blés sont coupés, battus et les grains engrangés, commencent les fêtes qu'on nomme *pardons*. Parmi les jeux de toutes sortes auxquels les jeunes gens prennent part, se rencontre la lutte à la course. Court qui veut pour gagner un chapeau galonné, une veste brodée ou une ceinture de flanelle. Les lutteurs attachent leurs cheveux, rejetés en arrière, par une brindille de paille et partent au signal donné. Les premiers arrivés gagnent les prix.

En Allemagne, il a existé de tous temps des courses de femmes. Une des plus connues a lieu, le jour de la Saint-Barthélemy, à Marktgröningen, dans le Wurtemberg; toutes les bergères des environs se réunissent ce jour-là pour se disputer le prix donné par la ville à la plus rapide.

En Angleterre et en France, les courses viennent de prendre un nouvel attrait par l'invention du *rally-papers* ou course aux papiers.

Deux coureurs, portant un lièvre brodé sur leur jaquette et une sacoche en bandoulière, partent en avant des autres joueurs, qui attendent, pour s'élancer à leur poursuite, que soient écoulées un certain nombre de minutes déterminées à l'avance. Sur leurs jaquettes sont brodés des chiens. Il leur faut attraper les lièvres. Mais comme ceux-ci disparaissent souvent, ou par l'avance qu'ils ont, ou par les obstacles qu'ils franchissent, et que les chiens supposés n'ont pas le flair des toutous ordinaires, ils jettent de temps à autre de petits papiers renfermés dans leur sacoche. Ces petits papiers forment la piste.

Il s'agit de ne pas la perdre, ce qui est d'autant plus difficile que les petits papiers sont à la merci du moindre zéphyr, qui, fort malin sous son air doucereux, s'amuse d'ordinaire à les pousser dans des directions opposées à celles parcourues par le lièvre poursuivi.

Ce jeu, fort amusant et très salutaire du reste, se joue quelquefois à cheval. Au mois de septembre dernier, des officiers de cuirassiers organisèrent un immense *rally papers* dans les bois de Villeneuve-l'Étang. La réunion comptait près de deux cents cavaliers. Les obstacles difficiles furent tous franchis sans la moindre chute. Leur nombre s'élevait à quarante-cinq.

Les *rally papers* à cheval offrent tout l'intérêt d'une chasse à courre. Ceux à pied n'offrent pas moins d'attrait et peuvent, à bon droit, être considérés comme très hygiéniques. On ne saurait trop, à ce point de vue, les recommander aux jeunes gens, car la course, n'importe la forme sous laquelle elle se présente, développe les poumons et il ne faut pas oublier que les poumons sont les maîtres du corps humain.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

1. Voyez vol. XVI, p. 327.

# LES ÉCLIPSES EN 1880

Depuis le commencement de cette année, il y a eu plusieurs éclipses de lune et de soleil. Nous relevons, en effet, sur les registres astronomiques :

11 janvier une éclipse totale de soleil ;
22 juin une éclipse totale de lune ;
7 juillet une éclipse annulaire de soleil.

Nous n'avons pas parlé de ces curieux phénomènes parce qu'ils étaient tous invisibles à Paris.

En décembre 1880, au contraire, nos lecteurs pourront observer deux éclipses: une éclipse totale de lune, et une éclipse partielle de soleil.

Le 16 décembre, la Lune pénétrera dans l'ombre de la terre à 1 h. 54$^{m}$ du soir; l'éclipse de la Lune sera complète à 3 h. 3$^{m}$; et, une heure et demie après, à 4 h, 33$^{m}$, la Lune commencera à apparaître ; enfin, à 5 h. 42$^{m}$, la Lune redeviendra entièrement visible.

Cet intéressant phénomène ne sera vu qu'en partie à Paris: en effet, pour qu'une éclipse de Lune soit visible en un lieu déterminé, il faut comme première condition, qu'on puisse voir la Lune, c'est-à-dire que notre satellite soit au-dessus de l'horizon de ce lieu ; or, le 16 décembre, la Lune ne se lève à Paris qu'à 4 heures du soir, ce n'est donc qu'à partir de ce moment-là que nous verrons l'éclipse.

Nous pourrons donc observer à l'horizon, au moment de son lever, la Lune complètement éclipsée et suivre les phases ultérieures que nous avons signalées; mais le commencement de l'éclipse nous échappera.

Remarquez qu'au moment d'une éclipse de Lune le Soleil doit toujours être couché ; ce phénomène n'a donc jamais lieu que le soir, après que le Soleil est descendu au-dessous de l'horizon. On comprend, en effet, que l'observateur ne sera placé dans l'ombre projetée par la terre, qu'autant que le soleil sera au-dessous du plan horizontal passant par le lieu d'observation ; c'est ce plan que nous appelons l'horizon.

On devrait conclure de ce que nous venons de dire qu'il n'est jamais possible d'apercevoir en même temps la Lune et le Soleil au moment d'une éclipse de Lune, puisque l'un de ces astres doit être au-dessus et l'autre au-dessous de l'horizon.

Cependant, dans certains cas très rares, on peut, pendant quelques instants, observer à la fois ces deux astres et c'est précisément ce qui arrivera cette année :

il suffit de se rappeler qu'on peut voir le Soleil, même après qu'il a disparu sous l'horizon. L'enveloppe gazeuse qui entoure notre terre agit sur les rayons lumineux qui la traversent exactement comme l'eau qui brise, on le sait, l'image des objets plongés dans ce liquide. Ce phénomène est connu sous le nom de réfraction. A cause de la réfraction, les astres ne sont pas exactement là où nous les voyons ; ils paraissent tous *relevés*, c'est-à-dire plus près du Zénith qu'ils ne sont en réalité. C'est pour cette raison que nous apercevons le Soleil, le matin, avant qu'il soit réellement levé et que nous le voyons encore, le soir, même après qu'il a disparu sous l'horizon.

Si donc, au moment de l'éclipse, le Soleil vient seulement de se coucher, on l'apercevra pendant quelques instants encore, grâce au relèvement produit par la réfraction. C'est précisément ce qui arrivera cette année : le Soleil se couchant, le 16 décembre, juste au moment où la Lune se lèvera. Nous recommandons à nos lecteurs d'observer ce curieux phénomène, qui ne sera vu qu'à la condition qu'on sera placé dans un lieu suffisamment découvert et élevé. On cite les éclipses de 1666, de 1668, de 1750 comme ayant présenté cette circonstance singulière ; il y a donc plus d'un siècle qu'on ne l'a observée !

Bien que complètement éclipsée, la Lune conserve encore une faible lumière rougeâtre due à l'action que l'air exerce sur la lumière blanche du soleil. L'air arrête une portion de la lumière qui la traverse et la réfléchit dans toutes les directions, ce qui donne lieu à la lumière diffuse ; mais cette action ne s'exerce pas également sur les sept couleurs élémentaires qui composent la lumière blanche. Les rayons de l'extrémité violette (violet, indigo, bleu) sont arrêtés en plus grand nombre que ceux de l'extrémité rouge (jaune, orangé, rouge).

La couleur bleue du ciel est due aux rayons violets et bleus retenus par l'air, tandis que la couleur rouge des nuages, au moment du coucher du soleil, est produite par les rayons rouges que l'air laisse passer. Quand le soleil est à l'horizon, sa lumière traverse une couche plus épaisse d'air avant d'arriver jusqu'à nous, et la séparation des rayons violets et rouges est plus complète.

C'est pour la même raison que la lumière qui éclaire la Lune, au moment d'une éclipse totale, lumière envoyée par l'atmosphère, a une teinte rougeâtre qui frappera certainement tous ceux qui observeront l'éclipse du 16 décembre prochain.

Le 31 décembre, la Lune, s'interposant entre le Soleil et la Terre, masquera pendant deux heures l'astre auquel les poètes donnent le nom de radieux.

Dans une éclipse de Lune, tous les observateurs voient *au même instant* la lune pénétrer dans l'ombre de notre planète, et cela se comprend puisque le phénomème est dû à la suppression de la lumière envoyée par le Soleil.

L'éclipse de Soleil, au contraire, est due à la présence d'un corps opaque, la Lune, placé entre le Soleil et nous. Suivant la position de l'observateur par rapport à la Lune, on verra donc un peu plus tôt ou un peu plus tard le commencement de l'éclipse. Supposons en effet qu'un toit de cheminée nous cache le Soleil ; en nous déplaçant un peu nous reverrons l'astre éclipsé qui sera caché de nouveau lorsque, quelques instants après, le Soleil, dans son mouvement apparent, sera revenu en ligne droite avec notre œil et l'obstacle.

Voici pour quelques villes de France les heures du commencement et de la fin de l'éclipse du 31 décembre prochain.

| | Commencement | Fin |
|---|---|---|
| Paris...... | 1 h. 57m soir | 3 h. 38m soir |
| Brest...... | 1 h. 17m » | 3 h. 9m » |
| Lyon...... | 2 h. 17m » | 3 h. 46m » |
| Bordeaux... | 1 h. 46m » | 3 h. 24m » |
| Toulouse... | 2 h. 1m » | 3 h. 31m » |
| Marseille... | 2 h. 26m » | 3 h. 45m » |

Ajoutons de suite que la surface éclipsée ne sera pas la même dans ces différentes villes. Ainsi, tandis qu'à Paris elle sera les 32 centièmes de la surface du Soleil, elle ne sera que les 19 centièmes à Marseille, les 8 centièmes à Alger, etc...

ALBERT LÉVY.



# L'ÉCOLIER DE VIGNOLE

Cette histoire date de loin. Elle se passa en 1682 dans un petit coin du duché de Modène, au bourg de Vignole.

Là se trouvait une école où les jeunes bourgeois commençaient leurs études, qu'ils allaient plus tard terminer à Modène.

Les écoles de ce temps ne ressemblaient guère aux nôtres : le local, qui était souvent dû à la générosité de quelque puissant personnage, était choisi au hasard et aménagé d'une façon quelconque, et l'enseignement, sans contrôle, était toujours abandonné au talent médiocre et capricieux d'un pédagogue.

A Vignole, la classe unique, petite et carrée, avait sur la rue une porte d'entrée et une haute fenêtre garnie de barreaux, autour desquels s'enroulaient des plantes grimpantes. Contre le mur en retour d'équerre étaient placées la table et la chaise du maître, auxquelles faisaient face deux tables pouvant admettre chacune six écoliers, et trois bancs où se tenaient assis plus ou moins correctement une quinzaine d'élèves écrivant sur leurs genoux.

Pour toute décoration, un Christ, peint en couleurs vives, était accroché au-dessus de la tête du maître d'école. Pas une carte, pas une image, pas le moindre tableau n'égayait la surface nue du mur, que les enfants désœuvrés ornaient de dessins plus ingénieux

qu'artistiques, et d'inscriptions plus inintelligibles que savantes.

Le programme des études n'eût pas surpris nos grands-pères, qui l'auraient sans doute trouvé assez chargé et assez étendu. Il se bornait aux éléments de la grammaire latine et aux principes de la géométrie. La langue italienne et l'arithmétique n'étaient enseignées qu'accidentellement aux élèves d'élite.

La méthode, quand on en suivait une, était le rebours de la logique et l'envers du sens commun; elle procédait de l'abstrait et s'appuyait sur l'inconnu. On la trouvait fort bonne alors, faute d'en connaître une meilleure, et peut-être trouverait-elle encore aujourd'hui de nombreux partisans. Quoi qu'il en soit, si elle augmentait la vigueur des esprits puissants, et étendait la portée des grandes intelligences, elle ne tenait aucun compte des cerveaux ordinaires qui ne pouvaient résister à ce régime trop fortifiant.

Il en est, en effet, de cette hygiène intellectuelle comme de l'hygiène physique à laquelle sont soumis les petits Écossais : elle ne produit que des natures robustes, parce qu'elle supprime brutalement toutes les autres.

Il va sans dire que la discipline était d'autant plus rude que la méthode était plus mauvaise. On ne soumet les enfants à des études pénibles que par la crainte de châtiments plus pénibles encore. Il en est toujours ainsi.

Donc, le maître d'école de ce temps-là devait sans cesse avoir à la main, ou sous la main, la férule traditionnelle. Le nerf de bœuf était considéré comme le nerf de l'éducation : c'était le stimulant par excellence. Si les natures rétives se cabraient sous son action, il aidait aux esprits paresseux à franchir les difficultés de la syntaxe latine.

Le prêtre qui dirigeait l'école de Vignole était un bon maître, bien qu'il partageât les préjugés de son temps sur les bienfaits de la férule. Il aimait ses élèves, et n'avait d'autres torts à leurs yeux que de mettre trop souvent en pratique le célèbre précepte : « Qui aime bien châtie bien. »

Depuis quelque temps, ce cher maître remarquait chez ses disciples des airs distraits qu'il ne leur connaissait pas.

Un jour, entre autres, les trouvant plus dissipés encore, il les soumit à une surveillance sévère, et observa des sourires malicieux, des coups de coude significatifs et des regards jetés à la dérobée vers la fenêtre haute qui était à sa droite. Il eut beau regarder aussi de ce côté : il n'aperçut, malgré le secours de ses lunettes, que le rideau de feuillage agité par une brise légère.

Il pensa qu'un oiseau familier s'étant venu poser là avait seul fomenté l'esprit de dissipation avec l'amour de la liberté, et se contenta de faire sur les dangers de la distraction et les avantages du recueillement claustral un discours agrémenté de mots en *us* et en *um*. Il n'y a pas, comme l'on sait, de beaux discours sans latin! Puis le digne homme passa sans transition à une péroraison éloquente, quoique muette, en décrivant au-dessus de sa tête une douzaine de cercles magiques avec sa bienheureuse férule.

Le calme se rétablit et la leçon continua; mais le maître surprenait à chaque instant des coups d'œil furtifs lancés vers le même point. Impatienté de voir l'attention de ses chers petits disciples lui échapper par la fenêtre, il se leva soudainement, et brandissant la *benedetta ferula*, comme la nommaient les enfants, il la fit tomber de ci de là, à tort et à travers, sur les épaules les plus à sa portée, en vertu des principes de la touchante solidarité qui doit unir les écoliers aussi bien que les hommes.

Au bout de peu d'instants, il constata avec inquiétude que la répression avait, comme toujours, contenu le désordre sans le dissiper, et qu'il eût mieux valu en rechercher la cause. Se tournant brusquement vers la fenêtre, il aperçut une tête à demi-perdue dans le feuillage.

D'un bond, il fut à la porte, l'ouvrit, et vit au dehors un enfant qui, monté sur une des pierres du perron et se tenant sur la pointe des pieds, s'était hissé jusqu'à la fenêtre, dont ses doigts crispés serraient les barreaux.

En entendant ouvrir la porte, le pauvre petit voulut fuir; mais, dans sa précipitation, il perdit l'équilibre et roula à terre. Le maître furieux le releva par les oreilles et l'amena triomphalement dans la classe, afin que la correction qu'il allait lui infliger profitât aussi à ses élèves.

Le cas était grave. Pour rendre le châtiment plus solennel, il fallait le légitimer. Le maître voulut donc procéder avec ordre au jugement du coupable, qu'il traîna aux pieds de son tribunal. C'est ainsi qu'il appela la méchante table qui lui servait de chaire. Puis il s'assit gravement, ramenant sur ses genoux tremblants les longs pans de sa soutane.

Le coupable était accablé, écrasé, anéanti, en présence de ce grand juge vêtu de noir, dont les épais sourcils assombrissaient en se fronçant des yeux terribles, d'où jaillissaient les éclairs précurseurs du tonnerre de sa voix menaçante. Il était là, le petit misérable, à peine vêtu, la poitrine découverte, les jambes et les pieds nus, baissant sa tête ombragée par des cheveux en broussailles. Il avait autant de honte que de peur en se trouvant ainsi déguenillé au milieu des petits richards du pays, dans cette école qu'il considérait comme un sanctuaire.

L'interrogatoire commença :

« Comment te nommes-tu? dit le maître en cherchant à contenir sa colère.

— Louis-Antoine, répondit l'enfant d'une voix faible.

— Ta profession?

— Je n'en ai point.

— Ah! ah! je m'en doutais; tu n'es qu'un vagabond.

— Oh! non, illustrissime. Mon père doit me conduire demain à Modène pour me mettre en apprentissage.



— En tout cas, tu ne seras pas apprenti en curiosité. Quel âge as-tu ?

— J'aurai dix ans dans deux mois.

— Que viens-tu faire ici ? Pourquoi t'avises-tu de grimper à cette fenêtre, pour mettre le trouble dans ma classe ?

— Illustrissime maître, je ne voulais pas troubler la classe ; je faisais tout mon possible pour n'être pas vu.

— Alors, pourquoi risquer de te rompre le cou en te perchant là ?

— Pour suivre vos leçons, révérend maître.

— Comment ? que dis-tu ? c'était pour assister à mes leçons ? En voilà bien une autre !

— Oh ! je sais que c'est mal de prendre des leçons sans les payer ; mais nous sommes si pauvres, si pauvres, que nous n'aurions jamais pu vous donner deux écus par mois.

— Eh quoi ! petit fourbe, tu prétendrais n'être venu là que pour t'instruire ? Quel intérêt pouvais-tu prendre au latin ?

— C'est une belle langue ! »

Ce mot fut accueilli par un concert de rires moqueurs.

« Qu'y pouvais-tu comprendre ?

— Mais je comprenais tout. C'est si facile ! Vous expliquez si bien ! »

A cette affirmation, les malins écoliers échangèrent des regards ironiques.

« Puisque tu as si bien compris, ajouta le maître, encore plus étonné des réponses précises du petit bonhomme que charmé de son compliment, tu vas me redire la leçon de ce matin. »

Louis-Antoine ne se fit pas prier, et, au grand ébahissement de la classe, il répéta la leçon sans oublier un mot.

Interrogé sur les leçons de la veille et des jours précédents, il redit non seulement les paroles du maître et les termes du livre, mais il les expliqua et les commenta.

Le front du digne prêtre s'était déridé. Il n'écoutait plus ce merveilleux enfant qu'en le caressant du regard et en l'approuvant par de doux hochements de tête.



Il s'était hissé jusqu'à la fenêtre. (P. 12, col. 2.)

Enhardi par ces marques visibles de bienveillance, rassuré par l'attitude sympathique et recueillie des écoliers qui l'admiraient sans trop le comprendre, Louis-Antoine dépouilla toute honte et s'abandonna à l'expansion de son âge et de sa nature. Il n'était plus besoin de l'interroger pour exciter son babil et surexciter sa verve. Il était superbe à voir ce petit latiniste en haillons, s'exclamant, gesticulant, comme un véritable enfant d'Italie. Rien de gauche ni de faux dans son attitude et dans son langage. Il avait la naïveté et les grâces des natures d'élite élevées en liberté.

Dans ce style imagé des enfants et des illettrés qui n'ont qu'un mince vocabulaire au service d'une grande intelligence, il raconta son chagrin de ne pouvoir aller à l'école, sa ferme volonté de s'instruire quand même, les obstacles qu'il rencontrait pour étudier tout seul.

« Mais, dit le maître, sans savoir lire, qu'as-tu bien pu apprendre seul ?

— J'ai appris à lire.

— Tout seul ?

— Tout seul, avec un livre.

— Est-ce que c'est possible ?

— Il le fallait bien. Le plus difficile, ce fut d'avoir un livre. Enfin, un jour, ma tante, cédant à mes instances, consentit à me prêter son livre de messe qui ne lui servait de rien, puisqu'elle ne savait pas lire. On se moqua de moi quand on me vit arriver à l'église avec un missel, au lieu de mon chapelet ; mais cela m'était bien égal ! Je fus embarrassé d'abord ; je ne me reconnaissais pas plus là-dedans qu'au fond d'une cave sans chandelle. Peu à peu, en regardant sur les pages de mes voisins, dont quelques-uns suivaient du doigt mot par mot tout ce qu'on chantait à l'autel et au lutrin, j'ai fini par suivre ma messe tout seul. Dieu ! que j'étais content. A présent, me dis-je, il faut que j'apprenne à lire l'italien.

— Et comment faire? dit l'instituteur en caressant l'enfant qui le charmait de plus en plus, on ne chante pas l'italien à l'église.

— Oh! la grande difficulté, c'était toujours de me procurer un livre : car, à Vignole, on trouve encore moins de livres d'italien que de livres de messe, et j'attendis bien longtemps. Enfin, l'hiver dernier, une bonne dame de nos voisines, apitoyée de me voir marcher pieds nus par le froid, me donna une pièce de onze sols pour acheter des sandales. Je me moquais pas mal d'avoir des chaussures ! Je partis pour Modène; j'entrai chez un libraire, et je lui demandai un livre.

« Quel livre? » me dit-il.

» C'est moi qui étais embarrassé! Mais en réfléchissant, je me suis bien tiré d'affaire.

« Montrez-moi, lui ai-je répondu, tous les livres qui ne coûtent que onze sols. » Il m'en a apporté plusieurs et j'ai choisi le plus gros. Je revins à Vignole avec mon trésor, et je le regardais si souvent en route que je ne sentais pas la fatigue. Je courais, je gambadais de joie; je serrais mon cher livre sur mon cœur en lui riant et en lui parlant comme à une personne. Non, jamais je n'aurais cru à un pareil bonheur, et je n'en aurai bien sûr jamais de plus grand! »

Le maître et les écoliers contemplaient avec admiration cet enfant, à qui la possession d'un livre avait coûté dix heures de marche, pieds nus, par un jour d'hiver.

« Que fis-tu de ton livre? dit le maître d'une voix émue.

— Je le cachai à tous les yeux de peur qu'on ne me le prît; je le mettais la nuit sous mon oreiller; le jour, je m'en allais le feuilleter en cachette, cherchant à deviner le sens de ces signes, de ces caractères qui, tout noirs qu'ils étaient, étincelaient à ma vue. Il me sembla d'abord qu'il y en avait des milliers, autant que d'étoiles au ciel.

» Bientôt je m'avisai de les compter, et je trouvai qu'il n'y en avait que vingt-deux. Ce n'était rien à apprendre que vingt-deux signes; mais en même temps je m'aperçus qu'ils formaient un nombre considérable de groupes différents les uns des autres, et j'en fus épouvanté. Comment faire? je ne voulais rien demander aux gens du pays qui se seraient moqué de moi sans pouvoir m'aider. Mon livre finissait par me rendre malheureux : il me brûlait.

— Quel moyen as-tu donc employé ? reprit le maître, qui voulait servir l'impatience de ses élèves aussi bien que la sienne.

— Oh ! illustrissime, un moyen bien simple, bien facile, auquel j'aurais dû penser tout de suite. Je m'en allais tous les jours sur la route de Modène et je m'asseyais au pied d'un arbre. Quand je voyais arriver un étranger, je courais à lui; je lui tirais ma révérence, et je lui demandais l'heure pour me donner le temps de prendre courage. S'il me répondait poliment, cela me donnait de l'assurance; je lui tendais mon ıvre en le priant de me lire lentement les cinq lignes que je lui montrais. Je retenais bien ce qu'il m'avait lu; je le répétais plusieurs fois pour ne pas l'oublier, et toute la journée je comparais les mots qu'il avait prononcés avec ceux qui étaient dans le livre où j'en trouvais souvent de pareils. Pendant trois mois, je vins tous les jours implorer la bienveillance des passants qui savaient lire, et au bout de ce temps je pouvais lire mon livre et même les autres, quand par hasard j'en rencontrais. »

Louis-Antoine se tut, et le plus profond silence régna dans la classe.

Le maître se leva plein d'enthousiasme. Il ne pouvait en bonne conscience laisser échapper une si belle occasion d'admonester la paresse et de stimuler le courage. Il montra dans une brillante allocution ce que peut la puissance de la volonté, et eut de superbes effets oratoires.

A chaque instant, il se tournait vers Antoine, qu'il proposait pour modèle. Le petit garçon s'entendant louer ainsi n'y comprenait pas grand'chose, tant ce qu'il avait fait lui paraissait naturel. Il levait de temps en temps vers les garçons, qui ne le perdaient pas de vue, un regard naïf qui semblait leur dire :

« Vous ne saviez pas, vous autres, que j'étais si méritant, ni moi non plus. »

*A suivre.* Mme GUSTAVE DEMOULIN.



# LE TREMBLEMENT DE TERRE D'AGRAM

## I

De récentes dépêches nous apprennent que le 9 novembre un tremblement de terre a détruit en partie la ville d'Agram. Les secousses ont été ressenties sur un grand nombre de points de l'Autriche-Hongrie : à Vienne, la métropole autrichienne; à Séraïévo, la capitale de la Bosnie (naguère province de la Turquie, aujourd'hui administrée sinon officiellement possédée par l'Autriche); à Dervend, également en Bosnie; à Pola et à Trieste, deux ports de l'Adriatique; à Klagenfurt, capitale de la Carinthie; à Fünfkirchen ou Pecs, dans la plaine hongroise; à Marbourg, en Styrie, sur la Drave; à Laybach, la capitale de la Carniole; en un mot sur une région dont Vienne au nord et Séraïévo au sud occupent les extrémités, entre la plaine hongroise à l'est et le rivage de l'Adriatique à l'ouest. Cette région, plus grande que le quart de la France, a pour centre, approximativement, la ville d'Agram.

Tandis que l'on ne ressentait ailleurs que des trépidations plus ou moins violentes mais très passagères, et quelques-unes de ces secousses dans le sens vertical, qui sont aux trépidations ordinaires ce que le tangage est au roulis, il y avait, en outre, à Agram, un deuxième, puis, une heure plus tard, un troisième tremblement de terre. Dans cette ville presque toutes



les maisons étaient endommagées; quelques-unes s'écroulaient. Aux dégats, difficiles à apprécier au milieu des premières émotions, venaient s'ajouter les blessures occasionnées par les écroulements. Les autorités, par mesure de prudence, procédaient au déménagement des habitants. Enfin, une grande panique régnait dans la ville.

Cependant, le désastre était plus grand encore qu'on ne le croyait aux premières nouvelles. Toute la Croatie a été plus ou moins éprouvée. Dans les petites villes de la province, les dégats sont considérables. Il y a plusieurs morts et beaucoup de blessés. Mais Agram a été littéralement ruiné.

Dès le premier jour plus de cinq cents maisons menaçaient de s'écrouler. Le lendemain, 10 novembre, et le jour suivant, un nouveau tremblement de terre, moins violent, se faisait sentir. Depuis lors les secousses n'ont pas cessé. Chaque jour a amené de nouveaux désastres. Le tremblement de terre recommence chaque nuit.

Au moment où nous écrivons, à peu près toutes les maisons de cette ville infortunée se sont écroulées. La belle cathédrale, le palais du cardinal-archevêque, la caserne des cadets, le palais de la direction des finances, le musée croate, ne sont plus qu'un amas de ruines. Personne n'ose plus monter chez soi ; les églises et les bâtiments les plus abîmés achèvent de s'écrouler. La messe se célèbre presque partout dans la contrée en plein air. Le désespoir était à son paroxysme dans la nuit du 15 au 16; il y a eu à minuit 5 minutes, et à 4 heures 22 minutes, deux très violentes secousses qu'on a ressenti jusqu'à Buda-Pesth. On ressent encore, dans le cours de la journée, de légères oscillations, mais on n'a aucun accident nouveau à déplorer.

Quoique les dernières nouvelles soient plus rassurantes, on s'attend aux plus grands désastres : c'est une panique sans nom ; les fissures et ouvertures dans le sol se sont élargies, et c'est pourquoi la moitié de la population émigre et le reste campe sur les places, sur la terre humide et froide, sans tentes ni baraques, ne pouvant rester dans les maisons écroulées. Le 17 novembre, cinq mille hommes se sont enfuis vers les monts de Sestiné et de Gratchané, deux petits villages voisins.

A la suite du tremblement de terre deux geysers ont jailli, l'un aux environs d'Agram, l'autre tout près de Carlstadt (à 50 kil. sud ouest). L'une de ces sources d'eau bouillante (près de Reznik, à 9 kilomètres d'Agram), dont le jet s'élève à une hauteur de plusieurs mètres, contient du sable fin de couleur bleuâtre. Dans la plaine, il s'élève des gaz fétides qui s'enflamment et qui répandent une terreur panique dans la population rurale.

## II

Agram, capitale de la Croatie, est une petite ville de vingt à vingt-cinq mille habitants que bien peu de Français connaissent en dehors de MM. Louis Léger et Georges Perrot. Elle est fort insignifiante pour un artiste et ses monuments ne peuvent guère lui attirer de visiteurs. Au premier abord elle a plutôt l'air d'un grand village. Le touriste qui met des semaines à visiter les galeries de Munich et de Venise ne s'y arrêtera pas plus d'une journée, s'il n'est en quête que de pittoresque et d'impressions d'art. La plupart des maisons dans la basse ville n'ont qu'un rez-de-chaussée et dans la ville haute elles atteignent rarement deux étages. Chaque fenêtre est munie d'une paire de volets verts, presque toujours clos en été, ce qui donne aux rues l'aspect le plus mélancolique, l'air d'une ville endormie. Les rues principales aboutissent à une immense place au milieu de laquelle se dresse la statue équestre de Jellachich, brandissant une épée, le bras tendu du côté de la Hongrie. Le piédestal porte cette simple inscription :

JELLACHICH BAN. 1848.

Jellachich est le héros croate. C'est lui qui, en 1848, jeta les Slaves du sud sur les Hongrois révoltés. Menacés par cette soudaine intervention, les Hongrois ne purent prendre Vienne. En franchissant la Drave, Jellachich sauva donc la monarchie de Habsbourg. Ancien colonel d'un régiment des Confins, poète, orateur chaleureux, aimé de ses compatriotes, il reçut en 1848 de l'opinion publique unanime le titre de *ban :* le ban, dans l'ancien royaume de Croatie, était le magistrat suprême, gardien de l'indépendance nationale. En sauvant la couronne d'Autriche, il avait cru sauver en même temps l'autonomie de son pays et sa constitution séculaire. Mais il crut pouvoir s'assurer le concours des Slaves sans stipuler et obtenir en leur faveur des libertés et des garanties. Le moment critique passé, les promesses furent vite oubliées. Jellachich a été le dernier ban de Croatie. Depuis sa mort (1859) il n'y a plus qu'un lieutenant du ban, *locum tenens banalis*, comme l'on dit dans cette langue officielle qui prétend être du latin.

Autour de la place Jellachich se montrent quelques beaux édifices modernes. Un peu au delà, sur une petite éminence et derrière une enceinte fortifiée garnie de quatre grosses tours, s'élève la cité religieuse, enfermant la cathédrale, le chapitre, le palais archi-épiscopal. Cette forteresse était destinée à protéger la cité contre les Turcs qui l'on souvent menacée, sans toutefois jamais la prendre. La cathédrale, édifice disgracieux au dehors et sans caractère, plus solide qu'élégant, est à trois nefs d'un style gothique assez pur. De nombreuses figures de marbre d'un goût douteux ornent les autels adossés aux piliers.

Les autres édifices d'Agram sont peu remarquables. Ce sont le musée, l'Académie, la salle où se réunit la diète croate-slavone, seule diète locale de la Transleithanie ou royaume de Hongrie; le théâtre, construit dans le goût italien, et où l'on joue souvent des pièces traduites du français. Ce n'est pas le théâtre seulement qui rappelle l'Italie ; la population féminine je parle

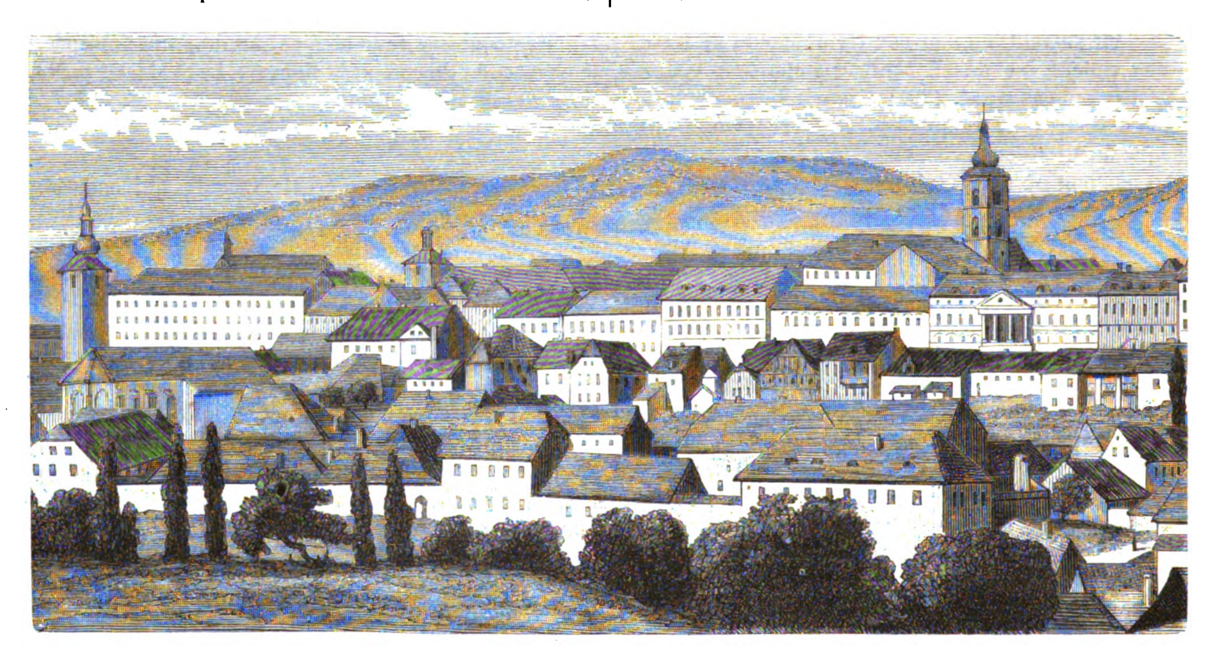
de celle de la campagne, car les femmes de la ville sont vêtues à la dernière mode de Paris, — rappelle, par le caractère des types et des poses, par les attitudes gracieuses et les beaux mouvements, par la coiffure et le costume où le rouge clair et le blanc dominent, les paysannes italiennes de la Campanie et des Abruzzes.

Agram est dans une belle situation : ses maisons blanches, les faîtes de ses édifices et les pointes de ses clochers, se détachent sur la sombre verdure des forêts qui la dominent. A défaut de monuments, elle a une promenade admirable. Le parc des archevêques-primats, ou parc Massimir, à 2 kilomètres, a été dessiné et taillé en pleine forêt. Sous ses hautes futaies, qui rappellent Compiègne ou Fontainebleau, l'œil découvre de belles perspectives sur les montagnes voisines, la verte vallée de la Save, les forêts épaisses.

Mais ce qui fait l'importance de cette ville dans le corps d'États qui constituent l'Autriche-Hongrie, c'est son autorité morale, c'est son prestige politique qui rayonne sur deux millions d'hommes.

Pendant longtemps les Allemands ont voulu faire croire que l'Autriche était allemande, alors que, sur quatre Austro-Hongrois, un seul est Allemand et deux sont Slaves.

Agram est le nom que les Allemands, et après eux les Français, donnent à une ville slave, dont le nom véritable, c'est-à-dire le nom croate, est *Zagreb* ou *Zagrab*. De Zagreb on a fait Agram par une série de modifications dont on peut suivre la filière : Zagrabia, Agrabia, Agrambia, Agramb, Agram. C'est le centre politique et littéraire des Slaves du sud ou Yougo-Slaves, et le foyer de la résistance à la germanisation dans le midi de l'Autriche ; comme Prague, en Bohême, est le centre national des Slaves du nord ; comme Belgrade, capitale de la principauté serbe, était naguère encore le centre d'action des Yougo-Slaves de Turquie. Ce réveil du génie slave en Autriche date de moins de cinquante ans. Vienne et Pesth jalouses voient grandir tous les jours à leur côté la capitale de l'ancien royaume croate. En dépit du mauvais vouloir des Allemands et des Magyars, la renaissance de la Croatie s'est manifestée par la fondation à Agram d'institutions nationales : c'est en 1840 une société littéraire ; en 1850, la Société d'histoire et d'archéologie yougo-slave ; en 1864, l'Exposition du « royaume tri-unitaire » ; en 1867, l'Académie yougo-slave ; en 1874, enfin, la fondation de l'Université croate.



Agram ou Zagreb, capitale de la Croatie. (P. 14, col. 2.)

Agram n'est pas seulement la capitale de la Croatie, c'est la métropole morale du royaume « Triple et un » ou « Tri-unitaire ». On appelle ainsi la Croatie, la Slavonie et la Dalmatie, unies jadis, aujourd'hui séparées : la Dalmatie dépend de l'Autriche, tandis que la Croatie-Slavonie dépend de la Hongrie. Le royaume tri-unitaire est donc moins une réalité politique qu'un souvenir et une espérance.

La destruction d'Agram ne saurait retarder d'un jour le réveil des Slaves. Ils ont surmonté d'autres obstacles, ceux dont un distique latin parle avec quelque emphase :

Si par virtuti Slavis fortuna fuisset
Orbis adoraret slavica sceptra tremens.

« Si la fortune des Slaves avait égalé leur courage, le monde adorerait leur sceptre en tremblant. »

PAUL PELET.





Il regardait d'un œil bienveillant un gros chat. (P. 18, col. 2.)

# MAMAN[1]

### III

**Monsieur et madame Tambourin. — Un itinéraire.**

M. Pichon ayant extrait une grosse montre d'argent des profondeurs de son gousset, jeta un coup d'œil sur les aiguilles et se leva brusquement.

« Oh ! oh ! s'écria-t-il, vingt minutes de retard, sans compter le temps d'atteler. N'importe ! je ne regrette pas les vingt minutes de retard, et je me sens tout soulagé d'avoir dit une bonne fois ce que j'avais sur le cœur depuis des années. Sans vous commander, mon capitaine, est-ce que vous comptez rester longtemps à la Silleraye ?

— Non, répondit le capitaine, le temps de louer une maison pour des amis à moi.

— Louer une maison à la Silleraye ! Mais vous pourriez passer ici des années, sans trouver une maison à louer. Il y a longtemps qu'on n'y bâtit plus ; chacun vit dans sa maison, et, sauf quelques chambres garnies où les petits employés se remplacent, et qui sont toujours retenues d'avance par le successeur, vous ne trouveriez pas... Tambourin ! » cria-t-il d'une voix de stentor par la porte entrebâillée.

Au bout d'une minute Tambourin apparut, sous les espèces et apparences de l'homme aux joues roses et aux favoris mousseux. Pour répondre à l'appel de son nom, il avait évidemment interrompu son repas, car son menton et ses favoris reposaient sur une serviette nouée derrière le cou, et il tenait à la main un os de poulet qu'il avait emporté par mégarde.

S'étant aperçu de son étourderie, Tambourin jeta tranquillement son os de poulet dans la cheminée, et pour se donner une contenance, essuya ses doigts l'un après l'autre, à sa serviette.

« Tambourin, reprit M. Pichon, est-ce que vous connaissez une maison à louer à la Silleraye ? »

Tambourin avança la lèvre inférieure et regarda le plafond. Après une demi-minute de méditation profonde il alla tranquillement à la porte et cria d'une voix flûtée : « Aglaé ! »

Aglaé, autrement dit Mme Tambourin, entra quelques instants après en faisant une belle révérence de pensionnaire, et en se frottant les mains d'un mouvement doux et lent.

« Pichon, lui dit son mari, désire savoir s'il y aurait par hasard une maison à louer à la Silleraye.

— Oui, il y en a une, répondit Mme Tambourin, mais c'est tout comme s'il n'y en avait pas.

— Comment cela ? demanda M. Pichon avec impatience.

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, répondit Mme Tambourin d'une voix traînante, le percepteur s'en va.

— Déjà ! s'écria M. Pichon en adressant un clignement de l'œil gauche au capitaine.

— Oh ! mon Dieu, oui, déjà ! » répondit Mme Tambourin d'un air accablé. Avisant une chaise à sa portée, elle se laissa tomber dessus avec un soupir. Tambourin suivit machinalement son exemple. Assis sur une

1. Suite. — Voy. page 1.

chaise basse, les jambes écartées, les deux mains sur les genoux, avec la serviette nouée dans le dos, il avait l'air d'attendre que quelqu'un de la compagnie voulût bien lui faire la barbe.

« Je ne sais pas ce qu'ils ont tous, reprit mélancoliquement Mme Tambourin, mais c'est à qui se sauvera de la Silleraye, comme si c'était une ville pestiférée. Je vois encore d'ici l'arrivée de ce percepteur et de sa petite femme. Ils étaient tout feu et tout flamme. Ils n'avaient jamais vu une aussi jolie petite ville que la Silleraye ! Ils y finiraient certainement leurs jours. Madame ne parlait que de dessiner tout ce qu'elle voyait. Ils feraient des courses dans la forêt; ils s'amuseraient comme tout ! Au bout d'un mois, madame avait des attaques de nerfs, et monsieur rudoyait les contribuables, comme si c'était leur faute à eux. Picois me disait...

— Pardon, madame, dit poliment le capitaine, est-ce que leur maison est louée ?

— D'après les usages du pays, répondit Mme Tambourin, le percepteur cède son bail à son successeur; et à moins que son successeur ne se fasse bâtir une maison tout exprès, il prendra celle-là.

— C'est justement son successeur qui m'a chargé de lui louer une maison. S'il n'y a que celle-là de vacante, mon choix sera bien vite fait. Il faut néanmoins que je voie la maison et même un peu la ville pour renseigner mon ami.

— Est-ce qu'il est marié, votre ami? demanda Mme Tambourin.

— Marié et père de famille, répondit le capitaine.

— Alors, tant pis pour l'autre ! dit Mme Tambourin.

— Pourquoi, tant pis pour l'autre ? demanda le capitaine d'un air surpris.

— Parce que si votre ami est marié et père de famille, il est sûr et certain qu'il a son mobilier.

— Je ne comprends pas.

— Le percepteur qui s'en va a fait des folies pour meubler sa maison, et maintenant le voilà bien embarrassé. Le gouvernement, qui n'aime pas les gens capricieux, lui a accordé son changement; mais pour le punir, il l'envoie à l'autre bout de la France ; et plutôt que de trimbaler ses meubles à deux cents lieues d'ici, il les aurait cédés presque pour rien. Picois me disait...

— Permettez, madame, reprit vivement le capitaine, je crois que les choses s'arrangeront plus facilement que vous ne le supposez. Mon ami est un officier qui prend sa retraite tout jeune, à la suite des fatigues qu'il a endurées pendant la campagne d'Italie. En sa qualité d'officier, il a couru de garnison en garnison et son mobilier est hors de service ; je le sais parce qu'il m'a demandé de lui décrire la maison pour se commander un mobilier. Si l'ancien percepteur est raisonnable, et que le mobilier me convienne, je crois que nous conclurons facilement.

— Raisonnable ! s'écria Mme Tambourin, en hochant la tête d'une manière significative ; je vous réponds qu'il sera trop heureux d'en finir, n'importe à quel prix. Picois me disait... »

Ici, le palefrenier passa sa tête hérissée dans l'entrebâillement de la porte, et coupa la parole à Mme Tambourin, en déclarant « qu'elle était attelée, et que le monde était dedans ».

« Capitaine, dit le conducteur d'un air mystérieux, je voudrais bien vous dire un mot. »

Le capitaine le suivit dans un coin de la cour et M. Pichon lui dit d'un air embarrassé : « Après tout, je puis m'être trompé en vous disant ce que vous savez ; dans tous les cas, c'est entre nous ; je ne voudrais pas que votre ami prît la ville en grippe, avant de la connaître. D'ailleurs un officier qui en a vu de toutes les couleurs ne sera pas si difficile qu'un freluquet qui arrivait tout droit de Paris, et si sa femme est raisonnable, ayant des enfants à élever, elle ne prendra certainement pas des airs dégoûtés et ennuyés, comme la petite dame à lorgnon du freluquet.

— Je vous promets, répondit chaleureusement le capitaine, de ne pas leur dire un mot de ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

— Merci, reprit M. Pichon en lui serrant vigoureusement la main, parce que, voyez-vous, je ne voudrais pas avoir cela sur la conscience. »

Et le brave homme grimpa lestement sur son siège, se disant que pour sûr, « ils le mettraient à l'amende, à cause du retard, mais qu'il s'en souciait comme d'une guigne, et que si c'était à refaire, il recommencerait sans scrupule ».

Quand le capitaine rentra dans la petite salle, il fut surpris d'y retrouver M. et Mme Tambourin. Il s'excusa d'avoir interrompu leur dîner, mais madame déclara qu'ils avaient bien le temps, et monsieur que cela ne faisait rien du tout. En réalité, madame, supposant que le voyageur aurait encore des renseignements à demander, avait mieux aimé rester tranquillement assise que d'avoir à se déranger une seconde fois. Monsieur n'avait pas bougé, uniquement parce que madame ne bougeait pas. Il avait toujours sa serviette nouée derrière le cou ; ses deux mains étaient toujours posées à plat sur ses genoux ; il attendait toujours, avec son air doux et résigné, que quelqu'un voulût bien lui faire la barbe. Pour charmer ses loisirs, il regardait d'un œil bienveillant un gros chat obèse qui s'était hissé sur la table et faisait râfle des restes, en choisissant les morceaux.

« Vous avez sans doute à la Silleraye un bureau télégraphique ? demanda le capitaine.

— Oui monsieur ! répondit l'homme aux joues roses, non sans un certain orgueil.

— Où est-il ?

— Presque en face, dans la maison du coin.

— Jusqu'à quelle heure est-il ouvert ?

— Jusqu'à neuf heures.

— Dans quelle partie de la ville demeure le percepteur ?

— Dans la ville haute.

— Par où faut-il passer ?



— Vous avez deux chemins, » commença l'homme aux joues roses ; mais sa femme l'interrompit pour lui faire observer qu'il pourrait bien se lever, conduire le voyageur jusqu'à la porte cochère et lui indiquer les deux chemins.

L'homme aux joues roses se leva, en s'y reprenant à deux fois, comme un homme accablé de fatigue, mais sans cesser de sourire et sans se permettre la moindre observation. Il conduisit le voyageur jusque sur le trottoir, et reprit sa phrase :

« Vous avez deux chemins. Ou bien, vous tournez à gauche et vous passez sous la voûte de l'hôtel de ville ; vous attrapez la grande rue qui monte en pente douce jusqu'à la porte du château, une grande porte flanquée de deux tours rondes ; ou bien vous suivez la rue d'en face jusqu'à un endroit où il y a une promenade de tilleuls et une fontaine avec un bonhomme dessus. Vous passez derrière la fontaine et vous vous trouvez en face de l'Escalade. L'Escalade est un escalier de pierre qui vous mène aussi devant la porte du château. Une fois là, vous passez sous la voûte, vous montez toujours, et vous tournez à droite ; alors vous vous trouvez sur le donjon ; c'est encore une promenade plantée de tilleuls. Tout autour de vous il y a des murs de jardins et à gauche une rangée de maisons ; vous verrez une plaque en cuivre sur la porte du percepteur. Si vous devez rester longtemps là-haut, la nuit sera venue quand vous redescendrez ; vous ferez bien de ne pas prendre l'Escalade qui n'est pas toujours très bien éclairée. »

Tambourin regarda le plafond. (P. 17, col. 2.)

Il débitait tout cela d'une voix flûtée, lente, monotone, avec un air d'ennui chronique et de douce bienveillance. Il avait toujours sa serviette autour du cou, et les très rares indigènes qui passaient devant l'hôtel n'avaient pas même l'air de s'en apercevoir.

« Mille fois merci, répondit le capitaine, allez achever votre dîner, je vous en prie. »

L'homme aux joues roses resta encore quelque temps planté sur le trottoir à rêvasser, et finit par aller rejoindre sa femme qui s'était remise à table.

## IV

**Déconfiture de deux personnages élégants. — La Silleraye : effet de nuit. — Une sage réflexion du capitaine Maulevrier.**

Chemin faisant, le capitaine put constater que si la Silleraye n'abonde pas en promeneurs, en revanche, elle abonde en promenades. Partout où il a été possible de planter des arbres, on en a planté : sur les terre-pleins des anciens fossés, sur les repos de l'Escalade, sur les tourelles, sur les tours, sur les petites places et jusque dans les moindres recoins. La promenade du Donjon était complètement déserte. Des nuées de corbeaux voltigeaient autour des clochers romans et de la

grosse tour carrée, choisissant leurs places pour la nuit, se coudoyant de l'aile, et poussant des cris doux et limpides qui se prolongeaient au loin dans la pure atmosphère du soir.

Le capitaine découvrit facilement la plaque de cuivre du percepteur et contempla longuement la petite maison à un étage, avant de sonner. C'était quelque chose de si gai, de si charmant, de si propret qu'il se demanda comment on pourrait s'ennuyer là-dedans.

Au coup de sonnette, la porte fut ouverte toute grande par une petite servante effrontée qui ne portait point la coiffe du pays.

Une seconde porte, toute grande ouverte, au bout du corridor, encadrait une perspective dont le capitaine fut comme ébloui. Des collines d'un bleu pâle et vaporeux moutonnaient à l'horizon derrière les lignes sombres et sévères d'une grande forêt. Sur le ciel d'un azur profond et comme humide, des nuages satinés se teignaient tantôt en safran clair et tantôt en pourpre foncée selon les reflets du soleil qui se couchait en ce moment au bord opposé de l'horizon. En ramenant ses regards sur les premiers plans, le capitaine aperçut la cime des grands peupliers de la vallée de l'Indre, qui se balançaient lentement, puis un parapet de rempart qui terminait un jardin assez étendu sur lequel s'ouvrait la porte du corridor.

« J'aimerais à prendre ma retraite ici, » se dit le capitaine.

Accoudés sur le parapet du rempart, un homme habillé de piqué blanc, et une femme en robe claire, vus de dos, regardaient dans la vallée.

« Que désirez-vous, monsieur ? dit la petite servante effrontée.

— Monsieur le percepteur est-il visible ? demanda poliment le capitaine en lui remettant sa carte.

— Je vais m'en informer, » répondit la petite servante, en introduisant le visiteur dans un petit salon meublé avec élégance.

Le capitaine se mit à regarder tout autour de lui en s'efforçant de prendre des airs de commissaire-priseur et de se faire une idée approximative de la valeur des meubles, puisqu'ils étaient à vendre.

Mais tout à coup, entendant un grand froufrou de robe et de jupes, il s'assit vivement sur le premier siège venu pour n'être pas surpris en flagrant délit d'inventaire. Mais c'était une fausse alerte. Le froufrou passa le long de la porte du salon et s'évanouit dans la cage de l'escalier. Bientôt le capitaine entendit une porte qui s'ouvrait à l'étage supérieur, puis il y eut au-dessus de sa tête un va-et-vient de petits souliers à talons, assourdi par l'épaisseur d'un tapis.

Presque aussitôt la servante effrontée vint le prier de vouloir bien passer au jardin. Il passa au jardin et vit le piqué blanc qui s'avançait à sa rencontre, à tout petits pas, comme un homme qui marche difficilement dans des souliers trop étroits avec des talons trop hauts ; la robe claire avait disparu.

Vu de près, le piqué blanc, quoique jeune encore, avait cet air vieillot et fané des Parisiens qui veillent trop souvent et trop tard. Il était vêtu avec cette élégance artificielle, qui fait que l'on dit d'un homme, non pas : « il s'habille bien » mais « il fait de la toilette ». Rien de plus déplaisant pour les gens de goût, et le capitaine Maulevrier était un homme de goût.

Le piqué blanc n'était pas plus agréable à entendre qu'à regarder, car c'était un sot, et un sot prétentieux.

Le capitaine exposa l'objet de sa visite et le piqué blanc se disposait à lui répondre lorsqu'il se leva cérémonieusement, en disant : « Voici M^me^ de Jégon ! »

Le capitaine qui tournait le dos à la maison se leva avec empressement, fit volte-face et se trouva en présence d'une dame qui n'aurait pas manqué d'un certain agrément, si elle eût été plus naturelle, et si elle n'eût pas jugé nécessaire de se mettre en grandissime toilette pour recevoir un étranger qui venait causer d'affaires, au débotté.

« Ma chère, lui dit M. de Jégon, je vous présente M. *de* Maulevrier, ami et mandataire de M. Gilbert, *notre* successeur. »

« Ma chère », avec un geste quasi-royal, engagea le visiteur à se rasseoir, et s'assit elle-même comme on s'assied au théâtre, en s'écroulant tout doucement de côté.

A plusieurs reprises, le capitaine fit mine de se lever, et parla de visiter, séance tenante, la maison et le mobilier. Chaque fois, Monsieur et Madame le forcèrent à se rasseoir. Ils étaient si heureux d'avoir sous la main « un auditeur civilisé ! un homme du monde ! » Aussi ne lui permirent-ils pas de parler affaires avant de lui avoir révélé toute la petitesse de leur âme, toute la nullité de leur intelligence, en lui racontant leurs déboires ridicules, et en le mettant dans la confidence de leurs rancunes impuissantes.

Madame, en faisant sautiller son lorgnon avec beaucoup de grâce, émit cette pensée neuve et profonde :

« L'administration des finances (que l'Europe nous envie !) est la dernière des administrations. Les intrigants seuls y font leur chemin, le vrai mérite est méconnu et végète dans des postes subalternes ! »

Le vrai mérite, représenté par le piqué blanc, se rengorgea sans vergogne, et arrangea son nœud de cravate pour avoir occasion de lever la tête d'un cran plus haut. Volontiers le capitaine l'eût battu ; dans tous les cas, il se demanda comment l'administration des finances avait eu un seul instant l'idée de faire un percepteur d'un criquet aussi nul.

Monsieur venait, après maint effort, de rattraper sa manchette qui s'obstinait à battre en retraite sous la manche de son veston. Fier de son succès, il déclara hautement que la grâce parisienne est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas.

« Et cependant, il y a en province des hobereaux si encroûtés et des douairières si arriérées qu'elles frôlent la grâce parisienne sans la reconnaître. »

La grâce parisienne, représentée par M^me^ de Jégon, mit son lorgnon sur son nez, tourna la tête pour regarder la prairie de l'Indre et rougit légèrement sous sa poudre de riz. Le capitaine, irrévérencieuse-



ment, se dit à part lui que les hobereaux et les douairières de la Sillerayc n'étaient pas déjà si sots d'avoir fermé leurs portes à des comédiens aussi ridicules.

Sur cette pensée charitable, le capitaine se leva, bien décidé cette fois à en finir, car il était excédé. Il eut l'effronterie, ou la politesse, comme on voudra, de déclarer qu'il était désolé de partir, mais il devait envoyer une dépêche le soir même, il avait déjà perdu vingt-quatre heures, il ne pouvait pas tarder davantage.

Madame, en minaudant, le pria d'excuser une pauvre maîtresse de maison, qui avait été prise à l'improviste, et n'avait pas eu le temps de s'assurer si tout était bien en ordre. Le capitaine s'inclina sans répondre et la visite commença.

La maison était très commode et très bien distribuée ; on avait le bureau de perception sous la main, dans un petit bâtiment annexe, avec une entrée particulière. Les meubles étaient absolument neufs. En revoyant ceux du salon, le capitaine éprouva une sorte de pitié pour les deux étourdis qui avaient acheté si cher une si cruelle mortification.



La Silleraye abonde en promenades. (P. 19, col. 2.)

M. de Jégon, employé subalterne au ministère des finances, allait beaucoup dans le monde, avec le secret espoir d'épouser une héritière. A la suite d'un cotillon où il avait été tout simplement sublime, il obtint la main et la dot d'une jeune étourdie qui avait quelque fortune. Quoique M. de Jégon se fût présenté modestement comme un jeune homme plein d'avenir, le ministre des finances, par suite d'un inexplicable aveuglement, le laissait végéter dans son infime situation. Par amour-propre, par dépit, par un secret espoir d'arriver plus rapidement en prenant une autre voie, M. de Jégon conçut un jour l'idée de demander une perception.

« Quitter Paris ! jamais ! s'écria Mme de Jégon avec une noble indignation ; d'abord je suis sûre que je mourrai d'ennui en province. »

Mais, à la suite de cette explosion, elle réfléchit, et, peu à peu, se familiarisa avec l'épouvantable idée de quitter Paris.

Voici les motifs qui peuvent expliquer une si généreuse abnégation.

1° Il en coûte cher, pour briller, à Paris, même d'un fort médiocre éclat. M. et Mme de Jégon, « pour faire figure », avaient commencé à manger leur blé en herbe, et à entamer leur capital. On se referait en province.

2° M. de Jégon s'engageait sur l'honneur à passer receveur particulier, un de ces jours, et bientôt après, receveur général.

3° Il est doux pour une femme élégante et pénétrée de son mérite, d'être la première quelque part et de donner le ton, fût-ce en province. A l'idée d'étonner les provinciaux et d'éclipser les provinciales, ses larmes s'arrêtèrent, et un sourire se joua sur ses lèvres. Elle se commanda une série de toilettes triomphantes, et emmena son mari chez un tapissier en renom. Le mobilier, les toilettes de Madame et celles de Monsieur, élargirent singulièrement la brèche qu'ils avaient déjà pratiquée dans les flancs de leur capital. Mais bah ! en province, même en brillant du plus vif éclat, on fait toujours des économies !

Quel triste réveil après un si beau rêve; les provinciaux têtus avaient obstinément refusé de se laisser éblouir. Quand on faisait des visites, ils n'étaient jamais chez eux, et ils vous envoyaient leurs cartes, au bout d'un mois, par des domestiques. M. et Mme de Jégon en étaient réduits à se parer l'un pour l'autre, et les fauteuils capitonnés tendaient en vain leurs bras à des visiteurs qui ne voulaient pas venir.

Il n'y avait pas à discuter sur le prix du loyer, puisque le nouveau percepteur prenait la suite du bail ; d'ailleurs le capitaine le trouva si modeste qu'il se le fit répéter deux fois, craignant d'avoir mal entendu. Quant au mobilier, Monsieur et Madame semblaient l'avoir pris en grippe, en vertu du principe qu'il faut toujours s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose des mécomptes que l'on éprouve, jamais à soi-même. Maintenant qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur le compte de la province, ils se procureraient un mobilier de sapin, chez quelque menuisier de village.

On se défait à tout prix d'un objet qui a cessé de plaire. Le tapissier Picois, qui avait espéré devenir acquéreur du fameux mobilier, l'avait évalué à si bas prix que le capitaine fut sur le point de se récrier ; mais il réfléchit qu'il n'était que mandataire, et il se contenta d'incliner la tête, en signe d'acquiescement.

Il prit congé, promettant une prompte réponse, et redescendit dans la ville basse, en évitant l'Escalade.

A neuf heures moins vingt, la dépêche suivante s'envolait vers Paris.

*Maison charmante et commode* : 500 ***francs. Mobilier magnifique, tout neuf*** : 2500 ***francs. En cas d'acceptation, pouvez venir quand vous voudrez. Adresser réponse Hôtel Poste, la Silleraye.***

L'unique employé du télégraphe ne put s'empêcher de ricaner en transmettant cette dépêche, et il réveilla le piéton pour le seul plaisir de lui dire : « En voilà encore un qui va venir se casser le nez à la Silleraye. »

Le capitaine, qui n'avait pas l'habitude de « se coucher de bonne heure », résolut de faire une petite excursion à travers les rues de la ville. Mais un scrupule lui vint. Après tout ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin, il n'était pas bien sûr de ne point trouver la porte de l'hôtel fermée, s'il rentrait à une heure indue, par exemple à dix heures. Il alla donc aux renseignements.

« L'autre hôtel, lui répondit l'homme aux joues roses, est toujours fermé à neuf heures et demie, mais nous, à cause de la voiture de Châteauroux, nous restons allumés jusqu'à dix heures et demie. D'ailleurs, si la porte était fermée vous n'auriez qu'à frapper. Nous ne souffririons pas cela de tous les voyageurs ; mais vous avez été recommandé par M. Pichon, nous ferons tout pour vous être agréables. »

Le capitaine put constater que les réverbères étaient rares, et les boutiques fermées ou plongées dans la plus complète obscurité à partir de neuf heures. Seul, dans toute une rue, un petit cordonnier travaillait dans sa petite boutique. La lumière de sa lampe traversait un globe de verre rempli d'eau avant de tomber sur son ouvrage. Le capitaine colla son nez à la devanture et contempla la boule d'eau avec cet intérêt profond qu'attachent à des vétilles les gens condamnés à tuer le temps. Comme il allait se retirer, ses yeux tombèrent sur une pancarte manuscrite, collée à la vitre. Cette pancarte disait que le cordonnier rempaillait les vieilles chaises.

« Hum ! pensa le rôdeur nocturne, l'industrie est dans le marasme ! car c'est mauvais signe quand il faut deux métiers pour nourrir un seul homme. » Comme il ruminait cette importante question, et qu'il avait les yeux encore éblouis par le reflet de la boule d'eau, il trébucha contre des marches qui faisaient saillie sur le trottoir.

« La municipalité, pensa-t-il, suppose que la ville est faite pour les gens du pays et non pas pour les étrangers; car je suppose que les naturels connaissent tous ces traquenards et toutes ces chausses-trappes. »

Après avoir parcouru plusieurs ruelles complètement obscures, il aperçut dans le lointain une lumière qui lui rappela celle qu'entrevoit le Petit Poucet, du haut de son arbre. Il se précipita vers la lumière, avec toute l'ardeur d'un papillon de nuit et se trouva bientôt devant une boutique où l'on vendait de la poterie, de la faïence et des balais. Une chandelle brillait solitaire sur le comptoir, ou plutôt elle ne brillait pas du tout; car la mèche était terriblement longue et couverte de champignons. Nouvelle pancarte manuscrite collée à la vitre. La pancarte annonçait à qui de droit que le marchand de poterie fabriquait de la vraie rillette de Tours.

Le capitaine reprit ses méditations économiques, mais en ayant bien soin cette fois de regarder à ses pieds et de marcher à la façon des aveugles. Cette manœuvre prudente l'amena sans encombre devant la boutique du pharmacien. Une lampe modeste éclairait le sanctuaire, le pharmacien dormait sur son comptoir, les cheveux épars, méditant peut-être de décamper un de ces jours, ou bien cédant déjà à l'assoupissement dont Pichon l'avait menacé.

Une fois là, le capitaine revint sur ses pas, mais il s'embrouilla si bien dans les ruelles non éclairées, qu'il s'arrêta tout court pour se demander comment il se tirerait de là. Jetterait-il des pierres dans les vitres, pour réveiller les gens? crierait-il au feu? à l'assassin? Un bruit sourd semblable à celui du grondement lointain du tonnerre attira son attention ; le bruit devint plus distinct, c'était le roulement de la diligence. Tout à coup, il y eut une vive lueur, un fracas épouvantable, et le capitaine, pour éviter d'être écrasé, s'aplatit de son mieux dans la baie d'une porte. Il avait devant lui la voiture de Châteauroux, qui barrait toute la ruelle, et en face de lui le bureau de poste. Le conducteur mit sur son épaule le sac aux dépêches, descendit et frappa du poing et du pied contre la porte bardée de fer. Le capitaine trouvait le temps long dans l'embrasure où il était bloqué, et il se demandait pourquoi, presque toujours, dans les villes de province, l'administration des postes choisit les ruelles les plus dangereuses et les plus inaccessibles pour y installer ses bureaux?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'une lueur parut sous la porte d'en face; quelqu'un grommela, tourna une clef, entr'ouvrit la porte, se saisit du sac de cuir et disparut comme un loup qui emporte une proie.

Alors la diligence s'ébranla pour repartir. Une fois délivré, le capitaine grimpa lestement sur le marchepied de derrière, et fit à l'hôtel une entrée peu triomphale.

« J'ai remarqué, dit-il à Sophie, qui le conduisait à sa chambre, que les réverbères sont éteints passé dix heures.

— Ça se peut bien, répondit Sophie sans s'émouvoir.

— Mais comment fait-on quand on a besoin de sortir passé dix heures.

— On a une lanterne, donc! »

« Drôle de pays, se dit-il en s'étendant voluptueusement dans un bon grand lit de Touraine. N'importe, je n'irai pas raconter à Gilbert ma promenade nocturne. Ce serait à le dégoûter à tout jamais de la Sil-

leraye. Un garçon doit mourir d'ennui ici. Par bonheur il est marié, il a des enfants, un foyer. Il sera si bien là-haut, dans sa jolie petite maison, qu'il ne songera jamais à en descendre le soir. »

Comme son esprit se perdait un peu dans les terrains vagues qui séparent la veille du sommeil, il lui vint à l'idée, pour la première fois de sa vie, qu'il ne erait peut-être pas mal, un de ces jours, de songer sérieusement à se marier.

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# SAGACITÉ DE LA PIE

Parmi les différentes idées que la nécessité fait acquérir aux animaux, on ne doit pas oublier celle des nombres. Les bêtes comptent, cela est certain ; et quoique jusqu'à présent leur arithmétique paraisse assez bornée, peut-être pourrait-on lui donner plus d'étendue.

Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assidûment les nids de ces oiseaux destructeurs, et, pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère pendant qu'elle couve.

Entre ces mères, il en est d'inquiètes qui désertent leur nid dès qu'on en approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est ce nid, et un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse.

Mais il attend en vain, si la pie qu'il veut surprendre a quelquefois été manquée. En pareil cas elle sait que la foudre va sortir de cet antre, où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne, jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur.

Pour tromper cet oiseau défiant, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçait et l'autre partait ; mais la pie compte et se tient toujours éloignée.

Le lendemain, trois y vont, et elle voit encore que deux seulement se retirent.

Enfin, il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son calcul en défaut.

La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à revenir.

Cette expérience, renouvelée avec succès toutes les fois qu'elle est tentée, doit être mise au rang des phénomènes les plus extraordinaires de la sagacité de animaux.

On peut ajouter, à ces observations d'un écrivain du siècle dernier, l'anecdote suivante, du professeur Nordmann, d'Odessa, qui n'est pas moins caractéristique :

Quatre à cinq couples de pies nichent, depuis plusieurs années, dans le jardin botanique. Ces oiseaux me connaisssent très bien, moi et mon fusil, et, quoiqu'ils n'aient jamais été l'objet d'aucune poursuite, ils mettent en pratique toutes sortes de moyens pour donner le change à l'observateur.

Non loin de l'habitation, se trouve un petit bois de vieux frênes dans les branches desquels les pies établissent leurs nids. Plus près de la maison, entre cette dernière et le petit bois, sont plantés quelques grands ormeaux et quelques acacias.

Dans ces arbres, les rusés oiseaux établissent des nids factices, et chaque couple en fait au moins trois ou quatre, dont la construction les occupe jusqu'au mois de mars.

Pendant la journée, surtout lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les observe, ils y travaillent avec beaucoup d'ardeur, et si quelqu'un vient par hasard les déranger, ils volent autour des arbres, s'agitent et font entendre des cris inquiets.

Mais tout cela n'est que ruse et fiction ; car tout en faisant ces démonstrations de trouble et de sollicitude pour ces nids inutiles, ils avancent insensiblement la construction du nid destiné à recevoir les œufs, en y travaillant dans le plus grand silence, et pour ainsi dire en cachette, durant les premières heures de la matinée et vers le soir.

Si parfois quelque indiscret vient les y surprendre, soudain ils s'envolent, sans faire entendre un cri, vers leurs autres nids, et se remettent à l'œuvre comme si de rien n'était, en montrant toujours le même embarras et la même inquiétude, afin de détourner l'attention et déjouer la curiosité.

CHARLES JOLIET.

# L'ILLUSTRE DOCTEUR LINDEUS

Un voyageur arrivant à Weimar, au printemps de 1794, devait se croire transporté dans une autre planète ou tout au moins aux antipodes. Tandis que la tourmente révolutionnaire secouait la vieille Europe de ses plus terribles rafales, cette petite capitale d'un des plus modestes duchés saxons semblait vivre en plein âge d'or.

La cour du grand-duc était devenue une nouvelle Athènes, et alors que l'Allemagne entière frémissait des chants de guerre et du bruit des canons, les ombrages de la résidence ne retentissaient que des calmes discussions des savants et des poëtes.

Les plus grands écrivains germaniques y jouissaient paisiblement de l'hospitalité princière. Le sublime Schiller, le grand Gœthe, le philosophe Herder, Wie-

land, surnommé le Voltaire allemand, étaient les astres de cette pléiade, dont les plus modestes satellites ont tous laissé un nom dans l'histoire des lettres.

Pendant que partout ailleurs on ne parlait que de guerre, de bouleversements sociaux, d'exécutions sanglantes, ici on discutait paisiblement sur les règles de l'art poétique ou sur les mystères de la métaphysique.

Gœthe y préparait son *Faust* qui devait le placer au-dessus de tous ses rivaux; Schiller, insensible à l'ouragan révolutionnaire et au titre de citoyen français que venait de lui décerner la Convention, y écrivait paisiblement son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale*.

La table du grand-duc était comme une véritable académie, d'où toute discussion politique était sévèrement bannie; le procès-verbal des conversations de chaque repas, scrupuleusement tenu par un secrétaire, était annexé jour par jour aux archives scientifiques de la résidence.

Dans une époque aussi troublée, cette vie contrastait d'une façon si étrange, si complète, avec l'existence enfiévrée du reste de l'Europe que certes le savant ou le poëte, assez heureux pour être devenu le commensal du duc de Saxe, ne devait plus avoir rien à désirer.

Et cependant l'illustre docteur Lindeus, l'un des hôtes les plus honorés de la cour de Weimar, était en proie à une profonde tristesse. Bien plus, à l'entendre, il était le plus infortuné des savants.

Devenu célèbre par la publication de son *Entomologia germanica*, le docteur avait été accueilli à bras ouverts par le grand-duc, qui lui avait immédiatement donné la charge de professeur d'entomologie près de sa fille, la princesse Charlotte.

On pense si le savant avait été ravi de la décision de son noble protecteur.

Il n'en avait pas été de même de la princesse, charmante jeune fille de seize ans, qui, dès la première entrevue avec l'illustre professeur, lui avait déclaré qu'elle ne savait pas ce que c'était que l'entomologie, qu'elle ne voulait pas le savoir et ne le saurait jamais.

« L'entomologie, Sérénissime Altesse, avait dit alors le docteur en s'inclinant profondément, du grec *entomon*, insecte, et *logos*, discours, est cette branche de la zoologie qui traite de l'étude des..... »

Mais avant qu'il ait pu achever sa définition, la porte de la chambre s'était fermée bruyamment et l'illustre docteur s'était trouvé seul.

Plusieurs autres tentatives auprès de la jeune princesse n'avaient pas eu un meilleur succès, et bien positivement Lindeus, le célèbre Lindeus, restait professeur sans auditoire.

Il eût pu, certes, faire intervenir l'autorité grand-ducale et paternelle pour amener à obédience sa pupille rebelle. Mais cette mesure répugnait au bon docteur. Une plainte de sa part aurait apporté un nuage dans le ciel si bleu de Weimar. Et pourtant il est bien évident pour tout le monde que l'éducation d'une princesse, et surtout d'une princesse saxonne, ne peut être complète sans l'entomologie.

L'illustre Lindeus était fort perplexe. Son sommeil était empoisonné par le sentiment de cette double responsabilité, et sa distraction, déjà proverbiale, s'était accrue à un tel point, qu'un jour, à la table ducale, il s'oublia jusqu'à saupoudrer son assiette de tabac, puis, un instant après, s'introduisit dans le nez une forte pincée de poivre, distraction qui faillit suffoquer notre docteur, mais qui valut à la réunion un fort beau discours de l'illustre Fredericus Hellmanus sur les propriétés des Nicotianées et des Pipéracées.

Cependant, un jour, le grand-duc s'enquit auprès de Lindeus des progrès que faisait son élève dans la science entomologique.

Le professeur ne put que balbutier :

« Sérénissime Altesse, la princesse Charlotte...

— La princesse Charlotte, continua obligeamment le souverain, ne me semble pas encore bien forte. Hier même, elle n'a pas pu me dire à quelle famille appartient le hanneton!

— A la famille des Lamellicornes, s'empressa de répondre le docte professeur, ordre des Coléoptères pentamères, tribu des Scarabéides, sous-tribu des Phyllophages...

— Très bien, très bien, interrompit le grand-duc. Je connais, illustre docteur, tout votre savoir, mais je voudrais vous en voir inculquer une minime partie à mon étourdie de fille. Que diable! une princesse d'Allemagne ne doit pas ignorer ce que c'est qu'un hanneton...

— *Melolontha*, » dit tout bas Lindeus.

Mais le prince avait entendu, et, craignant une nouvelle avalanche, il s'était hâté de s'éloigner.

« Ne pas savoir ce que c'est qu'un hanneton! murmura alors le docteur. Quelle honte! Une élève de l'auteur de l'*Entomologia germanica*. Car il n'y a pas à dire, au vu et su de tout Weimar, la princesse Charlotte est depuis deux mois mon élève. Comment sortir de cette situation? Si seulement la perfide enfant voulait m'entendre, m'écouter quelques instants, je suis sûr que bientôt elle se laisserait prendre dans les filets de cette science si attrayante, si captivante, qui nous fait pénétrer dans une des sphères les plus sublimes de la création...

» Les plus sublimes, oui, messieurs, je le maintiens, s'écria avec enthousiasme le docte professeur s'adressant à un auditoire invisible, les plus sublimes! Montrez-moi donc parmi les êtres animés une créature plus radieusement belle que le papillon portant sur ses ailes la plus éblouissante palette de couleur. Que sont vos éléphants ou vos rhinocéros comparés pour la force au scarabée nasicorne, type du genre oryctе, qui peut soulever cinq cents fois son propre poids. L'homme lui-même est-il plus industrieux, plus prévoyant, plus intelligent que l'abeille, que la fourmi, que l'araignée. Et dans quel ordre du règne animal trouvez-vous ces merveilleuses





Lindeus avança la main avec précaution. (P. 26, col. 1.)

métamorphoses qui semblent un tableau complet de la vie présente et future, où l'insecte, après avoir comme l'homme péniblement rampé sur la terre, s'endort, chrysalide, dans la nuit du tombeau, pour en sortir régénéré, transformé et s'envoler à travers les sublimes espaces. »

Ce poétique tableau des transformations de l'insecte fut la péroraison du discours de l'illustre docteur Lindeus.

Voyant que personne, pas même son élève, n'était là pour l'écouter, il s'arrêta, secoua deux ou trois fois la tête d'un air de profond découragement. Puis, avisant un banc de pierre placé au pied d'un chêne séculaire, il s'y laissa tomber comme exténué de tant d'efforts, en murmurant encore une fois :

« Si la princesse voulait seulement m'écouter pendant dix minutes. »

Machinalement il fouilla dans la poche de derrière de son habit, et il en sortit un volume. C'était la *Systema entomologiæ*, de l'illustre Fabricius de Copenhague, le maître vénéré de Lindeus.

Aussi le bon docteur, à peine plongé dans sa lecture favorite, eut-il bien vite oublié Weimar et la princesse Charlotte. Il lut et relut avec amour les chapitres consacrés à la classification des lépidoptères, à leurs caractères généraux, à leurs mœurs.

Déjà la cloche appelant les convives au repas avait retenti pour la seconde fois, sans que ses sons argentins eussent réussi à tirer l'illustre Lindeus de sa béate méditation, lorsque le léger bruit d'une robe de soie balayant le sable de l'allée le fit sursauter fiévreusement.

Il leva la tête. La princesse Charlotte était devant lui, l'examinant de son gai et malicieux regard.

« Salut, illustrissime maitre, lui dit-elle en souriant. Je vois que vous préparez notre prochaine leçon, mais il est temps de vous arracher à votre lecture. Nous allons être en retard pour le déjeuner, et, vous le savez, mon père n'aime pas attendre. »

Le docteur, confus, allait balbutier quelque excuse, quand la jeune fille, poussant un cri perçant, laissa tomber à terre l'ombrelle et le bouquet de fleurs qu'elle tenait dans ses mains.

Lindeus surpris avait, lui aussi, laissé échapper la *Systema* de Fabricius, qui vint rouler sur le sol à côté de l'ombrelle. Il cherchait quelle pouvait être la cause de cette terreur subite. Il l'aperçut bientôt. C'était une grosse chenille velue qui, tombant des branches du chêne, était venue s'abattre sur l'épaule de la princesse.

« Enlevez-moi vite cette vilaine bête, criait la jeune Charlotte. Vite, docteur, car je me meurs de peur. »

Lindeus avança la main avec précaution vers la chenille, et il allait la saisir, quand il parut se raviser.

« Que votre Altesse Sérénissime, dit-il tout à coup en se redressant dans une pose respectueuse mais pleine de dignité, me permette de lui faire observer que cette bête, ainsi qu'Elle l'appelle, ne mérite nullement l'épithète de laide. Son corps, gracieusement annelé, est recouvert d'une fourrure soyeuse, qui est à la fois une couverture et une arme défensive; car chacun de ses poils est enduit d'une liqueur corrosive qui produit une cuisson brûlante comme l'ortie.

— De grâce, cher docteur, interrompit la jeune fille, enlevez-moi cet animal avec le bout de votre canne, si vous craignez de vous brûler les doigts.

— Je ne crains rien, reprit fièrement le docteur, cependant je dois vous faire observer qu'il serait imprudent de secouer vivement cette chenille, car ses poils empoisonnés, se détachant et flottant au moindre souffle, pourraient, en s'introduisant dans votre larynx, vous occasionner une toux irritante. Ce n'est que par la douceur que nous en viendrons à bout.

— Faites-donc, bon Lindeus, et vite, je vous en prie.

— Au risque de déplaire à votre Altesse Sérénissime, répondit le docteur, je dois d'abord, et cela pour me conformer aux ordres de Sa Sérénissime Altesse le grand-duc, votre père, vous donner quelques explications. Cet animal, que vous appelez, une chenille, n'est autre que la larve du bombyx du chêne, membre de la famille des Bombycides, de l'ordre des Lépidoptères nocturnes. Ces insectes sont caractérisés surtout par leurs antennes pectinées, par l'imperfection de leur bouche, qui souvent ne leur permet pas de manger à l'état adulte, et par leurs larves qui produisent de la soie. Remarquez bien ce que je viens de dire, *de la soie !*

— Oui, illustre docteur, j'entends; mais la larve de bombyx, qui est sur mon épaule, approche de ma figure et, dans un instant, ainsi que vous me l'avez vous-même annoncé, je vais être défigurée ou suffoquée.

— N'ayez crainte, reprit fermement l'illustre docteur, je veille. L'espèce principale du genre bombyx, auquel ce groupe doit son nom est le Bombyx du mûrier, formant le genre Sericaria, vulgairement le ver à soie.

— Vous plairait-il, dit la jeune princesse complètement domptée, que nous reprenions cet entretien une autre fois?

— Aux ordres de votre Sérénissime Altesse.

— Eh bien, soit, demain, à la Résidence; à l'heure qu'il vous plaira.

— Je suis confus, dit le professeur, mais les ordres du grand-duc.... mon devoir...

— Vous avez ma parole, » répondit la jeune fille.

Et se tournant vers le professeur, sans plus se soucier de la chenille qui roula à terre, elle tendit la main au bon Lindeus.

« Sans rancune, n'est-ce pas, mon bon maître, lui dit-elle, je ne suis qu'une écervelée, mais ma sotte frayeur m'a prouvé, autant que vos doctes paroles, que toute ignorance est une infériorité. »

Et, ayant serré la main de son professeur, elle ramassa son ombrelle et se sauva, preste et légère, vers le château.

André Bourquien.



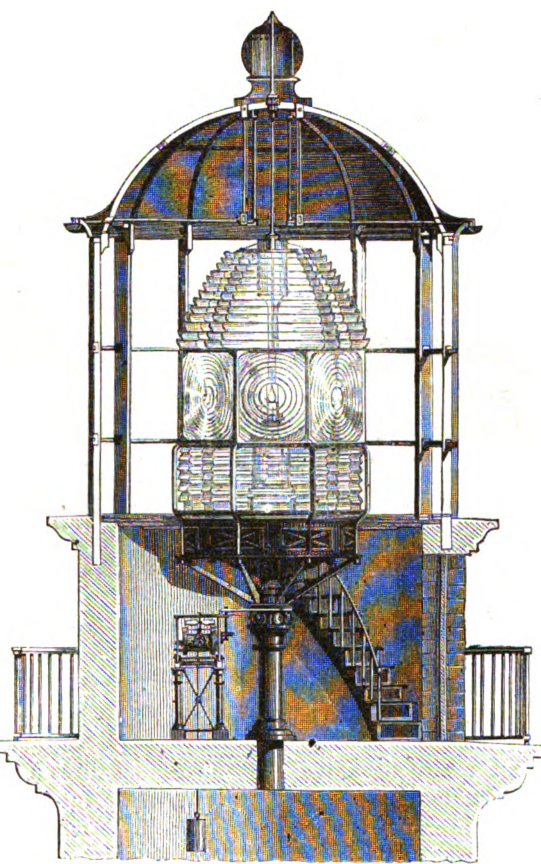
# LE SERVICE DES PHARES EN FRANCE

Le système des phares, qui rend aujourd'hui de si grands services au monde entier, peut être revendiqué par la France, dans son ensemble comme dans ses détails.

C'est en 1791 que fut installé, sur la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, le premier phare à réflecteurs paraboliques, système qui venait d'être inventé par l'ingénieur Teulère, avec le concours de Borda. Ce nouveau mode de signaux - avertisseurs réussit complètement, et fut bientôt adopté par toutes les nations des deux mondes.

C'est encore en France, en 1823, que fut inauguré le premier phare lenticulaire, inventé par Augustin Fresnel. La découverte des *phares à échelons* fonda une industrie florissante, dont la France a aujourd'hui à peu près le monopole. Trois grandes usines de Paris construisent des phares lenticulaires pour toutes les parties du monde.

Notre administration des phares est parvenue, depuis un certain nombre d'années, à créer de nouveaux feux. Tels sont les feux scintillants, les feux clignotants, les feux alternativement fixes et scintillants et les feux de marée. Tous ces nouveaux signaux ont été adoptés dans les autres pays.



Lanterne d'un phare de premier ordre.

L'Angleterre et la France se sont occupées récemment d'appliquer la lumière électrique à l'éclairage des phares. En Russie et en Egypte, on a mis en usage les dispositions imaginées en France pour éclairer les phares lenticulaires au moyen de l'électricité.

Voici quel est aujourd'hui l'état du service des phares et balises en France. Il n'y avait sur nos côtes, en 1825, que 25 phares de divers ordres et 2 tours-balises en maçonnerie, ainsi qu'un petit nombre de bouées en bois. Aujourd'hui, notre littoral maritime compte 367 phares, dont 22 s'élèvent sur des rochers isolés en mer. Le nombre des tours est actuellement de 230 et celui des bouées de 758, presque toutes en tôle et de grandes dimensions. L'exécution des ouvrages en maçonnerie ne laisse rien à désirer, et la solidité des phares est à toute épreuve.

Le plus élevé des phares des côtes françaises est celui de Cordouan qui a 63 mètres, presque autant que les tours de Notre-Dame de Paris; viennent ensuite celui de Dunkerque, qui a 57 mètres; celui de Calais, 51 mètres; celui des Baleines, à l'extrémité occidentale de l'île de Ré, 50 mètres; etc.

On a calculé que la portée d'un phare à éclairage ordinaire (nous ne parlons pas de la lumière électrique) est de 12 kilomètres pour une hauteur de 10 mètres, de 15 kilomètres pour 15 mètres, de 17 kilomètres pour 20 mètres, etc. La lumière du phare de Cordouan, par exemple, est visible à 30 kilomètres ou 7 lieues et demie.

La lumière électrique augmente considérablement la portée des phares. « Il y a autant de différence, disent les pilotes, entre un phare à feu électrique et un phare ordinaire qu'entre une chandelle et un bec de gaz. » L'intensité de lumière que projettent par exemple les feux électriques établis sur le cap de la Hève depuis 1865 est égale à la clarté de 5000 becs de lampe carcel et leur donne une portée de 50 kilomètres par temps clair. Aussi, par les temps brumeux, restent-ils visibles, alors que les autres sont à peine perceptibles; ce qui permet à bien des navires de continuer leur marche et d'entrer au port pendant la nuit, entreprise presque toujours impossible autrefois. Le principal obstacle que renconte l'application de la lumière électrique aux phares vient du volume considérable des machines nécessaires pour la production de l'électricité, qu'il est fort difficile, sinon impossible, de placer dans une étroite tour. Le musée de la marine, au Louvre, possède aujourd'hui la collection complète des modèles de tous les phares de France.

H. NORVAL.





# LES TAMBOURS

I

Une importante révolution se prépare. D'ici à quelques semaines plus de tambours dans l'armée.

La chose m'a été annoncée *officiellement* par un petit espiègle, enragé tambourineur qui fait partie de mon entourage, et qui, par ses *ran plan plan*, n'est rien moins qu'un véritable fléau domestique.

D'autant plus même est calamiteux pour moi ce bruyant commensal, que je ne l'entends jamais sans qu'il réveille en moi certain souvenir... terrible, oui bien terrible, en vérité, car il me reporte aux poignantes impressions d'une condamnation à mort.

C'était, hélas! je parle déjà de longtemps, au lendemain de la révolution de juillet 1830, dont l'un des premiers effets avait été de militariser toute la population masculine de France. Jusqu'au fond du plus petit village, — et, tout enfant, c'était un petit village que j'habitais, — on ne voyait qu'uniformes, sabres, drapeaux, cocardes. On n'entendait que tambours rassemblant ou faisant marcher au pas les *soldats citoyens* (gardes nationaux).

Et alors il était naturellement arrivé que toute la marmaille du pays, prenant le ton et les allures des pères, grands-pères, oncles, cousins, frères aînés, s'était mise à ne rêver, elle aussi, qu'attirail et manœuvres militaires. Je sais que pour ma part, j'avais à la fois les épaulettes brillantes du capitaine, les galons de laine du sergent, le shako, le plumet sur la tête, le fusil en bandoulière, le sabre à la ceinture, et le beau tambour de cuivre sur la cuisse.

Et nous étions tous ainsi.

Toutefois le tambour, le brillant, le pauvre tambour, le plus gros, le plus retentissant des tambours d'enfants du pays, était pour moi la pièce de prédilection parmi celles qui composaient mon équipement; et Dieu sait si j'en usais!...

Quelque peu dirigé par notre voisin, le batteur de caisse en titre du village, qui n'avait pas dédaigné de reviser lui-même les dispositions de mon instrument, je commençais, ma foi, à en tirer des *fla fla* suffisamment rigoureux et des *ra ra* qui ne manquaient ni de netteté, ni de cadence. Nul doute, c'était l'avis de mon mentor en baguette, qu'avec de la persévérance je n'eusse trouvé là un bel avenir de tapin.

Déjà même, ô glorieux souvenirs! mes premières prouesses m'avaient valu le sobriquet de *Rataplan*, dont j'étais fier et que je tenais à mériter de plus en plus. Rataplan se montra même si vivement désireux d'affirmer ses titres à la bruyante renommée que son tintamarre ne fut bientôt plus du goût de tout le monde : M. le maire notamment, devant la maison duquel Rataplan allait s'exercer de préférence, parce qu'il y avait là une espèce de quinconce où la bambinerie venait s'ébattre, M. le maire, deux ou trois fois, s'était mis à sa fenêtre pour envoyer à tous les diables le tambourineur et le tambour.



Tambours militaires modernes. (P. 29, col. 2.)

Mais de ces témoignages d'impatience Rataplan n'avait garde de tenir compte, et récidivait sans mesure, à tel point qu'un matin, comme, les bras arrondis, il se délectait à produire son plus beau roulement, ce ne fut plus la fenêtre, mais la porte de M. le maire qui s'ouvrit, pour livrer passage au garde-champêtre qui, le tricorne sur l'oreille, le sabre nu au bout du bras : « Ah! crie-t-il d'une voix de tonnerre, dont Rataplan croit encore entendre les formidables vibrations, si j'attrape ce coquin de Rataplan, et je l'attraperai! je lui coupe les oreilles et lui tranche la tête! »

Puis de s'élancer vers Rataplan, qui, lui, jette shako, tambour, baguettes, pour que rien ne le gêne en sa



course affolée, et qui ne s'arrête plus qu'en se laissant tomber dans l'épaisseur d'une oseraie où on ne le découvrit qu'à grand'peine quelques heures plus tard, ayant connu toutes les transes effroyables, croyant à chaque instant entendre, reconnaître le pas de l'impitoyable bourreau, et voir reluire son sabre et en sentir le froid sur ses oreilles et sur son cou.

Il en eut plusieurs jours de fièvre, et il va de soi que non seulement il fut radicalement guéri de ses ambitions *tambourinières*, mais encore qu'il garda pour l'instrument cause de sa mésaventure, une aversion qui, après avoir été pendant plusieurs années associée à un souvenir de terreur profonde, ne s'est pas encore changée aujourd'hui en parfaite indifférence.

Pour en revenir donc au petit tapageur, mon commensal actuel, vous croyez sans doute qu'ayant entendu lire par sa mère, dans un journal, la nouvelle de la dissolution prochaine des tambours militaires, vous croyez qu'il est arrivé près de moi, piteux, désolé. Point du tout. Il est entré tapotant, *roulant* de plus belle, et, crânement, après une espèce de ban enlevé à tour de bras : « Voilà, m'a-t-il dit, les soldats n'auront plus de tambours, eux; mais nous en aurons toujours, nous autres. »

Sur quoi roulement triomphal, en l'honneur de cette consolante façon de voir.

« Ah! tu crois cela?

— Pardienne !

— Eh bien, soit! » fis-je. Car, en principe, j'aime à respecter les illusions enfantines, mais à part moi, et après quelques réflexions, je ne pus m'empêcher de conclure, au contraire, que dans un temps plus ou moins éloigné la suppression, opérée par ordre ici, produirait là, sans aucun doute, la désuétude.

A quoi tient en effet l'usage chez les enfants? à l'exemple donné par les hommes. J'en atteste le souvenir évoqué tout à l'heure. Donc si d'une part plus d'exemple, naturellement de l'autre, plus d'usage.

Étant ainsi reconnu probable — relativement bien entendu — la disparition d'un instrument dont le silence aura été précédé d'un grand bruit fait dans le monde, il m'a semblé curieux d'en rechercher et d'en résumer l'histoire.

C'est pourquoi cherchons.

## II

### Aux temps anciens.

On n'a guère connu de peuple, même de mœurs très primitives, chez lequel il fut impossible de trouver quelque instrument sinon semblable, au moins assimilable à notre tambour, — j'entends instrument dont la résonnance soit obtenue par la percussion, le frappement, et résulte d'une cavité dont les parois sont mises en vibration par l'air ébranlé à l'intérieur.



Timbales d'orchestre. (P. 29, col. 2.)

Elle est si élémentaire, la remarque du bruit qui se grossit par le *creux*, que parmi tous les groupes d'hommes, aussi près qu'ils puissent être de l'état de nature, quelque observateur a dû se trouver pour la recueillir et en tirer parti au point de vue instrumental.

Aussi rencontrons-nous, presque à tous les temps et dans tous les pays, le tambour sous l'une des trois formes qu'il peut affecter.

Tantôt sa cavité, comme dans notre *tambour* militaire actuel, est close par deux membranes opposées, tantôt une seule peau forme le creux sonore, comme dans la *timbale* de nos orchestres, tantôt enfin la peau unique est simplement tendue sur un cercle élargi à la façon du *tambour de basque*.

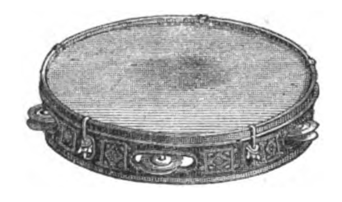
Il résulte de figures placées sur les anciens monuments que les Égyptiens, les Perses et les Indiens proprement dits des temps antiques connaissaient un tambour analogue au nôtre; seulement chez les deux

premiers peuples ce tambour, qui avait la forme d'un baril allongé, se portait suspendu horizontalement devant celui qui en jouait et qui, par conséquent, devait le frapper de côté, tandis que le tambour des Indiens, le *nakara*, pour l'appeler de son vieux nom, avait la forme de nos *caisses* et portait une peau tendue comme chez nous par un jeu de cordes en zig-zag.

La timbale, mentionnée en beaucoup d'histoires, est aussi figurée sur beaucoup de monuments, mais l'on trouve plus souvent encore, et notamment chez les Grecs et les Romains, l'instrument que nous appelons tambour de basque, et qui alors portait la dénomination absolue de *tympanum* ou de *tympanum cribri* parce qu'il affecte la forme d'un crible.

Cette espèce de tambour aurait été inventé, au dire des anciens, par les Corybantes, prêtres de Cybèle, qui s'en servaient pour empêcher Saturne d'entendre les cris du jeune Jupiter que la déesse leur avait confié après l'avoir soustrait à la voracité paternelle.

A vrai dire, aussi dans l'antiquité sacrée et profane aussi bien que de nos jours, une démonstration bien nette s'établit dans les divers usages respectifs de ces diverses formes de tambours : les deux premières espèces étant dans la plupart des cas affectés à la musique guerrière, tandis que le tympanum reste essentiellement un instrument de fête et de plaisir.


Tambour de basque.

C'est ainsi que chez les Hébreux — qui d'ailleurs avaient non seulement la timbale et le tympanum, mais encore le *toph* qui participaient, paraît-il, de ces deux instruments — nous voyons qu'aux jours d'allégresse le peuple chantait des cantiques à l'Eternel en s'accompagnant de la cithare, des trompettes et du tympanum.

Chez les païens, le tympanum figurait surtout dans les joyeuses ou triomphales cérémonies en l'honneur de Dionysios-Bacchus qui, notons-le, n'était pas adoré seulement ainsi qu'on le croit trop généralement, comme dieu de la vigne et du vin, mais encore et surtout, comme premier inventeur de tous les travaux agricoles, et comme dispensateur des vraies richesses.

La légende faisait de ce grand et puissant dieu le plus glorieux des conquérants, parce qu'il n'était allé subjuguer les peuples que pour les initier à la civilisation et à la connaissance des choses utiles, et la légende disait que l'armée de Bacchus ne marchait qu'au son du tympanum, instrument joyeux qui, au lieu d'effrayer les nations, les appelait au plaisir, à la réjouissance

Il y a cela d'assez singulier à remarquer que les deux grandes nations les plus fameuses aux temps antiques pour leur ardeur et leurs vertus guerrières, les Grecs[1] et les Romains, n'eurent jamais l'idée de faire figurer le tambour, sous l'une ou l'autre de ses formes, parmi les instruments dont les sons devaient les entraîner et les exciter au combat, tandis que nous voyons cet usage consacré chez presque tous les autres peuples.

Quinte-Curce, racontant la bataille de Porus contre Alexandre, dit que ce prince indien, voyant ses premières troupes en désordre, forma, dans l'espoir d'effrayer l'ennemi, une ligne de fantassins frappant sur des timbales. Ces timbales d'ailleurs étaient garnies de sonnettes, de ferrailles sur lesquelles on frappait en même temps que sur la peau.

Au dire de Plutarque, les Parthes avaient des instruments faits de bois creusé, couverts de peau, et garnis de clochettes dont le bruit à la fois sourd et retentissant ressemblait aux hurlements des bêtes féroces mêlés au bruit du tonnerre[1]. Et si nous pouvions mettre en doute cette assertion qui peut, à vrai dire, sembler assez hasardeuse, le vieil historien nous affirmerait que la première fois que les Romains se mesurèrent avec ces peuples d'Asie, ils furent tellement effrayés par le roulement des timbales qu'ils jetèrent leurs armes et s'enfuirent du champ de bataille. Sur quoi nous serons en droit de nous étonner que, cette panique passée, ces Romains, qui avaient pour principe de s'approprier tout ce qu'ils trouvaient de bon dans la tactique ou dans l'armement de leurs ennemis, aient négligé de doter leurs phalanges de tambours analogues à ceux des Parthes.

La plupart des anciennes peuplades de Germanie avaient eux aussi des tambours destinés en même temps à exalter leur courage, et à jeter l'effroi dans l'esprit de leurs adversaires. Ces tambours étaient formés à l'aide de grandes peaux tendues sur le devant de leurs chariots de voyage, et pendant que les hommes couraient à l'ennemi, des femmes, des prêtresses du dieu de la guerre, faisaient résonner, en les frappant à grands coups, ces singuliers instruments dont le bruit terrible, dit Strabon, portait l'ardeur dans l'âme des combattants et souvent leur assurait la victoire.

A l'exemple des Égyptiens, les Carthaginois, les Éthiopiens et autres peuples d'Afrique portaient des tambours et des timbales à la guerre (les derniers même y joignaient, dit Héliodore, le bruit des enclumes) et quand les Huns, peuples du Nord, marchaient à l'attaque, c'était en poussant de grands cris, tandis qu'au milieu de leurs lignes des hommes, chargés spécialement de cet office, frappaient sur des timbales retentissantes.

Il ne paraît pas que les Gaulois, nos premiers ancêtres, firent usage de ces instruments, et il n'en est

1. Nous entendons par là les divers peuples qui, aux beaux jours de Grèce, avaient formé la fédération opposée à l'invasion asiatique.

1. Citation de M. G. Kastner, dont le très curieux *Manuel de musique militaire* a été notre guide principal pour la rédaction de cette notice.

nullement question non plus dans l'histoire des Francs, quoique ceux-ci fussent d'extraction germanique. Mais on sait que les Bretons avaient une espèce de *tympanum* qu'ils devaient, pense-t-on, tenir de l'Orient, car on s'accorde à penser que cette nation avait son origine dans la migration très ancienne en Occident d'une peuplade orientale, et qui plus est, ce serait au nom de *tabured*, *tabred*,*tabor* que remonterait évidemment la dénomination actuelle.

Toujours est-il qu'enfin ces Romains qui avaient subjugué le monde sans tambours, — n'ajoutons pas sans trompettes, — adoptèrent pour la guerre un instrument qu'ils nommèrent *symphonie*. Je doute qu'avec l'acception actuelle du mot, nous l'eussions appliquée à désigner un instrument de ce genre, car si nous devons nous en rapporter à la description qu'en fait un historien des armées romaines, c'était absolument notre tambour puisqu'il s'agit « d'un cylindre de bois, à chaque extrémité duquel une peau était tendue et que l'on frappait avec de petites verges ». Mais, quels que fussent le nom et la nature de cet instrument, c'était trop tardivement l'adopter, si tant est que les lointains descendants de Romulus lui voulussent demander de les conduire à la victoire, car lors de cette adoption l'heure de la décadence et même du démembrement était sonnée pour le grand empire, dont maintes nations déjà se partageaient les débris.

Au reste, plusieurs siècles allaient s'écouler durant lesquels, quelque bruit qu'il ait pu faire dans le monde, le tambour ne devait laisser aucun écho dans l'histoire.

Garda-t-il réellement le silence par suite d'un abandon général ? nous n'oserions le supposer, et nous devons bien plus rationnellement conclure à l'oubli des annalistes.

Quoi qu'il en soit, c'est à l'époque des Croisades qu'il faut tout d'un bond nous transporter, si nous voulons, — historiquement parlant, — l'entendre résonner de nouveau.

*A suivre.* EUGÈNE MULLER.

# L'ÉCOLIER DE VIGNOLE[1]

Le maître, arrivant aux conclusions de son touchant panégyrique, s'écria :

« Cet enfant a pu acquérir seul, sans autre stimulant qu'un violent amour de l'étude, la science de la lecture qui est la clef de toutes les autres. Il peut dès maintenant recueillir les pensées de nos grands écrivains, et bientôt il saura transmettre les siennes par l'écriture. »

Antoine l'arrêta court en disant :

« Je sais écrire; je sais bien écrire, illustrissime maître, mais seulement je n'écris pas comme vous autres, moi ; j'ai appris l'écriture des livres. »

A cette révélation, les torrents d'éloquence qui menaçaient d'inonder la classe remontèrent vers leur source et refusèrent de s'échapper par la bouche béante de l'orateur stupéfait.

Le brave maître d'école, revenu de son ébahissement, oublia sa dignité professionnelle et sa réserve accoutumée. Il prit l'enfant dans ses bras, le baisa sur le front, peu soucieux de laisser voir les larmes d'attendrissement dont ses yeux étaient remplis.

« O mon cher enfant! s'écria-t-il avec émotion, tu n'iras pas en apprentissage, tu viendras à l'école. Ton père n'a pas besoin de me donner deux écus, car je n'aurai presque rien à faire pour t'aider à étudier : tu apprendras plus que je ne t'enseignerai ! »

Le jour même, notre digne prêtre alla s'entendre avec les parents de Louis-Antoine qui ne soupçonnaient guère les mérites de leur fils.

Le lendemain matin, le petit prodige faisait son entrée dans la classe, vêtu d'une longue soutane râpée, qu'il relevait pour pouvoir marcher, et coiffé d'un tricorne que ses oreilles empêchaient de tomber sur ses épaules.

Nous sommes forcé d'avouer que ce costume grotesque rabaissa momentanément notre héros aux yeux de ses jeunes condisciples; mais ils n'en rirent pas longtemps.

Dès la première semaine, Louis-Antoine était à la tête de la classe, et un an ne s'était pas écoulé que le maître déclarait n'avoir plus rien à lui apprendre.

L'excellent homme réussit à appeler sur son protégé l'attention de tous les habitants de Vignole, et, grâce à la coopération des notables du bourg, Louis-Antoine fut admis au collège de Modène, où il éclipsa bientôt tous ses camarades.

A quinze ans, il avait fini ses études scolaires, et à vingt ans il était considéré comme le plus grand érudit de son temps.

Cet enfant merveilleux fut une des gloires de sa patrie. C'est l'illustre Muratori, à qui l'Italie doit les travaux historiques les plus remarquables ;

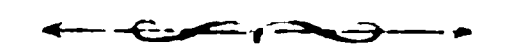
Muratori, qui a rassemblé dans un recueil de vingt-sept volumes tous les ouvrages latins des historiens italiens du sixième au seizième siècle, et qui a écrit la première histoire sincère de l'Italie ;

Muratori, qui a recueilli les œuvres inédites des anciens grecs et latins ;

Muratori, dont l'autorité, comme érudit, comme critique et comme lettré, était acceptée de son vivant par tous les savants, les écrivains, les poètes et les artistes d'Italie ;

Muratori enfin, qui mourut à soixante-dix-huit ans, dans la plénitude de ses facultés, après avoir vécu dans la gloire, dans la religion, dans la sagesse et dans l'amour du bien.

Mme GUSTAVE DEMOULIN



1. Suite et fin. — Voy. page 11.

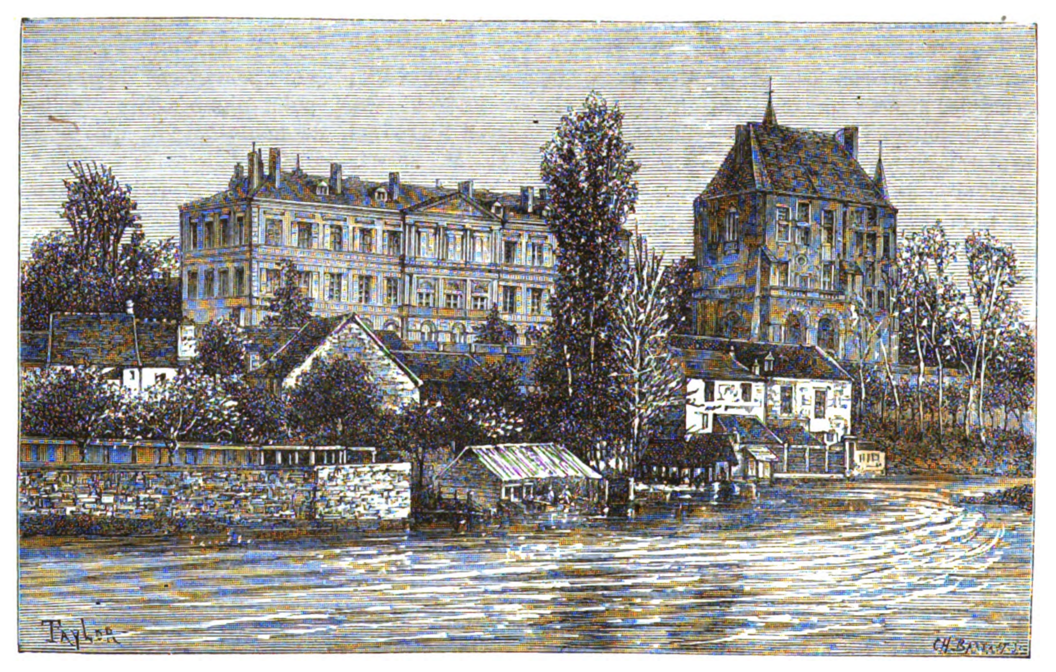


# A TRAVERS LA FRANCE

## CHATEAUROUX

Le véritable nom de Châteauroux est Château-Raoul. Cette ville doit, en effet, son existence à un château féodal que fit élever sur la rive gauche de l'Indre, au neuvième siècle, Raoul le Large, prince de Déols. Ce Raoul mérita bien le surnom que lui donna la postérité. Son père avait fondé à Déols un monastère de Bénédictins. Raoul, plein d'admiration pour les vertus et la science de ces religieux, leur abandonna complètement sa capitale et chercha une nouvelle résidence. Naturellement, il choisit un lieu favorable à la défense et pas trop éloigné de Déols. Un grand nombre de vassaux le suivirent, et là fut bientôt une ville avec ses remparts et sa citadelle. La seigneurie de Déols, appelée désormais baronnie puis duché de Châteauroux, grandit si bien sous les successeurs de Raoul qu'à la mort du dernier d'entre eux, elle fut vivement disputée par les rois de France et d'Angleterre, car elle comprenait alors presque tout le Bas-Berry. Le roi de France n'en eut qu'une partie ; le reste passa dans de nouvelles familles féodales et fut acquis, sous Louis XIII, par la maison de Condé. Le plus grand des Condé, le vainqueur de Rocroi et de Lens, ternit sa gloire en faisant du vieux château de ses prédécesseurs une prison où il enferma et traita indignement sa femme, Clémence de Maillé.

Depuis la Révolution, qui a fait de Châteauroux le chef-lieu du département de l'Indre, cette ville a perdu rapidement son aspect féodal. Du manoir seigneurial il ne reste plus qu'un pavillon à tourelles, et à la place du donjon s'élève l'hôtel de la préfecture. A peine deux ou trois rues tortueuses offrent-elles quelques traces de maisons et de remparts du moyen âge ; presque toutes les anciennes voies ont été redressées et élargies, et de nouvelles ont été tracées en dehors de la vieille enceinte. Aucun obstacle ne limite désormais ses accroissements, sans cesse favorisés par les développements de son industrie, de son commerce, et par la création de voies ferrées, qui le relient déjà à Tours, à Paris, à Limoges, et se compléteront bientôt par un embranchement dirigé sur Montluçon.



Châteauroux.

La population de Châteauroux, qui s'élevait à peine, en 1800, au chiffre de huit mille habitants, est aujourd'hui de vingt mille âmes.

La draperie, depuis près de deux siècles, est la grande industrie de Châteauroux. Sa manufacture du Parc est une des plus importantes de France pour la fabrication des étoffes communes. Ces étoffes sont employées surtout pour la troupe. La manufacture des tabacs, créée en 1860, occupe deux mille ouvriers et produit annuellement pour 120 millions de cigares et de tabacs divers.

Châteauroux, n'étant pas évêché, n'a point de cathédrale ; les habitants donnent néanmoins ce titre à la principale église, Saint-Martial, qui le mériterait par ses grandioses proportions et la hauteur de ses deux clochers. Cette église est le plus beau monument construit de nos jours dans le département de l'Indre.

Anthyme Saint-Paul.





Je lui ai dit de mettre des souliers. (P. 35, col. 1.)

# MAMAN [1]

## V

**Tringlot. — Réflexions diverses de M. Pichon. — M. Pichon fait la toilette de sa diligence et perd momentanément l'appétit.**

La réponse du nouveau percepteur ne s'est pas fait attendre : il accepte avec enthousiasme. Le capitaine Maulevrier repart pour Tours après avoir communiqué la réponse aux intéressés; et les intéressés, après avoir fait leurs paquets, ont secoué dédaigneusement sur la Silleraye la poussière de leurs sandales; en d'autres termes ils sont partis en exprimant leur profond mépris pour la *ville aux tantes*.

C'est justement le philosophe Pichon qui les transporte de la Silleraye à Tours.

Ce jour-là Pichon est taciturne, presque mélancolique. Ce n'est pas qu'il s'intéresse le moins du monde aux deux émigrants qui sont là dans la boîte, au-dessous de lui. Oh ! mon Dieu non ! Pour lui, ce sont deux noms nouveaux à inscrire sur la liste des victimes de la Silleraye, voilà tout. Ce qui le rend morose et taciturne, c'est que Tringlot fait des siennes. Tringlot est un cheval gris pommelé qui a été acheté par le Breton, premier grief; Tringlot a des caprices ; un de ses caprices est de tirer mollement et de laisser faire toute la besogne par ses camarades, second grief; Tringlot sort du train des équipages, dont le dépôt est à Châteauroux; or, Pichon n'aime pas Châteauroux, parce que Châteauroux est en Berry, troisième grief. La fille du buraliste de Châteauroux, personne mûre et sentimentale qui lit des romans, a baptisé le cheval gris pommelé du doux nom de Lindor; Pichon trouve que c'est une pitié de donner un si joli nom à une si vilaine bête, et s'obstine à l'appeler Tringlot, attendu qu'il sort du train des équipages.

Sans doute le cheval gris pommelé est une mauvaise bête; mais mettez-vous à sa place, et figurez-vous la confusion de ses idées. Au régiment il s'appelait Fanfaron ; la buraliste sentimentale lui impose le nom de Lindor que le Breton adopte, et Pichon le désigne toujours par le sobriquet de Tringlot. Auquel entendre ? Aussi en faisait-il à sa tête, en suivant ses instincts, qui étaient décidément vicieux. Mais ce n'est pas la seule raison qui a clos pendant toute la route l'œil gauche de M. Pichon.

Par association d'idées, les deux individus qu'il cahote en ce moment lui remettent en mémoire ceux qui vont venir les remplacer.

Il s'inquiète de leur avenir plus qu'il ne le voudrait : car, en général, il n'aime pas les inquiétudes, c'est une mauvaise compagnie pour un conducteur de diligence. Mais qu'y faire ? Un conducteur ne peut s'empêcher de penser, n'est-ce pas ? surtout quand le ronflement monotone des roues sur la route le force à suivre la même idée pendant des lieues entières. Donc, pendant des lieues entières, Pichon, ce jour-là, se posa les mêmes questions sans pouvoir les résoudre : ces gens-là décamperont-ils ? s'endormiront-ils ? ou bien faut-il espérer qu'ils parviendront à rester sans s'endormir, et à désensorceler la Silleraye ? »

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

Entre Cormery et Tours, il y a une grande saignée qui coupe la route en diagonale, et que les cantonniers entretiennent avec soin pour l'écoulement des eaux.

Pichon préoccupé oublia-t-il de prendre les précautions ordinaires? ou bien Tringlot fit-il des siennes, comme Pichon le lui reprocha amèrement? quoi qu'il en soit, la diligence reçut une rude secousse, et les idées de Pichon furent brusquement retournées dans sa tête, comme une omelette dans une poêle.

Maintenant, il pensait au capitaine Maulevrier. Quel beau militaire et quel brave homme! Et puis, quelle drôle de chose que la vie! que de voyageurs il avait trimbalés pendant sa longue carrière, sans qu'il lui fût venu une seule fois à l'esprit de leur faire des confidences. Avec le capitaine, c'était venu tout d'un coup, presque à première vue, et sans provocation de sa part. C'est peut-être parce que quand les idées d'un homme sont devenues pour lui un fardeau trop lourd, il ne peut pas s'empêcher de décharger son cœur; c'est peut-être bien aussi parce qu'il faut bien que l'on finisse par aimer quelqu'un en ce monde. « Feu mon père le disait, mais je croyais qu'il y avait exception pour les conducteurs de diligence! »

Sous l'influence de cette nouvelle série de réflexions, son œil gauche s'était ouvert, et il promenait sur la plate campagne des regards pleins de bienveillance.

Comme les roues ronflaient sur la route bien unie, les idées continuaient de suivre le même cours dans la tête de Pichon.

« Un homme étonnant, mon père, ah! si cet homme-là avait reçu de l'instruction! Je le vois encore d'ici, avec sa bonne figure rougeaude pleine de malice, sa veste de droguet, sa culotte courte et sa petite queue ficelée dans une peau d'anguille. Oui, je le vois comme s'il était là, et qui plus est, je l'entends, le pauvre vieux!

« Père, j'avais un gros secret. — Ça peut arriver à tout le monde, mon garçon, mais j'espère bien que tu l'as gardé pour toi. — Non, père, je l'ai confié à quelqu'un. — Alors tu t'en repentiras. — Non, père, je ne m'en repentirai pas. — Alors, c'est que la personne en question n'abusera pas de ton secret. — Non, père, elle n'en abusera pas. — Et puis, c'est que le secret n'est pas pour te faire honte. — Non, père, il ne me fera pas honte, au contraire. — Alors, mon garçon, si c'est comme cela, je vois que l'autre et toi, vous voilà bien prêts d'être de francs amis, il t'estime et tu l'estimes; donne-lui la main, mon garçon, j'approuve, hé hé hé! j'approuve. — Si j'étais capitaine, ou s'il était conducteur, je crois que nous ferions une fameuse paire d'amis; mais à la façon dont les choses sont arrangées, nous ne pouvons pas frayer ensemble. Ça ne m'empêchera pas de l'aimer, d'avoir du plaisir à le regarder, à lui parler, et de faire tout ce que peut faire un pauvre conducteur de diligence pour lui être agréable, à lui et à tous ceux qu'il aime. »

Ici Tringlot fit un écart, et reçut un bon coup de fouet pour sa peine.

« Eh! pardine, pensa en lui-même le conducteur philosophe, je vois bien maintenant pourquoi j'ai des inquiétudes pour ceux qui vont venir, c'est qu'il les aime, lui, et que les amis de nos amis sont nos amis. J'aurais bien pu voir cela tout de suite; feu mon père aurait commencé par là, lui; mais aussi, est-ce qu'on a ses idées à soi, avec une rosse comme ce Tringlot, qui vous bouleverse les idées à vous faire bouillir le sang. »

En pensant au ménage Gilbert, et au sort qui l'attend, Pichon retombe dans sa mélancolie: « Si seulement, se dit-il, on les avait envoyés à Loches, ou même à Châtillon, quoique Châtillon soit dans le Berry; mais il faut que ce soit justement à la Silleraye! Si ça tourne mal, il aura du chagrin, lui. Oh! que ce Tringlot est fainéant! »

Malgré la fainéantise de Tringlot, la diligence arrive à l'heure; et cependant l'œil gauche de Pichon s'est peu à peu refermé; et son demi-œil glace d'effroi les petits garçons qui regardent passer la diligence.

Mais, à l'entrée de la rue Chaude, l'œil terrible se ferme subitement et l'œil bienveillant s'épanouit, pour ainsi dire, dans toute sa bienveillance. Pichon vient d'apercevoir le capitaine Maulevrier debout, à la porte des Messageries.

Le capitaine entre dans la cour; il sourit, il a quelque chose à lui communiquer. Avec le geste d'un souverain qui abdique, Pichon jette les guides au garçon d'écurie, et, oubliant soudain le soin de sa dignité, il dégringole de son siège avec la prestesse d'un gros écureuil.

« Ils arrivent cette après-midi, par le train express, lui dit tout bas le capitaine.

— Quelle chance! répond le philosophe avec une grande agitation, quelle chance! c'est moi qui les conduirai. Je ne veux pas dire de mal du Breton, mais il manque de moelleux. Quand une diligence est bien conduite, l'humeur des voyageurs s'en ressent, et ils sont mieux disposés pour la ville où ils arrivent. Mais je croyais qu'ils ne venaient que demain?

— C'est moi qui les ai pressés de venir aujourd'hui. Je tenais à vous les confier; du reste, s'ils étaient arrivés demain, je les aurais retenus un jour pour vous les garder.

— Ça vous ressemble! » dit le philosophe avec effusion. « Voilà! voilà! » cria-t-il en réponse aux réclamations des voyageurs et aux objurgations du buraliste.

« Faites vos affaires, dit le capitaine, nous causerons après. »

Au bout d'un quart d'heure, Pichon accourut, le visage enflammé, le sourire sur les lèvres: il se frottait les mains.

« La maison est libre? demanda le capitaine.

— Libre d'hier. Les autres ont couché à l'Hôtel de la Poste et je viens de les déposer à la gare.

— La literie est arrivée?

— D'hier dans la journée. Je me suis informé de cela tout de suite, vous pensez bien. Le vieux Pascaud,



le commis de la perception, avait pris une femme de journée pour faire les lits et déballer le linge. »

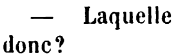
Il crut inutile d'ajouter qu'il avait oublié de dîner la veille, ayant employé l'heure du dîner à grimper jusqu'au donjon afin de s'assurer par lui-même que tout était en ordre.

« Mes amis dîneront à l'Hôtel de la Poste ; j'espère, ajouta le capitaine en souriant, que vous les avez recommandés.

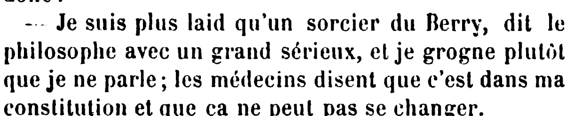
— Je l'espère aussi, dit Pichon avec un bon gros rire, d'ailleurs, je serai là pour veiller au grain ; ils dîneront en famille, dans la petite salle. Tambourin s'occupera de la table d'hôte, et j'ai pris Sophie dans un coin pour lui dire de mettre des souliers au lieu de savates, et de marcher droit.

— Vous avez pensé à tout.

— C'est bien le moins, répondit vivement le philosophe. Ce sont vos amis, n'est-ce pas ? Eh bien, cela suffit; quand bien même ils seraient Berrichons, je les aurais tout de même recommandés de mon mieux. Oh non ! pas de remercîments, mon capitaine, tout le plaisir est pour moi. Il n'y a qu'une chose qui me tracasse.



— Laquelle donc?



— Je suis plus laid qu'un sorcier du Berry, dit le philosophe avec un grand sérieux, et je grogne plutôt que je ne parle ; les médecins disent que c'est dans ma constitution et que ça ne peut pas se changer.

— Eh bien? demanda en souriant le capitaine.

— Eh bien, répondit le philosophe d'un air découragé, je fais peur aux enfants ; et il y a des gens qui ne se gênent pas pour dire à leurs marmots : « Finiras-tu d'être méchant ! ou je te donne à Croquemitaine. » Croquemitaine c'est moi, croiriez-vous?

— Non, je ne le croirais pas, si vous ne me l'affirmiez aussi sérieusement. Les gens qui disent cela sont des sots, et je voudrais bien voir....

— Oh, pour moi, ça m'est aussi égal que ça peut l'être à un âne d'être appelé bourriquet. Ça ne l'empêche pas de faire son service, ni moi non plus.

— Ni d'être un brave homme, » répondit le capitaine en posant doucement sa main sur la patte rugueuse du conducteur.

De contentement, le conducteur devint rouge comme une grosse pivoine et reprit d'une voie émue :

« C'est rapport aux petits de ce monsieur et de cette dame. Les autres, ça m'est égal ; ceux-là, je ne voudrais pas leur faire peur, vous comprenez. Si vous pouviez me rendre le service de dire un mot ou deux, sans en avoir l'air, à l'effet de....

— Quand j'aurai dit à mes amis combien vous êtes bon, obligeant et dévoué, je vous réponds que les enfants n'auront pas peur de vous. A demain matin.

— Pardon, mon capitaine, dit le philosophe, est-ce que vous ne ferez pas la conduite à vos amis?

— Non ! j'aime mieux leur laisser le temps de s'installer.

— Je comprends ça, reprit le philosophe, mais vous irez les voir souvent, n'est-ce pas ? il ne faut pas les abandonner ; ils seraient si seuls là-bas ; ça leur fera tant de plaisir de vous voir !

— A quoi jugez-vous cela ? demanda en riant le capitaine.

— Parce que moi, ça m'en ferait rudement à leur place, soit dit sans vous offenser. »

Le capitaine rougit et tendit la main au philosophe, qui la serra tout doucement et la lui rendit aussitôt pour ne pas avoir l'air d'abuser.

« Dans tous les cas, vous les verrez souvent, n'est-ce pas ?



L'homme de l'octroi traça des signes cabalistiques. (P. 38, col. 2.)

— Aussi souvent que je le pourrai.

— Et, si ce n'était pas abuser de votre bonté, vous tâcheriez de choisir les jours où je conduis ?

— Je les choisirai certainement. Je n'ai rien à dire contre le Breton, sinon que je ne le connais pas, tandis que vous, vous êtes un ami, un vrai ami. »

Le philosophe tourna brusquement sur lui-même, ne voulant pas laisser voir son émotion, et s'en alla dans la direction du bureau en murmurant d'une voix un peu rauque : « Eh bien, à demain matin. »

« Hé Pichon ! lui dit le buraliste, qu'est-ce qui vous est donc arrivé ? Vous avez les yeux rouges, le nez gonflé et la figure toute renversée.

— Rhume de cerveau ! répondit Pichon avec une rare effronterie.

— Il faut soigner cela.

— On le soignera, ne vous tourmentez pas. Sans vous commander, faites-moi donc voir la feuille de route de demain. »

L'autre lui tendit la feuille du bout des doigts et se renversa sur le dossier de sa chaise en bâillant.



Pichon, ayant constaté que le coupé avait été retenu pour la famille Gilbert, remit la feuille sur le bureau et s'en alla d'un air indifférent du côté de la diligence.

Il ouvrit en sifflant la portière du coupé, et s'y engagea à mi-corps. Il commença par donner des petits coups de poing tout le long de la banquette et constata avec une évidente satisfaction qu'elle n'était pas trop dure. Pour être plus sûr de son fait, il s'assit dessus, à toutes les places, successivement. Il essaya les appuie-bras et les trouva solides; mais par exemple la double-courroie destinée à recevoir les chapeaux était trop lâche, et l'une des deux poches de tapisserie où les voyageurs aiment à déposer les menus objets qui les embarrassent, était décousue et pendait misérablement.

Au sortir du coupé, Pichon fit le tour de la diligence, tantôt reculant de quelques pas pour en embrasser l'aspect général, tantôt se rapprochant pour examiner minutieusement les écrous des roues.

Ensuite il s'en alla trouver le garçon d'écurie : « Thomas, dit-il, le bourrelier viendra tendre la courroie aux chapeaux et recoudre une des poches du coupé. Il faudra jeter une douzaine de seaux d'eau sur la diligence, serrer l'écrou de la première roue à gauche et ne pas ménager le cambouis. Tu m'as bien compris?

— Oui, monsieur Pichon.

— Je vais passer moi-même chez le bourrelier; s'il n'est pas venu à quatre heures, tu iras le chercher. Je ne veux pas que ma diligence ait l'air d'une patache ! »

Ayant bien ruminé, le menton dans la main, pour voir s'il n'avait rien oublié, M. Pichon gagna à grandes enjambées l'auberge de la *Pintade* où il prenait ses repas.

M. Pichon avait la réputation méritée d'avoir un excellent coup de fourchette; mais il se montra pour cette fois au-dessous de sa réputation.

Par moments, il cessait de manger et regardait droit devant lui, comme ces chevaux qui sont à la pâture et qui relèvent la tête, pour regarder par-dessus la haie, oubliant de mâcher la bouchée d'herbe qu'ils ont entre les dents. Lui aussi s'oubliait à regarder par delà les murs enfumés de la *Pintade* des choses toutes nouvelles qui venaient d'entrer dans sa vie, et qui l'étonnaient, parce qu'il n'y était point habitué.

« Vous êtes tout chose aujourd'hui, monsieur Pichon, lui dit obligeamment la grosse matrone aux bras nus qui remplissait avec beaucoup d'activité les triples fonctions de maîtresse, de cuisinière et de servante; vous n'êtes pas malade?

— Oh non !

— Vous n'êtes pas ennuyé?

— Oh non! seulement j'ai des affaires qui m'occupent.

— Dans votre partie, reprit la matrone en posant son pouce et son index replié sur le coin de la table, on doit avoir beaucoup de casse-tête.

— Ne m'en parlez pas, répondit M. Pichon avec emphase : des commissions à n'en plus finir, c'est à en perdre la tête. Puisque nous parlons de cela, voudrez-vous avoir la complaisance de prévenir les amis que je ne viendrai pas faire la partie de bézigue aujourd'hui, j'ai une affaire juste à trois heures.... un rendez-vous. »

Les « amis » auxquels M. Pichon faisait allusion étaient trois personnages rondelets et rubiconds comme lui, qui appartenaient, toujours comme lui, à l'honorable corporation des conducteurs. Seulement, au lieu d'être des conducteurs de diligences, c'étaient de simples conducteurs de pataches. De temps immémorial, ces messieurs se réunissaient de deux jours l'un, à la *Pintade*, pour boire une chopine de vin blanc (une seule, car c'étaient tous des hommes rangés) et pour faire d'interminables parties de bézigue.



## VI

**Le train de trois heures. — La famille Gilbert. — Madame Gilbert, sans le savoir, exerce une heureuse influence sur la destinée d'un vigneron têtu.**

Le train express de Paris arrivait à trois heures. A trois heures moins dix, le capitaine Maulevrier grimpait lestement les marches du perron de la gare. Après avoir jeté un coup d'œil dans la salle d'arrivée, où il n'y avait encore personne, il reparut sur le perron, et alluma un cigare, qu'il se mit à fumer à bouffées rapides, comme un homme pressé.

M. Pichon, qui avait guetté son arrivée à l'angle d'une rue, se cacha vivement en le voyant paraître, comme s'il se fût trouvé là en contrebande. Peu à peu les omnibus des hôtels vinrent se ranger un à un au bas du perron, des porte-faix arrivèrent en pantalon et en veste de velours vert à côtes, et des garçons de café en vestes noires et en escarpins vernis ; puis l'on vit paraître des gens qui venaient recevoir des parents ou des amis, puis des curieux, puis quelques vagabonds en quête d'une aubaine.

Au coup de sifflet qui annonçait l'approche du train, M. Pichon sortit de sa cachette et s'avança obliquement, à pas de loup dans la direction de la gare. Il prenait tant de précautions pour n'être point remarqué que tout le monde le remarqua. Mais, une fois dans la salle d'arrivée, il put se dissimuler tout à son aise dans la foule compacte.

Le capitaine Maulevrier était au premier rang, près de la porte qui devait livrer passage aux voyageurs. Il avait jeté son cigare et piétinait sur place comme un homme qui s'impatiente. La porte s'ouvre à deux bat-

tants, la foule se comprime des deux côtés pour laisser un passage libre, toutes les têtes sont tournées du même côté, beaucoup de personnes se dressent sur la pointe des pieds.

Les voyageurs commencent à défiler, avec cet air abasourdi des gens qui ont été longtemps assis et renfermés : quelques-uns cherchent des amis dans la foule; des bras se lèvent, il y a de petites bousculades, le capitaine ne bronche pas.

Ah enfin! voici le capitaine Gilbert. Quoiqu'il soit en costume civil, on reconnait tout de suite un officier, d'ailleurs il est décoré. Il échange une chaude poignée de main avec le capitaine Maulevrier et se met à causer avec lui, sans doute en attendant Mme Gilbert et les enfants.

Le cœur de Pichon bat avec violence; on ne voit jamais sans émotion des gens dont on a entendu beaucoup parler, et avec lesquels on doit se trouver en relations. Ce n'est pas du tout comme cela qu'il s'était figuré le capitaine Gilbert. Il le trouve bien hâlé pour un convalescent, il n'aime pas beaucoup non plus ses cheveux roux ramenés en accroche-cœurs au-dessus de ses oreilles, ni ses yeux trop rapprochés l'un de l'autre, ni son nez busqué, ni sa bouche aux lèvres minces, si voisines du nez que les moustaches circonflexes ont l'air de sortir des narines. Tout en causant avec lui, le capitaine Maulevrier jette des regards de l'autre côté de la porte. Tout à coup il donne une grande poignée de main au capitaine Gilbert et lui dit vivement quelques mots pour lui expliquer quelque chose. Le capitaine Gilbert salue, sans attendre sa femme et ses enfants, et se dirige vers la porte de sortie en jetant sur la foule des regards durs et dédaigneux.




Le capitaine Gilbert cherchait son billet. (P. 38, col. 1.)

M. Pichon le suit de son demi-œil. Mais, pendant qu'il a la tête tournée, le capitaine Gilbert, le vrai, cette fois, échange de chaudes poignées de main avec son ami, le présente à sa femme, et quand M. Pichon se décide à abandonner le faux Gilbert à son malheureux sort, le capitaine Maulevrier est en train d'embrasser deux amours d'enfants, un petit garçon et une petite fille, pendant que Mme Gilbert sourit doucement, que M. Gilbert cherche le billet de bagages dans son porte-monnaie, et que la domestique attend sans impatience qu'on ait fini de s'embrasser. Elle porte au bras gauche un panier qui a dû contenir des provisions de voyage pour les enfants et tient de la main gauche un faisceau de parapluies ou d'ombrelles qui ressemble vaguement aux faisceaux des licteurs romains. Seulement, au lieu de la terrible hache, ce sont deux filets à papillons qui sortent du faisceau.

Le sang de M. Pichon ne fit qu'un tour et le cœur de M. Pichon bondit d'allégresse, lorsque M. Pichon

s aperçut qu'il s'était trompé de Gilbert. Il poussa un gros soupir et regarda de tous ses yeux.

Le vrai Gilbert avait les cheveux châtain clair et les moustaches blondes, le teint pâle, les sourcils un peu froncés, comme un homme qui a l'habitude de souffrir et avec cela les yeux riants et la bouche épanouie : « Voilà, se dit M. Pichon, un malade qui ne doit pas être difficile à soigner ! »

Mme Gilbert était plutôt petite que grande, mais très bien faite dans sa petite taille, avec des mouvements doux et tranquilles et toujours gracieux ; elle avait les cheveux noirs et les yeux d'un bleu de pervenche qu'elle clignait un peu, comme les personnes myopes. En dépit de ce clignement, qui était comme une grâce de plus, elle avait le regard franc et droit, très ferme par moments, et cette expression de visage calme et reposée qui dénote presque toujours une conscience tranquille, et l'habitude de prendre les choses de la vie comme elles doivent être prises, c'est-à-dire par le bon côté ; car, quoi qu'on en dise, elles ont toujours un bon côté.

La philosophie de M. Pichon n'allait pas jusqu'à lui permettre d'analyser une physionomie ; mais il avait un cœur, et un brave cœur, comme il l'avait déjà prouvé. Son cœur fut pris du coup : « Ma grand'foi du bon Dieu ! se dit-il à lui-même, si celle-là ne désensorcèle pas la Silleraye, c'est fini de la Silleraye pour jusqu'au jugement dernier. »

Cependant le capitaine Gilbert cherchait toujours son billet de bagages et ne le trouvait pas. Madame le regardait en souriant, sans témoigner la moindre impatience. Un instant, elle détourna la tête pour voir ce que faisaient les enfants. La petite fille, la main droite dans la main du capitaine Maulevrier, le regardait naïvement avec de bons grands yeux qui faisaient penser à ceux de sa mère ; le petit garçon essayait de se faire livrer par la bonne le faisceau consulaire, parce que la « pauvre Marie devait être fatiguée ».

Marie défendait son faisceau en souriant, et M. Pichon lui adressait mentalement ce discours : « Pardine, ce n'est pas malin d'être de bonne humeur quand on sert du bon monde.

— Maman vous regarde », dit Marie au petit garçon.

Le petit garçon ayant levé vivement la tête, rencontra le regard de sa mère. Sans faire la moindre réflexion il s'en alla en sautillant vers sa mère, lui prit la main, qu'elle lui abandonna en souriant, et passa sa tête sous le bras maternel avec un geste de petit chat caressant.

Enfin le capitaine Gilbert finit par retrouver le billet de bagages dans la poche de son gilet. Le capitaine Maulevrier le lui prit des mains et dit :

« Irons-nous à pied jusqu'à l'hôtel ? c'est à deux pas.

— Te sens-tu de force, mon ami ? demanda Mme Gilbert à son mari.

— Parfaitement, si ce n'est pas loin ; je sens déjà que ce bon air de Touraine me fait du bien. Pourquoi souris-tu ? Je t'assure que c'est vrai, à moins que ce ne soit la vue de ce cher Maulevrier. »

Le cher Maulevrier fit signe au conducteur de l'omnibus du *Coq de Bruyère* qui s'approcha vivement, la casquette à la main ; le capitaine lui remit le bulletin en priant poliment l'homme de l'octroi de visiter les bagages.

L'homme de l'octroi, un gros papa imberbe qui prenait du ventre, aurait été à tout jamais perdu dans l'opinion de M. Pichon, s'il se fût permis de visiter les bagages quand Mme Gilbert en personne lui avait affirmé qu'elle n'avait rien à déclarer.

L'homme de l'octroi salua Mme Gilbert en rougissant, tira un morceau de craie de sa poche, et traça des signes cabalistiques sur tous les colis qui portaient l'indication *Paris-Tours*, n° 7.

« Je crois que nous pouvons partir, » dit le capitaine Maulevrier en offrant son bras à Mme Gilbert.

Il était temps que la petite caravane se décidât à partir, car il n'y avait plus dans la gare que quelques flâneurs qui restaient sans savoir pourquoi, des employés qui manœuvraient des colis en les bousculant le plus possible, deux ou trois conducteurs d'omnibus qui tenaient des bulletins à la main, et un vigneron têtu qui s'obstinait à vouloir prendre son billet de ce côté-là, « parce qu'il était arrivé de ce côté-là ». M. Pichon, qui s'était laissé couper la retraite, tremblait de tous ses membres, craignant d'être surpris en flagrant délit de curiosité.

Enfin le capitaine Maulevrier et Mme Gilbert ouvrirent la marche, chacun d'eux tenant un des enfants par la main. Le capitaine Gilbert venait ensuite, et Marie marchait quelques pas en arrière.

M. Pichon se glissa sournoisement du côté du mur, et, arrivé à la porte, risqua prudemment un œil avant de tenter une évasion.

« Oh ! dit la petite fille quand le quatuor fut arrivé au bas du perron, le pauvre papa qui est tout seul ! » Alors, levant de grands yeux suppliants vers le capitaine Maulevrier, comme pour lui demander pardon de la liberté grande, elle dégagea doucement sa menotte qu'elle alla offrir à son papa.

Le petit garçon hésita ; il se trouvait si bien là où il était ! Une toute petite pression de la main de sa mère le décida, et il alla prendre l'autre main de son père.

M. Pichon se sentit incapable de garder pour lui tout seul l'admiration que lui avait causée cette petite scène ; se retournant vers l'intérieur de la salle, il chercha à qui parler. Les employés et les conducteurs d'omnibus lui tournaient tous le dos, l'homme de l'octroi avait disparu dans sa retraite mystérieuse, le vigneron têtu seul regardait du côté de la sortie, les deux mains appuyées sur son bâton d'épine, les reins cambrés, son chapeau rond rejeté en arrière.

« Regarde-moi donc ça, dit M. Pichon, en désignant d'un signe de tête le petit groupe de voyageurs qui s'éloignait lentement.

— Je suis de la Roche-Corbon, grogna le vigneron têtu ; je suis venu par ici et je m'en irai par ici. On ne se gaussera pas de moi. »

M. Pichon haussa dédaigneusement les épaules.



Au moment de franchir la grille de la cour, Mme Gilbert se retourna pour voir si son mari pouvait suivre sans trop de fatigue, et profita de l'occasion pour échanger un sourire avec lui.

« Jolie frimousse de femme tout de même ! » dit le paysan avec une admiration grossière, et il ajouta : « N'a point sa pareille à La Roche-Corbon !

— Ni à Tours non plus, reprit M. Pichon avec l'assurance d'un homme qui aurait passé l'inspection générale de la population féminine de Tours.

— Ça se peut, dit prudemment le vigneron.

— Ça est, reprit péremptoirement M. Pichon ; et bonne !

— Il y a donc de bonnes femmes ? demanda l'autre d'un air goguenard.

— Peut-être pas beaucoup, répliqua très sérieusement M. Pichon, mais celle-là en est une.

— Tu la connais donc ! »

Cette question rendit le philosophe tout perplexe. Non ! il ne la connaissait pas du tout, mais rien qu'à la voir, il devinait qu'elle était bonne; il le savait, il en était sûr ; la preuve, c'est qu'il aurait parié n'importe quoi contre n'importe qui. Malheureusement les vignerons tourangeaux sont les plus sceptiques de tous les vignerons, et l'homme têtu se serait gaussé du philosophe, si le philosophe avait répondu à une question de fait par des raisons de sentiment. D'un autre côté M. Pichon ne voulait point mentir, car il était honnête homme. Il se tira ingénieusement d'affaire en disant au vigneron : « C'est moi qui la conduis demain à la Silleraye !

— Eh bien ! ne la verse point en route, parce que, ma foi ! ce serait dommage ! »

Le philosophe lui fut profondément reconnaissant de cette bonne parole.

« Un bon conseil en vaut un autre, reprit-il en posant sa large main sur l'épaule du bonhomme. Ne t'obstine point à vouloir repartir par ici, c'est le côté par où on arrive ; on prend les billets de l'autre côté. Tu as encore un grand quart d'heure devant toi avant le départ. Fais le tour avec moi jusqu'à l'autre côté de la gare, ça te prendra juste deux minutes, et tu auras dix fois le temps de revenir, si tu t'aperçois que je t'ai attrapé. »

Comme l'homme hésitait encore :

« Je suis, reprit le philosophe, conducteur de la diligence de Tours à Châteauroux, par conséquent, tu vois que je suis un peu de la partie, et que je n'ai pas le droit d'attraper le monde. Viens avec moi. » Comme il le regardait de l'œil gauche en prononçant ces paroles, le paysan se décida.

Néanmoins, par surcroît de précaution, il ne se risqua au guichet qu'après s'être adroitement renseigné près d'un gendarme qui promenait sur la foule des regards sévères.

Voyez, je vous prie, l'enchaînement des effets et des causes, en ce bas monde. Si l'homme de la Roche-Corbon n'eût pas payé son tribut d'admiration à Mme Gilbert, M. Pichon l'eût abandonné à son malheureux sort, et réellement son sort n'eût pas été enviable. Ce bonhomme si obstiné et si fanfaron devant les étrangers baissait tristement la crête devant la femme qui lui avait juré obéissance, et il avait des raisons toutes particulières pour demander avec une amère ironie s'il y a des femmes véritablement bonnes. S'il eût manqué le train, sa douce moitié l'eût certainement accusé de l'avoir manqué exprès, pour courir les cabarets, et lui aurait rendu la vie dure et pesante.

S'il eût réussi à prouver qu'il avait manqué le train par sa bêtise et son obstination, il serait tombé dans un autre traquenard. Le voisin Guignard, « cette peste de Guignard », aurait composé une chanson sur sa mésaventure. Or, le paysan tourangeau, né goguenard, ne redoute rien tant que de prêter le flanc à la raillerie.

Ainsi, un bon sourire de Mme Gilbert avait coupé court à tant de maux, sans compter les conséquences. Car le mal naît du mal, comme le bien naît du bien. Une querelle de ménage, chose déplorable en elle-même, n'a pas seulement pour effet d'aigrir et de pervertir les deux auteurs du drame. La mauvaise humeur de ces deux malheureux agit sur les enfants, les domestiques, les voisins ; elle se répercute à l'infini sur une foule d'innocents qui ne savent même pas d'où vient le coup, et exerce sa pernicieuse influence longtemps après que ceux qui ont donné le branle sont rentrés dans leur repos.

Autrefois les souverains, quand ils visitaient une province, payaient leur bienvenue en répandant des bienfaits. La bonté est une souveraine, et une souveraine toute puissante et toujours agissante, même quand elle n'a pas conscience de son action. C'est ainsi que le premier pas de Mme Gilbert sur la terre de Touraine fut marqué par un bienfait.

*A suivre.* J. Girardin.



## UN JOUR DE NEIGE

Dodo était un gros bébé qu'étonnaient les plus petites choses, et à plus forte raison les phénomènes de la nature. Il n'avait sur le monde que des notions de fantaisie ; son grand-père se chargeait de lui fournir des explications à sa portée, qu'il acceptait

avec une foi naïve. Il croyait tout de grand-père, et grand-père en abusait quelquefois pour le mystifier.

Un matin, en se réveillant, Dodo entendit son frère et sa sœur crier avec enthousiasme :

« La neige! la neige! »

Et tous deux se haussaient sur la pointe des pieds pour regarder dans la rue, et ils disaient :

« En est-il tombé! Que c'est beau! Comme nous allons nous amuser! »

Dodo fut électrisé par leur accent, et conçut de cette neige encore inconnue pour lui une très haute opinion.

« Maman, veux me lever, veux voir la neige! cria-t-il.

— Il fait un froid de loup, répondit la mère; tu es bien mieux dans ton berceau. Restes-y encore. »

Il faut dire que la maman, ayant fort à faire, était bien aise de laisser Dodo dans son lit le plus longtemps possible. Cela se comprend.

Dodo avait des yeux bleus très doux, très limpides, deux miroirs d'une âme sans malice; un drôle de petit nez retroussé, une figure épanouie, heureuse.

Malgré cet air de bonne pâte, c'était un petit tyran qui faisait tout ce qu'il voulait de sa mère. Il pleurnicha tant et si bien que celle-ci vint l'habiller.

Elle lui croisa un châle autour de la taille, lui mit un bonnet de laine, et dit :

« Maintenant, viens voir la neige. »

Sous la porte cochère, le grand-père, un balai à la main, s'apprêtait à tracer un chemin dans la neige éblouissante.

Les deux autres enfants, Michel et Denise, contemplaient déjà ce blanc tapis, qui leur promettait tant de plaisir : boules de neige, bonshommes et glissades.

Dodo, tout ébaubi, regardait en silence la place blanche et les toits poudrés.

Mère et grand-père s'amusaient de son étonnement.

Enfin une question se fit jour, révélant le péché mignon de Dodo.

« C'est bon, la neige? »

Le grand-père cligna malicieusement de l'œil du côté de Michel et de Denise, et répondit :

« Je crois bien que c'est bon, c'est du sucre en poudre extra-fin, qui vient en droite ligne du ciel! »

Dodo se pourlécha les lèvres en regardant avec une plus grande admiration encore cette place et ces toits couverts de sucre extra-fin.

La mère, prévoyant les suites funestes de la plaisanterie du grand-père, se hâta d'ajouter :

« Oui, mais faut pas toucher, c'est défendu.

— Faut pas toucher, répéta tristement Dodo, qui croyait pouvoir puiser à pleines mains dans ce trésor tombé du ciel.

— Non, continua le grand-père; Camourlot, l'épicier du coin, dont tu connais les sucres d'orge, a retenu toute la récolte, et, ma foi, il a été bien avisé, car elle est belle cette année. Si tu prenais seulement du sucre plein ta main, mon pauvre Dodo, il te ferait mettre en prison, et par ce temps la prison est dure. Ah! c'est un terrible homme que Camourlot; il ne plaisante jamais. »

Dodo poussa un gros soupir de désappointement.

« Console-toi, reprit la mère en souriant; si tu as été bien sage toute la journée, ce soir je te mettrai du sucre dans ta soupe. »

Dodo revint à regret dans la chambre où le poêle commençait à répandre une douce chaleur.

Son frère et sa sœur prirent leurs livres, et s'en allèrent à l'école avec beaucoup plus d'empressement que de coutume.

Dodo resta pensif. Ses jouets ne l'amusaient plus; il rêvait à cette profusion de sucre qui appartenait à l'heureux M. Camourlot, possesseur déjà de tant d'autres bonnes choses!

Au moins, s'il avait pu se régaler de ce beau sucre par la vue, mais il était trop petit pour atteindre à la fenêtre; il avait encore besoin de manger de la soupe, bien qu'il en eût englouti déjà de fameuses assiettées car il savait que la soupe fait grandir les petits enfants. Dodo avait l'ambition de devenir tambour-major, ni plus ni moins.

On lui avait dit aussi que le sucre fait tomber les dents; mais, à cet égard, il se montrait déjà très sceptique.

Sa maman lui avait défendu de sortir de la chambre, et surtout d'aller sous la porte cochère. Cependant Dodo, dès qu'elle eut les talons tournés, s'empressa de descendre sous la porte. Là, il se pencha, et regarda sournoisement du côté de l'épicier. M. Camourlot se trouvait justement sur le seuil de sa boutique; il montait la garde un martinet sous son bras, en promenant autour de la place un regard inquisiteur et menaçant qui fit pâlir Dodo. Il pensa naturellement que l'épicier gardait ainsi sa récolte de sucre extra-fin.

« Que fais-tu là, Dodo? »

C'était la voix goguenarde du grand-père derrière lui.

« Rien, grand-père, répliqua Dodo en croisant ses petites mains d'un air innocent.

— Hein, mon gaillard, tu considères le sucre de Camourlot? Ah! s'il te voyait, tu ne serais pas en sûreté ici. »

Dodo, ayant manqué son expédition, remonta tristement dans la chambre, où, de dépit, il acheva de briser un polichinelle invalide. A cet acte d'injuste vengeance succéda le sommeil; il avait conservé l'excellente habitude de dormir un peu l'après-midi, au grand contentement de sa mère. Son sommeil fut embelli par un rêve aimable.

Il vit des anges vêtus de blanc, avec de grandes ailes bleues, râpant sur des râpes d'or le sucre extra-fin qui couvrait la terre. Cette fois, la récolte entière appartenait à Dodo, et, dame, il s'en donnait! Il nageait dans les délices.

Il s'éveilla sur les quatre heures. Il était seul dans la chambre. Sa mère, pendant son sommeil, s'était absentée un moment.

Dodo profita de cette absence pour descendre de nouveau sous la porte cochère. Il avança prudemment son



Dodo regardait la place blanche. (P. 40, col. 1.)

petit nez dehors, pour voir si le terrible épicier était toujours en faction. Personne! Et cependant la nuit, favorable aux malfaiteurs, commençait à tomber sur la terre. On allumait dans la boutique de l'épicier. Les bonbons anglais multicolores, les sucres d'orge blancs et rouges, luisaient dans les bocaux transparents. M. Camourlot était à sa caisse, le nez plongé dans un grand livre; les garçons tous occupés à servir. Occasion unique pour Dodo.

Sans s'attarder à goûter le sucre, dont il ne suspectait pas la qualité, vu sa céleste origine, il en prit à pleines mains, et en emplit les poches de sa robe et de son tablier.

A ce moment, la mère appela :

« Dodo! »

Et Dodo répondit, de sa voix la plus câline, en s'empressant de remonter :

« Me voici, maman.

— Que faisais-tu sous la porte, Dodo? Je t'avais défendu de descendre. »

Le petit scélérat prit un air contrit.

« Le ferai plus, maman.

— Pourquoi tes mains sont-elles mouillées?

— Sais pas, maman.

— Si vous ne le savez pas, monsieur Dodo, je le sais, moi, et je crains bien que vous n'ayez pas de sucre ce soir dans votre soupe. »

Et la maman le laissa à ses réflexions.

Dodo était fort inquiet, et n'osait goûter au fruit de son larcin ; il se contentait de caresser ses poches.

Tout à coup, sous la porte cochère, retentit une voix irritée, et Dodo reconnut avec terreur celle de l'épicier. Il se sentit perdu.

M. Camourlot criait :

« Je vous dis que c'est lui, madame; je l'ai vu de mes propres yeux, j'en suis sûr. Si je l'attrape, je lui tirerai les oreilles. »

Et la maman répondait :

« Il sera puni, je vous en réponds, monsieur Camourlot. Je vous payerai le dommage.

— C'est trois francs.

— Ah! le mauvais sujet! »

Puis les éclats de voix de M. Camourlot s'apaisèrent.

Dodo entendit les pas de sa maman retentir dans l'escalier.

Pelotonné dans un coin sombre, près du poêle, il se faisait le plus petit possible. Mais sa maman ne fit aucune attention à lui.

Presque aussitôt Michel rentra. Sa mère vint avec empressement à sa rencontre, et le salua d'une paire de calottes, qui ne parurent point le surprendre.

« Ah! c'est comme ça, mauvais sujet, que vous cassez les vitres de M. Camourlot! Je vous apprendrai, moi! »

Nouvelles calottes.

« C'est pas ma faute, pleurnicha Michel. Je lançais une boule de neige à l'un de mes camarades; elle est allée frapper les vitres de M. Camourlot.

— Il t'a bien vu, tu visais ses carreaux, et tu faisais exprès des boules de neige très dures. Prenez un morceau de pain, monsieur, et allez vous coucher. »

Michel obéit en pleurant.

Dans son coin, Dodo respirait plus à l'aise. Longtemps il ne bougea pas.

La maman avait mis le couvert. Le père, le grand-père et Denise, prirent place autour de la table.

« Dodo, viens manger ta soupe, » dit la mère.

Il vint sans empressement.

« Eh bien, te voilà joli! » fit-elle.

A la chaleur du poêle, le sucre extra-fin s'était fondu dans les poches de Dodo. Son tablier était à tordre; sa robe aussi était trempée.

Qu'il était pitoyable, le pauvre Dodo! Comme il baissait la tête avec confusion!

Qui rit de son aventure à s'en tenir les côtes, ce fut le malin grand-père.

Comme il était vraiment trop tard pour faire une nouvelle toilette à Dodo, il fut mis au lit et tint compagnie à Michel.

Ainsi finit ce jour de neige qui promettait tant de plaisir aux enfants.

LOUISE MUSSAT.

# LES TAMBOURS [1]

## III

### Plus près de nous.

Au temps des grandes expéditions chrétiennes, en effet, le tambour reparaît au nombre des instruments de guerre ou de plaisir; et, chose étrange, il semblerait résulter de la façon dont en parlent les historiens que les Croisés l'eussent non pas porté en Orient, mais au contraire rapporté au retour de leurs entreprises au pays mécréant. On argue, pour appuyer cette assertion, de ce que cet instrument — plus généralement adopté sous sa forme de timbale — reçut des Occidentaux ce nom de *nakara*, *nacaire*, qui, encore aujourd'hui, en Égypte, en Asie, sert à désigner la timbale.

Puis, voilà que, d'autre part, on déduit de quelques passages de certains chroniqueurs que les Espagnols se seraient servis de tambours longtemps avant les croisades : ce qui, tout en semblant détruire la première assertion, ne ferait au contraire que la confirmer indirectement; car de qui les Espagnols tenaient-ils cet instrument? Des Maures ou Sarrazins d'Afrique, appartenant à la race combattue par les croisés. Il s'en suivrait donc qu'il y aurait communauté de point de départ.

En somme, la question restant obscure, même pour les gens qui l'ont très longuement élaborée, nous ne saurions avoir la prétention de la résoudre ici.

Quelle qu'en fût donc la provenance, il est certain qu'au quatorzième siècle, tambours et timbales sont

1. Suite. — Voy. page 28.

signalés à la fois chez les Hongrois, les Anglais, les Bourguignons, les Lorrains, mais point encore chez les Français proprement dits.

On a la preuve de l'usage du tambour en Allemagne dès le commencement, du quinzième siècle par la légende bien établie qui attribue à Jean Ziska, le terrible chef des Hussites, mort en 1424, une clause de testament où il commandait que de sa peau l'on couvrit un tambour dont le bruit ne saurait manquer d'épouvanter les ennemis.

Froissart parlant de l'entrée d'Édouard III, roi d'Angleterre à Calais, après le terrible siège de cette ville en 1347 : « Il chevaucha, dit-il, avec ses chevaliers, et entrèrent dans la ville à foison de trompettes, de *tabours*, de *nacaires*. » Et ailleurs, un duc de Bourgogne, s'embarquant pour aller guerroyer en Barbarie : « on entendait, » dit le même historien « trompettes et nacaires retentissant sur la mer, » chose toute nouvelle pour les Français. Mais quand, au siècle suivant, Charles VIII fit la conquête du royaume de Naples, ses soldats étaient, paraît-il, conduits aux combats par « force trompettes, *tabourins* et clairons, » et lorsque en 1498, César Borgia vint à Chinon, conférer avec le roi Louis XII, il était précédé de « deux *tabourins*, et d'un rebec » (espèce de viole), se conformant d'ailleurs aux mœurs des princes italiens qui, depuis longtemps, ainsi que le constate Machiavel, avaient établi dans leurs armées l'usage de marcher et de donner les signaux au moyen du tambour.

Du reste, cet usage ne tarda pas à se répandre dans les États européens où nous pourrons dire qu'il était général vers le milieu du seizième siècle. Nous voyons même constater par un écrivain italien de cette époque que « deux corps d'armées se trouvant en présence, l'un n'attaquerait pas l'autre s'il n'y était entraîné par le son des tambours ou des trompettes, ou autres instruments de musique ».

A vrai dire, comme on vient de le voir par cette citation, l'idée semblait alors prendre faveur d'adjoindre aux troupes une sorte d'orchestre plus ou moins complexe. De là l'origine, bien rudimentaire toutefois des *musiques* militaires, mais il est bon de noter que le premier groupement de ce genre fut celui du tambour et du fifre[1], dont les Suisses auraient eu l'honneur de donner l'exemple, qui serait devenu définitif dans l'armée française à la suite de la fameuse bataille gagnée sur eux à Marignan, par François Ier.

Que ce soit là une date bien certaine, je n'en voudrais pas répondre, mais je sais qu'aux jours de mon enfance, l'accompagnement en quelque sorte normal, obligé du tambour par le fifre — quoique depuis longtemps disparu de l'armée — composait encore l'orchestre ordinaire des jours de fête dans les campagnes, et j'atteste de souvenir que cet ensemble, ce mélange du son gras et du son aigu, ne laissait pas d'avoir un caractère de mâle et insouciante crânerie, bien propre à inspirer en même temps et la hardiesse et la gaieté.

A Marignan, les braves Helvétiens — qui allaient perdre leur renom de *dompteur de princes* — étaient venus selon leur coutume avec *fifres* et *tabourins* (petits tambours de bois au son plus sourd et plus doux que les caisses métalliques). Or, comme la batterie de ces derniers formait une cadence qu'on pouvait — avec la bonne volonté nécessaire pour toutes les opérations de ce genre — reproduire par l'onomatopée : «*Co-lin-tam-plon*[1], et comme les Suisses ne s'étaient pas fait faute de battre le *Colin tamplon*, durant l'action qui avait tourné à leur désavantage, il arriva qu'à la suite de leurs défaites, la coutume s'établit chez les Français de dire : « Je m'en moque comme de Colin tamplon » (qui devint bientôt Colin *tampon*).



Colin tamplon. (P. 43, col. 2.)

De là une locution encore très fréquemment employée et dont bien des gens qui en font usage ignorent certainement l'origine.

Depuis cette époque, d'ailleurs, ces mêmes Suisses ayant toujours eu un corps de troupes gagées au service des rois de France, il va de soi qu'ils ne renoncèrent pour cela ni à leur fifre ni à leur tabourin — et, partant, ni à leur colin tampon, que nous trouvons non-seulement indiqué, mais noté musicalement par un auteur qui, vers la fin du seizième siècle, publia sous le titre d'*orchésographie* un petit traité fort curieux sur la danse et l'art de danser.

Qu'il soit question du refrain tambouriné des Suisses dans ce livre, l'auteur nous l'explique par cela qu'il croit devoir s'occuper tout d'abord de la marche guerrière, qu'il considère comme une danse, puisque l'instrument mesure et indique l'ordre des pas que doivent faire les soldats. Or cet instrument n'est autre que le tambour, soutenu à la vérité, du fifre ou *arigot*[2].

1. Sorte de petite flûte traversière très courte donnant des notes très perçantes.

1. C'est ainsi que la batterie du rappel se traduit dans le populaire par « *Prends ton sac, et va-t-en !* » et que la *casquette du pèr' Bugeaud* s'est adaptée presque d'elle-même à la marche sonnée par les clairons de chasseurs d'Afrique.

2. On croit que de ce nom donné au fifre a pu venir la locution *boire à tire l'arigot*, qui doit signifier boire comme un homme qui vient de s'essouffler en jouant de l'arigot.



Le fantaisiste écrivain (qui s'appelait Taboureau, et qui signe ce livre du pseudonyme Toinot Arbeau), après avoir donné la description et même la figure d'un tambour semblable à celui qui est aujourd'hui d'usage dans l'armée : « Le bruit de ces instruments, dit-il, sert de signe et avertissements aux soldats, pour desloger, marcher, se retirer, et à la rencontre de l'ennemi, leur donne cœur, hardiesse et courage d'assaillir et de défendre virilement et vigoureusement. Or, les gens de guerre pourraient marcher confusément et sans ordre, ce qui serait cause qu'ils seraient en péril d'être renversés et défaits ; c'est pourquoi les Français, ayant avisé de faire marcher les rangs et escouades avec certaines mesures, ils ont fait servir le tambour pour tenir en la marche de la guerre la mesure que les soldats doivent suivre. »

Puis vient une longue et minutieuse démonstration par temps, demi-temps, blanches, noires, soupirs, des diverses batteries, avec notation accompagnée de syllabes qui sont censées traduire la voix du tambour : ***Tan tan tère plan. — Fra, fra, tere, tan tan. — De dans, de dans de dans***, et enfin le fameux ***Co lin tam plon***, des Suisses.

Ainsi se trouve nettement indiqué le rôle que jouait, et formellement attestée l'importance que dès lors avait prise le tambour dans nos milices modernes. Sous les règnes suivants ce rôle devait grandir, cette importance devait s'accroître encore.

Or, pendant que l'infanterie française, marchant au son du tambour, donnait à mainte nation une haute idée de sa valeur, notre cavalerie n'allait encore au combat qu'au son de la trompette.

Les Allemands, eux, ayant comme nous des tambours pour leur troupes de pied, et en éprouvant, paraît-il, d'heureux effets, avaient imaginé d'établir, pour l'entraînement martial de leurs gens de cheval une musique analogue. Ils avaient donc créé le ***timbalier***, cavalier qui portait suspendu aux côtés de sa selle deux espèces de grands bassins de cuivre couverts d'une peau tendue, sur laquelle il frappait avec des baguettes terminées en champignon. Il tirait ainsi des cavités métalliques, mises en vibration, des sons qui étaient, de l'aveu général, d'un effet magique sur le cœur des soldats.

Ainsi, pendant que la cavalerie allemade tirait grand avantage et haute vanité de ses timbaliers, la cavalerie française, qui en était dépourvue, les lui enviait-elle vivement.

Un jour, dans un engagement, un corps de cavalerie française, ayant enlevé les timbales d'un corps de cavalerie allemande, ne vit rien de mieux que de s'approprier l'usage de ce tambour à cheval. Le roi — et ce ne fut pas maladroit de sa part — approuva cette adaptation, mais sans la permettre encore aux autres régiments. Manière de dire à ceux-ci que pour avoir des timbales il n'était besoin que d'en prendre à l'ennemi. Et Dieu sait si ce fut là pour les troupes montées un beau sujet d'émulation !

Timbalier à cheval. (P. 44, col. 2)

Peu à peu cependant, et par faveur toute spéciale, attendu que la glorieuse occasion pouvait ne pas s'offrir à des régiments qui, certes, ne l'eussent pas laissé échapper, des timbales furent accordées d'abord aux compagnies de la maison du roi, puis aux hussards, enfin aux dragons, etc...

Mais cela s'étant fait toujours comme témoignage de distinction particulière à l'adresse de certains corps, il s'en suivit qu'à la possession des timbales s'attacha une idée d'honneur analogue à celle qui s'attache au drapeau.

Du reste, et comme pour compléter ou justifier l'analogie, les timbales étaient garnies de deux ***tabliers*** de damas ou de soie, bordés de franges d'or sur lesquels étaient brodées les armes du prince ou du colonel commandant le régiment.

Et comme de leur conservation pouvait dépendre ou l'honneur ou l'humiliation du corps auquel elles appartenaient, non seulement on choisissait pour en jouer, dit un écrivain militaire du dix-septième siècle (Manesson-Mallet) un homme de cœur cherchant plutôt à périr dans le combat qu'à se laisser enlever ses timbales, mais encore avait-on soin de placer autour de lui, pendant l'action, un groupe de soldats bien décidés, qui devaient défendre les timbales jusqu'à la mort.

En temps de paix, les timbales étaient déposées chez le chef de corps avec l'étendard. Aux revues, pour les marches, les timbaliers tenaient la tête des troupes, mais pendant le combat, ils étaient placés dans l'intervalle des escadrons, et d'ailleurs à portée du commdandant, dont ils devaient transmettre les ordres.

Au surplus, si martial que pût être le son de la timbale, il n'était pas exclusivement destiné à se faire entendre aux heures de combat. « Le timbalier, dit l'auteur que nous citions tout à l'heure, doit avoir un beau mouvement des bras et l'oreille juste, et se faire un plaisir de divertir son maître dans les actions de réjouissance. »

Il y avait d'ailleurs auprès du roi pour l'accompagner en ses promenades d'apparat le « timbalier des plaisirs » qui marchait derrière le carrosse royal, et qui accordait ses batteries avec les sonneries de trompettes.

Grand honneur était donc fait à la timbale, forme cavalière du tambour, mais il ne s'ensuit pas que le vrai tambour, dit d'infanterie, n'ait jamais prétendu à la gloire d'entraîner des gens de cheval. Cette gloire, il l'obtint par les dragons, par les mousquetaires qui le firent monter en selle, mais alors, paraît-il, il dut se rapetisser, ce qui fut cause qu'il ne donna plus que des sons manquant d'entrain martial et qui tournaient à la gaieté. Aussi ne fut-ce là qu'une sorte de fantaisie relativement éphémère, car il n'était pas admissible que le mâle instrument pût déroger à ses fières habitudes.



Tambour sous Louis XIV. (P. 45, col. 2.)

Déjà, sous Henri IV, un poète avait dit que sur la terre étrangère, quand les tambours français :

« Étaient de loin entendus
On voyait en tous lieux les pitoyables mères
Presser à l'estomac leurs enfants éperdus. »

Et, avec le temps, cette terrible renommée du tambour n'avait fait que se répandre de plus en plus.

Sous le solennel Louis XIV, plus encore que sous son jovial aïeul, le tambour était considéré comme l'instrument martial par excellence : aussi le roi Soleil parut-il s'intéresser d'une manière toute spéciale à cet auxiliaire du monde belligérant. Il rendit notamment plusieurs ordonnances très détaillées sur les diverses batteries de tambour, que d'ailleurs il fit étudier et régler par les hommes les plus compétents.

Il alla même jusqu'à demander au plus illustre musicien du temps, à Lulli, d'écrire des motifs de batterie pour les tambours de son armée; et, en homme habile qu'il était à tous les points de vue, le fameux Florentin ne se fit pas prier pour noter des *fla* et des *ra*, autant que put en désirer le souverain.

Ce n'était pas du reste en pure perte que l'auteur de tant de grandes œuvres musicales griffonnait des partitions de tambour : tout cela lui était payé en beaux écus d'or, qu'il entassait si bien, si soigneusement qu'à sa mort on le trouva nanti d'une somme équivalant à plusieurs millions de notre monnaie actuelle. On raconte qu'une fois où il avait composé pour le duc de Savoie une marche ou batterie de tambour comprenant en tout quatre mesures et vingt et une notes, ce prince lui fit remettre par son ambassadeur un diamant estimé mille louis (25 000 francs.)

Vraiment le métier était bon !

En 1686, le musicien Philidor fut chargé par le même Louis XIV de réunir toutes les marches de tambour en usage dans l'armée française et d'y join-



dre, bien entendu, les airs de fifre qui les accompagnaient obligatoirement: ce recueil très curieux existe encore à la bibliothèque de Versailles.

Et toujours d'ailleurs les cent Suisses, gardes spéciaux de la personne royale, avec leurs *fifres et tabourins* légendaires, assistaient le roi de France dans l'accomplissement des actes principaux de sa vie publique. Chaque matin, quand il se rendait à la messe, ils pénétraient avec lui dans l'église, et *battaient* jusqu'à ce que le monarque se fût agenouillé sur son prie-Dieu. Quand il y avait réception d'ambassadeur venant à la cour pour première audience ou pour audience de congé, le tambour des Suisses était forcément de la partie. Deux fois l'an, à Pâques et à Noël, quand le roi ayant communié, et en vertu d'une vieille tradition lui attribuant la faculté de les guérir, *touchait* les personnes affectés d'écrouelles, qui avaient foi en ce traitement[1], c'était encore *Colin tampon* qui servait d'orchestre à cette singulière cérémonie.

*A suivre.* EUGÈNE MULLER.

1. « Je te touche : Dieu te guérisse, » disait le monarque en posant un doigt sur la tête des malades agenouillés.

# LE PHOTOPHONE

Nous disions, il y a quelques semaines, qu'un prix de 50 000 francs venait d'être décerné par l'Académie des sciences de Paris à M. Graham Bell, physicien américain, en récompense de son admirable invention du téléphone.

M. Graham Bell est en ce moment à Paris; il a voulu remercier de vive voix les savants français de l'honneur qu'ils lui avaient fait, et, tenant à justifier la libéralité de notre Académie, il a eu l'originale pensée d'offrir une découverte nouvelle comme témoignage de sa reconnaissance. Tout le monde, on l'avouera, ne pourrait suivre un pareil exemple!

La nouvelle découverte de M. Graham Bell est peut-être plus curieuse encore que celle du téléphone. M. Bell est parvenu à FAIRE PARLER LA LUMIÈRE! L'instrument qu'il a imaginé porte le nom de *photophone*, de deux mots grecs: *phos*, lumière, et *phone*, voix.

Un rayon lumineux est capable de produire un son; voilà le fait capital observé par M. Bell. Sans doute, quand le Soleil vient frapper notre visage, nous n'entendons rien. Mais si nous pouvions placer entre notre oreille et le Soleil un écran mobile, animé d'un mouvement de va-et-vient assez rapide pour que, dans une seconde, il arrête un grand nombre de fois les rayons lumineux, ces éclipses fréquentes nous permettraient d'entendre un son. Et ce son ne sera pas quelconque; sa hauteur variera avec le nombre des éclipses produites dans un temps donné.

Voici un moyen bien simple de réaliser cette expérience. Prenons un disque de carton percé vers sa circonférence d'un grand nombre de petits trous et animé d'un mouvement rapide de rotation, grâce à une manivelle fixée à son centre.

Obligeons les rayons lumineux à frapper ce disque mobile avant de nous parvenir : ils seront nécessairement arrêtés chaque fois que la partie pleine du disque succèdera au vide d'un trou. Plus le mouvement du disque sera rapide et plus le nombre des éclipses sera considérable dans le même temps. Dans ces conditions, nous entendrons nettement un son musical. Un second disque, percé de trous plus rapprochés, nous permettrait d'entendre un autre son. Avec des disques différents, il sera possible d'entendre l'accord parfait do, mi, sol, do.

On peut donc faire chanter la lumière!

Les sons ainsi produits sont, à la vérité, un peu faibles; M. Bell est parvenu à les renforcer au moyen d'un dispositif spécial que nous allons décrire.

Nos lecteurs se rappellent en quoi consiste le téléphone[1]. A la station de départ est une membrane qui vibre quand on parle auprès d'elle; chaque son produit par notre voix lui communique un état vibratoire particulier.

A la station d'arrivée, on a placé une seconde membrane pareille à la première. Si nous pouvions lui transmettre les mêmes mouvements que ceux dont est animée la membrane de la station de départ, il arriverait ceci : ma voix déterminerait dans la première membrane un état vibratoire particulier qui serait transmis à la membrane réceptrice, et celle-ci, vibrant à son tour, reproduirait le son que ma voix a émis.

La seule difficulté consiste dans cette transmission, à longue distance, des mouvements vibratoires d'une plaque. Nous avons dit autrefois comment le problème avait été résolu par M. G. Bell. D'une station à l'autre, on a placé des fils télégraphiques; les mouvements de la membrane transmettrice font successivement naître, puis interrompre un courant électrique qui circule dans les fils. La membrane réceptrice est donc successivement attirée, puis abandonnée par le courant qui joue le rôle d'aimant: de là, les vibrations.

Dans le nouvel appareil de M. Bell, tout reste semblable à l'ancien téléphone : les deux membranes jouent le même rôle qu'autrefois. La première vibre toujours sous l'influence de la voix ; c'est toujours par suite d'un courant transmis, puis interrompu, que la membrane réceptrice se met à vibrer; seulement, il n'y a plus *aucun fil* entre les deux stations de départ et d'arrivée. Rien ne relie, en apparence, celui qui parle et celui qui entend : c'est la lumière qui se charge de produire les courants et les interruptions des courants.

On connaît en chimie une substance appelée sélénium, dont nous allons parler dans un instant et qui jouit d'une propriété curieuse. Quand on attache les deux fils d'une pile à un morceau de sélénium, le courant électrique est interrompu. Jusqu'ici rien de particulier; les différents corps se divisant en

1. Voyez vol. XI, pages 238 et 255.



effet en deux catégories : ceux qui laissent passer l'électricité et qu'on appelle corps conducteurs, et ceux qui s'opposent au passage de l'électricité, et qui portent le nom de *corps isolants*. Tout le monde sait, par exemple, que le verre, la soie, sont des corps isolants, et quand nous voulons faire des expériences d'électricité sur nous-mêmes, nous nous plaçons sur un tabouret reposant sur le sol par des *pieds de verre*, afin que l'électricité reste dans notre corps et ne disparaisse pas dans le sol. Donc le sélénium est un corps isolant. Mais, et voici ce qui caractérise ce corps très curieux, sous certaines influences, et par exemple quand il est frappé par un rayon de lumière, le sélénium, de corps isolant qu'il était, devient corps conducteur. Une même plaque de sélénium, reliant les deux fils d'une pile, laissera donc passer le courant électrique si on l'éclaire, et l'interrompra au contraire quand la lumière ne le frappera plus. On peut donc à volonté faire naître ou faire disparaître un courant électrique, par un simple jeu de lumière! C'est cette propriété que M. Bell a utilisée.

Disons maintenant quelques mots du sélénium, de ses propriétés physiques, de son mode de préparation.

En 1817, le grand chimiste Berzélius essayait, avec l'aide d'un autre savant G. Gahn, de préparer de l'acide sulfurique avec certaines masses noires qui se trouvent dans le sol et qu'on appelle des *pyrites*. On donne le nom de *pyrite de fer* à un composé de soufre et de fer, celui de *pyrite de cuivre* à un composé de soufre et de cuivre....; le mot pyrite, dérivé du grec *pur* feu, est le nom générique des composés métalliques dans lesquels il entre du soufre.

Dans l'acide sulfurique ainsi obtenu, Berzélius constata la présence d'une substance étrangère et nouvelle, colorée en brun rouge. En brûlant cette substance, on sentait une odeur très caractéristique qui rappelait celle du raifort, de la rave. Or, on connaissait depuis 1782 un corps, assez rare d'ailleurs, qui présentait précisément ce caractère curieux; on l'avait appelé *tellure*, du mot latin *tellus*, qui veut dire terre. La substance trouvée par Berzélius n'était cependant pas du tellure, car celui-ci a une couleur blanche qui rappelle celle de l'étain, et le nouveau corps, nous l'avons dit, se présentait sous la forme d'une poussière d'un rouge brique foncé. Pour marquer la parenté qui existe entre la nouvelle substance et le tellure, Berzélius lui donna le nom de *sélénium*, du latin *séléné*, lune.

Ajoutons que ces deux corps, qui ont tous deux un éclat métallique, se rapprochent du soufre par l'ensemble de leurs propriétés; ils brûlent tous deux en donnant une flamme bleuâtre livide. Comme le soufre, qui se combine avec l'oxygène et produit de l'acide sulfureux et de l'acide sulfurique, le sélénium donne de l'acide sélénieux et de l'acide sélénique.

Dans les mines de plomb du Hartz, près de Clausthal, on trouve des quantités assez abondantes d'un composé de sélénium et de plomb, qu'on appelle séléniure de plomb; c'est de ce composé qu'on retire le sélénium. Si l'on fait agir, en effet, le gaz appelé chlore sur ce composé, il se convertit en chlorure de plomb et en chlorure de sélénium ; celui-ci, très volatil, est facilement recueilli. Du chlorure de sélénium, et par une réaction qu'il est inutile d'indiquer ici, on retire le sélénium.

Le sélénium et le tellure, qui ont tant de propriétés communes, diffèrent cependant en un point : le tellure est un bon conducteur de l'électricité, tandis que le sélénium est un corps isolant.

Toutefois, le sélénium, corps isolant, devient conducteur lorsqu'il est fondu à l'aide de la chaleur. Brusquement refroidi, le sélénium redevient isolant : il possède alors une couleur brun foncé. Refroidi lentement, il reste bon conducteur ; ses caractères physiques sont également modifiés : il a la couleur du plomb.

Depuis longtemps on savait que les propriétés conductrices du sélénium sont modifiées quand on dirige sur lui un rayon lumineux. Déjà même on avait essayé de mesurer l'intensité des différentes lumières en les dirigeant sur un morceau de sélénium, reliant les deux fils d'une pile et en déterminant les résistances variables qu'il opposait, dans chaque cas, au passage du courant.

Ceci posé, on va comprendre bien facilement l'appareil construit par M. Graham Bell et son aide, M. Tainter. Présentons d'abord le savant à nos lecteurs : « M. Graham Bell est un grand et fort garçon de quarante ans environ ; belle figure, sourire aimable, regard très doux. Il n'a rien du tout de ce sans-gène et de ce débraillé qu'on attribue généralement aux Américains. M. Bell ne sait pas un mot de français. » Si M. Bell ignore le français, nos lecteurs penseront qu'en revanche il n'ignore pas la physique!

A la station de départ se trouve un porte-voix fermé par un petit miroir très mince qui tremble quand on parle. « Sous l'influence de la parole, c'est-à-dire des vibrations correspondantes de l'air du porte-voix, ce miroir mince se bombe ou se creuse, devient concave ou convexe. » Imaginez qu'un faisceau de lumière soit dirigé sur ce miroir, il sera réfléchi dans des directions très différentes, suivant que le miroir aura, à ce moment, une forme concave ou convexe.

A la station d'arrivée, placée aussi loin qu'on le voudra, se trouve une pile électrique, dont les fils aboutissent à une plaque de sélénium. Ces fils communiquent également avec un appareil teléphonique ordinaire. Quand le courant passe, la membrane du téléphone est attirée; quand le courant cesse, la membrane est repoussée. Les passages et les interruptions du courant se manifestent donc par des vibrations de la membrane et ces vibrations produisent un son.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter pour avoir terminé.

Un faisceau lumineux, venant du Soleil par exemple, est renvoyé à l'aide d'une glace sur un petit miroir fixé à l'extrémité du porte-voix. Ce faisceau, réfléchi par ce miroir, est dirigé sur un second miroir de



forme particulière (miroir parabolique), représenté à droite sur notre dessin.

On sait que les rayons lumineux tombant sur un miroir de forme parabolique se croisent, après leur réflexion, en un point appelé *foyer*. C'est en ce point qu'on a placé des plaques de sélénium. Ces plaques sont reliées à des fils électriques communiquant d'une part avec une pile (laquelle est représentée sur notre dessin par de simples traits) et, d'autre part, avec un téléphone.

Si donc le miroir du porte-voix est *concave*, les rayons lumineux frapperont le sélénium, et le courant électrique passera dans les fils. Si, au contraire, le miroir a une forme *convexe*, les rayons lumineux après leur réflexion ne tomberont pas sur le grand miroir parabolique et par conséquent sur le sélénium : le courant sera interrompu.

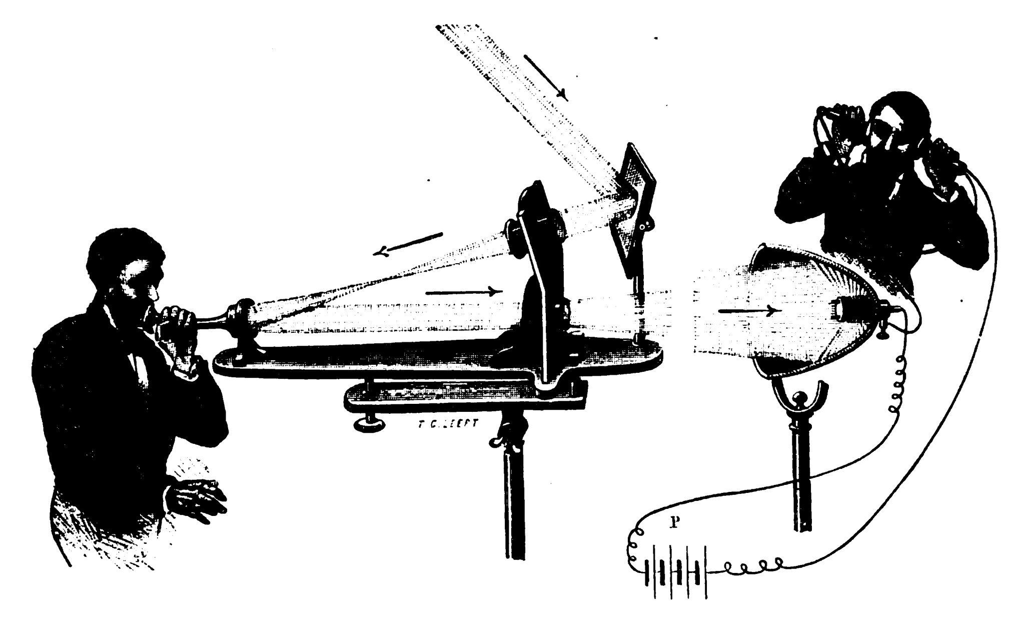
Ces deux formes, concave et convexe, seront prises par le même miroir quand on parlera dans le porte-voix. Ce sont les vibrations de ce miroir, vibrations communiquées par celles de la voix, qui déformeront sa surface. Si donc, en une seconde, par exemple, le miroir fait vingt vibrations, le faisceau lumineux sera vingt fois dirigé sur la plaque de sélénium, et vingt fois il sera dévié de cette direction. A la station d'arrivée, le courant sera donc vingt fois interrompu : la plaque de fer du téléphone sera vingt fois par seconde attirée et repoussée; elle fera entendre un son correspondant à vingt vibrations par seconde.

Tel est, dans toute sa simplicité, le photophone de Graham Bell.

Des expériences ont été faites à Paris et ont donné d'excellents résultats. A une distance de 213 mètres, M. Bell converse avec M. Tainter. On entend ce dernier prononcer distinctement : « *Mister Bell, if you hear what I say, come to the window and wave your hat.* » (Monsieur Bell, si vous entendez ce que je vous dis, venez à la fenêtre et agitez votre chapeau.)

Les expériences de M. Bell ont, de plus, fait connaître de nouvelles et curieuses propriétés du sélénium; nous les indiquerons quelque jour. Nous n'avons voulu aujourd'hui qu'exposer dans toute sa simplicité la découverte du célèbre physicien américain.

Non seulement on peut se servir pour ces expériences de la lumière que nous envoie le soleil, mais on peut encore utiliser les différentes lumières artificielles : bougies, lampes, lumière électrique. Les communications photophoniques ne seront donc pas limitées par la présence du soleil au-dessus de l'horizon.




Le photophone. (P. 46, col. 1.)

Quelles seront les applications scientifiques du photophone? Nul ne peut le prévoir. Déjà M. Graham Bell a pensé qu'on pourrait peut-être déceler la présence de ces grands phénomènes dont le Soleil est le théâtre, phénomènes qui se manifestent par de gigantesques explosions de gaz, par des changements d'éclat et de chaleur de la surface solaire. Ces changements seraient annoncés par des bruits que ferait entendre le photophone. M. G. Bell étudie en ce moment la question dans l'observatoire que dirige M. Janssen à Meudon; nous tiendrons nos lecteurs au courant de ses travaux.

Qu'il nous soit permis de regretter que tant de découvertes nous viennent de l'étranger. C'est l'Angleterre et l'Amérique qui semblent avoir aujourd'hui le monopole des travaux concernant les applications de l'électricité. N'existe-t-il donc plus d'électriciens français?

Albert Lévy.





Donnez-le moi, dit-il. (P. 51, col. 1.)

# MAMAN [1]

## VII

**M. Pichon débrouille ses idées en regardant couler l'eau de la Loire, et met sa montre de Genève en grand danger d'être disloquée.**

Quand il eut perdu de vue le capitaine Maulevrier et la famille Gilbert, et qu'il eut embarqué son vigneron têtu, le philosophe se trouva dans une singulière situation d'esprit ; il lui sembla tout à coup que la ville de Tours était déserte, que sa journée, à lui, était finie, et qu'il avait un grand espace vide à traverser pour attendre la journée du lendemain.

Il aurait pu aller rejoindre ses amis à *la Pintade*, car il n'était que trois heures vingt minutes, et les joueurs de bézigue ne se séparaient jamais avant cinq heures. Mais il ne se sentait disposé ni à jouer au bézigue, ni à boire sa chopine de vin blanc, ni à subir les plaisanteries des conducteurs, ni à y répondre. C'était bizarre, mais c'était comme cela ! Il aurait voulu faire autre chose, mais il ne savait pas quoi. Comme il sortait de la gare, tout désorienté et les bras ballants, il se dit qu'il ne ferait pas mal d'aller relancer le bourrelier, et de s'assurer par lui-même si la diligence avait été soigneusement rincée. Le bourrelier avait été exact, et la diligence était rincée de fond en comble.

Alors M. Pichon prit à part le garçon d'écurie et lui demanda s'il y avait en ce moment des chevaux de rechange. Oui, il y avait des chevaux de rechange.

« Ça tombe bien, dit M. Pichon, et si Flageolet est libre, ça tombe encore mieux.

— Pourquoi ça ? demanda le garçon d'écurie.

— Parce que Flageolet est une bonne bête que je connais et qui me connaît, et que Tringlot est un fainéant. Tu me donneras Flageolet demain matin, et tu colleras Tringlot au Breton, c'est lui qui l'a acheté, il est bien juste que ce soit lui qui s'en serve. »

Ayant réglé cette petite affaire à son entière satisfaction, le philosophe retomba subitement dans le vide. Un moment, il eut l'idée de se mettre au lit pour faire passer le temps plus vite. Mais il eut la sagesse de prévoir que s'il se couchait en plein jour, il passerait une nuit blanche à ne plus savoir que faire de son corps, de ses membres et de ses idées. Il en vint à décider qu'il ferait une promenade ; d'abord, une promenade serait une nouveauté pour lui : car, depuis vingt ans, il avait fait des courses sans nombre à travers la ville, mais jamais ce qui peut s'appeler une promenade. Il savait très bien que la Loire passe au bout de la rue Royale ; seulement, il ne se souvenait pas de l'avoir jamais regardée, mais là ! ce qui s'appelle regarder ; il l'apercevait en passant, mais il ne s'était jamais accoudé sur le parapet pour contempler les îles plantées de saules, et le fleuve qui coule tout vert aux endroits profonds, tout clair aux endroits où l'on voit le sable, et de grandes herbes molles qui s'amusent à s'enrouler et à se dérouler au gré du courant.

Dans le parcours de la rue Royale, le philosophe ne se laissa point séduire aux magnificences des maga-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

sins. Les seuls étalages sur lesquels son œil gauche s'arrêtait un instant étaient ceux des marchands de joujoux. Les enfants aiment les joujoux; il savait cela vaguement pour l'avoir entendu dire, et, s'il eût osé, il eût rempli ses poches de joujoux pour les offrir.... Il savait bien à qui, afin de se faire bien venir; mais il pressait le pas pour échapper à la tentation. Avait-il le droit, lui, simple conducteur, d'offrir des joujoux aux enfants de Mme Gilbert? Non, il ne l'avait pas; et puis, quand même il l'aurait eu, il n'aurait jamais su comment s'y prendre. Allons, décidément, il valait mieux n'y point songer.

Alors il regardait devant lui, observant avec une attention toute particulière les officiers et les dames en toilette, surtout celles qui avaient des enfants.

Son examen terminé, il souriait de dédain en dedans, et se disait : « Que je ne boive jamais un verre de bon vin, s'il y a un seul de ces messieurs qui approche du capitaine Maulevrier et même du capitaine Gilbert, quoiqu'il soit un peu blanc pour un homme; une seule de ces dames qui vous fasse l'effet de Mme Gilbert, un seul de ces petits enfants qui soit aussi mignon que les siens; et, au fait, comment s'appellent-ils ces deux chérubins si jolis et si obéissants? »

Il aurait aimé à savoir leur nom; il lui aurait semblé alors qu'il avait fait un petit pas dans l'intimité de la famille; mais, bah! il les saurait le lendemain, quand il devrait employer la ruse pour se les faire dire.

Arrivé au pont, il s'accouda sur le parapet; au bout d'une demi-minute, il se releva comme effrayé; la tête lui tournait un peu, et il lui semblait que le pont penchait et allait l'entraîner dans la Loire. Mais il ne tarda pas à rire de son erreur, et se remit à regarder couler l'eau. On ne regarde pas impunément couler l'eau, et il arrive toujours un moment où la pensée, même la pensée obscure et informe d'un conducteur, se laisse entraîner au fil du courant, et alors le conducteur se demande où va cette eau-là qui semble si pressée d'arriver? Le philosophe, qui ne savait pas un mot de géographie, avait entendu dire cependant que la Loire se jette dans la mer, à un endroit qu'on appelle Saint-Nazaire.

Tout à coup il se ressouvient que la Loire passe à Saumur, et qu'il avait à Saumur son neveu, tonnelier de son état. Ce tonnelier était marié, père de famille, à preuve que l'oncle Pichon avait été parrain du petit dernier. Il avait été parrain par procuration, et même il avait envoyé à son filleul un couvert d'argent, qui lui avait coûté quinze bons francs, sans compter le port.

Au-dessous de lui, l'eau infatigable coulait toujours, pressée d'aller à la mer, en passant par Saumur.

Comment était-ce fait Saumur? Et son neveu, quelle figure avait-il, maintenant que c'était un homme et un père de famille? Et sa nièce par alliance, à quoi ressemblait-elle? Un commis voyageur qui avait passé par Saumur lui avait dit qu'elle était blonde et gentille, c'est tout ce qu'il savait d'elle. Et les marmots? étaient-ils doux, rangés, obéissants? ou bien, les laissait-on polissonner, les pieds nus, dans la poussière, comme ceux qu'il voyait tous les jours au passage de la diligence?

A vrai dire, il n'eût tenu qu'à lui de savoir tout cela depuis longtemps; son neveu et sa nièce bien des fois l'avaient invité à venir se reposer un peu chez eux, et ils avaient tout particulièrement insisté à l'époque du baptême. Mais lui, comme beaucoup d'oncles célibataires qui ont mis de l'argent de côté pour leurs vieux jours, se défiait instinctivement de ses futurs héritiers, et il se tenait sur la défensive.

Les petites vagues du fleuve continuaient à se pousser l'une l'autre; ainsi, par esprit d'imitation, les idées se poussaient l'une l'autre dans la tête du philosophe. Comme il commençait à avoir la vue fatiguée, il se releva et se remit à marcher. Tout en marchant, il se demandait avec surprise pourquoi il avait pensé à son neveu, qui cependant ne lui avait pas écrit depuis le baptême. Bien plus, il pensait à ce neveu, à cette nièce, à ces petits enfants, avec une bienveillance inaccoutumée; et même, il regrettait d'avoir bougonné en envoyant le couvert d'argent et d'avoir écrit une lettre un peu sèche.

« Ça doit être l'effet de cette eau qui me tourne la cervelle, » se dit-il en hâtant le pas. Mais il eut beau hâter le pas, ses idées ne voulurent pas rester en arrière, et lui tinrent fidèle compagnie jusque dans la campagne.

Quand il eut longtemps marché par les petits chemins, il revint vers le fleuve, le corps fatigué, mais l'esprit moins embrouillé; il commençait à voir clair dans ses idées, et il avait pris tout à coup, dans un chemin creux, entre deux vignes, la résolution d'aller surprendre les Saumurois, et de savoir, une bonne fois pour toutes, à quoi pouvaient bien ressembler les enfants de son neveu et particulièrement son filleul.

Comme il passait devant une petite guinguette de bonne apparence, il s'arrêta brusquement, et il lui vint la fantaisie de manger une friture, à moins que ce ne fût un prétexte qu'il se donnait pour passer la soirée tout seul. On aurait dit qu'il avait pris à tâche de changer ce soir-là toutes ses habitudes.

« Bonjour la compagnie! » dit-il en poussant la porte de la petite salle. Mais, en fait de compagnie, il n'y avait dans la salle qu'un chapeau de paille accroché à une patère, et une légion de mouches dont les bourdonnements formaient une mélopée aiguë et monotone.

« Y a-t-il du monde? » cria M. Pichon d'une voix sonore.

Une porte à vitres dépolies s'ouvrit, et M. Pichon vit apparaître une jeune femme qui tenait dans ses bras un gros poupon d'un an (juste l'âge du filleul de M. Pichon).

« Ma petite mère, dit M. Pichon d'un ton bienveillant, est-ce qu'il y aurait moyen de manger une friture?

— Là! voyez comme c'est contrariant, dit la petite mère d'une voix douce; mon mari a reçu un papier de la régie et il est à Tours; et le drôle (le petit garçon)



est allé dans les champs cueillir de l'herbe pour les lapins ; est-ce assez contrariant tout de même !

— Alors, demanda M. Pichon désappointé, vous ne sauriez pas faire une friture à vous toute seule ?

— Oh ! que si ! mais je ne pourrais pas arranger les poissons et manœuvrer la poêle avec ce gros monstre-là sur les bras. »

Et pour punir « le gros monstre » de la mettre dans un si grand embarras, elle prit une de ses menottes, et fit semblant de vouloir la dévorer. Le gros monstre se mit à rire aux éclats, et M. Pichon put voir qu'il avait à la mâchoire inférieure deux petites dents aussi blanches que le lait.

M. Pichon parut indécis, et se disposait à se retirer, lorsqu'il se ravisa.

« Donnez-le moi, dit-il, je le tiendrai pendant que vous vous occuperez de ma friture. »

A peine eut-il fait cette proposition imprudente, qu'il s'en repentit. L'enfant voudrait-il venir avec lui ? et si l'enfant voulait venir, comment s'y prendrait-il pour le tenir sans le détériorer, soit en le laissant choir, soit en le serrant trop fort ; car il n'avait jamais tenu, ni même regardé de près, un petit enfant.

« C'est que..., objecta timidement la jeune mère, il ne veut pas aller avec tout le monde.

— Il viendra avec moi, » répondit M. Pichon avec un aplomb désespéré ; et il approcha sa figure de celle du petit enfant.



Le petit se tenait attaché à la montre. (P. 52, col. 2.)

Homère nous raconte que le petit Astyanax se rejeta en pleurant sur le sein de sa nourrice, effrayé à la vue du casque de son père. Le gros monstre ne fut pas plus raisonnable. A la vue de cette figure baroque qui s'approchait de la sienne, il se rejeta vivement sur le sein de sa mère.

Une fois là, il se crut en sûreté, et risqua un œil du côté de l'homme grêlé. Son œil rencontra l'œil gauche du philosophe, qui attachait sur lui un bon regard presque suppliant. Ce regard lui ôta toute sa crainte ; la vue d'un objet qui se balançait entre la figure de l'homme et la sienne le fit sourire, et il tendit les bras au conducteur. L'objet en question était la grosse montre en argent que le rusé philosophe avait extirpée de son gousset, et dont le tictac, semblable à celui d'un moulin, dominait la plainte aiguë des mouches.

Le gros monstre passa sans protestation des bras de sa mère dans ceux du philosophe, et se mit à secouer la montre de toutes ses forces, comme si c'eût été une tirelire, dont il eût cherché à faire tomber les sous par la fente.

Le philosophe rougit de plaisir et pâlit de terreur quand il eut le petit enfant dans les bras ; la petite créature était si légère qu'il n'osait la serrer, et si remuante, qu'il croyait la voir tomber par terre à chaque mouvement.

Lentement il s'assit, posa l'enfant sur son genou en

l'entourant de son bras gauche, et retrouva assez de sang-froid pour oser l'examiner en détail. La montre cependant était en train de passer un mauvais quart d'heure. Le petit enfant l'avait lâchée pour saisir la chaîne des deux mains, à deux pouces environ du point d'attache, et s'en servait comme d'une masse d'armes. L'objet, vu son volume qui était considérable, aurait fort bien pu endommager le nez du philosophe et la frimousse de chat espiègle du petit garçon. Le philosophe se contentait de retirer sa figure aux moments dangereux, et ne songeait qu'à parer de la main les mauvais coups que le marmot aurait pu s'administrer à lui-même. Et la montre rendait un son mat quand elle attrapait la main ou le gilet du philosophe, et un son clair quand elle rebondissait sur un des boutons, et le marmot émerveillé redoublait d'ardeur à chaque coup.

Le philosophe le contemplait avec une sorte d'avidité, se demandant tout le temps si son filleul à lui avait les yeux aussi brillants et aussi profonds, les joues aussi rebondies, la bouche aussi rose et aussi fraîche. Et pendant ce temps-là, la montre avait des soubresauts de plus en plus furieux, et le cliquetis de la boîte d'argent devenait de plus en plus sonore et menaçant contre les gros boutons de corne du gilet.

Si un mortel quelconque, arrivé à l'âge de raison et responsable de ses actes, qu'il fût d'ailleurs gros ou mince, grand ou petit, barbu ou rasé, civil ou militaire, se fût permis avec le chronomètre de M. Pichon, la dixième partie seulement des libertés que se permettait le gros monstre, ce mortel audacieux aurait eu affaire à M. Pichon. Car le chronomètre de M. Pichon était une grosse vieille montre de Genève, d'un bon sens à toute épreuve et d'une véracité infaillible; on disait communément que c'était elle qui réglait le cours du soleil. Cette montre, M. Pichon la connaissait et l'estimait depuis vingt ans; et cependant il l'abandonnait aux caprices d'un enfant qu'il connaissait depuis vingt minutes; mais qui de nous osera lui jeter la pierre? Ne sommes-nous pas, tant que nous sommes, disposés à nous engouer de nos nouveaux amis et à leur sacrifier les autres?



## VIII

**M. Pichon admire un paysage et achète des joujoux. — Un dîner au *Coq de Bruyère* : menus propos des convives.**

Quand le père du marmot arriva de la ville, il contempla avec des yeux tout ronds spectacle étrange qui s'offrit à ses yeux. S'il avait eu la moindre notion de mythologie, il aurait songé immédiatement au vieux Silène faisant l'éducation de Bacchus enfant. Mais il n'alla pas si loin chercher des comparaisons; le spectacle qu'il avait sous les yeux l'amusa pendant quelques secondes; puis, tout d'un coup, il fut saisi d'un accès de jalousie en voyant son premier-né si bon camarade avec un étranger.

Il fit entendre un petit claquement des lèvres, et le marmot tourna vivement la tête; il tendit les bras, et le marmot gigotta dans ses langes; il prit le marmot, et le marmot sourit. Tout à coup, le père, surpris, rencontra une résistance inattendue; le petit enfant se tenait attaché des deux mains à la montre, comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Dans son inexpérience de la vie, il ignorait que, quand on accepte les avantages d'une situation, il faut aussi en subir les charges; il ne remarquait pas que l'homme et la montre n'allaient point l'un sans l'autre, et que s'il voulait jouir de la montre, il fallait accepter l'homme par-dessus le marché. Avec les jeunes gens de son âge, le raisonnement est de peu de ressource; aussi n'essaya-t-on point de lui parler raison; le père tira de sa poche un bâton de sucre d'orge en l'élevant en l'air. Pour saisir cette nouvelle proie, les deux petites mains lâchèrent la bouée de sauvetage, et le père rentra sans coup férir en possession de sa progéniture.

Quand M. Pichon eut expédié sa friture et quelques menus accessoires, le soleil couchant envoyait de longues traînées de lumière, qui faisaient resplendir certaines parties du fleuve comme du métal en fusion, tandis que les autres parties paraissaient, par le contraste, sombres et fraîches comme des dessous de bois, le matin, à l'heure de la rosée. De l'autre côté de la Loire, des gens, assis sur la quille d'un bateau renversé, causaient et riaient; leurs paroles et leurs rires joyeux couraient à la surface de l'eau, et rebondissaient jusque dans la petite salle de la guinguette. Les travailleurs de la campagne commençaient à rentrer des champs, et passaient en traînant un peu les jambes, leurs instruments de travail sur l'épaule. Tous échangeaient un signe de tête avec les gens de la guinguette.

M. Pichon se leva et se remit en route. Il marchait lentement pour jouir de la fraîcheur délicieuse qui s'élevait du fleuve, et surtout pour savourer à loisir le calme et la paix d'une des plus belles soirées dont il pût se souvenir, si loin qu'il remontât dans le passé. Il est probable cependant qu'il en avait vu d'aussi belles, car les belles soirées ne sont pas rares sur les bords de la Loire; mais il est probable aussi qu'il ne les avait jamais vues dans d'aussi bonnes dispositions d'esprit.

Certes, un beau paysage est toujours un beau paysage, quel que soit le spectateur qui le contemple. Mais le même paysage ne dit pas la même chose à la même âme, mettons au même conducteur de diligence, selon que ce conducteur est préoccupé des choses de son métier, des tracasseries de ses chefs,



de l'humeur de ses chevaux, du soin égoïste de lui-même; ou bien, selon qu'il lui est entré dans l'intelligence des idées plus élevées, dans le cœur des sentiments plus généreux. Tel était le cas de M. Pichon, et voilà pourquoi il trouvait cette soirée-là plus belle que toutes les autres.

Quand il traversa le pont, les becs de gaz formaient deux lignes de vers luisants dans la demi-obscurité du crépuscule; mais les magasins ne faisaient pas encore ruisseler sur les trottoirs la lumière éclatante de leurs lampes à réflecteurs. Enhardi par le mystère de cette demi-obscurité, M. Pichon fit un coup de tête, et pénétra brusquement dans un des magasins de joujoux. Au bruit de la sonnette, les gens de la maison qui dînaient dans l'arrière-boutique cessèrent brusquement de parler et de rire. Quelqu'un se leva, prit une des deux lampes qui éclairaient la table, et M. Pichon se trouva face à face avec une jeune femme très élégante, qui lui demanda ce qu'il désirait. Rien qu'à le voir, la jeune dame élégante s'était dit que ce bonhomme devait se tromper de porte.


Il se l'enfonça jusqu'aux oreilles. (P. 54, col. 2.)

« Faites excuse, dit M. Pichon, c'est une commission que j'ai à faire. Je ne me connais pas en joujoux, vous savez; et je me fie à vous pour me donner quelque chose de joli; il s'agit d'un petit garçon de huit ans et d'une petite fille de sept. »

Il ajouta prudemment : « C'est une famille très bien, et s'ils sont contents, vous aurez la pratique ! »

Cette perspective n'éblouit pas la jeune femme élégante, ou du moins, si elle fut éblouie, elle n'en fit rien paraître. Avec cette dextérité que donne une longue habitude, elle ouvrait des vitrines et les refermait presque aussitôt, après avoir escamoté deux ou trois objets, qu'elle répartissait au fur et à mesure en deux lots sur la grande table du milieu. M. Pichon, les deux bras ballants, la regardait opérer avec une admiration profonde. En général, les objets lui plaisaient, quoiqu'il trouvât que ce n'était peut-être pas assez haut en couleur. Mais il eut la prudence de garder son opinion pour lui.

Il y eut un moment où la jeune femme posa la lampe entre les deux lots, et regarda M. Pichon d'un air interrogateur. M. Pichon, de son côté, la regarda d'un air parfaitement ahuri.

La dame réprima un sourire, et dit : « Je ne sais pas si je dois ajouter d'autres joujoux; vous ne m'avez pas dit quel prix les personnes veulent y mettre.

— Oh! ils ne regardent pas au prix; ils sont comme cela dans cette famille-là!

— Dans tous les cas, reprit la dame en promenant d'un air indécis la lumière de la lampe sur plusieurs vitrines, je ne vois pas trop ce que je pourrais ajouter pour le moment. Mais, d'ici deux ou trois jours, nous recevrons un assortiment nouveau; alors vous pourrez revenir.

— C'est ça, je pourrai revenir, répondit M. Pichon d'un air entendu. Maintenant, voulez-vous me dire ce que je vous dois? »

La dame prit un crayon et un bout de papier, et fit l'addition en quelques secondes.

Le total était beaucoup plus fort que M. Pichon ne s'y était attendu; mais il ne sourcilla pas, lui que l'on accusait d'habitude d'être un peu « regardant ». Seulement, ayant entendu dire qu'il fallait toujours marchander dans les magasins, il marchanda, afin de ne pas avoir l'air d'un paysan qui arrive de son village.

« Tout est à prix fixe, lui dit doucement la jeune femme élégante, et elle jeta un regard un peu impatient vers l'arrière-magasin où l'on entendait toujours un bruit de couteaux et de fourchettes.

— Allons donc! reprit familièrement M. Pichon, on dit que vous gagnez gros sur ces petites machines-là; vous me rabattrez bien dix sous? »

La jeune femme s'était attendue à des prétentions exorbitantes, et se préparait mentalement à soutenir la lutte, dût son dîner en être encore retardé. Cette demande naïve la fit sourire, et elle rabattit les dix sous, en déclarant à M. Pichon qu'elle y consentait, parce que c'était lui. On sait que c'est la formule usitée en pareil cas.

L'honneur étant sauf, puisqu'il avait marchandé et obtenu une réduction, M. Pichon paya, sans broncher, une somme qui aurait fait faire la grimace à des gens beaucoup plus riches que lui.

Autrefois, à l'époque lointaine de sa verte jeunesse, M. Pichon avait en mainte rencontre dépensé sans compter; mais comme c'était en égoïste qu'il dépensait, et uniquement pour son plaisir, chacune de ses dépenses lui avait laissé un regret et un remords : le

regret d'avoir dépensé son argent et le remords de l'avoir mal dépensé. Ce soir-là, il n'éprouva ni regret ni remords, car il avait dépensé pour faire plaisir à quelqu'un. Aussi, quand il sortit du magasin, son paquet de joujoux sur le bras, il s'applaudissait de son heureuse audace, et riait en lui-même à l'idée du plaisir qu'éprouveraient « les deux mignons ».

Pendant que M. Pichon expédiait sa friture dans la petite guinguette, les Gilbert dînaient tranquillement avec leur ami dans un salon particulier de l'hôtel du *Coq de Bruyère*.

Leur entrée à l'hôtel avait été signalée par un petit incident qui avait d'abord fait rire le capitaine Maulevrier, et qui ensuite lui donna à réfléchir.

Le propriétaire de l'hôtel avait pour père un ancien frotteur; ce frotteur avait passé toute sa vie à détester les riches qui le faisaient vivre; son seul désir était de passer ses dernières années sans rien faire, habillé de drap et chaussé d'escarpins vernis; surtout il tenait à avoir un chapeau de haute forme, bien luisant, qu'il n'ôterait jamais devant personne, pour montrer aux gens qu'il les valait bien.

C'était devenu une idée fixe; le bonhomme devint monomane et perdit toutes ses pratiques.

Son fils, qui était garçon d'hôtel au *Coq de Bruyère*, se conduisit comme un homme de cœur. Ne pouvant ni surveiller ni recueillir son père, il trouva cependant moyen de le soustraire à l'Asile des aliénés, en le mettant en pension chez des braves gens de la campagne, qu'il connaissait.

Deux fois par mois, il allait passer avec lui sa journée de liberté, se privant de tout pour que le bonhomme eût la vie douce et facile. Dans des temps plus heureux, il avait acheté sur ses économies une obligation de la ville de Paris. Un beau jour, le numéro de cette obligation sortit au tirage de la salle Saint-Jean, et le pauvre garçon d'hôtel se trouva subitement à la tête de cent cinquante mille francs.

Le bonhomme Picoreau, son patron, qui depuis longtemps méditait d'aller planter ses choux et tailler sa vigne dans sa jolie propriété de Saint-Avertin, lui accorda la main de sa fille et lui céda son hôtel.

Le premier soin du nouveau maître d'hôtel fut de rappeler son père, de l'installer dans une des plus jolies chambres de la maison, de le vêtir de drap fin, de le chausser d'escarpins vernis, et de le coiffer d'un chapeau de haute forme, le plus luisant qu'il pût trouver.

Dès le matin, le bonhomme, après s'être rasé avec soin, descendait avec une des chaises de sa chambre, et s'installait sous la porte-cochère. Sa plus grande jouissance était de montrer son beau costume noir, et de faire affront aux gens bien mis qui entraient à l'hôtel, en gardant son chapeau sur sa tête quand ils passaient.

Dans les premiers temps, cette manie de l'ancien frotteur fit du tort au *Coq de Bruyère ;* quelques clients irascibles donnèrent leur pratique à l'hôtel du *Croissant* pour ne point changer de rue ; quelques pensionnaires de la table d'hôte allèrent chercher fortune ailleurs.

Le nouveau patron fut mortifié, mais il tint bon quand même ; il se garda bien surtout de faire aucune observation à son père.

« Tu devrais peut-être le renvoyer à la campagne, lui dit un jour le bonhomme Picoreau.

— C'est mon père, lui répondit son gendre, et sa place est dans ma maison.

— D'accord ; mais s'il continue à faire affront aux voyageurs?

— C'est son seul plaisir à ce pauvre homme, et ce n'est pas moi qui le lui ôterai. D'ailleurs, les affaires vont bien ; les clients qui sont partis ont été remplacés par d'autres, et Zélie est de mon avis, n'est-ce pas, Zélie ? »

Zélie (autrefois Mlle Picoreau) fit un signe de tête en souriant.

Le bonhomme Picoreau, inspection faite de l'hôtel, constata que tout allait bien, et ne parla plus de renvoyer l'ancien frotteur à la campagne.

Le capitaine Maulevrier avait oublié de prévenir ses amis de l'innocente manie du bonhomme.

Quand le petit groupe parut sous la porte cochère, le maniaque se redressa sur sa chaise, et portant ses deux mains aux deux ailes de son chapeau se l'enfonça jusqu'aux oreilles.

Mme Gilbert le regarda avec surprise. A peine ses regards eurent-ils rencontré ceux du maniaque, qu'il tressaillit, ôta vivement son chapeau et le cacha derrière lui.

« Vous avez le regard qui dompte les fous, dit en riant le capitaine Maulevrier à Mme Gilbert. Vous en doutiez-vous ?

— Pas le moins du monde, lui répondit-elle d'un air surpris ; mais, capitaine, à quoi reconnaissez-vous cela?

— Le bonhomme en noir qui est assis sous la porte cochère est fou.

— Pauvre homme ! » dit Mme Gilbert, et elle se retourna involontairement.

Le maniaque était toujours debout: seulement il avait remis son chapeau, et il regardait Mme Gilbert d'un air étonné.

Quand elle se retourna, il ôta vivement son chapeau et s'inclina gauchement avec un sourire niais.

« Sa folie, reprit le capitaine Maulevrier, consiste à ne vouloir saluer personne, et il vous a saluée deux fois. »

Mme Gilbert rougit légèrement, et le capitaine, en homme bien élevé, passa tout de suite à un autre sujet.

Pendant que son régiment était en garnison à Paris, il avait rencontré dans le monde un savant célèbre, dont la conversation l'avait vivement intéressé. Selon ce savant, certaines natures d'élite, par leur seule présence, sans le vouloir et sans le savoir, exercent une influence singulière sur tout ce qui les entoure; les



animaux eux-mêmes la subissent, et elle dompte les fous.

Le dîner fut charmant, sans que personne eût prononcé une parole qui fût digne d'être citée. Seulement, tous les convives se sentaient heureux d'être ensemble, et le capitaine éprouvait un sentiment de bien-être, de quiétude, qu'il n'avait jamais éprouvé jusque-là. Tout en soutenant la conversation, qui n'était pas difficile à soutenir, il poursuivait le cours de ses réflexions. Ses réflexions l'amenèrent juste au même point que le soir de son arrivée à la Silleraye : « Heureux les gens qui ont un foyer et une famille ! »

« Ma chère Jeanne, dit gaiement le capitaine Gilbert, avouons que nous sommes d'heureux mortels, et que tout nous réussit au delà de nos espérances. Il nous faut une maison, un mobilier, et Maulevrier nous offre par le télégraphe maison et mobilier. M. Pichon veille à ce que les lits soient prêts et le linge déballé. M. Pascaud prend la peine de garnir la cave, et Mme Pascaud se charge de l'office ! Je crois que si le docteur me voyait en ce moment, il aurait de la peine à me reconnaître. Cela lui faisait de la peine, à cet homme, de me voir indifférent à toutes choses; eh bien ! foi de percepteur, je grille d'être là-bas ! littéralement, j'en grille ! A la santé de MM. Maulevrier, Pichon et Pascaud et de Mme Pascaud. Non ! j'aurais dû commencer par Mme Pascaud. A la santé de tous ces braves gens qui nous ont préparé cette entrée presque triomphale dans cette bonne ville de la Silleraye !

— Tudieu ! quel flux d'éloquence ! dit le capitaine Maulevrier en saisissant son verre. Eh bien, mon bon ami, au nom des braves gens ci-dessus mentionnés, je bois à ta santé ! »

Mme Gilbert regardait son mari avec des yeux ravis.

« Si seulement elle avait une sœur ! » pensa le capitaine Maulevrier.

« Ma chère Jeanne, dit tout à coup le capitaine Gilbert, si seulement nous avions pu prévoir que tout marcherait si bien, nous aurions amené ta mère et ta sœur avec nous. Je suis sûr qu'elles nous auraient volontiers sacrifié les bains de mer.

— D'autant plus, ajouta vivement le capitaine Maulevrier, que l'air de votre terrasse, sur le rempart, vaut certainement celui de la mer. »

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# LE RATIER DE HAMELN

Au temps jadis, je vous parle de six cents ans au moins, un fléau s'abattit sur la petite ville de Hameln, située sur le Weser, fléau plus terrible, disent les chroniques, que celui des fameuses sauterelles dont il est fait mention dans toutes les histoires de l'ancienne Égypte. Des rats et des souris envahirent par milliers les maisons de Hameln. Au grenier aussi bien qu'à la cave, dans la cuisine comme dans le salon, ces impudents rongeurs élurent domicile, chipottant, ravissant, grouillant, trottinant, grignotant à rendre fous les habitants de la petite ville. Tous les chiens de la contrée furent requis. D'habiles instructeurs leur apprirent en quelques séances à grimper aux échelles et à courir sur des poutres. Puis chacun, muni d'un de ces auxiliaires, se livra à une battue en règle, à une chasse épique, la rapière d'une main, la hallebarde de l'autre. Le chien flairait les trous de murailles, se mettait à l'affût, tâchait d'arrêter le gibier sous son regard fascinateur, tandis que son maître lardait de sa rapière une meule de paille, ou sondait de sa hallebarde les interstices des poutres et les espaces laissés vides par les ventres rebondis des tonneaux serrés en file. Rien n'y faisait. L'ennemi étranglé ou passé au fil de l'épée semblait renaître aussitôt mort, comme les têtes de cette hydre dont Hercule débarrassa les marais de Lerne, s'il faut en croire les légendes de la Grèce antique.

Les habitants de Hameln ne dormaient plus, ne mangeaient plus, ne vivaient plus enfin. Ils implorèrent l'assistance de l'autorité, représentée par un bourgmestre riche et replet, fort empêché de sa richesse, car les rats minaient ses maisons, et fort ennuyé de se voir maigrir, car les souris dévoraient son blé et ses réserves de confiseries, dont il passait pour fort friand.

Après mûre réflexion, le bourgmestre fit proclamer à son de trompe, dans la ville et aux alentours, qu'il remettrait une forte somme d'argent à l'homme assez habile pour délivrer lui et ses administrés d'un fléau qui menaçait de les miner et de leur faire subir les affres terribles d'une mort par la faim, avec la perspective, plus hideuse encore, de sentir leurs cadavres dévorés par ces armées de rongeurs, au lieu de reposer en terre chrétienne à l'ombre protectrice du clocher de l'église.

Les échos des alentours n'avaient pas plutôt répercuté les sons de trompe de la proclamation, qu'un homme étrange de manières, de costume et d'allures, se présenta chez le bourgmestre.

Cette vue procura à ce dernier un saisissement désagréable. Il avait promis une grosse somme d'argent, comptant bien que personne ne se présenterait. Enfin il essaya de faire bon visage contre mauvaise fortune et accorda à l'étranger l'autorisation qu'il sollicitait, non sans réprimer un gros soupir et peut-être le vœu secret

de le voir échouer dans son entreprise.... qui sait? il faut s'attendre à tout des gens enclins à l'avarice.

Quel drôle de corps que cet étranger avec sa longue face hâve, bilieuse et mélancolique, ses grandes jambes sèches, ses bras anguleux et cette lenteur calculée dans sa parole et dans sa démarche, lenteur qui lui donnait un faux air de majesté. Quand les habitants de Hameln le virent, parcourant les rues, comme pour prendre connaissance du terrain, ils se demandèrent, devant son grand chapeau à plumes d'aigle, son manteau déguenillé, sa culotte dépenaillée, ils se demandèrent, dis-je, quel sortilège il emploierait pour faire une si grande déconfiture de rats et de souris, eux qui n'avaient rien pu faire avec leur nombre, leurs épées, leurs hallebardes et l'adresse de leurs chiens. Le long coutelas qu'il portait à sa ceinture possédait-il des propriétés spéciales et mystérieuses? Le rat qu'il tenait enfermé dans une cage ronde, à l'extrémité d'une longue gaule, devait-il par ses cris attirer toute la gent ratière et souricière de Hameln?...

Après avoir parcouru la ville et s'être rendu compte du nombre des rues, de leur direction, de leur longueur, de leurs sinuosités, le ratier sortit une flûte de sa besace, l'assujettit entre ses lèvres, et en tira des sons d'une acuité fantastique. Dans toutes les maisons de Hameln, ce fut un effrayant tapage de rats et de souris trottinant, se pressant, se bousculant, dégringolant les échelles des greniers ou montant au plus vite les escaliers des caves. Ces bataillons de rongeurs sortirent par les portes et les fenêtres, s'épandirent dans les rues et sur les places et se ruèrent à la suite de l'endiablé flûtiste, qui, sans perdre haleine, les mena à travers prés et champs jusqu'à l'endroit où le Weser avait le plus profondément creusé son lit. Il redoubla alors la mesure de son air, et rats et souris de se précipiter aussitôt dans le fleuve qui les engloutit dans ses eaux profondes et rapides.

Hameln respira et poussa vers le ciel un cri de joie. Le bourgmestre seul ne prit pas une part active à la joie publique. L'étranger avait rempli ses engagements, il lui restait à le payer. Le moment venu de tirer de ses coffres les beaux florins promis en récompense, le vieil avare fit la sourde oreille. Que dis-je? Il déclara n'avoir rien promis, bien que le ratier lui démontrât que toute peine mérite salaire.

L'homme à la flûte, furieux d'un tel manque de foi, jura qu'on ne l'y reprendrait plus et qu'en attendant il se vengerait des bourgeois de Hameln d'une façon éclatante et terrible. Le bourgmestre n'en prit nulle cure. L'argent demeurait dans ses coffres, peu lui importait le reste.

A quelque temps de là, un dimanche, qui était celui consacré à la fête de saint Jean-Baptiste, pendant que tous les habitants de Hameln assistaient à l'office divin et écoutaient silencieux et recueillis le prêche de leur curé, le fameux ratier entra dans la ville, s'arrêta sur la grande place publique et tira de sa flûte magique des sons si suaves, si harmonieux, si irrésistibles que tous les enfants sortirent à la hâte des maisons et vinrent se ranger autour de lui. Tout en jouant, il les compta et quand il fut bien certain de les posséder tous, il se mit en marche vers une montage voisine. La bande le suivit, les grands en tête, les petits tirant la jambe ou trottinant à l'arrière. La fille du bourgmestre, grandelette déjà et pouvant fort bien ne plus compter au nombre des enfants, suivait aussi comme un simple marmot. Ainsi l'avait voulu le fantastique musicien.

Ils traversèrent la plaine, gravirent les rochers, la flûte sifflait toujours son air entraînant. Les ronces, les épines, les cailloux déchiraient les petits pieds des enfants, ils tombaient de fatigue, pleuraient de douleur, criaient, sanglotaient, la flûte sifflait toujours son air entraînant. Une petite fille s'évanouissait-elle sur le revers d'un ravin! ses camarades ne pouvaient s'arrêter pour la secourir, la flûte sifflait toujours son air entraînant. Ils auraient pu user leurs jambes jusqu'aux chevilles sans que le diabolique musicien eût éprouvé une seconde le besoin de reprendre haleine Il continuait à souffler dans sa flûte aussi aisément et sans plus de fatigue qu'un homme respire. Arrivé à un certain endroit de la montagne il entra dans une large fissure et toute la troupe des bambins et des bambines s'y engouffra à sa suite. La flûte cessa son air entraînant. Tout fut fini!

Quand les habitants de Hameln sortirent de l'église et qu'ils trouvèrent leurs maisons vides d'enfants, je vous laisse à penser quels grands cris ils poussèrent. Ils se répandirent dans les rues, dans les carrefours, sur les places, en dehors des murs de la ville, demandant qui son garçon, qui sa fillette, qui son neveu, qui sa nièce, à tous les échos des alentours. Les échos restèrent muets. Ce silence les glaça. Enfin ils virent arriver un bambin essoufflé, harassé, qui leur conta comment le ratier au son de sa flûte avait emmené tous ses petits camarades. Ce bambin venait d'échapper au désastre par miracle. S'apercevant au moment de partir qu'il se trouvait en chemise, il était retourné jusque chez lui pour remettre son haut de chausse et son pourpoint. En sortant, trompé sans doute par l'écho de la montagne, il avait cru suivre le flûtiste, tandis qu'en réalité il perdait la piste et se dirigeait d'un côté tout opposé. Après une longue marche, voyant qu'il ne pouvait rejoindre ses compagnons, il rentrait. Tous comprirent et montrèrent le poing au bailli. Mais la perte de sa fille affligeait tellement le pauvre homme que je présume qu'ils le laissèrent au repos, bien que l'histoire n'en souffle mot.

Nous croyons peu aujourd'hui aux flûtes enchantées et au diable fait homme pour débarrasser une petite ville des rats et souris qui la dévorent. Aussi bien faisons-nous. Cependant tout conte, toute légende, toute *saga*, (c'est-à-dire une tradition historique et mystique) quelle que soit sa nature et sa nationalité, a dû prendre racine dans un fait réel. Voilà ce dont il faut bien se persuader, et je vous reconnais le droit de me dire : « Tout cela est fort joli, mais racontez-

Le diabolique musicien continuait à souffler dans sa flûte. (P. 56, col. 2.)

nous maintenant les origines du ratier de Hameln? » Je vais essayer de vous satisfaire, d'autant plus volontiers que cette saga reste une des plus populaires de celles qui ont cours au delà du Rhin.

*A suivre.* FRÉDÉRIC DILLAYE.



# 1881

L'année dans laquelle nous allons entrer porte un millésime curieux. Celui-ci est formé des deux nombres 18 et 81, ce dernier étant le nombre 18 retourné. Sans doute le même cas s'était déjà présenté en 1221, 1331, 1771, et se retrouvera en 1991, 2002, 2112, etc. Mais pour la *première* et *unique* fois dans le cours des âges, la somme des chiffres de 1881 est précisément égale à ce même nombre 18.

En l'an 8118 seulement, on observera un phénomène presque pareil; la somme des chiffres sera redevenue égale à 18, mais elle ne correspondra qu'au nombre 81 retourné.

Le nombre 1881 est divisible par 9, par 11 et par 19; ce dernier caractère, comme nous allons le dire tout à l'heure, indique, au point de vue astronomique, un phénomène important. 1881 est le 19e multiple de 99; les premiers ont été: 198,297,396...Remarquez-vous comment ces nombres sont formés? Jusqu'au 10e multiple, le chiffre du milieu est toujours 9, les chiffres à gauche se succèdent dans leur ordre régulier et le chiffre de droite est toujours le complément à 9 du chiffre de gauche. Exemple : quel est le 9e multipe de 99? C'est 891. Vous remarquerez que le 9e multiplie ne commence pas par 9, mais par le chiffre qui précède immédiatement; il en est de même pour tous les autres. Nous écrirons donc de suite les différents multiples : le 7e multiple de 99 est 693; le 4e est 396. A partir de l'an 1000, les multiples de 99 ont quatre chiffres : le premier est toujours 1, le troisième toujours 8, et les deux autres chiffres s'obtiennent en suivant la même règle que celle que nous venons de donner.

Le 15e multiple (10 + 5) de 99 est 1485; le 19e multiple (10 + 9) est 1881.

Les Juifs comptent encore aujourd'hui les années à partir de la création du monde. Pour eux, l'année dans laquelle nous entrons est la 5641e. Ai-je besoin d'ajouter que cette date ne repose sur aucune base sérieuse bien que quelques historiens aient indiqué non seulement la date, mais le jour et l'heure de la création du monde!

Toutes les nations européennes font dater leurs années de la naissance de Jésus-Christ; l'année 1881 est la 1881e depuis l'*ère chrétienne*. D'où vient le mot *ère?* Les étymologistes ont essayé de le faire dériver du grec, du latin, de l'arabe... Quelques-uns ont supposé que ce mot qu'on écrivait en latin *aera*, était formé des premières lettres de la formule *ab exordio regni Augusti* (du commencement du règne d'Auguste), formule qu'on écrivait en abrégé : a. e. r. a. M. Littré, après plusieurs autres étymologistes, suppose simplement que le mot latin *aera*, qui signifie nombre, chiffre, d'où époque, est le pluriel d'un mot qui veut dire cuivre; il signifierait par conséquent morceaux de cuivre, pièces, d'où nombre.

C'est 532 ans après la mort du Christ qu'un moine nommé Denys le Petit, à cause de sa très petite taille, proposa de compter les années à partir de la naissance de Jésus-Christ. Denys établit que Jésus était venu au monde le 25 décembre de l'an de Rome 753, et l'année suivante, l'année 754 de Rome, devint la première de l'ère *dyonisienne* ou chrétienne. Notre année ne commençant pas au 25 décembre, mais au 1er janvier, notre ère est postérieure de sept jours à la naissance du Christ.

On pourrait presque écrire un volume sur les ères qui ont été successivement adoptées par les différents peuples. Citons seulement :

L'*ère de la fondation de Rome*, naturellement adoptée par les Romains;

L'*ère de Nabonassar*, qui commença 747 ans avant Jésus-Christ, et qui était adoptée à Babylone.

L'*ère olympique*, dont se servaient les Grecs et qui datait de la reprise des jeux olympiques, 776 ans avant Jésus-Christ.

Il y a cependant deux ères dont il convient de dire un mot.

L'ère mahométane ou de l'*hégire* correspond à l'année 623 de l'ère chrétienne. Le mot hégire signifie fuite. Ce n'est pas la date de la naissance ou de la mort du prophète qui a été choisie comme origine des années, mais la date qui correspond à la fuite de Mahomet, lorsqu'il quitta la Mecque pour se réfugier à Médine.

« Il peut paraître extraordinaire qu'on ait choisi cette circonstance comme le point culminant de la vie du prophète; mais Mahomet ne fut jamais plus grand qu'à l'époque où, fugitif la veille, il devint le lendemain conquérant. »

Enfin, en 1793, la Convention nationale décida que l'ère républicaine commencerait au solstice d'automne de l'année 1792; c'est fut l'an I de la République. L'année avait douze mois de 30 jours, ce qui fait 360 jours; elle se terminait par cinq jours complémentaires appelés *sans-culottides*[1]. Tous les quatre ans, on ajoutait un sixième jour complémentaire qui s'appelait : *jour de la révolution*.

Pour nous résumer, l'an 1881 est :

La 5641e année de la computation juive;
La 2634e » de la fondation de Rome;
La 1298e » de l'hégire;
La 89e » de l'ère républicaine.

1. L'expression de *Sans-culottes*, qui désignait les révolutionnaires exclusifs est due au député Maury qui, interrompu à la tribune par des femme qui assistaient à la séance, s'écria : « Faites donc taire ces sans culottes. »



Une observation curieuse. Pour tous les peuples qui ont adopté le calendrier grégorien et qui commencent l'année au 1er janvier, il est nouvel an à minuit, le 31 décembre. Mais cette heure de minuit est déterminée par le passage du soleil au méridien, et le soleil met un jour entier à parcourir tous les méridiens de la terre. Donc il n'est pas le 1er janvier pour toutes les villes de la terre au même instant, pour la même raison qui fait que deux villes différentes n'ont pas simultanément la même heure. Dans quelle ville la *nouvelle année* commence-t-elle? En d'autres termes, quel est le méridien choisi pour point de départ? Il a déjà été répondu à cette question dans le *Journal de la Jeunesse*, et nous renvoyons nos lecteurs à l'article qui porte ce titre : « Où commence l'année[1]. »

Si nous jetons les yeux sur un almanach, nous trouvons quelques indications qui, en général, ne sont pas comprises du lecteur. C'est ainsi que nous voyons qu'en 1881 le *nombre d'or* est 1. Voici ce que cela signifie.

L'année grecque compta successivement 354, puis 360, puis 365 jours. Tous ces nombres avaient leur raison d'être. On appelait autrefois année le temps pendant lequel la Lune décrit douze cercles autour de la Terre. Comme la Lune décrit son orbite en 29 jours et demi, cela donnait un nombre de 12 fois 29,5, soit 354 jours. Cette année lunaire, que les Israélites ont d'ailleurs conservée dans leur calendrier religieux, présentait un grave inconvénient : le premier jour de l'année tombait successivement dans les différentes saisons.

Les Grecs ajoutèrent d'abord six jours afin d'obtenir le nombre sacré 360, puis cinq nouveaux jours, ce qui revenait à remplacer l'année lunaire par une année solaire; on sait, en effet, que la Terre tourne autour du Soleil en 365 jours environ.

Bien que ce changement fût devenu nécessaire, il ne laissait pas que de troubler les Grecs. Certaines fêtes, suivant l'ordre des oracles, devaient être célébrées aux mêmes jours de l'année et aux mêmes phases de la Lune. Comment concilier ces deux conditions dans l'année solaire?

Un astronome athénien qui vivait 500 ans avant notre ère, Méton, remarqua qu'au bout de 235 lunaisons, la Terre et le Soleil étaient revenus dans les mêmes positions respectives, ce qui veut dire encore qu'au bout de 19 années solaires, la Lune se retrouvait au même jour dans la même phase; on pouvait donc, tous les 19 ans, célébrer à la même date les fêtes ordonnées par les oracles. Méton exposa son système pendant les fêtes d'Olympie; le peuple, enthousiamé par cette découverte, décida qu'elle serait inscrite en *lettres d'or* sur les monuments publics. De là le nom de *nombres d'or* donnés à tous ceux dont se compose la période de Méton. Ainsi, il y a 19 nombres d'or : 1, 2, 3... 18, 19. En 1881 commence la période de 19 années, imaginée par Méton.

1. Voy. vol. III, page 52.

Le 1er janvier 1881, la Lune est nouvelle, ce qui es exprimé sur les almanachs par ces mots : l'épacte (c'est-à-dire l'âge de la lune), est zéro. Ce phénomène ne se représentera, à la même date, que dans 19 ans. Les anciens n'auraient pas manqué de fêter d'une manière spéciale cette coïncidence du premier jour de l'année et du premier jour de la Lune. On sait que les Néoménies (nouvelles lunes) étaient consacrées par des cérémonies religieuses et profanes.

On se rendait sur une montagne élevée; les prêtres priaient notre satellite de leur être propice et hasardaient de vagues prophéties sur ce qui devait arriver dans le cours du nouveau mois. On célébrait des sacrifices en l'honneur des dieux, sacrifices qui étaient suivis d'un grand repas. Le célèbre naturaliste Buffon raconte qu'on avait apporté d'Asie en Grèce des paons, et qu'ils étaient si rares qu'à Athènes on les montrait au peuple à chaque néoménie. Apollon avait reçu le nom de *Néoménien* parce qu'il était particulièrement honoré à l'époque de la nouvelle lune.

Le 1er janvier 1881 tombe un samedi, ce qui avait déjà eu lieu en 1876 et ce qui se reproduira en 1887, puis en 1898, en 1910...

ALBERT LÉVY.

# LES TAMBOURS[1]

## IV

### L'âme du tambour.

Au siècle suivant, le tambour continua d'autant mieux à se faire apprécier que de l'aveu d'un des plus grands hommes de guerre de l'époque, il eut une part très honorable à toutes les grandes actions militaires des Français.

Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoi, reprenant avec la grande autorité de sa parole les déclarations que Toinot Arbeau avait faites un siècle et demi auparavant, déclare indispensable à la bonne conduite et discipline des troupes la *mesure* que battent le tambour et le fifre. « Il n'y a personne, dit-il, qui n'ait vu danser des gens pendant toute une nuit, en faisant des sauts et des haut-le-corps continuels. Que l'on prenne un homme, qu'on le fasse danser deux heures seulement sans musique et que l'on voit s'il résistera Or, si quelqu'un me demande quel air il faut jouer pour faire marcher un homme, je lui répondrai que tous les airs à deux et trois temps qui se jouent sur le tambour et avec le fifre y sont propres, et qu'il n'y a qu'à choisir les plus convenables. D'ailleurs, j'affirme qu'il est impossible de charger vigoureusement l'ennemi sans cette cadence, car sans cela un bataillon arrive toujours sur lui les rangs ouverts. »

1. Suite. — Voy. pages 28 et 42.



Étant donné la façon dont la guerre se faisait alors, l'utilité du tambour ne saurait être plus hautement, ni plus magistralement démontrée et l'on peut vraiment s'en tenir à cet illustre témoignage.

Au temps où écrivait Maurice de Saxe, c'est-à-dire au milieu du dix-huitième siècle, le beau temps était donc pleinement venu pour la bruyante corporation qui, dans chaque corps militaire, comptait de nombreux représentants tenant, selon le cas, à la tête ou sur le flanc des troupes, une place d'honneur où ils se faisaient autant remarquer qu'entendre quand ils fonctionnaient sous les ordres de ce chef, de ce *major* dont nous n'avons encore rien dit, bien que sa présence dans l'armée remonte presque au premier âge de l'institution même des tambours.

Exigea-t-on dès le principe de ce directeur de la musique à percussion la taille gigantesque dont il fait preuve de nos jours, et qui souvent atteint de telles proportions qu'on s'explique aisément l'exclamation du gamin toisant ébahi le long personnage :

« Quelle belle vue on doit avoir de là-haut ! »

Le tambour-major fut-il, dès le principe comme à présent, doré, brodé, galonné, empanaché, haut botté, haut coiffé, nous ne le croyons pas. C'est là un luxe, une ostentation relativement récente dérivant des chefs de corps qui, paraît-il, à une certaine époque, poussèrent si loin les choses, que des ordonnances durent intervenir pour mettre un frein à des fantaisies qui prenaient tout à fait le caractère de l'extravagance.

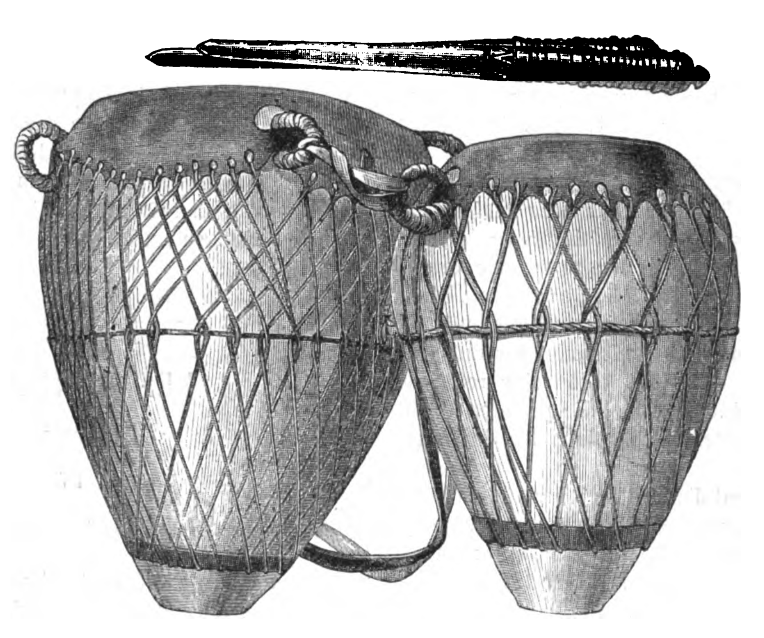
Ce qu'il y a de certain cependant c'est que, même à l'origine, le chef tambour portait cette canne, cette fameuse canne dont nous avons tous admiré les superbes évolutions, et dont tous, certainement, nous avons un beau jour tâché d'imiter la crâne mais innocente manœuvre.

Innocente, ai-je dit : Or, écoutez ce que je lis dans un petit livre publié sous Louis XIII par un Montgomery, descendant sans doute de celui qui fut le malencontreux partenaire d'Henri II

« En chaque compagnie il doit y avoir un tambour et un fifre, car le fifre orne une compagnie. Par dessus eux, doit être un tambour-colonel[1] lequel ne porte point de caisse[2] mais il a un valet ou sous-tambour qui la porte ; quant à lui, il porte un bâton sans fer, *avec lequel il bâtonne fort bien les tambours quand ils manquent à leur devoir....* »

De telle sorte que la canne de pure parade aujourd'hui eut jadis certain caractère d'*utilité*, qui n'est fait ni pour le recommander à notre admiration ni pour flatter l'amour-propre professionnel des tambours. Ce qui prouve qu'il ne faut ni se fier aux apparences, ni juger des ancêtres sur les descendants.

Je vois d'ailleurs dans le petit livre qu'en ce temps-là on exigeait d'un tambour-colonel qu'il fut *rusé* : cette condition serait-elle fidèlement remplie de nos jours ? qu'il ne fût pas *causeur* : — de nos jours le tambour - major passe pour être assez loquace — enfin qu'il parlât *plusieurs langues :* — je crois que de nos jours... Mais à quoi bon ces rapprochements entre une race disparue et une race qui va disparaître.



Tambours persans. (P. 61, col. 1.)

Mieux vaut que nous allions çà et là recueillir, à travers le monde et à travers l'histoire, quelques traits caractérisant ce que nous pourrions appeler le rôle psychologique et légendaire du tambour.

Allons d'abord un peu plus loin, en cet extrême Orient, dont les peuples s'enorgueillissent d'une sorte d'immuable passé auprès duquel toutes nos plus vieilles histoires ne seraient que comme des souvenirs d'hier. Chez les Chinois dont les tambours, timbales et tympanums dateraient de temps immémoriaux — sans préjudice du *logong* ou tam-tam, qui tient à la fois de la cloche par le timbre et du tambour par la forme aussi bien que par la façon d'en jouer.

Là-bas, le tambour chinois proprement dit est une espèce de barillet, fixé perpendiculairement à sa surface de *frappe* entre quatre pieds, ce qui en fait un instrument stationnaire, — au contraire du gong qui est portatif. — Un de ces tambours est déposé dans

1. On l'appela plus tard tambour *général*, ce ne fut qu'en 1651, qu'il reçut officiellement le nom de tambour *major*, reste à savoir si ce fut à cause de cette qualification de *plus grand* qu'on le choisit de haute taille, ou si ce fut la haute taille, déjà obligatoire, qui lui fit donner ce nom.

2. Nous voyons que déjà l'instrument portait le nom de caisse.



chaque corps de garde, dans chaque édifice où la nuit se fait un guet quelconque, et c'est en frappant sur l'instrument à des moments déterminés, que les soldats chargés de la veille font savoir qu'ils s'acquittent régulièrement de leur devoir. C'est le tambour contrôleur.

Les Chinois ont, en outre, ce qu'ils appellent le *tambour d'audience*, c'est-à-dire un instrument qui est tantôt leur tambour ordinaire, mais avec des proportions colossales, tantôt une espèce de chose creuse faite de bois léger en forme de poisson qui rend un son assez retentissant quand on la frappe. Quelle qu'en soit la nature, ce tambour est suspendu à l'entrée de la maison, de la tente, de l'édifice public qu'occupent les chefs militaires ou les magistrats; et il suffit de faire résonner sur le tambour ou sur le poisson pour obtenir audience du notable personnage qui doit même monter aussitôt à son tribunal, si c'est un plaignant qui lui vient inopinément demander justice.

Chez les Perses, tambours et timbales dominent de leurs sons la plupart des mélodies barbares (du moins pour nos oreilles) qui composent la musique nationale, et un corps de cavalerie spéciale marche, comme autrefois chez nous les régiments montés, à la suite de timbaliers qui, juchés sur de hautes selles, frappent vigoureusement sur de profondes timbales, mais quand les armées se mettent en campagne pour guerroyer, elles sont en outre accompagnées de derviches qui doivent exalter le courage des soldats en chantant les exploits des ancêtres avec accompagnement d'une espèce de *tympanum* qui forme sourdine à leur voix nasillarde.



Tambours de l'Afrique centrale. (P. 62, col. 1.)

Dans l'Inde où le nakara antique est toujours fort répandu, certains charmeurs de serpents joignent, aux sons légers et filés d'une flûte particulière, le petit roulement monotone d'un tambourin minuscule.

En Abyssinie, depuis des temps fort reculés — car on a la preuve qu'au dixième siècle il en était déjà ainsi — la proclamation des actes de l'autorité se fait au son d'une timbale nommée *nogarit* qui est, comme autrefois dans l'Inde, l'emblême du pouvoir royal, si bien que quand le roi veut élever un de ses officiers à la dignité de gouverneur ou lieutenant général de province, c'est en lui remettant publiquement une timbale et un étendard qu'il procède à son investiture.

Les timbales du pays sont du reste de deux sortes

Au Darfour, l'on tient aussi en grand honneur la timbale parce qu'on est convaincu qu'elle ne résonne qu'en répandant de bienfaisantes influences.

Nous pourrions d'ailleurs parcourir presque toute l'Afrique en trouvant à chaque pas, pour ainsi dire, le tambour investi d'un certain prestige. On dirait que l'idée d'attribution d'une âme au tambour soit générale parmi les nations nègres. En tel lieu l'office de tambour est regardé comme un des plus honorables (et des plus avantageux), parce qu'il confère à celui qui en est investi le privilège d'approcher le monarque ; en tel autre, où le tambour est fait d'un fragment de tronc d'arbre creux, couvert d'une oreille d'éléphant, les soldats les plus vaillants considèrent comme une haute récompense de leurs exploits l'honneur de suspendre au tambour de la nation le crâne des principaux ennemis.

Ici ce sont des porte-tambours spéciaux qui, suivant les combattants, ont pour mission de proclamer bien haut, en frappant sur leur instrument, le nom des guerriers qui semblent manquer de courage ou d'audace ; là les monarques ont auprès d'eux des espèces de bardes ou ménestrels appelés *griots* qui, à l'ordinaire, chantent l'antiquité, la noblesse ou la valeur des princes en s'accompagnant d'un petit tambour qu'ils frappent avec deux petites baguettes ; et, dans les grandes occasions, sont seuls autorisés à porter et battre l'*olamba*, tambour royal, que nul de la nation ne saurait entendre sans être pris d'un profond sentiment de vénération.

Au surplus les tribus primitives des zones torrides ne sont pas seules à professer la croyance en l'influence secrète du tambour, car les populations à demi sauvages des terres glaciales sembleraient même enchérir sur elles à cet égard.

Chez les peuplades avoisinant la mer, le tambour, sorte de *tympanum* dont le roulement sourd est reconnu souverain pour éloigner les mauvais esprits et appeler les bons génies, est ordinairement fait de vertèbres ou de côtes de baleine couvertes de peau de phoque. Dans l'intérieur des terres, chez les Lapons par exemple, il est formé d'un tronçon de pin ou de bouleau, choisi à une certaine exposition, coupé en prononçant de certaines formules et qu'on garnit d'une peau de renne. C'est là l'instrument connu dans l'histoire mythologique et superstitieuse des peuples du Nord sous le nom de tambour runique.

Notons que la peau tendue sur ce tambour est chamarrée d'un grand nombre de figures représentant symboliquement les dieux et les génies, qui même pour celles de ces tribus qui professent la religion chrétienne, sont encore censés présider aux destinées humaines. Au cercle supérieur du tambour sont attachés, formant des chaînes assez longues, beaucoup d'anneaux de laiton qui, à la moindre vibration de l'instrument, rendent un bruit caractéristique. Le marteau destiné à frapper la peau est ordinairement fait d'un *bois* de renne.

Les Lapons ont pour leur tambour une vénération d'autant plus grande qu'ils lui attribuent un pouvoir magique illimité. Ils y ont recours aussi bien pour des invocations propitiatoires que pour la prédiction de l'avenir : pour la révélation des remèdes ou pratiques à employer contre les maladies qu'en tout autre cas exigeant l'intervention des intelligences célestes.

Or, si les Lapons sont à peu près seuls aujourd'hui sur notre continent à croire ainsi au pouvoir magique du tambour, l'époque n'est pas encore bien reculée où cette croyance était à peu près générale parmi les peuples de l'Europe septentrionale.

Descartes, le philosophe, qui habita Stockholm où il mourut au milieu du dix-septième siècle en rapporte un trait assez fantaisiste. Il avait entendu, en Suède, disait-il, des gens, d'ailleurs très instruits, lui affirmer sérieusement qu'un tambour recouvert d'une peau de brebis, ne serait pas mis en vibration par le bruit d'un tambour couvert d'une peau de loup.

Quand on peut le juger capable d'un tel discernement posthume, quelles vertus surnaturelles refuserait-on au tambour ?

Aucune assurément, et nous pouvons, je crois, tirer l'échelle sur ce pis-aller de la superstition.

Chez nous on ne confia jamais au tambour un rôle fatidique, et s'il se trouva, ou se trouve encore mêlé parfois à notre vie civile, c'est en gardant le caractère d'instrument essentiellement militaire dont il ne semble pouvoir se dépouiller[1].

En cas d'émeute, de résistance à l'autorité, c'est lui qui, comme porte-parole de la loi, appuie les trois sommations légales et traditionnelles. Mais, qui le bat alors, sinon un militaire appartenant à la troupe qui fera usage de ses armes si la foule ne se disperse pas.

Au lycée et dans quelques autres écoles nationales, c'est le tambour qui sépare par ses roulements les heures d'études des heures de récréation. Là, en vérité, c'est un *civil* qui le frappe ; mais n'est-ce pas un souvenir des ordonnances impériales qui organisèrent militairement les établissements scolaires.

Dans quelques promenades publiques, c'est le tambour qui, battant la retraite au coucher du soleil, annonce la fermeture des portes. Qui exécute cette batterie ? le tambour d'une compagnie de garde au poste voisin, etc. etc. Donc, chez nous répétons-le, le tambour est bien d'origine et d'essence militaire : et c'est en quoi d'ailleurs il jouit d'un prestige incontestable.

Vers le premier quart de ce siècle, époque où l'esprit d'antagonisme entre l'Angleterre et la France était encore très vif, un Anglais, qui ne se rappelait pas sans dépit certains évènements où le tambour français avait joué un rôle important : « Dans l'armée française, écrivait-il, pour toutes les évolutions de la charge et de l'attaque, le tambour marche toujours en tête et en frappant sur sa caisse *comme s'il croyait*

1. Autrefois dans les camps l'on faisait grand cas, comme agent révélateur du voisinage de l'ennemi, d'un tambour sur lequel on plaçait un verre d'eau dont on observait la surface qui, par ses frémissements, indiquait si quelque troupe marchait aux environs. Il n'y avait là d'ailleurs qu'un effet purement physique résultant de l'ébranlement du sol et de la trépidation.



*déjà tenir l'ennemi sous des baguettes.* On cherche chez tous à rendre une armée impuissante en lui coupant les vivres. Je recommande, si jamais nous avons une nouvelle guerre avec les Français de *crever autant que possible leur tambour.* »

Déclaration significative en vertu de laquelle nous pourrions presque nous demander si nous ne serions pas autorisés, nous aussi, à prêter une âme à notre tambour.

*A suivre.* EUGÈNE MULLER.

# LES ANIMAUX-MOUSSES

Les feuilles des plantes marines, et particulièrement celles du lin de mer qu'on rencontre sur tous les rivages septentrionaux, sont souvent recouvertes d'un réseau léger, transparent comme la gaze, qui, malgré sa finesse et sa délicatesse, donne une sensation rugueuse au toucher. Si on regarde une de ces feuilles avec une bonne loupe, on peut à peine retenir un cri d'admiration.

Ce qui, à première vue, paraissait une triste végétation parasite, devient, sous un grossissement de vingt diamètres, un tissu cristallin formé par l'agrégation de babouches minuscules, pressées les unes contre les autres et disposées en quinconce. Ces mignonnes chaussures n'étant destinées à aucune Ondine-Cendrillon, quel peut bien être leur usage?

Si notre plante est toute fraîchement sortie de l'eau, ou si nous l'y retrempons, la réponse ne se fera pas longtemps attendre. La surface entière s'animera peu à peu, et nous verrons sortir par l'ouverture des logettes des quantités prodigieuses de petits bras agiles s'agitant joyeusement.

Des êtres actifs et pleins de vie sont les habitants de ces jolis palais de cristal. L'entrée est gardée par six épines recourbées en dôme, au-dessus desquelles est tendue une délicate membrane fendue d'une petite boutonnière qui est la porte de sortie. C'est par là que nous apparaît l'habitant qui s'élève graduellement en étendant son corps, dont la partie supérieure se dégage de dedans en dehors comme les cornes du colimaçon. Il s'allonge, il s'allonge, et nous nous demandons comment il pouvait tenir dans un espace aussi restreint. La demeure est en effet trop basse de plafond pour le nain qui l'habite, et, comme la partie inférieure de son corps n'est pas rétractile, il est obligé quand il reste à la maison de se plier en V, position forcée qui ne paraît pas lui déplaire.

Quand il a atteint tout son développement, il sépare ses tentacules jusque-là réunis en faisceau, les étale en forme de clochette, et prend l'aspect d'une fragile fleur de cristal animée de mouvements vifs et gracieux. Les cils qui recouvrent les tentacules vibrent dans l'eau avec une rapidité vertigineuse; ils ont pour fonction de produire des courants qui entraînent la proie, et l'engouffrent dans la bouche placée au fonde de la clochette.

Vous pensez bien que la bouchée ne doit pas être fort grosse; mais ce que vous ne pouvez concevoir, c'est l'adresse avec laquelle elle est saisie, palpée, jugée, repoussée comme indigne ou admise à l'honneur d'être choisie, car nous avons affaire à des délicats.

Ces curieux animaux, si frêles et pourtant si vivaces, sont des représentants de la classe des Bryozoaires ou Animaux-mousses, ainsi baptisés par le célèbre micrographe Ehrenberg, à cause de la ressemblance qu'offrent leurs agrégations avec la végétation parasite qui recouvre si souvent les rochers et les bois submergés.

La nature, a-t-on dit, ne fait point de sauts; les Bryozoaires semblent prouver une fois de plus la vérité de cet aphorisme, tant ils forment la transition naturelle entre les Zoophytes et les derniers Mollusques. On les a pris longtemps pour des Polypes, et l'on pouvait s'y méprendre au premier coup d'œil; mais ces êtres microscopiques ne sont plus de simples sacs, des ébauches imparfaites d'animaux imparfaits, ce sont au contraire de petites merveilles admirablement constituées. Leur organisme est en progrès sur celui des Polypes : ils ont un pharynx, un œsophage, un gésier, où la nourriture est broyée avant de passer dans un second estomac, et des intestins!

La partie supérieure de leur corps est seule contractile, à l'exception des tentacules qui ne le sont pas du tout, et qui ont cette fois une nouvelle fonction à remplir en qualité d'organes respiratoires.

Les Bryozoaires ont un système nerveux, peu compliqué, il est vrai, mais enfin c'est un système nerveux. On l'a qualifié de *colonial*, parce que les filets nerveux qui parcourent la colonie relient les ganglions cérébraux des petits individus, si bien que l'un d'eux ne peut éprouver une émotion violente, sans que toute la communauté en ressente le contre-coup.

Chez les Bryozoaires que nous venons de voir, l'agrégation des cellules, formée par l'expansion de leurs corps incrustés de sels calcaires, est toujours appliquée sur quelque substance étrangère. Mais il en existe d'autres dont les logettes, en se greffant les unes sur les autres, constituent de faux polypiers justement appelés *testiers*, car chaque animal est enfermé dans un test rudimentaire qui suffit à le protéger.

Ces petits êtres ne vivent isolés que dans leur premier âge, et seulement quand ils ont mission de fonder une colonie. Nous ne pouvons ambitionner de les décrire tous, car les espèces sont nombreuses, et beaucoup sont encore peu connues. Nous nous bornerons à signaler leurs excentricités.

La cellule de quelques Animaux-mousses semble participer à l'activité de son propriétaire et jouit de la faculté de se mouvoir. « Lorsqu'on l'excite, dit M. Rymer Jones, elle s'incline vivement comme un rameau de sensitive qu'on touche avec le doigt. Elle tombe sur une de ses voisines; celle-ci se précipite sur une autre, celle-là sur une quatrième, et, au bout d'une seconde, toute

la communauté est mise en mouvement. Mais bientôt la tranquillité se rétablit, et les bras qui s'étaient repliés et retirés reparaissent et s'étendent de nouveau. »

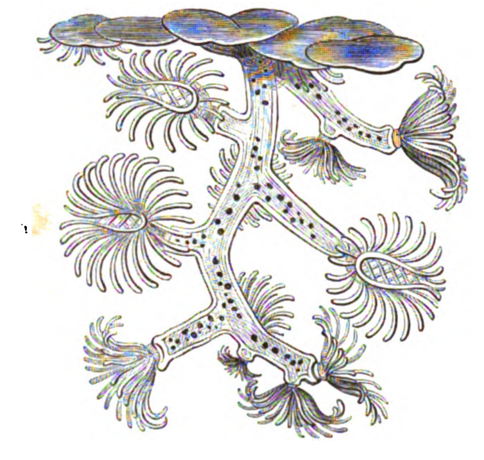
Quelques logettes sont pourvues d'un opercule, qu'une charnière musculaire ouvre et ferme à volonté, et le Bryozoaire, repu et fatigué, peut s'enfermer discrètement chez lui pour goûter le repos qu'il a bien gagné.

En fait de particularités curieuses, y en a-t-il de plus originales que la disposition de certains appendices de la *Cellaire avicule* vus au microscope? Imaginez à l'extérieur des cellules, sortes de petites hottes articulées les unes sur les autres, un tubercule auquel est attaché, par un cou flexible, un organe simulant parfaitement la tête dénudée d'un vautour, avec sa peau plissée et son bec puissant. Cette tête bizarre, si bizarrement placée, se balance sans cesse de droite à gauche, avec un mouvement assez vif, égal et continu, tenant son bec tout grand ouvert. Tout à coup le mouvement cesse, le bec se referme brusquement, puis le manège recommence. Quand deux têtes viennent à se rencontrer, elles se happent et se mordillent.

A quoi peuvent servir ces singuliers organes? Quel rôle jouent-ils dans les fonctions vitales de la Cellaire? Nul ne peut encore le dire. On a prétendu assez ingénieusement qu'ils avaient pour but de retenir de petites proies, jusqu'au moment où leur décomposition attirait en foule les animalcules nécessaires à l'alimentation de la Cellaire. Ce seraient donc des pourvoyeurs chargés de fournir les voies? Alors pourquoi chaque cellule n'est-elle pas munie de sa tête de vautour? et pourquoi beaucoup de Cellaires n'en ont-elles pas du tout? *Chi lo sà!*

Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que ces petites têtes s'agitent assez longtemps après la mort de la Cellaire.

D'autres individus de la même classe possèdent des appendices de construction différente appelés *vibracules*. Ce sont des espèces de balais de crin, qui vont et viennent constamment à la surface des cellules pour les entretenir en état de propreté.



Plumatelle cristalline. (P. 64, col. 2.)

Parmi les Mollusques à polypier, on connait surtout les *Flustres* et les *Eschares*, fixés seulement par leur base. Les plus remarquables sont les Flustres foliacées qui ressemblent à des feuilles profondément lobées, découpées dans du feutre ou de la corne. Elles sont d'un jaune foncé, rugueuses au toucher, et leur aspect peu brillant est loin de promettre les merveilles qu'elles découvrent à l'observateur.

Les cellules placées dos à dos sont disposées comme les alvéoles d'un rayon de miel, et protégées par quatre épines qui en défendent l'entrée.

Les Flustres peuvent atteindre un mètre en tous sens, et donner asile à une population deux fois et demie plus considérable que celle de la France. On a pu compter, dans un espace de 4 centimètres carrés, 36 000 cellules, habitées par autant d'actifs réclusionnaires, étalant dans la mer 396 000 tentacules, que Grand estime recouverts par 800 millions de cils vibratiles! Notez que chaque cil est indépendant, et peut s'agiter seul ou en nombreuse compagnie.



Flustre foliacée. (P. 64, col. 2.)

Voilà les merveilles que nous dévoile le microscope. Est-il nécessaire d'aller bien loin pour trouver un de ces curieux sujets d'étude? Non. L'étang le plus voisin nous offre un vaste champ de recherches : les *Plumatelles* diaphanes, les *Alcyonelles* spongieuses, les *Cristatelles* filamenteuses, sont communes dans toutes les eaux douces, fixées sur les vieux pilotis ou à la surface inférieure des feuilles du *Nymphea*. Il n'y a donc qu'à chercher pour trouver, et ceux qui voudront voir verront.

Mme Gustave Demoulin.





Il coupa deux beaux roseaux. (P. 66, col. 2.)

# MAMAN[1]

## IX

**M. Pichon forme un élève distingué. — Les réflexions d'un petit garçon le rendent tout rêveur.**

Un proverbe russe dit : « Le matin est plus sage que la veille »; en d'autres termes : « la nuit porte conseil. »

Quand M. Pichon se réveilla le lendemain matin, il commença par se frotter les yeux et se dit comme tous les matins :

« Où en sommes-nous? »

Ses yeux tombèrent sur le paquet de joujoux :

« Pas possible, s'écria-t-il; comment, j'ai eu cette audace-là! Il faut croire que j'avais la tête un peu montée! Non! non! je ne serai jamais assez hardi pour leur mettre cela dans la main de but en blanc; d'abord, je ne saurais pas comment m'y prendre! Ma foi, puisque c'est acheté, les petits de Saumur en profiteront. J'enverrai le paquet par une occasion; et même, mieux que cela, je ferai la commission moi-même. Mon neveu ne sera pas surpris, non! c'est le chat! »

Là-dessus, il prit un trousseau de clefs et ouvrit, non sans peine, un coffre énorme, dans la construction duquel il entrait beaucoup plus de fer que de bois, et beaucoup plus de bois que d'art. Il mit le paquet de joujoux en sûreté dans un compartiment où il y avait une certaine quantité de pièces de monnaie de toute espèce. D'un autre compartiment, il tira une chemise, la plus blanche et la plus empesée qu'il put trouver, et la déposa sur son lit. A vrai dire, ce n'était pas son jour de chemise blanche; mais il faut savoir parfois rompre avec ses habitudes pour se mettre à la hauteur des circonstances.

Ensuite il se fit la barbe avec tant de soin et de si près que toute la peau de sa figure s'enflamma et devint aussi rouge que la carapace d'un homard. Une fois habillé, il commença à arrimer dans ses poches nombreuses les différents objets qui lui étaient nécessaires pour sa longue traversée. Quand il en fut arrivé à la pipe, il la repoussa, ayant fait un ferme propos de ne point fumer en conduisant le percepteur et sa famille. Cependant, il songea au retour, et s'étant assuré que la pipe ne se sentait pas trop à travers le porte-pipe, il la relégua au fond d'une de ses poches les plus secrètes, au risque de la casser en s'asseyant dessus.

« Voilà notre ami Pichon, qui a été si complaisant, » dit le capitaine Maulevrier en présentant « notre ami Pichon » à M. et à Mme Gilbert.

« Ç'a été un plaisir, » répondit l'ami Pichon avec une confusion qui n'avait rien d'affecté, et il regarda timidement Mme Gilbert en dessous. Toisant les deux enfants qui le considéraient de loin, il alla droit à eux et leur demanda s'ils étaient contents d'aller en voiture. Naturellement, ils étaient très contents.

« Elle est très belle, votre voiture, lui dit le petit garçon.

— Elle n'est pas laide, répondit Pichon en se rengorgeant.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

— Est-ce qu'ils sont méchants, vos chevaux? demanda la petite fille d'un air sérieux.

— Oh non! ma petite demoiselle, doux comme des agneaux.

— Et puis, ajouta le petit garçon d'un air entendu, tu sais ce que disait hier le capitaine Maulevrier : M. Pichon conduit très bien. »

M. Pichon regretta de ne pas avoir apporté son paquet de joujoux. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ce regret; il était l'heure. Il grimpa sur son siège et fouetta ses chevaux.

A chaque côte, M. Pichon avait l'habitude de descendre pour se dégourdir les jambes. A la première côte, il eut soin de marcher à la hauteur du coupé; mais il n'osa pas regarder dedans de peur d'être indiscret.

A la seconde côte, il risqua un timide coup d'œil. M. et Mme Gilbert causaient tranquillement, les deux enfants lui adressaient des signes de tête, comme à une vieille connaissance.

A la troisième côte, il prit son courage à deux mains, et s'adressant à Mme Gilbert, il lui dit :

« Si le petit monsieur et la petite demoiselle ont des fourmis dans les jambes, ils peuvent descendre pour se dégourdir un peu, je veillerai bien sur eux. »

Les enfants regardèrent leur mère avec des yeux suppliants; justement ils avaient des fourmis dans les jambes, et puis il faisait très beau temps, et les talus des fossés étaient pleins de fleurettes.

Mme Gilbert fit un petit signe de tête et les deux enfants battirent des mains. M. Pichon fit arrêter son attelage, ouvrit la portière et prit successivement les deux enfants, qu'il déposa sur la route avec un grand luxe de précautions. S'il ne les embrassa pas pour sa peine, ce n'est pas faute d'en avoir grande envie, c'est qu'il n'osa pas.

« Marchez bien sagement et ne vous échauffez pas, » dit Mme Gilbert aux deux enfants.

Le petit garçon vint se placer à la droite de M. Pichon et la petite fille à la droite de son frère.

Comme ils n'étaient ni sottement timides ni empruntés, ils lui firent sur tout ce qu'ils voyaient une foule de questions auxquelles il répondit de son mieux. Bientôt ce fut à lui d'interroger et à eux de répondre. D'abord il s'enquit de leurs noms. Le petit garçon s'appelait Georges « comme son grand-père »; la petite fille s'appelait Louise, « comme sa bonne petite tante ».

« Est-ce qu'elle ressemble à votre maman, cette bonne petite tante? »

La petite fille, embarrassée, regarda son frère, qui répondit :

« Oui, elle lui ressemble.

— Est-ce qu'elle est mariée? demanda M. Pichon, en regardant le bleu clair du ciel à travers les feuilles menues d'un gros cormier.

— Non! » répondirent les deux enfants.

Et M. Pichon pensa tout de suite au capitaine Maulevrier, et garda quelques instants le silence.

Tout à coup le petit garçon se baissa pour ramasser un bâton d'épines dans la poussière de la route.

« N'y touchez pas, dit vivement M. Pichon; on ne sait pas si celui qui l'a perdu avait les mains propres! »

Le petit garçon n'insista pas; seulement il dit :

« C'est dommage, ça m'aurait fait une belle canne. »

M. Pichon, sans prononcer une seule parole, franchit le fossé de la route, escalada le talus, et, tirant un couteau de sa poche, coupa deux beaux roseaux bien unis et bien droits, et revint près des enfants en disant :

« Vous aurez chacun une canne! »

Les deux enfants se regardèrent, muets de surprise et d'admiration. En un tour de main, M. Pichon eut fait de ses deux roseaux deux cannes très présentables.

« Oh merci! monsieur Pichon! » s'écrièrent-ils chacun à leur tour quand M. Pichon le leur tendit, en commençant par « la demoiselle », car M. Pichon savait vivre.

Le premier usage que firent les deux enfants de leurs cannes, ce fut de s'appuyer dessus avec des airs graves, comme des voyageurs fatigués, en déclarant que « c'était joliment commode pour marcher! » Ensuite ils se précipitèrent vers la diligence pour faire admirer leurs cannes à leurs parents.

M. Pichon les devança vivement :

« Pas si près des roues! » leur cria-t-il en étendant le manche de son fouet comme une barrière.

Le papa et la maman admirèrent les cannes, et Mme Gilbert remercia le conducteur du regard en lui adressant un petit signe de tête qui voulait dire : « En vérité, vous les gâtez. »

A plusieurs reprises, les enfants avaient essayé d'apercevoir Marie, qui était dans l'intérieur. Mais Marie causait avec une bonne femme de la campagne et ne songeait point à regarder ce qui se passait sur la route.

« Marie aimerait peut-être à descendre aussi, dit la petite Louise à M. Pichon; elle est toute seule et elle doit s'ennuyer.

— Nous lui demanderons à la prochaine côte si elle veut descendre, répondit complaisamment M. Pichon; maintenant il est trop tard. »

Comme les enfants s'étaient remis à marcher gravement sur l'accotement de la route en s'appuyant sur leurs cannes, M. Pichon s'approcha du coupé et dit à Mme Gilbert.

« Les petits messieurs aiment quelquefois à monter avec le conducteur pour conduire les chevaux. Si vous vouliez permettre à M. Georges de monter avec moi, j'aurais bien soin de lui, et il s'amuserait comme tout!

— C'est lui qui vous l'a demandé? dit le capitaine Gilbert.

— Non, monsieur, c'est une idée qui m'est venue; parce qu'il est si gentil que j'aimerais à lui faire plaisir, voilà tout; même je n'ai pas voulu parler de cela



devant lui pour qu'il n'ait pas le cœur gros, si la chose ne vous plaît pas.

— Il n'y a pas de danger? demanda Mme Gilbert à son mari.

— Avec un conducteur comme M. Pichon, il n'y pas l'ombre de danger. Je sais qu'on peut se fier à lui.

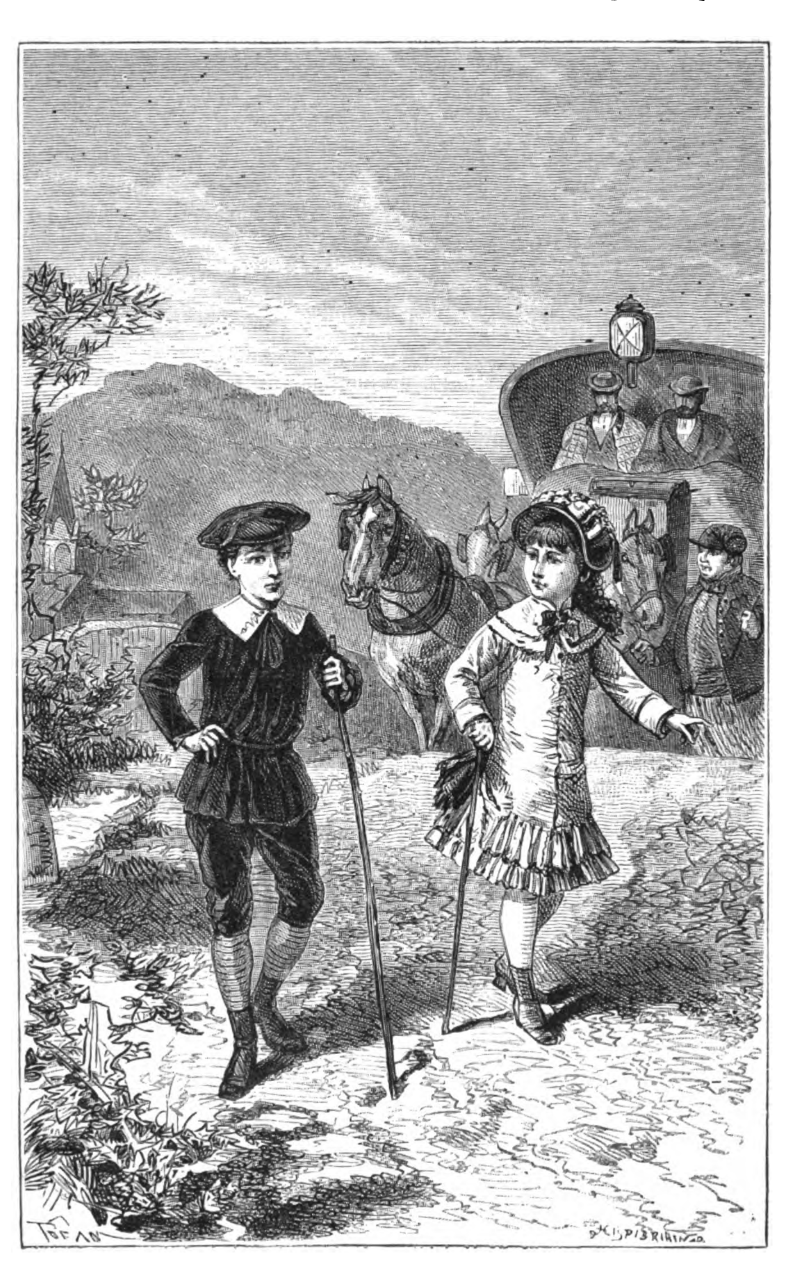
— On le peut, répondit simplement M. Pichon.

— Eh bien! monsieur Pichon, puisque vous voulez bien vous embarrasser de lui...

— Embarrasser, madame, dit M. Pichon d'un ton de reproche.

— Je lui permets de monter avec vous, et je vous remercie mille fois de votre complaisance. »

M. Pichon rejoignit les deux enfants, et les parents s'amusèrent à regarder le coup de théâtre. De la voiture on n'entendait pas le dialogue, mais il était facile de deviner les paroles en voyant les gestes. D'abord, Georges s'arrêta tout surpris et devint rouge comme une cerise. Ensuite il se tourna vers la diligence. Ses parents ayant du geste confirmé les paroles de M. Pichon, il se mit à sautiller en tournant sur lui-même et en battant des mains. Louise le regardait avec stupeur.



Ils s'appuyèrent dessus avec des airs graves. (P. 66, col. 2.)

« Comprends-tu, Louise, je vais conduire les chevaux! » dit-il avec une gravité pleine d'importance.

Et il ajouta aussitôt :

« Sois tranquille, je ne ferai pas verser la voiture! »

Louise lança sur lui des regards pleins d'admiration, comme sur un héros destiné à accomplir de grandes choses. Quand la diligence fut arrivée sur le plateau, Louise rentra dans le coupé, et Georges fut hissé sur le siège du conducteur.

A la côte suivante, Louise descendit du coupé et Georges de son siège. Georges avait cet air tout particulier des gens qui ont beaucoup vu et beaucoup appris.

« On n'a pas besoin de moi pour le moment, dit-il d'un air capable ; aux montées, les chevaux vont tout seuls. Oh! si tu savais, ajouta-t-il à demi-voix, comme c'est difficile et dangereux de conduire, mais comme c'est amusant! Tu tires les guides de ce côté, les chevaux vont de l'autre côté; tu tires de ce côté-là, et les chevaux vont de ce côté-ci. Tu comprends bien? Mais il faut savoir tirer! Sans cela, si tu tires trop fort, les chevaux s'en vont dans le fossé et la diligence fait la culbute avec tous ceux qui sont dedans, patatras! Et puis, tu sais, la diligence doit toujours suivre la droite de la route pour ne point se cogner contre les voitures qui viennent; et alors, quand il y a déjà à droite une voiture devant vous, qui va moins vite que vous, on tourne à gauche pour la dépasser, tiens! comme ça; et puis on regagne sa droite, comme ça. Je te réponds qu'il ne faut pas perdre la tête. Aussi j'avais toujours l'œil sur *mes* chevaux. Et à la descente d'une côte, sais-tu ce qu'on fait?

— Non, répondit Louise ingénument.

— Au fait, reprit Georges d'un ton protecteur, tu ne peux pas le savoir, toi, tu es une petite fille.

— Il y a des dames qui conduisent, » objecta timidement la petite fille.

Cet argument étonna le jeune conducteur, mais pas pour longtemps.

« C'est vrai, reprit-il d'un air triomphant, il y des dames qui conduisent, mais pas des diligences! Aux descentes, pour empêcher la diligence de rouler trop vite et de bousculer les chevaux, on tourne une manivelle qui ressemble à la poignée d'un moulin à café, mais qui est bien plus grosse. Alors il y a une machine qui marche et qui applique une autre machine contre les roues; alors ça frotte et les roues ne tournent plus si vite. Comprends-tu? »

Louise fit signe qu'elle comprenait; mais quelque chose avertit son frère qu'il abusait de ses avantages et de sa supériorité. Il se hâta d'ajouter :

« C'est joliment dur, va, les guides, et j'en ai les mains toutes coupées. La manivelle pour les descentes, je n'ai pas pu la faire tourner : c'était trop fort pour moi. »

Content d'avoir fait cet aveu magnanime, il reprit d'un ton confidentiel :

« M. Pichon dit que je l'ai joliment aidé, et que je pourrais conduire sans accrocher et sans verser. Je demanderai à papa s'il veut que je sois conducteur! »

Louise poussa un petit soupir. Elle n'était pas jalouse de son frère; mais cela lui faisait quelque chose pourtant de voir qu'il eût suffi de si peu de temps pour mettre entre eux un si grand intervalle. Il la mépriserait peut-être, et il ne serait plus aussi gentil avec elle.

« T'es-tu ennuyée pendant que je n'étais pas là? lui demanda Georges en lui prenant la main.

— Un peu, mais pas beaucoup, parce que maman m'a raconté des histoires, et puis j'ai lu un peu dans mon livre où il y a des images.

— Parce que, répondit Georges en se penchant pour l'embrasser, si tu t'ennuyais, M. Pichon aurait beau me dire qu'il a besoin de moi, tu peux être sûre que je ne monterais pas sur son siège, non, je n'y monterais pas. Je t'aime mieux que lui, tu comprends! »

Louise sourit en regardant son frère, et lui déclara que puisque M. Pichon avait absolument besoin de lui, il ne fallait pas le désappointer. Il lui suffisait de savoir que son frère l'aimait mieux que M. Pichon, et qu'il ne la méprisait pas depuis qu'il savait conduire. Elle le supplia même de remonter sur le siège, et il y remonta.

Les enfants ne s'amusent pas longtemps de la même chose, et Louis fut bientôt fatigué de conduire. Il rentra dans le coupé, ayant stipulé toutefois que M. Pichon l'avertirait quand on serait sur le point d'arriver à la Silleraye, afin qu'il y pût faire une entrée triomphale, tenant les guides en main.

M. Pichon, solitaire sur son siège, se mit à ruminer comme d'habitude, et se demanda où diable les enfants pouvaient prendre tout ce qu'ils vous disaient.

Flatté des éloges de M. Pichon, Georges lui avait demandé s'il avait des petits garçons.

« Non.

— Et des petites filles?

— Non.

— C'est dommage.

— Pourquoi?

— Parce que vous les auriez gâtés.

— J'ai des neveux et des nièces.

— Vous les aimez bien, n'est-ce pas?

— Hum! oui, assez.

— Est-ce que vos neveux savent conduire?

— Hum! pas que je sache. Le fait est que je ne les vois jamais. »

Là-dessus Georges avait cessé de questionner M. Pichon, et était demeuré assez longtemps silencieux et rêveur. C'est à propos de ce dialogue que M. Pichon se demandait où diable les enfants pouvaient prendre tout ce qu'ils disaient.

« Eh bien quoi? se dit-il brusquement; est-ce que je vais broyer du noir à cause de cela? »

Comme on approchait de la Silleraye, M. Pichon. fidèle à la parole donnée, avertit Georges et l'aida à monter sur le siège.

« Monsieur Pichon, dit l'enfant, j'ai quelque chose à vous dire.

— Quoi donc, mon bijou?

— J'ai demandé à papa s'il veut que je sois conducteur.

— Et qu'est-ce qu'il vous a répondu, votre papa?

— Il m'a dit : « Commence par faire tes études, et quand tu seras bachelier, nous verrons. »

— Tout n'est pas rose dans le métier de conducteur, dit gravement M. Pichon.

— Comment cela?

— Un conducteur qui passe sa vie à rouler sur les routes n'a guère le temps de voir sa famille, et... et il finit par l'oublier un peu.

— Oh non! ce n'est pas possible.

— Si, mon bijou, c'est possible. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai des neveux que je ne connais pas encore. Mais, se hâta-t-il d'ajouter : je vais prendre un congé pour aller les voir et passer quelques jours chez eux.

— Monsieur Pichon, dit Georges d'un air très grave et avec un soupir de regret, je crois que je ne serai jamais conducteur. »

## X

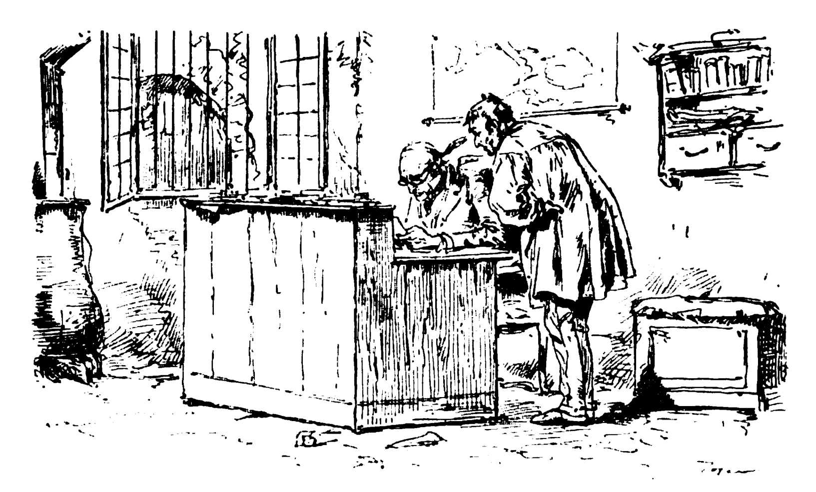
*L'Observateur de la Silleraye.* — **Le ménage Pascaud. — Mme Pascaud conseille à son mari d'être « comme un crin » avec le nouveau percepteur. — Les sentiments d'un chien obèse.**

Il y avait à Silleraye une petite impasse silencieuse et retirée où l'on avait jadis planté un marronnier en vertu du principe : partout où l'on peut raisonnablement planter un arbre, il faut en planter un. A l'ombre de ce marronnier, qui était devenu énorme avec le temps, les pavés de l'impasse étaient devenus verts de



mousse, et les bâtiments voisins avaient pris le parti d'imiter le bon exemple des pavés. L'un de ces bâtiments était une sorte de remise, où un marchand de la ville, qui avait eu autrefois âne et voiture pour aller le dimanche à sa vigne, avait longtemps remisé sa voiture et son âne. Le marchand étant parti pour un monde meilleur, sa succession avait été partagée entre ses héritiers, et comme aucun de ses héritiers n'avait âne et voiture, la remise avait été abandonnée à elle-même; grâce au temps qui détruit tout, grâce à l'ombre humide du marronnier, la remise était devenue l'objet le plus lamentable et le plus décourageant qui pût frapper les regards d'un mortel.

Juste en face de la remise il y avait une fenêtre, à travers les vitres poussiéreuses de laquelle on apercevait un homme chauve, le nez orné d'une grosse paire de lunettes. L'homme chauve, d'un air mélancolique, tantôt regardait la remise pour entretenir sa mélancolie, tantôt lisait des journaux en fronçant le sourcil. Par moments, il saisissait brusquement d'énormes ciseaux qui étaient à sa portée sur la table. Au lieu de se passer les grands ciseaux à travers le corps, pour en finir avec la vie et ne plus jamais voir la remise d'en face, il s'en servait pour découper dans les journaux des colonnes entières; ensuite il les accrochait à un crochet de cuivre monté sur pied et qui avait un faux air d'instrument de dentiste.



Il attendait tranquillement. (P. 69, col. 2.)

Quelquefois l'homme chauve était troublé dans sa solitude mélancolique par la visite du notaire, de l'avoué ou de l'huissier, qui lui remettaient de la main à la main des papiers manuscrits, et se hâtaient de fuir l'ombre du maronnier.

Telle était la vie de l'homme mélancolique pendant trois jours de la semaine : le dimanche, le lundi et le mardi.

Le mercredi matin, il se prenait la tête à deux mains, décrochait les colonnes de journal, les raccourcissait avec ses ciseaux, et, après les avoir raccourcies, les prenait dans sa main gauche, les étalait comme des cartes à jouer, et les changeait de place après mûre réflexion, comme un joueur avisé qui compose son jeu.

Parfois il saisissait une plume, biffait une ligne, en ajoutait une autre; quand l'effet de l'ensemble lui paraissait satisfaisant, il se levait de son fauteuil, ouvrait une porte et faisait cadeau de ses colonnes à un petit homme boiteux, noirâtre et malpropre.

« A imprimer! » disait-il d'un ton solennel; alors le boiteux noirâtre s'accroupissait comme un singe sur un grand tabouret, et, sans se presser, tirait les lettres de leurs compartiments et les alignait devant lui.

Quand il en avait ainsi composé une colonne, il en donnait l'épreuve toute fraîche à l'homme mélancolique, et attendait tranquillement, une main sur la hanche, l'autre sur le dossier du fauteuil, le regard obstinément fixé sur la remise. Après avoir relu et corrigé, l'homme mélancolique écrivait sur l'épreuve : « Bon à tirer », et la rendait au boiteux.

C'est ainsi que s'élaborait avec une sage lenteur l'unique journal de la Silleraye, *l'Observateur*, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

*L'Observateur*, qui paraissait une fois par semaine, le samedi, avait la prétention de tenir ses lecteurs au courant de ce qui se passait dans le monde, sans jamais donner son opinion personnelle, que ses lecteurs ne lui demandaient pas. L'homme mélancolique, propriétaire, gérant, et unique rédacteur de la petite feuille, était arrivé à la Silleraye avec la prétention secrète de « remuer l'arrondissement ». Pour excuser cette téméraire audace, il suffit de dire que l'imprudent avait eu cette idée à l'époque lointaine où il avait encore tous ses cheveux et où le marronnier n'avait pas encore intercepté à son profit tout le soleil destiné à vivifier l'impasse. Un instant il avait médité de fuir; mais, n'ayant point trouvé à revendre le journal qu'il avait acheté un peu à la légère, il fut contraint de « brouter là où il était attaché », et, selon l'expression de M. Pichon, il s'était endormi comme les autres. Et cependant cet homme était un poète, et même dans sa verte jeunesse il avait rêvé la gloire littéraire.

La gloire littéraire à la Silleraye! Un jour, il avait composé un numéro très remarquable, où il faisait en prose la leçon aux ministres, et où il avait révélé en vers la délicatesse de ses sentiments et les aspirations de son âme dans un sonnet intitulé : « le Printemps! » Comptant beaucoup sur l'effet du numéro, il n'eut pas la patience d'attendre les louanges à domicile et se mit



à courir la ville pour les recueillir au passage. Des gens qui ne se seraient pas dérangés pour lui dire leur opinion (par exemple, le maire) profitèrent de ce qu'ils l'avaient sous la main pour l'engager à ne pas recommencer.

Les abonnés ne lui demandaient pas son opinion sur les ministres, et ils n'avaient que faire de ses vers. Ils s'attendaient à trouver dans le journal ce qu'ils y avaient toujours trouvé : des renseignements sur la politique, la chronique de l'arrondissement de la Silleraye, la mercuriale des marchés et les annonces judiciaires. Comme l'*Observateur* ne pouvait pas vivre sans abonnés, le propriétaire-gérant-rédacteur ne recommença pas, mais il conserva de sa déconvenue une amère rancune. Aussi, toutes les fois que le boiteux lui apportait le premier exemplaire du dernier numéro tiré, il ne manquait pas de lui dire :

« Et c'est bien assez bon pour eux! »

Les abonnés de la ville, peu nombreux d'ailleurs, recevaient leur journal par l'entremise du fils du boiteux, boiteux lui-même, mais très ingambe et très alerte, ce qui le faisait remarquer dans une ville où tout le monde marche à pas comptés.

Le numéro qui annonçait un changement de percepteur ne produisit pas le moindre effet. Les abonnés de la ville haute, gens riches pour la plupart, et qui payaient leurs contributions par l'entremise de leurs domestiques, lurent ce fait divers avec une suprême indifférence. Les abonnés de la ville basse se demandèrent si le nouveau percepteur serait aussi tracassier que l'autre, et ce fut tout.

L'arrivée de ce fonctionnaire ne causa pas plus d'émoi que l'annonce de son arrivée. Les gens de l'hôtel la Poste s'en préoccupèrent un peu, parce que M. Gilbert était l'ami du capitaine Maulevrier et que le capitaine Maulevrier était l'ami de M. Pichon. D'ailleurs, pour qu'il n'y eût pas de malentendu, M. Pichon avait pris la peine de recommander le nouveau venu et les siens.

Deux autres personnes s'en préocupaient aussi, et pour d'autres motifs : c'étaient le vieux Pascaud et sa femme. Le vieux Pascaud, en tant que commis de la perception, se demandait si le nouveau percepteur serait aussi cassant que l'autre; s'il croirait tout savoir; s'il le rabrouerait, lui, Pascaud, à propos de tout et à propos de rien, et si au bout de trois mois il tournerait au vinaigre. Parce que, si ce Monsieur devait tourner au vinaigre, le dit Pascaud était presque décidé à lui dire son fait, sauf à donner sa démission. Il n'avait pas besoin d'« eux » pour vivre après tout, et s'il avait accepté les fonctions de commis, c'était pour s'occuper. Pascaud avait eu du bien de ses parents, et il avait épousé la fille d'un fermier qui avait du bien aussi.

Le ménage Pascaud était un ménage un peu ridicule à première vue, mais parfaitement honnête et surtout admirablement uni. Pascaud, en sa qualité d'employé, était toujours habillé de drap noir et portait le chapeau de soie à haute forme. Mme Pascaud, n'avait point quitté la coiffe de la campagne. Autrefois, à la ferme, c'était une belle fille, haute en couleur, active et remuante. Depuis qu'elle habitait la ville, et que toute son occupation était de tricoter et de dormir, elle avait été envahie par l'embonpoint et sa figure avait blanchi. Quoiqu'elle eût une femme de service plusieurs heures du jour, Mme Pascaud ne s'en remettait qu'à elle-même du soin de faire son marché. Or le marché est dans la basse ville et le ménage Pascaud demeurait au Donjon. Aussi, les jours de marché, M. Pascaud accompagnait sa femme, et c'est lui qui remontait le lourd panier aux provisions, toujours vêtu de noir, toujours coiffé du chapeau à forme haute, pendant que Mme Pascaud haletait à ses côtés. A la Silleraye personne ne trouvait cela ridicule.

M. Pascaud était très fier de sa femme, Mme Pascaud encore plus fière de son mari, parce qu'il était de naissance « un monsieur de la ville », et par-dessus le marché « un homme de grands moyens! »

« Alors, dit Mme Pascaud, en frappant l'*Observateur* de son index potelé, tu dis qu'ils s'en vont.

— C'est imprimé en toutes lettres, répondit M. Pascaud. Veux-tu que je te le relise.

— Tu sais lire, toi, reprit Mme Pascaud avec un regard d'admiration à l'adresse de son mari, et tu sais lire sans te tromper; c'est inutile que tu recommences. »

Mme Pascaud n'avait jamais été initiée aux mystères de l'art de lire, vu que la ferme paternelle était dans une commune où il n'y avait point d'école. Par acquit de conscience, M. Pascaud, après l'avoir épousée, avait essayé de lui appprendre à lire, mais il y avait perdu son latin.

« Je suis trop bête et trop vieille pour apprendre, lui dit sa jeune femme sans fausse honte; d'ailleurs, tu sais lire pour deux, et même écrire, et moi j'en saurai toujours assez pour aimer et respecter mon mari et pour lui rendre la vie douce. »

« Et ce freluquet-là ne t'avait même pas dit qu'il s'en allait, reprit Mme Pascaud en regardant l'*Observateur* avec des yeux courroucés. » Mais si ses yeux étaient fixés sur l'*Observateur*, c'est à M. de Jégon que s'adressait sa réflexion.

« Le fait est que je l'apprends par le journal, dit M. Pascaud d'un air grave et réfléchi.

— C'est une malhonnêteté de sa part.

— Le fait est qu'il aurait pu...

— Le fait est qu'il aurait dû te prévenir, et c'est un malhonnête de ne l'avoir pas fait. Écoute, Victor, tu as toujours été trop bon pour celui-là et pour les autres; promets-moi d'être un crin avec le nouveau.

— Mais pourtant, ma chérie, je ne puis pas de but en blanc... il faut être juste.

— Je serais juste et raisonnable, reprit Mme Pascaud avec déférence, mais la justice et la raison veulent que chacun soit récompensé selon ses œuvres.

— D'accord.

— On va t'envoyer encore un Monsieur qui ne sait rien. Le dernier avait été comédien, j'en suis sûre;



celui-là a été capitaine; est-ce à la caserne qu'il aura appris le métier de percepteur?

— Ce n'est pas probable, dit M. Pascaud en riant.

— S'il fait des embarras, tu le laisseras se tirer d'affaire tout seul; s'il te cherche des raisons, tu seras comme un crin; je tiens absolument à ce que tu sois comme un crin.

— Je serai comme un crin.

— Et tu lui diras : « Cherchez-en un autre. »

— Et je lui dirai : « Cherchez-en un autre! »

— Et moi, reprit Mme Pascaud avec une vivacité inaccoutumée, je donnerais bien dix sous pour être là dans un petit coin, et pour voir la figure qu'il fera. Ils nous font sortir de nos gonds à la fin!... Sans compter qu'il pourra chercher longtemps avant d'en trouver un autre qui te vaille.

— Ma chère, dit M. Pascaud en rougissant de modestie.

— Je sais ce que je sais! reprit Mme Pascaud d'un ton péremptoire.

— Dans tous les cas, ajouta gravement M. Pascaud, s'il doit y avoir de la brouille, il faut que nous puissions nous en laver les mains; il faut que tous les droits soient de notre côté. Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je m'occupe, s'ils le désirent, de faire leur provision de vin et de bois, comme je l'ai faite pour les autres; je sais bien que je n'y suis pas tenu, qu'il n'y a rien d'écrit qui m'y force; mais j'appartiens à la perception; il m'a toujours paru que je devais des égards au percepteur.

— Jour de Dieu! s'écria chaleureusement l'honnête Mme Pascaud, il ferait bon voir qu'on pût dire à la Silleraye qu'il y a de la brouille parce que les Pascaud n'ont pas été ce qu'ils devaient être. Tu feras leur provision de vin et de bois, et ils seront sûrs au moins d'en avoir pour leur argent. Quant à moi, j'offrirai certainement à la dame de lui faire sa provision d'épicerie! »

Si elle n'ajouta pas : « et c'est toi qui monteras le panier, » c'est que la chose allait de soi. Contrescarpe, devenu l'unique épicier de la Silleraye, depuis qu'il avait ruiné un maigre concurrent, se donnait de grands airs, et ne faisait point porter les provisions d'épicerie à domicile. Chacun emportait ou faisait emporter les siennes; le *commis* de Contrescarpe n'avait pas de temps à perdre!

Or, il arriva que le capitaine Maulevrier, en venant rendre réponse à M. de Jégon, fut mis en présence de M. Pascaud, qui lui fit solennellement ses offres de service.

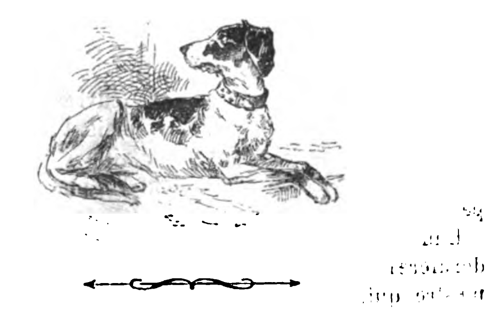
L'arrivée du nouveau percepteur à l'hôtel de la Poste n'eut rien d'extraordinaire; je veux dire qu'elle n'aurait eu rien d'extraordinaire dans une autre ville. Mais si le capitaine Maulevrier avait été là, il aurait bien vu, lui, que la volonté puissante de M. Pichon avait, pour cette occasion, secoué la torpeur des gens de l'hôtel. Le garçon d'écurie attendait la diligence, non plus couché sur la paille de l'écurie, mais assis sur un cuveau renversé.

Au bruit que fit la diligence apparurent successivement l'homme aux joues roses, en grande tenue de maître-d'hôtel, sauf les pantoufles de tapisserie, qui n'étaient pas réglementaires; puis Mme Tambourin, les cheveux luisants de pommade; puis Sophie, qui avait remplacé ses savates trop larges par des souliers trop étroits. M. et Mme Tambourin souriaient d'une façon continue en se frottant les mains; les sourires de Sophie étaient intermittents; quand on ne la regardait pas, elle prenait des airs dolents et saisissait toutes les occasions de frapper le bout de ses souliers contre les murs, les chambranles des portes, et généralement contre tous les corps durs et résistants. Le gros chien obèse, à qui l'on n'avait point fait la leçon, sortit de l'écurie en bâillant, et s'en vint flairer le bas des robes et des pantalons avec son indifférence accoutumée. Arrivé à Mme Gilbert, il allait passer outre, lorsque Mme Gilbert, qui aimait beaucoup les animaux, lui caressa la tête. Le molosse surpris renversa languissamment la tête en arrière, pour voir d'où lui venait cette preuve d'intérêt. Mme Gilbert ne put s'empêcher de sourire en voyant l'étonnement mêlé de plaisir qui se peignait dans ses grands yeux doux. Le chien, avec une câlinerie gauche et maladroite, appuya sa tête contre elle.

Au lieu d'aller se coucher en rond sur la paille, le gros chien s'arrêta à la porte de l'écurie, réfléchit longuement et finit par aller se coucher à la porte de la petite salle, où l'on avait dressé la table pour la famille du percepteur.

Chaque fois qu'il entendait la voix de Mme Gilbert, il entr'ouvrait les yeux et remuait la queue; chaque fois que Sophie apparaissait à la porte, il se levait et essayait de se glisser dans la salle, discrètement d'ailleurs et sans violence. Vers la fin du dîner, sans que personne eût remarqué son entrée, Mme Gilbert le trouva à côté d'elle. Ne sachant s'il avait bien fait de venir, il la regardait timidement, en clignant ses yeux clairs. La timidité chez les forts a toujours quelque chose de touchant. Mme Gilbert fut donc touchée et lui adressa quelques bonnes paroles. Alors le chien la regarda dans les yeux, et son regard disait clairement : « Je suis venu vers toi parce que je ne pouvais pas m'empêcher de venir; si tu veux m'emmener, je te suivrai pour t'aimer et te défendre; si tu ne veux pas de moi, je resterai ici pour t'obéir. »

*A suivre.* J. GIRARDIN.



## L'OISEAU BLEU

Le 15 mai 1658, la petite ville de Goodedam, en Zélande, était en grande liesse. Ses rues toutes pavoisées de pavillons, d'oriflammes et de belles tapisseries de Flandre, regorgeaient d'une foule joyeuse de citadins et de campagnards qui se dirigeaient vers le port tout rempli de bateaux aussi gaiement ornés que la cité elle-même.

Il ne s'agissait pas seulement en effet d'honorer dignement, selon l'antique usage, le jour consacré à la Bonne Dame, la patronne de la ville, mais encore de célébrer avec éclat l'accomplissement d'un long et glorieux travail qui, entrepris depuis deux siècles, venait enfin d'être terminé sous les auspices du riche et digne bourgmestre, Mynheer van Kloot.

Cette œuvre, si importante pour la petite ville qu'elle lui devait plus que sa prospérité, son existence même, cette œuvre était une haute et puissante digue marine, enveloppant dans ses replis de plusieurs lieues de longueur totale le port et la côte voisine.

Vous savez, sans nul doute, que la Zélande, province maritime des Pays-Bas, se compose des nombreuses îles basses qui s'étendent sur la côte de la mer du Nord entre l'embouchure de l'Escaut et celle de la Meuse. Ces îles, surgissant à peine de la mer, ne sont devenues le domaine de l'homme qu'au prix d'une longue et opiniâtre lutte contre les flots. C'est pied à pied, progressivement et lentement, que leur sol si fertile a été arraché à l'océan, mais celui-ci ne s'est pas tenu pour battu et il n'a jamais interrompu ses assauts contre ces terres qu'il revendique comme siennes. Après avoir conquis le sol, les habitants ont dû et doivent encore le défendre chaque jour contre cet ennemi implacable. Il a fallu envelopper le littoral de véritables remparts faits de fascines et de clayonnages et assez solides pour pouvoir résister aux formidables décharges de l'artillerie de Neptune.

Or Goodedam, situé à la pointe extrême de Walcheren, la plus méridionale des îles zélandaises, sur une pointe de sable exposée à tous les coups de la mer, n'avait été longtemps qu'un misérable hameau de pêcheurs. Mais ses courageux citoyens avaient entrepris d'élever comme leurs voisins une digue protégeant leur port et tout leur territoire. On avait d'abord protégé les points les plus menacés, on avait creusé et garanti des bassins pour les barques, puis, chaque génération continuant l'œuvre commencée, les diverses parties de la digue s'étaient réunies, soudées. A l'abri de ce rempart la ville s'était formée, agrandie, les sables nus avaient fait place à de verts pâturages, à de riants jardins.

Enfin l'œuvre était terminée, et la gloire de poser la dernière fascine, le dernier piquet, incombait au bourgmestre qui, depuis vingt ans, s'était si complétement dévoué à l'achèvement de ce monument patriotique.

Aussi le cœur de Mynheer van Kloot était-il gonflé d'un bien légitime orgueil, lorsque ce jour-là, il sortit de la Maison de ville, entouré des échevins et gros bourgeois, pour se rendre en pompe à la digue, et qu'il se vit acclamé par l'enthousiaste et reconnaissante multitude.

Le soir, après la cérémonie qui s'était passée de tous points conformément au programme, et pendant que le peuple se livrait à toutes les joyeusetés de la kermesse, Maître van Kloot donnait à dîner, dans la grande salle de la Maison de ville, à tous les coryphées de la fête, riches bourgeois, échevins, et aussi représentants de quelques cités voisines.

Lorsque les mets et boissons eurent été dépêchés, les serviteurs retirèrent prestement les plats, assiettes et bouteilles, enlevèrent la belle nappe en toile d'Ypres, et posèrent sur le bois poli les lourds brocs d'argent pleins de vin d'Espagne et les coupes en verre de Bohême. L'heure des discours était arrivée.

Selon l'usage, l'on but d'abord à la santé des dames, à la prospérité de la République, puis un des échevins se leva et fit un panégyrique pompeux de la construction de la digue et de « son principal auteur, Mynheer van Kloot ».

On pense si ce discours fut suivi de bruyants applaudissements et accompagné de larges rasades. L'enthousiasme était à son comble et, en notre qualité de véridique historien, nous devons ajouter que le vin d'Espagne n'avait pas contribué à le ralentir.

Enfin Mynheer van Kloot se leva solennellement, et, après quelques minutes de silence qui lui permirent de raviver sa mémoire un peu embrouillée, il commença d'une voix émue :

« Chers citoyens et amis,

» Ce jour est, et restera, le plus glorieux de l'histoire de notre noble cité. S'il nous a été accordé par la divine Providence de voir se terminer heureusement sous notre administration et avec votre dévoué concours une œuvre d'une telle importance qu'elle place Goodedam au premier rang des cités bataves, nous ne devons pas oublier que la gloire de l'avoir entreprise revient à nos ancêtres, pauvres et obscurs pêcheurs, dont les efforts ont été longtemps l'objet de l'ironique compassion de plus puissants voisins. Grâce aux efforts de nos pères, grâce à nous aussi, messieurs, je puis le dire sans faux orgueil, Goodedam brille aujourd'hui d'un éclat sans pareil au milieu des cités de notre Zélande. Jetez, par la pensée, un coup d'œil sur notre œuvre. Voyez ce port majestueux où se pressent les navires de toutes les nations, voyez cette grande ville avec ses longues rangées de superbes maisons, ses magasins regorgeant de richesses, ses promenades, ses jardins. Quelle cité de la Zélande pourrait rivaliser avec elle ? Et nos vertes campagnes, tout émaillées de fleurs, où bondissent d'innombrables troupeaux, que sillonnent des chemins bien entretenus ! Montrez-moi dans le monde un pays plus beau, où l'on soit aussi heu-





Je vous présente le capitaine Maubin (P. 75, col. 1.)

reux de vivre, au milieu d'une population plus gaie, plus hospitalière? Aussi, messieurs, laissez-moi boire à la gloire de Goodedam, la perle de la Zélande. »

A ces derniers mots, l'assistance se leva d'un mouvement unanime et au bruit des verres entrechoqués vinrent se mêler les cris de « vive Goodedam ! vive Mynheer van Kloot ! »

En disant que l'assistance avait été unanime, nous avons commis une erreur ; une personne, une seule, il est vrai, était restée assise, son verre plein devant elle, et cette personne qui restait sourde à l'appel de Maître van Kloot n'était autre que Mynheer Oodtefraas, bourgmestre de la ville zélandaise de Zaanberg.

Cette abstention n'avait pas échappé à l'œil de l'amphytrion, qui s'empressa de tendre son bras et son verre vers l'invité récalcitrant. Mais celui-ci, dans son obstination têtue, restait les bras croisés, immobile, sa large figure passant tour à tour du rouge au pourpre et du pourpre au violet.

Les assistants se contemplaient étonnés.

Enfin Maître Oodtefraas, faisant un visible effort, se leva à son tour.

« Messieurs, dit-il d'une voix où se lisaient la colère et l'ironie, après l'admirable discours de mon honoré collègue, je suis prêt à faire avec vous des vœux pour la prospérité de Goodedam et j'apprécie d'autant plus vos efforts que votre tâche a été plus ingrate. Il est peu de partie du globe où la nature ait plus parcimonieusement distribué ses dons que sur ce coin aride et désolé de notre île, et vous n'en avez que plus de mérite du parti que vous avez su en tirer. Mynheer van Kloot a tour à tour donné à votre cité les épithètes d'étoile et de perle, mais alors, messieurs, de quels termes pourrais-je moi-même me servir pour qualifier Zaanberg, la noble cité que je gouverne ? Qui oserait, à moins d'être frappé de démence, la comparer à votre modeste bourgade...? »

Cette fois, c'en était trop. Mynheer van Kloot rugit plutôt qu'il ne cria :

« Modeste bourgade ! Vous osez établir un parallèle entre votre sale trou à harengs et...

— Trou à harengs ! vociféra l'irascible Oodtefraas. Je ne sais pas ce qui me retiens de vous envoyer ce broc à la tête. Trou à harengs ! Mais votre Goodedam est le plus laid, le plus triste, le plus horrible des trous et... »

Nul ne sut jamais quelle autre imprécation aurait pu encore recevoir Goodedam, mais la voix du bourgmestre de Zaanberg fut couverte par les cris d'indignation des bourgeois goodedamois, cris auxquels semblaient devoir bientôt succéder les voies de fait, si l'imprudent contradicteur, renversant bruyamment son siège, n'eût quitté brusquement la salle accompagné de quelques amis.

Cette intervention inattendue mit fin à la fête, et, après avoir exprimé leurs condoléances à leur bourgmestre, les bourgeois rentrèrent chacun chez eux.

Quant à Mynheer van Kloot, il gagna son lit, mais ne put y trouver le sommeil. Fragilité des choses d'ici-bas, cette journée commencée dans les rires, la joie, l'orgueil satisfait, se terminait par un affront qui semblait au bon magistrat le plus sanglant qu'il eût pu recevoir.

Aussi, après une longue nuit d'insomnie, se leva-t-il le lendemain avec la ferme résolution de tirer une vengeance éclatante de son insolent voisin. Il chercha quelque temps, mais après avoir pesé mille moyens plus impraticables les uns que les autres, il s'arrêta au parti d'envoyer un cartel à maître Oodtefraas.

En ce point, arriva son neveu, Mynheer van Bosch, jeune homme de grande élégance, qui, voyant la mine pâle et défaite de son oncle, s'empressa de lui dire :

« Mon Dieu, cher oncle, que vous arrive-t-il donc ?

— Il m'arrive que je suis décidé à laver dans le sang de Oodtefraas l'affront que j'ai reçu hier soir et dont tu as été toi-même témoin.

— Je crois, dit doucement le neveu, que vous vous exagérez l'importance des paroles de notre vieil ami et voisin. Il est d'usage, comme vous savez, fort irascible, et était de plus hier soir quelque peu excité par le vin d'Espagne. Croyez qu'il regrettera lui-même le premier son oubli de toutes convenances et vous en fera excuse.

— Je n'admets aucune excuse, à moins qu'elle ne soit publiquement prononcée devant tous les échevins et bourgeois réunis hier soir chez moi.

— Cela est un peu délicat, reprit le jeune homme. Du reste, Oodtefraas est fort entiché de sa ville de Zaanberg; cela ne vous paraît-il pas un peu excusable ?

— Excusable ? dit vivement le bourgmestre que la colère reprenait. Que le tonnerre m'écrase ! je crois que c'est toi qui l'excuses.

— Nullement, cher oncle.

— Enfin, quoi qu'il en soit, je le tuerai ou il me tuera, je ne sortirai pas de là.

— Mais encore, observa le jeune homme, vous faudrait-il savoir tirer l'épée.

— Peu m'importe, mon bras est encore vigoureux, cela suffit. »

Mynheer van Bosh parut réfléchir quelques instants probablement au moyen d'empêcher l'excellent, mais trop susceptible, magistrat de Goodedam de faire quelque folie.

« Du moment que votre décision est prise, dit-il enfin, je ne puis que l'approuver. Permettez-moi seulement de vous donner un avis. Vous connaissez aussi bien que moi le vieux capitaine Maubin, qui, après avoir servi dans les armées du roi Louis XIII, s'est retiré, près de notre ville, dans une charmante maison de campagne. Il a une longue expérience des affaires d'honneur, le duel étant fort en pratique parmi les militaires de France; il nous donnera un conseil.

— Je ne veux pas de conseil.

— J'entends, reprit le jeune homme, mais à défaut de conseil le capitaine pourra vous apprendre, en quelques leçons, à tenir une épée et à vous bien conduire sur le terrain.

— Si c'est cela, amène-moi ton ami, et dépêche-toi,



car je tiens à terminer promptement cette affaire. »

Mynheer van Bosch partit, et le bourgmestre, après avoir pendant une heure parcouru en tous sens sa demeure comme un fauve encagé, en proférant de terribles menaces contre le contempteur de Goodedam, finit, exténué par ce manège, par se laisser tomber dans un fauteuil. Sur la table voisine une Bible était restée ouverte. Machinalement il l'ouvrit et fut bientôt plongé dans sa lecture favorite du livre des Juges.

Il lisait encore, quand des pas retentirent près de lui, et, levant la tête, il aperçut son neveu accompagné d'un homme grand et maigre vêtu d'un uniforme de mousquetaire.

« Mon oncle, dit le jeune homme, je vous présente le capitaine Maubin.

— Tout à votre service, monsieur le bourgmestre » ajouta le vieux militaire.

Mynheer van Kloot était resté majestueusement assis, contemplant le soldat comme si c'eût été un accusé amené devant son tribunal. Enfin, satisfait de son examen, il retira le binocle posé sur son nez, se leva et tendant la main affablement au capitaine:

« Je crois que vous ferez mon affaire, lui dit-il.

— Monsieur votre neveu m'a déjà mis au courant, répondit le militaire.

— Il a fort bien fait et nous allons commencer tout de suite notre première leçon; quand je dis tout de suite, après notre déjeuner, car j'espère que vous voudrez bien le partager avec moi. »

Les accès de mauvaise humeur du bourgmestre n'avaient jamais résisté à un bon repas, et si cette fois l'effet de l'excellente cuisine de la vieille Garita ne fut pas aussi complet, du moins sa colère se trouva un peu apaisée. La conversation roula sur le duel et sur les principales théories de l'escrime. Le vieux capitaine essaya de démontrer le danger immense que couraient des combattants inexpérimentés et, qui deux fois sur trois s'embrochaient avec un ensemble parfait. Mais le bourgmestre ne broncha nullement devant cette terrible perspective. Que lui importait sa vie, ce qu'il fallait défendre c'était l'honneur de Goodedam.

Le militaire, qui cherchait évidemment un terrain de conciliation, changea alors de tactique. Il fit un éloge pompeux de Goodedam et de sa verte campagne dont il avait pour sa vieillesse préféré les calmes horizons aux pittoresques vallées de sa belle France.

« Cependant, conclut-il, malgré tout, je soupire, comme l'oiseau bleu, après ma patrie.

— Que vient faire ici l'oiseau bleu? demanda le bourgmestre qui, fort satisfait d'abord de l'enthousiasme du capitaine, fut quelque peu chiffonné de ses tardifs regrets.

— C'est une vieille légende que j'entendis narrer au temps de mon enfance, répondit le capitaine.

» Un jour, des chasseurs apportèrent au roi d'un des plus beaux pays de l'Asie un oiseau qu'ils avaient pris dans une forêt voisine et dont le plumage était de la plus éclatante couleur bleue que l'on puisse rêver. Le roi, fort épris de ce bel animal, fit construire, non une cage mais une immense volière, où il passait une partie de ses journées en compagnie de l'oiseau. Cette volière, faite de légers barreaux d'or, ornée de pierreries, était placée au milieu de bosquets enchantés tout resplendissants de fleurs magnifiques. Cependant l'oiseau était triste et le roi, qui s'en aperçut, lui dit un jour: « Bel oiseau bleu, pourquoi soupires-tu? Ta captivité te pèse sans doute. Veux-tu que je te laisse errer avec moi dans ces magnifiques jardins? — Je regrette ma patrie, répondit l'oiseau. — Elle est donc bien belle, reprit le prince, que toutes ces splendeurs ne puissent te la faire oublier? — Rien ne peut lui être comparé, » dit encore l'oiseau. Alors le roi, voyant que son favori continuait à être triste, lui dit, un autre jour: « Eh bien, puisque ton pays est plus beau que le mien, je suis désireux de le voir et tu vas m'y conduire.

» Le roi partit donc avec l'oiseau. Ils passèrent des montagnes orgueilleuses dont la cime se perdait dans les nues et dont les flancs étaient revêtus d'admirables forêts. « Est-ce là ta patrie? demanda le roi émerveillé. — Non, dit l'oiseau, elle est encore plus belle! » Et ils continuèrent leur chemin et traversèrent un désert affreux, brûlé par le vent et le soleil, qui s'étendait jusqu'à la mer. Et comme ils arrivaient sur le rivage, le roi aperçut parmi les sables un énorme rocher noir, d'aspect sinistre, autour duquel volaient d'innombrables oiseaux bleus, et alors l'oiseau favori ouvrit ses ailes, et, criant au roi d'un ton joyeux: « Voilà ma patrie, » il s'envola vers le rocher...

— La morale que je tire de ce conte, monsieur le capitaine, interrompit vivement le bourgmestre, signifie que, comme l'oiseau bleu, je suis un fou, et de plus un vieux fou.

— Monsieur le bourgmestre! s'écria le capitaine; loin de moi...

— Ta, ta, ta, reprit le magistrat, je sais ce que je dis. Je suis un vieux fou, et je le répète. Et ne serait-ce que pour m'avoir, grâce à vous, rendu ce fait évident, je n'en veux plus à mon vieil ami Oodtefraas, aussi toqué que moi. J'excuse sa colère, car si parmi les folies humaines il en est une d'excusable, bien plus une dont tout cœur généreux doive être fier, c'est de trop aimer sa patrie! »

ANDRÉ BOURQUIEN.



# LES TAMBOURS [1]

## V

### Les célébrités françaises du tambour.

En Russie, le corps des tambours s'enorgueillit d'avoir compté dans ses rangs le fameux Pierre le Grand, qui voulut commencer son apprentissage de la vie militaire en remplissant effectivement pendant

1. Suite. — Voy. pages 28, 42 et 59.

quelque temps l'office de tambour dans sa propre garde. Ce monarque avait d'ailleurs conservé de ce singulier début un goût prononcé pour les instruments durs et bruyants.

En Autriche, le corps des tambours se rappelle avec fierté que le général Spork, qui, en 1674, commanda les troupes impériales opérant contre Turenne, avait été d'abord simple tambour.

Les tambours de la Garde Impériale, en 1807.

En France, rien de semblable. On ne cite, croyons-nous, aucun tambour issue de haute lignée, ou s'étant élevé aux premiers rangs de la hiérarchie militaire. Pourquoi?...

Il semble que ce corps, se recrutant essentiellement dans la classe plébéienne, ait toujours tenu à garder son caractère d'origine, et, qui plus est, ce ne sont presque que des personnalités anonymes que l'on trouve inscrites au livre d'or des tambours français.

On dirait vraiment qu'un héroïsme tout spontané, tout instinctif, émane là en quelque sorte de l'instrument lui-même, et que, étant donné la façon particulière dont le tambour français bat la peau d'âne[1], il trouve dans l'exercice de ses fonctions la crânerie, l'insouciance, qui non seulement sont les premiers éléments de son courage, mais encore suffiraient à satisfaire son ambition.

Un jour, ou plutôt un soir, le grand Frédéric de Prusse demandait à ses officiers, réunis après le gain d'une chaude bataille, quel était celui des combattants qui leur avait semblé donner les plus fortes preuves d'héroïsme. Il va de soi que tous voulurent décerner cet honneur à Sa Majesté, qui d'ailleurs avait, selon sa coutume, largement payé de sa personne.

« Vous vous trompez, dit le roi, c'est un fifre, auprès duquel j'ai passé bien des fois pendant le combat, et qui, depuis la première charge jusqu'à la dernière, n'a cessé de souffler dans son *turlututu.* »

Or, ce que le prince allemand disait de ce fifre, il n'est guère de généraux français qui n'ait pu le répéter à propos de ses tambours : car, au temps où la

1. Expression consacrée, mais impropre : car la peau affectée à couvrir les tambours vient le plus souvent d'autres animaux.



charge était encore une des manœuvres dont dépendait le plus souvent la victoire, ce fut par leur vaillante opiniâtreté à soutenir, du bruit cadencé de leur instrument, l'élan des soldats que se distinguèrent les tambours français.

On cite particulièrement celui qui, à la fameuse attaque du Pont d'Arcole, placé au poste le plus périlleux, ne cessa de battre l'assaut, et qui, de l'aveu même de Bonaparte, fut pour beaucoup dans le succès de la journée.

Quelques années auparavant, — en ce temps-là, vu la pénurie d'hommes, beaucoup de tambours étaient des enfants, — un tambour, âgé de treize ans, ayant eu une main coupée d'un coup de sabre, ne laissa pas cependant de continuer à battre la caisse de l'autre main. Le nom de cet héroïque enfant n'a pas été conservé. Non moins brave et plus heureux auprès de la postérité, le petit tambour Barra, dont le nom survit dans un de nos chants nationaux, était le fils d'une pauvre veuve de Palaiseau, à laquelle il envoyait, dit-on, pieusement, pour lui venir en aide, les quelques sous de sa solde. Il n'avait que treize ans, quand, après s'être distingué dans une affaire où il avait même fait deux prisonniers, il se trouva cerné par des Vendéens qui, prenant en pitié son jeune âge, le sommèrent simplement de crier « *Vive le roi!* » « *Vive la République!* » cria Barra; et il tomba percé de vingt coups de baïonnettes.



Le tambour de ville. (P. 78, col. 1.)

Autre Barra au siège de Nicopolis : un enfant de douze ans, tambour des grenadiers de la 6e demi-brigade, est surpris par un groupe de mamelouks qui lèvent sur lui leurs terribles yatagans. L'un d'eux, plus compatissant, veut intervenir: « Vive la France! » crie l'enfant, et sa tête roule dans la poussière.

Le général Pichegru poursuivant un jour l'armée anglaise, trente hussards du 8e régiment firent mettre bas les armes à deux bataillons anglais; et un tambour, âgé de dix-huit ans, amena, à lui seul, dix prisonniers.

Le lendemain d'un engagement sur les hauteurs de Neustadt, le général Championnet, qui commandait une brigade française, vit deux soldats du train pendus à un arbre par l'ennemi et à moitié brûlés sur un bûcher de fascines. Outré de cette barbarie et comme représailles, le général publia un ordre par lequel il exigeait de ses soldats le serment de ne plus faire aucun prisonnier. Deux jours plus tard cependant, un tambour, âgé de quatorze ans, conduisait devant Championnet un grenadier autrichien de la plus belle taille :

« Général, en voilà un que je vous amène.

— Tu as donc oublié mon ordre et ton serment?

— Général, il était sans armes. »

Championnet embrassa tout ému le jeune tambour, à qui il fit décerner des baguettes d'honneur, et il ne fut plus question ni de l'ordre, ni du serment.

Lors du passage de la Prégel (en 1807), un tambour, chargé par un Cosaque, se jette ventre à terre. Le Cosaque lève sa lance pour en percer le tambour; mais celui-ci saisit et tire à lui l'arme terrible, désarme le Cosaque qui veut s'enfuir, mais qu'il rejoint et fait prisonnier.

« Officiers et soldats, — écrivait dans un rapport le général Rapp, à la suite de ses opérations sur Dantzig, pendant la retraite de Russie, — se sont précipités sur les Russes avec un entraînement et un courage sans exemple. Un tambour entre autres a renversé un ennemi en le frappant de ses baguettes.... »

Mais arrêtons-nous, car des traits analogues étant inscrits dans l'histoire de presque tous les régiments, bientôt forcément nous arriverions aux redites.

Noble histoire, n'est-ce pas? Toutefois, pour revenir à ma précédente remarque, nous ne trouvons là que

des héros à carrière fermée. Je cherche à m'expliquer cette espèce de phénomène, et, après quelques réflexions, il me semble en trouver la raison dans ce fait que le tambour aime sa situation pour elle-même. Une fois accoutumé, il a besoin de faire ce bruit qui — c'est incontestable — paraît communiquer à celui qui le fait une individualité aussi superbe qu'importante... Il a le pas sur la troupe qu'il entraîne; il tient la tête, il dicte l'entrain, il appelle à l'élan, il commande la valeur. C'est bien quelque chose, cela! à tel point que chez nous, le tambour se ploie difficilement à l'idée de ne pas être toujours et quand même en avant. Ainsi, simple soldat, il est le *premier* de la compagnie, du régiment. Le premier, pourquoi chercher d'autres titres, d'autres honneurs? Et, d'ailleurs, il lui faudrait quitter cette caisse dont la résonnance le met en heureuse vibration lui-même, ces baguettes dont le maniement suffit, ma foi, à transformer un homme, à lui donner une allure aussi triomphante que tapageuse. Regardez le tambour qui bat la marche, la charge, le rappel, et dites si en lui ne rayonne pas, magnifiquement incarné, l'esprit même, disons, si vous voulez, l'âme de ces batteries. Et, très évidemment, cela suffit au tambour — qui d'ailleurs et quoi qu'il advienne, n'aspire qu'à rester tambour, car il ne saurait vivre séparé de son cher instrument.

A l'armée, son temps fini, le plus souvent il *rengage*, comme on dit dans la langue militaire. Si, plus tôt ou plus tard, il revient à la vie civile, ce sera pour y caresser une ambition, née de ses goûts, de ses besoins. Il guettera l'occasion d'obtenir un titre qui pour lui répond à ce rêve fixe d'être le *premier*. Il voudra devenir *tambour de ville*, et il le deviendra, soyez-en sûr.

Alors sa caisse, sa chère caisse, ses baguettes, ses magistrales baguettes lui seront rendues. Et il se trouvera de nouveau en possession du talisman à l'aide duquel il peut à volonté opérer sa propre métamorphose.

Tambour de ville!

Voilà qu'il est à la fois chargé de la proclamation des actes de l'autorité et de la réclamation des objets perdus. C'est lui qui, à de certains jours, battra les bans officiels; c'est lui qui fera marquer les premiers pas aux conscrits, quand viendra le tirage au sort ou la revision; c'est lui qui, en cas de fêtes publiques, unique orchestre de la petite cité du village, mènera gravement — toujours gravement — les danses, les branles de la jeunesse. Et, ne nous y trompons pas, il nagera par là en large, en pleine gloire. Que lui faudrait-il de plus!

Tambour de ville! Qui n'a pas vu ce haut fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions ne sait rien de la majesté, de la solennité dont un mortel peut s'investir lui-même.

Un souvenir bien lointain, mais bien vivant dans mon esprit, est celui d'un de ces magnifiques, que je vis deux ou trois fois à l'œuvre en la vieille capitale de l'Auvergne où, tout enfant, il m'arriva de passer quelques jours. C'était un homme de taille moyenne, sec, brun, droit, ferme, l'œil clignotant, le sourcil bas, la lèvre cintrée par la superbe de son emploi.

Je le vois tricotant son *ran plan plan* d'appel, enlevant son roulement final; les auditeurs assemblés, il renfile avec lenteur ses baguettes dans les anneaux longs du baudrier; il déploie avec mystère son papier; il lit d'une voix qui n'est elle-même qu'une suite de notes roulantes, et pour conclusion, planant du regard sur la foule silencieuse, il lance cette formule encore toute ronflante: « *s'adressère à Martin, tambourrr de vil'* »

Ce colossal Martin m'est resté comme une idéale statue de la béate suffisance, trônant dans une apothéose; et il arrive que son triomphal souvenir semble me donner le mot de l'énigme tantôt énoncée.

Erreur, peut-être, mais pourquoi pas vérité?

*A suivre.* EUGÈNE MULLER.



# LE RATIER DE HAMELN[1]

Dans les temps reculés où la saga prend son origine, les habitants de Hameln avaient l'habitude, le jour de la Saint-Jean, de réunir un nombre considérable de chats sur le Koppenberg, cette montagne au sein de laquelle le flûtiste endiablé avait mené les petits enfants. Ces chats se livraient des combats héroïques à la grande joie des bambins et des bambines. Or, à cette époque, de nombreux tremblements de terre remuaient fréquemment le sol de l'Allemagne. Pourquoi n'admettrait-on pas qu'un de ces cataclysmes physiques ait englouti dans un effondrement subit ces malheureux enfants dans le plein essor de leur joie et de leur plaisir? Rien de plus naturel que cette supposition.

Cette immense crevasse, que les générations du milieu du dix-septième siècle remarquaient sur le Koppenberg, ne pouvait-elle pas être la trace encore ineffacée d'un affaissement considérable de terrains et de rochers? A cette époque même, se dressaient tant bien que mal hors de ce creux, encombré de broussailles enchevêtrées, deux vieilles croix, limées par le vent et la pluie, sur lesquelles cependant un chercheur tenace pouvait reconnaître le dessin de roses ciselées, fleurs spéciales à la Saint-Jean. Avec une attention plus grande, si possible, on lisait sur l'une d'elles le millésime de l'année 1284.

Les chercheurs, soit dit entre nous, apportaient peut-être beaucoup de bonne volonté au déchiffrement de cette date, car la pierre des croix avait considérablement diminué de volume sous les coups de marteau des collectionneurs enragés et désireux de faire figurer un morceau de ces croix dans leur collection. Cette façon d'emporter un souvenir de voyage prouve deux choses: la première, que ces croix avaient un certain

1. Suite et fin. — Voy. page 55.



renom, la seconde que cette manie de détailler les monuments à l'usage des collections particulières, n'est pas, comme on le croit généralement, inhérente à la nationalité anglaise.

Mais laissons de côté ce tremblement de terre qui semble venir là tout exprès comme un dénouement arrangé d'avance par la main habile de quelque auteur dramatique, reportons-nous franchement au treizième siècle et étudions ensemble certaines coutumes de l'époque, curieuses et intéressantes, telles, par exemple, que la danse de Saint-Guy, ou les croisades d'enfants.

Les danses de Saint-Guy restent certainement un des points les plus caractéristiques de certaines maladies convulsives de ces époques lointaines et troublées. Des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles se réunissaient par milliers, et, la tête couronnée de fleurs, parcouraient les vallons de la Moselle, les contrées rhénanes, la Hollande même, dansant et chantant jusqu'à l'épuisement voisin de la mort. De 1270 à 1280, cette espèce de folie atteignit son maximum d'intensité. Toutefois, en Allemagne, dans l'année 1274, régna une formidable danse de Saint-Guy, immédiatement après la peste noire.

A peu près dans les mêmes années, la passion des croisades enfantines prenait naissance en France et en Allemagne. En France, vers 1212, dans un village baigné par la Loire, un jeune imitateur de Pierre l'Ermite, Etienne de Clois, prêchait la croisade aux enfants et les entraînait au chant d'un cantique : *Seigneur Jésus, rends-nous la vraie croix*. Plus de trente mille enfants, garçons et filles, rapportent les chroniques, le suivirent, chantant le cantique et se serrant tellement les uns contre les autres que beaucoup, manquant d'air, s'affaissèrent et moururent, piétinés par leurs camarades.

Une semblable procession de plus de mille enfants eut lieu en 1237 sur les bords du Rhin. Un certain Nicolas de Cologne la dirigeait. Elle s'arrêta à Arnstadt pour y passer la nuit. Les pères et mères de ces petits vagabonds les y rejoignirent et les ramenèrent au logis paternel à grand renfort de verges.

Vers 1455 on vit en France, en Allemagne et surtout en Souabe, des enfants se réunir en grand nombre pour aller en pèlerinage au mont Saint-Michel en Normandie. Aucun d'eux ne revint. Que se passa-t--il? Furent-ils ensevelis dans les sables mouvants des grèves? Nul ne le sut. Cependant, d'après quelques auteurs, les jeunes pèlerins auraient été la proie de marchands ambulants, semblables à ces deux Marseillais qui, sous prétexte de les mener en Terre Sainte, les conduisirent en Égypte ou en Afrique pour les vendre comme esclaves[1]. Ne faudrait-il pas rattacher à un évènement semblable la fameuse disparition des enfants de Hameln? Je crois que là se trouve la vérité. D'autant plus que les premières chroniques qui relatent la disparition des enfants de Hameln ne parlent point du ratier. La première mention qui en soit faite date de 1589 seulement.

1. Voy. vol. I, page 135.

Maintenant que j'ai cherché à vous faire connaître le sens vrai de cette histoire fantastique, je terminerai en vous donnant quelques détails curieux sur les suites qu'eut, à Hameln, un évènement aussi considérable.

Ainsi il fut fait défense, à son de trompe, de faire de la musique dans la rue par laquelle le ratier avait emmené les enfants. Si une noce venait à la traverser, il fallait que les musiciens cessassent de jouer de leurs instruments. A cause de cette défense, on la nomma la rue *Sans Tambour*. Des sculptures, des inscriptions, toutes relatives au ratier, ornèrent bon nombre d'habitations.

Une maison bâtie en 1608, mais dont le style répond entièrement à l'époque de la disparition, se nomme encore aujourd'hui *la maison du Ratier*. La façade donnant sur la rue Sans Tambour porte une inscription qui rappelle l'évènement et en précise la date. C'est cette maison que représente notre gravure.

Sur une des portes de la ville, celle dite porte Neuve, se lisait un distique latin constatant que cette porte avait été bâtie deux cent soixante-douze ans après l'enlèvement des enfants de Hameln par un mage, ce qui remet en l'an 1556 la date de sa construction.

Dans l'église du marché se trouvait aussi une verrière peinte, restaurée en 1572 par Poppendieck, et représentant un homme étrange, au costume bizarre, entouré de nombreux enfants. La légende de cette verrière se trouvait tellement effacée qu'avec la meilleure volonté du monde, il devenait même impossible de lui donner un sens. Johan Lactus, un érudit hollandais, nous apprend qu'en 1648 les bons bourgeois de Hameln dataient encore leurs actes officiels de la naissance de Jésus-Christ et de l'enlèvement de leurs enfants. Ce n'est pas tout. Une médaille commémorative fut frappée représentant le joueur de flûte et la troupe enfantine. Je doute beaucoup de son authenticité, et je crois fort qu'elle ne remonte pas au delà de la Renaissance, époque où l'amour de frapper des médailles atteignit presque à la manie. En effet, aucune monnaie de ce genre ne figure dans les collections numismatiques, ce qui ferait supposer que devant cette médaille nous nous trouvons en présence d'une monnaie de jubilé, frappée en 1584, deux-centième anniversaire de l'apparition funeste du joueur de flûte.

La saga du ratier de Hameln, bien qu'elle soit une des plus connues de l'Allemagne, trouve sa similaire dans une légende française, qui existe à Drancy-les-Nouis, près Paris. Un capucin y remplace le ratier. Lorsqu'on lui refuse la récompense promise, il siffle un air étrange, tous les animaux domestiques accourent alors autour de lui et le suivent au grand dommage des habitants.

Le dénouement, beaucoup plus humain et ne manquant pas d'une certaine dose de comique, montre

bien, dans sa simplicité, l'immense différence qui sépare l'esprit français de l'esprit allemand. Ici, l'humeur mélancolique et funèbre; là l'idée fantaisiste et gaie.

En Irlande, dans la province d'Ulster, à Belfast, on raconte encore dans les récits de la veillée qu'un joueur de bombarde, quelque peu sorcier, emmena dans la montagne tous les jeunes gens des hameaux. Les personnes pusillamines et crédules vous soutiendront même que, de temps à autre, on entend encore leurs gémissements. Ne les écoutez point, et laissez pour ce qu'elles valent ces croyances qui corrompent l'esprit et dégradent l'homme.

Frédéric Dillaye.



La maison du Ratier, à Hameln. (P. 79, col. 2.)



« Il a dit cela, » s'écria Mme Pascaud. (P. 81, col. 2.)

# MAMAN [1]

## XI

Opinion de M. et de Mme Pascaud sur la amille Gilbert.

Le lendemain matin, quand M. Pascaud rentra chez lui à l'heure du déjeûner, Mme Pascaud lui prit son chapeau des mains, comme d'habitude, et l'accrocha à une patère; ensuite, elle aida M. Pascaud à retirer sa redingote, qu'elle accrocha à côté du chapeau, et lui passa la blouse de toile grise qu'il portait toujours en été, dans la vie privée. Mme Pascaud grillait d'apprendre ce qui s'était passé entre le nouveau percepteur et son mari, mais elle ne lui adressa pas une seule question avant que la blouse de toile grise eût été boutonnée jusqu'au dernier bouton, et que M. Pascaud, confortablement installé dans son grand fauteuil, en face d'une table bien servie, se fût écrié comme d'habitude : « N'importe, ça fait toujours plaisir de se mettre à son aise!

— Eh bien? lui demanda Mme Pascaud, comme si elle n'eût attendu que cette phrase sacramentelle, qui précédait toujours toutes leurs conversations.

— Eh bien! répondit M. Pascaud, en enfonçant un des coins de sa serviette entre son col de chemise et son cou, eh bien! devine un peu, pour voir. »

Une autre femme se fût probablement impatientée, et eût répondu d'un ton de mauvaise humeur. Mme Pascaud était d'un tempérament doux et tranquille, elle aimait ces petites devinettes qui animaient la conversation; et puis elle avait une telle foi dans la supériorité de son mari qu'elle prenait toujours par le bon côté ses taquineries amicales.

Elle lui servit une côtelette de veau panée, de très belle apparence, et lui dit: « Je devine que tu n'as pas eu besoin d'être comme un crin.

— Je t'en réponds, s'écria M. Pascaud, en attaquant sa côtelette avec une grande énergie.

— Il te plaît?

— Et il te plaira aussi: un homme pâle, tout à fait comme il faut, gentil avec le monde. Il n'entend rien aux affaires, et il le dit sans fausse honte. » Ici, M. Pascaud posa solidement sur la toile cirée de la table, ses deux mains armées du couteau et de la fourchette, qu'il tenait la pointe en l'air, comme des chevaux de frise; et il ajouta en se penchant par-dessus la table: « Il m'a dit: Monsieur Pascaud, j'ai besoin de toute votre indulgence, vous serez mon maître et je serai votre élève; je tâcherai de ne pas avoir la tête trop dure et de profiter de vos bonnes leçons.

— Il a dit cela, s'écria Mme Pascaud en prenant exactement la même pose que son mari, de sorte qu'ils se faisaient pendant des deux côtés de la table.

— Il a dit cela! répondit M. Pascaud avec emphase, et puis, ajouta-t-il, en donnant un nouvel assaut à la côtelette, il a encore dit autre chose. »

Pour se donner la force d'écouter la suite, Mme Pascaud but un demi-verre d'eau rougie; j'ai le regret d'ajouter qu'elle s'essuya les lèvres du revers de sa main.

« Voici ce qu'il a dit... mais d'abord, te souviens-tu

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

du remercîment que j'ai reçu de l'autre pour avoir fait ses provisions.

— Si je m'en souviens! s'écria Mme Pascaud toute rouge d'indignation, il t'a offert cinq francs, comme à un domestique. Malhonnête, va!

— Celui-ci ne m'a point offert d'argent; il m'a dit: « Monsieur Pascaud, je suis votre obligé pour toute la peine que vous avez prise; et cette obligation ne me pèse pas, parce que je vois que j'ai affaire à un brave homme, et que nous nous entendrons; donnons-nous la main, monsieur Pascaud, et soyez persuadé que je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait pour nous. » Il m'a donné la main, reprit M. Pascaud en regardant sa main droite avec fierté, et aussi vrai que je m'appelle Pascaud, il ne s'en repentira pas. Maintenant, ma vieille, ouvre bien tes deux oreilles, parce que ce n'est pas fini. »

Mme Pascaud ouvrit ses deux oreilles et même écarquilla ses deux yeux.

M. Pascaud fit une pause, et d'un seul trait lança les paroles suivantes: « J'ai vu sa dame!

— Non? » s'écria Mme Pascaud. De saisissement elle avait laissé choir son couteau, et elle regardait son mari avec inquiétude, tendant son intellect outre mesure, pour tâcher de deviner s'il plaisantait.

« Sérieusement, je l'ai vue, dit M. Pascaud en se coupant une tranche de pain.

— Mais, s'écria Mme Pascaud au comble de la stupéfaction, je croyais que toutes ces dames-là restaient dans leur lit jusqu'à des onze heures.

— Ma vieille, reprit M. Pascaud avec une bienveillante condescendance, jusqu'ici je l'avais cru aussi. Mais je l'ai vue, de mes yeux vue, à neuf heures et demie, et je suis bien sûr qu'elle était sur pied depuis longtemps; éveillée, propre, gentille dans une petite robe qui ne doit pas coûter cher, et qui est plus jolie que tous les tralala des autres.

— Alors, tu l'as rencontrée comme cela dans le corridor?

— Nenni! répondit malicieusement M. Pascaud. Je l'ai vue dans le bureau.

— Qu'est-ce qu'elle y venait faire?

— J'aime mieux te le dire tout de suite, parce que tu ne le devinerais jamais, quand même je te le donnerais en mille. Elle venait... regarde-moi bien en face... elle venait faire visite à papa! » Et pour qu'il n'y eût point de doute sur le sens de cette expression familière, M. Pascaud s'administra un bon coup de poing au milieu de la poitrine.

« Mais, demanda Mme Pascaud, comment as-tu deviné qu'elle venait pour toi?

— Comment je l'ai deviné?

— Oui?

— Je ne l'ai pas deviné du tout, elle me l'a dit. »

Au fait, le vieux commis était un homme supérieur aux yeux de sa femme, et Mme Pascaud, d'abord un peu troublée par l'annonce d'un fait aussi inattendu, finit par trouver la chose assez naturelle.

Le bonhomme reprit: « J'expliquais quelque chose à Monsieur, et je tournais le dos à la porte; la porte s'ouvre tout doucement; Monsieur se met à sourire, et moi je me retourne d'une seule pièce. Je me trouve nez à nez avec Madame, qui me dit: « Asseyez-vous, Monsieur Pascaud, je viens vous faire une petite visite parce que je veux vous remercier de vous être donné tant de peine pour nous. » N'étant point accoutumé à des visites de dames, je ne savais que répondre, et je perdais un peu la tête.

— Toi perdre la tête, allons donc! Pascaud, tu m'étonnes, un homme de moyens comme toi, tu dois te tromper. C'est moi, par exemple, qui aurais perdu la tête, et qui me serais sauvée.

— Ma vieille, reprit M. Pascaud, en la regardant avec malice, il faudra pourtant que tu t'arranges pour ne pas te sauver, Mme Gilbert m'a dit qu'elle tenait à venir te remercier aussi, c'est un grand honneur, et il ne faudrait pas y répondre par quelque chose d'incivil. »

Mme Pascaud jeta tout autour d'elle et sur sa propre personne des regards éperdus.

« Pascaud, dit-elle d'une voix lamentable, comment veux-tu que je reçoive cette dame? je n'ai jamais reçu de dames, moi! Que veux-tu que je lui dise? C'est certainement bien honnête de sa part, mais j'aimerais mieux....

— Quand tu la verras, répondit M. Pascaud avec un accent de conviction sincère, tu n'auras pas peur d'elle, c'est moi qui t'en réponds. Aussitôt qu'elle vous parle et qu'elle vous regarde, on se sent tout à son aise, et quand elle s'en va, on regrette qu'elle ne soit pas restée plus longtemps? C'est ce que j'ai pensé tout de suite quand elle est sortie du bureau. Bellement, ma vieille, bellement, ajouta-t-il en se levant et en prenant la main de sa femme dans les deux siennes. C'est une chère mignonne, je puis bien dire cela d'elle puisque je pourrais être son grand-père. Elle vous dit les choses si gentiment, et on sent si bien qu'elle les pense!

— Quand viendra-t-elle? demanda Mme Pascaud, un peu remise de son émoi.

— Sur les trois heures; c'est moi qui ai choisi le moment, puisqu'elle avait l'honnêteté de me laisser le choix; c'est l'heure où tu as fini ton petit somme, et où tu te sens plus à l'aise pour causer. Et puis, j'ai gardé quelque chose pour la bonne bouche comme on dit: Mme Gilbert viendra avec ses deux enfants! »

La physionomie de Mme Pascaud s'éclaircit subitement. Cette honnête créature adorait les enfants. Le grand chagrin de sa vie était de n'en pas avoir, mais, selon son expression, « elle se rattrapait sur ceux des autres ». Au seul mot d'enfants, toutes ses terreurs et toutes ses préoccupations s'évanouirent comme par enchantement.

« Comme cela se trouve, dit-elle en regardant M. Pascaud avec des yeux ravis, voilà que les pêches sont mûres, et je crois que jamais elles n'ont été aussi belles que cette année. Les enfants aiment les fruits, et je suis sûre d'avance que ces pêches-là leur feront plaisir.



— J'en suis sûr aussi, répondit M. Pascaud avec complaisance, et puis il y a des enfants qui ne savent pas remercier, mais ceux-là sauteront au cou de Mme Pascaud et lui dévoreront ses bonnes grosses joues ; et Mme Pascaud ne leur dira pas de finir ces manières-là. Je les ai vus, ils sont venus ce matin avec leur maman dans le bureau. Leur maman leur a dit de remercier le monsieur qui avait été bien complaisant. Ils sont venus à moi, sans se le faire dire deux fois, et ils m'ont tendu leurs petites frimousses, comme s'ils m'avaient connu toute leur vie ! »

La bouche de Mme Pascaud souriait, et ses nombreuses fossettes souriaient aussi, pendant que de toutes petites larmes d'attendrissement brillaient dans les coins de ses yeux rayonnants de plaisir.

L'après-midi parut à M. Pascaud d'une longueur insupportable, d'abord parce qu'il était impatient de savoir comment se serait passée la visite, ensuite parce qu'il avait du nouveau à raconter.



Mme Pascaud rangeait du linge. (P. 83, col. 1.)

Ce ne fut pas sans une certaine inquiétude qu'il ouvrit la porte de sa maison, ne sachant pas s'il allait trouver sa femme dans le ravissement ou dans les larmes. S'étant préparé par le raisonnement à l'une ou l'autre de ces alternatives, il fut très surpris de voir que sa femme n'était ni dans les larmes ni dans le ravissement. Quand il entra dans la chambre, Mme Pascaud rangeait tranquillement du linge dans une armoire. Elle ne se détourna pas tout de suite et sembla même prolonger, comme à dessein, l'opération délicate qui accaparait son attention.

M. Pascaud resta quelques instants immobile et silencieux, et quand sa femme se retourna, il vit qu'elle avait les yeux rouges ; mais sa physionomie n'exprimait ni la douleur ni le dépit.

« Ça n'a donc pas marché comme tu voulais ? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Au contraire.

— Cependant tu as pleuré ?

— Oui, j'ai pleuré, mais pas de chagrin, répondit Mme Pascaud non sans quelque confusion ; » car je ne sais pas pourquoi l'on rougit toujours d'avoir pleuré, comme si c'était inconvenant.

« Je ne savais que lui dire, en commençant, reprit Mme Pascaud d'un ton sérieux, mais elle m'a bien vite mise à mon aise. C'est une chère créature. Comment a-t-elle deviné si juste ce qu'elle devait me dire pour m'ouvrir le cœur. De fil en aiguille, je lui ai parlé de tous ceux que j'ai perdus, et mon cœur se soulageait en parlant d'eux. Quand je lui ai dit mon autre grand chagrin, et que je ne pouvais pas me consoler de n'avoir pas d'enfants, elle m'a pris la main et m'a dit : « Ne vous retenez pas, pauvre femme, pleurez, cela vous fera du bien... » Alors, mon cœur s'est fondu en larmes, et j'ai été soulagée d'un grand poids, et, aussi

vrai qu'il y a un Dieu, je l'ai embrassée en l'appelant « ma mignonne et ma chérie » et cela ne l'a pas scandalisée. »

Les lèvres du vieux commis tremblaient, et il avait la gorge serrée par l'émotion. « Qu'elle soit bénie, dit-il enfin d'une voix étouffée, et que ses enfants et son mari soient bénis à cause d'elle. »

Ensuite, ils demeurèrent immobiles, se regardant avec tendresse; mais ils se taisaient comme des gens qui n'ont plus rien à se dire, ou plutôt qui ne trouvent pas les mots pour dire ce qu'ils ressentent.

Au bout de quelques instants, le vieux commis passa le bras de sa vieille femme sous le sien, et l'entraîna doucement dans l'étroit jardin, dont la terrasse était située au couchant.

Arrivés au parapet du rempart, ils s'y accoudèrent côte à côte et regardèrent devant eux. Le soleil, enveloppé de brumes légères, descendait dans un nimbe de pourpre et d'or vers le pâle sommet des collines lointaines.

Mille fois peut-être ces deux bonnes créatures presque incultes avaient contemplé ce resplendissant spectacle, sans y rien voir autre chose qu'un éclat de lumière et de couleurs fatigant pour les yeux. Ce soir-là, comme ils étaient profondément émus, la majesté silencieuse et la grandeur du spectacle firent naître en eux des sensations qu'ils n'auraient pas su exprimer par des paroles, mais qui dissipèrent le trouble de leur cœur, et doucement y firent rentrer la paix.

« Le grand air m'a fait du bien, » dit gaiement Mme Pascaud, en reprenant le bras de son mari, et ils rentrèrent pour dîner. Ils mangèrent fort peu, mais, en revanche, ils parlèrent de beaucoup de choses tristes du passé sans aucune amertume.

Pour en revenir au présent, M. Pascaud fit savoir à sa femme que le percepteur avait tout de suite remarqué la beauté de son écriture. Il lui en avait fait compliment, et lui avait demandé s'il consentirait à donner à ses deux enfants des leçons d'écriture et d'arithmétique.

« Des leçons de quoi? demanda naïvement la fille du fermier.

— Des leçons d'arithmétique.

— Ah ça! tu sais donc tout, toi? lui demanda-t-elle avec une profonde admiration.

— Je ne sais pas tout, mais je n'ignore pas tout non plus, répondit le vieux commis avec une modestie un peu emphatique.

— Et j'espère bien que tu as accepté.

— Je l'espère bien aussi; ce n'est pas pour le prix, quoique le prix ne soit pas à mépriser, mais ça me dérouillera, et puis j'ai idée que ce doit être joliment amusant d'apprendre à des enfants comme ça. »

Mme Pascaud ne répondit que par un gros soupir. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle regretta de n'avoir pas étudié comme son mari.

Le bonhomme reprit, tout en épluchant une pêche: « Mme Gilbert fera l'éducation de sa fille, elle ne veut pas la mettre en pension. C'est une femme instruite, qui a pris son brevet supérieur. M. Gilbert poussera son fils aussi loin qu'il pourra; et le mettra ensuite au lycée de Tours pour qu'il entre à la fin de ses études dans une des écoles du gouvernement.

— Eh bien! s'écria Mme Pascaud, si ces gens-là s'ennuient chez eux, comme les de Jégon, je l'irai dire à Rome.

— Et moi, je ferai la route avec toi, dit facétieusement M. Pascaud, quoique Rome soit loin d'ici, et que le voyage doive coûter cher.

— Mais, reprit Mme Pascaud, qu'est-ce que tu appelles donc les écoles du gouvernement?

— Ce sont des endroits où les jeunes gens étudient pour devenir officiers, ingénieurs, et toutes sortes de choses comme cela. »

Oh! si seulement M. Pichon eût été à portée d'entendre ces paroles, il aurait fermé l'œil droit et ouvert l'œil gauche, à la seule idée qu'un jour il déposerait à la Silleraye un élève de l'École Polytechnique ou de Saint-Cyr, et qu'une fois l'exemple donné, d'autres peut-être se décideraient à marcher sur ses traces; car, comme chacun le sait, il n'y a que le premier pas qui coûte.

## XII

**Comment se font les réputations. — Mme Gilbert remporte une grande victoire et est appelée maman par un petit étranger.**

Le lendemain, entre l'heure du déjeûner et celle du dîner, Mme Pascaud éprouva une envie irrésistible de descendre dans la basse ville, pour rendre visite à quelques vieux amis des deux sexes. Son cœur était trop plein, elle avait besoin de l'épancher; et puis, elle n'était pas fâchée de faire savoir à qui de droit que son mari donnait des leçons aux enfants du percepteur.

Dans les quatre maisons où elle fit halte, en soufflant un peu, on l'accueillit par la même phrase: « C'est un évènement de vous voir. » Et, de fait, c'était un évènement; car Mme Pascaud ne descendait plus guère de la ville haute que les jours de marché, et ces jours-là elle avait trop à faire pour s'arrêter en route.

Dans les quatre maisons, elle avoua en souriant que c'était en effet un évènement de la voir, et elle raconta tout bonnement ce qui lui était arrivé; ses auditeurs, gens naïfs, bons et simples comme elle, ne songèrent pas un seul instant à sourire de son enthousiasme; ils la connaissaient et l'estimaient depuis trop longtemps pour se demander s'il n'y avait pas dans cet enthousiasme un tout petit peu d'engouement. « Voyez-vous ça! » disaient-ils en secouant gravement la tête; et une à une ses paroles entraient profondément dans leur mémoire pour n'en plus jamais sortir.

Quand elle releva fièrement la tête et dit qu'il s'était enfin rencontré un homme pour rendre justice à son mari; pour le consulter comme un oracle; pour lui confier ses enfants en ce qui concerne l'écriture et une autre chose dont elle avait oublié le nom, les vieux amis ne se demandèrent pas si l'enthousiasme de Mme Pascaud ne serait pas, par hasard, un tout petit



peu intéressé. Non ! ils ne se demandèrent pas cela, car ils étaient bons et simples comme elle, et ils croyaient mot pour mot tout ce qu'elle leur disait, parce qu'elle n'avait jamais menti de sa vie, et qu'à sa place, ils auraient pensé et parlé comme elle.

« On devait bien ça à Pascaud ! dirent-ils en toute sincérité et sans le moindre sentiment d'envie.

— Oui, on lui devait bien ça, répliqua Mme Pascaud sans fausse modestie, mais voilà le premier percepteur qui lui rende justice, et pourtant nous en avons vu passer ici des percepteurs de toutes les tailles et de toutes les couleurs !

— Oh ! oui ! nous en avons vu passer; mais il est à croire que les hommes justes sont rares dans les perceptions comme ailleurs. Du moins celui-là a bien l'air d'être un homme juste.

— C'en est un, répéta gravement la brave créature. En voulez-vous une preuve de plus ? Il a dit à Pascaud : « Vous n'êtes pas payé selon votre travail, et j'aviserai à augmenter vos appointements. » Ça n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Eh bien, Pascaud m'a expliqué que l'augmentation sortira de la poche du percepteur. Le percepteur reçoit une somme, et là-dessus il paye le commis et les frais de bureau. Est-ce un homme juste celui qui fait cela ?

— C'est un homme juste, et un homme généreux.

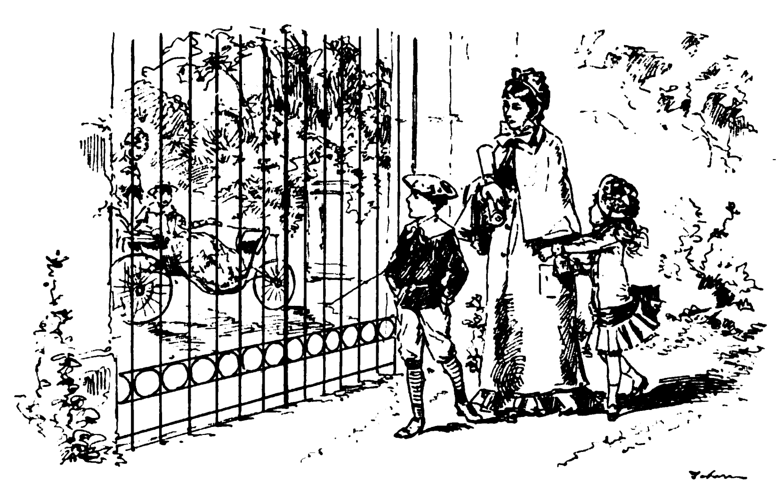
— Pascaud voulait refuser. M. Gilbert lui a dit : « C'est à prendre ou à laisser. Vous accepterez ou nous nous dirons adieu ! » Ce qu'il y a de bon, c'est qu'avant de savoir à quelle crême de braves gens nous aurions à faire, je montais Pascaud contre le percepteur, je lui disais d'être raide comme un crin et de tout planter là, si l'autre faisait le fier ou le difficile, eh bien ! j'aurais fait là un joli coup ! »

A la Silleraye, les domestiques et les gens de service font encore partie de la famille; comme on n'a pas de secrets à cacher, comme d'ailleurs, les gens sont triés, pour ainsi dire, sur le volet, et vieillissent dans la maison, on parle librement devant eux, et même on leur demande leur avis. Trois vieilles servantes et un homme de peine entendirent les propos de Mme Pascaud et exprimèrent silencieusement leur approbation par des signes de tête.

M. Pascaud, en quête de sa moitié, passa quelques minutes dans les trois premières maisons, et la rejoignit dans la quatrième. Ses dires confirmèrent ceux de sa femme, qui d'ailleurs n'avaient point besoin d'être confirmés, vu que par l'honnêteté de sa vie elle avait mérité toute créance.

La parole respectée de ces deux humbles amis de M. Gilbert était tombée dans l'âme de leurs auditeurs, comme une bonne graine dans une bonne terre. Maîtres et domestiques ruminèrent à loisir les confidences qu'ils avaient entendues, et à l'occasion en touchèrent quelques mots à leurs amis et connaissances.

Peu à peu, dans la basse ville, quand Mme Gilbert allait faire quelque commission avec ses enfants, les gens commencèrent à aplatir leur nez contre les vitres de leurs fenêtres, ou à se risquer jusque sur le seuil de leurs boutiques pour la voir passer; c'est un succès où M. Pichon n'avait jamais pu atteindre, malgré tout le fracas de sa diligence. Il y a cent à parier contre un qu'il s'en fût réjoui jusqu'au fond de son âme, au lieu de songer à en être jaloux.


Mme Gilbert les avait accompagnés jusqu'à la grille. (P. 86, col. 1.)

Par quel passage mystérieux les confidences de Mme Pascaud remontèrent-elles jusque dans la haute ville ? c'est ce que personne n'a jamais pu savoir. Mais il est prouvé du moins qu'elles y remontèrent.

Dans les premiers temps, le donjon était resté désert et morne. Les seuls cris qu'on y entendît, c'étaient les cris des corbeaux au-dessus de la vieille tour romane, à l'un des bouts, et à l'autre bout, dans une maison aux fenêtres de laquelle on ne voyait jamais personne, les vociférations d'un perroquet invisible, qui passait sa journée à crier : « Jean ! » et à réclamer du « rrrhum » et du « rrrôti de mouton ! » Toutes les grilles des jardins demeuraient blindées de leurs volets en tôle.

Un beau jour, la grille qui faisait face à la maison du percepteur ouvrit ses volets tout grands, et l'on put voir du dehors un beau jardin entretenu, et dans ce jardin un enfant malade qu'une vieille gouvernante traînait dans une petite voiture. La petite voiture faisait de longues stations de l'autre côté de la grille, et l'enfant malade, regardait la maison du percepteur.

Quelqu'un avait parlé de la famille Gilbert, et l'enfant malade, qui s'ennuyait à mourir, avait obtenu que l'on ouvrît les volets de la grille. Quand Mme Gilbert sortait avec ses deux enfants, le petit malade rougissait sans savoir pourquoi ; il regardait les deux enfants

avec une curiosité inquiète et fiévreuse, mais quand le regard de Mme Gilbert tombait sur lui, il se calmait comme par enchantement.

« Madeleine, dit-il un jour à sa gouvernante, je crois que je déteste ces deux petits-là.

— Pourquoi donc, mon chéri ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être parce que je ne peux pas courir comme eux.

— Sois tranquille, mon chéri, tu courras comme eux un de ces jours.

— J'aurai beau courir comme eux, reprit le petit malade avec une expression d'angoisse, je n'aurai pas une jolie petite maman comme eux pour m'embrasser et me caresser.

— Ne dis jamais cela devant ta tante, tu lui ferais de la peine.

— Je ne le dis qu'à toi, reprit l'enfant avec le sérieux d'un homme; mais ma tante ne m'aime pas, puisqu'elle ne me caresse jamais. Sais-tu, ma petite Madeleine, une chose que tu devrais faire. Tu devrais ouvrir la grille et me promener sur le donjon. Peut-être que la jolie dame me parlerait, peut-être qu'elle m'embrasserait.

— Je ferai ce que je pourrai, lui dit la gouvernante avec une certaine hésitation, mais je ne te promets pas de réussir. Tu sais que ta tante ne voulait pas même me laisser ouvrir les volets de la grille.

— Je le sais, répondit l'enfant d'un air sombre ; » alors, saisissant la main de la vieille gouvernante, il la pressa contre sa joue en levant vers la brave femme des regards suppliants.

« Oui, oui, dit la brave femme, je ferai ce que je pourrai. » Et elle songea tout de suite à prendre pour complice le vieux docteur Durand, et à lui suggérer l'idée d'une promenade quotidienne sur le donjon.

Mme Gilbert avait bien remarqué le petit malade, et son cœur avait été ému de pitié ; ses enfants l'avaient remarqué aussi, et ils avaient demandé à leur maman la permission de courir jusqu'à la grille pour échanger des signes de tête avec le pauvre petit garçon. Mais, Mme Gilbert, qui avait volontiers accompagné ses enfants jusqu'à la grille, avait craint de paraître indiscrète, et, à regret, elle avait réprimé l'élan de leur cœur.

Mais le pauvre petit malade la préoccupait autant qu'eux, et elle se demandait avec anxiété comment elle pourrait s'y prendre pour aller jusqu'à lui.

Le lendemain, le petit malade était sur le donjon dans sa voiture. Mme Gilbert marcha droit à lui et lui adressa quelques bonnes paroles. L'enfant la regardait d'un air sérieux et ses lèvres tremblaient.

« Embrassez-le, madame, » dit tout bas la gouvernante. Mme Gilbert se pencha et embrassa l'enfant sur le front. Alors, par un mouvement passionné, le petit malade lui jeta ses deux bras autour du cou et se mit à sangloter.

Mme Gilbert avait deviné depuis longtemps qu'il y avait un grand chagrin dans cette existence d'enfant, et elle fut profondément troublée. Cependant elle calma le petit malade par de douces paroles, et, lui abandonnant ses deux mains qu'il couvrait de baisers, elle releva la tête et regarda la gouvernante.

« Il n'a plus de mère, lui dit tout bas la gouvernante et sa tante est un peu... un peu sévère avec lui.

— Pauvre petite âme ! » murmura Mme Gilbert.

Georges et Louise, intimidés, se tenaient à l'écart, regardant l'enfant malade avec une sorte de respect.

« Emmenez-moi chez vous, dit le petit malade, je voudrais voir votre jardin.

— Il n'est pas si beau que le vôtre, lui répondit Mme Gilbert un peu embarrassée de cette demande.

— C'est un autre jardin ! répondit l'enfant avec un grand sérieux, et je suis si fatigué, si fatigué de voir toujours la même chose.

— Oh oui ! emmenons-le, s'écria Georges avec véhémence, il sera si content de voir la rivière et la forêt. »

Le malade lui jeta un regard de profonde reconnaissance, et Georges, sentant que la glace était rompue, s'approcha de la petite voiture, et sa sœur le suivit. Les trois enfants se regardèrent, et l'enfant malade sentit qu'il n'était plus jaloux des deux autres.

Mme Gilbert avait profité de cette diversion pour consulter la gouvernante.

« Si Madame veut faire la demande à Mme de Servan, je ne crois pas que Mme de Servan refuse. Elle n'accorderait pas cela à tout le monde ; mais elle a déjà entendu parler de madame.

— Alors je lui écrirai. »

La gouvernante sourit : « Si j'avais, dit-elle, un conseil à donner à Madame, ce serait de parler elle-même ; je ne suis qu'une domestique et je n'ai pas le droit de faire des compliments, mais je ne sais pas qui est-ce qui pourrait refuser quelque chose à Madame, si elle prend la peine de le demander elle-même. Que madame m'excuse, ajouta-t-elle, en voyant que Mme Gilbert rougissait, mais ça me semble si naturel que je n'ai pas pu m'empêcher de le dire. »

« Mon petit ami, dit Mme Gilbert en s'adressant au malade, je demanderai la permission à Madame votre tante et j'espère l'obtenir. En attendant, au revoir. »

Comme elle se penchait pour l'embrasser, il lui jeta encore une fois ses bras autour du cou et lui dit : « Permettez-moi de vous appeler maman !

— Très volontiers, mon chéri.

— A revoir, maman, » lui dit-il tout bas, sans oser lever les yeux, cette fois. Il était tout intimidé de son audace, et comme embarrassé de son succès.

Quand Mme Gilbert eut disparu au coin de la maison, suivie des deux enfants qui se retournaient à chaque pas pour faire des signes de tête, le malade dit à sa gouvernante : « Madeleine, si tu savais comme je suis heureux ! j'ai une maman ! »

Mme Gilbert était préoccupée de la promesse qu'elle avait faite ; non pas qu'elle regrettait de l'avoir faite, ni qu'elle eût la moindre intention de l'éluder. Seulement, elle se demandait avec anxiété si elle avait chance de réussir, et pensait au chagrin du petit malade si elle ne réussissait pas.

Aussitôt rentrée, elle appela son mari en consulta-



tion, et recourut aux lumières de M. Pascaud pour savoir quelle personne c'était que Mme de Servan ?

« C'est une vieille fille, madame, répondit M. Pascaud d'un air grave, seulement à la Silleraye, comme il y a beaucoup plus de vieilles filles que de femmes mariées, passé un certain âge, on les appelle : « madame », je n'ai jamais su pourquoi.

— C'est comme les chanoinesses, fit observer M. Gilbert en souriant.

— C'est peut-être cela, répondit M. Pascaud qui ne savait pas très bien ce que que c'est qu'une chanoinesse. Dans tous les cas, c'est une vieille fille qui a la réputation de n'être pas commode tous les jours; cependant je n'ai jamais entendu dire qu'elle fût ce qu'on appelle méchante, mais je la crois très fière. »

M. Gilbert regarda sa femme en souriant.

De peur que M. Pascaud ne prît ce sourire en mauvaise part, M. Gilbert lui expliqua ce qui s'était passé, et ce que sa femme comptait faire. M. Pascaud regarda Mme Gilbert avec une respectueuse admiration, et, ayant ruminé quelque temps, s'écria : « Mais bah! elle ne vous résistera pas, à vous. »

Cependant le petit malade comptait les minutes et rendait la vie dure et amère à la pauvre Madeleine.

Enfin, la petite servante de Mme Gilbert vint sonner à la grille, et remit à Madeleine un petit billet que Madeleine transmit au valet de pied, qui le présenta à Mme de Servan.

Mme de Servan mit son lorgnon, et regarda sévèrement l'adresse. Ne reconnaissant pas l'écriture, elle se décida à décacheter le billet. En voyant la signature, elle fronça ses épais sourcils. Qu'y avait-il de commun entre elle et la femme d'un percepteur ?

Mme Gilbert présentait à Mme de Servan ses compliments respectueux, et sollicitait d'elle la faveur d'une entrevue particulière.

Au moment de formuler un refus bien net et bien positif, Mme de Servan relut le billet de Mme Gilbert.

L'écriture lui plut, parce que ce n'était point cette misérable petite écriture anglaise, parfaitement nette quand on la regarde de loin, illisible, quand on l'examine de près, et si banale que tous ceux qui s'en servent semblent l'avoir apprise du même maître. En second lieu, le billet était bien tourné, il avait été écrit par une personne qui savait son monde. Au lieu donc de parler de sa migraine, Mme de Servan fit savoir à Mme Gilbert qu'elle ne sortirait pas de l'après-midi. Une demi-heure après avoir reçu ce poulet, écrit d'une grande écriture de gendarme, Mme Gilbert, le cœur un peu tremblant, sonna à la grille. Madeleine la conduisit jusqu'à l'antichambre et la livra au valet de pied qui l'introduisit en présence de Mme de Servan.

Mme de Servan la reçut avec une froide politesse, et, de propos délibéré, lui laissa tout l'embarras de parler la première.

Si le cœur de Mme Gilbert tremblait, sa volonté était ferme et elle se fiait sur la droiture de ses intentions. Aussi, malgré le silence affecté de Mme de Servan, malgré ses grands airs et ses froncements de sourcils, elle dit ce qu'elle voulait dire, tout ce qu'elle voulait dire, et rien que ce qu'elle voulait dire.

« Si je vous comprends bien, dit Mme de Servan avec majesté ; mon neveu a eu l'insigne honneur d'inspirer de la pitié à vous et à vos enfants. »

Elle eût mérité d'être fouettée rien que pour l'emphase hautaine avec laquelle elle prononça ces deux mots : « l'insigne honneur ».

« Je me serai mal expliquée, répondit Mme Gilbert avec douceur, j'aurais dû me faire mieux comprendre, et mieux marquer la différence qu'il y a entre la pitié qui peut être offensante, et la sympathie qui ne l'est jamais. »

Mme de Servan rapprocha brusquement son fauteuil de celui de Mme Gilbert.

« Chère madame, dit-elle en prenant la main de la jeune femme, pardonnez-moi de vous avoir soumise à une épreuve. Je suis vieille, surtout je suis défiante, parce que j'ai éprouvé beaucoup de mécomptes dans ma vie; mais il m'est impossible de ne pas reconnaître que vous êtes de notre monde. »

Par parenthèse, c'est un fait singulier que tous ceux qui connaissaient Mme Gilbert trouvaient qu'elle était de leur monde, ce qui tendrait à prouver qu'elle était à sa place partout. Mme Gilbert rougit de plaisir, non parce que l'autre lui faisait un compliment, mais parce qu'elle sentit qu'on lui accordait la permission de s'occuper du petit malade.

Mme de Servan reprit : « Je ne suis pas sentimentale, ou du moins il y a longtemps que je ne le suis plus, mais il m'est impossible de n'être pas touchée des sentiments que vous venez de m'exprimer. Et pourtant je ne veux pas vous en remercier, devinez pourquoi ?

— Je ne devine pas, madame.

— C'est parce que, reprit Mme de Servan avec emphase, j'aurai l'honneur de vous porter mes remerciments chez vous. Avez-vous un jour?

— Non, madame; on m'avait prévenue que les habitants de la Silleraye n'aiment pas à faire des visites.

— Dans tous les cas vous aurez la mienne.

— Alors, madame, mon jour sera celui que vous voudrez bien choisir. »

Mme de Servan tint absolument à reconduire sa visiteuse jusqu'au bas de l'esalier, condescendance qui frappa de stupeur le vieux valet de pied. Aussi, contre toutes ses habitudes, se fit-il un devoir d'escorter Mme Gilbert jusqu'à la grille.

Comme Mme Gilbert arrivait au tournant de l'allée, une voix timide cria doucement : « Maman ! »

Mme Gilbert se retourna vivement et se trouva en présence du petit malade, qui attendait sa sortie, embusqué avec Madeleine derrière un massif d'arbustes.

Rien qu'au sourire de Mme Gilbert, il devina qu'elle avait gagné sa cause.

« Elle a bien voulu ? s'écria-t-il.

— Oui, mon chéri.

— Oh ! si vous saviez comme je vous aime ! »

*A suivre.* J. GIRARDIN.





# LES JEUX DE BOULES

L'exercice de la boule chez les Grecs. — La manie des boules au quatorzième siècle. — Les grosses boules. — Le cochonnet.

Les Grecs ont-ils connu l'exercice de la boule? Voilà une question à laquelle on a répondu négativement pendant de longues années, et pourtant les Grecs pratiquaient cet exercice avec méthode. Oribase, un médecin grec, né vers l'an 325 avant Jésus-Christ, ayant recueilli en abrégé, d'après les ordres de l'empereur Julien, tous les anciens livres de médecine, nous fournit quelques détails relatifs à l'exercice de la boule. Ce n'était pas un jeu d'après l'acception propre du mot, mais un exercice d'hygiène pratiqué dans les gymnases. Il rendait plus souple ceux qui en usaient et fortifiait leurs fonctions vitales. Il y avait plusieurs espèces de boules : une petite, une moyenne, une grosse, une très grosse et une creuse.

Avec les petites boules et les moyennes, les Grecs se livraient à une série d'exercices combinés assez semblables à ceux que nous pratiquons à l'aide des haltères. Quant aux grosses boules, ils les lançaient devant eux, soit en restant en place, soit en marchant, soit en courant. Il s'agissait non d'atteindre un but déterminé, mais de pousser la boule le plus loin possible. Peu à peu, ils en arrivèrent à transformer cet exercice en jeu, déclarant vainqueur celui dont la boule s'arrêterait le plus loin de son point de départ. Ce ne fut sans doute qu'au temps de la conquête romaine, alors que la race dégénérait, qu'on songea à remplacer la force par l'adresse en déterminant un but fixe. Bien que l'époque exacte de cette transformation reste difficile à préciser, on peut affirmer qu'elle eut lieu : car c'est sous cette forme que nous trouvons, au treizième siècle, le jeu de boules établi en France constituant ce que nous nommons aujourd'hui le jeu des grosses boules.

Lorsque le capitaine Cook découvrit les îles Sandwich, il constata que les naturels du pays jouaient aux boules, et employaient à cet effet des morceaux de pierre à aiguiser, du poids d'une livre et de la forme d'un petit fromage, arrondis sur les côtes et sur les bords, et parfaitement polis à l'aide d'une pierre ponce mouillée. Ils avaient aussi d'autres boules faites d'une ardoise grossière gris brun, ou d'une argile pesante, rougeâtre, et enduite d'une composition de même couleur qui les rendait luisantes.

La première mention qui soit faite du jeu de boules dans nos ordonnances royales date du 23 mai 1369. Charles V dit le Sage gouvernait la France, et bataillait contre l'Espagne et l'Angleterre pour conserver l'intégrité de son royaume fortement endommagée par les armées de ces deux pays. Du Guesclin promenait son épée victorieuse au centre et au midi, et Charles V, se sentant plus fort, venait de se faire donner, par la Cour des pairs, sentence pour confisquer l'Aquitaine. C'était le moment de rassembler le plus de soldats possible pour chasser les Anglais dans un dernier effort. Le roi regarda autour de lui, et vit ses sujets beaucoup plus occupés à jouer aux boules qu'à s'exercer au maniement des armes. Il lança son ordonnance défendant ce jeu, et quelques autres encore, sous peine d'une amende de quarante sols parisis. Cette ordonnance enjoignait aux sénéchaux, baillis et comtes, d'instituer, aux lieu et place des jeux de boules, des tirs à l'arc ou à l'arbalète, et de décerner des récompenses aux plus habiles tireurs. Ces jeux de boules se trouvaient disposés dans de longs espaces verdoyants sur les remparts des villes, qu'on désignait communément par le nom de *boules verts*, nom qui, par la substitution de voyelle, substitution si commune en France et surtout à Paris, s'est transmis aux *boulevards*, promenades plantées d'arbres tout le long des remparts des villes.

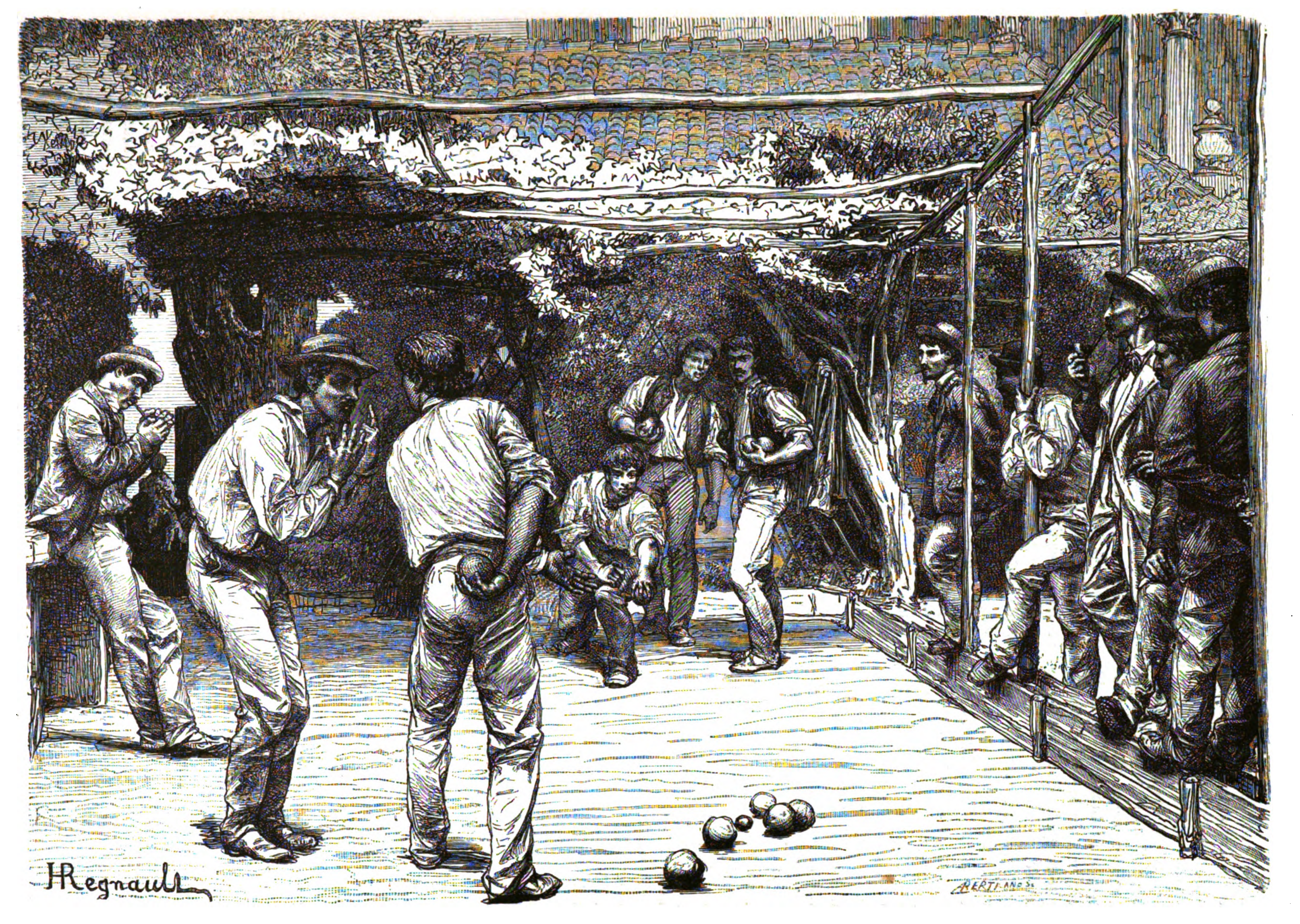
Malgré l'ordonnance royale, les joueurs de boules n'en continuèrent pas moins leurs exercices. Les grands seigneurs, chargés de l'exécution de l'ordonnance, faisaient aplanir dans les parcs et dans les fossés de leurs châteaux des terrains propres aux jeux de boules. A certains jours, les joueurs de différentes communes se réunissaient entre eux, et engageaient des luttes d'autant plus vives que chacun mettait en jeu l'honneur de son clocher. Aujourd'hui de semblables concours existent encore dans quelques départements, surtout dans ceux du midi de la France.

L'emplacement nécessaire à l'établissement d'un jeu de grosses boules doit être parfaitement uni, long de 25 à 30 mètres, et suffisamment encaissé pour que les boules, une fois lancées, ne puissent dévier à droite ou à gauche. Un fossé transversal limite cet emplacement à chacune de ses extrémités; on le nomme *noyon*. Près de ces fossés, à un mètre de distance environ et au centre, on plante un piquet et on l'enfonce à ras du sol. Ce piquet constitue le but.

Si le nombre des joueurs ne dépasse pas deux ou trois, chacun joue pour son propre compte. Si ce nombre dépasse le chiffre trois, les joueurs peuvent alors former des sociétés d'un nombre égal de personnes ou deux camps égaux. Quelle que soit la division adoptée, chaque joueur prend deux boules, et tire au sort l'ordre dans lequel il doit jouer. Le numéro 1 lance une boule, et la roule de manière qu'elle s'arrête le plus près possible du but. Il cède sa place au numéro 2 qui roule aussi une de ses boules, et cherche à la loger plus près du but que ne l'est celle de son adversaire. S'il y parvient, le numéro 1, ou tout autre joueur de son camp, se poste à la place du numéro 2 et lance une autre boule. S'il n'y parvient pas, il doit lui-même jeter sa seconde boule ou prier un de ses associés d'en jouer une.

Lorsque toutes les boules se trouvent jouées, le joueur, ou les joueurs suivant que la partie est individuelle ou collective, compte autant de points que de boules placées entre le but et la première boule de ses adversaires. La partie complète se compose gé-






Joueurs de cochonnet. (P. 90, col. 1.)

néralement de trois manches de quinze points chacune. Il suffit de faire deux manches pour la gagner.

Placer ses boules le plus près possible du but et chasser celles de son adversaire, toute l'habileté du jeu réside dans ces deux points. Une boule tombe-t-elle dans le noyon? elle est morte et ne peut plus compter, même si, par un accident quelconque, elle ressortait du noyon. On la dit *noyée*. Toute boule placée près du but et qui tombe dans le noyon, frappée par la boule d'un adversaire, se trouve également noyée.

Il existe un autre jeu de boules que tout le monde connaît, parce qu'il ne demande pas pour le jouer un emplacement spécial et que tout terrain lui convient, pourvu qu'il soit vaste et à peu près plat. Une allée de jardin, une chaussée de route, un gazon de pelouse ou de prairie, suffisent. Chaque joueur prend deux boules de moyenne grosseur, et celui que le sort a désigné pour jouer le premier lance devant lui, à la distance et dans la direction qui lui convient, une petite boule d'os, de fer ou de bois, qui doit servir de but, et qu'on nomme *cochonnet*, sans doute parce que, en roulant la première dans la poussière ou dans la boue, elle se souille comme un petit cochon. Le joueur aussitôt après roule une de ses boules, afin de la placer le plus près possible de ce but improvisé. Le jeu continue alors comme dans celui des grosses boules.

Toutefois, comme le but se trouve mobile, on peut essayer de le débusquer pour l'éloigner de telle boule ou le rapprocher de telle autre, comme on peut de même essayer de débusquer la boule d'un adversaire. Dans ce cas, au lieu de rouler la boule, on la lance en l'air avec force, de façon qu'elle tombe juste sur la boule visée. Quelquefois l'on ne peut se placer entre les boules des adversaires et le cochonnet qu'en lançant la boule de cette manière. Il faut avoir soin dans ce cas de lui imprimer au départ, avec les doigts, un mouvement de rotation sur elle-même, afin qu'en touchant terre elle reste en place. Ce mouvement de rotation se produit en prenant la boule à pleine main, les ongles vers la terre et, en ramenant brusquement le bras au corps au moment où la boule est lancée. Un joueur qui désire acquérir une certaine force, fera bien de s'exercer à cette petite manœuvre.

*A suivre.* FRÉDÉRIC DILLAYE.

# LES TAMBOURS [1]

Quoi qu'il en soit, un ministre a dit récemment : « Plus de tambours dans l'armée. »

Sur quoi, discussion, très vive assurément, de ceux qui, en faveur de cette institution, allèguent son beau, son héroïque passé; approbation de ceux qui pensent que, quelsque soient ses titres anciens, une institution peut à un moment donné, cesser d'être en harmonie avec les mœurs. Selon ceux-là, vu la façon dont la guerre se fait aujourd'hui, le tambour n'a plus de rôle à remplir: il ne serait même qu'un embarras et un danger.

Les défenseurs du tambour arguent d'un mot de Napoléon Ier. Un général lui disait: « Le tambour, instrument barbare, par ses sons monotones, assourdit, et fatigue l'oreille la moins sensible.

— Le tambour, répliqua l'empereur, imite le bruit du canon, c'est le meilleur de tous les instruments, il ne détonne jamais. »

Les adversaires du tambour lui reprochent au contraire de détoner trop quand il est sous l'influence de l'humidité, et, à ce propos, ils content l'aventure suivante qui se passa, paraît-il, pendant la dernière guerre d'Italie, le soir de l'affaire de Melegnago (même lieu que Marignan, l'ancien champ de bataille de François Ier).

Le 2e corps, arrivé trop tard à cause du mauvais état des chemins, pour couper aux Autrichiens vaincus la route de Lodi, était embourbé dans les rizières, aux abords de la ville conquise. On avait reçu l'ordre de rentrer dans les bivacs, et le mouvement était déjà commencé quand le capitaine commandant la 1re compagnie des grenadiers du 72e, déployé en tirailleurs en avant de son régiment, eut la fatale idée de faire battre l'assemblée par son tambour. Le malheureux tapin fit de son mieux, et même il fit si bien que le 2e régiment de zouaves, éloigné à peine d'une centaine de mètres, prenant ces *ra* et ces *fla* pour des détonations, se mit à ouvrir le feu avec cette *furia francese* qui l'a toujours distingué. Le 72e, dans cette nuit noire, ne pouvant voir à qui il avait affaire, n'hésita pas à riposter. On croyait à un retour offensif. Bref, ces deux régiments de la division de la Motte-rouge allaient s'écharper, si le maréchal de Mac-Mahon, qui, lui, connaissait la situation de ses troupes, n'avait pas fait SONNER la marche du 2e corps et *cessez le feu*. Il avait plu depuis quatre heures du soir, et tous les tambours des deux régiments réunis n'auraient obtenu, en battant, d'autre résultat que celui d'activer le massacre.

Il va de soi qu'à ceux qui produisent des arguments de ce genre se joignent avec empressement les gens, en assez grand nombre d'ailleurs, qui, toute question d'histoire et de patriotisme à part, tiennent en aversion le bruit du tambour, soit qu'il ne leur semble que désagréable, soit qu'il les incommode réellement.

Ces gens ont pour ancêtres le vieux poète latin Lucrèce qui, venant à parler des Corybantes, fit à propos de leur tambour deux vers, d'ailleurs restés célèbres, dont le rythme rauque et discordant suffirait seul à traduire l'horreur que lui inspirait le son de cet instrument.

Béranger, qui fut pourtant le chantre enthousiaste de notre grande époque militaire, et qui maintes

1. Suite et fin. — Voy. pages 28, 42, 59 et 75.

fois célébra le tapin héroïque, a donné ce refrain à l'une de ses chansons de vieillesse:

« Trouble des nuits, trouble des jours,
» Tambours, tambours, maudit tambours,
» M'étourdirez-vous donc toujours,
» Tambours, tambours, maudits tambours? »

Eh bien ! voilà que tantôt nous ne les entendrons plus, et que peut-être nous les regretterons.

On va les supprimer, soit! mais qui nous dit qu'un jour, quand nous serons là-bas, au pays dont on ne revient pas, quelqu'un de nos petits neveux, venant habiter le même pays, ne nous apprendra point comme grande nouvelle qu'on les a rétablis ?...

EUGÈNE MULLER.

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS

## I

« Mon père, ne me quittez pas; mon père, consolez-moi! » disait en pleurant Mme de Gassac, toute jeune encore et charmante, serrant les mains de son vieux père, naguère intendant des guerres, et que des maladies graves, jointes à de grands chagrins de famille, avaient décidé à prendre sa retraite. Il appuyait sa main avec bonté sur l'épaule de sa fille, caressant du regard son joli front et ses joues baignés de larmes.

« Ne pleure pas, disait-il, Dieu gardera ton mari comme il l'a toujours gardé jusqu'ici. Tant de campagnes et pas une blessure! Que deviendrais-tu si Philippe était, comme le maréchal Oudinot ou le général Rapp, blessé à toutes les affaires?

— Oh! j'en mourrais, j'en serais déjà morte! » s'écria la jeune femme avec l'ignorante conviction de son âge.

Le père secoua la tête : « Les cœurs ne se brisent pas si aisément, et l'on vit même le cœur brisé, » dit-il à demi-voix.

Mme de Gassac se pencha sur lui, l'embrassant vivement :

« Oui, vous le savez bien, mon pauvre père; mais, vous-même, vous êtes inquiet pour Philippe; vous êtes plus préoccupé qu'à l'ordinaire; vous avez beau vouloir me rassurer, je le lis dans vos yeux. »

M. Dorseuil sourit :

« Je ne suis pas particulièrement inquiet pour Philippe, dit-il, mais je le suis pour le succès de l'entreprise nouvelle. Quant à sa justice et à sa raison, ajouta-t-il plus bas, je n'en suis plus à m'interroger là-dessus.

— Oh! s'écria la jeune femme, pour le succès, il est bien assuré, nous battrons les Russes comme nous avons battu tous les peuples de l'Europe; mais c'est si loin, il fait si froid dans ce pays sauvage; Philippe ne trouvera pas les ressources auxquelles il est accoutumé; tout lui manquera en même temps que sa femme! Je veux qu'il emporte un fourgon plein de provisions, de vêtements chauds. »

Le père riait tout à fait :

« Si chaque officier emmenait avec lui un fourgon chargé de vivres, les charrois de l'armée menaceraient d'être plus considérables encore qu'ils ne seront. »

Sa fille bondit de son siège, se tenant toute droite devant lui :

« Mon père! vous ne comparez pas Philippe à tous ces officiers? Qu'est-ce qui a autant que lui le droit d'être soigné et aimé ? Qu'est-ce qui le mérite si bien par sa bravoure et sa bonté ? Et puis, ajouta-t-elle tout bas, qu'est-ce qui a une Mathilde pour qui il est tout? »

Son père riait toujours :

« Il y a bien quelques Philippe dans l'armée française, et peut-être quelqu'un d'entre eux a-t-il une Mathilde ; sois tranquille, j'ai encore bien des relations dans le service de l'intendance, et tout ce qui pourra être fait pour le bien-être de ton mari sera fait, et puis même à la guerre, dans une campagne aussi lointaine, c'est quelque chose que d'être dans l'aisance, mon enfant; Philippe pourra se procurer bien des choses qui manqueront à d'autres.... Tu as raison, cependant, non pas de te désoler, mais de te préoccuper de ce qu'on va faire là-bas. C'est une grande chance à courir, et elle n'apparaît pas sous d'heureux auspices ; le pays est enfin las et inquiet. Les journaux officiels ont beau répéter que l'empereur Alexandre nous provoque, qu'il veut la guerre à tout prix... Nous voyons bien nos régiments avancer sans cesse vers la Pologne; le prince d'Eckmühl est sur le point d'y entrer... Et on souffre partout ici... La misère est grande; le pain est cher; on crie dans les rues; il y a longtemps que cela n'était arrivé! Aussi l'Empereur est-il parti pour Saint-Cloud au mois de mars; il n'aime pas à entendre murmurer le peuple de Paris. »

Mme de Gassac avait les yeux pleins de larmes :

« Je comprends bien cela, dit-elle doucement. Hier, vous savez, mon père, j'étais à l'église, je priais pour Philippe, une pauvre femme priait à côté de moi; quand je me suis relevée, elle m'a tirée par ma robe, et elle a dit très bas: « Madame, si vous pouviez me donner quelque chose, j'ai cinq petits enfants; leur père est du premier ban de la garde nationale; il est pris pour le service, il va être envoyé en Russie; et qu'est-ce que nous deviendrons? nous mourons déjà de faim, et il n'y a pas huit jours qu'il est incorporé. » J'ai envoyé Victorine chez elle ce matin; et c'est vrai, il y a là cinq petits enfants très gentils. Victorine dit qu'il y en a un qui est un amour; elle avait envie de me l'apporter. Oh! mon père, » et Mme de Gassac changeait de ton avec impétuosité, « pourquoi Dieu ne m'a-t-il donné un enfant que pour me le reprendre, sans que je l'aie seulement vu, et pourquoi ne m'en a-t-il pas envoyé un autre? Je ne serais pas si malheureuse en voyant partir Philippe! »

M. Dorseuil avait beaucoup souffert; il avait appris la soumission à une dure école; il avait en même temps appris les consolations que Dieu peut accorder à ceux qui souffrent; il se pencha sur sa fille, baisant ses jolis yeux :

« Dieu te donnera un autre enfant sur la terre; je l'espère, ma Mathilde, et en attendant tu as un ange à toi au ciel. »

Cette pensée parut douce à la jeune femme; elle s'arrêta un moment pour la contempler les mains jointes; puis elle reprit, revenant à sa préoccupation dominante :

« Mais, mon père, Philippe va partir. Les équipages sont commandés, et le maréchal Ney va toujours plus loin et plus vite que tous les autres. Je suis sûre qu'il n'évitera ni un glaçon ni un coup de fusil! Philippe dit qu'il ne sait pas ce que c'est que la fatigue, ni la maladie; et Philippe n'est pas si fort que lui, mon père! »

M. Dorseuil se leva :

« Philippe a une bonne santé, il a autant de sang-froid que de courage; si sa femme veut bien être aussi ferme que lui, je ne craindrai pas pour vous. Mais, Mathilde, prends-y garde, ce n'est pas le moment de s'affaiblir et de l'affaiblir. Les jours qui sont devant nous peuvent devenir bien durs. »



Elle s'était évanouie. (P. 92, col. 2.)

M. Dorseuil avait involontairement détruit tout l'effet de ses consolations, et sa fille resta plongée dans les larmes. Pour comble de tristesse, dans ces derniers jours que son mari passait auprès d'elle, il était absorbé par ses préparatifs militaires, et par les ordres du maréchal Ney dont il était l'aide-de-camp. La tendresse de sa femme n'était pas dépourvue de prévoyance, lorsqu'elle redoutait pour lui la plus rude campagne. Elle se rassurait par la pensée des rapides succès ordinaires à l'Empereur : « La Russie a beau être loin, pensait-elle, les Russes ne tiendront pas longtemps: deux ou trois victoires et tout sera fini, ils reviendront? » Mais tout à coup, elle se demandait quels seraient ceux qui reviendraient, ou qui resteraient au loin dans les plaines de la Russie, et elle se prenait à pleurer.

Le départ de l'Empereur avait été retardé à dessein; il voulait donner le temps à l'herbe de pousser, aux blés de grandir, afin de trouver la nourriture nécessaire à sa cavalerie dans les pays qu'il allait envahir. La politique et la diplomatie avaient usé de toutes leurs ressources; désormais, le sort en était jeté, et six cent mille hommes se rassemblaient pour obéir à la voix de l'insatiable conquérant. Une cour de souverains l'attendait à Dresde; il était accompagné par l'impératrice Marie-Louise. « Qu'elle est heureuse! disait Mme de Gassac; elle sera avec l'Empereur jusqu'au bout. »

Le jour de la séparation arriva; M. de Gassac, absorbé par les devoirs de son grade, n'avait pas, comme sa femme, le loisir de se laisser aller à son désespoir; il était d'ailleurs trop jeune encore pour se sentir, comme plusieurs de ses chefs, lassé de gloire et de combats; il comptait avec une confiance implicite sur le génie et la fortune de l'Empereur. « Je te reviendrai lieutenant-colonel, colonel, disait-il à sa femme. — Si tu reviens, répétait celle-ci, si tu n'as pas perdu en chemin la vie ou tout au moins un bras ou une jambe. » M. de Gassac riait en embrassant sa femme; il ne riait plus quand il la serra pour la dernière fois dans ses bras. Une larme tremblait à ses paupières. Mme de Gassac avait trouvé un moment d'oubli; elle s'était évanouie avant que son mari eût achevé de l'embrasser.

M. Dorseuil était assis à côté du sofa de sa fille lorsqu'elle rouvrit les yeux; il s'attendait à des cris et des sanglots, et s'étonna de voir un sourire sur les lèvres de Mme de Gassac; elle se pencha vers lui :

« Promettez-moi, mon père, dit-elle, que vous m'accorderez la grâce que je vais vous demander; c'est mon bon ange qui me l'a suggérée pour m'empêcher de devenir folle ou de mourir de chagrin. »

M. Dorseuil connaissait sa fille, l'ardeur de ses désirs et parfois leur déraison; aussi se garda-t-il bien de lui faire la promesse qu'elle réclamait.

« Un homme sage ne promet jamais rien dans l'ignorance, dit-il en riant. Développe ton projet et je verrai ce que je puis faire pour toi. Tu me connais assez pour être assuré que je ne te refuserai rien de ce qui sera possible.

— C'est possible, c'est très possible, mon père, cela est même facile; » et Mme de Gassac, se relevant au milieu des coussins dont on l'avait entourée, glissa ses mains entre les mains de son père : « Emmenez-moi à Mayence, afin que j'y revoie mon Philippe, et



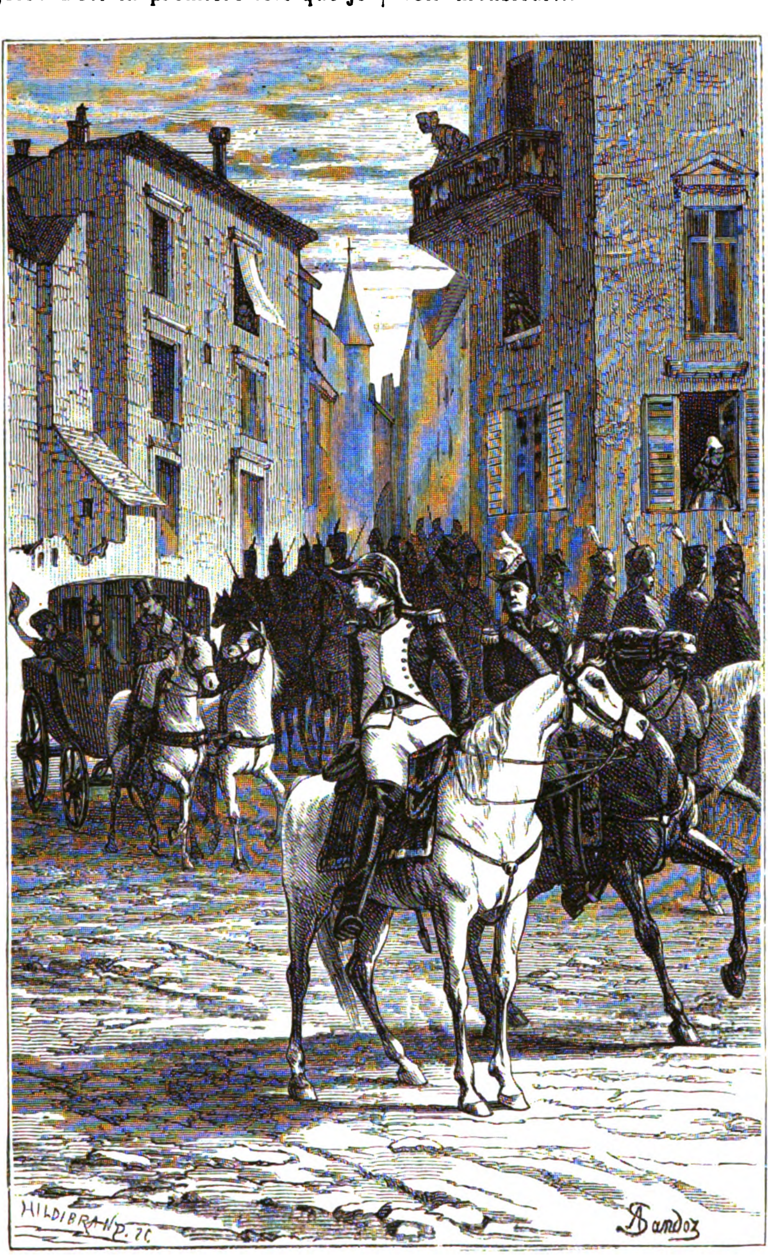
que je ne me sépare de lui que le plus tard possible. L'Empereur a bien emmené l'impératrice à Dresde. J'irai plus vite que Philippe; et, si je pars tout de suite, quand il arrivera à Mayence avec son maréchal, il nous trouvera, vous et moi, l'attendant. Jugez de sa surprise et de sa joie! C'est la première fois que je me console de n'avoir pas d'enfant qui me retienne au logis! »

M. Dorseuil réfléchissait. Le voyage était en effet facile pour une femme riche, entourée de bons et fidèles serviteurs, accompagnée par un père expérimenté et entendu. Mais la séparation si cruelle à Paris le serait-elle moins à Mayence, lorsque le maréchal se mettrait en marche pour rejoindre l'Empereur? Le désespoir, retardé par l'espérance du revoir, ne reprendrait-il pas une force nouvelle? Le père se reprochait sa faiblesse; cependant, il n'avait pas le courage de refuser. « Au moins, elle aura soin de lui jusqu'au dernier moment, pensait-il, et le voyage, les lieux et le spectacle nouveau, serviront à la distraire. Hélas! se distrait-on jamais d'un vrai chagrin! » Le souvenir de ses propres douleurs acheva de décider M. Dorseuil à l'indulgence; il tendit les mains à sa fille qui l'observait avec inquiétude:

« Fais tes paquets, dit-il avec gaieté, nous partirons demain pour Mayence. »

La jeune femme frappa dans ses mains avec un transport de joie; elle se suspendit aussitôt à la sonnette:

« Vite, Victorine, dit-elle, quand sa femme de chambre parut. Faites ma malle, une seule pour ne pas charger la voiture; nous allons à Mayence pour voir monsieur...




M. de Gassac se retournait. (P. 94, col. 1.)

— Mais monsieur vient de partir, disait Victorine interdite.

— Je le sais bien, et Mme de Gassac riait; il sera bien surpris de nous trouver à Mayence avant lui. Dépêchez-vous, vous dis-je, nous partirons demain matin à la pointe du jour.

— Est-ce que j'accompagne madame? demanda Victorine qui n'avait pas retrouvé ses sens.

— Bien certainement, comment me coifferais-je sans vous? »

Victorine sortit.

« Heureusement tu ne vas pas plus loin que Mayence, dit M. Dorseuil en riant, car Victorine n'est pas faite pour les campagnes aventureuses. »

Mathilde ne répondit pas, quelque chose l'avait frappée dans les paroles de son père. « J'apprendrai à me coiffer moi-même, » pensait-elle.

Grand fut l'étonnement de M. de Gassac lorsqu'en entrant à Mayence, auprès du maréchal, au milieu de la foule amassée sur le passage des troupes, il aperçut dans une voiture de voyage le doux visage de sa femme, un mouchoir à la main, qu'elle agitait pour se faire remarquer. Le capitaine passa deux fois la main

sur ses yeux, il croyait se tromper; mais derrière la tête de Mathilde apparaissait la respectable figure de M. Dorseuil.

« Pauvre petite, pensa-t-il, elle n'a pu prendre son parti de ne me plus revoir; elle a eu tort, car nous ne resterons pas longtemps ici, et il faudra recommencer à se déchirer le cœur. » Il se retournait cependant pour chercher encore des yeux la voiture qui contenait sa femme. Le maréchal l'appela deux fois, sans qu'il l'entendit : « A quoi pensez-vous donc, Gassac? » dit brusquement le duc d'Elchingen, et, sans attendre la réponse de son aide de camp, il lui donna ses ordres. M. de Gassac avait été sur le point d'expliquer la vérité à son chef; il ne regretta pas de s'être vu couper la parole. « Mieux vaut qu'on ignore cette escapade de Mathilde, pensait-il. Combien y a-t-il de femmes capables de faire deux cents lieues pour voir leur mari deux jours de plus? »

*A suivre.* Mme DE WITT, née GUIZOT.

# LE LUXE DE LA COIFFURE

Tertullien, qui ne savait trop fulminer contre le luxe de son temps et ne tarissait pas en reproches sur l'inconstance du goût des dames romaines, attaquait d'une manière toute spéciale la variété infinie de combinaisons qui influençaient l'arrangement de leur coiffure. « Vous ne savez, disait-il, à quoi vous en tenir pour orner votre tête. Tantôt vous comprimez vos cheveux, tantôt vous les attachez négligemment, vous les dressez ou vous les amoindrissez selon la fantaisie du moment, les unes les retiennent avec violence dans des frisons régulièrement espacés, les autres affectent de les laisser flotter au gré des vents. »

Ce serait donc une tâche bien difficile que de suivre les dames romaines dans les caprices qui n'avaient d'autres raisons de se produire que le désir de plaire et surtout de se faire remarquer par un arrangement nouveau. J'ai essayé, en assemblant quelques médailles sous un module uniforme, de dessiner plusieurs de ces coiffures. C'est seulement pour en donner une idée que nous mettons sous les yeux du lecteur le spécimen de ces types.

Pendant longtemps la longue aiguille de métal chauffée sous la cendre, servait de fer à friser, sur lequel on roulait les boucles. Peu à peu, le besoin de se grandir en élevant l'édifice fit adjoindre, à l'ornement naturel, de longues tresses de faux cheveux dont les ondes multipliées formaient de nombreux gradins, tantôt c'était un casque, tantôt un bouclier qui décorait le derrière de la tête.

Juvénal nous apprend que la perruque toute montée était l'œuvre d'habiles artistes capillaires qui transformaient immédiatement une blonde en brune ou réciproquement.

C'est sous les empereurs que les Romains commencèrent à s'affubler de perruques; ils avaient horreur de la calvitie qu'ils regardaient comme une difformité. Othon portait une calotte garnie de frisons, le tout si juste et si bien imité, qu'on prenait cet ornement pour une chevelure naturelle. Juvénal, voulant injurier Domitien, l'appelait ***Néron le Chauve.***

Il pourrait se faire, cependant, que l'emploi des postiches fût bien plus ancien, ainsi que le remarque le chevalier de Folard en citant le passage de Polybe, où il est fait mention des déguisements qu'aimait à prendre Annibal, se travestissant, tantôt en jeune, tantôt en vieux, avec les perruques et les habits des différents âges. Il est peu probable cependant qu'on en connût l'usage à Rome, du temps de César, car celui-ci n'eût pas manqué d'en user, étant très fier des avantages de sa personne, dont on nous dépeint la bonne mine et les agréments, la taille haute et bien prise, les beaux yeux noirs et vifs, relevant le tout d'un grand luxe de toilette : ce héros, mécontent d'avoir le front trop dégarni, était heureux du droit d'avoir, en tout temps, sur la tête la couronne de lauriers que lui valurent ses victoires.

Le goût qui porte, de nos jours, les élégantes à rechercher la teinte blond roux, n'est qu'une réminiscence de la préférence que donnaient les dames romaines à cette couleur accentuée, car le blond ardent était le préféré. Martial affirme cependant que le rouge est une grande imperfection; celles dont les cheveux blanchissaient employaient le safran pour les teindre et produire le blond à la mode.

C'était, à Rome, prêcher dans le désert, que de blâmer le peu de répugnance à porter sur sa tête la dépouille d'autrui et de s'affubler de cheveux, surtout fournis par les esclaves.

Les hommes eux-mêmes sacrifiaient à ce luxe, Hérodien nous apprend que la chevelure de Commode, sous l'action de la teinture, à laquelle il mêlait de la poudre d'or, était si blonde et si étincelante, qu'exposée aux rayons du soleil, sa tête paraissait tout en feu. La mode de cette poudre brillante venait d'Asie, les Juifs s'en servaient après avoir répandu des parfums sur leurs cheveux.

Disons, entre parenthèse, à propos de coiffure, que jamais dans l'antiquité il n'est fait mention du désir d'obtenir le blanc d'une façon factice ; aucun récit, aucune peinture ne donne l'idée d'une tête ainsi poudrée. C'est seulement en 1693, qu'un nouvelliste parisien signala la poudre à poudrer dans la capitale ; il est probable que de Paris en partit la mode pour se répandre en Europe, et devenir d'un usage si universel au siècle dernier.

Les Romains tirèrent la recette de la teinture rousse des peuples du Nord. Les Bretons, quoique naturellement de nuances claires, se servaient, pour en accentuer la couleur, d'un mélange de chaux et de cendre de hêtre dont on composait un savon qui rougissait les cheveux.

Pour les femmes, les bijoux, les chaînes, les bandelettes aux couleurs vives donnaient un grand éclat



aux coiffures, maintenues, dans le principe, par un voile ou un léger capuchon, qui ne tarda pas à disparaître pour laisser la place à un seul ruban, qu'on utilisait en le combinant avec les nattes et les boucles.

Les jeunes gens retroussaient leurs cheveux et en faisaient un nœud, comme les femmes, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la robe virile. On leur coupait alors cet ornement, une partie était brûlée en l'honneur d'Apollon, l'autre immergée pour Neptune, parce que, au dire des anciens, les cheveux naissant de la chaleur et de l'humidité, chaque divinité devait ainsi avoir sa satisfaction dans ce petit sacrifice.

Tous les auteurs anciens signalent, d'un commun accord, l'importance qu'on donnait à Rome aux soins de la tête; celle-ci, rien que pour son entretien et son ornementation, demandait l'aide de plusieurs femmes. Chacune d'elles était chargée d'un détail particulier; les unes séparaient et démêlaient les cheveux pour en former des boucles et des nœuds, les autres répandaient des parfums; d'autres avaient le soin des aiguilles, des fers, des poinçons, des perles, des pierreries, des boucles d'oreille, des rubans et bandelettes, couleurs, fard, en un mot de tout ce qui servait à orner et à composer le visage.

Toutes ces esclaves tiraient leurs noms de leurs différents emplois, de là viennent, dans les poëtes, les noms de : *ornatrices*, *psecades*, *cosmetæ*, de coiffeuses, femmes de chambre et dames d'atours. Ces importants détails de la toilette demandaient aussi la décision de plusieurs conseillers dont le goût et les aptitudes spéciales étaient journellement mis à l'épreuve pendant plusieurs heures, car, comme le disait Ovide, « aussi nombreuses étaient les façons de se coiffer que les glands d'un chêne ou les abeilles du mont Hyla ».

Dans son livre très intéressant sur l'histoire des parfums, M. Rimmel, à l'érudition duquel il faut souvent avoir recours, quand on touche à ce sujet spécial, abonde en curieux détails sur ce qui a rapport au luxe de toilette de tous les peuples en commençant dès les temps les plus reculés; il fait la judicieuse remarque que le savon n'eut pour premier usage que celui de blondir les cheveux, plus tard seulement on sut apprécier ses précieuses qualités détersives.

Les Romains comme les Grecs employaient pour nettoyer leurs vêtements des plantes savonneuses, telles que le *struthium* ou des alcalis naturels et le *natron* d'Égypte; pour les ablutions personnelles, ils se servaient de terres grasses aromatisées; on retrouve encore ce dernier usage chez les peuples du nord de l'Afrique.

Nous avons parlé de la teinte blonde pour laquelle il existait plusieurs préparations, dont les anciens nous transmirent des formules, les unes faites avec des cendres, les autres avec des fleurs de *verbascum* ou de l'huile de lentisque, mélangée de vinaigre; mais la teinture la plus renommée était un savon tiré de Gaule ou de Germanie composé de suif de chèvre et de cendre de hêtre. Ce savon se vendait en boules nommées *pilæ mattiacæ* du nom de l'endroit où on les fabriquait.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots des procédés employés pour noircir les cheveux, car les Romains craignaient cette nuance indécise que l'âge amène peu à peu sur la tête de chacun. On se servait, pour la combattre, de différentes préparations dont les barbiers avaient le monopole, et dans lesquelles entraient les plus bizarres ingrédients qui donnaient à la chevelure le noir d'ébène. C'est à ce propos que l'auteur du *Livre des parfums* versifie cette épigramme de Martial :

> Quelle métamorphose insigne!
> Tu fais un singulier oiseau.
> Hier, tu me semblais un cygne,
> Aujourd'hui te voilà corbeau.

Mais on n'obtenait pas ces transformations sans de graves accidents provenant des drogues corrosives qu'employaient les intéressés qui souvent payaient ces soins d'une dangereuse coquetterie par une calvitie précoce.

A propos du luxe des dames romaines et des différentes transformations qu'elles faisaient subir à leurs coiffures, soumises à toutes les excentricités, nous trouvons la description d'une couleur bleue ayant obtenu quelque faveur sur la tête des élégantes précitées. Cette nuance originale nous prouverait qu'on avait peut-être déjà connaissance à Rome des propriétés de l'indigo dont on fait, à notre époque, un si grand emploi en Orient pour teindre les cheveux.

J'espère intéresser le lecteur en rendant compte ici des moyens employés, de nos jours, pour donner le plus beau noir foncé à toute chevelure persane.

J'ai essayé sur moi-même, pendant mon séjour à Téhéran, le procédé que je vais décrire, en passant par toutes les précautions prescrites pour amener à bonne fin l'exécution du travail facile, quoique minutieux, qui réunit absolument sous la même couleur, tous les Persans, depuis le maillot jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Chez tous les habitants de la Perse, sans distinction de sexe, enfants, femmes, jeunes gens, vieillards, tout ce qui, faisant partie de la tête ou du visage, n'est pas rasé, est du plus beau noir; c'est donc à un procédé de teinture qu'on doit l'uniformité des chevelures brillantes et souples. Les ingrédients qui servent à cette transformation sont le *henné* ou plus correctement *héna* et le *vesmeh*.

Le henné est une plante venant principalement dans le Kirman et aussi dans les autres pays chauds de la Perse; on en fait sécher les feuilles que l'on pile dans un mortier; réduit en poudre, ce produit est enfermé bien serré dans de petits sacs que l'on expédie dans toutes les contrées et est la source d'un trafic considérable.

Lorsqu'on veut en faire l'application, on pétrit la poudre de henné en la mêlant à l'eau chaude jusqu'à consistance d'une bouillie assez épaisse; on applique cette substance sur les cheveux et les poils de la barbe de façon à les bien enduire en couvrant le tout de

papier pour éviter l'absorption par la serviette dont on s'enveloppe. Si l'on veut passer la nuit avec cette composition tinctoriale, elle n'en prendra que mieux pour donner la couleur rouge orangé constituant le premier état du patient.

Le résultat définitif, c'est-à-dire le noir, demande une seconde opération; elle consiste à mettre du bleu sur le ton roux, ce qui s'obtient au moyen du vesmeh ou indigo avec la feuille duquel on agit, comme précédemment, en séchant et concassant ce végétal pour en délayer aussi la poudre avec de l'eau chaude.

Nous avons dit qu'il était préférable de garder le henné assez longtemps sur sa chevelure, l'habitude est de ne le laisser prendre à peu près qu'une bonne heure, ensuite on lave avec soin la chevelure à l'eau claire, chaude ou froide.

Le vesmeh s'applique de la même façon que le henné, à l'état de pâte et peut s'enlever plus vite en lavant à grande eau.

Après une demi-heure, la métamorphose est complète; seulement, il ne faut pas être dérangé dans cette seconde transformation, pendant laquelle le rouge capucine en arrive au noir, en passant par des nuances plus ou moins verdâtres. J'ai vu, dans ce genre, se produire les effets de coloration les plus bizarres; mais, lorsqu'on a deux heures à consacrer à ce soin de toilette, qui est devenu un usage forcé en Perse, on sort de l'épreuve complètement satisfait et surtout parfaitement teint pour plus d'un mois.

LUCRÈCE — CARISSIA, République.

JULIA, fille d'Auguste. — PLOTINE, fille de Trajan. — JULIE, femme de Titus.

POPPÉE, femme de Néron. — CRISPINE, femme de Commode. — SALONINE, femme de Gallien.

SABINE, femme d'Adrien. — OCTACILLA SEVERA, femme de Philippe. — HELENE, femme de Constantin.

Coiffures des dames romaines, d'après des médailles antiques. (P. 94, col. 1.)

Cette teinture a l'avantage d'être absolument anodine, ce qu'on ne peut dire de celles employées en Europe, toujours très dangereuses.

La dépense est insignifiante, on peut s'en rendre compte par le détail suivant : Une belle chevelure de femme n'emploie que 40 miskals (200 grammes) de henné chaque fois, c'est-à-dire vingt-cinq centimes.

Le henné, d'une odeur agréable, joint à cela la propriété d'adoucir la peau, c'est pour cela que les femmes s'en teignent les mains et les pieds.

Une chevelure abondante n'exige que dix centimes de vesmeh pour réaliser le plus beau noir, à la confection duquel on s'est bien gardé d'adjoindre aucune substance corrosive, pour obtenir sa souplesse et son lustre.

Telle est la teinture qu'on a pu remarquer sur le schah de Perse et sa suite.

La simplicité du procédé innocent que nous venons de décrire, sa modicité de prix feront peut-être des prosélytes en France? La chose importe sans doute peu à mes jeunes lecteurs qui sont à cet heureux âge où le coiffeur avec ses fers, ses drogues et ses ingrédients, apparaît toujours comme une sorte d'exécuteur.

E. Duhousset.





« Les deux coupables vont monter dans leur chambre. » (P. 99, col. 1.)

# MAMAN[1]

## XIII

Un dîner lugubre, interrompu par une scène scandaleuse.
Une grave résolution.

La maison au perroquet invisible était habitée par une famille invisible de neuf personnes : le père, qui était comte et qui avait l'air d'un fermier endimanché, la mère, qui était fille d'un petit propriétaire, et qui avait l'air d'une duchesse, six filles étagées en flûte de Pan, et destinées, de la première à la dernière, selon toutes probabilités, à monter en graine, faute d'épouseurs, et toutes résignées à en passer par là, sauf le n° 6, qui comptait sur le hasard, d'où l'on peut conclure qu'elle était encore bien novice et bien jeune ; enfin, un fils de sept ans, très remuant et très réjoui, qui faisait plus de bruit à lui tout seul que tout le reste de la famille, y compris le perroquet. Si les théories de M. Pichon étaient justes, ce jeune monsieur semblait destiné à s'envoler du logis paternel, pour aller vivre ailleurs, aussitôt qu'il aurait des plumes.

A l'époque où le comte et la comtesse de Minias étaient jeunes et où leur famille se composait de deux petites filles, ils vivaient dans la partie de la maison qui donne sur le donjon. A mesure que les filles déjà venues grandissaient, et qu'il en venait d'autres, la vue du donjon où il passait quelquefois des curieux, des artistes, des archéologues, parut trop mondaine pour des filles destinées au célibat ; les fenêtres de la façade se fermaient une à une, et la famille se transporta dans la partie de l'immense maison qui donnait sur le jardin. C'était à coup sûr un grand jardin, mais, comme il n'était pas sur le rempart, il n'avait pas vue sur la campagne, et l'horizon en était borné par un des côtés de la vieille église romane. Pour égayer cette solitude un peu claustrale, le comte y avait fait établir un cadran solaire et un jet d'eau ; et dans les dernières années, il avait acheté un perroquet monotone et un paon boudeur. Le perroquet monotone répétait la même chose toute la journée, et le paon boudeur ne faisait plus la roue depuis des années, sous prétexte, sans doute, que ce n'était pas la peine de faire les frais d'une queue en éventail, puisque l'on était toujours entre soi.

La même institutrice avait fait successivement l'éducation de toutes les filles ; elle en était arrivée pour le moment à la fille n° 6 et au garçon, qui tous les deux manquaient un peu de docilité. Il faut dire, à la décharge des deux coupables, que les leçons de M[lle] Foulonne manquaient absolument d'intérêt. Cette excellente personne était déjà un peu surannée et un peu routinière à l'époque où elle avait attaqué le tuyau n° 1 de la flûte de Pan ; ses idées s'étaient encore racornies, et son instruction, faute d'entretien, était tombée presque à zéro.

Une huitaine de jours après l'entrevue de M[me] Gilbert et de M[me] de Servan, la famille du comte de Minias était à table, un silence lugubre régnait dans la salle à manger, tandis qu'un domestique lugubre passait les plats, se penchant à l'oreille des convives et leur

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

conseillant sans doute tout bas de ne rien prendre de ce qu'il leur offrait, car ils laissaient passer le plat sans rien prendre

Déjà plusieurs fois les lunettes de Mlle Foulonne avaient lancé des éclairs de reproche du côté de la fille n° 6, qui se tenait mal, et du jeune monsieur de sept ans qui bâillait sans vergogne, se renversait contre le dossier de sa chaise et enfonçait ses mains jusqu'au fond de ses poches, pour se distraire.

Le perroquet, voyant que le dîner manquait d'entrain, crut devoir payer de sa personne; il appela donc d'une voix éclatante le « Jean » mystérieux auquel il faisait allusion, et lui commanda d'apporter « du rhum et du rôti de mouton! »

« Joseph, s'écria le petit garçon, donnez-lui ce qu'il demande, pour qu'il nous laisse tranquilles! »

A cette brusque incartade, les cinq sœurs résignées baissèrent modestement leurs dix yeux sur leurs cinq assiettes, et la sœur non résignée encouragea son frère par une grimace très expressive.

M. le comte de Minias regarda Mme la comtesse de Minias, qui regarda Mlle Foulonne, qui tourna ses lunettes du côté du coupable.

Mlle Foulonne avait une voix de basse-taille qui eût fait honneur à un chantre.

« Maurice, dit-elle d'un ton solennel, vous me surprenez, vous nous surprenez tous. Un enfant bien élevé...

— C'est vrai aussi, reprit Maurice d'un ton hargneux; c'est ennuyeux à la fin d'entendre toujours la même chose, de voir toujours la même chose, d'apprendre toujours la même chose, et de la grammaire, et de l'arithmétique et du calcul mental, et je ne sais quoi. »

Sauf la sœur n° 6 qui pouffait de rire dans sa serviette, toute l'assistance était pétrifiée d'horreur, sans quoi l'on n'eût pas laissé le petit insurgé finir son inconvenante harangue.

Au comble de l'exaspération, le comte fit machinalement un tampon de sa serviette, comme s'il eût résolu de foudroyer le coupable en la lui lançant à la tête; mais il se contenta de pétrir son tampon avec énergie, tandis qu'il prononçait d'une voix entrecoupée les paroles suivantes :

« Monsieur, n'était-ce pas déjà trop d'avoir dit une sottise, et fallait-il y ajouter une grossière impertinence. Quoi, à ma table, en ma présence, en présence de votre mère et de vos sœurs, vous coupez la parole à une personne âgée et respectable! Non, mademoiselle Foulonne, n'intercédez pas pour lui, laissez-moi épancher l'indignation qui bouillonne dans mon sein. Monsieur, expliquez-vous, parlez, dites quelque chose.

— Je voudrais, répondit Maurice qui avait la tête montée, avoir les deux jambes paralysées, et le dos malade, je voudrais être traîné dans une petite voiture.

— Cet enfant est fou! s'écria M. de Minias en se versant un grand verre d'eau, qu'il avala d'un seul trait.

— Mon enfant, explique-toi, lui dit doucement sa mère.

— Si j'étais dans une petite voiture, on me roulerait peut-être tous les jours chez le percepteur.

— Pour quoi faire, grand Dieu, veut-il qu'on le roule chez le percepteur, demanda le comte, s'adressant à tout le monde en général, et à personne en particulier.

— Pour jouer avec ses enfants.

— Mais, créature dénaturée, nous ne connaissons pas le percepteur; c'est un étranger; nous ne savons pas d'où il sort? »

Ici, il y eut un coup de théâtre, qui accrut encore la stupeur de toute la compagnie.

Sans être interpellé, sans avoir demandé et obtenu l'autorisation de parler, le n° 6, avec une candeur pleine de perversité, dit d'une voix douce:

« Cher papa, je l'ai vu sortir de chez Mme de Servan! »

Désarçonné par cette attaque de flanc, le « cher papa » demeura tout interloqué. Quand il eut recouvré l'usage de la parole, il répliqua avec une écrasante ironie : « Pour sortir de chez Mme de Servan, il suffit d'y être entré; reste à savoir à quel titre il y est entré, les percepteurs, je suppose...

— Mais, cher papa, il y était entré à titre de visiteur, et il en est sorti à titre de visiteur.

— A quoi avez-vous reconnu cela, mademoiselle ?

— Il était en habit, avec des gants gris-perle, et il avait sa femme au bras.

— Qu'est-ce qui vous dit que Mme de Servan les a reçus?

— Elle les a reconduits jusqu'à la porte, et elle leur a tendu la main. »

M. le comte de Minias regarda sa femme d'un air perplexe, et s'écria : « Mme de Servan reconduisant quelqu'un jusqu'à la porte! Mme de Servan tendant la main à un percepteur! où allons-nous? »

Ici, la voix de chantre se fit entendre, et Mlle Foulonne dit d'un air pincé :

« Mademoiselle Nathalie peut-elle me dire comment elle a pu voir les choses qu'elle raconte. Toutes les fois qu'elle est sortie de cette maison, je l'ai accompagnée, comme c'est mon devoir. Si mes yeux sont mauvais, j'ai des lunettes, Dieu merci! et je n'ai rien vu de toutes ces merveilles.

— Mademoiselle, répondit le n° 6, j'ai vu tout cela d'une des fenêtres du second étage, en regardant à travers les lames des persiennes.

— Très-bien! reprit Mlle Foulonne avec un calme menaçant; mademoiselle Nathalie peut-elle nous dire ce qu'elle faisait dans une des chambres qui donnent sur le donjon?

— Mon Dieu! mademoiselle, répondit le n° 6 en rougissant, je tâchais de voir ce qui se passait sur le donjon, pour me distraire.

— Pour vous distraire! s'écria l'institutrice avec véhémence, et depuis quand, je vous prie, une jeune fille bien élevée a-t-elle besoin de se distraire ?

— On s'ennuie tant, répondit le n° 6, à voir toujours la même chose, à entendre...



— Assez, s'écria le comte de Minias, et, pour la première fois de sa vie, il s'oublia jusqu'à donner un coup de poing sur la table. Je crains, reprit-il, que l'esprit de révolte ne soit entré dans cette famille. » Mais il lui suffit de jeter un coup d'œil sur les cinq chanoinesses pour comprendre que si l'esprit de révolte était dans cette famille, du moins le mal était circonscrit.

Il ajouta d'un ton plus calme : « Les deux coupables vont monter dans leurs chambres respectives, pour y réfléchir sur leur faute; nous tiendrons conseil avec Mlle Foulonne, et nous déciderons après mûre reflexion sur ce qu'il conviendra de faire. Allez ! »

Les deux coupables sortirent de table et montèrent à leurs chambres respectives: le reste de la société, pour se distraire, alla contempler le jet d'eau et le paon qui ne voulait pas faire la roue.

Mme de Minias tira son mari à part, pour causer avec lui du grand événement qui avait troublé le calme de leur vie conventuelle.

M. le comte, qui s'était montré si décidé et si féroce en public, pour affirmer son autorité de père de famille, déposa toute sa décision et toute sa férocité sur le seuil du boudoir de sa femme.



Madeleine poussait la voiture. (P. 101, col. 1.)

« Eh bien, ma chère, que pensez-vous de cela ? demanda-t-il d'un air indécis.

— Je pense, reprit la comtesse d'un air réfléchi, que la vie que nous menons est peut-être trop retirée et trop triste pour ces deux pauvres petits.

— Mais les cinq autres sœurs s'en accommodent, objecta timidement le comte.

— Tous les enfants n'ont pas le même caractère, répondit la comtesse avec beaucoup de bon sens, et ce qui convient aux uns peut très bien ne pas convenir aux autres. Il serait peut-être prudent de leur donner quelques-unes des distractions qui conviennent à leur âge.

— Peut-être, dit le comte; » mais il répondait « peut-être » plutôt par respect pour la raison supérieure de sa femme que par conviction intime. Il avait été lui-même un marmot timide, un peu inerte et indifférent, la preuve c'est qu'on avait pu le marier à la Silleraye, au lieu de lui laisser prendre son vol. Il jugeait des autres par lui-même, et ne comprenait pas qu'un enfant pût désirer ce dont il s'était si facilement passé. Mais il avait le bon esprit de se défier de son propre jugement.

« Cependant, reprit-il, si Maurice doit voir quelques enfants, j'aimerais autant que ce ne fussent pas les enfants d'un percepteur, qu'en penses-tu?

— Il y a percepteurs et percepteurs, répondit la comtesse.

— Sans doute, répliqua le comte.

— J'ai vu dans la rue la femme et les enfants du nouveau percepteur, cette jeune femme m'a paru une personne du meilleur monde. Quant aux enfants, je les ai trouvés charmants.

— Mais, objecta le comte, il est bien difficile de juger des gens à première vue.

— Vous avez parfaitement raison, dit la comtesse. Mais, si Nathalie a vraiment vu ce qu'elle dit qu'elle a vu, si de plus, Mme de Servan permet que l'on conduise son neveu chez nos voisins, il me semble que l'on peut accepter son jugement, car c'est une des personnes les plus sévères du donjon.

— L'argument est sans réplique, répondit le comte. Nous pourrons consulter Mme de Servan ; mais il restera encore une difficulté.

— Laquelle ?

— Nous ne pouvons pas envoyer nos enfants chez ces gens sans les connaître personnellement. D'un autre côté, nous ne pouvons pas faire visite à des nouveaux venus; et je ne crois pas que l'accueil fait aux autres percepteurs soit de nature à engager celui-ci à entreprendre une tournée de visites. La difficulté me semble insoluble.

— La difficulté peut être grande, reprit la comtesse en souriant, mais elle ne me paraît pas insoluble. N'est-ce pas à peu près l'époque où vous envoyez Joseph payer vos impositions.

— D'habitude c'est un peu plus tard, parce que je les paye en une seule fois; mais rien ne m'empêche de devancer l'époque, si vous y voyez quelque utilité.

— J'y vois, reprit la comtesse, une très grande utilité. Qui vous empêche d'aller vous-même au bureau du percepteur, à l'heure où vous êtes sûr de le rencontrer? qui vous empêche de lier conversation avec lui ? d'être aimable comme vous savez l'être quand vous voulez, et de lui laisser entendre, à mots couverts, que l'on n'éprouverait nulle répugnance à recevoir sa visite et celle de sa femme. »

Le comte se regardait les ongles d'un air perplexe; c'était un bonhomme plein de droiture, mais il n'était pas né diplomate, et malgré les encouragements de sa femme, il craignait de faire quelque bévue. Il le lui dit franchement, et lui demanda sans périphrase de vouloir bien se charger d'un fardeau trop lourd pour ses épaules à lui.

« Eh bien! reprit en souriant la comtesse, qui m'empêche de dire à Mme de Servan que j'ai envie de connaître la femme du percepteur? Qui empêche Mme de Servan de me prévenir, le jour où elle devra recevoir sa visite? Qu'on nous mette seulement face à face et je me fais fort de réussir.

— Et vous réussirez, dit le comte en lui baisant galamment la main.

— Ah! à propos, reprit-il d'un air un peu contrarié, et les deux coupables?

— Nous trouverons bien un prétexte pour les amnistier.

— Vous vous chargez de trouver le prétexte?

— Je m'en charge. »

## XIV

**Les incertitudes de Mme de Minias. — Une visite du capitaine Maulevrier. — Un nouvel avis. — Une pétition.**

Une maman n'a guère de peine à trouver un prétexte pour pardonner à ses enfants. M. de Minias était gagné d'avance à la cause de l'amnistie, et Mlle Foulonne n'avait point une âme inexorable.

Le lendemain matin, les deux coupables furent mandés par devant les trois juges, et comme leur attitude fut convenable, et qu'ils témoignèrent un regret sincère de leur incartade, le tribunal les renvoya absous.

Mais, après mûre réflexion, Mme de Minias se sentit fort embarrassée pour accomplir la promesse qu'elle avait faite à son mari.

En principe, elle était bien décidée à offrir à ses deux jeunes enfants les distractions qui convenaient à leur âge, et même il y avait déjà quelque temps qu'elle y songeait. L'apathie, qui faisait le fond de presque tous les caractères à la Silleraye l'avait seule empêchée de chercher les voies et moyens pour mettre son projet à exécution. Après la crise de la veille, elle ne pouvait plus reculer.

Or, la veille, dans la chaleur de l'improvisation, elle avait trouvé tout naturel de s'adresser à Mme de Servan; aujourd'hui les difficultés se présentaient en foule à son esprit. Ses réflexions tournèrent très vite à l'examen de conscience. Comment, depuis des années, n'avait-elle pas songé, une seule fois, combien la vie devait être triste pour le pauvre petit malade, qui n'avait pas un seul camarade pour jouer avec lui? Comment s'était-elle toujours bornée à demander de ses nouvelles et à exprimer une froide pitié et une sympathie stérile? De quel droit irait-elle dire maintenant à la tante du pauvre infirme: « Mes enfants s'ennuient, aidez-moi à les distraire? » Mme de Servan n'aurait-elle pas le droit de lui répondre: « Tant que vous avez cru vous suffire à vous même, vous vous êtes renfermée dans votre maison, en égoïste; si vous ouvrez aujourd'hui votre porte, c'est parce que la nécessité vous y contraint, et que vous avez besoin de nous? » A supposer que Mme de Servan, par politesse, s'abstînt de tenir ce langage, elle ne pourrait toujours pas s'empêcher de penser que sa voisine était une solliciteuse intéressée, car c'était la pure vérité. A cette idée, les joues de Mme la comtesse de Minias se couvrirent d'une rougeur brûlante, son orgueil se révolta, et elle essaya de se tourner d'un autre côté.

Pourquoi, par exemple, ne chercherait-elle pas des camarades pour ses enfants dans quelqu'une des familles de la ville haute? Elle les passa toutes en revue, mais elle fut fort déconcertée d'arriver au bout de la liste sans avoir rien trouvé de ce qu'elle cherchait. Tantôt c'étaient les parents qui lui déplaisaient, tantôt les enfants. Il y avait même des familles sur lesquelles elle ne pouvait se faire aucune opinion, quoique l'on échangeât des visites deux ou trois fois par an. Alors Mme Gilbert lui apparut, telle qu'elle l'avait vue, avec son aimable physionomie, sa toilette toujours simple et toujours élégante, son calme et doux sourire, et cet attrait mystérieux qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

« Mes enfants l'aimeraient et elle leur ferait du bien, j'en suis sûre, « se dit la pauvre comtesse, avec un tout petit soupir de jalousie maternelle.

Un instant elle revint à son premier projet, celui d'envoyer le comte en éclaireur dans le bureau de perception. Mais elle craignit qu'il ne fût pas assez bon diplomate, et les premières impressions sont si importantes dans une affaire aussi délicate!

Alors, ayant passé en revue tous les partis qu'elle pouvait prendre, et les ayant tous rejetés comme impraticables, elle se trouva en face d'une idée nouvelle. Si cette idée lui eût été présentée de but en blanc, par un conseiller quelconque, elle l'eût rejetée comme absurde; mais, comme elle y était venue d'elle-même, pas à pas, et comme par degrés, elle n'en fut pas trop effarouchée et prit même la peine de l'examiner. « Si j'allais tout simplement, se dit-elle, faire visite à Mme Gilbert! » Naturellement son orgueil essaya de la dissuader en lui présentant la chose sous cet aspect ridicule: « Mme la comtesse de Minias allant faire la première visite à Mme Gilbert! » Mais comme les idées peuvent toujours s'envisager par plusieurs côtés, le bon sens de Mme de Minias et le vif sentiment de la nécessité présente, lui montrèrent celle-là sous son véritable aspect: « Une mère troublée allant demander aide et secours à une autre mère. »

« J'irai certainement, » se dit la comtesse. Mais, pour se donner un peu de temps avant de franchir le grand pas, elle résolut de s'entourer de tous les renseignements qu'elle pourrait recueillir; car il faut toujours voir clair dans tout ce que l'on fait.

Sous prétexte de demander des nouvelles du petit



malade, elle fit parler Madeleine, qui ne demandait pas mieux que de causer; elle lança même M. le comte sur M. Pascaud, sous prétexte de demander des explications à propos des contributions de l'année présente.

Quelquefois, elle s'en allait furtivement à l'une des fenêtres de la façade, pour regarder les enfants du percepteur qui traversaient le donjon pour escorter leur petit camarade infirme jusqu'à la grille du jardin de sa tante.

Cette vue lui causait toujours une émotion bizarre qui ressemblait presque à de la jalousie, et elle se disait : « Ce sera pour demain. »

Mais elle retombait dans ses incertitudes et « demain » ne venait jamais.

Elle avait fini par connaître les heures où l'enfant malade sortait de chez sa tante et celles où il rentrait avec son escorte. Un jour qu'elle était à son observatoire, il prit fantaisie au malade de parcourir le donjon dans toute sa longueur. Le petit groupe s'éloigna dans la direction de la tour carrée; Madeleine poussait la voiture au grand trot, et la comtesse entendait les rires joyeux des enfants. Arrivés à la tour carrée, ils revinrent sur leurs pas toujours au grand trot. A la moitié du donjon, Madeleine essoufflée s'arrêta et les deux enfants du percepteur poussèrent la voiture à sa place. Madeleine s'assit sur un banc pour attendre leur retour.

Marie lui fit conter son histoire. (P. 102, col. 2.)

Les enfants s'arrêtèrent pour reprendre haleine, juste sous les fenêtres de la maison au perroquet, et se mirent à bavarder. Les enfants, comme les grandes personnes, s'observent quand on les regarde, et malgré l'étourderie de leur âge, ne disent pas tous leurs petits secrets en présence des grandes personnes. Les trois enfants étaient seuls, loin de toute surveillance, la comtesse avait une occasion unique de se renseigner sur leur caractère. Aussi écouta-t-elle de toutes ses oreilles. Ce qu'elle entendit la fit sourire, et elle se dit que cette fois ce serait pour demain.

Comme elle allait se retirer, elle entendit Georges et Louise crier en même temps : « Le capitaine Maulevrier! » et ils se précipitèrent vers un jeune homme de tournure distinguée, qui venait de tourner le coin de la maison au perroquet, suivi d'un jeune garçon boiteux qui portait une valise et un nécessaire de voyage.

Aussitôt qu'ils eurent embrassé leur ami, et répondu à ses premières questions, les deux enfants le prirent par les deux mains, et l'entraînèrent vers la petite voiture où le malade s'agitait, comme s'agite dans son nid un pauvre oiseau craintif.

« Lucien, lui dit Georges avec un air d'importance, voilà notre ami le capitaine Maulevrier; vous le connaissez bien, nous vous avons parlé de lui. »

Les lèvres de Lucien tremblaient et le pauvre petit était tout pâle.

« Nous serons des amis, nous aussi », dit le capitaine en lui prenant la main; et comme il avait pitié de l'agitation nerveuse où il voyait le petit malade, il se pencha au dessus de sa voiture et l'embrassa sur le front.

« Et maintenant que faisons-nous? demanda le capitaine en regardant ses trois amis.

— Nous reconduisons Lucien chez lui, répondit Georges.

— Où demeure-t-il? »

Georges lui montra du doigt la grille du jardin de Mme de Servan.

« Très bien! dit gaiement le capitaine; comme c'est sur mon chemin, c'est moi qui vais pousser la voiture, et vous allez voir si je m'y entends. »

Georges et Louise battirent des mains et Lucien jugea inutile de protester. Le jeune garçon boiteux suivit la petite caravane avec un sourire de bonne humeur.

Madeleine se leva tout effarée en voyant son petit malade aux mains d'un monsieur qu'elle ne connaissait pas.

Georges lui cria, pour la rassurer : « C'est le capitaine Maulevrier, notre ami et celui de papa. »

Et il dit au capitaine en manière d'explication : C'est Madeleine, la bonne de Lucien. »

Nous sommes en train de faire connaissance, dit le capitaine à la vieille gouvernante, et je suis sûr que que nous serons une paire d'amis avant qu'il soit longtemps. »

Cependant la comtesse de Minias se disait derrière sa persienne: « Je ne puis pas les déranger pendant qu'ils ont un hôte; j'attendrai son départ, mais c'est bien décidé. »

Georges et Louise s'élancèrent en avant pour annoncer l'arrivée de leur ami; mais ils s'arrêtèrent tout interdits, à deux pas de la porte. Un gros chien obèse était accroupi sur le seuil, poussant de petits cris d'impatience.

« C'est Pataud, le chien de l'hôtel, dit le jeune garçon boiteux; il nous aura suivis pour se promener; n'ayez pas peur, il n'est pas méchant. »

Louise et Georges se rapprochèrent, et le gros chien se mit à ramper d'un air suppliant, en agitant sa queue.

Au coup de sonnette, Marie ouvrit la porte; le chien se précipita dans la maison, enfila le corridor et parcourut tout le jardin, le nez en terre comme s'il cherchait une piste. Tout à coup il poussa un cri de joie et se précipita vers Mme Gilbert qui souhaitait la bienvenue au capitaine Maulevrier, et se coucha à ses pieds.

Mme Gilbert le caressa et lui dit: « Tu me reconnais donc? »

S'il la reconnaissait! il avait rêvé d'elle, depuis le premier jour où il l'avait vue; et vingt fois il avait médité l'escapade qu'il venait d'accomplir si heureusement.

La joie de la pauvre bête était si naïve, si complète, si folle, que Mme Gilbert n'eut pas le courage de la renvoyer tout de suite :

« Voulez-vous avoir la complaisance, dit-elle au jeune garçon boiteux, de prévenir ses maîtres.

— Certainement, madame, répondit le boiteux, je puis même l'emmener tout de suite, si vous le voulez.

— Non, prévenez-les seulement qu'il dînera ici.

— Il a de la chance! » dit le jeune garçon moitié en riant, moitié sérieusement.

Mme Gilbert fut frappée de cette parole, et regarda le jeune garçon plus attentivement. Il avait une honnête physionomie, mais il était pâle, et il avait les joues creuses.

« Pourquoi dites-vous qu'il a de la chance? lui demanda-t-elle avec intérêt.

— Parce qu'il fera un bon dîner, » répondit l'autre ingénûment.

Encore une fois Mme Gilbert le regarda avec attention.

« Eh bien! lui dit-elle en souriant, voulez-vous faire un bon dîner aussi.

— Oh! madame, répondit-il en devenant tout rouge, ne croyez pas que j'aie dit cela pour le dîner, je plaisantais. Je... quoique, à vrai dire, un bon dîner est bon pour ceux qui dînent quelquefois par cœur.

— Vous irez donc prévenir à l'hôtel pour qu'on ne soit pas inquiet au sujet du chien, et puis vous reviendrez dîner, et vous reconduirez le chien après. »

Le boiteux détala lestement, fit sa commission et revint s'attabler avec Marie. Pour payer sa bienvenue, le pauvre diable, qui avait beaucoup d'esprit naturel, raconta des histoires si amusantes que Marie riait aux larmes. Vers la fin du dîner, Marie lui fit conter son histoire.

Elle avait les yeux rouges quand elle vint au salon prier madame de vouloir bien sortir un instant, parce que le pauvre garçon avait à lui dire quelque chose.

« Le pauvre garçon » était chargé par M. Tambourin de présenter ses compliments à madame et de dire à madame que si le chien lui plaisait, elle lui rendrait service en le gardant, parce qu'il n'était bon à rien et qu'on ne savait réellement qu'en faire.

— Attendez un instant, » dit Mme Gilbert, et elle retourna au salon pour consulter son mari. M. Gilbert ne demandait pas mieux que d'avoir un chien, et celui-là plutôt qu'un autre puisqu'il aimait déjà la maison. Les enfants supplièrent leur mère de garder Pataud, et Mme Gilbert annonça au boiteux qu'il n'aurait pas la peine de reconduire Pataud à l'hôtel de la Poste.

Comme il avait l'air d'hésiter à partir, Mme Gilbert lui dit avec bonté :

« Vous avez peut-être encore quelque chose à me dire ?

— Je n'ose pas trop, madame.

— Dites toujours, mon brave garçon.

— Madame, si c'était un effet de votre bonté de parler de moi à M. Pichon, j'ai idée que ça arrangerait tout.



— Comment cela? demanda Mme Gilbert avec surprise.

— Madame, j'étais dans la cour de l'hôtel le jour où M. Pichon a annoncé votre arrivée et celle de votre famille. Rien qu'à l'entendre dire : « Il faut que ça marche droit! » j'ai compris que M. Pichon avait un grand respect pour vous. »

Mme Gilbert, qui ne savait rien des manœuvres de M. Pichon, regarda le jeune garçon d'un air étonné.

« Mais enfin, reprit-elle après un instant de réflexion, supposons que j'aie de l'influence sur M. Pichon, que voulez-vous que je lui demande ? »

Le jeune garçon passa sa main dans ses cheveux, regarda sa mauvaise jambe, et reprit :

« Je m'appelle Michet, madame, et je suis un honnête garçon, vous pouvez le croire, quoique ce soit moi qui le dise.

— Votre figure le dit, fit observer Mme Gilbert avec bonté.

— Si ma figure le dit, reprit le boiteux, elle dit la vérité ; mais voyez-vous, madame, c'est ma mauvaise jambe qui ment, en faisant croire aux gens que je ne suis pas bon à grand'chose. Et cependant, madame, je puis courir comme un autre : c'est moi qui porte l'*Observateur* aux abonnés de la ville, et jamais personne n'a pu dire que l'*Observateur* était arrivé une seule fois en retard. Je ne puis pas être soldat, naturellement ; alors il semble à tout le monde que je ne peux pas être autre chose. Partout où je m'adresse, on me répond : « Et ta jambe? » Eh bien quoi, ma jambe! ce n'est pas ma faute si elle est trop courte, n'est-ce pas, madame ?

— Assurément, mon pauvre garçon.

— J'ai tâté de tous les métiers, et j'ai fait, et je fais encore tout ce que je peux pour gagner mon pain; eh bien! madame, je n'y arrive pas, et à mon âge, je suis encore à charge à ma famille, et ma fanille n'est pas heureuse. Mon père est ouvrier imprimeur, mais il ne gagne que des demi-journées, et encore pas toujours, parce que cela ne va pas fort là-bas ! » et d'un geste de la main, il désigna vaguement l'endroit où les maisons moisissaient dans l'impasse, à l'ombre du marronnier. Il continua :

« Ma mère est couturière, mais elle commence à se faire vieille; sa main tremble; elle n'y voit plus bien clair. J'ai deux petits frères qui vont à l'école et qui ne peuvent encore rien gagner. Voilà où nous en sommes.

» Pendant près d'un an, j'ai aidé le cocher de M. Brimard à soigner les chevaux. J'ai cru pour cette fois que mon affaire était faite ; je sais leur parler, et les chevaux me connaissent et m'obéissent. Malheureusement M. Brimard s'est ennuyé à la Silleraye et il est parti pour Tours, et je suis retombé sur le pavé. Ce que je voudrais, c'est d'être garçon d'écurie dans un hôtel. A la Silleraye, c'est impossible parce qu'il n'y a que deux hôtels, et que les garçons d'écurie sont trop jeunes pour que je compte les voir partir. Pour cela il faudrait un accident, et je n'ai pas le cœur assez mauvais pour désirer trouver mon bien dans le mal d'autrui. Si M. Pichon, qui connaît tant de villes, pouvait me trouver quelque part une place de garçon d'écurie, je suis sûr que je ferais bien l'affaire; j'aurais mon logement, ma nourriture, et je pourrais envoyer quelque chose à ceux d'ici qui en ont grand besoin.

— Je parlerai à M. Pichon, dit Mme Gilbert; mais pourquoi ne lui avez-vous pas parlé vous-même, sans attendre si longtemps.

— Parler à M. Pichon! madame, s'écria le pauvre Michet avec une expression de stupeur profonde; mais ne parle pas qui veut à M. Pichon, à plus forte raison un pauvre diable comme moi. Vous ne le connaissez que du beau côté, madame, et c'est tout naturel qu'il vous respecte; mais il a un œil qui vous tient les gens à distance! Parler à M. Pichon! mais pour l'heure, me voilà bien tranquille. J'aurais cependant quelque chose encore à vous demander, madame. Quand M. Pichon m'aura trouvé une place, et je suis sûr qu'il m'en trouvera une, il devrait bien prévenir les gens que je suis boiteux, afin que l'on ne soit pas surpris en me voyant débarquer, et qu'on ne me dise pas : « Et ta jambe! » ce serait pénible pour moi d'être mis de côté avant d'avoir été essayé. »

*A suivre.* J. GIRARDIN.

# LE DÔME DE COLOGNE

Un événement, sans doute unique en ce siècle, vient de se passer en Europe : la construction ou plus exactement l'achèvement d'une cathédrale gothique. La chose est arrivée sur les bords du Rhin, à Cologne.

L'église de Cologne, telle que nous l'avaient transmise les siècles de foi, se composait de deux parties : une énorme masse hérissée d'aiguilles et de clochetons, c'était une abside; plus loin, à une portée d'arbalète, se dressait isolée une espèce de grosse forteresse carrée, aux dimensions énormes, flanquée à ses quatre angles de quatre contreforts; c'était un commencement de clocher.

Il restait à réunir ces deux tronçons, à achever ce clocher, à édifier la nef, le transept, les portails latéraux, les tours. Cologne, avec son chœur, son abside, n'avait qu'un chevet de cathédrale; il fallait compléter la basilique.

En France, la cathédrale de Beauvais, vénérable ancêtre de Cologne, n'a que le chœur d'achevé, comme celle-ci naguère, et en plus le transept. Tout incomplète qu'elle est, nous la citons proverbialement parmi les quatre cathédrales qui composeraient l'église parfaite :

Clochers de Chartres; nef d'Amiens;
chœur de Beauvais; portail de Reims.

Les Allemands disent seulement : Cologne!

Il resterait à savoir si nos vieilles églises d'Amiens,

de Reims, de Chartres et de Paris ne sont pas plus parfaites dans leurs proportions relativement restreintes, si l'unité de plan n'y est pas plus saisissante et l'impression d'ensemble plus forte.

Mais si le dôme de Cologne n'est pas « le Parthénon de l'architecture chrétienne », il est certainement l'un des plus beaux monuments de la chrétienté et l'une des gloires de l'art ogival.

Il ne s'agit point ici bien entendu d'un dôme dans l'acception la plus usuelle du mot, c'est-à-dire d'une construction hémisphéroïde, telle que la voûte de Saint Pierre de Rome, de Saint-Paul de Londres, du Panthéon, du Val-de-Grâce ou des Invalides à Paris. Ce mot est appliqué en Italie (*duomo*) et en Allemagne (*Dom*), avec une idée d'excellence, à un édifice important, quelle que soit sa forme. Le dôme, c'est la Maison (*doma*) supérieure à toute maison. C'est ainsi, du reste, que nous disons le « Dôme de Milan ».

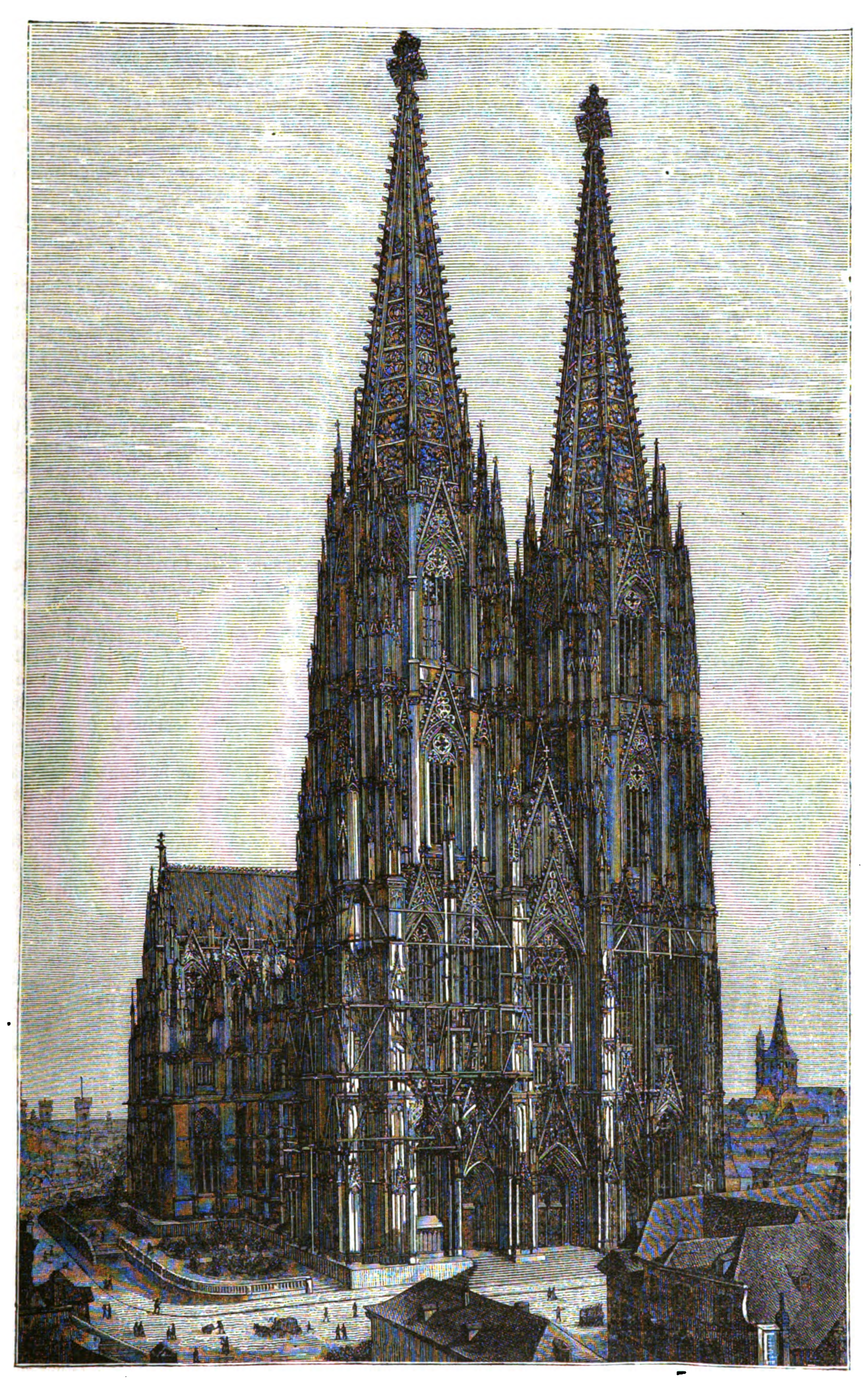
Le dôme de Cologne s'élève sur le sol de l'antique *Colonie Agrippine*. Cette ville a toujours été un centre du catholicisme. Ses souvenirs de dévotion remontent jusqu'aux premiers siècles. La beauté de ses monuments et la ferveur de sa foi lui ont valu les surnoms de « Cité sainte » et de « Rome allemande », titres d'honneur qui jadis excitaient contre elle la jalousie de Berlin.

Cité de châsses et de reliquaires, but de pélerinage des innombrables croyants qui venaient y contempler

Le dôme de Cologne, en 1870.

les tombeaux des rois mages, Cologne possède d'admirables églises : Sainte-Marie-au-Capitole, riche de ses vieux tableaux; la crypte de Saint-Géréon, pavée de mosaïques; Saint-Pierre, où l'on voit la *Crucifixion* du saint apôtre, peinte par Rubens; Sainte-Ursule, qui conserve les reliques de la sainte et les ossements des « onze mille vierges », ses compagnes de martyre; et plus de vingt autres, Saint-Martin au nord, les Saints-Apôtres au sud, etc.

Sur ce nombre sont quatre églises romanes, toutes d'un dessin différent, dignes par leur grandeur et leur beauté d'être cathédrales elles-mêmes. Au moyen âge,



Le dôme de Cologne, en 1880.

d'après un vieux dicton, Cologne ne comptait pas moins de trois cent soixante-cinq églises, autant que de jours de l'année : ce chiffre symbolisait alors ce qui ne se peut nombrer.

Pour bien voir au-dessus du massif des rues tortueuses, étroites, inextricables de Cologne, au milieu des toits, des tourelles et des pignons découpés, monter et se détacher les faîtes des églises, il faut s'établir à Deutz, qui est une petite ville de l'autre côté du Rhin, un faubourg de la cité, sur la rive droite. Et en voici la raison, spirituellement déduite par Victor Hugo : « Les fenêtres de Cologne regardent Deutz et les fenêtres de Deutz regardent Cologne, ce qui m'a ait prendre auberge à Deutz ; car je me suis posé à moi-même ce principe incontestable : mieux vaut habiter Deutz et voir Cologne qu'habiter Cologne et voir Deutz. »

Un beau pont de fer, qui, outre le chemin de fer, porte une large voie pour les voitures, bordée de trottoirs, relie le faubourg à la cité. « Un omnibus chemine pour six sous d'Agrippina à Tuitium ! » Ce pont aboutit précisément derrière l'abside de la cathédrale de Cologne, dont il continue l'axe.

Le dôme s'élève à l'endroit où Hildebold, chapelain de Charlemagne, édifia une église consacrée à l'apôtre saint Pierre. L'église gothique actuelle a été fondée le 15 août de l'année 1248, par l'archevêque Conrad de Hochstaden, pour remplacer la cathédrale romane, qu'un incendie venait de détruire.

Quel est l'architecte qui en a conçu le plan primitif? L'honneur semble en revenir à maître Gerhard de Rile (Ryle ou Riehl). Dans un acte de l'année 1257, maître Gerhard est désigné sans équivoque possible comme l'architecte du dôme ; mais, d'après les termes de l'acte, il devait occuper cette place bien avant 1257.

A cette époque l'idée et l'exécution architecturale n'étaient pas séparées. L'architecte et le maître-maçon ne faisaient qu'un. On peut donc admettre que le tailleur de pierre Gerhard de Rile ait conçu le plan de l'édifice, et le saluer comme le premier architecte du dôme.

A propos de l'achèvement de la cathédrale, ce problème de pure érudition a été discuté à nouveau. Au surplus, le procès-verbal des récents travaux, résumant l'histoire de l'édifice, admet qu'il a été commencé par maître Gerhard.

Nous sommes donc heureux de ne plus compter la cathédrale de Cologne parmi ces grands monuments de l'art dont les artistes sont ignorés, parmi ces chefs-d'œuvre dont les auteurs sont anonymes.

Les Allemands reconnaissent que la cathédrale d'Amiens servit de modèle à maître Gerhard. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'ils nous doivent leurs traditions architecturales et que l'art ogival, si improprement appelé art gothique, cette expression sublime de la pensée religieuse dans l'architecture, est né dans le second tiers du douzième siècle sur le sol français : Notre-Dame de Paris a été commencée en 1163, Notre-Dame de Chartres en 1194, Notre-Dame de Reims en 1212. Beauvais date de 1225.

La cathédrale d'Amiens avait été commencée en 1220, c'est-à-dire vingt-huit ans avant que l'évêque Conrad posât la première pierre de celle de Cologne.

En 1322, le chœur du dôme était terminé et consacré par l'archevêque Henri de Virnebourg. Dans le courant de l'année 1447, la tour méridionale atteignait la hauteur de 50 mètres. Les luttes politiques qui éclatèrent alors ralentirent, puis interrompirent complètement les travaux. Cette interruption dura plus de trois siècles.

De 1509 à 1815, la cathédrale se dégrada lentement. Pendant ces trois siècles une grue de bois abandonnée au sommet de la tour inachevée domina de sa bizarre silhouette ces pierres glorieuses émiettées par la vétusté. L'intérieur de l'édifice subit lui-même d'indignes mutilations. Les chanoines, qui au dix-huitième siècle composaient le chapitre, tous plus ou moins ducs, princes ou comtes de l'empire, rivalisèrent à qui y commettrait le plus de dégâts. L'autel, les stalles de pierre ciselée, la balustrade de pierre du chœur, les vitraux, le tabernacle furent successivement sacrifiés à leur vandalisme.

Dans l'automne de 1794, l'armée française entre à Cologne ; la cathédrale est transformée en magasin à fourrages et en écurie.

Enfin, le dôme, qu'on ne réparait plus, devenait peu à peu ruine et masure. Un moment, pendant le temps de l'administration française, il fut question de jeter bas ces débris qui menaçaient de s'écrouler. Napoléon refusa 40 000 francs qu'on demandait pour les consolider.

Une nuit, la vieille grue de la tour s'effondra sur le pavé. Les bourgeois de Cologne, pour qui cette grue était devenue comme un emblème, s'attendrirent. Cette grue, ils étaient accoutumés à la voir ; ils ne pouvaient s'en passer. En 1819, la municipalité vota des fonds pour la rétablir. Ce fut le commencement du réveil.

Bientôt s'ouvre une troisième période dans l'histoire de la cathédrale. Dirigée par quelques hommes, au nombre desquels se trouve Gœthe, l'opinion publique réclame l'entretien, puis l'achèvement du dôme, suivant le plan primitif. Et le 4 septembre 1842, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, vient à Cologne poser la première pierre des travaux d'achèvement. Le 14 août 1848, a lieu la consécration de la nef, ornée des vitraux donnés par Louis I[er] de Bavière. Le portail méridional est achevé en 1855, par l'architecte Zwirner. Enfin, les tours de l'ouest, après treize années de travaux sous la direction de l'architecte Voigtel, étaient terminées le 14 août 1880. Deux mois après, le 15 octobre, l'empereur d'Allemagne, Guillaume I[er], posait la dernière pierre de l'édifice, trente-huit années après la reprise des travaux inaugurée par son frère, le roi de Prusse.

Le dôme se dresse donc aujourd'hui dans toute sa puissance, au-dessus de l'antique cité d'Agrippa.

Et pourtant, au dire d'une vieille légende, la cathédrale de Cologne ne devait point s'achever. C'était



une vengeance du diable. Voici pourquoi. Tous les plans présentés à l'archevêque Conrad avaient été rejetés. L'un des architectes rebutés, voulant de désespoir en finir avec la vie, s'en va sur les bords du Rhin. Il était sur le point de se jeter dans le fleuve, quand le diable lui apparaît et lui offre un plan nouveau, mais en échange de son âme. Le marché avait bien de quoi tenter. L'architecte demande vingt-quatre heures de réflexion. Le lendemain, comme le diable pour l'allécher lui montrait son dessin de fort près, l'artiste le lui arracha des mains et, tirant en hâte de sa poitrine une relique de sainte Ursule, parvint à repousser Satan. Le diable ne s'attendait point à ce subterfuge; il était joué; mais il s'en vengea : « C'est une ruse, s'écria-t-il ! Eh bien la cathédrale que tu me voles ne pourra jamais s'achever et ton nom restera inconnu. » Et de fait, il avait déchiré de sa griffe une partie du dessin.

*A suivre.* PAUL PELET.

# LE ROI DES COUREURS

Il vient de mourir dans le département des Landes un homme qui aurait mérité de figurer parmi les coureurs célèbres que vous a cités récemment M. Dillaye dans son article sur *les Luttes à la course*.

Danguin, notre héros, avait mérité le surnom de « roi des coureurs ». Avant la construction du chemin de fer, il résidait à Saubusse; il était le commissionnaire des principales familles de la localité. On l'envoyait journellement à Bayonne, distant de 35 kilomètres; parti à 10 heures, il était de retour à 4 heures du soir.

Les postillons des grandes messageries étaient heureux de le trouver en route, et le provoquaient gaiement à lutter avec leurs chevaux. En plaine, les six chevaux excités soutenaient la lutte; mais, à la montée des côtes, Danguin prenait une avance considérable, arrivait à Bayonne avant la voiture, remettait sa commission en toute hâte, assistait à l'arrivée du postillon tout confus d'avoir été vaincu, et se donnait le malin plaisir de le provoquer pour son retour qu'il effectuait immédiatement et sans avoir pris le moindre repos.

Se rendre à une distance de 15 à 20 kilomètres dans une après-midi et revenir avant la nuit était pour lui une promenade d'enfant.

La course sérieuse était de Saubusse à Saint-Sever. Dans 24 heures il avait accompli son mandat et rapporté la réponse.

« Je ne suis jamais essouflé, disait-il, je n'ai jamais de point de côté; je puis courir pendant cinq ou six heures, comme vous autres vous pouvez marcher pendant ce temps, sans être incommodé. »

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS [1]

## II

Deux jours de plus, c'était en effet tout ce que le voyage de Mme de Gassac lui avait valu; à peine avait-elle arrangé sa chambre dans un pauvre petit hôtel qui n'était pas encore envahi par les chefs militaires, que le capitaine revint, sombre et silencieux. « Nous partons après-demain, dit-il à sa femme; l'ordre est arrivé de rejoindre l'empereur à Thorn nous passerons bientôt le Niémen. »

Mme de Gassac se pressait contre son mari; elle semblait n'avoir pas compris, car aucune exclamation ne s'échappait de ses lèvres.

« Nous partons après-demain, répéta le capitaine qui voulait faire pénétrer la vérité jusqu'à son âme.

— J'entends, Philippe, dit-elle doucement; dans deux jours je ne te verrai plus. »

Lorsque M. Dorseuil rejoignit ses enfants pour le repas du soir, ayant passé la journée parmi ses vieux camarades de l'intendance, le capitaine se pencha vers lui :

« Vous prendrez soin d'elle, mon père, dit-il d'un air inquiet. Elle a accueilli si tranquillement la nouvelle de notre départ que je me demande si elle a bien la possession de sa tête. Quant à son cœur, j'en réponds.

— Moi aussi », dit M. Dorseuil.

Le père ne s'y trompait pas. « Elle va me faire la même prière qu'à Paris, se disait-il, maintenant c'est à Thorn qu'il faudra aller. Heureusement j'ai prévu cette nouvelle fantaisie et j'ai pris plus d'or qu'il m'en fallait pour courir la poste jusqu'à Mayence. Par exemple, à Thorn, ce sera fini. »

C'était trop compter sur une énergie de la volonté paternelle que Mme de Gassac savait toujours vaincre. De Thorn, elle entraina son père jusqu'à Dantzig. L'empereur avait fort réduit le luxe qui entourait les états-majors des maréchaux. La plus grande partie des bagages, que la tendresse de Mathilde avait accumulés autour de son mari, avait été laissée en route. Elle s'en empara aussitôt: « L'Empereur ne peut pas nous empêcher, vous et moi, de voyager par la même route que lui et à sa suite, disait la jeune femme en riant. Tout ce que j'emporte dans ma voiture n'est plus au capitaine de Gassac, mais à moi. Qui est-ce qui ira voir si j'ai des grosses bottes, des capotes fourrées et de l'eau-de-vie ? » Son père hochait la tête : « L'empereur a empêché des choses encore plus naturelles que celle-là, » disait-il, mais il n'essayait pas d'arrêter l'ardeur de sa fille : « Je parierais maintenant que nous irons jusqu'à Moscou, » pensait-il.

A Dantzig, tous les corps étaient rassemblés; le

1. Suite. — Voy. page 91.

maréchal Davoust avait présenté sur la Vistule les plus belles troupes dans l'ordre le plus parfait. A ses vieux braves, accoutumés à une austère discipline, il avait incorporé les jeunes soldats, arrachés à leurs foyers par les dernières levées, les réfractaires reconquis par les colonnes mobiles sur les landes et les bois où ils se cachaient. Tous étaient prêts à marcher, les uns animés de la même ardeur patriotique et du même courage tranquille qui inspiraient leur chef, les autres entraînés par l'exemple et subissant le joug.

Napoléon entendait sans cesse retentir à ses oreilles le nom du maréchal Davoust, prince d'Eckmühl; il en etait lassé, ses lieutenants avaient accoutumé d'agir avec moins d'indépendance. L'humeur qu'il éprouvait rejaillit jusque sur le roi de Naples, Murat, qui ne s'était pas encore consolé d'avoir été privé du trône sur lequel il comptait en Espagne.

« Êtes-vous content d'être roi ? demanda brusquement l'empereur à son beau-frère.

— Mais, Sire, répondit Murat, je ne le suis guère.

— Je ne vous ai pas fait roi, vous et mes frères, pour régner à votre guise mais bien à la mienne; vous devez rester Français sur des trônes étrangers. »



Des Cosaques couraient sur l'autre rive. (P. 106, col. 1.)

C'était le secret de l'impopularité des princes de la maison impériale dans les pays qui leur avaient été dévolus en partage. L'empereur ne s'en apercevait pas ou ne s'en souciait pas: il entraînait pêle-mêle à sa suite les souverains qu'il avait élevés au trône, les troupes alliées qu'il contraignait à le servir, comptant sur une fidélité qui devait bientôt lui faire défaut. On était arrivé à Kovno sur les rives du Niémen.

M. Dorseuil avait trouvé un asile pour sa fille, il se proposait de coucher dans la voiture. Lorsqu'il eut fait marché avec son hôte, il alla retrouver Mme de Gassac.

« Je crois, dit-il, qu'il faudra quelques jours à l'armée pour défiler sur les ponts que le général Éblé est en train de jeter sur le fleuve, mais, comme de coutume, le corps du duc d'Elchingen passera sans doute parmi les premiers. Il faudra s'occuper de nos préparatifs de retour et prendre les mesures avec ton mari sur la manière dont vous ferez passer votre correspondance; la poste n'existe pas dans tous les lieux sauvages que l'armée va parcourir, mais l'état-major aura quelques privilèges. Je pourrai aussi recommander vos lettres à l'intendance... »

Le père parlait ainsi tout seul pour se donner le temps d'observer le visage de sa fille; celle-ci tenait entre ses doigts un ouvrage de femme, elle ne leva même pas les yeux; sa voix était basse et douce, mais elle dit d'un ton ferme:

« Si vous voulez repartir pour Paris, mon père, je le comprendrai facilement, car vous n'êtes plus jeune; mais je passerai le fleuve demain avec l'armée, et tant que Dieu me donnera des forces, je m'éloignerai le moins possible de Philippe. Il est à moi, je suis à lui, rien ne nous séparera que la mort.

— Ou la raison, » insista M. Dorseuil. La jeune femme répéta du même accent: « J'ai dit la mort. »

Le père était préparé à cette décision; il la lisait depuis plusieurs jours dans des yeux qui ne savaient pas lui cacher la pensée: « C'est une grande entreprise, mon enfant, dit-il d'un air grave, et tu n'en as certainement pas pesé toutes les conséquences. »

Mme de Gassac l'interrompit: « Je n'ai rien pesé ou j'ai tout pesé, comme vous le voudrez, mon père, dit-elle; ce que je sais, c'est que je ne retournerai pas à Paris pour mourir d'angoisse et d'inquiétude, pendant que Philippe mourrait peut-être dans quelque misérable hutte, faute des soins que sa femme seule pourrait lui donner. »

M. Dorseuil ne fit plus d'objections et lorsque sa fille voulut le presser de renoncer pour son compte à un voyage hasardeux et fatigant, il l'interrompit à son tour: « N'en parlons plus, dit-il, ce que tu feras je le ferai; bien moins encore que toi je n'ai aucune raison pour tenir à la vie; si vous êtes loin de moi, ton mari et toi, que me reste-t-il ? mes forces dureront plus que les tiennes et mon expérience ne te sera pas inutile. Que faisons-nous de Victorine ? »

Mme de Gassac riait, soulagée d'un grand poids par son explication avec son père dont elle avait redouté l'opposition, heureuse de se sentir toujours sous sa protection: « Ah! Victorine repart pour Paris, dit-elle, quand elle a vu les ponts de bateaux qu'on



commence à construire, elle m'a déclaré que rien au monde ne la déciderait à s'aventurer là-dessus et qu'elle ne comprenait pas comment Madame osait aller dans ce vilain pays de Cosaques. Elle a vu quelques troupes qui couraient sur l'autre rive et je n'ai jamais pu lui persuader qu'il n'allaient pas venir la transpercer de leurs lances. Je n'ai plus besoin d'elle, j'ai appris à me coiffer, à m'habiller toute seule; il y a huit jours qu'elle ne m'est plus bonne à rien.

— Et c'était sans Victorine elle-même que tu comptais courir la Russie à la suite de l'armée ? » demanda M. Dorseuil d'un ton d'ironie.

La jeune femme jeta ses bras autour du cou de son père, et, cachant sa tête sur son épaule : « Je n'ai jamais été bien sûre que vous voulussiez retourner à Paris », murmura-t-elle.

L'un après l'autre, par les trois ponts jetés d'une rive à l'autre sur le Niémen, les corps avaient défilé avec leurs bagages, imposants par leur ordre et leur nombre, la foule infinie des charrois, l'ardeur et l'espérance qui animait le moindre soldat. L'éclat du soleil, la pureté du ciel semblaient annoncer d'heureux présages; plusieurs fois Mme de Gassac avait voulu rejoindre son père sur la rive afin de contempler ce magnifique spectacle, M. Dorseuil l'avait retenue.

« Qu'est-ce qu'une femme et une jeune femme peut avoir à faire là, au milieu de tous ces soldats ? dit-il, penses-tu que Philippe fût charmé de t'apercevoir tout à coup, seule de ton sexe, parmi les troupes ? »

Mme de Gassac rougit :

« Oh ! j'ai attendu que le corps du duc d'Elchingen fût passé, dit-elle naïvement, je pensais qu'on ne me verrait pas dans cette foule. »



« Tu me gâtes, » disait le capitaine. (P. 110, col. 2.)

M. Dorseuil s'assit à côté de sa fille, renonçant pour elle à la scène qui se déroulait sur les rives du fleuve.

« Ecoute, mon enfant, dit-il, j'ai consenti sans trop d'efforts à te laisser suivre ton mari dans une entreprise que je crois très dangereuse, non seulement pour lui mais pour l'armée tout entière, et peut-être même pour toi et moi. Tu as choisi d'affronter la fatigue et la souffrance du corps plutôt que de rester en proie aux inquiétudes du cœur; je ne te blâme pas, j'y ai consenti, mais il faut que tu en prennes ton parti; en te décidant ainsi, tu as dit adieu à ta jeunesse, non pas à celle du visage peut-être, mais à cette insouciance, à cette légèreté qui faisaient encore de toi une enfant. Le plaisir ne tiendra aucune place dans ce que tu vas faire, et les distractions mêmes que tu pourras trouver, tu seras souvent obligée d'y renoncer par raison ou par convenance comme aujourd'hui. Tu donnes à ton mari la preuve suprême de ta tendresse en risquant tout pour lui ; tu lui dois encore

toutes les preuves de détail en ne risquant que ce que tu dois risquer. »

La jeune femme avait écouté sans rien dire, elle passa doucement la main sur les mains de son père :

« Vous avez toujours raison, dit-elle ; votre petite fille restera sur cette rive-ci du fleuve, nous la reprendrons au passage quand nous reviendrons. »

M. Dorseuil souriait tristement :

« Je crains que nous ne la retrouvions plus », pensait-il.

Mme de Gassac avait compris les préoccupations de son père ; lorsqu'il lui permit enfin de passer à son tour le pont, sa voiture était mêlée aux nombreuses voitures de l'intendance, nul ne pouvait la remarquer.

« Si l'Empereur apprenait que tu accompagnes ton mari, avait dit M. Dorseuil, il pourrait bien te faire donner l'ordre de rentrer en France, et son humeur ne servirait pas l'avancement de Philippe.

— Je ne repartirais pas pour la France quand tous les empereurs du monde m'y renverraient, s'écria-t-elle, c'est Philippe qui est mon empereur. »

Mais elle prit soin de ne pas attirer les regards, se tenant au fond de sa berline, comme elle n'était pas accoutumée de le faire à Paris quand elle allait à Longchamps. En arrivant à Vilna, le premier soin de M. Dorseuil fut d'assurer un logement à sa fille dans cette capitale de la Lithuanie abandonnée l'avant-veille par l'empereur Alexandre et par son état-major. On était encore dans un pays naguère conquis par les Russes, et qui pouvait regarder l'arrivée des Français comme une promesse de liberté ; l'hostilité n'existait pas chez la population ; l'espoir qui régnait encore en Pologne s'étendait à la Lithuanie. Napoléon commença par couvrir la province tout entière du réseau de son administration ; les chevaux, les vivres, les hommes furent réquisitionnés pour le service de l'armée française. Mme de Gassac, souvent enfermée dans sa petite chambre d'auberge, heureuse seulement le soir, lorsque son mari dérobait pour elle quelques instants à son service, s'étonnait de voir les uniformes nouveaux des régiments lithuaniens.

« Ils ne nous connaissent pas, ils ne peuvent pas nous aimer beaucoup, disait-elle à M. de Gassac, comment pourront-ils nous servir fidèlement ?

— S'ils ne nous aiment pas beaucoup, ils nous craignent, répondait l'aide-de-camp du maréchal Ney.

— Mais ne craindront-ils pas davantage les Russes qui retomberont sur eux quand nous serons partis ? »

La logique de Mme de Gassac embarrassait un peu son mari qui détournait la conversation ; Mathilde ne demandait pas mieux, elle avait assez à faire à convaincre Philippe qu'il fallait lui permettre de le suivre d'étape en étape. Elle ne parlait jamais de son but ni de sa résolution d'aller jusqu'au bout de la campagne. Déjà, dans les états-majors, il était question d'hiverner en Russie. On y avait à peine mis le pied et l'immense empire se déroulait tout entier devant les envahisseurs, mais les difficultés de l'entreprise apparaissaient aux plus ignorants : « Nous n'en finirons pas d'une seule bouchée », disaient entre eux les soldats. Mme de Gassac pensait : « Quand on s'établira dans quelque ville pour l'hiver, Philippe sera bien content de retrouver son foyer ; je louerai une petite maison, j'y ferai venir une harpe, nous ferons de la musique, il invitera ses amis, nous serons heureux comme à Paris, plus encore, car il saura mieux combien je l'aime. »

Pendant que la jeune femme se livrait à ses douces pensées, le temps, si radieux naguère, avait changé tout à coup ; des torrents de pluie inondaient la campagne, les soldats marchaient jusqu'à mi-jambe dans la boue, les chevaux succombaient à la fatigue et tombaient morts sur les routes. Les voitures des bagages restées en arrière étaient pillées par les traînards, déjà nombreux. Les soldats avaient pris l'habitude de la maraude. Les officiers se fatiguaient en vain dans leurs efforts pour maintenir l'ordre menacé.

Quand M. de Gassac arrivait le soir, dans l'étroite chambre où le mauvais temps retenait sa femme prisonnière, il se laissait tomber sur une chaise, épuisé de lassitude, elle s'empressait à l'entourer de ses soins

« Tu me gâtes, disait le capitaine, ne me donne pas de mauvaises habitudes pour le temps où tu seras repartie. »

Mathilde riait sans répondre, elle ne se plaignait jamais de son ennui ni de sa solitude : « Où sont les lamentations du temps passé, lorsque la pluie contrariait une partie de plaisir ou que la couturière manquait à apporter une robe ? » se disait M. Dorseuil, attentif observateur du caractère de sa fille. La jeune femme avait conservé dans son cœur les paroles de son père. Le plaisir n'avait plus rien à voir dans sa vie et le bonheur qu'elle cherchait maintenant était un bonheur sérieux.

*A suivre.* Mme DE WITT née GUIZOT.

# L'AGE DES ŒUFS

Il est bien rare de trouver à Paris des œufs absolument frais. On sait comment il faut faire pour choisir des œufs : on les présente à la lumière ; quand ils sont clairs et transparents on peut être assuré qu'ils ne sont pas vieux. Les œufs ainsi choisis s'appellent *œufs mirés*.

La vente des œufs à la Halle de Paris est extrêmement intéressante. Les œufs sont vendus aux enchères, à tant le mille, de 40 à 110 francs, selon la grosseur et l'époque de l'année. Avant d'être livrés à l'acquéreur, les œufs sont comptés et mirés. Pour déterminer leur grosseur, on essaie de les faire passer à travers deux anneaux. Les petits œufs sont ceux qui passent par un anneau de 38 millimètres de diamètre ;



les œufs moyens sont ceux qui passent à travers un anneau de 40 millimètres de diamètre, les autres sont les gros œufs.

De plus, chaque œuf est placé devant une lampe allumée et miré comme nous l'avons dit.

Voici un procédé, connu depuis très longtemps, mais qu'il nous a paru utile d'indiquer et qui permet de reconnaître l'âge d'un œuf;

Versez 120 grammes de sel de cuisine dans un litre d'eau. Quand la dissolution est faite, plongez l'œuf suspect dans ce liquide.

Si l'œuf a été pondu le jour même, il tombe au fond du vase.

Si l'œuf a été pondu la veille, il n'atteint pas tout à fait le fond du vase.

Si l'œuf est âgé de trois jours, il nage dans le liquide.

Enfin, si l'œuf a plus de trois jours, il flotte à la surface du liquide et monte d'autant plus qu'il est plus vieux.

Cette perte de poids que subissent les œufs tient à une évaporation des liquides qu'ils renferment, évaporation qui se produit à travers la coquille. Un œuf pesant 48 grammes a perdu, au bout de 7 jours, 3gr16; du septième au quatorzième jour il ne perd que 2gr84, et du quatorzième au vingtième jour, il perd 1gr71.

C'est parce que la coquille laisse passer l'air du dehors que les œufs pourrissent. Aussi, parmi les mille moyens proposés pour conserver les œufs nous pouvons indiquer les suivants; tremper l'œuf, dans un liquide visqueux de gomme ou de gélatine ou même dans du vernis. Cet enduit bouche les petits trous qui existent à la surface de la coquille et l'air ne peut arriver à l'intérieur de l'œuf.

# LES JEUX DE BOULES[1]

Turenne arbitre. — Les boules évidées. — Le trou-madame. Le passe-boule.

Il est de règle, lorsque l'on joue aux boules, de ne compter les points qu'après une vérification minutieuse de la place occupée par les boules les plus rapprochées du but. Quand il y a de la *pige*, c'est-à-dire doute, on s'en rapporte à l'opinion d'un spectateur désintéressé. C'est ce qui arriva un soir à l'illustre Turenne. Il se promenait sur les boulevards extérieurs, vêtu fort simplement, comme à son ordinaire, et s'arrêta pour considérer quelques ouvriers qui cherchaient dans le jeu de boules le délassement des travaux de la journée. Vint un coup douteux. Une discussion s'éleva. Ils demandèrent à Turenne, qu'ils ne connaissaient point, de leur servir d'arbitre. Sans plus se faire prier, le maréchal entra dans le jeu, mesura avec sa canne les distances entre les boules et prononça son jugement. Le joueur à qui ce jugement n'était pas favorable refusa de s'y soumettre, et apostropha grossièrement son juge. Sans s'émouvoir, Turenne s'apprêta à mesurer de nouveau. Sur ces entrefaites, quelques officiers passèrent, aperçurent le maréchal, s'approchèrent de lui et le saluèrent avec le plus profond respect. Tout penaud en voyant à qui il avait à faire, le joueur irascible refusa un nouvel examen et se confondit en excuses. « Bien! dit Turenne; mais vous aviez grand tort de croire que je voulusse vous tromper. »

En Espagne où l'on cultive beaucoup le jeu de boules, comme en Italie, du reste, les discussions ne se terminent pas toujours aussi pacifiquement. Quand les joueurs ne sont pas d'accord, ils enroulent leurs manteaux ou leurs guenilles autour de leur bras gauche, tirent leur *navaja*, sorte de couteau à lame longue et effilée, et se tailladent la peau d'après les règles de l'art.

Dans beaucoup de gros bourgs de nos départements, les notables habitants du pays ont un jeu de boules à leur *société*. Ce qu'ils nomment la société est ce que nous nommons, nous, un cercle ou un club. La cotisation mensuelle coûte 1 franc ou 50 centimes L'hôtelier de l'endroit, moyennant cette cotisation, doit fournir une chambre ou un pavillon meublé en salle de café, un banc et une table sous une charmille et un jeu de boules en bon état. Ces messieurs suivent des semblants de statuts, et se permettent souvent d'en violer les articles. Ils versent dans une cagnotte le montant des amendes ou des coups restés indécis. Ils cassent la cagnotte en fin d'année et se payent quelques douceurs, telles qu'un dîner ou une provision de petits cigares à 5 centimes.

Dans les sociétés de ce genre qui existent dans le Maine, l'Anjou et la vallée de la Loire, le jeu de boules diffère un peu de ceux que je vous ai décrits. Un creux rectangulaire de 15 mètres de long sur 4 de large forme l'emplacement. De droite et de gauche, les bords se relèvent en pentes douces. Des planches élastiques étançonnent et ferment les deux extrémités. Avec ces pentes douces, les joueurs obtiennent des effets de bande, et ils peuvent en lançant vigoureusement leurs boules sur les planches élastiques obtenir des effets de recul. Ils jouent le cochonnet. Seulement les boules dont ils font usage étant évidées d'un côté, ne roulent pas régulièrement et décrivent une trajectoire sinueuse, dont les joueurs habiles savent seuls tirer parti.

Ces sinuosités se produisent cependant, même avec des boules rondes, d'une façon presque insensible il est vrai. Chaque boule, en effet, a sa pente ou son fort, c'est-à-dire le côté où le bois est plus serré, et par conséquent plus pesant. Beaucoup de joueurs, pour parer à cet inconvénient, font ferrer leurs boules en y enfonçant de gros clous.

Parmi les dérivés du jeu de boules se place en pre-

1. Suite et fin. — Voy. page 88.



mière ligne le trou-madame, qui n'est peut-être que le croc-madame, dont parle dans ses mémoires le maréchal Boucicaut, ce digne émule de Du Guesclin. On désigne en effet sous le nom de *croc* en agriculture un instrument aratoire à une, deux ou plusieurs dents, ce qui, comme vous allez le voir, ressemble fort aux arches du trou-madame.

Pour jouer ce jeu, on dresse sur une pelouse ou dans une allée de jardin une petite galerie en planche, en fer ou en carton épais, et composée de treize arcades; ce qui simule assez bien la silhouette d'un pont à treize arches. L'ouverture de ces arcades doit être égale au diamètre des boules dont on se sert. Le joueur se poste à un but déterminé à l'avance, et doit, en les roulant, essayer de faire passer les boules par ces arcades. Chacune d'elles porte un numéro, inscrit dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche : 12-3-7-4-9-5-1-13-2-6-10-8-11.

On peut jouer au trou-madame de trois façons différentes :

1° Il faut avec trois boules faire trente et un points. Si le joueur dépasse ce nombre, il perd la partie. S'il fait juste trente et un points, les autres joueurs n'en lancent pas moins leurs boules à leur tour. On déclare la partie nulle si tous les joueurs atteignent ce nombre.

2° On joue la partie en cent points. Si le joueur dépasse cent, il se trouve hors concours et ne peut gagner; seulement il compte sur la partie suivante les points qu'il a faits au-dessus du nombre cent.

3° On joue la partie en cent points, et le joueur qui dépasse ce nombre revient à cinquante.

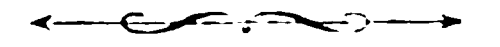
Ce jeu, fort amusant et très facile, offre, à l'époque des villégiatures, un agréable passe-temps pour les jeunes gens et les jeunes filles. C'est sans doute parce qu'il est pour ainsi dire le jeu de boules des dames, qu'on l'a nommé le trou-madame.

Règlement d'une partie de boules, en Espagne. (P. 111, col. 2.)

Le passe-boules, si fort répandu dans nos fêtes publiques, n'est qu'une variété du trou-madame. Ce jeu se compose d'une sorte de palissade en planches munie d'un trou figurant le plus souvent le bouche ouverte de quelque figure grotesque. On jette les boules de façon qu'elles passent par ce trou. Elles retombent alors sur un plan légèrement incliné et se rendent dans des casiers portant des numéros, comme les arches du trou-madame.

Il existe un autre jeu de ce nom : le trou-madame à ressort. Nous en reparlerons à propos du billard, cet autre dérivé du jeu de boules.

FRÉDÉRIC DILLAYE.





Michet s'avança tout penaud. (P. 113, col. 2.)

# MAMAN[1]

### XV

**Menus propos de voyage. — Un petit brin de mythologie. — M. Pichon fait des confidences au capitaine Maulevrier.**

Dès le lendemain, Mme Gilbert s'occupa de remplir sa promesse. Quoiqu'elle eût pleine confiance dans son protégé, dont la physionomie et le langage lui avaient beaucoup plu, elle crut prudent d'aller aux informations, et s'adressa à M. Pascaud.

« La famille Michet? dit M. Pascaud; oh! je la connais bien; car je connais tout le monde à la Silleraye. Ce sont de braves gens, mais pas heureux; ils habitent la rue des Roches, une vilaine rue dont presque toutes les maisons sont creusées dans le tuf. »

Le surlendemain, toute la famille Gilbert escorta le capitaine Maulevrier jusqu'à la diligence.

Mme Gilbert prit M. Pichon à part et lui demanda s'il connaissait un certain Jacques Michet.

« Je le connais sans le connaître, répondit gravement M. Pichon. Je ne lui ai jamais parlé, mais je le vois quelquefois qui rôde par ici; un méchant boiteux, n'est-ce pas.

— Boiteux, oui, mais pas méchant, répondit en souriant Mme Gilbert.

— Vous vous intéressez peut-être à lui? demanda vivement M. Pichon.

— Je m'intéresse à lui, répondit Mme Gilbert, et il m'a chargé de vous présenter une pétition. »

M. Pichon prit son air le plus attentif, et écouta Mme Gilbert en faisant de petits signes de tête. Tout à coup, avisant le pauvre Michet qui se cachait derrière des tonneaux vides.

« Ici, Michet! » cria-t-il d'une voix de stentor.

Michet s'avança tout penaud, s'appliquant à boiter le moins possible.

Mais M. Pichon, au lieu de l'attendre, courut au garçon d'écurie, qui amenait les chevaux pour les atteler à la diligence, et l'arrêta tout court, en étendant devant lui le manche de son fouet.

« Voyons si tu sais ton métier, dit-il à Michet, en lui faisant signe d'approcher. Voilà deux chevaux, tu les vois bien?

— Oui, monsieur Pichon, je les vois bien, répondit Michet avec ce tremblement particulier aux candidats qui comparaissent devant un jury d'examen sévère et redouté.

— Attelle-les, » dit laconiquement le jury d'examen.

Le candidat attela les deux chevaux en moins de deux minutes, montre en main, et qui plus est, les attela correctement. C'était merveille de le voir sautiller autour de l'attelage, démêler les courroies, serrer les boucles, fixer les ardillons. Son tremblement avait cessé, il opérait avec la prestesse et la sûreté de main d'un escamoteur.

« Tu sais cette partie de ton métier, » dit gravement M. Pichon, après avoir passé l'inspection du harnais avec la dernière minutie.

Ensuite, il lui fit subir une sorte d'examen oral sur les chevaux, leurs qualités, leurs vices, leurs fan-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

taisies, les soins qu'il convient de leur donner. M. Pichon connaissait bien son affaire, une question n'attendait pas l'autre; le candidat était bien préparé, il répondait nettement, sans hésiter. M. Pichon fit quelques réserves pour la forme, et surtout pour que le candidat ne fût pas tenté de s'en faire accroire; car M. Pichon savait combien la jeunesse est vaniteuse.

Mais le représentant de la « jeunesse » qu'il avait sous les yeux était si humble, si visiblement anxieux, que M. Pichon eut pitié de lui. Il lui posa familièrement la main sur l'épaule, l'amena devant Mme Gilbert et lui dit d'un ton solennel :

« Remercie Madame d'avoir bien voulu s'intéresser à toi. Grâce à elle, te voilà tiré d'affaire, j'ai une place pour toi.

— Vrai ? s'écria le pauvre Michel en joignant les mains de ravissement.

— Ai-je dit, oui ou non que j'avais une place pour toi? lui demanda M. Pichon avec une nuance de sévérité.

— Vous l'avez dit, répondit Michel en baissant la tête.

— Eh bien alors, tu n'as pas à demander si c'est vrai; maintenant que te voilà en place, apprends à vivre. » Il ajouta en s'adressant à Mme Gilbert : « Il sait son affaire, beaucoup mieux que je ne l'aurais cru, à le voir, et je l'emmènerai demain à Châtillon-sur-Indre. Dame ! c'est en Berry, mais je ne vois que cette place-là pour le moment. S'il se conduit bien, s'il fait honneur à votre recommandation, je verrai à le rapprocher. Je ne dis pas que je ne lui trouverai pas, plus tard, une bonne place à Tours. Michel, tu peux t'en aller faire tes adieux à la famille et préparer ton paquet. Je t'attends demain, ou plutôt je ne t'attends pas, car la diligence n'attend personne. Je compte que tu seras exact; l'exactitude est la première qualité d'un garçon d'écurie. Allons, file; oui, c'est bon, tu me remercieras demain pendant la route; décamperas-tu à la fin, j'ai deux mots à dire à Madame. »

Le pauvre Michel était si troublé de son heureux changement de fortune, qu'il lui fut impossible de trouver un mot de remerciement pour Mme Gilbert. Seulement, il la regarda avec une telle expression de reconnaissance que Mme Gilbert trouva que son regard valait à lui seul un long remerciement.

Lorsque Michel eut disparu, M. Pichon se livra à un accès d'hilarité silencieuse, comme quelqu'un qui vient de faire une bonne farce.

Tout à coup il s'interrompit et dit à Mme Gilbert : « Je n'ai pas voulu parler devant lui, parce que quelquefois les jeunes gens s'en font accroire; mais vous pensez bien, Madame, que je ne ferai pas pour longtemps un valet d'écurie d'un garçon de bonne volonté, capable, et surtout recommandé par vous. Non, je ne ferai pas cela, ce serait du joli! Savez-vous ce que je ferai si l'on me donne de bons renseignements sur son compte? hé bien! madame, j'en ferai un conducteur. Ça vous surprend, Madame, à cause de sa mauvaise jambe. Je dois vous dire que j'ai connu et que je connais encore des conducteurs boiteux.

— Je vous assure, monsieur Pichon, que je vous suis particulièrement reconnaissante de ce que vous faites et de ce que vous comptez faire pour ce pauvre garçon. Le voilà en passe de faire fortune. »

M. Pichon, en écoutant Mme Gilbert, souriait de béatitude, comme un amateur qui entend de la bonne musique; mais aux derniers mots sa figure exprima un embarras comique, et il dit avec une gravité soudaine.

« Madame, je ne voudrais pas vous tromper, même pour vous faire plaisir. Dans notre état comme dans tous les autres, on met du temps à passer du dernier rang au premier. Voilà censément Michet devenu caporal; vous me comprenez? bon. Malgré son mérite, s'il en a, et malgré les coups d'épaule que je lui donnerai, il ne pourra pas passer avant de longues années général, c'est-à-dire conducteur de diligence. Comme j'ai rendu service à pas mal de gens, sur mon parcours, je pourrai lui abréger son temps de caporal, mais il faudra qu'il passe par les pataches et les omnibus avant de devenir conducteur d'une diligence aussi « conséquente » que celle de Tours à Châteauroux. Il y a des garçons d'écurie qui restent garçons d'écurie toute leur vie, il y en a d'autres qui finissent dans les pataches, d'autres qui s'élèvent jusqu'à l'omnibus, deux sur cent montent sur le siège de la vraie diligence. L'instruction est plus répandue qu'autrefois et la concurrence plus rude; moi-même qui vous parle, je ne serais peut-être pas ce que je suis si j'étais venu au monde vingt ans plus tard. C'est pour vous dire, Madame, que Michet ne fera pas fortune tout de suite, et pour vous expliquer que si Michet trime un peu, ce ne sera pas ma faute, à moi Pichon, mais bien celle des chemins de fer qui ont réduit à presque rien le nombre des places de conducteurs de diligence.

— Monsieur Pichon, dit Mme Gilbert de sa voix douce et grave, vos scrupules vous honorent et augmentent l'estime que j'avais conçue pour votre caractère. Vous êtes un homme franc, loyal et juste, et si je ne me trompe, vous ne ressemblez guère à ceux qui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir.

— Ça, c'est vrai, » dit simplement M. Pichon; et il ajouta: « Madame, il est temps que je vous quitte; mon capitaine, on n'attend plus que nous. »

Le capitaine fit ses adieux à toute la famille, et grimpa lestement à côté de M. Pichon, qui était déjà sur son siège, les guides dans la main gauche, le fouet dans la main droite.

Aussitôt que le capitaine Maulevrier fut bien installé, M. Pichon fit claquer sa langue, salua les Gilbert avec son fouet, et la diligence sortit, au pas, de l'Hôtel de la Poste.

Pendant les premiers kilomètres le capitaine et le conducteur gardèrent le silence; ils réfléchissaient en regardant tout droit devant eux.

Les réflexions du conducteur aboutirent à une ques-

tion: « Savez-vous ce qu'elle m'a dit, parlant à ma personne ?

— Non, répondit le capitaine, mais je parierais bien que ce doit être quelque chose d'aimable et de sensé.

— Capitaine, permettez-moi de vous dire que ceux qui vous ont donné de l'instruction n'ont pas volé l'argent de vos parents : vous avez touché juste. Elle m'a dit : « Vous ne ressemblez guère à ces gens qui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. » C'est aimable, comme vous le dites si bien, et moi j'ajoute que c'est sensé. Que je ne boive jamais un verre de bon vin, si je ne fais pas de son pauvre petit boiteux un conducteur.. avec le temps, bien entendu, et sans faire de passe-droit. Et son mari, va-t-il mieux ? Je ne sais pas si c'est une idée, mais il me semble qu'il a déjà meilleure mine.

— Ce n'est pas une idée, et il a certainement meilleure mine. L'air du donjon est vif et pur, et mon pauvre camarade a presque retrouvé son appétit d'autrefois.

— Et, dit M. Pichon avec un certain embarras, commencent-ils à s'ennuyer là-haut ?

— Pas le moins du monde ; et je puis vous rassurer tout de suite sur leur compte ; ils ne s'y ennuieront jamais. Quand même ils ne devraient pas voir une figure humaine, ils se suffiraient à eux-mêmes. Mme Gilbert ne reste pas un instant oisive, Gilbert s'occupe de la perception, et ils ont leurs enfants ! Mais vous serez heureux d'apprendre qu'ils ont déjà des amis. J'ai rencontré chez eux une dame du donjon, une dame assez âgée, qui n'a pas l'air très tendre, et qui cependant appelle tout couramment Mme Gilbert « ma migonne ».

M. Pichon fit un geste si brusque des avant-bras que les chevaux obéissant à la secousse s'arrêtèrent subitement. M. Pichon s'en prit à Tringlot, parce que c'était toujours lui qui donnait le mauvais exemple, et lui administra un bon petit coup de fouet entre les deux oreilles. Quand l'attelage eut repris son train ordinaire, M. Pichon se tourna brusquement vers le capitaine.

« Et cette dame qui dit « ma mignonne... » est-ce que je pourrais savoir son nom ?

— Elle s'appelle Mme de Servan.

— Sans vous commander, mon capitaine, redites voir un peu le nom, les cantonniers ont remis du caillou par ici, et les roues vous font un vacarne !

— Mme de Servan ! répéta le capitaine, en détachant toutes les syllabes.

— Mme de Servan ! s'écria M. Pichon. J'avais donc bien entendu la première fois. Phui ! ça me coupe la respiration. C'est aussi fort que cet individu qui en jouant de la flûte ou de la trompette... non au fait c'est une musique qui ressemble à un dossier de chaise... apprivoisait les ménageries. Aidez-moi donc un peu, vous qui avez étudié, vous retrouverez bien

Lucien but sans sourciller. (P. 118, col. 1.)

le nom, un monsieur tout nu sauf un petit bout de peignoir.

— Orphée ? dit le capitaine en riant.

— Je crois bien que c'est ce nom-là, répondit M. Pichon d'un air méditatif.

-- Vous avez donc étudié la mythologie ? lui demanda le capitaine qui s'amusait beaucoup de cette façon d'interpréter les fables de l'antiquité.

— Ne me soupçonnez pas de ça, répondit gravement M. Pichon. Un jour que je passais dans la rue Royale, je vois venir un individu que je ne voulais pas reconnaître parce que je venais d'apprendre une vilaine histoire sur son compte. Je me retourne du côté des boutiques, et je fais celui qui regarde attentivement quelque chose; la meilleure manière de faire celui qui regarde, c'est de regarder: je dévisage donc une grande image noire, et je me mets à lire l'explication. Voilà tout. Mme de Servan, répéta-il avec emphase ; commencer justement par celle-là ! Mme Gilbert se sera dit : « Pour leur montrer ce que nous savons faire, commençons par brider la plus rétive. » Et comme cela, elle l'a bridée ?

— Bridée n'est pas le mot, elle lui a gagné le cœur en s'intéressant à un pauvre enfant malade qui est le neveu de Mme de Servan. Tous les jours on amène le petit infirme pour jouer avec les enfants. Mais il est facile de voir que ce pauvre enfant sans mère a plus besoin d'affection que de distraction. Il aime bien les enfants, mais il préfère leur mère. Il ne la quitte pas du regard, et il l'appelle sa maman. »

M. Pichon, très ému, chercha dans sa tête une expression qui rendît sa pensée. Son répertoire n'était ni très riche ni très choisi; aussi le mot qu'il trouva manquait tout à la fois d'élégance et de précision; mais du moins il exprimait un sentiment profond et sincère.

« Pauvre trognon ! » murmura-t-il, en s'essuyant furtivement l'œil gauche avec le manche de son fouet.

Les deux interlocuteurs gardèrent de nouveau le silence pendant un gros quart d'heure.

« Mme Gilbert a une sœur, » dit vaguement M. Pichon, comme s'il se parlait à lui-même. Le capitaine ne répondit rien et continua à regarder devant lui.

« Une sœur plus jeune qu'elle, » insinua M. Pichon au bout d'un autre quart d'heure. Le capitaine fit semblant de n'avoir pas entendu l'insinuation, et reprit du ton le plus naturel :

« Ils ont encore trois autres amis dont je ne vous ai pas encore parlé ; d'abord, M. et Mme Pascaud.

— Les Pascaud sont de braves gens, dit sentencieusement M. Pichon, et les autres percepteurs ont eu grand tort de les mépriser.

— M. Pascaud, reprit le capitaine, donne des leçons d'écriture et d'arithmétique aux enfants.

— Pascaud est un homme capable, dit M. Pichon en secouant la tête d'un air approbateur. Je ne suis pas en état d'en juger par moi-même, mais sa femme me l'a répété plus de cent fois. Et puis, franchement, après une vie comme la sienne, il méritait bien cette douceur-là dans sa vieillesse. Mon capitaine, ajouta-t-il en changeant de ton, et en prenant un air mystérieux, voilà que moi aussi je commence à entrer tout doucement dans la vieillesse. J'ai amassé assez de bien pour vivre tranquille, et je suis tout à fait décidé à quitter mon siège de conducteur, et à venir planter mes choux à la Silleraye.

— Mes amis, dit le capitaine, compteront un ami de plus à la Silleraye.

— Ça vous plaît à dire, objecta M. Pichon avec la modestie hypocrite d'un homme qui veut se faire répéter un compliment.

— Et cela me plaît à penser aussi, vous le savez bien, riposta le capitaine.

— Eh bien ! puisque c'est comme cela, je vais vous faire voir le fond de mon sac. J'ai par là-bas, à Saumur, un neveu qui est tonnelier de son état et qui a femme et enfants. J'irai le voir un de ces jours, et je compte le décider à venir fabriquer des tonneaux ici. Guilmard bousille, depuis qu'il a fait un petit héritage, et les gens de la Silleraye commencent à faire venir leurs tonneaux du dehors ; vous voyez que l'occasion est bonne. Et puis je ne serais pas fâché d'avoir, moi aussi, une famille autour de moi sur mes vieux jours. J'ai eu tort de ne pas me marier quand il était temps ; maintenant il est trop tard. Croyez-moi, capitaine, mariez-vous pendant que vous êtes jeune ; mais je me demande de quoi je me mêle ? Pour en revenir à nos moutons, voilà mon neveu installé à la Silleraye. Pendant que Mme Gilbert réveille la ville haute par des moyens à elle, mon neveu réveille la ville basse en tapant comme un sourd sur ses cuves et ses tonneaux. N'est-ce pas une idée, cela ? demanda-t-il d'un air radieux.

— C'est une excellente idée, répondit complaisamment le capitaine.

— Je la rumine dans ma tête tout le long de la route, pendant que les roues bourdonnent, et cela me tient compagnie. Tringlot ! si tu ne te tiens pas mieux, tu auras affaire à moi ! »

## XVI

**La puissance du sourire. — Leçon de topographie. — Mme de Minias étonne son mari, en lui racontant deux visites qu'elle vient de faire.**

Par une chaude après-midi, les trois enfants jouaient à l'ombre, dans le jardin du percepteur. Lucien était assis dans la petite voiture devant une grande table de jardin, à la place qu'il aimait le mieux : la place qu'il aimait le mieux était celle d'où il pouvait voir la fenêtre du petit boudoir, où Mme Gilbert travaillait en ce moment à un ouvrage de broderie. Quand elle avait la tête penchée, il regardait son fin et doux profil, guettant le moment où elle lèverait les yeux. Quand elle levait les yeux, il lui souriait de son petit sourire d'enfant malade ; elle lui répondait par un signe de tête et un sourire. Oh ! si seulement la science du



médecin pouvait inventer un élixir aussi fortifiant que ces sourires-là, combien de pauvres enfants malades reprendraient courage et se rattacheraient à la vie. Car Lucien reprenait courage, il se rattachait à la vie, et il suivait les prescriptions du médecin non plus par obéissance, mais avec le ferme espoir qu'il guérirait un ces jours, et qu'il deviendrait pareil aux autres enfants.

Georges et Louise, très rouges et très affairés, trottinaient autour de Lucien, ramassant le sable de l'allée et le vidant à pleins seaux sur la table. Quand le monceau de sable leur parut d'une grosseur suffisante, ils recueillirent des cailloux; ensuite ils cassèrent des brindilles de buis et de myrte (maman l'avait permis) et vinrent s'asseoir devant la table.

Ils avaient souvent raconté à Lucien leur voyage de Tours à la Silleraye; cette fois-ci, ils allaient lui en représenter la topographie. Ils commencèrent par étaler le sable sur toute la longueur de la table; ensuite, Louise posa soigneusement à l'un des bouts un petit rond de cailloux, et dit à Lucien: « Voilà Tours, c'est de là que nous partons. »

Lucien fit un signe de tête. Alors, Louise avec le manche de sa petite pelle de bois, traça une grande ligne qui partait de Tours et qui aboutissait à deux pouces de l'autre bord de la table.

« Voilà la route de Tours à la Silleraye, » dit Louise en désignant du doigt la trace du manche de pelle; et elle regarda Lucien de ses yeux souriants pour voir s'il avait bien compris. Lucien fit un signe de tête, cela voulait dire qu'il avait bien compris.

Ensuite les deux enfants, recueillant leurs souvenirs, et quelquefois recourant aux lumières de leur maman, indiquèrent tous les relais par des ronds de cailloux, plus petits que le premier. La Silleraye eut pour sa part une tuile qui figurait la ville haute, et un amas de petits cailloux, qui était censé représenter la ville basse. Cet ensemble de constructions couvrait une superficie quadruple au moins de celle qu'occupait la ville de Tours. C'était une monstruosité géographique, mais il faut bien faire la part du patriotisme de clocher.

« Maintenant, dit Georges d'un air important, il va falloir planter les arbres tout le long de la route. Lucien plantera les environs de la Silleraye, Louise les environs de Tours, et moi qui ai les bras plus longs que Louise, je planterai la partie de la route qui est au milieu de la table. »

On fit trois parts des brindilles de myrte et de buis et l'on se mit à l'ouvrage. Le pauvre Lucien, avec ses longues mains blanches, affaiblies et maladroites, avançait bien lentement, et cependant il y allait de tout son cœur; son nez se pinçait du bout, il se mordait les lèvres, ses yeux brillaient, et il oubliait par moments de respirer, ce qui lui faisait pousser de gros soupirs, par intervalles.

Aussitôt que Georges et Louise s'aperçurent qu'ils prenaient trop d'avance sur leur camarade, ils travaillèrent plus lentement sans s'être concertés.

Quand la route fut toute plantée, depuis Tours jusqu'à la Silleraye, les enfants regardèrent leur œuvre, la trouvèrent parfaite, et tombèrent dans une véritable extase.



Elle prit les deux mains de Mme Gilbert. (P. 118, col. 2.)

Quand on sait combien est vive l'imagination des enfants, avec quelle facilité elle leur représente des prés, des champs, des routes, des villes, là où il n'y a qu'un peu de sable, quelques cailloux et quelques branches d'arbustes, on est tout surpris de voir que les gens s'ingénient si fort pour inventer des joujoux luxueux et dépensent tant d'argent pour les acheter. Les enfants aiment un joujou, comme ils aiment tout ce qui est nouveau; mais, sauf les poupées, qui donnent occasion aux petites filles de développer l'instinct maternel qu'elles ont de naissance, tous les autres joujoux sont bientôt brisés ou jetés de côté. Laissez les enfants inventer des jeux à leur usage; les éléments de ces jeux sont à la portée de tout le monde; l'enfant qui les met en œuvre variera ses plaisirs à l'infini, et vous lui aurez donné par surcroît la plus grande de toutes les joies, la joie d'avoir créé quelque chose.

Nos trois amis étaient si fiers d'avoir créé quelque chose, qu'ils éprouvèrent le besoin de montrer leur œuvre à quelqu'un. Georges se précipita vers la fenêtre du boudoir, et supplia sa mère de venir voir la grande merveille.

Mme Gilbert, toujours complaisante, se leva sans se faire prier, déposa son ouvrage sur une chaise et ne marchanda pas les éloges à l'œuvre de ses trois enfants. Comme il arrive souvent en ce monde, c'est celui qui avait le moins fait qui fut le plus fier. C'était

chose si nouvelle pour le pauvre Lucien de s'intéresser à quelque chose et de faire œuvre de ses dix doigts!

Quand Mme Gilbert fut retournée à son travail, Georges commença à raconter le fameux voyage, et redit ce qu'on fait aux descentes, ce qu'on fait aux montées, comment on conduit une voiture, comment on prend sa droite. Les voyageurs étaient arrivés au relai de Cormery, lorsqu'on entendit un coup de sonnette.

Quand la porte s'ouvrit, Lucien se pencha en côté, plongea ses regards dans le corridor, et s'écria : « Maman chérie, c'est Madeleine. »

Encore une fois, Mme Gilbert déposa son ouvrage, sans témoigner la moindre impatience. Elle prit des mains de Madeleine une petite soucoupe sur laquelle il y avait une tasse. La tasse contenait une potion fort amère et fort désagréable, que Lucien devait prendre tous les jours à la même heure.

Quand Mme Gilbert eut remué l'horrible mélange avec la petite cuiller, elle s'approcha de Lucien, et Lucien lui sourit. Elle lui mit la tasse dans la main droite, et lui tint la main gauche dans les deux siennes. Lucien but avec un profond dégoût, mais sans sourciller. Tant d'énergie dans un pauvre petit être si frêle et si nerveux méritait bien une récompense. Mme Gilbert embrassa au front le jeune héros. Ni promesses, ni menaces, ni prières ne pouvaient autrefois triompher de son insurmontable dégoût. Le docteur Durand, ayant eu connaissance de l'affection profonde que son petit malade portait à Mme Gilbert, avait suggéré l'idée de lui faire présenter la potion par elle, et elle avait accepté avec empressement cette mission de confiance. Un second coup de sonnette attira Marie à la porte. Cette fois Lucien eut beau se pencher pour voir ; la personne qui avait sonné avait été introduite dans le salon, et Marie, par la fenêtre du boudoir, tendit une carte à Mme Gilbert. Mme Gilbert lut avec surprise le nom qui était sur la carte, sembla se consulter, et finit par se rendre au salon.

Elle y trouva Mme la comtesse de Minias, qui se tenait debout, pâle, émue et presque intimidée. Oui, Mme de Minias, qui avait l'air d'une duchesse, était intimidée devant cette petite femme toute simple, toute souriante, et qui avait la tête de moins qu'elle. Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur Mme Gilbert, sa timidité s'évanouit, et comme elle avait mis franchement et courageusement son orgueil sous ses pieds, elle lui expliqua nettement ce qu'elle attendait d'elle. Mme Gilbert fut un peu surprise et même un peu inquiète, mais elle accorda de bonne grâce ce qu'elle ne savait comment refuser.

Puis, la glace rompue, ces deux dames se mirent à causer presque intimement, et Mme Gilbert s'aperçut avec un grand soulagement de cœur qu'elle n'avait pas commis une imprudence en acceptant d'introduire sous son toit deux enfants étrangers. Alors toute la bonté qui était en elle se montra sans effort, et Mme de Minias tomba sous le charme, comme tout le monde. Elle y tomba si bien qu'elle prit, sans s'en apercevoir, les deux mains de Mme Gilbert dans la sienne, et les garda ainsi emprisonnées jusqu'à la fin de la visite.

Au sortir de cette entrevue, elle traversa le donjon et alla tout droit sonner à la grille de Mme de Servan.

« Chère madame, lui dit-elle avec une sorte d'humilité qui donnait à sa belle physionomie quelque chose de touchant ; j'ai eu de grands torts envers vous ; ne pouvant plus les réparer, je veux du moins vous les avouer et vous en demander pardon.

— Je ne sache pas... reprit Mme de Servan avec surprise... mais veuillez prendre la peine de vous asseoir.

— J'irai droit au but, madame. Nous vivons porte à porte depuis de longues années. J'aurais dû m'apercevoir plus tôt que la société de mes enfants, (je parle des deux derniers), pouvait être une distraction pour votre neveu. »

A la grande surprise de la comtesse, l'altière Mme de Servan lui répondit avec douceur : « J'aurais dû m'en apercevoir aussi, Madame. Si vous êtes coupable, je le suis comme vous, je le suis même plus que vous, car c'était à moi à faire les premiers pas.

— Permettez-moi, madame, de n'être point de votre avis. Il est plus facile d'offrir un service que de le demander. J'ai été d'une indifférence coupable.

— Et moi d'un orgueil plus coupable encore. Mon langage vous étonne, ajouta-t-elle en souriant ; il m'étonne un peu moi-même. Mais, depuis quelque temps, j'ai fait bien des réflexions. Il m'a semblé que nous aurions tous gagné quelque chose à vivre moins séparés les uns des autres. Quand je dis « nous » je n'entends pas seulement parler de votre famille et de la mienne, mais de toutes celles qui nous entourent. Que savons-nous les uns des autres ? Rien ou presque rien. Chacun de nous a la prétention de se suffire à lui-même, jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il a fait fausse route, qu'il a besoin des autres, et que peut-être les autres ont besoin de lui.

— J'ai passé, dit la comtesse, par les mêmes angoisses et par les mêmes réflexions, et je suis arrivée à la même conclusion. Aussi, j'ai voulu agir, et agir sans retard. Je viens de chez Mme Gilbert. »

Mme de Servan ne put retenir un geste de surprise.

« J'ai su, continua la comtesse, que Mme Gilbert a fait pour Lucien ce que j'aurais dû faire moi-même. C'est une leçon qu'elle m'a donnée sans le vouloir, et dont j'espère bien profiter. J'ai su que vous permettiez à Lucien d'aller jouer avec ses enfants, et que par conséquent vous aviez de l'estime pour elle.

— De l'estime ! s'écria Mme de Servan avec une chaleur inaccoutumée, dites de l'affection, une affection profonde, je l'aime de tout mon cœur.

— Je suis dans les mêmes sentiments depuis que je l'ai vue et que je lui ai parlé. Sachant donc ce qu'elle était, et voyant que mes deux plus jeunes enfants commençaient à trouver la maison trop triste, j'ai résolu de m'adresser à Mme Gilbert ; j'ai passé par dessus toutes les règles de l'étiquette, j'ai rompu avec toutes



les habitudes, et je lui ai fait visite la première.

— Et vous avez bien fait, dit vivement Mme de Servan.

— Je l'ai suppliée, vous m'entendez bien, suppliée de permettre à mes enfants de venir jouer avec les siens et avec Lucien. Tout d'abord elle a paru surprise de ma démarche et embarrassée de ma demande; mais, à mesure que je lui parlais à cœur ouvert, la glace fondait, et elle a bien voulu consentir. »

Lorsque deux personnes ont pris pour thème de leur conversation une troisième personne qui leur inspire une égale sympathie, c'est merveille de voir comme les mots leur viennent facilement et comme elles montrent, sans le savoir, ce qu'il y a de meilleur, de plus noble et de plus élevé en elles. Mme de Servan et la comtesse causèrent pendant près de deux heures. Quand elles se quittèrent, échangeant la plus cordiale poignée de main qui eût été échangée dans la haute ville depuis un temps immémorial, Mme de Servan en savait plus sur la comtesse et la comtesse sur Mme de Servan qu'elles n'en avaient appris en vingt ans de voisinage et de visites cérémonieuses et formalistes.

Ces dames, dans leur longue conversation, n'avaient formé aucun plan pour la réforme de la haute ville; elles n'y avaient même pas songé. Mais ce qui vaut bien mieux, chacune d'elle trouva dans son cœur des sentiments nouveaux, et des idées nouvelles, qui ne pouvaient manquer d'influer sur bien des existences.

Quand Mme de Minias rentra chez elle, elle raconta à son mari l'expédition qu'elle venait de faire. M. de Minias, pendant tout son récit, demeura plongé dans une grande perplexité. D'un côté, il avait pour sa femme une admiration si absolue, qu'il ne pouvait se persuader qu'elle eût jamais tort; d'un autre côté, la démarche était si extraordinaire qu'il se demanda avec terreur ce que dirait le monde.

« Le monde ne dira rien du tout, répondit tranquillement Mme de Minias, parceque le monde ne désapprouvera pas une démarche qu'approuve hautement Mme de Servan.

— Vous avez donc vu Mme de Servan?

— Je l'ai vue, et j'ai causé de tout cela pendant plus de deux heures avec elle.

— Plus de deux heures, ma chère, s'écria M. de Minias avec stupeur; mais, toute charitable que vous êtes, vous m'avez dit, à plus d'une reprise, que quand vous étiez restée vingt minutes chez Mme de Servan, vous ne saviez plus que lui dire. »

Mme de Minias répondit d'un ton grave: « Je l'ai dit, et je me repens de l'avoir dit, car c'était un manque de charité et une injustice.

— Une injustice, ma chère, vous?... une injustice?...

— Oui, une injustice, car je jugeais Mme de Servan sans la connaître et seulement sur les apparences.

— Et qu'avez-vous donc découvert en elle, si subitement?

— J'ai découvert qu'elle a du cœur, et du bon sens, et de la loyauté, et quelque chose de plus; j'ai découvert que je serai son amie et qu'elle sera la mienne.

— Incroyable! s'écria M. de Minias au comble de la stupeur.

— Pas plus incroyable que ce que nous avons découvert ici même dans notre propre famille.

— Qu'avons-nous donc découvert de si extraordinaire? demanda M. de Minias un peu effrayé.

— Nous avons découvert que nos enfants s'ennuyaient, ou plutôt ils l'ont découvert eux-mêmes, en voyant des enfants plus gais et plus heureux. L'ennui est une terrible et dangereuse maladie qui déprave les caractères les mieux trempés. Plutôt que d'exposer nos pauvres enfants à un mal si affreux, je serais allée trouver Mme Gilbert, quand bien même Mme de Servan ne m'aurait pas donné l'exemple. »

M. de Minias fut tout étonné de la voir parler avec tant d'animation, et professer des idées aussi hardies.

Un instant, il fut presque tenté de croire que cela venait de ce qu'elle était fille d'un roturier, et de ce que le sang plébéien triomphait en elle de l'éducation et de l'habitude. Mais il l'avait toujours vue jusque-là si correcte et si grande dame qu'il rougit de son explication et se contenta de dire, comme toujours: « Très bien, ma chère! »

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# LE BAMBOU

Les indigènes de quelques îles des régions tropicales font un dieu du bambou.

Peu de végétaux rendent, en effet, autant de services à l'homme: aliments, boisson, bois de construction.

Ce mot de bambou, mot tout indien, n'éveille guère en notre esprit d'autre idée que celle des cannes noueuses et flexibles, complément indispensable de la toilette de tout élégant; nous ne pensons pas qu'elles proviennent des jeunes rameaux seulement, des racines traçantes d'un arbre magnifique.

Est-ce arbre qu'il faut dire? Le bambou n'est qu'un roseau, mais un roseau gigantesque. De l'humble famille des graminées, caractérisée par la tige qui est un chaume, il s'éloigne de ses frères en botanique pour se rapprocher par son port et son incomparable

beauté du palmier, le plus majestueux de tous les végétaux.

Les racines du bambou émettent une touffe de tiges qui atteignent de 8 à 20 mètres, et se développent en gerbes immenses. Ces tiges cylindriques, polies, luisantes même, d'une belle couleur jaunâtre, coupées de gros nœuds, sont simples; mais, à 3 mètres environ au-dessus du sol, naissent un grand nombre de rameaux verticillés, chargés de feuilles en ruban et d'une excessive mobilité, qui forment des espèces de panicules interrompus et ramifiés.

Les nœuds, apparents au dehors, consistent, au dedans, dans la cavité de la tige, en d'épaisses cloisons ou diaphragmes, d'un tissu ligneux, à fibres très-fortes, et imprégné d'une grande proportion de silice. Cette substance s'y accumule, coule, à un moment donné, et se durcit au soleil en perles brillantes : c'est un véritable sucre, le sucre des anciens, le tabaschir en un mot, auquel on attribuait jadis des propriétés merveilleuses.

Bosquet de bambous. (P. 122, col. 1.)

Le bambou est originaire de l'Inde, d'où il s'est répandu, à titre de plante usuelle, dans toutes les contrées tropicales; quelques espèces ont même passé de beaucoup la ligne du Cancer, et sont cultivées jusqu'en Algérie et en Provence.

La croissance de cet arbre est rapide, extraordi-






Pont de bambous en Amérique. (P. 122, col. 1.)

naire. Il y a quelques années, le jardinier en chef du Muséum avait supprimé un vieux tronc de bambou; il ne conserva qu'un seul rejet, dont il favorisa le développement par tous les moyens possibles. Le jeune bambou s'éleva de 14 mètres en quarante jours, c'est-à-dire de 35 centimètres par jour!

Tous les terrains conviennent aux différentes espèces de bambous. Que ces arbres croissent sur les rives des fleuves et les bords des marais, sur le flanc des montagnes et dans les lieux humides, ils rivalisent de beauté.

Les voyageurs disent qu'une forêt de bambous est l'un des spectacles les plus imposants de la nature. On est saisi d'étonnement, d'admiration, d'une sorte de stupeur à la vue de ces tiges hautes, droites, fières, de ces longs panaches de verdure.

Le temps est calme, et ces arbres magnifiques sont là, immobiles, dans toute leur majesté.

Que souffle la moindre brise : ces tiges flexibles, légères, qui semblent à peine tenir au sol, s'ébranlent soudain toutes ensemble, se balancent en tous sens, s'inclinent, se touchent mutuellement, se redressent pour s'incliner encore.

Un grand vent s'élève : la scène devient grandiose, terrible; la forêt n'est plus qu'une mer en furie; les bambous, roseaux géants, plient sous l'effort de la tempête, s'entrechoquent avec un bruit formidable, qui glace d'effroi et auquel nul autre ne peut être comparé. Ce sont des vagues, des vagues immenses, puissantes; les cimes verdoyantes semblent parfois toucher le sol; et pourtant, quand le calme se fait, les hautes tiges retrouvent en un instant leur splendeur et leur gloire :

« Je plie et ne romps pas... »

Si la foudre tombe, l'incendie s'allume, se propage; la forêt brûle pendant des jours, des semaines, des mois.

Le simple frottement des tiges les unes contre les autres suffit souvent, affirment les indigènes, pour produire un soudain embrasement.

En Amérique, on cultive les bambous en haies autour des habitations; ces haies sont nommées balisages dans nos établissements français.

Cet arbre fait la richesse du pays où il croît. Aux Indes et en Chine, dans l'Amérique du centre et particulièrement dans les îles des régions équatoriales, des villages entiers sont construits en bambou; huttes, maisons, édifices, ponts, bateaux en bambou : formé de fibres serrées et résistantes, le bois de bambou, dur, solide, léger, se conserve indéfiniment, car les insectes l'attaquent peu, et il n'est jamais envahi par la pourriture sèche qui, avec le temps, réduit en poussière presque tous les autres bois.

Les plus belles tiges sont employées ou entières ou fendues dans leur longueur, quand il s'agit de bois de construction.

Les tiges moyennes servent à mille usages : cloisons, toitures, meubles, etc.

Les tiges minces font des tuyaux, des sarbacanes, des planches, des claies, des lattes, des ustensiles de ménage.

Les vases, seaux, jarres, gobelets, etc., à l'usage des gens du peuple, aux Indes et en Chine, sont tout simplement des entre-nœuds sciés à longueur voulue, vases propres, salubres, légers, à bas prix; on conserve pour en former le fond une partie de la cloison transversale qui constitue chaque nœud.

Avec les fibres du bois de bambou ramollies dans l'eau, on fait des cordages. Avec l'écorce coupée en lanières, on tresse des nattes et des corbeilles.

La moelle des tiges de l'année sert à faire des confitures très renommées en Chine et même en Angleterre sous le nom de *chow-chow*; les très jeunes pousses se mangent comme des asperges; avec la liqueur qui découle des nœuds on prépare une boisson rafraîchissante, assez semblable à la limonade, et une boisson fermentée très agréable au goût.

Nous ne voyons guère du bambou, ici, en Europe, que de très jeunes tiges ou des rameaux dont nous faisons des sièges légers, des cannes, des tiges de parapluie et d'ombrelles, et de petits objets de luxe et de fantaisie.

Cependant un autre produit du bambou, que nous apprécions fort, le papier de Chine, doux, souple, léger, d'un blanc jaunâtre, sur lequel on tire les belles épreuves de gravure en taille douce. C'est un mélange d'écorce de bambou, deuxième pellicule, et de coton de Nankin, mélange macéré, réduit en pâte, puis traité à la manière de tout autre papier.

Mme BARBÉ.

# LE POLY-AUTOGRAPHE

Tous les commerçants, tous les industriels, ont besoin de garder une copie des lettres qu'ils envoient à leurs clients. Ils se servent à cet effet de différentes presses à copier que tout le monde connaît, bien qu'on ignore, en général, qu'elles ont été inventées par l'illustre physicien James Watt. Voici dans quelles circonstances :

Watt avait fondé, avec plusieurs savants les plus distingués de l'Angleterre, une société qui portait le nom de *Société lunaire*. Ce nom bizarre rappelait que les réunions avaient lieu le jour de la pleine lune, par la raison bien simple que les rues n'étant pas éclairées, la lumière de la lune permettait aux savants de rentrer sans danger ce jour-là chez eux. Dans ces séances, il était naturellement question de tous les problèmes scientifiques dont les différents membres s'occupaient.

Un jour, l'un d'eux raconta qu'il avait imaginé une plume à deux becs à l'aide de laquelle on pouvait



écrire chaque chose deux fois et, par exemple, obtenir l'original et la copie d'une lettre.

« J'espère trouver une meilleure solution du problème, repartit Watt presque aussitôt ; je mûrirai mes idées ce soir et je vous les communiquerai demain. »

Le lendemain la presse à copier était inventée.

Les presses à copier ordinaires ne permettent d'obtenir qu'un très petit nombre d'épreuves. On a cherché dans ces derniers temps le moyen de reproduire à un grand nombre d'exemplaires une page d'écriture, un dessin, une carte.

Nous avons décrit, il y a quelques mois, la plume imaginée par le célèbre physicien Edison. Cette plume serait parfaite et le problème pourrait être considéré comme résolu, n'était l'obligation dans laquelle on se trouve d'avoir à sa disposition une petite pile électrique. D'ailleurs le porte-plume Edison n'est pas d'un maniement très commode.

On emploie beaucoup, depuis quelque temps, un système particulier appelé poly-autographe qui, son nom l'indique, reproduit à un grand nombre d'exemplaires une page de votre écriture.

La manière d'opérer est d'ailleurs très simple. On achète ou l'on fait soi-même une pâte gélatineuse que l'on coule dans un cadre de fer-blanc ou dans une cuvette de porcelaine.

Écrivez sur une feuille de papier *quelconque*, avec une plume *quelconque*, mais avec une encre spéciale la page que vous voulez reproduire.

Quand votre page est bien sèche, vous l'appliquez pendant quelques minutes (du côté de l'encre bien entendu), sur la pâte de gélatine. L'encre s'est fixée dans la pâte et si vous appliquez maintenant une, deux,... dix,... cent feuilles blanches sur cette pâte, vous obtenez le même nombre d'exemplaires de votre autographe.

L'opération étant terminée, il suffira de passer sur la gélatine une éponge légèrement imbibée d'eau, puis de chauffer la pâte jusqu'à ce qu'elle fonde, ce qui arrive à la température de 60 degrés centigrades.

On peut alors recommencer une nouvelle opération avec une seconde page d'écriture, tirer cent exemplaires de la nouvelle feuille, laver, puis fondre la gélatine... Sans doute la même pâte ne pourra pas servir indéfiniment, mais on obtient aisément cent exemplaires de cent pages différentes, ce qui donne dix mille épreuves.

On trouve dans le commerce des pâtes toutes faites. Voici comment nos lecteurs pourront la préparer.

On fait bouillir ensemble 50 grammes de gélatine blanche en feuilles et 120 grammes d'eau. Quand le liquide est arrivé à l'ébullition, on verse dans le mélange 200 grammes de glycérine ordinaire et 30 grammes de craie (carbonate de chaux) ou de sulfate de baryte. La pâte liquide est coulée dans une cuvette de porcelaine, pareille à celles dont on se sert en photographie.

La matière se prend en masse et, quand elle est refroidie, on peut commencer l'impression.

J'ai dit qu'il fallait se servir d'une encre spéciale ; c'est en effet avec de l'encre d'aniline qu'on doit tracer la page à reproduire ; cette liqueur se trouve facilement et à bas prix dans le commerce.

ALBERT LÉVY.

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS[1]

## III

Le séjour à Vilna ne devait pas être long; les pluies avaient cessé; Mathilde commençait à circuler timidement dans cette ville, si différente de tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors, à admirer le gracieux costume des Lithuaniennes, leurs beaux cheveux blonds, que les ciseaux n'avaient pas touché depuis leur naissance; elle s'amusait à faire des emplettes dans les boutiques, en dépit des représentations de son père, qui l'accusait d'augmenter inutilement les bagages de l'armée.

« Je suis un volontaire, disait Mme de Gassac, je suis souvent les ordres, mais il n'y en a qu'un auquel j'obéisse toujours. »

L'ordre qu'elle suivait était celui du départ. La pensée unique de l'empereur Napoléon était la bataille; il avait repoussé les dernières avances que le Czar lui avait faite; le sort en était jeté : c'était les armes à la main que le conquérant prétendait encore une fois imposer à l'empereur Alexandre un joug que celui-ci avait quelque temps porté par admiration pour le génie.

Désormais l'armée française allait s'enfoncer dans l'empire à la poursuite des Russes et de leurs généraux. Déjà, et sur le conseil vivement exprimé par ses lieutenants, le Czar avait quitté l'armée et s'était dirigé vers Moscou.

« Vous seul pouvez exciter le patriotisme des marchands de la Mère-Sainte, disaient les officiers russes, et rassembler les ressources dont nous aurons besoin. »

Quelques combats avaient signalé l'entrée des Français dans la Russie Blanche, en avant et tout autour de Vitebsk.

« Nous ne voyons pas de Russes, disait Mme de Gassac, mettant la tête à la portière pour contempler les routes désertes.

— Il n'en est pas de même derrière nous, répondit tristement M. Dorseuil : notre passage est marqué par les traînards et les pillards, par l'incendie des villages, et par les cadavres des chevaux. »

La chaleur devenait extrême; les soldats qui arrivaient à Vitebsk étaient épuisés de fatigue. Les vieux grognards de la garde, ceux qui avaient servi sous le général Bonaparte en Égypte, murmuraient eux-mêmes

1. Suite. — Voy. pages 91 et 107.

et se plaignaient de la température. « Nous n'avons jamais respiré tant de sable, disaient-ils, pas même en allant voir les Pyramides! »

Les maladies avaient décimé plusieurs régiments. Quatre cent mille combattants avaient passé le Niémen; cent soixante-quinze mille seulement étaient désormais disponibles lorsque l'empereur Napoléon entra à Vitebsk.

« Quand donc les rencontrerons-nous pour les battre? » disaient les soldats. Ils ne faisaient pas cas des engagements partiels qui avaient lieu chaque jour : ils réclamaient la grande bataille, l'effort décisif qui leur avait été promis; les ordres étaient donnés d'avance, le Dniéper fut franchi, les troupes de l'avant-garde commençaient à découvrir Smolensk. L'espoir de l'Empereur était d'entrer dans la place par surprise. Le maréchal Ney avait été chargé de la première attaque.

« Marchons en avant, mon père, avait demandé Mme de Gassac ; j'aime mieux la tête de l'armée que la queue. »

Mais M. Dorseuil s'était absolument refusé à faire l'avant-garde.

« Je te connais bien, disait-il, tu veux être le plus près possible de Philippe, mais tu ne penses pas que nous sommes maintenant en pays ennemi ; avant d'entrer dans Smolensk, il faut que la ville soit prise ; d'ici là, il n'y a point d'abri ni pour toi ni pour moi. Ton mari couchera sous la tente. »

Mathilde avait bien envie de coucher aussi sous la tente, mais M. de Gassac, au moment de partir, se retourna vers sa femme, qui caressait la tête de son cheval :

« Tu attendras ici les nouvelles de Smolensk, dit-il. Quand nous serons dans la place, tu pourras venir la voir... si ton père veut bien t'y amener. »

La jeune femme riait : son père la menait partout.

« Dépêchez-vous de prendre Smolensk! dit-elle à son mari comme il sautait en selle.

— Nous ferons de notre mieux », repartit le capitaine, et Mathilde avec son père restèrent à Vitebsk, écoutant le pas des chevaux qui s'éloignaient, successivement abandonnés par les divers corps. Le désordre croissant qui envahissait l'armée se faisait sentir à la suite de chaque régiment qui sortait de la ville.

« C'est ici que nous devions établir notre quartier pour l'hiver, disait M. Dorseuil en regardant les troupes qui s'éloignaient. Si nous avions gagné une bataille, l'Empereur y aurait peut-être consenti, mais il poursuit la victoire qui le fuit. Dieu veuille qu'il la trouve à Smolensk! »

Quatre jours plus tard, la voiture de Mme de Gassac suivait la route de la ville conquise. Sur les bas côtés, au travers des ornières profondément creusées par les roues des charrettes, des cadavres de chevaux, des hommes mourants ou morts, des soldats ivres frappaient à chaque pas les regards des voyageurs. Mme de Gassac avait commencé par pousser des cris de terreur; elle avait caché son visage dans ses mains et elle avait à grand'peine étouffé ses sanglots au premier aspect de ce lugubre spectacle. Elle était maintenant assise dans la voiture, droite sur les coussins et les regards attachés sur le chemin. Au moindre choc que subissait la voiture, elle criait d'arrêter, car elle avait découvert que le postillon ne se faisait pas scrupule de fouler les corps sous les pieds des chevaux ; plus d'une fois, M. Dorseuil était descendu, écartant respectueusement les restes des malheureux qui avaient succombé à la fatigue, à la maladie ou à l'intempérance; presque tous étaient jeunes, quelques-uns paraissaient presque des enfants. A la seconde fois que la voiture s'arrêta ainsi, M. Dorseuil ne s'aperçut pas que sa fille le suivait; il s'efforçait de soulever un cadavre, lorsqu'il sentit une main délicate qui soutenait la sienne : Mme de Gassac, les yeux secs, les lèvres serrées, secondait son père dans sa pieuse tâche. De cadavre en cadavre, une petite croix de branches attachées à la hâte marquait les soins de la jeune femme du capitaine; son père avait eu bien de la peine à l'empêcher de rester trop longtemps agenouillée auprès des malheureux qui étaient morts tout seuls, loin de la patrie et de la famille.



M. Dorseuil s'efforçait de le soulever. (P. 124, col. 2.)

« J'ai à prier pour toutes leurs mères », dit-elle en remontant dans sa voiture. Le voyage avançait lentement.

Smolensk apparut enfin, couronnée de ses églises aux clochers dorés entremêlés d'arbres, postée sur les deux rives du Dniéper; les villes anciennes et nouvelles s'élevant en face l'une de l'autre et ratta-



chées par plusieurs ponts. Quelques jours plus tôt, l'armée entière du prince Bagration occupait les hauteurs au-dessus du Dniéper, prête à en protéger tous les gués contre les Français, tandis que le général livonien Barclay de Tolly s'était chargé de défendre la ville elle-même; ses vieux remparts hérissés de tours et ses rues tortueuses sillonnaient le coteau. Maintenant les armées russes avaient disparu, les Français occupaient la ville, d'épaisses colonnes de fumée s'élevaient dans les airs, des détonations successives se faisaient encore entendre; M. de Gassac avait cependant fait savoir à sa femme qu'il n'y avait plus de danger; elle insistait pour le rejoindre, son courage était surexcité par les douloureux spectacles qu'elle avait rencontrés, qu'elle rencontrait encore à chaque pas. La voiture roula dans les rues de Smolensk entre les remparts renversés; mais qu'était devenue la population de la ville? Ce fut la première question que fit la jeune femme lorsque son mari la reçut dans une petite maison à demi-détruite :

« J'ai eu bien de la peine à empêcher qu'on n'enlevât tous les meubles avant ton arrivée, dit-il en aidant Mathilde à transporter les paquets qui encombraient la voiture. Les lits surtout sont l'objet de l'envie de tous les soldats; ils ont fait des marches fatigantes et beaucoup sont malades. J'ai été obligé de me faire donner un ordre de l'intendance! »

Mme de Gassac jeta un regard rapide autour d'elle sur le mobilier étrange et purement russe qui frappait pour la première fois ses yeux.

« Je serai très bien ici, » dit-elle d'un air distrait; puis, revenant à la question qui préoccupait sa pensée : « Mais où est la population de la ville? les rues sont désertes là où il n'y a pas de soldats, et la plupart des maisons sont en ruines... »

Le visage habituellement joyeux du capitaine avait pris un air sombre.

« Cette guerre-ci ne ressemble à aucune autre, dit-il : à Vienne, à Berlin, les habitants étaient tristes de nous voir arriver, mais là même où ils s'étaient le mieux battus, ils nous recevaient sans violence, et nos soldats étaient bien accueillis dans les maisons qu'ils protégeaient souvent. Ici, on s'enfuit à notre aspect. Deux assauts ont été repoussés. Quand il a été évident que la place allait tomber en notre pouvoir, le général Barclay a rassemblé son monde; pendant la nuit, ils ont évacué la ville, et nous avons appris qu'elle nous était livrée en voyant les flammes s'élever de toutes parts; ils avaient mis le feu à leurs maisons avant de partir. Les vieillards et les femmes, qui n'avaient pas pu suivre les fugitifs, s'étaient assemblés dans la cathédrale; c'est là que nous les avons trouvés en prenant possession de la place. Heureuse-

Elle faisait une petite croix. (P. 124, col. 2.)

ment nos boulets n'avaient pas détruit l'église, sans quoi ils auraient tous péri sous les décombres. Nous les avons rassurés tant que nous avons pu, mais ils s'échappent encore par toutes les issues. Nous sommes obligés de soigner leurs blessés avec les nôtres, et il n'y a même plus de juifs pour acheter le butin des soldats. D'ailleurs, je ne crois pas que nous restions bien longtemps. C'était cependant l'avis du maréchal : il disait qu'il fallait prendre nos quartiers; que l'automne allait venir et bientôt l'hiver; qu'il serait bon d'attendre l'année prochaine; mais l'Empereur veut se battre; il a envoyé le roi de Naples et le prince d'Eckmühl en avant; ils disent que les Russes nous attendront cette fois et qu'on pourra donner bataille; il en est bien temps. »

Mathilde s'était approchée de la fenêtre; les vitres épaisses étaient brisées; de longues fentes sillonnaient la muraille.

« Et Smolensk, qu'en fera-t-on? » demanda-t-elle, comme si elle pesait dans sa cervelle féminine les mouvements des armées et le sort des empires.

Le capitaine regardait sa femme avec un peu d'étonnement; il ne la reconnaissait plus.

« Cela est tout naturel, se disait-il enfin : elle a vu des horreurs auxquelles elle n'avait seulement jamais pensé, et elle a compris les souffrances de la guerre. Smolensk deviendra la base nouvelle des opérations; c'est ce que j'ai entendu dire chez le maréchal, mais je n'en sais rien, l'Empereur n'a pas coutume de raconter ses projets...

— Alors, mon père, dit la jeune femme se tournant vers M. Dorseuil, pendant qu'ils seront en marche nous pourrons rester ici; s'ils se battent, et que Philippe ait besoin de moi, j'irai; sans cela, nous le rejoindrons à Moscou.

— Et qui t'a dit que nous irions à Moscou? s'écria le capitaine de plus en plus stupéfait.

— Oh! dit-elle, vous serez sur le chemin, et l'Empereur ne s'arrête jamais. Il ira jusqu'au bout. Et moi aussi », ajouta-t-elle, en regardant son mari d'un air de malice. Mais la gaieté avait disparu de son regard comme de son accent. Elle était résolue et courageuse, mais elle comprenait désormais quelque chose de la tâche qu'elle avait entreprise. La maison en ruines de Smolensk devenait son quartier général.

Elle avait à peine eu le temps de revoir un instant son mari et de projeter avec lui les améliorations qu'on pouvait apporter dans leur demeure temporaire, lorsque le maréchal Ney et une partie du corps du maréchal Davout reçurent l'ordre de se porter à la poursuite des Russes sur la route de Moscou, au lieu de s'obstiner à les chercher dans la direction de Saint-Pétersbourg.

« Marchez vite, avait dit l'Empereur, et vous pourrez aujourd'hui même remporter quelque important avantage. Quand vous les tiendrez, faites-le moi savoir, et je ne vous ferai pas attendre longtemps avant de vous rejoindre. »

Le Lion rouge, comme les soldats appelaient le maréchal Ney, par allusion à la couleur de sa chevelure, ne laissa pas un instant à son état-major avant le départ. M. de Gassac put crier à son beau-père, qui se trouvait dans la rue, non loin des quartiers du maréchal :

« Dites adieu à Mathilde, nous partons! »

Ce fut tout; le galop des chevaux se faisait encore entendre, mais on apercevait à peine les traînards du corps, lorsque M. Dorseuil entra dans la chambre de sa fille.

« Philippe t'envoie ses adieux, dit-il d'un air inquiet; il est parti à l'instant, en reconnaissance ou en expédition; je ne sais laquelle, personne n'a pu me l'apprendre. Si je ne m'étais pas trouvé sur son chemin, nous n'en aurions rien su. Son chef ne plaisante pas sur le zèle! »

La jeune femme pâlit, elle joignit les mains; puis, relevant la tête :

« Allons à l'église, mon père, dit-elle, et puis après cela nous verrons dans les rues s'il n'y a plus de blessés ou de malades à relever! »

M. Dorseuil avait passé la matinée à parcourir la ville; il avait poussé jusqu'aux quartiers les plus pauvres, dont la population n'avait pas pris la fuite; elle n'avait rien à perdre ni rien à craindre.

« Tu trouveras seulement des gens qui souffrent, dit-il à sa fille.

— Il me faut ceux-là pour pouvoir attendre », repartit Mathilde, et bien des fois dans la journée son père s'étonna, comme son mari, de la transformation qui s'était opérée chez la jeune femme; elle ne reculait devant aucun soin, devant aucune fatigue. Les spectacles les plus horribles ne l'effrayaient pas. Seulement, lorsque le soir fut venu et qu'il fallut rentrer dans sa chambre, elle se soutenait à peine et se laissa tomber sur son lit.

« J'espère que je suis assez fatiguée pour dormir. Demain ce sera peut-être Philippe qui aura besoin de moi. »

*A suivre.* Mme DE WITT, née GUIZOT.

# LE HANNETON

Un jour, traversant les Tuileries, j'aperçus un hanneton près du bassin. Je crus d'abord que c'était un hanneton en chocolat, perdu par quelque bébé; mais en l'observant, je vis que c'était un hanneton du bon Dieu, bien vivant, qui était venu avec les premières feuilles.

Il allait droit devant lui, les antennes au vent, avec son corselet noir, ses ailes couleur tabac d'Espagne et sa cuirasse à rayures noires et blanches.

Où va ce hanneton ? pensai-je.... il a un but.

Il avait un but, en effet.

Il gravissait péniblement la vasque de pierre.

Arrivé au terme de son ascension, il glisse, roule, et tombe à l'eau comme un balourd.



Cependant il se mit immédiatement à nager dans la direction d'une petite branche; mais la question était de monter sur ce radeau.

Il y parvint, à ma grande satisfaction.

Il aurait pu rester indéfiniment là, comme un naufragé dans une île déserte, si, par sympathie, je ne l'avais repêché avec ma canne.

Je le lançai dans l'espace.

Il déploya ses ailes et disparut.

Et maintenant, ô mes frères en vanité, la morale de cette histoire est assez instructive. Quand un navire sombre en pleine mer par la tempête, et qu'un matelot se cramponne à quelque débris flottant sur la vague, quand un souffle léger, qui ride à peine la surface d'un ruisseau, y fait choir un insecte qui s'accroche à un brin d'herbe, dites-moi, ô mes frères, lequel mérite votre admiration? Poussés par l'instinct de la vie, tous deux déploient la même ardeur, et, qui sait?.... le hanneton, pour échapper à la mort, avait peut-être été mieux servi par son instinct, que l'homme par sa raison orgueilleuse et souveraine.

Voilà les réflexions inspirées par la catastrophe d'un hanneton tombé dans le bassin des Tuileries.

CHARLES JOLIET.

# LE DÔME DE COLOGNE[1]

Ainsi donc le dôme de Cologne est aujourd'hui, de par les 160 mètres de ses tours, le plus élevé des monuments. Cent soixante mètres! Pour une construction humaine c'est une terrible hauteur.

Songez que les tours de Notre-Dame de Paris ont 69 mètres: on dira désormais n'ont que 69 mètres; que le sommet du Panthéon domine le pavé de 83 mètres seulement; que la flèche d'Amiens monte à 100 mètres; le dôme de Milan à 109, la coupole de Saint-Paul de Londres à 110, le clocher de Chartres 115. Eh bien, ce ne sont encore là que des nabots. Sept monuments au moins avant la construction des tours du dôme dépassaient la hauteur de 120 mètres. C'est la flèche d'Anvers (120), la tour Saint-Michel à Hambourg (130), la coupole de Saint-Pierre de Rome (132), la tour de Saint-Étienne à Venise (138), le Munster de Strasbourg (142), la plus haute des Pyramides d'Égypte (146); enfin le dernier et le plus élevé naguère, la flèche de la cathédrale de Rouen, dresse sa pointe à 150 mètres au-dessus du pavé.

Il y a sans doute beaucoup de vanité puérile dans cette question de proéminence. Cologne du moins n'a pas rompu avec les saines traditions de l'art pour ériger un monument tristement bâtard. Ceci nous ramène au dôme.

Un détail curieux. La longueur totale de la cathédrale est de 511 pieds de Cologne. Sa largeur à l'entrée est de 231 pieds; c'est aussi la hauteur du pignon antérieur. Enfin, la hauteur inférieure du chœur et la largeur de la partie intérieure de l'église sont chacune de 161 pieds. Ces dimensions présentent cette singularité, que tous les nombres qui les expriment sont divisibles par le nombre sacré *sept*. Voilà, n'est-il pas vrai, un paragraphe à ajouter à l'*Histoire du nombre sept* qu'a écrite ici même notre ingénieux confrère M. Albert Lévy.

De nos jours, hommes et femmes, nous nous mêlons dans les nefs des églises, et allons nous asseoir indistinctement à une place ou à l'autre; mais il n'en a pas été toujours ainsi; on va l'apprendre à propos du dôme de Cologne. Le côté méridional extérieur de la cathédrale est beaucoup plus orné que le côté du nord. Diverses explications ont été données de cette différence. Il paraît que voici la bonne. Dès les premiers temps du christianisme, le côté du nord a eu sa signification particulière, de même que le côté du sud. Le premier est celui des évangélistes, qui ont exprimé simplement la vérité; le second est celui des prophètes, qui l'ont revêtue de figures et d'images orientales. Aussi les femmes, auxquelles il était prescrit de ne point se charger d'ornements superflus, se rangeaient du côté nord, et les hommes, qui n'étaient point soumis aux mêmes restrictions, occupaient le côté sud. Si l'explication ne vous convainc pas, je ne me charge pas de la défendre.

L'intérieur de la cathédrale, divisé en cinq nefs, est au contraire frappant de simplicité et de sveltesse. Tout a été dit sur ces fûts de frêles colonnes qui s'élancent vers le ciel, puis vont divergeant de plus en plus de l'axe du pilier comme les épis d'une gerbe, dérobant au regard la naissance de la voûte. Les faisceaux de colonnettes mêlent leurs branchages au-dessus de vos têtes, comme les chênes d'une antique forêt. Ces ramures qui s'étendent d'un pilier à l'autre, qui se prolongent en nervures de la voûte, se confondent tellement que l'œil ne peut ni les distinguer ni les suivre. L'imagination les prolonge à l'infini.

En 1838, Victor Hugo, voyageant sur les bords du Rhin, « rencontra » le dôme de Cologne. La grue était alors sur la tour. Les travaux d'achèvement n'étaient pas commencés.

Au crépuscule, dit Victor Hugo, ce profil de « charpente étrangement inclinée avait la figure d'une plume gigantesque, posée comme sur un casque au front du vieux donjon... Ce qui me semblait une plume noire penchée sur le cimier du sombre monument, c'était l'immense grue symbolique bardée et cuirassée de lames de plomb, et qui, du haut de sa tour, dit à quiconque passe que cette basilique inachevée sera continuée; que ce tronçon de clocher et ce tronçon d'église, séparés à cette heure par un si vaste espace, se rejoindront un jour et vivront d'une vie commune; que le rêve d'Engelbert de Berg, devenu édifice sous Conrad de Hochstaden, sera dans un siècle ou deux la plus grande cathédrale du monde, et que cette Iliade incomplète espère encore des Homères. »

Il n'y a pas un demi-siècle que cela a été écrit, et

1. Suite et fin. — Voy. page 103.

voici, l'Iliade est faite. A présent trop neuves et modernes, ces pierres vont, sous la patine des siècles, s'harmoniser à l'œil et s'idéaliser pour l'âme :

Attendons que de mousse elles soient revêtues;
Et laissons travailler à toutes les statues
Le temps, ce grand sculpteur.

PAUL PELET.

# L'OSCABRION

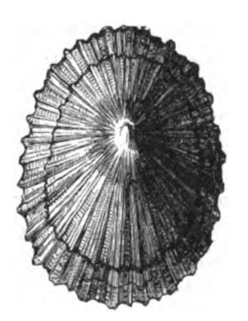
L'Oscabrion est un Gastéropode marin dont la coquille multivalve diffère de celle de tous les autres mollusques. Elle est ovale, légèrement convexe et se compose de huit plaques transversales se recouvrant à demi entre elles au moyen d'une armure. Les plaques articulées entre elles au moyen d'une membrane sont maintenues par leurs extrémités dans un bourrelet coriace garni de poils et de petites épines.

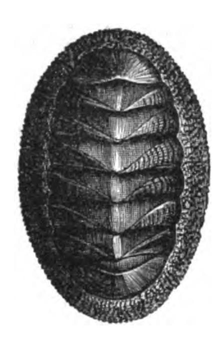
Une semblable coquille constitue une souple cuirasse et l'Oscabrion peut, en restant toujours couvert, s'allonger, se contracter ou se rouler en boule pour échapper à l'ennemi quand il se trouve surpris, détaché de son rocher.

Cet animal a quelque analogie avec la Patelle à côté de laquelle on le trouve souvent, mais il en diffère par plus d'un point. Il n'a pas d'yeux, sa tête est à peine distincte et les tentacules sont remplacées par un léger voile membraneux étendu sur une bouche sans mâchoires.

Ce singulier mollusque appelé aussi *Chitou*, d'un mot grec qui signifie *tunique*, *enveloppe*, a en outre reçu le sobriquet de *Punaise de mer* que lui ont valu et sa platitude et la disposition particulière de ses plaques, mais il ressemble bien plus à un gros cloporte qu'à une punaise. Entre les deux son corps balance.

Les Oscabrions prospèrent partout, mais leur habitat de prédilection se trouve sur les côtes du Pérou et du Chili; c'est là seulement qu'ils atteignent des proportions relativement gigantesques; ceux qui vivent dans nos mers sont toujours de petite taille.


Patelle rose.


Oscabrion magnifique.


Patelle œil de rubis.

Ils exécutent peu de mouvements et se tiennent près du rivage où, deux fois par jour, le reflux les laisse à sec sans qu'ils en souffrent, étant bien clos et couverts par leur coquille. Ils ont, comme les Patelles, la faculté d'adhérer aux rochers avec une force considérable. On ne peut s'en emparer qu'en les saisissant avec une grande prestesse, d'un mouvement prompt et soudain; si l'on manque son coup on ne peut plus les avoir qu'en les déchirant: une fois prévenus du danger, ils opposent une force de résistance qu'on a évaluée à plusieurs kilogrammes.

Ils s'appliquent sur le rocher en faisant le vide en dessous d'eux pour former ventouse; l'eau qu'ils contenaient, mélangée d'air, s'échappe alors en bouillonnant à travers le rebord du manteau.

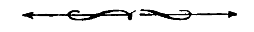
Quand la mer est haute, le Chitou, placé sous sa coquille, la soulève d'un côté avec méfiance, puis, s'enhardissant il passe par l'ouverture bâillante un organe semblable à une langue, avec lequel il râpe les varechs dont il fait sa nourriture. Quand la mer le laisse à découvert, il se renferme chez lui pour mettre ses branchies à l'abri des injures de l'air et sa personne à l'abri du danger.

Il a coûté cher à plus d'un oiseau glouton d'aimer la chair de l'Oscabrion! A peine l'ennemi a-t-il introduit son bec entre la coquille et le rocher qu'il est pris au piége; plus il lutte, plus l'étau se resserre et il est maintenu prisonnier jusqu'au moment où le retour de la marée lui fait expier sa gourmandise par un autre genre de supplice.

Suivant une croyance populaire, l'Oscabrion recèlerait dans son sein une pierre précieuse conférant au mortel qui peut l'avaler le bonheur de voir tous ses souhaits accomplis.

S'il en était ainsi, faudrait-il réellement considérer la trouvaille comme une bonne fortune? En tout cas, les pêcheurs qui racontent ces histoires ne se mettent guère en quête d'un talisman si vanté, et ils font bien, car il est fort à craindre que la recherche de cette fameuse pierre ne soit accompagnée d'autant de mécomptes que la recherche de la pierre philosophale!

Mme GUSTAVE DEMOULIN.







Un homme lui demanda où il allait. (P. 130, col. 1.)

# MAMAN [1]

### XVII

**Voyage de M. Pichon à Saumur. — Une grave méprise.**

Enfin, M. Pichon s'est décidé à faire le voyage de Saumur; mais il n'a prévenu personne, parce que, selon lui, il faut surprendre les gens pour savoir exactement ce qu'ils font et ce qu'ils valent.

M. Pichon, pour ne point mettre l'administration dans l'embarras, s'est choisi un suppléant qui semble présenter toutes les garanties requises. Ce suppléant est un ancien cocher de la Compagnie générale des omnibus de Paris, qui a été pris un beau jour du mal du pays, et qui est revenu chercher fortune en Touraine. La haute situation qu'il a occupée le rend un peu dédaigneux et difficile, comme toutes les grandeurs déchues. Mais il conduit bien, M. Pichon s'en est assuré par lui-même, et la diligence, ainsi que son contenu, sera en sûreté entre ses mains. C'est le point essentiel, car M. Pichon se regarde comme moralement responsable de tout ce qui pourra arriver en son absence.

Comme M. Pichon n'a jamais mis le pied dans un wagon de chemin de fer, le voyage de Saumur est pour lui un grand événement. Ses amis de la *Pintade* lui font escorte jusqu'à la gare du chemin de fer, tandis qu'un portefaix hatelant chancelle sous le poids de l'énorme coffre de M. Pichon. M. Pichon fait marcher cet homme devant lui pour plus de sûreté. Il est peu probable, cependant, que le malheureux portefaix puisse prendre clandestinement la fuite sous le fardeau qui l'accable; mais M. Pichon est prudent et pense que deux sûretés valent mieux qu'une.

Voulant frapper sa famille d'admiration et de respect, M. Pichon s'est commandé un costume de drap noir. Sa redingote le gêne aux entournures; mais le tailleur lui a affirmé sérieusement que « ça se ferait en un rien de temps ». La susdite redingote a dans le dos deux énormes boutons si rapprochés qu'on les prendrait pour deux yeux qui louchent. Dans tous les cas ce phénomène ne peut susciter aucune critique de la part des gamins tourangeaux, car M. Pichon, pour préserver sa redingote pendant la route, a revêtu par dessus une blouse bleue ornée de broderies blanches au col, aux épaules et aux poignets.

Quoiqu'il fasse le plus beau temps du monde, et qu'il n'y ait pas un atome de boue dans les rues, M. Pichon a retroussé son pantalon noir, de douze centimètres au moins, sous prétexte qu'il est un peu trop long. Les jambes sont réellement trop longues, mais le tailleur a affirmé sur son honneur que « ça se raccourcirait » quand il se formerait des plis à l'entour des genoux et du jarret.

M. Pichon a arboré le chapeau tuyau de poêle. C'est la partie de son costume d'apparat qui le gêne le plus, et c'est aussi celle dont il est le plus fier. Comme il l'a pris un peu étroit, « parce que ça tient mieux », le chapeau lui comprime la tête et lui donne une migraine affreuse. De temps en temps, M. Pichon se découvre pour se soulager, et alors la partie supérieure de son front, qui est d'un rouge pourpre, lui donne

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

l'air d'un homme fraîchement scalpé. Il se recoiffe, sa torture recommence, et sa figure prend une expression très comique de souffrance et de jubilation.

Un des amis se détache du groupe pour aller au guichet prendre le billet de M. Pichon, afin que M. Pichon puisse surveiller de près les allures de l'homme aux bagages, dont la figure lui inspire peu de confiance.

Les deux autres amis encouragent M. Pichon et le réconfortent comme s'il allait s'embarquer pour faire plusieurs fois le tour du monde malgré lui.

« Après tout, lui dit un de ses deux consolateurs, Saumur n'est pas en Amérique. »

M. Pichon administre un grand coup de coude dans les côtes du consolateur, pour le faire taire. Puis, après avoir promené de tous côtés des regards soupçonneux, lui dit à l'oreille, d'un ton mystérieux :

« Ne parlez pas de Saumur ici ; il y a trop d'oreilles aux écoutes, la police est partout, et je ne veux pas qu'on les prévienne : s'ils étaient prévenus, où serait la surprise ? »

Le consolateur eût pu lui demander quel intérêt avait la police à prévenir un tonnelier de la visite d'un conducteur ? mais il n'en fit rien ; c'est peut-être parce qu'il n'y pensa pas.

Quand la malle fut enregistrée, les trois consolateurs donnèrent à M. Pichon la poignée de main du départ, et lui dirent d'un air mystérieux de se bien amuser *là-bas*. « Là-bas » était le mot convenu pour éviter de prononcer le mot *Saumur*.

« Et combien de temps serez-vous *là-bas* ?

— Plus ou moins longtemps selon que je m'y trouverai bien ou mal. »

Au moment où M. Pichon allait s'enfourner dans le couloir qui conduit aux salles d'attente, un homme de haute taille, coiffé d'une casquette et vêtu d'une tunique à collet rouge, lui demanda où il allait. M. Pichon tressaillit de tout son corps, se croyant trahi.

« Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-il d'un air furieux.

— Pour savoir dans quelle salle vous devez entrer.

— Saumur ! » lui dit mystérieusement M. Pichon en se penchant à son oreille.

Par habitude et nullement pour molester M. Pichon, l'employé cria de sa voix officielle : « Saumur, par ici ! »

M. Pichon s'enfuit si prestement et se cacha avec tant d'affectation derrière la porte que l'employé le poursuivit d'un regard soupçonneux.

Le soir, entre deux trains, cet employé, prenant un verre de bière en compagnie d'un collègue, lui dit : « Si j'apprends qu'il s'est fait un mauvais coup ce matin à Tours ou dans les environs, j'irai donner au parquet le signalement d'un individu suspect qui a pris le train de Saumur ! »

Heureusement pour la tranquillité de M. Pichon, il ne s'était fait le matin aucun mauvais coup à Tours, ni dans les environs. Autrement, il était si facile à reconnaître qu'on l'eût tout de suite retrouvé à Saumur ; les gendarmes l'auraient ignominieusement arraché des bras de sa famille et reconduit à Tours jusqu'à complet éclaircissement de l'affaire.

A chaque station, M. Pichon demandait à ses voisins : « Qu'est-ce qu'ils crient là ? » On lui nommait la station, et il remerciait, en affectant d'avoir demandé cela uniquement par curiosité et pour s'instruire.

Enfin, la voix d'un employé cria : « Saumur ! » et M. Pichon détala avec une grande précipitation.

Quand sa malle fut chargée sur l'omnibus, il demanda au conducteur : « Connaissez-vous Pichon ?

— Quel Pichon ? demanda le conducteur d'un air distrait.

— Pichon le tonnelier ! » M. Pichon espérait obtenir quelques renseignements sur son neveu avant de le dévisager en personne.

« Connais pas. »

M. Pichon fut choqué de cette réponse ; il lui déplaisait de constater que Pichon le tonnelier faisait si peu de bruit dans le monde.

Un drôle déguenillé à mine de furet, qui avait entendu ce dialogue, demanda à M. Pichon d'un air narquois s'il ne s'était pas trompé, et si le Pichon en question n'était pas marchand de parapluies ? M. Pichon le foudroya de son mauvais œil et le drôle déguenillé court encore.

« A cette adresse-là, dit M. Pichon en tendant un bout de papier au conducteur.

— C'est par là qu'il aurait fallu commencer, répliqua le conducteur en ricanant. Montez, on n'attend plus que vous. »

Chaque fois que l'omnibus s'arrêtait, M. Pichon faisait tous ses efforts pour voir l'aspect des maisons et du quartier, à travers les vitres de l'omnibus, grises de poussière. Un voyageur descendait, et M. Pichon, craignant de n'être pas prêt à temps, se levait brusquement, cognait son chapeau au plafond de l'omnibus, et adressait des signes désespérés au conducteur qui se tenait à la portière ouverte.

« Pas encore, mon vieux, pas encore, disait le conducteur ; mais soyez tranquille, on finira bien par arriver. »

M. Pichon commençait à croire qu'on se gaussait de lui ; aussi n'était-il guère tranquille, néanmoins la prophétie du conducteur s'accomplit, et l'on arriva. On arriva dans un faubourg paisible, où les maisons étaient étroites et basses, clairsemées et séparées par des cours où il y avait du fumier, des coqs et des poules, et des terrains vagues où l'on voyait des ânes qui paissaient et des lessives qui séchaient.

L'omnibus s'arrêta devant une petite maison assez proprette, dont la porte était toute grande ouverte ; un petit chat atteint d'ophthalmie, qui se chauffait au soleil, entr'ouvrit péniblement un œil, et à la vue de l'omnibus rentra précipitamment au logis. M. Pichon aida le conducteur à transporter sa malle dans la salle basse de la maison. Une jeune femme allaitait un gros poupon, assise près de la cheminée où flambait un petit feu, qu'elle regardait d'un air pensif. Au bruit de la malle, que l'on déposait sur le plancher, la jeune



femme tourna lentement la tête, et demeura stupéfaite en voyant M. Pichon debout près de la malle, tout occupé à frotter son scalp avec un grand mouchoir à carreaux.

D'une voix peu encourageante elle lui cria : « C'est-y que vous prenez la maison pour une auberge ? »

Tout bas, M. Pichon se dit : « Comme j'ai bien fait de ne pas annoncer ma visite ; on aurait été tout sucre et tout miel et je n'aurais pas su la vérité. » Il répondit tout haut :

« Non, ma chère, non, je ne prends pas la maison pour une auberge, dans une auberge on serait mieux reçu.

— Un tas de rôdeurs ! » dit aigrement la jeune femme.

A l'idée d'être pris pour un rôdeur, M. Pichon ôta précipitamment sa blouse et mit en lumière les splendeurs de son costume de drap neuf.

En voyant son front scalpé, le poupon ouvrit d'abord de grands yeux, et ensuite se mit à crier :

« Mon filleul n'est pas aimable ! dit M. Pichon d'un air désappointé.

— Votre filleul, » s'écria la jeune femme en pressant son enfant contre sa poitrine. L'idée lui était venue subitement que cet homme était peut-être un voleur d'enfants.

« Mahut ! » s'écria-t-elle en se précipitant vers une porte qui donnait sur la cour. Elle rentra suivie d'un homme à cheveux crépus, qui avait les bras nus et tenait à la main un gros marteau de forge.



La jeune femme tourna lentement la tête. (P. 131, col. 1.)

« Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? » demanda Mahut d'un ton rude et grossier.

M. Pichon, pétrifié d'horreur, regardait alternativement, le forgeron, la femme, le petit enfant et sa malle.

« Mais, s'écria-t-il en se frappant le front, je ne suis donc pas ici chez Pichon, le tonnelier ?

— Vous êtes ici chez Mahut le forgeron, répondit l'homme frisé d'un ton un peu moins rude. Si vous aviez voulu trouver M. Pichon le tonnelier dans cette maison, il aurait fallu venir trois semaines plus tôt.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda M. Pichon, craignant quelque épouvantable catastrophe.

— Il a déménagé, voilà tout.

— Et pouvez-vous me dire où il reste maintenant ?

— A trois pas d'ici, en remontant le faubourg ; seulement c'est assez loin, parce que les maisons sont séparées par des cours, des jardins et des terrains vagues. Du reste, le nom est au-dessus de la porte sur une enseigne.

— Le connaissez-vous ? demanda confidentiellement M. Pichon.

— Oui, je le connais, répondit l'homme crépu d'un air défiant.

— Mais là, ce qui s'appelle connaître ? reprit M. Pichon avec insistance.

— Dites donc, vous, répondit l'homme avec un redoublement de défiance, est-ce que vous croyez que



je suis payé par la police pour causer sur l'un ou sur l'autre avec le premier venu. Vous savez où il demeure, allez lui demander à lui-même ce que vous tenez tant à savoir. »

M. Pichon se gratta le front à l'endroit scalpé, et regarda autour de lui en hésitant.

Le forgeron se méprit sur la cause de son hésitation et lui dit : « Vous resteriez d'ici à demain que je ne vous en dirais pas plus long.

— Ce n'est pas cela, répondit M. Pichon d'un air penaud, c'est ma malle...

— Quelle malle. »

M. Pichon lui montra son coffre et dit :

« Je ne pourrais jamais l'emporter à moi tout seul, voulez-vous me permettre de la laisser ici, je viendrai la reprendre avec mon neveu. Pichon est mon neveu, fils de mon frère.

— Il fallait le dire tout de suite, s'écria le forgeron en jetant son marteau dans un coin. Alors vous êtes l'oncle de Pichon. Tout s'explique, dit-il, en s'adressant à sa femme. Faites excuse, mon vieux, si l'on vous a mal reçu. Mais, voyez-vous, l'endroit est un peu désert, et il court tant de mauvaises gens qu'on se défie un peu de ceux qu'on ne connaît pas. Ah ! vous êtes l'oncle de Pichon ! Celui qui est conducteur, n'est-ce pas ?

— Il vous a parlé de moi ? demanda M. Pichon.

— Cent fois ! Il est assez fier de vous, allez. Seulement, sans reproche, vous me faites l'effet d'un drôle de pistolet. On vous attend des années, et vous ne venez pas ; on ne vous attend plus et vous venez sans dire gare, et vous vous faites prendre pour un rôdeur. Attendez, mon vieux, la malle est trop grosse pour que je la porte tout seul, sans cela je l'aurais portée, pour vous faire oublier ce que l'on vous a dit. Mais si vous voulez me donner un coup de main, nous allons enlever cela comme une plume. Un conducteur, ça doit savoir chavirer une malle.

— Je ne voudrais vraiment pas vous donner cette peine, dit M. Pichon.

— Tut ! tut ! tut ! Je vous dois bien cela. Y êtes-vous ? »

Pour l'ébattement des ânes qui paissaient dans les terrains vagues, des poules et des coqs qui picoraient sur les fumiers, des bonnes femmes qui tricotaient sur leurs portes et des bambins ébouriffés qui se roulaient dans la poussière, la malle se mit en route, tenue d'un côté par le forgeron dont les muscles se tendaient sous l'effort, et de l'autre par M. Pichon que sa redingote gênait furieusement aux entournures.



## XVIII

**Promenade d'une malle. — Entre parrain et filleul. — Entre oncle et nièce.**

Quand la malle eut accompli la moitié de son trajet, M. Pichon fut pris d'une inquiétude soudaine ; il avait des fourmis tout le long du bras, mais il n'osait pas l'avouer. Il fit d'abord ce qu'il put pour endurer jusqu'au bout sa torture ; il serra les lèvres, grinça des dents, et ôta son chapeau.

Mais à la fin il n'y put tenir davantage et s'écria :

« Si vous avez le bras fatigué, nous pouvons changer de main.

— Le bras fatigué, jamais ! dit le forgeron en ricanant.

— Alors, reprit M. Pichon d'un air penaud, c'est moi qui n'en peux plus.

— Fatigué ! un conducteur ! dit le forgeron d'un ton de reproche.

— Permettez ! riposta M. Pichon. Si j'avais les bras nus, j'irais comme cela pendant une demi-lieue, mais avec une redingote qui vous coupe les épaules, on n'a pas toute sa force. Forgeriez-vous en redingote, vous ?

— Non, répondit franchement le forgeron ; je n'avais pas fait attention à cela. Y êtes-vous ?

— J'y suis. »

Ayant déposé la malle dans la poussière, ils profitèrent de l'occasion pour souffler un peu.

« Tenez, l'entendez-vous ? » dit le forgeron.

On entendait en effet les coups de maillet du tonnelier sur ses tonneaux.

Quand la malle fut en vue d'une cour assez spacieuse qui précédait la troisième maison, le forgeron mit deux doigts dans sa bouche et produisit un sifflement aigu et prolongé.

Le toctoc du maillet s'arrêta subitement et un homme de bonne mine, coiffé d'un chapeau de paille, et les manches relevées jusqu'au-dessus du coude, apparut à l'angle d'une pile de tonneaux neufs, qui répandait une bonne odeur de bois fraîchement travaillé.

« Voilà le vrai neveu ! dit en riant le forgeron. Je vous laisse ensemble. Non ! non ! ne faites pas cela : je ne veux pas d'argent ; je suis payé par le plaisir d'obliger l'oncle d'un brave homme. Et puis, ajouta-t-il en clignant l'œil gauche, je vous devais cela, par rapport à la façon dont on vous a reçu. »

Là-dessus il s'esquiva.

André Pichon s'avançait lentement, enjambant des tas de douves, des monceaux de cercles et des paquets d'osier. Il ne savait pas si le coup de sifflet avait été lancé à son intention, et il était tout surpris de voir sur le chemin une grosse malle, à côté d'un gros homme vêtu de noir, qui avait rabattu son chapeau sur ses yeux et ne bougeait pas plus qu'une statue.

Comme il faisait mine de rentrer dans son atelier,



la statue cria d'une voix flûtée et méconnaissable : « Monsieur Pichon ! »

André se retourna brusquement ; il ne connaissait pas cette voix-là, et la statue demeurait dans la plus complète immobilité.

« Plaît-il ? dit André d'une voix indécise.

— Avance donc, imbécile, lui dit amicalement son oncle en ôtant son chapeau.

— Oh ! la bonne farce! oh ! l'oncle Pichon; quel plaisir ! par quel hasard ? »

Il se rua sur son oncle, et, sans respect pour la quantité de drap noir qu'il déployait en ce moment, lui donna une vigoureuse poussée sous prétexte d'accolade et lui secoua les bras de manière à y rétablir promptement la circulation.

Aux exclamations de son mari, Mme André Pichon accourut, tenant le filleul de l'oncle Pichon entre ses bras.

« Voilà ma femme! dit André avec orgueil, et puis voilà votre filleul!

— Pour faire connaissance, ma chère, dit M. Pichon, en déposant galamment deux baisers de conducteur sur les joues rondelettes de Mme André.

— Et celui-là, qu'est-ce qu'il veut? » reprit l'oncle Pichon en embrassant son filleul. Le filleul se laissa embrasser sans protestation, mais il continua à tendre ses petites mains potelées.



M. Pichon fut pris d'une inquiétude. (P. 132, col. 2.)

« C'est à votre chapeau qu'il en veut, dit Mme André en souriant. Le plus souvent qu'on donnera de beaux chapeaux neufs à des petits enfants qui cassent tout. Non, non, on ne lui donnera pas le beau chapeau.

— Ma chère, c'est ce qui vous trompe, » s'écria M. Pichon d'un ton goguenard. Et cet homme magnanime, ce parrain modèle, livra, sans hésiter, son chapeau à tous les hasards qu'il pouvait courir, entre des petites mains si gauches et si inexpérimentées.

Mais le parrain n'avait pas comparé mentalement le poids du chapeau, et la force des petites menottes qui se tendaient pour le saisir. Aussitôt qu'il eut le chapeau entre les mains, le filleul le lâcha. Le dur cylindre, en touchant le sol, produisit un bruit sourd, et fit deux ou trois tours sur lui-même.

« Là, qu'est-ce que j'avais dit? s'écria la soigneuse ménagère en ramassant prestement le chapeau. Oh! le vilain petit garçon qui a « abîmé » le chapeau de son oncle.

— D'abord il n'a pas « abîmé » mon chapeau, dit l'oncle Pichon en souriant à sa jolie nièce; et puis, quand même il l'aurait abîmé, je ne veux pas qu'on le gronde, c'est mon filleul! »

Tout heureux et tout fier d'avoir pris si vaillamment possession de son filleul à la barbe du père et de la mère, il tendit le chapeau au marmot, en ayant soin de le soutenir par un des côtés du bord.

Le marmot fit ce que font tous les marmots; il porta le bord du chapeau à sa bouche et le serra entre ses deux uniques dents, avec l'espoir secret que la pression aiderait la troisième à percer sans douleur.

Le goût du chapeau lui déplut sans doute, car il fit une petite grimace accompagnée d'un petit frisson. Mais il ne se tint pas pour battu, et alla recommencer son expérience à quelques pouces plus loin.

« C'est un gaillard ! » dit l'oncle Pichon, émerveillé de la persévérance avec laquelle le petit bonhomme poursuivait l'accomplissement de sa tâche, « oui, ma foi, c'est un vrai Pichon ! »

Encouragé sans doute par un si bel éloge, le « vrai Pichon » continua de mordiller le chapeau de son parrain. Comme tous les poupons qui font leurs dents, le vrai Pichon bavait à faire frémir; aussi, quand il eut parachevé le tour du chapeau, toute la ganse portait sa trace ; on eût dit qu'un limaçon péripatéticien avait passé par là

Mme André Pichon, qui avait au plus haut degré l'amour de l'ordre et de la propreté, passa vivement le vrai Pichon à son mari et dit à son oncle : « Mon oncle, donnez-moi votre chapeau que je l'essuie, il n'est plus présentable. »

M. Pichon lui céda son chapeau sans résistance ; alors, relevant un coin de son tablier, la ménagère s'escrima à réparer le désastre. Comme elle était vive et adroite, l'oncle Pichon le regardait avec beaucoup de complaisance. Tout à coup, s'apercevant qu'il avait les bras ballants et les mains vides, l'oncle Pichon dit à son neveu : « Passe-le-moi. »

André lui passa le poupon; et l'oncle Pichon, qui une seule fois dans toute sa longue carrière, et seulement pendant quelques minutes, avait tenu un petit enfant dans ses bras, se trouva tout à coup le plus glorieux et en même temps le plus embarrassé des parrains.

Tout en s'occupant du chapeau, la jeune femme donna quelques conseils pratiques à son oncle. Alors, le filleul, se sentant tenu selon les règles, cessa de craindre pour sa vie, et s'occupa activement des boucles d'oreilles de son parrain. Comme le drôle avait déjà la poigne vigoureuse, le parrain ne pouvait s'empêcher de faire par moments d'horribles grimaces; mais il soutenait effrontément que ce n'était pas vrai. Pendant qu'il serrait ce petit enfant sur sa poitrine, son cœur battait plus fort, et sa mémoire lui rappelait avec un charme infini les pensées qu'il avait roulées bien souvent dans sa tête, depuis le jour où il avait vu Mme Gilbert pour la première fois, et où il avait rêvé en regardant couler la Loire, aux parents qu'il avait là-bas, du côté de Saumur.

« Où est le reste de la bande? s'écria-t-il tout à coup, comme s'il sortait d'un songe.

— André est en commission, » lui répondit sa nièce, et elle regarda du côté de la ville pour voir si elle n'apercevrait pas André; elle ajouta: « Michel et Jacques sont à l'école; ils ne tarderont pas à rentrer, voilà qu'il est bientôt l'heure.

— A moins qu'ils n'aillent polissonner un peu par la ville ou sur les bords de la Loire, » dit M. Pichon pour la taquiner.

Malgré la crainte respectueuse que lui inspirait cet oncle tout vêtu de noir, la jeune femme défendit bravement sa progéniture.

« On voit bien, dit-elle avec chaleur, que vous ne les connaissez pas, sans cela vous ne les accuseriez pas de polissonner; ils ne polissonnent jamais!

— Voilà, s'écria l'oncle Pichon en affectant une grande terreur, une petite poule qui vous saute bien vite aux yeux quand on s'approche de ses poussins. Elle me fait peur. Et toi, André, est-ce qu'elle ne te fait pas peur aussi quelquefois?

— Jamais, mon oncle, répondit gaiement André; et il jeta un regard affectueux à sa petite ménagère.

—Nous sommes en famille, poursuivit l'oncle Pichon, n'aie pas peur de parler, mon garçon, est-ce qu'elle ne te mène pas un peu par le bout du nez? Voyons, là, un tout petit peu.

— Pas du tout, riposta vivement la jeune femme, et ses joues s'empourprèrent; André est le maître à la maison, comme il convient à un homme, et moi je suis la maîtresse, comme il convient à une femme. Nous nous entendons bien, voilà tout, et c'est la première fois qu'on m'accuse de le mener par le bout du nez. Mon oncle, cet enfant vous gêne, rendez-le-moi.

— Elle est vexée, s'écria l'oncle Pichon, en adressant à son neveu des clignements significatifs de son bon œil. Elle est vexée, et elle n'en est que plus jolie. Ma mignonne, ce que j'en disais c'était pour rire, absolument pour rire, et maintenant je vais vous parler sérieusement. J'aurais choisi moi-même ma nièce entre cent, entre mille que je ne la trouverai pas plus à mon goût. Que je ne boive jamais un verre de bon vin si je ne dis pas la pure vérité.

— Une jolie nièce, ma foi! s'écria la jeune femme en rougissant de plaisir et de confusion; oui, une jolie nièce, qui laisse son oncle debout, avec un enfant sur les bras, au lieu de le faire entrer à la maison et de le faire rafraîchir.

— Tout ça, reprit l'oncle avec malice, c'est pour ravoir l'enfant; mais c'est mon filleul et j'ai le droit de le garder aussi longtemps que je voudrai, n'est-ce pas, Vincent? »

Le jeune Vincent prit ces paroles pour un encouragement à tirer les boucles d'oreilles de son parrain, et il les tira à toute volée comme un sonneur de cloches.

« Il vous assassine les oreilles, dit la jeune femme avec inquiétude, elles sont rouges comme du feu:

— Si j'ai les oreilles rouges, j'ai le cœur content, plus content que le jour où j'ai tiré un bon numéro à la conscription! Maintenant, ma petite, je vais vous dire quelque chose que vous prendrez comme un compliment, si vous voulez, mais qui est la pure et simple vérité. C'est la première fois que je descends de voiture sans éprouver le besoin d'abattre la poussière avec un verre de vin. Pourtant, un bon verre de vin est une bonne chose, surtout après un voyage en chemin de fer. Si donc vous y tenez absolument, nous entrerons pour trinquer. »

Toujours chargé de son doux fardeau, M. Pichon fit deux pas vers la porte. Mais il se souvint de sa malle et se retourna.

Son neveu la tenait déjà d'un côté, et sa nièce se disposait à soulever l'autre côté après avoir enroulé un coin de son tablier autour de la poignée de fer qui était dure et anguleuse.

« Pas de ça, s'écria l'oncle Pichon avec une extrême vivacité, ma petite, c'est trop dur pour vous. Oh! la rusée commère! elle a pourtant trouvé moyen de me forcer à lui rendre son marmot. Prenez-le, ma chère, et lâchez tout de suite cette poignée. »

Mme André Pichon eut beau protester qu'elle n'était pas une rusée commère, M. Pichon lui prouva clair comme le jour qu'elle n'était pas de force à soulever une malle, qu'elle le savait bien, et que si elle avait fait mine de s'en mêler, c'était pour mettre son oncle en demeure de prendre sa place et de lui rendre son enfant. « Eh bien! qu'est-ce qu'elle aurait dit s'il avait porté la malle d'une main en tenant le jeune Vincent sur l'autre bras? Elle aurait eu grand'peur et c'eût été bien fait! »

La nièce commençait à comprendre le caractère de son oncle, aussi se contenta-t-elle de sourire et entra dans la maison pour préparer les rafraîchissements.

Quand les deux hommes eurent déposé provisoirement la malle dans un coin, ils vinrent s'asseoir devant une petite table carrée qui occupait le milieu de la pièce, et sur laquelle la jeune ménagère avait déjà étalé une nappe bien blanche. Elle tira d'un dressoir un couteau, une fourchette, une assiette et plusieurs verres, et du garde-manger un plat de bœuf à la mode fortement entamé.

« Ça sent bon! dit l'oncle Pichon en se penchant sur le plat de bœuf à la mode.



— Elle cuisine bien! fit observer André avec orgueil.

— Ça, c'est une grande qualité! » dit sentencieusement l'oncle Pichon.

En ce moment la jeune femme s'approcha de son oncle, et lui dit: « L'enfant me gêne pour aller à la cave, c'est trop froid pour lui, et il aurait peur; voulez-vous me le tenir un instant. »

Elle lui abandonna le précieux marmot et disparut vivement par la porte du fond.

« N'importe, s'écria l'oncle Pichon tout ému, les femmes vous ont quelquefois des idées bien gentilles; et bonne cuisinière avec cela! André, tu as une bonne femme, et j'ai une bonne nièce, et toi, filleul, tu as une bonne mère. Nous aurons à causer sérieusement de quelque chose que j'ai en tête, et si cela ne réussit pas, les difficultés en tout cas ne viendront pas de moi. Pour commencer, je ne veux plus appeler ta femme que par son petit nom; et... et si tu n'y vois pas d'inconvénient et si elle n'en voit pas non plus, je désirerais la tutoyer. Je me sentirais plus en famille, et puis, nous aurions tout de suite l'air de nous connaître depuis longtemps. Car, ajouta-t-il avec un soupir, il y a longtemps que je devrais la connaître. Crois-tu qu'elle veuille bien?

— Demandez-le lui à elle-même, lui répondit son neveu, d'un air qui voulait dire: vous verrez comme elle sera enchantée! »

Mme André Pichon rentrait en ce moment, tenant à la main une bouteille cachetée. L'oncle Pichon l'interpella en ces termes: « Dites donc, ma petite Aimée, est-ce que ça vous ferait quelque chose que je vous dise « tu »?

— Cela me ferait le plus grand plaisir, » répondit simplement « ma petite Aimée », et pour sceller le pacte, elle se pencha vers son oncle et lui tendit gentiment sa joue.

*A suivre.* J. GIRARDIN.

# WILLIAM LASSELL

Il y a quelques semaines est mort en Angleterre un savant astronome qui devait à ses belles découvertes une réputation universelle. William Lassell était né à Bolton, dans le comté de Lancastre, en 1799. A l'âge de quinze ans, Lassell entrait comme commis chez un marchand de Liverpool. En 1825, il prit un établissement de brasseur et s'occupa d'affaires industrielles.

Tout en fabricant de la bière, Lassell travaillait les sciences et, en particulier, il se livrait à l'étude de l'astronomie. Le fait n'est pas rare en Angleterre. Tandis que la plupart de nos industriels français s'adonnent en entier à leur industrie et ne trouvent que bien rarement le temps de se tenir au courant des découvertes scientifiques, il n'est pas rare de voir des négociants anglais mener de front les affaires commerciales et les études sérieuses. Un grand nombre de brasseurs, de banquiers anglais ont acquis une grande réputation scientifique.

Un seul fait va nous montrer la supériorité des Anglais sur ce point. En France nous n'avons qu'un petit nombre d'établissements astronomiques : un observatoire à Paris, un observatoire à Meudon de création toute récente, trois observatoires en province : à Marseille, à Toulouse, à Lyon; ce dernier, confié à M. André, n'est pas encore définitivement installé. Tous ces observatoires ont été construits par l'État et sont dirigés par des fonctionnaires de l'État. Depuis deux années, on a commencé à Nice l'installation d'un observatoire privé, pour la construction duquel un riche et généreux banquier de Paris, M. Bischoffsheim, a offert un vaste terrain et une somme de deux millions. Ces libéralités, trop rares dans notre pays, sont assez communes en Angleterre. Ainsi, à côté des observatoires officiels: observatoires de Greenwich, de Radcliffe, de Kew, de Liverpool,... l'Angleterre compte *vingt-cinq* observatoires privés qui portent les noms de leurs fondateurs : Lee, Bishop, Warren de la Rue, Huggins, Locker, Newall, Wrottesley, etc...

Revenons à Lassell. Non seulement Lassell étudiait les théories astronomiques, mais, étant très habile ouvrier, il construisait lui-même les instruments qu'il dirigeait ensuite vers le ciel.

Ayant construit en 1838 un magnifique télescope dont le miroir était en métal, Lassell fit bâtir un observatoire tout près de Liverpool afin d'utiliser ce bel instrument. Il donna à cet établissement le nom symbolique de *Starfield, champ des étoiles*.

Tout en utilisant son télescope à l'observation des Comètes, Lassell songeait à construire un instrument plus parfait encore. En 1847, il venait à peine de terminer cette lunette nouvelle qu'il découvrait un satellite à la planète Neptune, trouvée l'année précédente par M. Le Verrier. Toutes les planètes sont des *satellites* du Soleil, puisqu'elles tournent toutes autour de lui. Les planètes elles-mêmes ont des satellites, parmi lesquels le plus anciennement connu est la Lune, satellite de la Terre.

Les satellites étant tous moins gros que la planète autour de laquelle ils circulent et ces planètes ayant déjà un diamètre apparent très petit, on comprend qu'ils n'aient pu être découverts avant l'invention des lunettes et des télescopes.

Ce fut Galilée qui découvrit le premier des satellites, vers l'an 1610. L'astronome toscan montra que la belle planète Jupiter possède quatre lunes tournant autour d'elle, comme la Lune tourne autour de la Terre. Cette découverte eut un retentissement énorme dans tout le monde savant. Galilée, qui professait alors les mathématiques à Padoue, dut se transporter à Venise afin de montrer au doge et aux sénateurs les quatre astres nouveaux.

Détail curieux ! Galilée avait donné aux quatre satellites de Jupiter le nom d'*Astres de Médicis;* tous les princes d'Europe furent jaloux de l'honneur accordé à l'un d'eux.

Un ministre de la cour de France écrivit à Galilée pour le prier, s'il trouvait un astre nouveau, de lu donner le nom de *grand astre de la France* et « de le désigner par le prénom de Henri, de préférence à celui de Bourbon ». Le roi de France était alors Henri IV et le ministre rappelait, à l'appui de sa demande, que ce roi avait épousé une princesse de la famille des Médicis!

Rappelons sommairement que les astronomes ont successivement découvert: 8 satellites à Saturne (Huygens, Cassini, Herschel et Lassell); 6 satellites à Uranus (Herschel); un satellite à Neptune (Lassell). Enfin, dans ces dernières années, on a constaté que la planète Mars elle-même avait des satellites.

Le beau télescope construit par M. Lassell, et qui lui coûta 72000 francs, avait une longueur de 10 mètres ; l'ouverture avait $1^{m},22$ de diamètre. L'oculaire, c'est-à-dire l'endroit où l'observateur place son œil étant à la partie supérieure de l'instrument, Lassell dut faire construire une tour pouvant glisser sur des rails autour du télescope; cette tour avait plusieurs étages et à chacun d'eux se trouvait un balcon sur lequel devait se placer l'observateur.

Comprenant que pour examiner les astres, il ne suffit pas d'un instrument puissant, mais qu'il faut surtout un ciel pur, Lassell se transporta avec son télescope à l'île de Malte où il dota la science d'intéressantes découvertes. Il découvrit non seulement le satellite de Neptune, mais deux nouveaux satellites de Saturne, 600 nouvelles nébuleuses, etc...

Après avoir passé deux années à Malte, de 1863 à 1865, Lassell revint en Angleterre et s'occupa de mettre en ordre et de publier ses nombreuses observations. La science conservera pieusement son souvenir.

ALBERT LÉVY.



# LE KING-CHARLES DE L'ARCHIDUCHESSE

L'histoire nous apprend, par la voix du vénérable almanach de Gotha, que l'archiduchesse Sophie, quatorzième du nom, princesse souveraine de son propre droit, monta en 1792 sur le trône de la petite principauté saxonne de Schwarzberg-Adolfsstadt. C'était prendre les rênes du gouvernement dans une période particulièrement critique, car le souffle révolutionnaire faisait vaciller sur leur base les plus solides trônes de l'Europe, mais la princesse Sophie ne se troubla pas. Imitant l'exemple de son illustre mère, elle se montra animée de sentiments tellement bienveillants pour ses sujets, que ceux-ci, tous les matins en se levant, remerciaient le ciel qui leur avait octroyé une si bonne souveraine; en même temps, par sa fermeté et sa fine diplomatie, elle tenait éloignées de son pays toutes les complications politiques qui jetaient alors la ruine dans le reste de l'Allemagne. Enfin, Sophie XIV, voulant éviter toute cause de discorde avec son peuple, gouvernait directement, sans intermédiaire, sans premier ministre, sans favori. Ce fut l'âge d'or de Schwarzberg-Adolfsstadt.

Hélas! cet âge d'or ne fut que de courte durée. Quatre ans après, un événement inattendu allait ravir aux Schwarzbergois ce calme béni.

Un jour, Lord Edgemouth, ambassadeur d'Angleterre, fut chargé par le roi Georges III de remettre en présent à l'archiduchesse Sophie XIV un épagneul de la race dite King-Charles.

Ce King-Charles descendait en droite ligne du célèbre favori de l'infortuné roi Charles d'Angleterre. Il était impossible de rêver un plus magnifique spécimen de cette rare espèce de chiens. Gros comme les deux poings, vêtu d'une magnifique fourrure de soie, noire sur le dos et feu sous le ventre, il avait des oreilles larges, plates, et si soyeuses, si longues, qu'elles l'embarrassaient pour marcher. Enfin son poids dépassait à peine quelques onces. Le noble animal répondait au nom euphonique de Bob.

Lorsque Bob fit son entrée dans la salle des audiences, majestueusement porté sur un coussin de velours cramoisi par un laquais galonné, l'archiduchesse, malgré sa haute majesté, ne put retenir un léger cri d'admiration, mais elle se remit bien vite et dit avec dignité à l'ambassadeur anglais :

« Vous remercierez mon frère Georges, votre gracieux souverain, d'avoir pensé à moi. Il y a longtemps que je désirais posséder un de ces élégants animaux, qui ont joué un rôle marquant dans l'histoire de votre grand pays. »

Plus que ces ancêtres, Monsieur Bob était appelé à jouer un rôle dans l'histoire de Schwarzberg-Adolfsstadt.

En effet, l'archiduchesse avait longtemps rêvé de posséder un King-Charles, et dès qu'elle fut seule avec Bob, elle couvrit de baisers et de caresses le charmant animal. Son premier soin fut de donner des ordres pour que le King-Charles fût installé dans les appartements royaux; elle lui nomma un chambellan et plusieurs domestiques spécialement attachés à sa personne.

Un mois plus tard, Bob avait fait de tels progrès dans les bonnes grâces de l'archiduchesse, que désormais la souveraine ne se montra plus nulle part qu'en compagnie de son nouveau favori. Elle l'amenait au conseil des ministres, le tenait sur ses genoux durant les réceptions officielles, ou l'asseyait à la place d'honneur dans son carrosse.

Aussi, Bob qui avait été jusqu'ici un bon et brave petit chien, bien soumis et bien humble, se laissa-t-il griser par ces faveurs inespérées de la fortune.





Le jeune homme avait lancé Bob dans le bassin. (P. 139, col. 1.)

Un jour, en plein conseil des ministres, il n'hésita pas, étant grimpé sur la table, d'aller arracher des mains du conseiller intime, von Flügel, un volumineux rapport que celui-ci lisait à la souveraine, et l'ayant emporté sous le fauteuil de sa maîtresse, il le déchira à belles dents, malgré les protestations indignées du malheureux conseiller.

Sophie XIV donna raison à Bob, « car, dit-elle, ce chien a fait preuve de beaucoup d'esprit en arrêtant la lecture de ce document au moment même où elle allait me devenir désagréable ».

Herr von Flügel s'inclina et se retira sans mot dire, mais la mort dans l'âme, car ce rapport lui avait coûté de longs mois de travail.

Désormais Bob se crut tout permis et de fait l'indulgence de sa maîtresse trouva des excuses à ses fautes les plus impardonnables. Un événement vint bientôt montrer la toute-puissance du nouveau favori.

Le généralissime des armées de Sa Sérénissime Altesse Sophie XIV, l'illustre et vénéré Herr von Donnerwetter, fut accueilli, un jour, à l'entrée de la salle d'audience, par de tels aboiements de la part de Bob, que le bon militaire tenta par une caresse de calmer l'irascible chien. Mal lui en prit, car, le King-Charles aveuglé par la rage se jeta sur l'un des mollets du général et lui fit de ses crocs acérés une forte morsure. Herr von Donnerwetter, exaspéré à son tour, se débarrassa du chien et d'un vigoureux coup de pied l'envoya rouler à l'autre extrémité de la salle.

Grande fut la colère de Sophie XIV. Pour avoir osé porter la main (mieux eut valu dire le pied) sur le King-Charles de l'archiduchesse, Herr von Donnerwetter, le loyal vétéran des armées de Schwarzberg-Adolfsstadt, fut mis aux arrêts de rigueur pour un mois, avec défense de se présenter à sa souveraine jusqu'à nouvel ordre.

Dès lors, tout le monde trembla à la cour devant le terrible King-Charles, aussi lorsque le matin, Monsieur Bob, suivi de son chambellan, trottinait à travers les galeries, tous les courtisans s'écartaient sur son passage et le saluaient avec le plus profond respect.

Le bruit de cette tyrannie se répandit bientôt de la cour à la ville, et le peuple ne fut pas long à en éprouver à son tour les effets.

Monsieur Bob ayant été fort effrayé par la rencontre inattendue d'un chien énorme dans les allées du parc, le lendemain des pancartes annoncèrent aux habitants que le parc royal, ouvert au public depuis un temps immémorial, serait dorénavant interdit aux bourgeois ou gens du peuple.

Quelques jours après, *la Guêpe*, journal satirique illustré, traduisant le sentiment général, publia un dessin qui représentait un King-Charles couronné, debout sur un trône, avec cette inscription : Robert Ier. Le châtiment ne se fit pas attendre; le lendemain même un édit princier suspendait la liberté de la presse et le droit de réunion dans toute la principauté de Schwarzberg-Adolfsstadt.

A cette nouvelle, le bourgmestre entouré de ses échevins se présenta au palais pour protester auprès de la souveraine des sentiments de dévouement du peuple schwarzbergeois. En terminant son discours, fort bien préparé et très habile, il eut la malencontreuse idée d'ajouter : « Grâce à la bienveillance de Votre Sérénissime Altesse, le calme renaîtra dans tous les esprits, car il n'y a pas dans tout cela motif à fouetter un chien.

— Fouetter un chien! s'écria l'irascible Sophie XIV. Je repousse vos basses insinuations. Sortez d'ici, messieurs les bourgeois, si vous ne voulez que je vous fasse mettre dehors par mes gardes. »

La consternation fut grande dans la ville en apprenant l'insulte faite par la princesse aux magistrats municipaux. Les ouvriers des faubourgs se réunirent devant la maison de ville et acclamèrent le bourgmestre, puis, surexcités par leurs propres cris, ils se portèrent vers la résidence en hurlant: « A bas Sophie XIV! Mort à Bob! »

A l'approche de la populace, les gardes du palais se replièrent en bon ordre. Sophie XIV terminait son repas, lorsque le conseiller von Flügel apparut pâle, hagard, annonçant que le peuple envahissait la résidence. Le général Herr von Donnerwetter accourait au même moment.

« Vous voilà, général, lui cria la princesse; faites charger les factieux.

— Je ferai observer humblement à Son Altesse, dit le général, que notre armée, sur le pied de paix, ne compte que les vingt gardes du palais; et que, vu la rapidité de cette attaque imprévue, je n'ai pu soumettre à la signature de Son Altesse le décret convoquant les milices.

— Par conséquent? demanda hautainement Sophie XIV.

— Par conséquent, Votre Altesse fera mieux de se retirer à sa maison de plaisance de Krautberg et de laisser passer cet orage.

— Soit! dit la princesse. Partons, messieurs, puisqu'il n'est pas parmi vous un homme assez intrépide pour défendre sa souveraine! »

Il était temps de fuir. Déjà les cris des ouvriers retentissaient dans la grande galerie du rez-de-chaussée. L'archiduchesse, tenant son favori dans ses bras, s'esquiva par la porte des communs. En montant dans son carrosse, elle posa délicatement le King-Charles auprès d'elle, mais ce voyage ne convenait sans doute pas à Bob, car, sans être aperçu de sa maîtresse, il sauta lestement hors de la voiture et se faufila dans le palais.

Toute la nuit les émeutiers se promenèrent dans le palais, mais en bons Schwarbergeois ils se contentèrent de crier sans faire aucun dégât autour d'eux, et au matin ils se retirèrent un peu penauds de leur équipée.

Lorsque les bourgeois se réveillèrent, ils furent fort



étonnés d'apprendre que l'archiduchesse était en fuite et Schwarzberg-Adolfsstadt en pleine révolution. Les plus exaltés parlèrent de constituer un gouvernement provisoire, mais la majorité des citoyens, réunis à la maison de ville, décida qu'une adresse serait envoyée à la princesse protestant du dévouement du peuple schwarzbergeois, et demandant le rétablissement des anciennes franchises.

En attendant la réponse de l'archiduchesse, comme ce jour était un dimanche, et que le soleil brillait gaiement, bourgeois et bourgeoises se rendirent en foule dans le parc de la Résidence, dont les portes leur avaient été fermées depuis quelque temps.

Pendant que la foule s'ébattait joyeusement, mais avec toute la bienséance de fidèles sujets, on entendit tout à coup retentir ce cri : « Voilà Bob ! », et on vit en même temps rouler à travers la grande pelouse une petite boule noire poursuivie par une bande de gamins.

Par quelle malechance le King-Charles favori venait-il ainsi s'exposer aux justes fureurs de la foule? Nul ne le sut jamais exactement, mais plus d'un y vit le doigt de la Providence offrant au peuple cette victime expiatoire. Le fait est que, s'étant échappé du carrosse royal, Bob errait depuis la veille à travers le palais désert et qu'enfin, poussé par la faim, il s'était aventuré dans le parc.

Le premier gamin qui mit la main sur le King-Charles reçut un formidable coup de dent qui lui fit lâcher prise; aussi les autres se disposaient à lapider le malheureux chien, quand un jeune homme accourut, empoigna prestement Bob par la peau du cou, et dispersa les gamins avec une volée de calottes.

Autour de la fontaine de Bacchus se tenait un groupe de bourgeois et de dames, devisant des événements. Le jeune homme portant Bob se dirigea vers ce groupe où se trouvaient aussi le bourgmestre et le curé de la ville.

« Messieurs, cria-t-il, en leur présentant le King-Charles, voici le vrai coupable. Le sort le livre à la justice du peuple.

— Pauvre bête, ne le tuez pas! crièrent les dames.

— Laissez-le, intervint le curé, il ne faut pas frapper l'ennemi par terre. N'enlevons pas à notre juste protestation son caractère pacifique, et craignons d'attirer sur nous de terribles représailles.

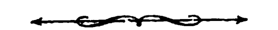
— Pourtant, dit le bourgmestre, ce petit animal nous a causé bien du mal! »

Mais le jeune homme, tranchant la question, avait lancé Bob dans le petit bassin et le maintint quelques instants sous la nappe d'eau retombant de la vasque supérieure.

La punition était légère. Cependant, redevenu libre, Bob, furieux, humilié, se sauva dans un coin du palais et y creva de rage, peut-être de froid, avant le retour de sa maîtresse.

L'archiduchesse pleura son favori, mais elle fut touchée de la bonté de son peuple et le gouverna désormais avec sagesse, « ayant compris, disait-elle, que le premier devoir de celui qui commande est de bien choisir ses amis ».

André Bourquien.



# DE GLAÇONS EN GLAÇONS [1]

## IV

Le jour paraissait à peine lorsque le galop d'un cheval retentit dans les rues silencieuses, Mathilde dormait accablée par la lassitude, mais son père veillait pour elle ; se penchant à la fenêtre, il aperçut le beau visage hardi et fier, les cheveux bouclés de son gendre. Il courut aussitôt au quartier général. Le maréchal Ney faisait savoir à l'empereur qu'une action sanglante avait eu lieu à Volontino et que la victoire avait été chèrement achetée. Elle restait sans utilité sérieuse, car les Russes nous devançaient au passage du Dniéper, se retirant toujours sur Moscou. Quelques heures plus tard, l'Empereur lui-même se trouvait sur le champ de bataille, distribuant les éloges et les récompenses, sévère aussi dans son mécontentement. Le général Junot avait été hésitant et faible la veille, il était déjà atteint du mal qui devait l'emporter.

« Junot n'en veut plus, dit l'Empereur, qu'il le passe à Rapp. »

« Le duc d'Abrantès deviendra fou », disaient entre eux les officiers; quelques jours plus tard l'hôpital de Smolensk recevait le général disgracié.

« Je suis un homme fini », dit-il au chirurgien en chef Larrey.

Napoléon était resté à Smolensk sombre et triste ; ses plus savantes combinaisons échouaient les unes après les autres, en dépit de la victoire qui ne lui avait pas encore fait défaut ; l'ennemi reculait, mais en reculant, il attirait les envahisseurs plus avant dans un pays sauvage, désolé et ravagé. Une grande bataille, un succès éclatant, Napoléon les cherchait toujours en vain ; les soldats les demandaient comme un terme à leurs inutiles souffrances. Encore une fois, l'empereur résolut d'avancer à la poursuite de cet insaisissable adversaire qui triomphait sans combattre; il quitta Smolensk le 24 avril.

Mathilde avait bien employé les quatre jours de présence de son mari à Smolensk, elle avait elle-même préparé sa valise, et placé dans son sac quelques objets de première nécessité en cas de blessure ; elle devenait habile en cette matière, car chaque matin elle passait plusieurs heures dans les salles de l'hôpital, seule femme au milieu des soldats blessés, malades ou infirmiers, adorée de tous ceux qu'elle soulageait, et favorisée à chaque pas par la direction générale du service. Le chirurgien Larrey avait dit à

1. Suite. — Voy. pages 91, 107 et 123.



tous ses subordonnés : « Ce que Mme de Gassac demandera, vous le ferez. »

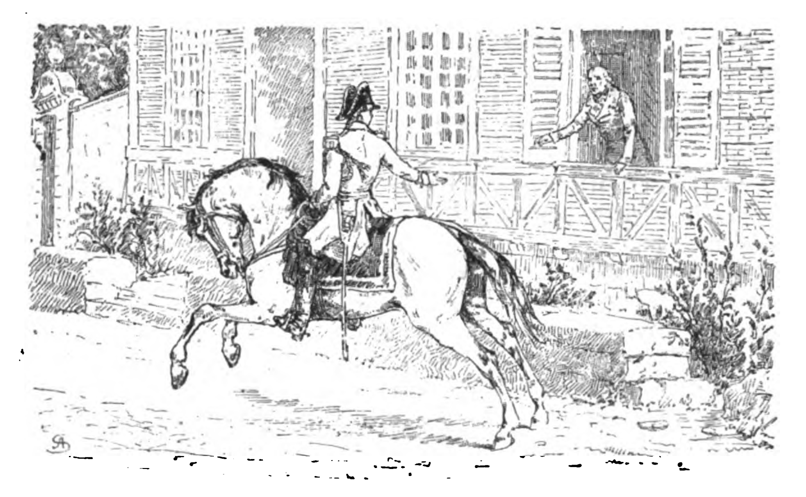
Désormais sa présence était non seulement tolérée mais acceptée hautement.

« Je suis de service », disait-elle à son mari quand il s'étonnait de ne pas la trouver au logis. Il l'accompagnait à l'hôpital. M. Dorseuil y passait sa vie; il était aussi généreux que sensible; même dans une ville pillée et à demi détruite, l'argent trouvait des ressources qu'il faisait partager aux malheureux agonisant sur leur grabat.

C'était à la suite de l'Empereur en personne que le capitaine de Gassac devait retourner à son poste auprès du maréchal. Celui-ci l'avait signalé dans ses dépêches comme s'étant distingué à Volontino, et le jeune officier avait eu cette joie de montrer à sa femme la croix attachée par l'Empereur sur sa poitrine.

Mathilde avait embrassé le capitaine, elle avait ensuite baisé la croix.

« Il est juste que la croix soit la récompense du courage guerrier, dit-elle, car on y souffre beaucoup, mais ce ne sont pas ceux qui souffrent le plus qui reçoivent les récompenses. »



Le galop d'un cheval retentit. (P. 239, col. 2.)

M. de Gassac rougissait, étonné et un peu blessé de la remarque de sa femme, lorsqu'il se rappela qu'elle venait de l'hôpital.

« Tu as raison, dit-il en l'embrassant à son tour, si cela te fait plaisir, je me ferai blesser à la première affaire. »

Mathilde ne riait pas :

« Si tu étais blessé, je serais là pour te soigner, dit-elle, ceux qui meurent là-bas sont tout seuls. »

Les corps s'éloignaient, marchant au combat; d'étape en étape, les éclaireurs, qui avaient d'abord signalé la présence des Russes, revenaient découragés pour annoncer leur départ. M. de Gassac, envoyé en reconnaissance, rencontra un jeune Cosaque qui lui parut intelligent, il était seul et semblait observer les mouvements de l'armée; fait prisonnier on l'amena à l'Empereur. Celui-ci chevauchait lentement, mécontent de poursuivre si longtemps son but sans pouvoir l'atteindre, irrité contre ses généraux qui faisaient défaut à sa fortune. Le maréchal Berthier lui-même, major-général de l'armée et le plus fidèle compagnon de sa carrière, avait opiné vivement en faveur de l'établissement à Smolensk et contre la continuation des marches en avant.

« Et vous aussi, vous êtes de ceux qui n'en veulent plus, s'était écrié Napoléon, vous devenez une vieille femme prête à rester au coin du feu ! »

Berthier s'était retiré gravement offensé; il ne marchait plus à côté de l'Empereur.

Deux ou trois fois, par un caprice favorable au jeune aide de camp du maréchal Ney, Napoléon lui avait directement donné des ordres pendant la marche; il se tenait à portée, prêt à obéir, écoutant avec amusement les questions que l'Empereur adressait au Cosaque prisonnier. L'interprète en chef de l'armée, M. Lelorgne d'Ideville, traduisait les interrogations et les réponses. Le jeune sauvage était simple et confiant; il n'avait rien deviné du rang suprême dont était investi son interlocuteur, le petit chapeau et la redingote grise de Napoléon ne lui avaient pas révélé un souverain.

« On va se battre, disait-il, maintenant que le vieux Kutuzof est arrivé; c'est le vrai général des Russes. Personne ne veut plus de Barclay de Tolly, il recule toujours; il vous aurait fait vaincre sans le secours des Cosaques, les Français ont très peur d'eux. Si l'on donne la bataille avant trois jours, les Français la gagneront encore, les renforts ne seront pas encore arrivés; mais ils viennent, ils viennent de partout et si l'on attend un peu, Dieu seul sait ce qui arrivera. Ce Bonaparte qui commande les Français a l'habitude de battre tous ses ennemis, mais c'est qu'il n'a pas eu affaire aux Cosaques, quand tous ceux des villages seront venus.... »

Tous les officiers qui entouraient l'Empereur souriaient, il souriait aussi, et répondit par un signe de tête à la permission que lui demandait l'interprète.

« Celui près duquel vous vous trouvez en ce moment est précisément le général Bonaparte dont vous parlez, dit M. Lelorgne d'Ideville. »

D'un bond de son cheval, le jeune Cosaque se trouva en face de l'Empereur, le contemplant avec un muet étonnement :

« Lui! lui! » murmura-t-il seulement deux fois.

Désormais on le questionna en vain, aucune parole ne s'échappait plus de ses lèvres.

« Vous avez coupé le sifflet à mon bouvreuil, dit



Napoléon, qu'on détache ses ailes et qu'il retourne au bois. »

En apprenant qu'il était libre, le Cosaque se retourna vers Napoléon, le regardant fixement comme pour graver ses traits dans une mémoire rebelle, puis donnant un coup d'éperon au sauvage coursier qu'on lui avait rendu, il disparut en avant des éclaireurs et des corps détachés.

« Il annoncera notre approche, disaient les officiers entre eux, l'ennemi va fuir encore une fois. »

M. Lelorgne d'Ideville s'approcha des jeunes gens.

« Non, dit-il, il s'en va courir jusqu'à son village dire qu'il a vu Bonaparte et qu'il lui a parlé. »

Tous les rapports annonçaient la présence des Russes dans la plaine de Borodino; mais, à mesure que la marche se prolongeait, les murmures devenaient plus généraux, le temps était affreux, la pluie tombait sans relâche, elle était froide et pénétrante, le pays était désert, les demeures dévastées; les ressources de toutes natures détruites ou consommées par les Russes qui se retiraient; les soldats se débandaient pour marauder, et souvent ceux qui s'écartaient du corps ne reparaissaient plus; ils succombaient à la maladie ou à la fatigue; s'ils étaient isolés, ils étaient massacrés par les paysans qui se cachaient dans les ruines de leurs maisons incendiées. Les chefs de corps se plaignaient hautement. Le maréchal Ney lui-même insistait pour retourner à Smolensk.

« L'armée ne saurait aller plus loin sans s'exposer à périr tout entière dans ces déserts, sans combat et sans gloire, » disait-il.

Murat parlait de même. A ces deux brillants chefs d'avant-garde nul ne pouvait reprocher l'excès de la prudence; l'Empereur baissa la tête, morne et sombre.

« Si ce temps-là dure, nous nous arrêterons, » dit-il enfin.

Le soleil se leva le lendemain radieux, l'air était vif, les routes séchaient comme par enchantement. La marche recommença. Kutuzof attendait l'attaque de pied ferme.

« Nous nous battrons demain, » avait fait dire M. de Gassac à sa femme par un courrier que l'Empereur envoyait à Smolensk.

Lorsque le courrier arriva au quartier général de la ville, M. Dorseuil en fut bientôt informé. Mathilde écoutait en silence le récit et les conjectures de son père.

« Si l'on se bat, dit-elle enfin, il y aura plus à faire là-bas qu'ici, et Philippe peut avoir besoin de moi. Partons, mon père. »

En vain M. Dorseuil fit-il remarquer que le combat devait être livré et le sort des armées décidé; on pouvait rencontrer les troupes obligées de reculer et revenant à Smolensk.

« L'Empereur ne recule pas ! disait la jeune femme. J'avais envie de rester ici jusqu'au moment de la

Mathilde avait baisé la croix. (P. 140, col. 1.)

marche sur Moscou, vous le savez bien, mon père; maintenant j'éprouve un désir irrésistible de marcher en avant, je crois que c'est Dieu qui me guide, Philippe a besoin de moi. Partons et allons vite si nous pouvons.

— A condition que tu ne t'arrêtes pas à chaque blessé ou à chaque traînard que nous rencontrerons sur la route, dit M. Dorseuil.

— Je ne m'arrêterai qu'auprès du champ de bataille, » répétait-elle.

Son père en était venu à croire comme elle que Dieu la guidait. Tous deux partirent.

Bien des fois, en approchant du terme de la course, M. Dorseuil fut obligé de rappeler à sa fille la promesse qu'elle avait faite de ne pas s'arrêter. Les signes sinistres d'une lutte terrible se faisaient reconnaître au loin. Plus d'un blessé avait quitté le champ du combat par cet instinct commun à toutes les créatures souffrantes de chercher le silence et l'isolement pour mourir. A mesure qu'on approchait de la plaine de Borodino, les cadavres devenaient plus nombreux et les volées des oiseaux de proie plus épaisses. Lorsque le spectacle terrible des corps qui jonchaient encore la terre vint frapper leurs regards, M. Dorseuil et sa fille n'étaient plus préoccupés que d'une unique pensée; retrouveraient-ils celui qu'ils avaient suivi si loin, à travers tant de dangers et de fatigues? La voiture se dirigea vers les tentes de l'intendance; M. Dorseuil descendit pour obtenir quelques renseignements, il ressortit aussitôt, pâle et les yeux troublés.

« Mathilde, dit-il en s'approchant de la voiture, ton mari est blessé, légèrement, croit-on; il est à l'ambulance, on se prépare à évacuer les blessés sur Smolensk. »

Les craintes de la jeune femme étaient réalisées, le rêve qui la hantait depuis tant de mois se trouvait vrai. Son mari était blessé, mort peut-être, quoiqu'on eût pu dire. Elle ne perdit cependant ni son sang-froid ni sa résolution.

« Allons à l'ambulance, dit-elle, s'il doit être transporté, c'est moi qui l'emmènerai. »

Le capitaine avait eu l'épaule fracassée par une balle, il souffrait cruellement, et parfois la fièvre semblait troubler sa raison. Sa femme eût voulu le faire transporter sous la tente qu'elle avait apportée dans sa voiture. Les chirurgiens s'y opposèrent.

« Dans quelques jours, dirent-ils, vous pourrez l'emmener à Smolensk ou à Moscou si nous y sommes installés alors, comme on l'assure. »

A travers son délire, le jeune aide de camp répétait souvent le cri des soldats:

« A Moscou! A Moscou! »

Comme l'armée ignorante et confiante, il paraissait attacher à cette pensée l'idée du soulagement à tous les maux, du repos à toutes les fatigues. M. Dorseuil soupirait tristement en l'écoutant.

« Quand nous serons à Moscou, qu'y ferons-nous? pensait-il. Depuis que la guerre a commencé, le Czar n'a pas donné signe de son désir de faire la paix. Il compte sur l'hiver qui vient. Dieu veuille qu'il ne soit pas rude! Il le sera toujours trop pour ces hommes, pour ces enfants épuisés par la fatigue et les privations. Et tous ceux qui sont couchés ici, qui les remplacera, à huit cents lieues de la France? »

Mme de Gassac était absorbée par les soins qu'elle prodiguait à son malade, elle avait entouré son lit d'un rideau qui l'isolait un peu; les ressources apportées dans la voiture semblaient inépuisables; plus d'une fois les chirurgiens firent demander à la jeune femme le don de quelque cordial, la charité d'un paquet de vieux linge. Quarante-sept généraux et trente-sept colonels avaient été tués ou blessés. Quatre-vingt mille hommes étaient restés sur le champ de bataille. Chaque jour M. Dorseuil recueillait quelque détail effrayant sur l'acharnement du combat.

« Il n'y a pas de prisonniers, disait-il à sa fille, les Russes se sont fait hacher à leur poste, personne ne s'est rendu, c'est mauvais signe. La haine l'emporte sur la crainte! »

Mathilde ne levait pas les yeux du visage chéri dont elle suivait les moindres altérations.

« Comment voulez-vous qu'on ne nous haïsse pas, mon père? » répondit-elle.

*A suivre.* Mme DE WITT née GUIZOT.

# GÉANT ET NAINE

On voit en ce moment à Paris deux phénomènes qui réunissent dans leurs personnes les deux extrêmes de la taille humaine. L'un est un géant qui mesure 2 mètres 30, l'autre une naine que son compagnon cacherait aisément dans sa poche, car elle n'a que 37 centimètres.

Le géant est un jeune homme nommé Nicolaï Simonof, qui a figuré au passage du Danube en 1877 parmi les Cosaques de la garde russe et y a gagné la croix de Saint-Georges. Il a fait toute la campagne de Turquie sans recevoir de blessures et, chose étrange, c'est pendant ce temps-là que sa taille est devenue démesurée. Il était d'une hauteur normale quand il partit; quand il revint c'était un colosse que sa femme ne voulait pas reconnaître. Son bonnet de Cosaque, en peau de mouton, le grandit encore et il semble, quand il se promène sur la scène, que sa tête va accrocher la frise. Il fait songer à cet autre géant qui prenait de la main les oiseaux dans leur vol.

La naine est une pure merveille. C'est le septième et dernier enfant de deux paysans hollandais, dont elle a fait la fortune. Elle pèse quatre livres; sa tête est un peu plus grosse qu'une bille de billard, sa main pourrait se comparer à une patte de poussin: elle s'asseoit à l'aise sur le pouce du géant; ses souliers sont grands comme le dé à coudre d'une jeune fille et,



comme la reine Mab, des souris suffiraient assurément pour la traîner. Elle a trois ans et demi et toute la vivacité des enfants de cet âge. Ses membres sont bien proportionnés, ses joues sont fraîches, et elle n'a point l'air vieillot ordinaire aux avortons. Elle jase, rit et gesticule avec pétulance, et on se sent on ne sait quel malaise et quelle inquiétude à voir cette frêle miniature, qu'on n'oserait serrer entre deux doigts, faire tous les gestes et manifester tous les goûts d'une créature humaine. Qu'on ne laisse pas rôder le chat autour d'elle! On a apporté pour l'asseoir une de ces chaises minuscules où les enfants mettent leur poupée. Il semblait impossible qu'elle y tînt, mais elle s'y est fort bien installée.

A voir l'un auprès de l'autre ces deux êtres si disproportionnés, on pourrait croire qu'un sorcier les a détachés d'un coup de baguette de quelque illustration des *Voyages de Gulliver*.

## LE CERCEAU

Le trochus des Grecs et des Romains. — Le jeu de l'anneau des Indiens Mohawks. — Le takersia des Californiens.

Un des meilleurs moyens gymnastiques employés pour développer les muscles et les grâces d'un enfant est, sans contredit, le jeu du cerceau; il possède la double utilité du jeu d'action et du jeu d'adresse, garde tous les avantages de la course, et prémunit le joueur contre ses inconvénients, par le soin qu'il faut mettre à bien diriger le cerceau.

Les Grecs pratiquaient ce jeu comme exercice gymnastique, et nous le voyons figurer à Sparte au nombre de ceux auxquels les jeunes filles pouvaient prendre part. Ils le nommaient *trochus*. C'était un cercle d'airain qu'on faisait tourner à l'aide d'une baguette courbe. Beaucoup de personnes ont cru longtemps, et quelques-unes croient encore, que les Grecs ne faisaient pas rouler le trochus sur son axe, et qu'ils se bornaient à l'agiter au-dessus de leur tête, à le lancer en l'air et à le recevoir sur des baguettes. Tout cela parce que le comte de Caylus, dans son *Recueil d'antiquités*, a donné une fausse interprétation à un texte grec. Un professeur, faisant un discours de distribution de prix sur les jeux, ne manquerait pas de s'écrier: « Voyez, chers élèves, où peut conduire une mauvaise version. »

Chez les Grecs et les Romains, on nommait *palestre* une espèce d'école publique où l'on formait les jeunes gens aux différents exercices du corps, comme dans nos gymnases modernes. Parmi ces exercices, au nombre de neuf, on comptait le trochus, dont la hauteur variait, au-dessus du sol, de la hanche à l'épaule de celui qui le conduisait. Le trochus avait donc les mêmes dimensions relatives que nos cerceaux modernes. Je vous ai dit qu'on le poussait à l'aide d'une baguette courbe. Cette baguette, terminée par une petite boule et nommée clef, n'affectait pas toujours cette forme, comme l'indiquent certains bas-reliefs; quelques-unes étaient droites, mais offraient une saillie à leur extrémité. Dans la palestre, les joueurs se servaient souvent de deux baguettes, une pour chaque main, probablement parce qu'ils couraient des courses au cerceau, et pouvaient ainsi avec deux baguettes passer à droite ou à gauche du trochus, suivant le terrain à parcourir ou les hasards de la course. Comme le trochus était en airain, et qu'il fallait déployer une certaine force pour le chasser devant soi, ce jeu déterminait assez vite une abondante transpiration, regardée comme très hygiénique par les médecins grecs, et fort recommandée à certains malades.

Plus tard, quelques constructeurs de trochus y mirent des rayons semblables à ceux d'une roue, comme on en voit quelquefois dans les cerceaux modernes; le long de ces rayons et de la circonférence couraient de petits anneaux qui tintaient comme des grelots.

Sans préciser l'époque à laquelle on imagina d'ajouter ces anneaux au trochus, on peut affirmer qu'ils existaient dans le premier siècle de l'ère chrétienne, puisque Martial, un poète latin de ce temps-là, s'écrie: « Pourquoi cet anneau babillard court-il dans ce cercle? c'est afin que la foule s'écarte du bruyant trochus. »

Ce dernier membre de phrase nous ouvre un horizon tout nouveau sur le jeu du trochus. En effet, si le bruit des anneaux mobiles sur l'épaisseur du cerceau invitait la foule à s'écarter, il faut donc admettre qu'aucun conducteur ne courait à côté du trochus. Donc, si les Romains jouaient au cerceau comme les Grecs, ils avaient une autre façon à eux de jouer ce jeu, et cette façon consistait à lancer le trochus loin devant soi, de manière qu'il roulât le plus loin et le plus longtemps possible. On comprend l'utilité des anneaux babillards, lorsque les joueurs surtout se livraient à cet exercice sur une route fréquentée.

Boulanger, un littérateur français de la première moitié du dix-huitième siècle, nous apprend qu'il a vu en Italie des jeunes gens lancer très loin un cercle d'airain, qui roulait jusqu'à ce que le mouvement cessât de lui-même ou que le cercle allât se heurter à quelque pierre ou à quelque obstacle. Les jeunes Italiens de 1750 tenaient donc ce jeu de leurs ancêtres les Romains.

L'exercice du trochus dans l'antiquité n'était point particulier aux seuls Grecs et aux seuls Romains. Les Sarmates s'y livraient avec bonheur, et quand l'hiver, par ses gelées piquantes, rendait immobile la surface de leurs fleuves, les jeunes garçons s'amusaient à y faire courir leurs cerceaux.

Des voyageurs, parcourant l'Amérique septentrionale, ont trouvé ce jeu établi chez les sauvages, ce qui n'a rien de surprenant, puisque, lors de la conquête du Canada, l'on retrouva presque tous les jeux grecs et romains en vigueur chez les peuplades

qui habitaient ce pays. Les Mohawks, qui représentent une des six nations que forment les Iroquois, cultivent aussi le jeu du cerceau, mais d'une manière toute différente.

Les joueurs portent des perches légères d'un peu plus de 3 mètres de longueur. Le cerceau, fait de fibres d'écorçes, ne mesure que 10 centimètres de diamètre. Deux joueurs se placent sur la même ligne tenant les perches relevées. L'un d'eux tient le cerceau à la main. A un signal donné, ils se précipitent en avant, abaissent leurs perches, et celui qui tient le cerceau le laisse échapper de sa main. Il s'en va roulant devant les joueurs qui, à un moment donné, jettent simultanément leurs perches, de façon que l'une tombe à gauche et l'autre à droite du cerceau, qui se trouve ainsi arrêté dans sa course. Sans prendre haleine et tout en courant, ils ressaisissent perches et cerceau, puis, au bout d'une quarantaine de pas, font rouler le cercle et rejettent leurs perches; et ainsi pendant des heures entières. Ils ne prennent aucun repos, n'échangent aucune parole, tellement l'intérêt du jeu les absorbe. Ils paraissent aussi passionnés que des joueurs d'échecs. Je présume qu'ils jouent à arrêter le cerceau entre leurs perches le plus de fois possible, comme nous cherchons à compter au volant le plus de coups de raquettes avant que le volant ne touche terre. Je dis: je présume, car les voyageurs prétendent que les Indiens Mohawks ne veulent pas laisser approcher les étrangers de ce jeu, de crainte qu'ils n'en devinent le secret. Si jamais je vais dans ce pays, je vous promets de tâcher de le découvrir.

Le jeu de l'anneau des Indiens Mohawks. (P. 144, col. 1.)

La Pérouse, dans son voyage aux deux Californies, nous apprend que les indigènes de ces contrées jouent à un jeu analogue auquel ils donnaient le nom de *takersia*. Ce jeu consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de huit centimètres de diamètre dans un espace de vingt mètres en carré nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette de la grosseur d'une canne ordinaire et d'un mètre et demi de long: ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement. S'ils y réussissent, ils gagnent deux points et si le cercle en cessant de rouler repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un. La partie est en trois points.

*A suivre.* FRÉDÉRIC DILLAYE.



Jacques s'avança bravement. (P. 146, col. 2.)

# MAMAN[1]

## XIX

### Toute la famille Pichon.

L'oncle Pichon se coupa d'abord une toute petite tranche de bœuf à la mode, uniquement pour voir quel goût « ça pouvait bien avoir, car il n'avait pas faim ».

Il se carrait dans sa chaise, jetait autour de lui des regards satisfaits et mangeait lentement, comme un homme qui n'est pas pressé par l'heure. Il éprouvait un sentiment de bien-être et un vif besoin d'expansion, comme un voyageur qui rentre au foyer domestique après une vie d'agitation, de fatigues et de solitude.

Sa nièce lui versait à boire; son neveu le regardait en souriant, et le poupon faisait de brusques soubresauts, aussitôt réprimés par sa petite mère, pour attraper ses boucles d'oreilles, sa fourchette ou son couteau.

« Qu'on est donc bien ici, mes enfants! dit l'oncle Pichon quand il eut achevé sa petite tranche de bœuf.

— Encore une petite tranche! lui dit sa nièce d'un air engageant.

— Non, ma mignonne, je ne pourrais pas souper avec vous. A quelle heure m'as-tu dit que vous soupiez?

— A huit heures, mon oncle.

— Ah! c'est bien différent, répondit l'oncle en secouant la tête d'un air profond. Je crois que je vais me couper une seconde tranche. J'ai mangé la première si vite que je n'en ai pas bien senti le goût. A votre santé, mes enfants! »

Le neveu et la nièce, par politesse, trempèrent leurs lèvres dans leurs verres; l'oncle vida le sien d'un trait; ensuite il cligna son bon œil, fit claquer sa langue et s'étonna facétieusement qu'on eût oublié de lui servir de l'eau. Cette excellente plaisanterie ne manqua pas son effet; le neveu, la nièce et l'auteur de la plaisanterie lui-même rirent aux larmes à l'idée qu'on pût songer un seul instant à baptiser du vin cacheté.

« Où le prends-tu? » demanda l'oncle à son neveu, en désignant du doigt la bouteille.

Son neveu lui dit où il le prenait.

« Et combien le payes-tu? »

André lui dit le prix.

M. Pichon hocha la tête en ramenant sa lèvre inférieure sur sa lèvre supérieure :

« Bon et pas cher, » dit-il d'un air de connaisseur; et il ajouta d'un ton plein de mystère et d'importance :

« Je songe à me monter une cave, et je m'adresserai à ton marchand, s'il a toujours du même. Nous causerons de ma cave et de bien d'autres choses après souper. »

L'oncle Pichon ayant refusé une troisième tranche de bœuf, la nièce lui rendit son filleul, sous prétexte qu'il la gênait pour desservir.

L'oncle la regardait aller et venir d'un pas alerte et silencieux. Avec l'autorisation de son oncle, André

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

était retourné à ses tonneaux, car il avait des commandes pressées. Le vieux philosophe, tranquillement assis sur sa chaise, le cœur doucement réchauffé par le contact du petit enfant qu'il tenait dans ses bras, philosophait sur l'enchaînement des effets et des causes. Pourtant! S'il n'avait pas fait certaines confidences au capitaine Maulevrier, le capitaine Maulevrier ne fût pas devenu son ami; il ne l'aurait pas présenté à Mme Gilbert, à son mari et à ses enfants, et lui, philosophe, n'aurait probablement jamais fait le voyage de Saumur! En effet, qu'est-ce qui l'avait décidé? La vue d'une famille bien unie et le sentiment plus vif de l'isolement où il vieillissait. C'était bien à Mme Gilbert qu'il devait son bonheur présent; aussi pensait-il à elle en regardant sa nièce aller et venir. Et même, quoiqu'il n'y eût aucune ressemblance entre les traits de Mme Gilbert et ceux de la femme du tonnelier, il se plaisait pourtant à trouver que sa nièce avait certains gestes, certains mouvements, certaines intonations qui l'avaient frappé dans Mme Gilbert. Il lui en savait un gré infini, et l'avenir qu'il rêvait depuis quelque temps en prenait des teintes de plus en plus roses.

Le vacarme même qui venait de l'atelier se mêlait à ses rêves au lieu de les troubler. C'est ce joyeux vacarme qu'il entendrait là-bas, à la Silleraye, quand ils vivraient tous ensemble; c'est ce joyeux vacarme qui réveillerait les endormis de la ville basse. Il avait déjà une maison en vue, où il y aurait grandement place pour tout le monde; au besoin, il se ferait tout petit pour ne gêner personne. Sa nièce aurait trop à faire pour s'ennuyer, et elle était trop active pour s'endormir. Seulement, consentiraient-ils à quitter Saumur? Pour les décider, il était prêt à tous les sacrifices; oui, il leur donnerait tout son avoir, ne se réservant qu'une modique pension pour vivre!

Et pendant que le philosophe philosophait, son filleul lui faisait mille misères, sans parvenir à lasser sa patience; et la petite ménagère vaquait aux soins du ménage. Tout à coup, entendant au dehors un pas bien connu qui s'approchait de la maison, elle sortit rapidement et reparut au bout d'une minute, la main sur l'épaule d'un grand garçon de quatorze ans.

« Mon oncle, dit-elle au philosophe, voilà André! »

André ricana, comme font les garçons de treize ans quand ils sont embarrassés, et s'avança gauchement vers l'homme à la redingote noire et aux yeux inégaux.

« Embrasse ton oncle! » lui souffla sa mère, en le poussant par derrière.

André embrassa son oncle pour obéir à sa mère; il embrassa son petit frère par la même occasion pour se faire plaisir à lui-même.

« Il est grand et fort pour son âge, dit l'oncle en l'examinant comme si c'eût été un jeune poulain.

— Il aide déjà son père, dit la mère avec orgueil.

— Sais-tu taper dur? lui demanda le monsieur à la redingote noire, d'un ton encourageant.

— Oui, monsieur, je tape assez dur comme ça.

— Ne m'appelle pas monsieur, dit d'un ton de reproche l'homme à la redingote noire, appelle-moi mon oncle.

— Oui, mon oncle.

— A la bonne heure! Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce petit diablotin-là? »

Ces dernières paroles s'adressaient au filleul, qui gigottait de toute la force de ses petites jambes et agitait ses deux bras comme un boxeur.

Ayant suivi la direction de ses regards, l'oncle Pichon put constater que son filleul dévorait André des yeux, et luttait de toutes ses forces pour s'élancer vers lui.

« Concurrence! dit l'oncle d'un ton de bonne humeur; allons, ne te fâche pas, et toi, André, viens le prendre. »

André s'avança timidement et prit son petit frère. Une fois qu'il l'eut dans les bras, toute sa gaucherie disparut comme par enchantement. Le marmot lui servait de contenance, et puis il n'était pas embarrassé pour trouver que lui dire, à lui.

La tendresse visible des deux enfants l'un pour l'autre rajeunissait le cœur du vieil homme, et l'avenir lui paraissait de plus en plus rose.

Encore une fois la ménagère sortit de la maison, entendant des voix d'enfants qui babillaient sur la route; et elle rentra entre deux garçonnets, l'un de neuf ans, l'autre de sept ans, qu'elle poussa vers le philosophe en disant :

« Mon oncle, voici Michel et voici Jacques. »

Jacques, le plus jeune, sans prendre le temps de déposer son attirail d'écolier, s'avança bravement vers l'homme à la redingote noire, lui dit : « Bonjour, mon oncle! » d'une bonne grosse voix enrouée, et par mégarde lui enfonça sa règle dans les côtes, en l'embrassant.

L'oncle ne sourcilla pas et, posant ses deux grosses mains sur les épaules du petit écolier, il lui dit :

« Es-tu sage à l'école?

— Il y a des jours, répondit franchement le petit écolier. Mais je ne peux pas toujours m'empêcher de parler; et alors, crac! un mauvais point.

— Travailles-tu bien au moins? »

L'enfant regarda sa mère, comme pour lui demander ce qu'il fallait répondre.

« Oui, oui, dit-elle en souriant, il travaille bien; on n'a rien à lui reprocher de ce côté-là.

— C'est bon, dit l'oncle Pichon, à l'autre maintenant! »

L'autre avait déposé préalablement ses cahiers, son carton, ses livres et sa règle sur la malle de l'oncle Pichon. Il s'avança à son appel, et lui dit d'une voix douce :

« Bonjour, mon oncle Pichon! et l'embrassa sans lui endommager les côtes.

— Toi, lui dit l'oncle Pichon, je crois que tu dois être sage. »

L'enfant sourit, et ce fut sa mère qui répondit pour lui.



« C'est toujours lui qui a le prix de sagesse, dit-elle avec orgueil.

— Alors il travaille bien! reprit l'oncle Pichon, sagesse et travail, ça va toujours ensemble! »

Ayant débité cet aphorisme avec la gravité et la solennité d'un président de distribution de prix, l'oncle Pichon dit au prix de sagesse :

« Tu peux aller à tes affaires, mon garçon. »

Le prix de sagesse reprit ses livres sur la malle et les rangea avec soin sur une tablette; ensuite il alla faire des agaceries au poupon que Jacques tenait dans ses bras, par droit de conquête. Par toutes sortes de ruses et d'artifices, il l'avait soustrait à André, qui était allé rejoindre son père à l'atelier. L'oncle Pichon se demandait en regardant sa nièce :

« A quel âge a-t-elle pu se marier, pour avoir l'air si jeune, avec un grand garçon de quatorze ans. Le fait est qu'ils tapent ferme tous les deux, dit-il tout haut en sortant de sa rêverie; il faut que j'aille voir un peu comment ils se démènent! »

Et il y alla.

Tout en les encourageant du sourire et du geste, il jaugeait du regard l'atelier et ses dépendances. Il constata avec plaisir que l'atelier de là-bas était bien plus vaste et bien plus commode. S'étant assis sur un cuveau renversé, il regarda travailler les deux André, et, tout en mâchonnant de minces frisons de bois, il philosopha pendant plus d'une demi-heure.

Quand il rentra à la maison, son filleul dormait dans son petit berceau. M. Pichon, qui n'avait pourtant pas le tempérament poétique, le compara tout couramment à un ange.

Flattée de la comparaison, la mère sourit, et proposa à l'oncle de visiter sa chambre, pour voir si elle lui conviendrait.

D'après tout ce qu'il avait vu, il savait d'avance qu'elle lui plairait, mais il savait aussi que quand les gens se sont donné de la peine pour vous être agréables, il faut être bien mal élevé pour les priver des éloges sur lesquels ils sont en droit de compter. Il déclara donc qu'il serait enchanté de faire un petit tour par là-haut.

Il s'engagea, à la suite de sa nièce, dans un petit escalier de bois un peu étroit mais très propre.

« La troisième marche crie toujours, lui dit sa nièce en se retournant; mais n'ayez pas peur, elle est solide quand même.

— C'est bon, ma fille, va toujours. »

La troisième marche cria, et les autres protestèrent par de faibles gémissements contre le poids insolite du conducteur dodu; mais le conducteur dodu parvint sans encombre jusqu'à un petit corridor sur lequel donnaient plusieurs portes. Le corridor était tapissé d'un petit papier à fleurs très gai et les portes étaient peintes en gris clair.

M^me^ André Pichon ouvrit une de ces portes et s'effaça pour laisser passer son oncle.

« C'est un peu étroit, dit-elle timidement.

— Étroit! s'écria M. Pichon. Je voudrais bien que tu voies la chambre où je couche à Tours; c'est-à-dire que c'est très grand; on pourrait presque donner un bal ici. Et des rideaux blancs au lit! et des rideaux blancs aux fenêtres! Mon enfant, c'est du luxe. Une fenêtre qui donne sur la campagne et l'autre sur la cour! Je n'ai qu'une fenêtre, moi, là-bas, sais-tu sur quoi elle donne! Elle donne sur l'arrière-cour d'une gargote, avec un grand mur noir en face!



Ils étudiaient leur leçon. (P. 148, col. 1.)

— Pauvre oncle, comme vous devez être mal! s'écria la jeune ménagère en le considérant avec une pitié sincère!

— Pas trop bien, reprit l'oncle; mais, tu sais, c'est seulement pour dormir. Toute la journée, je suis au grand air sur mon siège.

— Mais quand il pleut?

— Je suis mouillé.

— Mais quand il gèle?

— Je suis gelé, et quand il fait un grand soleil, je suis cuit; c'est le métier. Tant qu'on est jeune, on n'y fait pas seulement attention; mais quand on commence à prendre de l'âge, on trouve cela un peu dur. Aussi, j'ai comme une vague idée que je ne continuerai pas bien longtemps.

— Eh bien! mon oncle, savez-vous ce que vous devriez faire? Vous devriez quitter votre vilain siège et votre vilaine chambre, et venir demeurer avec nous. »

M. Pichon regarda attentivement une lithographie encadrée qui représentait l'Enfant prodigue disputant aux pourceaux leur nourriture. Ce n'est pas que cette œuvre d'art méritât une attention particulière, mais

le rusé bonhomme voulait dissimuler un sourire qui lui était venu sur les lèvres.

« Ma chère enfant, dit-il, quand il fut redevenu parfaitement sérieux, je ne sais pas si cela conviendrait à ton mari.

— Voulez-vous que je l'appelle? Il vous répétera lui-même ce qu'il m'a dit cent fois.

— Eh bien! nous causerons de cela après souper, quand les enfants seront au lit.

— Quand vous voudrez, mon oncle. »

L'oncle fut touché de cette discrétion, et dit à sa nièce :

« Je crois que tu n'es pas difficile à vivre.

— Je le crois aussi, mon oncle, mais j'ai un si bon mari et de si bons enfants que je n'ai pas grand mérite à prendre la vie par le bon côté.

— Oui mais, répliqua l'oncle d'un air malin, si l'on fourrait un vieux bourru dans un si bon ménage, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.

— Où donc est-il, ce vieux bourru? demanda la nièce avec une surprise affectée.

— Le voilà en chair et en os,» répondit l'oncle Pichon en se donnant un bon coup de poing au milieu de la poitrine.

Mme André Pichon secoua la tête en souriant.

« Je ne suis pas un vieux bourru? » s'écria le conducteur avec l'indignation d'un homme dont on conteste le mérite.

Une seconde fois sa nièce secoua la tête en souriant.

« Comment peux-tu le savoir? Tu me vois aujourd'hui pour la première fois.

— Vous aimez les enfants, lui répondit tranquillement sa nièce.

— Ça, ce n'est pas bête! dit le bonhomme en secouant la tête à son tour; enfin, qui vivra verra? »



## XX

**Propositions faites par l'oncle Pichon à son neveu et sa nièce.**

L'oncle reprit le chemin de l'atelier, et la nièce s'occupa des apprêts du souper pendant que le prix de sagesse et la voix enrouée, assis face à face devant une table peinte en noir, étudiaient leurs leçons du lendemain, les pouces dans les oreilles. L'oncle en passant près d'eux leur tapota la tête en signe d'approbation; ils le regardèrent d'abord de cet air ahuri qu'ont les gens brusquement réveillés; ensuite ils lui sourirent et se remirent aussitôt à leur tâche, en bourdonnant bien fort.

Le souper fut très gai; l'oncle était en verve; il retrouvait au fond de sa mémoire de vieilles histoires qu'il croyait avoir oubliées depuis longtemps. Mais les vieilles histoires ne sont vieilles et fastidieuses que pour ceux qui les ont entendu rabâcher cent fois; comme les auditeurs de l'oncle Pichon ne les avaient jamais entendues de leur vie, elles produisirent autant d'effet que si elles eussent été absolument inédites.

Il n'y a rien comme le succès pour exciter un acteur ou un narrateur; le succès excita si bien l'oncle que l'on ne pouvait plus ni manger, ni boire, à force de rire.

« Je vais étouffer, disait le tonnelier à sa femme, tape-moi bien vite dans le dos. »

Elle lui tapait bien vite dans le dos et, grâce à ce système de réaction, le tonnelier n'étouffa pas. Les trois garçons avaient des accès de fou rire inextinguibles; le marmot les regardait d'un air étonné et se mettait à rire par esprit d'imitation, ce qui portait au comble la joie générale.

Tout à coup, au milieu du souper, l'oncle Pichon regarda André d'un air sévère et lui dit d'un ton bourru :

« André! »

Il se fit tout à coup un profond silence, et tous les membres de la famille prirent un air effrayé, pensant qu'André venait de dire quelque chose d'inconvenant. Quant à André, il était blême.

« Mon garçon, lui dit l'oncle Pichon du ton le plus doux et le plus aimable, va me chercher ma blouse dans ma chambre : cette redingote me coupe décidément les épaules. »

Ce petit effet de scène produisit un tel hourra que le poupon prit un air indigné, remua la tête de haut en bas, et brandit son bras droit avec le geste d'une personne très maladroite qui cherche à lancer une pierre.

Lorsque André revint, apportant la blouse demandée, l'oncle Pichon passa derrière sa chaise, ôta tranquillement sa redingote et la remplaça par sa blouse.

« N'importe, dit-il à André, tu as eu une fameuse peur, avoue-le. »

André avoua qu'il avait eu une fameuse peur.

« C'est que, vois-tu, quand je m'y mets, je suis rudement mauvais, moi ! »

André protesta par un signe de tête.

« Je crois, ma parole d'honneur, reprit l'oncle Pichon d'un air sévère, que mon neveu vient de me donner un démenti; et toi, Michel, oserais-tu me donner un démenti aussi. » Le prix de sagesse fit la même pantomime que son frère.

« Et de deux ! s'écria l'oncle Pichon; et toi, n° 3, vas-tu suivre le mauvais exemple de tes aînés.



— Moi, dit le n° 3 de sa bonne grosse voix enrouée, je n'ai pas du tout peur de vous; vous n'êtes pas méchant, vous êtes amusant!

— Et de trois! Voyons le n° 4; » et il se pencha vers son filleul qu'il avait fait placer entre sa mère et lui. Le filleul avait les nerfs un peu agacés, c'est pour cela qu'il ne sut pas mesurer ses mouvements; croyant caresser l'oncle Pichon, il lui administra un bon soufflet au beau milieu de la joue.

Il y eut un moment de surprise, suivi d'une violente explosion de rires.

L'oncle Pichon croisa ses deux bras sur sa poitrine et dit à sa nièce d'un ton de reproche: « Et bien! ils sont jolis tes petits! C'est comme cela que tu les élèves! »

La femme du tonnelier, qui ne manquait point d'esprit naturel, lui répondit finement:

« Je les élève dans le respect de la famille, et j'espère qu'ils rabroueront toujours ceux qui diront du mal de leur oncle!

— Attrape! » s'écria l'oncle Pichon qui aimait beaucoup les ripostes vives. « Ma mignonne, reprit-il en s'adressant sérieusement à sa nièce, je connais la femme d'un percepteur, qui est une petite dame comme il n'y en a pas beaucoup; elle aurait trouvé aussi bien que cela, mais elle n'aurait pas trouvé mieux, du moins je ne le crois pas. Je ne suis pas de ta force; et plutôt que de me faire river mon clou une seconde fois, j'aime bien mieux convenir que je ne suis pas méchant.

— Non, vous n'êtes pas méchant! s'écria avec énergie une bonne grosse voix enrouée.

— Toi! dit l'oncle Pichon, tu auras un canard pour avoir dit hardiment ton opinion comme un homme. Les deux autres en auront aussi chacun un pour avoir gardé le silence, comme deux enfants bien élevés. Mes enfants, il fait bon ici, et je ne sais pas si jamais de ma vie j'ai tant ri en une seule fois, et même en plusieurs! »

La ménagère enleva prestement le dessert et plaça deux tasses à café sur la table, une pour son oncle, une pour son mari.

Alors le tonnelier, en hésitant un peu, demanda à l'oncle Pichon si la fumée de tabac ne l'incommodait pas.

Au lieu de répondre, le vieux philosophe tâta vivement la poche de côté de sa blouse, et n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, se précipita sur sa redingote, qui était pliée sur une chaise. Alors, fouillant dans la poche de côté, il en tira quelque chose qu'il éleva brusquement en l'air. C'était une pipe aussi noire que l'ébène.

« Et maintenant, dit-il à son neveu, répète voir un peu ta question! »

Cette nouvelle facétie de l'oncle Pichon porta au comble l'admiration qu'il avait excitée. Son neveu ne put s'empêcher de lui dire qu'il n'avait jamais vu un

L'oncle et le neveu se mirent à fumer. (P. 150, col. 1.)

homme aussi farceur que lui! L'oncle Pichon riposta modestement qu'il n'était pas comme cela tous les jours, et que sa verve dépendait de la couleur du temps et de la figure des gens.

Ses auditeurs, sans commettre le péché d'orgueil, purent conclure de cette importante communication que le temps devait être particulièrement beau, et la figure des gens singulièrement au goût de l'oncle Pichon.

Les déclarations de cette nature ne sont pas pour déplaire à ceux qui les écoutent, et nous ne refusons guère notre sympathie à ceux qui vous accordent la leur de si bonne grâce. Aussi l'oncle Pichon s'était-il rendu universellement populaire, même avant la distribution des canards.

Jacques fut servi le premier pour avoir dit hardiment son idée, comme un homme; les deux autres vinrent ensuite pour avoir gardé le silence comme des enfants bien élevés.

Ensuite l'oncle et le neveu se mirent à fumer silencieusement, pendant que la mère de famille montait le poupon au premier étage pour le soustraire aux vapeurs délétères de la nicotine.

A travers le plafond, on l'entendit qui chantait une chanson de nourrice, en agitant le petit berceau. La mélodie du chant et le rhythme du berceau balancé à temps égaux semblaient exercer une influence bienfaisante sur les idées du vieux philosophe. Aussi aspirait-il de grosses bouffées de tabac avec une expression de jouissance infinie, et dodelinait-il la tête d'un air béat et satisfait.

Les deux écoliers ne tardèrent pas à monter; et le frère aîné les suivit bientôt, car il travaillait dur pour son âge, et il se levait de grand matin.

La ménagère descendit et vint s'asseoir à côté de son oncle.

L'oncle secoua les cendres de sa pipe; ensuite il se leva et ouvrit la fenêtre toute grande, ayant vaguement entendu dire que les personnes qui ne fument pas sont facilement incommodées de la fumée de celles qui fument.

Sa nièce voulut protester; mais il lui déclara péremptoirement qu'il croyait savoir aussi bien qu'un autre les égards que l'on doit aux dames.

« Les soirées sont fraîches, reprit la femme du tonnelier, et si vous avez des rhumatismes...

— J'en ai, dit le vieux conducteur.

— Ne restez pas auprès de la fenêtre. »

Le vieux conducteur battit prudemment en retraite jusqu'au fond de la pièce, et y demeura jusqu'à ce que l'air de la pièce eût été renouvelé.

« Elle pense même à mes rhumatismes, se dit-il dans la demi-retraite où il s'était confiné. Excellente cuisinière, avisée et bonne! il faut absolument que je les décide! »

La fenêtre refermée, les trois amis se réunirent de nouveau autour de la table.

« Voulez-vous que nous causions sérieusement? demanda l'oncle d'un ton grave.

— A votre volonté, mon oncle, répondit le tonnelier. L'oncle se tourna vers sa nièce, qui fit un signe d'assentiment.

— Vous comptez faire d'André un tonnelier?

— Il a pris goût au métier, répondit le neveu.

— Quand il sera plus grand, plus fort et plus habile, comptes-tu avoir de l'ouvrage pour vous deux?

— Peut-être, mais ce n'est pas sûr.

— Alors que fera-t-il?

— Il fera comme les autres, il ira chercher de l'ouvrage d'atelier en atelier, jusqu'à ce qu'il s'établisse quelque part comme patron. »

L'oncle Pichon se tourna diplomatiquement du côté de sa nièce et lui dit: « Alors, ma pauvre fille, il faudra qu'il te quitte un jour ou l'autre. »

Elle baissa la tête avec une expression de résignation, et de ses mains tremblantes elle dénoua et renoua le nœud de son cordon de tablier, sans presque savoir ce qu'elle faisait.

L'oncle Pichon la regardait avec une compassion profonde; et pourtant il n'était pas fâché de l'effet que sa réflexion avait produit sur elle.

« Mes enfants, dit-il, je vais dans un instant vous proposer quelque chose; mais comme je veux que vous choisissiez au mieux de vos intérêts et non pas pour me faire plaisir, voici ce que je veux que vous sachiez d'abord; pesez bien mes paroles. Mon testament est fait...

— Ne parlons point de testament, dit M^me^ Pichon avec un mouvement de répugnance.

— Ma chère petite, dit l'oncle en lui caressant la main, on ne meurt pas pour avoir fait son testament; et au contraire, on vit plus tranquille. D'ailleurs les affaires sont les affaires, et nous sommes en affaires pour le moment. Mon testament est fait, il est fait en votre faveur...

— Mon oncle, ce n'est pas bien de venir nous dire cela, au moment où nous vous recevons de si bon cœur et sans arrière-pensée d'intérêt. »

Elle s'était levée, toute rose d'indignation et pleurant presque de dépit. Elle était plus que jolie en ce moment, elle était belle, et d'une beauté si touchante que le vieux philosophe la regarda pendant quelques instants avec une profonde admiration, sans songer à lui répondre.

— Mon enfant chérie, dit-il enfin, si je n'avais pas été sûr, dès le premier moment, de ce que tu viens de me dire, je n'aurais jamais osé parler ici de mon testament. Je ne suis qu'un vieux conducteur sans éducation, mais je ne suis pas une brute; là, bellement, ma mignonne, ne te fais pas de chagrin. Je t'ai jugée sur ta figure, sur tes actes et sur tes paroles, et je vois bien que l'argent n'est rien pour toi.

— Ni pour lui! dit la jeune femme en désignant son mari d'un geste plein de fierté.

— Ni pour lui! reprit chaleureusement le bonhomme. Assieds-toi, maintenant, ma fille. J'ai donc fait ce que je viens de vous dire, et rien ne sera changé dans mes dispositions, absolument rien,



quand bien même vous refuseriez ce que j'ai à vous proposer. »

Ici, il fit une petite pause, comme un orateur qui va attaquer la partie essentielle de son discours; et, tirant de sa poche son grand mouchoir à carreaux, il se moucha bruyamment, car il était fort ému.

« Je sais un endroit, reprit-il lentement, un endroit qui n'est pas si grande ville que Saumur, mais où il y a à prendre un bon fonds de tonnelier. Je dis à prendre, car il sera vendu si bon marché que ce n'est pas la peine de parler du prix. Dans cet endroit-là, il y aura de l'occupation pour deux bons travailleurs ; peut-être même ces deux bons travailleurs ne suffiraient-ils pas à la besogne, et seraient-ils forcés, au bout de quelque temps, de prendre un ou deux ouvriers. La maison est plus grande que celle-ci, mais pas aussi bien soignée, parce que la femme du tonnelier de là-bas ne vaut pas la femme du tonnelier d'ici. C'est dans l'endroit dont je parle que je suis né, et qu'est né aussi le père d'André; j'ai l'intention d'y planter mes choux, parce que c'est mon pays. Dans les projets que j'ai faits, en ruminant le long des grandes routes, je me voyais entouré d'une famille, et cette famille-là, c'était la tienne, André Pichon. Ne me réponds pas avant d'avoir réfléchi, mon garçon, ni toi non plus, ma petite Aimée. La nuit porte conseil; je vous dirai seulement que dans ce pays-là, la concurrence n'est pas à craindre; elle n'est pas dans les habitudes des gens: le fils succède au père et n'est pas obligé de s'en aller courir d'atelier en atelier et de ville en ville. Bonsoir, mes enfants, et surtout pas un mot de plus avant demain. »

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# GIBRALTAR

La Mythologie nous apprend qu'Hercule, de ses mains puissantes, déchira les montagnes qui réunissaient l'Espagne à l'Afrique, et qu'après avoir ainsi livré à la Méditerranée un passage vers l'Océan, il planta, en souvenir de ses hauts faits, une colonne de chaque côté du détroit. Ces deux colonnes d'Hercule, qui marquaient pour les anciens la limite occidentale du monde, sont, au sud, sur la côte marocaine, la longue croupe massive de l'Abylix, aujourd'hui Ceuta; et au nord, sur la côte espagnole, le superbe mont Calpé, auquel le Maure Tarik donna son nom, Gebel al Tarik, Gibraltar.

« Pour les marins et les voyageurs, Gibraltar, dit l'auteur de la *Géographie universelle*, est la borne par excellence entre l'Océan sans limites et la mer Intérieure, entre les eaux qui mènent au nouveau monde et celles qui conduisent au Levant et aux Indes. Ses roches de calcaire blanchâtre, aux fondements de schiste silurien, aux crêtes aiguës se profilant sur le ciel presque toujours bleu, offrent à ceux qui voguent à leur base un aspect incessamment changeant, à cause de la diversité des escarpements, des terrasses, des talus de débris ; mais de toutes parts elles sont majestueuses à voir, et prennent en maints endroits cette forme puissante de contours, qui a fait comparer Gibraltar à un lion couché gardant la porte des deux mers. C'est du côté de la Méditerranée que la roche est le plus abrupte ; sur cette face, elle laisse à peine au-dessous des éboulis un espace suffisant pour les fondements de quelques maisons et les racines de quelques arbres, tandis que des fortifications sans nombre, des places d'armes et la ville elle-même, ont trouvé place sur les ressauts et les pentes douces du versant opposé. On a constaté aussi que l'isthme de sable ou *linea* qui joint la roche à la terre d'Espagne présente à la Méditerranée un talus beaucoup plus rapide que celui de la baie d'Algéciras. C'est de l'Orient que viennent les grandes vagues de houle apportant les matières arénacées qui servent à l'édification de la digue; sur le versant opposé, les sables s'éboulent et s'étalent en une plage faiblement inclinée. Les nombreuses grottes, que les savants ont explorées dans le rocher de Gibraltar, renfermaient des ossements d'hommes du type dolichocéphale, appartenant à l'âge de la pierre polie. Ces cavernes sont identiques par leur aspect et leur contenance à celles des côtes de la Dalmatie et des îles Ioniennes. Si distantes les unes des autres et séparées actuellement par des mers, des îles, des péninsules, ces diverses contrées sont néanmoins du même âge et de la même formation.

» L'îlot de Gibraltar, dépendance naturelle de l'Espagne, est devenu, en vertu de la conquête, une forteresse de l'Angleterre. La fiction de l'empire des mers, qui a poussé la Grande-Bretagne à s'emparer de Malte, de Périm, de Ceylan, de Singapour, de Hongkong, ne pouvait permettre aux Anglais de laisser la forte position de Gibraltar entre les mains de ses propriétaires naturels, et ils en ont fait une citadelle prodigieuse, ayant une sorte de « coquetterie » dans ses formidables armements. C'est que la valeur stratégique de Gibraltar est précisément en rapport avec son immense importance dans le mouvement des échanges de commerce. Si des navires, par dizaines de mille et portant ensemble des millions de tonnes de marchandises, passent chaque année entre les promontoires de l'Europe et de l'Afrique, des centaines de bâtiments de guerre avec leurs milliers de canons, utilisent le même

passage pour aller faire, sur quelque rivage lointain, acte ou démonstration de force. Les batailles navales qui se sont livrées dans la baie même de Gibraltar et aux abords occidentaux du détroit, à Trafalgar et au cap Saint-Vincent, témoignent du rôle considérable que la porte des deux mers a rempli dans l'histoire militaire du monde. Il n'est donc pas étonnant qu'à une époque où nul ne reconnaissait le droit des populations à disposer d'elles-mêmes, l'Angleterre se soit emparée d'une place de cette valeur. Les Espagnols le ressentent comme une insulte, et leur cause devrait avoir la sympathie de tous, s'ils ne détenaient eux-mêmes, de l'autre côté du passage, la ville et le territoire de Ceuta. On leur a pris l'un des piliers d'Hercule avec autant de droit qu'ils en avaient eu à s'emparer de l'autre. »



La ville de Gibraltar. (P. 152, col. 1.)

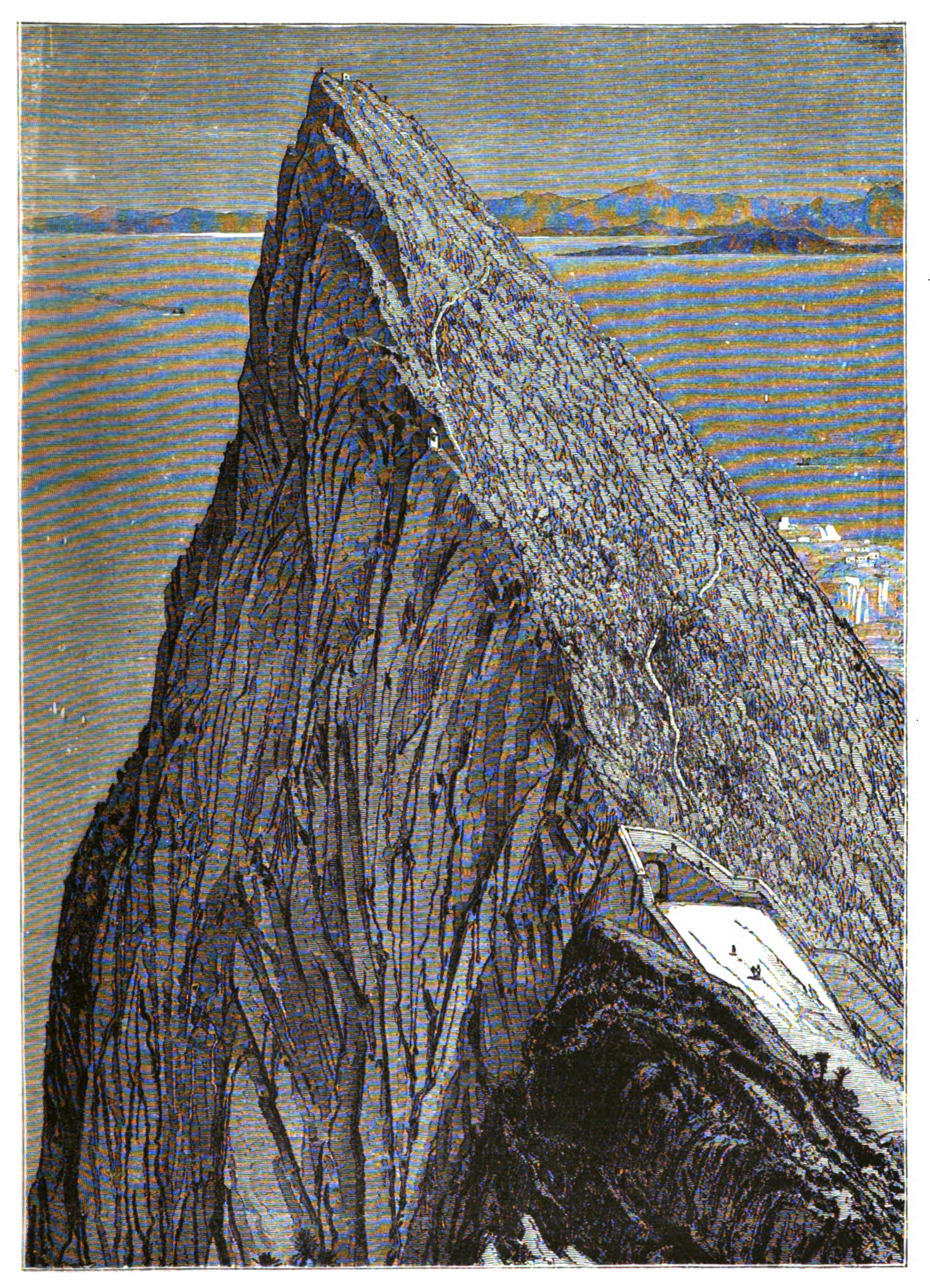
La ville de Gibraltar elle-même est pittoresquement située à l'ouest du rocher, en partie sur l'étroite plage qui le borde, en partie sur son versant. Les rues sont, selon la coutume mauresque, sombres et étroites, et il en est très peu qui soient assez larges et assez droites pour mériter le nom de rue : il n'en est qu'une, en effet, que les Anglais aient décorée du nom *street*, c'est Main street; toutes les autres sont appelées *lanes* (ruelles). Main street est donc l'artère principale de Gibraltar : elle conduit de la porte de Mer à la porte de l'Alameda, et de là à la pointe d'Europe. Les maisons anglaises sont construites à l'italienne, en briques, plâtre et bois, mais très incommodes à l'intérieur, peu aérées, et l'on y gagne facilement ces fièvres qui règnent dans le pays à l'état endémique. Ces maisons sont généralement peintes en gris ; la précaution semble bonne dans un pays où l'action du soleil est si violente. C'est un moyen de prévenir les fréquentes ophthalmies que cause la vivacité de la lumière.

La population de Gibraltar est composée d'un étrange mélange des peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, chacun avec son costume et avec son idiome particulier. Les Anglais n'y sont représentés que par les fonctionnaires et les soldats, et par quelques négociants; mais le commerce est aux mains des Juifs et des Maures.

Ce qui donne surtout une grande activité au commerce de Gibraltar, c'est la contrebande; elle s'y pratique sur une immense échelle et d'une manière réellement scandaleuse. C'est là qu'une vaste association de contrebandiers, gens de la pire espèce, dresse ses complots contre la douane de l'Espagne, et c'est là aussi que les revenus de ce pays sont rognés surtout par les contrefacteurs de cigares qui nuisent beaucoup à l'importante manufacture de la Péninsule. Par cette seule voie illicite, le sud de l'Espagne est inondé de marchandises anglaises sur lesquelles l'Etat n'a pu prélever aucun droit. Aussi les Espagnols attendent avec impatience le jour où sera arrachée cette épine enfoncée dans leur flanc.

Le rocher qui domine la ville a plus de 4 kilomètres





Le rocher et le détroit de Gibraltar. (P. 154, col. 1.)

de longueur du nord au sud et 1245 mètres de largeur; sa face orientale est un précipice presque entièrement à pic. Il est hérissé de batteries qui en font la forteresse la mieux défendue de l'Europe, et ses casemates creusées à la poudre dans l'excavation du rocher pourraient recevoir la garnison tout entière.

De la tour inachevée de Saint-Georges, qui couronne le sommet du Roc, le coup d'œil est magnifique. La vue se promène sur un horizon de 200 kilomètres d'étendue qui comprend deux mers, la Méditerranée et l'océan Atlantique, et cinq royaumes: le royaume de Séville, le royaume de Grenade, puis, au delà du détroit, qui a tout au plus 20 kilomètres dans sa moindre largeur, la Barbarie, Fez et le Maroc.

Le spectateur, posté sur l'une des deux Colonnes d'Hercule, a en face de lui l'autre couronnée des vieilles murailles de Ceuta. Il faut que le brouillard soit bien épais pour que la ville africaine ne soit pas visible et quand l'atmosphère est pure on peut y compter les promeneurs sur les quais. Du côté de l'ouest on découvre les hautes cimes du désert del Cuervo, les montagnes de Hogen et de Sanorra, au delà de l'humble ville d'Algéciras. Au nord on aperçoit les montagnes de Ronda et plus près on découvre la ville de Gibraltar étalée en éventail sur les flancs occidentaux du Roc, ses casernes qui se développent en longues lignes parallèles, et ces énormes buissons d'aloès qui couronnent les pentes supérieures. A l'est on reconnaît, le long de la vaste courbe décrite par la Méditerranée, la petite ville d'Estepona, une partie de Marbella; au delà de ces deux villes les sommets de la sierra Bermeja, de la sierra Blanca, plus loin encore, les cimes neigeuses de la sierra Nevada, et celles des Alpujarres.

L'aspect du Roc de Gibraltar, considéré de ce point culminant n'est pas moins curieux, sa face orientale, celle qui regarde la Méditerranée, est tout à fait verticale; c'est une muraille cyclopéenne sur laquelle ni un arbre ni une plante n'ont trouvé prise. A sa base, accroché à ses premières assises, ayant à peine quelques mètres de grève pour s'étendre, vit un pauvre village de réfugiés piémontais venus là on ne sait comment.

Le sol, au sommet du rocher, est stérile et brûlé en été, mais il se couvre de verdure au moment des pluies de l'automne; le botaniste y reconnaîtrait plus de quatre cents variétés de plantes.

C'est sur le roc qu'on trouve aussi le seul représentant de la grande famille des singes vivant encore sur le continent d'Europe. Le singe de Gibraltar est un babouin, c'est-à-dire un singe sans queue, de grande taille, et capable de lutter avec un homme.

Un grand mâle fut pris dernièrement dans le fort; il fallut trois artilleurs pour s'en emparer, et encore ils n'y parvinrent qu'en l'enveloppant de leurs manteaux d'ordonnance. C'était le chef de la tribu. On le relâcha après avoir pris ses dimensions, car les commandants du fort ont l'ordre formel de protéger ces singes et de faire consigner sur un registre tous les faits intéressants concernant cette curieuse colonie.

Ce registre, qui est tenu par le major du fort, prouve qu'actuellement la tribu de babouins se compose de vingt-cinq individus, habitant toujours la face du rocher située à l'abri du vent, qu'ils évitent avec le plus grand soin; leur instinct est tel, qu'ils devinent un changement de temps vingt-quatre heures à l'avance. Aussi, quand les officiers voient les singes émigrer d'un côté du rocher à l'autre, ils disent: « Nous allons avoir un changement de temps, voilà les babouins qui déménagent. »

Ces singes se nourrissent de gazon, d'olives sauvages et du fruit d'un petit dattier qui croît naturellement sur le rocher. Ils ne touchent pas aux fruits que les soldats laissent sur leur passage, à moins que ce ne soient des raisins, dont ils sont très friands. Ils descendent parfois dans les jardins de la ville de Gibraltar, à la recherche des figues. Il y a une vingtaine d'années, pour arrêter ces déprédations, on fut obligé de mettre des trappes qui faillirent amener l'extinction de la colonie.

Les singes vont boire à une source, dans une caverne, presque au niveau de la Méditerranée, dans la partie la plus escarpée du rocher.

Les babouins jouent avec les difficultés de la descente d'un rocher qui a 400 mètres de haut et dont les flancs sont perpendiculaires. Dans leurs gambades, leur amusement favori est de disparaître tous derrière les bords du précipice et de se laisser choir, d'anfractuosité en anfractuosité, jusqu'à quelques pieds de la ligne des brisants, puis de remonter avec la même agilité ces hauteurs vertigineuses.

Le rocher de Gibraltar est entouré de toute part par la mer, sauf au nord où une langue de terre étroite et sablonneuse le rattache à l'Espagne. Cet isthme est limité à droite et à gauche par deux grandes lagunes que les Anglais tendent à laisser s'accroître et qui, grandissant peu à peu, transformeront Gibraltar en une île.

ÉT. LEROUX.

## L'AFFAIRE DES CHAPEAUX A TUNIS

On sait que le caprice et la tyrannie étaient les seules règles que connussent les chefs des États barbaresques. Nous allons en produire une preuve nouvelle. Il s'agit d'une mesure prise par le bey de Tunis, Mahmoud, dans les premiers jours de 1823, et qui faillit, tant elle était extravagante, indisposer gravement l'Angleterre.

Un grand nombre d'israélites tunisiens, que les intérêts de leur négoce appelaient à séjourner soit en Italie, soit en France, revenaient de ces contrées avec des habitudes qu'ils y avaient contractées par goût, par nécessité ou par esprit d'imitation. La plupart y empruntaient, entre autres usages, celui du costume



franc, et ne craignaient pas de scandaliser leurs dominateurs, en continuant de paraître devant eux ainsi vêtus. Pendant longtemps, le gouvernement local ferma les yeux sur ces dérogations aux coutumes qui réglaient l'habillement des juifs, et souffrit même qu'ils portassent la coiffure adoptée par les Européens, le chapeau rond. A la fin, cependant, cette tolérance louable engendra des abus qui fixèrent l'attention de l'autorité. Des israélites se prévalurent de ce qu'ils portaient le costume franc, pour se soustraire à certaines obligations qui pesaient sur leur corporation, et semblèrent ainsi faire acte d'émancipation graduelle. Le bey Mahmoud, toujours extrême et irréfléchi dans ses déterminations, en prit une dont les effets devaient, selon lui, s'étendre aux juifs tunisiens, aussi bien qu'à ceux de leurs coreligionnaires qui jouissaient de la protection des consuls étrangers. Un ordre fut immédiatement donné à tous les juifs qui résidaient dans la Régence, d'avoir à renoncer à l'usage du chapeau rond, et de se coiffer à l'avenir d'un bonnet ou d'un tricorne.

Dans un pays comme celui de Tunis, où les agents de la force publique sont toujours disposés à abuser de leur position pour rançonner les justiciables, l'exécution d'une semblable mesure devait naturellement provoquer des sévices et autoriser une foule d'exactions. C'est ce qui arriva en effet; les agents subalternes chargés de la mettre à exécution ne faisant, suivant leurs instructions, aucune distinction entre les israélites indigènes et ceux de l'Europe, arrêtèrent l'un de ces derniers, natif de Gibraltar et négociant anglais, qui était établi depuis quelque temps à Tunis. Sommé d'obéir à l'ordre du bey, il s'y refusa nettement, et alla porter plainte à la légation britannique. Le consul se rendit aussitôt au palais du bey, et protesta énergiquement contre l'insulte et la violence qui avaient été faites à un sujet anglais. D'un caractère entier, Mahmoud-bey s'indignait à la pensée qu'on pût résister à ses volontés ; il reçut très mal le représentant de l'Angleterre, lui peignit en termes peu contenus l'étonnement que lui causait sa démarche, et finit par lui déclarer qu'il entendait que tous les juifs, à quelque nation qu'ils appartinssent, portassent dorénavant un costume particulier, et que ceux d'entre eux qui se prévaudraient de leur qualité d'étrangers pour ne pas se soumettre à cet ordre auraient à quitter ses États.

Le consul défendit avec chaleur la cause de son administré, et, après une discussion des plus vives, il ne laissa point ignorer au bey qu'il porterait l'ensemble de ces faits à la connaissance de son gouvernement, et que, quant à l'israélite, objet de son outrage, il allait immédiatement quitter la Tunisie, pour aller à Londres demander justice aux ministres de Sa Majesté. Malgré ces déclarations, bien propres à inspirer au bey des réflexions sérieuses sur les conséquences de sa détermination, il n'en persista pas moins dans sa résolution, et la signifia de nouveau formellement à l'agent britannique, qui se retira plein de ressentiment. Quelques jours après, au moment où il se disposait à expédier à Londres l'exposé de cette affaire, un des premiers officiers du bey vint lui annoncer que, mieux éclairé sur la question, le prince avait modifié ses premiers ordres, et décidé que les juifs étrangers continueraient de porter le chapeau rond.

Ainsi se termina cette ridicule affaire, qui menaça un instant d'amener une rupture entre l'Angleterre et la Régence. Quant aux juifs tunisiens, ils durent se soumettre humblement à la volonté du bey, et quitter le chapeau pour reprendre la calotte noire.

A. CHERBONNEAU.



# DE GLAÇONS EN GLAÇONS[1]

## V

La route de Moscou était ouverte, les Russes la suivaient encore, mais en continuant leur retraite :

« Nous ne nous battrons plus qu'à Moscou, » disaient entre eux les soldats.

Malgré leurs souffrances et les murmures qu'elles excitaient, la confiance des troupes en leur invincible chef restait inébranlable; les généraux ne la partageaient pas; plus d'un avait commencé à dire :

« L'étoile de l'Empereur a pâli, ce qu'il fait, ce qu'il poursuit est insensé. »

Napoléon accusait les plus fidèles de ses serviteurs d'être devenus Russes, des chevaliers du Czar.

« La guerre n'est pas populaire, » avait dit le comte Daru.

Au fond de son âme et dans le silence de ses longues veilles auprès de son malade, Mathilde accusait la guerre de Russie d'être aussi injuste qu'insensée. Elle n'avait pas le temps de soigner d'autres blessés que son mari, et il n'y avait point de prisonniers russes dans le camp, mais elle se disait :

« Quand nous serons à Moscou ou à Smolensk, je ferai ce que je pourrai pour les blessés ennemis, ils doivent tant souffrir. »

Elle n'imaginait pas le moment où l'armée française tout entière expierait l'erreur de l'ambition impériale, et où elle partagerait elle-même cette expiation avec ceux qui lui étaient le plus chers.

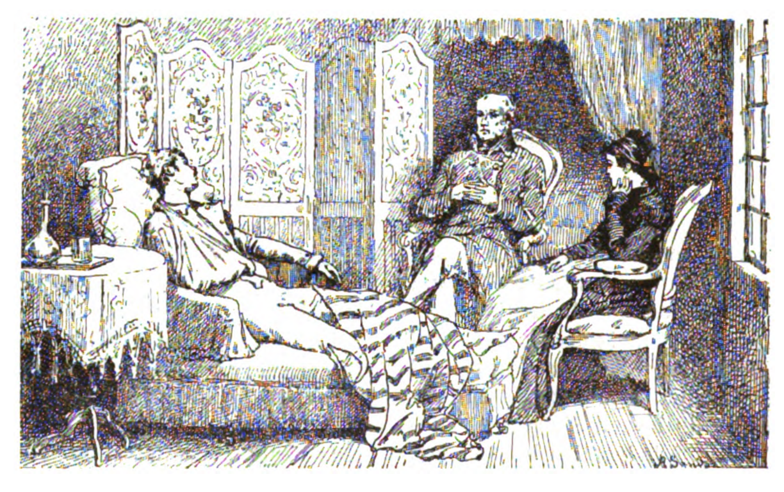
Sous la tendre vigilance de sa femme, entouré de soins que nul ne possédait parmi ses camarades plus malades que lui, le capitaine de Gassac se remettait à vue d'œil. Il était sur pied, son bras en écharpe, lorsque l'ordre de lever le camp fut donné. Seuls, les blessés en danger de mort devaient continuer d'occuper les baraques, les autres malades devaient être

1. Suite. — Voy. pages 91, 107, 123 et 139.

transportés à Smolensk. M. Dorseuil demanda pour son gendre l'autorisation de suivre la marche de l'armée ; déjà on se croyait assuré de la résolution qu'avait prise le général Kutuzof de ne pas défendre la vieille capitale russe, et de pousser plus avant dans les profondeurs de l'empire. Les chefs de l'intendance hésitaient : Mme de Gassac alla elle-même trouver le chirurgien Larrey.

« Voyez-vous quelque inconvénient à ce que j'emmène mon mari dans une voiture jusqu'à Moscou ? demanda-t-elle.

— Aucun inconvénient pour lui, répondit Larrey, beaucoup pour vous, qui êtes maigrie et fatiguée et qui feriez mieux de retourner à Smolensk. On ne se battra peut-être pas devant Moscou, mais je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas confiance dans ce vieux Kutuzof. J'ai toujours peur qu'il ne prépare quelque piège.


Son mari se reposait. (P. 157, col. 2.)

— Nous marchons de pas en pas vers un piège qui n'est pas de la façon du général Kutuzof, mais qu'il connaît mieux que nous, dit Mathilde avec calme; il sait bien que l'hiver vient et que nous allons nous trouver au cœur de la Russie. Ce qu'il y aurait de pis serait de nous séparer. »

Le chirurgien lui accorda l'autorisation qu'elle sollicitait.

« La brave femme ! la brave femme ! » répétait-il entre ses dents.

L'empereur Napoléon s'avançait enfin vers le but de son entreprise ; il poursuivait la pensée à laquelle ses plus fidèles conseillers lui avaient tant de fois demandé de renoncer ; il allait entrer en possession de la ville sainte des Russes, du cœur même de leur empire, et là il comptait faire la paix. La bataille de la Moskowa lui avait coûté cher, mais le prix du succès l'attendait à Moscou. Là il traiterait, et l'auréole de sa gloire brillerait d'un nouvel éclat. Rien ne pouvait résister à sa fortune. On était au commencement de septembre ; l'hiver et ses rigueurs devaient encore tarder quelques semaines, assez pour donner au reste de l'armée impériale le loisir de regagner des climats moins rudes, et le repos qu'elle avait mérité. Les Russes étaient déjà aux portes de la capitale qu'ils renonçaient à protéger, mais qu'ils espéraient sauver en la livrant pour quelques jours à l'ennemi. Les envahisseurs marchaient après eux. Déjà la terreur s'était emparée des habitants de Moscou, les portes de la ville étaient ouvertes ; pendant deux jours les soldats russes défilèrent, accompagnés des pleurs et des lamentations de leurs compatriotes. Le gouverneur de la place, le comte Rostopchine, donna à tous les Moscovites l'ordre d'évacuer la ville; il les avait naguère encouragés à se défendre par cette proclamation bizarre :

« Le prince Kutuzof dit qu'il protégera Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre, même dans les rues de la ville. On a fermé les tribunaux, mais que cela ne vous inquiète pas, mes amis, il faut mettre les affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès aux scélérats ; si cependant, ils me devenaient nécessaires, je prendrais des jurés, gens de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le signal ; armez-vous bien de haches et de piques, et, si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents. Le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'âme. »

Quand cette proclamation tomba entre les mains de M. Dorseuil, en même temps qu'il apprenait de source certaine que Kutuzof avait résolu de ne pas défendre Moscou, il réfléchit et secoua la tête avec inquiétude :

« Ces gens-ci ne vont pas laisser leur capitale entre nos mains, avec ses palais, ses approvisionnements, ses richesses et ses souvenirs sacrés, dit-il à sa fille. Le sort de la guerre nous attend à Moscou, et j'ai peur, j'ai bien peur. »

Mme de Gassac regardait devant elle, sans rien voir ; sa pensée s'envolait au delà du paysage désolé qui s'étendait sous ses yeux.

« Le sort de la guerre sera tel que nous le méritons, dit-elle. Si les Russes venaient à Paris, chaque pierre ne se soulèverait-elle pas pour les écraser ? »

M. Dorseuil n'avait plus retenu sa fille depuis qu'il avait su que Moscou était livrée aux Français.

M. de Gassac, le lieutenant-colonel, comme l'appelait fièrement sa femme, depuis qu'il avait reçu son avancement à la suite de la bataille de la Moskowa, était faible et souffrant ; il trouverait à Moscou un repos et des ressources impossibles à lui procurer dans les baraques d'un hôpital ; la voiture de voyage mar-

chait plus vite que les corps de troupes, elle fut arrêtée aux portes de Moscou par l'escorte de l'Empereur.

Celui-ci attendait pour faire son entrée qu'une députation des principaux habitants vînt lui demander d'épargner la ville. Personne ne paraissait. Déjà les chefs de l'avant-garde avaient pu constater que les rues étaient désertes, les palais abandonnés comme les plus pauvres maisons. Seuls, des bandits relâchés des prisons par le gouverneur, avant qu'il eût lui-même quitté Moscou, pillaient les demeures restées vides. Ce fut le premier soin des soldats français d'arrêter les déprédations de ces misérables, qui s'étaient établis jusque dans la forteresse du Kremlin et qui tiraient de là sur les envahisseurs. Quelques marchands étrangers établis dans Moscou et parmi lesquels se trouvaient un assez grand nombre de Françaises, vinrent enfin au-devant de l'Empereur lorsqu'il entra dans la ville. A la suite de son cortège, la voiture de Mme de Gassac pénétra au milieu des rues silencieuses formant cercle après cercle autour du Kremlin; la vieille ville chinoise, la veille encore remplie de marchandises innombrables, envoyées de tous les points de l'Orient, la ville blanche, aux larges rues, aux palais dorés, consacrée à l'habitation des grands seigneurs et des riches marchands, celles-là pour la plupart désertes, solitaires, livrées déjà aux recherches avides des soldats qui se débandaient pour piller; au-delà des magnifiques églises parées de mille couleurs, des bazars où s'étalaient d'ordinaire toutes les richesses du commerce, à l'ombre des palais qui semblaient les protéger, s'étendaient les maisons des pauvres, encore habitées sur bien des points, et les villages parsemés dans les jardins; Mme de Gassac voulait s'établir dans la ville de terre.

« C'est là que je trouverai à accomplir mon expiation, » disait-elle, mais M. de Gassac n'était pas si empressé à soigner les ennemis dont il portait les marques.

« Prenez ma blessure pour votre part d'expiation, disait-il, et faisons notre demeure dans un de ces palais abandonnés. Nous le protégerons contre le pillage, et quand les propriétaires reviendront, ils nous sauront très bon gré de nos soins. »

Mathilde consentit enfin à prendre possession de la maison d'un riche marchand, parée de tous les raffinements de la civilisation du dix-huitième siècle; elle n'avait pas grand goût pour les tableaux qui ornaient les murailles et elle en retourna plus d'un, mais son mari se reposait avec délices sur un sofa moelleux, son père qui avait si courageusement supporté tant de fatigues excessives pour son âge, retrouvait les commodités de la vie auxquelles il était accoutumé.

Une foule épouvantée se pressait. (P. 158, col. 2.)

La jeune femme les regardait, appuyant la joue sur ses mains jointes.

« Je ne sais pourquoi je n'ai pas en idée que nous jouissions longtemps de ce repos après tant de peines, dit-elle enfin.

— Tais-toi, oiseau de mauvais augure, cria son mari, tu n'as que des prévisions funestes à nous raconter. »

Mathilde tourna les yeux vers son père, M. Dorseuil ne la démentait pas.

Tous dormaient encore lassés par le voyage ou par la souffrance, lorsqu'un cri s'éleva non loin de la demeure qu'avait choisie M. de Gassac; sa femme avait pris l'habitude de s'éveiller au moindre bruit; elle bondit hors de son lit, et courut à la fenêtre. Les flammes qui s'élevaient à peu de distance indiquaient un incendie assez considérable.

« Mon père disait en entrant hier qu'un incendie serait bien dangereux au milieu de ces habitations construites en bois, pensa Mathilde. Il faut être prêt à quitter la maison, » et elle se hâta d'avertir son père et son mari.

Ils n'étaient pas encore habillés, et déjà, un peu plus loin d'eux, l'embrasement éclatait dans un vaste bazar encore encombré par les marchandises. Les soldats avaient déserté tous les postes; ils s'étaient élancés au pillage, disputant aux flammes les trésors abandonnés par les Russes. Partout volaient les flammèches, portées par le vent, de toit en toit; les flèches dorées des églises commençaient à s'enflammer à leur tour; le feu gagnait le Kremlin, les cours étaient remplies de caissons d'artilleries chargés de munitions, le palais pouvait sauter d'un instant à l'autre; ce fut à grand'peine qu'on décida Napoléon à sortir du Kremlin, et à établir son quartier général aux portes de la ville.

« Il semble que tous les diables d'enfer attisent le feu, disaient les soldats, quand on l'a éteint sur un point, il éclate sur un autre. »

M. Dorseuil avait déjà emmené sa fille et son gendre. Mathilde était satisfaite au sein de son effroi et de son inquiétude, car elle était au milieu de la ville de terre. Son père avait trouvé une petite maison de campagne solitaire, entourée d'un grand jardin, retraite habituelle d'un vieux marchand; il avait installé là ses bagages, les tirant à grand'peine des magasins de l'intendance où ils avaient été d'abord portés.

« L'incendie ne nous gagnera pas ici, dit-il. les incendiaires ne trouveront pas que ces quartiers-ci méritent leur visite. La pauvreté est une sauvegarde. »

M. de Gassac regardait son beau-père avec stupéfaction.

« Les incendiaires? répéta-t-il.

— Oui, » et M. Dorseuil baissait la voix comme s'il redoutait lui-même d'entendre ses paroles. « On a arrêté plusieurs misérables qui se glissaient encore de maison en maison la torche à la main. Ils ont avoué, en s'en faisant gloire, qu'ils avaient été relâchés de leur prison par le gouverneur à condition de mettre le feu aux quatre coins de la ville. Les incendies qui ont éclaté ce matin, qui éclatent encore à toute heure, ne sont pas le fait d'un accident, mais d'une volonté passionnée et sauvage dans son patriotisme. L'ennemi est entré dans Moscou, il a souillé de sa présence la ville sainte; il va se trouver cerné, peut-être chassé par les flammes. Si je ne me trompe, c'est une pensée qui a dû surgir dans l'esprit d'un seul homme. Les habitants d'une ville ne consentent pas à livrer ainsi leurs demeures et leurs richesses à l'incendie. Le gouverneur l'a voulu, il l'a fait tout seul. On dit à l'intendance qu'il a emmené toutes les pompes, et qu'il a dit en partant : « Vous le voyez, je n'emporte avec moi que ce que j'ai sur le corps. »

Mathilde écoutait en silence, comme une personne convaincue d'avance, mais M. de Gassac ne pouvait retenir ses exclamations d'horreur.

« On nous reprochera éternellement l'incendie de Moscou comme un crime effroyable, disait-il, et c'est un Russe, dites-vous, qui l'a allumé de ses propres mains, c'est lui qui a volontairement ruiné ses compatriotes, mis en danger tant de vies, lâché le rebut des prisons dans la capitale qu'il était chargé de protéger ! mais c'est odieux ! Il mériterait que son empereur le fît déporter en Sibérie !

— Je ne sais pas en effet si ses compatriotes lui pardonneront, Philippe, répondit gravement M. Dorseuil, mais ce que je sais bien c'est que l'incendie qu'il a allumé éclairera notre perte et complètera la ruine qu'a commencée l'insatiable ambition de l'Empereur. »

Le sifflement sinistre des flammes accompagnait les paroles de M. Dorseuil comme un commentaire terrible; déjà, autour de la demeure qu'occupaient M. et Mme de Gassac, un bruit croissant se faisait entendre.

Des maisons des pauvres sortait une foule épouvantée qui se pressait pour gagner les portes de la ville et pour fuir l'incendie. Les rues désertes la veille se remplissaient des hommes naguère cachés dans les caves, des femmes chargées de leurs enfants, des vieillards qui se soutenaient à peine. Les uns portaient les images des saints qui protégeaient leurs demeures; d'autres, qui s'étaient glissés dans les boutiques abandonnées, pliaient sous le poids de leurs honteux larcins. Parfois, un soldat paraissait qui dépouillait brusquement les premiers voleurs, des luttes s'engageaient pour la possession d'une pauvre voiture ou d'un cheval efflanqué; on entassait à la hâte les meubles, les vêtements, les objets chers à chaque pauvre ménage; et la multitude éperdue fuyait sans savoir où elle allait, ni pourquoi elle fuyait, car les flammes n'avaient pas encore gagné les quartiers pauvres, bien que les flammèches de l'incendie tombassent en grand nombre dans les jardins et sur les toits des humbles demeures. Tous les regards étaient tournés vers le ciel, suivant la direction du vent qui avait déjà changé plusieurs fois, comme s'il était en-



rôlé par le comte Rostopchine, au service de la vengeance patriotique; Moscou tout entier apparaissait enveloppé de feu.

Mathilde avait quitté sa chambre, elle était à la porte du jardin, presque dans la rue, se retenant d'une main aux linteaux de la petite barrière, de l'autre tendant quelques pièces de monnaie aux femmes et aux vieillards effrayés qui passaient devant elle, courant ou se traînant, chargés de paquets et d'enfants ; plus d'un repoussa la main qui leur offrait une aumône; d'autres jetaient à terre la monnaie qu'ils avaient reçue; ceux mêmes qui acceptaient le secours faisaient du pouce le signe de la croix sur la pièce qu'ils tenaient entre leurs doigts. La haine éclatait dans tous les regards, quelle que pût être la terreur qui en comprimait l'expression. La jeune femme sentait ses jambes plier sous elle et son cœur se glacer à cet effroyable spectacle; les malheurs et les crimes de la guerre de conquête lui apparaissaient dans toute leur horreur.

« Que de larmes, que de sang, que de colères ! pensait-elle, et que de mères et de femmes nous maudissent aujourd'hui. »

Elle n'avait pas envie de maudire personne, pas même le comte Rostopchine. Au fond de son cœur se cachait une certaine violence de passion patriotique qui lui faisait comprendre l'acte farouche du gouverneur.

*A suivre.* M^me^ DE WITT née GUIZOT.

# LA DETTE

Un homme une fois emprunta, chose ordinaire, de l'argent à son ami. Longtemps, il fut dans l'impossibilité de se libérer de sa dette; mais un jour arriva — jour fortuné — où il recueillit la riche succession d'un parent éloigné et, dès lors, il s'inquiéta de faire honneur à sa nouvelle situation, d'installer un train de maison et de présenter figure convenable dans le monde. Toutes ces choses prirent du temps et coûtèrent des soucis à notre homme. Aussi, lorsqu'il rencontrait son créancier, il se contentait de l'assurer en courant de son intention de venir s'acquitter, estimant la promesse d'un débiteur aussi solvable que lui suffisante pour son ami.

Les premiers élans de joie se calmèrent enfin dans le cœur de l'héritier. Il goûtait tranquillement son bonheur, lorsqu'il lui sembla, une nuit, qu'une main venait gratter sur son front. « Que veut dire cela, fit-il en se réveillant en sursaut : on dirait que c'est la main de mon ami qui vient le rappeler à mon souvenir? Demain, je commencerai ma journée en réglant cette dette. »

Le lendemain, la main grattait de nouveau l'homme au front : « C'est trop fort, s'écria-t-il ; j'ai oublié mon créancier, mais demain... »

Il faut croire qu'il oublia encore car la main revint, et, dans la rue, l'homme fut interrogé par chacun sur l'origine de la marque rouge qu'il portait au front. « Je ne me laisserai pas contraindre ainsi, pensa le créancier avec colère, et vraiment je veux risquer une expérience nouvelle. »

Il fut satisfait sans doute, car cette fois la démangeaison devint telle que notre homme, à bout de patience, se leva et courut, à moitié vêtu, réveiller son créancier.

« Vous êtes vraiment peu délicat, dit l'homme, de me poursuivre ainsi pour un misérable argent que je vous aurais remboursé cent fois si vous aviez parlé! — Poursuivre! répondit le créancier. Rêvez-vous d'huissiers par hasard ? Néanmoins, mon ami, si votre dette se recommande à mon insu à votre bon souvenir, croyez que je lui en suis reconnaissant. — Vous serez, de plus, satisfait, » dit le débiteur en comptant la somme qu'il devait ; et vite il reprit le chemin de son logis où il goûta enfin le charme d'un sommeil ininterrompu. Le lendemain, la tache du front avait disparu et, seul, un fort rhume de cerveau témoigna quelque temps encore des dangers de rapporter la nuit de l'argent à son créancier.

CH. SCHIFFER.



# LE CERCEAU [1]

Le cerceau roulant. — Le cerceau sautant. — Les grâces.

Les cerceaux dont nous nous servons aujourd'hui se composent de trois ou quatre rangées de cercles en bois léger cloués les uns sur les autres. Ils offrent ainsi une assez grande solidité, et peuvent, sans éprouver la moindre déformation, parcourir une distance considérable. Quelquefois on les peint de couleurs vives et variées; on leur adapte des rayons en fil de fer, sur lesquels courent de légers grelots, de sorte qu'en roulant ils ne doivent rien envier aux bruyants trochus des Romains. Ce sont là des cerceaux de bébé qui ne valent pas, pour une bonne course, un simple cercle de châtaignier enlevé à un vieux tonneau.

Quelque simple que soit le jeu du cerceau, il faut cependant pour le bien jouer se soumettre à certaines règles de mécanique que je veux vous indiquer rapidement. Suivant que vous frappez le cerceau en tête ou en dessous, à droite ou à gauche, vous lui imprimez une direction différente. La baguette, non plus courbe comme chez les Grecs et les Romains, mais droite, doit avoir une longueur de 50 à 60 centimètres. En frappant le cerceau en tête, il court en avant. En le frappant en dessous, c'est-à-dire plus bas que son

1. Suite et fin. — Voy. page 143.



centre, il revient sur lui-même. Tout cerceau en marche possède un mouvement latéral provenant de l'impossibilité où le joueur se trouve de le frapper constamment de la même manière. Il faut attribuer aussi à cette irrégularité sa direction toujours un peu sinueuse. Les joueurs novices éprouvent beaucoup de difficulté à diriger leur instrument, parce qu'ils le frappent généralement très fort et à coups redoublés. Il faut au contraire, pour lancer un cerceau, le toucher doucement et par petits coups réguliers, n'augmentant la force et le nombre des coups que progressivement. Pour que ces coups soient bien appliqués, il est nécessaire aussi que le point de la baguette, mis en contact avec le cerceau, soit celui situé aux deux tiers de sa longueur à partir du poignet. C'est ce qu'on nomme en mécanique le *centre de percussion*, c'est-à-dire le point où se trouve la plus grande force de percussion du corps. En appliquant ces principes, le joueur oblige son cerceau à lui obéir avec une précision parfaite. Il le manœuvre à sa guise, le dirigeant dans tous les sens, le forçant à décrire des arabesques gracieuses et variées, et à épuiser la série complète des figures géométriques.

Plusieurs joueurs peuvent se réunir et lutter ensemble. Ils se placent de front, partent à un signal donné, et joutent à qui arrivera le premier à un but déterminé, ou à qui maintiendra le plus longtemps son cerceau en mouvement.

Au cas où plusieurs joueurs ne disposeraient que d'un seul cerceau, ils peuvent jouer le *coup faillant*. Pour cela, ils tirent au sort l'ordre dans lequel ils joueront, et prennent le cerceau dès que la maladresse de leur prédécesseur le laisse tomber.

Le cerceau.

La *petite guerre* constitue certainement le plus joli jeu de cerceau. Les joueurs se divisent en deux troupes qui se placent en face l'une de l'autre, en laissant entre chaque joueur un espace assez grand pour qu'une personne puisse y passer. Au signal donné, les deux troupes s'élancent à la rencontre l'une de l'autre, et chaque joueur s'efforce de passer et de faire passer habilement son cerceau dans l'espace laissé entre deux joueurs sans heurter le cerceau de droite ou de gauche. Arrivées aux limites des camps, les troupes font volte-face, et s'entre-croisent à nouveau. Quelquefois un des joueurs de chaque troupe est dépositaire d'un enjeu qui demeure perdu pour son parti lorsque son cerceau se trouve renversé dans le combat; d'autres fois, deux champions luttent, seul à seul, en faisant courir leurs cerceaux l'un contre l'autre.

Les Grecs ne faisaient point toujours rouler le trochus; quelquefois ils le lançaient en l'air en lui imprimant un mouvement de rotation, et en calculant la force avec laquelle ils devaient le lancer pour le recevoir, soit en courant, soit en sautant. Nous appelons ce jeu le *cerceau sautant*. Les joueurs joutent soit à qui le fera sauter le plus haut, soit à lancer leurs cerceaux les uns contre les autres.

Pour tirer le meilleur parti possible du cerceau sautant, il convient de le combiner avec le cerceau roulant. Les joueurs, ne se servant pas de baguettes, lancent leur cerceau avec la main, le soulèvent, le font sauter sitôt qu'ils le sentent en grande vitesse, le rattrapent autant de fois que l'exigent les conventions adoptées à l'avance, le laissent retomber à terre, et lui impriment de nouveau un rapide mouvement de rotation avant qu'il ait eu le temps de s'abattre.

Quelques joueurs emploient le cerceau en guise de corde à sauter. Les Grecs connaissaient cette façon de jouer, et le singe de la fable ne l'ignorait pas non plus : car nous le voyons, en essayant la couronne du lion, passer dedans, ainsi qu'en un cerceau. Sous Louis XIV le jeu de cerceau ainsi pratiqué se nommait : jeu du cercle.

Du cerceau sautant au jeu des grâces, il n'y a que la distance de deux baguettes.

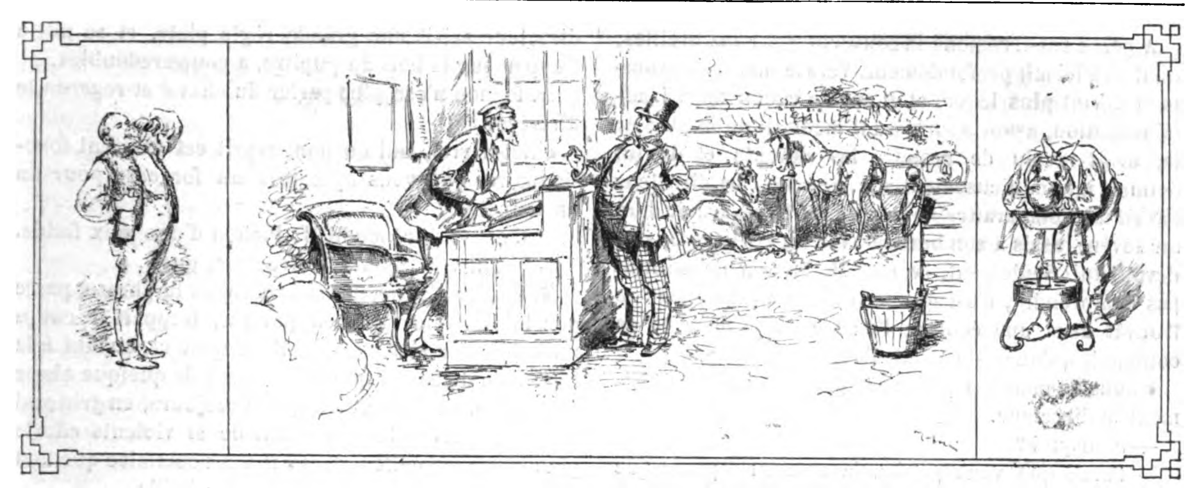
Deux joueurs armés chacun de deux bâtonnets de la longueur de 50 à 60 centimètres, et d'un petit cerceau de 20 à 25 centimètres de diamètre, se placent en face l'un de l'autre à une vingtaine de pas environ, soit dans une cour, soit dans un jardin. Le joueur, en maintenant les baguettes légèrement dans ses mains, les croise à peu près par leur milieu, et figure un X que contient le cerceau. Il écarte alors les bras en les portant en avant. Le cerceau, recevant ainsi un mouvement d'impulsion sur chaque point de contact, tourne sur lui-même, s'élève dans l'air, comme s'il montait le long d'une spirale, et quand il retombe, l'autre joueur se dispose à le recevoir sur ses deux baguettes croisées pour le renvoyer aussitôt. Le jeu continue jusqu'à ce que le cerceau tombe à terre. Toute l'adresse consiste à bien mesurer la force d'impulsion donnée au cerceau, pour qu'il franchisse exactement la distance qui sépare les joueurs.

Au lieu d'un seul cerceau, on peut envoyer les deux cerceaux ensemble, qui, lancés et reçus, voltigent, s'entre-croisent, et semblent se multiplier dans la rapidité de leurs mouvements.

Le jeu de grâces, ainsi nommé parceque les bras s'y développent avec grâce, constitue pour les jeunes filles surtout un excellent exercice, qui leur donne de la souplesse dans leurs mouvements et du moelleux dans leurs gestes. Celles qui s'y adonnent ne seront jamais gauches dans leur maintien. Cela seul suffirait pour empêcher le jeu de grâces de tomber en désuétude.

Frédéric Dillaye.





Le directeur frappait toujours. (P. 162, col. 2.)

# MAMAN[1]

XX

**Un vilain cauchemar, suivi d'une grande joie.**

Là-dessus, le bonhomme monta lourdement l'étroit escalier, et entra tout rêveur dans sa jolie petite chambre.

Il y vit quelque chose qu'il n'avait pas vu à sa première visite, et qui accrut encore son admiration pour la maîtresse du logis. C'était cependant une chose bien simple, mais pour un homme habitué à vivre dans un galetas, abandonné aux soins peu raffinés d'une grossière femme de ménage, cette chose si simple témoignait, au jugement du vieux conducteur, d'une entente supérieure du confortable de la vie. C'était un plateau de verre, posé sur la commode, et qui supportait une carafe remplie d'une eau bien pure et bien fraîche, un sucrier de verre plein de sucre blanc et un verre avec une petite cuiller d'argent.

Il est probable, sinon certain, que depuis l'invention du verre, jamais un verre, une carafe et un sucrier n'ont été regardés aussi longtemps de suite et avec autant d'attendrissement.

« Allons ! allons ! se dit tout à coup le bonhomme d'un ton de reproche, ce n'est pas le moment d'avoir la larme à l'œil, la nuit est faite pour dormir. »

Quand il se retourna du côté du lit, il vit que la couverture était faite, et que ses pantoufles étaient posées côte à côte sur la descente du lit.

« S'ils ne veulent pas venir avec moi, pensait-il en considérant ces deux nouveaux prodiges, je suis capable de... oui, ma foi, j'en suis capable. Et cependant cela me ferait gros cœur de renoncer à la Silleraye au bon moment. »

Le « bon moment » pour lui, c'était celui où Mme Gilbert venait de s'y installer avec toute sa famille, et où le capitaine Maulevrier avait promis de faire de fréquentes visites à ses amis. Cédant à un besoin bien naturel du cœur humain, il aurait voulu rassembler dans un étroit espace tout ce qu'il aimait le mieux. Dans le cas où son neveu et sa nièce accepteraient sa proposition, il se demandait ce que Mme Gilbert penserait de sa nièce, et ce que sa nièce penserait de Mme Gilbert. Dans le cas où ils refuseraient, il se sentait capable de renoncer à la Silleraye et de venir s'établir à Saumur.

C'était peut-être une faiblesse, car enfin la patrie devrait passer avant la famille ; dans tous les cas, à supposer qu'il en dût venir à cette détermination, M. Pichon ne serait pas le premier qui aurait préféré la famille à la patrie.

Plongé dans ses pensées, partagé entre la crainte et l'espérance, M. Pichon faisait sa toilette de nuit avec une extrême lenteur. On l'eût pris pour un homme condamné à avoir la tête tranchée aussitôt qu'il aura retiré son dernier vêtement ; naturellement cet homme recule par tous les artifices possibles le moment d'en venir à cette fâcheuse extrémité.

« Mais je leur brûle leur chandelle inutilement, » s'écria-t-il tout à coup en se précipitant dans son lit et en soufflant sa bougie.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, et 145.

A peine eut-il ramené la couverture sur ses oreilles, qu'il s'endormit profondément. Vers le matin son sommeil devint plus léger, et il eut un cauchemar. L'administration, ayant appris qu'il méditait de la planter là, avait résolu de prendre les devants et de lui donner ignominieusement son compte. Le directeur l'avait fait comparaître devant lui, et le regardait d'un air sévère, assis à son bureau avec un registre ouvert devant lui. Seulement, ce que M. Pichon ne pouvait pas comprendre, c'est que le pupitre du directeur se trouvât dans une écurie; l'écurie était vaste et ne contenait qu'un seul cheval, l'odieux Tringlot :

« Nous ne pouvons plus vous garder, lui dit sèchement le directeur.

— Pourquoi ?

— Parce que vous perdez la mémoire, parce que vous ne faites plus que des sottises. »

Ici Tringlot se mit à rire d'un rire humain, et M. Pichon se retourna avec effroi. Mais Tringlot, avec une ruse diabolique, affectait de mâcher lentement son foin, pour donner à entendre que ce n'était pas lui qui avait ri.

« Est-ce que nous ne pourrions pas causer ailleurs ? » demanda timidemeut M. Pichon.

Le directeur lui répondit sèchement : « Non, nous ne pouvons pas causer ailleurs; c'est dans mon bureau que j'ai l'habitude de traiter les affaires.

— Mais, objecta M. Pichon tout troublé, êtes-vous bien sûr que nous sommes dans votre bureau ? Ce cheval qui vient de rire... »

Et il se tourna vers Tringlot qui lui montra ses longues dents jaunes et le regarda en louchant. M. Pichon frissonna d'horreur, jamais de sa vie il n'avait vu loucher un cheval.

« La tête s'en va ! répondit le directeur avec un ricanement; du reste nous étions prévenus. Est-il vrai, oui ou non, que vous avez pris un individu à moustaches rousses pour le capitaine Gilbert ?

— C'est vrai, » répondit M. Pichon atterré. Comment le directeur pouvait-il connaître cette méprise, dont il n'avait parlé à personne.

« Est-il vrai, oui ou non, que vous ayez oublié de laisser à Buzançois un rouleau de cuir qui venait de Châteauroux, et que vous l'ayez transporté jusqu'à Châtillon ?

— C'est vrai, » répondit M. Pichon avec accablement. Mais, cette fois, du moins, il savait à coup sûr par qui il avait été dénoncé. Ce ne pouvait être que par le Breton taciturne, qu'il avait prié de réparer son erreur. Voilà de ces tours que les conducteurs ne se jouent jamais entre eux ; du reste, il s'était toujours défié du Breton.

Ici Tringlot fit entendre de nouveau un bruyant éclat de rire, et M. Pichon se tourna tout d'une pièce pour le regarder. Tringlot mâchait tranquillement de la paille.

« Je vous prie de me regarder quand je vous parle, reprit sévèrement le directeur. Qu'avez-vous donc à vous tourner toujours du côté de la pendule, » et le directeur saisit une grande règle plate, et se mit à frapper sur le bois du pupitre, à coups redoublés.

M. Pichon n'osa plus parler du cheval et regarda le directeur.

« Est-il vrai, oui ou non, reprit cet éminent fonctionnaire, que vous ayez pris un forgeron pour un un tonnelier ?

— C'est vrai, répondit M. Pichon d'une voix faible.

— Est-il vrai, ajouta le directeur, que... »

M. Pichon n'entendit pas le reste de la phrase, parce que le directeur, tout en parlant, frappait à coups redoublés sur son pupitre. Il comprit cependant à la fureur du directeur qu'on l'accusait de quelque chose d'horrible. Le directeur frappait toujours, en grinçant des dents, et M. Pichon faisait de si violents efforts pour deviner quelle horreur il avait commise que tout son corps était couvert d'une sueur froide.

Tout à coup, le directeur, la règle, le pupitre, l'écurie et le cheval disparurent comme par enchantement. M. Pichon se trouva assis sur son lit et se frotta les yeux.

Le soleil du matin entrait par une des fenêtres dans la jolie petite chambre. Cette chambre était si claire, si gaie et si hospitalière, que M. Pichon reprit subitement possession de lui-même.

Sautant à bas du lit, il se précipita sur la carafe, se versa un grand verre d'eau et l'avala d'un trait, sans avoir songé un seul instant à y faire fondre du sucre.

« Ah ! ah ! se dit-il en prêtant l'oreille, voilà les coups de règle qui recommencent ! »

En effet, les coups de règle recommençaient, ou pour mieux dire les coups de maillet du tonnelier et de son apprenti, qui s'étaient mis à l'œuvre dès l'aurore, et frappaient de tout leur cœur.

« J'aime mieux cela, pensa M. Pichon, qui avait encore le cœur tout tremblant; je ne crois pas aux rêves, comme les bonnes femmes : pourtant, celui-là pourrait bien contenir un avertissement. Le fait est que j'ai oublié le rouleau de cuir, et c'est ma conscience qui me le reprochait cette nuit. Autrefois je n'oubliais rien ; voilà donc que je me fais vieux, il n'est que temps de filer. Si seulement ceux d'ici voulaient venir à la Silleraye, je crois que je filerais tout de suite. »

En pensant à « ceux d'ici » surtout à la mère et aux enfants, il se demanda quelle figure il allait leur présenter en descendant ? S'étant considéré dans la glace, il trouva qu'il avait la figure « mâchurée » et la barbe longue.

Alors, il se mit en quête de ses rasoirs, et procéda à l'opération de sa barbe, avec autant de soin que le jour où il devait conduire la famille Gilbert. Quand il eut promené son rasoir jusque dans les moindres replis de sa peau rugueuse, il se plongea la figure dans l'eau fraîche, à vingt reprises au moins, pour faire disparaître les traces du « mâchurage ». Chaque fois qu'il reparaissait à la surface de la grande cuvette de faïence à fleurs bleues, son visage était plus rouge que



la fois précédente. S'il prenait tant de soin de son teint, ce n'était pas par coquetterie, mais s'il s'était présenté avec une mine défaite, sa nièce en aurait conclu qu'il avait passé une mauvaise nuit, et c'eût été bien mal la payer de toutes ses peines que de lui causer cette petite déception.

S'il avait été lent la veille au soir à faire sa toilette de nuit, il procéda plus lentement encore à sa toilette de jour.

A chaque instant, il s'interrompait pour écouter les bruits de la maison, espérant deviner, d'après ces indices, quelle serait la réponse du tonnelier et de sa emme, ou bien il courait à la fenêtre et, dissimulé derrière le rideau, observait la démarche des gens.

La première personne qu'il vit fut sa nièce. Elle tenait à la main un pichet de terre grise à ornements bleus. Elle fut rejointe dans la cour par une bonne femme de la campagne, la bonne femme versa une mesure de lait dans le pichet bleu, reçut sa monnaie et alla retrouver son âne qui l'attendait sur la route. M. Pichon ne put rien deviner d'après l'expression du visage de sa nièce, car il ne l'avait vu qu'en raccourci, d'en haut; et l'on sait que dans cette position le front seul et le nez sont visibles, c'est-à-dire les deux traits les moins expressifs de la physionomie. Le filleul se mit à crier; l'oncle Pichon dressa l'oreille; il entendit un léger bruit de baisers et de paroles câlines, le filleul se tut, et le parrain n'en fut pas plus avancé.

André le fils sortit de l'atelier et vint à la maison; il avait l'air de bonne humeur, comme à l'ordinaire: mais ce n'était pas un indice, les parents ne l'avaient certainement pas mis dans la confidence.

André le père le suivit; mais comme il penchait la tête en donnant des tapes sur son tablier pour faire tomber des frisons de bois, le pauvre oncle en fut encore cette fois pour ses frais d'observation. « Je finirai toujours bien par savoir le fin mot de la chose ! » se disait-il pour se donner du cœur et de la patience ; cela ne l'empêchait pas de courir d'une fenêtre à l'autre et de s'agiter comme un écureuil dans sa cage.

Il désirait et redoutait le moment où il connaîtrait son sort.

Comme il était aux aguets près d'une des fenêtres, quelqu'un frappa à la porte. L'oncle Pichon se retira vivement de la fenêtre ; ce fut seulement quand il se trouva au milieu de la chambre qu'il cria d'une voix étranglée : « Entrez ! »

La porte s'ouvrit, et Jacques entra délibérément, en disant de sa voix enrouée:

« Bonjour, mon oncle Pichon ! »

L'oncle Pichon embrassa son neveu, et le considéra avec une attention gênante.

« La soupe est prête, dit la grosse voix.

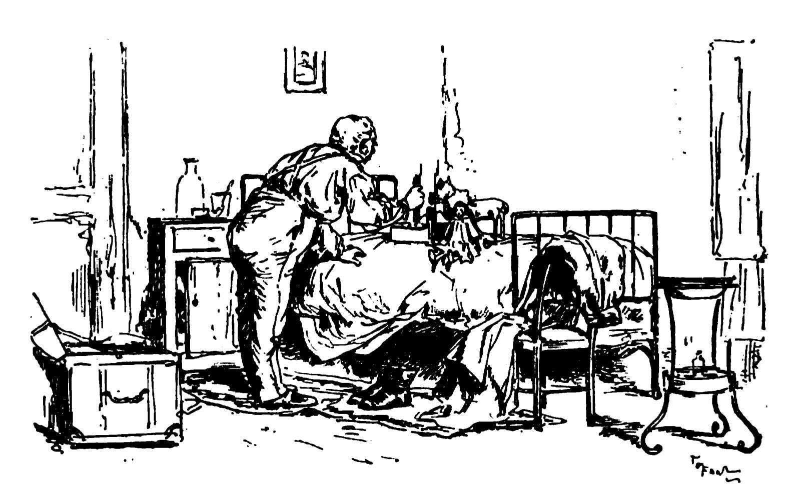
— Attends un peu, mon garçon, dis-moi comment se portent ton papa et ta maman. Ils se portent bien ? tant mieux ; est-ce qu'ils ont l'air... content ? Oui ? allons tant mieux, je te suis. »

Ayant enfilé sa blouse et raffermi son cœur, l'oncle Pichon descendit d'un pas mal assuré.

Au bas de l'escalier il trouva sa nièce qui tenait le poupon dans ses bras. Elle lui tendit les joues du poupon et les siennes ensuite, et lui demanda s'il avait bien dormi ? Il avait dormi tout d'un somme; s'il ne lui avait rien manqué ? Rien du tout, et même... »

Il n'acheva pas sa phrase, et se mit à la regarder fixement.

Il avait l'air si inquiet, qu'elle ne put s'empêcher de sourire : « Nous acceptons, lui dit-elle à voix basse, mais nous ne parlerons pas de cela devant les enfants pour des raisons que je vous dirai. Chut! chut ! chut! »



Il étala les joujoux. (P. 165, col. 2.)

Elle n'eut pas tort d'ajouter ces trois monosyllabes, car le premier mouvement de l'oncle Pichon avait été de se mettre à danser. Il était devenu tout rouge, puis tout pâle, et puis il avait empoigné sa blouse des deux côtés de la poitrine, et il tirait dessus de toutes ses forces, comme s'il eût fait un ferme propos de la déchirer en mille miettes.

Ayant ainsi calmé son agitation intérieure, il devint tout à coup si mystérieux, adressa tant de clins d'œil d'intelligence à son neveu, tout en mangeant sa soupe, que les enfants devinèrent tout de suite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Les deux écoliers partirent pour l'école, et André retourna à l'atelier, alors l'oncle Pichon sauta à la gorge de son neveu, le serra dans ses bras, le fit tourner sur lui-même, et déclara qu'il allait fumer une bonne petite pipe.

« Alors, dit-il après avoir allumé sa pipe, nous allons donc demeurer ensemble à la Silleraye. Hé bien ! vous ne vous en repentirez pas.

— Chut! lui dit sa nièce en posant son doigt sur ses lèvres, et en devenant toute rose.

— Pourquoi chut? Ah je comprends. Non, non, je n'entends pas parler d'argent, au diable l'argent. Je veux dire que l'affection.... la reconnaissance.... songez donc, vivre en famille!... je ne serai jamais bourru, je tâcherai d'être tout le contraire, voilà ce que je veux dire. Tire-moi les oreilles, toi! »

Ces paroles s'adressaient au poupon, qu'il venait de ravir à sa mère; le poupon tira les oreilles de son parrain avec une telle vigueur qu'elles devinrent toutes violettes, et les yeux du parrain se remplirent de larmes.

La maman crut devoir intervenir.

« Non, non, ma petite Aimée, laisse-le tirer; ça me fait plaisir et ça me soulage le cœur. Je vous dois tant, mes enfants, que je me couperais volontiers les oreilles pour vous faire plaisir, à vous et aux vôtres. Mais pourquoi n'avez-vous pas voulu parler de cela devant les enfants?

— Par prudence, lui répondit sa nièce. S'ils savaient, trop longtemps d'avance, qu'ils doivent quitter Saumur, l'impatience pourrait les prendre, et alors, adieu le travail, vous savez bien comme sont les enfants.

— Toujours raison! s'écria l'oncle Pichon avec une admiration sincère. Et maintenant, ajouta-t-il, en campant solidement ses deux mains sur ses genoux, les coudes bien écartés, causons de nos petites affaires... »

Et ils causèrent de leurs petites affaires.



## XXII

Promenade au grand air. — Distribution de cadeaux. — Une fâcheuse interruption.

Au bout d'une demi-heure, le tonnelier donna quelques signes d'inquiétude et commença à s'agiter sur sa chaise.

Sa femme s'en aperçut, et, posant sa main sur le bras de son oncle, lui dit: « André a de la besogne pressée, avec votre permission, mon oncle...

— La besogne avant tout, répondit l'oncle en allongeant une bonne tape sur l'épaule de son neveu. File sans cérémonie, mon garçon, et toi aussi, ma petite, tu dois avoir quelque chose à faire. Je ne veux pas vous gêner. D'ailleurs je ne serai pas fâché de faire prendre l'air à mon contentement, car j'ai comme des picotements....

— Dans les oreilles? lui demanda malicieusement sa nièce.

— Justement c'est le seul endroit où je n'en aie pas, mauvaise langue. Ça me court tout du long des bras et des jambes, et j'ai comme un poids qui m'étouffe. Je vais emporter ma pipe et faire une bonne promenade sur la grand'route. Je reviendrai tout calme et tout raisonnable. »

Il mit aussitôt son projet à exécution, et s'en alla tout le long de la grand'route, promenant des regards satisfaits sur les champs, sur les arbres, sur les maisonnettes, et jusque sur la poussière du chemin.

Quand il eut respiré l'air des champs à pleins poumons, et qu'il fut soulagé de son oppression, il tira sa pipe de sa poche, la bourra nonchalamment et se mit en devoir de l'allumer. Mais il faisait un petit vent d'est qui éteignait brusquement les allumettes, une à une. Voyez pourtant ce que c'est que de porter en soi un grand contentement! Cela amusait M. Pichon de voir le vent lui souffler ses allumettes.

A la fin, il avisa un de ces terriers que se creusent les cantonniers, au revers des fossés, pour se mettre à l'abri de la pluie. C'est à peine si un homme ordinaire peut s'y introduire en rampant, M. Pichon, qui n'était point un homme ordinaire, du moins quant au volume, s'introduisit dans le terrier pour y allumer sa pipe. Il avait les genoux dans la poitrine, sa respiration était haletante et ses tempes battaient avec force. Eh bien! cela l'amusait d'être si mal à son aise pour allumer sa pipe, et il souriait. On peut bien dire que c'était un sourire de satisfaction intime, car nul mortel n'eut jamais connaissance de ce sourire.

« Me voilà propre! se dit-il en s'examinant au sortir de la tannière, mais n'importe, ma pipe est allumée. »

Le vent d'est emportait au loin les bouffées de tabac et les étirait comme des rubans. M. Pichon suivait les rubans, du meilleur regard de son bon œil, et s'intéressait véritablement à leur sort.

« Déjà finie! s'écria-t-il quand la pipe fut achevé; ce n'est pas étonnant, le vent en a fumé la moitié! »

Alors, de haut en bas, il considéra sa personne qui présentait un aspect passablement terreux; tout en marchant, il donnait sans se presser de bonnes tapes ou de simples pichenettes, pour faire tomber la terre qui s'était attachée à ses vêtements. Cela encore l'amusait. Tout est amusement pour un collégien en vacances, et, pour le moment, M. Pichon était un véritable écolier en vacances.

Ayant vu un paysan qui travaillait dans une vigne, l'échine pliée en deux, M. Pichon franchit le fossé pour aller voir quelle façon on donnait à la vigne dans ce pays-là, car il avait formé le projet d'acheter une petite vigne sur le côteau, et d'y faire bâtir un vide-bouteilles, pour y aller passer le dimanche avec les siens. Le paysan se tint d'abord sur la défensive et ne répondit que par monosyllabes; mais M. Pichon lui ayant raconté son histoire personnelle (sans rien dire de son neveu de peur de lui faire perdre une pratique en annonçant son départ), le paysan vit qu'il n'avait

pas affaire à un *Monsieur* et lui donna gratis une bonne petite leçon de viticulture.

Quand M. Pichon quitta le paysan, il songea au retour, et commença à revenir sur ses pas. Un peu avant Saumur, il fut croisé par une patache qui cahotait trois paysans. Le conducteur, un jeune homme blond, couvert de taches de rousseur, fouettait ses haridelles à tour de bras et ne ménageait pas les jurons.

M. Pichon éprouva ce bien-être égoïste que l'on éprouve à voir les autres travailler et prendre de la peine, quand on est soi-même de loisir et sans l'ombre d'un souci.

« Trime, rousseau, trime ! » dit-il mentalement à l'homme aux taches de rousseur : me voilà bourgeois pour un mois, ensuite encore un peu de service, ensuite la liberté. »

Plus il approchait du faubourg, plus son cœur battait d'allégresse à l'idée de toutes les joies qui l'attendaient au foyer de « ses enfants ».

Comme il passait devant une pauvre maison toute déjetée et toute noire, il vit un marmot à demi nu qui traînait dans la poussière les débris d'un cheval de carton.

Cette vue éveilla en lui un souvenir, et brusquement il se frappa le front : « Décidément, pensa-t-il, je baisse et je perds la mémoire. Aimée, en déballant ma malle, a tout rangé dans l'armoire et dans la commode, et j'ai oublié de donner les joujoux aux enfants. »



M. Pichon lui raconta son histoire. (P. 164, col. 2.)

Au lieu d'aller entendre le bruit du maillet, comme il se l'était bien promis, il monta précipitamment à sa chambre et chercha le paquet. Comme tout était en bon ordre, il n'eut pas de peine à le retrouver. En un tour de main, il coupa la ficelle et déplia le papier, et étala les joujoux côte à côte sur son lit. Le spectacle était si magnifique et si somptueux qu'il ne put retenir un sourire de satisfaction.

Ensuite il descendit à pas de loup dans la salle d'en bas, et trouva sa nièce en train de faire la quatrième toilette du nourrisson. Pour le moment, le nourrisson n'avait pour tout vêtement qu'une petite brassière bien blanche et bien repassée.

« Vous arrivez bien, dit la jeune mère avec orgueil, regardez-moi ces petites jambes-là, et ces petits bras.

— Le fait est, dit l'oncle avec une admiration sincère, que voilà un petit jeune homme bien dodu et bien appétissant ! » On aurait juré à l'entendre qu'il parlait d'une belle volaille, mais il n'y mettait point de malice.

La preuve qu'il n'entendait établir aucune comparaison blessante, c'est qu'il déposa deux gros baisers sur les petits mollets roses ; or, est-il jamais venu à l'idée de personne de déposer des baisers, gros ou petits, sur les pattes d'une poularde ou sur les ergots d'un poulet de grain ?

Le parrain, qui avait hâte, et pour cause, de voir terminer la toilette de son filleul, dit d'un ton insi-

nuant : « Ne crains-tu pas qu'il ne prenne froid ? Tu vas l'habiller, j'espère.

— Pas avant de vous montrer ce qu'il sait faire. »

Alors elle assit le poupon sur ses genoux. Le poupon de ses deux petites mains saisit son pied gauche et le porta à sa bouche avec une facilité merveilleuse.

« Je ne me charge pas d'en faire autant, » s'écria le corpulent conducteur, et il ajouta :

« Maintenant, habille-le. »

La jeune mère leva la tête et lui demanda finement : « Est-ce que vous avez quelque chose à me demander ?

— Tu devines donc tout ? reprit-il en rougissant un peu. Eh bien ! oui, j'ai besoin que tu viennes voir quelque chose là-haut, dans ma chambre. »

Sans dire un mot, elle escamota le poupon comme une muscade, le posant sur le ventre, puis sur le dos, puis sur le ventre encore, l'enveloppant de bandelettes comme une momie, et l'enroulant dans des langes dont l'oncle Pichon ne voyait jamais ni le commencement ni la fin, tant elle allait vite à la besogne. Le poupon se laissait faire sans rien dire, sachant par expérience que tout est bien qui finit bien.

« Voilà ! » dit la ménagère à l'oncle Pichon émerveillé. Puis se levant de sa chaise, et faisant passer le poupon sur son bras gauche par un mouvement rapide, elle ajouta : « Je suis prête à vous suivre. »

« Mais mon oncle, c'est de la folie ! s'écria-t-elle en voyant le grand déballage de joujoux.

— Tu trouves ? demanda l'oncle avec une bonhomie narquoise.

— C'est trop beau pour eux.

— Que non ! » reprit l'oncle en faisant le gros dos d'un air modeste.

Il se méprenait sur le sens des paroles de sa nièce. Il croyait qu'elle s'émerveillait de sa prodigalité, et il faisait le modeste. Mais la sage ménagère trouvait que c'étaient là des joujoux d'enfants riches, dangereux pour des enfants pauvres. Oui, dangereux ! comme tout objet qui peut faire naître dans l'âme d'un enfant des sentiments de vanité, d'orgueil, pendant qu'il le possède ; et d'amer désappointement dès qu'il ne le possède plus, et n'a aucun espoir de jamais posséder rien de pareil. Et le mal que peuvent faire des jouets trop riches ne se borne pas à une seule âme. Ils provoquent des comparaisons fâcheuses dans l'âme des petits camarades, et peuvent faire germer l'envie, la jalousie et la haine.

Voilà à quoi pensait la sage ménagère en regardant les joujoux.

« Se douterait-elle qu'ils n'ont pas été achetés pour ses enfants ? Elle est si fine ! » Cette réflexion fit passer un frisson dans le dos du coupable.

Mais Mme Pichon prit bien vite son parti ; et si une ombre légère passa sur son front, cette ombre fut bien vite dissipée.

L'oncle Pichon avait cru bien faire, et, en toutes choses, il ne faut voir que l'intention.

« Vont-ils être heureux ! » s'écria-t-elle avec un sourire aussi aimable que si elle eût été réellement charmée jusqu'au fond de l'âme.

L'oncle respira et dit : « Je n'entends rien à toutes ces machines-là, je voulais te demander de faire le partage. »

Elle fit le partage séance tenante, avec beaucoup d'équité.

« Mais tu ne fais que trois parts, s'écria tout à coup l'oncle Pichon.

— Sans doute, une pour Michel, une pour Jacques et une pour ce gros-là. Et elle profita de l'occasion pour administrer un bon baiser à ce gros-là qui mâchonnait en ce moment une poupée de caoutchouc.

— Et André, ma fille, tu l'oublies donc ?

— André a presque quatorze ans ; il travaille comme un homme, et je suis sûre que les joujoux ne l'amusent plus.

— Alors, il n'aura donc rien ?

— Soyez tranquille, il ne sera pas jaloux.

— Oui, mais moi je n'entends pas cela. Dis-moi tout de suite ce qui peut lui plaire, et j'irai l'acheter. »

Après bien des débats et des controverses, la mère d'André avoua que l'objet de l'ambition de son fils aîné était « un couteau à plusieurs lames, avec un manche en corne de cerf, mais sérieusement.... »

L'oncle Pichon n'attendit pas la fin de la phrase, dévala l'escalier comme une avalanche, et se précipita vers le centre de la ville. Les passants se retournaient, surpris de son agilité.

Il fut de retour avant l'arrivée des écoliers, portant, dans sa poche de côté, une sorte de yatagan à lame circonflexe, très difficile à ouvrir, encore plus difficile à fermer. La lame circonflexe, par bonheur, était flanquée d'une demi-douzaine d'autres lames, depuis la lame du couteau ordinaire, jusqu'à la fine lame du canif.

Le partage eut lieu aussitôt que le prix de sagesse et la voix enrouée rentrèrent de l'école. Il arriva ce jour-là ce qui n'arrive pas souvent dans les partages : chacun fut content de son lot, et l'oncle Pichon, malgré sa résistance, fut l'objet d'une véritable ovation.

Les jours se suivaient et se ressemblaient, ce qui prouve que les proverbes n'ont pas toujours raison. L'oncle Pichon commençait à prendre des habitudes ; il voisinait un peu ; il avait renoué connaissance avec Mahut, il avait même adouci l'aigreur naturelle du caractère de Mme Mahut en caressant son petit enfant, et en lui donnant une consultation pour la maladie d'yeux de son chat.

Le matin du sixième jour, il se réveilla frais et dispos, en humeur de mettre cette journée-là à profit comme les précédentes.

Quelqu'un ayant frappé à sa porte, il s'enveloppa jusqu'au menton dans ses couvertures, et cria : « Entrez... »

Le prix de sagesse entra, tenant à la main une lettre que le facteur venait d'apporter.

« Merci, mon garçon, » dit l'oncle en prenant la lettre d'un air inquiet.



Quand il descendit pour la soupe, il tenait la lettre à la main, et il avait l'air abattu.

« Ma chère, dit-il à sa nièce, c'était trop beau, cela ne pouvait durer! On me rappelle à Tours, mon suppléant a fait des sottises, il a déplu aux voyageurs, il faut que j'aille reprendre mon service, jusqu'à ce que j'aie déniché un autre suppléant.

— Mais vous reviendrez, n'est-ce pas? lui dit sa nièce en lui prenant la main.

— Je reviendrai certainement, répondit-il en essayant de sourire, et même je prolongerai mon congé d'autant de jours que j'en aurai perdus, mais cela me fait quelque chose de vous quitter si vite, que je ne boive jamais un verre de bon vin si cela ne me fait pas quelque chose! »

Pauvre bonhomme! il n'avait pas besoin de le dire, cela se voyait facilement.

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# LES BÈGUES

On raconte que certain auteur avait sollicité et obtenu d'un directeur de théâtre une audition pour un drame dont il s'était rendu coupable. Au jour convenu, l'auteur vint lire sa pièce. Le directeur, enfoncé dans un énorme fauteuil, les yeux à demi fermés, écoutait avec la plus grande attention. Quand la lecture fut terminée :

« Bravo, dit-il; quelle idée originale et vraiment neuve vous avez eue de faire bégayer tous vos personnages!

— Mais, reprit l'auteur décontenancé, vous vous trompez, monsieur; ce ne sont pas les personnages, c'est moi qui bé... bé... bégaie.

— Alors, monsieur, je refuse la pièce; il n'y avait que cette idée qui fût bonne dans votre ouvrage. »

On écrirait tout un volume avec les anecdotes auxquelles a donné lieu ce singulier défaut de prononciation qu'on appelle le bégaiement et qui est bien plus commun qu'on ne pense.

Parmi les bègues célèbres, il faut mentionner le roi Louis XIII. Un jour que le roi était à la chasse au faucon, il s'adressa au maréchal de Thoiras qui bégayait aussi et lui demanda où était l'oi... l'oi... l'oiseau. Thoiras répondit aussitôt :

« Si... sire, le voi... voi... voici. » Le roi, s'imaginant que le maréchal voulait le contrefaire, entra en colère et le frappa d'un gant qu'il tenait à la main. Un courtisan osa dire au roi :

« Votre Majesté ignore-t-elle que M. de Thoiras a le malheur d'être bègue?

— En ce cas, dit le roi, j'ai tort et très grand tort; je dois tout réparer. » De ce moment il se piqua toujours de favoriser Thoiras, et ce désagrément contribua autant que son mérite à son avancement.

Les historiens nous assurent qu'Ésope, Aristote, Démosthènes, Virgile... étaient bègues. Sans chercher à vérifier cette assertion pour tous les grands hommes dont il s'agit, nous pouvons du moins tirer cette conclusion que l'infirmité dont ils auraient été atteints n'a influé en rien sur leur intelligence. Quelques auteurs ont même prétendu que les bègues devaient avoir une intelligence remarquable, leur défaut de parole provenant d'un afflux d'idées qu'ils ne peuvent exprimer assez vite. Cette opinion est loin d'être admise; ce que l'on peut dire, c'est que le bégaiement n'a aucune action fâcheuse sur le développement intellectuel des bègues.

Le nombre des bègues est relativement considérable. On peut dire que chaque année les conseils de revision, en France, refusent près de mille jeunes gens atteints de cette infirmité. Nous empruntons quelques renseignements statistiques à un très intéressant rapport de M. Chervin.

Il y a beaucoup plus de bègues dans le Midi de la France que dans le Nord; cela tient probablement à l'animation plus grande des méridionaux en parlant. Un fait curieux : les hommes sont beaucoup plus sujets à bégayer que les femmes.

M. Chervin explique le fait ainsi. « Les petits garçons, dit-il, sont plus exposés aux peurs, aux chutes, à tous les accidents qui peuvent amener des émotions vives, que les petites filles qui passent leurs journées tranquillement à la maison. »

En revanche, les jeunes filles sont plus sujettes à certains défauts de parole et par exemple au zézaiement. « La fillette qui, sous l'œil maternel, joue avec sa poupée, remplace souvent dans certains mots la consonne douce par la consonne forte correspondante; elle dit par exemple, *seval* pour cheval, *zenou*, pour genou..... Or, cette prononciation, qui ajoute quelque chose d'enfantin au gracieux babil de la jeune fille, est rarement corrigée par la mère qui, trop souvent, au contraire, l'encourage en l'imitant elle-même. » L'habitude une fois prise, il est difficile, sinon impossible, de la faire perdre.

Le bégayement n'est pas une maladie, mais un vice de la parole. On le guérit, non par des médicaments destinés à agir sur l'organe vocal, mais en adoptant des méthodes rationnelles d'articulation. Rien n'est plus pénible que d'entendre parler une personne atteinte de cette infirmité; on souffre pour elle de son embarras, et l'on voudrait l'aider à achever sa phrase.

Vous avez tous certainement eu quelques bègues parmi vos amis. Vous avez pu remarquer que cer-



taines lettres, par exemple les consonnes *g*, *k*, *l*, *r* paraissent pour eux plus difficiles à prononcer que d'autres. Mais, chose bizarre, le bégaiement disparaît quand le bègue chante, quand il récite des vers, ou bien quand il est sous l'influence de la colère.

Dans mille circonstances, d'ailleurs, l'infirmité devient plus ou moins intense. Ainsi, on prétend, sans que le fait soit prouvé, que les bègues ressentent une difficulté plus grande quand le temps va changer, quand l'atmosphère est chargée d'électricité, quand le baromètre baisse...

Le moral joue en effet un grand rôle dans cette affection comme dans beaucoup d'autres ; certains bègues, qui s'expriment facilement avec des amis, recommencent à bégayer en présence de personnes étrangères, ou s'arrêtent au moment de prononcer un mot qui les a déjà embarrassés...

Le bégaiement ne se contracte que durant l'enfance. On peut dire qu'après sa douzième année, un enfant n'est guère susceptible de devenir bègue.

D'une façon générale, on peut dire que cette infirmité est le résultat d'une émotion violente quelconque. Voici quelques faits, empruntés au rapport dont nous avons parlé, qui le démontreront suffisamment.

Un enfant de quatre ans, en se penchant à la fenêtre pour voir courir un chat sur une gouttière, perd l'équilibre et tombe d'un premier étage. On le relève légèrement meurtri, mais il lui est absolument impossible de parler sur le moment, tant le saisissement a été grand. Le lendemain, la parole lui revient, mais... il bégaye.

Une fillette qui avait commis quelques peccadilles est enfermée dans un cabinet noir, et son père, dans l'intention de rendre la leçon plus profitable, grossit sa voix et lui annonce que le croquemitaine va venir la chercher. La fillette pousse des cris, le père fait la sourde oreille, et, lorsqu'il pense que la punition a assez duré, il fait sortir l'enfant qui, pâle et défigurée par la frayeur qu'elle avait éprouvée, se jette à ses pieds en lui demandant *papapapardon*. Elle était bègue.

On peut encore devenir bègue par imitation, ainsi que le montre l'anecdote suivante :

Un paresseux, voyant que les instants de son professeur sont comptés, s'avise un jour d'hésiter dans la récitation de ses leçons qu'il n'a pas apprises du reste. Le professeur, qui ne peut employer tout son temps à faire réciter un seul enfant, le fait asseoir. Toutes les fois qu'on l'interroge, le petit paresseux feint de bégayer, si bien qu'au bout de fort peu de temps cette habitude est devenue pour lui absolument naturelle.

On a dit, sans raison, que le bégaiement était une maladie héréditaire, c'est-à-dire qu'elle se transmettait des parents aux enfants : ce qui est vrai, c'est que les enfants ont pu contracter cette infirmité par la manière même dont on leur apprenait à parler et non pas parce que le mal était en eux.

Et maintenant, pour conclure, est-il possible de guérir le bégaiement ? Oui, sans aucun doute, et les méthodes pas plus que les maîtres ne font défaut. Des essais ont été faits dans ces dernières années dans les écoles communales de Paris sous la direction de professeurs très distingués, MM. Colombat et Chervin ; on a obtenu d'excellents résultats.

A. Mendlé.

# LA MAISON DE KASPERL

Les parents, les amis, les voisins de Kasperl trouvaient qu'il avait bien de la chance, parce qu'il avait prospéré en ne ménageant point ses bras. Lui, il disait avec reconnaissance : « Le bon Dieu a béni mon travail. »

Avec un seul billet de loterie, si le gros lot vous échoit, voilà qui s'appelle de la « chance », mais quand, à force de travail, on parvient à élever ses enfants, cela peut-il se qualifier de la même façon ?

Kasperl était un garçon qui avait pour tout bien, à son début dans la vie, son honnêteté et ses bras, mais ces bras étaient solidement attachés à ses épaules, et forts et nerveux et adroits ; c'étaient de fameux outils.

Roschen était une jeune fille qui avait pour tout bien son honnêteté, sa jolie figure et puis... rien. Kasperl l'épousa. Cette fois parents, amis, voisins ne crièrent pas : « Qu'il a de la chance, Kasperl, qu'il a de la chance ! » Au contraire, on trouva que c'était un grand nigaud de se mettre dans la misère en commençant. Il laissa dire, ayant confiance.

Le ménage Kasperl prospéra, et voici comment tout d'abord : une petite Margredel vint au monde, un petit Wilhelm suivit, puis une Rosalie, puis un Simon, puis une Catherine, puis un Karl. Après Karl on peut mettre un point, et dire : c'est tout.

Depuis le premier jusqu'au dernier, c'étaient de beaux enfants, qui faisaient vraiment honneur à Kasperl et à Roschen.

Kasperl était heureux d'avoir de bons bras pour nourrir tout ce monde. Heureusement l'ouvrage ne lui manquait pas ; c'était le meilleur ouvrier charpentier du pays.

A force de travail et d'économie, il avait pu se bâtir une petite maison, se fabriquer quelques meubles, et s'acheter un lopin de terre, où les choux venaient à plaisir.

C'est alors que les parents, les amis, les voisins, voyant cette fortune extraordinaire, se mirent à répéter sur différents tons : « Kasperl a bien de la chance ; qu'il a de la chance, Kasperl ! » absolument comme si sa maison était sortie de terre toute meublée.

Le brave ouvrier était fier et courageux ; il n'aimait pas à se plaindre. Aux jours difficiles des débuts de son ménage, il n'était pas allé conter ses privations aux voisins, et lorsque le poids d'une trop longue





La guerre avait fait son œuvre. (P. 170, col. 1.)

journée de travail pesait sur ses épaules, que ses bras étaient endoloris, il ne s'en vantait pas non plus. Aussi croyait-on que les alouettes lui tombaient du ciel toutes rôties. En ce monde, il faut toujours battre de la grosse caisse, et publier ses mérites à son de trompe, pour que les gens les aperçoivent. On les assourdit souvent pour rien.

On ne peut se figurer comme Kasperl aimait sa maison. Il la considérait avec attendrissement, et la trouvait plus à son gré que les châteaux des environs, quoique grossièrement construite. Elle lui disait tant de choses!

S'il rentrait fatigué de sa journée, du plus loin qu'il apercevait son toit, les jambes lui revenaient. La maison lui chantait une chanson, elle lui disait

« Sous mon toit, bâti par tes mains, Kasperl, s'abrite une belle et heureuse famille qui t'attend.

« Autour de la table, taillée par tes mains, Kasperl, se réunit une belle et heureuse famille qui t'attend.

« Sous mon toit, bâti par tes mains, Kasperl, après la rude journée, tu vas prendre un bienfaisant repos.

Et Kasperl, pressant le pas, se hâtait vers ce toit qui l'appelait avec tant de douceur et de force.

Avait-il de la chance, Kasperl! Et encore il s'était mis de côté quelques sous pour les mauvais jours. Les mauvais jours sont pour l'ouvrier la maladie, le manque d'ouvrage; Kasperl n'attendait pas ceux qui vinrent. La guerre avec ses destructions de toutes sortes, fléau qui fauche les hommes, détruit les moissons, renverse les toits, même ceux qui chantent de douces chansons, éclata tout à coup, et l'ennemi envahit rapidement la France.

On se battit dans les rues du village de Kasperl. Les maisons furent criblées de mitraille, les vergers saccagés, les récoltes flambèrent dans les granges.

Kasperl s'était réfugié dans les champs avec sa famille, en emportant sur ses épaules le berceau de son dernier-né.

Le bruit de la fusillade allumait des éclairs dans les yeux de Kasperl; la mère, comprenant ce qui s'agitait dans son âme, avait dit aux enfants: « Entourez bien votre père. » Et ils se pressaient contre lui, et ils s'attachaient à ses bras, à ses genoux, et faisaient, pour ainsi dire, partie de lui-même.

A l'horizon, la rougeur du ciel disait assez que le village était en feu.

« A cette heure, mes enfants n'ont plus d'abri », pensait Kasperl, et, le Français l'emportant sur le père: « Si seulement nous étions vainqueurs à ce prix! »

Lorsque l'ennemi se fut éloigné, toute la famille revint au village. Le père marchait fiévreusement en avant. Il avait hâte de connaître toute l'étendue de son malheur. Sa maison était encore debout, mais c'était une masure prête à s'effondrer, elle prenait jour de toutes parts. En moins d'une heure, la guerre avait fait son œuvre de destruction.

Au dedans, un désordre affreux; les meubles brisés, hachés, jonchaient la terre. Hélas! la grande table si solide, si bien ajustée, qui réunissait toute la famille aux heures des repas, n'était plus que débris! Kasperl eut une larme dans les yeux. Roschen sanglotait en découvrant à chaque pas de nouveaux débris.

Le jardin était complètement dévasté, la terre était piétinée et dure comme le sol de l'aire où les fléaux battent les moissons.

La pauvre famille n'avait sauvé du désastre que le berceau de Karl, et celui-ci, dans la chambre délabrée, frais et reposé, tendait les bras à sa mère, en lui riant comme aux jours heureux.

Margredel, l'aînée de la famille, qui commençait à comprendre les choses, pleurait, la tête cachée dans ses mains, sans vouloir regarder un oiseau que Wilhelm avait retrouvé vivant dans sa cage. Il semblait à voir la joie du petit garçon qu'il eût découvert un trésor!

Le gros Simon, harassé de fatigue, dormait appuyé contre sa mère, seul oreiller qui restât aux enfants.

Rosalie admirait les gentillesses de Karl à son réveil avec un air de petite maman.

Catherine, l'avant-dernière, haute comme une botte, debout devant son père, essayait d'attirer son attention, mais en vain.

Le père, au milieu de ces ruines, plongeait dans l'avenir un regard sombre.

Ses bras lui restaient, et ils étaient encore solides; avec le temps, il pouvait rebâtir sa maison, refaire des meubles, mais lui, l'homme courageux, ne se sentait point remonté par cette pensée. C'était pour lui comme un rêve qui ne doit pas se réaliser.

Le soir, toute la famille se retira dans le coin le moins délabré pour passer la nuit; Kasperl avait essayé de fermer les blessures les plus béantes de son toit. Au milieu des décombres, les enfants trouvèrent le sommeil, mais il fut impossible au père de fermer l'œil.

La guerre avait taillé de l'ouvrage aux ouvriers dans le village. Tous ceux qui avaient de l'argent se hâtèrent de faire relever ou réparer leurs demeures.

Kasperl travaillait aux maisons des autres, et ne touchait pas à la sienne.

Et Roschen, impatiente, lui disait:

« Tu ne songes pas, Kasperl, à refaire la maison!

— Non, Roschen. Vois-tu, je ne puis m'y mettre tant que l'ennemi est en France; je croirais travailler pour le roi de Prusse. En ce moment je n'ai pas de cœur à l'ouvrage. Après la guerre! »

Un jour, on apprit que la *paix* était signée, puisque c'est ainsi qu'on appelle de douloureux traités, qui sont loin d'apporter la paix aux peuples.

En apprenant les conditions du traité, Kasperl versa des larmes brûlantes, car il était fier d'appartenir à la France.

Quelque temps après, sa femme lui rappela sa promesse.

« Eh bien, Kasperl, maintenant que la guerre est finie, tu vas réparer la maison, n'est-ce pas?

— Oui, » répondit brièvement Kasperl.

Il se mit en effet à l'ouvrage, mais il avait perdu ses



bons bras, et travaillait avec mollesse. Il posait une pierre par ci, une pierre par là ; au train dont il allait, les réparations auraient bien duré vingt ans. Ah ! ce n'était plus comme au temps où il bâtissait, la chanson aux lèvres, l'espérance au cœur.

Et les enfants, intimidés par son air morne, n'osaient se réjouir tout haut de voir fermer les blessures de la maison tant aimée. On en parlait tout bas avec la mère.

Celle-ci voyait ce qu'il en était, et ne fut pas surprise le jour où Kasperl lui dit :

« Roschen, la maison n'avance pas, et je vois bien que je fais du mauvais ouvrage. Je ne suis pas plus gai que si je bâtissais notre tombeau à tous. A chaque pierre que je pose, je me dis : « Voilà qui me sépare pour toujours de la France, moi et mes enfants. » Aussi tu comprends pourquoi ma main est si lourde ? Faisons un sacrifice, Roschen ; avec nos quelques sous d'économie allons chercher du travail en France. Tu pleures, ma pauvre femme... Il nous sera bien dur d'abandonner notre lopin de terre, mais pense donc quelle serait notre douleur si nous voyons un jour nos trois garçons porter les armes contre la France. »

Roschen essuya ses yeux, et dit simplement :

« Nous partirons, Kasperl ! »

Ils partirent, et vinrent à Paris. Son titre d'Alsacien fit bien accueillir Kasperl et lui procura facilement de l'ouvrage.

Le changement de vie fut complet pour la famille : habitudes nouvelles, chambres étroites, étage élevé, toutes choses pénibles pour les habitants du village.

Si parfois Roschen et Kasperl songent avec une tristesse amère à la maison d'Alsace, au morceau de terre où les choux venaient à plaisir, ils se consolent en pensant que par le sacrifice ils ont gardé à leur pays trois bons Français.

Louise Mussat.

# DEUX PERROQUETS

Voici une petite scène de la Vie privée des Animaux dont j'ai été témoin :

Je passais rue de la Ferme-des-Mathurins, l'ancien quartier-général des marchands d'oiseaux.

Dans une cage assez spacieuse étaient deux perroquets : l'un, vieux et pelé ; l'autre, jeune et brillant comme une émeraude.

Pendant que je les observais, on vint leur apporter des graines.

Le vieux perroquet s'approcha de la mangeoire, fit tranquillement son repas, et quand il fut bien repu, il retourna sur son perchoir.

Le jeune l'avait regardé faire dans une attitude pleine de désir et de mélancolie, et je m'étonnais de ne pas le voir manger.

Le vieux camarade avait le dos tourné et digérait. Enfin, il s'approche lentement de la mangeoire par une évolution savante ; les graines sont à portée de son bec, il allonge le cou ; mais au moment précis où il allait saisir un grain de chènevis, l'autre se retourne soudain, et lui décoche un forminable coup de bec sur la tête.

Ce manège se renouvela cinq ou six fois de la même manière.

De guerre las et à moitié assommé, le jeune perroquet s'en alla se blottir, le ventre creux, dans un coin de la cage.

Quelques instants s'écoulèrent.

Le despote descendit de son perchoir, majestueux et grave, prit une graine dans son bec et la présenta à l'esclave, pour lui faire bien comprendre qu'il ne devait pas manger sans sa permission.

On pourrait tirer de cette petite histoire une grande théorie philosophique.

Charles Joliet.

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS[1]

## VI

Cependant M. Dorseuil avait racolé quelques soldats, à l'aide desquels il étendait des draps mouillés sur le toit ; du haut de la maison, on apercevait la garde impériale versant de l'eau sur les remparts du Kremlin, et luttant contre l'incendie qui menaçait de dévorer le vieux palais des czars. Dans les rues défilait encore le cortège de l'Empereur, allant prendre possession du château de Petrowskoié ; quelques escouades se portaient courageusement au secours des hôpitaux regorgeant de blessés russes ; à leur tête M. Dorseuil reconnut le chirurgien Larrey ; de son poste d'observation, il apercevait en même temps des militaires qui se glissaient à l'ombre des maisons enflammées, risquant leur vie par avarice ou par convoitise, s'élançant au milieu de l'incendie, non pour arracher des vies à la mort, mais pour conquérir de l'or, des bijoux, des objets précieux. La plus vile populace se mêlait aux soldats dans cette recherche avide. La foule grossissait à chaque instant dans les rues étroites de la ville de terre. Le quartier des palais était presque entièrement abandonné aux flammes et au pillage. La solitude et le silence n'étaient troublés que par le sifflement du feu et le bruit des murailles qui s'écroulaient.

Ce fut à grand'peine que son père et son mari empêchèrent Mme de Gassac de remplir sa maison des pauvres gens qui couraient devant sa porte affolés par le désespoir. La prudence ne s'opposa cependant pas à ce qu'elle recueillît quelques petits enfants séparés de leurs mères dans la fuite, foulés aux pieds par les

1. Suite. — Voy. pages 91, 107, 123, 139 et 155.



passants, et qui eussent infailliblement péri sans secours si elle ne s'était pas précipitée au milieu du flot humain, emportant l'un après l'autre les pauvres innocents. Elle avait à peine achevé de les installer dans une grande chambre du rez-de-chaussée, aidée par quelques soldats au service de son mari, lorsque le vent, qui apportait autour d'eux les étincelles de l'incendie, changea tout à coup de direction, puis tomba complétement.

« Vous voyez bien que Dieu a pitié de ces pauvres petits, mon père, dit-elle en regardant M. Dorseuil, qui venait d'entrer dans son dortoir improvisé; il ne les a pas sauvés dans la rue pour les faire brûler dans la maison. »

C'était ce que M. de Gassac avait représenté à sa femme pour l'empêcher de donner asile à tous les fugitifs. M. Dorseuil souriait en voyant un soldat occupé à préparer la bouillie pour les petits abandonnés.

« Désiré est de notre pays, mon père, dit la eune femme; il sait bien faire la bouillie normande...

— Pour des enfants russes », et M. Dorseuil riait tout à fait.

« Oh! tous les enfants aiment la soupe », et Mathilde serrait dans ses bras deux petites filles, à peine arrachées au sein de leur mère. M. Dorseuil se détourna en soupirant; il avait vu des larmes dans les yeux de sa fille. Comme elle, il regrettait toujours l'enfant qui n'avait ouvert les yeux à la lumière de la terre que pour les refermer aussitôt.



La femme russe se traîna à genoux. (P. 174, col. 1.)

Le vent était tombé en effet, et la pluie l'avait remplacé, luttant contre l'incendie plus efficacement que tous les efforts humains. Peu à peu les flammes s'éteignirent, laissant derrière elles des brasiers encore ardents sous les cendres et les décombres; les tourbillons de fumée et de poussière s'élevèrent moins haut dans les airs; les ruines apparurent, se dégageant sous les eaux du ciel et s'ébranlant subitement, parfois au moment même où les maraudeurs fouillaient dans leurs profondeurs à la recherche du butin. Plus d'un soldat manqua le soir à l'appel, qui avait été enseveli sous les murailles ou dans les caves des maisons incendiées. Cependant les cantonnements se remplissaient des dépouilles russes, et les soldats cachaient sous leurs uniformes des joyaux ou de l'argent, fruit de leur pillage. Les juifs avaient reparu, et ils achetaient à vil prix les riches vêtements, les belles fourrures; les soldats du lieutenant-colonel de Gassac lui avaient apporté une magnifique pelisse enlevée dans un palais désert. L'indignation de Mathilde était si grande qu'elle ne pouvait parler quand elle aperçut dans sa maison les débris d'une splendeur détruite. Elle fit un signe au planton; le soldat sortit sans rien dire, emportant le beau manteau qu'il avait soigneusement réservé à son officier. M. de Gassac regrettait un peu la pelisse.

« Je la lui avais payée, Mathilde, dit-il d'un ton de reproche.

— Je pense bien », et la jeune femme se contenait avec peine; « mais qui est-ce qui l'avait payée à celui qui l'avait laissée dans sa maison? »

M. de Gassac ne répondit pas, mais le lendemain, retrouvant la fourrure entre les mains d'un juif, il l'acheta plus cher qu'il ne l'eût payée à son ordonnance.

« Nous aurons bientôt besoin de toutes les chaleurs naturelles ou factices dont nous pourrons disposer, » dit-il à sa femme, qui se détourna sans rien dire. Elle passait sa vie à soigner les enfants qu'elle avait arrachés à la mort. Déjà plusieurs mères étaient venues réclamer ceux qu'elles cherchaient depuis le jour où les flammes avaient éclaté. Peu à peu le dortoir se dégarnissait; Désiré ne faisait plus de soupe; M$^{me}$ de Gassac avait appris son art, et elle nourrissait elle-même l'unique enfant qui restait encore abandonnée.

« Je t'emmènerai avec moi en France, si personne ne te réclame, » disait tout bas la jeune femme, embrassant la petite fille, qui commençait à lui sourire.

L'Empereur était rentré dans Moscou aussitôt que l'incendie avait cessé; sa présence avait ramené l'ordre; le scandale du pillage avait diminué; les pauvres, privés de tout asile, avaient été recueillis dans des baraques élevées à la hâte; des propositions pacifiques, d'abord indirectes, puis personnelles, et adressées au czar Alexandre, témoignaient du désir qu'éprouvait Napoléon de conclure la paix qu'il avait constamment attachée à la possession de Moscou, mais nulle réponse ne venait des Russes; les ouvertures transmises par le général Kutuzof à l'empereur Alexandre avaient été repoussées avec hauteur :

« Toutes les notions que vous avez reçues de moi, écrivait le Czar, toutes les déterminations consignées dans les ordres qui vous ont été adressés par moi, tout doit vous convaincre que ma détermination est irrévocable, et que dans ce moment aucune proposition de l'ennemi ne pourrait m'engager à terminer la guerre et à manquer par là au devoir sacré de venger la patrie outragée. »

La conviction de l'implacable inimitié qui couvait autour d'eux dans tous les cœurs commençait à gagner les soldats français eux-mêmes ; les ruines fumantes de Moscou le leur disaient bien haut, comme le comte Rostopchine l'avait écrit sur la porte de sa belle maison de campagne de Vsronovo :

« J'ai embelli pendant huit ans cette demeure, et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille. Les habitants de cette terre, au nombre de dix-sept cent vingt, la quittent à votre approche, et moi je mets le feu à ma maison pour qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. Français, je vous abandonne mes deux maisons de Moscou avec un mobilier d'un demi-million de roubles. Ici vous ne trouverez que des cendres. »

« On dit que nous passerons peut-être l'hiver ici, » annonça un jour M. de Gassac à sa femme, qu'il trouva comme à l'ordinaire soignant la petite abandonnée; le comte Daru assure que c'est la seule chose à faire, que nous avons des vivres pour six mois dans les caves de la ville. On a arrêté les pillards pour en faire un exemple, et les provisions doivent toutes être portées à l'intendance; on a ordonné que les fourrageurs sortissent de la ville pour récolter du foin et de la paille. L'avoine ne manque pas. Les préparatifs commencent. Nous pourrions bien chercher une autre demeure que celle-ci ; s'il faut y passer l'hiver, ce grand jardin sera d'une tristesse morne, et comment faire pour sortir le soir et pour aller dans le monde ? »

Il l'acheta plus cher. (P. 172, col. 2.)

Mathilde se retourna vers son mari ; elle sentait parfois avec une secrète amertume que tout ce qu'elle avait appris depuis trois mois, à force d'inquiétudes et de souffrances, Philippe l'ignorait encore comme elle l'ignorait à son départ de Paris.

« Qu'aurais-je à faire de sorties et de fêtes dans une ville ennemie, occupée par des forces sans cesse menacées ou menaçantes ? dit-elle. D'ailleurs, quoi qu'on puisse dire et même préparer, je ne crois pas que nous restions ici bloqués à la fois par les glaçons et par les Russes. Quel serait le courage qui soutiendrait tant de cœurs déjà tristes, au sein de l'inaction forcée ? Je vous dis que nous repartirons bientôt. Les Russes n'ont pas dit leur dernier mot. »

Trente-sept jours s'étaient écoulés depuis l'entrée à Moscou, et les intentions de l'Empereur restaient encore douteuses, lorsque le canon retentit dans la direction des campements du roi de Naples, à Win-

kowo. Il avait été attaqué par le général Kutuzof. Napoléon donna l'ordre de marcher à l'ennemi. Le maréchal Mortier devait occuper le Kremlin avec une partie de la garde; il avait reçu l'ordre secret de faire sauter la forteresse épargnée par les flammes, s'il se voyait forcé de l'évacuer. L'armée sortait tout entière de Moscou sans que l'ordre d'évacuation définitive eût été donné, mais personne ne se trompait sur la signification de la mesure ordonnée. M. de Gassac avait entassé dans sa voiture des provisions et des fourrures. Sa femme n'avait pas voulu renoncer aux remèdes, au vieux linge, aux préparations médicales.

Le jour du départ était venu. Mathilde, debout avant le jour, habillait à la hâte sa petite Véra M. de Gassac entra dans la chambre; il recula d'un pas en voyant sa femme l'enfant dans les bras; la petite était déjà enveloppée d'un gros manteau :

« Tu n'as pas l'idée d'emmener cette enfant avec nous? demanda-t-il avec un peu d'humeur.

— Et qu'en ferais-je? repartit Mme de Gassac, qui depuis plusieurs jours s'attendait à cette question.

— Je n'en sais rien; tu la remettras à l'hospice des Enfants-Trouvés, aux Orphelins de l'Impératrice-mère, à qui tu voudras! Les établissements charitables sont à peu près les seules demeures debout et intactes dans Moscou. Tu n'as que l'embarras du choix. »

La petite fille regardait sa bienfaitrice, comme si elle comprenait que son sort était en question. Mathilde hésitait, car au fond de son cœur elle sentait la raison des paroles de son mari quand il lui représentait quels embarras elle allait créer pour leur voyage, déjà si difficile; à combien de dangers elle exposait l'enfant qu'elle avait recueillie.

« Et puis on dira que tu as volé un enfant russe pour en faire un jour ta servante, finit par dire M. de Gassac. Celle-là ne pourra jamais renier sa race : elle a le type tartare trop prononcé. »

Mme de Gassac serrait l'enfant contre sa poitrine :

« Mais c'est que Véra m'aime, disait-elle, et moi j'aime Véra! »

Elle parlait encore quand un bruit se fit entendre à la porte; une femme parut entre deux des soldats occupés à charger la voiture, et qui cherchaient en vain à obtenir d'elle quelque réponse. M. de Gassac ouvrait la bouche pour l'interroger quand la petite fille, encore dans les bras de Mathilde, apercevant la nouvelle arrivée, tressaillit de tout son corps, puis, échappant tout à coup aux mains qui la retenaient :

« Mainenka! » s'écria-t-elle, et elle se jeta sur le sein de la pauvre femme, qui lui tendait les bras.

« Voilà la question tranchée, » dit M. de Gassac à demi-voix, et, l'esprit en repos, il sortit de la chambre. Les deux mères, celle qui retrouvait son enfant perdu et celle qui n'avait d'enfant que dans le ciel, restèrent un moment immobiles, regardant Véra, qui rougissait et pâlissait tour à tour dans l'excès de sa joie; enfin, la femme russe se traîna à genoux jusqu'aux pieds de Mathilde, baisant le bas de sa robe, qu'elle portait tour à tour à ses lèvres et à son front, puis, se relevant soudainement, elle commençait à dépouiller la petite fille des vêtements chauds et commodes que Mme de Gassac avait pris plaisir à faire pour elle. Mathilde l'arrêta d'un geste suppliant :

« Je vous en prie, qu'elle n'ait pas froid, » dit-elle.

La mère ne comprenait pas les paroles; elle comprit le regard. Enveloppant de nouveau l'enfant dans son manteau, elle se prosterna encore une fois et sortit sans que Véra eût songé à embrasser celle qui lui avait servi de mère depuis un mois. Mme de Gassac s'approcha de la fenêtre, appuyant son front contre les carreaux et suivant des yeux dans la rue la femme qui emportait son enfant retrouvée, puis essuyant une larme qui coulait lentement de sa joue :

« Peut-être, si nous revenons en France, Dieu me donnera-t-il un autre enfant, pensait-elle. J'avais commencé à croire que celle-là était à moi. »

*A suivre.* Mme DE WITT, née GUIZOT.

# L'ENLÈVEMENT DES NEIGES A PARIS

Nous nous étions réjouis trop tôt! Le mois de décembre 1880 s'était achevé sans que la température fût en rien comparable à celle de décembre 1879; le froid n'avait fait que de rares et courtes apparitions... Nous pensions que l'hiver était fini. Les municipalités, surprises l'an dernier par l'abondance des neiges, avaient pris toutes les précautions possibles : les tombereaux étaient prêts, les travailleurs embauchés. Nous pensions que tout cela serait inutile, et quelques-uns disaient même que l'hiver serait certainement clément puisque tout le monde était sur ses gardes.

Les astronomes hochaient pourtant la tête. Sans doute l'hiver serait plus court, puisqu'il commençait plus tard et que nous avions déjà fait le bénéfice de décembre; mais ne devait-on pas se souvenir que c'est en janvier que la température est la plus froide et qu'en particulier l'échéance du 15 est toujours à redouter. Les astronomes avaient raison.

Le froid est venu; la neige a fait son apparition. Sans doute nous n'avons pas retrouvé les 24 degrés au-dessous de zéro de décembre 1879, mais nous avons supporté 13 degrés et demi vers le 15 janvier.

La neige a couvert le sol à Paris d'une couche épaisse de 15 centimètres, ce qui est peu quand on se rappelle que l'an dernier elle avait un demi-mètre, mais ce qui suffit bien pour arrêter la circulation. Immédiatement une légion de travailleurs armés de la pioche, de la pelle, du balai, s'est mise à l'œuvre.

La ville de Paris a une superficie totale de 7800 hectares. La couche de neige qui est tombée sur Paris occupe donc un volume de $78000000 \times 0,15$ ou 11 millions 700 mille mètres cubes.

Pour enlever les neiges, on avait essayé l'an dernier un grand nombre de procédés. On avait pensé que des jets de vapeur lancés sur le sol transformeraient rapi-



dement la glace en eau : le résultat ne fut pas satisfaisant, car à cause de la basse température les 99 centièmes de la vapeur n'étaient pas utilisés.

Avec des locomobiles conduites dans les rues de Paris, on n'arriva qu'à fondre 2 mètres de glace en 5 heures. Il aurait donc fallu 11 7000 journées de locomobiles; or il n'y a que 300 ou 400 locomobiles à Paris et autant de mécaniciens aptes à les faire manœuvrer. Ce travail aurait donc exigé 290 jours, et la dépense étant de 1 fr. par mètre cube, se serait élevée à 11 millions! Il est bien entendu que ce calcul est complètement hypothétique et que certainement avant le délai de 290 jours, la neige aurait disparu... au moins en été.

L'an dernier, la ville de Paris a consacré 3 millions et demi aux dépenses nécessitées par l'enlèvement des neiges. Elle embauchait directement des ouvriers et payait les tombereaux à raison de 14 francs quand ils n'avaient qu'un cheval, 18 francs quand ils en avaient deux, 25 francs quand ils en avaient trois.

Cette année, on s'y est pris d'une tout autre façon. Paris a été partagé en 29 lots qui ont été adjugés chacun à un entrepreneur, lequel a dû s'approvisionner, comme il l'entendait, de chevaux, de voitures et de terrassiers. « Les rues ont été partagées en trois catégories : Voies de grandes communications : on enlève la totalité des neiges ; voies de moyenne communication : on se contente de ramasser la neige en deux cordons le long de chaque trottoir ; voies de petite communication : on ramasse la neige en un seul cordon le long d'un trottoir de la rue. On sait que les trottoirs doivent être déblayés par les riverains qui sont passibles d'une amende s'ils ne le font point. »

La ville de Paris a, en outre, pris comme auxiliaires ses propres ouvriers : cantonniers, paveurs, balayeurs, au nombre de 5000, placés par petits groupes sous la direction d'un conducteur des ponts et chaussées. De plus, la compagnie des Omnibus a fourni 350 chevaux afin de déblayer les voies où ses voitures circulent.

On a employé cette année pour la première fois les *triangles* utilisés depuis longtemps à Turin. « Ils se composent d'une charpente triangulaire s'élevant à 30 centimètres au-dessus du sol environ. Deux madriers ferrés, de 6 mètres de longueur, forment deux des côtés du triangle et le sommet placé en avant est muni d'un éperon en tôle d'acier. Le troisième côté du triangle est un solide morceau de bois armé de six manches pareils à ceux des charrues, au moyen desquels trois hommes dirigent l'appareil. Le triangle, traîné par six chevaux accouplés deux à deux, pénètre par l'éperon dans l'épaisseur de la neige et y ouvre une voie de la largeur de sa base. La chaussée est élargie au fur et à mesure par d'autres triangles suivant la première voiture à peu de distance et qui achèvent d'accumuler la neige sur les bords de la chaussée. Une fois le plus gros enlevé, les triangles sont garnis d'une armature de balais très serrés qui achèvent de nettoyer les voies. »

La neige est conduite dans la Seine ou, quand la rue est trop éloignée du fleuve, on la décharge dans des bouches pratiquées au milieu de la chaussée et qui, en temps ordinaire sont cachées sous les pavés.

Afin d'activer la fonte de sneiges, on jette dans les rues des poignées de sel, de préférence sur les voies traversées par les rails des tramways. Quelquefois on remplace le sel par de la suie ou du noir de fumée. Dans quel but ?

La neige a la propriété, comme tous les corps blancs du reste, de réfléchir, de renvoyer la lumière et la chaleur qu'elle reçoit : c'est pour cette raison que la neige a une blancheur éblouissante et qu'elle fond difficilement, alors même qu'elle est directement frappée par les rayons du soleil.

La suie, le noir de fumée, au contraire, absorbent presque toute la chaleur qui leur est communiquée. Quand on veut chauffer rapidement un liquide, on le place dans un vase de métal recouvert de noir de fumée ; toute la chaleur communiquée au vase se conserve, il ne s'en perd qu'une quantité inappréciable et l'eau se transforme rapidement en vapeur. Mêlées à la neige ou à la glace, ces substances lui fournissent la chaleur dont elle a besoin pour se fondre.

L'emploi du sel parait plus bizarre. En effet, quand on mélange du sel et de la glace, la température de celle-ci *diminue !* De même, quand on mélange du sucre dans l'eau, la température du liquide s'abaisse. Quand vous sucrez votre café, vous le refroidissez. Avec le sel l'action est bien autrement énergique : vous avez de la glace fondante et vous la mêlez avec du sel marin, la température peut s'abaisser à 16 degrés au-dessous de zéro. Vous pourrez facilement répéter l'expérience suivante due au physicien anglais Tyndall : Prenez un certain nombre de verres de montre reposant les uns sur les autres et contenant de l'eau, enveloppez ces verres dans une mince feuille d'étain et plongez le tout dans un mélange de glace et de sel : l'eau se congèle et tous les verres ne forment plus qu'un seul cylindre solide.

Le sel de cuisine a une grande avidité pour l'eau. Dans nos appartements, il n'est pas rare, durant l'hiver, de trouver le sel fondu : il a absorbé la vapeur d'eau contenue dans l'air.

Deux corps solides, tels que le sel et la neige, ne peuvent pas agir l'un sur l'autre : il faut que l'un d'eux au moins soit liquide. Sous l'influence du sel, la neige fond et se transforme en eau salée qui ne se solidifie qu'à une très basse température, température plus froide que celle du mélange réfrigérant produit. L'eau salée ainsi formé reste donc liquide et les balayeurs peuvent débarraasser facilement les ornières de métal dans lesquelles s'engagent les roues des tramways.

Cette curieuse propriété que possède l'eau salée de ne se congeler qu'à une très basse température, explique comment il se fait que l'eau de mer reste liquide durant les froids rigoureux de l'hiver.

A. Bertalisse.



# A TRAVERS LA FRANCE

## MENDE

Mende, ville de sept à huit mille âmes, est bâtie au centre du département de la Lozère, dont elle est le chef-lieu, entre la rive gauche du Lot, qui conserve ici son antique nom d'Olt (*Oltis*), et le plateau aux bords escarpés appelé le Causse de Mende ou le mont Mimat.

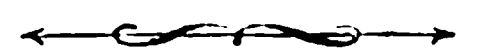
Ce plateau atteint 1100 mètres au-dessus du niveau de la mer; toute la région qui l'entoure est à la fois la plus accidentée, la plus froide et une des plus élevées de l'intérieur de la France. Aussi Mende est-elle la seule préfecture qui n'ait point encore de chemin de fer; pour l'atteindre, la vapeur devra partout briser des rochers, percer des montagnes et gravir des rampes à peu près continuelles. Lorsque ces travaux seront terminés, Mende, reliée par des voies faciles et rapides à Rodez, à Clermont, à Lyon et à la mer Méditerranée, prendra sans doute un rang plus honorable parmi nos chefs-lieux de département; son industrie croîtra quand les débouchés faciles lui seront ouverts.

La cathédrale de Mende.

La contrée que circonscrivent les limites du département de la Lozère s'appelait le Gévaudan, du nom des Gabales, qui l'habitaient à l'arrivée des Romains. Mende n'était alors qu'une humble bourgade appelée Mimat, nom que conserve intact la montagne adjacente, et qui, en s'altérant, est devenu aussi celui de la ville. La capitale du pays était Javols, simple village maintenant, et c'est là qu'alla fixer son évêché le premier apôtre qui vint prêcher le christianisme en Gévaudan. Grâce à leur influence politique et à leurs bienfaits, les évêques de Javols devinrent bientôt les vrais seigneurs de la nation et la défendirent héroïquement lorsque les barbares arrivèrent. Mais Javols finit par succomber et les envahisseurs la livrèrent aux flammes. Les évêques se retirèrent alors auprès d'une grotte où avait été martyrisé saint Privat, l'un de leurs prédécesseurs, à côté de Mende, et c'est ainsi que le hameau devint le chef-lieu du diocèse. La ville se forma bientôt sous la souveraineté des prélats, qui l'ornèrent, au quatorzième et au seizième siècle, d'une belle cathédrale gothique. Malheureusement le capitaine protestant Merle, dont les cruautés font époque dans l'histoire du crime, eut l'idée de pousser jusqu'à Mende ses sanglantes expéditions d'Auvergne; il occupa la ville plusieurs mois, et lorsqu'il fut rassasié de meurtre et de pillage, il mina les piliers de la cathédrale et renversa l'édifice. Il n'en resta que des murs lézardés et les deux clochers qui en faisaient la plus belle décoration. Ces tours existent encore, avec leurs galeries et leurs flèches, conservées avec un soin jaloux par les habitants; la plus grande a 84 mètres de hauteur.

Parmi les évêques de Mende, quatre furent particulièrement célèbres : Guillaume Durant et son neveu du même nom que lui, qui florissaient à la fin du treizième siècle et laissèrent d'importants ouvrages de théologie; le pape Urbain V qui prit le titre d'évêque de Mende pendant les deux dernières années de sa vie (1368 à 1370); et Julien de la Rovère, qui, sous le nom de Jules II, fut de 1503 à 1513 un des pontifes les énergiques et les plus habiles qui aient occupé le Saint-Siège.

ANTHYME SAINT-PAUL.





Les petits enfants venaient à moi. (P. 178, col. 1.)

# MAMAN[1]

## XXIII

Mme Gilbert est préoccupée, et son mari la taquine. — Elle réconcilie Lucien et Pataud.

Mme Gilbert n'avait pas vu sans quelque effroi son petit troupeau s'augmenter subitement de deux brebis. Mais elle avait engagé sa parole, il n'y avait plus à reculer. La prière de Mme de Minias l'avait profondément émue, et elle avait cédé à un mouvement de générosité irréfléchie.

« Que pouvais-je faire? dit-elle à son mari.

— Pas autre chose que ce que tu as fait.

— J'ai peur d'avoir été imprudente.

— Ma chère, la générosité ne va jamais sans un peu d'imprudence, et s'il fallait toujours calculer le pour et le contre avant de se décider, on finirait par ne plus jamais rendre service à personne.

— C'est un peu vrai, dit-elle d'un air pensif.

— C'est absolument vrai, affirma le percepteur d'un ton péremptoire. Et, à ce propos, crois-tu que ta démarche auprès de Mme de Servan ait été d'une prudence parfaite?

— Oh non! répondit Mme Gilbert en rougissant.

— Tu pouvais te faire éconduire.

— C'est vrai.

— Tu pouvais tomber sur un enfant démoralisé par la souffrance et l'isolement.

— C'est encore vrai, mais le pauvre petit était si digne de pitié.

— Sans doute il était digne de pitié; mais c'est surtout parce qu'il était infirme, et que son malheur frappait tous les regards. Qui te dit que les enfants de Mme de Minias ne soient pas dignes de pitié aussi. Mets-toi par la pensée à la place de Mme de Minias. Suppose que tes deux enfants aient été soumis à une contrainte et à un ennui insupportable, qu'ils ne puissent plus y résister et qu'ils se révoltent un beau jour; te croirais-tu blâmable d'aller demander aide et conseil à une mère plus expérimentée, et ne trouverais-tu pas un peu dur que cette mère te fermât sa porte.

— Mais je ne suis pas une mère expérimentée! s'écria Mme Gilbert; tu sais bien que je n'ai jamais lu un traité d'éducation, et que je n'ai point de théories. Si Mme de Minias m'avait demandé des conseils, il m'aurait été impossible de lui en donner un seul, et elle aurait peut-être cru que j'y mettais de la mauvaise volonté. Georges et Louise sont certainement de bons enfants; mais je crois que la nature a beaucoup fait pour eux.

— La maman aussi, riposta le percepteur avec une ironie amicale.

— Je n'ai fait que suivre leur développement jour par jour et heure par heure.

— Rien que cela! s'écria le percepteur en riant. Mais, sais-tu bien qu'en dépit de tous les théoriciens et de tous les philosophes, c'est là le fond de toute bonne éducation. Ce n'est peut-être pas bien sublime de suivre pas à pas le développement d'un enfant; et bien des parents dédaignent un si modeste office, ou

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

sont trop paresseux, trop indifférents ou trop mondains pour le remplir. Alors, ils remettent l'âme de leur enfant aux mains de certains éducateurs patentés, qui savent tout, excepté ce qu'il faut savoir, excepté ce que tu sais si bien.

— Tu te moques de moi, c'est très mal.

— Non, je ne me moque pas de toi, je te dis la pure et simple vérité. Cependant, si la vérité t'effarouche et te fait rougir à ce point, je consens à diminuer ton mérite en te déclarant que tu as le don d'attirer et de subjuguer les jeunes âmes; tu es ce que l'on pourrait appeler « une charmeuse d'enfants!... »

— Il y a donc des charmeurs d'enfants? demanda Mme Gilbert en éclatant de rire.

— Pourquoi pas. Il y a bien des charmeurs de serpents.

— Fi! monsieur, quel odieux rapprochement!

— Il te choque?

— Plus que je ne saurais dire.

— J'y renonce de bon cœur, et je fais amende honorable. Mais, parlons sérieusement, est-ce que tu n'as jamais remarqué, au régiment, que tous les enfants étaient toujours suspendus à tes jupes?

— Quelle folie! Les petits enfants venaient à moi, comme ils vont à toutes les mamans.

— Pas à toutes, ma chère.

— Eh bien! à presque toutes. Mon Dieu! que tu es taquin aujourd'hui; est-ce que tu es plus souffrant?

— Je me porte comme un charme, et tu le sais bien, grâce à tes bons soins et à cet excellent air de Touraine. »

Mme Gilbert sourit en regardant la figure de son mari. Il n'était plus si pâle et ses sourcils ne se contractaient plus avec cette expression de souffrance qui lui avait causé tant d'angoisses pendant de longs mois.

« Pour en revenir à notre propos, » dit le percepteur obstiné.

Mais sa femme ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Penche-toi un peu, lui dit-elle, ton nœud de cravate est tout fripé; tu n'es pas présentable; il faut que je le refasse.

— Horreur! s'écria M. Gilbert avec un effroi comique, un nœud de cravate fripé! lorsqu'on est exposé à chaque instant à recevoir les grandes dames qui font la cour à la charmeuse d'enfants.

— Octave, je me fâcherai.

— Je t'en défie bien, tu sais, tu n'as pas le don de te fâcher.

— Dans tous les cas, je ne te referai pas ton nœud de cravate.

— J'en serai quitte pour me cacher derrière la niche de Pataud, quand les dames viendront. Oh! mon Dieu, je crois reconnaître le pas de Mme de Servan. Non, je t'en prie, lâche-moi que je me sauve bien vite.

— Qu'il est méchant! s'écria Mme Gilbert tout en lui refaisant son nœud avec le plus grand soin. Sais-tu, dit-elle, une mauvaise pensée qui me vient?

— Oh! s'écria-t-il en joignant les mains, et en faisant trembler sa voix, comme les jeunes premiers, au théâtre, madame, par pitié, dites-la moi... pour la rareté du fait. »

Sa femme se mit à rire malgré elle.

« La mauvaise pensée! on demande la mauvaise pensée! » reprit-il avec l'emphase d'un *dilettante* qui rappelle un chanteur favori.

« Je crois décidément que tu vas mieux, reprit Mme Gilbert.

— Eh quoi? c'est là cette mauvaise pensée?

— Mais laisse-moi donc achever. Et sais-tu à quoi je reconnais que tu vas mieux?

— Non, madame, mais si vous me le dites je le saurai probablement.

— Écoute, lui dit-elle d'un ton suppliant, ne prends pas cette voix de théâtre, les enfants pourraient t'entendre. »

Le percepteur se leva avec des précautions affectées, s'en alla jusqu'à la fenêtre, du pas furtif d'un traître de mélodrame, risqua un œil, revint s'asseoir à côté de sa femme et lui dit: « Madame, parlez sans crainte, les indiscrets qui pourraient nous ouïr sont à vingt pas d'ici, à la table de jardin; ils font avec des épingles des trous dans du papier blanc, c'est sans doute une de vos inventions?

— Ils font de la dentelle, répondit Mme Gilbert en riant; je leur ai tracé des dessins autour desquels ils percent des trous. Comme il fait lourd, je ne voulais pas les laisser courir; ils en ont pour deux bonnes heures de tranquillité. Ce n'est pas plus difficile que cela de les tenir en repos.

— Ce n'est pas difficile, mais il fallait y penser; je te reconnais bien là, charmeuse d'enfants. » Ayant prononcé ces paroles de son ton ordinaire, il reprit de son ton théâtral. « Et la raison, madame, qui vous a fait deviner que je suis guéri, c'est que...

— C'est que tu es redevenu taquin et méchant!

— Dieux de l'Olympe, s'écria-t-il, le fus-je donc autrefois? »

En ce moment, Marie vint prévenir monsieur que M. Pascaud le faisait demander au bureau.

Mme Gilbert le regarda s'éloigner, en souriant d'un air radieux. Son mari, pendant quelques mois, avait été si sombre et si préoccupé qu'elle était heureuse de le voir reprendre sa gaieté, et de l'entendre dire des enfantillages. Elle lui tenait tête pour le piquer au jeu, quoiqu'elle fût elle-même plutôt sérieuse qu'enjouée.

Quand son mari rentra du bureau, il avait l'air si préoccupé qu'elle lui demanda si c'était pour une affaire grave qu'on l'avait appelé.

« Pour une affaire très grave, répondit-il en étouffant une forte envie de rire. Le ministre des finances désire savoir si réellement... presque toutes les mamans attirent les petits enfants. Laisse-moi donc continuer. Non! ne me pique pas avec ton aiguille, ou bien je pousse d'horribles clameurs, et j'ameute tout le quartier. Alors, j'ai dressé la liste des dames du régiment, et j'ai trouvé...



— Pas de cancans, tu sais que je les déteste. Non, ne nomme personne, j'aime mieux avouer que j'attirais tous les petits enfants, y compris les enfants de troupe. Es-tu content?

— Couci couça! tu emploies la figure de rhétorique appelée ironie, tands que je parle sérieusement. Tu en as déjà attiré trois ici, à quand le quatrième. Je parie pour huit jours.

— Tu ferais bien mieux de me donner des conseils.

— Des conseils! moi! Ma chérie (tu vois que je suis sérieux cette fois) demande des conseils à ton bon cœur et à ton bon sens, et compte sur le charme pour faire le reste. »

Le conseil était excellent, quoique venant d'un homme qui prétendait ne point s'y connaître, et Mme Gilbert le suivit sans presque s'apercevoir qu'elle le suivait.

Son bon sens et son bon cœur lui découvrirent quel serait le point le plus délicat de sa tâche: ce serait de faire accepter les nouveaux-venus par Lucien sans le faire souffrir. Le pauvre Lucien était trop nerveux pour n'être pas irritable, et trop passionné pour n'être pas jaloux. A plusieurs reprises déjà, et sans aucun motif apparent, il avait eu des accès de bouderie et de mauvaise humeur. Quand il était dans cette mauvaise disposition, tout lui déplaisait; ou bien il gardait un silence morne, ou bien il s'obstinait à contredire. Ces accès n'étaient jamais de longue durée, parce que les enfants de Mme Gilbert, formés à l'école de leur mère, au lieu de l'abandonner à ses humeurs noires ou de l'irriter davantage en lui prouvant qu'il avait tort, trouvaient mille biais ingénieux pour le faire rentrer dans leurs jeux d'où il semblait prendre un amer plaisir à s'exclure. Alors son front s'éclaircissait peu à peu, ses mains cessaient de trembler; sans qu'il y eût jamais l'ombre d'une explication, il redevenait un bon petit camarade, et, avec une délicatesse de sentiment précoce, s'ingéniait à faire oublier ses torts. Dans ces occasions, il était charmant, le pauvre petit, et les deux enfants de Mme Gilbert s'attachaient à lui de plus en plus. Son cœur se dilatait, et il répétait souvent d'un petit air sérieux: « Nous nous aimons bien, nous trois! »



Pataud vint mendier une caresse. (P. 180, col. 1.)

La première fois que Mme Gilbert vit sur le visage de Lucien l'expression de la jalousie, ce fut à propos de Pataud. Il faut convenir aussi que Pataud était bien indiscret et qu'il eût pu témoigner son affection d'une manière moins bruyante et moins théâtrale. Tant que Mme Gilbert était dans son boudoir, Pataud savait que la consigne était de rester à la niche. Les pattes de devant allongées sur le seuil de son domicile, et le museau sur les pattes, il se contentait de regarder Mme Gilbert, absolument comme faisait Lucien. Mais n'ayant pas, comme Lucien, des cama-

rades pour le distraire, il se perdait dans une contemplation continue, tout en poursuivant ses rêves de chien heureux. Ses yeux étaient toujours dirigés du même côté, il ne clignait même pas les paupières, sauf quand l'importunité des mouches le contraignait à plisser la peau de son front et à fermer brusquement les yeux.

Lucien n'avait pas remarqué ce manège.

Mais un jour que Mme Gilbert venait voir ce que faisaient ses enfants, Pataud se précipita vers elle en aboyant ou en faisant des bonds prodigieux. Puis il vint se coucher à ses pieds en rampant, et l'empêcha littéralement d'avancer. Mme Gilbert fut obligée de le caresser et de le raisonner, comme un enfant.

Lucien fronça le sourcil : « De quel droit cette vilaine bête empêchait-elle « sa maman » de venir à lui ? »

Pataud, ayant bien voulu entendre raison, laissa le passage libre, mais il se tint obstinément auprès de Mme Gilbert, frôlant sa robe, et levant à chaque pas sa bonne grosse tête, pour mendier une caresse. Mme Gilbert vint s'asseoir à côté de Lucien ; aussitôt la tête de Pataud s'allongea sur ses genoux. Lucien se recula vivement.

« Avez-vous peur des chiens? lui demanda Mme Gilbert en tapotant la tête de Pataud, pour montrer comme il était doux et inoffensif.

— Je n'ai pas peur des chiens, répondit Lucien d'une voix un peu sèche, mais je ne les aime pas... »

Mme Gilbert devina la vérité, et repoussa doucement Pataud, qui s'en alla se poster de l'autre côté de la petite voiture. Cette fois Lucien ne se recula pas.

Mme Gilbert avait pris les mains du petit malade dans les siennes et les caressait doucement.

« Comme il vous regarde ! » dit brusquement Lucien ; et Mme Gilbert sentit trembler les deux petites mains.

« Les chiens sont des animaux très aimants, » répondit Mme Gilbert, en serrant doucement les deux petites mains. Lucien regarda le chien avec plus d'attention.

« Et vous, l'aimez-vous ? » demanda-t-il brusquement.

Mme Gilbert répondit en riant : « Je l'aime comme on aime un bon chien.

— L'aimez-vous plus que moi?

— Quel enfantillage!

— L'aimez-vous autant que moi ?

— Ce n'est qu'un chien, répondit doucement Mme Gilbert, et vous, vous êtes mon enfant. Comprenez-vous la différence? »

Il fit signe qu'il comprenait la différence, et baissa la tête d'un air confus; il sentait vaguement qu'il avait eu tort de dire ce qu'il avait dit.

Mme Gilbert devina que c'était le moment de faire rentrer la paix dans cette petite âme troublée et de la réconcilier avec elle-même. Elle attira Lucien contre elle et l'embrassa sur le front. Alors les larmes jaillirent des yeux du petit malade, de douces larmes qui emportèrent l'amertume de son cœur.

Dès le début de cette petite scène, Georges et Louise s'étaient retirés discrètement, et on les entendait babiller à quelque distance.

Mme Gilbert, avec son mouchoir, essuya doucement les larmes de Lucien, et lui dit à voix basse :

« Voulez-vous caresser Pataud?

— Pas aujourd'hui, » répondit l'enfant après un instant d'hésitation.

C'était le moment de frapper un grand coup, et d'achever l'œuvre commencée en faisant appel à la générosité du pauvre jaloux.

« Si Pataud vous fait peur ou vous déplaît, dit-elle en le regardant avec attention, on pourrait l'enchaîner quand vous êtes ici.

— Oh non! s'écria l'enfant sans la moindre hésitation, cette fois; pauvre bête! il souffrirait trop de ne pas pouvoir courir après vous. » Allongeant alors la main droite, il la passa sur la tête de Pataud. Le gros chien, qui n'était ni rancunier ni jaloux, posa sa tête sur les genoux de Lucien.

« J'aime Pataud! » dit l'enfant, et il ajouta : « Mais, n'est-ce pas, maman, que vous n'aimerez jamais personne plus que « nous trois! »

— Je vous le promets, » répondit gravement Mme Gilbert.



## XXIV

**Deux nouvelles connaissances. — Lucien improvise une légende. — Le jeu de croquet. — Opinions diverses de quelques jeunes personnages.**

Ayant longuement réfléchi à toutes ces choses, Mme Gilbert vit clairement quelle serait sa tâche. Le problème pouvait se poser ainsi : Faire naître dans l'esprit des petits de Minias l'idée bien nette que Lucien était le personnage principal de la réunion ; que c'était lui qu'il fallait gagner pour avoir droit de cité dans la petite maison du percepteur.

La difficulté était de faire naître cette idée sans dire un seul mot. Car tous les mots s'interprètent, se dénaturent, et surtout se répètent. Or, si l'on peut compter sur la délicatesse de sentiment des enfants bien élevés, il serait imprudent de compter sur leur discrétion absolue, la discrétion absolue n'étant pas de leur âge. Un mot imprudent, dit par mégarde devant Lucien, aurait pu le blesser au vif, en lui laissant voir qu'on le recommandait à l'indulgence des autres enfants.

Mme Gilbert, avec des précautions infinies, laissa échapper quelques mots devant les enfants au sujet

des nouveaux camarades qui devaient venir partager leurs jeux. Georges et Louise accueillirent la nouvelle comme une chose toute naturelle, et d'un commun accord portèrent leurs regards sur Lucien, comme pour lui demander ce qu'il pensait de cela.

Lucien se mordit les lèvres, mais il ne dit rien sur le moment.

Quand Mme Gilbert fut partie, Georges demanda à Lucien : « Les connaissez-vous?

— Je les connais de vue, répondit-il d'un ton bref.

— Alors vous ne savez pas s'ils sont gentils? »

Lucien secoua les épaules.

« S'ils n'étaient pas gentils, reprit Louise avec vivacité, maman ne leur permettrait pas de venir jouer avec nous. »

Cet argument frappa les deux garçons, mais d'une manière différente.

« Gentils ou non, dit Lucien d'un air sérieux, je sais bien que je ne les aimerai jamais autant que vous deux.

— S'ils sont gentils, reprit Georges, on pourra faire de bonnes parties; mais, ajouta-t-il d'un air de mystère : Nous trois, nous serons toujours nous trois, n'est-ce pas, Lucien?

— C'est bien sûr, » répondit Lucien, en serrant les deux rebords de sa petite voiture de ses doigts maigres et pâles.

Les deux insurgés de la maison Minias arrivèrent le lendemain à l'heure de la récréation, sous la conduite d'un valet de pied qui les quitta au seuil de la porte, sa mission se terminant là. Ils avaient été si bien sermonnés par leur père, leur mère, Mlle Foulonne et les cinq chanoinesses, qu'ils parurent d'abord tout décontenancés, le frère regardant la sœur et la sœur regardant le frère, pour savoir lequel des deux précéderait l'autre. Ils finirent par arriver de front.

« Les voilà! » dit Lucien qui les vit le premier. Mme Gilbert ouvrit la porte du boudoir, pour accueillir les deux nouvelles recrues.

Pendant qu'elle leur parlait dans le corridor, pour leur souhaiter la bienvenue, Lucien, involontairement, tendait l'oreille pour tâcher d'entendre ce qu'elle leur disait. Mais si les paroles de Mme Gilbert n'arrivaient pas à son oreille, il vit qu'elle se contentait de tendre la main à Maurice, et son cœur tressaillit de joie; dès les premiers jours elle l'avait embrassé, lui. En revanche, Mme Gilbert embrassa Nathalie, mais, après tout, Nathalie n'était qu'une fille.

Louise et Georges s'étaient levés, par politesse; par politesse encore, ils firent quelques pas en avant, lorsque leur mère apparut à la porte du corridor, entre les deux enfants. Lucien, resté seul près de la table du jardin, se trouva tout d'un coup si isolé et si malheureux que des larmes de dépit lui montèrent aux yeux.

Comme il sentait renaître en lui les premiers troubles de la jalousie, une grosse tête velue se posa sur ses genoux, et deux bons yeux de chien le regardèrent d'un air affectueux.

Il se souvint alors des paroles que Mme Gilbert avait prononcées le jour où elle l'avait amené à dire : « J'aime Pataud! » et le mauvais esprit qui s'était réveillé en lui fut conjuré par ce doux souvenir.



Le jeu commença. (P. 183, col 1.).

De ses deux mains, il attira contre lui la tête de Pataud, et la serra si vigoureusement que Pataud prit un air inquiet, sans oser toutefois faire la moindre résistance.

Quand Maurice et Nathalie eurent serré la main à Lucien, d'un air assez gauche, les cinq enfants se regardèrent avec embarras, ne sachant plus que dire ni que faire. Mme Gilbert vint à leur secours.

« Mes enfants, leur dit-elle, il fait trop chaud pour que vous puissiez sauter ou courir sans vous mettre en nage, Lucien aura l'obligeance de vous raconter une histoire.

— Oh oui! » s'écrièrent Georges et Marie, et Georges dit aux deux autres enfants : « Vous allez voir comme il sait de belles histoires. »

En effet, Lucien savait de belles histoires; et non seulement ses histoires étaient belles, mais elles étaient toutes de son invention. Dans ses longues heures d'isolement, il avait lu et relu les livres d'enfants que sa tante avait mis à sa disposition, et surtout, il avait beaucoup rêvé. Comme il avait de l'imagination aussi bien que de la mémoire, il brodait sur les thèmes que lui fournissaient ses lectures, et sans y songer il était devenu auteur, auteur inédit, bien entendu.

Quelquefois, quand l'inspiration le prenait, il faisait à Madeleine de longs récits, que Madeleine trou-

vait les plus beaux du monde. Madeleine avait révélé son secret à Mme Gilbert et à ses deux enfants, et plus d'une fois déjà Lucien leur avait raconté quelqu'une de ses inventions. Les enfants avaient été de l'avis de Madeleine et Mme Gilbert elle-même avait été frappée du caractère de ces récits enfantins.

En le mettant en scène dès le début, elle espérait donner de lui une haute idée aux enfants de Mme de Minias.

Son attente ne fut pas trompée.

On a donné bien des définitions de l'idéal, celle-ci entre autres : « L'idéal c'est ce que l'on n'a pas et que l'on voudrait bien avoir. » En conséquence, pour Lucien, l'idéal c'était la force, la santé, l'activité, l'énergie, la liberté de la pleine campagne, la vie au soleil, les grandes aventures. Il aimait bien Robinson Crusoé, parce que Robinson Crusoé avait vécu longtemps seul, comme lui, mais il préférait de beaucoup Don Quichotte, qui s'en allait par le monde, le casque en tête, la lance au poing, en quête d'aventures, et prenant toujours parti pour les faibles et les opprimés. Aussi, dans tous les récits de Lucien, l'on était sur de rencontrer ou bien un jeune chevalier, cousin de Don Quichotte, ou bien un enfant courageux et fort, cousin de l'enfant qu'il aurait voulu être lui-même.

Cette fois-ci, c'est le second de ses héros qu'il mit en scène. L'enfant courageux, par des merveilles d'héroïsme et de dévouement, gagna l'amitié d'une princesse aussi belle que le jour, et aussi bonne que le bon Dieu. Quand la princesse lui dit de choisir lui-même la récompense de ses services, l'enfant courageux s'agenouilla devant elle et lui dit : « Madame, je suis orphelin, permettez-moi de vous appeler maman ! » La princesse l'embrassa et lui dit : « Oui, je serai votre maman, pauvre enfant abandonné ; mon fils sera votre frère et ma fille sera votre sœur. » Alors l'enfant courageux sentit qu'il avait en lui le cœur d'un homme, et tout le monde le sentit aussi. On l'arma chevalier avant l'âge. Une fois chevalier, il fit graver sur sa cuirasse, à l'endroit du cœur, le mot « maman » entouré de rayons d'or, et sur son bouclier, que l'on appelait dans ce temps là un écu, il fit peindre ses armoiries. Au-dessus du cimier il y avait une banderolle où on lisait en lettres d'or sur fond d'azur, ces seuls mots : « Nous trois ! » Nous trois ! c'est-à-dire, ma sœur, mon frère et moi. C'était son cri d'armes. A la guerre ou dans les tournois, aussitôt qu'il mettait sa lance en arrêt, il invoquait sa mère en disant tout bas : « Maman, maman ! » et tout haut il criait : « Nous trois ! nous trois ! »

Le pauvre petit trouvère avait commencé son récit d'une voix tremblante, à peine distincte ; à mesure qu'il avançait, sa voix prenait plus d'assurance, ses yeux brillaient, son geste devenait éloquent. C'était sa propre histoire qu'il racontait, non pas telle qu'elle était, mais telle qu'il aurait voulu qu'elle fût. Bien entendu, il ne rougissait pas d'être entré dans l'affection de Mme Gilbert par la porte de la pitié, il était heureux de tout lui devoir. Mais s'il avait été l'enfant fort et courageux de la légende qu'il venait de crier, il aurait bravé tous les périls et enduré toutes les angoisses et toutes les privations pour gagner une amitié si précieuse : voilà tout ce qu'il avait voulu dire.

Il faut qu'un récit soit bien insignifiant et bien monotone pour ne pas charmer un auditoire d'enfants ; or celui de Lucien était plein d'action, de vie et de mouvement. Mme Gilbert seule, peut-être, en comprit toute la portée, et elle éprouva une impression presque douloureuse en voyant une fois de plus combien le pauvre Lucien était précoce pour son âge.

Georges et Louise l'écoutèrent avec une admiration profonde. De temps en temps ils échangeaient de petits signes de tête avec Maurice et Nathalie, comme pour leur dire : « Comme il raconte bien ! » Au commencement du récit, Maurice et Nathalie répondirent à leurs signes par des hochements de tête très significatifs, mais, quand les événements se précipitèrent, quand l'improvisateur se lança à travers les plaines et les montagnes et décrivit les passes d'armes merveilleuses de son héros, ils s'y lancèrent à sa suite, respirant à pleins poumons le grand air des montagnes et des plaines, et se sentant vivre d'une vie nouvelle au milieu du tumulte des grandes mêlées. Ils tenaient leurs regards attachés sur Lucien et ne remarquaient plus les signes de Georges et de Louise.

Lucien, prisonnier de la maladie, chantait avec enthousiasme le charme de la liberté et de l'action au grand air. Cet enthousiasme avait réveillé un écho dans l'âme de Maurice et de Nathalie, prisonniers si longtemps d'une règle étroite et d'une vie monotone.

Cette communauté de sentiments et d'aspirations établit tout d'un coup un courant de sympathie entre leurs âmes et celle de Lucien.

Quand le récit fut terminé, ils soupirèrent profondément, comme on soupire quand on se réveille, et ils continuèrent à regarder Lucien, s'émerveillant de la puissance qui était en lui, et pleins d'un respect enfantin pour une supériorité si incontestable.

Mme Gilbert avait atteint son but : elle laissa les enfants seuls. Aucun d'eux ne témoigna le moindre désir de jouer à des jeux bruyants. Mais la glace étant rompue, ils causèrent comme de vieilles connaissances. Par une pente fatale, la conversation revenait invariablement au récit de Lucien. L'admiration de Maurice et de Nathalie était si vraie et si naïve, que le cœur de Lucien battait de joie et d'orgueil. Il cessa de comparer d'un œil attristé la personne florissante de Maurice avec sa chétive personne ; et il lui pardonna du fond de son âme d'être fort comme un jeune chêne et rose comme une pêche. Maurice avait son lot, et lui il avait le sien.

Madeleine parut à l'heure habituelle, et Mme Gilbert lui prit la potion des mains. Georges expliqua à Maurice et à Nathalie combien cette potion était amère, et combien il fallait être courageux pour la boire sans faire la grimace.

Lucien, se sentant regardé, avala la drogue nauséabonde tout d'un trait, sans sourciller. « Merci,



maman, » dit-il en remettant le verre sur l'assiette.

Mme Gilbert l'embrassa. Au mot de « maman, » Maurice avait dressé l'oreille, et quand Mme Gilbert embrassa le malade, il se dit, à part lui, qu'il boirait bien un verre d'encre pour avoir le droit d'appeler Mme Gilbert sa maman, et d'être embrassé comme Lucien.

Ce nouveau succès rendit Lucien tout à fait magnanime.

« Montrez-leur donc la vue! » dit-il à Georges en lui désignant Maurice et Nathalie.

Le frère et la sœur, embarrassés comme on l'est toujours quand on entre pour la première fois dans une maison dont on ne connaît ni la discipline ni les habitudes, s'étaient contentés jusque-là de jeter des regards furtifs sur la forêt et les collines, sans oser s'approcher du parapet.

Leurs exclamations amenèrent un sourire sur les lèvres de Lucien. La vue qu'ils admiraient était un peu sa vue à lui aussi, puisqu'il était bien décidément de la famille; et il n'était pas médiocrement fier de leur admiration.

Quand les enfants revinrent auprès de lui, il leur dit d'un ton presque paternel :

« Vous voilà quatre, vous devriez faire une partie de cro quet.

— Une partie de quoi? » demandèrent Maurice et Nathalie en se regardant avec stupéfaction.

« Georges et Louise vont préparer le jeu, dit-il d'un petit air d'autorité, et, pendant ce temps-là, moi je vous l'expliquerai. »

Georges et Louise allèrent doucement chercher la boîte au croquet, et pendant qu'ils plantaient les arceaux, Lucien expliqua la théorie du jeu aux deux novices. Il était d'autant plus fier de sa science qu'elle était de date récente. Personne à la Silleraye, avant l'arrivée du nouveau percepteur, n'avait entendu parler du croquet.

Le jeu commença. Les novices faisaient école sur école, et riaient tous les premiers de leur maladresse. Lucien les encourageait, leur promettait qu'ils feraient mieux une autre fois, et leur prodiguait les conseils de sa vieille expérience. Il applaudissait gaiement aux heureuses réussites; se démenait dans sa voiture, quand une boule prenait une mauvaise direction, et c'est devant son tribunal que l'on portait les cas douteux; bref, il était du jeu.

« Eh bien! après tout, ils sont très gentils; » dit-il quand la porte se fut refermée sur les deux débutants.

Les deux débutants de leur côté se communiquaient leurs observations.

« Te figurais-tu Lucien comme cela? demanda Maurice à sa sœur.

— Non! je le croyais ennuyeux; quand nous allions en visite chez sa tante, il avait toujours l'air de bouder, et ne disait pas un mot.

— Lequel aimes-tu mieux de Georges ou de Lucien?

— Je ne sais pas, répondit Nathalie, je crois que je les aime autant l'un que l'autre.

— Moi aussi. Il faudra que nous ayons un croquet à la maison.

— Mais où jouerons-nous?

— Dans le jardin.

— Les boules rouleront dans le bassin.

— Bah! On ne croquera pas de ce côté-là, et puis si elles y roulent, on les repêchera, voilà tout. C'est si amusant, le croquet!

— Le paon se fourrera toujours dans le jeu. »

Maurice exécuta une pantomime méprisante à l'adresse du paon désabusé!

« Mais, reprit Nathalie, crois-tu que maman voudra nous laisser jouer au croquet à la maison. »

Maurice reprit, d'un ton péremptoire : « Mme Gilbert permet qu'on y joue chez elle! As-tu remarqué que Lucien l'appelle « maman ».

— C'est sans doute, répondit Nathalie d'un air réfléchi, parce qu'il n'a plus de maman à lui. »

*A suivre.* J. Girardin.



# CANOSSA

On sait que le grand chancelier de l'empire allemand, au plus fort de ses démêlés avec l'église romaine, prononça cette parole, si souvent répétée depuis : « Nous n'irons pas à Canossa. »

C'est que M. de Bismarck s'envisageait comme le successeur des empereurs allemands, dont la lutte avec la papauté emplit tout le moyen âge, et il faisait allusion à l'un des actes les plus importants de ce grand drame.

Le château de Canossa, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines dominant de fiers escarpements, s'élevait près de Reggio, en Italie. Il appartenait, vers le milieu du onzième siècle, à la comtesse Mathilde, seule héritière d'une des plus puissantes maisons italiennes. De bonne heure, la comtesse, une des femmes les plus instruites et les plus intelligentes de son époque, avait montré beaucoup de dévouement à l'Église; aussi s'attache-t-elle aux destinées du grand pape qui en devait opérer la réforme. Ce pape, c'était Grégoire VII. Il s'était d'abord appelé Hildebrand, et avait fait son éducation au monastère de Cluny. Ramené en Italie, son pays natal, par le pape Léon IX, ses lumières, son zèle et son énergie, lui avaient acquis

une grande influence, et de fait il avait régné à Rome, bien avant qu'il eût coiffé la tiare en 1073.

Les temps étaient mauvais pour l'Église ; la plupart des évêques étaient en même temps seigneurs féodaux, et comme tels dépendaient de l'empereur. L'Église était entrée dans les cadres du pouvoir séculier; aussi beaucoup de ses dignitaires, ayant des attaches toutes terrestres, en négligeaient-ils les intérêts. De plus, l'investiture était accordée aux évêques par l'empereur, et celui-ci avait rarement en vue le seul profit de la religion ; il s'attachait à peupler l'Église de ses créatures, et bien souvent ces créatures en étaient indignes.

« Pour que l'Église, dit un historien, échappât à la domination des laïques, il fallait qu'elle cessât d'être laïque elle-même, qu'elle recouvrât sa force par la vertu de l'abstinence et des sacrifices, qu'elle se plongeât dans les froides eaux du Styx. »

C'est à Grégoire VII qu'il était échu de réaliser ce hardi projet : soustraire l'Église à la puissance de l'empereur, en faire un corps libre et puissant, telle fut la tâche à laquelle il consacra sa vie. Il commença par la réforme intérieure, en imposant aux ecclésiastiques des règles sévères. Détachés du monde, ceux-ci se devaient corps et âme à l'Église. Puis, tournant ses regards au dehors, le pape voulut se mesurer avec l'empereur, son plus redoutable adversaire.

L'empire d'Allemagne prétendait avoir succédé à l'empire romain dont il portait le nom; il aspirait à en avoir aussi la puissance, et voulait dominer le pape et les rois de la terre. Ainsi les empereurs avaient usurpé le droit de nommer les souverains-pontifes. Déjà cependant, grâce à l'influence de Grégoire, ses prédécesseurs immédiats avaient dû faire ratifier leur élection par le clergé et par le peuple. Il fallait faire un pas de plus et arracher aux empereurs l'investiture des évêques.

A ce moment, l'empire était aux mains d'Henri IV, qui achevait une jeunesse fort dissolue. Trafiquant sans scrupules des dignités ecclésiastiques, il s'était formé un haut clergé complaisant et corrompu. Ému des désordres de l'Église d'Allemagne, le pape adressa à l'empereur des conseils affectueux, puis des reproches, auxquels celui-ci répondit enfin par une mesure violente. Il assembla ses évêques à Worms en janvier 1076, et, ayant accusé le pape de tous les crimes, leur en fit prononcer la déposition ; puis il chargea un légat de porter à Rome une lettre au pape qui commençait en ces termes : « Henri IV, empereur par la grâce de Dieu, à Hildebrand, faux moine et faux pape, » et une adresse à l'Église romaine qui la sommait de déposer Grégoire.

On pouvait s'attendre à ce que ce message fût mal reçu, et le légat ne dut qu'à l'intervention du pape de n'être pas tué dans l'église même où il avait apporté les menaces de son maître. Grégoire avait de plus sûrs moyens de se défendre : aux invectives de Henri IV, il répondit par l'excommunication.

Cette terrible sentence produisit un grand effet en Allemagne; de nombreux prélats, effrayés à l'idée d'être ainsi détachés de l'Église, abandonnèrent l'empereur. Le pape avait engagé les Allemands à élire un nouveau chef de l'empire qu'il s'engageait lui-même à couronner. Une assemblée de seigneurs séculiers et d'évêques, tenue à Tribur, en Hesse, après avoir longuement délibéré, voulut tenter une conciliation. On engagea l'empereur à se rendre à Augsbourg, à une diète où le pape serait également convoqué pour prononcer entre les deux partis.

L'empereur accepta; mais, comprenant que sans une prompte soumission il risquait de perdre sa couronne, il résolut d'aller en Italie et de prévenir ainsi le pape, déjà en route pour l'Allemagne.

Ce fut au gros de l'hiver, en janvier 1077, que l'empereur passa les Alpes. Ayant appris sa décision, le pape résolut de l'attendre à Canossa, chez la comtesse Mathilde. Ce ne fut pas sans peine qu'il daigna recevoir Henri IV; il voulait d'abord que l'empereur lui remît sa couronne, et s'en déclarât désormais indigne; plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il consentît à rabaisser ses exigences. Enfin il se laissa fléchir, et l'empereur, laissant dehors toute sa suite, entra dans la forteresse, qui avait trois enceintes de murailles : on le fit demeurer dans la seconde nu-pieds et vêtu seulement de laine, et il y passa trois jours sans manger, attendant l'ordre du pape. Le quatrième jour enfin, Grégoire jugea l'empereur assez humilié; il l'admit en sa présence, et lui promit l'absolution, à la condition qu'il se soumettrait à la décision d'une assemblée des seigneurs allemands sur son maintien à l'empire ou sur sa déposition, et que, s'il était maintenu, il resterait toujours soumis et obéissant au pape.

Henri IV souscrivit à ces conditions. Alors le pape, l'ayant absous de l'excommunication, célébra la messe. Il prit une partie de l'hostie en disant : « Je veux que le corps de Notre-Seigneur que je vais prendre soit aujourd'hui une preuve de mon innocence, et que Dieu me fasse mourir subitement si je suis coupable. » Puis, tendant à l'empereur l'autre partie de l'hostie, il lui dit : « Faites, s'il vous plait, mon fils, ce que vous m'avez vu faire. »

L'empereur recula épouvanté; c'est que ses promesses n'étaient pas sincères : il était bien résolu à recommencer la lutte. La réconciliation de Canossa ne devait pas durer, et quelques années après, en 1084, Henri IV était encore une fois excommunié et déposé.

Les trois acteurs de ce grand drame historique finirent bien différemment.

Grégoire VII mourut à Salerne, après avoir vu son adversaire relever la tête et l'assiéger dans Rome même. On connaît ses dernières paroles : « J'ai aimé la justice, j'ai haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. »

Henri IV, lui aussi, devait mourir en exil, mais non pas, comme Grégoire VII, honoré et convaincu, malgre tout, d'avoir accompli une partie de son œuvre. Il eut la douleur de voir ses deux fils se révolter succes-





Le château de Canossa. (P. 183, col. 2.)

sivement contre lui. Exilé par le second, qui régna sous le nom de Henri V, il erra tristement de ville en ville, et celui qui avait tenu tête à la papauté en fut réduit à demander pour vivre une place de chantre dans l'église de Liège. Il mourut en cette ville, où la haine de son fils le poursuivit jusque dans la tombe, et ses restes, transportés à Spire sur l'ordre d'Henri V, demeurèrent pendant cinq ans dans une cave privés de sépulture.

La comtesse Mathilde eut une fin plus heureuse; elle mourut chargée d'années dans son château de Canossa, et, par son testament, laissa tous ses biens à l'Église. Mais la lutte entre la papauté et l'empire ne devait pas finir avec ces trois personnages. Le Concordat de Worms, en 1122, ne la fit cesser que pour un temps; elle recommença plus âpre encore, et nous avons vu le nouvel empire allemand cherchant à raviver les souvenirs de l'ancien, la reprendre à son tour.

Henri Jacottet.

# CE QU'ON VOIT SOUS L'EAU

Notre collaborateur et ami, H. Norval, vous a parlé jadis du scaphandre[1], qui a remplacé avantageusement la cloche à plongeur et qui permet de séjourner sous l'eau pendant un temps presque indéfini, à la condition qu'on ne sera pas descendu à une trop grande profondeur. Je rappelerai que la limite extrême paraît être 600 mètres : le plongeur étant alors soumis à l'énorme pression de sept atmosphères.

S'il est vrai que cette limite paraît infranchissable et que jamais l'homme ne pourra parcourir les profonds abîmes de l'Océan, du moins il a essayé, dans les limites où il pouvait se mouvoir, de tirer tout le parti possible des engins que la science lui fournit chaque jour.

Déjà le scaphandre avait été utilisé pour radouber la cale des navires en marche, pour faire des fouilles au fond des ports, et nous ne rappelons qu'en passant l'admirable sauvetage des navires russes que le prince Mentchikof avait coulés devant le port de Sébastopol.

Aujourd'hui le scaphandre, perfectionné par MM. Rouquayrol et Denayrouse, est devenu un outil puissant entre les mains des naturalistes. Des laboratoires sont établis dans presque tous les pays au bord de la mer et les savants étudient, sous l'eau, la flore et la faune des différents océans. Nous reparlerons quelque jour de ces importantes recherches ;nous ne voulons aujourd'hui que décrire, d'après un naturaliste sicilien, les impressions que l'on ressent quand on pénètre sous l'eau à une certaine profondeur.

« Ce qui frappe tout d'abord, c'est la beauté indescriptible des couleurs. Le bleu domine partout ; mais dans le bleu on distingue les teintes les plus riches, les nuances les plus variées ; puis, lorsqu'on a atteint le fond, ce bleu général, qui n'est autre que la couleur de l'eau sous différentes épaisseurs, s'émaille d'autres teintes empruntées aux algues, aux hydraires, aux bryozoaires, qui forment sur les rochers de gracieux buissons, et aux crinoïdes, aux anémones de mer, aux astéries, aux crustacés, aux mollusques, à toute cette population infinie qui s'ébat entre leurs ramuscules.

» Les poissons aux écailles chatoyantes s'approchent sans crainte du nouvel hôte de la mer, à tel point qu'il pourrait avec un peu d'habileté les capturer à la main ou dans un mince filet à la manière des papillons aériens. La curiosité et la crainte, ces deux défauts si communs parmi ceux qui peuplent la surface de la terre, se retrouvent, hélas ! jusqu'au fond des eaux; mais la curiosité l'emporte ordinairement, et, après avoir fui à la première approche, la gent aquatique revient avec une insistance parfois gênante.

» La transparence de l'eau est si grande jusqu'à une profondeur de 6 à 8 mètres, qu'on peut apercevoir les plus petites particularités d'un animal ou d'une plante, et en retenir les moindres détails. On peut se servir de la loupe et saisir, au moyen de pinces fines, les objets les plus ténus.

» La respiration est tellement normale que, à ce point de vue, on n'éprouve aucun malaise. Seule la pression sur le tympan est douloureuse, même à la profondeur de 3 à 4 mètres, et, malgré le tamponnage soigné des oreilles, auquel on procède avant de revêtir le casque de l'appareil, elles demeurent très sensibles. Mais, encore ici, un peu d'habitude suffit pour vaincre la douleur ; et là où elle paraissait insupportable lors d'une première descente, elle passera inaperçue à la seconde.

» Il serait dangereux de descendre rapidement un individu pour une première fois au-delà de 4 ou 5 mètres. A dix mètres la pression est déjà respectable, et cependant l'homme a déjà pénétré 5 ou 6 fois plus bas. C'est ainsi que M. Peterson descend facilement jusqu'à la profondeur de 30 à 35 mètres. Sous cette forte pression, les vêtements commencent à s'incruster dans la peau, et les mouvements respiratoires sont si pénibles, qu'il n'est pas prudent d'y demeurer plus d'une demi-heure. »

S'il est possible de résister à des pressions assez fortes, il faut dire que le retour à l'air ne s'effectue pas toujours sans danger. On s'habitue assez bien à vivre sous l'eau, mais souvent la sortie est à redouter. « On ne paye qu'en sortant », disent les plongeurs. Si la décompression a été trop brusque, on ressent des démangeaisons à la peau, des *puces* comme disent les ouvriers, ou encore des douleurs musculaires avec gonflement. Parfois encore on constate des vertiges, des paralysies; quelquefois même la mort survient.

A. Mendlé.

1. Voy. vol. II, page 383.

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS[1]

## VII

Un engagement terrible avait livré entre nos mains la petite ville de Malo-Iaroslave absolument en ruines.

Lorsque l'Empereur rejoignit les corps de l'avant-garde, les rives de la Louga étaient gardées par Kutuzof, des combats nouveaux et chaque jour plus sanglants pouvaient seuls ouvrir le chemin de Kalouga où Napoléon avait cru trouver des contrées riches et non épuisées, propres à l'hivernage de l'armée; il ne pouvait plus avancer, il fallait se décider à reculer

Les généraux entouraient l'Empereur dans une petite chaumière ruinée au bord de la rivière, presque tous opinaient ardemment pour le retour; ils étaient las de la guerre, las de la souffrance de leurs troupes, las surtout de l'insuccès qui, pour la première fois, semblait s'attacher à leurs pas malgré la présence de l'Empereur. Celui-ci se retourna vers le général Mouton, devenu comte de Lobau depuis son héroïque défense de cette ile du Danube, à la bataille d'Essling.

« Et vous, Mouton, qu'en pensez-vous? demanda-t-il.

— Qu'il faut sortir le plus vite possible par la route la plus courte d'un pays où nous sommes restés trop longtemps », répondit le général sans hésiter.

L'Empereur n'interrogea plus personne, il avait accepté sa sentence.

La retraite commença. Le maréchal Mortier laissait derrière lui le Kremlin en ruines lorsqu'il rejoignit l'Empereur à Véréja.

Avec la retraite, au travers d'un pays dévasté, dépouillé par les troupes, commençait le froid, précoce et menaçant. Les convois des blessés, successivement recueillis dans les divers hôpitaux où ils avaient été laissés, accroissaient les difficultés de la marche.

Les chevaux étaient épuisés et tombaient sur la route, les voitures de bagages abandonnées et bientôt pillées par les Cosaques marquaient la trace lugubre de l'armée française, naguère brillante et confiante sur le même chemin.

Mme de Gassac suivait encore la marche; elle avait de bons chevaux choisis par son père et deux fois renouvelés pendant le voyage; sa voiture recueillait successivement des malades ou des blessés qui eussent couru le risque d'être abandonnés sans son secours. Le bruit de sa présence était arrivé jusqu'à l'Empereur, il avait aussitôt écrit au maréchal Ney:

« On dit que le lieutenant-colonel de Gassac a sa femme avec lui, qu'elle retourne l'attendre en France ou au moins en Allemagne. Je ne veux pas de femme à la suite de l'armée. »

Lorsque l'ordre fut signifié au duc d'Elchingen, prince de la Moscowa, et qu'il l'eut transmis à son ancien aide de camp toujours attaché à son corps, M. de Gassac regarda autour de lui; une multitude de voitures de toutes formes et de tous noms suivaient toujours l'armée : dans chaque véhicule on pouvait compter une ou deux femmes; la population française de Moscou avançait encore sous une protection chaque jour plus inefficace.

« L'Empereur aurait fort à faire s'il devait se débarrasser de toutes les femmes, se dit le jeune lieutenant-colonel, on s'aperçoit bien qu'il marche toujours en tête de l'armée sans jamais se retourner pour voir si on le suit. Le prince d'Eckmühl sait mieux où en est l'arrière-garde, quand il répond aux ordres qu'il reçoit de marcher plus vite. C'est facile à dire quand on ne voit pas que les hommes tombent à chaque pas sans que personne les relève, et qu'il n'y aura bientôt plus de chevaux pour traîner l'artillerie. »

Le verglas commençait à tomber, glacial, pénétrant. Les hommes mal nourris, mal chaussés, grelottaient sous les fourrures qu'ils avaient pillées à Moscou. La plupart portaient encore leurs vieux uniformes délabrés. M. de Gassac eut peine à s'approcher de la voiture de sa femme constamment entourée par les malheureux auxquels elle prodiguait ses secours. Du tabac, une goutte d'eau-de-vie, des chiffons pour envelopper les pieds malades : les ressources de Mathilde semblaient inépuisables. L'expérience et le sang-froid de M. Dorseuil, la charité de son âme et la fortune amassée pendant sa longue vie étaient également au service de sa fille et des infortunés qu'elle soulageait. La foule s'entr'ouvrit pour laisser passer M. de Gassac. Quelques chevaux venaient de succomber sur la route, le flot humain se porta sur ce point, les pauvres bêtes n'avaient pas rendu le dernier soupir qu'on s'en partageait déjà les dépouilles. Mathilde soupirait profondément lorsque son mari fit arrêter la voiture et s'assit en face d'elle.

« L'Empereur te fait donner l'ordre de rentrer en France, » dit-il avec tristesse.

Il savait bien quelle mission de dévouement sa femme avait accomplie envers tous depuis le départ de Moscou, et surtout quel affreux isolement l'attendrait tout à coup, lorsqu'il ne pourrait plus comme aujourd'hui chercher aux étapes la voiture verte et les bons chevaux gris que rien n'arrêtait.

M. Dorseuil regardait sa fille, elle avait un peu rougi.

« En France, répondit-elle, mais nous y allons tous, et je ne voudrais pas y arriver plus tôt que les autres. »

Et, se penchant vers la portière, elle demanda au cocher si le service des ambulances se trouvait en avant ou en arrière.

« En avant », dit le brave Désiré, monté sur le siège

1. Suite. — Voy. pages 91, 107, 123, 139, 155 et 171.

à la place de l'autre cocher qui avait refusé de marcher depuis l'apparition du froid.

« Pressez vos chevaux, dit la jeune femme, je voudrais parler au chirurgien en chef. »

Comme de coutume, Larrey était en tête de ses convois, son petit thermomètre à sa boutonnière, chaudement enveloppé dans ses fourrures, surveillant et dirigeant la marche des hommes et des chevaux, sans cesse occupé à soulager quelque malade, quelque mourant auquel la douleur arrachait parfois des gémissements. Ce fut au milieu de ce lugubre cortège que Mme de Gassac vint le rejoindre. Elle était descendue de sa voiture et s'avançait suivie par son mari et par son père.

« Monsieur le baron, dit-elle, le prince de la Moskowa a reçu l'ordre de l'Empereur de me faire reprendre le chemin de la France, je ne désire rien tant que d'y rentrer, mais je ne voudrais pas devancer mon mari; pouvez-vous obtenir pour moi l'autorisation de suivre l'armée? »

Le chirurgien regarda Mathilde, son regard était perçant, mais toujours bon et compatissant.

« Vous seriez beaucoup mieux dans votre chambre à Paris, cela est certain, dit-il, mais si l'Empereur retournait quelquefois la tête au lieu d'avancer toujours sans regarder derrière lui, il saurait qu'il y a par ici des yeux qui verraient moins bien si vous n'étiez pas avec nous. Je lui parlerai ce soir, à la couchée, et je dirai que nous ne pouvons pas nous passer de vous. »

Mme de Gassac remercia le chirurgien en chef, puis, hésitant un peu :

« Sortirons-nous d'ici, monsieur le baron, croyez-vous? », demanda-t-elle.

Larrey fronça les sourcils, étendant le bras vers la vaste plaine de la Moskowa qu'ils venaient de traverser, et qui était encore jonchée de cadavres et de débris:

« Ceux qui sont tombés là sont les plus heureux ! » dit-il d'un ton si douloureux que M. de Gassac tressaillit d'horreur.

« Retourner en France ! pensait Mathilde en cherchant sa voiture, qui est-ce qui y retournera? »

Les fréquents combats et les engagements sanglants achevaient d'épuiser les forces que le froid, la fatigue et la misère n'avaient pas encore usées. L'ennemi s'était retiré devant nous quand nous cherchions ardemment à le combattre, assuré de nous détruire sans grand effort; à cette heure où nous étions engagés dans la plus douloureuse retraite, il nous suivait pas à pas, nous coupant le passage, harcelant l'arrière-garde qui devait sans cesse lui faire face, retardant nos mouvements; le froid allait toujours croissant. Lorsque tous les corps se réunirent enfin à Smolensk au commencement de novembre, les soldats désespérés, révoltés, forcèrent l'entrée de la ville qui n'avait été d'abord permise qu'à la garde; on commençait à piller les magasins lorsque la consigne fut levée. Les hommes du prince Eugène étaient épuisés, ils avaient failli périr tous au passage du Vap où le pont s'était écroulé sous leurs pas.



Ney avait ramassé un fusil. (P. 189, col. 1.)

Depuis quelques jours Mme de Gassac était dévorée par une inquiétude croissante; le maréchal Ney avait remplacé le maréchal Davout à l'arrière-garde, et dans le désordre des corps décimés, le lieutenant-colonel avait repris son service d'aide-de-camp; sa femme ne l'avait pas retenu. Quelles que fussent ses angoisses, elle avait compris que le devoir restait la seule règle fixe dans une pareille déroute.

Elle avait confié son mari aux mains de Dieu et elle employait à prier tout le temps que lui laissaient les incessants services qu'elle rendait aux autres.

Ses chevaux avançaient désormais lentement, et les ressources contenues dans sa voiture commençaient à s'épuiser. Elle avait donné tous les vêtements qu'elle y avait entassés à Moscou, et cependant le froid allait toujours croissant. M. de Gassac, constamment à pied, à côté du maréchal, le secondant de toutes ses forces pour réunir, encourager, diriger les soldats défaillants, tombait le soir épuisé et glacé dans le pauvre abri que son beau-père réussissait parfois à se procurer dans un village détruit ou tout au moins dans la grande berline qui lui avait tant de fois servi de gîte. Mathilde réfléchissait avec une mortelle inquiétude aux souffrances qu'il éprouvait sans jamais se plaindre. Un soir elle dit tout à coup:

« J'ai une idée, Philippe, demain je voudrais que tu puisse enfiler la seule petite pelisse qui me reste encore, sur la peau, le poil en dedans, comme un ours retourné, avec l'uniforme par dessus et la pelisse ordinaire, je crois que tu serais mieux. »



Le lieutenant-colonel se mit à rire ; on ne riait pas souvent pendant ces jours-là. « J'ai bien maigri, dit-il, mais cependant je ne crois pas que je puisse boutonner mon uniforme par dessus cette chemise à l'ours.

— Oh ! je vais élargir ton uniforme dès que tu seras couché », dit Mme de Gassac, car elle avait appris entre autres choses à se servir habilement de son aiguille pour les usages les plus divers.

« Moi qui ne faisais que de la tapisserie ! » pensait-elle parfois.

L'uniforme élargi, racommodé, nettoyé, attendait le lendemain matin M. de Gassac, qui ne demanda pas à quelle heure sa femme s'était couchée ; il y avait encore une provision de chandelles dans la caisse de la voiture.

La température était devenue insupportable. Pendant les rudes épreuves de la journée, l'aide-de-camp se sentit soutenu par une chaleur comparative qu'il n'avait pas ressentie depuis bien des jours ; il s'empressa de faire part de sa découverte à son chef.

« J'ai mis une pelisse en dedans, dit-il au maréchal Ney qui venait de ramasser le fusil qu'un grenadier mourant avait laissé tomber et qui le chargeait contre une troupe de Cosaques.

— Et cela vous a réussi, vous avez meilleure mine aujourd'hui, repartit le maréchal qui avait lâché son coup et qui regardait les cavaliers du Don emportés quelque distance par leurs rapides coursiers.

— Vous devriez en faire autant, Monsieur le maréchal, » insista Philippe. Le Lion rouge se mit à rire : « J'ai une meilleure pelisse que vous, répondit-il, un corps qui n'a jamais connu une heure de maladie, et un cœur qui n'est pas habitué à plier. »

C'était sur ce cœur et sur ce bras robuste que reposait tout l'espoir de Mme de Gassac, car, au sortir de Smolensk, l'Empereur, devançant toujours les corps de son armée avait dû revenir sur ses pas pour défendre et diriger ceux qui se trouvaient attaqués par les Russes. Kutuzof était là, assaillant le plateau de Kranosé, d'autres corps ennemis s'avançaient dans toutes les directions, prêts à envelopper les restes héroïques de l'armée impériale. Davout et Mortier étaient dégagés, il fallait reprendre la marche, mais l'arrière-garde n'était pas encore arrivée ; Ney faisait partout tête à l'ennemi qui le pressait de toute part ; à chaque pas, il s'arrêtait pour se retourner et combattre, laissant ainsi aux autres corps quelques loisirs pour se garder. Ses forces diminuaient rapidement ; il avait perdu presque tous ses bagages, ceux des fuyards qui avaient pu se rattacher à l'autre détachement s'étaient empressés d'échapper à sa dangereuse protection. Beaucoup de voitures étaient tombées au pouvoir des Cosaques, d'autres étaient restées par les chemins, pillées par les traînards, par les fuyards, par l'ennemi



Larrey était sans cesse occupé. (P. 188, col. 1.)

Mme de Gassac avançait toujours, mais M. Dorseuil commençait à prévoir le moment où, pour sauver sa fille, il serait obligé de la séparer de son mari que le devoir retenait auprès de l'héroïque chef de l'arrière-garde.

Déjà le canon de Krasnoé retentissait plus faiblement. Le maréchal Ney se tourna vers M. de Gassac.

« Si nous ne nous dépêchons pas, nous arriverons quand la danse sera finie là-bas ! », dit-il, et il donna l'ordre de hâter le pas.

Au même instant, le maréchal Davout et le maréchal Mortier quittaient le plateau de Krasnoé la mort dans l'âme ; l'Empereur leur avait donné l'ordre de le rejoindre sans attendre l'arrière-garde ; c'était vouer celle-ci à une perte certaine, et les guerriers obéissaient à regret. Les forces des Russes devenaient cependant écrasantes.

« Au pas, soldats ! » cria le maréchal Mortier, et la garde commença sa retraite comme à la parade ordinaire. Les boulets pleuvaient sur la petite ville qu'elle évacuait.

Ney arrivait cependant, bravant tous les obstacles, soutenant les soldats de son inflexible courage, plus hardi et plus infatigable que le meilleur d'entre eux.

« Nous passerons bien où les autres ont passé, disait-il aux officiers comme aux hommes de son corps, nous soufflerons quelques heures à Krasnoé, nous y trouverons bien encore un morceau de pain et un verre d'eau-de-vie, quoique l'arrière-garde n'ait pas souvent bonne chance, puis nous verrons si nous ne pouvons pas rejoindre Davout, il ne doit pas être bien loin, il ne marche pas si vite que nous. »

« Il ne laisse pas tant de monde en route », marmottaient quelques soldats, mais ils étaient encore fiers de leur chef et ils lui obéissaient sans résistance ; ceux qui étaient trop fatigués se couchaient sur la neige, et mouraient tout seuls. Plus d'une fois M. Dorseuil avait ranimé des malheureux qui succombaient aux funeste sommeil des grands froids en leur donnant quelques gouttes d'eau-de-vie ; sa gourde ne semblait jamais vide ; Mme de Gassac ne buvait que de l'eau.

« Je n'ai pas froid au delà de ce qui est supportable, disait-elle, nous n'avons plus qu'un baril, et encore il est entamé. »

On arrivait à Krasnoé, les corps marchaient désormais sans éclaireurs, cependant le lieutenant-colonel avait encore conservé un cheval, il devança de quelques portées de fusil son chef ; bientôt on le vit revenir, pressant sa monture à travers les glaçons et les amas de neige.

« Monsieur le maréchal, dit-il en s'arrêtant court devant Ney, Kutuzof tient Krasnoé et les nôtres n'y sont plus ! »

Un juron s'échappa des lèvres de Ney :

« Ils nous ont abandonnés ! » dit-il entre ses dents, puis, reprenant son sang-froid et formant rapidement sa résolution :

« Eh bien, mes enfants, dit-il en se retournant vers les troupes, double charge, la baïonnette en avant et tâchons d'enlever la ville ; Gassac, ajouta-t-il très-bas en se penchant vers son aide-camp, votre femme est-elle près d'ici ?

— Oui, monsieur le maréchal.

— Alors tâchez de lui faire dire qu'elle attende que l'averse qui va tomber soit passée, je ne sais pas si sa voiture y résisterait. Dans le cas où nous inclinerions cette nuit vers le Dniéper, je le lui ferai savoir. »

Le jeune officier regardait son chef avec étonnement :

« Il fait un froid du diable, dit-il, mais le courant du fleuve est rapide, si le Dniéper n'est pas gelé, comment fera-t-on ?

— Le Dniéper sera gelé, repartit Ney, d'ailleurs, gelé ou non, on fera comme on pourra, mais on passera. »

*A suivre.* Mme DE WITT née GUIZOT.

# MAXIMES POLITIQUES

Parmi les rois qui se sont le plus illustrés dans l'empire des Perses, les historiens citent Key-Oumarath, fondateur de la dynastie des Pichdadiens. C'était un prince à l'âme élevée, un peu philosophe, porté à ériger la politique en doctrine ; il ne parlait que par maximes. Il disait souvent :

« Un roi doit donner un libre cours à sa justice. La justice est la source de tous les biens ; c'est une citadelle élevée pour la défense de l'État et le maintien de l'ordre ; le désir de justice est le premier symptôme de la ruine d'un pays. Dès que la tyrannie s'appesantit sur un peuple, la justice fuit à tire-d'ailes et ce peuple court à sa perte. » Suivant lui, les rois de Perse devaient leur prééminence sur les princes contemporains à dix règles de conduite qu'ils suivaient scrupuleusement. La première était de ne jamais donner leurs filles en mariage à des princes étrangers ; — la deuxième, d'épouser au contraire toujours des princesses étrangères ; — la troisième, de ne prendre conseil de personne quand on veut placer un bienfait ; — la quatrième, de tenir exactement sa parole, et de ne manquer jamais à sa promesse ; — la cinquième, de rendre en gratifications à ses vassaux les redevances annuelles qu'ils sont obligés de payer ; — la sixième, d'admettre tout le monde à sa table et de n'accepter aucune invitation ; — la septième, de donner moins de temps au loisir qu'au travail ; — la huitième, de ne point noyer sa raison dans le vin ; — la neuvième, de ne jamais punir que lorsque la colère est passée ; — la dixième, d'éloigner les ignorants, et de ne se plaire que dans la société des hommes instruits.

Il écrivit un jour à un de ses généraux : « La garde des frontières, la discipline militaire, l'administration du royaume, ne peuvent être confiés qu'à celui qui réunit les cinq qualités suivantes : La prudence qui,

dès le début des événements, en prévoit clairement l'issue; l'habileté qui écarte les entreprises difficiles, à moins que l'opportunité n'en soit manifeste; le courage qu'une suite de désastres ne saurait abattre; une observation si rigoureuse de la parole donnée que personne n'en mette en doute l'exécution; la générosité qui facilite une bonne gestion des finances. »

Le roi Key-Oumarath ne cessa de fortifier l'éducation de son fils par les conseils que lui inspirait une sage philosophie; il lui disait, par exemple: « Rien n'est préjudiciable à un roi, à un chef ou à un personnage d'un mérite réel que la société des hommes vulgaires et d'un caractère méprisable. Autant l'âme gagne au commerce d'un homme illustre par sa naissance ou son mérite, autant elle se corrompt au contact du vulgaire, car elle se laisse envahir par cette influence funeste qui la dégrade et lui fait perdre le sentiment de sa noblesse et de sa vertu. C'est ainsi que le vent, en passant sur des plantes aromatiques, s'imprègne de parfums qui raniment et fortifient les organes de la vie; tandis que s'il effleure des matières corrompues, il se charge d'exhalaisons nuisibles à la santé. Par la même raison, si un sage demeure pendant un mois auprès d'un homme ignorant et abject, son intelligence en sera troublée pendant longtemps. »

Ce roi de Perse possédait une grande table d'or, enrichie de pierres précieuses, et dont les bords portaient cette inscription: « Profitable est le repos légitimement gagné et dont le superflu est donné aux pauvres. La nourriture que tu prends pour apaiser ta faim te nourrit; celle que tu prends sans appétit te dévore. »

A. Cherbonneau.



# LES NOCES D'OR DE LA LOCOMOTIVE

Il y a cinq ans, l'Angleterre fêtait les noces d'or de la locomotive. C'est en effet en 1825, le 26 septembre, que fut construite la première voie ferrée entre Stockont et Darlington. Nos lecteurs ont trouvé déjà dans le *Journal de la Jeunesse*[1] d'intéressants renseignements sur la première locomotive et sur la construction des premiers rails.

Toutefois, cette locomotive était loin d'être parfaite. Elle se substituait aux moteurs animés qui avaient eu jusque-là le privilège de la traction des voitures, sans augmenter sensiblement leur vitesse.

Ce ne fut que cinq ans après cette première tentative, en 1830, après les beaux travaux de Marc Séguin et de Stéphenson, que la locomotive conquit la plus précieuse de ses qualités: la vitesse.

L'année 1830 est donc considérée avec raison comme la date véritable de la fondation des chemins de fer, et la ville de Liverpool (Angleterre) vient de célébrer par des réjouissances publiques le cinquantième anniversaire de ce mémorable événement.

Vers 1830, la route qui réunit Liverpool et Manchester, ces deux cités manufacturières de l'Angleterre, était dans le plus pitoyable état. Un célèbre voyageur, Arthur Young, écrivait à cette époque: « Je n'ai pas de termes pour décrire cette route infernale. J'engage très sérieusement les voyageurs que leur mauvaise étoile pourrait conduire dans ce pays, à tout faire pour éviter cette maudite traversée, car il y a mille à parier contre un qu'ils s'y casseront le cou ou tout au moins un bras ou une jambe. »

On avait bien construit un canal entre Liverpool, situé sur la mer d'Irlande, et Manchester; mais ce canal était en mauvais état et de plus le droit de péage était considérable. Après une réunion populaire, un *meeting*, comme on dit en anglais, il fut décidé que l'on établirait un chemin de fer entre ces deux villes. Un concours fut ouvert entre les constructeurs: un prix de 12500 francs et la fourniture du matériel devaient être la récompense du vainqueur.

Nos lecteurs s'étonneront peut-être d'apprendre qu'en 1830, presque un siècle et demi après la découverte de Papin, on n'avait pas encore utilisé la vapeur au transport des convois.

Précisons un peu les dates. C'est vers 1700 que Papin imagine la machine à vapeur.

En 1764, James Watt modifie la machine de Papin en faisant arriver la vapeur successivement au-dessus et au-dessous du piston et en condensant cette vapeur après qu'elle a produit son effet.

En 1770, un ingénieur français, Cugnot, construit la première voiture mue par la vapeur.

En 1800, l'Américain Olivier Evans fait circuler dans les rues de Philadelphie une voiture à vapeur.

En 1825, le premier chemin de fer est établi en Angleterre.

Enfin, en 1830, l'ingénieur Stéphenson résout complètement le problème de la traction à vapeur.

Bien que depuis longtemps la machine à vapeur eût été utilisée dans l'industrie, on comprend que la construction d'une locomotive présentait des difficultés toutes spéciales. Sans doute, il n'y avait rien à inventer au point de vue particulier du mécanisme; une locomotive exactement comme une machine ordinaire, se composant de trois parties très distinctes: 1° la chaudière; 2° le mécanisme qui distribue la vapeur; 3° le mécanisme de transmission qui permet d'utiliser les mouvements du piston. Mais, pour une locomotive, on ne pouvait disposer que d'une quantité relativement faible de charbon et d'eau: celle qu'on peut transporter avec soi; de plus la machine rencontrait des obstacles considérables quand le terrain était irrégulier.

Nous avons dit que ce fut un Français, Cugnot, qui construisit la première voiture à vapeur. Précisément, on organise en ce moment une souscription ayant pour but d'élever à ce savant une statue à Void (Meuse), sa ville natale. La reconnaissance de la France aura été

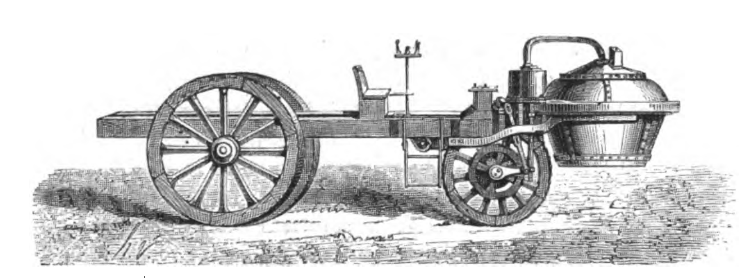
1. Voy. vol. VI, page 367.

presque aussi tardive pour Cugnot, qu'elle l'a été pour Papin. La voiture de Cugnot, qu'on peut voir à Paris, au Conservatoire des Arts et Métiers, avait trois roues: celle de devant était la roue motrice; les deux autres ne servaient absolument qu'à équilibrer la voiture. Cugnot essaya en vain de faire marcher sa voiture pendant quelque temps; tous les quarts d'heure il fallait renouveler la provision d'eau et attendre que cette eau se fût transformée en vapeur.

Ainsi donc, trois obstacles s'opposaient, dans la pratique, à l'usage des locomotives: 1° l'irrégularité du sol; 2° le temps perdu à chauffer l'eau versée par petites portions dans la chaudière; 3° le défaut de tirage des cheminées, provenant de ce qu'il n'était pas possible de leur donner une grande hauteur, les locomotives devant passer sous des tunnels peu élevés.

En 1830, toutes ces difficultés avaient disparu.

L'irrégularité du sol n'était plus un obstacle, car on avait imaginé, en Angleterre, de faire circuler les roues des voitures sur des barres de bois unies appelées *rails*. Ces rails de bois furent successivement recouverts de fer, puis remplacés par des rails en fonte, en fer forgé, en acier



La voiture de Cugnot. (P. 192, col. 1.)

En 1829, l'ingénieur français Marc Séguin eut l'idée de remplacer la chaudière ordinaire par une chaudière tubulaire dans laquelle un grand nombre de tubes horizontaux remplis d'eau sont chauffés en même temps par la flamme du foyer. L'eau, chauffée dans toute sa masse, se transforme presque immédiatement en vapeur.

Enfin, l'ingénieur Stephenson imagina de lancer le jet de vapeur, après qu'il a agi sur le piston, dans le tuyau de la cheminée; cette vapeur détermine ainsi un courant d'air, un tirage, qui entraîne au dehors les produits de la combustion: il n'était plus nécessaire d'augmenter la hauteur de la cheminée.

La solution du problème de la traction à vapeur était donc en grande partie trouvée, au moment où s'ouvrit, le 6 octobre 1829, le concours entre les constructeurs de locomotives.

Cinq machines furent soumises à l'examen des juges du concours: *la Fusée*, *la Nouveauté*, *la Sans Pareille*, *la Persévérance*, *la Cyclopède ;* ces deux dernières furent retirées au dernier moment.

La locomotive *la Fusée*, construite par Stephenson, possédait seule la chaudière tubulaire de Séguin; elle remorqua avec une vitesse de 6 lieues à l'heure un poids de treize mille kilogrammes. « Dans une autre série d'épreuves, on attacha *la Fusée* à une voiture contenant trente-six voyageurs, elle communiqua plusieurs fois à cette voiture une vitesse de dix lieues par heure sur un plan horizontal. En remontant sur un plan incliné, sa vitesse, dans les mêmes conditions, était de quatre lieues à l'heure. Cette dernière expérience démontra ce fait important que les locomotives pourraient s'élever le long de certaines pentes; on avait supposé jusque-là qu'elles ne pourraient remorquer les convois que sur des terrains parfaitement de niveau. »

Ce fut la locomotive *la Fusée* qui remporta le prix.

Six mois après ce mémorable concours, la construction de la ligne de Liverpool à Manchester était terminée; les dépenses s'étaient élevées à 10 millions de francs.

« La ligne fut livrée à la circulation le 15 septembre 1830 et l'inauguration en fut célébrée avec de grandes cérémonies, en présence de personnages officiels, le duc de Wellington et Sir Robert Peel. Stéphenson avait construit déjà sept autres locomotives qui furent toutes attelées pour cette fête avec *la Fusée* en tête du train dans lequel avaient pris place les invités au nombre de 772. Toute la population de Liverpool s'était massée le long de la ligne et elle accueillit par ses vivats enthousiastes ce spectacle tout à fait nouveau. »

Ce premier voyage fit une victime. M. Huskisson, député de Liverpool, étant resté sur la voie, fut atteint par la locomotive et mourut quelques heures après des suites de ses blessures.

Le lendemain, 16 septembre, la ligne de Manchester à Liverpool fut livrée au public.

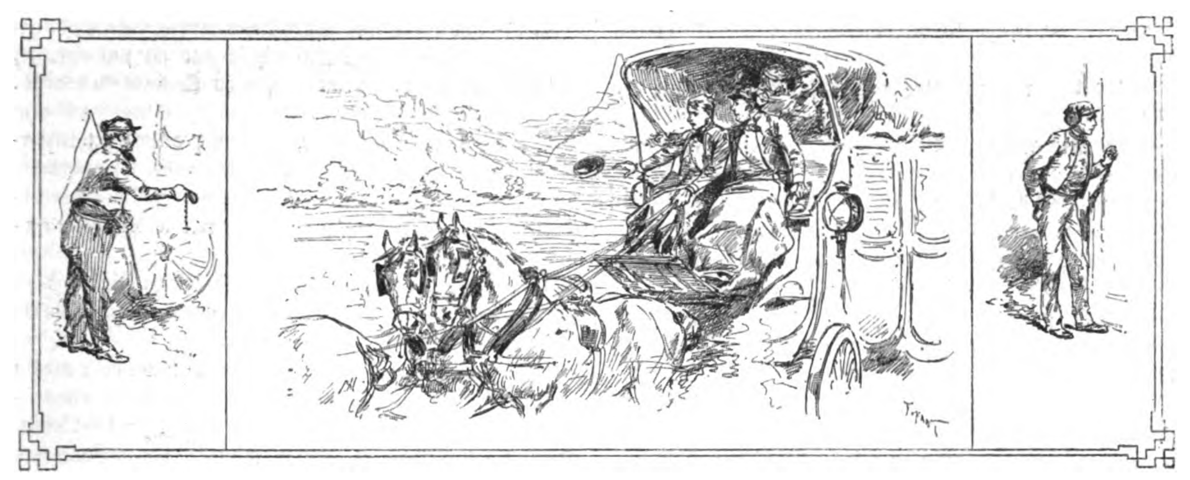
J'ai sous les yeux le tableau des heures de départ des différents trains qui furent organisés à l'origine. Je remarque qu'il y avait des trains ne contenant que des voitures de première classe et des trains qui ne contenaient que des voitures de seconde classe. Les deux classes n'étaient pas mêlées. Dans les trains de deuxième classe il y avait des voitures munies de glaces et des voitures découvertes; on payait 6 fr. 25 dans les voitures fermées et 4 fr. 35 dans les autres....

Qu'est devenue *la Fusée?*

« Cette machine ne resta pas sur la ligne de Manchester; elle fut vendue à lord Dundwald et passa ensuite dans un atelier de Manchester; puis elle fut rachetée par M. Thompson qui la céda à Robert, fils de Georges Stephenson. Ce premier spécimen de la machine qui a exercé la plus grande influence sur la civilisation actuelle est actuellement exposé en Angleterre, au musée de Kensington. »

ALBERT LÉVY.





M. Pichon la lança dans un champ. (P. 194, col. 1.)

# MAMAN[1]

## XXV

**M. Michet devient conducteur suppléant. — Comment M. Max Delaborde se présenta lui-même à Mme Gilbert, en faisant la culbute.**

M. Pichon a repris provisoirement son service, en attendant qu'il ait trouvé un nouveau suppléant. L'expérience l'a rendu défiant et difficile, et il se creuse vainement la cervelle pour découvrir cet oiseau rare, un suppléant sans reproche. Il brûle d'aller reprendre là-bas, à Saumur, la bonne petite vie qui a été si brusquement interrompue; mais le sentiment du devoir l'empêche de brusquer les choses au détriment du service.

Il venait de rejeter son septième candidat, dont les manières ne lui disaient rien de bon. Tout à coup, il conçut un plan si audacieux que lui-même en fut effrayé d'abord. Il crut prudent de dormir toute une nuit sur son projet, et de ne se décider tout à fait que s'il lui semblait praticable, après les mystérieux conseils de la nuit et de l'oreiller.

« Je me risque, » se dit-il le lendemain matin. Ce matin-là, il partait de Châteauroux. Arrivé au relai de Châtillon, il demanda au maître de poste : « Qu'est-ce que vous faites de ce Michet que je vous ai amené de la Silleraye.

— J'en fais un très bon garçon d'écurie dont tout le monde est content, les gens comme les bêtes.

— Mon vieux, j'ai besoin de lui pour quelques jours ; cela vous gênera-t-il de me le prêter?

— Cela me gênera certainement, mais pour vous être agréable, on saura se gêner un peu. L'emmenez-vous tout de suite?

— Non, il faut que vous ayez le temps de vous retourner. Je le prendrai en repassant. Michet! »

Michet qui venait d'atteler les chevaux accourut avec empressement; et dit: « A votre service, monsieur Pichon.

— Tu te tiendras prêt demain, quand je reviendrai de Tours, et je t'emmènerai avec moi. »

Michet regarda le maître de poste d'un air indécis.

« Tu as la permission, » dit le maître de poste.

La physionomie de Michet s'éclaicit.

« A demain, lui cria laconiquement M. Pichon.

— Je serai prêt, » répondit Michet, non moins laconiquement.

Et en effet il fut prêt.

« Monte à côté de moi, » lui dit M. Pichon sans autre explication. Michet monta à côté de lui, mais, au moment où il allait s'asseoir, M. Pichon s'écria : « Ne t'assieds pas encore, j'ai quelque chose à prendre dans le coffre. » Michet se tint debout, fort mal à l'aise, et se cramponnant à la tringle de fer pour n'être point précipité sur le pavé. M. Pichon prit dans le coffre ce qu'il avait à y prendre ; il se trouva que c'était un objet circulaire, présentant l'apparence d'une brioche enveloppée dans un journal.

« Assieds-toi maintenant! »

Michet s'assit, M. Pichon s'assit, les chevaux partirent ; M. Pichon tenait sa brioche sur ses genoux.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

« Qu'est-ce que tu as là sur la tête? demanda M. Pichon.

— C'est ma casquette, répondit Michel d'un air ahuri.

— Ça une casquette! allons donc! c'est une gibecière, c'est un cabas, c'est tout ce qu'on voudra. » D'un geste rapide, M. Pichon saisit la casquette de Michel et la lança dans un champ par-dessus une haie.

Michel se demanda si l'homme qui était assis à côté de lui n'était pas un fou, et si ses jours à lui Michel ne seraient pas en danger.

« Eh bien! mon garçon, dit le conducteur facétieux, te voilà donc nu-tête.

— Oui, monsieur Pichon, me voilà nu-tête; et il ajouta : le fait est que je suis nu-tête.

— Et sais-tu pourquoi tu es nu-tête? reprit M. Pichon avec une sévérité affectée.

— C'est parce que vous avez jeté ma casquette dans les champs.

— Et pourquoi ai-je jeté ta casquette dans les champs? »

Michel fut repris de toutes ses craintes, et répondit humblement : « Parce que ça vous a fait plaisir, monsieur Pichon.

— On te paye donc bien mal, puisque tu n'as pas seulement quinze sous dans ta poche, pour acheter une casquette neuve, lorsque ton chef te fait l'honneur de voyager avec toi. Tout en parlant, M. Pichon travaillait, sous le tablier, à tirer de son enveloppe l'objet en forme de brioche.

— On me paye bien pour ce que je vaux, répondit Michel d'un air embarrassé, et même je reçois par-ci par-là de bons pourboires, mais j'envoie mon argent à ceux de là-bas, qui en ont encore plus grand besoin que moi. »

Tout à coup, M. Pichon dégagea brusquement ses deux mains de dessous le tablier, et appliqua sur la tête de Michel l'objet en forme de brioche.

Michel sursauta.

« C'est un chapeau neuf dont je te fais cadeau, dit tranquillement M. Pichon, parce que tu es un bon garçon et que tu mérites bien cela. Ote-le de ta tête et regarde-le, au lieu de faire des yeux en boules de loto. Il te plaît? tant mieux. C'est du solide, je t'en réponds, je l'ai choisi moi-même rue Royale. Si tu peux me faire grâce de tes remerciements, tu me feras plaisir. »

Là-dessus, M. Pichon se mit à regarder les oreilles du cheval de droite. Michel n'osa rien dire. Seulement, il se demandait si M. Pichon l'avait tiré de son écurie uniquement pour lui faire cadeau d'un chapeau neuf, et pour l'occuper à compter les arbres de la route, et les mètres de cailloux.

A force de regarder fixement les oreilles du cheval de droite, M. Pichon fut pris d'une étrange somnolence : « Prends ma place et tiens les guides, dit-il à Michel, pendant ce temps-là je vais faire un petit somme. » Michel prit les guides sans répliquer et tendit tout son intellect à faire marcher la diligence d'un bon pas, et sans accidents.

M. Pichon avait une singulière manière de dormir; sa tête par moments lui tombait sur sa poitrine, et il émettait de temps à autre des ronflements sonores. Malgré cela, il entr'ouvrait à chaque instant l'œil que Michel ne pouvait pas voir, et il surveillait attentivement les descentes, les passages difficiles, les saignées de la route et les rencontres de voitures. Il se réveillait juste à chaque relai et indiquait à Michel l'endroit où il devait s'arrêter.

Arrivé à Châteauroux, M. Pichon invita Michel à sa propre table, et lui retint une chambre voisine de la sienne.

« Je compte sur toi pour me réveiller demain matin à quatre heures, parce que je me sens tout « chose » et que je ne suis pas sûr de me réveiller tout seul. Voilà ma montre, elle est remontée, ne la pose pas sur le marbre. A quatre heures, heure militaire ! »

A quatre heures, heure militaire, Michel frappa à la porte de M. Pichon. M. Pichon avait passé une mauvaise nuit; il allait se dorloter un peu pendant que Michel s'occuperait des préparatifs du départ.

Michel fut très troublé à l'idée de commander, et il craignit qu'on ne refusât de lui obéir.

« Ne t'inquiète de rien, lui répondit M. Pichon en affectant un air languissant, tu n'as qu'à leur dire: J'ai ordre de M. Pichon! »

A peine Michel fut-il sorti que M. Pichon se leva prestement, et procéda à sa toilette avec l'entrain d'un homme qui aurait passé une excellente nuit.

Tout en faisant sa toilette, il regardait ce qui se passait dans la cour de l'hôtel. Michel sautillait à droite et à gauche avec une grande agilité.

« On ne dirait vraiment pas qu'il est boiteux, » se dit M. Pichon, en hochant la tête d'un air de profonde satisfaction.

Comme la diligence était attelée et les bagages chargés, et que M. Pichon ne paraissait pas encore, Michel prit la feuille de route et fit l'appel des voyageurs.

« Il est temps, » se dit M. Pichon, et il dégringola l'escalier.

« Tout est-il prêt? demanda-t-il d'un ton d'autorité.

— Tout est prêt, lui répondit Michel.

— Alors, montons. »

M. Pichon avait repris le gouvernement de son attelage. Mais, à un kilomètre de Châteauroux, il fut repris de son accès de somnolence.

« Mon garçon, dit-il à Michel d'un ton sérieux, j'aime mieux te parler franchement. Je me fais vieux et je me ressens des atteintes de la vieillesse. J'ai des absences et des oublis, croirais-tu? Je me sens dans un de mes accès, et voilà pourquoi je t'ai pris avec moi. C'est un grand service que tu me rends. »

Michel prit ses paroles au pied de la lettre et rougit de plaisir en pensant qu'il rendait service à son bienfaiteur. Pendant ce temps-là, le vieux fourbe riait sous cape du succès de sa ruse, et se disait, les yeux à demi fermés : « J'aime mieux ne pas lui donner d'es-



pérances; si mon coup manquait, le pauvre bonhomme serait trop triste de redevenir gros Jean, comme devant, et de retourner à l'écurie. »

L'accès de M. Pichon dura quatre jours entiers. Le soir du quatrième jour, il alla trouver le directeur et lui dit : « Cette fois j'ai un suppléant.

— Qui est-ce ?

— Un nouveau-venu, qui conduit très bien, qui a bonne mémoire, et qui plaît à tous les voyageurs. Je viens de le voir à l'œuvre pendant quatre grands jours.

— C'est ce boiteux en chapeau rond que j'ai vu ce matin avec vous ?

— C'est lui.

— Il est bien jeune.

— Il deviendra plus vieux à chaque tour de roue ; d'ailleurs, étant tout jeune, il ne s'en fera pas accroire comme cet ostrogoth qui arrivait de Paris.

— Il est boiteux !

— J'ai connu, et vous aussi, des conducteurs boiteux; celui-ci est agile comme un cerf.

— Écoutez, monsieur Pichon, je vois que vous vous intéressez à lui.

— Beaucoup, rapport à une personne qui me l'a recommandé; et rapport à lui-même. Ce garçon est bon fils, monsieur le directeur, et il envoie à sa famille tout ce qu'il gagne. Je réponds de sa capacité et de son honnêteté.

— Du moment que vous répondez de lui, je l'accepte. Je me souviens très bien que vous ne répondiez de l'autre qu'en faisant des réserves. »

Voilà comment M. Pichon put repartir pour Saumur, et comment l'humble Michet fut promu aux fonctions de conducteur intérimaire. Mais M. Pichon ne partit pas pour Saumur avant d'avoir introduit M. le conducteur intérimaire dans un costume qui était en rapport avec sa nouvelle dignité. Il l'avait conduit, sans lui souffler un mot de ses intentions, dans un magasin de confections de la Rue Royale, et il lui avait déniché un costume « qui lui allait comme un gant », à cela près que les parements des manches lui couvraient la moitié de la main, et que les jambes du pantalon étaient un peu courtes. Quand il le vit tout flambant neuf, il le présenta au capitaine Maulevrier : il est toujours utile pour les débutants d'avoir de bonnes connaissances.

C'est pendant l'intérim de Michet que M. Gilbert gagna son pari, et que « l'Institution Gilbert » comme il disait, s'accrut d'un nouvel élève.

Ce nouvel élève était un jeune monsieur de quatre ans et demi, très joufflu, très rebondi, et très enclin à jouer de mauvais tours à son intitutrice anglaise. Il était de ceux dont on pouvait dire d'avance : « En voilà un qui se sauvera de la Silleraye. »

Au moment où Mme Gilbert le vit pour la première fois, il se sauvait de sa gouvernante anglaise. Miss Pratt était la dernière fille d'un pasteur, lequel avait eu treize filles. De ce qu'elle était la dernière, il ne faut pas conclure qu'elle fût toute jeune. Elle l'avait été autrefois, bien entendu; et c'est à cette époque lointaine qu'un hasard inexpliqué l'avait jetée à la Silleraye. Elle avait passé de famille en famille, et pour le moment c'était la famille Delaborde, qui, pour une somme assez ronde, sans compter les cadeaux, avait attaché miss Pratt à la personne du jeune Max.


Marie rencontra miss Pratt. (P. 196, col. 1.)

Miss Pratt avait au plus haut degré toutes les qualité morales que l'on est en droit d'exiger d'une institutrice; par malheur, elle était très formaliste et légèrement ennuyeuse.

Ayant remarqué que son petit élève était saisi par instants d'une sorte de frénésie de locomotion, et que, dans ses accès, au lieu de courir dans les allées du jardin paternel, il piétinait les plates-bandes, foulait les gazons et se ruait à travers les massifs, elle résolut de calmer sa fougue par une promenade hygiénique (*constitutional walk*) faite en ligne droite, d'un pas mesuré, sous les arbres du Donjon.

Ce jour-là, par malheur pour la promenade hygiénique, un petit chat maigre, tapi dans les hautes herbes, au pied de la tour carrée, s'était mis dans la tête d'attraper un lézard gris.

Au bruit de la voix grave de miss Pratt, ce petit chat prit peur, sortit de sa cachette et s'élança à travers la promenade

D'instinct, Max s'élança à sa suite, malgré les objurgations et les rappels réitérés de miss Pratt.

Comme il arrivait devant la maison de Mme Gilbert, le bout de sa petite bottine heurta contre un caillou enchassé dans la terre dure. Il fit encore une dizaine de pas, la tête en avant, les bras étendus, cherchant à se retenir. A la fin, il tomba lourdement sur la poitrine, le bras droit replié, et demeura immobile.

Mme Gilbert, qui rentrait de la ville basse, venait de sonner à sa porte. Au bruit de la chute, elle s'élança vers le petit enfant, le prit dans ses bras, et, sans apercevoir miss Pratt qui gesticulait dans le lointain, emporta son petit blessé dans sa chambre et le déposa sur son lit. L'enfant, les yeux fermés, pâle comme un mort, gémissait faiblement, à intervalles réguliers.



## XXVI

**Une opération douloureuse. — Le marmot sacré.**

Tout en s'occupant de faire revenir l'enfant à lui, Mme Gilbert envoya Marie en toute hâte chercher le docteur Durand.

Marie rencontra, dans le corridor d'entrée, miss Pratt, qui frappait de la pointe de son ombrelle les dalles du corridor pour attirer l'attention de quelqu'un.

« Grièvement blessé? » demanda-t-elle à Marie.

Marie ne sut que répondre, et lui montra l'escalier en se sauvant bien vite pour amener le médecin.

Miss Pratt monta l'escalier d'un pas indécis. Elle se reprochait amèrement de pénétrer dans une maison où elle n'avait pas été formellement présentée; il lui semblait qu'elle se manquait à elle-même, et qu'elle commettait une violation de domicile. D'autre part, l'inquiétude la poussait en avant et le sentiment du devoir triompha de ses derniers scrupules.

La porte de la chambre était toute grande ouverte; Mme Gilbert se tenait penchée sur le lit.

« Miss Pratt! dit l'institutrice en s'annonçant elle-même, miss Pratt, institutrice de l'enfant. Désobligée d'entrer sans avoir été présentée; mais... »

Mme Gilbert se retourna vivement, et vint au-devant de miss Pratt; elle était très pâle et ses yeux étaient humides.

« Grièvement blessé? » demanda miss Pratt. Oubliant toute dignité, elle saisit les deux mains que lui tendait Mme Gilbert, et se laissa conduire jusqu'à un fauteuil où elle tomba plus morte que vive.

« J'ai fait appeler le médecin, lui dit Mme Gilbert à voix basse. J'espère qu'il n'y a rien de grave; » et elle lui fit respirer des sels.

Marie rentra, précédant de quelques minutes le vieux médecin, qu'elle avait rencontré par hasard à quelques maisons de là.

Le petit blessé fit un mouvement et Mme Gilbert se précipita vers le lit. L'enfant avait les yeux ouverts, et regardait autour de lui d'un air effrayé. Mais quand il vit Mme Gilbert, il essaya de sourire.

« Je ne sais pas où je suis, ni ce que j'ai, dit-il à voix basse; mais je suis bien fatigué!

— Vous êtes chez moi, mon chéri; et vous êtes fatigué, parce que vous avez fait une chute. Souffrez-vous beaucoup?

— Je ne sais pas, madame, » dit doucement l'enfant, les regards toujours fixés sur les yeux de Mme Gilbert.

Quand le docteur entra, il salua rapidement d'un signe de tête et s'en alla tout droit au lit. Mme Gilbert resta près de l'oreiller, et miss Pratt vint se placer à côté d'elle.

« Mettez-le sur son son séant, » dit le docteur à Mme Gilbert. Elle prit l'enfant sous les bras et l'assit sans secousse. La joue du petit blessé touchait la sienne; elle fit un petit mouvement de tête, et mit un baiser de mère sur la pauvre joue pâle, pour récompenser l'enfant d'avoir été bien sage.

Le docteur palpa les côtes, colla son oreille contre la poitrine, fit respirer l'enfant.

« Tout va bien de ce côté-là, dit-il d'un ton bref; hum! »

Il venait de s'apercevoir que le bras droit pendait inerte.

« Rien de cassé, dit-il tout bas; mettez l'oreiller derrière lui pour le soutenir; » et se retirant derrière les rideaux, il fit signe aux deux femmes de venir le rejoindre.

« L'épaule droite est désarticulée, dit-il en les regardant avec attention. Comme il n'y a pas encore d'inflammation, nous pouvons remboîter cela à nous trois, si vous vous sentez de force à le tenir. »

La première émotion passée, miss Pratt avait repris tout son sang-froid.

« Je suis capable, dit-elle d'un ton ferme.

— Et vous, madame? demanda le docteur à Mme Gilbert.

— Moi aussi, » répondit-elle simplement. Son cœur tremblait bien un peu; mais elle pensait à la mère du petit Max, qui pouvait apprendre l'accident et accourir d'un moment à l'autre. Il fallait à tout prix lui épargner l'horreur et les angoisses de l'opération!

Le docteur expliqua brièvement ce qu'il y avait à faire. Mme Gilbert prit l'enfant dans ses bras, le déposa sur le canapé, et demeura agenouillée, lui adressant des paroles caressantes, qu'il écoutait avec un petit sourire.

L'opération fut courte, mais douloureuse. Le pauvre blessé poussa quelques cris, aussitôt étouffés par des baisers. « Pauvre agneau! pauvre agneau! » murmurait Mme Gilbert.

« Voilà qui est fait et bien fait, grâce à vous, mesdames, » dit le docteur Durand en s'essuyant le front. Ensuite il donna les indications les plus précises sur ce qui restait à faire, et prit congé.

Miss Pratt se leva, et dit: « Mon devoir est de prévenir Mme Delaborde. » Là-dessus elle quita la chambre.

« Ne me quittez pas, dit le blessé à Mme Gilbert.



— Non, mon chéri, je ne vous quitterai pas ; » et elle demeura agenouillée devant lui, le priant doucement de ne plus courir si fort à l'avenir, et lui disant qu'il était un courageux petit homme d'avoir si vaillamment supporté la douleur.

Au bout de dix minutes, on entendit un froufrou de jupes dans l'escalier. Mme Gilbert se leva, et attira un fauteuil tout près du canapé.

« Madame, tout va très bien, » dit-elle à une jolie dame blonde qui venait d'apparaître sur le seuil de la chambre. Elle conduisit la jolie dame blonde près du canapé, la fit asseoir sur le fauteuil, et se retira discrètement du côté de la fenêtre. Miss Pratt, qui avait médité une présentation en règle, se trouva fort désappointée d'avoir manqué au décorum. Elle alla rejoindre Mme Gilbert, et fit de son mieux pour excuser Mme Delaborde, qui n'avait pas attendu d'être présentée, qui n'avait pas même dit merci!

Cependant la jolie dame blonde sanglotait et prononçait des paroles entrecoupées. Peu à peu les sanglots se calmèrent, les paroles entrecoupées devinrent un chuchotement.

Tout à coup le chuchotement cessa, la jolie dame blonde se leva vivement, et, les yeux encore noyés de larmes, s'avança vers Mme Gilbert :

« Pardonnez-moi, madame, lui dit-elle d'une belle voix de contralto un peu traînante; j'aurais dû tout d'abord vous remercier de ce que vous avez fait pour mon pauvre Max. Mais j'avais la tête perdue.

— Pauvre mère, lui dit Mme Gilbert, c'était si naturel de courir d'abord au petit blessé ; mais vous voyez que cette fois nous en serons quittes pour la peur.

— Grâce à vos bons soins, à votre présence d'esprit, à votre courage! »



Mme Gilbert lui fit respirer des sels. (P. 196, col. 1.)

Elle avait prononcé ces paroles avec un joli balancement de cou qui lui était naturel.

Elle ajouta en rougissant un peu :

« Je suis votre obligée ; je voudrais être pour vous quelque chose de plus. Il y a longtemps que je vous connais, madame, sans avoir l'honneur d'être connue de vous. Cela vous surprend? c'est cependant bien naturel. Tout le monde parle de vous, ici, et dans de tels termes que je désirais faire votre connaissance ; mais je ne savais comment m'y prendre. L'étourderie de ce méchant enfant m'ouvre votre porte, un peu violemment, peut-être ; je vous supplie de ne pas la refermer tout à fait. D'abord, vous ne pouvez pas m'empêcher de vous faire une visite de reconnaissance. »

Ce fut au tour de Mme Gilbert de rougir. Mme Delaborde reprit finement :

« Miss Pratt me fait des signes, et me rappelle que je ne vous ai pas été présentée. Chère miss Pratt, voulez-vous répondre de moi? »

Miss Pratt, avec un sérieux parfait, se plaça entre

les deux dames et fit une présentation en règle.

« Maintenant, madame, dit Mme Delaborde, en gardant dans sa main la main que Mme Gilbert lui avait tendue, j'espère que vous n'avez plus d'objections à faire?

— Aucune, dit Mme Gilbert avec un charmant sourire.

— J'espère que vous me permettrez d'amener avec moi M. Delaborde?

— Mon mari sera enchanté de faire sa connaissance.

— Moi, je viendrai aussi! dit résolument le pupille de miss Pratt.

— Je ne sais pas, lui dit sa mère en le regardant avec tendresse, si tu t'es rendu bien digne d'une si grande faveur.

— La dame m'a embrassé, dit le petit garçon avec l'air triomphant d'un avocat qui a trouvé un argument sans réplique.

— Oh! si la dame t'a embrassé, je n'ai plus rien à dire, reprit Mme Delaborde, avec cette gaieté à laquelle on s'abandonne si facilement après toutes les grandes crises.

— Elle m'a embrassé et elle m'a appelé son chéri! n'est-ce pas, madame?

— Oui, mon chéri, répondit Mme Gilbert, et je vais vous présenter tout de suite à mes enfants. »

Elle sonna; Marie entr'ouvrit la porte :

« Faites monter M. Georges et Mlle Louise. »

M. Georges et Mlle Louise ne se firent pas prier. Depuis que leur maman avait rapporté le petit garçon dans ses bras, ils étaient aux écoutes pour avoir des nouvelles. Ils savaient déjà que le petit garçon avait subi courageusement une opération très douloureuse. Leur mère combla donc leurs vœux en les faisant appeler, car ils ressentaient cet attrait singulier que nous ressentons tous pour les personnes qui ont traversé les mystérieuses épreuves de la douleur.

C'est donc avec un mélange de curiosité, de respect et d'admiration, qu'ils s'approchèrent du canapé. Georges contempla, sans presque oser sourire, le marmot courageux qui lui souriait. Louise, les larmes aux yeux, se pencha sur le petit martyr, et lui effleura le front de ses lèvres pour le récompenser d'avoir souffert.

« Moi, je viendrai vous voir, dit le marmot en leur adressant des signes de tête; votre maman l'a dit! »

Si Georges et Louise ne lui dirent pas que ce serait pour eux un grand honneur, c'est que que cette formule ne leur vint pas à l'esprit; mais leurs regards le disaient bien clairement.

« Et puis, reprit le marmot, vous m'apprendrez à jouer au croquet. Je sais que vous jouez au croquet; Mlle Foulonne l'a dit à miss Pratt. Miss Pratt sait jouer; mais je n'ai pas de croquet, moi.

— Quand vous serez guéri, lui dit Louise en le regardant avec une tendre pitié, nous vous apprendrons toutes sortes de jeux. »

Les yeux du marmot brillèrent, et il demanda avec un intérêt profond :

« Sautez-vous à la corde?

— Maman nous le permet quand il ne fait pas trop chaud.

— J'aimerais beaucoup sauter à la corde. Je cours très vite à quatre pattes, et vous? »

Tous les assistants se mirent à rire, excepté miss Pratt, qui dit d'un ton presque sévère :

« Les animaux courent à quatre pattes et non pas les personnes. Ce n'est pas là un jeu qui convienne à un enfant bien élevé. »

Emporté par l'enthousiasme, le marmot continua :

« Je sais ruer, comme un cheval, en faisant voler beaucoup de poussière! »

Miss Pratt se contenta de hausser les épaules.

La simplicité sied bien aux héros. La simplicité des goûts de leur héros augmenta l'admiration que Georges et Louise avaient conçue pour lui.

Ce n'était qu'un marmot, le fait n'était pas niable; mais il prenait dans leur esprit les proportions d'un marmot sacré.

« Et puis, reprit Louise, empressée de faire montre des attraits de la maison, vous entendrez les belles histoires de Lucien de Servan! »

Cette fois, le marmot fit preuve d'une coupable indifférence. Pour lui, le genre humain se divisait en deux catégories : d'un côté, il y avait les gens qui sautent, qui courent et qui font des culbutes; de l'autre, ceux qui ne sautent ni ne courent, et font de la morale. Comme il était habitué à trouver beaucoup de morale dans les histoires que lui contait miss Pratt, il se défiait d'instinct de celles de Lucien de Servan.

« Et puis, il y a Pataud! suggéra Georges, qui rivalisait de zèle avec sa sœur pour inspirer au marmot sacré le désir de fréquenter la maison.

— Pataud! dit le marmot sacré d'un air surpris.

— C'est notre gros chien, reprit Georges; il joue quelquefois avec nous; il n'est pas méchant.

— Est-ce qu'on peut monter à cheval sur son dos? demanda le marmot sacré avec le plus vif intérêt.

— Non, répondit Georges en riant. Je crois qu'il n'aimerait pas cela; les chiens ne sont pas faits pour qu'on leur monte à cheval sur le dos. »

Le marmot sacré secoua la tête d'un air profond. Dans son idée à lui, un des grands plaisirs de la vie, c'est de chevaucher tout ce qui est chevauchable; les chaises de la maison paternelle en savaient quelque chose, et le tabouret du piano aussi.

Cependant il garda ses réflexions pour lui, et se contenta de dire : « Je sais très bien aboyer. »

Un domestique vint enlever le marmot sacré, et coupa court à ses confidences.

Une semaine plus tard, il apparut plus ingambe et plus remuant que jamais. Par bonheur pour lui, il avait été précédé de sa renommée de martyr courageux, qui jeta un voile sur ses imperfections. Comme il était le plus jeune de la bande, chacun des autres enfants se fit un devoir de veiller sur lui, et il ne tarda pas à donner de l'occupation à ses protecteurs. Lucien ne le perdait jamais de vue, et c'est lui qui signalait ses frasques aux autres associés.

Le marmot sacré avait cela de bon qu'il ne boudait jamais. Arrêté dans l'exécution d'un de ses projets, il



se consolait en en formant un autre, car il avait la cervelle merveilleusement féconde. Les autres enfants s'attachèrent à lui, en raison même des soucis qu'il leur causait; quant à lui, il les aimait tous, mais à des degrés différents. Georges et Louise venaient en tête; puis Pataud et Maurice, *ex æquo;* Mathilde et Lucien fermaient la marche.

Mais toute cette hiérarchie fut bouleversée par l'apparition d'un nouveau personnage. Le capitaine Maulevrier étant venu passer deux jours chez ses amis, ne dédaigna pas de se mêler aux jeux des enfants. Le marmot sacré s'éprit pour lui d'une passion folle en apprenant qu'il était officier de cavalerie, et qu'en cette qualité il chevauchait tous les jours sur un vrai cheval. Il le suivait partout comme un petit chien familier et importun; il voulait lui tenir la main; il s'accrochait à son veston; il lui promettait d'aller lui rendre visite à Tours pour voir son cheval. Le capitaine Maulevrier s'amusait beaucoup de cette passion enfantine, et quelquefois, pour lui donner un avant-goût du plaisir de monter à cheval, il le faisait chevaucher sur son genou, et je vous prie de croire que le cheval trottait dur! Mais plus le cheval trottait dur, plus le marmot sacré était content; il n'aurait même pas été fâché d'être désarçonné une bonne fois, « rien que pour voir! »

*A suivre.* J. GIRARDIN.



UNE

## ANCRE DE CHRISTOPHE COLOMB

On a fait à la Martinique, vers le mois d'avril 1880, une découverte archéologique intéressante : on a retrouvé l'ancre du bâtiment à bord duquel Christophe Colomb fit son troisième voyage au Nouveau-Monde.

En 1498, la petite flotte du navigateur génois jeta l'ancre à l'extrémité sud-ouest de l'île de la Trinité. Pendant la nuit elle courut un grand danger, par suite d'une haute marée et du débordement soudain d'une des rivières qui se déversent dans le golfe de Paria. La seule avarie qui en résulta, néanmoins, fut la perte d'une ancre du vaisseau amiral.

C'est cette même ancre qui a été retrouvée par M. Agostino, dans des fouilles pratiquées dans son jardin à Punta-Arenas. L'ancre pèse 1100 livres. On supposa d'abord qu'elle était d'origine phénicienne, mais un examen plus attentif y fit remarquer la date de 1497.

Les conditions géologiques du terrain dans lequel la découverte a eu lieu conduisent à cette conclusion que l'ancre dont il s'agit remonte en effet à Christophe Colomb.



## LES BOERS DU TRANSVAAL

En 1652, les Hollandais fondèrent au cap de Bonne-Espérance, à la pointe de l'Afrique australe, un établissement colonial. Cet établissement ne tarda pas à prospérer et à s'accroître, lorsque des huguenots français, après la révocation de l'édit de Nantes, vinrent chercher un asile dans la colonie hollandaise, en 1687, 1688 et 1689.

Des troubles étant survenus dans la colonie à la fin du dix-huitième siècle, les Anglais en profitèrent pour y établir en 1795 un gouverneur. C'était le prélude de leur prise de possession qui eut lieu en 1806. Le traité de Paris consomma la perte de la riche colonie hollandaise.

Pendant quelques années, les colons hollandais, auxquels on donnait le nom de Boers (paysans) supportèrent patiemment la domination anglaise. Mais, lorsqu'en 1833 fut aboli l'esclavage, les Boers émigrèrent en masse vers le pays qui est devenu l'État libre d'Orange et le Natal.

Ce genre d'émigration est devenu chez les Boers une habitude nationale. Il leur a fallu un mot propre, ayant sa signification particulière, pour le désigner. Quitter sa ferme et son champ, emmener son bétail et sa famille et aller droit devant soi dans des pays inconnus pour fuir l'envahisseur, s'exprime du mot *trekken* « faire un trek ».

L'expatriation, au lieu de les sauver, n'eut pour résultat que d'étendre au territoire de Natal l'autorité de l'Angleterre. Le Gouverneur du Cap réclama les Boers comme sujets britanniques; la lutte fut courte et, en 1843, le Natal fut à son tour proclamé territoire anglais.

Quelques-uns des Boers se résignèrent, mais le plus grand nombre, sous la conduite de Pretorius, entreprirent un nouvel exode vers le nord, au delà du Vaal, où on leur permit en 1852 de fonder la République indépendante qu'ils avaient résolu d'établir. Cet exode, ce « Grand Trek » comme on l'a appelé, est resté mémorable et mérite réellement l'admiration pour le courage des malheureux colons hollandais, réduits à abandonner de nouveau les contrées qu'ils avaient rendues riches et fertiles pour aller chercher au milieu des tribus les plus cruelles des Cafres une nouvelle patrie et conquérir la liberté.



Au Transvaal, ils ont pu se croire en sécurité jusqu'au jour (12 avril 1877) où sir Teophilus Shepstone proclama l'annexion du pays aux possessions anglaises de l'Afrique australe.

Le Transvaal doit son nom, qui signifie « au-delà du Vaal », à un affluent du fleuve Orange. Le territoire du Transvaal s'étend sur la rive septentrionale de cette rivière, tandis que l'État libre d'Orange en occupe la rive méridionale. Pour les habitants de la colonie du Cap, à la pointe de l'Afrique australe, le Transvaal est bien le pays au delà du Vaal.

Un parc à bestiaux dans le Transvaal. (P. 202, col. 1.)

Au nord, le Transvaal s'étend jusqu'au fleuve Limpopo. Sa superficie équivaut à plus de la moitié de la France. Mais sa population blanche n'est estimée qu'à une quarantaine de milliers d'habitants. La population de couleur est de plusieurs centaines de mille.

La capitale du Transvaal est Potscherfstrom, ou plus exactement Potscherfstroom, dont le nom est un étrange composé de ceux de trois chefs populaires parmi les Boers ou paysans du Transvaal : Potgieter, Scherf et Stockenstroom.

Tandis que la République d'Orange, fondée par les Boers, comme celle du Transvaal au sud de laquelle elle se trouve, est tout entière sur le versant ouest de la chaîne de Drakensberg qui sépare, dans l'Afrique australe, le bassin de l'Atlantique du bassin de l'océan Indien, le Transvaal est à cheval sur cette chaîne et s'étend sur les deux bassins. Mais il n'atteint pas la mer. D'immenses espaces le séparent de l'Atlantique, et au sud-est, le territoire anglais de Natal, au nord-est, le territoire des Zoulous s'interposent entre lui et l'océan Indien. Le Transvaal se compose de plateaux étagés, s'élevant à mesure qu'ils s'éloignent de la mer.

Le sol est très fertile; on y trouve de nombreux pâturages, et la salubrité du pays permet aux Européens d'en supporter la grande chaleur.

On y distingue trois régions naturelles : le Hooge Veld ou haut pays, le Banken Veld ou pays de collines, et le Bosch Veld ou pays des bois.

Beaucoup de points du haut pays dans le sud-est ont une altitude de 1200 mètres; quelques-uns même atteignent et dépassent 2000 mètres. Le climat est sain; les mois d'hiver, du milieu de mai à octobre, sont très froids, mais très secs, et la pluie ne tombe en averse que pendant l'été.

Le pays de collines relie la contrée haute à la contrée basse ou pays des bois; les collines y sont séparées par de profonds ravins où coulent de nombreux





Un attelage de voyage dans le Transvaal. (P. 202, col. 1.)

ruisseaux bordés d'arbres; on y trouve beaucoup de pâturages. Les bêtes à cornes y vivent toute l'année, tandis que les moutons et les chevaux ne prospèrent en toute saison que dans certaines fermes, particulièrement bien situées. Les parties les moins accidentées sont très propres à la culture.

Le pays de bois, au nord et au nord-est, est peu élevé; il est malsain dans ses parties les plus basses. Les Cafres mêmes y souffrent de la fièvre. L'eau y est généralement amère, excepté dans quelques torrents. Le pays est tout couvert de grands arbres, en particulier de mimosas.

En hiver, le bétail vit dans les herbes épaisses et grasses du Bosch Veld; mais en été, excepté dans quelques endroits privilégiés, il ne peut supporter l'excessive chaleur du climat. Pendant quatre mois de l'année, on s'y occupe d'engraisser les troupeaux.

Les fermes y sont comme des succursales de celles du haut pays. Là, tous les bestiaux viennent bien pendant l'été. Le seigle y pousse très bien à cause de l'abondance de l'eau; le maïs n'a pas besoin d'irrigation, il se contente des pluies. De nombreuses espèces d'arbres fruitiers donnent rapidement de beaux fruits, et le pays est riche en minéraux.

C'est là qu'en 1871 on a commencé à exploiter des mines d'or.

Dans le Transvaal, les églises sont rares; les fermiers n'y vont qu'une fois l'an. Ils y mènent leurs femmes et leurs enfants, dès que ceux-ci ont passé l'âge de seize ans, âge auquel on fait partie de ce qu'ils appellent la Congrégation. Pour certains d'entre eux, la route est longue à parcourir. C'est dans un wagon traîné par seize bœufs, qu'on chemine vers le plus prochain endroit où se tient le Nademaal. Ces wagons sont le véhicule classique des Boers et de toute l'Afrique australe. C'est avec ces grands chars attelés de huit couples de bœufs que les Boers franchissent les défilés des Drakensberg ou passent à gué les rivières.

Le Nademaal consiste en une série de services religieux qui durent une semaine. C'est au Nademaal que les ministres de l'Église hollandaise bénissent les mariages, et qu'ils baptisent les enfants nés dans l'année. Puis chacun reprend le chemin de sa ferme; on ne retourne à l'église que l'année suivante. Les fermiers portent, dans cette occasion solennelle, des souliers, une redingote et un habit, dont ils ne servent plus en dehors de cette solennité. L'année entière, ils sont vêtus d'habits de peau de bœuf confectionnés par eux. Ils ont un moyen de préparer ces peaux, qui les rend aussi souples qu'une grosse étoffe. Dans les plus pauvres familles, la jeune fille qui va se marier emprunte la robe de fête de sa voisine.

Il est difficile de faire un voyage dans l'Afrique du Sud sans rencontrer à chaque pas des Du Toit, des Hugo, des Villiers, etc., dont le nom indique l'origine française, et qui sont les descendants des huguenots qui ont quitté leur pays à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Mêlés depuis deux cents ans aux colons hollandais, ils en ont adopté le langage et les mœurs.

De ce mélange est sortie la fière race de paysans africains qu'on appelle les Boers (paysans), et qui s'appellent eux-mêmes *Afrikander*, race colonisatrice par excellence, qui jusqu'à ce jour a servi d'avant-garde à la civilisation européenne, qui a colonisé le pays de Natal, l'État libre, le Transvaal, qui erre aujourd'hui sur les bords du lac Ngami, et qui arrivera la première au cœur de l'Afrique. Semblables aux enfants d'Israël dans le désert, auxquels les Boers se comparent volontiers, ils sont encore à la recherche d'une patrie. Ils fuient le joug de celui qu'ils considèrent comme leur envahisseur, l'Anglais, dont ils affectent de ne pas comprendre le langage et qu'ils désignent par l'énergique expression de « *verdcemde Engelschman* » (Anglais maudit).

Chez les Boers on reconnaît parfaitement les traces de leur double origine : beaucoup ont les cheveux et la barbe noirs, avec les yeux bleu gris des Hollandais à l'expression si douce et si vague; ils aiment à rire, de ce bon rire gaulois fort et plein. Ils ont gardé au fond de leurs souvenirs hérités de père en fils une place pour la France.

Les Boers, en prenant possession du sol sur lequel ils doivent s'établir, pensent tout d'abord à créer un étang : ce qui est en effet la chose la plus indispensable dans un pays où il n'y a pas de sources, où les rivières sont fort rares, et où les ruisseaux manquent absolument. La seconde opération du fermier boer est de construire sa maison : à cette fin il délaye de la terre et la pétrit avec l'eau de son réservoir et forme des briques qu'il laisse sécher au soleil; il ne lui faut que peu de temps pour assembler ses matériaux et bâtir sa maison, qui se compose invariablement de deux ou trois pièces et n'a qu'un rez-de-chaussée; une couche de peinture ou de chaux sur les murs termine l'opération. L'ornementation est un superflu dont le Boer se soucie peu. La maison n'a qu'une chambre à coucher, occupée par des lits pour les parents; les enfants couchent par terre sur des matelas et le plus souvent sur des peaux.

Tous ces Boers sont énormes, en grandeur comme en grosseur, qu'ils soient d'origine hollandaise ou française. Ce sont certainement les hommes les plus grands et les plus lourds du monde. On assure que leur taille moyenne est de cinq pieds et demi, et que, dans une même famille, on trouve souvent des individus qui dépassent cette taille de deux, trois et même quatre pouces. Ils engraissent de bonne heure. Leur nourriture habituelle est le mouton frit dans la graisse ou plutôt dans le suif.

Les Boers forment aujourd'hui les trois quarts de la population totale des blancs établis dans les possessions anglaises de l'Afrique australe. A Natal, ils comptent pour plus de la moitié de la population blanche; dans la colonie du Cap, ils sont une immense majorité; dans le Transvaal et l'État libre d'Orange, il n'y a que peu d'Anglais.

Les Boers du Transvaal comptent plus de 25 000 cavaliers de seize à soixante ans, chaque homme étant



pourvu de deux chevaux. Ils sont supérieurement armés; leur adresse est célèbre. A portée de l'ennemi, ils sautent de cheval, visent à loisir, font feu et remontent immédiatement en selle pour aller recommencer plus loin. Le général Cunningham les considère comme les meilleurs tireurs et les plus parfaits cavaliers du monde.

Ils possèdent en outre l'avantage d'être d'une frugalité exemplaire. Un morceau de viande séchée au soleil dans les fontes de la selle leur fournit la subsistance de plusieurs jours.

A la fin de l'année dernière, les Boers ont proclamé leur indépendance et ont arboré à Pretoria le drapeau républicain rouge, blanc et bleu. L'armée anglaise envoyée au secours des garnisons bloquées a subi plusieurs échecs sérieux, et n'a pas jusqu'à ce jour réussi à franchir la dure barrière des Drakensberg que les Boers défendent héroïquement.

PAUL PELET.

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS[1]

## VIII

Lorsque les recommandations du maréchal parvinrent à M. Dorseuil et à sa fille, ils étaient en proie à une grande inquiétude et à une discussion vive. Mme de Gassac était décidée, disait-elle, à se jeter au travers de l'ennemi, à périr ou à passer. Son père inclinait au contraire pour qu'elle se rendît au général Kutuzof.

« Prisonnière, et seule, disait-il, tu pourras souffrir, tu souffriras, mais tu ne périras pas sous les balles; je ne veux pas que tu périsses, mon unique enfant! »

L'émotion de son père, d'ordinaire froid et grave en apparence, troubla profondément Mme de Gassac.

« Et vous, mon père? dit-elle.

— Moi je passerai; je ne veux pas, si Philippe échappe au danger, qu'il nous croie perdus, toi et moi. »

La jeune femme riait doucement :

« Et vous croyez que je me mettrai à l'abri derrière une lâcheté, pour éviter un péril que vous braveriez, Philippe et vous? Je croyais que vous me connaissiez mieux, mon père.

— Au contraire, repartit M. Dorseuil, c'est parce que je croyais te bien connaître que je ne te comprends plus du tout. Je t'avais toujours crue bonne, vive, dévouée, mais un peu frivole et accoutumée à tes aises. Je ne m'attendais pas du tout à rencontrer en Russie une amazone indomptable. »

Mathilde baissait les yeux sur sa robe noire, sur ses mains couvertes de gros gants, elle examinait sa pelisse.

1. Suite. — Voy pages 91, 107, 123, 139, 155, 171 et 187.

« Pas si amazone que cela, mon père, dit-elle d'un ton suppliant. Pensez donc que tout me manque depuis six mois, il me semblait même que j'étais très bien arrangée. »

A même instant, et comme M. Dorseuil avait réussi à distraire un moment sa fille de son inquiétude, la canonnade commença à retentir à Krasnoé, et la portière de la voiture s'ouvrit. Désiré était descendu de son siége :

« Le colonel fait prier madame de rester en arrière, dit-il, il lui fera savoir quel mouvement on accomplira cette nuit. »

Le brave Normand ne disait pas que l'ordonnance chargé du message avait ajouté :

« S'ils sont là, le maréchal et le colonel, pour faire dire à madame ce qu'elle doit faire, ils auront plus de chance que les autres. Il fait chaud là-bas dans ce moment-ci, et c'est ce qui ne nous arrive pas tous les jours. »

Désiré remonta sur son siège, allant et venant avec ses chevaux sur un espace restreint, au delà de la portée des boulets, voyant la nuit qui tombait et le feu des canons éclairer seul les ténèbres; enfin le silence se fit, l'obscurité devint complète, ce qu'on souffrait dans la voiture pendant ces heures d'attente, Désiré ne le savait pas complètement; il en devinait cependant une partie; tout à coup le pas d'un cheval se fit entendre à travers les ténèbres.

« L'attaque sur Krasnoé a échoué, disait une voix, le maréchal pousse vers le Dniéper et passera sur la glace.

— Porte-t-elle? demanda M. Dorseuil, mettant la tête à la portière.

— Si elle ne porte pas, elle ne portera jamais, dit le soldat; il fait plus de 20 degrés à ce qu'on disait tout à l'heure, d'ailleurs, le maréchal a dit : « Gelé, ou non, on passera. »

Sans autre objection, sans autre remontrance, M. Dorseuil donna au cocher l'ordre de marcher.

« On fera comme on pourra! » dit-il à sa fille, répétant sans le savoir les paroles de Ney.

Le lendemain, à l'étonnement et à la joie indicibles de tous les corps réunis à Orcha, les postes d'avant-gardes virent arriver le maréchal Ney avec les douze cents hommes qui lui restaient encore. Plus de cinq mille soldats avaient péri depuis que le 3e corps avait quitté Smolensk. Mme de Gassac et son père suivaient encore la marche, mais Désiré avait succombé au froid et à la fatigue; recueilli dans l'intérieur de la voiture, il n'avait pas tardé à expirer entre les bras de M. Dorseuil. Mme de Gassac n'avait pu retenir ses larmes.

« Il était de chez nous, disait-elle, s'il avait parlé plus tôt, s'il s'était plaint, nous l'aurions peut-être sauvé. »

Désiré ne s'était jamais plaint.

Lorsqu'on sortit d'Orcha, l'intensité du froid était devenue moins grande, mais la pluie froide qui tombait sans cesse se glaçait sur les corps épuisés des soldats. Avant de quitter la ville, les régiments avaient pillé les moindres boutiques, et ravagé la plupart des maisons. Au milieu de ce désordre impossible à con-

tenir, les distributions régulières ayant disparu et l'existence de chacun dépendant de son activité et de son ardeur, M. Dorseuil cherchait à rassembler quelques provisions ; il contemplait avec tristesse ces officiers jeunes et naguère encore les plus élégants, revêtant sans aucun soin personnel des uniformes délabrés, lorsqu'il aperçut à la porte de la masure ruinée où il avait passé la nuit, le général comte de Narbonne, tranquillement assis et se faisant coiffer, raser et poudrer par son valet de chambre, comme s'il eût dû se présenter à Versailles et faire sa cour à la reine Marie-Antoinette. Ceux qui le voyaient riaient. M. Dorseuil lui-même en avait envie, mais l'indomptable courage, la gaieté tranquille qui résistaient à tant de souffrances ranimaient les plus abattus.

« Ce n'est pas celui-là qui se laissera tomber sur les chemins faute de cœur, » disaient les soldats, et eux-mêmes reprenaient plus courageusement leur marche. M. de Gassac avait conseillé au comte de Narbonne d'adopter comme lui une chemise de fourrure. Le vieux ministre de la guerre de Louis XVI avait suivi son conseil ; seulement, comme il n'avait qu'une pelisse et qu'il la portait sous son uniforme, il paraissait dépourvu de tout vêtement chaud ; le maréchal Ney lui proposa en riant de couper la sienne en deux : « Comme saint Martin, dit-il.

— J'ai plus chaud que vous, » assurait M. de Narbonne, et il continuait de marcher à la tête des troupes, qui s'étonnaient de le voir si vigoureux.

« Ce n'est cependant pas un enfant, » disaient les soldats.

Les enfants avaient succombé avant les jours de la suprême angoisse. Presque tous les soldats, amenés sous les drapeaux par le dernier appel, jonchaient de leurs cadavres les routes glacées de l'empire russe : ceux qui restaient étaient condamnés à périr bientôt. L'Empereur avait conçu une combinaison nouvelle ; rassemblant ses forces sur le bord de la Bérézina, il avait chargé les maréchaux Victor et Oudinot de retenir l'ennemi toujours menaçant, afin d'avoir le temps de passer le fleuve avec les restes de la grande armée. Cette épreuve difficile franchie, il comptait réunir tous les corps et tomber sur les Russes, afin de remporter encore une victoire éclatante avant de rentrer en Pologne. On avançait avec cette dernière espérance ; les bagages avaient été abandonnés, les chefs de corps seuls conservaient une voiture ; les fuyards qui suivaient encore l'armée étaient entassés sur quelques charrettes ; la protection efficace de Larrey avait obtenu pour Mme de Gassac le privilège de garder sa voiture, tant qu'elle conservait encore des chevaux. Plusieurs fois déjà, des officiers d'état-major avaient voulu les réquisitionner pour le service de leurs généraux ; M. Dorseuil avait réussi à les défendre.

« Que feriez-vous d'une femme ici, au milieu des neiges ? » disait-il.

Personne n'avait osé proposer de placer Mme de Gassac sur un fourgon du train. A mesure que les équipages manquaient, Mathilde recueillit dans sa voiture les femmes et les enfants. Plusieurs lui avaient confié leurs enfants en expirant.



M. de Gassac la prit dans ses bras. (P. 206, col. 1.)

« Quel bonheur que je n'aie pas emmené Véra, pensait-elle. Elle aurait pris la place d'un enfant français ! »

L'hiver était désormais le maître, régnant avec toute sa rigueur terrible sur la terre dépouillée et glacée, sur les hommes vaincus par la souffrance et le besoin. Désormais les vêtements chauds, les couvertures, les fourrures, qui se déchiraient et s'usaient chaque jour davantage, ne pouvaient être remplacés même par les riches. Plus de bagages, plus de villes, plus de négoce, on arrivait, en proie à des misères croissantes, vers une misère suprême qu'on ne prévoyait pas. Au moment où Napoléon, arrivé à Tolocsin, espérait passer la Bérézina sur le pont de Borizow, un courrier arriva en toute hâte des rives du fleuve. Une seule pensée préoccupait l'esprit de l'Empereur et de ses généraux, il ne dit qu'un mot au général Dode de la Brunerie : « Ils y sont ! »

Les Russes étaient à Borizow, et ils s'étaient emparés du pont. Napoléon, tenant conseil dans une chaumière, regardait les cartes qu'il avait étendues sur une mauvaise table. Son doigt s'arrêta sur un nom qu'il répéta tout haut :

« Poltawa ! Poltawa ! » Le souvenir de Charles XII reparaissait sinistre à son esprit.

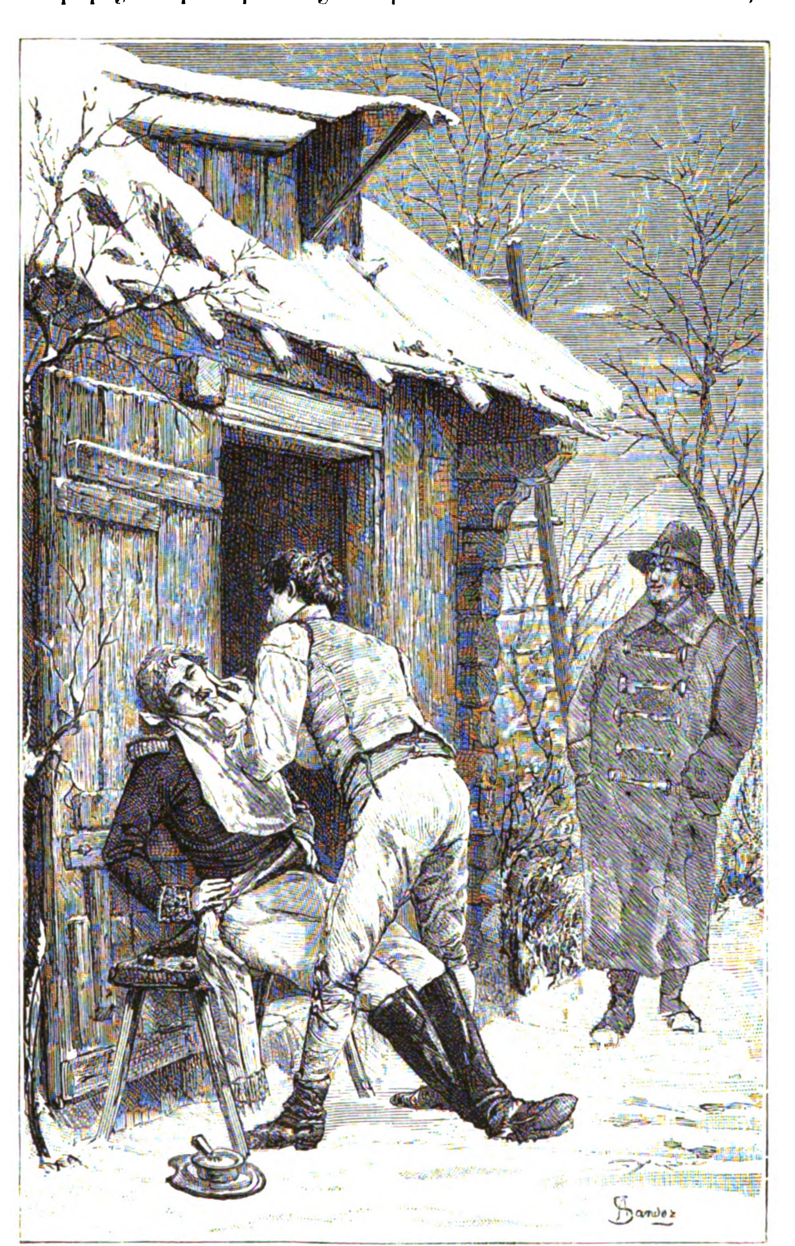
« Quand on n'a jamais eu de revers, il faut les avoir grands comme sa fortune, » dit-il au général

Jomini qui venait d'entrer dans la pauvre hutte. Un nouveau courrier releva quelque peu les cœurs. Les Russes avaient été chassés de Borizow par le maréchal Oudinot, après avoir brûlé le pont, mais le général Corbineau connaissait un gué à Studianska; on y pouvait jeter un équipage de pont que le général Eblé avait trouvé moyen de conserver, au prix d'efforts inouïs. Là encore on pouvait tenter l'opération projetée par l'Empereur, la partie n'était pas absolument perdue. L'effroi qui avait commencé à se répandre vaguement dans les âmes fit place à un retour d'espérance. M. de Gassac trouva un moment pour courir à l'arrière-garde, la voiture était remplie de femmes et d'enfants malades. Mathilde descendit; son mari pressait ses mains, c'était sur le bord du chemin qu'il devait lui faire ses adieux.

« Ce que nous allons risquer est une tentative désespérée, » dit-il, et tout le courage qu'il avait déployé dans la retraite se lisait sur son visage et sur ses beaux traits amaigris. Sa femme le considérait avec une tendresse douloureuse.

« Je le sais, mon ami, dit-elle doucement.

— Je ne puis pas, je ne pourrai pas m'occuper de toi, continua le colonel, je te confie à ton père, il te gardera comme il l'a déjà fait; mais, Mathilde, je lui demande et je te demande une grâce, ne vous occupez pas non plus de moi. C'est pour chacun de nous la meilleure chance. Nous ne pouvons pas marcher ensemble, cherchons à nous sauver, et nous nous retrouverons sur l'autre rive, plus tard. S'il plait à Dieu, » ajouta-t-il plus bas.



Le comte de Narbonne se faisait raser. (P. 204, col. 1.)

Mathilde écoutait en silence, M. Dorseuil s'était rapproché d'elle; il serra la main à son gendre sans rien dire; au bout d'un instant, il reprit:

« Vous avez raison, Philippe. Si je le puis, si cela est au pouvoir d'un homme, je la garderai pour vous, et nous pourrons peut-être encore jouir de quelques jours de repos et de bonheur, si on peut être heureux dans le malheur de son pays. Mais vous, mon fils, je vous demande aussi une chose. Faites votre devoir, tout votre devoir, mais n'oubliez pas que vous n'êtes pas seul en ce monde, et que votre femme et votre vieux père vivent pour vous. »

M. de Gassac étouffa un soupir, ses yeux étaient humides.

« Je vous le promets, » dit-il simplement.

Puis se tournant vers la voiture et jetant un coup d'œil à l'intérieur :

« Et tous ceux-là? demanda-t-il.

— Je ferai pour eux tout ce qui se pourra faire, » dit brièvement M. Dorseuil. Les deux hommes échangèrent un regard. Ils s'étaient compris. La vie de Mathilde, le salut de Mathilde était la plus chère préoccupation du père comme du mari.

La jeune femme aussi les regardait tous les deux. Dans ce moment terrible où l'existence de tous semblait suspendue à quelques degrés de froid de plus ou de moins, à la solidité des planches et des glaçons, un remords s'était éveillé dans son âme.

« Ai-je mal fait de venir ici ? De chercher à suivre Philippe dans sa campagne ? Ai-je mis en danger sa vie, ai-je ajouté des périls à ceux qui le menaçaient nécessairement ? »

Elle se tourna vers son père :

« Aimeriez-vous mieux que je ne fusse pas ici, que je n'y eusse jamais été ? » demanda-t-elle.

M. Dorseuil la comprit.

« A l'heure qu'il est, j'aimerais infiniment mieux que tu fusses à Paris, dans ta chambre, dit-il, mais je ne regrette pas ton voyage, tu as fait du bien aux autres, et tu t'en es fait beaucoup à toi-même. Le temps, l'argent et les souffrances n'ont pas été perdus. »

Les yeux de Mathilde remerciaient son père. M. de Gassac l'attira à l'entrée de la voiture, et il la prit dans ses bras :

« Pour moi, tu as été l'ange de la consolation et de la foi, dit-il à demi-voix ; si notre vie ensemble doit se reprendre doucement en France, tu verras comme je te rendrai ce que tu m'as donné ; maintenant, adieu, au revoir, ne t'expose pas à des dangers inutiles. Pense à moi. »

Il l'embrassa encore une fois. Avec de telles paroles, Mathilde se sentait de force à braver toutes les souffrances.

« Dieu nous gardera, » dit-elle à voix basse, et elle s'appuya contre les ressorts de la voiture, cachant son visage entre ses mains. M. de Gassac avait disparu. A côté de la portière, M. Dorseuil attendait sa fille. On se remit en marche vers Studianska.

Déjà le général Eblé y était arrivé avec ses pontonniers. Il les avait réunis sur la rive glacée.

« Le sort de l'armée, le salut de tous dépend de vous, dit-il simplement. Tout ce que nous pouvons faire ou souffrir ici appartient à l'Empereur et à la France. »

Le cri de « vive l'Empereur » était faible et contenu ; les hommes qui le poussaient avaient déjà subi bien des épreuves, celles qu'ils allaient affronter était la plus rude de toutes. Ils descendirent dans l'eau, le général en tête, cassant devant eux la glace ; les chevalets du pont étaient placés, on avait démoli les pauvres maisons du village de Studianska pour trouver des poutres et des planches. Tout le jour, toute la nuit, l'œuvre continua, les glaçons se reformaient autour des travailleurs; lorsque les ponts furent enfin terminés, le général Eblé qui ne les avait pas quittés un seul instant, dit à ses ouvriers :

« Que la moitié de l'escouade prenne quelque repos; les autres veilleront au passage sur les ponts, ils dormiront à leur tour. »

Le chef ne songeait pas à dormir. Le défilé devait durer deux jours. Debout, au milieu de la foule confuse qui commençait à se presser sur la rive, le général surveillait chaque craquement des poutres, chaque inclinaison des chevalets. Une fois, l'un des ponts se rompit; il descendit le premier dans l'eau glacée et fit aussitôt réparer le dommage. Les Russes étaient accourus, et c'était tout l'effort des généraux de les repousser ou de les contenir assez longtemps pour donner au gros de l'armée le temps d'atteindre l'autre rive. Sur la rive droite qu'il avait gagnée parmi les premiers, le maréchal Ney refoulait vers Borizow les forces de l'amiral Tchitchakoff, sur la rive gauche, le maréchal Victor luttait contre le comte Wittgenstein. Le courage et l'habileté ne faisaient plus défaut à cette heure suprême. Encore une fois l'ennemi était tenu en échec.

*A suivre.* M^me DE WITT née GUIZOT.



# LE GILET DE SAUVETAGE

Si vous parcouriez la liste des appareils de sauvetage pour lesquels on prend chaque année, rien que dans notre pays, un brevet d'invention, il vous semblerait bien difficile de comprendre comment des sinistres peuvent encore se produire. Tous les cas semblent avoir été prévus. Tel inventeur s'est particulièrement occupé des accidents qui surviennent en mer et il affirme que, grâce à son appareil, non seulement il est impossible de se noyer, mais qu'on peut séjourner *sur l'eau* pendant un temps très long et attendre patiemment des secours. Tel autre a imaginé un appareil qui met à l'abri des explosions les ouvriers qui travaillent dans les mines. Un troisième rend les vêtements incombustibles, ce qui vous permet de traverser les flammes, comme la légendaire salamandre, sans le moindre danger.

Je reçus la visite, il y a quelques années, d'un pauvre diable qui m'avait demandé un rendez-vous. Au jour dit, il vint me trouver; dans quel état, hélas! Au dehors il pleuvait à verse, et notre homme, ayant fait l'économie d'un véhicule, était littéralement trempé jusqu'aux os. « Monsieur, me dit-il, pendant que j'examinais ses vêtements traversés par la pluie, je suis l'inventeur d'un procédé économique qui rend les tissus imperméables !! » Je partis d'un fou rire qui ne s'arrêta même pas après le départ de mon visiteur.

Il y a quelques années, je visitais au Havre un des magnifiques navires d'une Compagnie transatlantique. Le capitaine voulut bien me faire les honneurs de son bateau. Après avoir admiré la propreté des salles et des cabines, l'élégance des cuisines, j'examinai les appareils de sauvetage mis à la disposition des passagers. Je vis les canots dans lesquels, à la moindre alerte, on peut embarquer l'équipage ; les bouées auxquelles il est facile de s'accrocher ; les ceintures qui permettent aux naufragés de surnager et d'attendre du secours.



Le capitaine m'expliqua comment les cloisons qui ferment la cale, étant parfaitement étanches, on pouvait avec la plus grande facilité boucher les trous qui se produiraient accidentellement et empêcher le navire de sombrer... Tout était disposé dans l'ordre le plus parfait; l'esprit le plus timoré se serait hasardé sans crainte sur un bateau si bien protégé... Deux mois après, le navire sombrait, engloutissant l'équipage et les passagers: on n'avait eu le temps ni de mettre les canots de sauvetage à la mer, ni de revêtir les passagers de la fameuse ceinture protectrice.

Il est bien certain que tous les appareils de sauvetage sont en général excellents: la seule difficulté consiste à s'en servir en temps utile. Nous sommes tous ainsi faits que l'habitude du danger nous rend insouciants; nous négligeons de prendre les précautions les plus élémentaires jusqu'au jour où un sinistre se produit. On a beaucoup ri de ce maire de campagne qui avait pris l'arrêté suivant : « La pompe de secours sera nettoyée la veille de chaque incendie! » L'avis était bon et ressemblait à ce conseil bien connu : « Mettez-vous en paix avec votre conscience, la veille de votre mort. » Cela ne veut-il pas dire, d'une part, que la pompe devait toujours être en état de fonctionner et, en ce qui concerne les hommes, qu'ils doivent à chaque instant être préparés à la mort.

Les inventeurs se heurtent toujours à cet obstacle : l'imprévoyance, l'indifférence des individus. Si les voyageurs qui traversent l'Océan portaient toujours sur eux un appareil de sauvetage, le nombre des accidents serait singulièrement réduit; si les mineurs étaient toujours munis d'une lampe de sûreté, les explosions de grisou seraient moins fréquentes.

Un Anglais vient d'imaginer un singulier appareil de sauvetage, qui présente ce caractère original de fonctionner lui-même sans rien demander à la prudence de l'individu.

Pourquoi, lorsqu'on tombe à l'eau, ne surnage-t-on pas? c'est parce que le poids de notre corps est plus considérable que le poids d'un même volume d'eau. Il y a bien longtemps que l'illustre physicien Archimède a donné les lois de l'équilibre des corps flottants.

Si nous pouvions augmenter le volume de notre corps, sans modifier sensiblement son poids, nous arriverions à nous soutenir sans effort sur l'eau : c'est le résultat que les nageurs novices obtiennent en se passant autour du corps une ceinture gonflée d'air. Cette ceinture est d'ailleurs incommode et personne ne consentirait à la revêtir d'une manière permanente, étant données les faibles chances d'un accident en bateau.

L'inventeur anglais dont nous voulons parler a imaginé de placer dans la doublure de nos gilets une substance peu pesante, qui ne gêne en rien nos mouvements et qui, à l'heure du danger, dans le cas d'une chute dans l'eau, nous empêche de nous noyer. Voici quelques-unes des expériences qui ont été faites à Sheffield, en Angleterre.

« Deux petites pièces de toile dans les plis desquelles avait été placée la préparation dont il s'agit, ont été jetées dans l'eau. La toile s'est gonflée immédiatement et a formé une sorte de coussin en miniature qui s'est mis à flotter dans le bain. Un homme s'est vêtu d'un habit contenant la même préparation, et on l'a soumis d'abord à une forte pluie pour montrer que le gonflement de l'habit ne se produit pas par l'effet ordinaire de la pluie. Notre homme s'est jeté à l'eau et a reparu presque immédiatement à la surface; son habit s'était promptement gonflé... L'inventeur assure que son appareil peut soutenir une personne pendant 40 à 50 heures. Dans le cas où la personne perdrait connaissance, l'appareil placé au dos et sur les côtés de la poitrine formerait une sorte d'oreiller sur lequel reposerait sa tête. »

Bien que le sujet soit très sérieux, il ne manquera pas d'exercer la verve railleuse des vaudevillistes. Déjà on a pu lire, il y a quelque temps, l'histoire invraisemblable de cet individu qui, désespéré, s'était jeté à l'eau, afin de trouver la mort. Malheureusement, ou plutôt heureusement, il avait dans sa poche un petit sac contenant la fameuse préparation en question. La poche gonfla, gonfla, et jamais notre individu ne parvint à descendre au fond du fleuve.

Nous n'avons plus qu'à indiquer le secret de cette curieuse préparation: il est des plus simples.

Vous connaissez tous l'eau de Seltz, ainsi appelée parce qu'elle imite une eau naturelle très chargée de gaz acide carbonique et qu'on trouve près de la ville de Seltz. Chacun peut la faire facilement, en achetant des paquets tout préparés chez les épiciers. Ces paquets contiennent un mélange de deux poudres blanches qui sont de l'acide tartrique et du bicarbonate de soude. Quand ce mélange est placé dans l'eau, il y a décomposition du bicarbonate par l'acide, tandis que celui-ci s'unit à la soude pendant que l'acide carbonique se dégage. Comme le gaz ne peut s'échapper au dehors, il exerce sur l'eau une forte pression et s'y dissout en grande proportion.

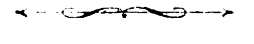
La préparation qu'on introduit dans le gilet de sauvetage se compose d'acide tartrique et de bicarbonate de soude. Au contact de l'eau, l'acide carbonique se dégage et gonfle le gilet.

Il est bien entendu que ce fameux gilet sera cousu avec soin de manière à ne pas laisser échapper le gaz et à permettre seulement l'entrée de la quantité d'eau nécessaire pour opérer la décomposition des sels.

J'ai à peine besoin d'ajouter qu'il ne faudra pas, par excès de précaution, augmenter indéfiniment le poids des substances préservatrices. Le dégagement d'acide carbonique, s'il était trop considérable, produirait un excès de pression qui pourrait fort bien déchirer l'enveloppe qui retient le gaz.

A ce compte nous verrons peut-être un jour les chimistes remplacer les tailleurs.

Albert Lévy.



# A TRAVERS LA FRANCE

## PEYREHORADE

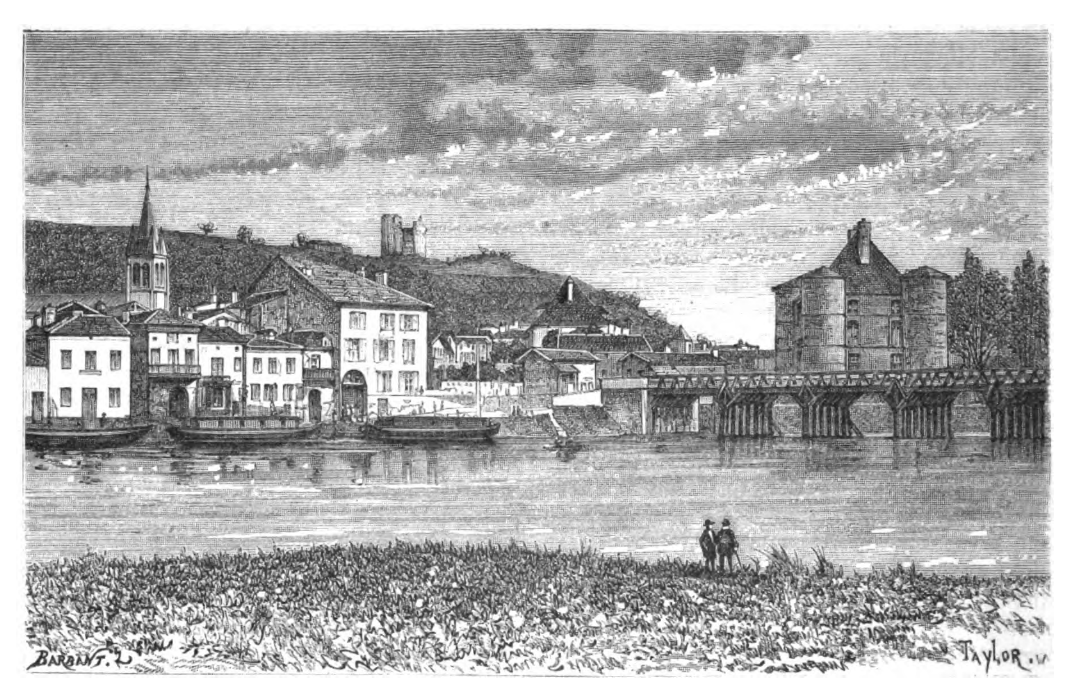
Peyrehorade est une des rares localités qui portent dans leur nom la marque persistante et ineffaçable de leur origine. En cet endroit, c'est-à-dire au bord du Gave de Pau, à l'extrémité sud-est du département actuel des Landes, se dressait jadis une *pierre percée* (en béarnais, *peyro hourado*), façonnée soit par les caprices de la nature, soit par les mains des premiers habitants, et que la superstition du peuple rendit célèbre dans la contrée avoisinante. Alors que le globe terrestre n'était guère peuplé que de sauvages, il y avait déjà en ce lieu quelque tribu dont on a trouvé dans la vallée d'irrécusables vestiges.

La vallée était alors un lac qui arrêtait les eaux du Gave ou ne les laissait échapper qu'en partie ; et au milieu de ce lac s'élevait les maisons en pans de bois, formant chacune comme une île défendue par son propre isolement.

Ce n'est que beaucoup plus tard, plusieurs milliers d'années après, que le nom de Peyrehorade apparait dans l'histoire écrite. Le lac est comblé, ses maisons englouties, le Gave coule majestueusement au pied de collines pittoresques ; une église s'élève à la place de la pierre vénérée, et un château surmonté d'un donjon annonce que la société chrétienne a atteint la période féodale.

Cette période féodale ne fut pas sans gloire pour Peyrehorade. Les vicomtes d'Orthez, possesseurs d'un territoire assez rond, la choisirent pour capitale et y firent fête plus d'une fois à leurs opulents suzerains les comtes de Béarn.

Aujourd'hui Peyrehorade n'est plus qu'un chef-lieu de canton ; mais si la vieille forteresse est ruinée depuis longtemps ; si le château qui la remplaça au seizième siècle n'est plus qu'une résidence bourgeoise, la ville a grandi en prospérité commerciale.




Peyrehorade.

Sa campagne est des plus fertiles, et elle en écoule librement les produits, avec ceux de toutes les vallées voisines. Sa population est de 2500 habitants.

Le canton de Peyrehorade comprend treize communes, dont deux, outre le chef-lieu, sont particulièrement intéressantes. La première, située en amont de Peyrehorade, et sur la rive droite du Gave d'Oloron, est Sordes, où florit pendant huit siècles une abbaye bénédictine dont il reste de curieux débris. La seconde de ces communes, bâtie en aval, sur une colline dominant le Gave de Pau, mais du côté de la rive gauche, est le bourg de Hastingues, fondé à la fin du treizième siècle, par un seigneur anglais, et dont le nom rappelait à dessein la ville de Hastings, où se livra en 1066, la fameuse bataille qui plaça Guillaume le Conquérant sur le trône d'Angleterre.

Anthyme-Saint-Paul.





Le capitaine Maulevrier se présenta. (P. 210, col. 1.)

# MAMAN [1]

## XXVII

**Les rires des enfants réveillent tous les échos du Donjon.**
**Mme de Minias va donner une *sauterie*.**

Le facteur de la Silleraye venait de faire sa première tournée, qui avait lieu à huit heures du matin. M. Gilbert, en dépouillant son courrier, trouva une lettre qu'il mit à part et qu'il montra à sa femme.

« Une lettre de ta sœur! lui dit-il; lis-la bien vite. »

Mme Gilbert parcourut la lettre du regard, en souriant.

« Une bonne surprise, dit-elle joyeusement à son mari, non seulement ma sœur vient, mais ma mère se décide à l'accompagner.

— Je veux le voir pour le croire, dit le percepteur en riant. Elle avait juré ses grands dieux qu'elle ne voulait plus voyager.

— Ce sont tes descriptions enthousiastes qui l'auront séduite.

— Du tout, riposta le percepteur avec un sourire malicieux. Ces dames se seront dit : « Voilà l'institution Gilbert qui prend des proportions considérables. La directrice doit avoir besoin de surveillantes : présentons-nous. »

— L'institution Gilbert n'a pas besoin de surveillantes, vous saurez cela, monsieur, dit Mme Gilbert d'un ton de reproche; mes enfants sont tous très gentils, et je suffis à les surveiller.

— Même le petit cheval échappé?

— Les autres se sont chargés de veiller sur lui.

— Alors, c'est le système de l'école mutuelle. N'importe, j'ai gagné mon pari.

— Quel pari?

— J'avais parié que nous aurions un externe de plus dans la huitaine. Avons-nous, oui ou non, un externe de plus?

— Pauvre petit! dit Mme Gilbert d'un air pensif, quel courage il a montré!

— C'est un externe courageux; mais enfin c'est un externe, qui porte sur le catalogue le n° 6. A quand le n° 7?

— Taquin, donc bien portant! répondit Mme Gilbert, en effleurant la joue de son mari avec la lettre ouverte.

— C'est l'air de la Touraine. »

En prononçant ces mots, le percepteur saisit prestement la lettre et fit mine de l'emporter à son bureau.

« Laisse-moi au moins la finir, lui dit sa femme d'un ton suppliant.

— Eh bien! faisons un compromis : tu me la liras tout haut. »

Mme Gilbert se prêta complaisamment à cette fantaisie. Ensuite, elle replia la lettre et dit :

« Maintenant que ta curiosité est satisfaite, tu vas écrire au capitaine Maulevrier, pour le prier d'aller prendre ces dames à la gare et de les mettre en voiture; tu sais que ma mère s'effarouche d'un rien.

— Entendre c'est obéir, » répondit le percepteur en

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.





s'inclinant profondément, et il s'en alla tout droit à son bureau.

Au reçu de la lettre, le capitaine Maulevrier s'en alla au bureau pour savoir qui conduirait la diligence le jour de l'arrivée de ces dames.

« C'est moi, lui répondit Michet, qu'il avait rencontré dans la cour.

— Je retiens le coupé pour deux dames; je vous les recommande tout particulièrement. L'une est la mère de Mme Gilbert et l'autre est sa sœur.

— Monsieur le capitaine, dit Michet, vous pouvez être sûr que j'aurai soin de ces deux dames-là. Si c'était un effet de votre bonté, pourriez-vous leur dire que c'est Mme Gilbert qui m'a mis dans la place où je suis, car sans elle M. Pichon ne m'aurait pas protégé. Si ces deux dames voulaient dire en même temps à Mme Gilbert que je me ferais tout de même hacher pour elle, cela me rendrait heureux. Moi, je ne saurais pas le lui dire; mais deux dames arrangeront cela convenablement, et j'aurai le cœur content de penser qu'elle le sait. »

Le capitaine Maulevrier promit à Michet de faire sa commission, et s'en alla, pour tuer le temps, se promener sur la levée de la Loire. Tout en contemplant cette œuvre d'art avec l'admiration qu'elle mérite, il se demandait avec inquiétude à quel signe il reconnaîtrait les deux voyageuses : le percepteur avait oublié de les lui dépeindre.

Le surlendemain, à l'arrivée du train, il les reconnut du premier coup; il serait plus exact de dire : il reconnut l'une d'elles du premier coup. Deux dames, une vieille et une jeune s'avançaient d'un air indécis dans la cohue des arrivants; la vieille dame ressemblait à toutes les vieilles dames, j'entends à celles en qui la beauté des lignes survit aux années, dont les cheveux sont blancs comme la neige et qui clignent les yeux en regardant, parce que leur vue a baissé. La jeune dame ressemblait à Mme Gilbert, non pas tant par les traits que par la physionomie.

Le capitaine Maulevrier se présenta, offrit ses services, qui furent agréés par la vieille dame avec empressement. Et si jamais une vieille dame fut entourée de ces délicates attentions qui flattent toutes les dames, jeunes ou vieilles, ce fut assurément la mère de Mme Gilbert. Le capitaine Maulevrier fut beaucoup plus réservé avec la jeune dame, avec laquelle, du reste, il se montra d'une exquise courtoisie.

Quant les deux dames furent convenablement installées dans le coupé, le capitaine leur présenta Michet.

« C'est, dit il, un protégé de Mme Gilbert. »

La jeune dame adressa à l'humble conducteur un sourire qui eût pu faire envie à un capitaine et même à un colonel. La vieille dame se fit expliquer le comment et le pourquoi, et profita de l'occasion pour faire un petit sermon maternel à Michet qui l'écouta tête baissée, le chapeau d'une main, le fouet de l'autre, avec le plus profond respect. Ce petit sermon improvisé était très beau dans son genre, mais il ne valait pas le sourire de l'autre dame. Telle fut du moins l'opinion du capitaine.

Michet grimpe sur son siège, la diligence s'ébranle. Le capitaine s'incline profondément devant la portière du coupé. Quand il se redresse, il se trouve en présence d'un paysan rubicond qui occupe à lui seul l'intérieur de la diligence. Le paysan rubicond emporte des gâteaux dans son chapeau, qui n'est plus tout neuf. Le capitaine a beau savoir qu'en ce bas monde la prose la plus plate et la plus grossière coudoie la poésie la plus élevée, il est choqué du contraste entre ce qu'il vient de voir et ce qu'il voit, et il regarde d'un air de mauvaise humeur le paysan qui n'en peut mais.

Pour dissiper sa mauvaise humeur, il va de nouveau faire un tour sur la levée de la Loire.

Huit jours plus tard, sur une invitation formelle de son camarade Gilbert, le capitaine Maulevrier s'embarque à son tour pour la Silleraye, c'est le Breton qui conduit. Cet homme taciturne a presque trouvé son maître, car le capitaine n'ouvre pas une seule fois la bouche depuis Tours jusqu'à la Silleraye.

L'intérieur du camarade Gilbert est toujours l'image vivante de la paix et du bonheur domestique, avec cette petite pointe d'excitation que produit toujours la présence de deux personnes de plus, quand ce sont des personnes que l'on aime bien. Comme Mme Gilbert est un peu accaparée par sa mère, c'est sa sœur qui surveille les enfants et se mêle parfois à leurs jeux.

Il n'y a rien de si important pour l'avenir d'un pays que l'éducation de la première enfance. Le capitaine Maulevrier, qui est un homme sérieux, connaît cette vérité depuis longtemps. Il la met en pratique avec un zèle extrême. Il guette l'arrivée des externes et les engage dans des parties tellement folles que le marmot sacré s'étonne d'avoir trouvé son maître en matière de turbulence, et que le pauvre Lucien, toujours si sérieux, ne peut s'empêcher de rire aux éclats. Les jeux, comme chacun le sait maintenant, font partie d'une éducation bien dirigée, et c'est en ce sens que le capitaine s'occupe d'éducation.

Son nom, porté sur les ailes de la renommée, vole de famille en famille; sans le savoir il devient un auxiliaire puissant pour Mlle Foulonne et pour miss Pratt. Pour réprimer les petits écarts de leurs écoliers et les maintenir dans les limites du devoir, ces dignes personnes n'ont qu'à lever l'index et à dire : « Si vous n'obéissez pas, vous n'irez pas demain chez Mme Gilbert. » Cette terrible menace coupe court à toute velléité d'insubordination et de paresse.

Je ne connais pas, pour ma part, de musique plus capable de guérir un hypocondre que les joyeux éclats de rire d'une bande d'enfants heureux. Les éclats de rire qui partent du jardin du percepteur réveillent les échos endormis du vieux Donjon; la vie renaît dans ce coin de la haute ville. Plus d'un vieillard aux mains tremblantes, plus d'une vieille dame à la joue ridée et aux cheveux blancs, prêtent l'oreille à cette joyeuse musique; un instant ils se souviennent qu'ils ont été

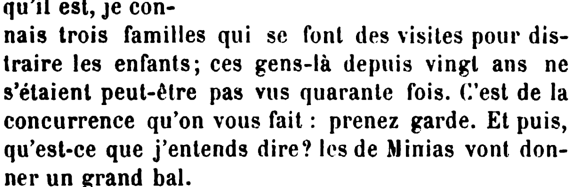


jeunes, mais jamais si jeunes que cela! Alors, selon leur caractère, ils soupirent ou ils sourient.

Plus d'un petit garçon qui joue solitaire dans un grand jardin, plus d'une petite fille qui boude devant son piano ou sa dictée, dressent l'oreille, comme le cheval de guerre au bruit de la trompette. Peut-être les leçons de rudiment, les gammes de piano, les dictées leur paraîtraient-elles moins fastidieuses s'il leur était permis de rire un peu tous les jours de ce bon rire-là.

Un vieux magistrat, qui s'était introduit dans la maison sous prétexte de jouer aux échecs avec le percepteur, disait un jour à Mme Gilbert :

« Vous êtes une femme dangereuse, et vous ne savez pas tout le mal que vous faites. Je ne reconnais plus la Silleraye; les marmots s'aperçoivent qu'ils s'ennuient de vivre isolés et deviennent insupportables. Vous ne pouvez pas évidemment accepter tous les enfants de la ville, aussi vous verrez que l'on congédiera les précepteurs et que l'on enverra tous ces bambins au collège pour qu'ils aient des camarades. Vous croyez que je plaisante, je ne plaisante pas le moins du monde. A l'heure qu'il est, je connais trois familles qui se font des visites pour distraire les enfants; ces gens-là depuis vingt ans ne s'étaient peut-être pas vus quarante fois. C'est de la concurrence qu'on vous fait : prenez garde. Et puis, qu'est-ce que j'entends dire? les de Minias vont donner un grand bal.



— Oh! une simple sauterie, dit Mme Gilbert, ne sachant si elle devait prendre au sérieux tout ce que venait de dire le vieux magistrat.

— Une simple sauterie, soit! Demandez à qui vous voudrez combien de « simples sauteries », ils ont données depuis qu'ils sont en ménage. Je suis sûr que pas une des cinq chanoinesses n'a dansé un quadrille de sa vie. On leur a appris à danser, parce que la danse est inscrite dans l'ancien programme d'éducation, parce que c'est l'usage, parce que cela est censé donner de l'aisance aux mouvements.

— Je vous assure que vous m'effrayez, dit sérieusement Mme Gilbert. Mme de Minias m'a parlé de cela d'une façon si naturelle que je crains de ne lui avoir pas témoigné assez vivement ma reconnaissance.

— Ne craignez rien, madame, je connais Mme de Minias depuis son mariage; aussi elle a confiance en moi : elle m'a raconté le service que vous lui aviez rendu de si bonne grâce. Soyez persuadée qu'elle trouvera bien tout ce que vous ferez et tout ce que vous direz. Ah! à propos de cette sauterie, il y a une petite chose dont je dois vous prévenir, afin que vous ne paraissiez pas trop surprise. Il y aura des danseuses à revendre, mais très peu de cavaliers.

— Pourquoi donc? demanda Mme Gilbert.

— Parce que les jeunes gens, dès qu'ils sont majeurs, émigrent vers des villes moins mortes que la Silleraye.

— Mais la Silleraye n'est pas une ville morte.

— Je comprends votre objection. Vous portez la vie avec vous, soit dit sans compliment, et vous ne pouvez pas vous douter de la révolution que vous êtes en train de faire. Mais revenons à notre sauterie : vous aurez un cavalier pour quatre danseuses, et encore on a battu le rappel; Mme de Servan fait venir un de ses neveux de Tours; moi, je fournis un substitut, et de Minias s'exécutera en personne. Si le capitaine Maulevrier est danseur, vous ferez bien de le requérir; on vous en saura un gré infini.



Les voisins vinrent contempler le tonneau. (P. 212, col. 1.)

— Je comprends alors, dit Mme Gilbert, pourquoi Mme de Minias m'a dit d'amener toutes les personnes qu'il me conviendrait d'inviter.

— Justement. Dites à votre mari d'écrire au capitaine; et savez-vous ce qui vaudrait encore mieux, ce serait de lui donner carte blanche pour amener ceux de ses camarades qui lui paraîtraient dignes de cet honneur. Le capitaine Maulevrier est un homme très bien élevé; on peut se fier à lui.

— Seulement, objecta Mme Gilbert, je ne sais vraiment pas si le capitaine tiendra beaucoup à venir.

— Il y tiendra, madame, répondit le vieux magistrat d'un ton si affirmatif que Mme Gilbert le regarda d'un air surpris.

— Nous ne voudrions pas abuser de son obligeance à ce point.

— Il y viendra pour son plaisir, » reprit le vieux magistrat, toujours du même ton affirmatif. Il ajouta à demi-voix : « Vous avez une sœur, madame, et je vous affirme qu'il sera enchanté de danser avec votre sœur. »

Là-dessus le bonhomme prit congé, et Mme Gilbert se plongea dans de profondes réflexions.

## XXVIII

Les deux reines du bal. — Réflexions de la patrouille.

Le capitaine Maulevrier accepta l'invitation avec empressement, et il arriva escorté d'une demi-douzaine de ses frères d'armes. Il se rendit au Donjon comme d'habitude, et ses amis furent logés dans l'immense maison du vieux magistrat, qui se trouvait tout ragaillardi de voir cette belle jeunesse autour de lui.

Pour employer l'expression consacrée, M. et Mme de Minias « avaient bien fait les choses ». Picois, l'unique tapissier de la Silleraye, effrayé de la responsabilité qui pesait sur ses épaules, s'était adjoint un confrère, comme font les médecins de province qui mandent un confrère de Paris dans les cas graves ou désespérés. L'unique pâtissier de la Silleraye avait imité Picois pour les mêmes raisons. Ce réveil de la haute ville l'avait surpris lui-même en plein sommeil, et il lui manquait tant d'accessoires qu'il en faillit d'abord perdre la tête. Mais l'espoir d'un gain considérable lui rendit tout son sang-froid et toute sa vaillance. On raconte à la Silleraye qu'il fit venir de Tours un tonneau de glace à rafraîchir, et que ses voisins, qui n'avaient jamais tourné la tête au passage de la diligence, sortirent de leur torpeur et vinrent processionnellement contempler le tonneau de glace avec des yeux effarés.

Il y a une autre chose dont on parle encore, c'est l'entrée des sept officiers de chasseurs, tous en grand uniforme. Quand ils parurent dans le grand salon, et que le capitaine Maulevrier les présenta au comte et à la comtesse, l'assistance tout entière ressentit comme une secousse électrique, et l'esprit de somnolence, qui jusque-là avait régné en maître dans la haute ville, reçut un coup mortel et chancela sur son trône. On n'avait pas vu un uniforme à la Silleraye depuis le licenciement de l'armée de la Loire!

Vu la pénurie de cavaliers, M. de Minias dansa, le substitut dansa, le neveu de Mme de Servan fit son devoir, et les brillants officiers se multiplièrent. Les demoiselles, intimidées d'abord, prirent un peu d'assurance et imaginèrent même un moyen très ingénieux de ne point faire tapisserie en attendant leur tour, qui revenait une fois sur quatre : elles dansèrent entre elles. Comme elles étaient presque toutes jolies et habillées avec goût, le bal présentait un spectacle charmant, quoique un peu étrange.

Les plateaux de rafraîchissements circulaient après chaque danse; on devait bien cela au zèle infatigable des danseurs; il en résulta que les joues s'animèrent et que les langues se délièrent peu à peu.

On vit rire les chanoinesses; M. de Minias, le visage pourpre et rayonnant, dit confidentiellement au magistrat, de manière à être entendu de vingt personnes, que cette petite fête ne serait pas la dernière.

Tandis que les jeunes filles se livraient avec délices au plaisir tout nouveau de la danse, les papas et les mamans philosophaient en dégustant des glaces; et, sous l'influence bienfaisante d'un punch généreux, des projets de sauterie naissaient subitement dans des cerveaux où jamais jusque-là n'avait germé ce genre de végétation.

« J'avais toujours pensé, dit une bonne grosse maman à sa voisine, que la jeunesse a besoin de distractions. »

Justement la voisine l'avait pensé et les voisins de la voisine aussi. A la fin, il se trouva que tout le monde l'avait pensé; quelques-uns même se souvinrent de l'avoir dit, sans préciser dans quelle circonstance.

Le vieux magistrat, saisi d'un accès de bienveillance universelle, allait de groupe en groupe comme une abeille de fleur en fleur, prodiguant les sourires, les poignées de main et les bons mots.

Ayant tiré M. de Minias dans une embrasure de fenêtre :

« Mon ami, lui dit-il, il faut que je vous félicite, cette petite fête est charmante, la magistrature assise s'y amuse autant que le parquet. »

M. de Minias, qui n'avait pas l'esprit vif, ne comprit pas l'allusion, et regarda son interlocuteur d'un air embarrassé.

Le vieux magistrat fut obligé de lui expliquer qu'il entendait par magistrature assise la partie non dansante de la société, et par magistrature debout ou parquet la partie dansante

Une fois qu'il eut bien compris, M. de Minias colporta de place en place le bon mot du vieux magistrat, qui eut un succès prodigieux, et fut désormais adopté des jeunes et des vieux comme une définition commode. Ainsi périt à la Silleraye, dans une nuit de plaisir et de bonne intelligence, l'appellation dérisoire de « tapisserie » appliquée aux personnes qui ont dépassé l'âge de la danse, ou que le manque de charme personnel retient sur leur chaise.

Dans tout bal qui se respecte, le suffrage universel, sans réunion préparatoire, sans affiches, sans professions de foi, désigne tacitement deux reines, l'une dans la magistrature assise, l'autre dans le parquet.

La reine de la magistrature assise ce soir-là, c'était Mme Gilbert. Et pourtant ce n'était pas l'ambition qui l'avait poussée à entrer si jeune dans la magistrature assise. Sachant qu'il y aurait peu de cavaliers, elle voulait laisser le champ libre aux jeunes filles. Et puis, elle devait servir de chaperon à sa sœur. parce que « Mme Mère » (comme disait M. Gilbert en plaisantant) craignant la chaleur et l'éclat des lumières, avait résolu de demeurer à la maison pour garder les enfants. C'était une occasion toute trouvée pour Mme Gilbert de bien marquer, par le contraste des toilettes, la distance de sept ou huit ans qui la séparait de sa jeune sœur.

Charmante d'ailleurs dans sa simple toilette de chaperon, elle était entourée d'une véritable cour. Mme de Servan et Mme Delaborde étaient ses gardes d'honneur. C'est toujours vers elle que revenait Mme de Minias quand le lui permettaient les obligations multiples de son rôle de maîtresse de maison. Une grande partie

de la magistrature assise lui faisait une cour assidue. Les jeunes filles la regardaient avec une curiosité bienveillante, et plus d'une danseuse, comme fascinée par son doux regard, lui souriait involontairement, par-dessus l'épaule de son valseur.

Dans cette atmosphère de bienveillance générale, son cœur s'épanouissait, et en même temps elle était un peu confuse d'accaparer l'attention générale.

La reine du parquet, c'était sa sœur Louise, qui lui ressemblait tant, sans presque avoir aucun de ses traits. Si la sœur Louise eût été égoïste, elle aurait pu se faire la part du lion, et accaparer tous les cavaliers; si elle eût été vaniteuse, elle aurait certainement perdu la tête. Mais elle n'était ni égoïste ni vaniteuse, puisqu'elle ressemblait à sa sœur. Elle savait fort bien rappeler aux cavaliers trop empressés que la jolie personne en rose, là-bas, était demeurée plusieurs fois de suite sur sa chaise, et que la belle brune avec cette rose rouge dans les cheveux n'avait, depuis plusieurs tours, dansé qu'avec des demoiselles. Les cavaliers trop empressés s'inclinaient en essayant de sourire, et s'en allaient docilement offrir leur bras à la jolie personne en rose ou à la belle brune. Le capitaine Maulevrier eut beau se prévaloir de son titre d'ami de la famille, il dut subir la loi commune. Comme tous les autres, il fut récompensé de son sacrifice par un aimable sourire, et comme tous les autres il prit son parti en brave. C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Le capitaine les présenta. (P. 212, col. 1.)

Les domestiques de la maison, et ceux du dehors, qui étaient censés attendre leurs maîtres, prenaient part à ces grandes réjouissances, sinon par des danses, du moins par de joyeuses libations et des propos non moins joyeux.

Le perroquet relégué dans la salle d'en bas, parmi les domestiques, fut d'abord tout interdit de voir tant de monde à la fois. Mais peu à peu il reprit ses sens et demanda d'une voix éclatante : « du rrrhum et du rrrôti de mouton ! »

Un valet de pied, en livrée jonquille, se leva tranquillement et offrit au perroquet un grand verre de punch. Comme le perroquet refusait de boire, le valet de pied le saisit, lui ouvrit le bec et lui versa le verre de punch dans le gosier.

Aussitôt les idées du perroquet se troublèrent, ses yeux ronds clignèrent, il proféra quelques sons inarticulés, et finit par se suspendre par une patte, la tête en bas; il s'endormit dans cette pose peu commode et ne se réveilla que le lendemain matin après le soleil levé, la tête encore troublée des vapeurs de l'ivresse.

Le paon, qui s'était juché sur son perchoir à l'heure ordinaire, fut réveillé par l'éclat des lumières et les bruits du bal. Il sauta sur le gazon et se promena de long en large, méditant dans sa tête menue sur ce

qu'il voyait et ce qu'il entendait. Soudain, il comprit la situation, et se mit à faire la roue.

Un domestique de la maison, qui était sorti pour pomper de l'eau fraiche, rentra en courant et s'écria aux autres : « Venez donc voir notre imbécile qui fait la roue! »

Tous les domestiques sortirent pour être témoins de cet étrange phémonène.

Quelques-uns (ceux qui avaient quitté la campagne depuis peu) traitèrent le paon avec ignominie et lui crièrent, comme on crie aux dindons en Touraine : « Fais la roue, fais la roue, tu boiras du vin doux! »

Ceux qui étaient plus au fait des belles manières lui jetèrent des gâteaux : toute peine mérite salaire. Le paon se jeta sur cette provende et soupa si copieusement, lui qui ne soupait jamais, qu'il devint absolument stupide et resta comme pétrifié pendant deux jours entiers, avec une sensation de froid tout le long des pattes et dans la région de l'épigastre. Telles furent pour les deux oiseaux les conséquences de la première sauterie.

L'histoire raconte que le valet de pied en livrée jonquille subit le même sort que le perroquet; elle parle aussi d'un gros gaillard, arrivé depuis peu de son village, qui tomba en catalepsie, comme le paon, pour avoir abusé de la galantine et des petits pains mollets.

Quant aux invités de M. et M^me de Minias, ils se retirèrent, sains de corps et d'esprit, enchantés les uns des autres, et parfaitement décidés à jouir un peu plus que par le passé des charmes de leur société réciproque.

D'ordinaire, les résolutions de cette nature, prises au sortir d'un bal ou d'un banquet, entre minuit et une heure du matin s'évanouissent quelquefois aux premiers rayons de soleil, comme de légères vapeurs matinales. Cette fois, elles offrirent plus de consistance, et arrivèrent à maturité.

Le capitaine Maulevrier offrit son bras à M^me Gilbert, et M. Gilbert glissa celui de sa belle-sœur sous le sien. Comme ils n'avaient que quatre pas à faire, ils jugèrent sans doute inutile d'entamer une conversation, et ils rentrèrent silencieusement dans la petite maison du percepteur.

Le vieux magistrat emmena triomphalement six chasseurs, dont le pas sonore et bien rhythmé vous suggérait tout de suite l'idée d'une patrouille nocturne.

« Voyez comme on écrit l'histoire, dit un jeune lieutenant, qui regrettait de se retirer sitôt, j'avais toujours entendu dire que la Silleraye était la ville la plus assommante de toute la France.

— Mon jeune ami, répondit le vieux magistrat, il y a trois mois encore, la Silleraye était comme une de ces îles sauvages, dont les habitants se cachent à l'approche des voyageurs.

— Et, reprit le jeune lieutenant, quel est le voyageur qui leur a appris à se montrer de si bonne grâce?

— Ce voyageur est une voyageuse, reprit finement le magistrat.

— M^me Ida Pfeiffer, peut-être?

— Non, c'est M^me Gilbert, la femme du nouveau percepteur, une jeune femme en robe de soie gris perle, montante, et qui ne dansait pas. C'est sa jeune sœur qui était en robe de mousseline blanche, avec des nœuds de rubans bleus.

— La reine du bal! s'écria le lieutenant avec enthousiasme.

— J'aime autant sa sœur! dit un capitaine,

— Moi aussi, ajouta le vieux magistrat. Mais, lieutenant, nous ne nous couperons pas la gorge à propos de nos préférences, il y a un moyen d'arranger tout; mettons que M^me Gilbert était la reine de la magistrature assise, et sa sœur la reine de la magistrature debout. »

Semblable à la troupe des Grecs, qui fit entendre un murmure d'approbation après le discours du prêtre Chrysès, la patrouille fit entendre un murmure d'approbation après les paroles du vieux magistrat.

Le lieutenant qui aimait à s'instruire demanda au magistrat quel système M^me Gilbert avait employé pour amadouer les indigènes.

« Aucun système, répondit le magistrat; son mari l'appelle la charmeuse d'enfants, et le fait est qu'elle a un don naturel pour attirer les enfants, pour leur parler, pour se faire obéir. Elle a eu pitié, en passant, d'un petit enfant infirme, qui est le neveu de M^me de Servan, une dame qui était près d'elle, au bal, avec une machine de dentelle noire sur la tête. L'enfant s'est attaché à elle, et la tante a suivi l'exemple de l'enfant. D'autres enfants sont venus, et d'autres parents à la suite, et maintenant ils ne savent quelle fête lui faire. Nous voilà arrivés. »

Pendant que le vieux magistrat cherchait la serrure pour y introduire son loquet, le lieutenant dit à ses frères d'armes :

« C'est réellement bien gentil au capitaine Maulevrier de nous avoir présentés à de si aimables gens, je propose que nous lui offrions un punch d'honneur. Qu'en pensez-vous, messieurs?

— Il l'a bien mérité, » répondirent ces messieurs. La patrouille disparut dans l'obscurité de la porte béante et la rue redevint silencieuse.

*A suivre.* J. GIRARDIN.





# PAVILLON VERT

C'était grande fête ce jour-là chez la mère Legonidec. La bonne vieille avait mis, comme on dit chez nous, les petits plats dans les grands. Son petit-fils, parti comme mousse à bord d'un navire de l'État, venait de rentrer au logis, après plusieurs années d'absence, ayant conquis le grade de matelot. Aussi il fallait voir comme on le fêtait, le choyait, l'entourait. Le café pris, la pipe allumée, il lui fallut conter ses aventures.

« Donc, dit-il, nous quittâmes Saint-Louis du Sénégal par un beau matin, pour aller en croisière le long des côtes du Gabon. Il paraît qu'en dépit des lois, des vaisseaux se livraient encore à l'exercice de la traite des noirs. Le gouvernement, qui n'est pas toujours endurant, n'aime point qu'on lui tire trop souvent la langue ou qu'on lui fasse continuellement des pieds de nez.

» A peine nos huniers, hissés à tête de mât, furent-ils largués au fracas du coup de canon de partance, que le capitaine nous fit tous réunir au pied de la dunette, et nous envoya, à bout portant, une petite allocution n'annonçant rien de bon pour le négrier qui tomberait entre ses mains. C'était une nature vigoureuse que le capitaine Ventesaute, et le gouvernement n'avait pas eu la main mauvaise en le choisissant pour faire respecter ses lois. Quand tout allait au mieux à bord, il ne prenait que quelques heures de repos pendant le jour, ce qui lui permettait d'arpenter le pont toute la nuit, la longue-vue sous le bras et les mains dans ses poches. Il savait très bien que les gueux de contrebandiers évitent le grand soleil autant que les hiboux. Simple et imposant, voilà notre capitaine. En temps ordinaire, il mesurait cinq pieds et quelques pouces, comme tous les bons gars qui composaient l'équipage. A l'heure du danger, les pieds et les pouces augmentaient à vue d'œil. L'homme devenait géant. A mesure qu'il grandissait, il semblait que nous nous faisions plus petits. Ses yeux, percés à la vrille, lançaient des éclairs capables d'illuminer tout notre pont par la nuit la plus noire. Au fond, bon enfant pour le matelot, quand le service était bien fait à bord de son *Vigilant*.

» Nous tenions croisière depuis deux jours, entre la côte et les îles avoisinantes, et je vous garantis que nous ne perdions pas notre temps à rester en panne. Toujours courant au plus près, notre bâtiment plongeait sa guibre élancée dans chacune des lames qu'il faisait écumer, la relevait plus haute pour la replonger à nouveau. Nous filions en tout temps nos sept ou huit nœuds à la main; aussi les vagues, mécontentes sans doute d'être toujours heurtées et divisées, sautaient à bord et lavaient le pont à grande eau. La situation manquait de charmes. J'avoue que, pour ma part, je n'aime pas être rincé de la sorte. Pour nous sécher le capitaine faisait distribuer par jour et à chacun de nous double ration de tafia.

» Un soir que, trempé comme plusieurs soupes, je ne pouvais arriver à me réchauffer en dépit du tafia, il me prit envie de grimper dans les enfléchures. Je pensais qu'avec du mouvement je ramènerais le sang à mes extrémités. En un clin d'œil, je parvins sur le racage du petit mât de perroquet, et, satisfait, je promenai complaisamment mes regards sur le vaste horizon que le soleil, sur son déclin, embrasait autour de moi. Tout à coup, j'aperçois au loin, sur l'avant, un point noir tranchant à peine sur le vert uniformément sombre de la mer. Mon premier mouvement est de crier : *Navire!* A ce cri aigu et insolite, le matelot de vigie, qui s'était laissé endormir, se réveille en sursaut, et pour me punir de mon usurpation de fonctions, qui peut lui attirer une forte punition, s'apprête à me corriger de mon indiscrétion. Au lieu de l'attendre, je me suspends d'une main aux haubans de cacatois; de l'autre, je lui fais un pied de nez; puis saisissant la drisse de flamme, sans trop m'inquiéter de reconnaître si elle est assez solide pour moi, je me laisse glisser sur le pont le long de ce frêle cordage, comme un singe le long d'une liane.

» La première figure que je rencontrai fut celle du capitaine. J'étais en faute; je baissai le nez. Au lieu de m'infliger une consigne, il me demanda de lui montrer le point précis de l'horizon où j'avais vu le navire. Le capitaine pointa sa lunette dans la direction indiquée. Tous les yeux se portèrent sur lui. Après dix minutes d'examen, il fit mettre le cap sur le navire que je venais de signaler. Par malheur, nous étions au travers d'îlots nombreux, et la houle faisait rage dans les passes que nous avions à vider pour gagner ses eaux. Mais le *Vigilant*, bon marcheur, filait ferme.

» Le capitaine Ventesaute, sitôt son ordre donné, avait grimpé sur les barres du grand perroquet, la longue-vue en bandoulière. Il fallait qu'il flairât quelque chose pour monter si haut dans les haubans. L'équipage eut l'instinct qu'un événement intéressant se préparait.

« Ce navire est gros, dit-il, quand il redescendit de son poste d'observation, et d'une longueur fort respectable, si j'en juge par son entre-deux de mâts. N'importe, nous sommes ici pour savoir ce qui se passe. Il faut l'approcher et lui faire montrer ses couleurs. Allons, les enfants, chacun à son poste de manœuvre: Barre au vent! Brasse tribord devant et bâbord arrière! File l'écoute du guy et cargue le point de grand'voile au vent! Donne la vapeur tout! Le pavillon à la corne d'artimon! La flamme au grand mât! »

» Sitôt dit, sitôt fait; et voilà le *Vigilant* cinglant sur le navire avec une vitesse de tous les diables. Le monstre, qui nous surveillait sans doute, largua ses bonnettes, dès qu'il vit notre flamme se dérouler dans le vent, et courut à toc de voiles au plus près, nous présentant sa joue de tribord. Il nous masquait, de

cette façon, la longueur de ses dimensions. En tout cas, il se montrait fin voilier : nous le gagnions à peine avec notre toile et notre vapeur. Aucune couleur ne flottait à son pic, et il semblait fort peu désireux de se laisser atteindre. Mais notre capitaine était homme à lui appuyer la chasse d'importance comme vous allez voir, bien que nous fussions fort empêchés par les îlots et les bancs de sable.

» Il fit venir un quartier-maître qui avait longtemps navigué dans ces parages.

« Vous connaissez ces passes? lui dit-il, et vous les avez jadis sondées ?

— Oui, mon capitaine.

— Combien ont-elles de fond ?

— Les moins profondes ont douze pieds au plus; mettons-en onze pour ne pas vous tromper. Celle qui est là par notre hanche de tribord n'a guère plus.

— Onze pieds! mille tonnerres! nous en calons treize! Tant pis! il faut que je pince ce gueux. Allons! allons! condamne panneaux et écoutilles! largue les perroquets et gouverne dans la passe de tribord ! »

» Les mâts craquent sous la pression du vent; le navire s'incline comme s'il allait chavirer; l'eau monte à mi-pont; le capitaine tient lui-même la roue du gouvernail ; un rien et nous cabanons ! Le *Vigilant*, la quille presque à fleur d'eau, gouverne sur le côté, et laboure de son flanc le sable du fond qui trouble l'eau de ses tourbillons jaunâtres. Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle le silence le plus profond a régné à bord, notre navire se relève, et la mâture, forcée par l'effort qu'elle vient de supporter, se redresse. Nous venions de couper la route au navire que nous chassions. La fuite lui devient impossible! Il le comprend, arrise ses huniers et court sa bordée le plus tranquillement du monde. Nous distinguons la bande verte de ses bossoirs, et, sur son pont, des balles de coton jusque dans ses haubans. A tout prendre, c'est un brick marchand, très chargé, mais encore haut sur l'eau, au gréement bien peigné, à la voilure bien bordée, à la mâture irréprochablement tenue. Sa drisse d'artimon flotte toujours veuve de pavillon. Décidement le gaillard tient à garder le silence sur sa nationalité. Cette façon de procéder inquiète un brin notre capitaine, qui, à tout hasard, commande le branle-bas de combat. Bien lui en prit. Un coup de canon parti du brick devient le signal d'un changement à vue, auquel nous ne nous attendions guère. Les balles de coton tombent à la mer; la bande verte s'abaisse, démasquant une batterie respectable, et un morceau d'étamine s'enlève le long du grand mât. Un seul cri part de toutes les poitrines : « Pavillon vert ! » Nous avions devant nous un négrier et le plus hardi corsaire de l'époque....

» Une volée du brick prévient notre attaque. Nous lui répondons par une bordée qui fait pleuvoir sur son pont des paquets de mitraille, accompagnés de fragments de poulies, d'éclats de bois et de bouts de cordage. Nous approchons plus près. La fusillade crépite sur les passavants. Les bordées succèdent aux bordées ; mais le feu de notre agresseur paraît se ralentir, à mesure que la canonnade se prolonge et se nourrit de notre côté. Ses grandes voiles tombent dégréées et hachées par nos décharges successives. Notre capitaine, impassible sur la dunette, commande la manœuvre en mâchonnant un bout de cigare. L'assaillant s'attache à nous démâter et vise à notre machine. Nos chefs de pièces, sans attendre l'ordre, pointent à la flottaison pour tâcher de couler bas ce fou furieux. Au bout d'un quart d'heure, il est visible que l'avantage nous reste, et qu'il y a confusion à bord du négrier. Nous combattons de si près, que nous pourrions presque échanger nos écouvillons. Bientôt le feu ralenti du navire ennemi cesse ; il ne gouverne plus. Sa batterie paraît ne plus être servie. Notre capitaine se décide à l'accoster en commandant l'abordage. La barre est mise au vent; nous l'élongeons à broyer ses bossoirs, et nous engageons notre beaupré dans ses haubans de misaine. Tous ceux de notre équipage qui ne sont pas blessés s'élancent à bord.

» Il était dit que ce chien de négrier nous réservait toutes les surprises désagréables. La nuit, venue pendant que nous combattions, lui avait sans doute donné l'idée de nous jouer cette sinistre farce. Nos hommes touchaient à peine aux bastingages de l'ennemi, qu'ils furent reçus par une mousqueterie à bout portant et des mieux nourries. Un hurlement de rage et de fureur répondit à ce guet-apens. Ceux qui parvinrent sur le pont ne ménagèrent pas les coups de revolver ni les coups de hache. Tout ce pêle-mêle faisait au clair de lune des ombres chinoises fantastiques. J'étais auprès du capitaine attendant pour recharger ses armes. « Eh bien, me dit-il, toi qui es si habile à dévaler le long des drisses de flamme ! à ton tour! » Je comprends, et ne me le fais pas dire deux fois. Je saute à bord du corsaire, aussi rapide qu'un écureuil poursuivi. Je grimpe dans les haubans. Les balles sifflent à mes oreilles. Je secoue la tête et n'en monte que plus vite. Le pavillon était cloué au mât. L'arracher et m'en faire une ceinture n'est que l'affaire d'un instant. La minute d'après, j'étais sur le pont.

« A nous le corsaire! m'écriai-je. Son pavillon est amené! » Un long hourrah de joie répondit à ce cri, et le combat cessa comme par enchantement. »

« Tu as fait cela! mon fils, s'écria la vieille mère Legonidec prenant dans ses mains la main du jeune héros. Tu as fait cela! C'est beau, sais-tu, et je suis fière de toi. » Mariannic, appuyée sur le dossier de la chaise, ne dit rien; mais son regard charmé et ravi enveloppa le mousse de son admiration muette. Le chien lui-même jappa d'enthousiasme.

« Oui, j'ai fait cela ! reprit le mousse, et bien d'autres choses encore. Nous n'en avions pas fini avec ce chien de négrier. Les barils de rhum mélangés de poudre, dont ses hommes s'abreuvaient pendant le combat, se répandirent sur le pont. Une torche en tombant y mit le feu. Vous narrer cet incendie ; vous conter comment nous parvînmes, malgré cela, à tirer les nègres de l'entre-pont; vous faire le tableau des excès aux-





La mère Legonidec prit la main du jeune héros. (P. 216, col. 2.)

quels ces malheureux se livrèrent; vous montrer tout le courage que mes compagnons et moi déployâmes pendant cette nuit mémorable, pourrait nous entraîner un peu loin aujourd'hui. Je suis à terre pour un bout de temps, et, afin de ne point mettre votre plaisir en ralingue, il ne faut pas que dès le premier jour je vous fasse courir toute la bordée de mes aventures. Allons, Mariannic! si pour l'instant tu es contente de ton cousin, sers-lui une bonne rasade. »

F. DES MALIS.

# LE SCORPION

Le Scorpion est une arachnide, un membre de la famille des araignées, quoique on le prenne souvent à tort pour un crustacé.

Si le scorpion ressemble à l'écrevisse, par ses pinces, lui servant comme à elle, à saisir sa proie pour la dévorer, il en diffère par sa tête, intimement soudée au corselet du thorax et, surtout, par une arme dangereuse située au bout de son abdomen annulaire en forme de queue, dont la sixième division contient la vésicule à venin piriforme, terminée par un aiguillon dardant le poison au centre de la blessure.

Cet appareil distingue aussi le scorpion des autres arachnides de sa classe en ce que celles-ci ont la poche à venin dans la bouche. L'inoculation du poison s'opère, dans ce cas, au moyen des crochets mobiles dont sont armés les mandibules, crochets qui manquent à l'animal qui nous occupe.

Le scorpion attira, dès la plus haute antiquité, l'attention des naturalistes; mais il n'y a qu'un siècle environ qu'on précise les expériences visant la nature du venin de l'animal, et les cas particuliers qui influencent le plus ou moins de nocuité de son introduction morbide dans la masse du sang.

Je ne parlerai pas du scorpion de France, il est bien connu de tout le monde. Mme Demoulin a déjà donné, ici même une très intéressante description du *scorpion occitanien*, le plus grand de notre pays, en se basant sur les instructives recherches du docteur Jousset de Bellesme.

Le savant docteur tend à démontrer que la gravité de la piqûre dépend surtout des conditions dans lesquelles elle se produit, sans tenir compte de l'auteur du méfait. Il suffit que l'animal rencontre par hasard un vaisseau superficiel un peu volumineux, pour qu'en y introduisant une gouttelette de son venin, il occasionne instantanément une blessure mortelle.

Nous voyons, d'après ce qui précède, combien il faut craindre de manier et même de toucher les scorpions, sans prendre les précautions nécessaires pour se garantir de la griffe redoutable dont ils se servent avec toute la précision que donne à ce dard recourbé, si ingénieusement articulé, une grande mobilité pour la défense et l'attaque et pour stupéfier la proie dont ils assurent toujours l'immobilité par une piqûre préventive.

Le scorpion agit toujours ainsi, tel petit animal vivant dont il veut se nourrir, que ce soit simplement une mouche ou une grosse araignée dont il a dû souvent apprendre, à ses dépens, à se méfier.

On a constaté que l'aiguillon choisissait sa place avec discernement une fois que la victime était saisie par les pinces, et que l'effet se produisait immédiatement après la piqûre, généralement faite à la partie inférieure du thorax de l'insecte attaqué.

Le scorpion est un animal courageux, qui s'attaque souvent à beaucoup plus gros que lui, il est intéressant à étudier.

J'ai été à même d'observer celui d'Asie, ainsi que le grand spécimen connu sous le nom de *Tunisien*. Ceci me rappelle une petite expérience dont j'ai été témoin en Afrique.

Il s'agissait de constater le temps qu'une poule, piquée par un fort scorpion, à peu près long de dix centimètres, résisterait à l'action du venin. La scène se passait dans la cour d'une maison arabe; nous y avions été invités par un ami, voyageur naturaliste fort instruit, qui nous avait longuement entretenu des résultats probables du spectacle auquel nous allions assister; il tenait, dans une boîte de fer-blanc, un beau scorpion Tunisien brun noirâtre, sur lequel il fit une longue conférence: nous remarquâmes la marche défiante de l'animal à l'état ordinaire, les deux pinces en avant, faisant office des antennes pour tâter et se rendre compte des obstacles, la queue traînant sur le sol.

Le sol avait été balayé; nous formions le cercle, tous assis sur nos talons, penchés en avant pour ne rien perdre de la férocité de la distraction promise. Le scorpion occupait le milieu de l'espace libre: on avait eu soin de l'exciter, il se tenait prêt à l'agression, les pinces approchées, la queue se recourbait en arc paraissant protéger sa tête, autour de laquelle elle s'agitait avec souplesse et vigueur, l'aiguillon dardé en avant en forme de griffe aiguë laissait poindre une légère gouttelette de venin, indice d'une forte préoccupation augmentée d'une grande colère.

Tels étaient les indices évidents du mécontentement de la vilaine bête de se trouver, contrairement à ses habitudes nocturnes, exposée à un si beau soleil.

Un nègre vint délicatement poser auprès de moi une jolie petite poule; je ne pus m'empêcher d'un mouvement de commisération quand je la vis si vivante, agiter son aile, tendre la patte et se secouer de l'étreinte qu'elle venait de subir, avant de faire son premier pas vers la triste fin que lui imposait les cruautés expérimentales de la science, sous la forme de la tache noire produite par l'arachnide scorpion.

Enfin, le moment décisif approche, la poule avance gravement: tout à coup! Cela finit par un immense



éclat de rire !.. Le gallinacée, après avoir regardé le scorpion de travers avait, d'un seul coup de bec, terminé la séance en avalant son adversaire, et, sans plus s'inquiéter, continuait tranquillement sa promenade. Conclusion bien naturelle que personne n'avait prévu.

Nous eûmes le courage de manger la poule deux jours après son exploit, elle faisait partie de nos provisions de voyage. Nous la digérâmes aussi bien qu'elle avait digéré le venin du scorpion, l'un portant l'autre. Ici se pose la question de savoir jusqu'à quel degré nous avions poussé l'imprudence en nous assimilant ce comestible.

Je me propose, dans un prochain article, de dire à ce sujet, quelques mots sur la différence qu'il convient d'établir entre les *poisons* et les *venins*, importante question qui tient en éveil les savants depuis les expériences de Jean Ray qui, en 1711, parut émettre une opinion paradoxale, en affirmant qu'on pouvait avaler impunément le venin de la vipère, qui n'était nuisible que par l'inoculation à la suite d'une blessure.

Le scorpion dont nous avons vu, contre notre attente, la fin expéditive et malheureuse, devait avoir le venin actif, en raison de sa forte taille, et personne de nous n'eût osé, même au profit de la science, affronter sa piqûre, si bien décrite par Maccari, qui tenta l'expérience sur lui-même et en signala les symptômes, s'annonçant par le rouge foncé d'une tache qui s'agrandit et devient noirâtre à son centre, ensuite le gonflement de la partie lésée, la fièvre, les vomissements, le tremblement nerveux et une douleur plus ou moins aiguë en rapport avec la quantité de venin inoculé.

Le scorpion géant de Cayenne dont nous donnons la figure est probablement un des plus terribles par la rapidité des effets de sa piqûre.

L'Inde a aussi des scorpions redoutables, entre autres le scorpion bronzé presque aussi grand que celui de Cayenne.

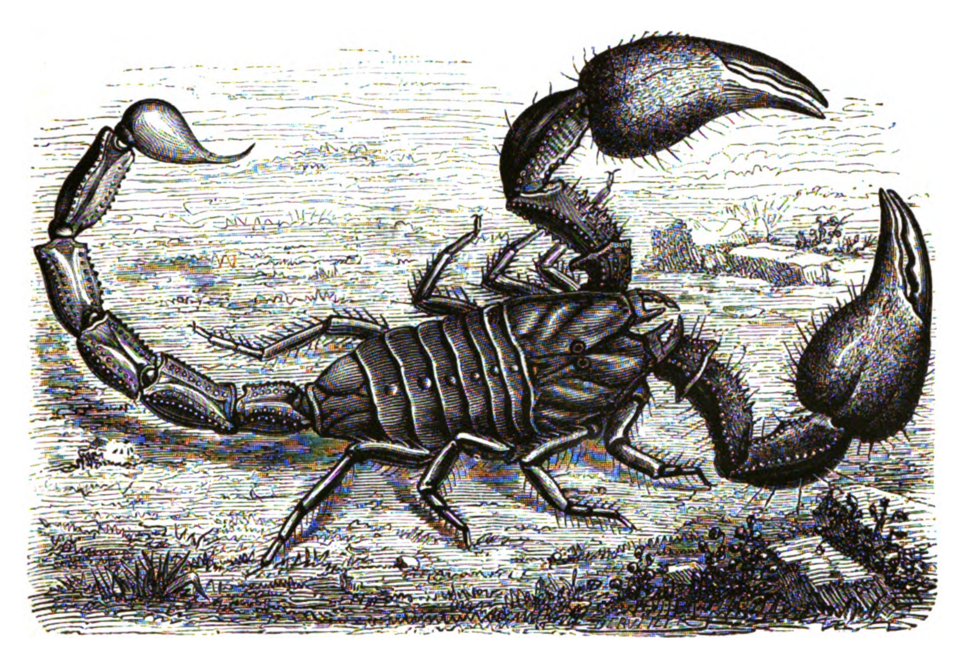
La blessure de l'espèce tunisienne est aussi très dangereuse, et même mortelle, si on la reçoit à la tête, ainsi que le docteur Guyon a pu l'observer en Algérie, où il constata la mort d'un homme ainsi piqué.

Un de mes amis, le docteur M., se trouvant sur les bords de la Méditerranée, dans le pays où l'on rencontre si souvent le petit scorpion du Midi, eut la fantaisie de mettre cet arachnide en présence d'un gros limaçon, dont l'inoffensif trajet blanchâtre fut troublé par un provocateur coup d'aiguillon en pleine frange. Le mollusque saisi rentra dans sa coquille tout son développement extérieur et produisit immédiatement une telle abondance de mousse floconneuse, que le scorpion, attendant avec confiance le résultat de son attaque, fut bientôt englobé, englué dans cette bave grossissant toujours autour de lui, et paya de sa mort l'imprudence de s'être trop attardé, il fut ainsi étouffé par l'humide défense de son pacifique adversaire.

Disons, en terminant, que le scorpion est un animal nocturne, farouche et solitaire. La médication à employer contre sa piqûre est de comprimer immédiatement les abords de la partie blessée, provoquant l'écoulement du sang en même temps qu'on en activera la circulation par un breuvage chaud et alcoolique.

F. Duhousset.



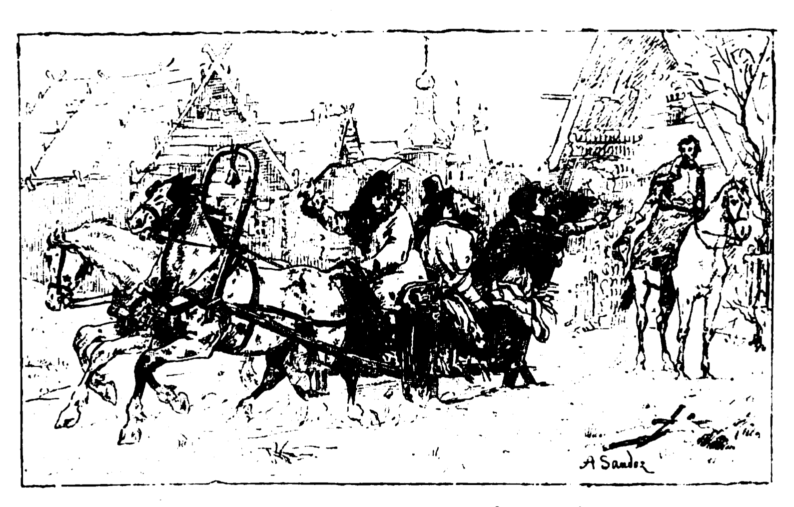


Scorpion géant de Cayenne. (P. 219, col. 1.)

# DE GLAÇONS EN GLAÇONS [1]

IX

De la rive gauche où elle se trouvait avec son père, Mme de Gassac écoutait la canonnade que Ney entretenait à l'autre bord : son mari était là, il avait franchi le fleuve, le reverrait-elle bientôt; le reverrait-elle jamais? Autour d'elle des fuyards avaient établi sur la glace une sorte de bivouac, en attendant que les ponts fussent dressés, puis qu'ils fussent libres en quelque mesure; des feux s'étaient allumés, on faisait griller les morceaux de viande de cheval, quelques barils d'eau-de-vie s'étaient retrouvés. Sous les lances des Cosaques qui voltigeaient autour du petit campement, toujours repoussés et toujours revenant à la charge, les malheureux restes de la colonie française de Moscou, les traînards, les malades s'étaient laissés tomber sur la neige, accablés, épuisés, incapables de s'arracher au repos comparatif et au sommeil qui les gagnait. M. Dorseuil allait de groupe en groupe, engageant les uns à se relever, pour passer le pont pendant qu'il était temps encore, soulevant les plus endormis, secouant les paresseux. Mme de Gassac en faisait autant parmi les femmes, nombreuses encore, qui se pressaient autour des feux; elle enlevait les enfants.



M. Dorseuil entraîna sa fille. (P. 222, col. 2.)

« Je les emporterai loin de vous, malgré vous, » disait-elle. Sa voiture était si pleine qu'à peine pouvait-elle encore y trouver une place. M. Dorseuil était monté sur le siège, guidant les chevaux épuisés au travers des feux épars et des êtres humains à demi morts qui les entouraient. A la vue de la voiture qui s'ébranlait péniblement dans la neige, un mouvement se manifesta parmi les moins engourdis. Mathilde, la tête à la portière, encourageait de la voix et du geste ceux qui s'étaient mis en marche pour la suivre.

« Passez à cette heure, répétait-elle sans cesse; les ponts sont presque libres. Demain tout le monde voudra passer à la fois, et on sera écrasé au passage, on tombera aux mains de l'ennemi. »

1. Suite et fin. — Voy. pages 91, 107, 123, 139, 155, 171, 187 et 203.

Une certaine quantité d'hommes l'écoutèrent, parmi ceux qu'elle avait secourus et soutenus durant la retraite.

« C'est toujours autant de sauvés! » disait-elle, mais son ardent désir eût été de traverser encore une fois le pont et de chercher à gagner encore quelques-uns de ceux qui s'endormaient sur la glace pour ne se plus réveiller.

Son père s'y opposa formellement.

« J'irai à ta place, » dit-il.

Au second voyage, lorsque M. Dorseuil revenait accompagné de la petite troupe qu'il avait réussi à persuader, sa fille l'arrêta à son tour.

« C'est assez, dit-elle, n'en faites pas davantage, vos forces sont épuisées...

—Et mes persuasions aussi, dit tristement M. Dorseuil, le général Eblé a été obligé de renoncer comme moi. Ce matin, quand les ponts ont été dressés, on se tuait pour passer, et l'ennemi n'avait qu'à tirer au travers de la foule pour abattre dix victimes. A cette heure, ils ont peur, ils sont las, on ne peut rien obtenir d'eux. Demain matin, quand il faudra faire sauter les ponts, tout ce monde voudra passer à la fois, et ce sera horrible.

— Grâce à Dieu, Philippe n'est pas resté de ce côté-là, » soupira Mathilde.

L'heure fatale était arrivée. Le général Eblé sur la rive, sa montre à la main, attendait le moment de donner l'ordre; les ponts étaient encombrés d'une foule toujours croissante; on criait, on pleurait, on maudissait. Les lamentations de la multitude qui n'avait pas encore réussi à mettre le pied sur le pont brisaient le cœur du général, qui les avait en vain suppliés de profiter la veille du dernier moyen de salut. M. Dorseuil, à l'entrée du pont sur la rive droite, secondé par quelques soldats, enlevait dans la confusion les femmes foulées aux pieds, les enfants abandonnés, tendant des perches aux malheureux qui essayaient de passer le fleuve sur les glaçons; les minutes s'écoulaient, rapides sous le poids des angoisses qui semblaient les retarder; l'instant était venu. Le général Eblé leva la main, le feu brilla et le pont s'écroula avec un bruit sinistre. Un grand cri s'éleva en même temps de ceux qui étaient précipités dans les ondes glacées, ou qui se heurtaient aux masses des



glaçons, de ceux qui étaient restés sur la rive gauche, et qui se voyaient livrés aux Cosaques. Dans le lointain, leurs troupes avides apparaissaient déjà, fondant sur la proie qui leur était livrée. Dans la voiture, Mathilde, à demi étouffée sous le nombre de ceux qu'elle y avait entassés, tendit vers le ciel ses mains jointes.

« Prions Dieu pour tous ceux qui périssent. » dit-elle; les sanglots lui répondirent seuls.

La marche recommençait, et la déroute devenait à chaque instant plus complète; les soldats n'avaient plus de généraux, les généraux n'avaient plus de soldats. Quand l'ennemi apparaissait, le maréchal Ney se retournait encore comme un lion blessé, protégeant les restes de l'armée détruite et faisant face à ceux qui le poursuivaient.

Les hommes étaient à demi morts de froid et de fatigues. Le froid augmentait toujours. La sombre monotomie du paysage, les plaines à perte de vue couvertes de neige, les longues forêts de pins, étendant leurs branches comme de blancs fantômes, les villages brûlés et déserts achevaient d'accabler les plus fermes cœurs.

Les malheureux soldats de la grande armée, longtemps accoutumés à voir le triomphe couronner partout leurs efforts, marchaient aujourd'hui presque sans armes, pêle-mêle et tombant à chaque pas sur la glace; à côté des cadavres des chevaux et des corps glacés de leurs compagnons. Leurs yeux étaient éteints, leurs joues creusées, leurs vêtements en lambeaux, remplacés par les plus bizarres haillons. Plusieurs se traînaient à peine sur des pieds nus, à demi gelés; quelques-uns avaient perdu la parole; d'autres étaient tombés dans un état de stupidité presque sauvage; ils s'arrêtaient auprès du premier feu qu'ils trouvaient, et lorsque l'incendie gagnait la maison ou la grange contre laquelle ils s'étaient abrités, ils n'avaient plus la force de fuir les flammes qui s'avançaient vers eux et ils se précipitaient parfois au milieu du brasier, afin d'avoir chaud encore une fois, disaient-ils avec un rire insensé.

Les ponts étaient encombrés. (P 220, col. 2.)

A ce lugubre aspect qui frappait sans cesse ses regards et qui la navrait jusqu'au fond de l'âme, Mme de Gassac opposait courageusement sa grande reconnaissance envers Dieu qui lui avait permis de revoir un moment son mari sain et sauf après le passage de la Bérézina, et son admiration pour les actes de courage et de dévouement héroïques qui éclataient parfois au milieu des plus déplorables exemples d'égoïsme brutal. C'était à elle que l'ordonnance de son mari, brave soldat breton, accoutumé dès l'enfance à une vie rude et pauvre, était venu raconter que le colonel, le voyant tomber sur la neige à une lieue du pont sur la Bérézina, l'avait pris sur ses épaules et l'avait porté à travers les glaces jusqu'à ce que le paysan, honteux et confus, arraché à son engour-

dissement par sa reconnaissance, eût conjuré son officier de le poser à terre :

« Ah! dame, deux heures après, c'est moi qui ai porté le colonel, ajouta le soldat, mais je le lui devais bien, n'est-ce pas, madame? »

Mathilde avait donné à Yvon une des dernières gouttes d'eau-de-vie qui lui restaient. Les enfants entassés dans la voiture avaient supporté les rigueurs du froid, mais pendant la nuit, plus d'une mère s'était dépouillée du reste de ses vêtements pour les couvrir; les malades avaient presque tous rendu le dernier soupir.

Mme de Gassac n'avait pas un instant de repos ni le jour ni la nuit, elle semblait insensible à la fatigue et à la souffrance, et lorsque son père la pressait de se reposer, elle répondait toujours :

« Si personne n'avait plus besoin de moi, je m'endormirais et je ne me réveillerais plus. »

M. Dorseuil n'insistait pas.

Les bataillons épars, sans ordre, sans discipline, sans drapeau, arrivèrent à Morgoni. En arrivant, tous apprenaient la même nouvelle; l'Empereur n'avait pu supporter le spectacle des malheurs que son insatiable ardeur de conquêtes avait attirés sur les fidèles soldats qui l'avaient si longtemps suivi; il avait quitté la ville seulement accompagné par un petit nombre de ses plus confidents serviteurs, laissant aux soins de Murat les malheureux restes des corps décimés et dispersés. Plus haut que tous les autres, Murat s'emportait contre l'égoïsme qui fuyait la vue des souffrances qu'il avait causées.

Ce fut le maréchal Davout, naguère presque en disgrâce, qui imposa silence aux plaintes du lieutenant couronné de Napoléon. On avait franchi le Niémen, témoin naguère de l'éclat superbe d'une armée qui marchait à la victoire; les généraux se dirigeaient vers Kœnigsberg où devaient se rallier les restes informes des forces impériales, seul le maréchal Ney devait tenter un dernier effort sous les murs de Kovno, afin de repousser au loin les Cosaques qui fondaient tour à tour sur les petits détachements tentant de passer le fleuve. Le général Gérard était resté avec lui. Philippe de Gassac demanda à partager cette gloire.

« Et votre femme? demanda Ney, comme il l'avait demandé à Krasnoé.

— Je sais qu'elle me dirait de ne pas vous quitter, monsieur le maréchal, » répondit le colonel.

« Tu as bien dit », répétait quelques instants plus tard Mathilde, qui venait d'arriver à Kovno et que son mari pressait de repartir.

« Je ne peux pas, disait-elle, mes chevaux ont enfin succombé à la fatigue. Je resterai ici jusqu'à ce que tu puisses venir me rechercher.

— Mais les Cosaques entreront dans la ville dès que nous l'aurons quittée, insistait son mari, désespéré. Si j'avais su que tu ne pouvais pas continuer ta marche, je n'aurais pas demandé au maréchal de rester avec lui.

— Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'aie pu arriver jusqu'ici, dit la jeune femme avec un calme courage, et je ne crois pas que je doive périr à Kovno; il me semble que je sens la France depuis que nous avons passé le Niémen.

— La France, soupirait Philippe, elle est encore bien loin! »

Au même moment, M. Dorseuil rentrait.

« Ta voiture est à la porte, » dit-il à sa fille et comme elle le regardait avec étonnement, il déploya en même temps une énorme couverture de fourrure. » Je ne te dirai pas ce que cela nous a coûté avant que nous soyions rue Saint-Honoré, dit-il, mais je n'ai pu trouver qu'un traîneau ouvert, et je ne veux pas que tu meures, je te l'ai dit. »

Déjà les enfants étaient entassés sous les peaux de mouton dont le traineau était rempli. M. Dorseuil entraîna sa fille.

« Philippe! Philippe! murmurait-elle.

— Je vous rejoindrai à Kœnigsberg, dit le jeune officier; mon maréchal et moi, nous serons les derniers de l'arrière-garde de l'armée française. »

Mme DE WITT, née GUIZOT.



# GUERRE AUX ABEILLES

Les abeilles, ces « chastes buveuses de rosée » comme dit le poète, ne se contentent pas toujours de « visiter le lis du coteau ». Si l'on en croit un rapport lu naguère au conseil d'hygiène, les ruches de Paris seraient en grande partie alimentées par le sucre emprunté aux raffineries. Existe-t-il donc des ruches à Paris? Sans compter celles du jardin du Luxembourg et celles du parc de Montsouris, il y a dans les XIIIe, XIXe et XXe arrondissements des ruches d'abeilles en nombre considérable. « Certains dépôts ne comptent pas moins de 120 à 150 ruches ; or, une ruche qui est en pleine activité contient jusqu'à 40 000 ouvrières, ce qui pour chaque dépôt ne donne pas moins de plusieurs millions d'abeilles. »

Comment alimenter les ruches ? A défaut du suc des fleurs, les abeilles paraissent depuis longtemps avoir considéré les raffineries de sucre comme des pays conquis. « Les ateliers des raffineurs, dit le rapport auquel nous faisons allusion plus haut, sont envahis l'été par de telles quantités d'abeilles qu'on les ramasse à la pelle, des terrines de sirop sont complètement absorbées en un court espace de temps... Le préjudice est évalué, par an, à 15000 francs environ. »

Tandis que les apiculteurs se réjouissaient de la bonne aubaine qui enrichissait leurs ruchers, les raffineurs qui n'avaient pas les mêmes raisons de se frotter les mains, cherchaient à l'envi les moyens de se débarrasser de leurs importuns visiteurs. « Chez



M. Say, raffineur, on a établi des cages à mouches en toile métallique : la récolte d'abeilles est d'environ un décalitre par jour. Dans d'autres ateliers, dit M. Acart, on badigeonne d'une épaisse couche d'huile les châssis extérieurs et les vitres des croisées, l'insecte vient s'engluer et peut être facilement recueilli et détruit. »

La chasse aux abeilles est ouverte ! Messieurs les raffineurs, qui ne se piquent pas d'être poëtes, font la guerre aux « sœurs des corolles vermeilles », ils n'ont même pas dédaigné l'appui de la Préfecture de police et se sont réservé le droit, si les abeilles résistaient, de faire déguerpir les apiculteurs.

# LES ÉGOUTS DE PARIS

Il n'est peut-être pas de question plus importante pour une grande ville que celle de la canalisation souterraine destinée à emporter loin des habitations l'énorme quantité de liquide produite par les eaux ménagères ou industrielles, l'arrosage des voies et la pluie. En effet, de l'état plus ou moins parfait de ses égouts dépend la situation hygiénique d'une ville. Un voyageur a pu dire que le meilleur indice de la civilisation d'un peuple était le mode d'aménagement des égouts usités chez lui, aussi bien que le parti tiré par lui des eaux mêmes de ses égouts.

Tout le monde a pu entendre parler l'année dernière de la fameuse question des odeurs de Paris. Quoique nous n'ayons nulle intention d'entrer dans la discussion technique, nous croyons l'occasion favorable pour dire à nos lecteurs un mot sur la canalisation souterraine de notre capitale.

Dans l'ancienne Rome il y avait, comme aujourd'hui, des *cloaques* ou conduits souterrains, qui recevaient les eaux et immondices de la ville, et les jetaient dans le Tibre. Tarquin l'Ancien ordonna le premier de construire des égouts à Rome. Tarquin le Superbe fit faire le grand cloaque qui commençait à la place Romaine et débouchait dans le Tibre. Sous les empereurs, quand le Champ de Mars eut été couvert de maisons, on y construisit aussi de nouveaux égouts se rendant dans les anciens; mais, avec le temps, ils aboutirent tous au Tibre.

Ces constructions souterraines étaient très considérables; Denys d'Halicarnasse les rangeait au nombre des trois merveilles de Rome; les deux autres merveilles étaient les aqueducs et les chemins publics.

Strabon dit que les *cloaques* étaient voûtés et d'une hauteur telle qu'un chariot chargé de foin pouvait y passer sans toucher à leurs parois. On employait, pour les construire, des briques, de la chaux et de la *pozzolana* (espèce de ciment en terre rouge). Pline s'étonne de leur solidité, qui résistait au poids des édifices et des maisons. Agrippa fit entrer dans les cloaques toute l'eau des sept aqueducs de Rome qui existaient de son temps, afin de les nettoyer continuellement et d'empêcher l'accumulation des résidus.

Les Romains faisaient un si grand cas de leurs cloaques, qu'ils les avaient mis sous la protection d'une divinité : la déesse *Cloacine!* « Rome n'a-t-elle pas ses égouts, dit Pline, ouvrage le plus hardi qu'aient entrepris les hommes, et pour lequel il fallut percer des montagnes? car ces égouts, à l'instar de ce qu'on a dit de Thèbes, passent sous la ville comme sous un pont, et ont converti Rome souterraine en un canal navigable. »

L'établissement d'égouts réguliers sous le sol des voies publiques à Paris ne date guère que du dix-huitième siècle. Jusque-là les eaux ménagères et industrielles coulaient à ciel ouvert soit dans de simples ruisseaux, soit dans de petits canaux pratiqués au milieu de la rue, et gagnaient ainsi la Seine par la Bièvre pour la rive gauche et par le ruisseau de Ménilmontant pour la rive droite.

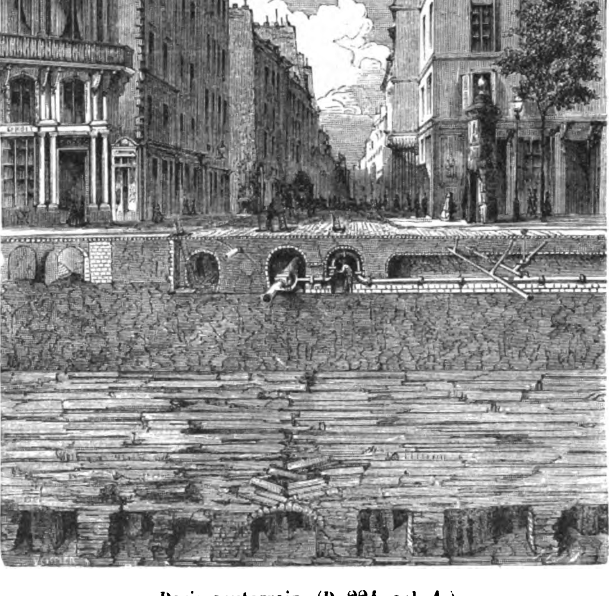
Le vallon de ce dernier ruisseau dont le fond formait un égout naturel n'était jusqu'au temps de Louis XIV occupé que par des jardins; mais lorsque les constructions urbaines s'étendirent à ce point : les propriétaires durent prendre des précations contre l'insalubrité et le débordement des eaux du ruisseau; le lit naturel fut successivement rectifié, dallé, muraillé, enfin couvert. Ainsi se forma peu à peu le premier égout collecteur qui traversait Paris en suivant la direction des rues actuelles du Château-d'Eau, des Petites-Écuries, Richer, de la Grange-Batelière, Saint-Lazare et de la Pépinière.

Au commencement du siècle, la longueur des égouts existant dans Paris n'était que de 24 kilomètres; en 1848 elle s'élevait à plus de 100. Mais tous ces canaux apportaient les eaux dans la Seine sur les divers points de son parcours à travers la capitale, de sorte que ce fleuve charriant toute cette accumulation d'immondices était un véritable égout à ciel ouvert. C'est à partir de 1854 que l'on mit en exécution le projet de réunir toutes les eaux souterraines dans un grand canal appelé collecteur et de les amener par cette voie jusqu'à un point de la Seine en aval de Paris.

Aujourd'hui le développement total des égouts sous Paris est de plus de 1000 kilomètres. C'est donc une véritable ville souterraine avec ses grandes artères, ses ruelles, ses places. Un chroniqueur raconte ainsi une promenade dans cette cité ténébreuse :

« Si l'on sait quelle est la superficie de Paris, on ignore généralement l'espace que la ville occupe en hauteur. Il y aurait un curieux travail à faire, ce serait de tracer une coupe verticale partant du toit d'une maison à huit étages montrant l'intérieur des appartements superposés, les sous-sols des magasins, les caves, puis les canaux servant à la conduite du gaz, les égouts et enfin les catacombes.

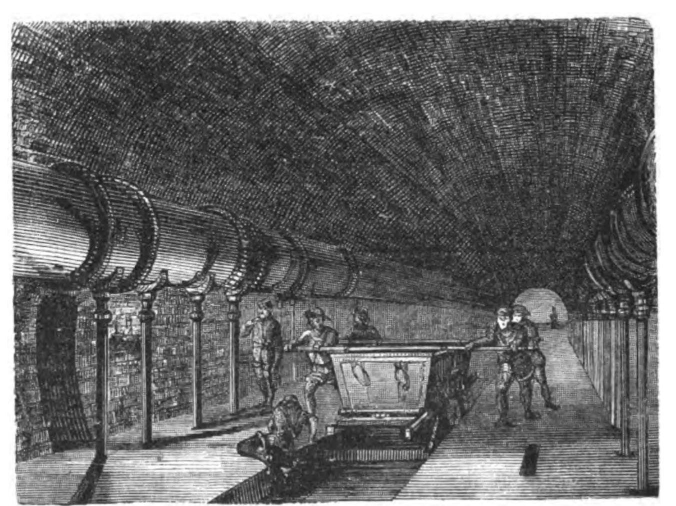
» De la girouette au pavé de la rue, on trouverait une distance moyenne de 25 mètres; de la surface du sol au fond de Paris souterrain, la profondeur est de 15 mètres environ. C'est donc une hauteur totale de 40 mètres qui est nécessaire pour la vie et le service de la grande ville machinée comme un théâtre de féerie, avec des premier, deuxième et troisième dessous. C'est du deuxième dessous, c'est-à-dire des égouts de Paris, qu'il est question aujourd'hui.



Paris souterrain. (P. 224, col. 1.)

» Les collecteurs que je viens de visiter mériteraient d'être classés parmi les merveilles du monde. Ce sont des tunnels, des aqueducs, des travaux d'art, tout excepté des égouts. Les princes et les princesses qui sont de passage à Paris ne manquent pas de faire une promenade dans les collecteurs.

» Un des itinéraires le plus suivi est celui-ci : On descend un magnifique escalier ouvrant sur la place de la Madeleine, du côté du boulevard Malesherbes. Après avoir franchi cinquante marches de pierre, on se trouve sur la berge du grand égout collecteur qui va à Asnières. Quatre ou cinq bateaux pavoisés, pouvant contenir chacun une vingtaine de personnes, sont amarrés près du quai. Promeneurs et promeneuses s'y entassent à la lueur des falots. Pour remonter le courant très rapide, quatre hommes s'attellent à des cordes et halent chacune des embarcations.



Le grand égout collecteur. (P. 224, col. 1.)

» La largeur du grand collecteur, autant que j'ai pu en juger, est d'environ quatre mètres, sans compter les berges en pierre de liais qui s'étendent de chaque côté du canal.

» Sous la place de la Concorde se trouve un débarcadère. On descend des bateaux et l'on prend le train, car il y a un train dans les égouts de Paris. Il est formé de plusieurs wagons plats pour les hommes et de wagons couverts, garnis de sièges cannelés, pour les dames. L'égout de la rue de Rivoli, que l'on remonte ainsi, est beaucoup plus étroit que le grand collecteur sur lequel il s'embranche. Les wagons surplombent le canal et leurs roues sont disposées de telle sorte qu'elles portent sur le rebord des berges et s'adaptent sur des rails. Chemin faisant, on remarque, le long des parois du tunnel, les grosses conduites de fer portant les eaux potables et des milliers de tuyaux en plomb qui se croisent et serpentent dans toutes les directions.

» Il y a peu d'incidents pendant ce voyage dans les entrailles de la terre. De loin en loin, un falot rouge qui rappelle aux promeneurs l'obligation de se baisser pour passer sous un tube jeté en travers. Et c'est tout. Enfin, à l'endroit où la rue de Rivoli croise le boulevard Sébastopol, le train tourne sur une plaque et va jusqu'au débarcadère de la place du Châtelet. Tout le monde débarque. On escalade un escalier semblable à celui de la place de la Madeleine, et l'on revoit la lumière du jour. Mais l'odeur de l'égout? Il n'y a presque pas d'odeur. L'eau qui coule avec la rapidité d'un torrent provoque un courant d'air qui fait frissonner les voyageurs, mais qui enlève les senteurs fades des cloaques ordinaires. »

P. Vincent.





M. Pichon donne un grand coup de poing sur la table. (P. 226, col. 1.)

# MAMAN[1]

## XXIX

**M. Michet est nommé conducteur titulaire. — M. Pichon vient à la Silleraye pour ses affaires.**

Après avoir « tiré sur la corde » pour allonger son congé, et laisser à Michet le temps de se faire apprécier et de prendre de la consistance, M. Pichon se décide à revenir.

« Vous voilà, enfant prodigue, lui dit gaiement le directeur ; vous avez fait le bourgeois, le paresseux à Saumur. Savez-vous que je vous trouve engraissé !

— Je suis devenu lourd, répond M. Pichon, en affectant de se mouvoir avec une grande difficulté.

— Vous vous serez peut-être rouillé aussi, pendant que vous y étiez ?

— Abominablement rouillé, répond M. Pichon ; du reste, je me rouillais déjà au service ; la mémoire n'était plus si bonne qu'autrefois, j'ai, par moments, oublié des commissions. »

Le directeur le regarda attentivement, et lui dit :

« Ma parole d'honneur, on dirait que vous avez une idée en tête. On ne vous accusera toujours pas de vous vanter ; et même on pourrait s'imaginer que vous êtes venu avec l'intention de vous faire fendre l'oreille.

— Heu ! heu ! grommela M. Pichon en regardant le directeur d'un air finaud, cela va dépendre de ce que vous me direz tout à l'heure. Sans vous commander, êtes-vous content de mon boiteux ?

— Très content ; vous avez eu raison de répondre de lui.

— Qu'est-ce qui lui manquerait bien pour être un bon conducteur ?

— Ma foi, rien du tout, que le titre et les appointements.

— Eh bien ! monsieur le directeur, il ne dépend plus que de vous que Michet soit un bon conducteur. Oui, je sais ce que vous allez me dire ; c'est un avancement bien rapide que de devenir en deux mois, de garçon d'écurie, conducteur de diligence. C'est vrai, c'est bien rapide, mais c'est l'occasion qui fait le larron, et l'occasion est unique. Si vous avez bon souvenir des services que j'ai pu rendre à l'administration, pendant plus de vingt-cinq ans, mettez cela à l'avoir de mon pauvre boiteux ; fermez les yeux sur ce qui lui manque, et donnez-lui la place que je suis prêt à quitter pour lui. Je m'en irai le cœur content et vous aurez fait deux heureux. Voyez-vous, monsieur le directeur, ce garçon m'a été recommandé par une personne qui m'a rendu un grand service.

— Je réfléchirai à votre demande, répondit le directeur d'un ton solennel, et je ferai tout ce qui dépendra de moi. »

Comme tout dépendait du directeur, M. Pichon s'en retourna très enchanté de la tournure que prenait son affaire. Si le directeur avait demandé à réfléchir, c'est qu'il n'aurait pas pu dire oui du premier coup sans manquer aux règles les plus élémentaires de toute bonne administration. En effet, dans les idées de M. Pichon, bien administrer, c'est dire non quand

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

on n'est pas absolument décidé à dire oui ; demander à réfléchir quand on est décidé d'avance, embrouiller gravement les questions les plus souples, et faire tomber le public dans les traquenards et les chausse-trappes d'un règlement auquel l'administration n'a jamais rien compris elle-même.

M. le directeur lui avait donné rendez-vous pour le lendemain matin, une heure avant le départ de la diligence.

M. Pichon alla surprendre ses vieux amis à la Pintade « parceque, voyez-vous, comme il le leur dit lui-même avec beaucoup d'éloquence, il ne faut jamais oublier les vieux amis! » Comme il n'a plus aucune raison de leur cacher ses projets, il les leur développe avec complaisance. Les vieux amis deviennent rêveurs et le regardent avec envie. Comme la chose menace de tourner au sentimental, M. Pichon donne un grand coup de poing sur la table, et demande une bouteille de Vouvray. Le contenu de la bouteille de Vouvray ramène une douce gaieté dans l'assistance.

« La Silleraye n'est pas loin, dit M. Pichon, en promenant le regard de son bon œil sur le visage de ses amis, toutes les fois que l'envie vous en prendra, vous n'aurez qu'à grimper dans ma vieille diligence, et vous trouverez là-bas bon gîte et bon accueil. Je ne vous dis donc pas adieu ; je vous dis au revoir ! »

Là-dessus, il prit congé de ses vieux amis et de la matrone aux bras nus.

Après avoir fait quelques courses, il s'en alla tout droit au pont et s'accouda sur le parapet, pour regarder couler l'eau qui s'en allait à Saumur.

Le lendemain matin, en entrant dans le cabinet du directeur, il y trouva Michet qui attendait, assis sur une chaise, l'air assez penaud.

M. Pichon devina que M. le directeur avait voulu préparer un coup de théâtre, et il sourit intérieurement.

M. le directeur toussa pour s'éclaircir la voix, et dit :

« Pichon, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit hier. Il y a du pour et du contre; on clabaudera, on réclamera, mais je m'en moque, parce que, voyez-vous, nous n'aurons pas passé vingt-cinq bonnes années ensemble, sans qu'il en résulte, en fin de compte, autre chose que de l'eau claire. »

Michet ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles, sans parvenir à comprendre un traître mot au petit discours de M. le directeur. M. le directeur se tourna brusquement de son côté et lui dit :

« Michet, l'homme que tu vois sur cette chaise nous a demandé pour toi la place de conducteur. Nous te l'accordons. »

Michet se leva, comme poussé par un ressort, et fit mine de s'élancer vers son bienfaiteur.

M. Pichon l'arrêta d'un geste et lui dit d'un ton sévère :

« Un bon conducteur doit toujours être maître de lui, car il a entre les mains la vie de ses voyageurs. Si c'est une scène que tu veux faire, je te dirai que M. le directeur n'aime pas les scènes, ni moi non plus. Si c'est des remerciements que tu veux nous bredouiller, je te dirai que je trouve cela fade et M. le directeur aussi. Je quitte mon siège, il faut bien que quelqu'un le prenne, pourquoi pas toi aussi bien qu'un autre ? Une poignée de main, mon garçon ! »

Quand la diligence fut prête à partir, M. Pichon grimpa sur l'impériale, en qualité de voyageur. Mais, par la force de l'habitude, il jeta sous la bâche un regard de conducteur :

« Qu'est-ce que c'est que ce tonneau-là? demanda-t-il en désignant un objet que l'on entrevoyait à peine dans l'ombre.

— C'est de la glace, pour le pâtissier de la Silleraye.

— Qu'est-ce qu'un pâtissier peut bien faire avec de la glace ? se dit M. Pichon à demi-voix. Le sais-tu, toi ? demanda-t-il directement à Michet.

— Je n'ai pas trop bien compris, répondit Michet, mais il disait que c'est pour rafraîchir ces messieurs et ces dames de la haute volée, quand ils se sont échauffés à danser.

— A danser ! ils dansent donc ?

— Oui, ils dansent, répondit Michet d'un air réfléchi, et il paraît que pour danser il ne leur suffit pas d'avoir de bonnes jambes, il leur faut ceci et cela. C'est le troisième tonneau de glace que j'apporte pour le pâtissier, sans compter des machines en cuivre auxquelles je n'ai rien compris, et un fourneau en fonte. J'ai apporté aussi des paquets pour le tapissier, et des boîtes de gants pour le mercier. Il paraît que c'est un vrai remue-ménage ! »

La figure de M. Pichon s'épanouit; il ne douta pas un instant que ce remue-ménage n'eût été produit par la seule présence de M^me^ Gilbert.

« As-tu des nouvelles du percepteur et de sa femme ? demanda-t-il au bout d'une demi-heure de méditation.

— Oui, monsieur Pichon, répondit Michet, et de fameuses encore ! Il paraît que c'est en leur honneur qu'on se remue tant là-haut.

— Oui-dà ! » dit M. Pichon d'un air de profonde satisfaction ; il se savait un gré infini d'avoir deviné si juste.

« Et puis, reprit Michet, j'ai amené, il y a trois semaines, la mère et la sœur de madame.

— Toi !

— Oui, moi, monsieur Pichon, puisque vous n'étiez pas là.

— Avoue que tu as de la chance. »

Michet lui jeta un regard de reconnaissance et dit :

« Monsieur Pichon, j'ai toujours eu de la chance depuis que M^me^ Gilbert m'a recommandé à vous.

— Moi aussi depuis que je la connais, » répondit M. Pichon, qui pensa tout de suite aux braves gens qu'il avait laissés là-bas à Saumur.

A partir de ce moment, il garda un profond silence, songeant à la Silleraye qui se réveillait, à la famille du tonnelier qui opérerait son déménagement au com-



mencement de l'été suivant, fin de bail; aux heureux jours qui l'attendaient à Saumur, au plaisir qu'il éprouverait pendant l'hiver à casser des noix après souper, à faire griller des châtaignes sous la cendre, à allumer sa pipe avec un charbon, à fourgonner dans le feu, lui qui, depuis vingt-cinq ans, couchait dans une chambre sans cheminée.

Arrivé à la Silleraye, il courut tout droit chez son notaire, et lui parla de la maison qu'il voulait acheter.

« Cela tombe bien, lui dit le notaire, Guilmard, comme vous le savez, a fait un héritage, et grille d'aller vivre à rien faire sur un petit bien qu'il a près d'Amboise. Il donnera la maison pour un morceau de pain. Laissez-moi arranger cela. Seulement, je vous préviens qu'il y aura des réparations à faire; les murs sont bons, les charpentes solides, mais l'intérieur a été négligé.

— Nous avons du temps devant nous, dit M. Pichon; on fera cela avant l'hiver ou au printemps; je voudrais aussi un lopin de vigne sur le coteau, avec un vide-bouteilles en bon état. S'il n'y a pas de vide-bouteilles, j'en ferai bâtir un. »

Il se rendit ensuite au Donjon, et trouva Mme Gilbert entourée de ses enfants. Le marmot sacré l'appelait maman, trouvant la chose toute naturelle. Voyant que son audace ne lui avait pas été funeste, Maurice et Nathalie commençaient, eux aussi, à risquer cette douce appellation. Aussitôt que la face rougeaude et la corpulente personne du vieux conducteur apparurent sur le seuil du corridor, Georges et Louise se séparèrent du groupe et coururent à lui. Georges lui donna une poignée de main, en homme, Louise lui tendit son front sans hésitation.



L'ordonnance lui remit une dépêche. (P. 228, col. 2.)

« Vous me reconnaissez donc, mes mignons? leur demanda le bonhomme ravi.

— Vous vous appelez M. Pichon, dit Georges avec assurance; c'est vous qui m'avez appris à conduire; nous jouons à la diligence et nous parlons souvent de vous aux autres.

— Et puis, ajouta Louise, impatiente de placer son mot, vous nous avez coupé deux jolies cannes, que nous avons encore.

— Voyez-vous cela! s'écria le bonhomme de plus en plus ravi. Madame, votre serviteur! »

Mme Gilbert fit asseoir le vieux conducteur sur un siège de jardin, et le bonhomme regarda le groupe d'enfants avec une satisfaction évidente; il pensait à ses neveux, et même il trouvait une vague ressemblance entre Lucien et le prix de sagesse.

« Je ne suis plus conducteur, dit-il d'un air important.

— Alors vous voilà rentier.

— Rentier et bourgeois de la Silleraye, du moins pas tout de suite; mais avant un an ce sera fait. » Et il lui expliqua largement ses projets d'avenir.

Elle était charmante en l'écoutant, et lui, il se disait en lui-même :

« Quelle drôle de chose, je parle en ce moment à une vraie dame, et je suis aussi à mon aise que si je parlais à ma nièce. Je ne m'étonne pas que les gens d'ici fassent venir de la glace pour l'amuser ! »

Deux ou trois fois il fut sur le point de lui dire que s'il avait une famille, c'était bien grâce à elle. Mais elle rougissait si facilement qu'il garda cette réflexion pour lui. Quelque chose lui disait que ce serait mal de la faire rougir.

Il demanda des nouvelles de M. Gilbert ; mais M. Gilbert était sorti avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Au moment de prendre congé, M. Pichon dit rapidement :

« A propos, madame, votre boiteux est monté en grade, c'est lui qui me remplace. Bien le bonjour, madame. »

Et il se sauva en trottant, de peur d'avoir à donner des explications et à recevoir des remerciements.

Il dîna avec ses amis Tambourin, prit la voiture du soir, et s'élança vers la gare pour arriver à Saumur le plus tôt possible.

« Madame Mère » qui avait annoncé l'intention de quitter la Silleraye au bout de six semaines, y est encore au bout de quatre mois ; et même un beau matin, elle annonce l'intention d'y rester avec ses enfants.

En revanche, le régiment de chasseurs à cheval, qui n'a nullement annoncé l'intention de quitter Tours, reçoit brusquement un ordre de départ. C'est à Nancy qu'il tiendra garnison.

Le capitaine Maulevrier s'en va faire un tour sur la levée de la Loire. Le lendemain matin, il monte sur l'impériale de la diligence pour aller dire adieu à ses amis de la Silleraye.

L'humble Michet, qui le voit triste et soucieux, fait un vaillant effort pour triompher de sa timidité, et risque cette phrase :

« M. Pichon sera bien fâché quand il saura que vous êtes parti !

— Et vous, Michet? lui demanda le capitaine en souriant.

— Moi aussi, monsieur le capitaine, et de même tous ceux qui vous connaissent ; et surtout les personnes de là-bas ! » En prononçant ces derniers mots, il allongea le manche de son fouet dans la direction de la Silleraye. Le capitaine garda le silence.



## XXX

**Tout ce que peut renfermer le mot : « Viens! » — Une messe de mariage dont on se souviendra longtemps à la Silleraye.**

Les visites d'adieu sont toujours tristes, et les conversations d'adieu languissantes. Il est donc prudent de ne prolonger ni les unes ni les autres. Pénétré, sans doute, de cette vérité, le capitaine Maulevrier, arrivé par la voiture de cinq heures, a décidé de repartir par celle de dix heures. Il prétend qu'il est rappelé par les nécessités du service. A cela l'on n'a rien à dire.

A neuf heures et demie, il quitte le Donjon, accompagné du percepteur. Presque muet pendant toute la soirée, il recouvre subitement la parole, et débite à son ami un long discours presque tout d'une haleine. Ce discours commence par ces mots : « Gilbert, je vais te surprendre », et se termine par ceux-ci : « Je remets ma cause entre tes mains. Dès demain matin, envoie-moi une dépêche. »

Le lendemain matin, sur les huit heures, l'ordonnance du capitaine Maulevrier lui remit une petite enveloppe d'un bleu clair, que le capitaine prit du bout des doigts d'un air de suprême indifférence, et qu'il affecta de jeter sur le marbre de la cheminée.

Mais à peine le guerrier-servant eut-il refermé la porte, que le capitaine se précipita sur l'enveloppe bleu clair, la déchira brusquement, et dévora la dépêche d'un seul coup d'œil. Du reste, la dépêche n'était pas difficile à dévorer, car elle ne contenait qu'un seul mot, un mot de cinq lettres : « Viens. »

Les progrès immenses qu'a faits la science de l'opticien permettent aux savants modernes de découvrir des mondes dans la patte d'un hanneton. Voulez-vous que nous prenions le mot : « Viens! » et que nous l'analysions au microscope ; voici ce que nous y trouverons.

D'abord les éléments d'une stupeur profonde pour le guerrier-servant, qui a laissé son capitaine plongé dans une froide indifférence (réelle ou affectée, peu importe), et qui le retrouve agité, presque turbulent, brandissant son rasoir, comme s'il voulait en finir avec la vie par un crime, et donnant à son subordonné les ordres les plus contradictoires.

*Item :* Un départ précipité pour la Silleraye, accompli cette fois non plus sur l'impériale, mais dans le coupé, soit parce que le capitaine se soucie peu de la société du Breton, soit parce que le froid est piquant le matin, soit parce que le capitaine craint la poussière de la route, car il a soigné sa toilette d'une manière toute particulière.

*Item :* Un échange de vigoureuses poignées de main avec l'ami Gilbert qui attend l'arrivée de la diligence, le sourire sur les lèvres.

*Item :* Une entrevue mystérieuse entre le capitaine et Mme Mère, qui admet bientôt sa seconde fille à l'entrevue mystérieuse.

*Item :* Un dîner très gai, et une conversation à mots

couverts, à laquelle les deux enfants ne comprennent pas grand'chose, sinon que tout le monde a l'air plus heureux que d'habitude. Georges fait innocemment remarquer que c'est bien plus amusant qu'hier ; tout le monde se met à rire, Georges tout le premier, qui ne croyait pas avoir dit quelque chose de spirituel. A un certain moment, la tante Louise allonge la main vers la salière, et sa nièce remarque qu'elle a au doigt une jolie bague qu'elle ne connaissait pas encore. Elle est sur le point de demander des explications, mais elle sait que les enfants bien élevés ne doivent point fatiguer les grandes personnes de leurs questions indiscrètes. N'importe, la bague est bien jolie, et Louise se demande pourquoi sa petite tante ne l'a pas montrée plus tôt.

*Item :* Une visite du capitaine Maulevrier à son colonel ; le colonel lui adresse ses compliments les plus affectueux, et lui promet un congé de six mois, à partir du jour qui lui conviendra le mieux ; et pourquoi pas tout de suite ? Le capitaine explique que « la jeune fille » n'a pas encore six mois de résidence dans la commune où sa mère est venue s'établir, et que la loi est formelle sur ce point sans quoi...

Un mariage qui mit la Silleraye en rumeur. (P. 229, col. 2.)

*Item :* Un, deux, trois, quatre, cinq voyages de Nancy à la Silleraye, aller et retour. Les voyages, c'est le capitaine Maulevrier qui les accomplit par un froid abominable, pour aller passer quelques heures avec ses amis de la Silleraye. Jamais on n'a vu capitaine plus voyageur, et cependant le service n'en souffre pas ; car les frères d'armes du capitaine se disputent le plaisir de remplacer un aussi aimable camarade.

*Item :* Une véritable explosion de joie, quand les enfants apprennent que leur petite tante va devenir la femme de leur ami de cœur. Louise regarde la jolie bague de sa tante et sourit. Georges demande s'il pourra annoncer la grande nouvelle aux amis ; oui, il le pourra. Il danse de joie à l'idée de leur surprise.

*Item :* Un phénomène étrange ; l'homme qui végète dans l'impasse au marronnier, sourit pour la première fois depuis de longues années, lorsque M. Gilbert en personne lui apporte deux feuilles manuscrites, en le priant de les faire imprimer le plus vite possible. L'homme appelle vivement son ouvrier boiteux, et lui dit d'un ton solennel : « Laisse en plan les affiches de vente, et imprime-moi cela tout de suite ! » A peine l'ouvrier boiteux a-t-il parcouru du regard les deux feuilles manuscrites, qu'il s'écrie : « C'est sa sœur qui se marie ! Dieu bénisse les deux sœurs et toute la famille ! je vais soigner cela, je vous en réponds ! »

*Item :* Une souscription entre officiers ; le régiment veut offrir un bouquet à la fiancée du capitaine Maulevrier. Le bouquet, le plus magnifique que l'on pourra trouver, en mettant à contribution toutes les serres de la bonne ville de Tours, sera présenté par une députation d'officiers. On tire au sort les membres de la députation, car tout le monde voudrait en faire partie, et le régiment ne peut cependant pas rester sans officiers.

*Item :* J'aperçois enfin un mariage qui met la Silleraye en rumeur. Tous ceux qu'a vivifiés la douce influence de Mme Gilbert, soit directement, soit par contre-coup, veulent lui témoigner leur reconnaissance, en se montrant au mariage de sa sœur, et en priant pour qu'elle soit heureuse. La haute ville tout entière remplit la nef de la vieille église romane et déborde dans les bas-côtés qu'achèvent de remplir les gens de la basse ville. C'est le curé doyen de saint Pierre qui dit la messe de mariage.

Le curé doyen de saint Pierre est un digne et saint homme, qui a lutté vainement pendant de longues années pour réveiller un peu ses paroissiens endormis. Les paroissiens ont la foi, mais une foi sans flamme et sans énergie ; ils accomplissent régulièrement leurs devoirs religieux, mais plutôt par habitude que par besoin de vivifier leur âme et de la retremper aux sources divines. Toutes les fois qu'il fait appel à leur charité, ils se montrent très généreux ; mais s'ils donnent leur or aux pauvres, c'est toujours par un intermédiaire ; ils n'ont pas l'habitude de payer de leur personne ; ils ignorent la puissance d'une parole qui part du cœur, et qui va au cœur, et la magie toute-puissante d'un regard de sympathie.

Il y a, dans la célébration de l'office du mariage, un moment bien solennel et bien touchant, c'est celui où l'officiant descend les marches de l'autel, et s'avance vers ceux qu'il va unir devant Dieu, pour leur parler de leurs nouveaux devoirs.

Comme il connaît d'avance les dangers qui les menacent et les pièges qui sont tendus sous leurs pas, il va

rechercher dans les souvenirs et les exemples des deux familles tout ce qui peut les guider, tout ce qui peut leur servir d'armure et de défense à l'heure du danger et à l'heure de la tentation.

Le curé doyen était un hommme lettré, et ses petites homélies nuptiales étaient toujours très bien pensées et très bien écrites. Mais c'est l'auditoire qui fait l'orateur, et la parole élégante du digne homme était toujours un peu froide, s'adressant à un auditoire endormi. D'ailleurs, il n'improvisait pas, il lisait.

Quant le moment solennel fut venu, il descendit lentement les marches de l'autel, recueilli en lui-même, les regards baissés, tenant dans la main droite un papier plié en quatre.

Quand il déplia son manuscrit, toutes les têtes se penchèrent en avant. Il s'adressa d'abord au capitaine Maulevrier. Comme il ne le connaissait guère que de réputation, il se borna à quelques phrases sur l'honneur et sur le drapeau. Ensuite il se tourna vers la mariée. Involontairement, il chercha du regard la sœur de la mariée. Mme Gilbert, les yeux baissés, luttait vaillamment contre l'émotion qui l'avait envahie.

Le pauvre curé se reprocha son mouvement de curiosité, et, craignant d'avoir scandalisé les fidèles, il eut recours à une ruse innocente et prolongea jusqu'au fond de l'église le regard qu'il avait arrêté un instant sur elle. Quand il vit la vieille collégiale remplie, jusqu'à la porte, d'une foule recueillie dont tous les regards étaient fixés sur Mme Gilbert et sur sa sœur, il éprouva un tressaillement. Il sentit que la sympathie était née enfin dans le cœur de ses paroissiens. Il eut comme une inspiration subite, évidemment l'esprit venait de souffler en lui.

Alors, lentement, il replia son manuscrit, et parla d'abondance. Il fit le portrait de la femme chrétienne; il la représenta douce et humble de cœur, énergique et forte de volonté, aimable comme la vertu, indulgente comme elle, si discrète dans sa piété, que les indifférents peuvent ignorer toujours que c'est une femme pieuse, si ingénieuse dans sa charité qu'elle trouve moyen de faire l'aumône au riche aussi bien qu'au pauvre.

Chacun des traits portait, car en parlant de la femme chrétienne, c'est Mme Gilbert qu'il dépeignait. Un frisson parcourait l'auditoire, et de vagues murmures d'approbation répondaient à ses paroles.

« Voilà ce que vous serez, dit-il en terminant; car Dieu vous a comblé de ses dons les plus précieux, et il a mis sous vos yeux l'exemple vivant de toutes les vertus et de toutes les grâces qui font la femme chrétienne. »

La mariée tourna légèrement la tête et échangea un regard de tendresse avec sa sœur.

L'impression produite par les paroles du curé fut si profonde et si salutaire que personne ne songea à regarder les toilettes, et pourtant, il y en avait de remarquables.

Toute l'assistance voulut défiler par la sacristie pour voir de près la mariée et la sœur de la mariée. Il y avait là bien des figures inconnues, mais comme toutes ces figures exprimaient la plus franche sympathie, Mme Gilbert les accueillait toutes en souriant. Il vint même de pauvres gens, tout honteux d'être mal vêtus, mais ils n'avaient pas pu s'empêcher de venir, et ils le disaient naïvement. Tout à coup, Mme Gilbert se trouva en présence de M. Pichon, tout de noir habillé.

« J'ai reçu l'imprimé, dit gravement M. Pichon, et quand même il aurait grêlé des hallebardes, je serais arrivé.

— Vous venez de Saumur? exprès? lui demanda Mme Gilbert avec surprise.

— Oui, madame, répondit simplement M. Pichon.

— Comme c'est aimable à vous!

— Pas du tout, madame. Je ne pouvais pas manquer ce mariage-là, ajouta-t-il d'un air mystérieux; il y a trop longtemps que je l'avais arrangé dans ma tête; j'aime beaucoup le capitaine.

— Mais vous ne connaissiez pas ma sœur, objecta Mme Gilbert en souriant.

— Oui, mais je vous connaissais, » pensa M. Pichon. Comme il était bien décidé à ne jamais faire rougir Mme Gilbert, il dit d'un ton badin : « C'est une idée de conducteur. »

C'était aussi une idée de conducteur qui l'avait poussé, le matin, à acheter un gros bouquet et à le fixer au revers de sa redingote. Mme Tambourin lui ayant dit qu'on ne porte pas de bouquets à « des noces comme celle-là », il lui avait galamment offert le bouquet, et s'était contenté d'arborer une magnifique paire de gants de fil blanc.

Un groupe de personnes qui entourait les mariés ayant cédé la place, le capitaine Maulevrier aperçut M. Pichon, le prit par la main et le présenta à Mme Maulevrier, qui lui fit le plus gracieux accueil.

M. Pichon s'en alla avec la dignité sereine d'un homme qui vient d'accomplir un grand devoir.

Avisant, le long d'un des piliers de l'église une boîte à serrure, sur laquelle on avait écrit : *Tronc pour les pauvres*, il mit vivement la main à la poche de son gilet, en extirpa une belle pièce de 2 francs, toute neuve, et l'inséra dans la petite fente de la boîte, en disant : « Ma foi tant pis, je me ruine ; d'abord le curé a très bien prêché; et puis il faut que tout le monde soit content aujourd'hui. »

Hélas! y a-t-il jamais eu un seul jour où tout le monde fût content.

Michet n'était pas content, il aurait voulu assister au mariage, mais sa grandeur l'attachait à son siège : il était trop nouveau dans son emploi pour oser se faire suppléer. Comme il roulait mélancoliquement entre Châteauroux et Buzançais, la voiture croisa une noce qui se rendait au village de Villedieu. Par un mouvement dont il ne se rendit pas compte, il ôta son chapeau au passage de la noce. Cette conduite lui valut une leçon assez verte d'un voyageur de commerce qui se rendait à Châtillon.

« Conducteur, lui dit en ricanant le voyageur de



commerce, vous saurez qu'on ne salue que les enterrements. »

Michet ne souffla mot, mais en son for intérieur, il ne se repentit nullement d'avoir salué cette noce qui lui en rappelait une autre.

*A suivre.* J. GIRARDIN.



# LES JEUX DE QUILLES

Le cyndalisme des Grecs. — Le piquarome du moyen âge. — Le jeu des couteaux de l'ancienne Égypte. — Le jeu des bâtons chez les Samoyèdes. — Les quilles au bâton. — Le rapeau. — Les quilles ordinaires. — Boileau imitateur de Malherbe. — La carambole. — Le siam.

Les quilles remontent aux temps héroïques où les hommes, plutôt soldats que laboureurs, passaient la meilleure partie de leur existence dans les camps. Elles n'étaient alors que de simples piquets. Souvent même, faute de piquets, les soldats se servaient de leurs javelots, et jouaient à un jeu nommé *cyndalisme* par les Grecs, parce qu'ils appelaient *cyndalê* ce que nous nommons un piquet.

Pollux, rhéteur du deuxième siècle de l'ère chrétienne, auteur érudit, très précieux à consulter pour l'étude de l'antiquité grecque, nous a laissé quelques lignes qui nous permettent de reconstituer ce jeu. On piochait d'abord la terre; puis on l'arrosait pour la rendre plus molle. Chaque joueur, armé d'un piquet, le lançait dans ce terrain préparé, de façon qu'il y pénétrât le plus profondément possible. C'était en effet un point de la plus haute importance, car l'habileté du joueur suivant consistait à lancer son propre piquet, de sorte qu'avant de se planter en terre, il chassât, en le frappant en tête, un de ceux des joueurs précédents. Ce jeu était tellement répandu en Grèce, qu'il avait donné naissance au proverbe : « Un clou par un clou, un piquet par un piquet », proverbe que nous employons encore sous cette forme beaucoup plus simple : « Un clou chasse l'autre. »

Le cyndalisme qui pourrait bien être au demeurant le jeu de l'Œgeneum, si fort prisé des prétendants de Pénélope, et au sujet duquel les auteurs anciens ne nous ont laissé aucun détail, se jouait en France, au quatorzième siècle, sous le nom de *piquarome*, nom qu'il conserve encore en Sologne, et qui est assez curieux, je crois, pour mériter une explication. Il vient d'un usage de la liturgie catholique, qui voulait que, pendant la semaine sainte, les cloches fussent remplacées, dans les jours des Ténèbres, par des crécelles et des maillets. Le peuple disait alors que les cloches s'en allaient *à Rome* demander au pape l'autorisation de faire gras. Dans le jeu des piquets le joueur *pique à Rome*, c'est-à-dire qu'il cherche à piquer son bâton, de façon à envoyer à Rome celui dont le piquet, frappé en tête, sort en dehors du jeu le plus loin possible.

Sur les monuments de l'ancienne Égypte, on voit assez souvent représenté un jeu analogue à celui-ci. Les Grecs devaient donc y jouer, bien que les auteurs qui traitent de cette partie des mœurs ne le mentionnent pas. Il consiste à piquer des couteaux dans un espace déterminé. Les Chinois et les Japonais passent pour très habiles dans cet exercice. Les jongleurs de la Chine et du Japon en arrivent même à si bien mesurer leurs coups, qu'en plaçant un homme les bras en croix le long d'une planche, ils plantent des couteaux avec une régularité parfaite tout autour de sa tête et entre les doigts de ses mains.

Lorsque le docteur Nordenskiöld, à la recherche d'un passage entre le nord de l'Europe et le détroit de Béring, atterrit au pays des Samoyèdes, il trouva les habitants jouant à un jeu, que nous pouvons regarder comme un intermédiaire entre le cyndalisme et notre jeu de quilles actuel. Il ressemble même beaucoup au jeu que nous nommons encore aujourd'hui les quilles au bâton, et dont je vous entretiendrai tout à l'heure. Les Samoyèdes plantent en terre un certain nombre de piquets: soit, six par exemple. Ils forment deux rangs de trois piquets chacun ; dans chaque rang, un quatrième piquet est posé horizontalement sur les trois autres. Les joueurs se placent à tour de rôle à une distance déterminée, munis d'un fort bâton de 60 à 80 centimètres. Ils le lancent vigoureusement contre les piquets en s'efforçant de les abattre. Ces peuplades sauvages, inintelligentes, primitives, pratiquent cet exercice avec passion.

En France, pendant les époques mérovingienne et carlovingienne, on jouait aux quilles à peu près comme chez les Samoyèdes. Nous en trouvons trace dans quelques poésies manuscrites de ces époques. On plantait les piquets, au nombre de sept, dans du sable. Le joueur, placé fort loin, jetait sur eux, pour les frapper en tête et les abattre, un bâton de la longueur d'une aune soit environ $1^{m},20$. Ce jeu portait et porte encore le nom de *quilles au bâton*. Quel est l'inventeur qui imagina un beau matin de remplacer les piquets ou quilles par des morceaux de bois longs et ronds, plus minces par le haut que par le bas, et pouvant conséquemment se tenir debout sans être enfoncés dans la terre? Quel est l'autre joueur qui imagina de remplacer par une boule le bâton employé pour abattre ces quilles? Impossible de répondre.

Depuis des siècles déjà nous jouons aux quilles à la boule. Dans l'origine, se nommait ce jeu *rapeau* ou *rampeau*. On rangeait trois quilles sur une seule ligne. Chaque joueur, avec une boule, essayait de les abattre d'un seul coup. S'il n'en abattait aucune, on l'expulsait du jeu. Pour y rentrer, il fallait qu'il déposât une somme égale à l'enjeu total. On appelait cette action : *rempeler*. Le joueur qui abattait les trois quilles d'un seul coup de boule gagnait la partie. *Rempeler* signifiant *rappeler* au jeu, les quilles prirent le nom de *rapeau*. Celui de rampeau, que quelques auteurs lui donnent, n'est vraisemblablement qu'une corruption de rapeau. On trouve ce jeu

encore en vigueur dans le Bas-Poitou, dans le Dauphiné, en l'Auvergne et dans quelques autres provinces.

Le jeu actuel le plus ordinaire se compose de neuf quilles et d'une boule. Il porte encore en Angleterre le nom de *nine pins*, les neuf piquets.

Les quilles peuvent avoir des dimensions variables. Quant à la boule, pour être bien proportionnée, il faut que son diamètre soit égal aux trois cinquièmes de la longueur d'une quille. On choisit un terrain plan et bien uni. Les quilles y sont placées trois par trois, sur trois rangs parallèles, espacés de la longueur d'une quille. Elles forment ainsi un carré. A une grande distance de ce carré et dans le prolongement d'une des diagonales, on marque le but d'où les joueurs devront lancer la boule, en cherchant à abattre le plus de quilles possible.

Chaque joueur joue à tour de rôle, suivant le rang que le sort lui a désigné. Ce tirage au sort se fait d'une façon toute spéciale. Un joueur fait rouler la boule. Sitôt qu'elle s'arrête, les autres joueurs lancent chacun une quille sur cette boule, comme s'ils jouaient au cochonnet. Celui qui approche le plus près de la boule joue le premier, et ainsi de suite. On nomme *quiller* cette façon de prendre son rang.

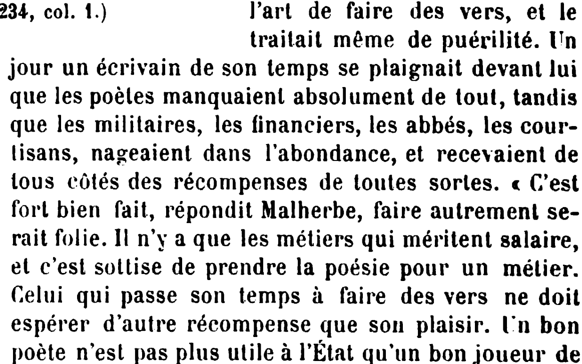

Le siam. (P. 234, col. 1.)

Le joueur qui a poussé la boule compte autant de points qu'il a fait tomber de quilles. Suivant les conventions, il joue un seul coup ou deux coups de suite. On relève les quilles abattues toutes les fois qu'un nouveau joueur se met en ligne. Une quille qui ne tombe qu'après l'arrêt de la boule compte pour le joueur, si elle a été touchée par la boule ou par une quille tombée. L'adversaire compte pour lui toute quille penchée qui tombe lorsqu'il relève *le bois*, c'est-à-dire les quilles abattues.

Toute quille abattue, ai-je dit, vaut un point à celui qui l'abat. Il faut excepter de cette règle la quille du milieu, qui vaut trois points et même neuf si elle est abattue seule et enlevée hors du jeu. Pour obtenir ce résultat, il ne faut pas rouler la boule, mais la lancer en l'air en mesurant le coup, de façon qu'elle retombe sur la quille du milieu en la frappant en tête. En Sologne, on nomme cette quille le *Colas*. Ce nom de *Colas* pour *Nicolas* est très remarquable : il se donne en général, dans un grand nombre de jeux d'enfants, à celui qui, au milieu des joueurs, fait le niais et sert de but, de plastron à leurs quolibets.

Quelquefois avant de commencer la partie, les joueurs déterminent le nombre de points qu'il faudra atteindre pour gagner. Si un joueur *brûle*, c'est-à-dire s'il dépasse ce nombre, il perd tous les points qu'il a pris précédemment, et joue de nouveau comme si la partie commençait pour lui. Suivant d'autres conventions, on limite la perte du brûlé à la moitié plus un du nombre de points voulu pour faire la partie.

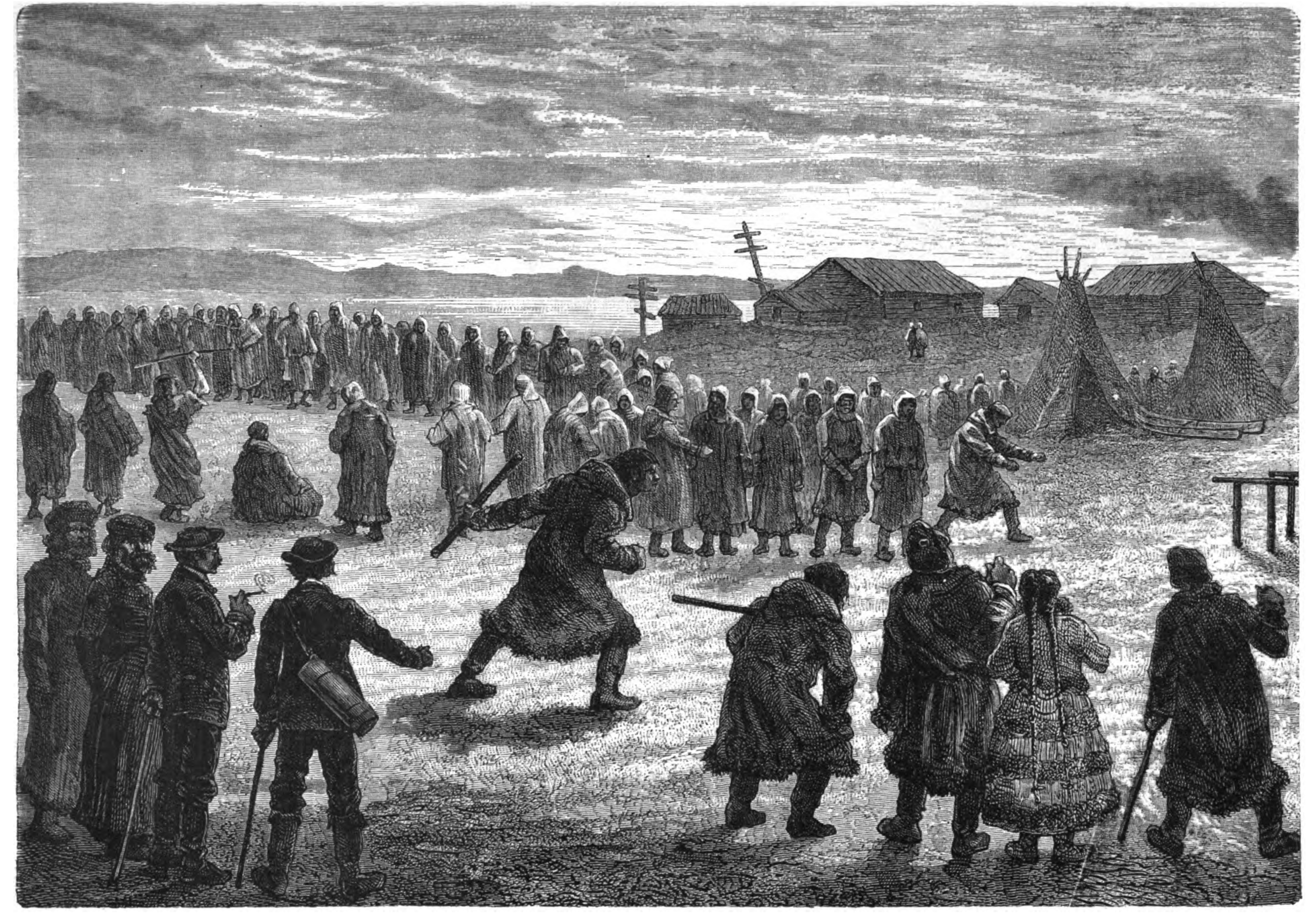
Boileau aimait fort à jouer aux quilles. Sur la fin de sa vie, se plaignant d'une extinction de voix et d'une surdité qui lui interdisaient le monde et la cour, il ne recevait plus de visites. Quelques intimes seulement venaient à Auteuil, et franchissaient le seuil de cette jolie maisonnette à un étage, aux murs tapissés de vigne, que le critique avait achetée des libéralités du roi. Racine jeune fréquentait la maisonnette d'Auteuil; il nous raconte, dans ses Mémoires sur la vie de son père, qu'il jouait souvent aux quilles avec l'auteur de l'*Art poétique*. Il excellait à ce jeu, paraît-il, et le jeune Racine le vit souvent abattre les neuf quilles d'un seul coup de boule. « Il faut avouer, disait Boileau à ce sujet, que j'ai deux grands talents aussi utiles l'un que l'autre à la société et à un État : l'un de bien jouer aux quilles et l'autre de bien faire les vers. » Dans ses odes et ses satires, imitateur d'Horace et de Juvénal, Boileau, dans cette saillie, imitait Malherbe, un de ses ancêtres en censure, que ses contemporains nommaient le tyran des mots et des syllabes. Ce Normand, d'humeur brusque et violente, qui, je crois, eût préféré perdre sa langue plutôt que de manquer l'occasion de lancer un bon mot, tenait en médiocre estime l'art de faire des vers, et le traitait même de puérilité. Un jour un écrivain de son temps se plaignait devant lui que les poètes manquaient absolument de tout, tandis que les militaires, les financiers, les abbés, les courtisans, nageaient dans l'abondance, et recevaient de tous côtés des récompenses de toutes sortes. « C'est fort bien fait, répondit Malherbe, faire autrement serait folie. Il n'y a que les métiers qui méritent salaire, et c'est sottise de prendre la poésie pour un métier. Celui qui passe son temps à faire des vers ne doit espérer d'autre récompense que son plaisir. Un bon poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. »



L'on joue encore aux quilles au *rapport* ou à la *poule*. Chaque joueur dans ce cas met un enjeu ; et quand tous les joueurs ont successivement lancé la boule, suivant le rang obtenu en quillant, la somme totale des enjeux appartient à celui dont la boule a renversé le plus de quilles. Deux ou plusieurs joueurs ont-ils atteint le même nombre ? Les autres joueurs doublent la mise, c'est-à-dire qu'ils mettent à la poule un nouvel enjeu et la partie recommence.

Ce jeu, fort en honneur dans les campagnes de France, se joue avec d'énormes quilles d'un mètre de





Le jeu des bâtons chez les Samoyèdes. (P. 231, col. 2.)

haut ; la boule, proportionnée à ces quilles géantes, ne peut être facilement maniée que par des mains vigoureuses, d'autant plus que les joueurs se placent au moins à cent pas des quilles. Dans le Midi, cet exercice devient une lutte. Ceux qui veulent y prendre part doivent abattre trois quilles d'un seul coup de boule, et renouveler trois fois, dans tout le cours du jeu, ce tour de force et d'adresse. Le joueur, qui, dans une fête publique, remplit ces conditions, est proclamé vainqueur. Les arbitres du jeu lui décernent un prix, et il rentre au village aux sons des hautbois.

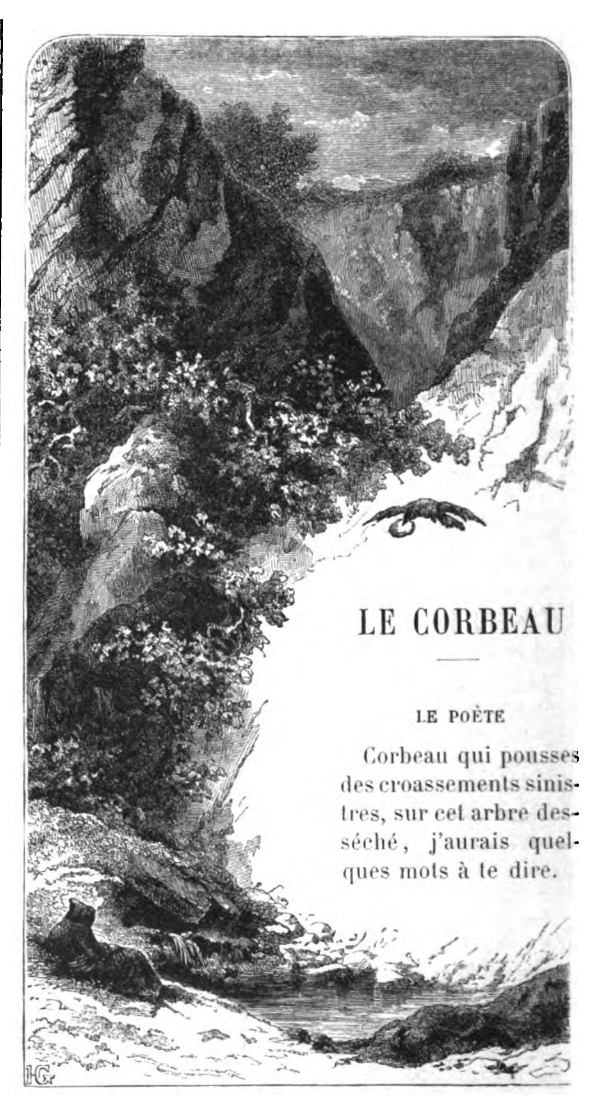
En Normandie, on joue le jeu de poule un peu différemment sous le nom de *carambole*. Les quilles sont dressées sur un plancher limité par un rebord circulaire de 30 à 40 centimètres. Un autre plancher, long, étroit, muni également de rebords, dans le genre des canaux qui amènent l'eau sur la roue d'un moulin, sert de chemin à la boule. On la roule dans ce canal, et celui qui renverse le plus de quilles empoche l'enjeu.

Les jeux, comme les peuples, ont souvent une légende pour origine ; or la légende rapporte que le *siam* s'introduisit en France, sous Louis XIV, à l'époque où les ambassadeurs siamois vinrent rendre hommage au Roi Soleil. Je crois peu à cette origine. Dans la liste des jeux du seizième siècle, que nous donne Rabelais, se trouve en effet le jeu de la *boule plate*, qui, bien que j'ignore en quoi il consistait, pourrait bien n'être autre chose que le siam. Ce jeu exige un terrain parfaitement uni, légèrement battu même. L'aire d'une grange, le plancher d'une chambre lui sont favorables. Il faut treize quilles ; neuf forment le cercle. La dixième se place au centre. Les trois autres se mettent sur une seule ligne en tête du jeu. Au lieu de boule, les joueurs se servent d'un disque de bois dur et compact, dont une face, moins grande que l'autre, donne à la tranche la forme d'un biseau, de sorte que ce disque une fois lancé, fait plusieurs fois le tour des quilles, décrit une spirale qui va toujours en se rétrécissant. Après avoir tourné autour du jeu, il y pénètre et renverse toutes les quilles qu'il rencontre sur son passage. On ne peut compter les points tant que le disque n'a pas tourné au-dessus des trois quilles de tête. La première quille de tête vaut trois points, la seconde quatre, la troisième cinq. Les quilles du cercle valent un, celle du centre neuf. Les autres règles sont celles des quilles ordinaires. La grande habileté consiste à bien se rendre compte de l'inclinaison qu'il convient d'imprimer au disque, et de la vitesse qu'il faut lui donner. Avis à ceux de mes lecteurs qui voudront se livrer aux plaisirs de ce jeu soi-disant asiatique.

A ces jeux de jardin et de campagne se rattachent deux jeux de quilles plus modestes et faciles à jouer dans un appartement ; ils se nomment *les quilles sur table* et *les quilles des Indes*. Nous en reparlerons à propos des jeux de table.

Frédéric Dillaye.





# LE CORBEAU

LE POÈTE

Corbeau qui pousses des croassements sinistres, sur cet arbre desséché, j'aurais quelques mots à te dire.

Tu as cessé de crier sur ta branche morte, tu tournes de mon côté tes yeux brillants. Je veux te questionner, daigne me répondre sur cette époque reculée, sur cette époque terrible, où Dieu purgea le monde de ses crimes, où Noé, dans l'arche avec les sept, flottait sur l'abîme...

LE CORBEAU

J'y étais.

LE POETE

Oiseau, je le sais. Et quand les bruyantes cataractes du ciel cessèrent de tomber avec une fureur sauvage, quand la face du firmament redevint sereine, quand la tête brune des montagnes apparut au-dessus des flots qui commençaient à baisser, quand les créatures emprisonnées dans l'arche sentirent les premiers parfums de la terre rajeunie, quand le patriarche t'envoya à la découverte, et te chargea de lui rapporter des nouvelles de la terre, pourquoi ne revins-tu pas à l'arche ?



LE CORBEAU

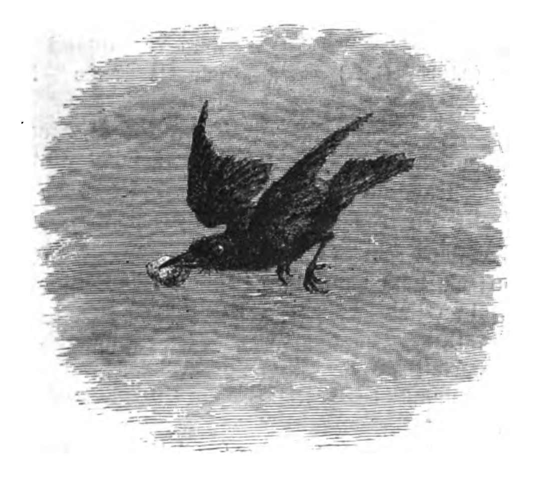
L'arche était étroite, le monde était immense, et puis il était si beau! Partout, dans les vallons et dans les plaines, l'œil découvrait les restes des créatures qui avaient perdu la vie, elles étaient aussi nombreuses que les grains dont le laboureur ensemence son champ. Comment aurais-je pu retourner à l'arche pour y porter des nouvelles? O Poète, quels festins!

LE POÈTE

O Corbeau, j'en étais sûr. Mais plus tard, dans la suite des siècles, on te vit porter au saint prophète exilé sa nourriture quotidienne.

LE CORBEAU

Oui, sur les bords du Cherith croissait une forêt de cèdres immenses. Sur un de ces arbres, la tribu des corbeaux avait établi sa demeure, lorsqu'un jour arriva, banni par le monarque, un homme étrange, vêtu d'une robe, chaussé de sandales, la taille ceinte d'une corde : c'était un homme vigoureux, avec un front sévère et des yeux qui semblaient lire dans l'avenir. Il s'assit sur les bords du Cherith, et tous les jours, matin et soir, une voix nous disait : « C'est par vous que cet homme sera nourri, apportez-lui de la chair, apportez-lui du pain! » Et par nous il fut nourri soir et matin, tant que le Cherith continua de couler.



LE POÈTE

Étonnant prodige d'amour!

LE CORBEAU

Eh quoi! ton esprit s'émeut à ce point de ces choses. Ouvre tes oreilles et ton cœur à une vérité plus profonde dont Jésus-Christ a chargé le Corbeau de t'instruire. Les Corbeaux, a-t-il dit, ne labourent ni ne moissonnent, ils n'ont ni grange ni grenier, et cependant, chaque jour, Dieu leur donne la pâture. Cessez donc de tourmenter votre cœur, et de vous demander avec inquiétude: Comment me nourrir? comment me vêtir? Celui qui entend le cri du Corbeau jette un œil miséricordieux sur les hommes, ses enfants.

LE POÈTE

Corbeau, ton langage est fait pour fortifier nos cœurs, tes paroles valent qu'on les écoute. Que personne, désormais, n'ose déclarer que tu es un oiseau de sinistre présage!

Imité de l'anglais de

Mme Howitt.

# LA GARDEUSE D'OIES

## I

### Les Robinsons du Bois-Noir.

Nous sommes en Champagne, — en Champagne Pouilleuse, — et à une portée d'arbalète d'un modeste village.

En face de ce village, s'étendait une lande à perte de vue, où, çà et là, un arbre honteux et rabougri risquait sa maigre silhouette sur le fond d'un horizon immense; — où, çà et là encore, quelque flaque d'eau croupie, comme un débris de miroir brisé, renvoyait un brusque rayon de soleil. Derrière le village, le terrain se relevait insensiblement et, à une demi-lieue, mamelonnait sous la forme d'un bois de pins, de hêtres et de chênes. Le village groupait, dos à dos ou coude à coude, ses maisonnettes autour du clocher de l'église. Sauf quelques rares masures contrefaites, coiffées bas près du sol et qui, clairsemées, ressemblaient de loin à des champignons bossus et salis.

Parmi ces masures, il en est une dont le toit, tapissé d'une mince couche de terre, s'est semé au hasard du vent et des oiseaux. Aussi, ce toit se métamorphose au printemps en jardinet suspendu où le soleil se joue, où la fleur se balance, où l'abeille butine.

Là demeurent une vieille femme, une petite fille et un troupeau d'oies. La vieille était une célibataire laide, mal embouchée et mal vêtue qui, grondant sempiternellement, sempiternellement trottinait sur un béquillon.

On la disait même sorcière dans le village, et, pour appuyer ce dire, on contait qu'elle portait dans sa poche, selon le grimoire, un coq noir et vivant. Elle boudait aux gens qui le lui rendaient. Nature hérissée de piquants, elle ne devenait traitable qu'en présence d'aigreurs plus grandes comme le poisson dont le vinaigre dissout les arêtes.

La petite fille avait huit ans et s'appelait Nicolette. C'était une pauvre enfant douce, timide, souffreteuse, ayant toute la gauche gentillesse d'une marmotte. Elle

n'appartenait pas à la vieille. La vieille l'avait prise à l'hôpital des enfants trouvés et adoptée, comme il arrive souvent dans les campagnes pour ces êtres abandonnés. Ils deviennent ainsi de petits gardeurs ou de petites servantes coûtant peu et travaillant beaucoup.

Nicolette relevait ses cheveux tressés par un bouchon de paille comme la queue d'un criquet de diligence. Mince, pâle, en haillons, elle menait quotidiennement à la pâture le troupeau d'oies de la vieille Mergoil, qui quotidiennement aussi la battait.

Dans ce troupeau de bêtes heureuses et grasses, vivait une oie très intelligente. Quand on est très intelligent, on est habituellement bon, et l'oie avait du cœur, je vous assure. Reconnaissante des soins de Nicolette, elle suivait partout l'enfant patte à patte et la couvait de ses yeux nankin remplis de tendresse. Cette oie était le modèle de son espèce. Au physique, brun cendré avec un bec fort et gros et des pieds jaune orangés, d'une respectable corpulence, d'une prestance digne et le plumage toujours convenablement lustré. Joignez-y une ouïe très délicate et une vue excellente.

Au moral, c'était mieux encore : Propre d'instinct, elle changeait de robe deux fois l'an ; douée d'un esprit d'ordre remarquable, elle pondait ses œufs à la même place ; mère de famille admirable, elle se dépouillait douloureusement le ventre pour ouater de duvet le nid de sa jeune famille attendue.



Parmi ces masures, il en est une. (P. 235, col. 2.)

Et quelle vigilance ! Jamais en défaut s'il s'agissait de dénoncer d'un *couac* à sa maîtresse et les chiens osés et les mendiants rôdeurs. Et d'une obéissance ! Pour n'en citer qu'un exemple : elle s'engraissait tant qu'on le voulait et comme on le voulait.

Toutes ces qualités-là et bien d'autres encore, faisaient que cette oie vertueuse était adorée de son époux, un bon gros jars qui la défendait, au besoin, avec des sifflements menaçants et de rudes coups d'ailes et de bec.

Nicolette, à son tour, chérissait étroitement cette oie, et l'avait surnommée Aveline, parce que le seul défaut de la bête — et je l'avoue à regret,— était une pointe de gourmandise. Elle recherchait, de passion, les noisettes d'un avelinier, que Nicolette lui réservait d'ailleurs exclusivement et dont elle lui faisait avaler des quantités l'une après l'autre, comme les grains pressés d'un long rosaire. Nicolette ne négligeait point, malgré son faible pour Aveline, le demeurant du troupeau.

En retour, la vieille Mergoil rationnait chichement de pain Nicolette, et la comblait des caresses de son béquillon pour un oui, et pour un non. Ah ! la malheureuse petite orpheline ! Ah ! la maudite et méchante sorcière !

Un jour, Nicolette conduisait sa bande d'oies à travers les flaques d'eau et à l'aventure. Chaussée de mauvais sabots et le fouet à la main, elle avait un peu froid et se sentait bien affligée. On lui jetait, chaque matin, son chanteau de pain noir, mais jamais une parole affectueuse. Son jeune cœur tout neuf était affamé comme son estomac.

Les oies, dispersées, cherchaient des graines éparpillées, des brins d'herbe tendre, des insectes égarés et succulents.

Seule, Aveline ne quittait point Nicolette, cheminant et s'arrêtant avec elle. Il arrivait alors que Nicolette lui confiait ses chagrins; Aveline répondait à cette confiance par quelques couacs consolateurs.

« Tiens! s'interrompait la fillette quand elle apercevait une tige d'ortie ou un limaçon, tiens, Aveline, voici qui est délicieux, hein ? Tu ne fais donc aucune attention autour de toi, ma pauvre chérie ? » Le fait est qu'Aveline oubliait de manger quand elle causait avec Nicolette.

Aveline et Nicolette s'en donnaient ainsi, toutes deux, à jaboter et s'en allaient tranquillement et cahin-caha par le pays, à la suite du troupeau, tout ventre et tout appétit, lui, quand...

Oui; c'est un garçonnet étranger, de neuf ou dix ans qui se dirige vers elle.

Il avait, sans mentir, une drôle de tournure. C'est qu'il portait sur le ventre une grande boîte carrée en bois blanc et suspendue à son cou par une courroie.

Pauvre être éclopé, étriqué, triste, la peine et la misère semblaient avoir été, l'une, sa nourrice et l'autre sa marraine.

Nicolette le regardait venir avec curiosité et compassion. Aveline allongea même vers lui la tête au bout de son cou démesuré pour mieux le considérer, et flairer s'il fallait l'écarter ou le laisser s'approcher.

Le gamin fit halte et dit doucement à Nicolette avec un sourire un peu chagrin :

« Au moins, toi, tu as une amie? Je vois cela.

— Et toi? Personne ne t'aime donc, reprit Nicolette.



— Moi? oh non! je voyage toujours seul, ma boîte sur le dos quand je marche et sur le ventre quand je m'arrête. Je mange ce que l'on me donne; je couche où je puis et ne parle que lorsqu'on a l'air de vouloir me répondre.

— Tu montres donc quelque chose, demanda Nicolette dont les yeux s'allumèrent de joie?

— Oui, là, dans cette boîte et je l'ouvrirai si tu m'apprends comment tu t'appelles?

— Je m'appelle Nicolette, et toi?

— François, et mon maître m'a surnommé le Grelet.

— Le grillon alors! Tu as donc un maître aussi?

— Oui, mes parents m'ont loué autrefois à cet homme. Je n'en sais pas davantage et ils ne m'ont jamais redemandé sans doute! Ce que je gagne est pour lui. Il me nourrit, m'habille, me frappe, et voilà.

— Tiens! c'est presque comme moi. Je n'ai point de parents non plus et je garde les oies de la vieille Mergoil. Elle ne m'aime guère et, sans cette compatissante Aveline, je serais très malheureuse. Toi, tu n'as même pas une Aveline pour te consoler?

— Hélas! non. Mon maître est dur, et je tremble quand je rentre le soir.

— Pauvre petit, murmura Nicolette! montre-moi ta boîte, hein? Attention, Aveline! Nous allons voir la comédie, » dit-elle en se tournant vers la bonne grosse bête qui avait tout écouté, tout compris et à qui le cœur saignait sous les plumes.



Montre-moi ta boîte. (P. 237, col. 1.)

Le Grelet ouvrit soudain sa boîte à deux battants et toute grande.

« Ah! mon Dieu! que c'est donc beau! » exclama Nicolette en jetant un cri.

Aveline crut qu'il était de politesse de trouver, à son tour, la chose admirable. C'est pourquoi elle poussa quatre ou cinq couacs laudatifs et consécutifs. En effet, c'était superbe. Imaginez-vous, d'abord, une vitre et, derrière, un paysage avec des forêts et des montagnes, — les montagnes en papier d'emballage, froissé et trempé dans un mélange de jaune et de noir. Entre deux plis fuit un enfoncement; c'est une grotte au fond de laquelle une pincée de plumes en désordre figurent une couchette. Aveline reconnut de suite que c'étaient des plumes. Les arbres de la forêt avaient été exécutés au moyen d'allumettes plantées debout.

La cime des allumettes, divisées au canif, frisait en menues papillottes peintes en vert; c'était bien une véritable forêt. De la glume d'avoine coloriée et collée à terre simulait de la mousse. Serpentait, à travers les arbres, un sentier le long duquel scintillait un sable de poudre de verre toujours collé et, sur le sentier, collés aussi, une mignonne poupée en cire habillée de longs cheveux, et un bébé de cire avec un jupon de feuilles en papier découpé. En avant, un animal de carton qu'on aurait cru une chèvre, mais devait être une biche, la patte en l'air. C'était si exactement imité que la biche semblait courir, quoiqu'elle fût elle-même collée sur le sentier. Tout cela représentait au vrai l'histoire de Geneviève de Brabant, histoire que le Grelet raconta à Nicolette avec une voix aiguë, nasillarde et traînante, ainsi qu'il faisait dans les rues.

« Comme c'est beau », recommença Nicolette en joignant les mains et le nez contre la vitre... « Couac! couac! » répétait après elle, l'oie Aveline!

Le Grelet paraissait enchanté d'avoir produit tant d'effet.

« Ah! Ils vivaient dans les bois, eux, murmura tout à coup, sur un ton d'envie et avec un soupir la petite gardeuse! Là, ni Mergoil, ni maître pour les battre! Je voudrais être à leur place; je ne serais jamais frappée avec le béquillon! Et toi, le Grelet?

— Et moi aussi!



— Dis donc ? J'y songe. Le monde, c'est diablement vaste. Si nous allions, tous les deux, nous perdre au fond d'un bois, comme Mme Geneviève ? Peut-être qu'il viendrait une biche pour nous nourrir ?

— Ce serait fameux, répondit le Grelet en refermant les volets de sa boîte.

— Nous vivrions ensemble et j'aurais grand soin de toi. Si nous partions ?

— Oui ; mais où trouverions-nous le bois ?

— Et le Bois-Noir donc ? Regarde là-bas comme c'est loin. Ça n'appartient à personne, bien sûr. C'est perdu.

— Oui.

— Seulement, nous emmènerons Aveline. C'est mon amie et elle nous tiendra compagnie.

— Elle me semble avoir bon cœur et bon caractère, emmenons-la.

— Écoute ? Tu aperçois cette maisonnette ? C'est celle de la Mergoil absente en ce moment. Nous allons vite y chercher quelques effets et quelques provisions. Il faut s'assurer quelques avances d'abord et puis Dieu nous aidera ensuite. »

Le Grelet parut persuadé et ravi. Il suivit Nicolette qui, sans autre cérémonie, avait pris ses sabots à la main et s'était mise à courir nu-pieds, pour courir plus vite. Aveline se dépêchait derrière, les ailes mi-ouvertes. Elle soupçonnait quelque grave résolution et prétendait y être en tiers. Nicolette entra d'un bond dans la masure. Elle eut bientôt fait d'en sortir, son fouet à la main, portant sous le bras un mince paquet de hardes et un quartier de miche. La voilà, marchant la première et rondement, dans la direction du Bois-Noir. Le Grelet clopinait tant bien que mal. Ils se hâtaient comme des volereaux loin de la maison dévalisée. Parfois, Nicolette se retournait pour savoir si la vieille Mergoil ne débouchait pas à l'horizon, et si le Grelet et l'oie lui tenaient jambe. Aveline faisait joliment son possible pour ne point perdre de vue les deux fugitifs. N'en pouvant plus, elle reprenait son allure habituelle, embarrassée et majestueuse ; mais comme les enfants gagnaient alors trop d'avance, elle se répandait en lamentations effarées et recommençait à courir, essoufflée à cause de son malencontreux embonpoint.

Enfin ils atteignirent la lisière du bois. Zest, un saut et les voici dans les arbres. C'est fini ; impossible certainement de les voir ou de les rattraper. Ils reprirent donc haleine avant de s'enfoncer plus à travers les fourrés bas et les hautes futaies. L'oie les avait rejoints. On l'avait attendue et ils allaient maintenant paisiblement, tous les trois de conserve.

Le soleil descendait déjà. Il envoyait horizontalement sa dernière volée de flèches d'or dans la forêt. Les arbres serrés se défendaient bien et c'est à peine si quelques rayons plus heureux venaient frapper un rameau immobile ou atteindre quelque feuille frissonnante.

*A suivre.* AIMÉ GIRON.

# LES OUTRES DE MER

La drague apporte souvent, fixés à des pierres ou à des coquilles, des espèces de petits sacs de cuir qui lancent un jet d'eau violent lorsqu'on vient à les presser légèrement.

Ces objets d'assez laide apparence sont des *Ascidies*, animaux appartenant à la classe des *Tuniciers* et dont l'organisme présente des particularités curieuses.

Placés un degré plus haut que les Bryozoaires dans l'échelle des êtres, les Tuniciers ne sont pas encore de vrais Mollusques ; ce ne sont que des *Molluscoïdes*, comme les appelle M. Milne Edwards. Ils n'ont point de coquille et sont enveloppés d'une tunique de peau coriace ouverte à deux extrémités.

Les Tuniciers sont exclusivement marins. On les trouve en grande abondance dans toutes les mers ; dans les eaux profondes aussi bien que dans les bas-fonds, ils nagent librement à la surface ou attachés aux rochers, aux algues et à d'autres corps sous-marins.

Ce sont des êtres apathiques qui donnent à peine signe de vie et pourtant ils ne manqueront pas de nous intéresser.

Ils n'ont point de tête, point de pieds, point de bras ; mais ils ont une bouche, un estomac, un intestin, une branchie, des nerfs, un ganglion qui leur tient lieu de cerveau et un cœur. Leur circulation est oscillatoire ; c'est-à-dire qu'à des intervalles réguliers le courant sanguin change de direction, revient sur lui-même et décrit ainsi un mouvement intermittent de va et vient.

Les Tuniciers sont tous libres en bas âge, mais tous ne conservent pas l'heureuse prérogative d'errer à leur fantaisie. La variété de leurs formes, la divergence de leurs mœurs, leur façon particulière de vivre, ou plutôt de végéter, les ont fait classer en trois ordres qui permettent de les mieux caractériser : les *Biphores*, les *Ascidies* et les *Pyrosomes*.

Les *Biphores* ou *Salpes* sont des Tuniciers hydrostatiques qui n'habitent que la haute mer. Le mot Salpe veut dire *tube*, le mot biphore signifie *deux trous*. L'animal est en effet une espèce de tube gélatineux, transparent, ouvert à ses deux extrémités, que l'eau traverse constamment. Les Biphores laissent apercevoir tout leur organisme à travers leur enveloppe diaphane qui, le jour, réfléchit les rayons solaires avec des reflets irisés et chatoyants et, la nuit, brille d'un éclat intense. Ils comptent parmi les lucioles de la mer.

L'eau qu'ils ingurgitent sert tout à la fois à leur respiration, en les approvisionnant d'oxygène ; à leur alimentation, en leur apportant des animalcules ; à leur locomotion, comme nous l'allons voir. Elle entre par une ouverture munie d'une valvule qui permet son admission mais non pas sa sortie, si bien qu'après avoir circulé dans toute la longueur du tube, alimenté

l'estomac, humecté les branchies, elle est définitivement expulsée par l'orifice antérieur. Cet effort a pour résultat de pousser en arrière l'animal qui nage ainsi à reculons.

On trouve des *Salpes solitaires*, c'est-à-dire des individus isolés, et des *Salpes agrégées*, ou nombreuses compagnies voyageant de concert et formant des chaînes phosphorescentes qui peuvent s'étendre à plusieurs lieues. Les anneaux vivants de ces chaînes flottent sur le dos, aspirant l'eau par une de leurs ouvertures et l'expulsant par l'autre.

Les savants considérèrent longtemps comme des espèces distinctes les Salpes solitaires agrégées, ne se doutant guère que sous ces deux formes différentes, ils avaient affaire aux mêmes individus accomplissant les phases de leur étrange développement.

Les Biphores sont en effet des animaux à métamorphoses. Ils ont révolutionné la science en fournissant au poète naturaliste Chamisso, qui accompagnait le capitaine Otto de Kotzebuë dans son voyage autour du monde, l'occasion de faire l'importante découverte du phénomène suivant.

Les Salpes solitaires se reproduisent par bourgeonnement interne et les Salpes agrégées par des œufs, mais dans les deux cas les petits naissent tout vivants.

Les Salpes agrégées portent sur les côtés de petits tubercules par lesquels elles s'attachent les unes aux autres comme des nageurs qui feraient la planche en se tenant par les mains. Livrées à leurs propres forces, elles progressent très lentement, mais, comme elles n'opposent aucune résistance aux courants qui les poussent, on en rencontre parfois dans nos mers septentrionales qu'elles n'ont pas coutume de fréquenter.

Les Biphores sont pélagiens et vivent à d'assez grandes profondeurs. Quand le temps est calme, ils s'élèvent à la surface de la mer qu'ils sillonnent de longs rubans de feu paraissant obéir à une impulsion commune. Les matelots ont donné le nom de *Serpents de mer* à ces longues chaînes dont les anneaux, une fois séparés, ne peuvent plus se ressouder.

Lorsqu'un navire traverse les Salpes, il navigue littéralement sur une mer de feu, et le sillon qu'il laisse derrière lui est d'une lumière plus vive que la mer environnante, comme si les Salpes désagrégées émettaient par imitation des lueurs plus violentes. Chaque mouvement de l'avant fait jaillir des flots de lumière qui se répandent au loin en ondes dorées et les marsouins qui jouent à fleur d'eau font jaillir dans leurs ébats des éclaboussures phosphorescentes. Quand le phénomène cesse, le navire se trouve dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière avait été plus éblouissante.

Les *Ascidies* ne sont libres que dans le jeune âge et ne peuvent plus tard se déplacer ni voyager comme les Salpes. Leur nom qui veut dire *petite outre*, et qui s'applique par extension à tous les Tuniciers, vient de leur ressemblance avec des outres de cuir.

Les tempêtes rejettent sur la plage des quantités d'Ascidies que des yeux peu exercés peuvent bien prendre pour des champignons bizarres. Lorsqu'on les ramasse et qu'on les presse légèrement, elles rejettent l'eau qu'elles contiennent. Comme elles vivent assez longtemps hors de l'eau, rien de plus facile que de les emporter chez soi pour les étudier à loisir. Une fois replongées dans leur élément, on les voit, à des intervalles de temps égaux, contracter et dilater leurs ouvertures, et avec un peu d'attention on arrive à distinguer nettement les jets d'eau qu'elles expulsent.

Les Ascidies se divisent en trois groupes et sont dites : *simples*, *sociales* et *composées*.

Les Ascidies simples vivent dans toutes les mers, fixées isolément par leur base, soit à de grandes profondeurs, soit à la voûte des rochers que la mer laisse à découvert en se retirant.

Il y en a de grandes, rugueuses au toucher, opaques, offrant des dépressions et des excroissances irrégulières, ressemblant à des sacs d'amadou incrustés de sable et de petits coquillages. Il y en a aussi de petites, douces, unies, translucides, teintées de nuances vives, mais en général leur aspect manque de séductions. Cela n'empêche pas que sur plusieurs côtes elles ne soient recherchées comme un mets délicat et qu'elles ne figurent avec avantage sur certains marchés du Midi où on les vend quelques centimes la pièce. Pour les manger on les dépouille de leur enveloppe coriace et l'on ne conserve que les ovaires qui ont à peu près le goût de ceux des oursins.

Les espèces les mieux connues sont l'*Ascidie sillonnée* et l'*Ascidie petit monde* ainsi nommée des nombreux hôtes qui se fixent sur son enveloppe.

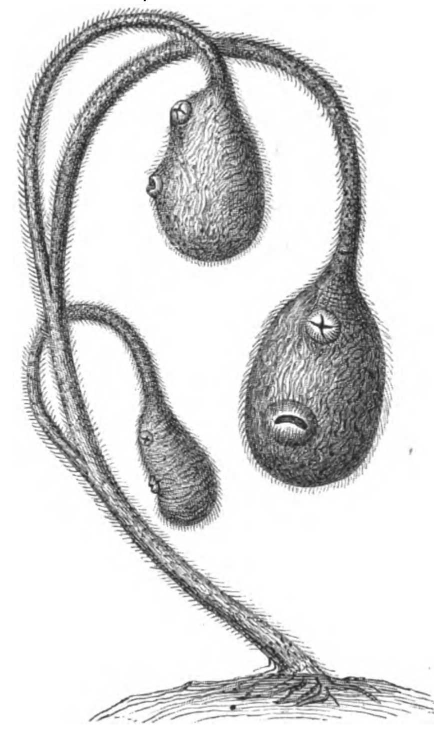
Les Ascidies simples ne se reproduisent que par des œufs. Les larves qui en sortent sont libres et nagent avec une grande agilité ; elles sont munies d'une longue queue qui les fait ressembler aux têtards de grenouilles.

« A l'époque où ces larves doivent se fixer, elles appuient leur tête contre un corps solide, et restent là, la queue en l'air. Représentez-vous des baladins qui feraient le *poirier*. En même temps, leur face s'élargit et semble se creuser. L'animal sort alors de son calme habituel ; il témoigne, par de violentes commotions, que ce n'est pas volontairement qu'il est retenu. L'amour de la liberté semble plus fort chez lui que le besoin de transformation. Il fait tous ses efforts pour se dégager. Les vibrations de sa queue deviennent si rapides ; qu'on ne peut presque plus la distinguer. Hélas ! la pauvre bête est collée ! Enfin cette agitation s'apaise. Une matière sort des bords de la tête, s'étale sur le corps solide, et la larve demeure irrévocablement fixée. La queue disparaît ; elle n'était plus bonne à rien. Une tunique résistante s'organise autour de l'animal, et, sur les marges de la partie adhérente, surgissent de nombreuses saillies radiculaires qui assurent sa fixation. (Dabyell.) »

Les *Ascidies sociales*, bien que réunies par une tige commune, comme les bourgeons d'un même rameau,

n'en sont pas moins indépendantes. Chacune vit pour son propre compte et possède une circulation particulière.

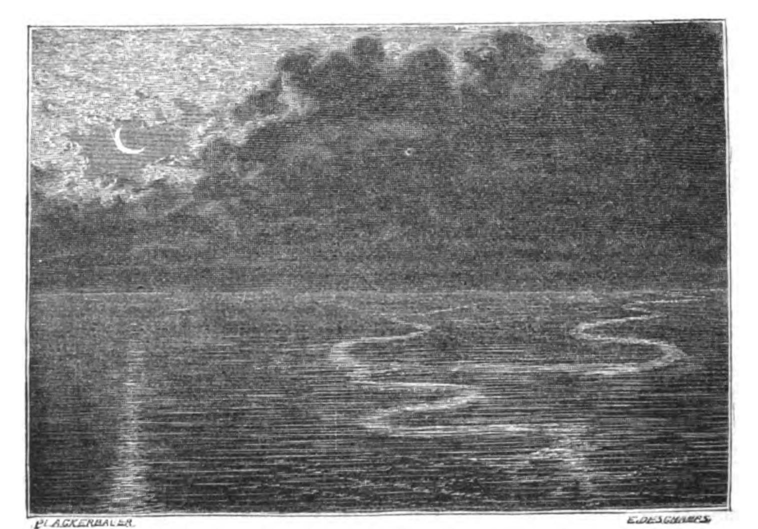
Le tube digestif communique toujours au dehors par deux ouvertures, quelquefois placées d'une façon symétrique, quelquefois très rapprochées l'une de l'autre ainsi qu'on peut le voir dans la *Bolténie pédonculée*.



Bolténie pédonculée. (P. 240, col. 1.)

Chez les *Ascidies composées*, les individus, confondus sous une même enveloppe, forment, en s'accrochant, des grappes et des chapelets, stalactites vivantes, qui pendent des voûtes des rochers ou bien, s'appliquant sur un corps étranger, ils prennent une disposition étoilée.

Les feuilles des fucus portent souvent des encroûtements cartilagineux qui présentent de jolies petites étoiles bleues, cramoisies ou orangées, enchâssées dans une substance transparente d'une autre couleur. Ce sont des colonies de petites Ascidies *Botrylles* qui se sont ainsi groupées. Le premier individu venu là, à l'état de lame libre, a produit par bourgeonnement des êtres semblables à lui qui se sont rangés autour d'un centre commun en se collant par le milieu du dos et se rejoignant par leurs côtés. Quand on irrite un des rayons de l'étoile, il se contracte seul, mais, si l'on irrite le centre, tous les rayons se contractent. Chacun d'eux est pourvu d'une bouche qui apporte son contingent dans un réceptacle unique : ils mangent séparément et digèrent en commun.



Chaîne de salpes ou serpents de mer. (P. 239, col. 1.)

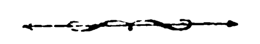
Dans une Ascidie composée du genre *Dragon*, les petites outres, rayonnant autour d'un centre, ne sont fixées que par leur base et présentent une fleur ressemblant au dahlia.

Les *Pyrosomes*, dont le nom signifie *Corps de feu*, flottent librement comme les Salpes. Ce sont des agrégations considérables d'Ascidies fusiformes formant un cylindre creux fermé à l'un de ses bouts. Les petits individus sont rangés de façon à présenter la partie antérieure de ce cylindre qui paraît tout hérissé de ces légers fuseaux. La paroi interne est unie et percée de trous. L'eau entre sans cesse par une des extrémités des petits tubes vivants et est expulsée par l'autre. L'ensemble de tous ces mouvements produit des gonflements et des dépressions qui font progresser la colonie entière. Les Pyrosomes sont tellement phosphorescents qu'ils semblent des pièces d'artifice ou des rouleaux de fer incandescent. Humboldt en a rencontré de si lumineux qu'ils éclairaient la mer à plusieurs mètres de profondeur et permettaient d'apercevoir, comme dans un vaste aquarium, les thons et tous les poissons qui traversaient cet espace.

Quelque imparfaits que paraissent les Tuniciers, ils auraient certaines jouissances intellectuelles, si, comme on l'a prétendu, plusieurs espèces peuvent voir et entendre. En tous cas, si les Ascidies entendent, on ne peut leur reprocher de laisser sortir par une oreille ce qui entre par l'autre, attendu qu'elles n'en ont qu'une.

En revanche, elles auraient au moins une demi-douzaine de petits yeux rouges placés autour des orifices. Ces pauvres êtres déshérités n'auront jamais trop d'yeux pour charmer les longs loisirs de leur existence passive et contemplative.

Mme Gustave Demoulin.







Michet l'a déposée entre les mains du commissaire. (P. 243, col. 1.)

# MAMAN [1]

## XXXI

Comme le temps passe vite !

De son congé de six mois, le capitaine Maulevrier fit deux parts ; pendant trois mois il visita avec sa jeune femme l'Italie méridionale et la Sicile ; le jeune ménage passa tranquillement les trois derniers mois à la Silleraye, et s'en alla ensuite rejoindre le régiment à Nancy.

M. Pichon s'installa avec toute sa famille dans la maison Guilmard. Pendant que les deux André réveillaient toute la rue du bruit de leurs maillets, M. Pichon promenait son filleul dans le quartier, sous prétexte que la mère avair trop à faire pour s'embarrasser de lui, mais, en réalité, pour faire parade des grosses joues et des gros mollets du marmot, et pour avoir occasion de déclarer que c'était un vrai Pichon.

Quand il ne promène pas son filleul, M. Pichon s'en va faire un tour à sa vigne, pour voir où en est la construction du vide-bouteilles, et pour tracasser un peu les maçons qui sont trop lents, au gré de ses désirs. Enfin, les maçons ont parachevé leur œuvre, la preuve c'est qu'un petit drapeau tricolore flotte au faîte de la cheminée avec un bouquet à la hampe. Alors M. Pichon se met à tracasser les charpentiers, puis les couvreurs, et voilà que le vide-bouteilles est achevé, et fait une tache blanche sur la verdure de la vigne.

Le vide-bouteilles est un parallélogramme, divisé intérieurement en deux compartiments, l'un réservé aux personnes qui viendront là se reposer le dimanche, l'autre aux fagots de sarments et aux bouteilles. Comme le fait observer facétieusement M. Pichon, si l'on a seulement le soin de placer les fagots devant, et les bouteilles derrière, on pourra dire qu'on boit du vin « de derrière les fagots ».

Les fagots serviront à faire de bonnes flambées par les temps froids, et l'on profitera de la flambée pour faire sauter dans la poêle une bonne omelette au lard.

La ville haute continue à donner de petites sauteries, car tout le monde y a pris goût ; le départ des officiers de chasseurs a fait un grand vide, mais les chanoinesses s'en consolent en dansant entre elles. Le contrecoup de ces sauteries se fait sentir dans la ville basse. Le perruquier change du même coup sa devanture et son enseigne. Il s'intitule maintenant : *Coiffeur et parfumeur;* il exhibe dans sa vitrine une dame en cire, de l'aspect le plus aristocratique, et presque toujours coiffée à la dernière mode, d'après les gravures du *Journal des Coiffeurs*.

Ayant renouvelé de fond en comble son assortiment de peignes, de brosses, de savons, de pommades et de cosmétiques, il fait un grand étalage de manchettes, de faux-cols et de cravates. Il n'a plus le loisir de flâner sur sa chaise, et de dormir sur un volume dépareillé. L'ambition entre dans son âme de coiffeur ; il prend un commis, et songe à se marier « pour avoir quelqu'un au comptoir ! »

L'ancien pâtissier, qui est un homme sans énergie,

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 192, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.





pleure de dépit parce que la ville haute le dérange trop souvent, et à des heures qui ne lui sont pas commodes. Ayant constaté que le feu du four toujours allumé altère sa constitution, il consulte sa femme, et cède son fonds à un pâtissier suisse. Ce pâtissier suisse, homme entreprenant et audacieux, excelle dans toutes les parties de son art, mais il n'a pas son pareil, même à Tours, pour la confection des glaces et des sorbets.

Un tapissier, qui ne faisait pas de brillantes affaires à Châteauroux, vint un beau jour s'installer presque en face de Picois, et le força d'abaisser ses prix et de renouveler ses échantillons.

Un pauvre diable de réfugié polonais, pianiste de son état, qui végétait misérablement à la Silleraye, en donnant des leçons à vingt sous le cachet, fut promu à la dignité de *tapeur* pour soirées, et gagna des sommes folles. Il employa son premier argent à s'acheter des bottes molles et de la pommade hongroise pour les moustaches.

Le conseil municipal, dans une de ses séances, constata un accroissement sensible dans le revenu de l'octroi. Le rapporteur de la commission du budget attribua cet heureux changement à ce fait que les rentiers de la haute ville dépensaient une plus grande partie de leurs revenus. En présence d'un état de choses aussi satisfaisant, le conseil municipal, par un vote unanime, décida la mise à l'alignement de la rue des Fariniers, la construction d'un égout dans la grande rue, et la suppression des marches qui empiétaient sur le trottoir et même sur la chaussée devant un certain nombre de maisons. *L'Observateur*, en rendant compte de cette mémorable séance du conseil municipal, se livra à des réflexions très judicieuses sur le progrès et termina son article par ce cri du cœur : « Honneur à nos édiles ! »

*L'Observateur* agrandit son format, parut deux fois par semaine, et donna à ses lecteurs des feuilletons, des variétés, et des articles de fantaisie. Cette importante révolution fut suivie d'une autre révolution non moins importante. Le siège de la rédaction fut transféré dans une maison à façade neuve de la rue des Fariniers rectifiée.

Le collège de la Silleraye, longtemps réduit, par la force des choses, à n'être qu'une école primaire un peu plus chère que les autres, s'enrichit d'un professeur de latin, parce que quatre petits garçons de la haute ville avaient solennellement promis de mieux travailler si on les mettait au collège.

L'histoire ne dit pas si ces petits garçons tinrent fidèlement leur promesse, mais elle affirme qu'ils devinrent beaucoup plus dégourdis, et moins semblables à de petites filles. Au bout d'un an, cinq autres petits garçons s'ajoutèrent aux quatre premiers, et le collège, « sous l'habile administration de notre savant principal, M. Offel, entra sérieusement dans la voie du progrès et de la prospérité ».

Le professeur de latin eut à partager ses soins entre neuf bambins de force inégale, que l'on partagea en deux catégories, intitulées sur le palmarès : classe de huitième et classe de septième. Dans les années suivantes, le nombre des professeurs du collège augmente et celui des précepteurs particuliers diminue ; le conseil municipal, dans un accès de générosité, fonde une chaire de grec. « Honneur à nos édiles ! »

Le capitaine Maulevrier fut promu chef d'escadron, à l'époque où Louis et Maurice, « poussés » jusque-là par M. Gilbert, entrèrent au collège pour y commencer le grec. Le percepteur avait complètement oublié la langue d'Homère, vu qu'il ne l'avait jamais bien sue. Le marmot sacré, la même année, fit tant des pieds et des mains, qu'il se déroba aux soins vigilants de miss Pratt. Ce n'est pas que les soins vigilants de miss Pratt fussent à dédaigner ; mais le marmot sacré avait mis dans sa tête d'aller au collège, depuis qu'il savait qu'on y jouait aux barres, au cheval fondu, et à la balle cavalière, et qu'on s'y pochait les yeux en combat singulier.

L'institution Gilbert n'a pas cessé d'exister, seulement, depuis que Louis, Maurice et le marmot sacré ont été promus à la dignité de collégiens, les réunions, quotidiennes jusque-là, sont devenues bi-hebdomadaires. On continue à venir le jeudi et le dimanche et l'on amène toujours quelques amis de collège. C'est peut-être le moment où M$^{me}$ Gilbert exerce sur « ses enfants » la plus heureuse influence.

La race des collégiens, comme chacun le sait, est une race superbe et indomptable, qui, de peur de paraître ou enfantine ou efféminée, affecte une farouche indépendance dans ses gestes et une grande rudesse dans son langage, met ses mains dans ses poches, porte le képi sur l'oreille, et raconte, dans un argot compris des seuls initiés, des méfaits dont elle exagère à dessein la noirceur, et que souvent même elle n'a commis qu'en intention.

Ces roquets, qui se prenaient pour des lions superbes parce qu'ils avaient bravé le maître d'études, derrière son dos, devenaient doux comme des agneaux quand M$^{me}$ Gilbert les regardait seulement. Si, par hasard, il leur échappait un mot, un geste, l'expression d'un sentiment qui lui paraissaient indignes d'un enfant bien élevé, jamais elle ne réprimandait publiquement le coupable, ayant deviné d'instinct que l'amour-propre blessé ne raisonne pas, et que l'enfant qui vient de commettre une faute est encore sous l'impulsion du mouvement qui la lui a fait commettre. Patiemment, elle attendait son heure, qui venait toujours. Alors, avec l'ingénieuse délicatesse de l'affection vraie, elle amenait le coupable à se juger lui-même.

Nous avons le sentiment de la propriété poussé si loin que nous nous cramponnons à nos défauts pour peu que l'on fasse mine de nous les arracher de force. Si on ne nous les dispute pas, nous avons assez de justice et de bonne foi pour les jeter par-dessus bord, ou du moins pour essayer de les y jeter.

Le charme qui était en elle, et qui se composait de bonté maternelle, de fermeté et de justice, subjuguait les collégiens de la dernière heure, ceux qu'elle n'avait



pas formés elle-même. Quant aux autres, ceux qu'elle avait conquis les premiers, alors qu'ils étaient des petits enfants, ils la considéraient absolument comme leur vraie mère, et continuaient de l'appeler maman; « madame » leur eût paru un contre-sens.

« En vérité les années coulent aussi vite que l'eau de la rivière! » Quel est le philosophe qui fait cette judicieuse réflexion? C'est M. Pichon en personne. En prononçant ces paroles, M. Pichon grattait, avec l'ongle de son pouce, des plaques de lichen qui s'étalaient sur la face nord de son vide-bouteilles. « On est comme sur une pente, reprit le vieux conducteur, et on glisse sans s'en apercevoir; il me semble que c'est hier que nous avons pendu la crémaillère! »

Mais évidemment ce n'est pas hier, car le lichen ne pousse pas en une nuit, et ce n'est pas en une nuit non plus que les marmots, que l'on portait sur le bras ou sur l'épaule, deviennent des écoliers turbulents; or, le filleul de M. Pichon est un écolier turbulent. Il a deux ans de moins que le marmot sacré, mais il serait de taille à se mesurer avec lui, derrière un mur, à l'abri des regards indiscrets.



Maman lui aurait dit de partir. (P. 244, col. 2.)

Il faut vraiment que les années coulent comme l'eau de la rivière, puisque voilà le commandant Maulevrier qui est devenu lieutenant-colonel; et puis, sans transition apparente, nous le trouvons colonel. Que nous nous en soyons aperçus ou non, il a dû s'écouler du temps entre les deux promotions; les règlements militaires sont formels sur ce point, et l'on ne saute pas d'un grade à l'autre, comme un pinson d'une branche à une autre branche!

Décidément, nous vieillissons, il en faut prendre notre parti; voici en effet ce que l'on peut lire en toutes lettres dans le dernier numéro de l'*Observateur*, celui qui a paru ce matin.

« Notre concitoyen, M. Michet, conducteur de la diligence de Tours à Châteauroux, fils de l'homme honorable qui imprimera ces lignes, s'est signalé par un trait de délicatesse qui fait honneur, à lui d'abord, ensuite à sa famille, à ses amis et à notre cité tout entière. Ayant trouvé sur la route, en montant une côte à pied, la sacoche d'un marchand de bestiaux, M. Michet l'a déposée entre les mains de M. le commissaire de police de la Silleraye. La sacoche contenait dix mille francs, en or et en billets: et M. Michet, à qui le marchand de bestiaux offrait une récompense, a simplement répondu: « Je n'ai fait que mon devoir. » Une pareille réponse n'a pas besoin de commentaire!

» M. Michet, comme chacun le sait à la Silleraye, succéda il y a dix ans (vous avez bien lu: dix ans!) à un autre enfant du pays, l'honorable M. Pichon. Disons-le en passant, M. Pichon, après vingt-cinq ans de bons et loyaux services, a tenu à prendre sa retraite dans son pays natal. Il aurait pu choisir une grande ville, Tours par exemple, il a mieux aimé vivre près des concitoyens.

» Cette préférence fait honneur à ses sentiments. C'est lui que l'on voit tous les jours s'en aller d'un pas ferme et sûr, malgré les années, à sa vigne du coteau de Lonjac, pour y travailler de ses propres mains, comme un homme. Espérons qu'il vivra encore de longues années, et que la Silleraye pourra se vanter de posséder un centenaire de plus.

» M. Pichon est l'oncle de M. André Pichon, si avantageusement connu dans cette ville. Ici même, il y a deux ans, nous avons rendu compte de l'invention ingénieuse à laquelle il a attaché son nom: « le bouche - bouteilles Pichon », et qui lui a valu une médaille d'honneur au comice agricole de Montrésor! »

Il y a un point sur lequel l'*Observateur* ne nous fournit aucun renseignement, c'est la date précise où les « enfants » de Mme Gilbert quittèrent les uns après les autres le collège de la Silleraye pour aller terminer leurs études au lycée de Tours. Tout ce que nous avons pu découvrir, c'est que le proviseur, étonné d'entendre pour la première fois le nom de la Silleraye, se le fit dicter lettre par lettre, ne l'ayant jamais rencontré sur ses registres. Mais, d'année en année, ce nom lui devient plus familier. C'est maintenant la mode, à la Silleraye, d'envoyer les enfants terminer leurs études classiques au lycée de Tours.

On dit que Mlle Louise Gilbert est charmante, et qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère.

## XXXII

### Après les semailles, la récolte.

De toutes nos anciennes connaissances, Lucien, seul, n'a suivi ni les cours du collège ni ceux du lycée. Il ne marchera jamais de sa vie, et il en a pris son parti,

mais une chose dont il ne prendrait jamais son parti, malgré tout son courage et toute sa fermeté, ce serait de voir Mme Gilbert quitter la Silleraye. Par bonheur, M. Gilbert a de la fortune et pas l'ombre d'ambition. Il est bien portant, il est heureux, tout prospère autour de lui, et il a de bons amis, que peut demander de plus un homme raisonnable? Aussi a-t-il décliné toute offre d'avancement.

Chaque jour, un valet de pied, qui a remplacé la vieille Madeleine, devenue asthmatique, roule la voiture de Lucien jusqu'au jardin du percepteur, ou, si le temps est mauvais, jusqu'au boudoir de Mme Gilbert. Lucien est devenu un homme, et un homme sérieux. Il lit beaucoup, réfléchit beaucoup, et mûrit des projets dont il aime à causer pendant de longues heures avec Mme Gilbert. C'est elle qui les lui a suggérés, après avoir longtemps cherché, avec une angoisse maternelle, à quoi ce pauvre malheureux pourrait bien employer sa vie. Lucien veut être utile aux autres, et payer sa dette au pays, malgré son infirmité.

« Pourquoi n'écrivez-vous pas des livres pour les enfants? lui dit un jour Mme Gilbert; vous avez de l'imagination, vous aimez les enfants, vous les avez observés toute votre vie et vous avez encore occasion de les observer tous les jours, il y a toujours quelque marmot qui rôde par ici. »

En effet, si Mme Gilbert a perdu quelque chose de sa jeunesse, elle n'a rien perdu de sa grâce ni de sa bonté. Elle a toujours autour d'elle des enfants qui se transmettent fidèlement les uns aux autres la tradition de l'appeler « maman ».

Il y a encore un autre projet de Lucien que Mme Gilbert encourage de tout son cœur, et en vue duquel elle lui prodigue les conseils que lui suggère son bon sens et son bon cœur. Lucien est très riche, et le sera davantage un jour. Il s'étudie d'avance à faire un judicieux et généreux emploi de sa fortune. Dans son jeune cœur, ennobli par l'amitié et l'influence d'une « mère » comme la sienne, purifié et mûri par la souffrance, germent les plus généreux projets. Voilà ce qui lui donne le courage de vivre, et la force de regarder l'avenir en face.

Nous voici arrivés tout doucement à l'année terrible qui mit toute la France en deuil. Un écrivain tourangeau a dit quelque part : « Jamais les femmes de Tours n'ont vu la fumée d'un camp ennemi ! »

Hélas ! les femmes de Tours virent cette année-là la fumée d'un camp ennemi, et celles de la Silleraye entendirent caracoler les hulans dans les rues de la ville basse. La Silleraye envoya seulement quelques volontaires à l'armée de la Loire.

« Nous en voyons réellement bien peu, dit un vieux magistrat à Mme Gilbert; mais si nous avions une autre guerre dans huit ou dix ans, nous en verrions davantage.

— Je ne comprends pas, dit naïvement Mme Gilbert.

— Moi, je comprends bien, dit le vieux magistrat en hochant la tête. La Silleraye vit sur son ancien fonds, qui n'est pas riche, mais il s'élève autour de nous ou plutôt autour de vous une génération qui vaudra mieux que les anciennes. Non! je vous en prie, ne m'interrompez pas, laissez-moi m'expliquer. Jusqu'ici on a élevé les jeunes gens dans du coton; on leur a appris dès le berceau à se considérer comme des objets rares et précieux; on a essayé par toutes les gâteries imaginables de les retenir au foyer paternel. Il est arrivé ce qui devait arriver, l'ennui les a pris, et ils ont émigré un à un, cherchant un pays quelconque où l'on s'ennuyât moins qu'à la Silleraye. Ces beaux fils, habitués à ne penser qu'à eux-mêmes, ont mis cette année leurs précieuses personnes en sûreté au lieu de prendre un fusil. J'en connais qui sont dans le Midi à l'heure qu'il est, d'autres en Belgique, d'autres en Angleterre. Que pensez-vous d'eux ? »

Mme Gilbert, embarrassée, craignit de porter un jugement trop sévère et garda le silence.

« Et vous, Lucien, que pensez-vous d'eux? reprit le magistrat, en se tournant vers Lucien.

— Ce sont des lâches! répondit celui-ci avec une généreuse indignation.

— Votre élève a répondu, dit le magistrat en regardant Mme Gilbert. Maintenant, madame, je vous adresserai une autre question, si vous voulez bien me le permettre. A supposer que Georges eût été d'âge à prendre les armes, que lui auriez-vous dit? »

Comme Mme Gilbert hésitait encore à condamner par sa réponse certaines mères qu'elle connaissait et qu'elle aurait voulu pouvoir excuser, Lucien s'écria avec feu : « Maman lui aurait dit de partir, ou plutôt elle n'aurait pas eu besoin de le lui dire.

— Voilà l'esprit de la nouvelle génération, reprit le vieux magistrat en serrant la main de Lucien. La nouvelle génération, élevée à la dure, au lycée, reviendra avec plaisir goûter les douceurs de la vie de famille. On verra plus de jeunes ménages et moins de chanoinesses, et plus de volontaires aussi, en cas de guerre. »

Quatre ans se sont passés depuis que le vieux magistrat a prononcé ces paroles, et la jeune génération commence à réaliser en partie ses prédictions.

Georges vient de sortir de l'École Polytechnique, et suivra à la rentrée les cours de l'École des Ponts-et-Chaussées; Maurice de Minias fait son droit, et le marmot sacré est devenu un énorme Saint-Cyrien; il est au comble de ses vœux, parce qu'il est classé dans la cavalerie. Les autres « enfants » de Mme Gilbert marchent sur leurs traces, tous ne se destinent pas pas aux écoles ou aux emplois publics, mais tous achèvent leurs études classiques.

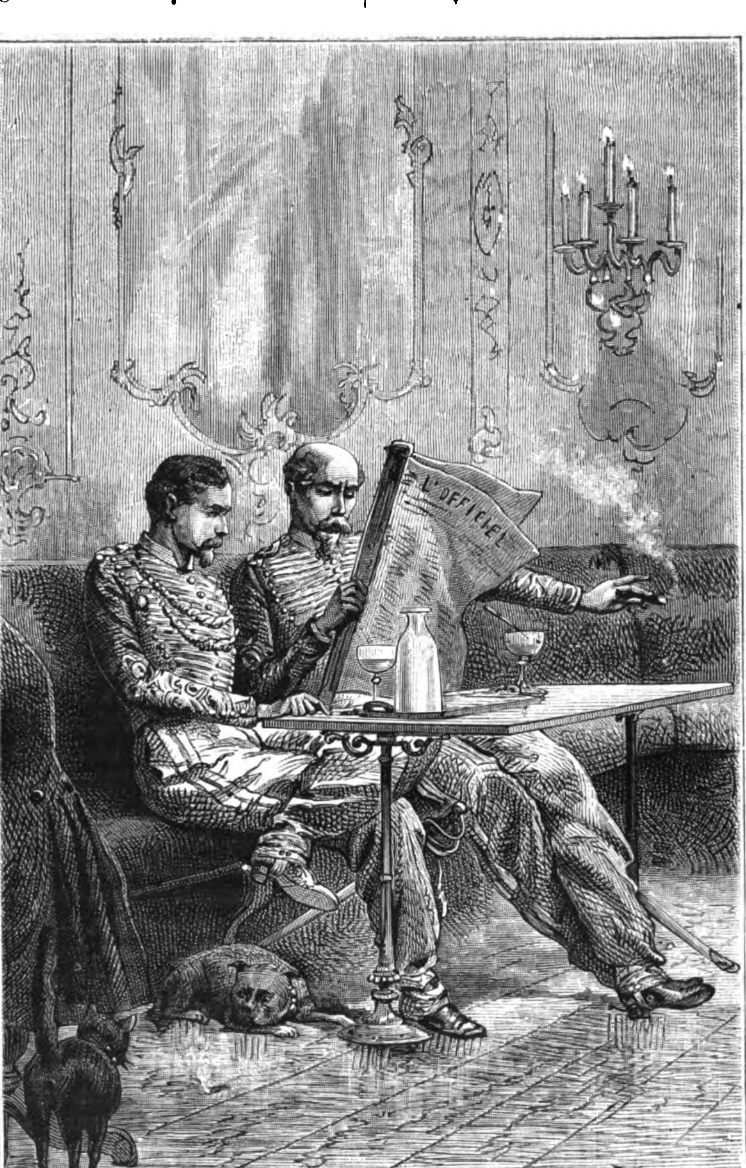
M. Pichon est un tantinet jaloux de Michet, qui transporte tant de jeunes gens en uniforme. « Je suis encore vert, se dit-il quelquefois, si j'avais tenu bon, c'est moi qui aurais ce plaisir-là. » Mais il se reproche bien vite cette vilaine pensée. Si lui, Pichon avait été ambitieux au point de retenir le pouvoir jusqu'à la dernière minute, où serait à cette heure le pauvre Michet qui devient dodu et florissant comme un vrai conducteur? où serait la famille du tonnelier, qui soutient si dignement l'honneur du nom? Savez-vous



qu'André Pichon père ne suffit plus aux commandes, et qu'il a pris trois compagnons ? Savez-vous qu'André Pichon fils va un de ces quatre matins succéder à son père ? Savez-vous que le prix de sagesse a étudié pour être instituteur, et qu'il est breveté, et qu'il est maître élémentaire au collège ? Savez-vous que l'homme à la voix enrouée se distingue sous les ordres du pâtissier suisse, et que dans deux ou trois ans il pourrait bien épouser la « demoiselle » et prendre la suite des affaires ? Savez-vous enfin que le filleul de M. Pichon étudie le latin et le grec, comme un jeune homme de la haute ville ? Savez-vous bien que tout ce monde-là adore le vieux père Pichon ? aussi le père Pichon trouve que tout est pour le mieux ; il espère se laisser adorer encore pendant de longues années. Pourquoi n'atteindrait-il pas la centaine, puisque le journal a dit que cela se pourrait bien ?

« Madame Mère » fait comme M. Pichon, elle se laisse dorloter, et elle est fière de ses enfants et de ses petits enfants. Tous les ans, les Maulevrier viennent passer les vacances à la Silleraye. Il n'ont qu'un fils, et ce fils vient d'entrer à l'École de Marine.

Louise a épousé un riche propriétaire des environs de la Silleraye. De la terrasse du percepteur, on voit les tourelles du château et une partie du parc. On pourrait presque échanger des signaux.




L'autre lisait. (P. 246, col. 2.)

Le vieux Pascaud n'est plus commis de la perception, il s'est retiré de lui-même quand son écriture est devenue tremblée et illisible. Il cultive son jardin, en compagnie de sa bonne femme ; les changements qui se sont produits et se produisent tous les jours à la Silleraye leur fournissent une abondante matière pour d'interminables conversations.

Lucien, devenu majeur, vient de fonder une maison de refuge pour les enfants infirmes.

Pour se distraire, il continue à lire et à réfléchir. De temps à autre, il expédie par la poste un manuscrit à l'adresse d'un grand éditeur de Paris, puis il reçoit des paquets d'épreuves, et, quelque temps après, les journaux annoncent la mise en vente d'un nouveau volume de M. Lucien de Servan. Alors les enfants tourmentent leurs parents jusqu'à ce qu'ils soient en possession du nouveau volume.

« Qu'est-ce que c'est que ce Lucien de Servan ? » demandent les gens qui s'occupent de leurs enfants et des lectures de leurs enfants.

Alors quelqu'un, qui veut paraître bien informé, répond :

« On prétend que c'est une femme. »

Nous savons, nous, que Lucien de Servan n'est pas une femme ; mais nous savons aussi qui lui a inspiré, sans le savoir, les sentiments si délicats et si généreux qui font le charme de ses livres.

Il lisait toujours ses manuscrits à Mme Gilbert avant

de les envoyer à Paris ; quoiqu'elle prétendit ne s'y point connaître, il lui échappait des observations dont Lucien faisait son profit.

Un jour elle lui dit, en désignant le manuscrit qu'il tenait à la main :

« Mon enfant, je crois que c'est ce que vous avez fait de mieux.

— Alors, répondit Lucien, permettez-moi de vous le dédier. »

Le livre parut quelques mois après, avec cette simple dédicace : « A ma chère maman. »

Comme Lucien n'écrivait pas pour vivre, il n'avait conclu aucun traité avec son éditeur. Il fut donc fort surpris de recevoir un beau jour un mandat sur la poste « pour droits d'auteur ».

« Que veut-on que je fasse de cet argent ? dit-il à Mme Gilbert, le voulez-vous pour vos pauvres ?

— Mes pauvres sont à moi, répondit-elle en souriant, et je ne permets pas qu'on y touche. Mais, savez-vous ce que vous pourriez faire de cet argent ?

— Dites-le moi, je vous en prie.

— Fondez une bibliothèque pour les enfants de la basse ville.

— Je la déclare fondée, s'écria-t-il en faisant le simulacre d'applaudir. Quelle excellente idée ! »

Le vieux magistrat, malgré les instances de Mme Gilbert, s'était longtemps défendu de lire les livres de Lucien, sous prétexte qu'il avait jadis su son Berquin par cœur, et que tous ces livres-là se ressemblaient.

Pour faire honneur à la dédicace, il lut le dernier.

« Eh bien ! qu'en pensez-vous ? lui demanda Mme Gilbert, quand il lui rapporta le volume.

— Ce que j'en pense ?

— Oui, dites-le moi, je vous en prie.

— Je pense que c'est la littérature de la nouvelle génération. En bien des passages, il me semblait que je vous entendais parler. »

Décidément les vieux magistrats sont bien plus hardis que les vieux conducteurs. Que de réflexions M. Pichon avait gardées pour lui de peur de faire rougir Mme Gilbert. Le vieux magistrat, lui, n'avait jamais pitié d'elle.

Le régiment de chasseurs est revenu à Tours après avoir couru aux quatre coins de la France. Deux vieux lieutenants « sortis du rang » sont assis devant une petite table de café.

L'un des deux, celui qui a les cheveux et les moustaches gris de fer, dit à l'autre qui est chauve comme un œuf :

« Je l'ai vu, de mes propres yeux vu.

— Dans quel journal ? demanda le lieutenant chauve, qui a été lancier, dans le temps où il y avait encore des lanciers.

— Dans l'*Officiel*, » répond le lieutenant gris de fer. Et il crie d'une voix de commandement, sans se retourner :

« Garçon ! l'*Officiel* ! »

Le garçon apporte l'*Officiel*, qui est attaché à une de ces planchettes terminées par un manche, où les journaux ont l'air d'être mis au pilori.

« Lisez, » dit le lieutenant gris de fer, en désignant du bout de son index une des colonnes du *Journal Officiel*.

Pendant que l'autre lisait, le lieutenant gris de fer prit la carafe, et fit tomber de très haut un mince filet d'eau dans son absinthe.

« Général de division ! dit l'ex-lancier, peste ! il a bien marché !

— C'est qu'il avait de bonnes jambes, répondit sentencieusement le lieutenant gris de fer.

— Et vous dites que vous l'avez connu capitaine au régiment ?

— Connu n'est pas le mot, je n'étais que brigadier et je ne faisais pas partie de son escadron, mais les autres brigadiers parlaient souvent du capitaine Maulevrier. Bon garçon, très bon garçon, mais un vrai diable au feu ! C'est en 70 qu'il a été promu général de brigade sur le champ de bataille, et le voilà général de division.

— Cela fait honneur au régiment, reprit gravement l'ex-lancier.

— J'ose le croire ! répliqua le lieutenant gris de fer en se rengorgeant. Avec cela, quatre-vingt mille livres de rentes.

— Sans compter la paye et les décorations ?

— Sans compter la paye et les décorations.

— Si j'avais seulement les quatre-vingt mille livres de rentes, sans la paye et les décorations, dit le lieutenant chauve, je n'attendrais pas qu'on me fendît l'oreille, j'achèterais un hôtel à Paris et un château pas loin de Paris, parce qu'il n'y a que Paris au monde !

— Voyez, répondit le lieutenant gris de fer, comme les goûts sont différents. Savez-vous ce qu'il cherche, lui ? Une simple maison dans une petite bourgade de ces pays-ci ; il la guette, comme vous ou moi nous guetterions un château.

— Qu'est-ce qu'il fera par là ?

— On dit que la sœur de sa femme est mariée au percepteur de l'endroit, et qu'ils veulent vivre tout près les uns des autres.

— Et comment appelez-vous cette bourgade ? demanda le lieutenant chauve.

— Je crois que c'est la Silleraye. Garçon ! est-ce qu'il n'y a pas quelque part ici un endroit qui s'appelle la Silleraye ?

— Si, mon capitaine.

— Qu'est-ce que c'est que la Silleraye, comme résidence ?

— On dit que c'est une petite ville très plaisante. »

Le lieutenant gris de fer plongea son nez dans son verre.

L'ex-lancier dit d'un ton sec et tranchant : « Ça ne vaudra jamais Paris !

— Permettez, mon cher, permettez, reprit grave-

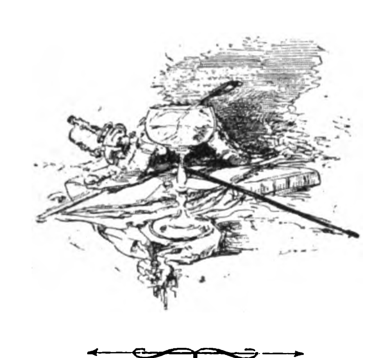


ment le lieutenant gris de fer. Avant de dire si un endroit n'en vaut pas un autre, il faut savoir ce qu'on y cherche et ce qu'on y veut faire. Quand nous voyons un général de division...

— Les opinions n'ont pas de grade! » répliqua fièrement l'ex-lancier, et il ajouta avec une obstination hargneuse : « Ça ne vaudra jamais Paris! »

Oh! si seulement M. Pichon se fût trouvé là pour lui frotter les oreilles!

J. GIRARDIN.



## LES INSÉPARABLES

Vous connaissez tous ces charmantes et minuscules petites perruches que leur amour pour la société de leurs semblables a fait nommer des Inséparables. Leur nom scientifique est ***Melopsittacus undulatus***.

Ces oiseaux sont très répandus en Australie et fréquentent les lieux voisins de la rivière Murray. On les voit, non pas par centaines mais par milliers, voltiger sur l'herbe ou percher sur d'immenses Eucalyptus. Ils sont aisément pris à la main par les oiseleurs australiens qui, à la tombée de la nuit, en remplissent des sacs dont ils vendent le contenu à des capitaines au long cours, en partance pour l'Europe.

Pendant la saison de sécheresse, les Inséparables émigrent en masse, en s'envolant du sud vers le nord du pays.

Leur introduction en Europe date d'environ vingt-cinq ans; un couple fut payé alors plus de 500 francs; maintenant, grâce au nombre toujours croissant des importations, on peut avoir deux Inséparables pour 10 francs. La fécondité de ces oiseaux est remarquable, leurs pontes se succèdent si rapidement que les petits d'une couvée n'ont pas encore quitté leur nid quand la mère y dépose de nouveaux œufs, en sorte que la chaleur du corps des aînés contribue à l'incubation des plus jeunes.

Le plumage ondulé des Inséparables est trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire la description; la seule distinction extérieure, qui fasse reconnaître le mâle de la femelle, c'est que, chez le premier, près de la mandibule supérieure le bourrelet est bleu foncé tandis qu'il est brun ou bleu chez la seconde.

Les Inséparables captifs dans nos pays ont leurs petits en octobre et novembre, époque qui correspond à l'été de l'Australie On nourrit les petits avec des œufs de fourmis mélangés de pain émietté, d'œufs durs écrasés. Une noix de coco creusée, avec un trou ménagé dans la partie supérieure, de façon à ne laisser passer qu'un oiseau à la fois, offre aux inséparables un nid où ils aiment à se nicher; inutile d'ajouter des matériaux étrangers; il suffit d'y mettre un peu de sciure de bois ou de son, pour empêcher les œufs de se casser en frottant les uns contre les autres. Les petits, en sortant de leurs coques, se montrent très affamés, et leurs parents témoignent la plus grande sollicitude pour leur jeune couvée.

Il y a tout lieu de penser que ces oiseaux, si on les laissait errer librement, s'acclimateraient facilement dans nos champs et nos bois qui leur offriraient en tous temps une nourriture suffisante.

## UNE BONNE LEÇON

C'était par une soirée d'automne, dans le jardin du Luxembourg, à l'heure où les gardiens crient par intervalles : « On va fermer! » et où la foule des promeneurs se dirige lentement vers les grilles, pour sortir.

« Qu'est-ce que vous faites dans ce massif? cria tout près de moi une voix rude; vous vouliez y cacher votre enfant pour l'abandonner, hein? »

Je me retournai du côté du massif. Les branches des arbustes s'écartèrent brusquement, et je vis paraître une jeune paysanne qui tenait un petit enfant dans ses bras.

La jeune paysanne portait une petite coiffe bretonne; elle était pauvrement, mais proprement vêtue. En fuyant, comme un pauvre animal traqué par les chasseurs, elle s'était retournée pour remettre un de ses sabots qu'elle avait perdu dans sa précipitation. Je pus voir qu'elle était toute jeune, et je devinai qu'elle devait être jolie; mais, pour le moment, sa pauvre figure, pâle et fatiguée, portait l'empreinte de la terreur, de l'angoisse et du désespoir.

L'homme à la voix rude sortit à son tour du massif.

« Figurez-vous, me dit-il en portant la main à la visière de son képi, que nous avons trouvé l'autre jour un petit enfant abandonné dans le massif. Vous comprenez...

— Cette femme, lui répondis-je, paraît être sous l'empire d'une grande angoisse?

— Elle va du côté du bassin, reprit vivement le gardien. Elle est capable de... »

Je n'attendis pas la fin de sa phrase, et je m'élançai sur les traces de la jeune femme.

Elle contourna le grand bassin, sans même y jeter les yeux. Je vis qu'elle marchait avec peine, et qu'elle baissait la tête pour contempler son enfant endormi.

Elle sortit par la grille qui s'ouvre en face de l'Odéon, s'arrêta indécise, et finit par remonter la rue de Vaugirard, dans la direction de la rue Monsieur-le-Prince. Comme elle venait de s'engager dans la rue Monsieur-le-Prince, les forces lui manquèrent, et elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur la marche de pierre d'une petite boutique de fruitier.

« Ma pauvre enfant, lui dis-je en me précipitant vers elle, que puis-je faire pour vous? »

Elle me regarda d'un air égaré, essaya mais en vain de se relever, et murmura : « Je ne mendie pas! »

En ce moment, une jeune fille, coiffée comme la pauvre paysanne, s'arrêta à la porte de la fruiterie; elle avait le bras gauche passé dans l'anse d'un petit panier, et balançait dans sa main droite une boîte au lait en fer-blanc. Je m'écartai de la porte, et je m'éloignai d'un pas. L'enfant de la pauvre paysanne s'était réveillé et pleurait.

La petite bonne se pencha vivement, et adressa en langue bretonne quelques paroles à la jeune mère, qui releva péniblement la tête et répondit quelques mots dans la même langue.

« Madame Mâchefer, dit la petite bonne à la fruitière, débarrassez-moi de ma boîte et de mon panier, et remplissez une tasse de lait; ce petit meurt de faim. Oh! n'ayez pas peur, c'est moi qui paye. »

Elle prit l'enfant et lui présenta la tasse. Le pauvre petit buvait le lait avec une avidité qui faisait mal à voir.

« Madame, dis-je à la fruitière, je vois là une marmite de bouillon... », et je lui désignai du geste la femme assise qui tenait ses genoux serrés dans ses deux mains et qui tremblait comme la feuille.

La fruitière me tendit une tasse de bouillon: « Donnez-la-lui vous-même, dis-je à la jeune bonne; je crois qu'elle a peur de moi. »

Quand la femme eut bu la tasse de bouillon, la petite bonne lui parla de nouveau en breton. Ensuite elle me dit :

« La pauvre femme ne sait que quelques mots de français. Elle vient rejoindre son mari qui est employé dans une usine. Elle a voyagé toute la nuit dernière. En descendant à la gare Montparnasse, elle s'est aperçue qu'on lui avait volé ou qu'elle avait perdu son porte-monnaie; il y avait sept francs dans ce porte-monnaie, et un papier sur lequel on lui avait écrit l'adresse où elle devait se faire conduire. Elle marche depuis ce matin, à la recherche de son mari, sans avoir rien mangé. Ne sachant où coucher, elle s'était cachée dans un massif du Luxembourg pour y passer la nuit; mais un gardien l'en a chassée, et la voilà.

— Que peut-on faire pour elle? » demandai-je à la fruitière et à la petite bonne.

La fruitière secoua la tête, mais la petite bonne me répondit :

« Je vais vous le dire! J'ai été une fois comme elle sur le pavé de Paris, sans savoir où aller. Une bonne âme m'a indiqué une maison où l'on reçoit pour la nuit, et même pour plusieurs nuits, les femmes et les enfants sans asile. Si mes maîtres n'attendaient pas après moi, j'aurais bientôt fait de l'y conduire.

— Je m'en charge, lui dis-je aussitôt.

— Vous connaissez bien la rue Saint-Jacques?

— Parfaitement; quel numéro?

— Numéro 253, presque en face des Sourds-Muets, une vieille maison nouvellement blanchie.

— Qu'est-ce qu'il y a dire ou à faire pour qu'on la reçoive?

— Elle n'a qu'à se présenter, la pauvre âme, dit la petite bonne en jetant sur sa compatriote un regard de compassion, on verra bien ce qu'il lui faut : une bonne soupe et un bon lit. Ah! cependant, on lui demandera son nom, sa profession et son lieu de naissance. Si elle a des papiers... mais au fait, elle n'a pas besoin de papiers; les femmes qui arrivent avec des enfants sont traitées absolument comme si elles avaient des papiers.

— Cela fait donc une différence?

— Naturellement, me répondit la petite bonne; les meilleurs lits sont pour celles qui paraissent les plus recommandables. On ne refuse personne; mais vous comprenez... »

Sans achever son explication, elle parla quelques instants avec la femme, et me dit ensuite :

« Elle s'appelle Anne Kervenic; elle est couturière, et elle vient de Guilvinec dans le Morbihan. Seulement, elle dit qu'elle ne peut plus se tenir sur ses jambes. »

J'allai chercher une voiture. Cinq minutes après, nous franchissions le seuil de l'Asile de nuit de la rue Saint-Jacques.

Un brave homme, à figure compatissante, inscrivit Anne Kervenic; une surveillante se chargea du petit enfant, pendant que l'on emmenait la mère prendre un bain chaud, en attendant l'heure du repas.

Je demandai la permission de visiter l'établissement. Je constatai avec plaisir que ma protégée serait couchée dans un bon lit, et son enfant dans un berceau d'osier, à portée de sa mère. « Quelle est donc, dis-je à mon guide, la Société qui a fondé cet asile?

— C'est, me répondit-il, la *Société philanthropique*[1].

— Je connaissais depuis longtemps, lui répondis-je, la Société philanthropique, et même une partie de ses œuvres, mais je n'avais pas entendu parler de cet asile pour les pauvres mères.

— C'est nouveau, me répondit-il, et cela rend de grands services.

— Alors vous avez une nombreuse clientèle?

— Quelquefois trop nombreuse en un sens, me répondit-il, nous n'avons pas encore assez de lits pour tout le monde, mais cela viendra.

1. La *Société philanthropique*, qui date de 1780, est la plus ancienne des associations charitables existant en France. Son siège est à Paris, rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 17. L'Asile de nuit pour femmes et enfants, rue Saint-Jacques, n° 253, est une des fondations récentes de la Société qui rend les plus grands services à la population misérable; on y reçoit les dons en argent et en nature.






L'Asile de nuit de la rue Saint-Jacques. Distribution de vêtements provenant des concours du *Journal de la Jeunesse*. (P. 250, col. 1.)

— Je ne suis pas, lui dis-je, assez riche pour fonder un lit, mais si une modeste offrande...

— La plus modeste offrande est toujours accueillie avec reconnaissance. Si vous avez chez vous de vieux effets, de vieux souliers, n'hésitez pas à nous les envoyer. Tenez, reprit-il en me conduisant dans une espèce de magasin ou de dépôt, voyez ce qu'on nous envoie, et Dieu sait si ces pauvres choses sont les bienvenues. Votre Bretonne est presque une dame, comparée aux pauvres malheureuses qui nous arrivent tous les soirs, les pieds nus et les vêtements en lambeaux.

— Les jolies layettes! m'écriai-je tout à coup; elles sont toutes neuves, on dirait qu'elles ont été faites exprès pour l'asile. »

Le digne homme se mit à sourire : « Il y a, me répondit-il, un journal qui s'appelle le *Journal de la Jeunesse*. Les directeurs ont institué des concours entre leurs jeunes abonnés. Quand il y a un concours de layettes, c'est nous qui en profitons.

— Ma petite fille, lui dis-je, est abonnée au *Journal de la Jeunesse*, et, en cherchant bien, je retrouverais peut-être ici sa dernière layette de concours. Elle se demandait justement ce que pouvaient devenir les layettes envoyées au journal. Je le lui dirai en rentrant; elle se consolera de n'avoir eu ni prix ni accessit, en apprenant que l'œuvre de ses doigts aura été utile à quelqu'un.

— A quelqu'un qui en a fièrement besoin, » répondit le brave homme.

Parmi les femmes qui se présentèrent ce soir-là, il y avait justement une Bretonne qui parlait assez bien le français pour me servir d'interprète. Elle demanda à Anne Kervenic à quelle espèce de travail était employé son mari.

Yvon Kervenic était employé dans une raffinerie. Le soir même je consultai l'*Almanach Bottin*, bien décidé à parcourir dès le lendemain toutes les raffineries des environs de Paris. A la troisième je découvris mon homme, et je lui indiquai l'endroit où il trouverait sa femme.

Le dimanche suivant, je reçus la visite de la famille Kervenic.

« Monsieur, me dit le mari, ma femme vient vous remercier de votre grande bonté.

— Et moi, lui répondis-je, je la remercie de m'avoir donné occasion de connaître une œuvre que je suis honteux de n'avoir pas connue plus tôt. D'ailleurs, j'ai fait bien peu de chose, et s'il y a quelqu'un à remercier, ce serait bien plutôt la petite Bretonne qui nous a indiqué l'asile de la rue Saint-Jacques.

— C'est fait! me répondit laconiquement Yvon.

— Et la Société philanthropique, ajoutai-je.

— Ça se fera, » reprit Yvon avec le même laconisme.

Six mois plus tard le gérant de l'asile me dit : « Nous avons reçu la visite du Breton; il m'a remis cinq francs pour l'asile. Sa femme, qui commence à parler français, m'a expliqué qu'il s'était privé de fumer pendant six mois pour amasser ces cinq francs. »

Quelle leçon pour moi... et pour bien d'autres fumeurs!

J. LEVOISIN.

# L'ORIGINE DE LA BALANCE

On ignore le nom de l'homme de génie qui inventa la balance. Les Grecs attribuaient l'honneur de cette découverte à Phidon, tyran d'Argos, qui vivait en l'an 667 avant notre ère, ou à Palamède, roi d'Eubée, le célèbre inventeur du jeu d'échecs. Les musulmans prétendent que la balance fut donnée à Noé par l'ange Gabriel et que cette balance servira, à la fin du monde, à peser les actions des hommes.

Ce qui est certain, c'est que la balance a une origine très ancienne, puisque la Bible nous apprend qu'elle était connue des premiers patriarches. Abraham, dit la Genèse, voulant enterrer sa femme Sara, *pesa* 400 sicles d'argent et les donna à Ephrem en paiement de son champ. Les monnaies étaient alors de simples lingots qu'on pesait comme une véritable denrée; cela est si vrai que ces monnaies s'appelaient *sicles*, du mot hébreu *saqala*, qui signifie peser. Il y avait des moitiés, des quarts de sicle, ce qui prouve qu'on avait un moyen de déterminer le poids des corps. On assure que déjà à cette époque l'unité de poids choisie correspondait au poids d'un certain volume d'eau.

En hébreu, la balance porte le nom de *masnaïm*, dont la racine signifie oreille. La terminaison *aïm* indique bien qu'il y avait deux plateaux.

Certaines monnaies grecques, les talents, tiraient leur nom du mot *talenta*, qui veut dire plateaux; le mot *talenton* désignait la balance.

Quelle était la balance dont se servaient les anciens? Elle était absolument semblable aux nôtres. Écoutez le poète Homère raconter comment Jupiter pèse la destinée des hommes et souvenez-vous qu'il vivait dix siècles avant Jésus-Christ :

> Jupiter étendit les plateaux de sa balance d'or,
> Il plaça dans l'un le destin des Troyens et dans l'autre le destin des Achéens,
> Il tenait la balance par le milieu...

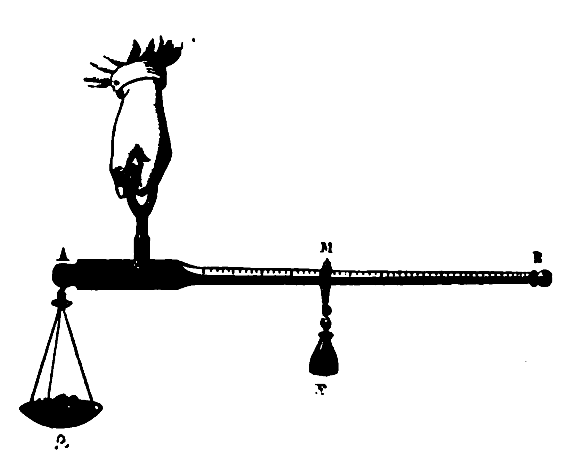
Les anciens Égyptiens avaient placé la balance parmi les constellations célestes et la représentaient par un signe ♎ qui rappelle sa forme.

La balance étant le symbole de la justice et des partages égaux, on donna son nom à la région du ciel dans laquelle se trouve le Soleil au moment de l'année où les jours et les nuits ont la même durée. Un détail curieux : les Grecs avaient supprimé la Balance de leurs constellations; les Romains la replacèrent au ciel, parce que l'empereur Auguste était né le 23 septembre, à l'époque de l'équinoxe d'automne. Les cour-



tisans ne manquèrent pas de faire observer qu'Auguste était né au moment où le Soleil se trouvait dans la constellation de la Balance, symbole de la justice.

Lorsque nous voulons nous rendre compte du poids d'un corps, nous le plaçons dans le creux de la main et nous cherchons à évaluer l'effort qu'il faut exercer pour le soutenir. C'est vraisemblablement de cette manière que les premiers hommes effectuaient leurs pesées. Mais, d'abord, la main se fatigue, et puis, quand je remplace un objet par un autre, suis-je bien sûr de me souvenir d'une manière assez exacte de l'effort que j'ai exercé? Il est bien plus simple, pour obtenir une comparaison précise, de me servir de mes deux mains et de placer dans l'une le corps à peser et dans l'autre la substance choisie comme unité de poids. Vous représentez-vous un homme en train de faire une pareille pesée ? Ne donne-t-il pas l'image d'une balance vivante? Il ne vous sera pas difficile de conclure que la balance, telle que nous la connaissons, n'est que la représentation exacte d'un homme faisant une pesée à l'aide de ses mains. Ces dernières sont remplacées par des plateaux ; les deux bras étendus forment les deux bras du fléau de la balance.



Balance dite Romaine (P. 251, col. 2.)

Où donc est, dans ce cas, l'aiguille qui, dans les balances ordinaires, avertit par sa position que le fléau est horizontal?

Cette aiguille-là est invisible; elle est placée dans notre tête. C'est notre cerveau qui compare les poids et prononce son jugement. Remarquez, en passant, que le mot peser a la même origine latine, *pensare*, que le mot penser.

Vous accepterez facilement cette origine de la balance, si vous vous souvenez que les anciens choisissaient leurs mesures d'après la longueur des différentes parties du corps : le pied, le pouce, la coudée, la palme, etc... Et nos savants modernes se sont encore inspirés de ces traditions en prenant comme base de leur système de numération le nombre dix, qui représente les dix doigts de la main.

Une pesée ainsi faite, les bras étendus, est une opération certainement fatigante; nous éprouverons quelque soulagement en ramenant les coudes au corps. Dans ce cas, les bras du fléau ont diminué de longueur; ils ne sont plus représentés que par la longueur de l'avant-bras. Il suffira de faire l'expérience pour reconnaître que deux objets qui paraissaient également pesants tout à l'heure, quand nous avions les bras étendus, semblent encore avoir le même poids dans la nouvelle position de nos bras. Mais, et voici un fait bien curieux, si l'un des bras est replié, l'autre restant étendu, nous n'avons plus du tout le sentiment de l'égalité de deux poids exactement pareils. Celui qui sera placé au bout du bras le plus long paraîtra beaucoup plus pesant.

Cette expérience a dû suggérer aux anciens l'idée de construire des balances dont les bras du fléau seraient inégaux. Ils connaissaient, d'ailleurs, les phénomènes bien curieux qu'on peut observer avec une simple tige résistante. Avez-vous remarqué comment, dans nos rues, on enlève les pavés? On introduit entre deux pavés une tige de fer qu'on appelle *levier* parce qu'elle sert à lever, à soulever les fardeaux. En prenant un point d'appui sur l'un des pavés et en appuyant à l'extrémité libre du levier, on soulève le second pavé avec d'autant plus de facilité que le bras du levier est plus long.

Si nous suspendons une règle par son milieu, elle prend une position horizontale qu'elle conserve quand on place des poids égaux à ses deux extrémités : c'est le principe sur lequel nos balances sont construites.

Si nous plaçons un poids d'un gramme à l'extrémité d'une règle et que nous la soutenions, non plus en son milieu, mais au quart de sa longueur à partir de l'extrémité vide, ce ne sera plus un gramme qu'il faudra placer en ce point, mais trois grammes, si l'on veut que la règle se maintienne en équilibre. On voit que lorsque le bras d'un fléau est trois fois plus petit que l'autre, il faut, pour l'equilibre, y placer un poids trois fois plus grand.

Ces résultats ont permis de construire les balances appelées *Romaines*, non pas parce qu'on les utilisait à Rome, mais d'un mot arabe *roumain*, qui signifie pomme de grenade. Dans ces balances, il y a un poids unique qui se déplace le long du grand bras du fléau. En A est le corps à peser. Je fais glisser le poids P sur le fléau jusqu'à ce que l'équilibre ait été obtenu, et je lis sur le fléau, gradué à l'avance, le poids du corps soumis à l'expérience. Cette graduation est d'ailleurs des plus simples : j'attacherai en A des poids de 100, 200 grammes, et après avoir déplacé le poids mobile et obtenu l'équilibre, je marquerai sur le fléau, à l'endroit où le poids se sera arrêté, les nombres 100, 200.

La forme du poids mobile était jadis celle d'une pomme de grenade, d'où le nom de Roumaine et par corruption *Romaine* donné à la balance.

C'est sur le même principe que sont construites les

balances dites de *Quintenz*, du nom de leur inventeur, qui sont utilisées dans les gares de chemin de fer pour peser les bagages.

ALBERT LÉVY.



# LA GARDEUSE D'OIES [1]



Nicolette et le Grelet.

## II

### Un garde-champêtre dans l'île.

Le silence régnait dans le bois, comme dans un château isolé dont on aurait fermé toutes les portes. L'obscurité l'envahit par degrés ensuite comme si l'on en eût clos successivement aussi tous les volets.

Au delà du bois, quelques rochers désordonnés dominaient les cimes. Ils ressemblaient, là-haut, pendant la nuit, à une assemblée de sorciers sous leur manteau, tenant quelque conciliabule mystérieux et funeste.

Les deux enfants étaient arrivés au pied d'une roche moussue, surplombante, et qui pouvait servir d'abri. C'est là qu'ils jugèrent à propos de s'arrêter et d'établir leur résidence. Pour reconnaître les environs, ils gravirent le talus, tournèrent la roche et se trouvèrent presque sur l'autre lisière du bois, dans un champ nu, sauf quelques touffes vertes de raves oubliées çà et là.

« C'est parfait, dit Nicolette ; nous sèmerons et il nous nourrira. Évidemment, nous sommes trop loin des hommes pour qu'il appartienne à quelqu'un. Qu'en penses-tu, le Grelet ?

— Moi, je pense comme toi que nous sommes bien perdus. Il s'agira maintenant de trouver ici de quoi manger et de quoi boire.

— Pour ce qui est de boire, demain matin nous découvrirons certainement une source par là. Quant à manger, voici tout d'abord du pain pour ce soir. Tu vas en prendre la moitié et nous souperons. J'ai grand faim. »

Ils redescendirent sous la roche, s'assirent au clair de la lune sortie en courant d'un nuage, et se mirent à mordre dans la miche. Aveline attrapait toujours de l'un ou de l'autre quelque bouchée. On s'entendait à merveille. On jabota un brin. Ils vivraient, là, comme des sauvages ; ils feraient ceci, ils aviseraient à cela. Le gros ouvrage reviendrait au Grelet, puisqu'il était le garçon et fort par conséquent ; Nicolette, en sa qualité de fille, serait la ménagère.

Pendant le repas et la causette la nuit vint en plein. On entendait alors des bruits inexplicables et singuliers, là-haut, dans les branches. Une chouette, à travers les ténèbres, du côté des rochers, glissait sur des ailes cotonneuses pour surprendre les moineaux endormis, les lézards en retard, les souris en campagne.

« Tu n'as pas peur au moins, Grelet, interrogea Nicolette d'une voix tremblotante ?

— Ma foi, non ! Nous sommes deux.

— Nous sommes trois, reprit la petite fille pour se rassurer davantage. De quoi aurions-nous peur ? Il faut bien, du reste, que nous nous accoutumions à vivre seuls ? N'est-ce pas, la Jabotière ? »

Nicolette donnait parfois à Aveline cette amicale dénomination populaire. Enfin, c'était l'heure de se reposer. Les deux enfants, l'oie entre eux, se blottirent sous la roche dans un recoin et puis fermèrent les yeux — inutilement. De temps en temps, ils s'interrogeaient pour se demander réciproquement s'ils dormaient, car ils étaient inquiets. Cette grosse bête d'oie seule paraissait ne point s'embarrasser du tout de l'escapade et ronflait paisiblement, innocemment dans ses plumes. Elle, au moins, avait des plumes pour la réchauffer, tandis qu'eux, leurs haillons ne les garantissait que fort insuffisamment des fraîcheurs de la nuit. Ils grelottèrent, songèrent soucieusement, dormirent mal et virent avec bonheur le jour poindre dans les plus hautes branches. Ils auraient repris courage avec la lumière si un incommode voisinage de corbeaux ne les attristait. En effet, les corbeaux, de temps immémorial, construisaient leurs nids à la crête des rochers. De là, ils s'envolaient ; là ils rentraient, et leurs croassements remplissaient la solitude d'un bruit d'aigres crécelles peu réjouissantes.

La faim fit aussi toc-toc à leur estomac. Il restait un morceau de pain de la veille ; le déjeuner fut court, car il fallait encore partager avec l'oie. Même une petite mésange bleue — le gentil larderon — descendit du tronc d'un sapin pour picorer audacieusement les miettes à côté d'eux. Part à quatre et mince part. Les deux enfants commençaient à garder le silence et des larmes roulaient dans leurs yeux sans oser tomber. On a bientôt pris et exécuté une résolution étourdie ; le raisonnement, tout en boitant, arrive à son tour néanmoins et l'on se repent, trop tard quelquefois, d'avoir cédé à ce premier mouvement.

Ils n'eurent heureusement pas longtemps à se repentir, car, tout à coup, après un froissement du taillis, ils virent quelqu'un surgir devant eux. Sans doute, un sauvage qui allait les dépecer, les cuire et

1. Suite. — Voy. page 235.



les manger? Le Grelet, le crut, lui, peut-être; mais non pas Nicolette qui reconnut le garde-champêtre de la commune, maître Peyrolier. Quand on l'avait aperçu une seule fois en sa vie, on le reconnaissait invariablement toujours. Maître Peyrolier était un homme tout rond. Sa tête ressemblait à un énorme marron d'Inde taillé avec un eustache et dont on aurait ensuite trempé légèrement la face sculptée dans un verre de gros vin. Son nez, ses joues, ses lèvres formaient des plis épais, sauf que l'ourlet de ses lèvres, les pommettes de ses joues et le bout de son nez étaient couleur ponceau. Il avait mis soixante ans à se farder ainsi par lampées quotidiennes. Une chevelure rase comme une calotte collante et d'une nuance rouge brun encadrait son visage, toujours comme le marron d'Inde. Au demeurant, maître Peyrolier était un brave et digne homme extraordinairement aimé. Si l'on ne maraudait qu'assez peu et ne déchirait que discrètement les haies, c'était tout simplement pour ne point faire de la peine à cette excellente pâte de garde-champêtre.

« Ah ! te voici enfin, pigeonne fuyarde, dit à Nicolette maître Peyrolier en se croisant les bras sur le baudrier d'un sabre court, et à poignée de cuivre comme un hachoir de cuisine! Tiens ! et avec un pigeon à culottes.

— Ne le grondez pas, maître Peyrolier; il est bien malheureux aussi, son maître le bat. C'est moi qui l'ai emmené pour vivre en sauvages avec Aveline. Voici Aveline ; vous la reconnaissez, n'est-il pas vrai?

— Si je la reconnais ? Eh bien ! c'est complet. Tu m'as l'air, toi, d'une fière petite dératée. Ah ça ! Toute la nuit, on t'a cherchée par là-bas et pour réunir les oies égarées ! chacun en était.

— Nous ne sommes donc pas au bout du monde? Perdus? Moi qui croyais...

— Perdus ! Au Bois-Noir ! Ah ! ah ! En voilà une équipée et tu peux préparer ton dos au béquillon de la vieille Mergoil. Mais, enfin, pourquoi te sauver ainsi?

— Elle me bat. Je suis malheureuse comme lui. »

Et elle indiquait du doigt le Grelet atterré.

« Ce galopin?

— Ne vous fâchez pas, maître Peyrolier. Il vous montrera Mme Geneviève de Brabant. C'est tellement superbe ! Vous n'avez jamais rien vu de pareil, allez! Montre donc! »



L'oie marchait la dernière. (P. 254, col. 1.)

Le Grelet, transi d'une inexprimable terreur, ne se le fit pas répéter deux fois. Pan ! Il ouvrit les battants de sa boîte et présenta aux regards ahuris du garde-champêtre Geneviève de Brabant, le bébé de Geneviève et la biche du bébé. Le vieil homme se rapetissa et se pencha, les deux mains à plat sur les genoux. Il fut saisi d'admiration à son tour, puis de perplexité. Hum! des gens sans chemise, c'était défendu ! Un long moment après et quand il se redressa, il demanda enfin des explications. On les lui eut vite données. Il comprit tout et se radoucit.

« Pauvres petiots, » murmura-t-il sous son baudrier, car il ne devait pas, dans l'exercice de ses fonctions, ressentir et surtout déceler les faiblesses de l'attendrissement.

« Il faut revenir au village, gamins, et leste ! Toi, petite, retourner avec ton oie chez la sorcière Mergoil, et toi, grillon, continuer ton chemin, droit devant toi. Tu comprends que ça ne se fait pas d'enlever ainsi les demoiselles ! »

Et il poussa un large éclat de rire tellement retentissant qu'Aveline se mit à rire aussi avec des couacs affreux.

Revenir au village pour se quitter ! Quelle désolation dans le cœur de Nicolette ! Le Grelet comprit qu'en ce monde le bonheur ne dure qu'un temps, et trop court. Le garde-champêtre pirouetta sur les talons et marcha en vedette. Les enfants, s'entre-regardant



douloureusement en dessous, le suivirent, tête basse, comme deux criminels.

Ils commençaient à trouver qu'ils étaient horriblement coupables et que de terribles châtiments allaient fondre sur leur tête avec des calottes et des gifles en veux-tu en voilà? N'en veux-tu pas? En voilà tout de même.

L'oie marchait, la dernière, en se dandinant d'assez bonne humeur. L'affamée pensait aux flaques d'eau peuplées de bêtelettes et aux menues graines égarées.

A mesure qu'ils avançaient, les fugitifs avec effroi voyaient grandir, là-bas, le village, grossir la maisonnette, s'accentuer la menaçante Mergoil sur sa porte, béquillon levé.

Ils ralentissaient le pas instinctivement. Leur crime prenait, en ce moment, des proportions énormes: le Grelet se voyait déjà en prison ou coupé en morceaux par le sabre du garde-champêtre; Nicolette se sentait, à l'avance, toute bleue de coups.

Les deux enfants en étaient là des angoisses quand, d'une rue du village, comme un de ces bonshommes qu'une manivelle fait avancer d'un bout à l'autre d'un jouet, déboucha droit et raide M. le curé. Béni soit Dieu! à force de vivre avec la nature et avec la charité, les curés sont des gens tranquilles et indulgents. Toujours sa tabatière et son foulard à la main et le bréviaire sous son bras, il faisait du matin au soir ses tournées de misérables, ses tournées de malades, ses tournées d'écoliers. Comme la lune, il tournait invariablement, serein et sans repos, autour de sa paroisse.

« Eh, maître Peyrolier, quelle capture est-ce donc là? Comment, c'est toi, Nicolette? Tiens! C'est Aveline aussi? »

Le garde-champêtre, de fil en aiguille, conta à M. le curé l'histoire de la chose, comme il disait. Son récit n'en finissait plus. Voilà que Nicolette commença à se répandre en larmes et à torchonner ses joues d'un coin de son tablier. Quand le garde en arriva au Grelet:

« Celui-ci, monsieur le curé, continua-t-il, est un petit vagabond qui montre, là, dans cette boîte, une femme en cire très-peu vêtue avec un marmot en nourrice chez une chèvre. Il ne me semble pas mauvais néanmoins, mais malheureux tout de bon, que le cœur en crève. »

Le curé voulut voir à son tour, la chèvre, le marmot et la maman. Il reconnut Geneviève de Brabant et sourit.

« D'où es-tu?

— De la Savoie.

— Et tes parents?

— Ils m'ont loué à un maître qui me fait montrer Mme Geneviève...

— Et qui te bat?

— Oh! pour cela, oui.

— Et tu te nommes?

— Le Grelet.

— Le Grelet, ânonna lentement le garde-champêtre en épanouissant sa vaste bouche comme une ratière qui s'ouvre pour attraper une souris.

— Oui, François dit le Grelet. Ah! monsieur le curé, si vous vouliez me prendre chez vous! Je puis bien garder les oies, moi aussi. Vous m'enseigneriez mes lettres; je ne les connais pas et désirerais tant savoir lire!

— Oui; monsieur le curé, si vous le preniez avec vous, » appuya instamment et gentiment Nicolette?

Le curé réfléchit un moment. « Au fait, dit-il, j'ai besoin d'un enfant de chœur à l'église, d'un bon à tout au presbytère. Il sera toujours temps de te rendre à ton maître s'il lui prend jamais fantaisie de venir te réclamer. D'ailleurs, j'aviserai. Alors, tu veux rester avec moi, à la cure?

— Là, à côté du clocher, ce n'est pas loin, ajouta Nicolette.

— Serait-il possible, monsieur le curé? balbutia l'enfant; et des pleurs s'en allaient à la débandade sur la caisse de Geneviève de Brabant.

— Oui, mon enfant, à la condition que tu seras obéissant, sage, pieux...

— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur le curé, et, quand j'irai au ciel, je prierai le bon Dieu qu'il vous nomme évêque en son saint Paradis. »

L'excellent prêtre rit à pleine soutane de cette explosion de naïveté reconnaissante.

« Monsieur le curé, risqua soudain Nicolette embarrassée...

— Eh bien! que demandes-tu à ton tour?

— Je vais être certainement battue par la Mergoil. Si vous daigniez m'accompagner, peut-être ne me tuerait-elle pas tout à fait...

— Soit! Mais tu dois comprendre comme c'est mal de s'enfuir. La vieille Mergoil est un peu dure... Cependant elle t'a nourrie et soignée. Il faut l'affectionner quand même et lui pardonner du fond du cœur; n'est-il pas vrai?

— Oui, monsieur le curé. »

Et voilà le bon curé, le garde-champêtre, les enfants en route et l'oie toujours à l'arrière-garde.

« Le Grelet, chuchota Nicolette au petit savoyard, alors tu ne t'en iras plus?

— Non, Nicolette. Quel bonheur de ne jamais te quitter! »

On avait atteint la masure de la vieille Mergoil, qui n'avait pas bougé du seuil de sa porte. Elle regardait impatiemment venir les fuyards. Heureusement pour eux, ils étaient défendus par M. le curé et le ventre de maître Peyrolier, sans quoi, béquillon mon ami eût fait consciencieusement son devoir. Elle se rattrapa alors sur les cris; elle tempêtait. Il fallait l'entendre malgré les Chut! et les Silence! de M. le curé. Maître Peyrolier se mit alors de la partie et s'emporta tant qu'il put contre la Mergoil. Ce qu'entendant, Aveline, agacée ou encouragée, commença à crier aussi plus fort que tout le monde. Elle était en colère, plumes hérissées, cou ployé, tête basse, bec démesurément ouvert comme une paire de



ciseaux. Ah! c'est qu'il ne fallait pas qu'on touchât à sa petite Nicolette au moins!

Ce devint un concert tel que les chiens au loin, dans les fermes, répondirent par des aboiements et des hurlements. Le village fut en complète révolution.

Le curé s'interposa. Il apaisait, il calmait, il raisonnait. Il vint à bout des emportements de la vieille dont l'exaspération baissa, baissa comme un pot de lait en ébullition à mesure qu'on l'asperge de gouttes d'eau froide. On finit par s'entendre. Nicolette en fut quitte pour une poussée terrible lorsqu'elle entra dans la maisonnette. Quant au Grelet, le curé le prit par la main et l'emmena. L'enfant se retournait sans cesse du côté de la chaumière où il avait vu disparaître Nicolette.

Le garde-champêtre, maître Peyrolier, satisfait de son flair, de sa fermeté et de l'heureuse issue de l'aventure, s'en alla boire, pour célébrer le tout ensemble, une chopine de taille. Il fréquentait, depuis 40 ans, l'auberge du *Hussard* dont le bouchon, pendu au toit, rayonnait, superbe et sacré, à son regard et à ses soifs comme l'étoile des Rois Mages.

*A suivre.* AIMÉ GIRON.

# JEAN DE BOURBON

En 1867, durant mon voyage à travers l'Inde centrale, j'arrivais à Bhopal, capitale d'un royaume musulman que gouvernait à ce moment la Bégaum Secander, rendue célèbre par l'assistance qu'elle prêta aux Anglais durant la terrible révolte des Cipayes en 1857. Je fus accueilli par cette souveraine de la façon la plus gracieuse, et, sur son aimable invitation, je me décidai à passer à sa cour la saison d'été, durant laquelle les pluies torrentielles, aussi bien que la chaleur rendent tout voyage impossible en ces régions tropicales.

La reine m'avait donné comme lieu de séjour le palais des Perles, charmante habitation située près de la ville, et dès que j'y fus installé, les principaux seigneurs de la cour s'empressèrent, selon l'usage, de venir me présenter les hommages dus à l'hôte de leur souveraine.

Un jour que j'étais ainsi entouré d'une nombreuse société, fumant le houkah et dégustant des sorbets, quel ne fut pas mon étonnement en entendant l'un des officiers de ma maison annoncer d'une voix retentissante : « *Padri Sahib*[1]! » En même temps, je voyais entrer dans la salle un jeune homme portant le costume des prêtres catholiques. Toute l'assistance se leva, car les musulmans manifestent toujours le plus grand respect pour le costume de nos ecclésiastiques, et je m'avançai vers le prêtre, qui, à ma grande surprise, m'adressa immédiatement la parole en français.

1. Le seigneur prêtre.

Quelle bonne aubaine! un Français à Bhopal!

Quand tout le monde se fut assis, le missionnaire me dit :

« En apprenant votre arrivée, je me serais empressé de venir vous voir, car il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de me trouver avec des compatriotes; mais j'ai dû retarder ma visite pour une cause que vous comprendrez facilement. Je réside ici en qualité de chapelain de Mme Élisabeth de Bourbon, princesse chrétienne qui occupe dans le royaume la première place après la Bégaum. Cette dame espérait beaucoup que vous viendriez la voir dès votre arrivée; elle vous a attendu impatiemment. N'étant que son serviteur, j'ai dû moi-même différer ma visite jusqu'au jour où elle m'autoriserait à venir vous trouver. J'arrive aujourd'hui, envoyé par elle, pour vous prévenir qu'elle vous attend dans son palais, demain, à l'heure qu'il vous plaira de fixer. »

J'écoutais le prêtre parler, et je ne pouvais en croire mes oreilles. Certes, mon voyage m'avait déjà offert bien des surprises inattendues; mais arriver à Bhopal pour trouver un prêtre français chapelain d'une princesse chrétienne, apprendre que cette princesse est le personnage le plus important du pays et qu'elle porte le nom de Bourbon, cela me paraissait toucher au fantastique, et je regardais l'excellent ecclésiastique en me demandant s'il n'y avait pas là-dessous quelque mystification.

Enfin je lui promis de me rendre à l'invitation de la mystérieuse princesse, et il nous quitta pour aller lui porter la nouvelle.

Quand il fut parti, je questionnai les nobles bhopalais présents, et ils me confirmèrent les paroles du prêtre. La princesse s'appelait communément la Doulân Sircar, c'est-à-dire la Reine des Fiancées, surnom qu'elle avait pu mériter quelque cinquante ans auparavant, car elle comptait maintenant soixante-dix printemps; mais son vrai nom était Bourboun Sirdar, c'est-à-dire Princesse de Bourbon. Il était vrai aussi qu'elle était très riche, possédait des fiefs importants, et occupait le premier rang parmi les grands vassaux du royaume.

Ma curiosité était vivement surexcitée; aussi, le lendemain matin, je montai à éléphant, et je me dirigeai vers le palais de la princesse.

Nous nous arrêtons devant un palais de modeste apparence, mais de vastes dimensions, et nous sommes reçus par de nombreux serviteurs armés, qui, après nous avoir aidés à descendre de notre éléphant, nous conduisent dans une grande salle située au premier étage, où nous attend la Doulân Sircar.

La princesse vient au-devant de nous et nous serre la main chaleureusement. Je suis frappé tout d'abord par son visage, dont le caractère tout européen est encore accru par la blancheur de son teint. Ai-je donc vraiment devant moi une compatriote, et par quelle bizarre enchaînement de circonstances se trouve-t-elle ici à Bhopal dans une si haute position? Après avoir subi l'interrogatoire habituel que la prin-

cesse ne m'épargne pas, je l'interroge à mon tour, et j'obtiens d'elle les renseignements les plus curieux sur l'origine de sa famille.

Pendant le règne de l'empereur Akber, vers 1555, arriva à la cour de Delhi un Européen du nom de Jean de Bourbon, se disant Français, et prétendant appartenir à une des plus nobles familles de France.

L'empereur, frappé des bonnes manières du jeune Européen et de son air intelligent, lui offrit du service dans son armée. Peu après, il le nommait grand-maître de l'artillerie et lui conférait le titre de *mansoubdar*. Comblé d'honneurs et de richesses, le prince Jean de Bourbon mourut à Agra, laissant deux fils.

L'aîné de ses deux fils, Alexandre de Bourbon, devint le favori de l'empereur Jehanghir, qui lui accorda la charge héréditaire de gouverneur du palais des Bégaums, ainsi que le fief important de Sirgarh.

Les Bourbons conservèrent leur position à la cour de Delhi jusqu'en 1739, époque de l'invasion de l'Inde par le Persan Tamas Couli Khan, connu sous le nom de Nadir Chah.

Le dernier gouverneur du palais fut Faradi Bourbon. Son fils Salvador abandonna le service des padichahs et se retira dans son fief de Sirgarh, en Malva, où il prit le titre de nabab ou prince souverain. En 1794, son successeur, Bhoba Bourbon, connu sous le nom de Nabab Messiah Ragou Khan, était détrôné par un aventurier français au service de Scindia. Ce Français, qui, par une bizarre coïncidence du hasard, faisait tomber le trône des Bourbons indiens, presque au moment de la chute de leurs homonymes de France, était ce capitaine Jean-Baptiste Fantôme, dont j'avais rencontré les descendants, l'année précédente, à la cour de Bhartpore.

Peu après la perte de sa principauté, Bhoba Bourbon était assassiné à la cour du Rajah de Narwar, et son fils Enayet Messiah ou Chohar Bourbon se réfugiait avec son clan à la cour du prince régnant de Bhopal. Vizir Mahomed lui donna le commandement de la citadelle, et lui concéda en récompense de ses services un fief héréditaire considérable.



Madame Élisabeth de Bourbon, princesse de Bhopal.

En 1816, Balthazar de Bourbon, surnommé Chahzahad Messiah ou le Prince Chrétien, devenait le premier ministre des États de Bhopal ; deux ans plus tard, la mort accidentelle du souverain lui livrait la régence du royaume. C'est à lui que ce petit pays doit l'impulsion qui l'a fait arriver en quelques années à un si remarquable état de prospérité. Se voyant menacé de toute part par les Maharates, Balthazar fut un des premiers à offrir son alliance aux Anglais. Le général Malcolm guerroyait alors dans la Malva, et ne fut pas peu étonné de recevoir des propositions d'alliance d'un prince indien, se disant issu de la famille des Bourbons de France. Dans son ouvrage célèbre sur l'Inde centrale, Malcolm s'étend longuement sur cette curieuse rencontre, et nous dépeint sous les couleurs les plus flatteuses la haute intelligence et la superbe figure du prince chrétien.

Balthazar mourait en 1830, laissant tous ses droits et ses titres à sa veuve, Élisabeth de Bourbon, surnommée la Doulân Sircar, et à son neveu Bonaventure Bourbon ou Merban Messiah.

Les descendants de Jean de Bourbon forment aujourd'hui un clan d'environ quatre cents familles, dont trois cents sont établies dans le royaume de Bhopal, et reconnaissent comme leur suzeraine Mme Élisabeth. Ils portent le nom de Frantcis, corruption du mot Français, et ont conservé fidèlement leur foi chrétienne. La communauté a une église desservie par un missionnaire catholique qu'elle entretient à demeure.

Les Bourbons de Bhopal ont soigneusement conservé la tradition des hauts faits de leur ancêtre Jean, et c'est en nous servant des récits de la princesse Élisabeth que nous allons essayer de retracer à nos lecteurs les aventures du *Fils du Connétable*.

LOUIS ROUSSELET





Le chef s'arrêta devant notre maison. (P. 258, col. 1.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE

En l'an de grâce 1605, moi, Jean de Bourbon, chrétien, prince de France, duc de Mercœur, raz de Débra-Tabor, nabab-souverain de Sirgarh, Patiala et Bhopal, mansoubdar, grand-maître de l'artillerie, gouverneur des palais impériaux de Delhi, de Lahore et d'Allahabad, j'ai dressé le présent mémoire, relatant les faits de ma longue et aventureuse existence, pour être déposé aux pieds de mon suzerain et maître, l'illustre Padichah Jehanghir, fils d'Akber, petit-fils de Timour, Grand-Mogol, empereur de toutes les Indes, roi de Tartarie et de Mongolie, duc des Balouches, des Afghans et des Tourks, Souverain du Monde.

Je prie mon noble maître, en souvenir des services que j'ai rendus à son père et que j'ai relatés ici, d'étendre sa main protectrice sur mes fils Alexandre et Charles de Bourbon, sur mes petits-fils, sur tous les chrétiens dont je suis le chef, et sur tous ceux qui portent le nom de la douce France, ma chère et regrettée patrie.

Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux ait pitié de moi, qui vais paraître devant lui. Amen.

## I

### La prise de Rome.

J'avais dix ans lorsque je vis mon père pour la première fois. Je n'ai jamais connu ma mère qui mourut peu après ma naissance.

Mes premières années, du moins celles dont j'ai pu conserver le souvenir, se passèrent dans un petit village du nord de l'Italie, à quelques lieues de Milan. Je vivais là, en compagnie de mon précepteur, messire de Cissac, et d'un vieux domestique, du nom de Régnier, qui m'avait vu naître.

On m'appelait moi-même Jean de Mercœur. D'après ce que m'avait dit mon précepteur, j'étais né en France, dans la ville de Moulins. Mon père, obligé de fuir devant de cruels ennemis, m'avait emmené avec lui en Italie et, depuis, les hasards de la guerre l'avait tenu éloigné de moi. Je savais que c'était un noble gentilhomme, d'une des plus grandes familles de France; mais c'était là tout ce que j'avais appris.

Malgré ma solitude et le mystère qui m'entourait, ma vie s'écoulait paisible et heureuse. M. de Cissac et le bon Régnier m'aimaient tendrement et l'affection de ces deux serviteurs remplaçait pour moi toutes les joies de la famille.

J'avais en outre pour ami un garçon de mon âge, simple paysan des Alpes, mais possédant le cœur le plus dévoué qu'il y ait eu au monde, et avec cela d'un courage

à toute épreuve et d'une irrésistible gaieté malgré son nom d'Ercole Sombre.

M. de Cissac m'enseignait l'écriture, le français et l'italien et tout ce que comportait l'éducation d'un gentilhomme de mon rang. Régnier, qui avait une longue expérience de la guerre, me dressait au maniement des armes et me donnait quelques éléments de stratégie en me racontant les batailles gagnées par mon père. En entendant ces récits, mon sang bouillonnait, et, avec l'aide d'Ercole et des enfants du village, j'organisais des sièges, des combats en règle, dont plus d'un des acteurs revenait avec quelque bon horion.

Un jour, ce devait être dans les premiers mois de l'an du Christ 1527, alors que je bataillais avec mes camarades sur une hauteur voisine de la route de Milan, nous vîmes s'avancer un gros de troupe vers le village. Le soleil, frappant sur les armures des chevaliers et sur les facettes des lances, envoyait jusqu'à nous l'éclat de ces gens d'armes, et, semblables aux curieuses alouettes, nous courûmes tous pour contempler ce spectacle.

En quelques bonds nous fûmes près de la troupe. Les arquebusiers et les hallebardiers marchaient en causant bruyamment et gaiement, à demi enveloppés dans la poussière que soulevaient les pieds des coursiers de quelques chevaliers chevauchant en avant.

Tout en tête de la troupe s'avançait celui que je pris pour le capitaine. Monté sur un palefroi au harnois doré, il était vêtu de fer, mais sa tête n'avait d'autre armure qu'une toque de velours à long panache. Tandis que tous riaient et chantaient derrière lui, le chef restait froid et silencieux; je pouvais voir ses yeux fixés dans l'espace comme un homme qui regarde sans voir, plongé dans de profondes réflexions. Cette figure taciturne m'effrayait, je ne savais pourquoi; aussi, après m'être tenu quelque temps près de son cheval, je ralentis le pas de façon à me trouver en arrière de la troupe, qui en ce moment s'engageait dans le village.

Tout à coup je vis de loin le chef s'arrêter devant notre maison. M. de Cissac et Régnier en sortirent précipitamment, et je les aperçus aidant le capitaine à descendre de son cheval. Poussé par la curiosité, je courus pour assister à la scène, et j'arrivai au moment même où mon vieux domestique s'époumonnait à crier : « Messire Jean! Messire Jean! »

J'étais en fort piteux état à la suite du combat de la journée; ma veste était déchirée en plusieurs endroits et mon front portait une bosse de la grosseur d'une noix. Aussi je m'avançais lentement, confus, quand M. de Cissac, m'apercevant, me prit par la main et me plaça devant le capitaine, dont je sentis les yeux fixés sur moi.

« Monseigneur, dit mon précepteur, voici votre fils. »

Avant que je pusse revenir de ma surprise, l'homme sombre m'enleva comme une plume dans ses bras et m'emporta dans l'intérieur de la maison, laissant toute l'assistance étonnée de cette conduite insolite.

Mon père ne s'arrêta que dans la grande salle et, m'ayant déposé sur un fauteuil, il s'assit près de moi. Je vis alors que ses yeux étaient pleins de larmes et je compris pourquoi il avait fui avec moi loin des regards indiscrets. Sa figure était changée; ce n'était plus le fier guerrier que j'avais aperçu quelques instants avant; il me contemplait maintenant si tendrement et avec tant de tristesse que je compris que c'était bien mon père et que je l'aimais.

Enfin rompant le silence, il me dit : « Mon pauvre Jean, » et il me serra derechef dans ses bras.

« Mon cher fils, continua-t-il, je suis venu pour vous chercher; désormais vous ne me quitterez plus. Je vous avais tenu éloigné de moi, pour vous mettre à l'abri de ceux qui eussent été trop heureux de faire retomber sur vous leur haine impuissante contre moi. Mais il est temps que vous sachiez qui vous êtes et qui je suis. Je suis Charles de Bourbon

— Le connétable de France! m'écriai-je malgré moi.

— Oui, le connétable, reprit-il avec un sourire amer, celui dont le nom a peut-être déjà retenti à vos oreilles accompagné de l'épithète de traître à son roi et à sa patrie.

— Monseigneur! répondis-je, vous êtes mon père. »

Et sautant à son cou, je l'embrassai encore. Mais il continua sur le même ton :

« Après avoir versé cent fois mon sang pour mon frère François de Valois, je me suis vu poursuivi, outragé, dépouillé par lui, pour satisfaire les basses intrigues d'une femme vile, Louise de Savoie. J'ai fui, n'emportant de mon pays que vous, mon fils, mon seul trésor, que l'insatiable haine de Louise poursuivait. J'ai dû vous faire passer pour mort. Mais le moment est venu de vous rendre votre nom et votre place. L'empereur Charles me livre l'Italie; demain elle sera à moi, et celui que j'ai su briser à Pavie tremblera de nouveau. Préparez-vous donc à me suivre. Dès ce soir nous serons à Milan.

— Me permettrez-vous de conserver mes fidèles compagnons? demandai-je un peu tremblant.

— Certes, mon enfant, M. de Cissac et Régnier vous accompagneront. Je vous parle un peu comme à un homme, tant j'aurais désir de vous voir arrivé à l'âge de me seconder, et j'oubliais vos tuteurs.

— Et Ercole? dis-je timidement.

— Qu'est-ce qu'Ercole? demanda mon père en souriant. Sans doute quelque beau lévrier que vous chérissez fort.

— Non, monseigneur, c'est un ami, un camarade de jeu que j'aime bien.

— Eh bien, Ercole sera votre page et viendra avec nous, puisque cela vous plait. Venez, ajouta-t-il, que je vous présente à mes gens. »

Nous sortîmes de la maison devant laquelle se tenaient groupés les chevaliers et reîtres de l'escorte du connétable.



Mon père, s'étant avancé sur le perron, me présenta à ses gens en ces termes :

« Messires chevaliers, et vous féaux gens d'armes, voici mon fils, le prince Jean de Bourbon, qui malgré son jeune âge se déclare tout prêt à nous suivre dans nos périls et combats.

— Vive le prince Jean! s'écrièrent à la fois reitres et chevaliers.

— Messires, reprit mon père, vous savez qu'en ces temps, par dure trahison de ceux qui nous ont servis, la fortune nous a été adverse. Je ne suis plus moi-même qu'un pauvre cavalier qui n'ai pas un denier de plus que vous; mais si vous voulez avoir un peu de patience, je vous ferai tous riches ou je mourrai à la peine. Mon fils qui est là, ce que j'ai de plus précieux au monde, est gage de ce que je vous dis.

— Nous vous suivrons partout, fût-ce à tous les diables, exclamèrent les soldats; laissons-là maintenant Jules César, Annibal et Scipion! Vive la renommée de Bourbon! »



L'armée se mit en marche. (P. 259, col. 2.)

Le soir même, nous partîmes pour rejoindre le gros de l'armée qui était campé aux portes de Milan. Mon père m'avait fait donner un cheval et je chevauchais à ses côtés, tout fier des riches atours que je revêtais pour la première fois et de tout l'attirail militaire qui m'entourait.

J'étais alors un garçon blond, de bonne figure et tellement plus grand que les enfants de mon âge (en quoi je tenais de mon père), que l'on me donnait aisément quatorze ou quinze ans. Aussi le bruit que le connétable ramenait avec lui son fils s'étant répandu dans le camp, je fus salué à mon arrivée par des vivats enthousiastes qui me transportèrent de joie et me donnèrent quelque fierté.

Mon père paraissait aussi satisfait que moi et répondait à ces cris :

« Très bien, mes amis, nous ferons de cet enfant un roi de Naples, et François en crèvera de dépit. »

Nous nous arrêtâmes devant une tente placée au centre même du camp et tellement vaste et somptueuse que je n'eusse jamais cru qu'on en pût faire de semblable. Les murailles étaient d'une toile rouge brodée de grands ornements d'or et d'argent, et l'intérieur offrait une suite d'appartements comme peu de palais en ont de pareils. Je fus ébloui dès que j'y entrai, et n'eût été le respect que je devais à mon rang et à ma haute position, j'eusse poussé des cris d'admiration tout comme mon page Ercole qui, peu habitué à tant de merveilles, s'exclamait hautement et sans pudeur.

Je fus logé dans une chambre, proche de celle de mon père, au milieu de laquelle se dressait un lit tout tendu d'étoffes précieuses et semblable à un trône. M. de Cissac, Régnier et Ercole avaient de petits lits dans les angles de la pièce. De plus, de nombreux domestiques attachés à ma personne se tenaient dans un compartiment voisin. Je compris alors vraiment que j'étais un prince et un Bourbon.

Notre armée se composait de vingt mille Espagnols, auxquels mon père avait joint quinze mille lansquenets protestants qu'il avait recrutés en Allemagne. Avec les suivants, les serviteurs et les femmes, qui étaient nombreuses, notre camp renfermait plus de cinquante mille personnes; ce qui lui donnait l'apparence d'une ville bruyante et animée.

Ce fut un curieux spectacle lorsque, quelques jours après, mon père donna l'ordre de se mettre en marche. Les compagnies se formèrent en ordre, et c'était merveille de voir se mouvoir tous ces gens marchant comme à un carrousel. Les chevaliers avec leurs lourdes armures de fer resplendissaient au soleil; les lansquenets portaient leurs lances si haut et si droit qu'on eût dit une forêt mouvante; puis venaient les arquebusiers et les canonniers avec leurs pièces montées sur de petits chariots traînés par plusieurs chevaux. Derrière enfin s'avançaient avec moins d'ordre de longues traînées de charrettes portant les tentes, les bagages, les femmes et les enfants.

Mon père à cheval, entouré de ses capitaines, assistait au défilé de l'armée, et moi, me tenant près de lui, je pensais avec orgueil qu'avec une telle multitude il était aisé de conquérir l'Italie et le monde.

On m'avait fabriqué un casque et une armure complète qui m'allaient à ravir; excité par tous ces beaux spectacles, je me croyais déjà un guerrier accompli.

L'ordre que j'avais tant admiré lors de notre départ ne dura que quelques heures; bientôt je vis nos hommes, cheminant chacun à leur guise, et j'entendis de toute part résonner des chants joyeux. Mais je me



disais que cela devait être bien, puisque mon père n'y trouvait à redire, et que la guerre eût été un trop dur service s'il eût fallu la faire en si belle ordonnance.

De Plaisance, où l'armée s'arrêta quelques jours, nous nous dirigeâmes sur Bologne, mais la ville se refusa à nous recevoir et mon père ne voulut point s'arrêter pour la prendre. Il en fut de même de Florence, que nous gagnâmes par de durs chemins de montagnes et où les citoyens fermèrent leurs portes, nous faisant avertir qu'ils étaient prêts à se défendre. Mon père, qui avait en vue une plus grosse proie, dédaigna de les châtier et nous continuâmes notre marche.

Nos gens se rattrapèrent sur les paysans du voisinage, dont ils pendirent quelques-uns aux arbres pour les guérir de leur rébellion. Plusieurs villages furent aussi mis à feu et à sac.

Comme c'était la première fois que je voyais la guerre, ces choses me firent grand'peine et je plaignais sincèrement ces pauvres villageois, mais sans oser exprimer tout haut mes sentiments.

Depuis que j'étais avec mon père, je me sentais pris d'une bien grande affection pour lui, cependant j'étais toujours un peu effrayé de sa mine taciturne. Quoique tout enfant, je sentais combien étaient grands les torts que lui avaient faits le roi François et la reine Louise et combien il avait dû en souffrir, lui si fier et si plein de cœur. Aussi un seul tort trouvai-je à mon père, encore qu'il ne me fût permis de lui en trouver aucun, c'était d'avoir combattu et tué des Français, des gens de son pays. Je pensais qu'il eût bien mieux fait de défier François de Valois en champ clos, et là de vider ensemble leur querelle, comme j'avais fait un jour avec un jeune noble de Milan qui m'avait fait tomber ma toque et auquel je fis un œil bleu. Mais sans doute cela n'était pas possible, car j'appris que l'empereur Charles avait ainsi défié François et que ce dernier s'était refusé à accepter le cartel.

Mon père était toujours triste, ou du moins je devinais ses inquiétudes aux doux regards qu'il me portait, car en face de ses capitaines il se faisait gai et plein de jactance, afin de leur donner bon courage et confiance en sa cause.

Comme nous chevauchions, un jour, du côté de Viterbe, en compagnie de mes domestiques, mon père dit à mon précepteur :

« Cissac, je vous prie d'avoir toujours bien soin de mon Jean. Ne l'abandonnez jamais si je venais à lui manquer, et surtout enseignez-lui à porter haut l'honneur de Bourbon. Et vous, Régnier, en faites un brave et vigoureux chevalier.

— Mais, monseigneur, répondit Cissac, il ne sera besoin pour cela ni de moi, ni de Régnier; vous êtes là plein de force, dans la jeunesse de l'âge et avec toute votre gloire que vos ennemis ne peuvent obscurcir. »

Moi, en écoutant ces discours, je m'étais mis à pleurer et je dis soudain :

« Je vois bien, monseigneur, ce que vous voulez dire; vous allez de nouveau m'enfermer en quelque ville, car vous ne me trouvez ni assez fort ni assez instruit pour vous suivre.

— Non, ce n'est point ça, reprit vivement mon père; vous resterez avec moi aussi longtemps que je vivrai. J'ai eu grande faiblesse de parler ainsi devant vous, qui ne pouvez comprendre le sens de mes paroles. Nous marchons vers une ville illustre et célèbre, autrefois la capitale de Jules César, Rome, dans laquelle il m'a été prédit un jour que je mourrai.

— Et la prédiction s'accomplira, dit Régnier subitement, car vous mourrez à Rome, monseigneur, mais chargé d'honneur et d'années, et après que vous aurez longuement gouverné cette ville que vous allez conquérir.

— Puisse ce que tu dis, Régnier, être la volonté de Dieu, conclut mon père, car j'ai grand besoin qu'il me laisse quelques années pour préparer le sort de cet enfant et relever le nom de ma maison. »

Nos entretiens n'étaient pas toujours aussi tristes. J'écoutais souvent mon père expliquer ses plans de campagne à ses plus fidèles amis, le capitaine Jonas, de Gascogne, et Freundsberg, le commandant des lansquenets,; comme quoi il voulait, après avoir dominé le pape, s'établir en Naples et Sicile avec ou sans l'appui de Charles; et beaucoup d'autres desseins que je ne pouvais comprendre.

Une chose me transportait de joie, c'est que nous allions prendre Rome. M. de Cissac m'avait appris l'histoire de cette ville magnifique et je savais qu'elle était la reine du monde. Il devait être glorieux, pensai-je, de monter sur un trône qu'avaient occupé des ducs comme Romulus et Scipion, et des empereurs comme Auguste et Tite, et d'être de plus le premier sujet de notre Saint-Père, car il était hors de doute que mon père ne voulait nul tort à ce dernier.

La saison était très mauvaise, et nous avions éprouvé de grandes fatigues durant notre marche à travers des pays que la pluie avait transformés en marais. Aussi toute l'armée soupirait après Rome et tous poussèrent de grands cris quand, vers le 5 de mars, nous arrivâmes au haut d'une colline d'où l'on voyait la sainte cité avec toutes ses coupoles et ses basiliques, et la rivière Tibre qui la traverse.

Comme l'ennemi nous attendait, mon père fit planter le camp à distance de la ville afin de rallier l'armée, dont le désordre s'était accru, et de prendre ses dispositions. Au soir du lendemain, toute l'armée étant réunie, il visita lui-même les postes, puis, ayant assemblé ses capitaines ainsi que les chefs des lansquenets, il leur dit :

« La grande aventure de notre sort nous a conduits ici, au lieu que nous avons désiré, après avoir passé tant de mauvais chemins, au beau milieu de l'hiver, avec neiges et froids si grands, pluies et boues, et rencontres d'ennemis, avec faim et soif, sans aucun sou. A cette heure, il est temps de montrer le courage, la vertu et la force de vos corps. Si cette fois vous êtes vainqueurs, vous demeurerez riches sei-



gneurs et très heureux; sinon, vous serez tout le contraire. Là est cette ville, dont au temps passé me pronostiqua un sage astrologue que j'y devais mourir; je vous jure que je me soucie peu d'y mourir si, en mourant, mon corps demeure avec une perpétuelle gloire et renommée par tout le monde. »

A quoi tous répondirent :

« Vive le nom de Bourbon! Que Dieu nous conserve un si bon capitaine et lui donne aussi longue vie que grande renommée. »

Sur ces mots, mon père commanda qu'on se retirât, qui au repos, qui à la garde, et que chacun fût prêt à l'assaut de bon matin.

Au lever du soleil, les clairons résonnèrent et bientôt tous nos hommes furent sur pied. Les compagnies se formèrent en ordre admirable et furent prendre leurs positions de combat.

Mon père me fit appeler et je vins à lui avec M. de Cissac. Je le trouvai tout de blanc vêtu par dessus son armure, aussi, me montrant sa tunique, il me dit :

« Ainsi mes ennemis me reconnaîtront mieux, et s'ils me tiennent pour traître ne pourront me traiter de couard. Venez, mon fils, que je vous embrasse et vous fasse mes adieux, ajouta-t-il. Non que je n'espère vous revoir, mais pour donner, quoi qu'il advienne, repos à mon esprit. »

Alors je lui demandai :



Il m'embrassa encore une fois. (P. 261, col. 2.)

« Ne vais-je donc point vous accompagner, monseigneur?

— Non, me dit-il, ce ne sont pas là jeux d'enfants. Cissac vous mènera derrière les compagnies de façon à ce que vous puissiez tout voir sans qu'il vous soit fait de mal. »

Sur ce il m'embrassa tendrement, et comme le capitaine Jonas entrait, il se leva en disant : « Allons, le moment est venu. »

Nous sortîmes de la tente. Mon père fut salué à grands cris par ses soldats et, ayant revêtu son casque au cimier blanc, il m'embrassa encore une fois, puis se mit au premier rang et marcha vers les murs.

Je courus, suivi de M. de Cissac, me poster sur un tertre d'où je voyais la muraille de la ville toute garnie de soldats. Les nôtres s'avançaient en bon ordre, tenant haut leurs échelles, tandis que notre artillerie envoyait des boulets sur les murs avec tel vacarme qu'on n'eût pas entendu le tonnerre. Enfin ils atteignirent le pied du rempart, les échelles furent appuyées et à travers la fumée je reconnus à son vêtement blanc mon père qui montait à l'assaut. Je le distinguais fort bien, et mon cœur tressautait; quand tout à coup, au moment où il atteignait le parapet, je le vis tournoyer sur lui-même et retomber lourdement en arrière.

Au cri qui s'échappa de mes lèvres répondit une

clameur terrible poussée par toute l'armée. Moi, ne voyant plus rien, sourd aux instances de M. de Cissac, je courais déjà vers la bataille.

Hélas ! je n'eus point à chercher longtemps. J'aperçus bientôt le capitaine Jonas qui, m'ayant pris par la main, me conduisit vers mon père qui gisait au pied d'un arbre. Je crus m'évanouir en le trouvant ainsi, lui si plein de force quelques instants plus tôt. Sa tunique blanche était teinte du sang qui s'échappait à flot d'un trou béant au milieu de la poitrine. Ses yeux étaient fermés et je crus qu'il était mort; je me précipitai sur lui pour l'embrasser quand il sembla revenir à ses sens.

« Ah! c'est vous, mon pauvre Jean! » murmura-t-il. Puis se relevant péniblement sur le coude : « Jonas, dit-il au capitaine gascon qui était là pleurant, je n'ai que le sort qui m'a été prédit. Je sens que je me meurs, mais je ne veux point que ma mort soit connue de tous et vous arrête ainsi dans une entreprise si bien commencée. Recouvrez mon corps et enlevez-le de là. Allez me venger, en punissant les Romains de m'avoir ainsi malmené. »

Se tournant ensuite vers moi : « Jean, me dit-il, quoi qu'il advienne, restez toujours un Bourbon, et pardonnez à votre père ce que vous allez souffrir pour lui. »

Ses yeux se fermèrent et il retomba lourdement : je n'avais plus de père.

M. de Cissac m'emporta pendant que nos gens recouvraient le corps du connétable ainsi qu'il l'avait ordonné. Ils ne firent tant de diligence que les soldats n'apprirent la mort du général; mais cette nouvelle, loin de les décourager, les mit en telle fureur que les murailles ayant été forcées, ils se ruèrent dans la cité sainte aux cris de : « Tue, tue ! du sang, du sang! Bourbon, Bourbon! »

Que me faisait à moi cette victoire maintenant? Je venais de perdre d'un seul coup tout ce que j'avais de cher au monde.

Depuis que j'avais mon entendement, j'avais toujours soupiré du désir de posséder mon père. Dieu me l'avait rendu pour me le reprendre presque aussitôt sans espoir de retour.

Je passais la journée dans notre tente à pleurer près du corps de mon père, et c'est à peine si je m'interrompais lorsque quelque courrier venait m'annoncer avec déférence les progrès de nos armes

A la nuit, le général des lansquenets, Freundsberg, entra brusquement dans la tente en criant :

« Monseigneur, la ville est à nous et votre père bien vengé. Le pape s'est enfermé dans le château Saint-Ange; sans les damnés Espagnols de Monsieur Jonas, j'aurais bientôt fait de le tirer de sa cachette et de le pendre de mes propres mains avec cette chaîne d'or que j'ai apportée tout exprès; car ainsi que dit le proverbe : « A tout seigneur, tout honneur. »

Et tout en parlant, il faisait tournoyer brutalement une assez lourde chaîne d'or qu'il avait attachée à sa ceinture.

« Il n'en sera rien, Meinherr Freundsberg, dit le capitaine Jonas survenant à cet instant. Nous devons agir comme si notre chef était là, et il nous faut obéir à ses volontés. Si notre seigneur, le connétable de Bourbon, s'est vu forcé de combattre le pape au nom de l'empereur, il n'en éprouvait pas moins pour Sa Sainteté la vénération que lui doit tout bon catholique et ne l'eût en rien molesté, je vous assure.

— C'est bon, répondit courtement Freundsberg, assez de cela. Je vous laisse votre pape et je prends le reste.

— Non sans en laisser sa part à notre chef en la personne de son fils que voilà, dit Jonas.

— Cela s'entend, » reprit le lansquenet. Et s'adressant à moi : « Croyez que, quoique bon luthérien, je vous servirai loyalement pour l'amour de mon regretté maître. Puisqu'il n'est plus, c'est vous qui aurez sa part de butin et l'honneur qu'il eût dû recueillir. Dès ce soir vous coucherez au Vatican. »

Mon malheur m'avait tellement anéanti que je n'avais plus de volonté; aussi, sans rien répondre aux capitaines, je me laissai vêtir de riches vêtements, et sortant de la tente je montai à cheval. Le corps du connétable, dans son accoutrement sanglant, fut placé sur un brancard fait de branches de lauriers que plusieurs soldats hissèrent sur leurs épaules. Puis le cortège se forma. D'abord venait la funèbre litière, puis moi, entre Jonas et Freundsberg, et derrière les principaux capitaines de l'armée. Deux mille soldats armés de torches nous escortaient.

A peine eûmes-nous avancé quelque peu que j'aperçus tout l'horizon en feu, et, voyant ma surprise, Freundsberg me dit :

« Rome brûle pour éclairer les funérailles de Bourbon ! »

Nous entrâmes dans la ville par une large brèche; on avait abattu un grand morceau de remparts à l'endroit même où mon père avait succombé.

L'intérieur de la cité offrait un spectacle épouvantable; les maisons du peuple, livrées aux flammes, étaient d'immenses brasiers, tandis que les palais et même les églises avaient été livrés comme proie à nos gens que l'on voyait sortir des portiques chargés de trésors.

Mon cœur d'enfant se révoltait à la vue de toutes ces misères infligées à un peuple grand et brave comme la nation romaine. « Certes, pensais-je, il est bon de venger mon père, mais parmi tous ces gens frappés par le fer et le feu, il en est sans doute beaucoup d'innocents. »

« Sait-on, demandai-je tout à coup, quel est l'homme qui a tué mon père ?

— On nous a assuré, dit Jonas, que c'est un obscur forgeron qui a tiré la fatale arquebusade.

— Comment se nomme-t-il? dis-je.

— Benvenuto Cellini, monseigneur.

— C'est bien, je me souviendrai toute ma vie de ce nom. Mais que lui a-t-on fait?

— Le diable, dont il devait être un des favoris, car



c'est lui qui l'avait aposté-là, dit Freundsberg, le diable l'a dérobé à nos recherches; mais nous avons rasé sa demeure et tué ses serviteurs.

— Que ne l'a-t-on pris lui-même! m'écriai-je. Son sang eût suffi à votre vengeance et eût sauvé tous ces innocents. »

Nous arrivâmes ainsi en grande pompe jusqu'au Vatican, salués tout le long de notre route par les acclamations enthousiastes des soldats qui remplissaient les rues et criaient en me voyant : « Long vive le nom de Bourbon! »

Je fus conduit dans la plus belle chambre de ce palais où demeurent les papes depuis saint Pierre. Mais, lorsque tout le monde se fut retiré, et que, m'approchant de la croisée, je vis Rome qui brûlait, je fondis de nouveau en larmes, car il me semblait que ma destinée devait être bien cruelle pour commencer au milieu de malheurs tels, que les hommes n'en avaient jamais vus de pareils.

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.



# MA PETITE FÉE

Sans doute, je n'étais pas un garçon méchant, mais j'avais mes défauts tout comme un autre, et ces défauts faisaient le désespoir de mes excellents parents. D'ailleurs, qu'ils me pardonnent de le dire, mon père et ma mère avaient pris un mauvais moyen pour les faire disparaître.

Avais-je fait durant la semaine l'école buissonnière, ce qui est très mal, je l'avoue, vite on me citait Thomas Lysen, le fils du forgeron, qui se pavanait avec la croix attachée sur sa poitrine, en récompense de son assiduité à l'école. Moi qui savais que Thomas est un garçon sournois, copiant sans honte ses devoirs sur ceux de ses camarades, j'enrageais de me le voir donné comme modèle, tout simplement parce qu'il se levait de bon matin.

Avais-je négligé mes leçons, ce qui est encore très mal, je le reconnais, j'étais bien sûr que, de retour à la maison, et après avoir jeté les yeux sur mon cahier de correspondance, mon père dirait en hochant la tête : « Ce n'est pas Victor, le petit du tisserand, qui aurait un zéro pour ses leçons! il est toujours le premier en récitation et cependant son père n'est pas plus riche que nous! » Moi qui savais que Victor trompait effrontément le père Taupier, notre maître, en inscrivant sur son ongle ou dans la paume de sa main les premiers mots de chaque phrase de sa leçon, j'enrageais de ne pouvoir l'accuser de supercherie et de paraître coupable parce que je ne voulais pas l'imiter.

Je sais bien qu'il y aurait eu un moyen de tout concilier : si j'avais été aussi exact en classe que Thomas Lysen et si j'avais consenti à bien étudier mes leçons de façon à réciter honnêtement aussi bien que l'hypocrite Victor, j'aurais eu la croix comme l'un et la première place en récitation comme l'autre. Oui, mais c'était beaucoup me demander. Je sentais en moi des instincts d'indépendance, de liberté, qui combattaient mes meilleures résolutions. Quelle insupportable contrainte que celle d'arriver à l'heure exacte à l'école! Quelle mesquine gloire que celle d'obtenir le prix de récitation, la récompense des bûcheurs!

C'est ainsi que dans ma petite tête de treize ans je jugeais les choses.

Les reproches mérités de ma famille n'avaient d'autre résultat que de me faire prendre en grippe tous ceux de mes camarades qu'on me donnait comme modèles. En dehors de l'école, plusieurs enfants avaient encore le fâcheux privilège de provoquer mes colères. Il n'est pas jusqu'à la petite Rosette dont je ne pouvais souffrir la présence. Sous le prétexte que mes vêtements étaient parfois en désordre et que je n'avais pas pour mon jeune frère toute la patience désirable, j'entendais vanter à tout propos les rares qualités de cette Rosette : « Quelle charmante fille! disait ma mère; elle a dix ans à peine et dirige la maison de sa tante mieux que ne le ferait une femme. Elle est devenue la véritable mère de son tout jeune frère et trouve moyen, avec les faibles ressources dont dispose la vieille Sophie, sa tante, d'être toujours propre et je dirais presque bien mise, car les haillons qui la couvrent la parent mieux que ne le feraient, pour d'autres filles de son âge, les plus beaux atours. » Il n'était pas difficile de deviner que les éloges adressés à Rosette contenaient un blâme indirect de ma conduite; aussi je la détestais cordialement cette insolente Rosette dont les yeux étonnés me regardaient en plein visage, sans doute par méchanceté et moquerie.

Oui, je la détestais, cette petite fille de dix ans dont la bonne tenue et la douceur étaient un vivant reproche de ma mauvaise conduite. Quand je l'apercevais, tenant son jeune frère dans ses bras, je relevais insolemment la tête, je la regardais fixement d'un air de dédain, espérant toujours l'obliger à baisser les yeux.

Un jour, jour inoubliable! j'eus une querelle à l'école avec le petit Lysen; nous convînmes de nous rencontrer à la sortie de la classe et de trancher à coups de poings notre différend. En présence de tous nos camarades dont les *kss kss* redoublaient notre fureur, nous nous livrâmes à un violent pugilat qui eut les plus tristes conséquences pour ma figure et pour mes

habits. Que m'avait donc fait Lysen? Rien, absolument rien. Il m'avait semblé qu'il ricanait au moment où notre maître m'infligeait un sérieux pensum et j'avais senti se rallumer la vieille haine que j'avais pour lui : je l'avais alors insulté et provoqué.

Nous nous battîmes donc, ou, pour mieux dire, je fus battu, non sans avoir courageusement lutté. Mes camarades n'attendaient que le résultat du combat pour donner leur avis. Cruelle lâcheté des foules qui acclament toujours le vainqueur! Dès que j'eus touché le sol, un peu brusquement, hélas! on nous sépara et Lysen vit toutes les mains tendues vers lui. « C'était lui qui avait eu raison... Mon agression était inexplicable... »

Honteux, confus, irrité contre mes camarades qui flattaient le petit Lysen comme ils m'auraient flatté moi-même si j'eusse été vainqueur, je me dirigeai vers la maison paternelle. Hélas! mes livres étaient souillés par la boue, mes vêtements étaient en lambeaux, une bosse énorme formait une hideuse saillie sur mon front...

A quelques pas de la maison je rencontrai Rosette tenant comme de coutume son jeune frère dans ses bras ; ses yeux se fixèrent sur les miens, et il me sembla que je lisais un reproche dans son regard. Je crus qu'elle aussi se moquait de ma mésaventure; la rage me saisit, je ramassai une pierre, levai le bras et j'allais commettre une action indigne quand la pauvre petite, serrant fortement l'enfant contre sa poitrine, se contenta de dire : « Lucien, prenez garde à mon petit frère. »

Ces simples mots calmèrent ma fureur; mon bras retomba lentement, ma main laissa échapper le caillou et des larmes jaillirent de mes yeux. J'étais honteux de ma colère, honteux de ma conduite à l'école et surtout de l'acte odieux que j'avais été sur le point de commettre.

Rosette s'approcha de moi : « Vous souffrez, monsieur Lucien? — Oui, Rosette, mais bien moins des meurtrissures de mon visage que du mécontentement de ma conscience. — Me pardonneras-tu ma violence? — Laissons cela, monsieur Lucien, et, si vous le voulez bien, entrez un instant chez nous; j'aurai bien vite fait de réparer les déchirures de votre habit. »

J'entrai dans la modeste demeure de Rosette et je pus admirer l'ordre et la propreté qui y régnaient. Pendant que la petite fée cherchait du fil et une aiguille, je lui racontai mon aventure; je ne songeai pas un instant à m'excuser : ma confession fut longue et sincère : « M'en veux-tu, petite Rosette? toi si douce, si avenante, n'as-tu pas horreur d'un garçon aussi méchant que moi. — Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, monsieur Lucien; mais puisque vous convenez si bien de vos torts, pourquoi ne pas changer de conduite? — Changer, changer, si tu crois que cela est commode. Puis-je du jour au lendemain devenir exact, studieux et patient? — Oui, je le crois; je suis bien devenue sérieuse et patiente le jour où mon petit frère est resté seul avec moi. Je me dis à chaque instant qu'il faut contenter papa et maman qui ne sont plus là et quand le travail devient trop pénible, ou quand je songe un peu trop peut-être aux jeux des enfants de mon âge, le souvenir de mes parents me redonne du courage. Puisque vous avez le bonheur de posséder un père et une mère, il doit vous être bien facile de les rendre heureux. — J'essaierai, Rosette, je te le promets, et si la tâche est au commencement un peu difficile, tu viendras, n'est-ce pas, me donner du courage et me fortifier dans mes résolutions..... Mais quels doigts as-tu donc? mon habit est entièrement réparé... Combien je te remercie! tu m'évites les reproches trop justifiés de mon père. Merci, Rosette. Tiens, veux-tu être mon amie? veux-tu me donner la main? Je te promets que je vais devenir meilleur. Je veux être exact à la classe afin d'avoir la croix comme Lysen, je veux travailler afin d'être le premier comme Victor. Maman sera bien heureuse..... et toi aussi, n'est-ce pas, Rosette? — Je serai heureux du bonheur de vos parents, monsieur Lucien, car ils ont toujours été bien bons pour moi; je serai heureuse de savoir que leur fils est un bon camarade et un bon élève. — Et tu seras mon amie? — Oh! bien volontiers, monsieur Lucien, s'il est possible cependant qu'une pauvre petite fille comme moi soit l'amie d'un garçon riche comme vous l'êtes et qui doit être un jour un monsieur. »

Je rentrai à la maison le cœur soulagé; j'avouai de suite à ma bonne mère tous mes torts ; je promis d'être à l'avenir un enfant studieux et obéissant, et je racontai, sans fausse honte, toute la part qui revenait à Rosette dans ma détermination.

Le lendemain j'arrivai le premier à l'école : mes camarades se préparaient sans doute à m'accueillir par des sarcasmes au sujet du combat de la veille. J'allai droit au-devant de Lysen, je lui tendis la main qu'il serra fortement dans la sienne. Je crus un instant que mes camarades allaient se moquer de ma conduite : il n'en fut rien; bien au contraire, personne ne songea à faire allusion à ma défaite. Je me mis au travail avec ardeur.

Oh! qu'il est facile de faire son devoir et combien la récompense se fait peu de temps attendre! En quelques jours, je reconquis l'estime de mon maître; et quand, à la fin de la semaine, j'arrivai chez mon père, mon cœur battait bien vivement. Quelle différence avec la semaine précédente! Je ne songeais plus à dissimuler un cahier de notes chargé jadis d'observations fâcheuses : il contenait aujourd'hui l'expression flatteuse du contentement de mon professeur. Et savez-vous pourquoi ma main ne quittait pas ma poitrine? C'est que je ne voulais pas qu'on vît de suite... la croix que, dans un noble combat, cette fois, j'avais ravie à Lysen.

Que ma petite fée fut joyeuse quand je lui montrai cette superbe croix d'argent sur laquelle ces mots : « Travail, Bonne conduite, » étaient gravés. Quel bon dimanche nous passâmes ensemble, en compagnie du frèrot qui avait fait amitié avec moi.





Rosette tenait son jeune frère dans ses bras. (P. 264, col. 1.)

Que dirais-je? De ce jour, je devins un des meilleurs élèves de la classe. Chaque fois que mon nom était cité favorablement, je rougissais, non d'orgueil, mais de joie, en pensant au bonheur de mes parents et au contentement de ma petite fée.

Les années passèrent. La veille du jour où je dus quitter ma famille pour entrer comme interne dans un grand lycée de Paris, il y eut bien des larmes qui coulèrent à la maison. Rosette était venue me dire adieu, traînant par la main son petit frère qui, s'attachant à mes jambes, disait qu'il ne voulait point me quitter.

« Je vais être bien triste, Rosette, lui dis-je, loin de mes parents et de toi; mais sois sûre que je tâcherai toujours de mériter ton amitié. — Cela vous sera facile, monsieur Lucien; pour bien faire, vous n'aurez qu'à penser à votre famille. — Et à toi, petite Rosette. »

Je partis et durant plusieurs années je menai à Paris la vie d'écolier. Il ne m'appartient pas de vanter les succès que j'obtins dans mes études. A la fin de chaque année scolaire, je revenais passer deux mois dans ma famille et je retrouvais chaque fois ma petite fée grandie, embellie, plus douce et plus charmante. C'est elle qui consolait ma mère quand mon absence lui devenait trop pénible et qui souvent, malgré le rude labeur qu'elle avait chez elle, venait l'aider dans son travail.

Tout a une fin, même les tristes années de collège. Je revins m'établir définitivement auprès de mon père et partager avec lui la direction de notre ferme. Oh! l'heureuse vie qu'on mène aux champs! J'avais eu un instant l'idée de continuer mes études et de devenir, comme mes camarades de lycée, officier ou ingénieur. Nobles professions, sans doute, mais auxquelles je préférai avec raison la vie calme et paisible de la ferme.

Ma joie n'était pas complète cependant. Sans doute, j'avais retrouvé mon petit coin de terre tel que je l'avais quitté; mes parents, bien que vieillis, avaient encore une robuste santé; cependant il me semblait que ma petite fée avait perdu toute amitié pour moi. Elle évitait ma présence, venait plus rarement chez ma mère et seulement quand j'étais absent. Elle ne fixait plus sur moi, comme autrefois, son regard étrange qui m'irritait jadis et que je trouvais maintenant plein de charme. Qu'avais-je donc fait à Rosette?

Je demandai à ma mère la raison de cette inexplicable conduite. « Rosette est pauvre, me dit-elle, elle se tient modestement à sa place et ne cherche point une amitié, qu'on pourrait croire intéressée, avec plus riches qu'elle. D'ailleurs, c'est maintenant une jeune fille sérieuse qui pense sans doute à son prochain établissement. Nous la marierons bientôt. » Rosette mariée! Je n'avais jamais songé que la chose fût possible, et, pendant plusieurs mois, cette pensée ne quitta point mon esprit....

Trois années se sont écoulées. J'ai pris définitivement la direction de la ferme et mes bras ne chôment pas, je vous jure. Levé avant l'aurore, je donne à tous l'exemple du travail. Quand la journée est finie, nous sommes tous réunis à la même table, le vieux père, la vieille mère, ma *femme* et moi, et notre robuste appétit fait largement honneur aux plats de mon excellente ménagère.

Oui, je suis marié depuis trois mois et je chercherais en vain à cacher mon bonheur. J'étais, comme l'on disait chez nous, un bon parti. J'aurais pu, sans doute, épouser une riche fermière et accroître sensiblement mon domaine. J'ai préféré le bonheur à la richesse et je suis parvenu à vaincre les scrupules de la charmante fille, compagne de mon enfance, qui refusait par modestie d'associer sa vie à la mienne.

J'ai épousé ma petite fée.

ALBERT LÉVY.

# LA PONCTUATION

La ponctuation remonte à une haute antiquité. Dès les premiers temps, on voit les points servir à distinguer les mots. Dans les fameuses tables Eugubines, en lettres étrusques, chaque mot est suivi de deux points, et dans celles qui sont en caractères latins, un seul point suit chaque mot. Un des exemples les plus anciens de l'emploi des signes de ponctuation est une inscription qui fut trouvée à Athènes et qui date de l'année même de la mort de Cimon, 450 ans avant l'ère chrétienne : les mots de cette inscription sont séparés par trois points disposés verticalement. Il est cependant vrai de dire que les siècles anciens fournissent un grand nombre de manuscrits gravés ou écrits dans lesquels les signes de ponctuation n'ont jamais existé ou n'ont été ajoutés qu'après coup.

L'emploi du point dans les inscriptions n'avait pas pour but en général de distinguer les parties d'une phrase et les phrases entre elles, mais d'établir la séparation des mots, abstraction faite des divisions que le sens aurait pu exiger. Aussi le point, qui est le signe le plus simple et en même temps celui dont on a fait le plus fréquent usage, a-t-il été remplacé par des figures d'une forme complètement arbitraire. Mais d'abord il est bon de faire observer que le point lui-même a été employé de bien des manières différentes. On le voit placé soit au bas, soit au milieu, soit au haut de la lettre; au lieu d'un point, on en trouve deux, trois, quatre et jusqu'à neuf; cependant, sous ces différentes formes, le point a toujours la même valeur. On trouve aussi des points disposés horizontalement, obliquement, en triangle, en losange, en carré, etc. On s'est servi de lignes droites et courbes, et on les a combinées pour former des croix, des triangles, des carrés, des losanges, des trapèzes, des demi-cercles, des cercles, des rosaces, des cœurs, etc. Ces courtes indications suffisent pour donner une idée de la variété des signes qui tenaient lieu du point dans un grand nombre d'inscriptions.



Les anciens ne mettaient dans leur écriture aucune séparation entre les mots: ce qui en rendait la lecture très pénible. Il en serait de même de nos jours, si les écrivains et les imprimeurs n'avaient soin de faire cette séparation. On en jugera par l'exemple suivant :

LHOMMENESTQUUNROSEAULEPLUSFAIBLEDELANATUREMAISCESTUNROSEAUPENSANTILNEFAUTPASQUELUNIVERSENTIERSARMEPOURLÉCRASERUNEVAPEURUNEGOUTTEDEAUSUFFIRAITPOURLETUER (PASCAL).

Cet usage s'est maintenu jusqu'au onzième siècle de notre ère.

Cependant la ponctuation était connue depuis longtemps. On trouve des points dans plusieurs manuscrits de la plus haute antiquité, quoique les mots n'y soient point séparés : tel est le Virgile de Médicis et quelques autres. Il y en a de très anciens où l'on n'aperçoit ni points, ni séparation de mots, pas même aux endroits qui offrent un sens naturellement suspendu. Ce n'est pas que les points ne soient beaucoup plus anciens que les manuscrits; mais les copistes se déchargeaient de la ponctuation sur les correcteurs, et ceux-ci la négligeaient ordinairement.

La manière la plus connue de suppléer à la ponctuation dans les premiers temps fut d'écrire par versets, et de distinguer ainsi les membres et sous-membres du discours. A l'exemple de Cicéron et de Démosthènes, saint Jérôme introduisit cette distinction par versets dans l'Écriture sainte. Souvent on mit au commencement d'une nouvelle phrase ou d'un verset une lettre un peu plus grande et qui débordait sur les autres lignes. Les vides en blanc suppléaient encore aux interjections; et c'est la plus ancienne manière de ponctuer. Ces espaces vides, servant de points et de virgules, donnèrent naissance à la distinction de chaque mot dans l'écriture des manuscrits et des diplômes. Dans le septième siècle, les séparations de mots commencent à se montrer plus fréquemment, et dans le huitième elles deviennent plus nombreuses.

La ponctuation succéda à la distinction du discours par versets et aux intervalles laissés en blanc pour marquer les divers membres et la fin de la phrase. Selon Montfaucon, la ponctuation des manuscrits ne remonte pas au delà d'Aristophane de Byzance, qui vivait environ deux cents ans avant l'ère chrétienne. Ce grammairien inventa les signes des différentes distinctions du discours, et ces signes ne consistaient que dans un seul point, mis tantôt en haut, tantôt en bas, et tantôt au milieu de la dernière lettre. Le point placé en haut de la lettre indiquait le sens fini ou la distinction parfaite. Le point mis au bas désignait la petite pause ou sous-distinction. Le point marqué au milieu était le signe d'une pause plus grande, mais qui laissait encore l'esprit en suspens. On remarque ces différentes positions du point dans le Virgile de Médicis, corrigé par Apronien en l'an 494.

Quoique la virgule ne soit pas aussi ancienne que le point, on la rencontre dans des manuscrits qui remontent au commencement du sixième siècle. Sa forme et surtout sa position ne sont pas toujours les mêmes. Elle ressemble quelquefois à une petite *s*, à un accent circonflexe, à un *v* diversement incliné. Quand elle ne s'éloigne pas de la forme actuelle, le trait courbe qui sert à la représenter prenait toutes les positions intermédiaires. Dans plusieurs manuscrits antérieurs au huitième siècle, le point et la virgule se combinent ensemble pour former notre point-virgule (;). A compter du huitième siècle, la ponctuation devint plus ordinaire, mais sans règle certaine, le même signe servant à la fois pour séparer les mots et pour indiquer les divisions du sens, ou plusieurs signes de forme différente remplissant les mêmes fonctions. Après le dixième siècle, rien de plus ordinaire que de rencontrer le point surmonté d'une ligne ondulée, ou d'une courbe semblable à celle qui indique les syllabes brèves dans les livres de prosodie.

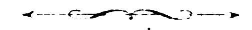
Au seizième siècle, les règles de la ponctuation n'étaient pas encore universellement observées. Ce résultat peut s'expliquer par la négligence ou l'ignorance des copistes. Denys Sauvage, historiographe du roi Henri II, avoue qu'il lui a *falu souventes fois deviner* dans la lecture des manuscrits de Froissart, *principalement en faute de les avoir trouvés ponctués.*

Les règles posées par les anciens grammairiens étaient donc inconnues de la plupart des copistes, et les premiers imprimeurs ne suivirent pas non plus un système uniforme. Toutefois les bonnes traditions se retrouvent dans un petit nombre d'éditions du quinzième siècle; quelques copistes soigneux y étaient d'ailleurs restés fidèles.

La typographie n'eut, à vrai dire, qu'un choix à faire dans les anciens manuscrits pour y rassembler les différents signes qu'elle emploie aujourd'hui. Étienne Dolet, imprimeur à Lyon, publia en 1540 un petit traité de ponctuation dans lequel il assigne le rôle de chaque signe. Il semble ne pas connaître le point-virgule, qui est remplacé par le deux-points. Son système est assez arbitraire; mais c'est celui de son temps, si l'on en juge par ces paroles: « Lisant les bons autheurs, et bien imprimés, tu pourras congnoistre ma tradition estre vraie. »

A partir du dix-huitième siècle, la ponctuation devient à peu près uniforme dans les langues néo-latines et dans les langues germaniques. Avant le dix-neuvième siècle, une amélioration importante s'introduit dans les livres : la différence entre la fonction du point-virgule et celle du deux-points se précise. Au lieu de les confondre et de les employer l'un pour l'autre, on assigne à chacun d'eux son véritable rôle, en se fondant uniquement sur la structure de la phrase et sur les besoins de la clarté.

CH. POLGUÈRE.





# LA GARDEUSE D'OIES [1]



On le traîna dans l'escalier.

## III

Les Prussiens comptaient sans l'oie.

François le Grelet, dès le lendemain, commença son apprentissage d'enfant de chœur, son service de petit serviteur et ses études d'écolier. En premier lieu et avant tout, il se montra d'une obéissance admirable, et sut, dès lors, bien vite servir la messe, approprier le presbytère, épeler ses mots, et arrondir des panses d'A et de B. Les ravissements du curé croissaient avec les progrès de l'élève. Il se félicitait de sa bonne action, et s'était entendu avec le maître du petit. Mais comme le Grelet, à pas mal d'intelligence joignait un réel désir d'instruction, il devint meilleur écolier que tout le reste.

Quand il pouvait disposer d'une demi-heure de loisir, darc-dare il courait retrouver Nicolette par-dessus les mille flaques d'eau de la plaine. Nicolette n'était-elle pas la première qui lui eût témoigné de l'affection, et n'était-elle pas la cause du bonheur dans lequel il se pavanait comme dans un habit neuf?

Aussi le Grelet, pour la récompenser, et Nicolette, pour faire plaisir au Grelet, répétaient-ils ensemble, au milieu des oies ignorantes, les savantes leçons de M. le curé. Quand l'intraitable Mergoil surprenait ces tête-à-tête, ou s'apercevait que sa morveuse lisait couramment dans le manuscrit, et tirait déjà les plus belles plumes à l'aile de ses bêtes pour s'exercer à l'écriture, elle pestait à mettre en déroute son paisible troupeau d'oies. Nicolette la laissait s'emporter, mais s'en plaignait au Grelet qui le répétait à M. le curé. M. le curé appliquait à la Mergoil un gros emplâtre de bonne morale, et cela allait mieux pendant quelque temps pour recommencer plus tard et plus mal. C'était absolument comme une fièvre de malice qui prenait cette pauvre vieille.

[1] Suite. — Voy. pages 235 et 252.

Quoi qu'il advînt, Nicolette et François se chérissaient étroitement, et ils n'avaient jamais assez babillés. Ils parlaient toujours ainsi : « Quand nous serons grands! »

A force de répéter chaque matin, et pendant des mois et des années durant : « Quand nous serons grands », ils devinrent grands en effet : lui avait treize ans et elle douze. Leur instruction et leur affection avaient grandi de compagnie, ce dont M. le curé se réjouissait. Comme le bon Dieu, son maître, il prévoyait loin devant lui, et il mijotait en sa pensée discrète maints projets pour l'avenir.

L'oie Aveline était morte, au cuisant chagrin de Nicolette et du Grelet qui chérissaient ensemble et les mêmes bêtes et les mêmes gens. Oui, morte et fort à temps pour elle Il ne faut pas se bercer d'illusions; elle eût finie par être vendue et mangée. C'était là sa destinée; elle engraissait trop merveilleusement; la Mergoil déjà la reluquait d'un œil oblique, comme une ogresse dont la gourmandise se pourlèche. Cette perspective faisait horreur à Nicolette. Enfin Aveline était morte de gras-fondu, à la fleur de l'âge et de l'embonpoint, et remplacée. Nicolette appelle cette nouvelle amie tout simplement Noisette. Bons soins et reconnaissance ; de cet échange se forme une intimité presque égale à celle qui régnait du temps de la regrettée Aveline dont nous ne parlerons plus. D'ailleurs, Noisette, c'est une justice à lui rendre, possédait les qualités identiques de vigilance, de propreté, d'économie, de tendresse et de sonorités exceptionnelles dans les couacs.

Voilà où en étaient tous nos personnages, quand on s'entretint de guerre au village : Prussiens contre Français. Lorsqu'une invasion menace une nation, certaines rumeurs sorties de toute part se répandent également partout. Les cités, les bourgs, les hameaux, deviennent comme ces fantastiques manoirs allemands, dans lesquels, à l'approche d'une guerre, on entendait, raconte-t-on, un nocturne bruissement d'armes. En Champagne, ce bruissement de bataille naissait, retentissait et courait dans l'air toujours davantage. L'anxiété envahit les âmes, puis la terreur, quand on murmura que l'ennemi se trouvait même à proximité du village. D'ailleurs, les jeunes gens, précipitamment enrôlés en masse, étaient partis sur le grand chemin derrière un tambour et sous un drapeau. On avait écrémé la paroisse.

« Par bonheur, disait Nicolette au Grelet, que tu n'as pas l'âge, mon garçon! » Le Grelet, en effet, n'avait pas l'âge d'aller se faire tuer pour son pays, et il enrageait. Qu'importe! il se sentait le cœur français, et, avant le village, M. le curé, Nicolette peut-être, il aimait ardemment la France. Aussi fut-il pris d'une sourde irritation contre les Prussiens. On sait que, dans un grain de courage, il entre pour trois quarts de colère. Le Grelet devint donc colère et belliqueux en diable.

Les ennemis approchaient, Français devant, Français derrière. On affirmait au village que des uhlans



avaient été entrevus dans les rochers, à l'extrémité du Bois-Noir, qu'ils avaient paru, puis disparu comme des renards. L'épouvante gagnait les habitants; ils n'osaient plus s'aventurer au delà de l'ombre du clocher, qui, au soleil levant, s'allongeait démesurément sur la Varenne comme une gigantesque lunette d'approche. Nicolette ne se hasardait elle-même qu'en tremblant de tous ses membres dans la lande marécageuse. Encore ne conduisait-elle pas trop loin sa bande d'oies, et jamais le fouet ne se montra aussi sévère et aussi prompt. Ce qui augmentait l'effroi de Nicolette, c'est qu'elle avait entendu le curé, savant en maintes choses, soutenir avoir lu dans les anciennes histoires qu'au grand chef des arbalétriers revenait, de par le droit de la guerre, les chèvres et les oies. Les oies! grand Dieu! Nicolette verrait donc piller, plumer et dévorer son troupeau par le grand chef des arbalétriers? La naïve enfant n'en dormait plus d'inquiétudes et d'angoisses.

Un jour, Nicolette s'était attardée sans qu'il y eût trop de sa faute, mais bien de la faute à deux. Nicolette et le Grelet avaient lu et dialogué plus que de coutume. Surpris par la nuit, le Grelet, pour sa part, venait de tirer par le plus court à travers les landes. Nicolette ne pouvait aller plus vite que ses oies; cependant le fouet n'épargnait ni les clic-clac, ni les cinglements. A nuit noire seulement, elle atteignit les premiers courtils du village. Les courtils se succédaient, à gauche, plats dans leurs carrés de haies comme des corbeilles rangées à la suite les unes des autres.

Il lui tordit le cou. (P. 269, col. 2.)

Soudain, un bruit léger frissonne dans les aubépines à côté d'elle, et elle crut voir des formes obscures qui rampaient. On eût dit des ours marchant avec précaution sur leurs pieds sourds. Les oies, peu avisées, avaient passé sans rien apercevoir, ni se douter de rien. Mais on n'en contait pas à Noisette, qui, du reste, cheminait ni plus ni moins que les sabots de sa petite gardeuse. Noisette se mit subitement à pousser une ribambelle de couacs étourdissants. Le reste de la bande, affolé et très imitateur, riposta en chœur par une clameur désordonnée. C'étaient des cris gutturaux métalliques, à croire que chacune avait embouché une petite trompette d'étain. En même temps, toute la volée, prise d'une incompréhensible panique, bat des ailes, s'entrechoque et s'éparpille; seule, Noisette n'abandonne pas Nicolette. Sa fidélité lui devint fatale. Une des ombres rampantes bondit sur elle et, d'un tour de main, lui tordit le cou. La pauvre bête tomba sans proférer un couac de plus, victime de son devoir et de son appel d'alarme. Ses aïeules, au Capitole, ne s'étaient pas mieux comportées jadis. Nicolette ne put retenir un cri de terreur.

Le Grelet, déjà loin cependant, avait entendu la clameur des oies; mais, par-dessus tout, un cri qui lui bouleversa le cœur. Il revint sur ses pas dans la direction du tumulte, haletant, éperdu, appelant, ne recevant aucune réponse. Il se heurta enfin à la haie et reconnut Noisette étendue sur le sol, les pattes en l'air; à quelques pas, Nicolette liée, au moyen de son tablier tordu, contre un buisson d'épine blanche. Le manche de son fouet, avec la corde enroulée autour de son cou, bâillonnait l'enfant qui pleurait muette, blême et glacée. Le Grelet promena les regards autour de lui dans les ténèbres. Personne!

« Les Prussiens! » murmura-t-il.

Vite, il débâillonna et détacha Nicolette.

« Ah! ma pauvre Noisette! mon amie! ma compagne! » sanglota Nicolette désespérée. Noisette assassinée et Nicolette maltraitée! Le Grelet devint fou de rage, et, silencieusement, il saisit par la main la petite gardeuse, et l'entraîne en courant du côté du village.

« Retourne chez la Mergoil, lui dit-il à voix basse, et laisse-moi faire. »

Qu'allait-il faire? Avant que Nicolette eût pu deviner quoi que ce soit, elle entendit les cloches de l'église sonner, sous leurs auvents, un épouvantable branle, le tocsin, comme lorsqu'il se déclare un incendie. Les battants frappaient précipitamment et rudement contre leur robe de bronze, et il en descendait dans les maisons, au fond des cœurs, de sonores tressaillements.

Certes, on n'allait pas de main morte, là-haut, dans la cage des cloches. Le clocher menaçait de s'écrouler sous les retentissements accélérés, et les battants, d'ici, de là, ensemble ou dialoguant, martelaient avec une lugubre terreur et une rapidité folle. La tradition conte que ces grandes et belles croix, greffées sur les clochers dans les airs, sont des repos ménagés aux anges en voyage, afin que, sollicités ainsi d'arrêter un instant leur vol au dessus des hommes, ils puissent bénir leurs cités. S'il est vrai, les anges durent s'envoler ce soir-là à tire d'ailes de la croix de ce clocher, tellement ses cloches tintaient épileptiquement.

Évidemment, le sonneur voulait arracher les villageois à leur imprudente sécurité, et avertir peut-être les compagnies françaises battant l'estrade dans les environs. Les habitants sortaient en foule de leurs maisons.

« L'ennemi ! » criait une voix à la cime du clocher.

L'ennemi! Les portes se barricadent; les paysans s'arment à la hâte.

Le curé, terrifié, levait la tête vers ses cloches devenues subitement et nuitamment enragées.

« L'ennemi ! » hurlait, là-haut, la voix, toujours.

L'ennemi, en effet, c'était bien lui. Se voyant découvert, les Prussiens envahirent ostensiblement le village. Mais il advint ici comme ailleurs; personne ne se défendit. On savait déjà, par de lamentables exemples, que, pour un uhlan tué, tout un village était brûlé et les principaux fusillés.

Le tocsin continuait à gronder, et s'il se ralentissait quelques secondes, des tuiles soudain volaient en averse, par les baies, sur le régiment allemand. On n'entendait sur les casques que des rebondissements suivis de jurons et de blasphèmes; puis les battants repiquaient sur les cloches. Ils se taisaient et les tuiles repleuvaient.

L'ennemi, exaspéré, eut bientôt fait d'enfoncer la porte-basse du clocher. Quelques hommes se précipitèrent, furieux, le long de la vis, qu'ils escaladèrent comme des chats poursuivis. Ils débouchèrent, d'un élan, dans la chambre des cloches, et se trouvèrent en face d'un gamin, le Grelet. On aurait eu honte de tuer un enfant; mais dire ce qu'il reçut de coups de crosse de fusil est difficile; en un instant, il eut le corps tout noir.

« Pourquoi alors avez-vous étranglé l'oie de Nicolette? ne cessait-il de crier avec rage; et venez-vous nous assassiner en France? »

On lui répondit par une nouvelle roulée, et on le traîna dans l'escalier, dont il dégringolait chaque marche, bottes dans les reins.

Le Grelet n'avait point mal raisonné du tout. Le tocsin avait averti dans la campagne un corps de l'armée française, et l'on distinguait déjà le bruit d'une marche lourde et hâtive. Les Prussiens comprirent que leur embuscade était éventée; qu'ils allaient être surpris, entourés et massacrés dans ce village comme dans une basse-cour fermée. C'est pourquoi ils s'empressèrent de décamper, emmenant le maudit Grelet au milieu d'eux.

Le Grelet, dans ce péril extrême, se sentit l'âme très fière et très hardie.

« On va me tuer peut-être? soupirait-il tout bas. Tant pis! je ne regrette que Nicolette, et puis aussi cet excellent curé... et ce bon village, encore où l'on m'aime... et un peu la vie tout de même; car, enfin, je n'ai que treize ans. »

Plus on avançait, plus il se trouvait que le Grelet regrettait de choses. Pauvre petit Grelet.

*A suivre.* AIMÉ GIRON.

# LE VAL D'ANDORRE

La vallée d'Andorre, enclavée dans les Pyrénées entre la France et l'Espagne, est depuis quelques semaines en grande effervescence, on dit même en révolution. C'est une tempête dans un verre d'eau, car l'Andorre compte peut-être en tout 6000 habitants la plupart muletiers et contrebandiers.

La vallée d'Andorre est un pays extrêmement montueux et tourmenté, peu fertile et presque complètement déboisé, coupé de vallons étroits et de défilés sauvages, au fond desquels coulent des torrents rapides. La plaine la plus large, celle où est assise la capitale, Andorre la Vieille, peut être traversée en un quart d'heure. Tous ses torrents, ses ruisseaux, ses ruisselets coupés de cascades, se réunissent dans le lit du Grand Valira ou Embalire, qui emporte les eaux de la vallée à la rivière catalane, la Sègre, et par la Sègre à l'Èbre. Dans le nord-est du pays cependant, la petite région de pâturages appelée la Solana verse ses fontaines à notre Ariège naissante :

« Auriège au viste cours, clair ornement de Foix »,

dit le poète Du Bartas dans ses *Neuf Muses Pyrénées*, dont la source, la Fon Negre (ou Fontaine noire), est sur les confins de la Cerdagne française et de l'Andorre.

Sauf la gorge étroite par laquelle s'échappe le beau gave d'Embalire, et qui est la seule porte du val, l'Andorre est entourée de tous côtés de cimes neigeuses pendant la plus grande partie de l'année. Dans cette région des Pyrénées, les cimes s'appellent des *puig* (on prononce à peu près *poutch*), mot qui rappelle les *puys* de l'Auvergne. Les *puig* qui forment la ceinture de l'Andorre, et comme les bastions de cette citadelle de muletiers et de bergers ont de 2500 à 3000 mètres, et cette crête n'est échancrée que par des passes éle-



vées, infranchissables du côté de la France pendant six mois de l'année.

Politiquement, l'Andorre forme une sorte de petit État autonome, mais dépourvu de ce que l'on désigne en droit des gens sous le nom de « souveraineté extérieure ». Cette situation entraîne notamment l'incapacité de conclure des traités diplomatiques et d'accréditer des ambassadeurs et des plénipotentiaires.

A la tête du gouvernement se trouvent deux *viguiers*, l'un qui est un Français nommé à vie par la France, l'autre qui doit être un Andorran, et que nomme pour trois ans l'évêque de la Seu d'Urgel. Le gouverneur militaire de la Seu exerce en outre les fonctions de vice-roi ou commissaire.

L'Andorre paye tous les ans à la France, entre les mains du préfet de l'Ariège, un tribut de 960 francs, et 460 francs à l'évêque de la Seu.

Cette organisation politique est un débris du moyen âge. Une sentence arbitrale rendue en 1278, dont le dispositif est encore la règle fondamentale du droit public de la vallée, et qui est connu sous le nom de *paréages*, arrêta que la seigneurie et la haute justice de la vallée seraient désormais indivises entre les évêques d'Urgel et les comtes de Foix, co-seigneurs d'Andorre. Les rois de France et le gouvernement français ont hérité des droits des comtes de Foix.

Les viguiers et les baillis des six paroisses andorranes rendent la justice dans la *Casa de la Vall* (la Maison de la Vallée) à Andorre la Vieille. On y voit pratiquée dans le mur une armoire de bois, et non de fer comme on l'a dit, qui renferme les archives de la vallée. Cette armoire est fermée sous dix clefs; chacun des baillis des six paroisses a la sienne.

Au premier étage est le réfectoire, où les syndics et conseillers, qui ne touchent pas de rétribution, sont nourris aux frais des vallées pendant la durée de la session. On remarque dans la cuisine une crémaillère et une marmite gigantesques.

Les Andorrans parlent un dialecte de la langue catalane; c'est en catalan que sont rédigés les actes officiels. Curieux et éveillés d'esprit, ils sont, en ce qui les concerne, d'une extrême réserve et d'une grande sobriété de paroles.

Chaque village ou hameau a son saint protecteur, et célèbre sa fête patronale par une cérémonie annuelle, avec décharges de mousqueterie, danses et festins, où les amateurs de sauces piquantes trouvent à se satisfaire. Les baptêmes et les mariages ne vont jamais non plus sans longs banquets et large dépense de poudre.

En temps de carnaval, on tire des loteries où le gros lot est un porc gras. Les jeunes gens vont le soir chanter sous les balcons, et recueillent de fenêtre en fenêtre des gâteaux, des saucissons et autres comestibles. Avec les provisions ainsi amassées, ils célèbrent la *Festa dels casamens*, sorte de fête des fiançailles.

Les Andorrans ont aussi une autre fête, qu'ils appellent la *Festa de la Ossa* (la fête de l'Ourse), vrai divertissement de bergers montagnards. Sur la place où se joue cette pantomime, des hommes font semblant de faucher. Arrive un autre homme vêtu en servante qui leur apporte à manger. Pendant ce temps, deux autres hommes costumés, l'un en seigneur, l'autre en dame, se promènent à côté des faucheurs, jusqu'au moment où un nouvel acteur, revêtu de peaux et figurant une ourse, vient fondre sur l'assistance. Heureusement que presque aussitôt survient un chasseur qui tue l'ourse d'un coup de fusil, et reçoit toutes les félicitations de l'assistance. Cette pantomime, d'une conception primitive, se termine par un bal, auquel prennent part les acteurs et les assistants.

Ces honnêtes divertissements et ces innocents plaisirs ne suffisent plus, paraît-il, à toute une partie de la population andorrane. Des novateurs réclament un casino et une maison de jeu. Les conservateurs résistent. La cause est en instance. Mais c'en est fait de la paix du Val d'Andorre. Encore un petit coin retiré du monde que l'amour du lucre aura perdu!

PAUL PELET.

# A TRAVERS LA FRANCE

## MONTPELLIER

Montpellier chef-lieu du département de l'Hérault, siège d'une Cour d'appel, d'une Académie universitaire et d'un évêché, la principale ville de l'ancien Languedoc, après Toulouse et Nîmes, s'étage en amphithéâtre sur un monticule tout juste assez élevé pour que du sommet on puisse jouir sur la Méditerranée du plus magnique panorama. Ce monticule, appelé le Mont Pierreux ou le Mont-Peyrou, est à dix kilomètres de la mer. Les Ibères, les Ombriens, les Carthaginois, les Ligures, les Grecs, les Celtes et les Romains passèrent auprès du Mont-Peyrou sans s'y fixer sans y fonder le moindre établisssement dont l'histoire ait conservé le souvenir, tandis qu'aux environs s'étaient constituées les riches cités de Lattas, de Sextantion, de Maguelonne.

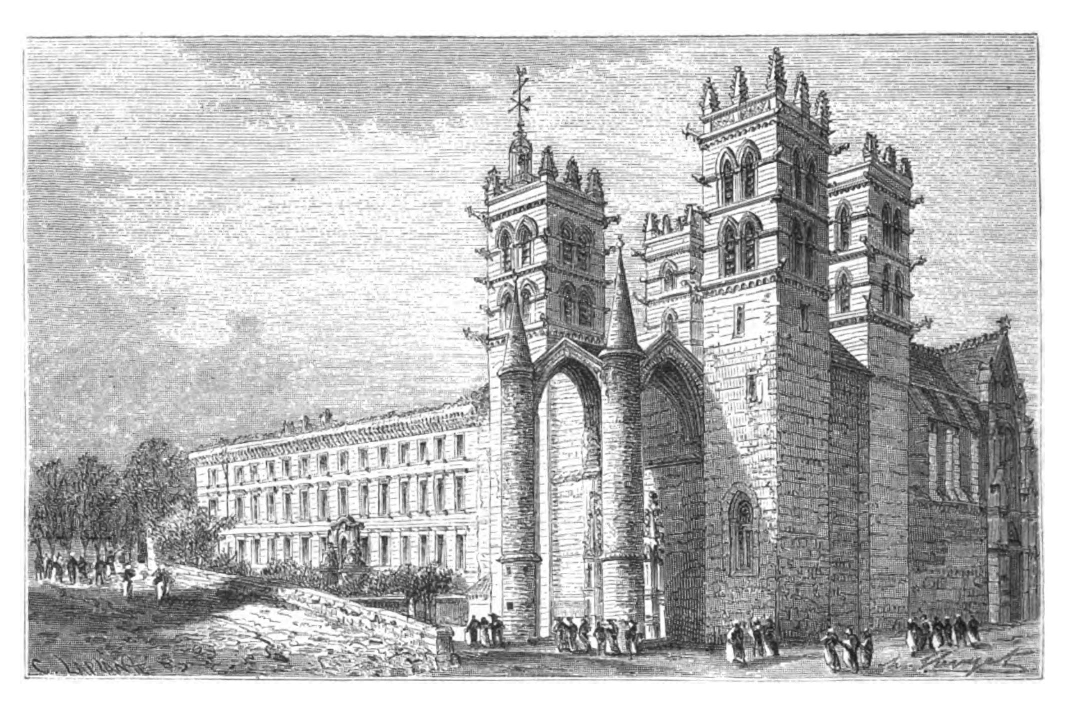
Montpellier est une ville du moyen âge. Comme tant d'autres cités de cette époque, elle dut son origine à un château féodal au pied duquel vinrent se grouper les maisons de deux villages, d'abord séparés, qui occupaient le Mont-Peyrou. Mais ce qui fit bientôt l'importance de Montpellier, ce fut l'école de médecine qu'y vinrent fonder, aux onzième et douzième siècle, quelques juifs venus d'Espagne : école qui attira de nombreux étudiants de toutes les parties de l'Europe et devint en peu de temps rivale de la célèbre école de Salerne, près de Naples. Montpellier eut néanmoins, dès le quatorzième siècle, un monastère de Bénédictins; il obtint même davantage au seizième siècle : un évêché lui fut donné en 1536.

Cet évêché eut d'étranges vicissitudes. Créé par les

rois francs, à la fin du sixième siècle, dans la cité romaine de Maguelonne, située au bord de la mer, il fut transféré, en 737, de cette ville, ruinée par Charles-Martel, à la ville, également romaine, de Sextantion, bâtie au pied du Mont-Peyrou, sur le territoire actuel de Castelnau. En 1037, un des prélats les plus illustres qui aient occupé ce siège, Arnaud Ier, entreprit de relever Maguelonne, qui redevint pour cinq siècles encore la capitale du diocèse, jusqu'au moment où la décadence rapide de cette ville porta le pape Clément VII à doter de son évêché Montpellier, déjà y ont enseigné, et plus d'un progrès dans l'art de guérir a eu Montpellier pour berceau. La grande salle renferme les portraits de tous les professeurs depuis 1239.

Le jardin botanique de Montpellier est le plus ancien de France : il date de 1593; c'est aussi le plus riche après celui de Paris. Les collections d'histoire naturelle, d'anatomie, les musées de tableaux et d'antiquités sont remarquables.

Avant la Révolution, Montpellier était la seconde capitale du Languedoc. Là était la chambre des comptes,



La Cathédrale et l'École de Médecine de Montpellier.

riche et puissant. Maguelonne survécut peu à cette perte; abandonnée par ses habitants eux-mêmes à cause des envahissements de la mer et tombée entre les mains des pirates qui en avaient fait leur refuge, elle fut détruite en 1633 par Louis XIII.

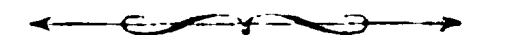
Le nouvel évêque de Montpellier s'établit, en 1537, dans le monastère des Bénédictins, dont l'église avait été construite à grands frais dans le style gothique, avec quatre tours fortifiées. Complétée par un élégant et vaste chœur moderne cette église est le plus beau monument de Montpellier et l'une des cathédrales les plus remarquables du Midi. Elle renferme un tableau de Sébastien Bourdon, un des plus célèbres peintres du dix-septième siècle, né à Montpellier vers 1621.

C'est dans les bâtiments d'habitation de l'abbaye, devenus ensuite palais épiscopal, qu'est installée, depuis la Révolution, l'école de médecine, toujours digne de sa vieille et glorieuse renommée. Rondelet, l'immortel Rabelais, Barthez, La Peyronnie, Chaptal et beaucoup d'autres médecins ou chimistes illustres là se tenaient les États de la province. Cette importance valut à la ville, dès la fin du dix-septième siècle de grands embellissements. Alors fut bâtie en vue de la mer la place du Peyrou, d'où l'on peut contempler à la fois les Pyrénées et les Alpes.

En 1712, après la bataille de Denain, un arc de triomphe s'éleva à côté de cette place pour supporter les bas-reliefs symbolisant les victoires et les institutions du règne de Louis XIV. Au centre de la place est la statue équestre du grand roi, et à l'une des extrémités un élégant château d'eau, dans lequel vient se terminer un aqueduc à deux rangées d'arcades.

Montpellier renferme aujourd'hui 55 000 habitants; aux abords de la ville s'élèvent des usines nombreuses. Des voies ferrées la relient à Marseille par Nîmes et Tarascon, à Toulouse par Cette, à Lodève, et aux bains de mer de Palavas, de jour en jour plus fréquentés.

Anthyme Saint-Paul.





Je chevauchais au milieu d'eux. (P. 273, col 1.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE [1]

## II

### Le capitaine Jonas.

Je n'ai jamais oublié le spectacle qui s'offrit à ma vue lorsqu'au lendemain de ce jour néfaste, je sortis du palais du Vatican.

Freundsberg et le capitaine Jonas étaient venus me quérir pour me faire assister, me disaient-ils, à la vengeance qu'ils avaient tirée de la mort de mon père.

Monté sur un superbe coursier, richement caparaçonné, je chevauchais au milieu d'eux. Comme la veille, les soldats acclamaient ma vue avec enthousiasme, et me saluaient de leurs piques et de leurs hallebardes toutes rouges de sang.

Mais ces cris et enthousiasmes me laissaient distrait. Je n'avais d'oreilles que pour les lamentations des malheureux Romains, qui, percés de coups, jonchaient de leurs corps les abords de la rue et râlaient criant merci, sans qu'aucun leur fît la grâce de mettre un terme à leurs souffrances.

L'incendie, allumé la veille, continuait à se propager, et nous traversions de grandes places le long desquelles brûlaient des palais splendides.

Sous les voûtes à demi embrasées, on voyait paraître nos soldats se hâtant de dérober à la flamme tous les objets précieux, dont ils faisaient un entassement au centre de la voie. Ce n'étaient que riches coffrets pleins de joyaux, cristaux ciselés, étoffes de soie et brocards, meubles incrustés, aiguières d'or et argenteries, enfin toutes les richesses qui s'étaient accumulées dans cette noble ville depuis tant de siècles.

Non contents de piller, nos gens brisaient et mutilaient les statues, les sculptures et toutes les gloires de la cité romaine. J'en vis un qui, s'étant emparé d'une toile sur laquelle était peinte Notre-Dame entourée d'anges, y avait fait au centre un trou par lequel passant sa tête il mimait des grimaces et autres grossièretés à ses camarades réunis.

A la vue de ce sacrilège, je me signai dévotement, et ne pus m'empêcher de m'écrier :

« N'est-ce pas honte, capitaine Jonas, de traiter ainsi une ville pour la faute d'un seul et de porter la main sur les choses saintes ? Le connétable, mon père, n'aurait point, je suis sûr, voulu semblable chose.

— Vous êtes un enfant, me répondit le capitaine. Ceci sont usages de la guerre, que vous ne connaissez point et ne pouvez juger. »

Je me tus, mais comme nous nous éloignions de ce tumulte, j'entendis une vive pétarade d'arquebuses au devant de nous, puis bientôt un violent bruit d'artillerie.

« Que signifie ceci ? demandai-je à mes compagnons. Ne sommes-nous donc point maîtres de la place?

— C'est le château Saint-Ange que nos hommes attaquent, répondit le Gascon ; le pape, Notre Saint-Père, s'y est enfermé et refuse de nous en ouvrir les portes.

— Et il a grandement raison, ajouta Freundsberg, car le jour où la Providence me l'aura livré..

1. Suite. — Voy. page 257.

— Que feriez-vous? m'écriais-je épouvanté.

— Je le pendrai, acheva-t-il brutalement, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

— Pendre notre Saint-Père! Oh, capitaine Jonas, l'entendez-vous?

— Notre ami plaisante, répondit celui-ci. Je me charge dès demain de mettre le pape en lieu sûr, à Viterbe ou à Gaëte. »

Malgré ces paroles rassurantes, je rentrai au Vatican fort triste. Qu'adviendrait-il vraiment si Sa Sainteté tombait aux mains de nos soldats hérétiques? Étais-je condamné à assister au supplice du chef de la chrétienté?

Cependant les jours se passèrent et le château Saint-Ange continuait à tenir bon. Nos soldats, rassasiés de pillage, commençaient à murmurer et demandaient à grands cris à sortir de Rome pour se porter sur le Napolitain.

C'est alors que les chefs de l'armée comprirent tout ce qu'ils avaient perdus en la personne de mon bien-aimé père. Aucun d'eux ne se sentait assez de force pour prendre la direction de l'armée; de plus la jalousie les divisait et ils se dépensaient en secrètes hostilités l'un envers l'autre.

Cependant Freundsberg et Jonas, longtemps ennemis du vivant de mon père, semblaient s'être rapprochés et, tout enfant que j'étais, je voyais bien qu'ils travaillaient à dominer les autres capitaines. Ils passaient tout le jour dans le palais en longs conciliabules, et leurs allures mystérieuses me causaient un malaise inexplicable.

Jonas, qui avait toujours été très bon pour moi, me traitait maintenant avec peu de déférence. Je crus voir dans ce changement la main de l'Allemand qui ne m'avait jamais aimé, et dont la cupidité bien connue devait redouter d'avoir à partager son butin avec moi.

Mon inquiétude redoubla, lorsque m'étant enquis de M. de Cissac, j'appris que ce gentilhomme avait été chargé d'une mission hors de Rome par le chef des lansquenets, et qu'il ne devait rejoindre l'armée qu'à Gaëte, où nous nous rendrions sous peu. Les soldats avaient demandé de faire les funérailles de leur chef en cette ville, car le corps de mon père, soigneusement embaumé, n'était pas encore enseveli.

Le départ de M. de Cissac me privait de mon meilleur protecteur. Qu'allais-je devenir au milieu de tous ces lansquenets cupides; je ne pouvais compter sur le vieux Régnier et sur mon pauvre Ercole; qu'auraient-ils pu faire pour moi?

Un hasard vint me montrer que mes craintes n'étaient que trop justes et que de perfides ennemis ne songeaient qu'à se défaire de ma personne.

J'errais, un jour, tristement, à travers les vastes salles désertes du palais pontifical, et je m'étais arrêté à contempler quelques tapisseries pendues au mur d'une galerie et toutes couvertes de figures d'anges et de saints, quand j'entendis tout à coup retentir dans une chambre voisine un bruit de pas qui se dirigeaient de mon côté.

Saisi d'une frayeur puérile, en tout cas providentielle, je me glissai précipitamment derrière une des tapisseries où je me dissimulai de mon mieux.

A peine étais-je caché que, par l'entrebâillement, j'aperçus, entrant dans la galerie, Jonas, suivi du chef des lansquenets.

Le capitaine, les sourcils froncés, les bras croisés sur sa poitrine, marchait lentement comme en proie à une vive préoccupation. Arrivé au milieu de la pièce, il s'arrêta et se tournant vers l'Allemand, dont les yeux brillaient d'un éclat étrange, il s'écria :

« Non, Freundsberg, jamais! Le duc Charles a été plus que mon maître, il a été mon bienfaiteur. Et ce serait moi?... Non, mille fois non.

— Vous, ou d'autres, répondit d'une voix insidieuse le lansquenet. L'essentiel est que cet enfant disparaisse.

— Mais enfin, encore une fois pourquoi? demanda Jonas. Que vous a fait ce pauvre innocent? Ne trouvez-vous pas qu'il suffise de nous approprier la plus grosse part du butin qui lui était dû.

— Non, dit l'Allemand, cela ne suffit pas. Il faut que l'enfant meure. Tant qu'il vivra, la haine de Louise de Savoie ne sommeillera pas. Ne peut-il pas revenir réclamer un jour les biens dont son père a été dépouillé?

— Que nous importe? fit Jonas en haussant les épaules.

— Il nous importe qu'après le pillage de Rome l'empereur Charles sera le premier à nous menacer; qu'il voudra se débarrasser d'auxiliaires aussi dangereux que nous et nos soldats; et qu'alors notre meilleur refuge sera peut-être la France. S'il faut tout vous dire, la reine-mère, dès le jour où elle a su que Charles de Bourbon emmenait son fils avec lui, m'a fait promettre, pour moi et ceux qui m'aideraient en cette entreprise, honneurs et récompense si je la débarrassais de cet enfant maudit.

— Cependant, dit Jonas d'une voix hésitante.

— Du reste, tout se passera comme je vous l'ai déjà dit, reprit l'Allemand. Nos soldats sont restés trop attachés au nom de Bourbon pour que nous puissions sans danger occire maître Jean d'une façon ouverte. En faisant route vers Gaëte, nous organiserons quelque petite embuscade d'Italiens, amis à moi, qui dépêcheront l'enfant proprement et nous laisseront son corps, lequel sera enseveli en pompeuses funérailles avec celui de son père.

— Soit, dit courtement Jonas, que Dieu ait leurs âmes », et il s'éloigna baissant la tête, toujours suivi de son satanique conseiller.

Quant à moi, j'avais écouté plus mort que vif cet entretien et maintes fois je crus durant que j'allais défaillir. Je restai longtemps après leur départ dans ma cachette, et n'en sortis qu'à la nuit pour me glisser furtivement jusqu'en mes appartements.

Je trouvai mes deux fidèles compagnons, Régnier



et Ercole, fort en peine de moi. L'heure à laquelle je prenais habituellement mon repas étant passée, ils s'étaient mis à ma recherche, mais les gardes leur avaient affirmé ne pas m'avoir vu sortir du palais. Ils étaient sur le point de s'enquérir auprès du capitaine Jonas lorsque j'étais survenu. Mes nerfs étaient à ce point tendus par la longue anxiété que j'avais supportée, que, sans pouvoir proférer une parole, je me jetai dans les bras de Régnier et laissai éclater de violents sanglots.

Le pauvre vieillard, tout troublé par cette embrassade, ne savait lui-même que dire, et Ercole, avec son impressionnable nature, voyant mes larmes, se mit à sangloter aussi fort que moi.

Les pleurs finirent par me soulager ; alors, m'arrachant de l'étreinte du bon Régnier, je courus à la porte que je fermai soigneusement, après avoir bien regardé si nul espion n'était aux aguets au dehors. Puis, je fis le tour de la chambre, soulevant les tapisseries, inspectant le dessous de mon lit et de chaque meuble.



Le capitaine me considérait d'un air farouche. (P. 276, col. 2.)

Mes amis me regardaient atterés, se demandant si j'étais devenu fou. C'était seulement la frayeur d'un pauvre seigneur de dix ans.

Lors, rassuré par mon examen, je m'approchai d'eux, et, d'une voix tremblante, leur dis :

« Jonas et le vilain Freundsberg viennent de décider de me tuer.

— Vous tuer, monseigneur ! s'écrièrent-ils ensemble. Cela n'est pas possible.

— Caché derrière une tapisserie de la galerie des Saints, j'ai tout entendu, repris-je. Jonas ne voulait d'abord pas, mais le traître allemand a fini par le convaincre. Ils sont convenus de me tuer dans une échauffourée, chemin faisant de Gaëte.

— Mais, pourquoi vous veulent-il à mal, monseigneur ? demanda Régnier, encore incrédule.

— D'abord, répondis-je, pour s'assurer de ma part du butin de la cité romaine. Puis, à ce qu'il paraît, pour gagner les bonnes grâces de ma tante Louise, qui m'a juré une haine mortelle.

— Ah ! s'il en est ainsi, s'écria Régnier, je ne comprends que trop pourquoi M. de Cissac, à vous si dévoué, se désolait tant de devoir vous quitter. « Prends bien soin de messire Jean, me dit-il en partant, car la mort de son père va augmenter l'ardeur de ses ennemis. Si quelque danger le menaçait, préviens-moi tout de suite. » C'est vrai, je n'y avais point pensé. Votre pire ennemi, c'est la reine Louise de Savoie. C'est elle qui a valu à notre seigneur, votre père, tous ses malheurs, qui lui a dérobé tous ses biens après avoir voulu déshonorer son nom, qui l'a forcé à vous enfin et à vous faire passer pour mort. Rien ne doit coûter à une aussi méchante femme pour se débarrasser de vous.



— Eh bien, dépêchons-nous de nous sauver, s'écria Ercole.

— Oui, Régnier, dis-je à mon tour, quittons au plus vite ce palais. Que m'importe la richesse et les honneurs. Heureux j'étais comme Jean de Mercœur, Jean de Merceur et rien de plus je veux redevenir.

— Certes, dit le vieillard, il faut fuir et le plus tôt possible, car, il n'y a qu'un instant, Rubempré, le chef de la garde du palais, me disait que le départ pour Gaëte avait été fixé à quatre jours.

— Raison de plus pour ne plus tarder. O Régnier, mon bon Régnier, m'écriais-je, sauve-moi et je t'en serai reconnaissant tant que j'aurai une goutte de sang dans la poitrine.

— Comment sortir d'ici sans éveiller les soupçons, reprit le bon serviteur. Jonas a bien pris ses mesures. Sous prétexte de mieux veiller à votre sûreté, il a donné les postes du Vatican à ses bandits gascons qui se feraient pendre pour lui.

— Je voudrais que votre Jonas fût encore dans le ventre de la baleine qui l'avait si bien avalée un jour, » s'écria Ercole.

Cette remarque nous fit rire, malgré notre tristesse. Ce que voyant, mon jeune page tira son épée et, la brandissant au-dessus de sa tête, il se mit à défier tous les reîtres et lansquenets de notre armée, de la façon la plus bouffonne du monde.

« Qu'ils viennent ici tous, s'écriait-il, et ils verront ce que valent le dernier des Bourbons et ses humbles valets. Si Meinherr Freundsberg était là devant moi, je l'embrocherais du coup et l'enverrais rejoindre chez Satan sa bande de parpaillots maudits.

— Paix! lui dit impérieusement Régnier, il ne s'agit point en ce moment de bravades et bouffonneries...

— Je dis ce que je pense, murmura Ercole.

— Il s'agit de raisonner le meilleur moyen de notre fuite, continua le vieillard. Grâce à Dieu, les lansquenets n'ont pas eu l'audace de m'arracher la cassette de Monseigneur le Connétable. Elle est pleine de joyaux, et diamants, et sequins d'or, qui nous seront la clef de cette prison et la providence de l'avenir. Prenez votre repas, Messire Jean, je vais sortir du palais et tâcher de me procurer des déguisements et costumes de paysan qui nous permettront de sortir d'ici. »

Et ce disant, il s'enveloppa de son manteau et sortit de la chambre.

Un peu rassuré, et sur les instances d'Ercole, je me mis devant la table servie et je mangeai quelque peu de mon souper.

Cela me ragaillardit, et, grâce à l'amusant babillage de mon jeune domestique, j'oubliais déjà le danger, quand, tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit toute grande et quelle fut ma stupeur en voyant entrer dans la pièce mon ennemi le capitaine Jonas en personne.

Dans mon effroi, je me levai précipitamment et j'allai fuir, lorsque je vis l'officier s'incliner profondément et me dire d'une voix douce :

« Eh, monseigneur, ne reconnaissez-vous plus votre serviteur? »

Je balbutiai quelques paroies sans suite, auxquelles il ne prit garde, car il continua :

« Ma visite vous surprend par son heure tardive, et je croyais vous trouver déjà dans votre lit, mais je n'ai pas voulu renvoyer à demain de vous faire part de ce qui vient d'être décidé en notre conseil des capitaines d'armée et qui vous intéresse fort.

— Parlez, lui dis-je d'une voix que j'essayais de rendre calme.

— Vous savez, reprit-il, quelle a été notre douleur de perdre notre bien-aimé chef. Sans lui nous ne sommes plus qu'un corps sans tête, et il nous semble que sa présence, même mort, nous a donné la victoire. L'armée ne veut pas se séparer de ce grand capitaine. Son corps porté triomphalement sera notre étendard, et, dans deux jours, quand nous prendrons le chemin de Gaëte...

— Dans deux jours, m'écriai-je.

— Cela vous surprend-il? Le conseil a décidé, ce soir, le moment de quitter Rome. François envoie vers nous M. de Lautrec avec une armée, et nous ne pouvons nous laisser enfermer en cette ville ruinée et sans ressources tandis que le château Saint-Ange tient encore contre nous. Vous nous accompagnerez, Monseigneur, et c'est moi qui suis chargé de veiller sur vous. Cet honneur m'a été accordé en mémoire de l'amitié qu'avait pour moi votre père. Tenez-vous donc prêt à partir. »

En entendant ces paroles, je crus un moment que toute la scène à laquelle j'avais assisté dans la galerie des Saints n'était qu'un rêve, je courus vers le capitaine et lui sautant au cou, je l'embrassai avec ardeur.

Puis une idée folle me venant à l'esprit, je lui dis doucement :

« Je savais bien, Jonas, que vous m'aimiez et que vous ne vouliez pas me tuer. »

Ces paroles étaient à peine sorties de ma bouche, que je compris toute mon imprudence.

Le capitaine me repoussa si rudement que je roulai sur le sol à quelques pas de lui. Alors, tirant son épée, il vint à moi et je crus qu'il allait me tuer sans plus tarder. Mais les cris d'Ercole, qui appelait de toute sa voix : « A l'aide! on tue Monseigneur Jean de Bourbon! » détournèrent sa main et, furieux, me laissant, il courut sus à mon pauvre page, et l'eût dépêché incontinent si l'autre, ne glissant par la porte, n'eût disparu en répétant ses cris.

Quant à moi, paralysé par l'épouvante, je me redressai péniblement sur mes genoux et joignant les mains, je m'écriai :

« Grâce, Jonas! Au nom de mon père qui fut ton bienfaiteur, ne me tue pas. »

Le capitaine était revenu vers moi, et, l'épée à la main, il me considérait d'un air farouche.

Je continuai d'un ton suppliant :

« Laisse-moi la vie, Jonas, je ne te demande que



cela. Garde pour toi toutes les richesses que tu m'avais offertes. Je ne veux rien, ni honneur, ni trésor, ni gloire. J'oublierai si tu le veux mon nom, je ne serai plus que l'humble enfant que j'étais il y a quelques mois. »

Il restait toujours hésitant. Enfin d'une voix rude il me dit :

« Qui t'a donc dévoilé le fond même de ma pensée ?

— J'ai tout entendu moi-même, aujourd'hui, caché dans la Galerie des Saints, pendant que tu parlais avec Freundsberg. Mais je te jure, sur Notre-Dame, j'oublierai ce que je sais et nul ne l'apprendra jamais. »

Jonas semblait ébranlé. Son regard devenait plus doux.

« Dieu m'est témoin, me dit-il enfin, que jamais si noir projet ne fût venu en mon esprit. Ton père a été mon plus respecté ami. Mais tu le sais toi-même, il faut que tu disparaisses. Si je t'épargne, Freundsberg te tuera et tu m'entraîneras dans ta perte.

— Aide-moi à fuir, lui dis-je, et jamais plus on n'entendra sur la terre de France parler de Jean de Bourbon.

— Peux-tu le jurer sur cette croix ; et il me montrait le crucifix placé à la muraille.

— Je le jure devant Dieu, fis-je, et j'étendis la main vers la sainte image.

— Eh bien, soit ! cria le capitaine en rengaînant d'un coup sec son épée. Aussi, depuis deux heures, je me sentais étouffer à l'idée que j'allais, moi, le féal serviteur du duc Charles, porter la main sur son fils tant aimé. A mon tour, je jure sur cette image de notre Sauveur que tu sortiras d'ici et de Rome sain et sauf ou que j'y perdrai la vie. »

Il me tendit les bras et je sautai derechef à son cou.

A ce moment, Régnier, amené par mon page, arrivait, l'épée à la main, accourant à mon secours.

On pense quelle fut la stupéfaction de mes amis en me voyant si tendrement tenu par le capitaine.

« Renfile ton épée, cria celui-ci à Régnier d'un ton de bonne humeur, et toi, braillard, dit-il à Ercole, si tu ne deviens pas aussi muet qu'une bûche, je te coupe la langue pour tout de bon.

— N'ayez crainte, leur criai-je à mon tour, le capitaine Jonas est mon ami, c'est lui qui va nous sauver.

— Aussi pensais-je bien, dit mon vieux domestique, que c'étaient idées de l'esprit troublé de mon jeune seigneur, et qu'un loyal gentilhomme de Gascogne ne pouvait ainsi...

— Arrête, Régnier, lui dit Jonas, tout ce que Monseigneur Jean t'a raconté était vrai, aussi vrai que je viens de jurer devant cette croix de risquer ma vie pour sauver la sienne. Il faut pour cela combiner au plus vite un plan et le mettre à exécution dès demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui même, demandai-je un peu troublé.

— Parce que le temps me manque pour assurer le moyen de sortir de la ville. Ce sont mes Gascons qui gardent ce palais, mais les lansquenets de Freundsberg tiennent les portes de l'enceinte, et il ne sera peut-être pas aisé de déjouer la vigilance de ces satanés huguenots. En tous cas, il faut vous procurer des vêtements de paysans italiens pour qu'une fois hors de la ville, vous ne soyez exposés à être reconnus.

Jonas l'avait jeté à terre. (P. 279, col. 1.)

— J'ai ce qu'il faut pour cela, dit Régnier. Un juif de notre camp m'a, ce soir-même, procuré ces déguisements.

— Fort bien, reprit Jonas. Eh bien ! dormez tranquilles, je vais aller tout préparer pour votre fuite. Jusqu'à la nuit de demain, que rien ne soit changé à vos allures, car Freundsberg veille, et au moindre soupçon vous seriez perdu aussi bien que moi. A demain donc. »

Et, me serrant encore une fois dans ses bras, il m'embrassa, puis sortit d'un pas ferme.

Il me fallut expliquer à mes deux amis par quel miracle j'avais réussi à calmer la colère du capitaine, et, en fin de compte, à l'amener à servir nos projets de fuite.

Régnier remercia la Providence qui était venue si merveilleusement en aide à un faible enfant de dix ans. Aussi, pour remercier Dieu de son évidente protection, nous passâmes la nuit en prières.

La journée du lendemain nous parut longue, et fut pour moi pleine de tristes pensées. Le capitaine Jonas

tiendrait-il son serment ? N'avais-je pas vu moi-même avec quelle habileté Freundsberg avait une fois déjà surmonté ses scrupules ? Si l'Allemand venait à soupçonner la fidélité de son allié, n'avancerait-il pas le moment de l'exécution de son crime ?

Mes compagnons n'étaient guère plus tranquilles. Pendant toute la journée nous ne cessâmes de prier. Le moindre bruit nous faisait tressaillir. Les allées et venues des soldats nous inspiraient surtout de mortelles inquiétudes.

Cependant la nuit arriva. Régnier, ayant allumé un cierge, me conduisit dans la salle où le corps du connétable reposait étendu sur un lit d'apparat.

Je me jetai à genoux aux pieds de ce père que j'avais si longtemps désiré connaître et que le sort m'avait si rapidement enlevé. Je collai mes lèvres sur sa main glacée, et là je jurai que puisqu'il ne m'était plus permis de rendre à son nom le rang et l'éclat qu'il avait mérités sur la terre de France, je tâcherai de toujours vivre en bon et loyal gentilhomme et de relever sur le sol étranger la noble renommée de Bourbon.

Cette prière me fit grand bien, et, ayant dit adieu pour l'éternité à mon père, nous rentrâmes dans nos appartements et nous nous mîmes à tout préparer pour notre départ.

La nuit était déjà profonde, lorsqu'un pas lourd retentit dans la galerie voisine et bientôt Jonas apparut devant nous.

Il avait revêtu son brillant costume de guerre avec sa cuirasse tout étincelante et son casque chargé d'un panache de plumes multicolores.

En entrant il jeta sur la table un paquet, et nous dit d'une voix brève :

« Allons, vite, que chacun de vous s'enveloppe dans un de ces manteaux et suivez-moi. »

Régnier ouvrit le paquet et en tira trois manteaux, semblables à ceux des dragons de Gascogne. En un instant chacun de nous fut prêt, et nous hâtant, nous nous mîmes à courir derrière le capitaine qui était déjà sorti.

Nous ne le rejoignîmes qu'à la grande porte, qui s'ouvre au bas de l'escalier d'honneur sur la cour de Saint-Pierre.

Une vingtaine de cavaliers gascons étaient rangés en bataille devant le perron. Près d'eux quatre valets tenaient en main des chevaux tout harnachés, qu'à notre vue ils vinrent placer devant nous. Jonas, sans mot dire, enfourcha sa monture et nous, l'imitant, fûmes bientôt en selle. Alors les Gascons se rangèrent autour de nous et le capitaine, prenant la tête de la troupe, sortit de la cour vaticane.

Une obscurité profonde régnait dans les rues de la ville, dont tous les habitants semblaient avoir disparu ; mais sur les places brûlaient de grands feux autour desquels bivaquaient nos gens braillant, buvant et menant grand désordre. A notre vue, quelques-uns se levaient et nous saluaient ou nous raillaient selon leur degré d'ivresse. Aucun cependant ne nous inquiéta.

Je reconnus bientôt que nous suivions la route par laquelle nous étions entrés triomphalement dans Rome. Elle nous conduisait à la brèche faite dans la muraille à l'endroit même où mon père avait été mortellement blessé.

Cette brèche, laissée ouverte, me parut tout de suite devoir être la porte de mon salut ; car, en supposant que nous nous fussions dirigés vers une des autres issues, il eût été facile à nos ennemis de nous empêcher de sortir.

Cependant la brèche était gardée, ainsi que nous vîmes de loin aux feux de camp qui y brillaient, et, comme nous approchions, une sentinelle nous cria :

« Au large, on ne passe pas.

— Ami, répondit aussitôt le capitaine sans arrêter ses hommes, je suis le capitaine Jonas, commandant des troupes gasconnes. »

Mais la sentinelle avait crié : « Alerte ! » et à peine avions-nous gagné quelques pas que nous nous trouvions arrêtés par une vingtaine de lansquenets qui, la hallebarde tendue, nous barraient le passage.

« Que signifie ceci ? s'écria Jonas d'une voix courroucée, et il poussa son cheval jusque sur la pointe des hallebardes. Qui donc commande en Rome pour oser ainsi m'arrêter ? »

Un officier allemand s'avança alors, et, saluant de son épée :

« Veuillez nous excuser, dit-il ; les ordres formels de Meinherr Freundsberg sont que nul ne peut sortir par ici.

— Mais ne savez-vous donc pas que je suis le capitaine Jonas, l'égal de votre maître, et que je n'ai d'ordre à recevoir de personne.

— Encore une fois, monsieur, reprit l'officier, mes ordres sont formels.

— Eh bien, dit Jonas changeant subitement de ton, je vous félicite de la façon dont vous les exécutez. » Et se tournant vers nous : « Faites volte-face, nous cria-t-il, nous allons continuer notre ronde. » Puis, reprenant à l'officier : « Je ne suis venu ici, lui dit-il, que pour m'assurer que votre service était bien fait. Il m'était venu à l'oreille que notre Saint-Père, voulant quitter Rome subrepticement, avait gagné à prix d'argent les gardiens d'une porte pour avoir passage libre.

— Je vous garantis que ce n'est point ici, moi vivant, qu'il passera », répondit l'Allemand.

Pendant cet entretien nos soldats, ayant fait demi-tour, tenaient la tête de leurs chevaux vers la ville. Les lansquenets de leur côté, voyant notre chef disserter paisiblement avec leur officier, avaient posé leurs habellardes et avaient rejoint leurs camarades jouant aux cartes près du feu.

Pour ma part, j'étais consterné. Ainsi, me disais-je, le capitaine reconnaît la fuite comme impossible, et, plutôt que de se compromettre, il aime mieux m'abandonner à mon sort.

A ce moment de mes pensées, j'entendis tout à coup la voix vibrante de Jonas pousser ce cri :



« A moi, Gascogne! »

Et, comme à un signal convenu, nos cavaliers, faisant volte-face subitement et nous entraînant avec eux, se lancèrent l'épée haute vers le poste des lansquenets.

Jonas, sans toucher l'officier de son épée, l'avait jeté à terre du poitrail de son cheval, et nous, derrière lui, passâmes comme un ouragan au milieu des Allemands, qui stupéfaits nous regardèrent tenant encore cartes et dés à la main, sans penser à prendre leurs armes ou à se servir des terribles pistolets dont leur ceinture était toujours si bien garnie qu'on ne les appelait que les diables empistolés.

Un instant après, nous étions hors de Rome, galopant follement, comme si nous avions eu cent mille satanés huguenots à nos trousses. Mais nul ne pensait à nous poursuivre, ce que nous vîmes bientôt.

Le capitaine tenait toujours le devant et ne cessait d'éperonner son cheval.

Comme nous fûmes à trois bonnes lieues de la ville, il leva son épée au-dessus de sa tête. Toute la troupe s'arrêta.

« Venez, Messieurs, » nous cria-t-il. Et sortant des rangs nous le suivîmes seuls.

A deux cents pas des cavaliers restés en arrière, il retint son cheval et mit pied à terre, ce que nous fîmes tous aussitôt.

Le capitaine s'avança alors vers moi, et, pliant un genou, me dit :

« Monseigneur est-il satisfait de son serviteur?

— O Jonas, lui criai-je, tu es le meilleur et le plus brave des hommes. Je sens bien que pour me sauver, tu t'es exposé au plus grand péril.

— Ne craignez rien pour moi, reprit-il; j'ai dix mille Gascons qui ne me laisseront pas aussi facilement dépêcher que peut le croire Meinherr Freundsberg. Et quand même j'y laisserais la vie, je serai trop heureux de racheter à ce prix la traîtrise et félonie que j'ai failli commettre.

— Oublie cela comme je l'ai oublié, lui dis-je ; ma reconnaissance te sera toujours entière. »

Nous nous embrassâmes et je vis qu'il avait des larmes plein les yeux.

« Si j'avais été le plus fort, murmura-t-il, vous ne seriez point fugitif... Mais, laissons cela. Hâtez-vous de gagner à pied les montagnes que vous voyez sur la droite. Mes chevaux ne vous serviraient bientôt plus et pourraient vous compromettre près des Italiens. Dites-vous fugitifs de Rome et dépouillés par les soldats de Bourbon; avec cela vous serez partout bien accueillis. »

Après ces conseils, il m'embrassa encore tendrement et sautant sur son cheval, il réunit dans sa main les brides de nos montures et les emmena avec lui.

Je restai les yeux fixés sur lui jusqu'à ce que son panache disparût dans l'obscurité. Alors mon cœur se serra.

Quoique bien jeune, je sentais bien qu'avec Jonas s'éloignaient à jamais toutes ces grandeurs qu'avait semblé me promettre l'avenir. Je n'étais plus désormais qu'un pauvre aventurier.

Je poussai un soupir et, rejoignant mes compagnons, nous nous mîmes en marche vers la montagne.

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.



# TUNIS

Il est peu de pays qui excitent plus en ce moment notre intérêt que la Tunisie, ce prolongement oriental de notre Algérie, qui, par sa forme, ses contours, son climat semble ne devoir former qu'un tout avec notre belle France africaine. Notre collaborateur, M. Paul Pelet, vous a déjà donné d'intéressants détails sur cette riche contrée [1]. Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous en visiterons la capitale; mais auparavant quelques mots sur l'histoire de cette ville célèbre.

Les historiens croient que Tunis fut fondée à peu près au même temps que Carthage, c'est-à-dire vers l'année 900 avant l'ère chrétienne. Les écrivains anciens l'ont désignée sous les noms de *Thunetum*, *Tuneta*, *Tunes* et *Tunisum*; les Arabes l'appellent *Tounah*, *Tounet*, *Tounès*, mot qui, en phénicien, paraît signifier « habitation ». Selon la fable, la belle Harmonie, abandonnée sur le rivage africain par Cadmus, son ravisseur, mourut de désespoir, et ce fut autour du tombeau élevé par ses enfants à sa mémoire, que se sont groupés les premiers habitants de Tounès. Cette aventure, qui ne le cède pas en poésie à celle de la reine de Carthage, se passait quelque temps avant le déluge de Deucalion.

L'histoire devient plus positive vers le commencement de la première guerre punique, deux siècles et demi avant notre ère : dès ce temps Tunis avait une flotte considérable, qui s'unissait souvent à celle de Carthage dans des expéditions contre les Phocéens. Prise par Régulus, après la victoire navale qu'il remporta sur Hamilcar et Hamon, elle resta le quartier général de l'armée romaine jusqu'au jour où Régulus fut à son tour vaincu par le général lacédémonien Xantippe. Scipion la reprit ensuite, et depuis ce moment ses annales se confondent longtemps avec celles de Carthage, dont elle partage le sort. Elle fut, comme

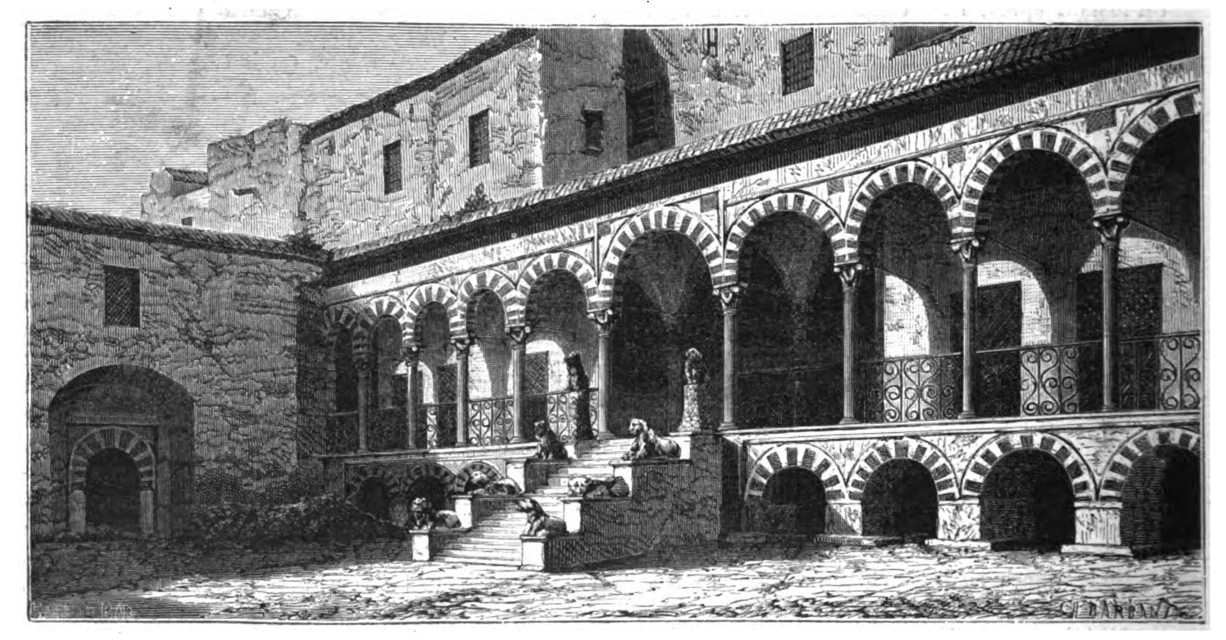
1. Voy. vol. XIV, page 184.

elle, détruite par le second Scipion, et, comme elle, se releva de ses ruines sous les empereurs.

Comme toute cette partie de l'Afrique elle devint la proie des conquérants arabes, mais perdit sous ces nouveaux maîtres sa prépondérance, la capitale ayant été transférée à Kaïrouan sur l'emplacement de l'antique Cyrène.

En 1270, le saint roi Louis IX vint mettre le siège devant Tunis. On sait qu'il mourut de la peste, dans le voisinage, au milieu des ruines de Carthage, où la France a fait élever une chapelle qui lui est dédiée.

Pendant le treizième siècle et jusqu'à la fin du quinzième, des émigrations des Maures d'Espagne élevèrent très haut la prospérité de Tunis qui devint la capitale de tout un empire qui comprenait Bône, Bougie, Tripoli, la Calle, Cherchell, etc. Elle avait des traités de commerce avec les grandes républiques d'Italie, la Sicile, la Provence et l'Aragon.


La Cour des Lions au palais du Bey de Tunis.

Charles V envoya, en 1390, une flotte contre l'empire tunisien, mais sans succès.

La dynastie des Beny-Hafs régna jusqu'à l'an 1533, où l'un des pirates que nous nommons Barberousse, Khaïr-ed-Dïn, alors souverain d'Alger, profita d'une discorde de la famille royale tunisienne pour faire la conquête de Tunis au nom du sultan Soliman. Moulay-Hassan, le roi vaincu, appela à son aide Charles-Quint, qui, parti de Barcelone le 31 mai 1535, vint assiéger Tunis avec quatre cents navires à voiles espagnols, portugais, flamands, génois, sardes, italiens et maltais, montés par vingt-sept mille hommes. Barberousse, qui n'avait reçu aucun secours de Constantinople, se trouva impuissant contre cette armée. Vingt mille esclaves chrétiens qu'il avait employés à creuser le canal de la Goulette étaient enfermés dans la ville. Toutes les troupes maures commandées par Barberousse luttaient avec les Espagnols dans la campagne; les esclaves se révoltèrent et ouvrirent les portes à Charles-Quint. L'empereur n'avait pas le dessein d'ajouter la Tunisie à ses immenses possessions; il avait assez à faire en Europe. Il se contenta donc de dicter un traité à Moulay-Hassan, et de laisser à la Goulette dix galères et une garnison de mille hommes sous le commandement de Bernardin de Mendoza; mais les Tunisiens n'eurent bientôt que du mépris pour leur roi, ne le considérant plus que comme le vassal du chrétien; et le jour où, à la suite de divers incidents, Moulay-Hassan, chassé par eux, essaya de reprendre la ville avec le secours d'une troupe espagnole commandée par un gentilhomme napolitain nommé Lofredo, ils firent une résistance furieuse et taillèrent les Espagnols en pièces. Moulay-Hassan tomba entre leurs mains, et son fils, usurpateur de son trône, lui fit crever les yeux. Dix-huit ans après, ce fils fut lui-même chassé de Tunis par les Algériens.

En 1573, le fameux don Juan d'Autriche prit possession de Tunis au nom de son frère Philippe II. Il avait ordre d'en raser les murailles; il n'en fit rien et se retira en y laissant une garnison de quatre mille hommes.

La fin de cette même année vit s'éteindre la dynastie des Beny-Hafs. Le sultan envoya de Constantinople une flotte qui, appuyée par celle d'Alger, s'empara de Tunis après une lutte acharnée où périrent un très grand nombre de chrétiens et de musulmans. Siman-Pacha, dey d'Alger, devint dès lors le souverain de Tunis où un de ses lieutenants gouverna sous son nom avec le titre de bey.





Un bazar à Tunis. (P. 282, col. 2.)

Depuis lors les beys se sont succédé au milieu de nombreuses révolutions. Nous avons dit autre part quelle était leur situation actuelle vis-à-vis de la France.

Tunis est aujourd'hui une grande et belle ville de plus de cent mille âmes, qui sera reliée bientôt à notre Constantine par un chemin de fer. Elle n'est pas, ainsi qu'on se le figure souvent, située sur le bord même de la mer mais bien sur un lac, le *Bahira*, qui débouche dans la mer par un canal à la Goulette, le port de Tunis. Ce lac, qui a environ 18 kilomètres, est un bassin d'eau salée.

Il est triste d'être obligé de dire que, depuis une longue suite de siècles, c'est le réservoir de toutes les immondices de Tunis, qui s'y sont insensiblement accumulées, à ce point qu'en beaucoup d'endroits le lac n'a plus même que soixante-dix centimètres de profondeur? Des ingénieurs français ont proposé aux beys, non pas de curer le lac, entreprise impossible, mais au moins de creuser et d'élargir au milieu le chenal que suivent jusqu'ici assez péniblement les barques et de doter ainsi la ville d'un port accessible aux grands navires.

« Si le fond du lac est noir et immonde, dit M. Amable Crapelet, sa surface réfléchit un ciel d'or et d'azur. J'étais saisi d'admiration : les murailles blanches de la ville, inondées de la lumière éclatante du soleil, se détachaient vigoureusement sur les beaux fonds de cobalt des montagnes. Les teintes blanches des murailles avaient la douceur du satin; çà et là les montagnes se coloriaient de rose et de bleu; sur le lac nageaient ou volaient des bandes d'oiseaux charmants, des grèbes, des cormorans et des flamants roses.

» Tous mes souvenirs se réveillèrent pêle-mêle. Là, me disais-je, on a vu jadis les flottes des Phéniciens et les escadres romaines! Mes pensées me reportèrent au collège; j'avais quinze ans. Des noms illustres longtemps oubliés résonnaient à mes oreilles. Régulus, Scipion, Hamilcar, Hamon, Jules-César, Caton, m'apparaissaient comme des ombres; je les saluais; elles poétisaient pour moi cette plage inconnue : je ne crois pas qu'il y ait un cœur assez insensible pour n'être pas ému devant ces rives où tant de gloires se sont évanouies. Des épisodes plus modernes ne me touchaient pas moins: saint Louis est mort sur cette terre, et Saint Vincent de Paul y a été esclave.

» Après tout, sans ce prestige de l'histoire et les beautés de la nature, le trajet du lac par lui-même finirait par devenir peu agréable; l'eau manque assez souvent, et vous courez le risque de tourner sur l'axe de votre barque pendant des heures entières. Les barques indigènes à voiles latines qu'on appelle *sandales*, sont nombreuses, surtout aux jours d'arrivée des paquebots, et lorsque des navires marchands ont jeté l'ancre devant la Goulette ou au-dessous de l'ancien cap de Carthage, aujourd'hui le cap Sidi-bou-Saïb. »

Aujourd'hui un chemin de fer, rendu célèbre par des contestations récentes, conduit de la Goulette à Tunis et évite aux voyageurs la traversée du lac.

La ville, en dehors du palais du bey, n'a d'autres monuments que des mosquées, mais celles-ci y sont nombreuses et quelques-unes remarquables, entre autres la mosquée de l'olivier, lieu de sépulture des beys.

Les rues sont pour la plupart étroites et bordées de maisons dépourvues de fenêtres. Les plus larges sur lesquelles s'ouvrent des boutiques constituent les bazars. Ceux-ci ne sont guère que des passages couverts qui se suivent, et en quelques endroits seulement ils sont décorés de colonnes et de portiques. A certains jours, on y fait des ventes à la criée. Les marchands, qui d'ordinaire sont paresseusement assis, prennent alors la peine de se mêler à la foule en agitant leurs marchandises et en criant les prix : c'est un tumulte et un désordre indescriptibles.

Certaines vilaines petites rues resplendissent d'objets précieux, de selles en velours, ou en maroquin brodées d'or et d'argent, de coffres de nacre, de tissus d'une richesse merveilleuse, de belles armes. On ne tarde pas à s'apercevoir que chaque profession se concentre dans un même quartier. L'un des plus divertissants est celui des tailleurs tout diapré d'étoffes roses, vertes, jaunes. Le produit qui abonde le plus est le fez, tarbouch ou chechia, que nous nous sommes peu à peu habitués à voir dans nos villes européennes sur la tête de vrais ou de faux Turcs ou Arabes. Les Tunisiens excellent dans la fabrication de cette petite calotte rouge et ils en exportent des millions dans tous les pays dont Mahomet est le prophète.

« Cette ville si belle à l'extérieur, écrit le voyageur que nous avons déjà cité, n'est intérieurement qu'un amas informe de laides maisons et un odieux cloaque. Sans doute la première impression ne saurait être favorable; on n'a pas fait deux cents pas qu'on se sent comme perdu dans un labyrinthe de ruelles étroites et malpropres. C'est bien pis si l'on passe dans les faubourgs, trop près de certains fossés qui, à travers les maisons, mènent à découvert je ne sais quoi d'infect et d'affreux vers le lac; mais si l'on ne se décourage pas, si l'on pénètre plus avant, surtout si l'on sait voir, on ne tarde pas à être dédommagé par mille rencontres charmantes.

» Souvent, au bout de deux rangs de maisonnettes à un étage qui se touchent presque, en sorte que vous voyez les Tunisiens sauter au-dessus de votre tête d'une terrasse à l'autre, on arrive tout à coup devant un café que de beaux figuiers couvrent de leur épais ombrage, ou devant une petite place où d'élégantes colonnes soutiennent des tentes, des planches de bois, qui abritent des groupes pittoresques d'habitants; ailleurs, dans un angle, près d'une porte mauresque, verdoie un élégant palmier.

» Quelquefois on se croirait dans un village; mais un peu plus loin, un dôme, un minaret, un débris de monument romain ou sarrazin, et mieux encore un marché bruyant, un bazar où se pressent les acheteurs, vous rappellent que vous êtes dans une très grande ville. Le soleil blanchit, dore, illumine toutes ces scènes. C'est un vrai magicien que ce soleil d'Afri-



que. Chacun de ses rayons est comme une baguette qui embellit les détails les plus vulgaires; il paraît, et tout à coup la chaux qui barbouillle les murs devient marbre; une mauvaise toile bariolée étendue sur quelques bâtons prend les tons des plus fins et des plus riches tissus. Le bleu intense du ciel, que découpent vigoureusement tous les profils et où se repose si agréablement la vue, est aussi pour beaucoup dans ces effets qui enchantent, apaisent et font aimer à vivre. »

Cette description, qui remonte à une dizaine d'années, est toujours exacte, cependant d'importantes améliorations ont été introduites à Tunis : la ville qui par exemple n'était éclairée, la nuit venue, que par la lune quand elle se montrait, l'est aujourd'hui par le gaz.

Le quartier franc, habité par les Européens, s'étend de plus en plus, et, dans un avenir que nous espérons prochain, Tunis deviendra, à tous les points de vue, l'égale de ses sœurs, Alger, Constantine et Oran

Alors, munie d'un port, reliée au reste de la terre algérienne par un réseau de voies ferrées, elle entrera, sous une administration sage et éclairée dans les voies de la civilisation, et reprendra le rang qu'elle a occupée jadis parmi les grandes cités de la Méditerranée.

LUCIEN D'ELNE.

## HISTOIRES INDIENNES

Le cacique Hatney fut brûlé vif par les Espagnols dans le village de Yara. C'était le dernier chef indépendant de Cuba. On raconte qu'importuné par les exhortations que lui faisaient jusqu'au dernier moment les moines qui s'efforçaient de le convertir, l'Indien leur adressa simplement cette question :

« Dans le ciel dont vous me parlez, rencontrerai-je des Espagnols ?

— Certainement.

— S'il en est ainsi, laissez-moi, je n'y veux point aller. »

Au commencement du siècle, un Nord-américain demandait à un sauvage quel était le peuple qu'il aimait le plus ?

« Tiens, lui répondit le sauvage en lui portant la main vers l'épaule et en montrant toute la longueur du bras, voilà comment j'aime les Français. »

Puis, baissant la main jusqu'au coude, il ajouta :

« Voilà pour les Espagnols. »

Il la baissa jusqu'au poignet en disant :

« Voilà pour les Anglais. »

Enfin il montra l'extrémité de ses doigts, et dit :

« Voilà pour les Américains. »

## PENSEZ UN NOMBRE

Pensez un nombre. Doublez-le. Ajoutez 24 au produit. Ce premier calcul étant fait, prenez la moitié du total, puis retranchez de ce quotient le nombre que vous avez pensé. Il vous reste 12!

Recommençons en variant un peu. Pensez un nombre; triplez-le; ajoutez 54 au produit. Ceci fait, prenez le tiers du total et faites cette opération sans crainte, le nombre que vous avez obtenu étant toujours divisible par 3. Maintenant, retranchez le nombre que vous avez pensé, il vous reste 18!

Bien que l'exactitude de mon calcul vous étonne, vous allez comprendre qu'il n'a rien de surnaturel. Dans le premier cas, le reste est toujours égal à la moitié du nombre que je vous ai fait ajouter, aussi aurai-je bien soin de vous faire ajouter toujours un nombre pair; dans le second cas, le reste est toujours égal au tiers du nombre que je vous ai fait ajouter, et j'ai pris, pour réussir, un nombre qui fût exactement divisible par 3. Vous pourriez évidemment varier à l'infini les opérations à exécuter, en faisant multiplier par 4, 5.....le nombre pensé. Le reste sera le quart, le cinquième..... du nombre ajouté.

Pour comprendre comment cela peut se faire, vous observerez que la moitié du double d'un nombre augmenté de 24, donne le nombre lui-même plus 12. Si, de ce résultat, vous retranchez le nombre pensé, vous obtenez 12, *quel que soit le premier nombre pensé.*

De même, le tiers du triple d'un nombre augmenté de 54 donne le nombre lui-même plus 18. Quand je vous dis de retrancher du résultat le nombre que vous avez pensé, il vous reste fatalement 18.

*Autre problème.* — Pensez un nombre (32, je suppose); triplez-le (cela fait 96); prenez la moitié du produit (cela fait 48). Recommençons les mêmes opérations sur le résultat auquel vous venez de parvenir : Triplez-le (cela fait $48 \times 3$ ou 144); divisez le produit par deux (cela fait 72).

La seule chose que je vous demande, c'est de me dire combien le résultat auquel vous êtes parvenu (72) contient de fois 9. Vous répondez 8 fois et je conclus : Le nombre pensé est $8 \times 4$ ou 32. Si le quotient avait été 3, 4, 5..... le nombre pensé aurait été : $3 \times 4$ ou 12, $4 \times 4$ ou 16, $5 \times 4$ ou 20.....

Notre calcul a été assez simple, parce que le nombre pensé était divisible par 4. Si ce nombre avait été seulement divisible par 2, vous n'auriez pu effectuer exactement la seconde division. Exemple :

Vous pensez 6, dont le triple est 18; la moitié de 18 est 9. Jusqu'ici tout va bien; mais le triple de 9 est 27, dont la moitié ne peut s'obtenir exactement. Vous me signalez votre embarras et je vous prie d'ajouter une unité au nombre que venez d'obtenir : la division par 2 se fait dès lors exactement. Seulement j'aurai soin d'ajouter 2 au résultat que j'aurai trouvé. En effet,

vous êtes arrivé à 27, vous avez ajouté une unité, ce qui a fait 28, dont la moitié est 14.

Vous me dites que le nombre auquel vous êtes parvenu ne contient 9 qu'une fois : je conclus que le nombre pensé est $1 \times 4$ ou 4 plus 2, c'est-à-dire 6.

Si le nombre pensé avait été impair, j'aurais dû vous faire ajouter chaque fois une unité pour obtenir un nombre divisible par 2. Et, à la fin de l'opération, j'aurais ajouté 3 à mon produit.

Vous pensez un nombre (19), vous le triplez (57), vous prenez la moitié du résultat en m'informant que vous êtes obligé d'ajouter un (29).

Vous triplez ce quotient (87) et prenez la moitié du produit (44), après l'avoir augmenté de un. Sur ma demande, vous dites que le résultat contient 4 fois 9. Je conclus que le nombre pensé est $4 \times 4 + 3$ ou 19.

Nos jeunes lecteurs comprendront aisément la démonstration que nous allons leur donner, dans le cas seulement où le nombre pensé est un multiple de 4.

Ce nombre pensé peut être mis sous cette forme : $4 \times n$. J'ai alors, en opérant successivement comme il est indiqué : $4 \times n \times 3$, $\frac{4 \times n \times 3}{2}$, $\frac{4 \times n \times 3 \times 3}{2}$, $\frac{4 \times n \times 3 \times 3}{2 \times 2}$, expression qui peut être simplifiée en divisant le numérateur et le dénominateur par 4 et qui se réduit à $9 \times n$. En vous demandant combien ce dernier nombre contient de fois 9, vous m'indiquez la valeur de $n$, c'est-à-dire le quart du nombre pense.

A. BERTALISSE.

# LA GARDEUSE D'OIES [1]



Les Prussiens accéléraient leur retraite.

## IV

### On se bat comme on peut

Les Prussiens gagnèrent à la hâte l'horizon le plus rapproché et le plus culminant, le Bois-Noir, ce même bois où Nicolette et le Grelet s'étaient crus aux confins de la terre. Ils accéléraient leur retraite afin de prendre position et d'attendre. Derrière eux, à distance, une petite fille désolée s'essoufflait à les suivre. Elle marchait, marchait ; puis, essayait de courir pour regagner du terrain perdu. Mais, qu'elle courût ou marchât, elle pleurait à chaudes larmes.

« Que vont-ils donc lui faire, répétait Nicolette ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Son malheureux et cher Grelet ! Il était là au milieu de ces brigands. Pas moyen d'arriver jusqu'à lui ? Parfois, quand elle avait pu rejoindre l'arrière-garde des Prussiens, elle cherchait à se glisser dans les rangs ; elle se ramassait toute petite pour se faufiler mieux entre ces grands diables barbus chargés de longs fusils sur l'épaule. Impossible. On la chassait brutalement d'une injure saugrenue ou d'un brutal revers de main.

Et elle suivait trempée de sueur, l'haleine précipitée, décidée à accompagner son ami au bout de la terre, jusque dans la mer.

Les Prussiens bivouaquèrent toute la nuit et sans feu, à la lisière du bois et ne s'y engagèrent qu'au point du jour. Ils se dispersèrent disciplinairement pour se servir, comme d'un fort rempart, des arbres aux larges troncs. Nicolette avait grelotté de froid ; mais elle avait pu apercevoir, au moins là-bas, le Grelet gardé à vue. Les Français qui avaient traversé, de nuit, le village sur les traces de la colonne, s'avancèrent à l'aube et au pas de charge, clairon en tête et sonnant, pour débusquer d'un coup les ennemis. Les coups de fusils commencèrent à s'échanger. La lutte allait devenir terrible ; la poudre brûlée roulait déjà en blancs tourbillons chauds et odorants dont on respirait les premières ivresses. Nicolette s'était accroupie, se dissimulant le mieux possible derrière un buisson ; elle était si peu de chose ainsi que les balles n'iraient pas la chercher et l'atteindre là.

Les Prussiens saisirent le Grelet et quatre vigoureux gaillards le lièrent par le milieu du corps, bras et tout, adossé contre un arbre, le visage tourné du côté des assaillants. Peut-être les Français n'oseront tirer ; en tout cas, si le gamin était tué, il n'aurait que ce qu'il mérite.

Le Grelet, solidement attaché et noué, ils ne s'occupèrent plus de lui et le livrèrent aux hasards de la bataille. O bonheur ! Personne n'empêche maintenant Nicolette de rejoindre son compagnon. Les balles grêlent ? Elle n'y songe pas et vole jusqu'au Grelet. Le Grelet fut saisi d'épouvante quand il aperçut à ses pieds sa chère petite compagne. C'est à peine s'ils pouvaient se comprendre l'un et l'autre tellement la mitraille crépitait autour d'eux, comme un grésil de fer.

« Couche-toi par terre, Nicolette.

— Mais ils te tueront, toi ?

— A la grâce de Dieu !

— Non, je ne le veux pas.

— Nicolette, vite, à plat dans la mousse, je t'en conjure. Si tu allais mourir devant moi sans que je puisse te secourir ? Tu vois bien qu'ils m'ont étroitement enchaîné ?

[1] Suite. — Voy. pages 235, 252 et 268.



— Je te détacherai ou ils me tueront avec toi. »

Les fusillades se croisaient avec une impétuosité d'ouragan et l'on n'entendait que des sifflements dans l'air, des cliquetis dans les feuilles et, parfois, de petits coups sourds dans le gras des troncs d'arbres. Les feuilles et les ramilles pleuvaient hachées menu.

« Comment faire, Sainte Vierge ! » sanglotait Nicolette en se tordant les bras de désespoir, après avoir inutilement lassé, meurtri, déchiré ses mains à cette maudite corde serrée et robuste.

« Ah ! » dit-elle tout-à-coup en penchant sa jolie tête blonde jusqu'à la poitrine du Grelet. Elle entreprit, avec ses mignonnes dents blanches et aiguës de jeune souris, de ronger la corde. Ses gencives s'y déchiraient et le chanvre était déjà tout rouge. Mais elle rongeait, rongeait avec colère, avec folie, avec tendresse. Elle rongea si bien, la chère enfant, en même temps que le Grelet se gonflait pour faire éclater le chanvre, que la corde se rompit brusquement et les deux bouts se déroulèrent rapidement comme deux serpents tressés qui se détordent. Il était temps. L'averse de fer tombait pressée plus que jamais. Le sang découlait le long de la joue droite de Nicolette. Une balle lui avait, hélas ! emporté le lobe de l'oreille, et l'un des pendants de cuivre achetés cinq sous par le Grelet un jour de foire.

Le Grelet avançait toujours. (P. 285, col. 1.)

Le Grelet devint blême et enragé du même coup. Il regarda autour de lui ; pas d'armes. Alors, ramassant des pierres, il courut sus aux Prussiens qui reculaient déjà devant les baïonnettes françaises. Il jetait des pierres à la tête des fuyards ; l'une attendait à peine l'autre. C'était magnifique et drôle à la fois. Les Français firent irruption à travers le bois tout entier : les Prussiens, débusqués, s'évadaient à sauve-qui-peut. Le Grelet avançait toujours, lui aussi, au fur et à mesure, se baissant, se relevant et lançant des nuées de projectiles dans les rangs en déroute. Nicolette le suivait sans trop savoir ce qu'elle faisait et elle avait fini par recueillir tous les cailloux sur son chemin et par les tendre au Grelet. Celui-ci les prenait, silencieux, marchant tête baissée, sans rien entendre ni rien voir, absolument que la joue ensanglantée de sa chère petite amie.

Le combat était terminé et les enfants se trouvèrent entourés de Français qui riaient de tout leur cœur, des Prussiens sans doute, à moins que ce ne fût de la sublime et vaillante fureur du Grelet. Le Grelet se calma.

« Victoire et vive la France, » cria-t-il alors d'une voix aigue et triomphante, en agitant sa main droite encore armée d'un caillou !

Le capitaine s'approcha et interrogea les deux enfants. Le Grelet répondit quelques mots ; Nicolette lui coupa la parole. Nicolette voulait tout dire ; le Grelet ne voulait pas tout dire. Ce débat généreux allait dégénérer en querelle et les soldats ne comprenaient plus rien aux propos rompus des deux gamins. Cependant, le capitaine, un peu en écoutant, un peu en devinant (il sortait de l'École Polytechnique) finit par tout savoir et il embrassa Nicolette et le Grelet. Des gouttes d'eau lui coulaient sur la barbe, tellement, sans doute, il s'était démené pendant le combat.

Un détachement rebroussa chemin pour camper dans le village au cas où il prendrait fantaisie aux Prussiens de revenir s'y cantonner. Pendant le trajet, que le capitaine avait commandé au pas à cause de la fillette — le Grelet déchira une manche de sa chemise. Tranquillement, sans se soucier qu'on le regardât ou non, il banda la blessure de Nicolette. Ce bandeau lui prenait l'oreille droite, descendait sous le menton et remontait se nouer au milieu de la joue gauche. C'était touchant et charmant !

Le capitaine ramena la petite chez la vieille Mergoil, encore plus furibonde que jamais, mais que le capi-

taine menaça de son sabre, et le petit chez le curé, meilleur encore que par le passé, et dont la main secoua vigoureusement la main de l'officier.

Le lendemain, le capitaine réunit ses deux héros dans la chambre du curé au presbytère où il avait passé la nuit. Le capitaine était père de deux enfants et, de plus, Français et bon Français. C'est pourquoi, il embrassa Nicolette et François avec effusion et enthousiasme. Il avait narré à son hôte la volée de coups de pierres reçue par les Prussiens. Tous deux en riaient et en frissonnaient.

L'officier tira de sa poche une grosse montre en argent.

« Tiens! dit-il en la tendant au Grelet; je te la donne, tu as bien mérité une récompense; il est dommage que tu ne sois pas plus grand garçon. Garde-la précieusement. Elle s'est arrêtée hier, au moment même de la bataille. Ce sera, pour toi, un souvenir et une leçon! »

Le Grelet était pâle et tremblant. Il prit la montre, la serra contre ses lèvres et, après l'avoir montrée, sans la lâcher, à Nicolette, il l'enfourna rapidement au plus caché de sa veste. Nicolette était glorieuse de l'honneur et du bijou que recevait son cher Grelet.

« Toi, dit le capitaine à la petite, je ne puis te rendre le bout de l'oreille que ces méchants Prussiens t'ont coupée. Si nous l'eussions cherchée, peut-être l'eussions-nous retrouvée. Mais, puisqu'il ne te reste plus qu'une boucle d'oreilles, voici de quoi en acheter deux en or et toutes neuves. »

Et il sortit de son gousset deux belles pièces de dix francs qui reluisaient comme les deux prunelles d'un chat.

Nicolette, émerveillée, hésitait à en croire son oreille complète et son oreille sans bout. Elle n'osait prendre les brillantes pièces d'or, elle s'y décida cependant. Alors, le Grelet, magnifique, frappa résolûment de sa petite main dans la grosse main du capitaine. « Merci, » dit-il!

Le capitaine groupa bientôt son détachement et le ramena se perdre dans cet ouragan de la guerre, où tant de braves capitaines comme lui sont tombés en faisant simplement et désespérément leur devoir. Lui peut-être aussi, Dieu le sait. On se sépara donc.

La vieille Mergoil fut la personne de tout le village qui, dans cette escarmouche, avait ressenti la plus grande frayeur et le plus de regrets. La vue des Prussiens lui avait d'abord tourné le sang, comme elle disait, et l'assassinat de sa maîtresse oie l'avait achevée.

« Une oie comme celle-là, ne cessait-elle de répéter! une oie superbe! dont les plumes de dessous les ailes et de la queue auraient fourni de si hauts plumets à l'état-major! »

Elle ne pouvait se consoler. Le fait est que les plumets d'état-major, tout orgueilleux qu'ils sont, n'ont pas de plus noble origine.

Elle s'alita, soignée par Nicolette comme la meilleure des mères par la meilleure des filles. Le curé allait lui rendre visite tous les jours. Il l'administra et, dans un bon mouvement, elle demanda à tester en faveur de la petite fille de l'hôpital, son enfant adoptive, Nicolette. Sur cette œuvre charitable, elle trépassa un matin. Nicolette pleura jusqu'au soir et le jour suivant tout entier, et d'autres encore, sans songer un instant à l'ancien et brutal béquillon de la pauvre vieille.

Dès lors, Nicolette posséda une maison à elle, une marmite à elle, un troupeau d'oies à elle. Elle se crut, pour le moins, aussi riche qu'une princesse et ne s'en donna cependant jamais les airs avec personne. Le curé veillait sur elle, la conseillait, en prenait soin et souci.

Maître Peyrolier se mit de la partie, car c'était un brave homme. En voilà un que nous avions joliment oublié, vous et moi, n'est-ce pas? C'est que ce brave homme était aussi un fier peureux et que, pendant l'algarade des Prussiens, il s'était promptement et prudemment glissé derrière des tonneaux pleins au plus obscur d'une cave profonde.

*A suivre.* AIMÉ GIRON.

# LES ÉOLIDIENS

Enrégimentés dans la classification scientifique, sans leur consentement, parmi les Gastéropodes nudibranches inféribranches tectibranches, les *Doris*, les *Tritonies*, les *Théthys*, les *Glaucus*, les *Éolides*, les *Amphorines*, les *Phyllidies*, les *Umbellas*, les *Actéons*, n'en sont pas pour cela ni plus fiers ni plus malheureux.

Ils se consolent de ces lourdes appellations techniques en portant coquettement les jolis noms que leur ont donnés des observateurs enthousiastes.

Ce sont de petits mollusques nus, limaciformes, dont les branchies sont placées à nu de chaque côté du ventre, ou bien disposées sur le côté droit en feuillets que recouvre le manteau, ou enfin rangées par séries sur les deux faces d'une lame longitudinale.

Les organes respiratoires de ces êtres charmants, qui paraissent leur avoir été donnés bien plus pour leur parure que pour leur utilité, présentent, suivant les espèces, des feuilles, des arbuscules, des pinceaux, des houppes, des panaches, des amphores, des massues, des éventails richement nuancés.

Les tentacules comme les branchies offrent une grande variété de formes et de couleurs.

La *Doris* rachète par la vivacité de ses couleurs le peu d'élégance de son corps aplati, enveloppé dans un large manteau, et monté sur un pied d'une grandeur démesurée. La tête porte quatre tentacules dont deux sont plantés sur la petite trompe qui termine la bouche. Ses branchies, en forme de feuilles, sont disposées en bouquet à l'extrémité du dos. Quand tout cet attirail est contracté, la doris prend l'aspect d'un



citron coupé longitudinalement suivant le grand axe, ce qui lui a valu le surnom de *Citron de mer*, quoiqu'elle ne soit pas toujours jaune. On en trouve d'un beau rouge vermillon ponctué de blanc, d'un rose éteint avec des reflets lilas d'un bleu indigo strié de jaune d'or.

N'ayant aucun moyen d'attaque ni de défense, puisqu'elles sont absolument nues, les Doris se mettent le jour à l'abri sous les pierres, dans la vase, contre les tiges des plantes marines dont elles se nourrissent et ne se hasardent que la nuit hors de leur cachette.

Ces petits Gastéropodes abondent sur tous les rivages où ils servent de pâture à une foule d'animaux ; ils ne tarderaient pas à disparaître si leur extrême fécondité n'assurait la perpétuité de leur espèce.

Ils font par an deux ou trois pontes dont chacune donne jusqu'à quatre mille œufs qu'ils renferment à l'intérieur d'un long ruban gélatineux. La Doris colle ce ruban par l'une de ses branches à quelque plante marine autour de laquelle elle l'enroule en spirale à mesure qu'il s'allonge.

Les *Tritonies* rouges, jaunes, bleues, se promènent sur le ventre à la surface des plantes de toutes les mers. Elles sont remarquables par la disposition de leur bouche armée de deux puissantes mâchoires cornées dont la forme rappelle les ciseaux des tondeurs. Les Tritonies sont généralement très petites. La plus grande espèce est la Tritonie rouge cuivré qui fréquente les plages de la France.

Les *Théthys* ne se contentent pas en simples Gastéropodes de ramper au fond de la mer. Elles peuvent nager avec facilité, grâce aux expansions d'un manteau tellement souple qu'elles le rabattent jusque pardessus leur tête en guise de voile.

Quant aux *Glaucus* ils voyagent à la surface de la mer comme des nuages de moucherons aquatiques et paraissent plutôt faits pour voler que pour ramper et nager. Ils naviguent toujours sur le dos, agitant élégamment des branchies qui ressemblent à des ailes. Elles sont disposées le long du corps en trois paires de différentes grandeurs rappelant par leur structure ces éventails de plumes avec lesquels se font éventer, dans l'Inde, les personnes de qualité. D'un bleu argenté comme l'eau qui les environne, les Glaucus gélatineux échappent à leurs ennemis précisément à cause de leur fragilité. Leur faiblesse fait leur sécurité !

Comment décrire les charmantes *Éolides !* Comment donner une idée de la grâce, de la délicatesse de leurs couleurs, de l'élégance de leurs formes, de la délicatesse de leur corps cristallin ? Elles sont si fragiles que l'eau seule peut les toucher sans les blesser. Dès qu'on les en retire, elles se déforment, s'affaissent, se dissolvent.

On dirait des limaces métamorphosées en méduses et n'ayant gardé de leur premier état qu'une forme vague et indécise.

Ornés de teintes brillantes et variées, agités de mouvements gracieux, ces petits Gastéropodes sont les Tom-Pouce des mollusques comme les poulpes en sont les géants et les ogres. Ils sont tout hérissés de branchies vivement colorées qui les aident à se gouverner à la surface de l'eau où ils font mollement la planche. Ils voguent ainsi par flottilles nombreuses, se dispersant à la moindre alerte, se roulant en boule à la plus légère souffrance, pour retomber au fond de la mer.

Une espèce d'Éolide, connue sous le nom d'*Amphorine d'Albert*, est d'un blanc mat relevé de jaune d'or. Ses douze branchies d'inégale grandeur sont, dit M. de Quatrefages, semblables à des urnes lacrymales et à des amphores. Ces jolies miniatures n'ont pas un centimètre de longueur !

Il semblerait que de si aimables créatures dussent unir la douceur du caractère à la grâce de la beauté, mais il n'en est rien. Les Éolides sont vindicatives, querelleuses et féroces. Elles se chamaillent constamment, se mordillent et se mutilent avec une rage toute féminine comme pour attenter à la beauté de leurs ennemies. Inutile vengeance, vaine cruauté : les organes amputés ne tardent pas à repousser dans tout l'éclat et la fraîcheur du renouveau.

Tous les mollusques nus dont nous venons de parler sont des animaux à métamorphoses. A peine connus il y a une quarantaine d'années, ils ont été tirés de leur obscurité par Michaël Sars. Le naturaliste de Bergen reconnut le premier, chez les jeunes individus, l'existence d'une coquille qu'ils dépouillent plus tard dans une des phases de leur développement. A l'état embryonnaire, leur corps fragile est soutenu par une coquille diaphane et ils semblent assis dans une conque de cristal. Ils sont revêtus de cils vibratiles et pourvus de deux larges lobes ciliés à l'aide desquels ils nagent librement. Trop délicats alors pour prendre une nourriture quelconque, ils se nourrissent par imbibition.

A la suite des Éolidiens et pour leur servir de repoussoir, nous placerons les *Aphysies* complètement dépourvues de charmes et de beauté. Non contentes d'être laides, elles sont maussades, répugnantes, exhalent une odeur nauséabonde. Le nom d'aphysie que leur a donné Linné ne signifie pas autre chose que saleté. Cette appellation est assez caractéristique.

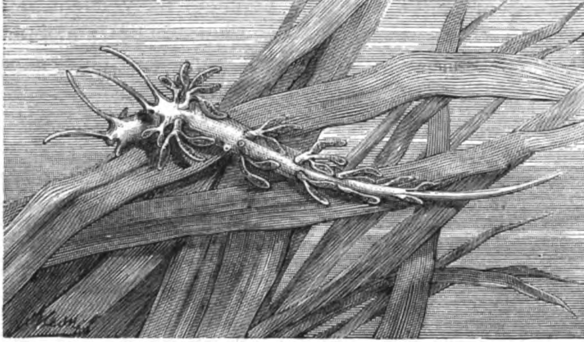
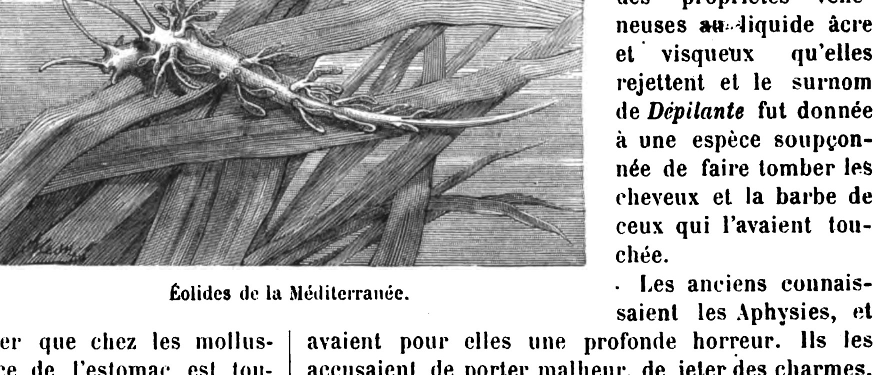
Ce sont de grosses limaces dont la tête porte deux yeux et deux paires de tentacules bizarres. Ces appendices figurent des oreilles longues et molles qui vont et viennent en tous sens comme celles d'un lièvre aux écoutes, particularité qui a valu aux aphysies le surnom de *Lièvres marins*.

Elles sont complètement nues, mais portent intérieurement une petite coquille calcaire qui protège deux séries longitudinales de branchies repliées en tire-bouchon et placées dans une cavité dorsale. Le tout est recouvert par les nombreux replis d'un manteau large et ample qui, déployé et étendu, remplit à volonté les fonctions de nageoires. La bouche, fermée par deux grosses lèvres allongées en trompe, com-



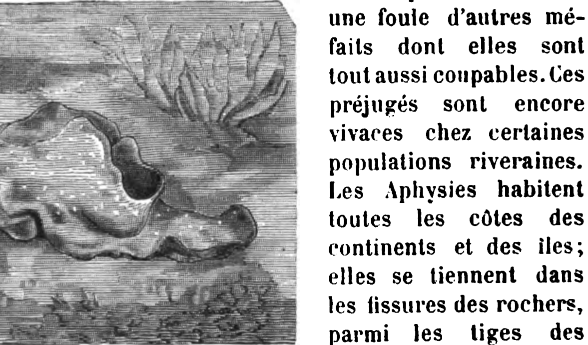
muniqué avec un estomac d'une structure aussi compliquée que celui des oiseaux et des ruminants.

On y distingue un jabot contourné en cornemuse, un gésier renfermant des pièces osseuses et une poche garnie de petits crochets acérés, sortes de dents internes destinées à broyer et à diviser les fruits de fucus dont les aphysies sont friandes. Toutefois leur régime n'est pas exclusivement végétal, elles s'emparent très bien de proies vivantes telles qu'annélides, petits mollusques et crustacés. Il est à remarquer que chez les mollusques inférieurs la puissance de l'estomac est toujours en raison inverse de la faiblesse des instruments de mastication. Système de compensation enviable et qui doit prévenir bien des gastralgies !

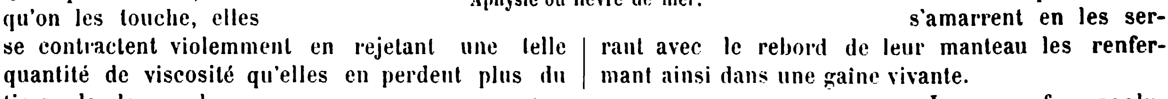



Éolides de la Méditerranée.

Les Aphysies sont douées d'une grande sensibilité nerveuse ou peut-être d'une susceptibilité qui tient au sentiment de leur laideur. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on les touche, elles se contractent violemment en rejetant une telle quantité de viscosité qu'elles en perdent plus du tiers de leur volume. Les liquides nutritifs refoulés par la contraction, étant incompressibles, s'échappent par diverses ouvertures; c'est donc une saignée volontaire qu'elles se pratiquent dans leur colère et qui les empêche de suffoquer. Elles possèdent en outre un moyen défensif renouvelé des Sèches. Elles se dérobent pour quelques instants à la poursuite d'un ennemi en expulsant par les bords du manteau une viscosité rouge-vif qui forme autour d'elles un nuage sanguinolent. On a cru que cette liqueur produisait la fameuse pourpre des anciens, mais elle s'éteint rapidement et n'a jamais pu être utilisée en teinture.

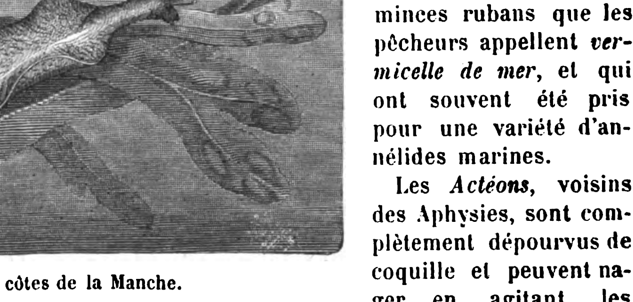



Aphysie ou lièvre de mer.



Les Aphysies ne tarderaient pas à être épuisées par les hémorrhagies et les sueurs abondantes si la elles n'étaient pas mises à même de réparer très promptement les pertes qu'elles subissent. On a longtemps attribué des propriétés vénéneuses au liquide âcre et visqueux qu'elles rejettent et le surnom de *Dépilante* fut donnée à une espèce soupçonnée de faire tomber les cheveux et la barbe de ceux qui l'avaient touchée.

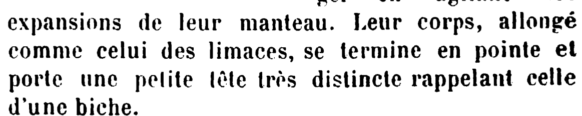
Les anciens connaissaient les Aphysies, et avaient pour elles une profonde horreur. Ils les accusaient de porter malheur, de jeter des charmes, de rompre l'amitié et une foule d'autres méfaits dont elles sont tout aussi coupables. Ces préjugés sont encore vivaces chez certaines populations riveraines. Les Aphysies habitent toutes les côtes des continents et des îles; elles se tiennent dans les fissures des rochers, parmi les tiges des fucus auxquels elles s'amarrent en les serrant avec le rebord de leur manteau les renfermant ainsi dans une gaîne vivante.



Actéon des côtes de la Manche.

Leurs œufs, agglutinés à l'intérieur d'une enveloppe visqueuse, flottent librement en minces rubans que les pêcheurs appellent *vermicelle de mer*, et qui ont souvent été pris pour une variété d'annélides marines.

Les *Actéons*, voisins des Aphysies, sont complètement dépourvus de coquille et peuvent nager en agitant les expansions de leur manteau. Leur corps, allongé comme celui des limaces, se termine en pointe et porte une petite tête très distincte rappelant celle d'une biche.

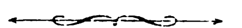


Mme Gustave Demoulin.



Un pâtre gardait quelques chèvres. (P. 290, col. 1.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE [1]



## III

### Benvenuto Cellini.

Nous fîmes si grande hâte durant le reste de la nuit que le jour levant nous trouva gravissant les collines montueuses qui bordent la campagne romaine devers les Abruzzes.

Le soleil vint bien vite éclairer cette belle plaine, une des plus nobles du monde, avec ses grands aqueducs d'arches qui chevauchent au travers et, au milieu, la cité reine, toute coiffée de grands dômes, de tours et de clochers. Mais nous n'avions guère de regards pour toutes ces beautés dont nous nous pressions de fuir, craignant toujours de voir nos ennemis arriver à nos trousses.

J'ai appris depuis que Meinherr Freundsberg, ayant été averti du tour que lui avait joué celui qu'il croyait son complice, était accouru en grand courroux à la brèche pour se saisir du capitaine, mais celui-ci fort habilement était rentré par une autre porte qu'il s'était fait ouvrir, comme rentrant de promenade nocturne. Une fois dans la ville, Jonas, entouré de ses Gascons, avait fait si bonne contenance que le huguenot, voyant le jeu manqué, n'avait plus soufflé mot, de crainte que sa trahison, venant à être connue de l'armée, toujours affectionnée au nom de Bourbon, ne tournât à sa honte.

Ainsi nous pûmes continuer tout le jour notre fuite sans être inquiétés, non qu'ignorant ces événements nous ne fussions toujours en grande appréhension.

Le pays que nous traversions, tout en fertiles collines et où fut jadis Albe, la rivale de Rome, avait été abandonné de ses habitants, qui avaient fui devant les maraudeurs de notre armée. Quelques villages avaient été cependant méchamment brûlés par nos pillards, mais d'autres non maltraités ne renfermaient âme qui vive.

Au soir, fort las et rompus par une si longue course et aussi par les émotions qui l'avaient précédée, nous nous arrêtâmes en un de ces villages déserts et prîmes gîte dans une jolie maison, dont le pignon était garni d'une treille toute pendante de raisins. Ces fruits nous firent grand bien et, avec un pain qu'Ercole portait dans son bissac, nous fournirent notre repas.

Alors, ayant fait nos prières et remercié encore une fois Dieu qui nous avait sauvés, nous tînmes conseil sur ce que nous ferions pour l'avenir.

Régnier, qui avait autrefois parcouru l'Italie et la connaissait bien, proposa que nous gagnions les hautes montagnes apennines, que l'on nomme ici Abruzzes, et que, passant par dessus, nous irions vers la mer Adriatique, pour de là, par une barque, gagner la Sicile, grande île magnifique mais fort sauvage, où nos ennemis ne pourraient penser nous trouver.

Cet avis fut approuvé par nous, et le lendemain, bien reposés par la nuit, nous reprîmes notre marche.

Trois jours durant, ne prenant de repos que la nuit,

1. Suite — Voy. pages 257 et 273.

nous suivîmes l'agreste vallée du Teverone sans rencontrer aucun paysan ou berger; mais, à la quatrième journée, comme nous traversions un grand plateau de montagne, nous aperçûmes au loin un pâtre gardant quelques chèvres. L'ayant rejoint, nous apprîmes de cet homme que si nous continuions dans cette direction nous devrions passer la nuit sans abri au pied du Meta, puis, le lendemain, contournant ce beau mont qu'il nous indiqua, nous arriverions à Castel di Sangro, ce qui veut dire Château du Sang, grosse bourgade de l'Abruzze.

Aucun village n'étant aux environs, nous dûmes suivre le conseil de cet homme, et après avoir marché encore quelques heures, nous nous établîmes pour la nuit parmi les gros rochers de la montagne.

En ce lieu croissent en quantité des arbousiers, broussailles dont le fruit rouge comme une fraise et fort semblable, mais moins sucré, nous fournit une maigre chère.

Au lendemain, ayant passé au pied de la montagne, nous trouvâmes un chemin qui descendait vers une large plaine toute verte de jardins et parsemée de maisons, ce qui nous fut une vue bien agréable, nous faisant espérer sortir bientôt de cet abominable désert.

Comme nous suivions depuis quelque temps ce chemin creux et étroit, tout à coup nous vîmes de loin un homme qui était assis sur une pierre en travers de la route. Il était vêtu comme un cavalier plutôt qu'en paysan et avait appuyé contre lui une longue arquebuse.

« Monseigneur, me dit Régnier, voici la plus fâcheuse rencontre que nous puissions faire. Ou je me trompe fort, ou cet homme est un brigand comme il en est beaucoup en ces Abruzzes. Que deviendrons-nous si ce bandit nous détrousse de l'or et joyaux qui est tout notre avoir?

— Il nous prendra à nos costumes pour de pauvres paysans, dis-je, et nous laissera peut-être passer sans mal.

— Tâchons plutôt de sortir de son chemin, suggéra Ercole, et, grimpant par ces rochers, de gagner un détour, car l'homme semble ne pas nous avoir vu. »

Comme mon jeune page achevait, l'inconnu se dressa, son arquebuse à la main, et, se tournant face à nous, nous fit signe d'avancer vers lui.

Il ne fallait plus songer à fuir, et, tout tremblants, car nous n'avions aucune arme pour nous défendre, nous arrivâmes lentement vers lui.

Quelle fut notre surprise quand, arrivés à quelques pas, nous l'entendîmes nous crier :

« N'ayez crainte, braves gens, je ne suis point un malandrin, ni chevalier de montagnes. »

Cependant, que ces paroles fussent ruse ou vérité, nous approchâmes, et alors je vis un grand bel homme, de figure brune, vêtu comme un soldat, mais assez piteusement, et qui, riant à belles dents, nous dit :

« Là! vous m'avez pris pour un brigand, et n'ai certes meilleure mine, mais je suis voyageur paisible et vais peut-être au même lieu que vous. Vous êtes sans doute paysans de ces campagnes.

— Non, monsieur, lui répondis-je, nous sommes voyageurs comme vous.

— Je le crois à votre parole, reprit l'inconnu qui m'examinait avec attention; vous parlez plutôt le lombard que le romain.

— Nous sommes de Milan, dit respectueusement Régnier.

— Ah! je l'avais deviné, répondit gaiement le soldat. Mais vous n'êtes non plus paysans que Romains, je gage. »

Cette question me fit monter le rouge au front; ce que voyant l'inconnu me dit avec grâce :

« Ne vous troublez point, mon jeune gentilhomme, car pour tel je vous prends. En ces temps de dure peine, plus d'un voyageur court les routes italiennes avec un costume autre que celui qu'il porte d'habitude. Mais, fugitif moi-même, j'aurais mauvaise grâce à chercher votre secret alors que vous ne me demandez pas le mien. »

Je ne savais que répondre, quand il reprit :

« Je me rends de ce pas à Castel di Sangro, dont vous voyez les murs là-bas, et vous me semblez suivre même route, mais si ma compagnie vous importune... ?

— Bien loin de là, monsieur, lui dis-je vivement, puisque vous êtes si aimable, nous serions heureux de profiter de l'escorte d'un si galant gentilhomme, car, vous le voyez, nous sommes sans arme ni défense.

— Alors, faisons route ensemble, dit-il gaiement, j'ai, moi, ma fidèle arquebuse, et elle sait tenir à distance et châtier, s'il le faut, les bandits quels qu'ils soient. »

En reprenant notre route, nous pensions arriver en quelques heures à Castel, mais nous fûmes fort trompés, car parvenus au bas de la montagne, il nous fallut contourner le fiume Sangro, petit fleuve assez gros en cette époque, et nous n'entrâmes dans le bourg que vers la tombée de la nuit.

La route nous fut moins longue par la présence de notre nouveau compagnon, dont les gais propos nous divertirent fort. Il nous raconta comment il avait parcouru tous les pays d'Italie, vivant tantôt de son métier d'orfèvre, tantôt s'engageant comme condottière dans quelque bande.

« En dernier lieu, dit-il enfin, j'étais à Rome où notre Saint-Père le pape m'avait appelé pour divers travaux de mon art, mais la malechance a voulu que je n'y puisse rester longtemps. A peine la cité fut-elle prise que je dus fuir, bien heureux de m'échapper, car les soldats de Bourbon ne sont guère respectueux pour les artistes et leurs œuvres... »

Notre arrivée à l'auberge arrêta l'inconnu à ces mots qui m'avaient fort troublé, car je ne pouvais entendre prononcer le nom de mon père sans tressaillir.

Régnier commanda pour nous un modeste repas auquel je conviai l'inconnu à prendre part, ce qu'il accepta de fort bonne grâce.



Comme nous terminions et allions quitter la table, il nous dit tout d'un coup :

« Je ne sais, messieurs, s'il serait indiscret de vous demander ce que vous comptez faire demain. Ce me serait grand plaisir de continuer ma route avec d'aussi aimables compagnons, et mon assistance pourrait vous être utile.

— Nous comptons, répondit Régnier, nous diriger sur Campobasso et de là vers Barletta.

— Cela se trouve bien, dit l'étranger, je vais, moi, à Potenza. Nous pourrons donc faire une partie de la route ensemble. Mais, sans vouloir vous commander, ne serait-il pas juste, messieurs, que je susse quels sont mes nouveaux compagnons. N'avez-vous pas foi en ma loyauté ?

— Certainement, monsieur, dit mon vieux domestique, mais des raisons graves et respectables nous obligent de conserver encore ce mystère. J'ai été chargé, ajouta-t-il, d'escorter ce jeune gentilhomme qui appartient à une des meilleures familles du Milanais, et je ne crois pouvoir....



L'inconnu s'était levé. (P. 292, col. 1.)

— A votre aise, interrompit l'inconnu, il me suffit de savoir cela. Mais si vous vouliez écouter un avis, je crois que vous feriez mieux de donner à votre maître un déguisement plus conforme à son rang. Il a le visage trop blanc et les mains trop fines pour passer comme paysan, et en voulant détourner les curieux, vous risquez fort de les attirer.

— Merci de l'avis, monsieur, dis-je, et je m'y conformerai, croyant que vous avez bonne raison. Mais ne disiez-vous pas que vous avez dû fuir, et ce avec grand'peine, de la cité romaine ?

— Certes, j'ai dû fuir, répondit-il gaiement, et je crois bien sûr que si le capitaine Jonas avait pu me tenir entre ses mains, je n'eusse pas longtemps gardé ma tête sur mes épaules.

— Et pourquoi cela ? demandai-je avec une vivacité que je ne pus réprimer.

— Je vous ai raconté, reprit l'étranger, que j'avais été mandé à Rome par le pape pour exécuter quelques travaux d'orfèvrerie. J'y étais à peine depuis peu de mois, lorsque vint la nouvelle que Bourbon, se trouvant réduit à grande misère dans le Milanais, avait décidé de marcher sur la cité et de livrer ses trésors au pillage de ses soldats. La ville n'ayant que peu de troupe, les citoyens s'armèrent pour la défense, et je m'engageai moi-même dans une compagnie, car tous savaient que nul ne tirait mieux que moi l'arquebuse.

» Le jour où les Impériaux donnèrent l'assaut, je m'étais posté sur le toit d'une maison voisine de l'enceinte et d'où je dominais le rempart. A peine la bataille était-elle commencée que, parmi les premiers qui escaladaient notre muraille, je vis apparaître au ras des créneaux un homme de haute stature et tout empanaché. Le prenant pour un capitaine, je le visai



de mon arquebuse et le jetai à bas au moment même où il mettait le pied sur le chemin de ronde.

» Aux grands cris qui accompagnèrent sa chute, je vis que j'avais fait un bon coup, et l'on me dit aussitôt que je venais de tuer le connétable de France... »

J'avais écouté ce récit d'un cœur palpitant, mais, aux derniers mots de l'inconnu, je me dressai, pâle, tremblant, et j'allais lui crier quelque injure, quand je sentis la main de Régnier qui, me tenant par le bras, semblait me supplier.

J'eus la force, merveilleuse pour mon jeune âge, de me contenir, et, d'une voix un peu tremblante, je dis à l'étranger :

« Je crois, monsieur, que vous plaisantez en nous narrant ceci. Il n'est pas un soldat du pape qui, par bravoure, ne prétende aujourd'hui être celui qui a frappé Monseigneur Charles de Bourbon. »

L'inconnu, voyant mon trouble, s'était levé et, hésitant, il me dit :

« Ce que je vous ai narré est la vérité. Il n'est pas un Romain qui puisse m'en donner démenti.

— Quel est donc votre nom ? demandai-je.

— Je m'appelle Benvenuto Cellini. »

A ce nom, je compris que je ne pouvais plus douter avoir devant moi le meurtrier de mon père. Les chefs de l'armée avaient souvent répété ce nom, et l'on avait mis à prix la tête de l'orfèvre.

Alors, repoussant Régnier qui s'accrochait à moi, et, chose plus terrible, oubliant le serment que j'avais prononcé devant la croix, je m'écriai avec force :

« Et moi, je m'appelle Jean de Bourbon ! »

Cellini avait reculé de quelques pas, et, d'une voix émue, il me dit doucement :

« Vous êtes...?

— Je suis son fils. »

Et tant d'angoisses me remplissaient le cœur que j'éclatai en sanglots.

« Si j'étais un homme, exclamai-je au milieu de mes larmes, j'aurais sur toi la vengeance de mon père. »

Mais Cellini, atterré, restait immobile, sans mot dire, comme s'il se fût livré en lui-même un violent combat.

« Maudit soit le sort, me cria-t-il enfin, qui me met en présence de toi, et qui m'oblige à regretter, ne fût-ce qu'un instant, un acte qui sera la gloire de toute ma vie. Je n'avais aucune haine contre ton père, mais il opprimait ma patrie et je l'ai tué loyalement, à la face de tous... »

Puis, d'une voix plus douce, il continua :

« Pauvre enfant, ne plains pas ton père et ne me condamne pas. Charles de Bourbon a reçu de mes mains la mort d'un digne et vaillant guerrier, et son sang, en coulant sur les remparts de Rome, a effacé les taches qui couvraient son blason. Celui que je plains c'est toi, qui, injustement, au début de la vie, reste seul pour porter un si grand et si misérable nom. Adieu, puisse le sort t'épargner tant de grandeur et tant de honte. »

Et, saisissant son manteau et sa toque, il décrocha son arquebuse, franchit la porte ouverte et disparut dans la sombre nuit.



## IV

### Les forbans de Barberousse.

Les cinq années qui suivirent les événements que je viens de narrer se passèrent pour moi dans un calme et un bonheur complets.

Nous étant embarqués à Barletta, nous avions sans encombre gagné la Sicile, où, après avoir visité plusieurs villes, nous fûmes nous établir sur la côte qui regarde l'île de Candie, près de l'antique cité d'Agrigente.

Régnier, ayant au préalable transformé en monnaie courante les bijoux que nous avions emportés de Rome, acheta une petite maison, toute voisine de la mer, pour nous y loger, ainsi qu'un beau jardin y tenant, tout rempli de grenadiers, orangers et autres arbres à fruit.

Bientôt nous fûmes installés là, et nous y aurions été dès l'abord accoutumés et fort heureux, si nous n'avions eu encore l'inquiétude que la vengeance de la reine Louise ne nous vînt poursuivre jusqu'en ce recoin de cette île sauvage.

Mais à quelque temps nous apprîmes par un voyageur venant d'Italie des nouvelles qui nous rassurèrent fort.

Cet étranger nous narra comment la querelle entre Freundsberg et le capitaine Jonas s'était terminée — ce que j'ai déjà raconté plus haut — puis comment l'armée impériale ayant quitté Rome, les Italiens l'avaient attaquée sur le chemin de Gaëte, et en cette échauffourée avait été tué le fils du connétable, au grand chagrin de tous les soldats dévoués au nom de Bourbon, lesquels avaient voulu que le corps de l'enfant fût réuni à celui de son père dans les pompeuses funérailles qu'ils lui firent.

Je compris tout de suite quel avait été le plan de Freundsberg et de Jonas. Ils avaient criminellement fait tuer quelque jeune garçon de mon âge et l'avaient faussement représenté pour moi. Tous me croyaient donc bien mort, et cela devant m'assurer la tranquillité pour l'avenir, j'aurais dû être joyeux de cette supercherie, dont je fus pourtant fort troublé.

Je regrettais surtout de ne pouvoir faire connaître



la vérité à M. de Cissac, qui était l'homme que j'aimais le plus après mon père.

Enfin, bientôt je m'accoutumai à ces faits, et, avec l'aide de Régnier, je me mis à travailler pour devenir un gentilhomme accompli. Je faisais force escrime avec Ercole, ainsi que l'étude des armes, des canons, espingoles et arquebuses et de tout ce qui peut servir à de futurs gens de guerre. Régnier, qui avait autrefois servi dans l'artillerie, me rendit aussi expert en la difficile théorie de l'attaque et de la défense des places fortes.

Grâce à tous ces exercices, nous étions devenus, Ercole et moi, de grands et solides garçons, plus forts et habiles en maintes choses que ne le sont de coutume les jeunes gens de seize ans. Pour moi, je me sentais si plein d'ardeur que je pensais à prendre du service dans l'armée espagnole, car cette vie calme commençait à me peser lourdement. Mais mon impatience était inutile, et déjà le sort se préparait à me lancer en de nouvelles aventures.

Depuis quelque temps, notre côte sicilienne était fort tourmentée par les pirates barbaresques. Le roi François, dans son inimitié pour l'empereur Charles, n'avait pas hésité à prendre pour allié le sultan de Barbarie, et celui-ci, qui avait nom Barberousse, afin de le servir, venait porter le trouble et le pillage en Italie.

Nous ne nous inquiétions, cependant, que peu de cela, car nous savions que les forbans n'attaquaient que les villes d'où ils pouvaient tirer forte rançon, et notre maison isolée, de piètre apparence, ne pouvait exciter leur rapacité. Pourtant nous étions sur l'alerte, prêts, au moindre soupçon, à nous enfuir sur nos chevaux vers la montagne, avec ce que nous avions de précieux.

Un soir, c'était vers le milieu de l'an de grâce 1532, après notre souper, nous avions été, selon notre usage, nous promener, Ercole et moi, sur le rivage de la mer, et nous marchions, tout en devisant, vers un petit cap rocheux quelque peu distant de la maison. Comme nous étions parvenus à ce cap, nous nous étendîmes sur le sol et nous prîmes à contempler le beau spectacle de la mer toute calme, avec le reflet de mille étoiles scintillant à sa surface.

Nous restions là dans notre rêverie, quand soudain Ercole me fit tressauter par ce cri :

« Regarde donc, Jean (il me traitait avec cette familiarité sur mon ordre, afin que l'on crût qu'il était mon frère, comme je disais), regarde, me dit-il, tous ces feux qui semblent danser sur la mer? »

Je me redressais et, regardant attentivement, je vis en effet des lumières qui glissaient sur l'eau et semblaient se diriger vers le point où se trouvait notre maison. Cette vue me troubla, car je compris que ces lumières étaient portées par des barques, aussi je criai à Ercole :

« Ce sont les pirates! Dépêchons. »

Lors je me mis à courir comme un fou vers la maison pour venir à l'aide de mon vieux serviteur. Ercole me suivait.

A moitié du chemin, je crus défaillir, car j'aperçus la maison entourée de nombreuses ombres noires, et je reconnus la voix de Régnier appelant à l'aide. Il n'avait avec lui que deux valets, plus une jeune femme pour faire notre cuisine, et à eux quatre ils ne pourraient faire grande résistance.



Près de lui se tenait un nègre. (P. 294, col. 2.)

Sans plus penser, je continuai ma course et, ayant dégainé mon stylet, je me précipitai dans la maison, dont la porte était restée ouverte. A peine entré, je vis Régnier gisant par terre, la poitrine percée, tandis que les deux valets, en un coin de la pièce, se défendaient avec courage contre une demi-douzaine d'hommes enturbannés comme des Turcs.

Aux cris que nous poussâmes, Ercole et moi, les pirates, déconcertés de se voir assaillis par derrière, lâchèrent les valets et tentèrent de gagner la porte, dont je gardais l'issue. J'en fis rouler un par terre d'un coup de stylet et, m'emparant de son sabre, je tapai si fort sur les autres, imité en cela par Ercole et les valets, que nous en serions venus vite à bout si, à ce moment, leurs camarades, attirés par leurs appels, n'étaient arrivés en nombre. Avant de pouvoir me défendre, je reçus par derrière, sur la tête, un si formidable coup, que je roulai à terre, et, sentant mes esprits m'abandonner, je n'eus que le temps de me recommander à la miséricorde de Dieu, devant lequel je pensais avoir à paraître bientôt.

Mon heure, cependant, n'avait pas sonné. Quand je revins à moi et que je rouvris les yeux, je me vis entouré d'une obscurité tellement profonde que je me demandai, en mon état de faiblesse, si je n'avais pas

été enseveli comme mort. Cela me fit si grand peur que je me relevai brusquement sur mon séant, alors je m'aperçus que mes bras étaient enfermés dans des anneaux tenus par des chaînes, et au bruit et au mouvement qui se faisaient autour de moi, je reconnus que j'étais sur un navire marchant en pleine mer.

Selon leur coutume, les pirates, voyant que je n'étais que blessé, et prenant en considération ma jeunesse et ma force, m'avaient emporté dans l'intention sans doute de me vendre comme esclave.

Hélas! quel triste sort était le mien. J'étais désormais seul sur cette terre; Régnier était mort devant moi, et si Ercole n'avait pas subi le même sort, il avait sans doute réussi à fuir.

Ne pouvant retenir mes larmes, j'éclatai en sanglots, quand j'entendis tout à coup près de moi une voix douce, bien connue; c'était celle d'Ercole qui me disait :

« Bon courage, frère Jean, avec la grâce de Dieu, nous sortirons encore de cette triste aventure, puisqu'il lui a plu d'épargner notre vie. »

Avec quel bonheur je serrai sur ma poitrine ce loyal compagnon, qui était bien mon frère. Il me raconta comment, en me voyant tomber, il avait jeté son arme et demandé grâce aux pirates, qui, nous voyant jeunes et bien faits, nous avaient entraînés vers leur barque, moi étant porté par les deux valets. Là, Ercole avait obtenu d'être enfermé avec moi, puis le navire avait aussitôt quitté le rivage.

Bientôt, le jour arrivant nous montra le réduit dans lequel nous étions enchaînés. C'était à vrai dire plutôt un coffre qu'un cachot, ayant à peine six pieds de long sur autant de large et trois de hauteur, de sorte que nous ne pouvions nous tenir debout.

Vers le midi, un homme noir ouvrit la porte de notre logette et mit dans notre prison un pain et une cruche d'eau, puis il nous enferma de nouveau sans prononcer une parole. Deux jours durant continua le même manège, et nous nous en trouvions si mal, souffrant de la faim et encore plus de la gêne de ne pouvoir nous remuer, que nous pensâmes que si cela continuait nous mourrions certainement.

Cependant, vers le milieu de la quatrième journée, l'homme noir revint et, d'une voix dure, il nous commanda en langue italienne de sortir de notre réduit et de le suivre, ce que nous fîmes non sans peine, tant nous étions endoloris et entravés dans notre marche par le poids de nos chaînes et le balancement du navire.

Nous montâmes par une échelle sur le pont, où la grande clarté nous tint quelques moments aveuglés, sans pouvoir rien voir autour de nous. Mais, poussés par notre gardien, nous arrivâmes devant le chef des pirates, du moins le jugeâmes-nous tel. C'était un gros homme, à la figure très barbue, mais nullement farouche. Il était richement vêtu à la turque et se tenait assis sur un divan de tapis et de coussins.

En nous voyant, il nous cria d'un ton de bonne humeur et se servant aussi de la langue italienne :

« Enfin, je vous tiens donc, mes jolis oiseaux. Voyons, quel est celui de vous deux qui est le maître? »

Ces paroles m'inspirèrent tout de suite je ne sais quel soupçon, si bien que je répondis sans hésiter :

« Seigneur pacha, nous n'avons eu jusqu'ici aucun autre maître que vous. Mon frère Ercole et moi sommes deux jeunes gentilshommes italiens, issus de la famille Colonna, de Milan. Je m'appelle, moi, Bartolomeo. »

A ces mots, le plus comique étonnement se peignit sur la face rougeaude du pirate. Cependant ses sourcils se froncèrent, et d'un ton plus dur :

« N'essaie pas de me tromper, me dit-il, n'es-tu pas Jean de Bourbon, celui qui se prétend le fils du connétable de France? »

Je feignis à mon tour l'étonnement, et, joignant les mains, je lui dis :

« Votre Seigneurie veut sans doute plaisanter avec son esclave. Ne sait-elle pas aussi bien que moi que le prince Jean de Bourbon a été tué, peu après son père, en une bataille près Gaëte. Du moins ainsi l'ai-je ouï dire. Que puis-je avoir de commun avec ce Français?

— Je sais ce que je sais, répondit impérieusement le forban. L'un de vous deux est sûrement Jean de Bourbon; si je ne puis savoir lequel, vous serez tous deux décollés demain. Allez, je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir. »

L'on nous réintégra en notre cachot, mais dès le lendemain nous en fûmes retirés et reconduits devant le capitaine. Près de lui se tenait un nègre, ayant à la main un grand sabre nu.

« Écoutez bien, nous dit le chef, ce que je vais vous dire. Moi, Khaïr-ed-Dîn, capitaine de flotte du sultan Barberousse (ainsi que vous l'appelez, vous autres infidèles[1]), ai reçu de mon maître l'ordre formel de m'emparer d'un jeune homme qui se cachait dans une maison isolée près d'Agrigente et qui n'est autre que le faux Jean de Bourbon. Nous savons d'une façon certaine que cet imposteur est l'un de vous deux. Eh bien, afin de sauver un innocent, je vous somme de dire lequel des deux est celui que je cherche, et je jure par Allah de rendre à l'autre sa liberté. »

J'allais m'écrier que j'étais, moi, Jean de Bourbon, mais Ercole m'ayant juré lui-même que si je me dévoilais, il se jetterait dans la mer plutôt que de me survivre, j'essayai encore d'employer la ruse.

« Seigneur Khaïr-ed-Dîn, dis-je au forban, notre vie est dans votre main, et d'un signe, vous pouvez faire tomber nos têtes, mais, dût un mensonge me sauver, je vous répète que je suis bien Bartolomeo Colonna et que voici mon frère Ercole Colonna. Cependant, s'il

1. Ce nom de *Barberousse* avait été donné par les chrétiens aux deux frères qui fondèrent le royaume d'Alger soit à cause de la couleur de leur barbe, soit, ce qui est plus vraisemblable, par corruption du nom de l'aîné, le terrible Bab-Arondj, tué à Tlemcen en 1518. Le second des Barberousse, celui dont il est question dans notre récit, Haradian ou Chérédin, fut un des plus fidèles alliés de François Ier auquel il prêta le secours de sa flotte contre Charles-Quint et qu'il aida à prendre Nice en 1543.



m'était permis de vous donner un renseignement, je vous dirai qu'étant venu avec mon pauvre père, que vos gens ont si misérablement tué, nous établir, il y a deux mois, près d'Agrigente, nous apprîmes que la maison avait été occupée par un gentilhomme français, récemment parti pour l'Espagne. Il était peut-être celui que vous cherchez. »

Le forban poussa une formidable malédiction, et, ayant levé le bras en l'air, ce qui était un signal convenu, le bourreau s'avança vers nous et me mit la main sur l'épaule.

Voyant que notre sort allait être décidé, j'eus une inspiration subite.

« Seigneur pacha, dis-je tout à coup, vous êtes trop renommé pour votre justice pour que vous vouliez ainsi faire périr deux innocents. Si vous doutez de la vérité de mes paroles, pourquoi n'interrogez-vous pas les deux valets que vos gens ont pris avec nous dans notre maison ? Ceux-là ne pourront avoir intérêt à vous mentir sur nos personnes. »

Ces paroles produisirent impression sur le forban, qui, arrêtant le bourreau, donna ordre d'amener devant lui les deux valets captifs.

Nos gens arrivèrent bientôt, empêtrés de chaînes et en aussi piteux état que nous étions nous-mêmes. En voyant le bourreau qui tenait son grand sabre tout étincelant au soleil, ils furent pris de telle frayeur que, croyant leur dernière heure venue, ils se prosternèrent sur le sol devant le capitaine, et, levant les mains vers lui, demandèrent grâce d'une façon bien humble.

« Chiens! leur cria le forban, vous allez me dire véritablement qui sont ces deux jeunes gens, ou sinon je vous fais séant trancher la tête.

— Excellentissime seigneur, répondit incontinent le plus hardi, ces jeunes gens sont nos maîtres, les seigneurs Bartolomeo et Ercole Colonna, et cela je puis vous le jurer. »

Et autrement n'aurait-il pu dire, car il ne nous avait jamais connus que comme tels.

« Peux-tu me jurer aussi, reprit le capitaine, que l'un des deux n'est pas le seigneur Jean de Bourbon ?

— Jean de Bourbon! s'écrièrent ensemble les deux valets, avec tel étonnement qu'aucun ne pouvait penser qu'il fût simulé. Nous n'avons jamais entendu prononcer ce nom-là! »

Du coup, Khaïr-ed-Dîn fut convaincu qu'il s'était vraiment trompé. Il donna ordre d'emmener les deux valets en leur prison, puis, s'adressant à nous, il dit :

« Sachez que la reine Louise, mère du roi de France, ayant appris que son ennemi, le sire de Bourbon, vivait caché en un coin de la Sicile, a, et cela peu de jours avant sa mort.... »

Cette nouvelle me surprit tellement que, au risque de me trahir, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« La reine Louise est morte!

— Que t'importe! répliqua le forban. Avant sa mort, elle a fait promettre la somme de cent mille ducats à notre seigneur Barberousse pour qu'il lui envoie la tête du Bourbon. Et ainsi maladroitement nous avons perdu cette grosse prime. Mais comme vous me paraissez de jeunes et solides garçons, et de plus parlant bien et instruits, je compte vous vendre pour un bon prix sur le marché d'Iskandérieh, que vous appelez Alexandrie, et ainsi n'aurai-je point tout perdu. A moins que vous puissiez toutefois me payer vous-mêmes bonne rançon.

— Hélas, répondis-je, nous avons perdu notre avoir en toutes ces guerres.

— En ce cas, vous serez vendus. »

Et, sans plus écouter nos prières de nous rendre la liberté, il donna ordre de nous enfermer de nouveau, mais, cette fois, en un cachot plus spacieux.

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.



# LE TZAR ALEXANDRE II

L'empereur de Russie Alexandre II, qui vient de mourir victime d'un infâme attentat, était né le 20 avril 1818. Il était fils de l'empereur Nicolas et d'une sœur de l'empereur d'Allemagne Guillaume Ier.

Quand il monta sur le trône en 1855, la Russie était en guerre avec la France. Alliés aux Anglais, nous avions entrepris l'expédition de Crimée afin de sauver la Turquie que l'ambition de Nicolas menaçait d'une ruine prochaine. On sait, en effet, que depuis Pierre-le-Grand, qui fut le véritable créateur de la Russie moderne dans les premières années du dix-huitième siècle, tous les souverains moscovites ont caressé l'espoir de mettre la main sur les riches dépouilles de la Turquie dégénérée. Constantinople surtout les tente, car cette grande ville, qui est une des plus magnifiques cités du monde, occupe une admirable situation. Elle s'élève sur le Bosphore, bras de mer qui fait communiquer la mer Noire et la mer de Marmara, en face de l'Asie dont elle attire en partie le commerce. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre que la possession de Constantinople soit l'objet de la convoitise des Russes. Tant qu'ils ne seront pas maîtres de cette ville, leurs flottes seront en quelque sorte bloquées dans la mer Noire qui n'a pas d'autre issue que le Bosphore. Or, s'il paraît très

désirable à la Russie de devenir une grande puissance maritime, cet accroissement de puissance ne saurait convenir à l'Angleterre. C'est pour cela que l'expédition de Crimée avait été résolue entre le gouvernement anglais et l'empereur Napoléon III.

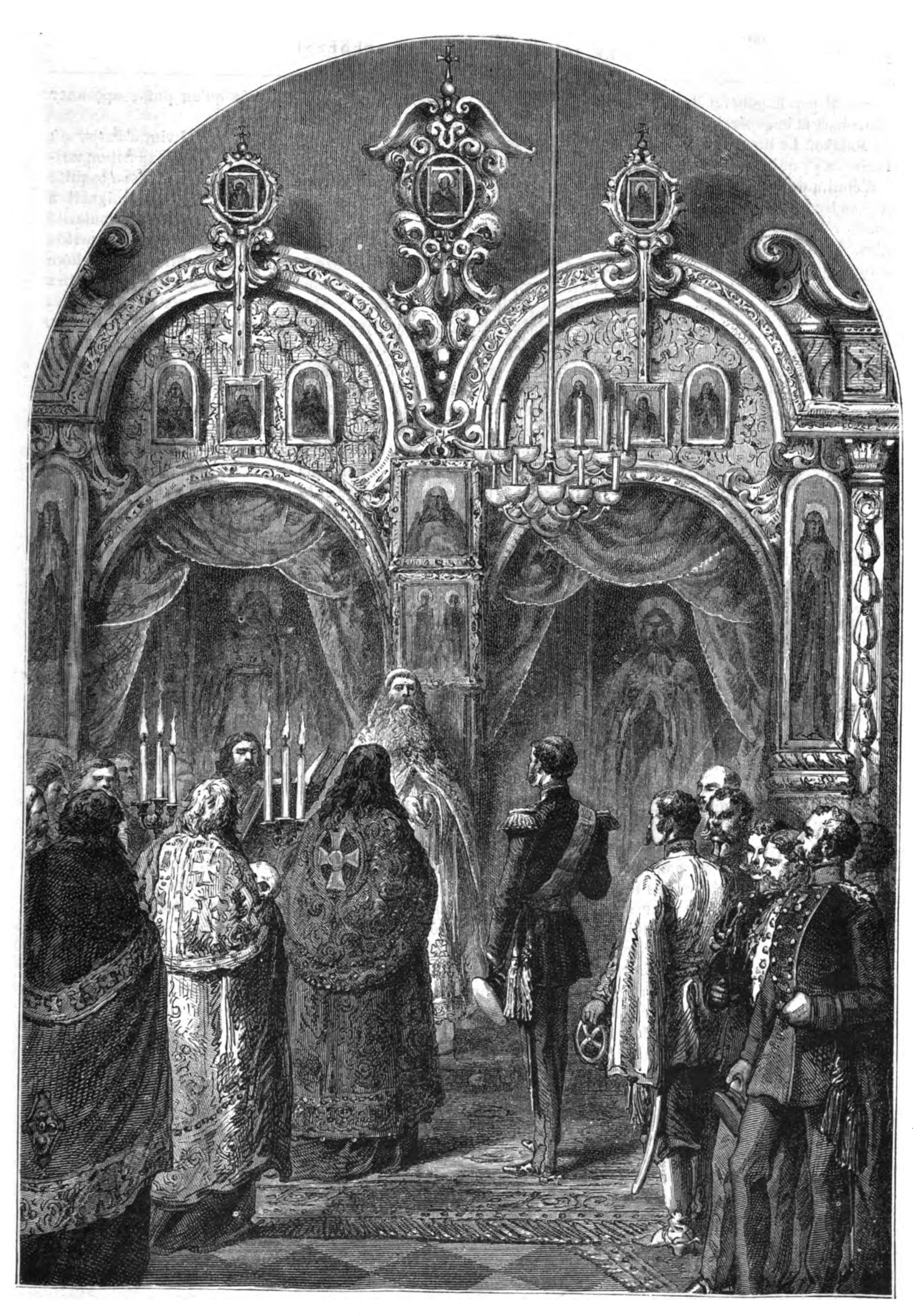
maient la garnison de la place. Le nouvel empereur de Russie voulait envoyer une grande armée au secours de Sébastopol. Mais dans cet immense empire, les distances à parcourir sont énormes; la Russie n'avait en 1855 qu'un très petit nombre de chemins

WHYMPER'S WAR PORTRAITS

Le tzar Alexandre II. (P. 295, col. 2.)

de fer; ses voies de communication étaient en mauvais état. Les troupes rassemblées ne purent arriver à temps sur le théâtre lointain des hostilités : les Français et les Anglais après les nouvelles victoires d'Inkermann et de Traktir, la prise du Mamelon-Vert et de la tour de Malakof, entrèrent dans Sébastopol. Le siège avait duré près d'un an. Nos soldats y firent preuve d'un courage et d'une abnégation admirables. Les opérations militaires avaient été dirigées succes-

Alexandre II prit donc possession du pouvoir dans les circonstances les plus difficiles. Une armée russe avait été mise en déroute à la bataille de l'Alma où les zouaves, commandés par le général Bosquet, firent des prodiges de valeur. Le siège de Sébastopol, très forte place, située sur la côte occidentale de la presqu'île de Crimée durait encore, et il était facile de prévoir que l'acharnement des Français finirait par triompher de la ténacité des braves troupes qui for-



**Le tzar Alexandre II devant les saintes reliques.**

sivement par le général de Saint-Arnaud, le général Canrobert et le général Pélissier qui fut nommé duc de Malakof. La Russie vaincue dut signer le traité de Paris (1856) qui sauvait l'empire Ottoman.

C'était pour le nouveau règne un triste début. Alexandre II s'appliqua dès lors à développer par de sages réformes la prospérité intérieure de son empire. Les paysans russes étaient dans une condition misérable. Connus sous le nom de *serfs*, ils étaient véritablement les esclaves des riches propriétaires, des grands seigneurs dont ils cultivaient les domaines.

Un serf ne pouvait pas quitter son village, ne pouvait pas se marier sans le consentement de son seigneur. S'il parvenait à faire quelques économies à force d'ordre et de travail, le malheureux n'avait même pas la faculté d'acheter un petit champ et de devenir propriétaire. Serf il était par le hasard de sa naissance, et serf il devait rester jusqu'à la mort, qu'il regardait comme un soulagement et qu'il attendait comme une délivrance, tant sa vie était misérable.

Plusieurs millions d'hommes végétaient ainsi, en proie à l'ignorance la plus profonde, à la superstition, à l'ivrognerie. Privés de la liberté, qui relève l'homme à ses propres yeux et lui inspire le respect de lui-même, avilis par la crainte d'un maître dont l'autorité parfois assez douce était le plus souvent despotique, maltraités, battus et volés par les intendants des seigneurs, les paysans russes formaient un troupeau d'êtres abjects. Alexandre II, dont l'âme était généreuse, se sentit touché d'une compassion profonde à la vue de tous ces maux qu'endurait depuis des siècles la classe nombreuse des paysans russes. Il comprit que le servage était une honte pour la Russie, et par un *ukase* ou décret du 19 février 1861, il proclama l'affranchissement des serfs dans toute l'étendue de son empire. Les paysans eurent le droit de racheter les fermes qu'ils exploitaient pour le compte de leur seigneur, d'acquérir des biens, de devenir propriétaires. On se décidait enfin à traiter en hommes libres ces malheureux qu'on avait si longtemps regardés comme de véritables bêtes de somme. L'honneur est grand pour l'empereur Alexandre II d'avoir donné le signal d'une révolution qui transformera plus tard la Russie, et qui pour l'instant, a fait disparaître les honteux vestiges de l'antique barbarie.

A la fin de 1862 une insurrection éclata en Pologne. On sait que ce noble et malheureux pays a été partagé à la fin du siècle dernier entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Les Polonais, privés de leur indépendance nationale n'ont jamais renoncé à l'espoir de la reconquérir. Ils restent attachés avec une fidélité indomptable à l'amour de leur patrie, et plus d'une fois déjà leur sang a coulé pour sa rédemption. Le nouvel effort qu'ils tentèrent fut aussi malheureux qu'héroïque. Écrasés par des forces énormes, les rebelles durent se soumettre, et une répression très sévère frappa tous les Polonais qu'on put soupçonner d'avoir participé à l'insurrection.

En 1867, l'empereur Alexandre II vint à Paris, où venait de s'ouvrir au mois de mai une exposition universelle. La belle prestance du souverain, son exquise courtoisie, la très vive sympathie qu'il témoignait à notre patrie, lui valurent une véritable popularité parmi nous, et c'est avec horreur que Paris apprit la tentative d'assassinat dirigé contre notre hôte impérial. Un Polonais du nom de Berezowski tira sur Alexandre II un coup de pistolet dans les Champs-Élysés, au retour de la revue de Longchamps, à laquelle le tzar et les grands-ducs ses fils avaient assisté avec Napoléon III. Heureusement, la balle avait été mal dirigée: Paris n'eut pas la douleur et la honte de voir couler le sang du monarque qui avait accepté notre hospitalité.

Rentré dans ses États, Alexandre II se consacra aux soins de la politique. En 1870, quand la guerre éclata entre la France et la Prusse, il déclara qu'il garderait la neutralité. Il nous laissa en effet écraser par les Allemands; mais en 1875, quand l'Allemagne, irritée de voir renaître notre puissance militaire, songea à nous chercher querelle de nouveau, l'empereur de Russie s'interposa en notre faveur, et fit comprendre que la Russie ne laisserait pas une seconde fois envahir et démembrer la France. Le service qu'Alexandre II nous rendit alors est de ceux qu'un grand peuple ne saurait oublier sans ingratitude. Il y a six ans, nos armées n'étaient pas réorganisées encore; les travaux de fortification sur notre frontière n'étaient pas achevés : en un mot nous n'étions pas comme aujourd'hui prêts à repousser avec nos seules forces celui de nos voisins qui pourrait avoir la fantaisie de nous provoquer.

En 1877, Alexandre II déclara la guerre à la Turquie et l'on put croire après le passage du Danube par les armées russes, que c'en était fait cette fois de l'empire ottoman. Mais les Turcs résistèrent avec une énergie qu'on n'aurait pas attendue de ce peuple dégénéré. Vaincus deux fois à Plevna, les Russes reprirent cependant l'avantage et marchèrent sur Constantinople dont ils faillirent s'emparer. L'Europe intervint alors pour sauver le Sultan. L'empereur de Russie fut obligé d'accepter le traité de Berlin, négocié par les représentants de toutes les puissances européennes. Ce traité enlevait à Alexandre II la plus grande partie des conquêtes qu'il avait faites et qu'il prétendait conserver.

C'est à partir de cette époque que les attentats contre le tzar commencèrent à se produire. En Russie le souverain est tout-puissant. Il est maître absolu de ses sujets et dispose à son gré de leurs biens, de leur liberté et de leur vie. Son pouvoir est d'autant plus étendu qu'il règne sur les consciences aussi bien que sur les corps : il est le pape en même temps que l'empereur, car il est le chef suprême de la religion dans toute l'étendue de ses vastes États.



On comprend aisément que des réformes fussent jugées nécessaires par beaucoup de Russes et que ce pouvoir du souverain parût exorbitant. Malheureusement un parti de fanatiques crut que tous les moyens étaient bons et légitimes pour décider l'empereur à renoncer de lui-même à cette omnipotence. Au lieu de travailler pacifiquement à la conquête des libertés publiques, ils voulurent arracher par la violence etla terreur les réformes qu'ils souhaitaient. Ils ne reculèrent même pas devant le crime.

On ne sait pas très bien ce que sont en réalité ces *nihilistes* dont les attentats épouvantent l'Europe depuis trois ans. Traquée par la police russe, cette secte redoutable a pris des précautions infinies pour tromper la surveillance et les recherches. Les nihilistes sont-ils nombreux? on l'ignore. Quels sont leurs chefs, d'où proviennent leurs ressources, quelle révolution veulent-ils accomplir? Personne ne pourrait le dire. Ce qui est bien certain, c'est que leur audace est effrayante. Ils ont des affiliés partout, à la cour même, et jusque dans l'entourage du souverain. Dans les derniers mois, la vie du malheureux empereur Alexandre II était devenue un supplice. Il trouvait des menaces de mort jusque dans la poche de ses vêtements, jusque sur son oreiller. Et l'on savait que les nihilistes étaient hommes à les exécuter, car trois tentatives d'assassinat avaient été successivement dirigées contre le tzar.

La première fois, deux coups de pistolet furent tirés sur lui sans l'atteindre. Quelques semaines plus tard, une mine fut creusée sous unchemin de fer et fit explosion au passage d'un train que les conjurés crurent être le train impérial et qui n'était heureusement qu'un train de marchandises. L'hiver dernier une machination du même genre faillit réussir : une explosion terrible détruisit une partie du palais d'Hiver qu'habitait l'empereur et tua nombre de soldats [1]. Alexandre échappa miraculeusement à la mort: les nihilistes avaient pris toutes les mesures nécessaires pour faire sauter la chambre de l'empereur.

A partir de cette époque le malheureux prince fut en proie à une tristesse mortelle, car il sentait toujours présente à ses côtés la mort invisible qui le guettait.

Il faut avouer que cette horrible existence était bien faite pour troubler le plus ferme courage. Être l'empereur tout-puissant, une sorte d'image de Dieu sur la terre, et vivre jour et nuit en proie aux angoisses qui assaillent les condamnés à mort!

Le supplice devait être d'autant plus cruel qu'Alexandre II n'avait pas été comme quelques-uns de ses prédécesseurs un tyran sanguinaire : il avait sincèrement aimé son peuple, il avait fait preuve d'humanité en affranchissant les serfs. Et pourtant on le traquait comme une bête fauve, on organisait contre lui une conspiration permanente, un complot de toutes les heures et de toutes les minutes; on ne le laissait pas une fois s'asseoir à sa table, se coucher dans son lit, sortir dans sa voiture, sans que l'image de la mort embusquée dans quelque coin hantât son esprit!

Les scélérats qui le poursuivaient avec cet acharnement sauvage ont enfin réussi à le tuer. Le 13 mars, le tzar revenait au palais d'Hiver en voiture. Une bombe lancée du milieu de la foule éclate et frappe deux soldats de l'escorte. Alexandre met pied à terre pour aller porter secours à ces malheureux. Une seconde bombe éclate alors, brise les jambes de l'empereur et le jette sur la neige sanglant et inanimé. Quelques heures après Alexandre II était mort.

Aujourd'hui, son cadavre mutilé repose sous les voûtes de l'église Pierre-et-Paul, cathédrale de Saint-Pétersbourg, au milieu des tombeaux des Romanof, Le pauvre tzar a trouvé au sein de la mort ce repos que la vie lui refusait si durement.

Un grand crime a été commis, et la France qui se souvient du service que la victime lui avait rendu, n'a point caché ses sentiments de réprobation et d'horreur à la nouvelle de l'attentat. Que Dieu accorde longue vie et sages inspirations au nouvel empereur Alexandre III. Nous lui ménagerons d'autant moins nos sympathies, que nous connaissons les sentiments d'estime et d'affection qu'il professe à l'égard de notre patrie.

GEORGE DURUY.

1. Voy. vol. XV, page 207.

# L'AS DE CŒUR

Battez avec soin les trente-deux cartes de ce jeu, qui, comme ne manquent jamais de le dire les faiseurs de tours, n'est nullement préparé.

Déposez le paquet sur la table, les cartes étant bien entendu retournées de manière à ce qu'on ne puisse les voir.

Nous allons jouer, si vous le voulez bien, à l'as de cœur. Successivement chacun de nous, vous monsieur et moi, nous allons tirer une carte et la retourner. *Celui qui retournera* l'as de cœur aura perdu l'enjeu. Je vous préviens seulement que je gagnerai toujours. Commençons :

— Roi de trèfle.
— Sept de cœur.
— Dame de pique.....

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si la mauvaise chance vous fait tirer l'as de cœur, vous le retournez et vous avez perdu.

Si la carte fatale tombe entre mes mains, j ai encore gagné. Voici comment : J'ai eu soin de tirer chacune de mes cartes avec précaution, la soulevant légèrement de manière à la voir avant de la retourner. Je viens de m'apercevoir que la carte tirée est le malencontreux as de cœur; j'hésite à la prendre.

Vous, monsieur, vous avez deviné mon embarras; comme je ne touche pas à la carte, vous la prenez

triomphalement et, la retournant, vous vous écriez : « C'est vous qui avez l'as de cœur!

— Sans doute, monsieur, mais vous avez perdu, car c'est vous qui l'avez retourné! »

A. Bertalisse.

# LA GARDEUSE D'OIES [1]



La noce fut magnifique.

## V

### Quand ils furent grands.

Or, vous savez ce qu'il advint de la France pendant cette guerre de 1870, où les hommes, les choses et Dieu se liguèrent contre nous? L'hiver étendit sur la France un épais et glacial matelas de neige. Sur ce matelas, le froid et le fer couchèrent nos armées malades et une multitude de nos soldats y ont agonisé pour ne s'en plus relever.

Enfin, avec une charretée de drapeaux pris ou livrés, les Prussiens ont rétrogradé sur notre terre saccagée et sur nos morts défigurés, et sont rentrés dans leur repaires. Là-dessus, le printemps a tout fait refleurir comme autrefois dans nos campagnes, mais les années ont passé sans rien effacer cependant de nos désastres dans les âmes. La patrie avait saigné sous la lance de l'étranger, et la cicatrice en est restée comme dans le tableau de Dixmude, représentant une Vierge Marie qui avait miraculeusement saigné sous la pique d'un soldat allemand.

François le Grelet avait grandi depuis, toujours chez monsieur le curé qui, le relevant de ses fonctions d'enfant de chœur, en avait fait exclusivement son élève, presque son ami. La famille du Grelet s'estima bien heureuse d'être débarrassée de cette bouche-là, il en restait toujours trop à la chaumière.

Le Grelet travaillait beaucoup et avec zèle. Il dévorait lestement livre après livre, comme une boîte de friandises qu'on ne referme qu'après l'avoir vidée. Le Grelet avait son projet et le curé le sien, qui était de mettre l'enfant à même de devenir l'instituteur de la commune. Le Grelet, lui, rêvait d'épouser plus tard Nicolette, quand il serait dans le cas de la nourrir. En effet, tous les deux se chérissaient tendrement, et le Grelet n'oubliait pas que Nicolette, en rongeant la corde, lui avait sauvé la vie.

Nicolette, après tout, était un beau parti. Je ne parlerai pas de sa vertu, de son caractère excellent, de son économie, de sa vaillance au balai et à l'aiguille, reconnus de tous. Je pourrai parler un peu de sa gentillesse, de sa grâce, de sa beauté, car Nicolette, avec l'âge, le calme et l'aisance, était devenue une jolie fille élancée, blonde et blanche, yeux bleus sous sa coiffe et pieds mignons dans ses sabots.

Mais je parlerais aussi de ses oies qui prospéraient à merveille et rapportaient de sérieux profits. Elle en possédait une grosse troupe continuellement à plumer et à engraisser. Malgré le sort qui attendait les pauvres bêtes, les pauvres bêtes étaient si admirablement soignées et gâtées que pour rien au monde elles n'eussent abandonné leur maîtresse et ne se fussent laisser entraîner par les mauvais exemples et les couacs pernicieux de ces aventurières d'oies émigrantes.

Une fois l'an, les émigrantes passaient, en effet, au-dessus de la maisonnette, ailes lourdes, pieds pendants, cou tendu, en route pour maintes contrées inconnues! Les oies de Nicolette se fatiguaient à allonger la tête vers les nues. Ce spectacle les intéressait : ces deux lignes obliques d'oiseaux terminées en angle aigu par un seul qui ouvre le vol. On dirait d'une charrue vivante fendant l'espace comme un sillon. Quand cette vigoureuse première se sentait harassée, elle retournait en queue, aussitôt remplacée par une nouvelle et chacune y venait à son tour. Tout cela, c'est très beau, jacassaient entre elles les oies domestiques de Nicolette; mais c'est très éreintant aussi, et il faut être des oies sauvages pour mener une pareille existence! Elles touchaient alors immédiatement la terre du bec pour se rassurer; car, à regarder de la sorte en l'air, le vertige les prenait, jamais néanmoins la velléité d'imiter les folles voyageuses.

Petit à petit aussi, le Grelet devint un jeune homme assez instruit pour obtenir son diplôme et être nommé instituteur de la commune, grâce aux démarches de M. le curé. C'était, après le curé, la première position du pays comme la maison d'école était la plus huppée, même avant le presbytère.

Les enfants du village, bientôt de la commune, plus tard de la paroisse, affluèrent dans son école. L'instruction est une source où chacun vient boire comme à une fontaine. Il y a deux soifs, celle des corps et celle de l'intelligence. Dans la ville du Caire, chez les Turcs, coulent plus de trois cents fontaines au-dessus desquelles un étage abrite une école d'enfants, ce qui est très significatif.

François se trouva promptement encombré de marmots et, souvent, très embarrassé. Il ne pouvait tout surveiller, suffire à tout. Il fallait moucher, culotter, garder au logis les plus petits, et mener cependant

[1] Suite et fin. — Voy. pages 235, 252, 268 et 284.

les plus grands à la promenade; conduire celui-ci chez ses parents domiciliés assez loin du village. Celui-là avait besoin, à cause de sa santé, d'une soupe chaude, et ceci et cela et tant d'autres choses. C'est à ne pas s'en douter, et moins encore à s'en tirer. Le Grelet chercha beaucoup de moyens, aucun n'était le bon. Il n'en existait en réalité qu'un seul; il le savait. Mais il n'osait trop y songer, crainte de ne pouvoir le mettre à exécution.

Cependant, un jour, il prit sa résolution à deux mains et s'en vint frapper à la porte du presbytère. Le curé comprit à l'air maussade de François qu'il avait à lui confier du sérieux.

« Mon cher monsieur le curé, vous m'avez élevé comme un père eût fait de son enfant; vous m'avez fourni les moyens de vivre à l'aise en devenant utile et nécessaire; c'est fort bien. Mais il est un moyen que vous ne m'avez pas enseigné, celui de venir à bout de cette innombrable marmaille qui augmente chaque jour et réclame mille soins minutieux de femme...

— Et ce moyen, tu l'as trouvé, toi, interrompit le bon prêtre en souriant, et tu viens me le communiquer?

— Peut-être, monsieur le curé.

— Eh bien! ton moyen je le connais, et c'est le mien. Depuis longtemps je le rumine.

— Mais si ce n'était pas le même?

— Bah! c'est de te marier et d'épouser Nicolette, n'est-il pas vrai?

— Ça y est, répondit le Grelet avec un soupir. Au moins elle débarbouillerait ce petit monde et donnerait la becquée aux marmots.

— Tu n'as pas besoin d'essayer de me prouver la nécessité de ta résolution. Vous vous affectionnez, du reste, tous deux, et Dieu ne défend pas de s'aimer chrétiennement. Ce parti convient à Nicolette; j'en suis sûr; j'ai déjà sondé son excellent cœur. Pour toi, tu ne peux rencontrer mieux. Nicolette est un ange de vertu et avec des économies; ce qui n'y gâte rien.

— Vous croyez, monsieur le curé, qu'elle voudra de moi, ma chère petite Nicolette?

— Si je le crois! Et je m'en charge. »

Ce qui est parfaitement certain, c'est que Nicolette voulait bien du Grelet. Ce mariage était, il me semble, une affaire arrêtée au ciel et il fallait, dans ce cas, qu'il se conclût sur la terre. Le curé s'occupa de tout, termina si bien qu'en une quinzaine, devant le maire et le bon Dieu, le Grelet et Nicolette furent unis.



Le maître prenait la montre. (P. 302, col. 1.)

Nicolette était jolie et fraîche dans sa robe blanche comme un cerisier en fleurs au premier printemps et au premier soleil. Elle portait encore les pendants achetés avec les vingt francs du capitaine et crochetés de façon à dissimuler le bout des oreilles. Vous en devinez le motif? Et il ne lui manquait que ce petit bout d'oreille pour être une femme accomplie. Mais, en ce monde, on pêche toujours par quelque endroit ou quelque chose. Autour d'elle, les écoliers se démenaient et babillaient comme de mignonnes abeilles murmurantes autour du cerisier. Ah! qui, ce jour-là, eût reconnu Nicolette, l'ancienne gardeuse d'oies aux haillons rapetassés et aux cheveux retroussés par un bouchon de paille? C'était une demoiselle aujourd'hui, mais humble et modeste.

Une femme humble et jolie à la maison ressemble à ces charmantes mousses qui poussent sur le tronc des arbres au fond des bois, sur les pierres humides des chemins cachés, dans les fissures mystérieuses des rochers. Elles embellissent modestement les recoins ignorés et tranquilles du ménage.

La noce fut magnifique. Beaucoup de gens y avaient été priés. Savez-vous entre tous qui s'y montra le plus gai, le plus heureux et le plus buveur? Maître Peyrolier, le garde champêtre. Il n'avait jamais fini de raconter comment le Grelet était arrivé dans le

pays, comment il s'était enfui avec la Nicolette, comment lui les avait retrouvés tous deux, ramenés, et comment ceci et comment cela. Chaque comment était si copieusement arrosé qu'avant le dessert, ce qui ne lui était jamais arrivé, maître Peyrolier fut gai à inquiéter la compagnie. D'ailleurs, il avait toujours affectionné les deux enfants et, dans l'affaire des Prussiens, il était resté en admiration perpétuelle devant François dit le Grelet.

Dès le lendemain de la noce, M. et Mme François reprirent la besogne courageusement. Ils tinrent l'école comme elle n'avait jamais été tenue. Les inspecteurs d'académie ne tarissaient pas en compliments et les familles bénissaient l'instituteur. Par leur travail, leur sagesse, leur économie mis en commun, ils augmentaient annuellement leur modique fortune.

M. François avait dans sa classe un coin réservé à la boite de Geneviève de Brabant. Il n'en rougissait pas et en ouvrait les volets aux regards des petits, comme récompense de leur assiduité ou de leur bonne volonté. A côté du tableau, pendait aussi la montre du capitaine. On se serait bien gardé de la remonter. Elle marquait invariablement l'heure où la Prusse s'était cruellement ruée sur la France.

Quand les grands avaient consciencieusement travaillé, le maître prenait la montre entre le pouce et l'index, l'élevait à tous les yeux et contait fièrement dans quelles circonstances il l'avait reçue. C'était ses titres de noblesse à lui. Il terminait invariablement son récit en ces termes :

« Vous voyez cette heure-là, mes enfants? C'est une heure triste dans notre histoire; car nous avons été vaincus. Grandissez, instruisez-vous, pour devenir utiles et forts. La France a besoin d'hommes sérieux et vaillants. On ne sait pas ce que Dieu réserve à notre patrie dans l'avenir; mais le jour où la France reprendra sur l'ennemi une éclatante revanche sonnera l'heure de la victoire. Nous remonterons alors la montre du capitaine et, avec l'aide de Dieu, la France et la montre marcheront toujours pour ne plus s'arrêter jamais. »

AIMÉ GIRON.

# LE CHAT

J'ai hésité bien longtemps avant de vous raconter quelques-uns des tristes exploits de ma vie d'écolier. Je craignais qu'un jeune lecteur, ne comprenant pas assez vite l'horreur que doit inspirer les farces de collège, ne trouvât précisément dans mes récits des exemples à suivre.

Je me rappelais à ce propos l'anecdote suivante :

Un vieillard riche, mais avare, avait un neveu sans fortune auquel il donnait sans cesse des leçons d'économie. C'était, hélas! tout ce qu'il lui donnait. Le moindre ducaton aurait bien mieux fait l'affaire du jeune homme, qui résolut, à son tour, de donner indirectement une leçon à son oncle. Comment le jeune homme parvint à mettre une petite somme de côté, comment il persuada à son oncle que deux billets de théâtre lui avaient été offerts, comment il décida le vieillard à l'accompagner au théâtre, nous n'avons pas à le dire. Un beau soir, après un dîner des plus sommaires, qu'on avait encore abrégé afin de ne point manquer le spectacle, l'oncle et le neveu s'assirent au parterre du Théâtre-Français; on donnait ce soir-là l'*Avare* de Molière.

Pendant que le public battait des mains et soulignait par ses rires les traits d'avarice du seigneur Harpagon, que pensez-vous que fit notre homme? Il riait plus haut que les autres, applaudissait vigoureusement et paraissait en somme goûter prodigieusement la célèbre comédie.

En quittant le théâtre, le neveu pensait bien que la leçon avait dû profiter.

« Que dites-vous, mon oncle, de la pièce?

— Je pense, dit le vieillard, que Molière est un bien grand génie. C'est bien de lui qu'on peut dire avec vérité qu'il instruit tout en amusant. J'ai pris ce soir quelques leçons d'économie qui ne seront pas perdues, je t'assure. »

Pour éviter un aussi funeste résultat, pour empêcher le lecteur de chercher dans mes histoires des exemples, je me hâte de condamner à l'avance les plaisanteries d'écoliers, que je vais raconter et je les signale pour les blâmer, exactement comme faisaient ces Spartiates qui montraient à leurs enfants des ilotes ivres, afin de leur faire prendre l'ivresse en dégoût.

Je venais d'être nommé élève dans une de nos grandes écoles spéciales, que je ne veux pas nommer afin de ne pas désigner trop clairement nos victimes. A l'âge de vingt ans, quand on est enfermé et soumis à une discipline militaire, que faire? sinon quelques gamineries qui permettent de tuer les quelques heures d'oisiveté qui sont accordées pendant la journée.

Il existe d'abord un divertissement tout trouvé et qui consiste, pour les anciens, c'est-à-dire pour ceux qui commencent leur deuxième année, à *brimer* les nouveaux camarades.

Fort heureusement cette coutume absurde disparaît des mœurs de nos écoliers. De mon temps, on obligeait encore les nouveaux à manger des *frites*, lisez pommes de terre frites, dans le bonnet de police d'un ancien. J'aurai suffisamment indiqué le désagrément de cette opération en disant qu'il est de mode à l'intérieur des écoles d'être aussi débraillé et, comprenez la modération de mes expressions, aussi peu soigné que possible. Ces mêmes jeunes gens dont vous admirez dans la rue le brillant uniforme en même temps que la belle tenue, sont à l'intérieur de l'école dans un état parfois regrettable. Quelques-uns font le serment de ne jamais faire sentir à leur tunique le contact d'une brosse..... et ils tiennent parole. C'est donc dans un bonnet de police mal tenu qu'il fallait autre-



fois, sans dégoût apparent, que dis-je? avec les signes extérieurs de la plus grande joie, puiser ces *frites* qui nous paraissaient excellentes dans ce temps-là et que nous ne supporterions plus aujourd'hui. Sont-elles donc devenues moins bonnes? En aucune façon, elles sont restées les mêmes; c'est notre estomac qui est devenu mauvais et notre goût qui a changé

Mais, en ce temps-là, nous ne nous contentions pas d'une ou de deux assiettées de ce précieux tubercule. Nous demandions de nombreux *gigons*, c'est-à-dire de nouvelles parts. Gigon était un ancien élève dont l'appétit féroce était passé en proverbe; il redemandait de tous les plats. Son nom est devenu immortel; on en a fait un substantif signifiant supplément de ration.

Avec le bonnet de police, il y avait encore le *portefeuille*. Les anciens se transportaient aux casernements des nouveaux, défaisaient les lits et arrangeaient les draps de telle manière que, le soir, le conscrit ne parvenait pas à s'étendre. Il lui fallait, au moment où il comptait se reposer, refaire son lit complètement dans une toilette naturellement primitive, car ce n'est qu'au dernier instant qu'il s'apercevait de la plaisanterie.

J'en passe et des plus désagréables. L'amitié ne tardait pas à s'établir entre les anciens et les nouveaux; les brimades se terminaient. C'est alors que tous ensemble s'ingéniaient à trouver des victimes. Les professeurs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de nos malices parfois cruelles.

Cet âge est sans pitié !

Pour exciter notre esprit inventif, on se racontait les vieilles anecdotes qui formaient une espèce de tradition. Connaissez-vous l'histoire de la lune? J'hésiterais à la rappeler, tant elle paraît invraisemblable, si le grand Arago n'avait pris soin lui-même d'en certifier l'exactitude.

Il y avait un professeur, M. H..., pour lequel les élèves n'avaient aucune considération, et qui d'ailleurs cherchait toutes les occasions de les embarrasser. Un élève, il s'appelait Leboullenger, avait rencontré dans le monde ce M. H..., et avait eu avec lui une discussion. Ses camarades, informés de l'histoire, avaient conseillé au jeune homme de se tenir sur ses gardes, car certainement à la première leçon il serait interrogé et le professeur lui aurait préparé une grosse difficulté, afin de faire rire les élèves à ses dépens.

Le jour de la leçon est arrivé. Les élèves se placent sur les gradins de l'amphithéâtre. Le capitaine de service est assis auprès du professeur, afin de surveiller la conduite des jeunes gens. Comme on l'a prévu, Leboullenger est appelé au tableau.

« Monsieur Leboullenger, lui dit le professeur, vous avez vu la lune?

— Non, monsieur!

— Comment, monsieur, vous dites que vous n'avez jamais vu la lune?

— Je ne puis que répéter ma réponse : non, monsieur. »

Hors de lui et voyant sa proie lui échapper à cause de cette réponse inattendue, M. H... s'adresse au capitaine de service, et lui dit :

« Monsieur, voilà M. Leboullenger qui prétend n'avoir jamais vu la lune.

— Que voulez-vous que j'y fasse? » répond stoïquement le capitaine.

Repoussé de ce côté, le professeur se retourne encore une fois vers M. Leboullenger, qui restait calme et sérieux au milieu de la gaieté indicible de tout l'amphithéâtre, et il s'écrie avec une colère non déguisée :

« Vous persistez à soutenir que vous n'avez jamais vu la lune?

— Monsieur, repartit l'élève, je vous tromperais si je vous disais que je n'en ai pas entendu parler; mais je ne l'ai jamais vue.

— Monsieur, retournez à votre place. »

Et voilà comment Leboullenger évita la question embarrassante que M. H... lui avait préparée.

Parmi tous les professeurs, il y en avait un surtout qui servait de cible à nos plaisanteries : c'était le malheureux professeur d'allemand, dont l'accent alsacien nous égayait si fort. Non, il n'est point de tourments qu'il n'ait endurés !

Pendant la leçon, on s'essayait avec quelque succès à imiter les cris des différents animaux. Le signataire de cette causerie était parvenu à braire de manière à faire illusion! Un de mes camarades, actuellement un des plus hauts fonctionnaires de l'armée, reproduisait le gloussement de la poule avec un tel art, qu'il n'était pas difficile de bien augurer de son avenir. D..., décoré sur le champ de bataille de Gravelotte pour sa belle conduite, miaulait comme un, non comme une légion de chats.

Chaque fois que le professeur, abordant le chapitre des déclinaisons, revenait sur certains mots très sonores, tout l'amphithéâtre l'accompagnait de la voix, et les *kein, keins, keinem; ein, eines, einem...*, retentissaient de manière à assourdir les oreilles les plus solides. Il y avait, à la vérité, un capitaine chargé de la discipline; mais l'administration, complice des élèves, fermait les yeux, au figuré et au propre, sur nos incartades, car le brave capitaine qui se souvenait de son jeune temps et ne voulait pas sévir contre des actes vraiment trop graves s'ils avaient été pris au sérieux, feignait de dormir, afin de n'avoir pas à punir.

Ce malheureux professeur d'allemand était vraiment notre souffre-douleurs. En dehors de la classe, appelait-il un élève en interrogation, il n'échappait pas à notre malice. Tel élève se présentait avec une barbe immense, répondait aux premières questions en regardant le professeur; puis, se tournant vers le tableau, arrachait vivement sa barbe postiche, et continuait à s'adresser au professeur, terrifié de voir imberbe un candidat si barbu il y a quelques instants.

Je ne veux point insister sur toutes ces plaisanteries d'écolier, qui ne paraissent aujourd'hui, je l'avoue, d'un goût douteux. On me croirait à peine si je rappelais que ces grands élèves de vingt ans déposaient de la poix sur la chaise du professeur, de manière que la chaise suivit le maître au moment où il voulait se retirer...

L'histoire du chat me paraît plus gaie... Il y avait chez le portier un chat angora superbe, auquel nous faisions en passant mille agaceries. Un beau soir, les classes d'allemand avaient lieu de huit à neuf heures du soir, un de nos camarades s'empare du chat et l'emporte avec lui; ce camarade était précisément placé sur l'un des gradins supérieurs de l'amphithéâtre. La leçon commence. Après avoir joué quelques instants avec le chat, notre ami a l'idée de le passer à son voisin, en lui disant de le faire circuler. Les rires étouffés des témoins du voyage se communiquent du haut en bas de l'amphithéâtre. Le professeur s'arrête, ne comprenant rien à cette gaieté subite. Le chat continue à circuler. Mais, au bout de quelques minutes, l'animal échauffé commence à pousser des *miaou* énergiques. Le professeur inquiet suspend plusieurs fois son discours, regarde, ne voit rien et continue la leçon. Les rires, comme vous pensez, redoublent de seconde en seconde. Notre brave capitaine juge le moment psychologique arrivé, et se met à fermer les yeux.

La course continue. Le chat passe de mains en mains. Les éclats joyeux redoublent en même temps que les *miaou, miaou,* acquièrent une intensité considérable.

Je suis placé sur l'un des gradins inférieurs, au centre, juste en face du professeur. Le chat est sur mon banc; il est entre les mains de mon voisin de droite qui voudrait s'en débarrasser, car il s'aperçoit que le professeur a les yeux fixés sur lui. Moi-même, j'hésite à recevoir l'animal. Cruel moment! Les rires se sont calmés. Que va-t-il se passer ?

Quelle belle occasion pour notre professeur de se venger de nos moqueries! La faute est visible, palpable, vivante. Mon voisin voudrait bien n'avoir plus entre les mains la pièce à conviction; moi, je n'ose pas la prendre.

Le professeur réfléchit un instant. Sa figure, qui exprimait tout à l'heure la colère, se déride. C'est à moi qu'il s'adresse, et me dit avec son accent alsacien: « C'est a fous, monsieur, à brendre le chat! »



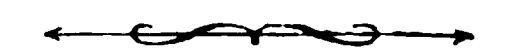

C'est à fous, monsieur, à brendre le chat! (P. 304, col. 2.)

Non, jamais on n'entendit une pareille tempête de rires! Notre capitaine, soi-disant endormi, n'y tint plus; il partagea la joie générale. Pendant quelques minutes, le bruit ne cessa pas.

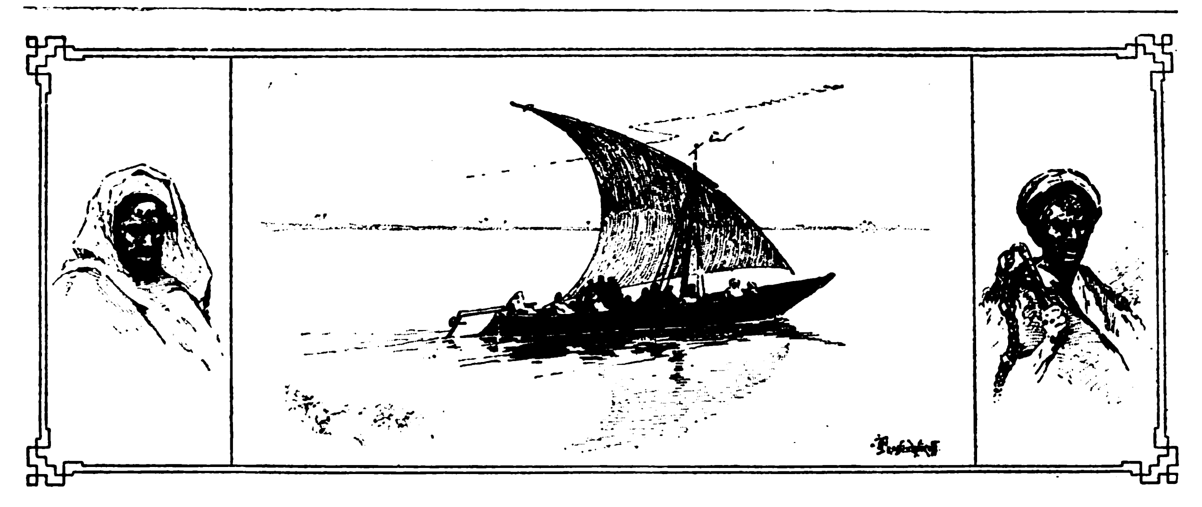
Et la conclusion ? la voici. Vingt fois nous avions été punis sur la dénonciation d'ailleurs très justifiée de notre professeur. Ces punitions, bien loin de nous calmer, n'avaient qu'augmenté notre indiscipline. Aujourd'hui, le flagrant délit était constant; le professeur pouvait nous frapper d'une punition sévère; il ne le fit pas.

L'acte spirituel et clément de notre victime nous désarma. Le lendemain, il fut convenu que désormais nous assisterions tranquilles à la leçon. Et, au grand étonnement de notre professeur, depuis ce jour les séances se succédèrent aussi calmes qu'elles avaient été bruyantes autrefois.

ALBERT LÉVY.







Notre felouque glissait légèrement sur l'eau. (P. 308, col. 1.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE[1]

## V

### Le marchand d'esclaves.

Notre navigation dura encore plusieurs jours, et nous aurions voulu pouvoir la prolonger plus encore tant nous étions remplis d'anxiété à l'idée du sort qui nous attendait à terre. Nous avions souvent entendu faire une peinture terrible de la malheureuse existence à laquelle étaient voués les chrétiens prisonniers sur la terre de Barbarie. Car les peuples arabes qui habitent ces contrées sont loin d'avoir la mansuétude des musulmans de l'Inde qui laissent chacun libre d'adorer son Dieu selon sa conscience; le seul titre de chrétien rend un homme exécrable aux Barbaresques.

Le cachot dans lequel on nous avait enfermés après notre interrogatoire était, comme je l'ai dit, plus large et spacieux que le premier. Nous pouvions nous y mouvoir à l'aise, et de plus il avait sur la paroi nous séparant de la mer une étroite fenêtre par où nous arrivaient l'air vif et pur et la douce lumière du ciel. Par là nous pouvions, tout le jour durant, contempler les flots capricieux se jouant et se poursuivant dans leur course éternelle, ce qui nous était une grande distraction.

Enfin Khaïr-ed-Din, ayant maintenant le désir de nous vendre le plus avantageusement possible, nous faisait donner une nourriture non variée, car elle se composait de galettes de maïs et de fèves bouillies, mais en quantité abondante.

Il y avait environ douze jours que nous étions ainsi captifs, quand un soir, à l'approche de la nuit, nous aperçûmes au loin une grande lumière immobile au-dessus des flots, en même temps nous entendîmes sur le pont crier: « Iskanderièh ! Iskanderièh ! » Cette lumière était en effet portée par le phare d'Alexandrie, le plus célèbre du monde depuis le renversement du colosse de Rhodes, lequel colosse, haut de douze toises, portait en sa main un fanal qui guidait les navires, venant passer sous ses jambes pour entrer dans le port. Le phare d'Iskanderièh aurait été selon les uns construit par le grand empereur du monde Alexandre, ou selon les autres par le savant Sostratès.

Quoi qu'il en soit, notre navire, malgré l'éclat du phare, ne put entrer ce soir-là dans le port dont le passage était à la nuit fermé par une énorme chaîne de fer. En conséquence, les matelots jetèrent l'ancre, et nous nous balançâmes toute la nuit au gré des vagues près de la tour de feu.

Les premiers rayons du soleil vinrent enfin nous montrer cette célèbre terre d'Égypte. Elle nous parut alors fort laide, la côte étant sablonneuse, basse, avec quelques collines toutes garnies de ces moulins à vent dont les Arabes sont si habiles constructeurs.

C'est à peine si, au milieu, on distinguait les hauts minarets des mosquées de la ville. Mais ayant levé l'ancre, nous approchâmes de cette dernière qui se montra alors en toute sa magnificence, derrière une

1. Suite. — Voy. pages 257, 273 et 289.

rangée tellement épaisse de bateaux que leurs mâts semblaient une forêt.

Notre barque se glissa fort habilement dans le port au milieu de tous ces navires, et, en ce moment, on jeta de nouveau l'ancre avec grand bruit.

Ce tapage nous alla droit au cœur, éveillant en nous toutes sortes d'idées bien tristes, car, en secret nous avions souvent espéré que le hasard pourrait nous faire délivrer par la rencontre d'un des navires que l'empereur Charles tenait sur ces mers pour faire chasse aux pirates. Mais maintenant notre esclavage était accompli.

Ercole, lui qui au milieu des plus grands malheurs conservait toujours un visage souriant, ne put s'empêcher de verser des larmes et se jetant à mes genoux, il me dit fort tristement :

« Oh, seigneur Jean, se peut-il que nous soyons en si triste condition. Ce n'est point l'horreur de l'esclavage qui m'épouvante, mais bien la pensée que ces mécréants vont peut-être me séparer de vous que j'aime tant fraternellement. »

Je n'avais point encore envisagé la probabilité de ce nouveau malheur, et cette seule idée m'accabla tout l'esprit; cependant, pour rassurer mon pauvre ami, je feignis de ne pas y croire.

« Attendons, lui dis-je, avant de desespérer. Mon saint patron, lequel était le favori de Notre-Sauveur, nous viendra sans doute en aide en cette circonstance, et il permettra que tu restes avec ton maître comme lui fit jusqu'au jardin des Oliviers.

— Je ne demande pas d'autre grâce, reprit Ercole, et je travaillerai tant qu'un âne pour celui qui me gardera avec vous. »

Nous parlions encore ainsi, quand l'homme noir, notre geôlier, vint ouvrir la porte de la prison.

« Le seigneur Khaïr-ed-Dîn m'a donné l'ordre de vous retirer vos fers afin que vous ayez meilleure tournure, mais il exige de vous la promesse de ne point tenter de vous échapper ou jeter par désespoir dans la mer jusqu'à ce qu'il vous ait livrés au marchand. »

Nous promîmes tous deux ce qu'on nous demandait, et le nègre, qui était au fond un très bon homme, nous retira nos lourdes chaines. Comme il faisait cela, il ajouta :

« Du reste, il est probable que nous n'aurons pas longtemps à vous surveiller, car le seigneur Khaïr-ed-Dîn a la réputation de ne porter sur le marché que des esclaves sains et vigoureux....

— Que fait-il donc de ses captifs moins robustes ? demandai-je étonné.

— Oh, dit-il, lorsque, par mégarde, nous apportons quelques malades ou vieillards, on se dépêche dès que l'on s'en aperçoit de les jeter à la mer en leur permettant de regagner leur pays à la nage.

— Quelle cruauté ! m'écriai-je.

— Certes, reprit le nègre, c'est un peu dur, mais combien de maux plus terribles que la mort ces malheureux n'auraient-ils pas à supporter en esclavage dans leur état de faiblesse. En tous cas, le seigneur Khaïr-ed-Dîn a si bonne réputation qu'en apprenant son arrivée les marchands sont accourus, et je suis sûr qu'il ne sera pas long à se défaire de sa cargaison. »

Un matelot ayant à ce moment crié un ordre en langue arabe, le nègre ajouta :

« Que vous disais-je ? votre tour est sans doute déjà venu. Voici le maître qui vous mande devant lui. »

Nous montâmes donc sur le pont où se tenait Khaïr-ed-Dîn entouré de marchands arabes.

Dès que le forban nous aperçut, il nous cria :

« Arrivez, mes jolis oiseaux, et redressez un peu la tête pour que ces gens sachent que vous êtes gentilshommes. »

Et lorsque nous fûmes plus près, se tournant vers un vieil Arabe, au nez crochu, qui nous examinait attentivement de ses yeux noirs et perçants, il lui dit :

« Cinq cents ducats pour les deux, c'est là mon dernier mot. Vous n'aurez pas souvent pour ce prix deux gaillards aussi bien plantés et avec cela élégants et blonds comme des filles.

— Que m'importe leur figure, répondit le vieux en langue franque, laquelle est un mélange d'italien, de catalan et d'arabe qui se parle sur tous les rivages méditerranéens. Ce qu'il me faut ce sont des bras et des jambes solides. Cinq cents ducats, c'est une somme surtout en ce moment où les esclaves ne manquent pas.

— Je vous l'ai dit, c'est mon dernier mot, reprit le capitaine, et plutôt que de les donner pour un ducat de moins, j'aimerais mieux les envoyer au fond de l'eau.

— Voyons, seigneur Khaïr-ed-Dîn, soyez raisonnable, dit le marchand d'une voix conciliante. Ce n'est pas la première affaire que nous faisons ensemble et ce ne sera, j'espère, pas la dernière. Il ne faut pas nous fâcher pour si peu, et puisque vous vous obstinez sur ce prix, je prends les deux enfants pour cinq cents ducats, mais vous me les livrerez tout vêtus.

— Allons ! s'écria le forban en levant les bras en l'air d'une façon comique, il est dit, Abou Cheïk, que vous me tirerez quelque chose chaque fois que je fais un marché avec vous. C'est bien vingt piastres que vous me prenez-là à ne calculer que les pourpoints et les hauts-de-chausses. Mais enfin vous me revaudrez cela une autre fois. »

Pendant ce colloque que je comprenais avec peine, je sentais mon cœur bondir dans ma poitrine. Quelle humiliation, mon Dieu, me fallait-il supporter. Entendre ces gens se disputer et débattre notre valeur comme si nous étions des animaux. Il me semblait que j'allais m'élancer à la gorge de ces bandits et en étrangler un avant de mourir. Mais je réfléchissais que ce marchand nous achetait tous les deux et qu'Ercole resterait donc avec moi, et cette pensée me calma.

Cependant une nouvelle honte nous était réservée. Abou Cheïk ayant conclu son marché s'approcha de



nous et sortant de son burnous une boîte de cuivre où était un cachet, il enduisit celui-ci de couleur rouge et nous en fit une empreinte au milieu du front, afin que tout le monde reconnut que nous étions sa marchandise. Puis il me passa au poignet un bracelet d'acier, fit de même au poignet d'Ércole, et nous ayant attachés ensemble au moyen d'une fine chaîne, il nous fit signe de le suivre et quitta le navire.

En cet équipage, suivant le marchand, nous traversâmes la ville dont les rues étaient toutes pleines de piétons, de cavaliers et de longues files de chameaux chargés de marchandises. Parmi tout ce monde, nous voyions des gens portant le costume des chrétiens, mais nul d'entre eux ne parut prendre pitié de notre sort misérable.

Nous arrivâmes ainsi, au delà des faubourgs tout plantés de jardins, à un grand canal où se tenait une grande et fort belle barque dans laquelle nous entrâmes à la suite de notre guide.

Il y avait déjà à bord un assez grand nombre de gens qui se tenaient tristement accroupis et que nous reconnûmes pour esclaves aux chaines qui garnissaient leurs poignets. Parmi eux se trouvaient quelques nègres, mais la plupart étaient des chrétiens comme nous, tous gens de basse condition, matelots d'Italie ou d'Espagne capturés en mer.



Nous nous trouvâmes aussitôt entourés. (P. 309, col. 2.)

A la vue d'Abou Cheïk, tous ces malheureux se levèrent avec empressement et le saluèrent avec humilité. Mais lui, sans y prêter attention, sortit de son burnous un sifflet d'argent dans lequel il souffla à plusieurs reprises. Un grand Arabe, fort sec et maigre, armé d'un fouet à nœuds, accourut aussitôt et sans désemparer il allait nous frapper de son arme, quand Abou Cheïk lui dit impérieusement :

« Laisse ces jeunes gens en paix, c'est moi-même qui me charge de leur garde. Notre cargaison est complète. Envoie les rameurs à leur poste et dépêchons-nous de partir. »

L'homme s'éloigna sans mot dire et, pour se rattraper du désappointement qu'il avait eu de ne pouvoir nous brutaliser, il se rua à coups de fouet sur les autres esclaves, qui, hurlant et geignant comme bêtes de boucherie, se précipitèrent aux postes de galère et prirent les rames en main. Une minute après, notre barque, poussée par l'effort de cent bras vigoureux, glissait comme une flèche sur l'eau limpide du canal.

Nous restions tous deux immobiles et fort étonnés de ces événements, quand Abou Cheïk s'approchant nous dit :

« Vous pouvez bénir la volonté d'Allah qui vous a fait tomber entre mes mains, et si vous vous montrez dociles vous n'aurez pas lieu de vous en plaindre. »

Puis il détacha la chaîne qui nous tenait attachés ensemble, et voyant que cet acte augmentait notre étonnement, il reprit :

« A moins que vous ne soyez insensés vous ne tenterez pas de fuir, surtout lorsque vous saurez que je ne vous veux que du bien. A ce que m'a assuré le pirate Khaïr-ed-Din, vous êtes gentilshommes.

— Le capitaine a dit vrai, répondis-je.

— Nul besoin de votre dire, continua-t-il ; je suis assez expert pour le reconnaître à votre tournure et regards fiers. Or j'ai reçu de Soliman, cela est le général d'armée de notre grand-pacha, j'ai reçu, dis-je, la commande de deux jeunes esclaves chrétiens, experts en écriture et langue franques, connaissant le maniement des armes et chevaux, et j'ai pensé que vous pourriez faire l'affaire.

— Je connais, répondis-je, les langues italienne et française et aussi l'écriture, et comme gentilhomme j'ai, depuis mon plus tendre âge, l'habitude de manier les armes. Et en cela mon frère est aussi habile que moi.

— Ainsi j'avais pensé, s'écria joyeusement le marchand, et j'espère pour cela tirer bon prix de vous autres. Dans deux jours nous serons au Grand-Caire ; d'ici là je compte que vous serez loyaux en ne tentant aucune révolte, et je vous laisse toute liberté. Prenez donc patience et ne soyez point tristes. Je suis vieux et ai déjà vu plus d'un esclave devenir un seigneur, à preuve Housseïn-Bey, aujourd'hui capitaine des janissaires de la garde et qui fut comme vous pris en Sicile. Si jamais la fortune doit ainsi tourner pour vous, souvenez-vous alors d'Abou Cheïk à qui, après Allah, vous la devrez. »

Ma surprise était si joyeuse que je ne pus que balbutier quelques remerciements au bon marchand, lequel, nous ayant assigné comme logement un coin de la felouque, nous quitta pour vaquer à ses affaires.

« Tout cela me paraît un rêve, dis-je à Ercole, quand nous fûmes seuls. Est-il bien possible qu'au

lieu des coups et mauvais traitements que j'attendais nous ne recevions que des caresses.

— Pour ma part, dit mon gai compagnon, j'avais toute la peau du dos comme chair de poule rien qu'à la vue du grand diable qui nous a salués de sa cravache. Mais, en tâtant mes épaules, je sens bien que ce n'est point seulement un bon rêve que nous avons fait. Et, n'était ce pauvre messire Régnier, qui est bel et bien mort pour nous, je penserais qu'il y a quelque féerie en tout cela et que c'est un des génies du roi Salomon qui est venu nous tirer de notre île ennuyeuse pour nous conduire à travers le monde, sur de moelleux coussins, comme nous sommes en ce moment, et nous faire rencontrer glorieuses aventures.

— Un génie du roi Salomon ! lui dis-je avec reproche. Non, Ercole, c'est mon patron Jean qui nous protège, car je l'ai encore prié ce matin. »

Le jour suivant, grâce aux bras vigoureux de nos rameurs, notre barque entra dans le grand Nil, et comme il soufflait un vent favorable, Abou Cheïk, qui n'était vraiment pas un méchant homme, ordonna de hisser les voiles. Cette manœuvre donna repos aux pauvres galériens, qui laissant leurs rames purent s'étendre sur le pont, pendant que notre felouque glissait légèrement sur l'eau.

M. de Cissac, qui était fort savant, m'avait souvent conté toutes les merveilles de ce beau fleuve sur lequel flotta le berceau de notre prophète Moïse. Aussi, moi, tout au souvenir de ses récits, oubliant mes peines, je restais les yeux fixés sur ces eaux sacrées. Je pensais aux temps reculés où régnaient en ces pays des rois fameux appelés Pharaons, qui employaient le peuple juif tout entier à construire des palais grands comme des villes et dont on voit encore les restes en tout le pays. Que de grandes batailles et de luttes sanglantes avaient vu ces rives depuis ces jours jusqu'aux temps moins loin de nous, où les princes chrétiens en leurs croisades s'étaient venus mesurer avec le fier sultan Saladin. Et me laissant bercer par les paroles du marchand, je me disais que dans ce grand pays il me serait peut-être possible de reconquérir honneur et dignités. La jeunesse est bien crédule, et en sa force elle ignore les obstacles et voit toujours l'avenir doré !

Le grand fleuve Nil est le plus grand du monde. On ne sait d'où il vient; aussi loin que les voyageurs l'ont remonté ils ont vu ses eaux toujours aussi puissantes, quoiqu'il coule au milieu d'un désert et que ni pluies ni rivières ne viennent l'accroître, et aucun n'a pu savoir où il tire sa source. Mais ce que ce fleuve sacré, l'égal du père Gange, a de surprenant et de surtout merveilleux, ce sont ses inondations qui arrivent aussi régulièrement que les moussons en Inde. Le Nil sort de son lit, se répand dans les campagnes d'Égypte, les couvre d'un épais limon, puis il se retire et reprend sa course paisible. Dans le limon fécond qu'il a déposé, les habitants sèment du blé et de l'orge qui poussent avec rapidité et produisent des grains au centuple. Ainsi ce pays, entouré partout de plaines de sable où rien ne peut vivre ni prospérer, est-il un des plus riches de la terre.



## VI

### Le Grand-Caire.

A notre grande satisfaction le vent continuait à nous pousser, et nous voyions, sans fatigue pour aucun, défiler devant nous les rives toutes garnies de beaux jardins et de villes et villages. Au soir, nous nous arrêtions et descendions à terre où l'on nous distribuait à manger, et où nous dormions gardés par des soldats que le marchand avait emmenés dans sa barque.

Ercole, plus que moi encore, avait oublié tout souci, et, entier au bonheur de parcourir le monde, il ne cessait de rire et aussi de me faire mille questions sur tout ce que nous voyons, et aussi sur l'histoire de ce pays qu'il ignorait n'ayant pas été instruit comme moi. Pour lui, les Egyptiens devaient tous être des magiciens et des avaleurs de sabre, car ainsi on nomme en Italie les bateleurs et autres traîneurs et mendiants de route que l'on dit en France venir de Bohême.

Au troisième jour, comme nous regardions au devant de nous, Ercole s'écria tout à coup :

« Vois donc, ami, là-bas ; il me semble que nous approchons de la ville des sorciers Pharaons, car j'aperçois déjà les toits de leurs maisons et ils me semblent aussi grands que notre dôme de Milan. »

Je regardai à mon tour et je vis au loin sur l'horizon de grandes montagnes pointues, tout en pierres et régulièrement construites comme un toit de maison. Je pensai alors à ce que m'avait narré M. de Cissac et je répondis :

« Ce ne sont là ni toits ni maisons, ce sont les tant célèbres pyramides des Pharaons.

— Les pyramides ? demanda Ercole.

— Ce sont, repris-je, des tombeaux tout massifs en pierre et qui furent construits par les Juifs.

— Serait-ce là la tour de Babel ?

— Non, dis-je, puisque tu vois bien à leur pointe si aiguë que ces monuments sont achevés et que la tour babélique ne le fut jamais.

— Mais, pourquoi les a-t-on fait si hauts et si grands ?

— Parce que, dis-je, ces Pharaons, ignorant le vrai Dieu, croyaient pouvoir y conserver pour l'éternité, en gloire et honneur, leur pauvre corps qui, ainsi que le fera le nôtre, est déjà retourné à la poussière d'où il était sorti. »

Mais comme nous discourions ainsi, les gens du bateau se mirent à crier avec joie : « le Grand-Caire ! le Grand-Caire ! » et, regardant sur la rive du fleuve opposée aux pyramides, nous vîmes apparaître cette reine de l'Égypte, couronnant de ses coupoles et de ses mosquées les flancs du mont Mokattam.

Afin d'arriver en bon ordre dans le port qui se nomme Boulak, le vieil Abou Cheïk fit serrer les voiles et prendre les rames aux galériens, pendant qu'on arborait au sommet du mât une flamme noire portant un croissant rouge qui est le pavillon des marchands d'esclaves.

Notre barque vint se ranger sur la grève parmi les felouques, caïques et autres bateaux du pays qui la garnissaient déjà. Puis notre maître, ayant donné des ordres à ses gens, nous fit signe de le suivre, et, se servant d'une planche qu'on avait jetée en pont volant, il descendit à terre en compagnie de nous.

La foule était nombreuse, car c'est sur ce point du rivage que les barques du Nil viennent décharger les fruits, grains, légumes, et aussi moutons, chèvres et autres victuailles. Il s'y tenait donc grand marché de toutes ces choses, et selon la mode orientale marchands et acheteurs faisaient tant de bruit et de confusion qu'il nous eût été en ce moment facile de nous échapper dans ce tumulte.

Mais, outre que nous n'avions nulle idée de le faire, ayant juré notre loyauté à Abou Cheïk, notre costume de chrétiens ne nous eût pas permis de nous dérober longtemps à toute recherche ; en quoi le vieux marchand avait été bien avisé de nous laisser ainsi vêtus.

Parmi cette foule se tenaient grand nombre d'âniers, chacun avec sa bête, proprement harnachée de draperies rouges, car la ville étant à une demi-heure du port, les habitants ont coutume de se servir d'ânes pour leur voyage. Abou Cheïk n'eut qu'un signe à faire, et nous nous trouvâmes aussitôt entourés de vingt de ces âniers qui se mirent à vociférer et voire même à se battre pour se disputer notre pratique. Je ne sais comment il se fit, mais l'un d'eux m'ayant pris à la ceinture, je me trouvai à califourchon sur un âne, lequel était si petit que mes pieds touchaient à terre. J'allais nonobstant tâcher de trouver une monture mieux assortie, lorsque me tournant j'aperçus Ercole et le marchand montés de même façon, et je reconnus que les baudets de ce pays sont si petits

Il était assis sur un divan. (P. 310, col. 2.)



que tout autre part on les prendrait pour des boucs de forte taille.

Quoique petites, ces bêtes nous emportèrent au grand galop, excitées par les incessants coups de trique que les âniers appliquaient à tour de bras sur leur croupe.

N'ayant point l'habitude de cette chevauchée, nous étions, Ercole et moi, fort risiblement bousculés, et restions cramponnés au pommeau du bât, tandis qu'Abou Cheïk, les genoux remontés jusqu'au nez, se laissait paisiblement secouer ainsi qu'une balle de laine.

C'est de cette façon peu majestueuse que je fis mon entrée dans le Grand-Caire où nous débouchâmes dans une rue si étroite et tellement encombrée de foule que nous dûmes mettre les ânes au pas, ce qui me permit de regarder plus paisiblement à l'entour de moi.

Et certes je pouvais ouvrir les yeux, car tout excitait mon admiration. La rue dans laquelle nous nous trouvions et qui traverse la ville de part en part n'était autre que le bazar de Mansour-Ali, le plus grand et le plus riche de la cité. Entre les maisons fort rapprochées en vis-à-vis, on avait jeté à la hauteur du second étage des planchers mal joints, mais calfeutrés de tapis et d'étoffes de sorte que le soleil ne pouvant pénétrer, il régnait dans le bazar une grande fraîcheur, mais aussi une demi-obscurité étrange.

De chaque côté de la voie les boutiques garnissaient le bas des maisons et leur façade largement ouverte laissait voir tous les trésors qui les remplissaient: ici c'était des caftans brodés d'or, des mousselines fines, des turbans de soie, là des bijoux en sequin, des bagues, du corail, des ambres précieux; plus loin des parfums, des verreries, des babouches multicolores. Enfin tous les trésors des pays d'Orient se débitaient en ce lieu qui ne peut se comparer qu'au bazar de Delhi, la cité Impériale.

Oubliant notre captivité, Ercole et moi nous échangions à haute voix notre admiration, et au bruit de nos paroles les gens se retournaient pour nous regarder curieusement mais sans méchanceté.

Enfin, arrivés au bout du bazar, nous passâmes devant la magnifique mosquée d'Hassoun, dont les minarets s'élancent au ciel jusqu'à une hauteur qui donne le vertige.

Non loin de là s'étendait une longue et haute muraille, toute crénelée, percée d'un large portique devant lequel se tenaient des soldats et des nègres occupés à jouer à la marelle.

Abou Cheïk, qui cheminait entre nous, tendit un doigt vers le porche et me dit:

« Voici la demeure de Soliman Pacha, votre maître. Rappelles-toi ce que je t'ai dit et conserve bon courage. Nul ne connaît ici-bas la volonté d'Allah.

— Inchallah! » lui répondis-je avec résignation, et faisant comme lui nous descendîmes, Ercole et moi, de dessus nos ânes.

Le marchand devait être un habitué du logis, car il entra sous le porche sans s'adresser aux soldats qui se contentèrent de nous examiner insolemment.

Nous traversâmes un jardin tout embaumé de fleurs au fond duquel s'ouvrait une galerie ornée de carreaux en terre peinte.

Là se tenaient deux nègres, de stature effrayante, armés de cimeterres recourbés. Mais Abou Cheïk, sans se troubler, leur fit un signe mystérieux, et se dirigea vers une porte fermée par une tenture qu'il souleva doucement.

Alors, comme nous le suivions, nous aperçûmes au fond d'une grande salle un vieillard à barbe blanche, d'un aspect fort vénérable, richement vêtu et enturbanné. Il était assis sur un divan, au milieu d'un cercle de scribes qui écrivaient avec activité sur de longs rouleaux de papier. Derrière lui se tenaient des soldats portant l'armure à la sarrazine.

« Voici le pacha, murmura le marchand, retirez vos chaussures et suivez-moi. »

Ce qu'ayant fait nous entrâmes dans la salle, et étant arrivés devant le divan nous saluâmes le vieillard, tandis que notre guide s'inclinait humblement.

« Que m'amènes-tu là ? demanda aussitôt d'une voix brève mon futur maître.

— Redouté seigneur, dit le marchand, ce sont les esclaves que vous m'avez demandés. Selon votre désir, j'ai cherché deux jeunes gens de haute mine et bonne éducation; ceux-ci sont de famille noble d'Italie. Mes recherches ont été longues, car il est rare de faire pareilles captures. Enfin le seigneur Khaïr-ed-Dîn, amiral de votre cousin Barberousse, a consenti à me vendre ces deux enfants, mais il me les a fait payer au poids de l'or.

— Et combien veux-tu me les vendre toi-même? interrompit brusquement le pacha.

— Vous savez, seigneur, répondit le marchand, que je me garderai sur ma tête de vous surfaire ma marchandise, car vous êtes mon meilleur client, mais il m'est impossible de vous livrer ces deux jeunes gens à moins de trois mille ducats.

— Trois mille ducats! s'écria Soliman, mais tu es fou, c'est trois mille coups de bâton que je vais te faire admistrer sur la plante des pieds pour te guérir de ton impudence.

— Je suis moi-même l'esclave de Votre Seigneurie, dit Abou Cheïk sans se troubler, mais je connais trop votre justice pour trembler. Veuillez considérer que j'ai dû payer deux mille ducats pour l'achat de ces chrétiens, ne faut-il pas que mon temps et ma peine reçoivent une juste rétribution? Et remarquez que ces jeunes esclaves sont savants et experts en toute chose. Le seigneur Khaïr-ed-Dîn m'a même confié qu'il croyait que l'un d'eux n'était autre que le fils du célèbre connétable de Bourbon, le fameux général de l'empereur Charles. Songez qu'en ce cas ce jeune homme pourra être racheté par sa puissante famille, et que c'est vous qui profiterez de la riche rançon qui sera payée. »



Ces paroles du marchand me firent frémir. Ainsi, jusqu'en cette contrée lointaine, malgré ma situation misérable, des doutes continuaient à planer sur ma personne, alors que je me croyais définitivement ignoré. Mais le pacha répondit aussitôt.

« Je connais tous ces contes, et ce n'est pas la première fois qu'on m'en débite de semblables. Peu m'importe ce que sont ces jeunes gens. L'essentiel est qu'ils soient capables de remplir le service que je veux leur confier, c'est-à-dire l'entretien et la réparation de mes armes de guerre, arquebuses, pistolets, espingoles. Ce sont d'habiles et intelligents ouvriers qu'il me faut et non des damoiseaux.

— Seigneur, dis-je alors avec humilité, croyez que mon frère et moi nous efforcerons de vous servir selon vos désirs. Nous ne sommes point de si haut lignage qu'on nous prétend, mais comme gentilshommes nous avons appris le maniement des armes et aussi leur entretien. Et en ce point nous sommes aussi experts que bien des ouvriers. »

Le pacha nous regarda tous deux attentivement pendant quelques minutes, puis, se tournant vers le marchand d'esclaves, il lui dit :

« C'est bien, Abou Cheïk, tu peux te retirer ; mon trésorier va te compter deux mille ducats.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, illustre seigneur, » répondit le marchand. Et, saluant humblement, il se retirait quand il s'arrêta devant moi et me dit tout bas :

« Je ne suis pas facile à tromper, moi, mais si tu n'es pas un prince comme le disent les autres, ton sang est plus fier que tes paroles, et l'enfant qui t'accompagne n'est ni ton frère, ni même de ta race ou de ta condition. »

Je balbutiai une réponse, quand le pacha nous interrompit en criant à un de ses serviteurs :

« Sidi Goulam ! emmène ces deux chrétiens. »

« Qu'Allah te protège ! » me dit encore le vieux marchand et il se dirigea vers la porte tandis qu'un esclave noir nous emmenait à travers les galeries vers l'intérieur de ce palais, devenu désormais notre prison.

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.





# LES HORLOGES DE DESCARTES

Pour un solitaire, c'est un des petits bonheurs de la vie de couper les feuillets d'un livre neuf, de déchirer la bande d'un journal, de décacheter une lettre.

C'est aussi une chose très agréable de rêver au coin du feu, l'hiver, les pieds sur les chenets, quand on regarde la fumée d'un cigare ou d'une pipe, et qu'on boit une tasse de café parfumé, en compagnie de quelques animaux familiers.

Je vais vous présenter les miens :

*Mouchote* fait son ron-ron dans un coin.

*Danois* rêve à mes pieds, le museau sur ses pattes.

*Polichinelle* dort sous son aile repliée.

*Rapide*, enfoncée dans sa carapace, a disparu au fond d'une pantoufle.

*Mélibée*, dans la pièce voisine, lutte encore contre le sommeil. Ce fidèle serviteur aime à se tenir au courant de la politique européenne.

Chat, chien, moineau, tortue et Mélibée me font ce loisir.

Profitons-en pour nous livrer à une rêverie philosophique sur les *Horloges de Descartes*.

Tic-tac, tic-tac, si l'ombre de Descartes m'apparaissait, je lui montrerais mon coucou de la Forêt-Noire.

Quand l'heure sonne, le hibou mélancolique fait entendre son cri et agite ses ailes.

Tic-tac, tic-tac, Descartes doit peut-être à un coucou l'idée de comparer les animaux à des horloges; mais j'affirme que Descartes n'a jamais eu de chien, — pas même une tortue... Quant à ses Tourbillons, monsieur, je n'y ai rien compris... Certes, le *Discours de la Méthode*... je relirai ce *Discours*... *Cogito, ergo sum*... Je pense, donc j'existe, j'existe, donc je pense. C'est un cercle vicieux....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ouah !!!

— Chffi !!!

— Tui-tui !!!

— Monsieur !!!

— Qu'y a-t-il, Mélibée?

— Monsieur, c'est le chien.

— Quel chien?

— Qui a sauté sur le chat.

— Et pourquoi ?

— Parce que le chat guettait le pierrot.

— Voilà des choses bien singulières.

Je m'étais endormi roi d'un peuple tranquille, et je me réveillais en pleine révolution.

D'un coup d'œil j'embrassai le champ de bataille.

*Rapide*, la tortue, gisait à terre, complètement renversée, agitant ses pattes dans le vide.

C'est un triste spectacle qu'une tortue sur le dos, et je commençai par la remettre dans sa position naturelle.

Je connaissais trop bien le caractère de mes « *Horloges vivantes* », pour ne pas me rendre un compte exact des causes de la guerre civile qui avait failli ensanglanter mon foyer domestique.

*Rapide* était sortie de sa pantoufle; elle s'était engagée dans les cendres tièdes du foyer.

La bûche, aux trois quarts consumée, avait roulé. Puis l'Horloge cuirassée, trouvant la température trop élevée, avait battu en retraite.

*Mouchote*, chat malicieux, s'était approché sans bruit. D'un coup de patte adroit, il avait mis *Rapide* sur le dos.

Sans s'arrêter à ce premier exploit, il s'était posté en observation devant *Polichinelle*, qui dormait perché sur mon encrier.

*Danois*, l'incorruptible chien, avait ouvert un œil. Comprenant le danger que courait le pierrot endormi, livré sans défense à son ennemi, il avait poussé le cri de guerre en se ruant sur le chat.

*Mouchote* s'était élancé sur le canapé.

*Polichinelle*, réveillé à temps, avait volé sur la flèche du lit.

*Danois* était en arrêt.

*Rapide*, heureuse de se retrouver sur ses pattes, s'éloignait paisiblement de cette scène de carnage.

Quel singulier problème:

Le chien et le chat vivent en bonne harmonie, du moins en apparence.

Le chien et le pierrot sont bons camarades.

La tortue est neutre.

Pourquoi *Mouchote* veut-il assassiner *Polichinelle?*

Pourquoi *Danois* s'y oppose-t-il?

Voilà, certes, une belle occasion d'écrire un chapitre sur les Sympathies et les Antipathies.

En attendant, le système des *Horloges* du philosophe Descartes me paraît anéanti.

CHARLES JOLIET.

# LE DOCTEUR VAUTIER

Un collégien qui laisse derrière lui le collège pour aller passer les congés du jour de l'an dans sa famille, ne s'inquiète guère du froid, même quand il est perché sur l'impériale d'une diligence, même quand le thermomètre marque cinq degrés au-dessous de zéro, qu'il neige depuis le matin et qu'un scélérat de petit vent d'est ramasse la fine fleur de la neige sur les toits, sur les arbres, sur la route pour la lui jeter à pleines poignées dans les yeux. Les pieds dans la paille, les mains dans les poches, la tête dans les épaules, et le bas de la figure dans le collet de mon pardessus, je ne sentais pas le froid. Seulement j'avais des picotements dans le coin des yeux, et je n'étais pas bien sûr que mon nez fût encore à sa place habituelle: il était tombé dans une sorte d'engourdissement et d'apathie. A part cela, je me sentais heureux et confortable.

Malgré le vent, la neige et les cinq degrés au-dessous de zéro, nous avions « supérieurement marché », comme le faisait observer le conducteur à un voyageur grognon qui demandait si jamais nous arriverions à destination.

Dans les villes, villages et hameaux que nous avions traversés, toutes les portes étaient hermétiquement closes; on voyait briller de grands feux à travers les vitres, et la fumée s'envolait des cheminées avec une sorte de fureur. Dans les champs, nous n'avions pas aperçu une seule créature vivante, sauf quelques vols de corbeaux, et un porte-balle qui faisait de vains efforts pour allumer sa pipe, à l'abri d'une grange.

« Voilà Saint-Michel, » dit le conducteur, pour consoler le voyageur grognon.

L'autre répondit d'un air maussade:

« De Saint-Michel à Nancré, il y a cinq grands quarts de lieue! »

Les chevaux ralentirent le pas à la montée qui précède Saint-Michel, et à mesure que nous avancions, nous voyions apparaître le clocher qui avait l'air d'un grand fantôme, les toits des maisons, chargés de neige, la vieille enceinte avec ses tourelles et sa poterne, et enfin le pont de bois.

« Tenez, dit le conducteur charitable au voyageur grognon, vous ne vous plaindrez plus que l'on ne voit personne, voilà deux messieurs qui se promènent la canne à la main; c'est-à-dire, non, il n'y en a qu'un qui se promène la canne à la main, l'autre a un parapluie. »

Le voyageur grognon déclara d'un ton hargneux que chacun prend son plaisir où il le trouve; et que Nancré n'en était pas moins à cinq grands quarts de lieue de Saint-Michel, et que, bien sûr, on n'y arriverait jamais!

Le monsieur au parapluie, qu'on entrevoyait bien au-delà de la porte de ville, marchait d'un pas lourd, les jambes écartées, à la façon des ours.

Le monsieur à la canne, au contraire, s'avançait d'un pas délibéré, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille. Comme il atteignait la moitié du pont de bois, une rafale subite lui enleva son chapeau qui se mit à rouler dans la neige. L'homme courba sa grande taille et tendit la main gauche vers le chapeau, qui continuait à rouler tout doucement, comme pour le piquer au jeu.

« Il l'attrapera! dit le conducteur bienveillant.

— Il ne l'attrapera pas! grommela le voyageur grognon, et ce sera bien fait! »

L'homme au chapeau avait la tête chauve, sauf quelques mèches de cheveux que le vent d'est faisait voltiger en désordre. Au moment où il allait ressaisir le chapeau fugitif, une rafale oblique dirigea le couvre-chef vers le parapet de bois; l'homme tenta un dernier effort, et le chapeau disparut entre deux traverses.





Le chapeau disparut entre deux traverses. (P. 312, col. 2.)

L'homme se redressa et fit des deux mains ce geste désespéré, qui dit si clairement : « J'ai fait ce que j'ai pu ! » Ensuite, par un mouvement bien naturel, il se pencha sur le parapet, comme pour se convaincre que le chapeau était bien dans la rivière. Alors, il fit volte-face, comme pour rentrer en ville; mais, réflexion faite, il n'y rentra pas. Détachant vivement son cache-nez, il s'en fit une sorte de capuchon et se remit à marcher de son pas délibéré.

Toute cette pantomime m'avait beaucoup amusé, et je m'étais mis à rire, comme un collégien; le conducteur bienveillant, malgré toute sa bienveillance, n'avait pu s'empêcher de sourire. Le voyageur grognon ricanait.

« C'est bien fait, disait-il, s'il était resté tranquillement au coin de son feu, cela ne lui serait pas arrivé ! »

Le conducteur bienveillant lui dit en manière d'explication : « C'est le docteur Vautier, et il est probable qu'il n'est pas sorti pour son plaisir.

— Nous n'arriverons jamais ! » riposta le voyageur grognon.

Ce même jour de décembre, une demi-heure environ avant l'arrivée de la diligence à Saint-Michel, le docteur, assis dans un grand fauteuil, la tête emboîtée dans sa calotte de velours noir, les pieds sur les chenets, lisait tranquillement la *Gazette médicale*, au coin d'un bon feu. Un de ses malades le fit demander. Comme la neige avait cessé de tomber pour quelques instants, le docteur prit sa canne, au lieu de son parapluie. Au moment où il sortait de chez son malade, un garçon d'une quinzaine d'années l'aborda.

« Monsieur Vautier, dit le jeune garçon d'un air effaré, je viens de chez vous, et on m'a envoyé ici. Mon petit frère a mis le feu à sa robe; il crie à fendre l'âme, et les voisins disent qu'il va mourir! »

Comme la neige s'était remise à tomber, le docteur regarda sa canne d'un air indécis, et fut sur le point de retourner chercher son parapluie. Mais il songea aux souffrances du pauvre petit enfant brûlé, et il dit au jeune garçon :

« Où est-ce ?

— A l'auberge de la *Branche de Gui*. »

Le docteur mit la main dans sa poche de côté, tira sa bourse, donna quelque monnaie au jeune garçon et lui dit : « Cours chez le pharmacien, et demande-lui telles et telles choses ; c'est loin d'ici, je perdrais du temps à y aller moi-même, tes jambes sont meilleures que les miennes, tu m'auras bien vite rattrapé. »

Le jeune garçon partit comme un trait, et le docteur se dirigea vers la *Branche de Gui*, qui est à un grand quart de lieue de Saint-Michel.

Comme il passait sur le pont de bois, le vent lui enleva son chapeau et l'emporta dans la rivière. Son premier mouvement fut de remonter la rue, au moins jusque chez le chapelier; mais encore une fois, il songea au petit malade, et continua sa route, après s'être enveloppé la tête dans son cache-nez.

A la suite de cette équipée, le docteur Vautier garda le lit pendant trois semaines, entre la vie et la mort, car il avait été atteint d'une fluxion de poitrine.

« C'est égal, lui dit un de ses amis, vous l'avez échappé belle, et vous auriez pu payer cher votre imprudence.

— Oui, mais, répondit doucement le docteur, ce petit bonhomme en sera quitte pour quelques cicatrices, parce qu'il a été soigné à temps. »

Au commencement des grandes vacances, je fis encore le voyage avec le conducteur bienveillant. Au moment où nous arrivions au pont de bois de Saint-Michel, je poussai le coude au conducteur et je dis : « Vous souvenez-vous ? » Comme il paraissait surpris, j'ajoutai : « L'hiver dernier.... ce monsieur dont le chapeau a fait le plongeon. »

Au lieu de rire, il prit un air grave et me raconta l'histoire du docteur Vautier.

« J'ai bien du regret, lui dis-je, d'avoir ri de si bon cœur.

— Vous, ça ne fait rien, reprit-il avec sa bienveillance ordinaire, vous êtes jeune, vous n'avez pas couru le monde, à votre âge, on rit sans malice, et ça ne tire pas à conséquence. Mais moi qui ai une vieille tête sur de vieilles épaules; moi qui devrais savoir.... j'ai souri, j'ai positivement souri, et je n'aurais pas dû non ! je n'aurais pas dû... Enfin! vous rappelez-vous l'individu qui était avec nous ce jour-là ?

— Celui qui grognait toujours ?

— Grogner n'est rien, quand on n'a pas mauvais cœur. Pendant que le docteur était au lit, l'individu a voyagé avec moi, et il a osé dire que le docteur était un imbécile. Je me suis fâché tout rouge, et je lui ai dit qu'il mériterait d'avoir les deux oreilles gelées pour avoir prononcé ce mot-là. Ce n'était peut-être pas bien charitable, mais, ma foi, j'étais monté! »

Au delà de Saint-Michel, à la grande côte de Lubins, je descendis de l'impériale, pour marcher un peu. Au débouché d'un petit chemin de traverse, je me trouvai inopinément en face du docteur Vautier. Je le saluai respectueusement. Comme il ne me connaissait pas, il parut surpris. Mais il me rendit poliment mon salut. Quels bons yeux, et quel bon sourire !

J. GIRARDIN.

## PENSEZ UNE CARTE

Je prends au hasard 21 cartes d'un jeu ordinaire et je les divise en trois tas de sept cartes chacun. Pendant que je dispose les tas, remarquez une des cartes du jeu et ne l'oubliez pas. Dans lequel des trois tas est-elle placée ? Dans celui de droite, je suppose. Je rassemble les paquets en ayant bien soin de ne pas troubler l'ordre des cartes et je place au milieu le tas que vous m'avez indiqué.

Je recommence la division du jeu en trois paquets, en plaçant une carte à gauche, une au milieu, une à

droite, et continuant dans le même ordre jusqu'à ce que j'aie épuisé les 21 cartes. Vous avez suivi des yeux la carte primitivement observée et, sur ma demande, vous me dites qu'elle se trouve dans le tas du milieu, par exemple. Je réunis une seconde fois les cartes en plaçant le tas désigné entre les deux autres.

Je recommence une troisième fois la même opération et, comme tout à l'heure, je place au milieu des tas celui qui contient votre carte.

Les cartes étant ainsi réunies, ma solution est toute prête. Je retourne successivement les cartes en les comptant mentalement. Votre carte est la onzième!

Vous pouvez simplifier le jeu en remarquant, au moment où vous distribuez pour la troisième fois les cartes en tas, quelles sont les trois cartes qui occupent la quatrième rangée horizontale. Je suppose que ce soit : à gauche, l'as de trèfle; au milieu, le roi de cœur; à droite, le neuf de pique. Vous retenez le nom de ces cartes et leur place, et, au moment où l'on vous désigne le tas qui contient la carte pensée, celui de droite, par exemple, vous dites immédiatement, sans compter : Neuf de pique!

Tous nos lecteurs connaissent certainement ce tour de cartes, qui étonne toujours quand on le voit faire pour la première fois. Cherchons à comprendre la solution.

Votre carte, après que j'ai réuni pour la première fois les trois tas, occupe l'un des rangs suivants : 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Je distribue le paquet en trois tas de sept cartes : dans le tas du milieu nous avons les numéros 8, 11 et 14 qui se suivent; dans le tas de droite, les numéros 9 et 12; dans le tas de gauche, les numéros 10 et 13.

Si vous me dites que la carte est dans le tas du milieu, ce sera l'un des numéros 8, 11 ou 14 qui occupent dans ce groupe les 3^e^, 4^e^ et 5^e^ rangées horizontales.

Les cartes étant réunies, celles-ci prennent comme nouveaux numéros d'ordre : $3+7$, $4+7$, $5+7$, soit 10, 11, 12, et, par conséquent, dans la nouvelle distribution en trois paquets, elles arriveront à la 4^e^ rangée horizontale, chacune dans un groupe différent. Il suffira d'indiquer le tas pour dire la carte, ou, si l'on réunit les cartes en paquets, la $7+4$, c'est-à-dire la onzième, sera la carte pensée.

Si vous m'aviez indiqué le tas de droite, par exemple, les anciens numéros 9 et 12, occupant la 3^e^ et la 4^e^ rangées horizontales, auraient pris les $3+7$ ou 10^e^ et $4+7$ ou 11^e^ rangs dans le jeu réuni. Ces deux cartes se seraient donc trouvées dans deux tas différents, à la 4^e^ rangée horizontale, lorsque j'aurai à nouveau réparti les 21 cartes en trois paquets. Il en aurait été de même pour le tas placé à gauche.

Dans tous les cas, après la troisième opération, la carte pensée occupe le onzième rang quand on place le tas désigné au milieu des deux autres.

A. Bertalisse.

# LUTIN ET DÉMON

## I

Il était tantôt minuit; le comte de Foix, Gaston Phébus, descendait lentement de sa chambre, où il avait coutume de se reposer quelques heures avant le souper. L'air était vif, car on était près des montagnes au milieu desquelles Orthez est bâtie, et les jours courts de l'hiver étaient venus. Devant le comte, marchaient douze valets tenant en leurs mains des torches allumées. La grande lumière qu'elles jetaient éclairait les visages des chevaliers et écuyers qui se tenaient dans les galeries et dans les salles, attendant le souper de Monseigneur. Dans la grande salle, plusieurs tables étaient dressées; celle du comte était tout au haut bout, et bien abritée contre le vent par un dais; tous les chevaliers et écuyers pouvaient s'asseoir aux autres tables et bien y trouvaient-ils toujours de quoi manger.

Le comte ne se pressait pas, car l'heure de son souper n'était pas encore sonnée, et il aimait en toutes choses par dessus tout l'ordre et la bonne règle. Tout en marchant, il s'approcha d'une grande cheminée qui se trouvait en la galerie et où il y avait un petit feu, non un grand; car le comte d'ordinaire n'aimait pas les grands feux, ayant coutume de se réchauffer à la chasse et par exercices de corps, non par les feux brûlant dans les cheminées. En ce jour-là, il avait peu chassé et l'air venant de la montagne était froid.

« Voici, dit le comte, bien petit feu selon le froid. »

Derrière lui marchaient plusieurs chevaliers et écuyers, et entre autres Ernauton d'Espagne qui était plus grand, plus fort et mieux taillé de tous ses membres que ne fut jamais le comte lui-même en sa fleur de jeunesse, ce qui n'était pas peu de chose à dire. Or, à cette heure, le chevalier entendit la parole du comte et, tout en passant par la galerie, regardant aux fenêtres qui donnaient sur la cour, il avait aperçu quantité d'ânes chargés de bûches qui venaient du pays de Béarn et apportaient le bois pour le service de l'hôtel. Ernauton descendit donc légèrement les degrés, et s'en vint dans la cour. Les valets des ânes étaient là qui faisaient grand bruit pour ranger et décharger leurs bêtes.

Le chevalier s'en vint tout droit au plus grand et plus fort de tous les ânes, auquel on n'avait point encore enlevé une seule bûche de son fardeau et le chargeant sans autre préparatif sur son cou, il remonta les vingt-quatre degrés qui menaient de la cour dans la galerie; il fendit la presse de tous les chevaliers et écuyers qui s'étaient arrêtés devant la cheminée autour du comte, et là il déchargea les bûches, et l'âne par dessus, sur les chenets, lesquelles bûches roulèrent dans la galerie, tandis que l'âne se mettait à braire, car il avait bien senti la chaleur du feu. Le

comte riait et s'émerveillait de la force de son chevalier ; il appuyait sa main sur l'épaule d'Ernauton.

« Plût à Dieu que j'eusse toute une bonne armée de semblables serviteurs autour de moi, disait-il, pour lors, tous ceux qui me donnent peine et travail n'oseraient seulement pas lever les yeux jusqu'à moi. »

Tous les chevaliers et écuyers qui se trouvaient là, savaient bien que le comte pensait à ses ennemis et rivaux d'Armagnac et aussi à son beau-frère, le roi de Navarre, Charles le Mauvais, qui, par ses méchants conseils avait entraîné la comtesse de Foix, laquelle était sa sœur, à rester auprès de lui, où elle était depuis deux ans, loin du comte son mari.

Or, celui-ci fronçait le sourcil en y pensant, et ses yeux, qui étaient beaux et brillants, lançaient des éclairs dans sa colère. Tous les chevaliers gardaient le silence, et le comte recommença de marcher pour aller jusqu'à la salle.

Là était servi un magnifique souper ; tous les valets, portant des torches, se rangèrent autour de la table du comte. On y voyait des entremets de formes étranges, composés d'un art curieux avec du sucre et de la pâte.

Ce soir-là, le comte trouva devant lui la figure d'un ours attaqué par les chiens, et qui si bien se défendait que déjà deux des chiens gisaient à terre, déchirés et sanglants, ce qui était représenté par vives couleurs. Le comte prit plaisir à le regarder un instant et dit que, lorsque le moment en serait venu, on fit passer l'ours et les chiens autour de toutes les tables, afin que chacun les pût mieux voir ; mais à cette heure chacun pensait à manger, et la viande fut servie avec grande foison de belles volailles à la table du comte, qui en faisait d'habitude la principale partie de son repas. Il avait coutume d'en manger les deux ailes et les deux cuisses et buvait du vin assez modérément ; aussi ne mangeait-il guère de toutes ces sucreries qu'il aimait à voir représentées devant lui. Jamais il ne se levait de table, avant qu'il fût deux heures après minuit, mais tandis qu'il y séait, prenait-il grand plaisir à écouter les beaux chants des ménestrels, et à se faire réciter rondeaux et virelais. Ce soir-là, le comte était plus que jamais content et joyeux de ce qu'il entendait, car là était dans la salle, qui fut appelé près de sa table, messire Jehan Froissart, de la ville de Valenciennes, en Hainault, qui déjà avait écrit plus d'un beau récit des choses qu'il avait vues et entendues et s'en allait en tous lieux pour en apprendre d'autres. Le comte l'avait chargé de lui lire en un livre des ballades et chansons qu'avait fait Monseigneur Wenceslas de Bohême, duc de Luxembourg et de Brabant.

Il déchargea les bûches et l'âne par-dessus. (P. 315, col. 2.)

Aussi, tandis que messire Jehan lisait, personne n'osait mot dire en la salle, car le comte voulait que les chants d'armes et d'amour de monseigneur Wenceslas de tous fussent écoutés et entendus.

Quand on eut ainsi devisé ou pris plaisir assez longtemps, et que la nuit commençait d'avancer, le comte appela auprès de sa table quelques-uns de ses chevaliers, car nul ne lui parlait jamais tandis qu'il mangeait, à moins qu'il ne fût mandé.

Le comte riait encore de la peur qu'avait eue l'âne lorsqu'il avait été porté sur les chenets dans la cheminée par Ernauton d'Espagne ; et il regardait tout autour de lui en parlant, cherchant dans la salle quels étaient les chevaliers qui ce soir se trouvaient là, lesquels étaient d'ordinaire fort nombreux et de grande mine. Nul n'échappait à son regard, car il savait bien voir tout ceux qui arrivaient ou qui sortaient, et parfois semblait-il pénétrer de ses yeux jusqu'au fond des cœurs et des esprits.

Il aperçut assis à une table lointaine l'un de ses chevaliers qu'il n'avait pas coutume de voir souvent, car il demeurait presque toujours en son château, lequel n'était pas trop proche, aussi dit-il aussitôt :

« Sire de Coarasse, venez ici, que je vous voie et vous parle, car vous n'êtes pas tous les jours en ce château et cette ville. »

Le sire de Coarasse s'avança, qui devisait fort assidûment en un coin, et racontait des choses qui semblaient étonner très fort ceux auxquels il parlait, et avec lui s'avança messire Ernoult de Pau, qui était écuyer du comte et fort aimé par lui, lequel prit la parole et dit :

« Monseigneur, dites donc au sire de Coarasse qu'il vous raconte ce qu'il nous disait à cette heure en un coin, du mauvais état du roi Charles de France, dont la santé se trouve à cette heure en très grand péril, et aussi des bonnes pensées que le dit sire roi a en son esprit pour Monseigneur et pour tout le pays de la Langue d'Oc ? »



Le comte regarda le sire de Coarasse, qui ne paraissait pas trop content qu'on répétât ainsi au comte ce qu'il avait dit après avoir bu, et prenant le ton et l'air dédaigneux que bien il savait prendre quand il voulait :

« Quelles bourdes leur apportiez-vous ici à Orthez de votre château de Coarasse, messire Raymond ? demanda-t-il. Voyez-vous par là beaucoup d'oiseaux volant de France et bien accoutumés aux palais des rois, qui vous en apportent des nouvelles, sachant même ce qu'ils ont en l'esprit ? »


Le sire de Coarasse s'avança. (P. 316, col. 2.)

Le sire de Coarasse se redressa, non sans rougir quelque peu, et mieux eût-il aimé se taire, à ce qu'il sembla au comte, lequel l'observait toujours attentivement, alors il dit :

« Monseigneur, je ne comptais pas faire long conte de ce que vous devez savoir cent fois mieux que moi, puisque vous avez en tous lieux des serviteurs et des messagers qui vous peuvent instruire, mais, puisque messire Enoult de Pau vous l'a fait connaître, je disais à cette heure que la petite fistule de venin, laquelle le roi de France porte au bras depuis qu'il fut guéri du poison qu'on lui avait donné, s'est tout à coup desséchée, ce qui de longtemps lui fut annoncé comme un signe de mort prochaine. »

Le comte de Foix avait écouté les premières paroles du sire de Coarasse, mais il était devenu distrait et pensif. Il ne parlait pas, et les sages parmi ceux qui l'entouraient devinaient assez qu'il se rappelait bien que le poison dont le roi Charles de France avait failli périr vingt-trois ans passés, lui avait été donné, quand il était duc de Normandie, par son cousin et beau-frère, le roi de Navarre, lequel était encore en vie et plutôt un démon qu'un homme.

« Monseigneur pense qu'il fait bon se garder du roi de Navarre, se disaient les chevaliers de sa confidence, et guères ne se trompe-t-il. »

Le comte avait relevé la tête, Ernoult de Pau poussa le bras du sire de Coarasse, celui-ci reprit :

« On raconte aussi que le comte de Buckingham et la troupe de ses Anglais chevauche à cette heure dans le Gâtinais et sont venus jusqu'à Vendôme, après avoir attaqué plusieurs forts et châteaux, en divers endroits ; aussi y a-t-il eu joutes et escarmouches entre les Anglais et les Français, lesquels se sont bien combattus.

— Et quand sont advenues toutes ces choses ? demanda le comte, comme s'il se moquait, vous les savez si bien que vous devez en connaître le jour et l'heure ?

— Monseigneur, dit le sire de Coarasse, il n'y a pas quatre jours qu'il y a eu joute près du château de Marche-en-Sucy, dans le comté de Blois, entre un écuyer français qui s'appelle Gauvain Micaille et un Anglais nommé Jovelin Cator, en laquelle l'Anglais n'a pas

bien agi, ayant frappé Gauvain trop bas à la cuisse, et le comte de Buckingham a été fort mécontent.

— Dites-moi, messire Raymond, reprit le comte en se penchant vers son chevalier, qu'est-ce que racontait Ernoult de Pau lorsqu'il disait vous avoir entendu affirmer que le roi Charles de France avait en l'esprit de bonnes pensées pour le pays de la Langue d'Oc et pour moi?

— Monseigneur, dit le sire de Coarasse, messire le roi a décidé en sa sagesse, et bien l'a-t-on appelé Charles le Sage, qu'il vous nommerait gouverneur et chef de tout ce pays, qui trop long a été pressuré par les princes de son sang, ce dont ils ne sont pas joyeux, et pourra vous en arriver malheur si sa santé vient en mauvaise fin. »

Le comte regardait devant lui, et ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé:

« Ce que le roi me confiera, je le saurai défendre, dit-il enfin, n'en doutez pas, messire Raymond, et je compte que tous mes serviteurs m'y aideront. »

Puis se levant, comme pour secouer ses pensées:

« Au reste, ajouta-t-il, tout ceci sont paroles oiseuses tant que nous n'en saurons pas plus que ce que vous avez appris par sorcellerie ou par art magique, si vous ne nous faites pas des contes par passe-temps. »

Le sire de Coarasse s'inclina gravement.

« Je repartirai demain au jour pour mon château et ma ville de Coarasse où j'ai laissé ma dame ennuyée et dolente, dit-il; quand vous serez instruit de la vérité de mes paroles, j'espère, Monseigneur, que vous voudrez bien donner l'ordre qu'on m'en instruise. Je n'ai pas coutume d'être si badin qu'on me puisse croire propre à raconter des bourdes à Monseigneur. »

Le comte de Foix vit bien qu'il avait fâché messire Raymond, mais il ne savait que croire de ses nouvelles et les pensées qu'elles lui avaient suggérées remplissaient son esprit. « Vous aurez un message de moi en quelque manière que ce soit, » dit-il, et aussitôt, il donna le bonsoir à ses chevaliers et écuyers avant de se retirer dans sa chambre.

« Ah messire Jehan, dit-il à Froissart qui se tenait à l'écart, causant avec le bon chevalier messire Espaine de Lyon, qui avait fait avec lui le voyage de Pamiers à Orthez: « Demain nous recommencerons à parler ensemble de ce que vous vouliez apprendre et savoir des temps que j'ai vus, car l'histoire que vous écrivez et poursuivez sera au temps à venir plus recommandée que toute autre, et savez-vous pourquoi, mes beaux maîtres? ajouta le comte en regardant autour de lui tous ses chevaliers, c'est que, depuis cinquante ans en ça que je suis en ce monde, sont advenus plus de faits d'armes et de merveilles par la terre qu'il n'était arrivé trois cents ans auparavant. »

Le comte était remonté dans sa chambre, où il avait fait appeler les contrôleurs de sa dépense qui chaque mois lui rendaient leurs comptes, car jamais n'y avait-il de désordre ni dettes arriérées dans les châteaux et hôtels du comte, et toujours faisait exactement rentrer et recueillir ce qui lui était dû, sans permettre aucune oppression ni rapine, en sorte que ses peuples payaient volontiers, et que ses coffres étaient toujours remplis d'or et d'argent.

Les gens bien informés disaient qu'il avait bien par devers lui trente fois cent mille florins, et cependant jamais grand seigneur ne donna tant et si libéralement à tous chevaliers et écuyers qu'il ne faisait; et aussi tous les jours distribuait-il aux pauvres cinq francs en petite monnaie pour l'amour de Dieu et l'aumône à sa porte pour toutes sortes de gens.

Le comte appuyait sa tête sur sa main, réfléchissant profondément, encore que l'heure fût bien venue de se mettre au lit et de se reposer.

« Que dira le duc d'Anjou, si le roi me choisit pour gouverneur de la Langue d'Oc, lui qui l'a si longtemps gouvernée et rudement pillée? Il a toujours été de moi jaloux et soupçonneux, et bien ai-je eu besoin de me garder afin que ma terre ne fût pas aussi courue et pillée; je me souviens encore de ses pratiques pour se faire rendre le château de Lourdes quand Pierre de Béarn le tenait pour le roi d'Angleterre. Ce fut une affaire difficile de le garder de ses mains et m'en a coûté la vie d'un bon chevalier que bien j'aimais. Aussi les gens de Béarn ne me l'ont-ils pas encore pardonné. Ils me feraient quelques mauvais tours s'ils pouvaient, mais point ne leur en laisserai-je les moyens. Ils aiment Gaston, mon fils, plus que moi; il leur sera bon prince et seigneur, si son oncle de Navarre ne lui met point folie en la tête, avec le secours de madame sa mère, à laquelle il a si bien su faire peur de moi! Aussi bien ne leur pardonnerai-je jamais, ni à lui, ni à elle! »

*A suivre.* Mme DE WITT née GUIZOT.



# LE RENARD ET LE JAGUAR

Les Indiens de l'Amérique, les sauvages des forêts du Brésil, ont eu des fabulistes comme Ésope et La Fontaine. Nous empruntons à une collection de fables recueillies chez les Indiens du Brésil la fable du *Renard et du Jaguar* dont la morale est: *Ne fais pas le bien sans savoir à qui.*

Un jour, en se promenant, le Renard entendit un cri: « Ou! ou! ou! ou! »

« Qu'est-ce que cela? je veux voir. »

Le Jaguar l'aperçut, et lui dit: « Je suis né dans cette fosse; j'y ai grandi, et maintenant je n'en puis sortir. Veux-tu m'aider à tirer cette pierre? »

Le Renard aida; le Jaguar sortit, et le Renard lui demanda: « Que me donnes-tu? »

Le Jaguar qui avait faim répondit: « Maintenant je veux te manger. » Il le saisit et demanda: « Comment se paye un bienfait? »

Le Renard répondit: « Un bienfait se paye par un bienfait. Il y a dans le voisinage un Homme qui sait toutes choses; allons le lui demander. »



Ils passèrent dans une île; le Renard dit à l'Homme qu'il avait tiré le Jaguar de la fosse, et que celui-ci, pour son salaire, le voulait manger.

Le Jaguar dit : « Je veux le manger parce que les bienfaits se payent comme les méfaits. »

L'Homme dit : « C'est bien, allons voir la fosse. »

Tous trois partirent, et l'Homme dit au Jaguar : « Entrez, je veux voir comment vous étiez. »

Le Jaguar entra; l'Homme et le Renard roulèrent la pierre, et le Jaguar ne put plus sortir.

L'Homme dit : « Tu sauras maintenant qu'un bienfait se paye par un bienfait. »

Le Jaguar resta dans la fosse, les autres s'en allèrent.

## VASES ET USTENSILES PERSANS

Il y a, en Perse, un grand luxe de vases aux formes variées destinés à contenir des parfums, des fruits et des aliments. Généralement, ils représentent des fleurs, des arabesques et des versets du Coran où les lettres persanes, si décoratives, s'enlacent autour d'eux en bordures gracieuses.

En dehors de ces récipients, atteignant souvent de fortes dimensions, viennent se grouper les flacons et les ustensiles servant à la toilette; ceux-ci en métal précieux, sont souvent décorés par des métaux d'un grand prix et renferment les ingrédients dont l'usage se spécialise surtout au bain.

La collection d'ustensiles persans dont nous donnons le dessin, renferme surtout des objets de luxe; il est d'autant plus nécessaire d'attirer l'attention sur la grande pipe à eau, désignée en Orient sous le nom de *narghileh*, que c'est, à proprement parler, la décoration artistique de cet instrument, qui constitue en Perse, de nos jours, le travail le plus prospère de l'art industriel, par le nombre d'ouvriers qu'il fait vivre.

Le mot de narghileh est d'origine indienne et vient de l'emploi d'une noix de coco, trouée de façon à produire le réservoir nécessaire à la concentration et au refroidissement de la fumée.

En Perse, on appelle ce genre de pipe un *kalioun:* il se compose d'une grande carafe métallique ou autre, destinée à contenir l'eau fraîche dans laquelle la fumée viendra se dépouiller de l'âcreté des principes nuisibles se dégageant du tabac en combustion. Le tuyau communiquant au foyer plonge franchement dans le récipient épurateur, celui-ci est hermétiquement fermé par un bouchon qui, en outre du tuyau dont nous venons de parler, est percé par le tube de dégagement ouvrant dans le vide occupé par la fumée, s'y accumulant, après son passage dans le liquide qu'elle traverse en scandant d'un glou-glou chaque aspiration.

Ce bruit incessant, cette note monotone est tellement constante partout où va le voyageur, en Orient, que bien vite celui-ci se familiarise au son de l'engin que nous venons de décrire, et que prend une si large part dans les habitudes de la vie.

La pipe est en Perse le trait d'union entre le cérémonieux salut et toute espèce d'affaires à traiter, depuis les finesses de la haute politique jusqu'aux banalités les plus infimes d'une petite combinaison commerciale.

Nous ne voulons pas parler du kalioun du chah, couvert de diamants; il ne sort que dans les grandes cérémonies, et celui qui le présente est un grand seigneur, portant l'ancien costume de cour, robe de fourrure et gigantesque turban aux mille replis de cachemire. Un long serpentin soie et or, appelé *marpich*, met le roi en communication avec le tabac et maintient une distance respectueuse entre le serviteur et Sa Majesté.

Sans être aussi richement orné que le précédent, on comprendra de quel luxe on peut entourer cet ustensile, élaborant une suave et fraîche fumée, en raison de son importance. Tout dignitaire, tout homme en situation, de quelque nature que soit sa fonction, toute personne aisée possède plusieurs fourneaux ou têtes de kalioun en or émaillé.

Dans une réunion distinguée, on fume souvent pendant la séance ; ce repos est un recueillement, la conversation s'interrompt. C'est alors que l'on constate l'élégance de l'amphitryon en raison du nombre de pipes différentes présentées par ses domestiques, non pas que la forme change beaucoup, mais par le genre de décor incrusté dans l'or ou l'argent constituant le fourneau, la carafe, ainsi que le bout touchant les lèvres; on donnera une faible idée de la finesse du travail en disant que, dans la seule ville de Téhéran, plus de trente émailleurs de mérite ne peuvent suffire à ce luxe. Cela nous autorise à croire que ces peintres sur émaux forment l'élément artistique commercial le plus occupé.

On retrouve partout le même type de la figure humaine, représenté dans un médaillon jusqu'à la ceinture, mais la disposition des ornements et des fleurs varie. Les costumes des personnages sont reproduits jusque dans les moindres détails, pas un pli du vêtement, pas une bande du châle, pas un poil de la fourrure ne vous échappe.

L'iris, la jacinthe, fleurs préférées, ont des tiges grêles, des oiseaux, généralement des rossignols, se posent au milieu des églantiers et des noisettes, tout cela est, comme décoration, spirituellement exécuté avec des couleurs très vives, bien ordonnées, et des dessins plus harmonieux qu'ils ne sont symétriques.

Du contenant au contenu, la transition est amenée. Après la description du luxueux narghileh, je dirai quelques mots du tabac le plus renommé des rivages occidentaux de l'Asie et de l'Égypte, je veux parler du *Lataquié*. Il doit, selon toute apparence, sa grande réputation au hasard, c'est du moins ce qui me fut

affirmé en Syrie, pendant mon dernier voyage.

Le fait sur lequel se base le récit remonte à plus d'un siècle. Il y avait une insurrection chez les montagnards voisins du Liban qui récoltent cette plante; il fut impossible de la transporter ni d'en effectuer la vente. La récolte avait été très bonne; pour la conserver, les paysans en suspendirent les feuilles au plafond de leurs maisons et les y laissèrent tout l'hiver.

L'ordre s'étant peu à peu rétabli par le changement du gouverneur de la province, les négociants de Lataquié achetèrent alors, à bas prix, ces tabacs noircis par la fumée de l'âtre, et les expédièrent en Égypte, qui en était entièrement dépourvue.



Vases et ustensiles persans. (P. 319, col. 1.)

Les marchands de Damiette trouvèrent à ce tabac noir un goût parfumé qui leur plut; aussi écrivirent-ils à leurs correspondants de Lataquié de leur en envoyer de cette même qualité. Ceux-ci eurent recours aux montagnards, qui leur expliquèrent comment, en désespoir de cause, ces tabacs avaient acquis la teinte noirâtre qu'on paraissait rechercher.

On reconnut alors l'avantage du procédé, c'est-à-dire de la fumigation au moyen du bois appelé *oser*, espèce de chêne qui brûle, avec force fumée, dans l'intérieur des chambres.

L'expérience a démontré, ensuite, que dans les maisons les plus humides, le tabac, séchant difficilement, s'imprégnait mieux de la fumée de ce bois, ce qui fait que les villages les plus élevés donnent les meilleurs tabacs.

Ce genre d'industrie se continue, aussi nomme-t-on *abou-riha* (père des odeurs), la plante appendue pendant l'hiver sous la toiture des maisons; elle se paye trois fois plus cher que les tabacs ordinaires de la plaine, conservant la couleur naturelle qui, dans cette partie de l'Orient, est plutôt claire que foncée.

Le tabac ordinaire employé en Perse subit peu de préparation il est coupé gros et a beaucoup d'âcreté; trempé dans l'eau, il est mis dans la pipe complètement humide et recouvert de petits charbons incandescents.

Un domestique, spécialement chargé du chargement et de l'entretien du kalioun, l'offre à son maître lorsqu'il a aspiré assez longtemps la fumée pour que le tabac se soit d'abord séché, puis allumé.

Il est peu de pays où l'on utilise autant le cuivre qu'en Perse. Tous les ustensiles de ménage sont de ce métal, auquel l'étamage, très habilement fait, quoique à bas prix, donne le brillant de l'argent poli.

Dans un pays où les voyages sont fréquents et s'accomplissent toujours sur des bêtes de somme, il faut d'abord éviter d'utiliser journellement les poteries qui sont toutes casuelles dans ces nombreux déplacements.

On ne se sert pas de fer-blanc; l'usage du plomb est peu répandu; l'étain s'emploie surtout pour étamer et souder; il existe cependant de très belles pièces en cette matière.

La plus grande partie des vases et ustensiles persans rapportés par nous, et dont la planche ci-contre offre la reproduction, figurent dans les vitrines du musée céramique de la manufacture de Sèvres.

E. Duhousset.





Puisse ta langue sécher ! (P. 323, col. 2.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE[1]

## VII

### La sorcière d'Éthiopie.

Au sortir de la salle du divan, Sidi Goulâm, qui n'était autre que le chef des esclaves du pacha, nous emmena à travers le jardin jusqu'à un grand pavillon tout rempli d'armes de prix, et au-dessus duquel se trouvait une petite chambre.

« Voilà, nous dit-il, quelle sera votre demeure. Vous habiterez cette chambre, de telle façon tout ce qui est enfermé dans ce pavillon se trouvera sous votre garde. L'esclave qui vous a précédé était un Français; c'était lui qui entretenait et raccommodait les arquebuses du seigneur. Il est mort de vieillesse, il y a déjà un an, et comme personne ne l'a pu remplacer, votre travail sera considérable tout d'abord. »

Sidi Goulâm nous donna ensuite quelques renseignements sur notre mode de vie, sur les provisions que nous recevrions pour nos repas, lesquels seraient préparés par nous-mêmes, puis il ajouta :

« Si vous êtes des serviteurs sages et soumis, vous serez heureux ici, car le seigneur Soliman est juste et bon, mais si vous travaillez négligemment et avec paresse, attendez-vous à être sévèrement punis. Rappelez-vous aussi que toute tentative de fuite de votre part vous exposerait aux plus terribles châtiments, peut-être même à la mort. »

Je gardai le silence, ne voulant pas cette fois engager ma parole, car la seule consolation de l'esclave est l'espoir de recouvrer un jour sa liberté.

Le chef des esclaves sortit un instant, puis il revint bientôt rapportant quelques vêtements de mode mauresque qu'il nous enjoignit de revêtir chaque fois que nous aurions à nous présenter devant le maître.

Enfin il nous quitta. Lorsque nous nous vîmes seuls, toute l'amertume amassée dans notre cœur éclata, et, fondant en larmes, nous restâmes pendant longtemps assis silencieux l'un auprès de l'autre. Un nègre vint nous apporter quelques fruits pour notre repas du soir, puis, ayant déroulé les nattes qui devaient nous servir de lit, nous nous étendîmes pour passer dans les pleurs cette première nuit d'esclavage.

« L'homme qui pleure recevra des vêtements de femme! » dit le Coran. Aussi, comme j'avais déjà vraiment un cœur d'homme, dès le lendemain j'eus honte de ma faiblesse, et je résolus d'accepter avec calme et courage les épreuves que Dieu m'avait voulu réserver.

« Ercole, dis-je à mon compagnon, remercions le Ciel qui, au milieu de nos adversités, a exaucé le plus cher de nos vœux, celui de rester unis dans l'esclavage. Quel que soit l'événement qui doive amener notre délivrance, promettons-nous de ne nous jamais abandonner. »

Nous nous embrassâmes, et nous mîmes incontinent à notre nouvelle besogne.

Comme l'avait dit Sidi Goulâm, l'armurerie du pacha était en fort piteux état. Les arquebuses et

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289 et 305.

pistolets rouillés, les sabres dépolis, les espingoles encrassées, demandaient plus qu'un nettoyage. Il nous fallut démonter et remonter tout cela pièce à pièce.

Alors commença pour nous cette nouvelle vie de travail qui devait durer de longs mois. Peu à peu, l'habitude aidant, nous nous trouvâmes si heureux que nous ne pensions plus au monde qui s'agitait hors de l'enceinte de notre prison. Tout le jour durant, nous étions si fort occupés que nous n'avions pas de temps pour l'ennui. Que dis-je, les délicates opérations de l'armurerie nous passionnaient et notre travail devenait un véritable plaisir.

Le soir venu, nous errions dans la partie du parc voisine de notre pavillon et qui, n'étant fréquentée ni par les officiers ni par les esclaves, nous formait une adorable solitude. Couchés sur le gazon, au bord de quelque murmurante fontaine, nous contemplions le ciel tout rempli d'étoiles, ou bien chacun à notre tour nous chantions quelque lai du pays de France ou quelque ronde lombarde.

Une chose seule me chagrinait, c'est qu'il nous était interdit d'allumer de la lumière dans notre chambre, et je ne pouvais ainsi me livrer aux études que j'eusse voulu faire. Grâce à quelques livres que m'avait procurés Goulâm, je consacrais quelques instants, à l'aube, avant l'heure du travail, à étudier la langue arabe, que je réussis cependant à acquérir rapidement et de façon à pouvoir converser avec les gens du palais. Nos rapports étaient du reste très rares avec les autres esclaves, et sauf Sidi Goulâm nul ne paraissait prendre garde à notre existence.

Comme je l'ai dit, les mois se passèrent à remettre en ordre l'arsenal du pacha, mais un jour vint enfin où notre besogne se trouva terminée. Il ne nous restait plus désormais qu'à entretenir en bon état ce que nous avions réparé. Nous informâmes du fait le chef des esclaves, et le lendemain le vieux général vint lui-même passer l'inspection de son armurerie.

Il y avait déjà plus d'un an que nous étions esclaves, et nous n'avions jamais revu notre maître depuis le premier jour.

Soliman ne parut d'abord prêter aucune attention à nos personnes. Il parcourait la salle d'armes, examinant silencieusement les armes, faisant jouer les rouets des arquebuses et les mécaniques des porte-mèche, vérifiant les canons et les bassinets.

Je le suivais respectueusement, quant tout à coup, s'arrêtant devant une couleuvrine que j'avais montée sur un petit chariot semblable à ceux que j'avais vus dans l'armée de mon père, il me dit brièvement :

« Qui t'a donné l'ordre de faire cela ?

— Personne, seigneur, répondis-je ; ayant trouvé dans un coin de l'arsenal cette couleuvrine fort endommagée, je l'ai, avec l'aide de mon compagnon, soigneusement réparée ; puis, cela fait, il m'est venu à l'idée de lui construire cet affût comme en ont nos artilleries italiennes. »

Le pacha, sans me donner ni éloge ni reproche, continua son examen, et l'ayant conclu se retira sans m'adresser de nouveau la parole.

J'avais travaillé de si bon cœur que je fus outré de cette impassible indifférence. Mais le lendemain matin, comme je reprenais mon travail, un serviteur vint m'ordonner de me rendre devant le maître. Je passai rapidement ma robe mauresque et je me rendis au divan.

« Esclave, me dit Soliman dès qu'il m'aperçut, l'œil du maître voit tout. Je n'ignore rien de ta conduite et de celle de ton compagnon, et je sais que vous m'avez fidèlement servi. J'ai donné l'ordre à mon trésorier de te donner pour récompense une bourse d'or. Es-tu content ?

— Qu'ai-je besoin d'or ? lui répondis-je, il me suffit de savoir que vous me reconnaissez digne de votre confiance.

— Bien dit, reprit le pacha. Et maintenant écoute ce que j'attends de toi. L'on m'a assuré et j'ai vu par moi-même que malgré ton jeune âge tu étais expert en choses d'artillerie. Dès aujourd'hui, tu quitteras le pavillon et tu resteras attaché à ma personne pour commander l'un des pelotons de ma garde. Si tu me sers loyalement, ceci peut te conduire à la liberté. Es-tu content ?

— Seigneur, lui dis-je, que ferez-vous de mon frère ?

— Je n'ai point besoin de lui, me répondit-il, il restera chargé de la surveillance de mes armes.

— Eh bien, repris-je, je vous supplie de ne point me séparer de lui. J'aime mieux renoncer à la haute faveur que vous me faites que de quitter mon fidèle ami de cœur. »

Soliman fronça le sourcil en entendant ma réponse. Mais, au bout d'un court moment, il parut se radoucir et me dit :

« Soit, celui que tu appelles ton frère restera auprès de toi, et ce que j'ai dit sera. »

Puis il étendit la main et je me retirai.

Sidi Goulâm vint peu après nous trouver, et nous dit :

« La main d'Allah est sur vous. Notre maître vous comble de sa faveur et j'ai l'ordre de vous loger dans le palais même. Voici ce qu'a dit le pacha : « Le jeune gentilhomme chrétien est à partir de ce jour attaché à ma garde comme officier pour instruire mes soldats dans l'usage des armes à feu et je veux que tous le traitent et le respectent comme tel. Son serviteur, qu'il dit son frère, le suivra et restera près de lui. »

En même temps Sidi Goulâm me remit un riche costume et une épée, en ajoutant :

« Que le seigneur Bartolomeo (on sait que tel était le nom que j'avais déclaré porter) se souvienne des bons soins que j'ai eus pour lui et qu'il m'accorde sa protection. »

Tout cela était si subit, si inattendu, que lorsque le chef des esclaves fut parti, nous restions, Ercole et moi, à nous regarder tout stupéfaits.

« Vivent notre Seigneur Jésus-Christ et votre patron saint-Jean ! s'écria enfin mon ami, car c'est à leur pro-



tection que nous devons cela. Vous voilà sur le chemin de la fortune et il me sera enfin permis de vous servir comme je le dois vraiment. »

Dès le lendemain, nous fûmes installés dans le palais, en une chambre fort belle et commode, et quand j'eus revêtu mon nouvel uniforme, qui était de soie verte brodée d'or avec une toque de mousseline blanche, je me dirigeai avec Ercole vers le divan.

J'étais alors un grand et maigre jeune homme de taille élégante, paraissant plus que mon âge grâce à la moustache brune qui couvrait ma lèvre. Aussi ma prestance en ce nouvel accoutrement plut au pacha, qui me salua gaiement et me présenta aux officiers présents.

« Voilà, leur dit-il, un jeune gentilhomme d'Italie que j'ai acheté du marchand Abou Cheïk, et qui m'a donné si grande satisfaction par son travail que je lui ai donné une épée pour qu'il me serve en loyal soldat. »

Mes nouveaux camarades me saluèrent fort affablement, ma qualité d'esclave ne me nuisant nullement près d'eux, car parmi ces officiers il s'en trouvait plus d'un qui avait commencé comme moi.

Notre vie fut désormais changée. Chaque jour, monté sur un beau cheval arabe, je sortais à la tête de mes hommes et j'accompagnais le général en quelque promenade ou inspection militaire. Les soldats que je commandais appartenaient au corps de janissaires que les Turcs avaient établis en Égypte depuis trente ans environ qu'ils avaient enlevé le pouvoir aux mamelouks. Ces janissaires, recrutés en Turquie parmi les voleurs, renégats et autres semblables, étaient tous gens de sac et de corde et fort peu estimés de la population qui les redoutait. Mais, peu à peu, par la douceur, je sus conquérir leur amitié et les conduire à quelque discipline, ce qui augmenta ma faveur près du pacha.

Ercole et moi nous jouissions du reste d'une liberté presque complète. Nous sortions du palais à toute heure du jour et même du soir sans que personne y prît garde. Bientôt tout le monde au Grand-Caire connut le capitaine Roumi, ainsi que mes soldats m'appelaient.

Cependant j'étais toujours esclave et le moindre caprice de mon maître pouvait me rejeter parmi les plus humbles valets; aussi, malgré la douceur de ma vie, je pensais souvent au moyen de reconquérir ma liberté, et j'étais heureux que le pacha, croyant m'avoir gagné par ses faveurs, ne m'eût point engagé par ma parole à ne point fuir.

Je pensais donc à profiter de quelque occasion pour gagner l'Espagne, et là, avec Ercole, nous aurions pris du service, mais Dieu en avait décidé autrement.

Un jour que je me promenais seul dans une des galeries supérieures du palais conduisant aux cuisines, je fus fort surpris d'entendre quelqu'un me crier par derrière en langue arabe :

« Ah! gentil chrétien, tu soupires après ta liberté! »

Je me retournai brusquement et j'aperçus une vieille femme accroupie contre une des colonnes et tout occupée à éplucher des courges. C'était une esclave éthiopienne que j'avais souvent remarquée, car elle était l'objet des railleries de tous les habitants du palais et chacun la tenait pour avoir le mauvais œil. Elle levait la tête et me regardait avec tant de malice que songeant à la jettatura, je fis aussitôt dévotement le signe de la croix pour écarter tout maléfice.



C'était l'Éthiopienne. (P. 324, col. 2.)

« Signe-toi, fit-elle en ricanant, bientôt tu rougiras de ce signe du chrétien et comme les autres tu marcheras sur la croix pour prix de ta liberté.

— Que veux-tu dire, vieille sorcière? lui criai-je en courroux de son impudence.

— Je dis que tu soupires après la liberté et que pour briser tes chaînes, même dorées, tu feras ce que tant d'esclaves chrétiens ont fait, tu renieras ton Dieu et ta foi.

— Puisse ta langue sécher pour avoir prononcé un pareil blasphème! lui dis-je outré de colère. Par le sang du Christ! je ne sais ce qui me retient de t'envoyer rejoindre ton compère Satan. »

La sorcière, frappée par l'insulte, s'était redressée; les yeux étincelants, elle se dirigea vers moi et me saisit le bras avec violence :

« Alors, dit-elle, tu n'achèterais pas ta liberté au prix de ta foi?

— J'aimerais mieux redevenir le plus vil des esclaves, je préférerais cent fois mourir dans les fers que de renier mon Sauveur.

— Tu pourrais jurer cela? demanda-t-elle avec une énergie qui me troubla.

— Je le jure à l'instant, repris-je sans hésiter, devant Dieu et tous les saints du Paradis. »

Quelle fut ma surprise lorque je vis alors la vieille lâcher mon bras et prendre ma main qu'elle serra avec ardeur sur ses lèvres décharnées.

« O mon fils, murmura-t-elle en relevant sur moi ses yeux pleins de larmes, tu as rempli mon cœur de joie. Je suis chrétienne, ajouta-t-elle avec fierté, et cette liberté que tu refuses de payer d'un lâche sacrifice, je te la donnerai, moi. Trouves-toi demain, avec ton compagnon, à la tombée de la nuit, à l'angle du pavillon des armes; là tu apprendras mon secret. En attendant, sache que, hier même, le pacha, passant dans cette galerie, a dit devant moi sans se soucier de ma présence : « Le Roumi est mûr, d'ici peu nous en ferons un bon Osmanli. » A demain donc, me dit-elle encore en me serrant tendrement la main; éloigne-toi, car si l'on te voyait t'entretenir avec moi, nous serions soupçonnés. »

Je m'éloignai rapidement, mais, arrivé au bout de la galerie, mes jambes chancelaient et je dus m'asseoir pour rassembler mes esprits. Enfin, devenu un peu plus calme, je me dis que la vieille était sans doute folle et que dans une de ses lubies elle s'était jouée de moi.

Rentré dans ma chambre, je racontai l'aventure à Ercole et lui exposai mes doutes, mais lui, qui ruminait depuis longtemps un projet d'évasion, s'enflamma à mon seul récit et me supplia de me rendre le lendemain au lieu indiqué par la vieille esclave.

Il était dit que cette journée serait fertile en surprises. Le soir même, comme je me tenais auprès du pacha, celui-ci me dit:

« Voici une nouvelle qui va t'intéresser, capitaine Roumi. Il paraît que notre maître, le grand-pacha, recevra ces jours-ci la visite d'une ambassade de chrétiens qu'envoie au Grand-Caire le roi de France.

— Le roi François ! m'écriai-je en pâlissant.

— Que trouves-tu de surprenant en cela? reprit-il. Ignores-tu donc que le roi de France est l'allié de Sa Seigneurie le Sultan, et qu'en ce moment les flottes de notre cousin Barberousse lui prêtent assistance contre l'empereur Charles?

— Est-ce possible! dis-je encore.

— Cela te peine, continua-t-il, de te trouver en face de tes ennemis.

— De mes ennemis?

— Je veux dire des ennemis de ton souverain, car n'es-tu pas sujet de l'empereur?

— Certes.

— Eh bien, pour t'éviter cet ennui, ne pouvant te dispenser de me suivre chez le grand-pacha le jour de la réception des ambassadeurs, je tâcherai que tu ne te trouves point en face de ces Français.

— Je vous remercie, » murmurai-je.

Et je quittai le divan plus troublé par cette nouvelle que je ne l'avais été de ma rencontre avec l'Éthiopienne.

## VIII

### L'impératrice Mariam.

Le lendemain, à la nuit tombante, je quittai avec précaution mon appartement, et, suivi d'Ercole, je me rendis à travers le jardin jusqu'au pavillon des armes, notre ancienne demeure. C'est là que la vieille esclave m'avait donné rendez-vous, mais elle ne s'y trouvait pas, et après avoir attendu une demi-heure j'allais me retirer, en maugréant contre notre ridicule crédulité, quand mon oreille perçut un léger bruit parmi la sombre profondeur des broussailles. Un instant après une forme noire apparut, tandis que je voyais briller dans l'obscurité deux yeux étincelants comme ceux d'un chat. C'était l'Éthiopienne, qui après quelques hésitations s'était décidée à ramper jusqu'à nous.

« Salut, Roumi, me dit-elle. Tu as amené ton compagnon?

— Il est là près de moi.

— Es-tu sûr de lui? reprit-elle.

— Comme de moi-même.

— C'est que je crains les traîtres, vois-tu, et aussi les oreilles perfides, ajouta-t-elle. Éloignons-nous d'ici là-bas dans l'angle de la muraille, nous serons plus en sûreté. »

Et d'un pas chancelant, elle marcha devant nous jusqu'à l'angle du mur où elle s'accroupit sur le sol.

« Asseyez-vous près de moi, dit-elle, car ce que j'ai à vous conter me prendra quelque temps. »

Nous obéîmes et elle reprit alors.

« Mon fils, hier, tu m'as méprisée parce que je suis laide, vieille, et que chacun me croit sorcière. Et cependant, moi aussi j'ai été belle, puissante, riche et c'est du sang royal qui coule dans mes veines. Comme toi j'appartiens à une des plus grandes familles de la chrétienté.

— Vous vous trompez, bonne femme, interrompis-je, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme.

— On m'a conté ton histoire, reprit-elle ; les autres doutent, mais moi je sais. Tu es né près du trône et tu seras roi, un jour. »

Je me tus, car je compris qu'elle était folle.

« Écoute, reprit-elle, telle que tu me vois, je suis la descendante d'Aéizénas, celui qui régnait sur l'Éthiopie quand les Pharaons élevaient leurs pyramides. Je m'appelle Mariam et je suis chrétienne comme le furent tous mes ancêtres depuis le jour où Frumentius nous apporta l'Évangile. Mon père était roi du Hamacen, et j'avais seize ans quand j'épousai Atié, empereur de toute l'Éthiopie.

» Pourquoi te parler de ces temps heureux où ma vie se passait en une fête perpétuelle dans notre palais d'Axoum? Ils ne furent que trop courts. Mon époux se noya en traversant l'Abaï, alors qu'il poursuivait les Gallas rebelles; et je restai seule chargée du gouvernement de l'empire avec un fils de six mois.



» Quoique une simple femme, j'avais de l'énergie. Les raz, c'est ainsi que nous nommons les rois vassaux de l'empire, essayèrent de se soulever contre moi et tentèrent de placer la couronne sur la tête de Joannès, raz du Tigré. Je leur déclarai la guerre et, avec l'aide de mon frère Gobasièr roi du Hamacen, je les vainquis en maints combats. Traqué, pourchassé, n'ayant plus de toit pour abriter sa tête, Joannès implora mon pardon. J'eus pitié de lui; il vint à ma cour, se prosterna devant moi et je lui fis grâce.

» Je devais expier bientôt et d'une façon cruelle ma clémence irréfléchie. Joannès me démontra si bien qu'il n'avait été qu'un instrument involontaire aux mains des raz, que je crus à sa bonne foi. Il était jeune, entreprenant, habile : il devint bientôt mon conseiller intime. Bien plus il sut gagner l'amitié de mon fils Théodoros, et lorsque celui-ci, ayant atteint sa majorité, revêtit le manteau impérial, Joannès devint son premier ministre.

» Alors le perfide raz s'attacha à détourner mon fils de moi; il obtint de lui que je serais éloignée de toute direction des affaires et je dus me renfermer dans une solitude complète au fond de mon palais.

» A ce moment l'épouse de mon fils mourut en donnant le jour à un enfant; mais cet héritier, tant désiré, de la couronne d'Éthiopie, était une fille, et son père, dépité, ne voulut même point la voir. Quoique mon cœur saignât de cet abandon, c'est avec joie que je recueillis la pauvre déshéritée qui désormais partagea ma solitude.

» Cependant, entraîné par son ministre, l'empereur Théodoros, mon fils, au lieu de suivre la politique de conciliation qui m'avait si bien servie, se mit à traiter les raz et les dedjazmatch avec une inutile sévérité. Il ne craignit pas de mécontenter l'armée en réduisant la solde, il osa même porter la main sur l'abouna, notre grand-patriarche et celui-ci lui ayant reproché ses exactions, il le fit enfermer dans le château de Débra Tabor.

» Du fond de mon palais, j'entendais gronder le peuple et je sentais grandir sa colère. Je résolus d'avertir mon fils, mais il me repoussa cruellement et me menaça même, si je continuais à l'importuner, de m'envoyer rejoindre l'abouna en sa prison. Ce jour-là, je pleurai pour la première fois de ma vie en rentrant dans mon palais, mais ma petite Magdalena fut le seul témoin de mes larmes.

» Cependant l'orage grossissait et j'attendais d'un jour à l'autre ses éclats, quand, une nuit, je fus réveillée en sursaut par des cris perçants qui remplissaient le palais. Épouvantée, je sautai à bas de ma couche, j'enlevai Magdalena de son berceau, et, saisissant une épée pour défendre ma vie et celle de mon enfant, je sortis de ma chambre. Mes gardes avaient fui au bruit des clameurs des ennemis qui remplissaient le palais.



Je me préparai à défendre chèrement ma vie. (P. 326, col. 1.)

» Une obscurité profonde régnait dans la grande galerie qui reliait mes appartements à ceux de mon fils.

» Je m'avançais à tâtons pour gagner une issue quand tout à coup une porte s'ouvrit et un flot de lumière inonda la salle. Des hommes portant des torches et poussant des cris de meurtre entrèrent en courant. A leur tête marchait Joannès, un sabre nu et sanglant à la main.

» En les voyant, je compris que j'étais perdue ; aussi, poussée par le désespoir, je plaçai ma fille contre la muraille, et, lui faisant un rempart de mon corps, je me préparai à défendre chèrement ma vie. Mes ennemis m'avaient aperçue et ils se ruaient sur moi avec une rage folle, quand Joannès étendant son épée leur cria :

« Cette femme est à moi, que personne n'y touche avant que je l'ordonne.

— Misérable, lui criai-je, le sang de ton maître ne t'a pas encore désaltéré ; il te faut celui de ta protectrice et de son innocente fille. Va, abreuve-toi, et je t'attendrai devant le tribunal de Dieu ! »

» Mais lui, ricanant, me dit :

« Il te sied bien de parler de la protection que tu m'as accordée. C'est toi qui m'as arraché la couronne à laquelle j'avais droit pour la placer sur le front de ton fils imbécile et sanguinaire Le peuple m'a enfin rendu justice ; Théodoros a expié ses crimes par la mort et c'est moi, Joannès, qui suis empereur d'Éthiopie. Ta vie est dans mes mains.

— Eh bien, prends-la, lui dis-je, puisque c'est la justice de ce peuple que j'ai tant servi.

— Jette cette épée et je te fais grâce de la vie.

— Que m'importe l'existence, lui répondis-je ; mais aie pitié de cette innocente enfant ; qu'elle soit remise aux mains de mon frère. Quant à moi je puis mourir.

— Eh bien, me dit-il, je te jure sur l'Évangile d'épargner ta vie et celle de ta fille. »

» Alors je jetai mon épée ; mais aussitôt les conjurés se saisirent de moi et me lièrent les mains, tandis que d'autres entraînaient ma chère Magdalena qui poussait des cris déchirants.

« Tu oses ajouter à tous tes crimes le plus grand des parjures, criai-je à Joannès, car je crus que l'on allait nous tuer.

— Je tiens ce que j'ai promis, répondit-il froidement. A quel prix m'as-tu, toi, accordé la vie ? Au prix de mon honneur que j'ai dû traîner à tes pieds comme un vil esclave. Eh bien, à mon tour, je veux que toi, la fière impératrice, tu deviennes la plus basse des servantes, que tu soies vendue aux mécréants comme un immonde bétail. Pour ta fille, elle restera près de moi, spectacle vivant de l'abjection de ta race, et quand elle sera en âge j'en ferai l'épouse du dernier de mes valets. »

» C'en était trop ; mon cœur se brisa et je roulai sans connaissance au pied de mon lâche et impitoyable vainqueur.

» Quand je revins à moi, je me trouvai en serrée de liens étroits et couchée sur un chariot. On me conduisit ainsi jusqu'aux rivages de la mer Rouge et là je fus vendue à des traitants arabes. Ceux-ci me menèrent jusqu'à Suez et me vendirent à leur tour. J'étais encore jeune et forte, mais aucun mauvais traitement ne réussit à obtenir le moindre travail de moi. On me mit à la torture, on me fit souffrir la faim ; rien ne prévalut sur mon obstination.

» Enfin ces épreuves eurent raison de mon corps ; la fièvre me prit et mon dernier maître me jeta mourante hors de chez lui. L'épouse de Soliman, étant venue à passer, fut prise de pitié ; on me transporta ici, mais je ne revins à la vie que pour me trouver paralysée, contrefaite, un objet de répulsion pour tous ; à tel point que toi-même, en écoutant ce récit, tu te demandes s'il est possible que cette horrible sorcière ait été cette princesse Mariam à qui sa beauté valut le trône d'Éthiopie.

» Et cependant, douze ans seulement se sont écoulés depuis le meurtre de mon fils ! »

Et disant ces mots, elle plongea sa figure dans ses mains et resta silencieuse, mais des sanglots déchiraient sa poitrine.

« Je vous crois, pauvre Mariam, » lui dis-je, espérant calmer sa douleur.

Mais elle ne répondit rien.

« Douze ans ! murmura-t-elle enfin d'une voix profonde, douze ans ! »

Puis me saisissant le bras :

« Vois-tu, Roumi, le temps presse ; bientôt Joannès aura complété sa vengeance. Il faut que tu partes bien vite, car je ne puis plus compter que sur toi.

— Comment puis-je vous servir ? demandai-je.

— Pour prix de ta liberté, je te prie, te supplie » et ses mains tremblantes pressaient mes genoux, « de rendre la liberté à ma fille, ma Magdalena, de l'arracher aux mains de Joannès, au sort cruel qu'il lui prépare.

— Qui m'en donnera le pouvoir, si j'en ai la volonté ? lui dis-je.

— Moi ! reprit-elle. Si mes jambes pouvaient me traîner, je t'accompagnerai et nous irions renverser Joannès, car lui aussi a mal régné, et les partisans de ma famille sont redevenus nombreux. Mais je ne puis bouger, je dois mourir ici. Le jour de ta fuite, je te remettrai dans les mains une arme qui, sans te donner le pouvoir de combattre Joannès, te permettra peut-être de sauver ma fille. C'est là le marché que je te propose, promets-moi de sauver ma Magdalena et je jure que dans deux jours tu seras libre et à l'abri de toute poursuite.

— Mon frère m'accompagnera ?

— Crois-tu que je veuille vous séparer ?

— Eh bien, lui dis-je solennellement, je t'engage ma foi, Mariam, reine d'Éthiopie, d'employer toutes mes forces au salut de ta fille. »

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.





# L'ILE DE CHIO

Un épouvantable cataclysme vient de bouleverser Chio, l'une des plus riches et des plus belles îles de la côte asiatique de la mer Egée, la perle de l'Archipel. D'après les dernières nouvelles, le tremblement de terre a presque complètement détruit la capitale de l'île, et on compterait sur ce seul point plus de 6000 victimes. En tous cas, les désastres sont considérables et cette intéressante population chiote, déjà si durement éprouvée autrefois, mérite toutes les sympathies de l'Europe.

On sait que Chio dispute à Smyrne l'honneur d'avoir donné naissance à Homère.

L'île paraît avoir été colonisée d'abord par les Ioniens, comme toute la côte voisine de l'Asie. Les premières œuvres littéraires y furent écrites en dialecte ionien jusqu'au cinquième siècle avant notre ère, puis ce fut le règne du dialecte attique. Quant au nom de Chio, qu'il vienne de X (Khi), forme de l'île, de Chiona, divinité fabuleuse, ou de Chioni, neige qui couvre les montagnes du nord, peu importe. Nous dirons seulement que Chio tomba au pouvoir des Perses en 498, et que les galères chiotes, alliées forcées de Xerxès, prirent part au combat de Salamine. Chio, étant une des plus riches des villes d'Ionie, pouvait armer cent galères et possédait beaucoup d'esclaves. Plus tard les Chiotes, unis aux Spartiates, luttèrent souvent contre les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse; enfin Chio passa sous le joug des rois de Macédoine. Peu de temps avant notre ère, alliée des Romains, elle fut saccagée par Mithridate, qui en réduisit les habitants à l'esclavage. Sylla, vainqueur du roi de Pont, les délivra et les fit jouir de privilèges étendus.

Hérode, roi de Judée, passa à Chio avec une suite nombreuse et fit à la ville de grandes libéralités.

Depuis cette époque jusqu'au dixième siècle, l'île est comprise dans l'empire de Byzance, et son histoire n'offre rien de saillant.

En 1124, Tsaka, prince turc, s'en empara, mais il fut chassé par l'amiral vénitien Dominique Micheli, qui prit possession de l'île au nom de la république de Venise.

Revenue aux mains des empereurs d'Orient, elle fut prise en 1346 par les Gênois, qui la gardèrent deux cent vingt ans; elle fut gouvernée au nom de cette république par la famille des Juistiniani. On peut dire que pendant cet espace de temps, à part quelques vexations, Chio jouit d'une grande tranquillité. Ce bien-être cessa quand elle fut prise, en 1563, par Piali Pacha, qui se présenta devant la ville avec quatre-vingts navires de guerre.

En 1691, l'amiral français Duquesne brûla la flotte tripolitaine dans le port même de Chio.

En 1694, les Vénitiens, commandés par Zénon, chassent les Turcs; mais un an après (1695), ceux-ci, sous la conduite de Mezzemorte, reprennent leur conquête.

C'est depuis cette époque que Chio est aux mains de la Turquie. Sous cette domination, cette île, restée grecque par la grande majorité de sa population, a joui de privilèges importants et d'une espèce d'autonomie; elle s'est gouvernée elle-même au moyen d'une sorte de commission oligarchique, le Démogérontia, système qui existe encore aujourd'hui dans les villages.

La peste enleva 14000 habitants en 1788, et 5000 en 1814 : prélude de la terrible invasion des Turcs qui, huit ans après, saccagèrent et brûlèrent tout, massacrèrent plus de quarante mille Chiotes hommes, femmes et enfants, et en réduisirent autant à l'esclavage.

Voici comment survint ce désastre :

La guerre de l'indépendance grecque venait d'éclater. En 1821, la flotte hydriote, commandée par Jacques Tombazi, se présenta devant Chio. Les Chiotes, satisfaits d'une liberté relative, n'avaient nulle envie de participer à l'insurrection. Les Turcs néanmoins prennent ombrage et s'assurent des otages. En 1822, les Samiotes font irruption à Chio sous prétexte de la délivrer.

A cette nouvelle, le sultan ordonne à tous les pachas de la côte d'Asie de réunir leurs forces à Tchesmé et de marcher sur Chio. « Tuez, leur dit-il, tous les mâles à partir de douze ans, toutes les femmes à partir de quarante, tous les enfants de deux ans, et traînez le reste en esclavage. » Aussitôt plus de soixante mille barbares fanatisés se précipitèrent sur cette proie facile (30 mars 1822). Une flotte turque, composée de soixante gros navires de guerre, sans compter les bâtiments de transport, et commandé par le capitan-pacha Duleinisti, vient mouiller devant Chio. Les Samiotes fuient épouvantés sur leurs navires; le massacre et les orgies commencent.

Pour donner une idée de ces horreurs, rappelons seulement qu'au couvent de Saint-Mina trois mille fugitifs, hommes, femmes et enfants, furent massacrés, ou brûlés avec le monastère. A Anabato, où les Chiotes soutinrent un siège en règle, les portes furent traîtreusement ouvertes par une femme, et quinze cents habitants passés au fil de l'épée. Au cap Mélania, une grande quantité de malheureux n'ayant pu tenir dans les petits bâtiments samiotes, furent atteints par les Turcs et égorgés jusqu'au dernier. La mer fut teinte de leur sang. Ceux-là seulement furent sauvés qui purent être recueillis par des navires grecs ou européens et conduits à Psara, à Syra ou à Athènes, heureusement délivrée des Turcs.

Les Chiotes ne font jamais allusion à cette période de leur histoire qu'en l'appelant « la Catastrophe ».

En 1828, le colonel français Favier vint avec l'armée régulière grecque assiéger la citadelle; mais il ne réussit pas dans son dessein.



Depuis cette dernière date, la tranquillité de Chio n'avait été troublée que par de rares alertes. Les habitants industrieux et intelligents, qui sont au premier rang parmi les commerçants et les banquiers grecs, étaient parvenus à effacer les traces de la dévastation sauvage de 1822. Par les efforts, l'activité et la générosité des Chiotes arrivés à la fortune, la capitale de l'île avait atteint un grand degré de prospérité. Elle avait de nombreuses écoles, des hôpitaux, des bibliothèques, d'importants chantiers de construction maritime. Le mouvement de son port était de 600 vapeurs environ par an, jaugeant 380,000 tonneaux, et de 5,000 voiliers jaugeant 120,000 tonneaux. Toute cette prospérité est détruite. Les nouvelles que nous recevons disent qu'on ne peut donner le chiffre des morts, les secousses continuant toujours et empêchant les recherches, mais que ce chiffre est certainement de plusieurs milliers. Un grand nombre de villages sont détruits. Sur les 70,000 habitants de l'île, ceux qui ont survécu sont sans asile et sans pain.

En donnant la description suivante de l'île, que nous empruntons à l'intéressante monographie publiée par le docteur Testevuide dans le *Tour du Monde*, nous pourrions presque parler au passé tant le désastre semble considérable.

L'île de Chio mesure du nord au sud environ 46 kilomètres. Elle représente assez bien la forme d'un X (Khi en grec), forme qui paraît lui avoir fait donner son nom ; car il faut dire Khio et non pas Scio comme les Vénitiens et les Génois l'ont improprement appelée.

Intérieur d'une église grecque à Chio.

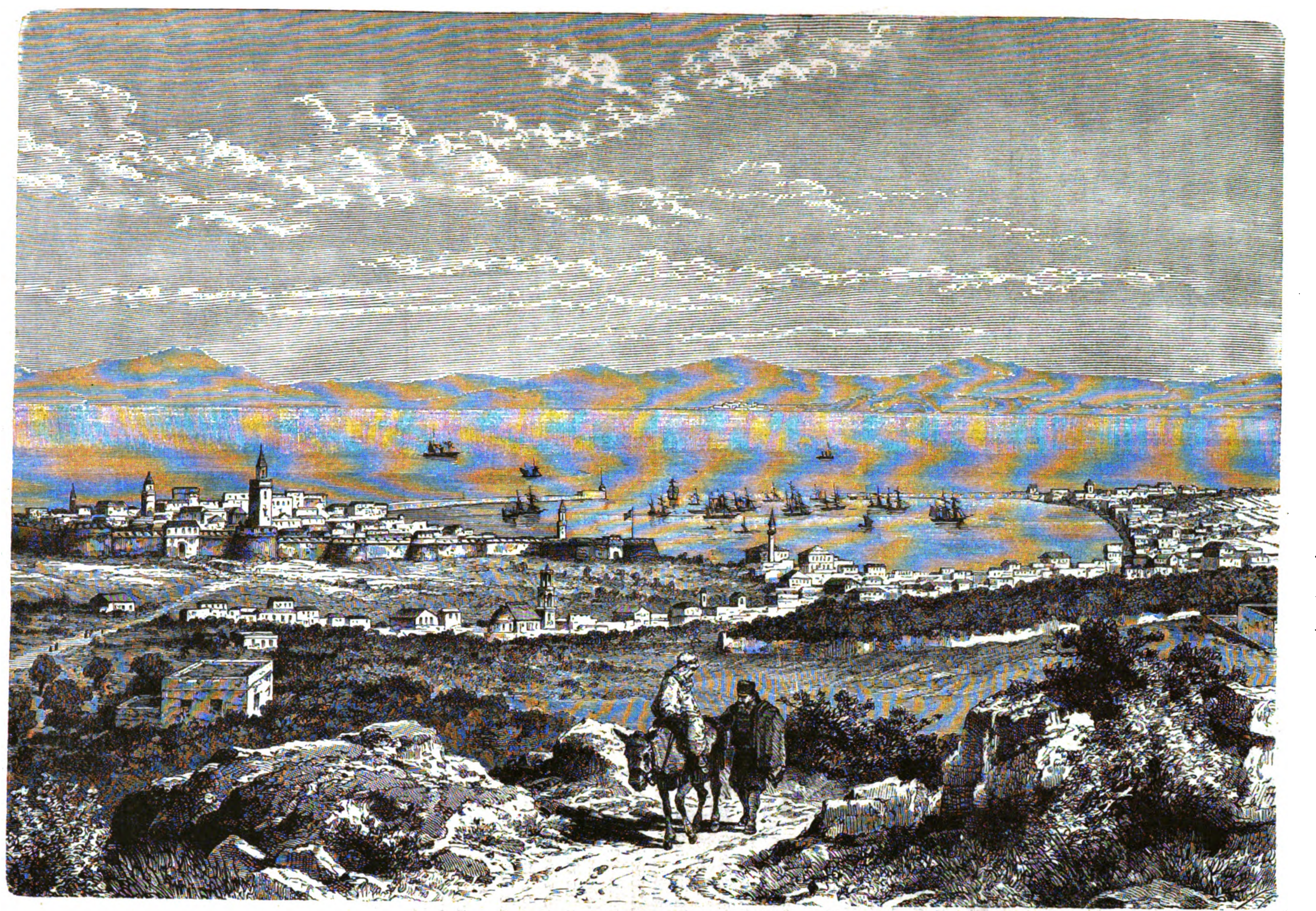
La port on nord est la plus montagneuse; la partie sud est presque plate ou semée de collines peu élevées.

Les îles qui entourent Chio sont : Mitylène ou Lesbos au nord, Psara à l'ouest, Patmos et Nicaria ou Icaria au sud. A l'est, elle est séparée de la côte d'Asie par un détroit, le canal de Chio, passage ordinaire des navires à vapeur qui font les voyages de Constantinople, d'Afrique et de Syrie.

Le port de Chio (port Castro) a la forme d'une ellipse dont le grand axe est nord et sud. Il est borné au nord par la citadelle, à l'ouest par la ville, au sud par les cimetières turcs, à l'est par un môle commençant d'une part au fort, de l'autre à la pointe des mêmes cimetières.

Le port serait large, sans les ensablements pro-





La ville et le port de Chio. (P. 328, col. 2.)

venant des eaux pluviales qui en ont tellement réduit la profondeur, que les navires calant plus de 4 mètres 25 ne peuvent y entrer; encore les bâtiments immédiatement au-dessous de ce tirant d'eau ne peuvent-ils mouiller que dans un espace très restreint. L'état du môle, complètement démoli dans la partie sud, et son peu de profondeur, empêchent la ville d'en tirer bon parti : sa longueur est cependant de 1200 mètres environ sur 400 de largeur.

En attendant que Chio soit doté d'un port meilleur, les habitants s'adonnent de leur mieux à la navigation. Près de 100 grands navires depuis 400 jusqu'à 800 tonneaux, 300 ou 400 plus petits, tel est l'ensemble de la marine chiote.

« On entre dans la ville de Chio, dit le docteur Testevuide, en débarquant à la douane sur un petit môle nouvellement construit. L'entrée de la citadelle turque n'est qu'à une distance de deux ou trois cents pas; monument très pittoresque, la citadelle n'a plus qu'une valeur stratégique très problématique par nos temps de canons Krupp, mais elle suffit pour garantir les Ottomans contre un coup de main, ce qui est l'essentiel pour eux. Le fort a soutenu un siège contre le colonel Favier. Le traité conclu par les puissances avec la Turquie empêcha ce philhellène de faire les améliorations qu'il avait projetées.

» Les 3000 Turcs environ qui composent la population musulmane n'habitent pas toujours le fort; beaucoup d'entre eux ont leurs jardins et leurs habitations à la campagne, les plus riches bien entendu; mais qu'une alerte survienne, que le moindre bruit déplaisant frappe leurs oreilles, chacun déménage au plus vite et va s'enfermer dans la citadelle par mesure de sûreté : ce qui ne doit pas étonner quand on sait que la population chrétienne de Chio s'élève à près de 70000 âmes.

» Parlerons-nous de l'intérieur de la citadelle? C'est une vieille ville turque, à rues étroites et mal aérées, la grande rue exceptée, où se trouve une mosquée qui était autrefois une église.

» Le quartier israélite, qui s'étend au pied du mur occidental, ne se fait remarquer que par son étroitesse, son humidité, son peu de lumière.

» Entre la citadelle et la ville, qui s'étend au sud-ouest, se trouve un large espace vide : avant les événements de 1822 il était couvert de maisons. Depuis, le génie turc a jugé à propos de pratiquer une zone militaire autour du fort. C'est le champ de manœuvres, le lieu de promenade d'hiver, abrité par l'Epos contre les vents du nord. On le nomme le Vounaki (colline); sa longueur est d'environ un kilomètre de la grande mosquée à la mer. Quelques arbres nouvellement plantés, un jardin public emmuraillé de cactus, un café au milieu, une fontaine turque dans son voisinage, c'est tout ce que l'endroit offre de remarquable. Cette promenade doit tout son agrément à l'air pur qu'on y respire et à la vue de la mer.

» En sortant de la citadelle par la porte de l'Ouest, nous avons devant nous le quartier catholique, composé d'une soixantaine de maisons. La demeure de l'évêque, ainsi que l'église des capucins, jouissent du droit d'arborer le pavillon français.

» Nous laissons en arrière le Vounaki, et avant d'entrer dans la ville proprement dite, nous trouvons à droite le conak ou hôtel de ville, à gauche de la grande mosquée. Le conaki est une construction nouvelle entouré d'une espèce de jardin tout récemment planté. La mosquée, édifice carré sur toutes ses faces, n'offre rien de remarquable. A son pourtour sont établis des magasins que l'administration du temple loue à des négociants, israélites ou chrétiens : magasins étroits mal aérés, mal éclairés, recherchés cependant à cause de l'avantage de la situation. En effet, c'est autour de la mosquée qu'est situé le marché de la ville grecque.

» A partir de la mosquée commence la ville grecque, qui compte environ 8000 habitants. En nous dirigeant du nord au sud, nous trouvons le bazar, qui se compose de magasins étroits rangés sur quatre lignes parallèles, marchands de verreries, cordonniers, confiseurs, cuisiniers en boutique, etc. Autour de la mosquée sont les fruitiers, marchands de charbon, bouchers. »

Les Chiotes sont généralement de mœurs douces. Ils sont presque tous animés de l'esprit de commerce et désirent le gain. Leur excès d'économie pourrait les faire accuser d'avarice. Sobres, aimant la famille, ils n'ont pas encore assez d'instruction; malgré ce que nous venons de dire des écoles, malgré les efforts soutenus du haut clergé, l'instruction primaire n'a pas jusqu'ici assez dissipé l'ancienne ignorance. La plupart des paysans ne savent pas leur âge et n'ont pas d'état civil. Tous ou presque tous, même dans les classes éclairées, croient aux fantômes, aux sortilèges et aux malédictions.

Sur trois cent cinquante jours de l'année, on célèbre près de deux cents fêtes : pratique exagérée, funeste à la classe ouvrière, qui, sous prétexte de coutumes religieuses, ne travaille pas même la moitié du temps, et passe en grande partie les jours fériés dans les cabarets et dans les cafés. Comme leurs femmes, de leurs côté, s'attifent, pendant ces mêmes jours de leurs plus belles robes, il y a perte de salaire et double dépense.

On trouve certainement à Chio, dans la classe moyenne, des hommes possédant quelques teintes d'instruction; mais une instruction véritable est rare. La géographie et l'histoire sont presque inconnues.

Si vous considérez l'immense effroi que leur causent les Turcs (en cela ils ne sont pas dans leur tort), vous comprendrez pourquoi les Chiotes paraissaient indifférents à tout ce qui se passe en dehors de leur île, et même à leurs intérêts généraux. Sous la pression du joug turc, ils sont forcés de cacher leurs pensées, et l'habitude qu'ils en ont, fait que ces pensées si bien dissimulées finissent par s'éteindre et disparaître de leur esprit. Il en est d'ailleurs de même dans tous les pays soumis au despotisme. Les mères enseignent par

prudence à leurs fils à ne point « se mêler de ce qui ne les regarde pas », c'est-à-dire à ne jamais se préoccuper d'intérêts religieux, administratifs ou autres d'ordre général.

Les Chiotes aiment la bonne chère, la musique, la danse, les distractions de toute sorte. Dans leurs nombreuses fêtes, chaque village a son patron qui attire de nombreux pèlerins. La danse appelée sirto, conduite par une musique à la turque qui n'est pas toujours sans quelque charme, ressemble beaucoup à la farandole provençale. Hommes et femmes se tiennent par la main; puis un couple, dame et cavalier, se détache de la bande et danse devant les autres.

Le climat de l'île est généralement doux et salubre; il y a bien parfois des hivers rigoureux comme en 1872, année où tous les citronniers ont gelé; mais en somme la température est très tolérable, quoique les brusques variations puissent causer des refroidissements même pendant l'été.

ÉT. LEROUX.

# UN NOUVEAU LIQUIDE INFLAMMABLE

Les différents liquides qui servent à l'éclairage : les huiles, les essences, sont des composés de carbone et d'hydrogène. En brûlant à l'air, ces liquides dégagent de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau.

Ces liquides combustibles donnent des flammes plus ou moins éclairantes et sont utilisés dans l'industrie et dans nos maisons. Malheureusement la plupart d'entre eux, les essences minérales par exemple, sont d'un transport difficile et d'un maniement dangereux : ils répandent une vapeur très inflammable et brûlent les matières sur lesquelles ils sont renversés.

Un physicien hongrois, M. Kordig, vient de découvrir une essence des plus curieuses, composée comme toutes les autres de carbone et d'hydrogène, mais dont les propriétés sont vraiment étonnantes.

Prenez un mouchoir, imbibez-le de cette essence, puis mettez le feu. Quand toute l'essence aura fini de brûler, vous retrouverez votre mouchoir absolument intact: aucun fil, aucune frange n'aura été atteint par le feu. Versez ce liquide sur du papier, sur des copeaux de bois,... et enflammez-le. Le papier, le bois, ne se seront même pas échauffés.

M. Kordig prend un flacon d'essence et le répand sur son chapeau; il l'allume. « Une grande flamme en jaillit, s'élève jusqu'au plafond. Il met le chapeau sur sa tête et le laisse jusqu'à ce que le feu soit éteint. Le chapeau n'a nullement souffert : pas une soie n'en est roussie. »

Versez cette essence dans votre main et enflammez-la, vous ne sentirez pas la moindre trace de brûlure. Voici une expérience curieuse : trempez votre doigt dans l'essence et mettez-y le feu, vous pourrez avec ce flambeau d'un nouveau genre, allumer votre lampe, vos bougies, le feu de votre cheminée, sans ressentir la moindre brûlure.

La nouvelle essence, qui a une odeur de pétrole, serait, d'après M. Kordig, un mélange d'huile de naphte et d'éther. Le naphte est du pétrole débarrassé des matières étrangères qui le souillent et le colorent en brun rougeâtre. J'ajouterai enfin que cette nouvelle essence a un très grand pouvoir éclairant.

Les curieuses expériences que je viens de signaler s'expliquent facilement en remarquant que cette essence bout à une température très basse : 35 degrés; elle émet des vapeurs à la température ordinaire et, quand on l'enflamme, *ce n'est pas le liquide qui brûle*, mais la vapeur qui surmonte le liquide. Or cette vapeur ne touche pas les substances arrosées d'essence.

Il est bien certain qu'un pareil combustible rendra d'immenses services pour les besoins de la vie domestique : il donne une belle flamme et n'expose pas à l'explosion et à l'incendie; que peut-on lui demander de plus? D'être à bas prix. Sur ce point, nous n'avons pas encore de données précises; mais en admettant même que le nouveau combustible soit encore aujourd'hui d'un prix élevé, il est facile de comprendre que ce prix diminuerait sensiblement à mesure que l'industrie en ferait un usage de plus en plus grand. Vraisemblablement, la nouvelle essence fera bientôt son apparition sur nos théâtres de féerie ou de drame. Représentez-vous la victime couverte de flammes! quels cris de terreur dans l'assistance! et quel étonnement de la voir sourire au milieu du foyer embrasé! On peut aisément imaginer tout ce que la nouvelle découverte fournira d'incidents à l'esprit inventif de nos littérateurs...

A. MENDLÉ.



# LUTIN ET DÉMON[1]

## II

Tandis que le comte pensait ainsi tout seul en sa chambre, messire Jehan Froissart, que le désir d'apprendre et de s'instruire tenait éveillé, avait rejoint le sire de Coarasse, comme celui-ci se rendait à son hôtel pour y dormir; et il l'interrogeait curieusement sur les nouvelles qu'il avait pu donner au comte :

« Comment messire le roi pourrait-il ôter le Languedoc à son frère le duc d'Anjou? demandait-il et comment ne compterait-il pas davantage sur la fidélité de son sang que sur tout autre? »

Le sire de Coarasse souriait dans sa barbe :

« Monseigneur le duc d'Anjou a été bien des fois en traités avec le comte de Foix, répondit-il; et dans plus d'une occasion, il a trahi le roi et le comte. Il a été cause de plus d'un malheur entre le comte de Foix et

1. Suite. — Voy. page 315.

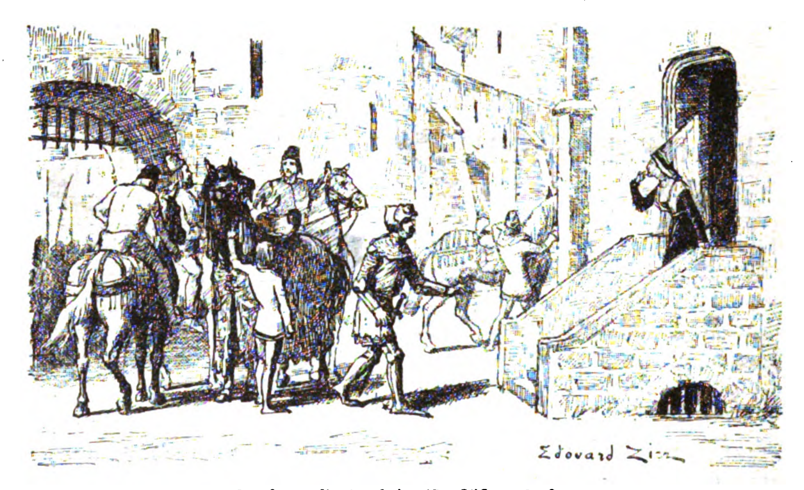


ses voisins, par ses jalousies et avidités. Aussi le comte s'est servi parfois de cette raison pour conquérir et retenir des terres et châteaux qui ne lui appartenaient pas. Vous avez entendu raconter comment finit Pierre de Béarn ? »

Messire Jean n'en savait rien ; il ne pensait seulement pas à dormir ; mais il s'étonnait de voir le sire de Coarasse si animé à causer et raconter au milieu de la nuit, et quand tout le monde dormait en la ville d'Orthez.

« Pour lors, dit messire Raymond, sachez que le duc d'Anjou, ayant eu affaire avec la garnison anglaise qui tenait le château de Lourdes, s'était à grand'peine retiré à Toulouse, sur la requête et les promesses du comte de Foix. Celui-ci écrivit à son cousin, messire Pierre Arnould de Béarn, qui commandait aux Anglais, et lui donna ordre de lui venir parler à Orthez. Quand le chevalier reçut les lettres, il eut plusieurs imaginations, et ne savait lequel faire, d'y aller ou de rester dans sa forteresse. Tout considéré, il dit qu'il irait, et il ne voulait nullement courroucer le comte de Foix. Quand il dut partir, il fit venir Jean de Béarn son frère, et lui dit, tous les compagnons de la garnison étant présents : « Jean, monseigneur le comte de Foix me mande. Je me doute grandement qu'il me veut requérir de lui rendre la citadelle de Lourdes, qui fortement contrarie monseigneur le duc d'Anjou, et dont ils peuvent avoir traité entre eux. Je vous dis ceci que, tant que je vivrai, je ne rendrai le château de Lourdes, sauf à mon naturel seigneur le roi d'Angleterre. Je vous prie donc, Jean, mon beau frère, si je vous établis ici mon lieutenant, que vous me juriez, par votre foi et par votre gentillesse, que vous tiendrez le château comme je le tiens, et que ni pour mort ni pour vie, jamais vous ne vous en départirez. » Ce que Jean de Béarn jura.

» Là-dessus messire Arnould de Béarn partit, qui s'en vint à Orthez, à ce même hôtel de la Lune, où nous sommes à cette heure. Dès que le comte le sut, il le fit venir au château, et le fit asseoir à sa table, et lui montra tous les plus beaux semblants d'amour qu'il put. Après dîner, le comte dit : « Pierre, j'ai à vous parler de plusieurs choses ; venez çà que nous causions ; » puis tous présents, ses chevaliers et écuyers, il continua tout haut, si bien que tous l'entendirent : « Pierre, je vous ai mandé et vous êtes venu. Sachez que monseigneur le duc d'Anjou me veut grand mal pour la garnison de Lourdes que vous tenez, et ma terre en a été bien près d'être courue et pillée, comme elle l'eût été, sans quelques bons amis que j'avais en ma chevauchée. Son opinion, et celle de ceux qui me haïssent dans sa compagnie, est que je vous soutiens, parce que vous êtes de Béarn. Or, je n'ai que faire d'avoir la malveillance de si haut prince que monseigneur d'Anjou. Je vous commande donc, par la foi et lignage que vous me devez, que vous me rendiez le château de Lourdes. » Je vous puis bien assurer que le chevalier fut tout ébahi quand il entendit cette parole, car il voyait bien que le comte de Foix parlait sérieusement. Toutefois, il pensa un moment ; puis il dit : « Monseigneur, il est vrai que je vous dois foi et hommage, car je suis un pauvre chevalier de votre sang et de votre terre ; mais je ne vous rendrai pas le château de Lourdes. Vous m'avez mandé et vous pouvez faire de moi ce qui vous plaira. Quant à la citadelle, je la tiens du roi d'Angleterre qui m'y a mis et établi, et je ne la rendrai à personne qu'à lui. »



La dame l'attendait. (P. 333, col. 2.)

» Quand le comte de Foix ouït cette réponse, le sang lui bouillit si fort de courroux qu'il tira sa dague et dit : « Ah ! faux traître, as-tu dit cette parole de refus ? Par ma tête, tu ne l'auras pas dite pour rien. » Ainsi il frappa de sa dague le chevalier, le blessant cruellement en cinq endroits, sans qu'il y eût là baron ni chevalier qui osât aller au-devant. Le chevalier disait bien : « Ah ! monseigneur, vous ne vous conduisez pas loyalement ; vous m'avez mandé et vous m'allez tuer. » Cependant le comte ne s'arrêtait pas de le frapper, et il le fit ensuite jeter dans un cachot, où il mourut, tant il fut mal soigné de ses plaies. »

Messire Jehan Froissart avait écouté jusque-là sans interrompre le sire de Coarasse, car il eût eu trop grand'peine de perdre quelque chose du récit ; mais, à ce mot, il se leva du banc sur lequel il était assis :

« Ah ! sainte Marie, dit-il, ne fût-ce pas là une grande cruauté ?

— Quoique ce fût, répondit messire Raymond, c'est ainsi qu'il en advint. On regarde bien fort à le courroucer, car, en son courroux, il n'y a point de pardon ; ce qui n'empêcha pas que Jean de Béarn gardât tou-



jours le château de Lourdes, et s'appelle sénéchal de Bigorre de par le roi d'Angleterre.

— Mais le comte de Foix ne s'est-il pas repenti? persista messire Jean qui était homme d'église; et n'en a-t-il pas eu depuis grand regret?

— Oui, grandement, repartit le chevalier; mais quant au repentir, il n'en a fait nulle amende, si ce n'est par pénitence secrète, messes et oraisons, auxquelles il est toujours fort adonné, et aussi a-t-il auprès de lui le fils de messire Jean de Béarn, un gentil écuyer, qu'il aime fort; mais le père n'est jamais venu depuis la mort de son frère.

— Sainte Marie! dit messire Jean, le duc d'Anjou dut se tenir bien content du comte, qui tua un chevalier son cousin pour accomplir sa volonté.

— Ah! dit le chevalier, le duc savait bien aussi que le comte de Foix ne serait pas fâché pour son compte de tenir le château de Lourdes; d'ailleurs, s'il lui en sut jamais gré, il l'a bien oublié à cette heure, et se tient pour fort mécontent et offensé. Sur ce, et à cette heure de la nuit, je vous donne le bonsoir, messire Jean, car, dès qu'il fera jour, je chevaucherai vers mon château de Coarasse, et je n'ai guère de temps pour dormir. »

Messire Raymond était rentré dans son château de Coarasse, dont il ne s'absentait pas volontiers; aussi n'était-il allé à Orthez que pour une affaire d'héritage, et afin de voir des hommes de loi. La dame l'attendait, qui fut bien contente de le revoir, car elle n'avait point d'enfant; et lorsque son seigneur était absent, elle se trouvait si seule en son château, qu'elle en prenait grand peur. Dès que le chevalier se vit avec elle: « Quelles nouvelles? demanda-t-il.

— Point n'ai-je eu de nouvelles, dit la dame. Orton n'est pas venu depuis que vous êtes parti en la cour de Monseigneur.

— Il savait mon absence, répondit le chevalier, et il n'a pas voulu troubler votre sommeil. »

La dame racontait à son mari ce qui s'était passé dans le château depuis son départ, et comment il y avait eu querelle entre deux âniers chargés de porter le bois qu'avait acheté un marchand de la petite ville de Coarasse. Messire Raymond écoutait d'un air distrait, et quand vint le soir, à peine eut-il soupé, qu'il se voulut coucher.

« Je suis las de ma chevauchée par ce temps froid, dit-il; et d'ailleurs, je n'ai point dormi de la nuit dernière, tant j'ai causé avec messire Jehan Froissart, un homme d'église, qui écrit l'histoire des guerres et aventures qui se sont passées de notre vivant, et bien y en a-t-il assez pour écrire un gros livre. »

La dame riait:

« Vous ne comptez non plus dormir beaucoup cette nuit, dit-elle, car vous attendez Orton. »

Messire Raymond parlait si bas. (P. 334, col. 2.)



Quand le jour se leva, ce qui fut tard, car les jours étaient courts et le ciel nuageux, le sire de Coarasse paraissait content et joyeux : il allait et venait du haut en bas de son château et de sa ville, regardant souvent du côté d'Orthez, comme s'il attendait quelqu'un. Ce fut seulement vers le soir, quand les torches étaient allumées, qu'on vint avertir messire Raymond qu'un écuyer du comte était arrivé à la cour. Il était venu en grande hâte, et c'était seulement au milieu du jour qu'il avait quitté le château d'Orthez, apportant une lettre de Monseigneur :

« Messire Raymond, disait le comte, vos nouvelles se sont trouvées vraies en leur matière la plus importante, bien que je ne sache encore rien de la joute de l'Anglais et du Français. J'aurai besoin, à ce sujet, de parler à vous. Venez me voir le plus tôt que vous pourrez à votre commodité. Que Dieu vous ait en sa sainte garde. Votre bon maître et ami,

» GASTON. »

Le sire de Coarasse riait en repliant la lettre qu'il avait lue, non sans peine, car il n'était pas grand clerc. Il n'était cependant pas content de se voir appelé sitôt hors de son logis. La dame fut plus courroucée encore, qui dit :

« Il vous appelle pour vous interroger sur les nouvelles que vous lui avez apprises, comment vous les aviez eues. Que lui direz-vous en cette matière?

— La vérité! » repartit messire Raymond ; mais il était sombre, et ordonna ses chevaux pour le lendemain d'un air mécontent : « Orton ne me viendra pas trouver à Orthez, marmottait-il entre ses dents. Je n'y séjournerai guère. »

A peine le chevalier était-il arrivé au château d'Orthez, que le comte l'envoya quérir en sa chambre. C'était l'heure où il avait coutume de dormir, sans que personne le dérangeât; aussi le sire de Coarasse fut-il surpris de se trouver sitôt mandé.

« Messire Raymond, dit le comte de Foix dès qu'il le vit entrer, je vous fais amende et excuse, et croirai désormais toutes vos paroles comme celles d'Évangile. J'ai appris ce jour de source certaine la vérité de ce que vous m'aviez dit sur la volonté du roi Charles de France à mon égard. Et maintenant, vous qui êtes mon serviteur et mon homme en qui je me suis fié et me fierai encore davantage au temps à venir, dites-moi comment vous avez pu avoir des nouvelles si certaines et si secrètes, en moins de temps que ne vint jamais de Paris à Orthez le messager le mieux courant? »

Le sire de Coarasse avait bien deviné que telle serait la demande du comte son seigneur. Il fit trois pas en avant vers la chaise où séait le comte, et il dit d'un air grave et sérieux :

« Monseigneur me pardonnera si je lui demande de me jurer d'avance le secret sur ce que je vais lui dire, si bien que nul homme ni femme n'en saura jamais rien. C'est chose que j'ai étroitement gardée entre moi et ma dame, et encore ne le sait-elle que parce que je n'ai pu le lui céler. »

Le comte jura comme le demandait messire Raymond, bien qu'il fût un peu étonné de la requête.

« Séez-vous ici tout près de moi, mon chevalier, dit-il, et que personne n'entende vos paroles. »

Messire Raymond avait d'ordinaire la voix forte et haute; mais à cette heure il parlait si bas, que le comte de Foix, qui avait bonnes oreilles et fines, avait bien à faire pour l'entendre.

« Il y a deux ans, monseigneur, dit-il, que j'avais à Avignon un procès par devant notre seigneur le Pape, pour les dîmes de l'église de ma ville de Coarasse, et contre un clerc de Catalogne qui prétendait y avoir droit. Le dit clerc était très savant et aussi bien habile et adroit, et si fort sut se démener auprès du seigneur Pape et des cardinaux, que je fus condamné et lui déclaré en son droit, ce dont il prit des lettres, et ne tarda guère à venir en Béarn pour prendre possession des dîmes qui valaient bien cent florins de revenu par an. J'étais en grande colère et indignation; aussi j'allai au-devant du clerc, dès qu'il fut en la ville de Coarasse, et je lui dis : « Maître Pierre, pensez-vous que pour vos lettres je doive perdre mon héritage? Je ne vous crois pas si hardi que vous preniez ou leviez ici chose qui soit à moi : car si vous le faites, vous y perdrez la vie. Allez donc ailleurs chercher bénéfice, car ici vous n'aurez rien, et une fois pour toutes je vous le défends. » Je le vis pâlir et changer de visage comme je lui parlais, car il me connaissait bien, et il savait que je n'ai pas coutume de retirer mes paroles. Il s'avisa donc qu'il retournerait à Avignon auprès du seigneur Pape ou dans quelque autre pays; mais avant de partir, il vint me trouver, et me dit : « Sire, c'est par votre force et non de droit que vous m'enlevez ce qui m'appartient en votre église, ce dont vous faites mal en conscience. Je ne suis pas si fort en ce pays que vous êtes; mais sachez que, dès que je le pourrai, je vous enverrai tel champion que vous redouterez plus que vous ne faites pour moi. » Je me souviens bien que je me mis à rire quand il me dit ces paroles, et que je répondis : « Va, va, fais ce que tu peux, je te crains autant mort que vif. » Je crois que Monseigneur aurait fait comme moi.

— Peut-être, dit le comte qui écoutait avec tant d'attention, qu'il n'avait pas quitté des yeux le visage du chevalier; j'ai cependant toujours pris grand soin de bien vivre avec l'Église; allez toujours, messire Raymond, je voudrais savoir la fin de votre conte.

— Il n'est pas encore sitôt fini, monseigneur, reprit le chevalier. Le clerc partit donc et s'en alla je ne sais où; mais il ne mit pas en oubli ce qu'il m'avait dit : car un jour que j'y pensais le moins, environ trois mois après son départ, comme j'étais dans mon lit, dormant auprès de ma femme, en mon château de Coarasse, des messagers invisibles arrivèrent une nuit, qui commencèrent à tempêter et à renverser tout ce qu'ils trouvaient dans les chambres et salles, tellement qu'il semblait qu'ils dussent tout abattre; ils frappaient de si grands coups à la porte de la chambre où nous étions couchés, ma dame et moi, qu'elle en



était tout effrayée, et, pour dire, vrai, Monseigneur, je ne me sentais pas si grand courage que j'ai coutume d'avoir, et mieux aimais-je attendre en mon lit la fin de cette aventure.

» Ce ne fut pas encore sitôt, et ce bruit dura la grande partie de la nuit. Quand le jour vint, tous les serviteurs de la maison s'assemblèrent, qui me vinrent trouver en ma chambre, et me dirent : » Monseigneur, avez-vous ouï le bruit et vacarme qui se sont faits cette nuit dans le château, comme nous l'avons tous ouï ? » Je n'étais pas résolu de faire voir que j'avais peur comme eux, et je dis : « Non; qu'avez-vous donc entendu ? » Sur quoi tous les valets se mirent à crier ensemble que toute la vaisselle était brisée en la cuisine et dans les salles, et ce qui ne se pouvait briser, jeté à terre et renversé. Je riais tout haut, et je dis : « Vous aurez laissé les portes ouvertes, et comme il a fait grand vent cette nuit (pour cela, je l'ai entendu), les plats et les écuelles auront été renversés et brisés par terre. » Ma dame de femme n'avait pas compris les signes que je lui faisais, et elle ne cessait de répéter : « J'ai entendu et ouï tout ce qu'ils ont entendu. »

» Donc, monseigneur, pour ne faire long conte, je vous dirai que la nuit suivante les tempêteurs revinrent, qui firent plus grand vacarme que la veille; les coups étaient si forts à ma porte et à ma fenêtre que, vers le minuit, je me levai tout séant sur mon lit, disant à haute voix : « Qui est-ce là qui frappe ainsi en ma chambre à cette heure ? » Je sentais les mains de ma dame qui me tiraient par ma cotte pour me faire taire, tant elle avait grand'peur; mais j'étais cette fois résolu à parler; et tantôt j'entendis une voix douce et claire, comme celle d'un enfant ou d'une jeune fille, qui dit : « Ici, suis-je; ici, suis-je ! — Qui t'envoie ici ? » repris-je. La voix répondit : « C'est ce clerc de Catalogne à qui tu fais grand tort, car tu lui as enlevé les droits de son église; il ne te laissera pas en paix tant que tu ne lui auras pas rendu bon compte, et qu'il ne se tiendra pas pour content. » Je commençais à m'amuser, et je ne sais pourquoi, Monseigneur; mais je n'éprouvais plus aucune crainte, et je dis : « Comment t'appelles-tu, toi qui est si bon messager ? — On m'appelle Orton, » répondit la voix. Sur quoi je dis : « Orton, le service d'un clerc ne te vaut rien; il te fera un de ces jours de la peine si tu te fies à lui; je t'en prie, laisse-le en paix et me sers en sa place, je t'en saurai bon gré. »

*A suivre.* M^me^ DE WITT née GUIZOT.

# APPLICATION DU TÉLÉPHONE

On s'entretient beaucoup à Londres, de l'organisation téléphonique que l'administration des postes est en train de préparer. Un fil téléphonique sera mis à la disposition de tout membre du parlement anglais qui voudra relier son domicile au palais de Westminter, moyennant 15 livres sterling (375 francs) pour une distance d'un demi-mille (800 mètres), 19 livres sterling (475 francs) pour un mille (1600 mètres) et 4 livres de plus (100 francs) par chaque demi-mille additionnel.

Le grand journal de la cité de Londres, le *Times*, a déjà établi une communication entre ses bureaux et le Parlement. Les députés paresseux pourront écouter du coin de leur feu les orateurs de la Chambre des communes ou de la Chambre des Lords. De même certain invalide d'Édimbourg a fait établir un téléphone qui part du chevet de son lit et aboutit à la chaire de son prédicateur de prédilection.

# A TRAVERS LA FRANCE

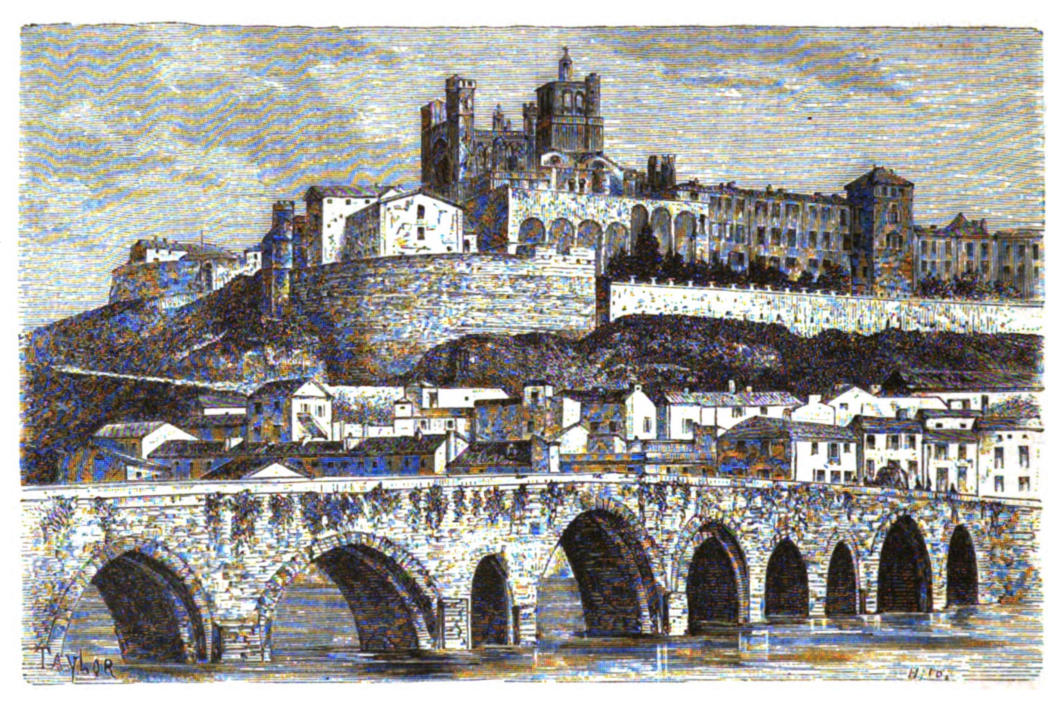
## BÉZIERS

Il est dans un coin de la France un peuple étrange qui, par ses caractères physiques, ses mœurs, son idiôme, ne se rattache d'une manière certaine à aucune des races actuelles de l'Europe : ce sont les Basques, ou, suivant leur propre langage, les Euskariens. Ces Basques, qui occupent une partie de l'ancien Béarn ou du département actuel des Basses-Pyrénées, sont en outre répandus en Espagne. dans les provinces de Navarre et de Guipuzcoa. Ils eurent eux aussi leurs siècles de liberté et de puissance. L'antiquité classique, qui déjà les connaissait à peine, les appelait les Ibères. A eux avait appartenu la péninsule presque entière et, en Gaule, toute l'Aquitaine méridionale. Refoulés de toutes parts, d'abord par les Ligures et ensuite par les Gaulois, ils disparurent de la scène politique en se mêlant avec les vainqueurs ou en se confinant dans le voisinage des montagnes. Ils n'ont laissé de leur histoire que de rares jalons : ce sont les noms, faciles à distinguer, des villes qui doivent à ce peuple leur fondation. Béziers, aujourd'hui si loin du pays basque, est l'une de ces villes; les anciens l'appelaient *Biterræ*.

L'origine reculée de Béziers s'explique par sa position, qu'a dû occuper tout peuple soucieux de sa sécurité. Nul emplacement ne convient mieux à une place de guerre. La colline qui la supporte forme un promontoire s'avançant jusqu'à la rive gauche de l'Orb et dominant au loin les plaines et les premières collines du rivage méditerranéen. Les Romains y envoyèrent de bonne heure une colonie; plus tard, saint Aphrodise y fonda un évêché dont les annales furent douloureuses, car dans cette ville toute militaire, les mœurs restèrent rudes et farouches jusque parmi les ecclésiastiques. Encore aujourd'hui, la cathédrale, avec ses créneaux, ses tourelles, ses chemins de ronde et ses grilles de fer, ressemble plutôt à une citadelle qu'à un paisible sanctuaire; et cet appareil de défense ne fut pas toujours inutile. C'était une sorte de château

opposé à celui des vicomtes. Autour des deux forteresses, une ceinture de remparts entourait la ville, dont ses avantages stratégiques plutôt que son commerce avaient fait une des cités les plus populeuses du Languedoc. Mais si les villes ouvertes, au moyen âge, couraient les plus grands dangers, les villes closes n'étaient pas à l'abri des calamités de la guerre; elles y étaient au contraire les plus exposées. C'est ce que proclame, en lettres de sang, l'histoire de Béziers.

De ces annales il faut détacher un épisode qui appartient à notre histoire nationale. Les hérétiques




Béziers.

albigeois, de toutes parts traqués par l'armée de Simon de Montfort, s'étaient, de dix à vingt lieues à la ronde, réfugiés dans Béziers. Les chefs de la croisade dépêchèrent l'évêque de la cité vers ses diocésains pour les sommer de rendre la ville. Les consuls ou magistrats municipaux refusèrent, et certains chroniqueurs ajoutent qu'à ce moment même l'extermination des habitants fut résolue. Un historien allemand, qui écrivait, il est vrai, à plusieurs centaines de lieues de Béziers et près de cent ans plus tard, va jusqu'à mettre dans la bouche d'un légat du pape cette effroyable parole: « Hérétiques et catholiques, tuez-les tous, Dieu reconnaîtra ceux qui sont à lui. »

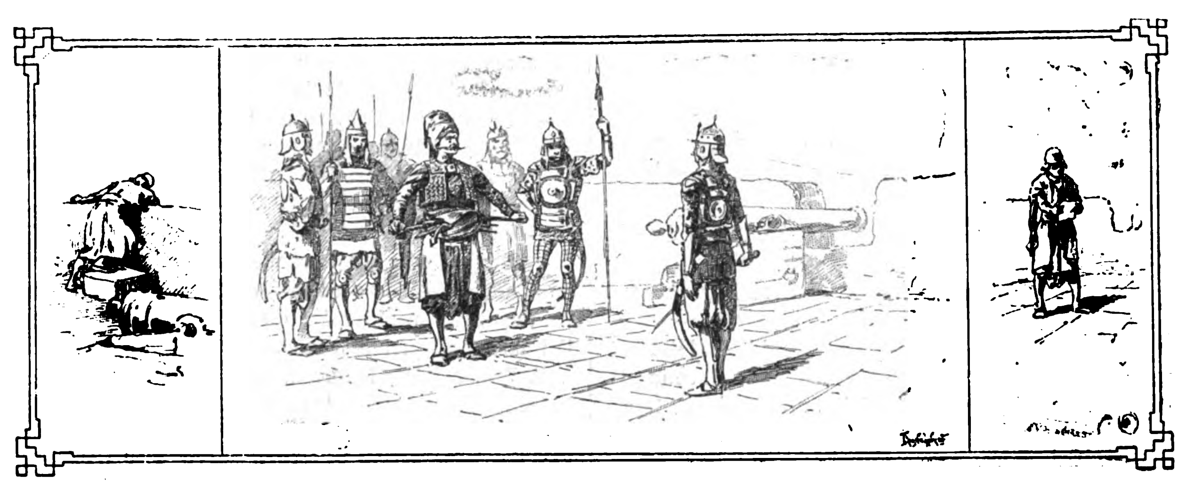
Quelle que fût l'intention des chefs, les soldats, plus préoccupés de meurtre et de pillage que de questions religieuses, n'avaient nullement besoin d'ordres supérieurs pour se livrer à leur instinct sanguinaire. A leur approche, les Biterrois sortirent à leur rencontre, avec plus de bravoure que de prudence. Ils furent repoussés, rejetés dans la ville, et leurs ennemis pénétrèrent pêle-mêle avec eux. « Ils se retirèrent, autant qu'ils le purent, dans l'église de la Madeleine. Les *capelans* (chanoines) de cette église firent tinter les cloches jusqu'à ce que tout le monde fût mort. Il n'y eut glas, ni cloches, ni capelans revêtus de leurs habits sacerdotaux, qui pussent empêcher que tout fût passé au tranchant de l'épée, et il ne s'en sauva point un seul; ce fut la plus grande pitié que jamais on eût vue ni ouïe. La ville pillée, ils y mirent le feu... et tout fut dévasté et brûlé.... en sorte qu'il n'y demeura chose vivante. Le chroniqueur Aubri ou Albéric de Troisfontaines prétend que la population égorgée s'élevait à soixante mille personnes, dont sept mille au moins dans la seule église de la Madeleine (Henri Martin). »

Béziers mit plus de six siècles à se relever complètement d'un pareil désastre. Grâce à son commerce, favorisé par le passage du canal du Midi, le voisinage du port de Cette et les chemins de fer qui relient la ville à Paris, à Lyon, à Marseille et à Bordeaux, grâce à son industrie métallurgique et à la fabrication des alcools, elle nourrit aujourd'hui une population de quarante mille habitants, comme aux meilleurs jours de son histoire. La révolution en a fait un des chefs-lieux d'arrondissement du département de l'Hérault.

Riquet, l'immortel créateur du canal du Midi, est né à Béziers, où s'élève sa statue, chef-d'œuvre du sculpteur David.

ANTHYME SAINT-PAUL.





Au milieu de la plate-forme se tenait un officier ottoman. (P. 338, col 1.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE [1]

## IX

### Les canons du grand-pacha.

En se séparant de nous, la vieille Mariam nous dit :

« La nuit est déjà avancée, il faut rentrer au palais, afin d'éviter tout soupçon. Revenez demain à pareille heure, et je vous expliquerai ce que j'aurai fait pour préparer votre fuite. Croyez en moi, et dans deux jours vous serez libres. »

Et elle disparut en rampant dans l'obscurité.

« Dans deux jours vous serez libres ! » Ces paroles résonnaient dans mon cerveau et faisaient tourbillonner ma tête, comme si j'étais devenu fou, et, de crainte sans doute que je ne vinsse à les oublier, Ercole, avec mille extravagances de joie, me les répétait sans cesse à l'oreille.

Notre prison était douce, mais c'était une prison, et il y avait déjà quatre longues années que nous étions esclaves de Soliman! Cependant à quel prix me faudrait-il acheter ma liberté? Et que serait cette liberté loin de mes semblables, au milieu de pays sauvages et dont j'entendais pour la première fois le nom? Ne valait-il pas mieux rejeter les offres de la vieille reine et attendre une occasion favorable de regagner l'Espagne? Oui, mais sur la terre d'Europe, il me faudrait, ainsi que je l'avais juré au capitaine Jonas, cacher mon nom à tous et peut-être mener une vie basse et humiliée, tandis qu'en ces terres lointaines, j'irais en chevalier délivrer une pauvre captive et je pourrais porter fièrement mon nom et peut-être le glorifier. Telles étaient les pensées qui se livraient bataille dans ma tête durant cette nuit où je ne cherchai même pas le sommeil.

Quand le jour parut, je courus à la fenêtre et je vis le soleil se lever tout rayonnant au-dessus des montagnes d'Arabie; alors je fis une courte prière et je dis en terminant :

« Je remets mon sort entre les mains de Dieu et j'irai où sa volonté me conduira. Puisque le nom de Bourbon est entouré sur la terre de France d'un opprobre éternel, je le porterai en ces pays lointains où naît le soleil, pour lui regagner respect et gloire. »

Ercole avait dormi, mais à son réveil les paroles de Mariam lui revinrent à l'esprit, et il s'écria aussitôt :

« Dans deux jours...

— Veux-tu bien te taire, lui dis-je. Si tu tiens à ta liberté, rappelle-toi qu'un seul mot, durant ces deux jours, pourrait nous perdre. Il faut nous garder de laisser paraître notre joie, car des yeux vigilants nous entourent et nous épient.

— Je serai muet comme une carpe, immobile comme une bûche, sourd comme un usurier, » me répondit emphatiquement mon jeune ami.

En ce moment même, on frappa à la porte de notre chambre. Ce bruit nous fit tressaillir.

« Vois-tu, murmurai-je à Ercole, si quelqu'un t'avait entendu ? »

1. Suite —Voy. pages 257, 273, 289, 305 et 321.





J'ouvris la porte et un officier de la garde turque entra.

« Salâm aleïkoum ! me dit-il.

— Aleïkoum salâm ! lui répondis-je.

— Roumi, reprit-il, le pacha m'a chargé de te donner l'ordre de te rendre immédiatement à la citadelle?

— Je suis aux ordres du pacha. Mais que dois-je faire à la citadelle?

— Tu le sauras », me dit-il courtement. Et me saluant, il se retira.

Or, il faut que vous sachiez que la citadelle est une grande et imposante forteresse qui couronne le rocher au pied duquel est bâtie la ville. Là se trouvent, outre le palais du grand-pacha d'Egypte, les baraques de l'armée, les arsenaux et aussi les prisons. Une discipline sévère y règne ; on y entre et on en sort par une seule porte étroitement gardée ; enfin les murailles sont placées sur des escarpements à pic qui rendent toute évasion impossible.

Aussi l'ordre du pacha nous jeta-t-il dans la consternation.

« Tout est perdu, s'écria Ercole. Une fois dans la citadelle, nous serons séparés de Mariam, et peut-être, croyant que nous l'avons abandonnée, elle ne voudra plus s'occuper de nous.

— Cet ordre en tous cas m'inquiète, lui dis-je. Peut-être avons-nous été surveillés et trahis, mais faisons bonne contenance et nous nous tirerons de là. »

Je mis donc mon costume d'officier, pris mon sabre, et, accompagné d'Ercole, je sortis du palais.

Comme, après avoir gravi la rampe qui s'élève de la ville, nous arrivions à la porte de la citadelle, un soldat vint à moi, et me dit :

« Êtes-vous le capitaine Roumi des gardes du général Soliman?

— C'est moi-même.

— En ce cas, suivez-moi. »

Il nous conduisit par le chemin de ronde jusqu'au pied d'une grosse tour et, ayant ouvert une porte, il se mit à gravir un étroit escalier en nous invitant à l'accompagner. Nous débouchâmes à sa suite sur le sommet de la tour qui formait une vaste plate-forme, d'où l'on embrassait une vue admirable, s'étendant au delà de la ville sur le désert avec ses pyramides et le grand fleuve Nil qui le borde.

Au milieu de la plate-forme se tenait un officier ottoman, au costume tout étincelant de broderies ; une vingtaine de soldats l'entouraient.

« Capitaine Roumi, me dit l'officier, Sa Hautesse le grand-pacha, ayant appris que tu étais expert en choses d'artillerie, t'a envoyé chercher pour que tu examines les pièces qui garnissent cette tour. Il y a déjà fort longtemps qu'elles n'ont servi, et, afin d'éviter tout accident, tu les vérifieras et les feras nettoyer par les hommes qui sont là. Cela fait, tu resteras ici, car c'est demain qu'arrivent les ambassadeurs de France et c'est toi qui feras tirer les coups de canon qui doivent saluer leur arrivée. Agis bien et vite et tu seras récompensé par ma faveur, car je suis le maître de l'artillerie de Sa Hautesse.

— Seigneur, lui répondis-je, il sera fait selon vos ordres et j'espère que vous serez satisfait de mes services. J'aurai, cependant, dès maintenant, à vous réclamer une faveur.

— Parle.

— Or, je pense que la remise en état de ces canons demandera des soins minutieux, et que je ne pourrai l'exécuter rapidement qu'à l'aide des outils que j'ai fait fabriquer moi-même pour l'arsenal de Soliman Pacha. Il me faudra donc pour cela, et selon le besoin, sortir de la citadelle pour quérir ces outils.

— Tu le feras à ton gré, tant que les portes resteront ouvertes.

— C'est précisément, repris-je, ce qui m'inquiète. Nous devrons travailler toute la nuit ; si donc, après la fermeture des portes, il me manquait un outil, les canons ne pourraient être prêts demain. »

En fait, mes outils consistaient en petites brosses et grattoirs que j'avais fabriqués moi-même, et tenant peu de place ; j'aurais pu les apporter et les garder aisément près de moi. Mais le maître d'artillerie, homme vaniteux et ignorant, ne pensa pas à cela, et, ayant réfléchi un instant, dans la crainte sans doute de se compromettre, il appela un des soldats qui lui apporta un encrier et une feuille de papier sur laquelle il écrivit quelques mots et qu'il signa de son sceau.

Puis il me remit ce billet qui portait : « Que les portes soient ouvertes quand le capitaine Roumi l'ordonnera. »

Je serrai précieusement le papier et je saluai l'officier qui se retira, me laissant quelques hommes pour la manœuvre des pièces.

Désormais rassuré sur ma liberté d'action, je me mis immédiatement à l'œuvre avec Ercole.

Il y avait, en effet, fort à faire pour mettre les pièces en état de tirer le lendemain. La plupart de ces canons, datant du dernier roi mamelouk, étaient à peine assujettis sur des affûts à demi pourris ; de plus, les trous de lumière et l'intérieur se trouvaient encrassés fort piteusement. Il était évident qu'il nous faudrait passer la nuit pour mettre tout en état.

Cependant, au coucher du soleil, au moment de la fermeture des portes, j'expédiai Ercole au palais de Soliman sous prétexte d'aller réparer une pièce à notre forge, mais en réalité pour qu'il pût tenir Mariam au courant de ce qui se passait.

Je continuai donc à travailler seul, aidé des soldats, et, vers la quatrième heure de la nuit, voyant mes canons en bon état, je prétextai à mon tour le besoin d'un outil et je quittai la citadelle, après m'être fait ouvrir les portes grâce à l'ordre du maître d'artillerie.

A peine arrivé au palais, je courus, non sans user de grandes précautions, jusqu'à notre lieu de rendez-vous. J'y trouvai Ercole et Mariam m'attendant avec impatience.



« Enfin, me dit la vieille, te voilà. Dépêchons, car il faut que nous terminions ce soir même tous nos préparatifs. Ercole m'a expliqué ce qui vous avait retenus à la citadelle; la chose se renouvellera demain, agissons donc tout de suite.

— Crois-tu que nous puissions fuir cette nuit même? demandai-je tout haletant.

— Non, mon fils. Le temps nous manque pour que tout soit prêt. Je ne veux avoir demain qu'à te donner ma bénédiction; celui qui vous accompagnera t'expliquera le reste.

— Quelqu'un doit donc fuir avec nous?

— Écoute, reprit Mariam. Je t'ai dit hier que la femme de Soliman m'ayant trouvée mourante à la porte de la maison de mon maître, m'avait recueillie, soignée et rendue à la vie. Quand je revins à moi, je compris enfin que la lutte que j'avais soutenue si longtemps avait été insensée. J'y avais perdu ma force et je m'étais enlevé tout espoir de reconquérir la liberté par la fuite. J'avais ainsi moi-même servi la vengeance de Joannès en m'avilissant, et j'assurais peut-être la perte de ma petite-fille. S'il était trop tard pour moi, il était cependant encore temps de sauver mon enfant. Alors je changeai complètement. Je devins une esclave soumise, mais j'affectai les allures de la folie, ce qui me donna presque toute liberté. Peu à peu on s'habitua à me voir errer dans les rues du Caire, et on ne s'étonna plus de mes absences fréquentes et parfois prolongées.

» En parcourant la ville, je finis par y découvrir un grand nombre de mes anciens sujets, aujourd'hui esclaves ou marchands du bazar. C'est à ces derniers que je m'adressai; je les intéressai d'abord aux misères de la pauvre mendiante abyssine, puis, quand je fus sûre d'eux, je les vis se prosterner aux pieds de leur vieille reine. Par eux, je pus entretenir quelques relations avec ma patrie, j'appris que Joannès avait gardé mon enfant près de lui, dans son palais d'Axoum. Mais c'est en vain que j'essayai de les engager à la délivrance de la captive; tous, gens d'humble origine, ils ne se sentaient ni la force ni le courage d'une semblable entreprise.

» Un seul m'offrit, cependant, de faire une tentative; c'était Kaleb, un homme qui me doit tout et que j'avais traité comme un fils au temps de ma fortune. A mes premières paroles, il voulut partir, mais j'hésitai; je craignais que lui, pauvre marchand, ne fût arrêté, une fois en Abyssinie, par la seule vue de l'empereur redouté. Enfin, n'ayant plus que cette ressource, j'allais envoyer ce fidèle émissaire, sous la protection de Dieu, quand un jour j'entendis parler de toi et de tes mérites. On me conta une mystérieuse histoire qui faisait de toi le fils d'un noble et puissant seigneur de France. Je te vis, et je compris que l'histoire devait être vraie, que tu n'étais pas un vulgaire esclave, mais un fier chevalier. Une idée me vint alors: celle de t'envoyer, toi, au secours de ma fille. Mais si tu avais refusé, si tu avais trahi mon secret! Oh, en ce cas, vois-tu, je t'aurais tué, et l'on eût mis ta mort sur le compte de ma folie. »



Une épaisse fumée enveloppait la tour. (P. 340, col. 2.)

Les yeux de la vieille reine brillaient d'un tel éclat en prononçant ces paroles que je frissonnai, car je sentais qu'elle eût vraiment fait comme elle disait.

« Pendant de longs mois, je t'ai surveillé, épié, et quand enfin je t'ai parlé, j'étais déjà sûre de ton cœur loyal et intrépide.

» Voici donc ce que j'ai décidé. Kaleb partira avec vous; il vous conduira jusqu'à Axoum. Demain, à la sixième heure de la nuit, il vous attendra de l'autre côté de ce mur avec les chevaux, les vêtements et l'argent nécessaire à votre fuite. Je vous accompagnerai du reste au dehors de cette enceinte.

— Ne crains-tu pas, lui dis-je, qu'en te voyant sortir avec nous du palais...?

— Crois-tu donc que nous sortirons par la porte? me dit-elle en ricanant.

— Ces murs sont bien haut pour vous...

— Il n'y a pas de porte pour moi, reprit-elle. Une seule chose, vois-tu, m'inquiète. Tu sais que les portes de la ville sont fermées la nuit; il vous faudra attendre le jour pour sortir.

— Tranquillise-toi, il n'y a pas non plus de porte pour moi, » lui dis-je. Et, afin de calmer sa curiosité, je lui expliquai l'ordre que j'avais obtenu du maître de l'artillerie.

« Dieu soit loué, car il te protège évidemment, me dit Mariam avec enthousiasme. Je suis sûre maintenant que tu sauveras ma fille. Quand tu auras fait cela, Kaleb reviendra m'apporter la nouvelle et je mourrai heureuse.



— C'est donc bien convenu, dis-je, demain à la sixième heure de la nuit.

— Dès que tout reposera au palais et que la nuit sera profonde, répondit Mariam, je vous attendrai ici et Kaleb sera prêt. »

Elle se leva alors, et, me serrant tendrement dans ses bras : « Je prierai Dieu d'ici là, me dit-elle, pour qu'il écarte tout danger de ton chemin durant ce jour qui nous sépare de la délivrance. »



X

Le chevalier de Broissant.

Avant le lever du jour, j'étais rentré avec Ercole dans la citadelle; et, quand, au matin, le maître de l'artillerie vint faire l'inspection de ses canons, il les trouva si propres, luisants comme neufs, qu'il m'en témoigna hautement sa satisfaction.

« Je ne serais pas étonné, me dit-il, si sur mon rapport Sa Hautesse t'enlevait au service de Soliman, et il te suffirait alors de prendre le turban pour devenir un de nos plus brillants officiers.

— Soliman a toujours été un bon maître pour moi, » me contentai-je de répondre, car je trouvai en ce moment une discussion inutile.

Après avoir fait monter sur la tour les munitions nécessaires et m'avoir donné quelques recommandations, le Turc se retira. Peu de temps après, des esclaves noirs nous apportèrent une superbe collation de sorbets et de fruits que le maître de l'artillerie nous envoyait en témoignage de sa satisfaction.

Le milieu de la journée approchait quand il se fit un grand tumulte dans la cour de la citadelle, et, comme je me penchais par dessus les épais créneaux pour voir ce dont il s'agissait, j'aperçus les cavaliers mamelouks qui sortaient de leur caserne et venaient se ranger en bataille devant le palais du grand-pacha. C'était un superbe spectacle, car tous ces hommes appartenant à la noblesse égyptienne portaient d'étincelants costumes et montaient des coursiers choisis parmi les plus beaux de l'Arabie. Bientôt arrivèrent les grands dignitaires du royaume, et à leur tête mon maître, le général d'armée Soliman.

J'étais tout absorbé par ce brillant concours, quand j'entendis de nouveau des cris, mais cette fois en dehors de la citadelle, et courant au revers opposé de la tour, j'aperçus, gravissant la rampe, une belle compagnie de gentilshommes chrétiens, portant casque et cuirasse, sur de beaux chevaux caparaçonnés, et qu'entourait la foule saluant de vivats les amis du sultan. Mon cœur tressauta quand je vis flotter au milieu de la troupe le doux étendard azuré de France avec ses trois fleurs de lys d'or.

Mais, au même moment, un soldat accourait pour me donner l'ordre de faire tirer la salve, et en un instant les canons remplirent l'air de leurs sourdes détonations et une épaisse fumée enveloppant la tour vint me cacher ce brillant spectacle.

Pendant que les coups se succédaient régulièrement, je pensais à l'étrange situation que m'avait faite le sort. Ainsi, tandis que ces gentilshommes entraient dans cette forteresse, le front haut, entourés de bruit et d'honneurs, moi, le fils légitime de Charles de Bourbon, connétable de France, premier gentilhomme de la chrétienté, cousin du roi, je restais caché parmi les esclaves, mes frères, redoutant encore plus le regard de mes compatriotes que les dures humiliations de l'esclavage.

Et si j'allais trouver ces gentilshommes et si je leur criais : « Dois-je porter, moi, la peine des fautes de mon père ? Mon sang est-il moins pur, moins noble que le vôtre ? » Que me répondraient-ils? Hélas, peut-être me repousseraient-ils avec mépris, comme un vil intrigant, car ne suis-je pas mort pour le monde et mon corps ne repose-t-il pas, là-bas, à Gaëte, près de celui de mon père. Non, mon sort est écrit, je n'ai plus à attendre de justice dans ma patrie.

Ces idées m'avaient plongé en telle tristesse que j'oubliais tous ces beaux projets de liberté qui me remplissaient naguère, et les canons s'étaient tus depuis longtemps que je restais en mes pensées, sans souci de ce qui se passait autour de moi.

Tout à coup, je sentis une main se poser sur mon épaule. J'ouvris les yeux comme sortant du sommeil et je vis Ercole près de moi. Les soldats étaient partis, nous restions seuls sur la tour.

« Jean, me dit doucement mon bon ami, oublie ce passé qui déchire ton cœur; demain nous serons loin de lui, et j'espère pour toujours. »

Je soupirai et je serrai la loyale main de mon compagnon. Pouvait-il comprendre, lui, pauvre paysan, tout ce que j'abandonnais en fuyant loin du pays de mes pères.

Je résolus alors de quitter au plus vite la citadelle pour ne pas m'exposer à rencontrer les gens de l'ambassade de France, mais précisément, comme nous allions sortir, Soliman Pacha m'envoya l'ordre de rester à sa disposition et de me tenir près du palais du grand-pacha.

Je ne pouvais désobéir, et, ayant cherché quelque temps, je retrouvai les soldats que je commandais et je m'établis au milieu d'eux, sûr qu'en cet entourage et avec mon costume je ne serais point reconnu.

Ainsi caché, je vis bientôt passer devant moi quel-

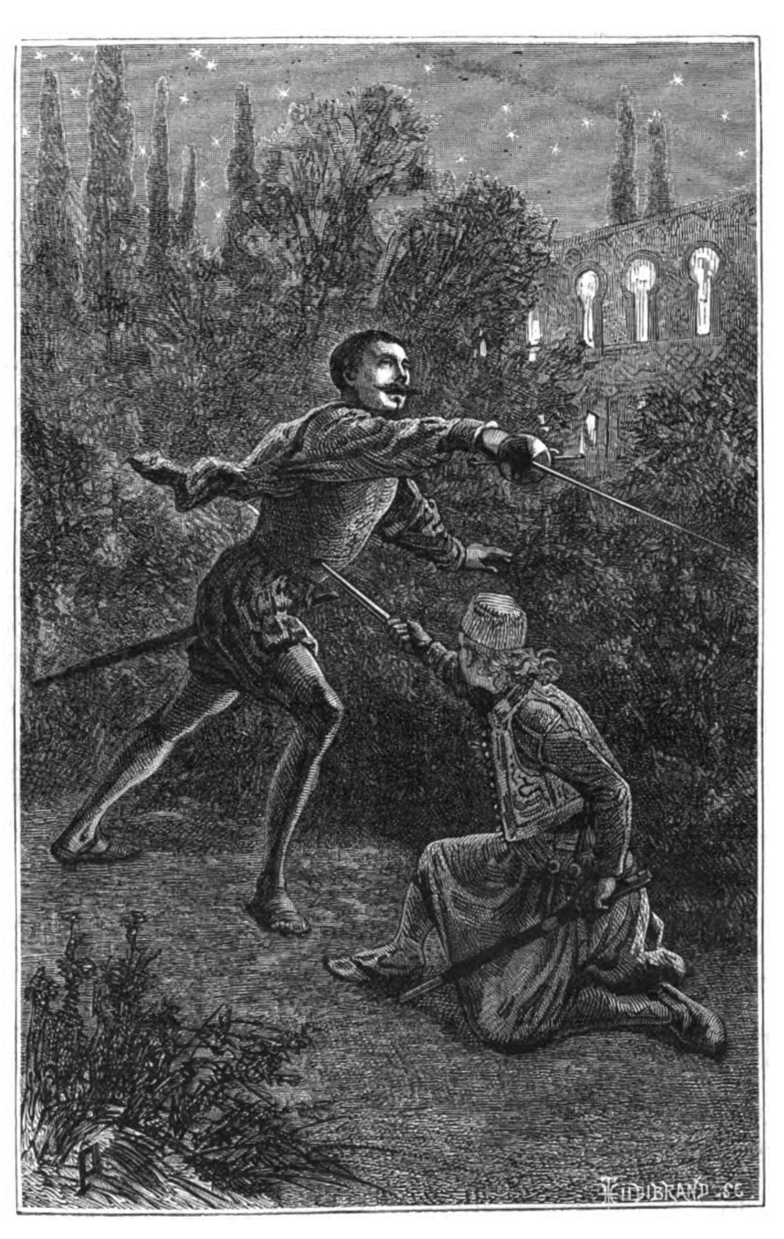
ques-uns des nobles français. On leur avait donné logement dans le palais royal; et, après leur entrevue avec Sa Hautesse, ayant dévêtu leur cuirasse, ils se promenaient en léger accoutrement aux alentours.

Je remarquai surtout l'un d'entre eux à sa fière mine et à son riche costume. C'était un beau et élégant jeune homme, mais portant sur son visage les marques d'un caractère insolent et méchant. Ainsi il me sembla au simple examen, mais je devais bientôt le connaître mieux pour sa malechance, il est vrai.

Voulant savoir quel était ce personnage, j'interrogeai prudemment un drogman du palais, qui me le dit être un des ambassadeurs et porter le nom de chevalier de Broissant.

Que m'importait du reste, et je n'y prêtais plus attention.

Mais, vers le soir, l'impatience me prit, car je fus informé qu'il se tenait une fête au palais laquelle se prolongerait fort avant en la nuit; dans le cas où il me faudrait attendre Soliman Pacha, ce pourrait contrarier nos plans.



Son épée siffla au-dessus de ma tête. (P. 343, col. 1.)

Pour plus de prudence, au coucher du jour, j'expédiai Ercole à la vieille Mariam, et, moi-même, pour tromper l'attente, je me mis à me promener fiévreusement autour du palais royal.

En arrière de celui-ci s'étend un fort beau jardin, tout planté de bosquets, et qui est réservé au seul grand-pacha et aux dames de sa cour ou nobles invités.

Par mégarde, et pensant à autre chose, j'entrai dans le jardin et je m'avançai si profondément que je n'entendais plus le bruit des musiques de violes et de flûtes qui se faisaient dans le palais.

Aussi je revenais en arrière, quand des voix, tout proche de moi, me firent craindre d'être découvert en ce lieu interdit, et je m'enfonçai rapidement dans l'épaisse touffe d'un oranger.

Les gens approchaient lentement et bientôt je reconnus qu'ils s'entretenaient en langue franque, mais sans pouvoir distinguer le sens de leur conversation. Ils arrivèrent enfin assez près de moi, et, à la pâle clarté des étoiles, je reconnus avec quelque surprise que l'un des promeneurs était précisément ce gentilhomme de l'ambassade française que j'avais remarqué dans la journée; l'autre portait le costume des marchands turcs et m'était inconnu.

Ma curiosité était en éveil; aussi, sans faire de bruit, je me penchai pour mieux écouter leurs paroles qui ne me parvenaient que peu distinctement, car ils s'entretenaient à voix basse.

Alors j'entendis le chevalier de Broissant qui disait :

« Mais enfin, comment as-tu perdu leur piste? Les renseignements fournis à notre ambassadeur à Constantinople étaient précis. Les deux enfants avaient été amenés par Khaïr-ed-Dîn à Alexandrie, et là, malgré

les ordres formels de Barberousse, vendus à un marchand d'esclaves.

— Parfaitement, seigneur, répondit le Turc, et en arrivant à Alexandrie pour remplir la mission qui m'avait été confiée, j'appris que le marchand auquel le capitaine de Barberousse avait vendu les enfants s'appelait Abou Cheïk. Malheureusement, j'appris aussi que ce dernier était parti en expédition pour la Nubie où il allait chercher une compagnie d'eslaves noirs. En vain j'essayai de réunir quelques informations durant son absence; nul ne put me renseigner. Abou Cheïk ne revint que deux ans après. Je courus aussitôt chez lui, je l'interrogeai adroitement, puis, devinant quelque méfiance de sa part, je lui expliquai en partie notre secret et lui proposai sa part de la rançon du prétendu fils du connétable; mais, ni promesses ni menaces n'eurent d'effet sur lui. Il me répéta hypocritement et à plusieurs reprises qu'il se rappelait en effet avoir acheté au forban Khaïr-ed-Dîn, deux ans auparavant, un lot de jeunes Italiens, mais qu'il les avait revendus et sans grand bénéfice sur divers marchés de la Basse-Egypte. Je dus le quitter sans avoir obtenu rien de plus. »

Vous pouvez penser si mon cœur s'était mis à battre dès les premières paroles qui me montraient évidemment mes ennemis toujours acharnés à ma poursuite. Ce qui me paraissait inexplicable, c'était la mystérieuse conduite d'Abou Cheïk refusant de me livrer; mais, sans en comprendre la cause, je bénissais la générosité du vieux marchand de chair humaine. Je frémis de nouveau, lorsque j'entendis le chevalier de Broissant reprendre :

« Mais alors comment es-tu arrivé à relancer ce gibier perdu et à le traquer dans son gîte? Cette fois, n'est-ce pas, nous le tenons, ce Bourbon maudit?

— Vous allez voir, reprit l'espion. Cela a été long et difficile, et j'ai été bien souvent près d'abandonner la partie. Mais que ne ferait-on pour gagner une rançon de cent mille ducats! Je me mis donc à parcourir tous les marchés de la Basse-Égypte et, après de longues recherches, je finis par retrouver un des esclaves provenant de la capture de Khaïr-ed-Dîn. C'était un Italien qu'Abou Cheïk avait vendu à un riche propriétaire de Tandah. Dès le premier coup d'œil, je pus être sûr que cet homme n'était pas celui que je cherchais. C'était un vrai paysan, courtaud et bête, âgé d'environ vingt-six ans. Ni l'âge ni l'aspect ne correspondaient à mes instructions. Son nez, ses yeux...

— Abrège! interrompit le gentilhomme visiblement impatienté. Que m'importe le nez de ce rustre!

— Je l'interrogeai, reprit le Turc, après lui avoir donné un léger bakchich, et il me dit qu'il avait été pris avec un compagnon à lui, sur les côtes de Sicile, près d'Agrigente, par des pirates. On avait emmené avec eux les deux jeunes fils de son maître, lequel avait été tué dans la bagarre et portait nom Colonna. Quant aux jeunes gens, il ne leur connaissait d'autre nom que ceux d'Ercole et Bartolomeo. J'étais fixé, car je savais que telle était la fable au moyen de laquelle le fils du connétable avait joué le forban. Enfin le domestique m'apprit qu'Abou Cheïk avait vendu les deux enfants au Grand-Caire, mais il ignorait à qui.

» Je courus en toute hâte ici, et je sus bientôt que messire Jean et son page étaient esclaves de Soliman Pacha. Bien plus, j'appris que ces rusés drôles avaient si bien fait que le jeune prince était devenu officier de la garde du général, tout en restant esclave bien entendu. Il me fut très facile de voir les jeunes gens et je les reconnus au tableau qui m'en avait été fait.

— Eh bien, pourquoi n'as-tu pas agi? demanda brusquement M. de Broissant.

— Je n'ai pas pu. D'abord, ainsi qu'on me l'avait enjoint, j'ai tenté d'obtenir que le général me vendît ses deux esclaves; mais j'essuyai un refus absolu. Soliman m'annonça même qu'il était si satisfait de leurs services qu'il comptait leur rendre la liberté à condition qu'ils resteraient près de lui. Restait l'autre moyen, attirer les deux jeunes gens dans un guet-apens et les tuer; mais leur position près du pacha rendait la chose impossible. J'eus sûrement payé le coup de ma tête. Je pensai alors que là où j'étais impuissant, rien ne vous résisterait et je vous écrivis.

— Tu as bien fait, dit le chevalier; j'ai réussi à amener ici notre ambassadeur, M. de la Tour, sous prétexte de visiter cette récente conquête de notre allié le Grand-Seigneur. Car lui-même ignore tout le complot et je ne tiens pas à partager avec lui. J'ai donc, avant notre départ, obtenu du sultan un firman qui ordonne au grand-pacha de me faire livrer morts ou vifs les esclaves Bartolomeo et Ercole Colonna. Ce firman est là, caché sur ma poitrine, et je compte le présenter demain moi-même à Sa Hautesse. Maintenant, éloigne-toi prudemment, car je ne veux pas que quelqu'un nous surprenne ensemble »

L'espion salua et se glissa dans l'ombre. Le gentilhomme, pensif, le regardait s'éloigner vers le palais.

« Voilà, murmura-t-il, un auxiliaire compromettant dont il faudra que je me défasse promptement. Mais, baste! que m'importe, j'ai toutes les cartes dans les mains!

— Pardon, mon gentilhomme, vous avez les cartes, mais vous avez oublié les atouts! »

Et en criant ces mots, j'avais bondi hors du buisson, et avant qu'il fût revenu de sa surprise, j'étais devant le chevalier, lui barrant le passage, l'épée à la main.

En un clin d'œil, M. de Broissant avait mis au clair la longue rapière qui pendait à son côté, cependant mon irruption avait été si subite qu'au lieu de me charger il restait attendant mon attaque.

« Que me veux-tu, drôle? me cria-t-il enfin d'une voix étranglée. Et comment as-tu l'audace d'attaquer ainsi un hôte de Sa Hautesse?

— Trêve d'insolence! lui dis-je d'un ton impérieux. Je ne sais pas si en croisant le fer avec toi je ne fais trop d'honneur à ta petite noblesse. Mais ce n'est pas pour venger le nom de Bourbon insulté par toi que je tire mon épée, c'est pour te tuer comme le misérable



chevalier félon que tu es, lâche et bas espion, plus vil que le marchand d'esclaves.

— Ah ! s'écria-t-il avec rage, tu es donc celui que je cherche, satané fils de traître. Merci à toi de m'épargner toute peine, car c'est moi qui vais te tuer comme un poulet. »

Et ce disant, il m'attaqua avec une telle impétuosité que je dus rompre de quelques pas.

« Tu fuis, me cria-t-il ; mais n'espère pas m'échapper, tu ne sortiras pas vivant d'ici, ou j'y perdrai mon nom.

— Tu y perdras la vie, lui répondis-je froidement, aussi vrai que je m'appelle Jean de Bourbon. »

Et, maintenant, je le poussai à mon tour, si bien que je faillis le jeter dans le bosquet. Il comprit alors qu'il ne viendrait pas si facilement à bout de moi qu'il l'avait cru d'abord ; aussi, devenu muet, serrant les dents, il m'attaqua et se défendit avec plus de sang-froid. C'était vraiment un redoutable adversaire, et je n'avais certes pas de trop pour écarter les coups qu'il me portait de me commémorer toutes les feintes que m'avait apprises le vieux Régnier.

Un moment son épée arriva droit sur moi avec une telle rapidité que je ne pus parer, mais je m'étais jeté de côté et ma veste de soie fut seulement déchirée. Au même instant, j'entendis au loin la voix du muezzin, qui du haut du minaret de la mosquée d'Hassoun annonçait la sixième heure de la nuit. C'était l'heure que Mariam avait fixée pour notre délivrance !

Je pensais alors à Ercole, aux espérances de la vieille reine, à tous nos rêves d'avenir. Allais-je livrer tout cela à ce misérable ? Non, il fallait en finir.

Aussitôt, simulant la fameuse ruse des bretteurs italiens, je fis un faux pas et tombai à terre sur un genou. Le chevalier brusquement dérouté se fendit ; son épée siffla au-dessus de ma tête, tandis que je lui plongeai la mienne dans le ventre. Le malheureux roula sur le sol, comme une masse, en poussant un cri étouffé.

Je rengaînai mon arme et, me penchant sur lui, je vis qu'il avait cessé de vivre. D'une main tremblante, j'écartai son pourpoint et m'emparai du firman caché sur sa poitrine. Puis, me glissant dans l'ombre, je longeai le palais où retentissaient encore les joyeuses musiques de la fête. D'un bond je fus à la porte de la citadelle que l'on m'ouvrit incontinent et je me précipitai au dehors comme un insensé.

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.





# LES TOUAREGS
## ET LA MISSION FLATTERS

L'Afrique du Nord tient en ce moment le premier rang parmi nos plus graves sujets de préoccupation. Aussi nous croyons qu'il est de notre devoir de permettre à nos jeunes lecteurs de se rendre compte de l'importance des événements dont cette grande contrée est en ce moment le théâtre.

La France semble être maintenant entrée résolument dans le rôle qui lui est visiblement échu en partage : d'étendre son influence civilisatrice sur tout cet immense territoire africain que baignent la Méditerranée et l'Atlantique et que bordent au sud le fleuve Niger et à l'est les solitudes du désert de Lybie. Là s'ouvre pour notre race, notre commerce et notre puissance, un vaste et noble champ d'activité.

Après de longues hésitations, notre action s'est enfin vigoureusement dessinée. Tandis qu'au Sénégal nous avançons à grands pas vers le fleuve Niger en nous établissant solidement sur notre route, une mission scientifique a été envoyée à travers le Sahara vers le Soudan, et enfin la peuplade barbare des Kroumirs nous attire sur la terre tunisienne.

Le premier fait dont nous vous entretiendrons aujourd'hui est un de ceux qui remplissent notre cœur d'une douleur patriotique, mais qui, loin de nous désespérer, doivent élever nos cœurs en pensant que notre patrie a produit ces héros tombés si noblement au service de la civilisation et de la science. Nous voulons parler de la mission commandée par le colonel Flatters, et qui vient de périr anéantie par les Touaregs. Cette mission avait été chargée de faire à travers le Sahara les études nécessaires à un chemin de fer reliant l'Algérie au Soudan. dont nous vous avons déjà entretenus ici même [1].

Le colonel Flatters, ayant pour second le capitaine René Masson, était parti au mois de décembre dernier, accompagné de plusieurs officiers et d'une assez forte escorte de soldats algériens et de Châmbas, de nos oasis d'Ouargla et d'El Goléa.

La mission quittant notre territoire s'était avancée à travers le pays des Touaregs Hoggar jusqu'à la lagune salée d'Amadghor, au cœur même du Sahara, et avait constaté combien l'établissement d'un chemin de fer dans ces régions serait chose facile. Du pays des Hoggar, elle se dirigeait vers l'Aïr ou Asben, autre canton touareg, pour de là gagner Tombouctou, quand tout à coup la nouvelle se répandit en Algérie et parvint en France que les Touaregs avaient surpris et massacré nos braves missionnaires jusqu'au dernier.

Cette nouvelle jeta la consternation parmi tous ceux qui suivaient de loin d'un cœur palpitant la marche de la vaillante petite troupe à travers ces pays

1. Voy. vol. XVI, page 216.

sauvages. Cependant bientôt des rumeurs vagues firent espérer que la nouvelle était fausse ou au moins exagérée. L'espérance revint, mais fut, hélas! de courte durée. Le 18 avril, des dépêches apportaient à Paris la relation même du massacre racontée par quatre Arabes de l'expédition, témoins oculaires de l'épouvantable drame et qui ont réussi à gagner Ouargla.

Voici le récit de ces fugitifs :

« Le massacre a dû avoir lieu le 16 février, à quelques jours de marche du puits d'Assiou.

» Après une entente avec les Touaregs Hoggar et après avoir remplacé son guide de la tribu des Oumba par un guide touareg, le colonel Flatters donna l'ordre de marcher jusqu'à un endroit que le guide disait être à huit jours de marche du pays d'Aïr.

» Vers dix heures du matin, le colonel demanda au guide de quel côté il trouverait de l'eau. Le guide montra le sud-ouest. Après avoir marché quelque temps, le guide dit au colonel qu'il s'était trompé de direction, et, sous prétexte que l'endroit où l'on se trouvait était le seul pâturage de la région, il lui conseilla de camper là et d'envoyer chercher de l'eau au puits. » Le colonel ayant exprimé le désir de camper près du puits, le guide objecta d'abord que ce n'était guère la peine de se fatiguer en rebroussant chemin. Il ajouta qu'étant le guide et par conséquent le maître de commander la marche, il voulait que ses conseils fussent écoutés.

» Le colonel ordonna alors de camper, puis il suivit le guide vers le Hassi (le puits), accompagné par MM. Masson, Guyard, Roche et Dennery. Des chameaux les suivaient. Il était onze heures.

» Vers une heure, Anniche, du 3e régiment de tirailleurs, arriva au camp en criant : « Aux armes! » et, courant vers le lieutenant Dianous, il lui dit que tous les ingénieurs, les officiers et les Hoggar étaient assassinés. Dianous ayant répondu : « Tu mens! » le tirailleur jura qu'il disait la vérité. Au même moment arrivèrent deux Hoggar qui confirmèrent la nouvelle.

» Un officier et l'ingénieur Santin, suivis d'une vingtaine d'hommes, se portèrent au secours du colonel, laissant le camp sous la garde de vingt hommes commandés par le maréchal-des-logis Pobéguin.

» La route conduisant au puits était très accidentée. Ils arrivèrent seulement vers quatre heures. Le site était bordé par deux grandes montagnes sur les flancs desquelles étaient trois ravins, remplis de Touaregs, au nombre de six à sept cents hommes au moins. Un officier voulait se jeter au milieu d'eux, mais quand il eut constaté leurs forces, il dit : « Replions-nous, nous ne pouvons rien pour sauver le colonel, le mieux est de revenir au camp pour tâcher de sauver ceux qui restent. »

« Nous avons vu, racontent les indigènes, la jument du colonel montée par Sir-ben-Cheik, de la tribu des Châmbas, et celle du capitaine Masson montée par le guide. Mais nous n'avons pas même aperçu les corps des membres de la mission, et nous sommes revenus au camp où, ayant fait l'appel, nous reconnûmes que nous restions 63 hommes. »

» Voici ce qui s'était passé :

» En arrivant près du puits, le cheïk châmba Ben-Boudjemâa, galopant près du colonel, lui dit : « Mon colonel, tu es trahi; que viens-tu faire ici? Reviens au camp. » Le colonel répondit : « Toi et les Châmbâs,



Hassi ou puits dans le Sahara. (P. 344, col. 1.)






Touareg en costume de guerre montant un méhari. (P. 346, col. 1.)

vous m'ennuyez. Depuis l'année dernière, vous me trompez. Laisse-moi tranquille ! »

» Deux Touaregs, le guide et le Châmba Srir-ben-Cheik, étaient avec eux. Srir tenait par la bride la jument du colonel et le guide tenait de même la jument du capitaine Masson. Le colonel tournait autour du puits, examinant le terrain, lorsque Cheik-ben-Boudjemâa lui cria encore. « Colonel, tu es trahi ! »

» Les membres de la mission, en se retournant, virent de tous côtés des masses nombreuses de Touaregs. Le colonel les salua d'abord ; puis, voyant qu'ils mettaient le sabre en main, il courut vers sa monture. Le colonel posait le pied sur l'étrier quand il reçut un premier coup de sabre du traître Srir-ben-Cheik. Le colonel ne dit rien ; mais, prenant son revolver, il tira ses six coups. Un deuxième coup de sabre l'atteignit à l'épaule ; un troisième lui coupa la jambe ; puis il fut percé d'une quantité innombrable de coups de lance. » Le capitaine Masson n'avait pu atteindre sa monture ; cerné, il se défendit bravement, mais un coup de sabre lui fendit la tête ; un deuxième coup lui coupa les jambes. » Le docteur Guyard tira son sabre et se défendit énergiquement. Il reçut un coup de sabre sur la nuque et tomba.

» Le maréchal des logis Dennery battit en retraite vers la montagne, le revolver au poing, tirant sur les Touaregs. Mais, ayant épuisé ses cartouches, il fut tué d'un coup de sabre à l'épaule. Nous n'avons pas vu mourir les deux ingénieurs qui étaient à une certaine distance du colonel et suivaient le bord de la rivière pour en faire le relevé topographique ; mais ils doivent être morts, car les Touaregs qui ont assailli le colonel venaient de ce côté.

» Quatre Hoggar et un soldat furent tués à côtés du colonel, quatre autres Hoggar furent tués en défendant leurs chameaux ; deux Hoggar et quatre soldats du 1er régiment de tirailleurs, six soldats et trois autres tirailleurs furent tués après avoir épuisé leurs munitions. Cheik-ben-Boudjemâa tira deux coups de fusil sur les Touaregs et se sauva avec son méhari. Trois autres Hoggar purent rejoindre le camp. Trois hommes de la tribu des Châmbas passèrent à l'ennemi.

» Il paraît qu'avant de quitter le camp pour accompagner le colonel vers le puits, Srir aurait dit à son frère et à deux compagnons de ne pas décharger leurs chameaux et de suivre les membres de la mission en se tenant sur le côté, ce qui indiquerait un complot entre eux et des Touaregs. Srir est le mari d'une femme touareg et le parent de l'ex-caïd Ahmed. Il est allé l'hiver dernier à Alger où il accompagnait les Touaregs Hasseguen.

» Le lieutenant Dianous, qui s'attendait à une attaque du camp, avait ordonné de faire une barricade avec les caisses en laissant un créneau ; mais, ne voyant pas arriver les Touaregs, il dit : « Nous n'avons ni eau ni guerbas, et si nous devons mourir, autant valent les balles que la soif. Marchons vers Ouargla, nous saurons toujours quelque chose. »

» Comme les chameaux manquaient, les caisses furent brisées, on en sortit des provisions de poudre et de l'argent qu'on distribua. On était au 16 février.

» Nous partîmes pendant la nuit, nous dirigeant vers le nord, et nous orientant au moyen de la boussole, sous la conduite du maréchal-des-logis Pobéguin. Notre marche se poursuivit ainsi jusqu'au 8 mars, sans autre incident saillant que la disette d'eau et de vivres et des alertes causées par les Touaregs. Cependant, le 27 février, un tirailleur avait été enlevé par les Touaregs.

» Le 8 mars, les Touaregs rejoignirent le détachement et offrirent de lui vendre ce dont il avait besoin. Ils jurèrent sur le Koran qu'ils n'avaient pas participé à l'assassinat du colonel et se dirent de la tribu des Ouled-Messaoud. Ils offrirent même une escorte de dix hommes pour nous conduire à Ouargla.

» Un officier accepta ces propositions ; seulement, cinq hommes furent détachés pour aller prendre les vivres promis. Le payement devait être effectué en nature en arrivant au camp. Puis la marche continua.

» Le 9 mars au soir, les Touaregs, étant arrivés au puits avant nous, nous empêchèrent de boire. Le lendemain, ils nous offrirent des dattes que nous mangeâmes. Mais tout le monde fut pris de vomissements quelques instant après. Les Touaregs avaient mis dans ces dattes une herbe vénéneuse appelé *el-betkina*. Un peu plus tard, les effets du poison produisirent de véritables accès de folie : six soldats se sauvèrent.

» Le 10 mars, les Touaregs nous cernaient ; nous les vîmes courir sur nous. Deux des hommes qui avaient été chercher des vivres furent tués. Le maréchal-des-logis Pobéguin, le sabre d'une main, le revolver de l'autre, cria : « En avant ! » mais Dianous donna un ordre contraire. Arrivés à Hassi-Asseguem, nous nous battîmes contre les Touaregs qui occupaient la position.

» Dianous reçut une balle dans la cuisine et une autre au rein droit ; il tomba mort. Santin mourut des suites de l'empoisonnement de la veille ; un tirailleur reçut une balle en pleine poitrine. Braham, ordonnance du colonel, fut percé de coups de lance par le guide traître, mais Mohamed-ben-Abdelkader, un des auteurs de ce récit, tua celui-ci sur le corps de Braham. »

Le 12 mars, le détachement découvrit une grotte où il se barricada. Pobéguin s'étant décidé à accepter qu'on allât chercher des vivres à Ouargla, les quatre volontaires choisis sortirent en rampant au milieu de la nuit, et tantôt se glissant le long des ravins, tantôt se cachant dans les broussailles, ils purent esquiver les Touaregs et se diriger sur Ouargla, où ils arrivèrent le 28 mars. Aussitôt le khalifat d'Ouargla partit avec quatre cents hommes montés sur des méharis ou chameaux de course au secours des survivants ; les plus récentes nouvelles nous apprennent qu'il n'a pu arriver à temps pour les sauver. La faim et la soif avaient eu raison de ses héroïques soldats.

*A suivre.* ÉT. LEROUX.





# LES VASES

Un marchand a un petit bidon contenant 8 litres de vin. Il voudrait en donner la moitié c'est-à-dire 4 litres, mais il n'a à sa disposition que deux mesures : l'une de 3 litres, l'autre de 5 litres. Comment fera-t-il ?

Il remplira le vase de 5 litres, puis versera trois de ces 5 litres dans le troisième vase... Mais, au lieu de continuer cette explication, il me paraît plus simple de donner le tableau de ce qui se passe après chaque opération. Le problème est susceptible de plusieurs solutions. Je donne la plus courte :

| | Vase de 8 lit. | Vase de 5 lit. | Vase de 3 lit. |
|---|---|---|---|
| Début | 8 | 0 | 0 |
| Après 1re opération | 3 | 5 | 0 |
| — 2e — | 3 | 2 | 3 |
| — 3e — | 6 | 2 | 0 |
| — 4e — | 6 | 0 | 2 |
| — 5e — | 1 | 5 | 2 |
| — 6e — | 1 | 4 | 3 |
| — 7e — | 4 | 4 | 0 |

La règle est facile à voir : si les trois vases s'appellent A, B, C, on remplit B avec A, puis on remplit C avec B et on jette C dans A.

On continue à remplir C avec B et à jeter le contenu de C dans le vase A jusqu'à ce que B ne contienne plus rien. A ce moment, on recommence toute la série des opérations que nous avons indiquées : on verse A dans B, B dans C, C dans A ; on remplit autant de fois qu'il est possible C avec le liquide de B en versant chaque fois le contenu de C dans le vase A jusqu'à ce que B soit vide et on continue indéfiniment jusqu'à ce que, ce qui est fatal, il reste dans B la moitié de A.

Si les deux seules mesures étaient de 2 et de 5 litres, j'aurai le tableau suivant :

| Vase 8 lit. | Vase 5 lit. | Vase 2 lit. |
|---|---|---|
| 8 | 0 | 0 |
| 3 | 5 | 0 |
| 3 | 3 | 2 |
| 5 | 3 | 0 |
| 5 | 1 | 2 |
| 7 | 1 | 0 |
| 7 | 0 | 1 |
| 2 | 5 | 1 |
| 2 | 4 | 2 |
| 4 | 4 | 0 |

Pour que le problème soit toujours possible, il suffira que les nombres qui expriment la contenance des deux mesures soient *prémiers entre eux*, ou bien que la moitié de A soit un nombre qui contienne tous les facteurs communs à B et à C. Ainsi les nombres 13 et 14, 8 et 5, 9 et 7, sont dits premiers entre eux quand ils n'ont d'autre diviseur commun que l'unité.

J'indiquerai, pour les joueurs mathématiciens, que l'égalité à laquelle on on doit parvenir est la suivante :

$$n \times B - m \times C = \frac{A}{2}$$

égalité dans laquelle $n$ et $m$ représentent des nombres entiers quelconques.

A. BERTALISSE.

# LUTIN ET DÉMON[1]

## III

« Je ne sais si ce fut parce que je lui parlais sans crainte, continua le sire de Coarasse, mais je crois que, de cette heure, Orton s'attacha à moi, comme je m'attachai à lui :

« Le voulez-vous sincèrement ? me dit-il.

— Oui, répondis-je, pourvu que tu ne fasses de mal à personne en ce château, je serai bien aise de t'avoir à moi, et nous serons bien d'accord.

— Non, dit Orton, je n'ai pouvoir de faire mal à personne, sauf de les réveiller et troubler à l'heure où ils devraient le mieux dormir.

— Tu ne feras plus si grand tapage, dis-je, mais fais ce que je te dis, laisse-là ce méchant et désespéré clerc et me sers désormais.

— Puisque tu le veux, je le veux aussi, » répondit Orton.

« Depuis ce temps-là, monseigneur, jamais homme n'a eu un serviteur plus fidèle ; il vient bien souvent de nuit, frappant de grands coups à la porte ou à la fenêtre de ma chambre, jusqu'à ce qu'il m'ait réveillé, ou tirant mon oreiller sous ma tête. J'ai parfois si grande envie de dormir quand j'ai fort chassé ou chevauché que j'ai dit plus d'une fois : « Orton, laisse-moi dormir, je t'en prie. — Non, répond-il toujours, pas avant que je t'aie dit mes nouvelles. »

« Parfois il dit : « Je viens d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie ou de quelque autre pays ; j'en partis hier, et voici les choses qui y sont arrivées. » C'est ainsi que, la semaine dernière, il me raconta la joûte qui avait eu lieu dans le comté de Blois devant le comte de Buckingham, et aussi les résolutions que le roi Charles de France avait prises en son plus secret conseil, ce dont Monseigneur a reconnu la vérité. »

Le comte semblait réfléchir profondément :

« Ne l'avez-vous jamais vu, messire Raymond ? » demanda-t-il enfin.

— Non, monseigneur, et jamais je n'y ai pensé. C'est un esprit, à ce que je crois, et qui n'a point de corps. Sa voix est agréable à mon oreille ; c'est tout ce que je sais.

— Si votre messager me fût venu comme il est venu à vous, reprit le comte, je l'aurais prié jusqu'à ce qu'il se fût montré à moi. Et quelle langue vous parle-t-il en ses messages ?

— Aussi bon gascon que vous et moi, et puisque vous m'y faites penser, monseigneur, je lui demanderai qu'il se fasse voir à mes yeux sous une forme visible.

— Par dessus tout, dit le comte, tenez-le en grand amour et prenez garde de ne le point perdre. Je voudrais bien avoir un tel messager qui ne coûte rien et vous instruit si exactement et si tôt de tout ce qui se

1. Suite. — Voy. pages 315 et 331.

passe en la chrétienté. Je vous prie que vous me teniez au courant de tout ce qu'il vous raconte. J'enverrai chez vous des chevaux et des valets pour servir de courriers.

— Monseigneur, je le veux très bien, dit le chevalier, et ne manquerai-je pas de vous prévenir de ses nouvelles.

— Si vous en pouvez avoir de ce que fait madame ma femme, qui est auprès de sa mère et de son frère de Navarre, j'en aurais grande joie, reprit le comte.

— Ah! monseigneur, dit le sire de Coarasse, j'y mettrai peine si je le puis, mais Orton ne fait pas toujours ce qu'on lui demande, et me semble qu'il aime mieux courir à sa fantaisie que d'être envoyé en quelque lieu dont on voudrait avoir des nouvelles.

— Ne manquez toujours pas de me faire savoir ce qu'il annonce, » reprit le comte, et le chevalier repartit tout aussitôt pour son château de Coarasse.

Pendant quelques mois, les messagers continuèrent d'aller et venir sans cesse entre le château d'Orthez et la ville de Coarasse, et les chevaliers qui entouraient le comte remarquaient bien l'impatience que témoignait toujours leur seigneur à savoir si les courriers étaient revenus. Les mieux avisés s'apercevaient aussi que le comte avait souvent à dire des nouvelles des pays lointains, qui paraissaient si récentes que chacun s'en émerveillait, ce qui ne lui était jamais arrivé du temps passé, quelque bien servi que fût pourtant le comte de Foix dans les cours de tous les princes de la chrétienté. On s'étonnait que le sire de Coarasse eût tant de choses à dire à son seigneur par lettres et messagers quand il venait si rarement le voir à Orthez, et jamais ne demandait, à ce qu'on sût, aucune grâce ni faveur, mais demeurait toujours en son château de Coarasse seul avec sa dame. Les chevaliers et écuyers s'entretenaient ensemble de ces choses, mais c'était toujours à voix basse, car le comte aimait qu'on fît grande chère et qu'on prît ébattements joyeux à sa cour, où l'on parlait mieux qu'en tout autre lieu du monde d'armes, de romances et de beaux chants; mais il n'avait pas pour agréable qu'on fît bavardage de ses affaires, et plus d'un avait senti le poids de sa colère qui avait eu la langue trop longue, ce que les autres n'avaient jamais oublié.

En ce temps, la cour du comte était d'un éclat plus qu'ordinaire, car l'enfant de Foix et de Béarn, Gaston, son fils unique, avait atteint l'âge de seize ans et s'allait marier avec la fille du comte d'Armagnac, sœur de messire Bernard, laquelle on appelait la gaie Armagnacaise, tant elle était belle, joyeuse et de charmante humeur; tout le peuple en était content, car c'était la promesse donnée comme paix entre Foix et Armagnac, et aussi l'enfant était-il tout le cœur du père et du pays. Il était trop bel écuyer et tout le portrait de son père. Les fêtes furent partout en la contrée, et grands et beaux présents vinrent de toutes parts au comte et à son fils, qui montrèrent l'amour dont chacun les aimait et les eût voulus toujours joyeux.



Les fêtes urent partout en la contrée. (P. 348, col. 2.)

Les fêtes du mariage étaient à peine achevées et l'Enfant de Foix en joie avec sa jeune épouse, quand la pensée lui vint d'aller en Navarre pour voir sa dame de mère, qui depuis longtemps s'y tenait auprès de son père; elle était en crainte de sa vie si elle retournait auprès du comte son mari après avoir échoué dans une mission qu'il avait donnée à faire auprès du roi de Navarre. Je ne sais si l'idée vint toute seule en l'esprit de l'Enfant de Foix ou si elle lui fut insinuée par le diable, qui se tenait toujours tout près du roi de Navarre, son oncle; tant est que la chose paraissait si juste à tous que le comte n'y pût mettre objection ni obstacle, encore qu'il n'en fût pas trop content. Aussi manda-t-il par deux fois au sire de Coarasse d'interroger Orton sur les résultats du voyage de son fils, mais le chevalier n'eut d'autre réponse que ce qu'il avait annoncé d'avance à son seigneur. Orton n'avait aucune puissance pour découvrir l'avenir et ne pouvait qu'aller d'un lieu à l'autre avec la vitesse de la pensée, rapportant les nouvelles qu'il avait pu savoir sur sa route. Quand l'Enfant de Foix partit enfin avec une grande suite, le comte resta tout inquiet et triste; sa belle-fille était allée avec son mari jusque chez le comte d'Armagnac son père, où il devait passer en revenant pour le chercher, et tous séjournèrent quelques jours à la cour d'Armagnac en grandes fêtes et divertissements, dont Orton apporta plusieurs fois des nouvelles au sire de Coarasse. Quand celui-ci les envoyait au comte, c'était sans joie que le bon seigneur lisait les lettres, car il disait :



« Bien souvent ai-je eu grandes querelles avec les Armagnacs, et plus d'une fois avons-nous fait tuer des hommes pour nos différends, mais je ne les crains pas sur le champ de bataille, et nous n'avons jamais eu à nous garder d'ailleurs ni les uns ni les autres. Ils ne sont pas gens à employer contre moi le poison ou les maléfices; mais je n'en dirais pas autant de mon beau-frère de Navarre. Celui-ci a des moyens contre ses ennemis dont il est difficile de se défendre, et plus d'un en est allé de vie à trépas, sans compter ceux qui ont traîné péniblement leur vie, comme l'a fait le roi Charles de France, qui trop malheureusement s'en vient de mourir. »

Car tristement et douloureusement, à grand peine pour tout le royaume et la chrétienté, était récemment mort le roi Charles V; et déjà le noble royaume de France était en grand désordre et désaccord, tant à cause du jeune âge du roi Charles VI que par les jalousies et ambitions des princes ses oncles.

Peu de temps après la mort du bon roi Charles V, dont Dieu ait l'âme, Orton avait une nuit réveillé le sire de Coarasse, en faisant à sa porte et à sa fenêtre si grand tapage que c'était merveille. La dame n'en avait plus peur et se rendormait aussitôt qu'elle entendait la voix de son mari qui causait avec Orton. Cette nuit-là, Orton disait au chevalier :

« Le comte de Foix n'aura guère longtemps tenu le gouvernement de la Langue d'Oc, car monseigneur le duc d'Anjou, qui s'en va en Italie pour y recouvrer et gouverner les héritages de la reine de Naples, a laissé à ses frères le gouvernement du royaume de France, dont le duc de Bourgogne a la Langue d'Oïl et toute la Picardie, et le duc de Berry la Langue d'Oc. »

Quand le sire de Coarasse eut fait savoir ceci au comte de Foix, il entra dans une grande inquiétude et colère; déjà ceux de Toulouse, depuis la mort du bon roi, chevauchaient en crainte de retomber sous le joug des princes du sang, et ils avaient fait dire au comte :

« Nous vous délivrerons chaque mois une bonne somme de florins si vous voulez garder et défendre notre pays envers et contre tous. »

Ce à quoi le comte avait répondu : « Oui, » et il avait muni leur ville et leur territoire de bon nombre de gens d'armes.

« Le duc de Berry fait lever de grosses troupes qui tantôt marcheront contre les gens d'armes du comte et les bourgeois de Toulouse, » raconta Orton au sire de Coarasse.

Le comte prit ses précautions.

« Orton vaut mieux pour moi que cent lances, » disait-il souvent, et ce fut bien mieux encore quand il eut battu les soldats du duc de Berry à la bataille de Revel, grâces aux informations que le lutin apportait chaque nuit sur leurs mouvements.

Il vit dans sa cour uue truie. (P. 351, col. 1.)



« Je n'aurai de repos que lorsque je saurai quelle figure a ce bon génie qui tant nous a servi, disait le comte au sire de Coarasse, qu'il avait mandé près de lui. Jamais sire n'a fait meilleure affaire que vous n'avez fait le jour où vous avez enlevé les dîmes au clerc qui le connaissait et qui nous l'a envoyé.

— Par ma foi, oui, dit le sire de Coarasse, mais puisque tant vous me le conseillez, je me mettrai en peine de le voir. »

Le chevalier était rentré en son château et dormait bien fort lorsque Orton vint tirer son oreiller; messire Raymond s'éveilla tantôt, qui lui dit :

« D'où viens-tu?

— Je viens de Prague en Bohême; l'empereur de Rome est mort.

— Et quand mourut-il?

— Avant-hier.

— Et combien y a-t-il d'ici en Bohême?

— Combien? dit-il; peut-être y a-t-il soixante journées.

— Et ci en es-tu sitôt venu?

— M'aide Dieu! vrai! Je vais aussi vite ou plus vite que le vent.

— Et as-tu des ailes?

— Dieu m'aide! Je n'en ai point.

— Et comment donc peux-tu voler sitôt?

— Vous n'avez que faire de le savoir, répondit Orton, prenant un ton fâché.

— Non, dit le chevalier; cependant je te verrais volontiers pour savoir de quelle forme et de quelle façon tu es fait.

— Vous n'avez que faire de le savoir, répéta Orton. Qu'il vous suffise de m'entendre sans me voir, puisque e vous rapporte sûres et certaines nouvelles.

— Par Dieu, Orton, dit le sire de Coarasse, je t'aimerais mieux si je t'avais vu.

— Je n'en suis pas si assuré, répondit Orton, mais puisque vous avez tel désir de me voir, et que j'ai toujours envie de vous plaire, la première chose que vous rencontrerez demain matin, quand vous sortirez de votre lit, regardez-y bien, car ce sera moi.

— Il suffit, repartit messire Raymond, va-t'en, je te donne congé pour cette nuit. »

Quand vint le lendemain matin, le sire de Coarasse commença de se lever, mais la dame avait entendu parler Orton, et elle avait si grand peur qu'elle fit la malade, et pensa qu'elle ne se lèverait point ce jour-là. Elle le dit à son seigneur, qui voulait qu'elle se levât :

« Vraiment non, dit la dame, je pourrais voir Orton. Par ma foi, je ne veux, s'il plaît à Dieu, ni le voir, ni le rencontrer.

— Si bien moi, » dit le sire de Coarasse.

Il sauta donc vitement de son lit et s'assit sur le bord, croyant bien voir Orton sous quelque forme devant lui, mais il ne vit rien. Il alla donc aux fenêtres, et les ouvrit pour voir plus clair dans la chambre, mais il ne vit aucune chose dont il put dire : « Voici Orton. » Tout le jour se passa ainsi, le chevalier toujours aux aguets; la nuit vint quand le sire de Coarasse fut en son lit. Il n'y avait guère de temps qu'il commençait à dormir quand Orton vint et commença à parler, comme il en avait coutume.

« Va-t'en, lui dit le sire de Coarasse, tu n'es qu'un menteur, tu te devais si bien montrer à moi hier, et tu n'en as rien fait.

— Non? dit Orton; si vraiment l'ai-je fait et que Dieu me soit en aide.

— Je te dis que non, reprit messire Raymond en colère, qui s'assit sur son lit.

— Et ne vîtes-vous rien, rien du tout, au moment où vous sautiez hors de votre lit? » demanda Orton.

Le sire de Coarasse réfléchit un peu, puis il se rappela et dit :

« Oui, quand j'étais assis sur mon lit et que je pensais à toi, je vis deux longs fétus de paille qui tournoyaient ensemble et se jouaient.

— J'étais là, dit Orton; l'un de ces deux fétus était votre pauvre serviteur.

— Et qui était l'autre fétu? demanda promptement le chevalier.

— Vous n'avez que faire de le savoir, demanda Orton. Qu'il vous suffise de m'avoir vu.

— Il ne me suffit pas, dit le sire de Coarasse; je te prie que tu te mettes en une autre forme, telle que je te puisse voir et connaître. »

Orton répondit :

« Vous ferez tant que vous me perdrez et je me lasserai de vous, car vous me demandez trop de choses. »

Le sire de Coarasse était bien un peu inquiet et poursuivait sa requête seulement parce qu'il l'avait promis au comte, mais il reprit :

« Non, non, tu ne te lasseras point de moi; si je t'avais vu une seule fois, je ne te voudrais point voir ensuite, et je te laisserais en repos.

— Or, dit Orton, vous me verrez demain, et prenez-y bien garde, car la première chose que vous verrez quand vous serez sorti de votre chambre, ce sera moi.

— Je prendrai garde, dit le chevalier, et ma dame ne sortira point de sa chambre demain, car elle a si grand peur de te voir qu'elle n'a pas voulu de tout le jour d'hier sortir de son lit.

— Elle est plus sage que vous, repartit Orton, et le sire de Coarasse crut entendre un léger soupir.

— Va, dit-il, maintenant il suffit; je te donne congé et je veux dormir. »

Orton partit. Quand vint le lendemain heure de tierce, le sire de Coarasse était levé et appareillé comme il convenait; il sortit de sa chambre et vint dans une galerie qui donnait sur la cour du château. Il y jeta les yeux, et la première chose qu'il vit dans sa cour fut une truie plus grande qu'aucune qu'il eût jamais vue, mais elle était si maigre qu'elle semblait n'avoir que la peau et les os; ses mamelles étaient longues et pendantes, et elle avait le museau long et pointu comme un animal tout affamé. Le sire de Coa-



rasse s'émerveilla fort en voyant cette truie, qu'il trouva bien déplaisante, et il cria à ses gens :

« Or tôt, mettez les chiens dehors, qu'ils poursuivent cette truie. »

Les valets sortirent et ouvrirent la porte du lieu où les chiens étaient gardés et les lancèrent sur la truie. La bête jeta un grand cri et regarda fixement le sire de Coarasse, qui s'appuyait contre une poutre devant sa chambre. Les chiens étaient en défaut, car la truie s'était évanouie et nul ne savait ce qu'elle était devenue. Pendant qu'on la cherchait, le chevalier rentra dans sa chambre tout pensif, car le souvenir d'Orton lui était venu à l'esprit, et il se dit :

« Je crois que j'ai vu aujourd'hui mon messager; je me repens d'avoir crié et fait lancer mes chiens après lui; ce sera une chance si je le revois jamais, car il m'a dit plusieurs fois que si je le courrouçais, je le perdrais et ne le reverrais plus. »

Il dit la même chose à la dame, qui n'était point sortie de sa chambre ce matin-là, et qui n'était point trop fâchée de penser qu'elle n'entendrait plus Orton tapager au milieu de la nuit.

« Mon seigneur en maigrissait par défaut de dormir, » disait-elle, mais le sire de Coarasse branlait la tête :

« Je dormais tout mon saoul, à quelque heure que ce fût, disait-il, et quand je ne dormais pas, j'avais matière à penser, par les nouvelles que m'apportait Orton. Maintenant, s'il ne revient pas, comment servirai-je Monseigneur, qui prenait tant de plaisir à tout ce qu'Orton racontait? »

Orton ne revint pas. Huit jours s'étaient déjà écoulés quand messire Raymond fit appareiller ses chevaux pour voyager jusqu'à Orthez :

« Je ne saurais, disait-il, laisser plus longtemps Monseigneur dans la pensée qu'il aura de tout côté bonnes et sûres informations quand je ne sais plus rien à lui apprendre. Aussi est-ce un peu par sa faute que j'ai perdu Orton, car c'est lui qui me donna la pensée de demander à le voir, et tant de fois m'en pressa. »

*A suivre.* Mme DE WITT, née GUIZOT.

# LES HORLOGES PNEUMATIQUES

Le problème de l'unification de l'heure dans les différents quartiers d'une même ville n'avait pas jusqu'ici reçu de solution véritablement pratique. Remarquez qu'il ne s'agit pas de rendre l'heure uniforme d'une ville à l'autre et à plus forte raison d'un pays à l'autre pays : il n'est que trop certain, en effet, que ces heures doivent varier, puisqu'il n'est midi au même moment, dans deux endroits différents de la terre, que si ces lieux sont placés sur le même méridien.

Dans une grande ville, à Paris, par exemple, toutes les horloges devraient donner très sensiblement les mêmes indications: on sait qu'il n'en est rien et, bien que le temps soit de l'argent, comme disent les Anglais, ce temps est indiqué d'une manière très irrégulière par les diverses pendules.

C'est à l'Observatoire de Paris seulement, grâce aux déterminations astronomiques qui sont faites chaque jour, qu'on possède l'heure exacte. Jusqu'ici, tous les lundis, un certain nombre d'horlogers se rendaient à l'Observatoire et prenaient l'heure indiquée sur les chronomètres. On a songé à donner ce renseignement télégraphiquement aux différents quartiers de la ville et, depuis près d'une année, on peut voir, aux abords de certaines mairies, des horloges reliées par un fil électrique à une pendule placée dans les caves de l'Observatoire. En même temps on essayait d'autres procédés. En Autriche, on se servait depuis quelques années d'horloges mues par l'air comprimé, lorsqu'une compagnie a eu l'idée d'appliquer en France le système qui avait si bien réussi à Vienne.

Vous connaissez les cadrans qui ont été adaptés aux candélabres placés sur nos boulevards et sur quelques-unes de nos places publiques. On peut trouver que leur aspect laisse quelque chose à désirer au point de vue de l'élégance, mais tout le monde doit reconnaître que leur utilité est incontestable.

Les aiguilles de l'horloge pneumatique sont mises en mouvement par deux roues d'engrenage liées entre elles, exactement comme cela a lieu dans les horloges ordinaires. La plus grande, qui a 60 dents, fait un tour entier en une heure; la petite roue, durant le même temps, n'avance que de 5 divisions.

Dans nos horloges ordinaires, le mouvement des roues est produit, soit par la chute d'un poids, soit par les mouvements de détente d'un ressort; ici, c'est une poussée d'air comprimé qui oblige la roue à tourner.

Cet air comprimé, contenu dans des réservoirs placés à l'usine centrale, est envoyé *à chaque minute* dans l'intérieur de tuyaux qui communiquent avec l'horloge, et met en mouvement un mécanisme que montre notre gravure. L'air arrive par le tuyau C dans une boîte Y à l'intérieur de laquelle se trouve un soufflet qui se gonfle à chaque arrivée d'air et fait monter une tige T qui lui est fixée. A son tour, la tige T soulève un levier, mobile autour d'un axe dont vous voyez en A l'extrémité, et ce levier, par l'intermédiaire du doigt *r*, pousse la grande roue R de droite à gauche de manière à la faire avancer d'une dent. Cette roue, qui porte l'aiguille des minutes du cadran, a soixante dents : si l'arrivée d'air se fait exactement toutes les minutes, la grande aiguille parcourra donc le cadran en une heure.

Si la poussée était trop forte, on pourrait craindre que le levier, et par suite le doigt *r*, fût soulevé trop haut : dans ce cas la roue tournerait de plus d'une dent. On limite la course du levier en le maintenant dans un étrier *t*, qui ne lui permet pas de dépasser une certaine hauteur.

A l'usine centrale, on a installé une horloge bien construite donnant exactement l'heure de l'Observa-

toire. Non loin de l'horloge se trouve un réservoir d'air comprimé qui communique avec les tuyaux de distribution par l'intermédiaire d'un *tiroir*, exactement semblable au tiroir des machines à vapeur.

Sans entrer dans aucun détail, je rappellerai que la vapeur qui s'échappe d'une chaudière est amenée alternativement au-dessus et au-dessous du piston de la machine. Ce résultat est obtenu à l'aide du *tiroir* imaginé par l'illustre physicien anglais James Watt.

Ici, le tiroir peut successivement ouvrir ou fermer l'orifice des tuyaux de distribution : dans le premier cas, l'air comprimé est lancé dans les conduits et détermine le mouvement des aiguilles ; dans le second cas, non-seulement l'air comprimé ne peut sortir, mais celui qui se trouve dans la canalisation s'échappe dans l'atmosphère.

Si vous imaginez que durant une minute le tiroir effectue ces deux mouvements, vous comprendrez comment, à des intervalles réguliers, l'air peut être dirigé dans les tuyaux de distribution. Pour que ces *intervalles réguliers* soient exactement d'une minute, la tige du tiroir est tout simplement mise en communication avec la grande aiguille de l'horloge, au moyen d'un mécanisme que je ne veux pas décrire. C'est cette aiguille elle-même qui ouvre au commencement de chaque minute l'orifice de distribution.

Une objection se présente naturellement à l'esprit. Cet air comprimé, lancé de la station centrale, n'arrive pas instantanément aux différentes stations situées sur la voie publique. Si l'horloge, pneumatique est placée à un kilomètre de la station centrale, il faudra près d'une minute avant que l'air agisse sur l'aiguille du cadran. Si l'horloge est à 2, 3,... kilomètres, le retard pourra s'élever à 2, 3,... minutes. Dans l'intérieur d'une même ville, ces distances ne seront jamais bien grandes, et d'ailleurs on pourrait avoir plusieurs horloges distributrices. Ce qu'il faut dire, c'est que les horloges pneumatiques n'ont pas la prétention de remplacer les horloges électriques qui donnent l'heure à une seconde près. Un écart d'une ou deux minutes n'a aucune importance pour les besoins ordinaires des gens qui veulent connaître l'heure et les horloges pneumatiques ne donnent pas entre elles une grande différence.

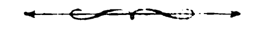


Horloge pneumatique.

Mécanisme du cadran d'une horloge pneumatique.

J'ajouterai qu'à la station centrale on a placé deux horloges distributrices afin que si l'une d'elles venait à s'arrêter, l'autre pût immédiatement la remplacer. Si l'un des tuyaux de distribution était hors d'état de fonctionner, l'horloge qu'il alimente cesserait de donner l'heure, mais toutes les autres continueraient à marcher.

ALBERT LÉVY.







Elle me tendit l'anneau. (P. 354, col. 2.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE[1]

## XI

### L'anneau d'Aéizénas.

« J'ai cru que tu ne viendrais plus, » s'écria Ercole en se jetant dans mes bras, lorsque je l'eus rejoint au lieu indiqué par l'Éthiopienne. Mais j'étais si haletant de la rapide course que j'avais faite, que je pus à peine lui dire :

« Où est Mariam ?

— Me voici, répondit la vieille qui, sortant de l'ombre, parut devant moi. Pourquoi tant de hâte, mon fils? Les choses les plus graves doivent être entreprises avec un cœur calme. La sixième heure vient à peine de s'éteindre; il n'y a point de retard.

— Mon cœur ne tremble point par crainte, lui répondis-je; mais le temps presse; dans quelques minutes il sera trop tard pour fuir.

— Notre secret est-il donc découvert? murmura-t-elle en me saisissant anxieusement le bras.

— Non, mais tout à l'heure, dans le jardin de Sa Hautesse, je me suis trouvé en présence d'un infâme chevalier, venu ici pour me livrer aux mains de mes plus cruels ennemis. Je l'ai loyalement provoqué et je l'ai percé de cette épée. En ce moment son corps est étendu au milieu du chemin qui conduit au palais et ne peut tarder à être découvert.

— Quelqu'un a-t-il assisté à ce combat? demanda Mariam.

— Nul ne m'a vu; mais j'ai quitté mon poste malgré les ordres de Soliman. Les soupçons se porteront donc tout de suite sur moi.

— Tu t'inquiètes inutilement, dit froidement la vieille. Dans le tumulte qui suivra la découverte du cadavre, personne ne pensera à toi. Ce n'est qu'avec le calme que viendra l'idée de chercher le coupable. Nous avons ainsi tout le temps nécessaire pour préparer votre fuite sans hâte. Mais, cependant, commençons à nous mettre en sûreté. Suivez-moi. »

J'obéis sans réplique, tant la vieille reine avait réussi à m'inspirer confiance en ses promesses. Nous la suivîmes donc. Elle marchait paisiblement, de son pas débile, dans la direction du palais, comme si elle eût voulu nous conduire à la porte principale de l'enceinte, gardée par les soldats du pacha.

Tout à coup elle s'arrêta au pied d'une énorme touffe de lauriers roses dont la base, par cette claire nuit étoilée, était enveloppée d'une ombre épaisse.

« Cherche à mes pieds, me dit-elle impérieusement, tu trouveras un cercle de fer. »

Je me baissai et, en scrutant le sol de mes doigts, je découvris en effet, à demi cachée dans le sable, une petite rondelle en métal.

« Tire le fer à toi, » reprit Mariam.

Je tirai, et sous mon léger effort, une dalle très mince se souleva et me laissa voir un orifice béant, noir, étroit et rond, comme le sont en ce pays les conduits qui amènent l'eau dans les jardins.

« C'est par là que nous allons sortir, me dit l'Éthiopienne. Descends le premier et avec précaution. »

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321 et 330.

Le trou me paraissait si étroit que je doutais qu'il pût contenir ma personne. Cependant je m'y engageai sans hésiter et, me laissant glisser, mes pieds touchèrent bientôt le sol. Déjà Ercole entrait à son tour, et, pour le laisser passer, je n'eus que le temps de me glisser dans le souterrain bas et resserré qui communiquait avec le conduit. Un instant après, mes deux compagnons étaient près de moi.

L'obscurité la plus profonde régnait dans ce lieu immonde, tout ruisselant de vase et d'humidité, et l'air y était si épais que je crus que j'allais suffoquer.

« J'ai eu soin de refermer la dalle sur moi, me dit Mariam. Nous sommes maintenant à l'abri de toute poursuite. Avançons au plus vite, car nous ne pourrions rester longtemps ici. »

Je me mis à ramper aussi prestement que possible, car l'ordre de notre descente me donnait l'avance sur les autres. A chaque instant je mettais la main sur quelque crapaud froid et visqueux, ou je sentais glisser entre mes bras une longue couleuvre, et involontairement je m'arrêtais, mais derrière j'entendais la voix de l'Éthiopienne me criant : « Courage, mon fils. »

Quelle était la longueur de cet horrible souterrain, je ne pourrais le dire, car il me sembla que nous y étions entrés depuis une éternité, quand j'aperçus enfin devant moi une faible lueur et l'air arriva plus frais à ma poitrine. Bientôt après, j'atteignais une petite grille de fer et, la poussant, je me trouvai dehors, sous le beau ciel scintillant d'étoiles.

Ercole n'avait fait qu'un bond hors du trou, et, nous retournant tous deux, nous aidâmes à se relever la pauvre vieille fort essoufflée.

Je regardai autour de moi et je vis une plaine toute parsemée de petits monuments et de coupoles; derrière nous se dressait une haute muraille crénelée.

« Sommes-nous donc déjà hors la ville? demandai-je à Mariam.

— Nous sommes dans le cimetière des pachas, me répondit-elle avec un sourire, et cette muraille est celle du jardin de Soliman, derrière laquelle nous étions tout à l'heure. Le chemin t'a paru long, paraît-il, mais nous ne pouvions en prendre d'autre. Il faut que tes ennemis ignorent, au moins pendant quelque temps, l'endroit par où tu as fui. On te cherchera sur la route d'Alexandrie ou de l'un des ports, tandis que tu seras dans le désert. Qui pourrait penser que toi, Français, tu t'échappes de ta prison pour gagner l'Abyssinie. Là est la sécurité.

— Je comprends, lui dis-je, cela est parfaitement raisonné.

— Dans un instant, reprit-elle, tu seras près de Kaleb. Laisse-moi te répéter que cet homme est le plus dévoué de mes serviteurs et que tu peux en tout te fier à lui; mais ce n'est pas lui qui commandera, car c'est à toi que je donne tout mon pouvoir. »

La vieille reine s'arrêta et, fouillant parmi les haillons qui couvraient sa poitrine, elle en sortit une épaisse bague d'or dont le chaton, orné de pierreries, brilla comme une lampe à la clarté des étoiles. Pensive, elle regardait le joyau, et des larmes envahissant ses yeux vinrent rouler sur ses joues décharnées.

« Cet anneau, me dit-elle, est tout ce qui me reste de ma grandeur passée. C'est l'anneau d'Aéizénas, celui qu'ont porté tous les empereurs jusqu'à mon fils Théodoros, c'est aux yeux du peuple le talisman sacré de l'Éthiopie; tous les fronts, depuis l'abouna jusqu'au vil esclave, s'inclinent devant la main qu'éclairent ses rayons. Lorsque mon époux mourut, je le passai à mon doigt, et il me suffit de montrer ma main au peuple pour que tous comprissent que j'étais la reine. Je le donnai moi-même à mon fils, le jour où il revêtit la pourpre impériale. Mais l'infortuné Théodoros avait peu de respect pour nos grandes traditions nationales. Quel fut mon effroi lorsque je le vis un jour paraître devant moi sans l'anneau sacré. Il rit de ma terreur et enfin m'avoua qu'ayant, malgré les prescriptions formelles de notre antique loi, retiré un jour la bague de son doigt, il n'avait pu la retrouver. Cependant, craignant lui-même d'effrayer le peuple, il fit secrètement fabriquer un faux anneau dont l'aspect ne pouvait pourtant tromper que des yeux inexpérimentés. Malgré ce subterfuge, je compris, à ce signe fatal, que Dieu avait retiré sa main de dessus mon fils.

» Tu penses quelle fut ma surprise quand un jour, surveillant dans ma chambre les ébats de ma pauvre Magdalena, je vis l'enfant jouer avec un objet brillant qu'elle avait ramassé dans un angle de la pièce. C'était la bague d'Aéizénas que le Ciel me renvoyait par un de ses anges.

» J'hésitais à rendre l'anneau sacré au fils sans cœur, à l'empereur indigne, quand survinrent les terribles événements que je t'ai racontés. Si Joannès eût su que je possédais le joyau impérial, il m'eût plutôt déchiré les entrailles que de le laisser en ma possession, et, aujourd'hui encore, il donnerait la moitié de ses trésors pour le reconquérir, car, mieux que tout autre, il a connu la supercherie de Théodoros, et il tremble toujours d'avoir à son tour à en supporter la peine.

» Eh bien, cet anneau, je te le donne. Pour toi j'arrache de nouveau la couronne de mon front, car, grâce à la bague sacrée, je suis ici encore la vraie reine d'Éthiopie. Mais souviens-toi que j'aime mieux mon pays que ma haine, et que plutôt de lui donner en ta personne un maître étranger, j'aimerais mieux te tuer là, maintenant, de mes propres mains. Je ne te demande aucun serment, car je crois par ta loyauté de chevalier que cet anneau ne te servira que pour le salut de ma fille, et que, ta mission accomplie, tu le remettras aux mains du plus digne. »

Et, d'un geste plein de majesté, elle me tendit l'anneau.

Mettant un genou en terre, je pris la bague sacrée et je dis à la vieille reine :

« Par la foi d'un chevalier chrétien, je vous promets d'agir ainsi que vous l'entendez.



— Relève-toi, mon fils, me répondit-elle avec douceur; je n'ai jamais douté de toi. Maintenant l'heure est venue. Kaleb doit être prêt et nous attend sans doute. »

Elle fit quelques pas en avant, et, plaçant ses mains devant sa bouche, elle modula d'une voix vibrante le long et clair appel du chacal en chasse, avec un tel accent de vérité que ce cri sinistre me fit frissonner. A peine la dernière note avait-elle retenti qu'à cent pas devant nous s'éleva le même cri, et presque aussitôt nous vîmes s'avancer vers nous une ombre qui, glissant silencieusement sur le sol, vint se prosterner devant Mariam.

« C'est bien, Kaleb, lui dit la vieille reine, voici ceux que tu dois servir. »

Kaleb se redressa et s'inclina respectueusement devant chacun de nous. C'était un homme d'une taille gigantesque, portant sur son corps maigre et droit la robe blanche des pasteurs du désert. Il tenait à la main une longue baguette recourbée en crosse. Sa tête nue, sans turban, était entourée d'une épaisse chevelure laineuse, dont les mèches droites et raides venaient retomber sur ses épaules. La pâle clarté des étoiles donnait à son visage bronzé, imberbe, une austérité mystérieuse.



Nous vîmes une troupe de cavaliers. (P. 358, col. 2.)

Après qu'il nous eut salués, Mariam lui dit en me désignant de la main :

« Voici ton maître, Kaleb, tu lui obéiras comme à moi-même. Il te dira son nom, car je l'ignore encore....

— Je m'appelle Jean de Bourbon, interrompis-je, et n'ai point de secret pour vous.

— Bien, reprit Mariam, et montrant Ercole. L'autre jeune homme est son serviteur; il sera ton égal.

— Il sera fait selon ta volonté, mère du peuple, répondit simplement Kaleb.

— Tout est-il prêt? demanda encore la vieille reine.

— Je me suis procuré trois des plus rapides coursiers d'Arabie, dit l'Abyssin; ils sont là, près de nous, cachés dans le tombeau du sultan Ahmed.

— Allons, alors, » dit Mariam.

Le tombeau du sultan Ahmed est un antique et imposant monument dont la haute coupole, surmontée d'un croissant doré, marque le centre du cimetière des pachas. L'intérieur forme plusieurs vastes salles, magnifiquement revêtues de faïences peintes. Dans l'une de ces salles nous trouvâmes trois beaux chevaux blancs, tout harnachés et prêts au voyage. Kaleb avait eu soin de leur envelopper la tête d'un linge, afin de leur enlever toute possibilité de nous trahir par leurs hennissements.

« Il faut, me dit la reine, laisser ici tes riches vêtements de capitaine qui pourraient te trahir. Je me charge de les faire disparaître ainsi que ceux de ton compagnon, qui fera comme toi. Kaleb, sur mon ordre, a eu soin d'apporter des vêtements de Bédouins, car il faut que tout le monde vous croient tels. »

Nous nous dépouillâmes donc de nos costumes turcs, et, aidés de Kaleb et de Mariam, nous eûmes bientôt revêtu la simple robe des fils du désert, et enveloppé notre tête du foulard de laine retenu par une corde en poil de chameau. Kaleb nous donna à chacun une longue arquebuse de fabrication arabe. Quand nous fûmes tous ainsi équipés, la vieille reine nous embrassa chacun sans dire un mot, puis elle tomba à genoux sur le sol et se mit à prier.

Un instant après, nous étions à cheval, et comme nous sortions du tombeau d'Ahmed, je sentis l'émotion qui m'étouffait, car j'emportais avec moi toute l'espérance qui avait fait vivre jusqu'ici cette pauvre femme.

« Adieu, Mariam, lui criai-je, prie le Seigneur Dieu qu'il nous ait en sa sainte garde. »

Mais elle ne tourna pas la tête.

## XII

### Kaleb.

Le cimetière des pachas s'étend au midi de la ville jusqu'à la muraille d'enceinte qui enveloppe la cité et la forteresse. Nous devions donc être peu éloignés de la porte de Syout, par où passe la route qui remonte dans la vallée du Nil vers les pays inconnus. Je pensais que c'était sur ce point que nous allions nous diriger, aussi fus-je fort surpris quand je vis Kaleb, à peine fûmes-nous hors du cimetière, diriger son cheval du côté de l'intérieur de la ville et se lancer au galop à travers les ruelles qui serpentent au pied de la citadelle.

Mais je me gardais de rien dire, et Ercole et moi,



mettant nos montures au galop, nous nous lançâmes à la suite de l'Abyssin.

Une obscurité complète régnait dans le bazar, où le bruit des pas de nos chevaux, répété par les voûtes, dut réveiller tous les habitants dans leur lit.

« On ne peut pas dire que nous nous esquivons sans bruit, murmura Ercole, et certainement demain, lorsque l'on connaîtra notre évasion, il ne manquera pas de gens dans le bazar pour indiquer la route que nous avons suivie.

— Tais-toi, lui répondis-je, Kaleb sait ce qu'il fait, car il joue sa tête tout aussi bien que nous-mêmes. »

Nous atteignîmes cependant sans encombre la porte de l'enceinte, dite Bab el Charyèh, que je reconnus fort bien, y étant souvent passé en compagnie de Soliman Pacha, qui possédait une très belle villa sur la route d'Alexandrie.

Comme nous approchions du corps de logis où se tiennent les gardiens de la porte, Kaleb me dit :

« C'est à vous maintenant, seigneur Roumi, qu'il appartient de nous faire ouvrir cette porte. Surtout hâtez-vous, car le temps presse ; il faut que le soleil levant nous trouve loin d'ici. »

J'avançai donc mon cheval jusqu'à l'entrée du corps de garde et, tirant mon sabre, je donnai avec le pommeau trois ou quatre coups violents dans le volet qui était fermé.

Ce tapage produisit un violent tumulte à l'intérieur; les soldats, réveillés en sursaut, se levèrent en proférant des imprécations contre les rôdeurs nocturnes, et, sautant sur leurs armes, apparurent à la porte.

« Que voulez-vous? » me cria d'une voix irritée l'un d'eux, qui était le sergent commandant le poste. Et il brandissait d'un air menaçant une courte pique, mais la vue de mon sabre nu arrêta son bras prêt à frapper.

« Ouvre-moi la porte, lui dis-je impérieusement. Service de Sa Hautesse. »

Il me regardait tout ébahi, sans bouger, quand, tirant de ma poitrine l'ordre que m'avait donné, la veille, le maître de l'artillerie, je lui dis :

« Prends ce firman et lis. Dépêche-toi, ou je te rends responsable du retard que j'éprouverai. »

Un soldat apporta une lanterne et le sergent lut avec lenteur le firman, qu'il me rendit après avoir appliqué son front sur le sceau en signe d'obéissance.

« Excusez-moi, capitaine Roumi, me dit-il alors, de ne pas vous avoir reconnu sous ce costume, qui fait de vous un vrai Bédouin. Je vous connais cependant bien, car j'ai servi chez Son Excellence Soliman Pacha.

— Bien, bien, mais hâte-toi! »

Au même moment, il s'éleva au-dessus de la ville une lueur rougeâtre bientôt accompagnée d'un bruit sourd et continu.

« Tiens, exclama le sergent, que se passe-t-il donc dans la citadelle? Il y a quelque grand événement, car on vient d'allumer les feux des tourelles et les tambours des janissaires sonnent l'alarme.

— Tu te trompes, dis-je. Sa Hautesse donne cette nuit une fête aux ambassadeurs de France; les jardins sont illuminés et les nègres dansent en ce moment la grande bamboula. »

Le sergent prit une grosse clef pendue à sa ceinture et ouvrit l'énorme serrure de la porte de l'enceinte. Puis, aidé d'un de ses hommes, il tira une lourde barre de fer qui fit s'entrebâiller un des battants. Sans plus attendre, nous nous glissâmes à travers l'ouverture et un instant après nous étions hors la ville, galopant sur la grande route.

« Il était temps, me dit Kaleb tout en chevauchant près de moi. On s'est aperçu de la mort du Féringhi. L'alarme est donnée. Dans une demi-heure, il sera impossible à âme qui vive de sortir de la ville. »

Nous arrivions à un carrefour où se croisaient plusieurs chemins.

« A droite, » maintenant, nous cria Kaleb, et nous nous lançâmes dans la direction qu'il nous indiquait, mais je m'aperçus bientôt que cette nouvelle route nous ramenait vers la ville. Je ne pus cacher mon étonnement, alors Kaleb me dit :

« La manœuvre que nous exécutons vous paraît étrange, n'est-ce pas?

— Oui, mais j'ai confiance en toi.

— C'est bien. Vous allez comprendre tout de suite. Dès que l'on s'apercevra de votre fuite, on se hâtera d'envoyer des cavaliers dans la direction d'Alexandrie, car on pensera que vous avez gagné un port, pour de là passer par mer en Europe. Il était donc important de confirmer nos ennemis dans cette idée, c'est pourquoi nous sommes venus sortir par la porte Bab el Charyèh. Tandis que si nous avions pris la porte de Syout, au bout de deux heures les janissaires auraient été sur notre dos, car ils auraient bien vite connu la direction de notre fuite.

— Je comprends.

— Et maintenant, nous allons faire de nouveau le tour de la ville et nous diriger non vers Syout, mais directement vers le désert d'Arabie, où personne n'aura l'idée d'aller nous chercher.

— Alors, tu crois que nos ennemis seront dépistés.

— Dans une heure, vous pourrez vous considérer comme hors de danger.

— Dans une heure, nous serons libres! » m'écriai-je plein d'enthousiasme et, talonnant ma monture, je m'élançai au triple galop suivi de mes compagnons.

Après avoir quelque temps longé les murailles de la ville, nous avions tourné vers l'orient, et maintenant nous courions à toute vitesse vers le jour levant, dont les premières lueurs argentaient déjà l'horizon.

De ce côté du Grand-Caire, la campagne se prolonge encore quelques lieues avec des rivières, des jardins, des champs de blé; mais arrivé à la limite de cette zone, on entre tout d'un coup dans le désert horrible, rocheux, où ne vivent que quelques Bédouins nomades.

Comme le soleil paraissait, nous chevauchions



déjà au milieu de rochers noirs, dans une sorte de vallée dont le fond était tout rempli d'un sable blanc et brillant semblable à du verre pilé. C'était plaisir à voir comme nos braves chevaux arabes volaient sur ce sol léger, l'effleurant à peine de leurs sabots, alors que nos lourds coursiers d'Europe s'y seraient enfoncés jusqu'à mi-jambe. Cependant, après quatre heures de course folle, nous dûmes ralentir notre allure et, sur le conseil de Kaleb, nous nous mîmes au pas.

« Il faut, nous dit l'Abyssin, que nous soyons à Suez ce soir même, ce qui nous fait encore une vingtaine de lieues à franchir. Cela est chose facile pour d'aussi bonnes bêtes que les nôtres, à condition toutefois que nous les ménagions. Cette vallée porte le nom de *Vallée de l'Égarement ;* d'après la tradition, c'est le chemin que prirent les Juifs alors qu'ils fuyaient devant le roi Pharaon, mais comme ils allaient à pied, ils furent pris de peur en se voyant si longtemps au milieu de ces rochers; ils essayèrent de traverser les montagnes au midi et se perdirent, ce qui permit au roi d'Égypte de les rejoindre, malgré l'avance qu'ils avaient sur lui.

— Espérons, dis-je, que nous serons aussi heureux qu'ils le furent. Car, si tu es chrétien, Kaleb, tu sais que Pharaon ayant voulu traverser la mer Rouge derrière les Juifs fut englouti avec son armée par les flots. Non que je souhaite le même sort au bon Soliman.

C'était la reine. (P. 358, col. 1.)

— Je suis chrétien et j'ai lu les livres saints, reprit Kaleb. Dieu vous tirera aussi de la terre de servitude; plus heureux que les Juifs, vous verrez la mer avant que la nuit prochaine ne se soit écoulée. Mais voici le premier puits de la vallée. Arrêtons-nous, et pendant que nos chevaux soufferont et prendront leur provende, nous réparerons nous-mêmes nos forces, car notre étape suivante sera plus longue. »

Le puits annoncé par Kaleb n'était qu'un petit bassin taillé dans le rocher, à demi-rempli d'une eau verdâtre. Tout autour poussaient des broussailles d'une herbe amère qu'on appelle coloquinte, et quelques maigres acacias garnis de plus d'épines que de feuilles.

Nous mîmes pied à terre, et après avoir fait boire nos chevaux et leur avoir donné quelques poignées d'orge, nous les laissâmes en liberté; car il n'est point d'usage en ce pays de les jamais entraver.

Cela fait, nous nous assîmes à l'ombre d'un acacia, maigre abri contre le soleil chaud et brûlant. Kaleb, ayant tiré de son bissac quelques galettes de froment et des dattes, nous invita à faire une courte prière pour remercier le Très-Haut de sa protection; ce que nous fîmes avec ferveur; puis nous mangeâmes, arrosant notre maigre repas de l'eau du puits qui était assez douce.



« Désormais, nous dit l'Abyssin, nous sommes hors de danger. Nos ennemis courent en ce moment après nous sur la route d'Alexandrie, et avant qu'ils puissent s'apercevoir de leur méprise, nous voguerons sur la mer Rouge.

— Nous sera-t-il facile de nous procurer une barque? demandai-je.

— Tout est prêt, répondit Kaleb. Notre reine Mariam vous a sans doute dit que, avant qu'elle ne vous eût proposé de partir avec moi, j'avais résolu de tenter seul l'entreprise. En conséquence, j'avais depuis plusieurs jours expédié à Suez un de mes plus fidèles serviteurs afin de s'entendre avec un marin arabe qui doit me conduire jusqu'au port de Souakin. Au lieu de moi seul, le navire nous emportera tous les trois. Voilà tout.

— A merveille, dis-je. Mais si j'ai bien compris ce que m'a raconté Mariam, tu cours dans cette entreprise de bien plus grands risques que nous-mêmes. Quoi qu'il arrive, nous sommes payés par avance, puisque nous étions esclaves et que nous voilà libres. Tandis que toi....

— Moi, interrompit Kaleb avec feu, mes biens, mes enfants, ma vie appartiennent à Mariam; elle a bien fait d'en disposer, car sans elle je n'aurais jamais connu le bonheur. Je lui dois tout; elle a été ma mère, elle est ma reine.

— Comment, ta mère?

— Mon père était un pauvre cultivateur des bords du lac Dembéa qui, ayant encouru la colère du raz Kassa, prince du Gojam, fut mis à mort après avoir été dépouillé de tous ses biens. Je venais à peine de naître, et ma pauvre mère, folle de terreur, s'enfuit dans la montagne m'emportant dans ses bras. Pendant de longs jours elle erra parmi ces affreuses solitudes, se nourrissant des fruits de la jungle. Enfin elle aperçut les remparts de la superbe citadelle de Débra Tabor. Mais ses forces étaient épuisées, son lait tari ne pouvait plus entretenir la vie de son enfant. Désespérée, elle s'était laissée tomber sur la route en me serrant contre sa poitrine, quand à ce moment résonnèrent au loin les cymbales qui annoncent en notre pays l'approche d'un noble, puis bientôt un brillant cortège envahit le chemin. Les gardes, en voyant cette femme couverte de guenilles, la repoussèrent brutalement du pied; mais ma mère, puisant un reste d'énergie dans son désespoir, se redressa. Elle avait aperçu, portée sur une litière dorée, une dame tenant dans ses bras un enfant. C'était la reine. Avant qu'on pût l'arrêter, ma mère m'avait élevé en l'air et me jetait dans la litière en criant à la reine : « Au nom du Dieu vivant, sauve mon enfant, car il se meurt! » Et, épuisée par cet effort, la pauvre femme roulait morte au pied des gardes consternés. Alors Mariam, car c'était elle, me prenant sans mot dire dans ses bras, me mit sur sa poitrine à la place qu'occupait son propre fils et me rendit la vie en me donnant son lait.

» Arrivée au palais, elle me confia à une nourrice. Je fus élevé près de Théodoros, l'héritier royal dont j'étais du même âge; je fus son compagnon de jeu, mais plus tard, l'orgueilleux prince, ayant connu ma basse origine, rougit de me voir près de lui, et, malgré les instances de sa mère, il m'exila. Grâce à Mariam, j'étais riche; elle me fit épouser une de ses servantes, et, quittant la terre d'Abyssinie, je vins m'établir en Égypte. J'y fis le commerce; ma fortune prospéra et j'étais heureux, quand j'appris les crimes de Joannès. Mariam passait pour morte. Un jour elle se présenta à moi, au Grand-Caire, couverte des haillons sordides d'une mendiante. Elle se fit reconnaître et je tombai à ses pieds. Dès lors, comme je l'ai dit, mes biens, mes enfants, ma femme, moi-même, en un mot tout ce que j'ai ici-bas appartient à Mariam, heureux encore qu'elle veuille en disposer.

— Tu as raison, lui dis-je, et tu as le droit de donner le nom de mère à cette noble femme qui t'a si généreusement rendu la vie.

— Oh! la bonne Mariam, murmura Ercole, je voudrais qu'elle fût là pour pouvoir l'embrasser. »

Kaleb s'était levé.

« Allons, seigneurs, nous dit-il, vite en selle. Mon récit nous a déjà retenus trop longtemps. »

Un instant après nous galopions à fond de train sur le sable brûlant. Après quelques heures de course, nous rencontrâmes un autre puits et nous mîmes de nouveau pied à terre pour faire boire nos chevaux.

Nous étions à peine remontés en selle que nous vîmes tout à coup déboucher, à une petite distance en avant de nous, une troupe de cavaliers. Cette vue nous effraya fort, mais Kaleb nous dit :

« Avançons sans crainte. Ce sont des Bédouins. »

Quand nous fûmes à quelques pas d'eux, toute la troupe s'arrêta et l'un des cavaliers, beau vieillard à la barbe blanche, s'avança seul vers nous. L'Abyssin piqua sa monture et, se plaçant à côté du Bédouin impassible, il le prit par sa barbe et l'embrassa gravement sur les deux joues, en lui disant :

« Allah, Bismillah Allah!

— Bismillah! répondit le vieillard.

— Je te salue, ô puissant cheïkh, reprit Kaleb, puisse ta tribu s'étendre sur tous les pâturages de Massr!

— Où vas-tu, étranger? demanda le cheïkh.

— Frère, je sais que les pieds de mon cheval foulent un sol qui est à toi; mais je suis Bou-Salem, fils de Ben-Daoud, de la tribu des Béni-Atié, et je rentre dans ma patrie, le Tihama, voisin de la mer d'Akabah.

— Qu'Allah te conduise, dit le cheïkh, ta tribu est sœur de la mienne et tous les Bédouins sont frères. »

Et, à son tour, il serra gravement Kaleb dans ses bras.

L'Abyssin remit son cheval au galop et, le suivant, nous passâmes sans échanger d'autres compliments.

Quand les Bédouins furent suffisamment loin de nous, Kaleb nous dit :

« Il est fort heureux que j'aie eu l'idée de vous faire revêtir ces costumes. Ces nomades ne vivent guère



que de pillage, et s'ils avaient pu soupçonner non que nous fussions chrétiens, mais même turcs ou arabes des villes, ils nous auraient dépouillés de tout et peut-être nous auraient tués.

— J'ai cependant, fis-je remarquer, rencontré souvent des Bédouins au Grand-Caire, et ils me semblaient fort polis avec tout le monde.

— Certes, mais une fois dans leur désert, ils n'épargnent guère que leurs congénères.

— Les loups ne se mangent pas entre eux, » observa Ercole.

Le soleil commençait à approcher de l'horizon, nos chevaux surmenés soufflaient fortement, et rien n'annonçait que nous touchions au terme de la lugubre Vallée de l'Égarement, quand, tout à coup, au tournant d'un rocher, nous nous trouvâmes tout proches du rivage de la mer. La grève de sable fin courait au pied de montagnes noires en décrivant une grande courbe qui se continuait en face de nous, formant une magnifique baie.

Les vagues venaient en clapotant se briser sur le sable, et ce bruit remplissait mon cœur d'une joie ineffable.

« O belle et perfide mer, m'écriai-je, quel bonheur c'est pour moi de te revoir. Ta vue seule console le captif, car tes vastes espaces lui font oublier la prison, et tes flots bleus seront pour lui la route de la liberté et de la gloire!

— Ça ne fait rien, dit Ercole, j'aime encore mieux la mer de chez nous, et je ne sais si je pourrais m'accoutumer à celle-ci.

— Et pourquoi donc?

— Ses eaux ressemblent trop à du sang.

— A du sang?

— Mais oui, ne voyez-vous pas que ces eaux sont rouges. Et ne le saviez-vous pas auparavant?

— Ah! je comprends, dis-je en éclatant de rire. La mer Rouge! mais, mon pauvre Ercole, cette mer n'a de rouge que le nom; tu verras demain que ses eaux sont aussi bleues que celles de notre belle Méditerranée. Ce sont les derniers reflets du soleil couchant qui t'ont trompé. »

Ercole ne répondit rien, mais je vis bien qu'il n'était point convaincu.

Maintenant nous suivions au galop le bord de la plage, et, ranimés par cet air frais, peut-être aussi par les senteurs de l'écurie prochaine, nos chevaux filaient bon train. Cependant il faisait nuit noire quand nous aperçûmes devant nous les silhouettes des maisons de Suez.

Kaleb enfila sans hésiter la première ruelle qui se présenta, et nous, le suivant, après avoir traversé un réseau de rues étroites, nous arrivâmes devant une haute maison dont la façade était toute garnie de balcons de bois.

L'Abyssin fit gravir à son cheval les marches du perron qui garnissait l'entrée, et il frappa de son poing trois coups vigoureux contre la porte. Une tête parut dans l'ombre du balcon et demanda timidement:

« Qui va là?

— Est-ce toi, Adjab? cria notre ami pour toute réponse.

— Oui, maître! »

Et la tête disparut aussitôt. Puis nous entendîmes un grand bruit dans l'escalier; la porte s'ouvrit et un nègre, se précipitant au dehors, vint embrasser le genou droit de Kaleb.

« C'est bien, Adjab, » dit celui-ci. Puis se tournant vers nous: « Mettez pied à terre, seigneurs, cette maison est à vous. Mon serviteur aura soin des chevaux. »

Nous descendîmes, et, précédés par Kaleb, nous entrâmes dans une grande salle, très richement ornée de divans et de tapis. Une lampe de cuivre, pendue au plafond, éclairait une table moresque toute chargée de plats d'argent, de fruits et de viandes rôties.

« Vous voyez, seigneurs, dit Kaleb, nous étions attendus.

— Je le vois, dis-je. A qui donc est cette belle habitation?

— Elle est à moi. C'est ici que je viens avec ma famille quand mon commerce m'appelle à Suez..... J'aurais dû dire: je venais, » ajouta-t-il avec un soupir. Mais il reprit aussitôt d'une voix ferme: « Avec la grâce de Dieu, j'espère bien y revenir et y offrir un asile à ma vieille reine, consolée et heureuse à son tour par le bonheur de sa fille. »

A ce moment Adjab rentrait.

« Tout est-il prêt? demanda Kaleb.

— La barque est depuis hier ancrée hors du port, et le capitaine vous attend pour mettre la voile.

— Alors, seigneurs, demain au lever du jour. »

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.

# LES KROUMIRS

## ET LES TRIBUS DE LA FRONTIÈRE TUNISIENNE

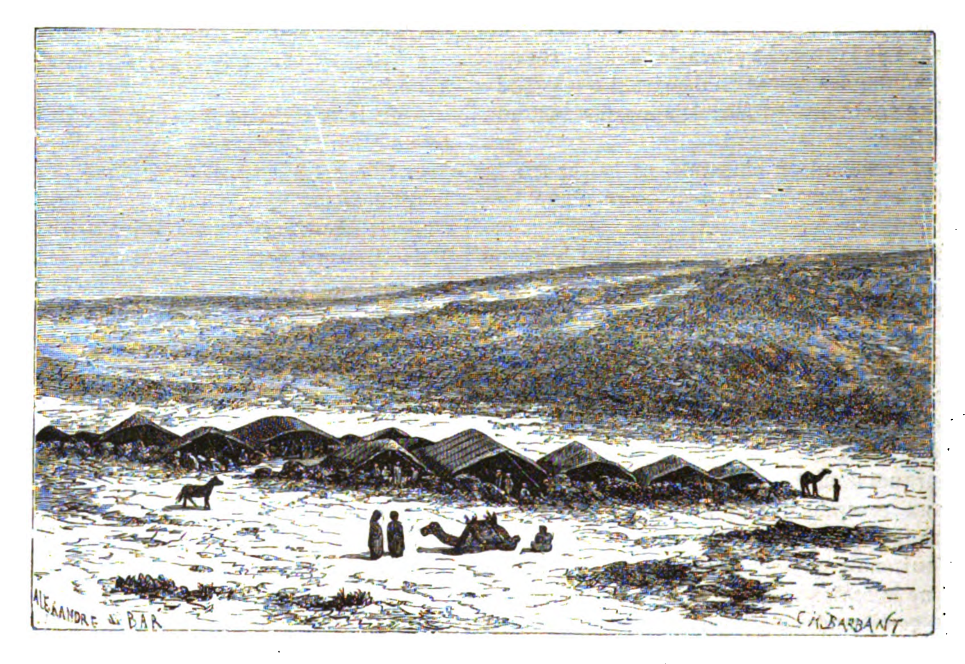
Plusieurs de nos lecteurs nous ont écrit en nous demandant de les tenir au courant des événements de la campagne que les troupes françaises viennent de commencer sur le territoire tunisien. Quoique le cadre de notre publication ne nous permette pas de suivre jour par jour des opérations militaires, nous comptons, ainsi que l'a déjà annoncé notre collaborateur M. Ét. Leroux, satisfaire de notre mieux la juste curiosité de nos jeunes amis, et profiter de l'occasion pour leur faire connaître, sur les pas de notre vaillante armée, des peuples et des contrées destinés à jouer sans doute un rôle important dans l'avenir de notre grandeur nationale.

Résumons d'abord en quelques mots l'origine de l'expédition actuelle.

Par son extrémité orientale, depuis un point voisin de la Calle, sur la Méditerranée, jusqu'à la région saharienne des Chotts ou lacs salés, notre territoire algé-



rien est limité par une région montagneuse qui appartient plus ou moins nominalement à la Régence de Tunis. Ce massif montagneux est traversé sur plusieurs points par des rivières, telles que la Mejerda et l'Oued Mellégue, qui prennent naissance en Algérie. C'est une contrée sauvage, quoique d'une évidente fertilité, car les Romains y eurent de florissantes colonies, mais les tribus qui l'habitent, et dont nous parlerons tout à l'heure, négligeant les riches produits de leur sol, ne vivent que de rapines et de brigandage au détriment de nos colons ou des paisibles Arabes qui vivent sur notre territoire. A de nombreuses reprises, ces dangereux voisins ont eu des démêlés avec nos goums ou contingents indigènes, mais il y a un mois, excités sans doute par des influences occultes, ils n'ont pas craint de s'attaquer à nos propres troupes. Une de leurs tribus, celle des Kroumirs, a essayé, le 30 mars dernier, d'enlever par surprise notre poste-frontière d'El-Aïoun, en avant du bordj de Roum-el-Souk, gardé par une poignée de soldats du 59e de ligne.




Douar des nomades de la frontière tunisienne. (P. 363, col. 1.)

Voici le récit de ce combat désormais mémorable, fait par un correspondant, sur les lieux mêmes.

« Ce qui nous surprend, écrit-il, et nous réconforte en même temps, c'est de voir à l'aspect des lieux combien il a fallu de sang-froid et de courage à nos braves petits troupiers pour se tirer avec honneur de cette rude épreuve. Aucun abri, aucun retranchement ne les protégeait, et la nature du terrain ne leur offrait que de bien faibles ressources; leur meilleur rempart a été leurs poitrines, le souffle qui les animait et aussi, il faut le dire, la froide énergie de leurs officiers....

» De sept heures du matin à midi, ces 80 conscrits soutinrent bravement le feu d'un milier d'Arabes qui, rampant dans les broussailles, se dissimulant derrière les moindres plis de terrain avec l'habileté du sauvage, venaient tout d'un coup s'élancer sur notre faible ligne en déchargeant leurs armes avec accompagnement de hurlements furieux. Ce ne fut qu'après quatre heures de lutte, alors que le nombre des ennemis croissait toujours et menaçait de l'envelopper entièrement, que le capitaine Clément se vit contraint d'expédier une estafette à Roum-el-Souk pour demander du secours. Le commandant Bounin du 3e zouaves venait d'y arriver, et ses hommes se mettaient en devoir de préparer le café; on renverse aussitôt les bidons et 130 hommes, sous le commandement du capitaine Drouin, s'élancent au pas de course dans la direction d'El-Aïoun. Malgré les fondrières et les difficultés présentées par le passage d'une foule de petits ravins sans eau courante, mais remplis d'une boue épaisse et profonde, les zouaves franchissent rapidement le trajet, et, sans se reposer un instant, viennent se placer en ligne à la droite des hommes du 59e en ce moment débordés. La fusillade continua violente et nourrie; les pertes d'hommes étaient cependant encore nulles de notre côté; mais, vers quatre heures, l'ennemi, de plus en plus nombreux, fit un effort énergique et, tout en tiraillant à outrance, en vint jusqu'à engager la lutte corps à corps; il fut promptement repoussé, mais en nous laissant à déplorer des pertes sensibles. Quatre hommes du 59e étaient tués avec trois zouaves, ceux-ci avaient en outre trois blessés. Un pauvre soldat, atteint d'un coup de feu à la tête, partit les bras en avant, courant inconsciemment dans la direction de l'ennemi, ainsi que cela se produit parfois sous l'influence du choc cérébral, et s'en alla tomber dans les



Nomades de la frontière tunisienne. (P. 363, col. 1.)

broussailles voisines de la rivière. C'est celui dont certains journaux ont dit qu'il avait été mutilé par les Kroumirs, retrouvé encore respirant et porté à l'hôpital militaire de la Calle où il serait mort. La vérité est qu'il mourut sur le coup et que les Kroumirs firent dire le soir à nos gens qu'il gisait dans la broussaille; craignant une embuscade, on ne put aller l'enlever pour l'ensevelir immédiatement, mais ce soin fut pris le lendemain après la retraite définitive de l'ennemi et l'arrivée des renforts. Le combat avait duré onze heures; il ne se termina qu'à la nuit, les Kroumirs rentrant chez eux, et la petite colonne française faisant de son côté retraite sur Roum-el-Souk, car ses munitions, sans être absolument épuisées, touchaient à leur fin. La compagnie du 59ᵉ, dans toute sa journée, et les zouaves, dans l'après-midi, avaient tiré en tout près de 15000 cartouches. »

Au reçu de cette nouvelle, des troupes furent immédiatement envoyées de Bône et de Constantine vers la frontière tunisienne pour tenir les Kroumirs en respect. Puis, résolu à mettre fin à cette situation intolérable qui livrait en quelque sorte notre territoire national à la merci d'une poignée de bandits, le gouvernement expédia de France une armée destinée à donner aux nomades tunisiens une leçon exemplaire.

Au moment où nous écrivons, nos troupes sont entrées sur le territoire tunisien; déjà le général Logerot s'est emparé du Kêf, ville sainte des marabouts de l'Oued Mellègue, et marche sur l'importance place de Béja; en même temps un corps expéditionnaire a débarqué dans l'île de Tabarka et de là au Bordj-Djedid, pour prendre par le flanc les Kroumirs que le général Forgemol, commandant en chef, attaque à la fois par les montagnes et par la vallée de la Medjerda; enfin les marins de notre escadre cuirassée, ont occupé le port de Biserte, immédiatement au nord de Tunis.

En attendant de plus amples nouvelles, voyons un peu ce que sont ces terribles Kroumirs, inconnus hier et désormais fameux.

Les Kroumirs, dont le vrai nom est *Khoumir* au singulier et *Akmaïr* au pluriel, sont avec leurs voisins les *Ouchtêtas* les plus puissants et les plus belliqueux montagnards de la frontière tunisienne. Au point de vue de la race ce ne sont pas des Arabes, mais bien des Berbères, c'est-à-dire les descendants des anciens Numides et par conséquent les frères de nos Kabyles d'Algérie. Ils occupent un haut massif montagneux qui a reçu d'eux le nom de *djebel Kroumir* et qui s'élève à l'est de la ville algérienne de la Calle entre la Méditerranée et la vallée de la Medjerda. On n'a jusqu'à ce jour que de très brèves informations sur cette région, où les Kroumirs n'ont laissé pénétrer que de rares voyageurs.

Notre savant collaborateur M. Cherbonneau a publié dans la *Revue de Géographie* une très intéressante notice renfermant tout ce que l'on sait jusqu'ici de ces Kabyles de l'est et à laquelle nous empruntons les renseignements suivants:

« Autant les villages de nos Kabyles du Jurjura se présentent sous un aspect pittoresque et riant, autant le massif habité par les Kroumirs et les Ouchtêtas offre un spectacle misérable avec ses huttes de pierres et de boue, recouvertes d'une charpente primitive sur laquelle sont assemblées des plaques de liège. Les chefs seuls possèdent une maison construite en pierres et en mortier de terre; encore partagent-ils cette demeure avec toute la domesticité animale, l'âne ou le mulet, la vache, la chèvre ou le bouc. L'unique chambre de l'habitation est divisée en parties inégales par un petit mur qui s'élève à un mètre au-dessus du sol. La portion la plus vaste est réservée à la famille, tandis que l'autre, transformée en écurie, est occupée par les bestiaux. Sous la tente des Bédouins, où l'air circule librement, l'homme se trouve dans des conditions plus hygiéniques. A l'entrée de chaque agglomération (pourrait-on dire village ?) est établi une sorte d'édifice public que l'on appelle *Djemaa*, « lieu d'assemblée ». C'est là qu'on se réunit à certaines heures pour discuter les questions d'intérêt commun.

» Les hommes portent une large chemise de laine ou de cotonnade « gandoura »; par-dessus cette chemise, un ou deux burnous, suivant la saison. Ils ont la tête coiffée d'une calotte de laine tricotée ou d'une chéchia en feutre rouge. Les bras, les jambes, le cou ne sont jamais couverts. En fait de chaussures, ils n'emploient guère qu'un morceau de cuir dont les angles repliés derrière le talon et sur les orteils, sont fixés par des cordelettes qui s'entre-croisent sur le cou-de-pied. Quant aux femmes, une grande pièce d'étoffe de laine, pliée en deux et attachée sur l'épaule à l'aide d'une broche en métal, leur serre les reins. Leur vêtement est complété par une toque enroulée d'un mouchoir de couleur. Les bras restent nus. Grâce aux mouvements de la draperie, ce costume ne laisse pas de produirede l'effet: il rappelle, dit-on, la tunique des statues anciennes.

» L'alimentation, chez ces peuplades grossières, a pour base le kouskoussou, mets national. Il n'y a que les individus âgés qui mangent du froment et de la viande; les autres se contentent de la farine de gland doux. Mais l'usage du lait est général : on le boit frais ou sous forme de caillé. Les fruits abondent dans les plis de ce sol mouvementé, tant la température y est douce. On y cultive sans beaucoup d'efforts l'olivier, la vigne et le figuier. La préparation des cuirs, l'extraction du tannin, la fabrication des cardes, du savon noir, des moulins à bras, n'occupent qu'un petit nombre d'hommes, la majeure partie de la population vivant de l'entretien des troupeaux.

» Avant la conquête de l'Algérie, ces tribus étaient constamment en guerre avec les Arabes placés sous le commandement du dey d'Alger, représenté dans la région de l'est par le bey de Constantine. A cette époque, quelques fractions de la Confédération avaient commencé à labourer les champs; mais depuis, renonçant à l'agriculture, qui convient si mal à leur caractère belliqueux, elles ne songent qu'à opérer des raz-



zias sur notre teritoire, tombant à l'improviste sur les Ouled-Nehed, population aussi paisible que laborieuse; et ce qui favorise ces incursions en leur assurant l'impunité, c'est que le territoire des Ouchtêtas s'enfonce dans le nôtre comme un coin.

» Quelques ruines sans importance, que les voyageurs ont aperçues sur les points culminants de ce pâté montagneux, attestent que les Romains y ont exercé une certaine surveillance au point de vue de l'exploitation des mines et des forêts. »

Mais les Kroumirs et les Ouchtêtas ne sont pas les seuls voisins incommodes que nous ayons sur cette partie de notre frontière algérienne. Les populations nomades, pour la plupart de race arabe, qui errent sur les confins de la Régence au sud de la Medjerda, en face des villes algériennes de Souk-Ahrras et de Tébessa, ne craignent pas elles aussi d'étendre leurs razzias jusque sur notre territoire, et aujourd'hui, que la France semble vouloir assurer définitivement la tranquillité de ses colons, il est probable qu'elle profitera de l'occasion pour régler avec ces nomades de vieux comptes arriérés.

Puisque nous nous sommes servis du mot de *razzia*, expliquons que ce terme s'applique dans toute l'Afrique du Nord aux expéditions de pillage sur une tribu ou nation voisine. La razzia est dans ces régions le fait le plus ordinaire du monde; Arabes et Berbères trouvent là une excellente occasion de faire parler la poudre, ce qui est leur passion dominante.

Les petites expéditions comptent ordinairement de cinq à cinquante chevaux, les grandes s'élèvent jusqu'à deux cents ou à deux cent cinquante. Les cavaliers, sous la conduite du chef, vont opérer jusqu'à 150 ou 200 kilomètres de leurs douars. Arrivés près du campement qu'ils veulent surprendre, ils cherchent à s'en approcher autant que possible sans être vus, en se dissimulant derrière un rempli de terrain ou dans le lit d'un oued desséché. Là le gros de la troupe fait halte, et cinq ou dix hommes des mieux montés se précipitent au triple galop sur les bergers inoffensifs, et emmènent ce qu'ils peuvent pousser devant eux de moutons ou de chameaux. Ils se dirigent rapidement vers leur territoire, entraînant toujours les troupeaux, pendant que les autres restés en arrière les protègent contre toute attaque.

La surprise et la rapidité constituent tous les éléments de cette stratégie primitive, et l'on comprend fort bien que les Arabes prisent si fort les qualités de leurs chevaux, quand on voit que journellement le succès d'une opération et leur propre salut dépendent de l'agilité des montures. En effet, les propriétaires dévalisés se réunissent immédiatement, convoquent leurs alliés les plus voisins et se mettent en grande hâte à la poursuite des ravisseurs. Il les rejoignent quelquefois à cent kilomètres de leurs tentes. Là s'engage la bataille, et, suivant les chances du combat, les troupeaux changent de main ou reviennent à leurs anciens maîtres.

Si, malgré leur diligence et leur courage, les propriétaires dépouillés ne peuvent rentrer dans leurs biens, ils inscrivent soigneusement dans leurs mémoire le nombre des moutons et des chameaux volés, et il leur en est tenu compte à la première expédition exécutée par eux ou leurs alliés sur une tribu quelconque du parti ennemi. On comprend dès lors qu'ils aient toujours un excellent motif de représailles, et que les razzias se succèdent avec des chances variables.

En somme, ces expéditions continuelles ruinent le pays et le tiennent dans un état perpétuel de trouble; aussi le jour où un gouvernement, civilisé et fort, saura tenir sous sa main ces populations d'énergiques pasteurs, on verra bien vite renaître à la vie et à la richesse des régions que nous considérons aujourd'hui comme de stériles déserts de roches et de sable. C'est à la France seule qu'appartient évidemment cette noble mission.

LUCIEN D'ELNE.

# LUTIN ET DÉMON[1]

## IV

Le sire de Coarasse arriva au château d'Orthez, et se mêla dans la soirée à la foule des chevaliers et écuyers qui se tenaient dans la cour du comte et mangeaient à sa table, et bien que le comte de Foix eût bien aperçu messire Raymond, il ne l'appela d'abord pas auprès de lui. Lorsqu'il le manda enfin, sur un signe qu'il fit à l'un de ses pages, le comte dit bientôt:

« Eh bien, messire Raymond, comment va Orton?

— Ah! Monseigneur, dit le comte de Coarasse, nous avons mal fait de le vouloir voir en une figure ou forme terrestre, car je ne sais pas encore si je l'ai vraiment vu, mais depuis huit nuits, il n'est pas revenu une seule fois à mon chevet. »

Et il raconta au comte les deux apparitions qu'avait fait Orton.

« Vous n'avez jamais rien vu de si laid que cette truie, monseigneur, ajouta-t-il; seulement, quand je la vis poursuivie par mes chiens, le regard qu'elle me jeta en poussant son cri était celui d'une créature maltraitée et irritée. Je vois toujours ces yeux, vous ne savez comment ils étaient faits.

— C'est assurément grand dommage, dit le comte, que vous ayez, par trop de curiosité, perdu un si fidèle messager qui toujours vous apportait de bonnes et utiles nouvelles. Peut-être reviendra-t-il quand son courroux sera passé. »

Le chevalier l'aurait bien voulu, mais il ne l'espérait guère. Une pensée était venue dans son esprit:

« Qui sait si Orton me quittant, moi qui l'avait courroucé, n'est pas allé se mettre bien au service du comte mon seigneur? Je lui en avais bien des fois parlé, et bien savait-il que ses nouvelles avaient fort servi à

1. Suite. -- Voy. pages 315, 331 et 347.

Monseigneur pour bien gouverner ses affaires. Monseigneur n'a pas paru bien surpris, ni si affligé que j'aurais cru. Je le vais faire bien surveiller pour voir s'il dit des nouvelles extraordinaires et venues promptement des pays étrangers. Je verrai bien ainsi si c'est son oreiller qu'Orton vient maintenant tirer pendant la nuit. »

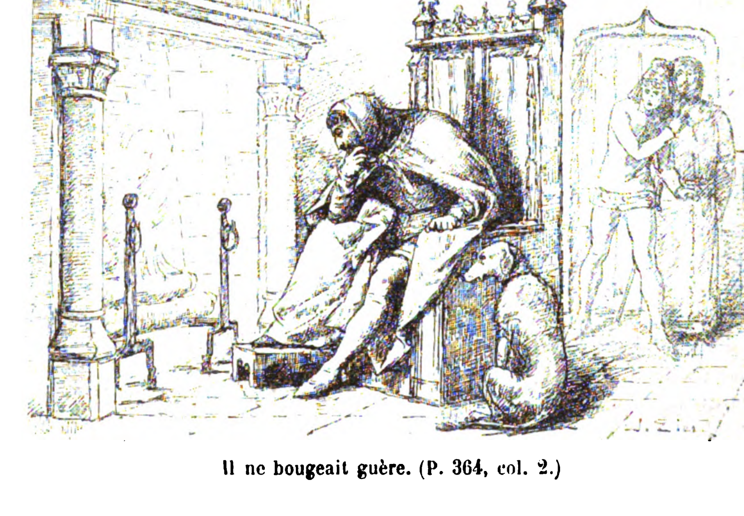
Or étaient le soir tous les chevaliers autour de la table du comte après qu'il avait fini de souper, et si parlait-on de chiens et de chasse, car Monseigneur aimait les chiens plus que toutes les autres bêtes, et en avaient toujours les plus beaux du monde, qui couchaient à ses pieds et dans sa chambre et ne le quittaient point. On avait fait courir le cerf dans la journée, et tous les chevaliers et écuyers étaient las. Plus d'un dormait dans un coin, hors des yeux du comte qui ne semblait jamais fatigué encore qu'il eût chevauché plus loin et plus vite que nul autre, sauf messire Ernauton d'Espagne. Le comte devisait donc avec ses plus familiers qui ne faisaient pas mine de dormir, et le sire de Coacasse l'entendait :

« Je vous dirai un bon conte, dit Monseigneur, qui est arrivé ces jours derniers en la bataille qu'ont eue les gens de Gand contre leur seigneur, le comte de Flandres, dans un petit village qui s'appelle Nivelle. Les Gantois étaient bien six mille, commandés par Pierre du Bois et Rasse de Harselle. Ce dernier était déjà mort, car les choses allaient au pire pour les gens de Gand, dont Dieu fera justice. On ne savait ce qu'était devenu Pierre du Bois, et les Gantois s'étaient rassemblés dans le moutier, auquel le comte fit mettre le feu. Un des capitaines qui s'appellait Jean de Lannoy était monté au clocher qui commençait de flamber. Il se voyait au point de la mort, et il criait aux gens du comte qui étaient tous en bas pour tuer ceux qui voulaient se sauver du feu : « Rançon ! Rançon ! » Et, en même temps, il montrait une grande tasse toute pleine des florins qu'il portait dans sa pochette. Mais les gens du comte ne faisaient que rire, disant : « Jean, Jean, venez par ces fenêtres pour nous parler ; nous vous recueillerons, faites le beau saut comme vous avez fait sauter tant des nôtres, c'est votre tour à cette heure. »

» Jean voyait que le feu le pressait et l'allait dévorer, il aima mieux être tué que brûlé ; et, sautant par la fenêtre, il tomba au milieu des lances et des épées, dont il fut bientôt occis et hors de sa peine, après quoi on le rejeta dans les flammes, en sorte qu'il n'échappa pas au feu. C'est ainsi que finit Jean de Lannoy. »

Les chevaliers riaient, car ils voyaient rire le comte, et nul d'entre eux n'était favorable aux bourgeois de Gand, qui s'étaient révoltés contre leur seigneur ; le sire de Coarasse avait écouté attentivement ce récit :

« Le comte a vu Orton, » se dit-il, et tous ses soupçons se trouvaient tout à coup confirmés ; « ceci est un conte comme il les sait faire, et vous faire voir les choses comme si l'on était soi-même présent. Par ma foi, si je l'ai tout à fait perdu, ce dont je serai bien marri, j'aime mieux qu'il soit au service du comte que s'il était retourné à son clerc ; je pense qu'il a été dégoûté et qu'il aime mieux les chevaliers et seigneurs. Je ne le verrai plus. Le comte ne fut pas si fou que moi ; bien qu'il m'ait tant pressé de voir Orton, il ne recommencera pas. »



Il ne bougeait guère. (P. 364, col. 2.)

Messire Raymond ne tarda pas à reprendre le chemin de son château de Coarasse. Il était tout triste, et les plaisirs que sa dame de femme cherchait à lui faire goûter ne semblaient lui servir de rien. Le soir quand il se couchait, il soupirait souvent, car il n'avait plus à attendre la visite d'Orton, et les nouvelles qu'il apportait toujours du près ou du loin. Les messagers du comte ne venaient plus à Coarasse, pressés par leur seigneur de lui rapporter le plus vite possible les lettres du chevalier. Quand messire Raymond allait à la chasse, il ne tuait plus comme autrefois grande foison de gibier, car Orton avait coutume de lui dire quand il avait raconté toutes les nouvelles qu'il avait apprises. « J'ai bien vu un ours, un loup, ou un cerf, ou un lièvre. » Si bien que le chevalier n'avait qu'à y aller pour trouver grand plaisir et ébattement. Aussi messire Raymond était-il bien souvent assis dans son grand fauteuil de bois, tantôt au coin de la cheminée quand il faisait froid, tantôt, quand le soleil brillait, dans la galerie d'où il avait vu la grande truie courir par la cour. Il ne bougeait guère, le pied appuyé sur un escabeau, le menton dans sa main, et le coude sur son genou. Quand le vent s'élevait et faisait battre les portes et les volets



des fenêtres, le sire de Coarasse était content. « Il me semble, disait-il, que j'entends Orton venir de loin. »

Un jour on le trouva mort de froid dans son fauteuil, il était maigre et courbé comme un vieillard. L'ennui l'avait saisi depuis qu'il avait perdu Orton. La dame fit donation de ses biens à une abbaye de femmes, où elle fit ses vœux; le comte de Foix avait le château et la ville de Coarasse. Tous pensaient autour de lui qu'il était servi d'un messager mystérieux, car rien ne se faisait en son pays ni ailleurs qu'il n'en fût informé, et la renommée lui en était à juste profit, car on n'osait rien faire qui lui fût contraire, fût-ce de détourner une cuiller d'or ou d'argent, tant on était assuré qu'il le savait aussitôt.

Le comte cependant n'était pas si joyeux que le croyaient ses serviteurs, car il ne savait rien de ce que faisait l'Enfant de Foix dans le pays de Navarre où il séjournait si longtemps. Le peuple commençait à s'en ennuyer, comme le père, et plusieurs voyageurs venant de Foix ou du Béarn en Navarre pour leurs affaires, s'étaient déjà aventurés à paraître devant leur jeune prince pour dire : « Monseigneur, il serait bien temps pour vous de revenir, car chacun vous désire, et Monseigneur votre père plus que tout autre. »

Mais l'Enfant de Foix répondait toujours : « J'ai été si longtemps sans voir madame ma mère et mon oncle de Navarre, et ils sont si contents de m'avoir revu que je ne saurais partir encore. Mon seigneur de père m'aura auprès de lui tous les jours de sa vie, et d'ailleurs, il a mon cousin Yvain pour le désennuyer, qui bien sait lui tenir bonne compagnie, je reviendrai quand je pourrai. » Les marchands disaient : « Ce ne sont que fêtes et joies tous les jours en la cour de Navarre, et ce roi ne veut jamais quitter son neveu qu'il traite comme s'il était son fils. » A quoi les gens avisés disaient : « Que Dieu nous aide, et qu'il ramène l'Enfant sain et sauf dans le pays, car il est aux mains d'un démon qui saura bien l'enjôler pour ensuite lui faire du mal dans son corps et dans son âme ».

Le comte pensait plus de mal de son beau-père le roi de Navarre que tous ceux qui lui en parlaient, car il savait bien des choses qui étaient restées cachées. De longue date, il avait été lui-même entraîné, par les séductions du roi, à se révolter contre le duc de Normandie, régent de France, pendant la captivité du roi Jean, et il avait été emprisonné à Paris, trois mois durant, avant d'aller courir les pays allemands en la compagnie du Captal de Buch pour soutenir l'Ordre teutonique.

Quand il était revenu de cette croisade contre les Turcs, et qu'il avait combattu les Jacques Bonhommes qui tenaient les reines et princesses assiégées dans Meaux, il avait toujours cru que le roi de Navarre était pour quelque chose dans le soulèvement

L'Enfant restait pensif. (P. 366, col. 2.)

des paysans, et qu'il leur avait donné de l'argent pour s'entretenir et occuper ainsi les forces du Régent ; il l'avait toujours retrouvé ainsi dans les jours douloureux de sa vie, et la rivalité ne s'était jamais apaisée entre eux. A cette heure, le comte sentait que son beau-père retenait loin de lui la comtesse sa femme, en lui faisant terreur des vengeances et du caractère altier et cruel qu'elle trouverait chez son seigneur et mari. Il craignait aussi que le tendre amour que son fils unique lui avait toujours témoigné, ne fût altéré par les mauvais propos et les ruses diaboliques de Charles le Mauvais. « Quand l'Enfant reviendra-t-il? » se répétait-il souvent dans la solitude de sa chambre, lorsque ses chevaliers le croyaient endormi et reposant. « Quant à ma femme, il la retiendra sa vie durant et je ne la reverrai plus, mais s'il détenait mon fils, je l'irais chercher à la pointe des lances et il y aurait entre nous du sang répandu. »

Cependant la comtesse de Foix n'avait pas si forte terreur de son mari qu'elle ne fût volontiers retournée auprès de lui, s'il eût pu abaisser son orgueil jusqu'à la rappeler d'un mot de tendresse. Elle attendait chaque jour, quand son fils fut venu auprès d'elle, qu'il serait chargé de la ramener à Orthez. Quand l'Enfant de Foix commença de faire enfin ses préparatifs de départ, sur l'avis que lui avait donné l'évêque de Pamiers, que le comte son père languissait et s'assombrissait en son absence, la dame prit son courage en sa main et elle dit à son jeune fils, dont elle caressait les beaux cheveux blonds et bouclés :

« Gaston, mon beau fils, le comte, mon seigneur, ne vous a-t-il rien dit pour moi, et de me ramener auprès de lui? »

L'enfant réfléchit un moment : « Non, dit-il. Ni au dernier moment avant mon départ, ni avant, je n'en ai ouï aucune nouvelle, et ne reçus pour ce aucun ordre, mais soyez assurée, madame ma mère, que si vouliez revenir à Orthez avec moi, où nous amènerions aussi ma femme Béatrix, qui m'attend chez son père, vous seriez la très bien venue de tout le peuple ; mon seigneur et père n'en serait pas le moins content, bien qu'il n'en ait dit rien, peut-être voulut-il encore paraître fâché. »

Le comtesse secouait la tête : « Non, dit-elle, vous ne connaissez pas encore votre père et combien il est obstiné dans son courroux, auquel il n'y a point de pardon. »

Et comme son fils la regardait d'un air de reproche : « Vous ne savez pas combien j'ai eu de raisons de venir ici, et que j'ai déjà été auprès de lui en danger de mort ; je ne l'ai jamais dit à personne, je vous le dirai à vous, mon beau fils, pour que vous ne pensiez pas que je fais mal en ne revenant pas à sa cour, tant qu'il ne m'en fait pas donner l'ordre. J'étais un jour en son château d'Orthez, là où vous allez rentrer, mon enfant, quand j'entendis sonner les cors et aboyer les chiens, sur quoi je sortis au devant du comte mon mari, car je savais bien qu'il revenait de la chasse. J'étais jeune alors et je ne me sentais heureuse qu'en sa présence, et lorsqu'il était assis à côté de moi. Comme je mettais le pied en la galerie, je vis apporter par les valets de chasse sur quatre grands épieux croisés, un ours mort, si terrible, si fort et si énorme que jamais je n'en avais vu de semblable, et jamais, je crois, n'en verrai. Monseigneur était tout joyeux de sa chasse, et m'appela dès qu'il m'aperçut pour me faire admirer l'ours. « Voyez, madame, me dit-il, comme il est déchiré par les chiens qui le tiraient ; cependant il en a occis quatre des meilleurs et blessé presque tous les autres, si bien que nul n'osait plus approcher. Il est tombé sous ma longue épée de Bordeaux, mais assez rudement nous avons combattu, et mes gens disent qu'ils m'ont cru en grand péril de mort. Je n'y ai seulement pas pensé, tant j'étais en courroux de la mort de mes bons chiens. »

» Je regardais l'ours, continua la comtesse, et tout en le regardant, je sentis le froid gagner tous mes membres et m'atteindre le cœur, car j'avais reconnu à sa lourde patte la cicatrice d'une grande blessure, et deux griffes arrachées, qui depuis assez longtemps avaient été guéries sans jamais repousser. Je me souvins en même temps que le roi de Navarre mon père, courant les bois et les montagnes, comme le faisait alors et le fait encore Monseigneur mon mari, avait chassé pendant deux jours un ours d'une taille et d'une force extraordinaire, comme celui que je voyais là, mort devant moi, il l'avait atteint plusieurs fois, et dans un défilé il l'avait blessé d'un coup de son épée, lui abattant deux griffes dans une patte ; après quoi l'ours, au lieu de se jeter sur lui, s'était redressé et avait parlé à mon père, disant :

« Tu me chasses et tu m'as blessé, sans que je te veuille aucun dommage ; prends garde à toi, car tu mourras de male mort toi et les tiens. » Quand mon père se fut remis de son effroi, l'ours avait disparu. Mon père est tombé dans la bataille que le roi don Alphonse de Castille eut à Algésiras ; il y fut si blessé qu'il ne put s'en relever, mon frère ne me paraît pas bien assuré de sa vie, tant il a d'ennemis grands et puissants et moi... Vous ne le savez pas, mon fils, mais plus d'une fois, quand votre père s'est trouvé en grande colère et agitation pendant le jour, il lui est arrivé pendant la nuit de sauter à bas de son lit, et de mettre l'épée à la main pour courir après moi dans la chambre, menaçant de me faire mourir. C'est pourquoi il avait pris l'habitude de faire coucher un chevalier à sa porte, n'étant pas bien sûr des rêves qu'il pourrait faire pendant la nuit... S'il m'avait rappelée, je serai revenue ; sans sa parole, je n'oserais. S'il vous parle de moi, beau fils, répétez ce que je vous dis là. Sur un mot de sa bouche, j'obéirai. »

L'enfant était resté triste et pensif, il n'avait jamais deviné quels terribles secrets se cachaient sous l'éloignement de sa mère, et, n'ayant jamais vu son père sans un sourire et une caresse pour lui, il n'avait pas douté de la faveur qu'il témoignerait à la comtesse sa femme, lorsqu'une fois l'influence du roi de Navarre aurait cessé de les diviser. Car l'En-



fant de Foix avait souvent entendu parler de son oncle, il savait que son père l'avait en grande haine et crainte; c'était un sentiment qu'il ne partageait pas. « Peut-être, se disait le jeune homme, si mon oncle engageait ma mère à retourner avec moi à Orthez, consentirait-elle à mettre de côté ses vieilles craintes: qui pourrait reconnaître un ours d'un autre ours après tant d'années qui s'étaient écoulées depuis que mon grand-père avait blessé celui qui lui avait parlé? Ma mère s'est fait là des soucis qui ne sont pas de saison. Le roi, mon grand-père est mort de ses blessures; cela est arrivé à plus d'un chevalier, auquel on avait prédit qu'il mourrait de male mort; le roi mon oncle se porte bien, en son royaume, et madame ma mère ne sait même pas si mon seigneur de père court encore la nuit l'épée à la main quand il fait de mauvais rêves. Mon oncle de Navarre pourrait tout raccommoder s'il le voulait et alors mon seigneur et père aurait avec lui bonne paix et paternité, en sorte que nous serions tous en amitié. Je le lui demanderai quand je m'en irai à Pampelune prendre congé de lui. »

*A suivre.* Mme de Witt née Guizot.

# RÉPONSE D'UN ARABE

## AU KHALIFE HAROUN

Le khalife Haroun-al-Rachid emmenait souvent à la chasse son ministre favori Fadil. Un jour que la vitesse de leurs chevaux les avait séparés du cortège, ils cherchèrent vainement à retrouver leur chemin; mais en longeant la lisière d'un bois, ils aperçurent un Arabe qui cultivait son champ. En un temps de galop, ils arrivèrent jusqu'à lui. C'était un grand vieillard, que le temps avait marqué de son empreinte; il avait le regard doux et reposé; son visage, encadré par le capuchon de son manteau de laine blanche, faisait penser à ces ascètes qui vivent à l'ombre des mosquées. Il n'avait point l'aspect sordide des gens de la campagne; sa physionomie et son maintien révélaient une âme heureuse. On eût dit même qu'il ruminait cette félicité intime. Il était occupé à semer des noix.

Le khalife, ayant arrêté sa monture, regarda attentivement le cultivateur, et lui dit d'un ton bienveillant:

« Bon vieillard, que Dieu t'assiste! Combien as-tu vécu d'années ? »

A ces mots, l'Arabe se redressa, et, la main appuyée sur sa bêche, il répondit :

« Quatre ans seulement. »

L'assurance avec laquelle il s'exprimait indigna tellement le vizir Fadil, qu'il s'écria :

« Malheureux! sais-tu bien à qui tu parles? Comment oses-tu proférer un pareil mensonge devant le commandeur des croyants, le successeur du prophète, le pontife de l'islamisme?

— Je ne mens point, reprit le cultivateur, sans s'émouvoir; ce que je dis est vrai. Pas un musulman ne doit appeler *vie* le temps qui s'est écoulé sous la dynastie usurpatrice des Ommiades, et pendant le règne d'Aboul-Abbas, le fondateur de la maison des Abbassides ; car cette époque sinistre a vu se perpétuer les guerres sacrilèges entre musulmans. En tous lieux régna la terreur; le sang coula par torrents; l'existence des vassaux ne fut qu'une mort anticipée. Chaque jour, les familles les plus honnêtes avaient à déplorer la perte d'un de leurs membres. Comptant sur l'impunité, les gouverneurs entretenaient leur luxe scandaleux avec l'épargne du laboureur: ils ne nous laissaient que les yeux pour pleurer. Sire, daignez me croire. Je n'ai vécu que quatre ans d'une véritable vie: deux ans sous le règne du khalife El-Mahadi, votre glorieux père, et deux autres années depuis que Votre Majesté est montée sur le trône. »

Ce langage, où brillait l'éloquence naturelle aux Arabes, plut à Haroun, et, lorsque sa suite l'eut rejoint, il ordonna au grand-trésorier de donner au vieillard cent pièces d'or. Puis, s'adressant de nouveau à son interlocuteur :

« Bon musulman, pourquoi, à ton âge, prends-tu la peine de bêcher la terre et d'y semer des noix, qui ne seront utiles que quand elles seront devenues de grands arbres? Il est peu présumable que tu puisses jamais en récolter les fruits.

— Prince des fidèles, répliqua le vieil Arabe, les arbres dont les fruits m'ont nourri ont été plantés par ceux qui sont venus avant moi, et les arbres que je plante actuellement nourriront ceux qui viendront après moi. Le noyer ne produit ordinairement que vingt ans après avoir été semé, quelque favorable que soit la température; mais ceux dont je viens de confier le germe à la terre m'ont déjà rapporté, grâce au soleil de votre générosité, plus de profit que n'en produira leur récolte. »

Le khalife ne put retenir un sourire. Il fit doubler la récompense du brave homme ; mais se tournant aussitôt vers son ministre il lui dit :

« Allons-nous-en, Fadil; car si je continuais de causer avec cet Arabe, j'aurais bientôt épuisé mon trésor. »

A. Cherbonneau.

# A TRAVERS LA FRANCE

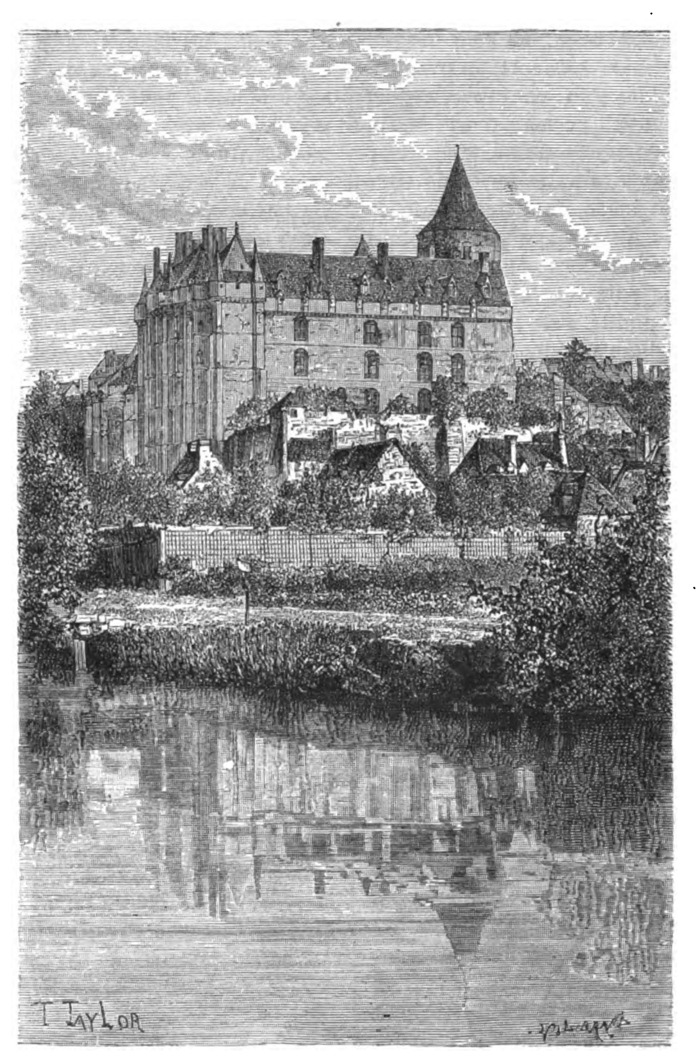
## CHATEAUDUN

Le nom de Châteaudun rappelle un des épisodes les plus tristes de notre histoire contemporaine. C'est aujourd'hui une ville neuve qui date à peine de dix ans; l'ancienne fut réduite par les Allemands en un monceau de décombres.

C'était le 18 octobre 1870. Les Prussiens, qui avait



déjà occupé Orléans et Beaugency, s'avancèrent en nombre vers Châteaudun, que ne protégeait aucun corps d'armée et où ils espéraient entrer sans résistance. Ils avaient compté sans l'énergique résolution de la garde nationale, qui avait eu connaissance de leur approche et les attendait. Des barricades avaient été élevées, des francs-tireurs appelés; toute cette vaillante troupe ne formait pas plus de mille combattants, tandis que les envahisseurs étaient dix fois plus nombreux et amenaient vingt-sept pièces de canon. Cette défense désespérée, on le savait, devait être inutile et probablement funeste à la ville; mais il s'agissait d'arrêter l'ennemi le plus longtemps possible, de lui inspirer des craintes et de l'affaiblir par des pertes sérieuses. Ce but fut atteint; plus de deux mille Prussiens mordirent la poussière; les autres ne purent entrer dans la ville que sur les cadavres de ses héroïques défenseurs et après en avoir ruiné les maisons sous le feu continu de leur artillerie. Moins généreux que Napoléon, les Allemands ne surent pas rendre « honneur au courage malheureux »; ils ne connurent contre lui que la plus basse et la plus cruelle vengeance. Au lieu d'éteindre l'incendie allumé par leurs obus, ils activèrent les flammes; au lieu de se montrer humains envers les blessés ou envers les habitants incapables de porter les armes, ils commirent les assassinats les plus lâches et les plus odieux. Éperdus, la plupart des habitants s'enfuirent; quelques-uns furent conduits en Prusse comme prisonniers. Ceux qui plus tard purent regagner leurs foyers ne retrouvèrent que les murs croulants ou calcinés de leurs demeures. Grâce aux secours accordés par l'État et à une souscription généreusement ouverte, Châteaudun renaquit peu à peu de ses cendres. Les édifices publics avaient été légèrement atteints et il fut facile de les restaurer. L'énorme masse du château resta elle-même presque intacte; la forteresse féodale demeura debout, témoin encore une fois de scènes de destruction et de meurtre que le moyen âge, dans ses plus mauvais jours, avait connues à peine.



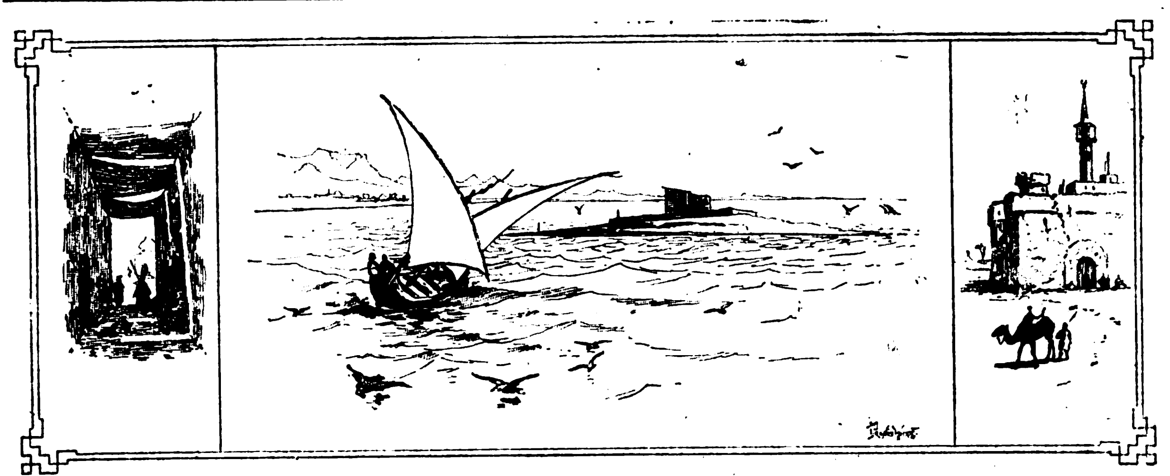
Château de Châteaudun.

Le château de Châteaudun est encore là pour montrer à ceux qui n'ont pas le temps d'étudier les annales que si la ville est bâtie de neuf, son histoire certaine remonte aux origines de la monarchie capétienne et même un peu plus loin. Une inscription gravée sur le donjon assure que cette tour fut bâtie au commencement du dixième siècle par Thibault le Tricheur. L'inscription est menteuse, puisque la tour est du temps de Philippe-Auguste et digne en tout du douzième siècle; mais le château fut bien fondé par ce terrible Thibault, dont le surnom de Tricheur marque l'habileté à susciter des querelles et à les trancher, non par des chicanes d'avocat, mais à la pointe de l'épée. Si la théorie de la force primant le droit a été écrite en lettres sanglantes à la dernière page de l'histoire de Châteaudun, elle ne se lit pas moins à la première page, et il serait facile de la rencontrer plus d'une fois encore dans les pages intermédiaires. Ce n'est point la civilisation moderne qui l'a inventée, les Athéniens la professaient en un magnifique langage, les austères Spartiates la mettaient en pratique, elle existait bien longtemps avant eux, et c'est le plus souvent elle, au fond, que l'on retrouve dans toutes les calamités publiques.

ANTHYME SAINT-PAUL.







Nous aperçûmes Souakin. (P. 369, col. 2.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE [1]

## XIII

### Le désert de Nubie.

A l'heure indiquée, nous étions à bord de la barque arabe, et, le patron ayant fait hisser ses voiles, nous quittions Suez au moment même où le soleil apparaissait sur le faîte des monts d'Arabie.

Nous avions de nouveau changé de costumes, et, de Bédouins que nous étions la veille, nous nous trouvions transformés par les soins de Kaleb en gentilshommes abyssins, car pour tels nous passions aux yeux des marins arabes. Ce nouveau costume nous comblait de joie, car il était fort semblable à celui que nous portions en Italie, consistant en chausses collantes de soie, justaucorps fort étroit de même étoffe, escarpins et toquet à plume. Par dessus, il est vrai, selon l'usage d'Éthiopie, nous aurions dû porter la tunique flottante, mais nous laissâmes celle-ci de côté, la chaleur ne nous en faisant pas sentir le besoin.

En effet, il n'est pas de lieu du globe où la chaleur se puisse comparer à celle qu'on éprouve sur cette mer Rouge, et bien vraiment les voyageurs ont pu l'appeler le bain du Diable. Ce bassin de mer est si étroit et si allongé qu'on croirait plutôt une grande rivière, comme par exemple le Gange auprès de Dacca. L'on voit constamment les hautes montagnes qui bordent ses rives, et qui sont au levant celles de l'Asie, parmi lesquelles le mont Sinaï, où Dieu se montra à Moïsé, et au ponant celles de l'Afrique. Or ces terres, de chaque bord, ne sont que rochers noirs, nus, secs, horribles, sortant d'une plaine sablonneuse, et le soleil y échauffe l'air à tel point que l'atmosphère de la mer elle-même en est embrasée et vous brûle la bouche comme la vapeur d'un four.

Pendant la nuit, il s'élève parfois une fraîche brise qui rend un peu de vie aux pauvres marins, mais elle ne dure qu'un temps trop court pour donner un véritable soulagement.

Aussi notre navigation, qui ne fut que de quatorze jours, nous parut-elle bien longue et bien misérable. Au matin du quinzième jour, enfin, suivant de près la côte, nous aperçûmes Souakin, qui est placé en une île toute voisine du rivage, et quoique ce lieu soit d'un aspect désolé, n'ayant que quelques maisons de pierre, nous saluâmes sa vue avec joie.

J'ai omis de dire que Kaleb avait emmené avec nous son fidèle Adjab pour nous servir de domestique. Dès que nous fûmes devant le port, il le dépêcha donc à terre pour recueillir des informations, car Souakin appartient aux Turcs, et il voulait s'assurer qu'aucun danger ne nous attendait au débarquement. Notre qualité d'Abyssins devait sûrement nous protéger, car les Turcs n'étant maîtres que de l'îlot ont intérêt à entretenir des rapports d'amitié avec l'empire d'Éthiopie, qui s'étend sur toute la côte voisine.

Adjab revint bientôt, rapportant des nouvelles si grandes, si importantes pour nous, que nous fûmes tout émus de les entendre et qu'il nous sembla que

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

par ces faits la Providence préparait le triomphe de notre cause.

« Apprenez, seigneurs, nous dit Adjab, que d'après les rumeurs qui circulent au bazar de Souakin, il y a en ce moment de grands tumultes dans l'empire d'Éthiopie. On raconte qu'à la dernière assemblée du grand conseil, les raz et les dedjazmatch ont sommé l'empereur d'avoir à leur montrer en ce jour, selon l'antique usage, l'anneau d'Aéizénas. Joannès, pour toute réponse, a fait saisir les principaux conseillers et leur a, de sa main, tranché la tête devant l'assemblée terrifiée, en déclarant qu'ainsi il serait fait à tous ceux qui lui poseraient demande aussi indiscrète.

» A la nouvelle de ce crime, les raz se sont soulevés et ils ont acclamé Gobasièr, raz du Hamacen, le propre frère de feu notre impératrice Mariam (Adjab ignorait l'existence de la vieille reine), lequel ils ont placé à leur tête.

» A ce qu'on assure, Gobasièr, prenant le titre de négus, a marché si rapidement contre Joannès que celui-ci, n'ayant pu appeler à son secours les païens Gallas, a dû abandonner le Tigré et se renfermer dans l'Amhara, où il rassemble son armée. Gobasièr, installé à Axoum, se prépare de son côté à poursuivre l'empereur jusque dans sa capitale de Gondar.

» Tels sont les renseignements que j'ai recueillis de toutes les bouches, et que les gens les plus respectables de Souakin m'ont confirmé.

— C'est bien, Adjab, » dit Kaleb; et se tournant vers nous : « Vous le voyez, seigneurs, Dieu lui-même a pris notre sainte cause sous sa protection. »

Nous débarquâmes donc incontinent et fûmes nous installer dans un grand sérail placé à la pointe de l'île et qui sert au logement des marchands et trafiquants étrangers.

Cependant l'officier turc qui commande la place, ayant été informé de notre arrivée, nous manda devant lui afin que nous lui fissions connaître nos qualités. Je lui racontai que nous étions natifs du Tigré et que nous avions quitté notre pays pour nous engager comme mercenaires en Égypte (ce que font bon nombre d'Abyssins), mais qu'ayant ouï parler des récents événements qui se passaient en Éthiopie, nous avions obtenu la permission de revenir prendre du service dans l'armée de notre maître le raz Gobasièr. Le Turc, étant natif du Grand-Caire, me posa plusieurs questions auxquelles je répondis pertinemment, lui donnant nombre de détails sur Soliman Pacha et les autres dignitaires de la cour, de telle sorte qu'il fut convaincu de ma véracité et si satisfait de ce que je lui narrai, qu'il nous invita à dîner avec lui et nous fit force protestations d'amitié.

Sur l'avis de Kaleb, je profitai des bonnes dispositions de l'officier pour lui demander de nous procurer, moyennant argent, bien entendu, les chevaux qui nous étaient nécessaires, car nous étions décidés à nous rendre au Tigré par le pays des Hadendoa, route longue et périlleuse que nous devions suivre pour ne pas tomber dans les mains des gens de l'empereur Joannès qui, nous disait-on, étaient restés maîtres de la côte d'Arkiko, avoisinant le port de Massoua.

Grâce à la bienveillance du Turc, dont j'ai oublié le nom, nous pûmes acheter quatre forts chevaux arabes, ainsi qu'une provision de poudre et de balles et aussi quelques vivres.

Huit jours après notre arrivée, une barque nous traversa de l'île de Souakin sur la terre ferme où commence le pays des Hadendoa.

Ceux-ci sont des gens de race éthiopienne, mais plus noirs que les Abyssins; en fait leur peau est aussi foncée que celle des nègres, mais ils ont la figure bien faite et la chevelure longue et flottante quoique crêpue. Ils n'ont que peu de civilisation et leurs villages ne sont composés que de huttes rondes faites de branchages; encore ne les habitent-ils que pendant la saison des pluies, le reste de l'année ils errent avec de grands troupeaux de bœufs et de moutons sur les plateaux herbeux qui entourent la rivière Barka. Ils sont aussi de grands et intrépides chasseurs.

En somme, quoique sauvages, les Hadendoa se montrèrent pour nous, voyageurs isolés, pleins de bienveillance et d'hospitalité, et nous fûmes plus en sûreté parmi eux que si nous eussions traversé les États du sultan Barberousse. Peut-être faut-il attribuer cela à ce que ces nomades se prétendent chrétiens, quoique à l'occasion ils se disent musulmans, et en réalité ignorent le vrai Dieu et sont païens.

Pour ce long et difficile voyage, nous eûmes de plus le bonheur de trouver à Souakin même un guide nommé Taher, lequel, appartenant à une tribu hamra du Taka, aux confins de l'Abyssinie, nous offrit de nous conduire jusqu'en son pays, et qui par sa protection nous évita peut-être bien des périls.

A partir de la côte, nous nous dirigeâmes vers le sud, en remontant la vallée du Barka, grande rivière qui vient tomber dans la mer près de Souakin. Le pays que nous traversions était, à cette époque de l'année, tout parsemé de troupeaux conduits par des pasteurs à cheval, lesquels sont armés de grandes lances leur servant à éloigner les lions, qui sont fort nombreux en ces parages et enlèvent beaucoup de bœufs.

Ces pasteurs nous fournissaient du lait qui, avec un peu de maïs, formait toute notre nourriture. Nous campions la nuit auprès de grands feux allumés pour écarter les bêtes, et nous cheminions de jour très lentement afin de ménager nos chevaux.

Aussi mîmes-nous plus d'un mois à traverser cette région triste et monotone, avec ses grandes plaines herbeuses dominées par des hauteurs dénudées. Mais au bout de ce temps, nous atteignîmes les grandes montagnes qui couvrent le nord de l'Abyssinie, qui est elle-même un des pays les plus montueux de la terre. Ces contrées sont couvertes d'épaisses forêts, toutes remplies d'animaux sauvages, des espèces les plus variées.

C'est là que, cheminant un jour, nous rencontrâmes pour la première fois une troupe d'éléphants. Comme



je n'avais jamais vu aucun de ces animaux, je fus fort étonné de leur prodigieuse grosseur et aussi de leur forme, qui ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Une autre fois nous fîmes la rencontre d'un rhinocéros qui, nous ayant aperçus, nous chargea avec tant de furie que n'eût été la vitesse de nos chevaux, nous eussions fourni une victime au monstre.

Mon pauvre Ercole fut, pour sa part, si effrayé par la vue de toutes ces bêtes apocalyptiques que, si je l'eusse écouté, pour un peu nous aurions tourné le dos à l'Abyssinie et abandonné la partie.

Notre guide Taher ne pouvait comprendre notre surprise et ouvrait de grands yeux à l'idée qu'il existait des pays sans éléphants, sans rhinocéros et sans lions.

« Si, au lieu de vous diriger vers le Hamacen, nous dit-il, vous vouliez m'accompagner jusqu'au Taka, c'est alors que je vous montrerais comment mes frères et moi, avec l'aide seule de notre épée, nous combattons et tuons ces monstres.

» C'est principalement aux éléphants que nous faisons une guerre incessante, car ils nous fournissent l'ivoire que nous vendons aux marchands arabes qui le portent en Égypte. Dès que nous avons découvert un bel éléphant dans la forêt, nous montons à cheval de bon matin et nous mettons à la recherche de la bête. Une fois sur la piste, nous nous lançons au galop; trois lieues nous séparent des éléphants; peu importe! la troupe est enfin devant nous; le vieux mâle qui donnera le plus d'ivoire est choisi, la chasse est engagée. Après une courte poursuite, la bête se retourne, les cavaliers s'éparpillent et fuient devant elle. Dès que l'éléphant nous abandonne, nous reprenons la chasse, alors l'animal qui s'est sauvé fait tête une seconde fois. Celui d'entre nous qui a cette mission particulière s'approche à ce moment de l'éléphant, dont il attire l'attention. La bête, exaspérée, reprend l'offensive et charge à toute vitesse. C'est le moment suprême. Tandis que le cavalier poursuivi fuit, l'un de nous saute à bas de son cheval et, tirant l'épée du fourreau, se glisse derrière l'éléphant. En deux ou trois bonds il l'atteint; l'épée étincelle au soleil, un bruit sourd suit l'éclair et le monstre s'arrête; le fer lui a tranché la jambe! »

Et, s'animant à ses propres paroles, Taher avait tiré sa large épée et, bondissant en l'air, il la brandissait d'une façon tellement formidable qu'un homme eût certes été coupé en deux.

« Cette chasse, dis-je au nomade, est fort périlleuse, et, quelle que soit votre adresse, l'éléphant doit souvent, dans sa dernière fureur, faire des victimes.

— L'épée à la main, un Hamra se rit du danger, reprit-il fièrement. Maintes fois, à mon frère Do et moi, il nous est arrivé de poursuivre un lion en le tenant entre nos chevaux; au moment où l'animal chargeait l'un de nous, l'autre lui tranchait les reins d'un coup d'épée. Cependant, malgré notre habitude du danger, il nous arrive aussi des accidents. Un autre de mes frères, Rodar, notre aîné et notre chef, est ainsi devenu manchot. Un jour l'éléphant, après lui avoir tué son cheval, lui a ouvert le bras gauche d'un coup de défense; broyés depuis le coude jusqu'au poignet, les os sont sortis, mais les chairs se sont séchées et Rodar a conservé sa main qui, quoique crispée, tient solidement la bride d'un cheval et ne l'empêche pas d'être le chasseur le plus renommé de toute la Nubie. »



« Voici Axoum, » nous dit-il. (P. 372, col. 2.)

Ce récit, et maint autre semblable que nous fit par la suite Taher, me donnaient grande envie de voir ce pays merveilleux où vivent des hommes si braves et où l'on peut faire de si belles chasses, mais je savais qu'il n'y fallait pas penser, car le mieux était de profiter de la présente guerre pour entrer en Abyssinie. Du reste, pour m'enlever tout regret, Kaleb nous assura que les autres forêts abyssines étaient toutes aussi riches en gibier que la province de Taka, et que, si Dieu nous réservait d'y vivre longtemps, nous pourrions y satisfaire notre amour de la chasse.

Enfin, après de longues marches à travers la forêt, nous arrivâmes un jour au bord d'une belle rivière aux eaux bleues, que Taher nous dit être celle-là même qui coule à travers le Tigré et que l'on nomme Mareb. Et ayant suivi quelque temps le bord de cette rivière en allant vers l'orient, nous aperçûmes la petite ville de Maï Daro, qui forme la frontière d'Éthiopie du côté de la Nubie.

Taher, à cette vue, refusa d'aller plus loin et de nous accompagner dans cette ville, dont les habitants sont, paraît-il, peu amis des nomades. Notre bon guide nous quitta donc, non sans que nous lui ayons témoigné toute notre reconnaissance de ses bons services, et que nous lui ayons donné une forte récompense.

Quand il nous eut quitté, Kaleb me dit :

« Maintenant, seigneur, voici le moment arrivé où vous allez mettre le pied sur la terre éthiopienne. Il me faut auparavant vous donner quelques avis sur la conduite que nous devons tenir. Tout d'abord, je vous observerai que les gens de ce pays sont de nature emportée et fort violents, et qu'il les faut prendre doucement. Quoiqu'ils soient bons et hospitaliers pour l'étranger, il faut nous garder aussi d'exciter leur méfiance. Le mieux pour nous sera de dire tout ce que nous pourrons de la vérité. Loin de vous prétendre Abyssins, ce que votre imparfaite connaissance de la langue contredirait, vous vous présenterez pour ce que vous êtes, c'est-à-dire comme prince français et chrétien; car cette qualité ne vous nuira pas, quoique au siècle dernier des gens de votre Europe, des Portugais, soient venus apporter bien du trouble et du désordre en ce pays.

— Des Européens ont été autrefois en Abyssinie ?

— Oui, et même quelques-uns étaient arrivés à occuper les plus hautes positions autour de l'empereur. C'est ainsi que la femme de notre dernier souverain Théodoros était Portugaise, et que, par conséquent, la petite-fille de notre reine Mariam est presque une Européenne comme vous.

— C'est étrange ! dis-je.

— Malheureusement, reprit Kaleb, ces Portugais ayant voulu dominer complètement notre pays, c'est l'impératrice Mariam elle-même qui, sans les chasser, les a éloignés du pouvoir.

— C'est regrettable pour nous, observai-je, car nous aurions trouvé parmi eux des alliés naturels.

— Qu'avez-vous besoin d'alliés? dit Kaleb, si vous le vouliez, l'anneau d'Aéizénas vous mettrait demain sur le trône d'Abyssinie.

— Dieu me garde de laisser entrer dans mon esprit pareille pensée! m'écriai-je; je ne viens point ici comme usurpateur, mais pour délivrer une pauvre petite captive, et j'aurais forfait à l'honneur si je faisais mauvais usage de l'arme que m'a confiée l'impératrice. Tu ne me connais pas, Kaleb, pour douter ainsi de moi.

— Excusez mes paroles, seigneur, mais j'aimerais mieux mourir que d'apporter à ma patrie un maître étranger. »



## XIV

### L'armurier d'Axoum.

Huit jours plus tard, comme nous venions de traverser un haut plateau qui domine la gauche du Mareb, Kaleb, se dressant sur ses étriers, nous désigna au loin, à demi-cachée par les arbres, une grosse tour noire.

« Voici Axoum, nous dit-il, la cité sainte d'Éthiopie, celle qui avant Gondar fut la métropole des Abyssinies. Ce donjon est l'antique palais des négus; quiconque l'aperçoit peut invoquer le *guédam*, c'est-à-dire le droit d'asile, et devient le protégé de l'empereur. Hélas! depuis longtemps, il n'est plus en ce pays de protection pour personne, et l'ombre du donjon a abrité bien des crimes. Puisse le ciel donner enfin à l'Abyssinie un maître juste et bon !

— Si les renseignements que l'on nous a fournis à Maï Daro sont exacts, dis-je, c'est sous les murs d'Axoum que nous devons trouver le raz Gobasièr.

— Oui, les cavaliers que nous avons encore rencontrés hier m'ont affirmé que le prince de Hamacen attend ici d'avoir rassemblé son armée pour poursuivre l'empereur Joannès. Mais pendant ce temps celui-ci se fortifie dans Gondar, et si les Gallas accourent sous sa bannière, le sort de l'Éthiopie peut encore une fois être compromis.

— Aussi faut-il que nous essayions de faire comprendre à Gobasièr la faute qu'il commet....

— Et, reprit Kaleb avec une sombre énergie, que sans plus tarder nous nous lancions aux trousses de Joannès. Que le misérable expie par la mort son crime abominable! que ce traître à son roi et à son pays soit déchiré comme un vil malfaiteur! que son nom, celui de sa famille et celui de ses enfants soient à jamais maudits! »

Les sauvages imprécations de Kaleb me firent tressaillir, et malgré moi je lui répondis :

« Que le coupable soit puni; il a mérité son châtiment. Mais pourquoi veux-tu étendre ta vengeance à ses enfants innocents? Le nom de leur père sera pour eux un lourd et suffisant fardeau; et leur cœur saignera bien assez de l'opprobre qui pèsera sur celui qu'ils doivent aimer malgré toutes ses fautes. »

Nous approchions de la ville, dont les hautes murailles se déroulent sur le versant du plateau, ce qui, de notre situation élevée, nous laissait voir, par-dessus l'enceinte, les maisons du peuple, basses, coiffées de toits de chaume, et, au milieu de la cité, l'imposante masse du château royal; puis, tout à côté, une haute façade à pignon, toute garnie de colonnades, et que Kaleb nous dit être l'église construite au siècle dernier par les Portugais.

Au delà de la ville, au loin, dans une jolie vallée, toute verte de beaux arbres, s'étendait le camp de Gobasièr, avec ses tentes multicolores qui diapraient la prairie comme un bouquet de fleurs.

De là où nous étions, nous pouvions apercevoir un

grand tumulte dans le camp; des cavaliers galopaient en tous sens, des soldats montaient ou descendaient par groupes le chemin de la ville, et il se faisait un incessant vacarme de tambours et de flûtes.

« Je vois, me dit Kaleb, que le raz n'a pas perdu de temps. Il y a bien là-bas une dizaine de mille hommes réunis, et cela me semble suffisant pour agir sans délai. »

Grâce à nos costumes et aussi à la foule qui encombrait la porte, nous entrâmes dans la ville sans être remarqués, et guidés par Kaleb nous nous dirigeâmes vers le château; mais, comme nous en étions tout près, notre guide tourna son cheval dans une étroite ruelle voisine, en nous disant :

« Il vaut mieux que nous choisissions un autre logis, car le château doit encore être rempli de secrets amis et anciens serviteurs de Joannès, et je ne me soucie pas de me fier à eux. Tout près d'ici demeurait autrefois un vieux Portugais, le marchand Souza, auquel j'ai rendu jadis un grand service; si le bonhomme existe encore, il nous donnera l'hospitalité. »

Ce disant, il s'arrêta devant une maison basse, dont l'étroite vérandah de bois était toute remplie d'armes anciennes et de vieilles ferrailles mangées par la rouille. Un gros chat noir aux yeux verts, assis gravement sur la plus haute marche du perron, semblait veiller sur tous ces trésors.

Il tira précipitamment son bonnet. (P. 373, col. 2.)

Kaleb, jetant la bride de son cheval à Adjab, mit pied à terre, et touchant de son fouet le chat noir qui d'un bond disparut à l'intérieur de la maison, il cria d'une voix forte : « Oh! Souza! »

Presque aussitôt un petit vieillard, à demi-enveloppé dans un grand tablier de cuir, parut à la porte. A notre vue, il tira précipitamment son bonnet de laine, nous montrant son crâne nu et blanc comme de l'ivoire, et nous dit obséquieusement en langue tigrée :

« Qu'y a-t-il pour votre service, nobles étrangers?

— Eh bien! Souza, tu ne me reconnais pas? dit notre ami.

— Excusez-moi, vénéré seigneur, reprit le vieillard d'une voix tremblante; l'âge a affaibli mes yeux, et....

— Te souviens-tu de Kaleb?

— Kaleb?... le frère de lait de l'empereur Théodoros?...

— Lui-même.

— Serait-il possible? s'écria le pauvre vieux en ouvrant ses bras. Kaleb! Mon bon ami et honoré protecteur Kaleb. Oui, c'est bien toi, je te reconnais.

— Je viens te demander l'hospitalité pour moi et les seigneurs qui m'accompagnent.

— Ma maison est à toi et aux tiens, dit le Portugais, comme mon cœur a toujours été à la pauvre reine Mariam. Entrez, seigneurs. »

Pendant qu'Adjab emmenait les chevaux vers l'écurie que lui avait désignée Souza, nous suivîmes le

vieil armurier dans sa maison. L'intérieur se composait, au rez-de-chaussée, d'une grande salle qui servait au bonhomme à la fois d'atelier, de magasin et de logement, l'un des bouts étant occupé par un lit dissimulé par une tenture, tandis que le reste de la pièce était encombré d'enclumes, de marteaux, d'armes de toute sorte, et qu'à l'autre extrémité brûlait un vif feu de forge qu'entretenait un jeune nègre armé d'un énorme soufflet.

« Entrez, seigneurs, entrez dans ma modeste demeure, répétait le vieillard en se multipliant pour nous offrir des sièges et nous faire les honneurs d'usage. Ah! mon cher Kaleb, quelle surprise! Je travaille depuis deux jours à forger une épée pour le raz Gobasièr, — pardon, pour l'empereur Jacob, car c'est le nom qu'il compte prendre lors de son couronnement, — et mon travail pressant a bouleversé ma maison. Enfin, excuse-moi encore si ma réception manque, sinon de cordialité, du moins de cérémonie. Mais qui pouvait s'attendre à te voir, toi Kaleb, à Axoum! Que d'événements, sainte mère de Dieu, que d'événements!

— Certes, dit notre ami, et ceux auxquels tu as assisté ne sont rien peut-être à côté de ceux qui se préparent. Et d'abord laisse-moi te présenter ces jeunes gens qui m'accompagnent. Ce sont tes compatriotes.

— Des Portugais? s'écria l'armurier.

— Non, mais des Européens comme toi, lui dis-je, Voici Ercole, mon fidèle ami, qui est Lombard, et moi je suis de la famille de Bourbon, je suis Français.

— De la famille de Bourbon? dit le vieillard.

— Mon père était le duc Charles, le connétable de France.

— Voilà vingt ans, monseigneur, reprit respectueusement l'armurier, que le hasard de la fortune m'a fait quitter Lisbonne, ma patrie, mais alors le duc de Bourbon passait pour le plus riche et le plus puissant seigneur de la chrétienté. Comment son fils se trouve-t-il ici, sur cette terre sauvage, sans troupe, sans escorte?

— Mon père est mort, dis-je en tournant la tête pour cacher mon trouble, et moi, exilé, banni de ma patrie, je cours le monde pour expier des fautes que je n'ai point commises. Je dois ma liberté à l'impératrice Mariam...

— L'impératrice Mariam! » s'écria Souza, et une telle stupéfaction se peignit sur ses traits que, malgré la gravité de notre situation, je ne pus m'empêcher de sourire.

Comme tout le monde, le vieil armurier était persuadé de la mort de Mariam, et on se fait une idée de son bouleversement en entendant un prince français, portant un nom illustre à ses yeux, venir lui déclarer que la prétendue victime de Joannès vivait encore.

« Le seigneur Jean, lui dit alors Kaleb, a devancé mon intention. Ce qu'il dit est vrai; Mariam vit, et c'est elle qui nous envoie ici. Je crois que nous pouvons nous fier à toi.

— A moi! s'écria le vieux Souza, mais je suis l'esclave de Mariam, et tant qu'il coulera du sang dans mes veines, la dernière goutte en sera pour elle. »

Notre guide raconta alors à l'armurier d'une façon rapide l'histoire de la vieille reine, comment elle m'avait choisi et quelle était la mission qu'elle m'avait confié.

« Puisse le ciel vous soutenir dans votre entreprise, me dit le Portugais avec ferveur, et vous permettre d'arracher l'agneau sans tache des griffes du loup dévorant. S'il est un ange du bon Dieu sur la terre, c'est assurément la princesse Magdalena.

— Vous la connaissez, n'est-ce pas? demandai-je avec intérêt.

— Si je la connais? seigneur, mais depuis sa naissance, il s'est passé peu de jours sans que je la voie. Vous ignorez qu'après la perpétration de ses horribles forfaits, Joannès me conserva la charge d'armurier royal que j'avais sous l'empereur Théodoros, et que l'usurpateur m'avertit même que jamais plus je ne pourrais rentrer dans ma patrie, doux espoir que j'avais conservé. Je continuai donc à fréquenter le palais comme par le passé, mais mon cœur saignait en pensant à l'infortunée Mariam et à la pauvre Magdalena qui avait, je le croyais, partagé son sort. Un jour Joannès me fit appeler et, m'ayant attiré dans une partie reculee du palais, il m'annonça en confidence que le célèbre anneau d'Aéizénas, le palladium de l'Éthiopie, avait été perdu par son prédécesseur, lequel l'avait remplacé par une bague faite par un orfèvre de la ville; mais ce faux anneau était loin d'avoir les feux resplendissants du véritable, et Joannès, craignant que les raz ne s'aperçussent de la supercherie, me priait de tâcher de lui fabriquer une bague pouvant imiter l'ancienne. Je connaissais bien celle-ci et je savais que rien ne pourrait égaler l'éclat surnaturel de ces feux, aussi je déclarai à Joannès ne pouvoir satisfaire à ses désirs. Dans son désappointement, l'usurpateur frappa violemment le sol de son pied et quitta la salle en proie à la colère. Je le suivais humblement quand, arrivant dans la galerie, je vis s'avancer vers nous, entre deux esclaves, une adorable fillette que sa blanche figure et ses yeux bleus me firent aussitôt reconnaître pour Magdalena. Mon cœur bondit de joie à cette vue, mais je tremblai en voyant le regard farouche de Joannès s'appesantir sur cet ange. Tout à coup le misérable prit violemment le bras de l'enfant et, se tournant vers moi, il me dit: « Que m'importe l'anneau du vieil empereur Aéizénas; j'ai là tout ce qui reste de son sang. L'Éthiopie entière sera bien obligée de me reconnaître quand cette enfant, la fille de ses rois, sera l'épouse de mon fils. »

— L'épouse de son fils? m'écriai-je. Ce n'était point là le sort dont il avait menacé Mariam pour sa fille, mais mieux vaudrait pour elle la mort que de devenir la fille du meurtrier de sa famille.

— Bien et virilement parlé, seigneur, me dit Kaleb en me serrant la main.

— En tous cas, reprit l'armurier, Joannès n'a depuis cessé de caresser ce projet, et n'était le jeune âge de



son fils, qui a douze ans à peine, il l'eût déjà mis à exécution. La pauvre Magdalena y a gagné d'être entourée d'honneurs et de soins, mais malgré tous ses efforts, l'usurpateur n'a pu conquérir son amitié. Vous savez que l'enfant est presque ma compatriote, car sa défunte mère était Portugaise; est-ce cela qui l'a attirée vers moi? je l'ignore; mais elle a toujours été pleine de déférence, de tendresse même pour l'humble ouvrier. C'est moi qui lui ai appris l'histoire de sa famille, c'est moi qui ai développé sa haine instinctive pour Joannès. Aussi, il y a un mois, lorsque l'usurpateur, pressé par l'armée des raz, a dû fuir, Magdalena, accompagnée d'une de ses femmes, est venue me trouver tout en larmes : « Mon bon Souza, m'a-t-elle dit, je pars. Joannès m'entraîne à Gondar. Puisse mon oncle le raz Gobasièr ne pas oublier que je suis captive, et que j'aimerais mieux m'ouvrir le cœur que de devenir la fille du misérable assassin de mon père. »

— Et as-tu rapporté au raz les paroles de sa nièce? demandai-je.

— Certes, et le raz m'a promis de ne pas oublier Magdalena, mais il a pour le moment bien d'autres idées en tête. Gobasièr aspire à monter sur le trône d'Éthiopie et, soutenu par le parti des princes, il a déjà pris le titre d'empereur et tout l'appareil impérial. Il ne sera cependant reconnu pour négus que lorsqu'il aura été sacré par l'abouna[1] à l'abbaye de Kouskouam. Or, l'abouna est prisonnier de Joannès, et il faut que Gobasièr renverse l'usurpateur pour le délivrer. Si vous pouvez l'aider dans la voie de son ambition, il est certain que le raz vous soutiendra dans votre entreprise; sinon, il vous abandonnera, car son âme est peu généreuse.

— Le prince Jean, dit Kaleb, a tous les pouvoirs de l'impératrice Mariam; Gobasièr devra s'incliner devant sa volonté s'il ne veut pas que la couronne d'Éthiopie passe à un plus digne que lui. »

En écoutant ces paroles, l'armurier me contemplait d'un air effaré fort comique, se demandant sans doute s'il n'y avait pas en tout cela quelque mystère ou supercherie.

« En tous cas, reprit l'Abyssin, il faut que Gobasièr ignore encore quelques jours notre arrivée. Je veux que le seigneur de Bourbon se présente devant lui dans un équipement conforme à son rang, et j'ai pensé à toi pour nous servir en cela. N'as-tu pas ici quelque belle et riche armure telles que les portent les chevaliers d'Europe?

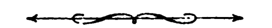
— Certainement, dit le Portugais; tu sais que je suis arrivé ici avec Dom Pedro de Albuquerque, frère du grand amiral, lequel mourut si malheureusement dans une partie de chasse aux environs d'Axoum. J'étais son serviteur et j'héritai de ses armes, armures et accoutrements, ce qui me donna même l'idée de m'installer comme artisan et marchand en cette ville. C'est moi qui ai habillé, armé et orné tout ce qu'il y a eu de seigneurs portugais en Abyssinie depuis vingt ans, sans compter ma clientèle de la cour éthiopienne. D'ici à demain j'aurai trouvé dans mes magasins de quoi équiper le seigneur Jean de pied en cap, et lui permettre de faire digne figure devant le raz. »

Je serrai la main du brave Portugais avec effusion, car mon cœur se gonflait de joie en pensant que j'allais reprendre ainsi la tournure d'un chevalier. Et je le remerciai doublement lorsque le vieillard m'eut promis de s'occuper également d'Ercole.

« Je possède, nous dit enfin Souza, tout au fond de ce jardin un petit pavillon dans lequel vous pourrez rester aussi longtemps qu'il vous plaira à l'abri des regards indiscrets.

— Oui, ajouta Kaleb, ces jeunes seigneurs demeureront là sous ta garde pendant qu'Adjab et moi nous irons étudier le terrain dans le camp même de Gobasièr. »

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.



# LES JEUX DE BARRES

Origine du jeu de barres. — La loi des suspects à Athènes. — Le jeu de la coquille chez les Grecs. — Les barres. — Le jeu de passe. — Le jeu des animaux.

Parmi les jeux dérivés des luttes à la course[1], il faut mettre en première ligne les jeux de barres, ainsi nommés parce que les deux camps qui renferment les joueurs sont marqués par des barres fictives ou tracées sur la terre.

Quelques auteurs prétendent que le jeu des barres proprement dit était dans l'origine un jeu militaire : les uns, parce que les jeunes gens s'exerçaient à lancer de lourdes barres sur un point déterminé; les autres, parce qu'on désignait sous le nom de *barres* un exercice d'hommes armés et combattant ensemble avec de courtes et larges épées dans un espace fermé de barrières. Je ne vois rien de commun, je l'avoue, entre ces jeux et celui des barres tel que nous le jouons, et je crois qu'il faut avoir grande envie de chercher, comme on dit familièrement, midi à quatorze heures, pour trouver dans un jeu de jet ou dans un combat de gladiateurs l'origine d'une lutte à la course.

Le jeu de barres remonte bien au delà du moyen âge, et je le soupçonne fort d'avoir été imaginé quelque cinq cents ans avant l'ère chrétienne, époque où Clisthènes, aïeul de Périclès, établit à Athènes l'*ostracisme* ou jugement de la coquille.

De même que dans la nature, deux choses contraires, comme le jour et la nuit, ne peuvent exister simultanément sans engendrer la confusion et le chaos, de même, en politique, les Grecs admettaient que, dans

1. L'*abouna* est le patriarche de l'église chrétienne d'Abyssinie.

1. Voy. page 7, *Les luttes à la course*.

la cité, deux partis contraires et égaux en puissance ne pouvaient exister simultanément sans engendrer l'anarchie. De peur donc que, sous l'effort d'un conflit, la liberté ne pérît, les législateurs d'Athènes décrétèrent que tout citoyen devait choisir entre les deux partis, et appuyer de son vote celui qui lui semblait le plus propre à assurer le salut de la chose publique. Le jour du vote fixé, l'agora ouvrait ses portes, et les citoyens venaient déposer dans l'urne une coquille, sur laquelle ils incrustaient le nom de celui d'entre eux qu'ils croyaient dangereux pour la tranquillité de l'État. A Athènes, le nombre total des votants pouvait être de vingt mille; il fallait au moins six mille suffrages contre l'accusé. Cette exigence de la loi prévenait la fréquence de ses applications. Toutefois, ce mode de procéder mettait nécessairement en jeu les intrigues de la jalousie, de l'inimitié, et les séductions adressées aux faibles et aux indifférents. On rapporte à ce sujet qu'un paysan, qui arrivait à l'assemblée bien déterminé d'avance à se prononcer en faveur de Thémistocle contre Aristide, se trouvant à côté de ce dernier, sans le connaître, et ne sachant point écrire, le pria d'inscrire son nom propre sur la coquille avec laquelle il devait voter pour le bannissement : « Aristide t'a-t-il offensé? lui dit celui-ci. — Non, répondit l'autre; mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeler *le Juste*. »

De l'établissement de cette institution date chez les Grecs le jeu de la coquille ou *ostracinde*, dont quelques auteurs nous ont laissé la description. Les joueurs, divisés en deux camps égaux, se plaçaient de chaque côté d'une barre tracée à terre, de façon qu'un des camps fût à l'orient et l'autre à l'occident; ils représentaient les deux partis politiques.

Pour savoir lequel des deux prendrait la fuite, on choisissait une coquille d'huître, parce qu'elle est blanche d'un côté et noire de l'autre. A son défaut, on prenait une coquille blanche, qu'on noircissait avec un peu de poix ou de goudron. Un joueur, se tenant sur le milieu de la barre, lançait la coquille en l'air en lui imprimant un mouvement de rotation, et en criant : « Nuit ou jour. » Si la coquille tombait jour, le parti de l'orient devenait le parti poursuivant, et le parti de l'occident le parti poursuivi. Tous les joueurs de ce parti faisaient aussitôt volte-face et se sauvaient au plus vite. Si l'un était pris, il faisait l'âne, c'est-à-dire qu'il se trouvait hors de combat, dans l'obligation de laisser monter sur son dos celui qui l'avait attrapé, et de le porter ainsi jusqu'au camp où il demeurait prisonnier.

Du jeu de la coquille au jeu de barres, la distance est bien minime et a dû être franchie rapidement. En 1430, ce jeu se jouait probablement comme aujourd'hui; en tous cas, il portait le même nom. Je lis en effet dans un compte rendu manuscrit de Robin Denisot, receveur des domaines à Fontenai-le-Comte, qu'il fut donné à cette date une paire de chausses à plusieurs jeunes gens qui avaient rompu les leurs en jouant aux barres devant le seigneur de l'endroit.

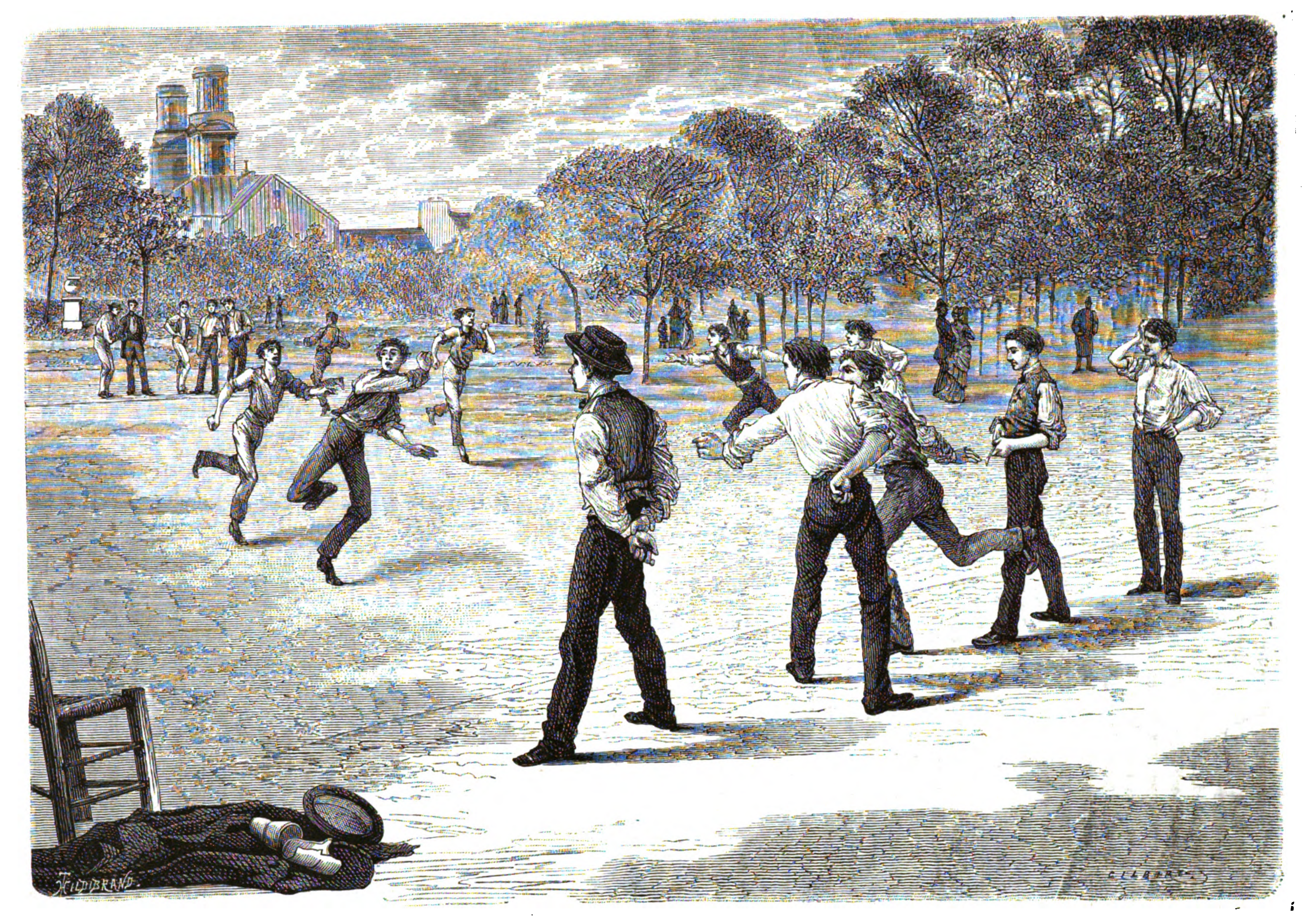
Les seigneurs ne se contentaient pas toujours de regarder jouer. De spectateurs, ils devenaient souvent acteurs, et nous voyons plus tard le duc de Saint-Simon nous raconter qu'il ne connaissait le roi d'Espagne que pour avoir joué aux barres avec lui.

Tout terrain uni et battu, tel qu'allée de parc ou de jardin, pelouse ou clairière, peut servir de théâtre au jeu de barres. Il suffit qu'il ne s'y rencontre aucun obstacle susceptible d'exposer les joueurs à faire une chute en courant. Son choix fait, les joueurs se divisent en deux partis égaux en nombre, et ils marquent l'enceinte des deux camps, d'une façon exacte et visible, soit en traçant une raie sur la terre, soit en alignant des baguettes ou des branches de feuillage. L'espace qui sépare les camps mesure 50 à 60 mètres. A 2 mètres de la ligne d'enceinte, on trace une autre ligne, nommée *sauvegarde*, sur laquelle les joueurs du camp opposé viendront *demander barre.*

Pour former les partis, deux joueurs de force égale tirent au sort à qui choisira le premier un compagnon parmi les autres joueurs. Quand le premier a choisi, le second en fait autant. Le premier prend un second compagnon, le second aussi, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les joueurs soient entrés dans l'une ou l'autre troupe. Les partis se rendent alors dans leur camp respectif. Celui à qui a échu par le sort le droit de demander barre, envoie son chef provoquer le camp ennemi. Celui-ci s'avance jusqu'à la sauvegarde de ce camp et, le jarret tendu, le bras en avant, il crie d'une voix forte : « Je demande barre contre un tel? » L'antagoniste provoqué se présente aussitôt, frappe deux légers coups dans la main que lui tend le provocateur, et attend que celui-ci frappe le troisième; le coup frappé, le provocateur s'enfuit à toutes jambes, et le provoqué le poursuit aussi vite qu'il le peut faire. Pour donner plus de vivacité au jeu, l'on peut supprimer ces préliminaires, et courir après le provocateur dès qu'il a demandé barre.

Sitôt que le provoqué est sorti de son camp, un des coureurs du parti du provocateur vient au secours de celui-ci en courant sur son antagoniste. On dit alors qu'il a *barre* sur lui. Un deuxième coureur du camp défié sort à son tour, afin de poursuivre ce nouveau champion. Les combattants se poursuivent ainsi les uns les autres. La mêlée devient générale. Les coureurs se croisent en tous sens. Si l'un d'eux touche son adversaire, d'une voix retentissante, il s'écrie : « *Pris!* » A ce signal, les joueurs s'arrêtent. Le prisonnier, essoufflé et quelque peu penaud, se rend dans le camp ennemi. Son vainqueur le place à trois pas en avant de la ligne du camp, et l'infortuné est obligé de se tenir debout dans cet endroit, le bras tendu vers les siens attendant l'heure de sa délivrance. Pendant ce temps, la bataille s'engage de nouveau, et des compagnons d'infortune viennent souvent le rejoindre. Celui qui rentre dans un camp non seulement ne peut être saisi dans son enceinte, réputée asile inviolable, mais encore il a droit, lorsqu'il le quitte, de poursuivre tous ceux qui le poursuivaient d'abord.






Le jeu de barres. (P. 376, col. 2.)

Un joueur téméraire se risque-t-il trop en courant? on essaye de le couper dans sa course, c'est-à-dire de se mettre entre lui et le camp dont il est sorti. Cette situation donne barre au joueur qui la prend, sur tous ceux qui sont sortis depuis qu'il est sorti lui-même.

L'on peut jouer aux barres de deux façons différentes; ou l'on rend les prisonniers après chaque coup, ou on les garde jusqu'à leur délivrance. Dans le premier cas, la partie finit dès qu'une troupe a atteint le nombre convenu de captures. Dans le second, la partie peut durer éternellement si les joueurs sont d'égale force, puisqu'un seul coureur peut délivrer d'un coup de main tous les prisonniers de son parti.

Un vieil adage prétend « qu'il est moins difficile de faire des conquêtes que de les conserver ». Il s'applique fort bien au jeu de barres. Les prisonniers, rangés sur une seule file et se tenant par la main, ne peuvent quitter leur prison que si quelqu'un de leur parti, arrivant à l'improviste, touche le premier d'entre eux avec la main sans se laisser prendre lui-même. Cette manœuvre offre de réelles difficultés, car le parti vainqueur laisse toujours dans le camp un ou plusieurs joueurs chargés de garder ses prisonniers. Ces gardiens ont tous le droit de courir sur l'audacieux qui tente de délivrer ses compagnons. Si, par une fausse manœuvre ou une ruse habile de leurs adversaires, tous les gardiens s'engagent imprudemment dans une campagne, l'ennemi profite de cette négligence, lance son meilleur coureur, et ils perdent en un clin d'œil le fruit de plusieurs victoires. Cette méthode de garder les prisonniers offre, en hiver surtout, quelque danger, en ce qu'elle force les coureurs à rester immobiles après une course plus ou moins ardente.

Aux *barres forcées*, on ne délivre point les prisonniers; ils passent au fur et à mesure dans le camp qui les a pris, et deviennent les ennemis de leurs anciens compagnons. Le jeu cesse quand un des camps n'a plus de combattants.

Dans quelques départements, on joue aux *barres cavalières*. Le mécanisme de ce jeu, dans son ensemble, est le même que celui des barres ordinaires. Seulement les joueurs de chaque camp se divisent en deux partis égaux en nombre : les uns représentent les chevaux, les autres les cavaliers. Le droit de courir appartient seul à ces derniers. Les autres, rangés de distance en distance le long de l'enceinte, restent immobiles, se contentant de présenter leur dos à leurs camarades. Dans ce jeu, tout coureur, pour reprendre barre, doit non seulement rentrer au camp, mais encore monter sur un cheval.

Les Arabes de la Mésopotamie jouent aux barres d'une façon singulière et pittoresque qui mérite d'être notée ici. Les joueurs se réunissent en rase campagne et tirent une ligne dite *nichân*, qui sépare les deux partis en deux camps placés chacun à 20 mètres de cette ligne. L'un des deux partis désigné par le sort s'efforce de pénétrer au delà du nichân en courant contre l'autre parti. Ceux qui pénètrent dans le camp ennemi et reviennent au nichân après avoir touché un joueur sans qu'on ait pu les arrêter dans leur course, sont proclamés vainqueurs. Le joueur touché devient *mat* ou mort, et cesse de jouer. Celui qui n'a pu tuer son adversaire est supposé tué par lui. Par conséquent, si l'agresseur se trouve pris et ne peut revenir au nichân, c'est lui qui est mat. Quand un parti est entièrement tué par l'autre, le combat cesse alors, faute de combattants.

Deux jeux dérivent directement du jeu de barres, ce sont la *passe* et les *animaux*.

Pour jouer à la passe, on trace au milieu de l'emplacement choisi une raie qui le divise en deux parties. Parallèlement à cette barre et de chaque côté, à une distance de 3 à 4 mètres, on trace deux autres barres qui forment les camps. Deux joueurs, tirés au sort, se tiennent sur la barre du milieu, la gardent et cherchent à empêcher les joueurs de passer d'un camp dans un autre. Ils peuvent les poursuivre jusqu'à la limite de chaque camp, non au delà. Parviennent-ils à en attraper un? il faut que l'un des gardiens le tienne pendant que l'autre lui donne trois petits coups sur la tête. Le prisonnier attend la fin de la partie en se tenant à une des extrémités de la barre médiane. Si les gardiens parviennent à rendre les deux camps vides de tout combattant, ils gagnent. Le plus souvent ils s'avouent vaincus, et renoncent à continuer la lutte avant qu'elle soit terminée. Quelquefois les prisonniers renforcent le nombre des gardiens; la partie dans ce cas dure moins longtemps. Ce jeu, comme on le voit, ressemble beaucoup au jeu des Arabes.

Pour jouer aux animaux, on trace une barre sur un terrain uni et découvert. Les joueurs ou *animaux* se tiennent d'un côté de cette barre. Deux autres joueurs élus par le sort, et répondant l'un au titre de *vendeur* et l'autre au titre d'*acheteur*, se portent un peu en avant. Les joueurs ont tous choisi des noms d'animaux. Le vendeur seul sait les joueurs qui se cachent sous ces noms. L'acheteur demande au vendeur de lui faire connaître les animaux qu'il a à vendre; celui-ci les lui indique. L'acheteur en désigne un qui s'échappe aussitôt du camp des animaux et se met à courir. L'acheteur frappe alors dans la main du vendeur autant de coups qu'il lui a demandé de francs pour la vente de son animal. Cette somme comptée, il court après son animal, et tâche de l'atteindre avant qu'il ait pu rentrer dans le camp de son vendeur. S'il s'empare de lui, il lui donne trois petits coups sur la tête, et l'animal devient alors son *chien*, et lui aide à arrêter les animaux achetés. Le chien n'a pas le droit d'arrêter définitivement en frappant les trois petits coups. L'acheteur seul possède ce privilège. Tout animal pris redevient libre, s'il parvient à s'échapper avant d'avoir reçu les trois coups.

Voilà les différents jeux de barres auxquels on se livre encore aujourd'hui, sans se douter qu'ils ont pris naissance dans la constitution politique des Athéniens.

FRÉDÉRIC DILLAYE.



# LUTIN ET DÉMON[1]

## V

L'Enfant de Foix s'en alla donc jusqu'à Pampelune, ayant dit grand adieu à sa mère. La pauvre dame pleurait fort et était toute désespérée.

« Ah! disait-elle, quelque chose me dit au cœur que je ne vous reverrai plus, mon beau fils, vous qui avez été toute la joie de mes yeux, depuis que je vous nourris de mon sein. Monseigneur votre père ne vous laissera plus revenir ici. »

L'Enfant la réconfortait et consolait de son mieux.

« Jamais Monseigneur mon père ne mettra empêchement à ce que je vous vienne voir, disait-il, il sait trop bien ce que je vous dois, et d'ailleurs ne suis-je plus un enfant à la mamelle, je vous veux amener une autre fois Béatrix, ma femme, qui vous mettra le cœur en joie, ainsi qu'elle le sait faire à tous. Si elle-même n'eût eu si grande envie de voir le comte d'Armagnac, son père, elle m'aurait bien accompagné céans. Venez avec moi, madame, jusqu'à ce point de mon voyage, pour la voir et l'entendre, après quoi vous reviendrez ici si vous voulez. »

La dame comtesse regardait piteusement son fils :

« Je ne saurais le faire, disait-elle, Monseigneur serait encore plus irrité contre moi si j'allais en la cour du comte votre beau-père, au lieu de rentrer en la sienne, et je ne sais même si mon frère me voudrait ensuite recevoir. Allez, allez, Gaston, mon beau fils, mais sachez bien que jamais vous ne reverrez votre mère, et que votre mère ne vous reverra plus. »

Elle pleurait en l'embrassant, ainsi que femme éplorée; l'Enfant pleurait aussi mais sans partager ses craintes :

« Pourquoi ne reviendrais-je pas? disait-il dans la confiance de sa jeunesse, nul ne saurait trouver mauvais que je vienne voir madame ma mère. »

Le roi de Navarre se tenait toujours à Pampelune, fort occupé des querelles du pays d'Espagne auxquelles il prenait part; il avait naguère soutenu le roi don Pèdre contre le roi d'Aragon, et il avait ouvert ses passages des montagnes à l'armée que le prince de Galles menait en Espagne au secours de ce prince; partout il avait la main dans les intrigues, et ne se plaisait à rien tant qu'à poursuivre longuement ses ennemis. Après avoir été en bonne paix et intelligence avec le roi Charles le Sage de France, il s'était de nouveau allié aux Anglais et leur avait cédé sa ville et son port de Cherbourg par où ils avaient belle entrée dans le royaume de France. On le combattait donc en tous lieux, et les oncles du jeune roi Charles VI le redoutaient et haïssaient autant que l'avaient fait le roi Charles V, leur frère, et le roi Jean leur père. Il était cependant toujours beau chevalier pour lors, âgé de cinquante ans, et si grand et habile parleur qu'en sa présence tous étaient toujours de son avis et ne doutaient pas de ce qu'il disait. L'Enfant de Foix était ravi quand il entendait parler le roi son oncle :

« Mon seigneur de père sait bien dire ce qu'il dit, pensait-il, et chacun prend grand plaisir à ses discours, mais il ne sait pas ou ne veut pas charmer par sa langue comme mon oncle de Navarre, qu semble toujours dire à chacun ce qui le mieux peut lui plaire, et raconte les hauts faits d'armes et belles aventures qu'il a vus, à vous empêcher de dormir pendant dix nuits de suite. Il est aussi sage et de bon conseil, et ne saurais-je croire ce que dit mon seigneur de père qu'il n'y a jamais vérité dans ce qu'il dit, ni loyauté dans ce qu'il conseille. Il a toujours été pour moi bon seigneur et parent. »

Le roi de Navarre s'était en effet montré très joyeux de voir arriver son neveu, et tous les jours lui faisait de nouvelles fêtes et lui montrait grands divertissements. Le jeune prince était en chasse tout le jour avec des habiletés qu'il n'avait pas encore connues à la cour du comte son père, et le soir soupait avec grande et belle compagnie, sans que jamais quelque nouveau présent, joyau, armes, chiens, oiseaux ou beaux chevaux, manquât d'être offert à l'Enfant de la part du roi lorsqu'il rentrait au château de Pampelune et qu'il était reposé de sa chevauchée. Ainsi se passèrent dix jours en grands ébattements, et le roi de Navarre pressait son neveu de rester plus longtemps auprès de lui, mais l'Enfant était pressé de revoir sa dame de femme, qui déjà deux fois lui avait envoyé des messages et des gages d'amour. Il savait aussi que le comte son père s'ennuyait de son absence; il ne voulut donc point céder aux demandes de son oncle et fixa son départ au lendemain. Plusieurs fois, il avait entrepris de parler au roi de Navarre du dissentiment qui existait entre le comte son père et la comtesse sa mère, et du désir qu'il avait de le voir cesser; mais il semblait que le roi n'y voulût point entendre, et toujours détournait la conversation lorsqu'elle venait sur ce sujet-là. L'Enfant s'était dit :

« Mon oncle ne veut pas que je lui parle de mon père et de ma mère; il la veut retenir auprès de lui, je prendrai l'occasion au moment de partir, quand l'heure sera venue de monter à cheval, et que plus n'y aura-t-il moyen de me répondre. Il sera bien alors obligé de m'écouter, ne fût-ce que par courtoisie, et pour ne pas me tourner le dos devant ses cavaliers. »

L'Enfant l'avait ainsi résolu, mais il était triste; il n'avait pu engager son oncle dans cette entreprise que si fort il désirait, de remettre en paix et amour son père et sa mère; aussi fut-il tout content et joyeux, lorsque le roi de Navarre entra dans sa chambre la veille de son départ, au soir, et ayant d'abord bien regardé si les serviteurs du jeune prince

1. Suite. — Voy. page 315, 331, 347 et 363.

étaient tous écartés, il tira de son sein une belle boursette en soie rouge, toute brodée d'or et de fines perles, et la lui donna, disant :

« Beau neveu, je vous dirai ce que vous ferez, et faites-le sans faute pour votre joie et pour la mienne. Vous voyez bien comment le comte de Foix votre père a, à son tort, en grande haine, votre mère, ma sœur. Je sais que vous le voyez, car plusieurs fois vous m'en avez voulu parler, et ne l'ai-je pas voulu, car j'attendais le jour. Ceci me déplaît autant qu'à vous, et j'y veux remédier. Pour réparer les choses en bon point et que votre mère soit bien avec votre père, quand l'occasion se présentera, vous prendrez un peu de cette poudre, qui est dans cette bourse, et vous en mettrez sur la viande de votre père ; prenez garde seulement que nul ne vous voie. Et, sitôt qu'il en aura mangé, il n'aura de repos et n'entendra à aucune chose jusqu'à ce qu'il puisse ravoir sa femme votre mère avec lui, et ils s'entr'aimeront toujours si entièrement que jamais ils ne se voudront séparer l'un de l'autre, et vous devez désirer grandement qu'ainsi il en advienne. Aussi, de ce fait, le comte votre père sera aussi bien et en bonne amitié avec moi, comme nous fûmes du temps passé, quand nous étions ensemble dedans Paris pendant que le roi Jean était prisonnier des Anglais... »


Le roi lui saisit brusquement la main. (P. 381, col. 1.)

Comme il disait ces mots, l'Enfant de Foix, qui jouait avec la boursette que le roi son oncle venait de lui donner, leva les yeux sur le visage du roi et fut tout effrayé en voyant ses yeux flamboyer et les veines de son front rougir et se gonfler comme c'était sa coutume lorsqu'il était en grand courroux. Dès que le roi se vit observé par le jeune prince, il reprit sa tranquillité et se mit à sourire :

« Ah ! beau neveu, dit-il, vous vous étonnez que je paraisse fâché, mais je ne puis à cette heure parler du roi Jean de France, mon oncle et beau-père, sans que le sang me vienne à bouillir dans les veines, quand je me rappelle comment j'étais, sans nul doute ni crainte, à souper au château de Rouen, chez mon cousin et beau-frère le duc de Normandie, qui devait être le roi Charles V de France ; là entra le roi Jean mon beau-père que nul n'attendait, et devant lui marchait messire Arnould d'Auttehem qui tira son épée, disant :

« Que nul ne se meuve pour chose qu'il voie, s'il ne veut être tué de cette épée ! »

» Comme le roi s'avançait vers les tables, je vis bien à sa contenance qu'il était venu en grand courroux et mauvaise entreprise et que j'étais celui auquel il en voulait. Or, vous dirai-je, beau neveu, encore que je fusse déjà bon chevalier et eusse combattu en plus d'un combat, que j'aurais voulu être autre part qu'en ce château de Rouen, car je savais le roi encore irrité de la querelle que j'avais eue avec messire Charles d'Espagne, son connétable, que tant il aimait, et auquel il avait donné des terres de mon héritage, ce qui avait amené la mort dudit connétable. Pour lors le roi s'avança vers moi, jetant son bras sur mon épaule et me saisissant par les cheveux, en sorte qu'il m'attira rudement contre lui ; il était grand et fort et pour lors en toute la vigueur de son âge, je ne me voulais point débattre contre lui, et il me tint serré contre sa poitrine, disant :

« Or sus, traître, tu n'es pas digne de t'asseoir à la table de mon fils. Par l'âme de mon père, je ne pense jamais boire ni manger pendant que tu vivras ! »

» Ce fut à ce moment que mon bon écuyer Collinet de Béville, qui avait été nourri avec moi d'enfance, se jeta au-devant de moi, tirant son coutelas, qu'il appuya sur la gorge du roi, disant qu'il allait l'occire s'il ne me laissait aller. Le roi Jean me lâcha aussitôt, disant à ses sujets :

« Prenez-moi ce garçon-là et son maître aussi. »

L'Enfant de Foix avait écouté ce récit ; il partageait la colère de son oncle, et comprenait sa longue rancune.

« Et le duc de Normandie, bel oncle, demanda-t-il, que faisait-il pendant que vous étiez ainsi arrêté dans son château et en sa présence ?

— Il était à genoux devant son père, répondit le roi de Navarre avec un sourire étrange, disant à mains jointes : « Ah ! monseigneur, pour Dieu merci, vous me déshonorez ; que dira-t-on de moi quand j'avais prié le roi et ses barons à dîner chez moi, et que vous les traitez ainsi ? On dira que je les ai trahis ! Et je ne vis jamais en eux que tout bien et toute courtoisie...

— C'est ce que j'aurais dit moi-même, interrompit Gaston de Foix, il parlait bien, mon oncle ; comment le roi son père ne l'écouta-t-il pas ?

— Ses paroles ne servirent guères, beau neveu, reprit le roi de Navarre, non plus que les miennes qui plus humbles encore étaient, je vous en réponds, mais le roi disait : « Taisez-vous, Charles, ils sont mauvais traîtres, vous ne savez pas tout ce que je sais, » et à moi il disait : « Par monseigneur saint Denis, vous saurez bien prêcher et jouer de fausse menterie, si jamais vous m'échappez. »

— Mais cependant, mon oncle, reprit encore l'Enfant de Foix, vous ne mourûtes point, tandis que les barons qui avec vous avaient été pris furent tantôt occis ?

— Je ne fus pas occis à cette heure, parce que ce n'est pas chose aussi facile de décoller un roi qu'un baron, dit le roi de Navarre, mais je souffris mille morts en ma prison quand on venait me dire le soir : « Demain, vous ne verrez pas le jour, » et le matin : « Vous ne verrez pas coucher le soleil. » Je n'ai jamais cru ni pensé que mon cousin et beau-frère le duc de Normandie fût si ignorant qu'il le voulait bien dire du dessein du roi son père. Aussi disait-on que je l'avais fait empoisonner. A cette heure, il est mort, Dieu veuille avoir son âme! »

Gaston de Foix n'écoutait plus ; il avait repris la bourse, jouant avec les cordons et mettant son doigt dans l'ouverture ; le roi de Navarre lui saisit brusquement la main :

« N'ouvrez pas la bourse et ne touchez pas à la poudre, dit-il vivement, si vous la goûtiez ou si vous la montriez à qui que ce fût, afin que votre père le sût, tout serait perdu et le bien que nous en espérons serait tourné en malheur et colère.

— Bien, dit l'Enfant, nul n'en saura rien, ou ne la verra, » et il cacha la boursette dans sa cotte fourrée, en ajoutant : « Bel oncle, si par votre grand savoir, vous remettiez bien ensemble mon père et ma mère, je vous aimerai mieux que jamais neveu n'aima son oncle, et mieux que je ne vous aime à cette heure, ce qui pourtant est déjà beaucoup. »

Là-dessus le jeune homme partit de Pampelune, et s'en alla à Orthez, s'arrêtant seulement un jour sur la route à la cour du comte d'Armagnac, son beau-père. Quand M^me^ Béatrix le vit, elle sauta de joie, car encore était-elle jeune et tout enfant, et elle dit :

« Monseigneur, il était bien temps que vous me vinssiez chercher, sans quoi vous n'auriez plus trouvé votre gaie Armagnacaise, mais une pauvre veuve toute baignée de larmes. Je commençais d'apprendre à pleurer.

— Vraiment, ma belle, dit Gaston, riant et l'embrassant tout à la fois, il est donc l'heure de chevaucher vite vers Orthez, de peur de gâter vos jolis yeux par les larmes. » Elle riait aussi.

» Ah! je ne pleurerai pas maintenant que vous

L'Enfand de Foix et madame Béatrix chevauchaient. (P. 382, col. 1.)

êtes céans, et bien volontiers resterai-je encore un peu avec vous chez mon père dans mon beau pays d'Armagnac. » Mais Gaston hochait la tête :

« Plus tard, nous reviendrons, ma belle, disait-il, j'ai promis à madame ma mère de vous la mener voir, mais qui sait? peut-être reviendra-t-elle faire compagnie à monseigneur mon père, et alors nous serons libres de visiter nos parents à leur tour. Pour l'heure, il nous faut retourner à Orthez. » Et la dame dit : « Monseigneur, volontiers. »

Ce fut grande joie dans la ville et au château d'Orthez quand on apprit que l'Enfant de Foix avec Madame Béatrix chevauchaient pour revenir au pays. Partout sonnaient les cloches des églises ; dans toutes les maisons on préparait les plus beaux habits pour aller dans les rues au-devant de l'Enfant et de sa jeune épouse, les ménagères sortaient des coffres les tapisseries et damas pour en parer les balcons et fenêtres. Nul ne l'avait ordonné et le comte se tenait dans son château où se préparaient aussi les fêtes du retour; mais tous les gens du pays aimaient le jeune Gaston, et comptaient sur lui comme devant être un jour leur bon seigneur et maître, plus doux et moins fier que le comte son père, tout en sachant comme lui gouverner et défendre sa terre. Un seul cri retentissait dans les rues d'Orthez : « Vive Gaston, l'Enfant de Foix et de Béarn! »

Quand Gaston fut monté jusqu'au château où l'attendait le comte son père, celui-ci lui fit bonne chère et lui demanda des nouvelles de Navarre, sans jamais parler de la comtesse sa femme. Seulement, lorsqu'il eût demandé quels présents le roi son oncle avait faits au jeune homme, celui-ci montra les gobelets d'or, les joyaux précieux, les beaux chiens, les faucons et le cheval que le roi lui avait donnés, puis il dégagea l'agrafe qui retenait son manteau, laquelle était en or ciselé, garnie de grosses perles, et il dit :

« Ceci m'a été donné par madame ma mère, qui a dit que vous le reconnaîtriez. »

Le comte prit l'agrafe entre ses doigts, la touchant et la retournant dans sa main.

« Elle a dit vrai, répondit-il, et sa voix paraissait à Gaston plus basse et plus profonde que de coutume; je la lui donnai, un jour, en souvenir d'une fois qu'elle avait elle-même et pendant bien des jours pansé une blessure que je m'étais faite à la chasse en tombant sur une épée. Jamais elle ne voulut y laisser toucher un chirurgien ni valet, disant que personne n'avait la main si légère ni le cœur aussi amoureux qu'elle pour me soigner. Je croyais qu'elle avait oublié la blessure, comme elle a oublié l'amour! »

Les yeux du comte paraissaient un peu humides. Son fils ouvrait la bouche pour parler, tout prêt à plaider la cause de sa mère, mais déjà le comte avait tourné le dos, et, rentrant en sa chambre, il en ferma la porte; il n'avait pas rendu son manteau à Gaston, et l'agrafe était restée dans sa main.

L'Enfant n'osait frapper à la porte. Il demeura un instant pensif. « La poudre de mon oncle de Navarre n'aura qu'à parfaire une besogne bien commencée, se dit-il. Au fond de son cœur, monseigneur aime toujours ma mère. Si j'avais seulement pu lui dire qu'elle ne demande qu'un mot pour obéir! »

*A suivre.* Mme DE WITT née GUIZOT.

# LES VASES

Je désire ajouter un mot aux explications que j'ai déjà données sur le problème des Vases[1].

La répartition de 8 litres avec deux mesures contenant l'une 5 litres et l'autre 2 litres, peut se faire beaucoup plus simplement que je ne l'ai indiqué, puisqu'il suffit de remplir à deux reprises la mesure de 2 litres et de verser chaque fois le contenu de cette mesure dans le vase de 5 litres. En donnant la longue solution que nos lecteurs ont eu sous les yeux, je n'ai voulu qu'appliquer la règle générale que je leur avais indiquée. J'ajouterai qu'il y a un cas où cette règle *peut être* en défaut : c'est lorsque la somme des deux mesures est plus grande que le volume à partager. Par exemple quand on veut obtenir 4 litres avec deux mesures de 6 et de 5 litres. Toutefois, même dans ce cas, la règle est parfois applicable, seulement on ne peut l'affirmer à l'avance. C'est ainsi qu'on pourra partager en deux parties égales un volume de 20 litres avec deux mesures de 13 et de 9 litres (bien que 13 + 9 surpasse 20), mais on ne pourra obtenir 8 litres avec deux mesures de 12 et 7 litres.

# LES TOUAREGS[2]

Les Touaregs, qui viennent par une lâche trahison d'écraser la mission Flatters, sont les vrais maîtres de toute la région centrale du Sahara qui s'étend au sud de l'Algérie. Ils y habitent le massif montagneux du Hoggar ou Ahaggar et les grands plateaux qui s'y rattachent depuis l'Aïr, à l'est, jusqu'aux rives du Niger, à l'ouest de Tombouctou.

Le nom de Touareg[3], que leur donnent les Arabes et d'après eux les Européens, leur est inconnu. Leurs diverses tribus sont groupées en quatre confédérations distinctes qui sont : les Hoggar au nord-ouest, les Azdjer au nord-est, les Kel-ouï de l'Aïr au sud-est, les Aouélimmid de l'Adrar au sud-ouest.

Les deux seuls voyageurs qui aient séjourné parmi les Touaregs sont l'Allemand Barth et notre compatriote Henri Duveyrier. C'est à ces deux savants explorateurs que l'on doit les principaux renseignements que

1. Voy. page 147.
2. Suite. — Voy. page 343.
3. Nous ferons remarquer que nous conformant à un usage devenu général nous écrivons *Touareg* au singulier et *Touaregs* au pluriel; en réalité en se conformant à la règle arabe il faudrait écrire *Targui* pour le singulier et *Touareg* seulement pour le pluriel.



l'on possède sur ces mystérieux habitants du désert.

Les Touaregs sont un peuple essentiellement nomade. N'ayant d'autre industrie que l'élève des troupeaux, ils pratiquent l'art pastoral dans les conditions les plus défavorables du monde : au sein de leurs montagnes abruptes, où il y a des eaux et de la sécurité, l'herbe manque; dans les plaines où les pâturages sont plus abondants, l'eau et la sécurité font souvent défaut.

Cette obligation de sortir des montagnes pour nourrir les troupeaux entraîne les Touaregs à errer dans les plaines et à changer de campements chaque fois que les eaux et les pâturages sont épuisés. La famille est obligée de suivre le bétail d'abord parce que le bétail la nourrit de son lait, ensuite parce que des bras sont nécessaires pour abreuver les bêtes et repousser les attaques de l'ennemi.

L'habitude semble avoir rendu cette vie nomade indispensable aux Touaregs; lorsqu'ils approchent des villes ils refusent obstinément d'aller chercher un abri sous un toit protecteur. On dirait qu'ils craignent de ne pas avoir assez d'air à respirer ou assez d'espace pour se mouvoir, s'ils interposent quelque obstacle entre eux et l'immensité du ciel et de la terre.

Il résulte de l'état continuellement nomade dans lequel ils vivent qu'on ne peut leur assigner de territoires délimités. Chaque tribu a dans la montagne des asiles pour le cas de nécessité, mais dans les terres de parcours des troupeaux elles vont là où une pluie accidentelle peut leur assurer de l'eau et de l'herbe quelque temps.

Dans un pays où l'on a vu des périodes de douze ans sans pluies, les habitants sont quelque fois amenés à mettre fin à toutes leurs discordes et à se grouper, amis et ennemis, autour du seul point où les puits donnent encore un peu d'eau. Dans le climat où nous vivons, nous ne saurions nous rendre compte de ce que peut être un pays, sous les tropiques; avec une chaleur excessive, après une sécheresse de douze ans. Faute d'eau les plantes meurent; faute de plantes les animaux meurent, et l'homme, malgré son intelligence, a besoin d'être fabriqué avec du bronze pour résister aux causes qui détruisent tout autour de lui.

« En de telles conditions, ajoute M. Duveyrier, on ne vit pas, on ne peut pas vivre, et pour ne pas périr, il faut nécessairement, faute d'autre moyen d'existence, piller ceux que le ciel a plus favorisés. Je ne me sens pas le courage de jeter la pierre à des gens qui, s'ils n'existaient pas, devraient être inventés; car sans eux, les déserts qu'ils habitent et qui séparent la race blanche de la race noire seraient infranchissables. »

Nous ne savons jusqu'à quel point il faut admettre cette ingénieuse excuse du savant voyageur qui n'a jamais caché sa sympathie pour la race touareg, mais nous espérons que le jour où la France aura étendu son influence bienfaitrice sur ces pillards, elle saura leur inculquer une idée de morale plus élevée.

Les Touaregs eux-mêmes se divisent en nobles et en serfs. Ces derniers mènent une vie plus sédentaire; ils ne quittent guère les oasis et s'adonnent à la culture. Le noble, lui, ne se livre à aucun travail manuel; sa grande occupation est de courir les routes, soit pour assurer la sécurité des caravanes qui ont acheté sa protection, soit pour tendre quelque guet-apens aux voyageurs assez mal avisés pour dédaigner son appui.

En général les Touaregs sont de haute taille; quelques-uns même paraissent de vrais géants. Tous sont maigres, secs, nerveux: leurs muscles semblent des ressorts d'acier. Dans leur ensemble ils ont tous les caractères de la race européenne, mais leur peau, blanche durant l'enfance, acquiert sous l'influence du soleil une teinte fortement bronzée. En fait, ce sont des Berbères, c'est-à-dire les premiers habitants du nord de l'Afrique avant l'arrivée des Arabes et les congénères de nos Kabyles et des fameux Kroumirs tunisiens.

Quant à leurs caractères moraux, voici le beau tableau qu'en trace M. Duveyrier.

« La fidélité aux promesses, aux traités, est poussée si loin par les Touaregs qu'il est difficile d'obtenir des engagements et dangereux d'en prendre, parce que s'ils se font scrupule de manquer à leur parole ils exigent l'accomplissement rigoureux des promesses qui leur sont faites... La patience, la résignation et la fermeté des Touaregs dans la misère peuvent être égalées mais non surpassées: car, sans ces vertus, comment pourraient-ils vivre au milieu des déserts où l'on ne voit souvent ni une plante ni le plus petit des animaux ?... Le mensonge, le vol domestique et l'abus de confiance sont inconnus des Touaregs. Un d'eux a-t-il commis un crime, il fuira; mais, s'il est pris, il l'avouera, dût sa vie dépendre de son aveu... Jamais un Touareg ne pénétrera dans une tente ou dans un bivac pour y prendre quoi que ce soit. Confie-t-on à un Touareg des marchandises, de l'argent, pour les porter d'une ville dans une autre, il aura beau, à mi-chemin, séjourner dans sa tente; ni lui, ni sa femme, ni ses enfants, fussent-ils dans le plus grand dénuement, n'y toucheront. »

D'après cela le peuple touareg serait une des plus nobles et des plus honnêtes races de ce globe, et on devrait lui pardonner le vol parce qu'il ne l'accomplit que poussé par la nécessité. Hélas! le sort de nos compatriotes lâchement assassinés ou empoisonnés montre trop qu'en jugeant ainsi les fils du désert le jeune et éminent voyageur avait été victime d'un mirage trompeur.

Les Touaregs, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'ont d'autre demeure que la tente; cependant quelques-uns de leurs douars de refuge renferment quelques huttes de chaume.

Nobles et serfs portent les mêmes vêtements: une longue blouse blanche, un pantalon de coton bleu assez semblable à celui des anciens Gaulois et un manteau de cotonnade. La tête est coiffée d'une calotte rouge et enveloppée d'un voile qui couvre le front, la nuque, le cou et le visage, de telle façon que

les yeux seuls soient visibles, et encore sont-ils masqués par un large pli qui forme une sorte de visière. Ce voile de couleur noire caractérise d'une façon particulièrement sinistre ces sombres pirates du désert.

« Il est difficile, dit M. Duveyrier, de remonter à l'origine de cette coutume et de lui assigner une cause. L'usage du voile est hygiénique, dit-on. Il préserve les yeux de l'action trop intense du soleil, le nez et la bouche de la poussière fine des sables et il entretient l'humidité à l'entrée des deux principales voies respiratoires, ce qui est important sous un climat où l'air est excessivement sec. Mais si une raison exclusivement hygiénique a fait adopter le voile, pourquoi les femmes ne le portent-elles pas? Pourquoi les hommes ne se débarrassent-ils pas la nuit, au repos, quand il n'y a ni soleil, ni sables, ni air chaud, ni sec, d'un vêtement toujours gênant malgré la grande habitude de le porter? Un Touareg, quel qu'il soit, croirait manquer aux convenances en se dévoilant devant quelqu'un, à moins que ce ne soit dans l'extrême intimité ou pour satisfaire à la demande d'un médecin à l'effet de constater la nature d'une maladie. A part ces cas exceptionnels, le voile doit toujours couvrir le visage... On a cru, d'après des informations inexactes, que les Touaregs portaient le voile parce qu'ils ne voulaient pas être reconnus comme auteurs des cruautés qu'ils exercent sur leurs ennemis. »

Le costume des femmes est fort pittoresque. Il comprend une, deux ou trois longues blouses de coton, serrées autour de la taille par une ceinture de laine rouge. Par dessus ces blouses, une longue pièce de laine, tantôt blanche, tantôt rouge, dans laquelle elles se drapent à la façon orientale, achève de couvrir le corps. La coiffure consiste en bandeaux faits avec les cheveux, qu'elles recouvrent d'une pièce d'étoffe plus ou moins riche en laine ou en coton, et dont elles encadrent leur face. La chaussure est la même que celle des hommes mais plus légère et plus ornementée. Des bracelets en verre ou en argent, quelques grains de verroteries sont leurs seuls bijoux. Avec d'aussi minces éléments de toilette, les femmes touaregs trouvent cependant le moyen de rappeler la pose altière des déesses de l'antiquité. Le mariage des couleurs se prête à de nombreuses combinaisons qui sont étudiées avec soin.

Touaregs. (P. 382, col. 2.)

*A suivre.* ÉT. LEROUX.



Je la prends, lui dis-je. (P. 386, col. 1.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE [1]

## XV

### Le camp du raz.

La maison de Souza étant dans un quartier retiré de la ville, derrière le palais impérial, nous n'avions guère à craindre les curieux; cependant par prudence nous ne quittions le pavillon que la nuit, où nous venions respirer l'air frais dans le jardin. Ce n'était pas que nous eussions rien à craindre de Gobasièr; bien au contraire, Kaleb s'était assuré que le raz [2] nous accueillerait avec joie, car les Européens passent en ce pays pour si supérieurs à la guerre que notre présence serait de grand encouragement à l'armée. C'était plutôt pour pouvoir réfléchir et choisir à notre aise le moment favorable de notre entrevue.

Je cherchais surtout en mon esprit le parti que je pourrais le mieux tirer du nom de Mariam et aussi du fameux anneau d'Aéizénas, que j'avais jusqu'ici porté suspendu soigneusement sur ma poitrine. Cette bague, considérée en ce pays comme un talisman royal, pouvait me donner une grande puissance, mais d'autre part si le raz de Hamacen, ou tout autre prince, savait qu'elle fût en ma propriété, sûrement ils n'hésiteraient point à me tuer pour s'en emparer.

Après avoir bien pensé, j'arrêtai un plan; et, pour le mettre tout de suite à exécution, j'allai, en compagnie d'Ercole, enterrer le précieux anneau dans le jardin de Souza, au pied d'un arbre à grenades que je notai soigneusement. Nous finissions cette opération secrète, quand je vis apparaître près de nous le vieil armurier. J'en fus d'abord un peu dépité, car je craignis d'avoir été épié; mais le bonhomme était trop honnête pour mentir et je fus rassuré en l'entendant me crier d'une voix joyeuse :

« Seigneur Jean, hâtez-vous, venez vite que je vous montre une chose bien curieuse. »

Aussi, jetant l'outil que je tenais à la main, je courus avec Ercole vers le vieillard, qui, avec de petites grimaces fort comiques, nous entraîna à son atelier.

En entrant j'aperçus tout au milieu une forme droite, enveloppée d'une draperie, que je pris d'abord pour un homme; mais Souza ayant fait tomber l'étoffe, je restai fort joyeusement surpris devant une armure montée, complète, avec cuirasse, jambards, brassards et casque à court cimier, le tout reluisant comme argent fin et niellé de ciselures de cuivre.

Ma joie fut si grande que je sautai au cou du vieillard et le serrai tellement fort que les larmes lui en vinrent aux yeux.

« Je n'ai besoin de tel grand remerciement, me dit-il, mais ce n'est pas tout; là, sur mon lit, j'ai rangé les vêtements, chausses, casaquins, justaucorps et toques qui complèteront votre équipement. Peut-être trouverez-vous ces costumes un peu antiques de mode; c'est tout ce que j'ai pu faire.

— Tout cela est trop beau pour moi, » lui dis-je. Et en effet, ces vêtements tout de soie et de broderies

1. Suite —Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.
2. Le mot *raz* en langue abyssine est l'équivalent de roi, prince; *négus* est le titre officiel de l'empereur.

me paraissaient, après ma longue misère, les plus beaux que j'eusse jamais vus. Pendant que je les examinais j'entendais Ercole pousser des cris de joie, car le bon vieillard ne l'avait pas oublié et lui avait préparé une garde-robe digne de l'écuyer d'un prince.

« Il me reste encore à vous offrir quelque chose, » me dit Souza. Et il s'avança vers moi tenant une épée en son fourreau.

« Cette arme, ajouta-t-il, vient du grand Albuquerque, qui la donna à son neveu duquel je l'ai reçue à son dernier soupir. Jamais je n'ai voulu la vendre; prenez-la, elle vous rappellera dans vos jours de gloire et de grandeur le pauvre armurier d'Axoum.

— Je la prends, lui dis-je, et prie Dieu qu'il ne la laisse jamais faillir en mes mains. »

Et après avoir dévotement baisé la croix gravée sur le pommeau, je tirai la lame du fourreau et j'y vis écrits ces mots en langue portugaise : « Pour l'honneur seul. »

« Merci encore, Souza, dis-je, cette devise sera désormais la mienne. »

Le lendemain, dès le matin, Kaleb envoya Adjab avertir le raz Gobasièr qu'un gentilhomme français, arrivé à Axoum, demandait à prendre du service dans son armée et sollicitait l'honneur de se présenter devant lui. Notre serviteur revint en compagnie d'un officier du raz; celui-ci me le dépêchait sous prétexte de fixer l'heure de la réception, mais plutôt pour lui rendre compte de mon apparence. Je m'étais élégamment vêtu et je reçus l'envoyé d'une façon si hautaine qu'il dût sûrement rapporter à son maître que j'étais vraiment un grand seigneur.

Deux heures après midi, m'étant armé de pied en cap, je montai sur mon cheval, aussi fort bien harnaché, et suivi d'Ercole, de Kaleb et d'Adjab, revêtus de tous leurs atours, je pris pompeusement le chemin du camp. La vue de ce chevalier européen, escorté de son écuyer, parut grandement surprendre la foule qui se pressait dans les rues pour me voir passer. Mais, au point de sortir de la porte, je trouvai l'officier de Gobasièr que son maître envoyait au devant de moi pour me faire escorte avec une troupe de cavaliers.

L'officier, après m'avoir salué, se rangea à mes côtés et s'entretint avec moi en langue tigrée. Il me dit que l'empereur, — car ainsi il appelait son maître, — venait de sortir pour passer l'inspection de troupes nouvelles qui lui arrivaient de l'Amhara et que nous le rencontrerions probablement sur notre route; il ajouta qu'en ce cas ma qualité d'étranger m'obligeait, conformément à l'étiquette, de descendre de mon cheval, mais que Gobasièr, pour me témoigner sa bienveillance, me dispensait de cette cérémonie.

Je répondis fièrement que j'étais heureux de ce que cela m'était accordé d'autant que j'eusse refusé de me soumettre à cet usage humiliant pour un chevalier.

Nous étions, tout en devisant, arrivés au bas de la colline, le long de laquelle coule une claire rivière, dont le cours formait la limite du camp. Celui-ci me parut dressé en fort bon ordre et d'un aspect très plaisant, car les tentes de chaque corps de troupes sont en toiles de couleurs variées, les unes rouges ou bleues, d'autres vertes, jaunes, et toutes garnies de longues flammes flottantes.

Les soldats et cavaliers n'avaient pour costume qu'une courte blouse tenue par une ceinture et un haut-de-chausses fort étroit; leur chevelure bouclée et flottante était simplement maintenue par un bandeau d'étoffe ou même de métal. Enfin les uns avaient la lance, d'autres une longue arquebuse, mais tous portaient en outre un sabre large et recourbé et un petit bouclier en peau parfaitement rond.

Ces hommes avaient sous leur léger costume un aspect de bravoure et de joyeuse intrépidité qui me plaisait fort, me rappelant les braves Gascons du capitaine Jonas.

Au milieu même du camp étaient dressées les tentes des raz révoltés, reconnaissables à leurs larges pavillons zébrés, à leurs gaies broderies et aux énormes tambours de guerre placés à la porte de chacune. Enfin parmi elles, plus grande, plus haute que ses voisines, s'élevait la tente du prince de Hamacen. Un mur de toile, d'une toise de hauteur, formait l'enceinte du quartier impérial.

Comme nous en approchions, j'entendis tout à coup un bruit de tambours et de fifres, et l'officier qui m'accompagnait eut à peine le temps de tirer mon cheval par la bride pour me ranger le long de la voie que je vis défiler devant moi une troupe de soldats, le sabre nu, courant plutôt que marchant, suivis d'une bande de musiciens. Derrière ceux-ci s'avançaient aussi rapidement des pages portant un dais dont les longues courtines rouges en retombant dissimulaient si complètement le cavalier chevauchant en dessous que c'est à peine si j'aperçus la mule blanche sur laquelle il était monté. Quelques jeunes gens à cheval, portant de courtes piques entourées de houppes de crin teint en rouge et en bleu, terminaient ce cortège, qui s'engouffra dans le quartier impérial et disparut en un clin d'œil derrière les murs de toile.

L'officier m'avait crié : « Voici le roi des rois, l'empereur Jacob, le négus des Éthiopies, » mais je restais stupéfait tant la marche rapide de ce cortège me paraissait étrange et peu majestueuse. Je vis plus tard qu'il n'en est pas toujours ainsi et que les empereurs abyssins mettent d'habitude plus de cérémonie en leur promenade, mais l'étiquette veut qu'ils se hâtent ainsi dans leurs promenades officielles jusqu'au jour où la consécration de l'archevêque leur permet de se montrer au peuple.

Un instant après, nous entrions à notre tour dans la cour du quartier impérial, toute remplie d'hommes d'armes, et sur l'invitation de l'officier je mis pied à terre avec l'aide de mon écuyer. Il nous fallut attendre quelque temps que le prince fût prêt à nous recevoir, et quand un page vint nous prévenir, Kaleb, s'approchant de moi, me murmura à l'oreille :



« Soyez prudent, seigneur, toutes nos espérances sont dans vos mains. »

Suivi de mes compagnons, je pénétrai dans une grande salle qui tenait toute une moitié de la tente, mais à peine y eus-je mis le pied que je dus faire appel à tout mon courage pour ne pas reculer. Devant moi le raz Gobasièr, le front ceint d'un bandeau d'or resplendissant de pierreries, drapé dans un manteau de pourpre, se tenait à demi couché sur un divan. Contrairement à l'usage du commun, sa chevelure grise était coupée rase; ses traits fins étaient encadrés d'une barbe presque blanche, et son regard froid et dur me rappelait par sa sombre énergie celui de sa sœur Mariam. Aucun regard d'homme n'eût été capable de m'arrêter, mais au pied du raz se tenaient couchés quatre superbes lions, et je reconnais sans honte avoir un instant frémi lorsqu'en me voyant entrer dans la salle l'une des bêtes se leva et vint me fixer de ses yeux de feu.

Cependant je marchai droit au lion et, arrivé près de lui, je m'arrêtai sans y prêter garde et je saluai le prince.

« Qui es-tu? me dit ce dernier d'une voix brève et impérieuse.

— Je suis Jean de Bourbon, cousin du roi de France, et je viens, ici, engagé par ma foi de chevalier, pour tenir la promesse que j'ai faite à ta sœur Mariam.

— Ma sœur Mariam est morte, assassinée par le bandit Joannès qui va bientôt expier tous ses crimes; et elle est morte depuis trop longtemps pour que tu aies pu la connaître.

— Je te dis que ta sœur vit et qu'elle m'envoie vers toi.

— Mariam est vivante! s'écria le raz en se levant si précipitamment que les lions effrayés rugirent. Par le Dieu vivant! tu paieras cette imposture de ta vie. »



Les lions rugirent. (P. 387, col. 2.)

Mais j'étais resté impassible. Kaleb, redoutant la colère de Gobasièr, s'avança, et, se prosternant humblement jusqu'à terre :

« Raz Gobasièr, lui dit-il, sublime empereur, daigne m'écouter, moi le dernier de tes esclaves; ce que le chevalier français dit est la vérité. L'impératrice Mariam, vendue comme esclave par le perfide Joannès, est en ce moment chez le grand-pacha d'Égypte. C'est elle qui nous envoie vers toi; sa main est sur le front de mon maître.

— Et qui es-tu, toi?

— Votre Majesté ne reconnaît donc plus le frère de lait de l'empereur Théodoros.

— Kaleb! s'écria le raz. Mais relève-toi, alors; le lait de ma sœur est encore dans tes veines, je ne puis te voir à mes pieds. »

Et, avec une grâce charmante, il tendit la main à mon ami; puis, se tournant vers moi, il reprit :

« Parle, maintenant, je t'écoute.

— Voici ce que te propose la reine Mariam par ma bouche, répondis-je avec solennité. Le jour où, ayant vaincu l'usurpateur Joannès, ce que tu feras avec la grâce de Dieu! tu entreras dans la cathédrale de Gondar pour recevoir le sacre des mains de l'abouna, ce jour-là tu pourras montrer au peuple le signe qui fait de toi le vrai empereur d'Éthiopie; à ton doigt brillera l'anneau sacré d'Aéizénas...

— Qui me le donnera? interrompit brusquement le prince.

— Moi, Jean de Bourbon.

— Cet anneau est donc en ta possession? demanda Gobasièr dont les yeux eurent un éclair farouche.

— Non, l'anneau est dans un lieu sûr. Si je meurs, il sera à jamais perdu.

— Et à quelle condition dois-tu, pour te conformer aux ordres de Mariam, me remettre l'anneau sacré?

— Il y a à cela deux conditions: la première, c'est que tu châties Joannès, et tu n'as pas attendu mon invitation pour le faire; la seconde, celle qui tient le plus au cœur de Mariam, c'est que tu m'aides à délivrer sa fille Magdalena, puis, après l'avoir délivrée, que tu lui laisses toute liberté pour agir à sa guise et se rendre dans le pays qu'elle choisira.

— Magdalena est ma nièce, répondit avec calme le raz, et je l'aime comme ma fille. Je n'ai besoin d'aucune récompense pour souhaiter de la voir libre et heureuse.

— Je doute si peu de tes sentiments, lui dis-je, que je te salue dès à présent empereur d'Éthiopie. Mais, je te le demande en grâce, ne tarde plus longtemps à Axoum. Ton retard fortifie ton ennemi. Pars sans plus attendre.

— Toi-même, reprit le prince, tu m'avais offert de me servir. N'était-ce qu'une parole?

— Mon épée est tirée pour ta cause.

— Eh bien, prends ma main, cousin Jean, tu seras mon lieutenant. Je veux que tout le monde t'obéisse et te respecte comme le fils de Mariam. »

## XVI

### La bataille de Débra-Tabor.

Le bon Souza nous attendait avec une vive impatience, et non sans quelque appréhension sur notre sort, car lorsque nous revînmes du camp nous le trouvâmes plongé en fervente prière devant une image de Notre-Dame. Aussi grande fut sa joie autant que son étonnement lorsque je lui narrai le si favorable résultat de notre entrevue. L'enthousiasme d'Ercole n'était pas moindre; lui aussi avait été fort inquiet de premier abord, et il m'avoua que, lorsqu'il avait vu le raz se redresser au milieu de ses lions et me menacer, il avait été sur le point de sauter sur lui et de le poignarder. Ne comprenant que fort imparfaitement la langue tigrée, il ne s'était rassuré qu'en voyant Gobasièr me serrer affectueusement la main. Quand il sut que le futur empereur m'avait appelé son cousin, le brave garçon, au comble de la joie, s'écria :

« Par votre saint patron, monseigneur, notre fortune est faite. L'empereur Jacob vous donnera quelque royaume en son empire et nous vivrons aussi gaiement que nous pourrions le faire en France. »

Kaleb seul se montrait plus réservé.

« J'ai beaucoup connu jadis le frère de Mariam et, à moins qu'il ne soit bien changé, il ne faut point trop vite faire fond sur ses promesses. Il fut un des premiers autrefois à reconnaître pour son souverain l'assassin de son neveu, ce même Joannès qu'il veut aujourd'hui renverser moins par une louable vengeance que par ambition personnelle. Comme nous pouvons le servir, il nous flattera fort, quitte plus tard à se débarrasser de nous.

— Je serai sur mes gardes, lui répondis-je, je ne demande rien à Gobasièr pour moi-même, et, une fois ma mission remplie, je quitterai joyeusement ce pays, pauvre comme j'y suis entré, pour aller chercher en d'autres royaumes de nouvelles et glorieuses aventures. Heureux si en agissant ainsi, comme jadis les preux chevaliers chrétiens, je puis effacer de mon nom la tache qui le couvre. »

Au jour suivant, nous retournâmes au camp où, sur l'ordre du raz, on nous avait disposé une tente.

Gobasièr nous présenta solennellement aux princes, ses alliés, et leur fit part de ce que je lui avais conté.

« Apprenez, leur dit-il, que, par un miracle du Tout-Puissant, ma sœur Mariam, celle que nous avons tous si longtemps pleurée, a échappé au fer de l'assassin Joannès. Réfugiée près du pacha d'Égypte, elle a appris que nous avions enfin rejeté le joug qui pesait sur nos épaules. Elle sait que c'est en souvenir d'elle, que vous tous, raz et dedjazmatch d'Abyssinie, vous m'avez choisi pour ceindre le bandeau impérial. Pour vous témoigner l'approbation de votre choix, elle a envoyé vers moi ce noble seigneur, Jean de Bourbon, cousin du roi de France, qui nous aidera dans notre sainte entreprise et que nous voulons que tous aiment et respectent comme s'il était notre fils. Avec lui, et pour que nous ne puissions douter, Mariam a envoyé son propre fils adoptif, l'enfant nourri de son lait, celui que vous connaissez tous, le fidèle Kaleb. Enfin votre cœur sera enflammé d'une sainte joie, lorsque vous saurez que par une faveur divine, l'anneau sacré, l'anneau d'Aéizénas, sauvé par notre sœur Mariam, sera placé à mon doigt le jour de mon couronnement. J'ai dit.

— Vive l'empereur Jacob! vive notre mère Mariam! s'écrièrent ensemble les princes et les nobles. Que Dieu écrase l'impie Joannès et rende la paix et le bonheur à l'Éthiopie! »

Le même jour, des hérauts, accompagnés de trompettes, s'en furent dans tout le camp annoncer aux soldats la grande nouvelle, et, pour mieux les convaincre je me promenai, au milieu d'une brillante cavalcade de nobles, au travers des postes.

Les acclamations des soldats qui se pressaient sur mon passage me montrèrent que ces nouvelles avaient produit grand effet sur l'armée. Pour les soldats ce

n'était plus maintenant pour la cause du raz Gobasièr qu ils allaient combattre, mais pour reconquérir ce glorieux palladium de l'Éthiopie, cet anneau d'Aéizénas que les mains débiles de Théodoros avaient laissé échapper au grand et évident détriment du pays.

Pour profiter de ces bonnes dispositions des soldats, un conseil des raz ayant été tenu, je donnai l'avis de commencer sans retard les opérations contre l'usurpateur. Aussi en quelques jours notre camp fut levé et toute l'armée se mit en marche. Gobasièr m'avait donné le commandement d'un corps de cavaliers pour former l'avant-garde, et comme je ne connaissais pas le pays, c'est Kaleb qui décida la route que nous prendrions et qui devint celle du gros de l'armée.

Mon fidèle conseiller nous fit traverser les plateaux de montagne qui sont au midi d'Axoum, pour de là, par la vallée du Tacazzé, qui est une grande et belle rivière de ces pays, gagner le royaume de Béghamidèr. Ce n'était point marcher au droit sur Gondar, la capitale assise plus au nord, tout à la pointe du grand lac de Dembéa; mais, en tenant le Béghamidèr, nous coupions Joannès de ses alliés, les païens Gallas, et c'était là, à mon avis, une fort habile stratégie de Kaleb.

L'armée marchait en assez bon ordre, mais fort lentement, car il n'existe en ce pays de chemin d'aucune sorte et la contrée est fort accidentée de ravins, de montagnes et de grands précipices. Nous avions grand'peine pour traîner avec nous trois petits canons à l'espagnole, apportés autrefois par les Portugais, et qui formaient toute notre artillerie. Cependant nous n'étions pas encombrés de matériel, les chariots n'étant pas en usage, et il fallait chaque jour, ou deux au plus, trouver tout le nécessaire à l'entretien de l'armée. De plus, notre troupe était plus que doublée par l'habitude qu'ont les Abyssins d'emmener chacun leur femme avec eux à la guerre pour moudre leur grain et faire leur pain.

Le raz voyageait avec toute la pompe impériale, portant couronne en tête et manteau de pourpre. Il s'avançait, monté sur une belle mule blanche et entouré de ses pages, mais il avait rejeté le dais à courtines trop encombrant pour la marche.

Dans tous les villages que nous rencontrions, les paysans se prononçaient pour nous et venaient, avec clergé en tête, saluer le nouvel empereur. Je trouvai que leurs prêtres portaient un costume peu différent de celui des religieux européens, ayant l'aube et la chape, mais ils marchaient toujours sous de grands parasols en étoffe de couleur rouge, tenus au-dessus de leur tête par des serviteurs.

Gobasièr manifestait grande joie de ce bon accueil et me témoignait en toute circonstance très grande amitié. Cependant je m'apercevais qu'il avait parfois quelque méfiance, me demandant si j'étais sûr de pouvoir lui donner l'anneau d'Aéizénas quand il le faudrait. D'autres fois il pensait que je l'emportais avec moi, et il usait de ruse pour s'en assurer et tâcher peut-être de s'en emparer. Ainsi, à diverses reprises, je vis que secrètement mon bagage avait été visité, et, un jour, alors que je me baignais en compagnie d'Ercole, dans le Tacazzé, un voleur nous enleva nos vêtements que nous avions laissés sur la rive et je sus que c'était un émissaire du raz, car, n'ayant rien découvert, il remit discrètement nos habits à notre domestique Adjab.

Mes cavaliers me saluèrent de grands cris. (P. 391, col. 1.)

Or, ayant remonté la vallée du Tacazzé, après un mois de marche et de dures fatigues, car il faisait une chaleur excessive, nous arrivions dans le Béghamidèr, quand nous apprîmes par des gens du pays que Joannès, informé de notre intention, était descendu de Gondar avec son armée et nous barrait le chemin. Retranché sur la montagne de Débra-Tabor, il commandait tout le pays et, sachant que les paysans s'étaient prononcés pour nous, il avait saccagé et brûlé tous les villages aux alentours jusqu'au lac Dembéa.

Gobasièr rassembla tous les chefs en conseil afin de savoir ce qu'il fallait faire. Les opinions étaient fort diverses; le prudent Kaleb, soutenu par les vieux princes du Tigré, proposait de battre en retraite, et d'attirer l'ennemi à nous poursuivre sur un terrain plus favorable. Pour ma part, cette tactique me déplaisait, et, plein d'impatience, je dis à l'assemblée :

« Que pensera de nous Joannès si la première fois que nous avons à l'affronter il nous voit fuir devant lui comme de vieilles femmes. Je sais que ce n'est là qu'une feinte, mais si, par le hasard de la guerre nous sommes battus, nos soldats, ne pouvant comprendre tous ces plans, continueront à fuir, nos ennemis nous traiteront de couards et la partie sera per-

due du coup ainsi que notre honneur. Marchons à l'ennemi et, s'il le faut, chassons-le par l'escalade de sa citadelle. »

Ce discours, où éclataient toute l'ardeur de ma jeunesse et aussi mon ignorance de la guerre, entraîna l'assemblée et il fut décidé qu'on marcherait à l'ennemi, dont nous n'étions séparés que par quelques lieues. Du front de notre camp, on apercevait les remparts crénelés de Débra-Tabor.

Aussi, au sortir du conseil, avant de regagner ma tente, je me dirigeai vers un point d'où je pouvais embrasser de l'œil la position de la future bataille. Entre le camp et la montagne s'ouvrait une vallée peu encaissée mais sillonnée de plusieurs petites rivières, lesquelles me parurent devoir être un dur obstacle pour notre cavalerie. Aussi je cherchais le moyen de tourner cette difficulté, quand tout d'un coup j'entendis un léger bruit derrière moi, et, me retournant subitement, j'aperçus à quelques pas un Abyssin de belle tournure que je pris pour un officier de notre camp.

« Que me veux-tu? » lui criai-je pensant qu'il portait un message.

Il approcha respectueusement et, arrivé près de moi, il me dit avec mystère :

« Tu es bien le capitaine Jean de Bourbon, l'ami et l'envoyé de Mariam?

— Oui, tout le monde me connaît ici.

— N'es-tu pas venu pour délivrer Magdalena, la fille de Théodoros, et pour remettre à Gobasièr, comme prix de son aide, l'anneau d'Aéizénas?

— Oui, mais que t'importe tout cela? » m'écriai-je, et, pris d'un vague soupçon, je saisis la garde de mon épée.

Mais l'inconnu, sans se troubler, mettant doucement sa main sur mon bras, me dit :

« Que crains-tu, seigneur? je suis seul, tu n'es plus un enfant pour ne pouvoir écouter un avis. Je t'apporte le moyen de sauver la fille de Mariam et de faire ta fortune. »

Je compris alors que cet homme était un espion de Joannès, mais décidé à l'écouter je lui dis :

« Parle.

— Que désire Mariam? c'est que sa fille soit replacée au rang qu'elle tient de sa naissance et qu'elle échappe aux mains de Joannès. Eh bien, voici ce que l'empereur t'offre par ma bouche; donne-lui l'anneau d'Aéizénas et, par le nom de Dieu, il te jure de t'accorder le trône du Hamaçen et la main de Magdalena.

— La main de Magdalena?

— Ne veux-tu donc point l'épouser?

— Mais c'est une enfant!

— Une enfant de quinze ans, bientôt ce sera une femme. »

Je ne sais pourquoi cette offre me secoua si violemment; je n'avais jamais pensé à cela. J'avais déjà une réelle affection pour Magdalena, j'étais prêt à verser mon sang pour elle, mais j'avais de l'amitié pour elle non parce qu'on m'avait dit qu'elle était belle, mais parce que je sentais qu'en ce pays dur et cruel la pauvre enfant n'avait plus d'autre protecteur que moi. Alors je me demandais si en acceptant l'offre que me faisait Joannès je ne servirais pas mieux les intérêts de Mariam et de Magdalena qu'en soutenant le raz Gobasièr. Que m'avait dit la vieille reine : « Tu donneras l'anneau d'Aéizénas à celui qui t'aidera à sauver ma petite-fille. » Oui, mais pouvait-elle penser que celui-là serait l'assassin de son fils, l'auteur de sa propre et épouvantable misère. Non, mille fois, non.

L'inconnu semblait lire sur mon front les pensées qui m'agitaient, car il me dit tout à coup :

« As-tu réfléchi?

— Où est Magdalena? lui répondis-je.

— A Gondar.

— Eh bien, j'irai l'y chercher.

— Alors tu refuses.

— Gobasièr a ma parole.

— En ce cas, meurs. »

Et, tirant de son sein un poignard, il m'en porta un coup si violent en pleine poitrine que, malgré ma chemise de mailles, je chancelai sous le choc et je roulai à terre. Déjà, le misérable s'était agenouillé et, maîtrisant tous mes efforts, il approchait son fer de ma gorge, quand tout à coup j'entendis retentir la voix d'Ercole, criant à tue-tête :

« A moi! on tue monseigneur! »

L'inconnu tourna la tête, et apercevant mon écuyer qui accourait, suivi de soldats, il me lâcha et disparut avec la prestesse d'un serpent parmi les broussailles voisines. D'un bond je fus debout, l'épée haute, mais je ne vis plus rien; Ercole et nos gens cherchèrent en vain, les ombres de la nuit s'avançaient, l'espion était déjà loin.

Comme je rentrais au camp, je rencontrais Kaleb qui, averti de l'attentat tramé sur ma personne, accourait à mon aide.

« Êtes-vous blessé? me cria-t-il de loin.

— Non, une simple égratignure, mais sans ma bonne cotte de mailles portugaise j'étais bien mort.

— Le misérable Joannès aura pensé que vous portiez sur vous l'anneau d'Aéizénas et il vous a dépêché un de ses assassins pour vous l'arracher. Enfin, Dieu soit loué pour vous avoir retiré de si grand péril. Demain, notre sort sera décidé.

— Comment cela?

— Je quitte Gobasièr qui m'a dit de vous avertir que la bataille aurait lieu demain. Le raz espère surprendre l'usurpateur, mais je crois qu'il se trompe; Joannès sera averti, il l'est sans doute déjà, car il ne manque pas, j'en suis sûr, d'espions dévoués dans notre camp. Si demain nous sommes battus, la partie sera définitivement perdue; notre armée se débandera et chaque raz tirera de son côté pour faire la paix la plus avantageuse avec Joannès. En revanche, la victoire fera passer de notre côté tous ceux qui tiennent encore pour le négus, sauf les Gallas sur lesquels il peut compter.

— En ce cas, Kaleb, je vais me préparer. Viens,



dis-je à Ercole, c'est demain que nous gagnerons nos éperons de chevalier; allons faire la veillée des armes. »

Mon fidèle ami et moi, nous passâmes une partie de la nuit en prières, implorant Notre-Dame et mon patron saint Jean de nous donner leur protection en cette occurrence, d'où dépendrait peut-être tout notre avenir, et où nous allions combattre pour le soutien d'une pauvre opprimée. Puis, comme la journée serait rude, nous nous couchâmes pour dormir.

Le soleil se levait, quant Adjab vint nous éveiller et aider à nous armer. Je revêtis donc mon vêtement de bataille, coiffai mon casque sur lequel, en souvenir de mon père, j'avais mis un panache blanc, et je ceignis l'épée d'Albuquerque après en avoir dévotement baisé la garde.

Quand je parus à cheval devant ma troupe, j'étais si resplendissant en mon armure que mes cavaliers abyssins me saluèrent de grands cris en brandissant leurs sabres et boucliers.

Un officier du raz vint me prévenir de marcher en avant et, selon l'ordre qui avait été convenu la veille, je me dirigeai, suivi d'un millier d'hommes vers la droite de l'armée. Gobasièr marchait à l'aile gauche. Nous tenions ainsi entre nous les contingents des raz alliés et aussi les soldats barbares de la côte d'Adel, Afars et Somalis.

Nous avancions en ligne, comptant trouver l'ennemi sur la hauteur de Débra-Tabor, quand, en sortant des bois et broussailles qui couvraient notre camp, nous aperçûmes tout d'un coup la vallée et, au travers, l'armée impériale rangée en bataille. C'était un beau spectacle, le soleil faisant étinceler au loin les boucliers et chatoyer les mille fanions et bannières des troupes ennemies.

A cette vue, nos gens poussèrent une immense clameur, à laquelle répondirent les cris terribles des sauvages Gallas. Puis Gobasièr, ayant fait dérouler sa bannière, qui était de gueule avec un lion de sinople au naturel, à ce signal notre cavalerie s'ébranla en grand désordre, descendant la pente qui conduisait à la vallée et entraînant les fantassins courant à toute vitesse.

Je suivis avec mes hommes le mouvement général, mais comme la vallée était bien plus étroite que le plateau, en arrivant vers le fond notre armée ne put conserver sa ligne, et tandis que l'aile gauche et le centre s'entassaient en grande confusion, je me trouvai avec mon aile droite rejeté en arrière. Cependant, ayant étudié la position la veille, je pris aussitôt un parti et, ralliant ma troupe non sans peine, j'essayai de contourner la petite colline qui me barrait le chemin et je me lançai sur la droite.

Aux clameurs qui s'élevaient, parmi lesquelles on entendait quelques rares arquebusades, je conclus que la bataille était engagée et je fis toute hâte pour rejoindre le raz. Mais je tombai avec mes gens dans une sorte de marais tellement mou que les chevaux y entraient au poitrail et que je crus que nous y resterions tous. Mes officiers abyssins, ne comprenant rien à ma tactique, me regardaient déjà inquiets et, pour soutenir le courage de leurs soldats, criaient à tue-tête : « Bourbon ! Bourbon ! » qui était le ralliement que je leur avais donné.

Malgré toutes nos peines, il nous fallut près d'une heure pour sortir de là, car sur le côté où avait lieu la bataille nous étions toujours arrêtés par les rochers que j'avais voulu tourner. Enfin, le sol devenant ferme, je repris vers la gauche et débouchai dans la vallée par un étroit ravin.

Au premier coup d'œil, je vis que les affaires allaient mal pour nos amis. Le centre avait été enfoncé et refoulé presque sur le plateau, et les régiments de Gobasièr semblaient fort bousculés et tout entourés par les Gallas. Mais je compris aussitôt que le hasard avait mis entre mes mains le sort de la bataille, puisque je me trouvais maintenant sur les derrières de l'ennemi.

Or, me dressant sur mes étriers, je lançai à mes hommes le cri de : « Bourbon! en avant! » et nous nous ruâmes sur les Impériaux. En se voyant pris à revers, ceux-ci crurent que Gobasièr avait partagé son armée et qu'il les tenait cernés; aussi, sans résister, ils se débandèrent. Cependant les nôtres avaient été autant étonnés de ce revirement subit, mais la vue de mon panache blanc leur rendit le courage et ils se lancèrent à leur tour contre les fidèles Gallas, qui, eux se défendaient bravement, entourant l'empereur d'Éthiopie, dont on voyait flotter le grand étendard d'argent à la croix de sable.

J'essayai de percer ce bataillon sacré, car que m'importait la victoire, ce qu'il me fallait c'était Joannès. Escorté d'Ercole et de quelques-uns de mes plus braves cavaliers, je me frayai un sanglant passage au travers des Gallas et, enfin, à quelques toises de moi, j'aperçus un cavalier portant la couronne d'or et le manteau rouge. Pas de doute, c'était l'empereur, car j'entendis autour de lui retentir le cri de *Djan hoï! djan hoï!*

D'un coup de sabre j'abattis un soldat devant moi et je me trouvai en face de Joannès. Lors, quelle fut ma stupéfaction en reconnaissant en lui l'homme qui avait voulu me tuer la veille. Lui aussi me reconnut. Un sourire diabolique illumina sa figure hautaine et nous nous précipitâmes le sabre en avant l'un sur l'autre. Mais avant qu'il pût m'approcher, mon cheval frappé par un soldat roula à terre m'entraînant avec lui, et toute la cavalerie galla passa par-dessus mon corps.

Quand je réussis à me relever, ce qui restait de l'armée de Joannès était en fuite, poursuivi l'épée dans les reins par nos cavaliers.

Ercole, qui m'avait vu disparaître, me cherchait et se jeta dans mes bras en me retrouvant.

A ce moment arrivait Gobasièr, accompagné des rois et des princes ses alliés. Le raz descendit de cheval près de moi, et m'embrassant avec effusion, il s'écria bien haut :

« C'est à toi que je dois ma couronne. »



On m'amena un cheval et, quand j'y fus monté et que l'armée aperçut mon panache blanc, il s'éleva sur le champ de bataille ce grand cri :

« Honneur au nom de Bourbon! »

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.

# ZA

Quel âge avait-elle alors? quatre ou cinq ans, je crois. Elle avait un bon petit cœur, tendre et compatissant; mais, par exemple, elle manquait encore un peu de discernement; et sa bonté, qui était très réelle, s'exerçait souvent à tort et à travers. Vous me direz qu'à cet âge on est bien excusable de manquer de jugement, car le jugement se développe par l'expérience, et une jeune personne de quatre ans ne connaît pas encore grand'chose de la vie.

De son vrai nom elle s'appelait Elisabeth, seulement, pour plus de commodité, en famille, on l'appelait Za, tout court.

Za avait un grand frère, collégien de son métier, qui s'amusait à la taquiner, pour rire. Elle avait aussi un papa et une maman, qui s'amusaient à la gâter, pour de bon, et un parrain qui la gâtait plus que son papa et sa maman réunis, ce qui n'est pas peu dire.

Le parrain, comme tout parrain qui se respecte, arrivait toujours les poches bourrées de friandises, et les mains pleines de joujoux. S'étant aperçu que sa petite Za n'était ni gourmande, ni même friande, il renonça aux friandises, et se rejeta sur les joujoux, avec un redoublement de ferveur, comme de juste.

Pour la fête de Za, il lui avait apporté un beau ballon multicolore, aussi gonflé, aussi luisant que la joue d'un poupon bien portant, un ballon qui rebondissait au moindre choc, en faisant *doug! doug!* sur le parquet. Pour son jour de naissance, il lui avait offert un beau livre rempli d'images coloriées; dans une autre circonstance, un ours en bois peint, qui «faisait le beau», comme les ours du Jardin des Plantes. Tous les prétextes lui étaient bons, à ce cher parrain, pour offrir à sa petite Za quelque chose de nouveau, et même il en était venu à se passer de prétextes.

Vous me croirez si vous voulez, mais au milieu de ces richesses, Za sentait vaguement qu'il lui manquait quelque chose. Quoi ? elle n'aurait pas su le dire. Tout ce qu'elle savait, c'est que le ballon devenait insipide, à la fin, avec son éternel *doug! doug!* La souris mécanique trottait toujours du même pas, et s'arrêtait stupidement lorsqu'elle était au bout de son rouleau. L'ours était ridicule, avec sa manie de faire toujours le beau. Le livre d'images, elle le savait par cœur depuis longtemps, images, explications et tout!

Les choses en étaient là, lorsque le parrain de Za eut une heureuse inspiration, ou plutôt, il n'eut pas d'inspiration du tout, mais à force de chercher ce qu'il pourrait bien donner à sa chérie, il s'avisa d'une chose qu'il aurait trouvée du premier coup si seulement il avait eu des petites filles à lui. Mais c'était un vieux garçon; cela nous explique pourquoi il finit par où il aurait dû commencer.

Un beau jour donc, il apporta une poupée. Et songez, s'il vous plaît, que la poupée était articulée, qu'elle disait *papa, maman*, et qu'elle fermait les yeux, quand on la couchait.

Za était si émue qu'elle oublia de remercier son parrain. Pressant la poupée sur son cœur, elle se mit à la promener, en lui murmurant à l'oreille toutes sortes de douces petites confidences qu'elle n'aurait pu adresser raisonnablement ni à un ballon, ni à un ours, ni à une souris mécanique, ni à un livre d'images. Za était heureuse. L'instinct maternel, qui est dans le cœur de toutes les petites filles, trouvait enfin à se satisfaire. Jusqu'à l'heure du dîner, elle fit à sa poupée les honneurs de tous ses autres jouets, qu'elle alla dénicher dans tous les coins.

Sa maman lui permit de dîner avec la poupée sur ses genoux.

« Ne la fais pas trop manger, lui dit le collégien, d'un ton sérieux, car elle est déjà bien rouge! »

Le fait est que l'artiste qui avait enluminé les joues de la poupée n'avait pas ménagé le vermillon.

Aussitôt après le dîner, Za s'esquiva pour aller promener sa poupée au jardin, pensant que le grand air lui ferait du bien. Mais, à la fin de la promenade, la poupée avait les joues aussi rouges qu'auparavant.

« Elle est malade, » se dit Za avec angoisse; et, repassant dans sa mémoire tout ce qu'elle avait entendu dire et tout ce qu'elle avait vu faire, quand il y avait eu quelqu'un de malade dans la famille, elle secoua ses jolies boucles d'un air résolu, et rentra à la maison.

« Un bain de pieds! » se dit-elle. Malheureusement les petites bottines étaient clouées après les pieds de la poupée; il fallut renoncer au bain de pieds.

« Une fanchon autour de la tête! » En moins d'une demi-minute, la poupée avait une fanchon autour de la tête.

« Et maintenant, une médecine! »

Ayant assis la poupée sur une chaise, Za l'embrassa en lui recommandant d'être bien tranquille et bien sage. La poupée se tint bien tranquille et bien sage, et Za se mit en quête d'une médecine.

Il y avait dans la chambre de son frère, sur sa table de travail, trois petites bouteilles, que l'on pouvait prendre pour des fioles pharmaceutiques, en y mettant beaucoup de bonne volonté. Za était toute disposée à y mettre la meilleure volonté du monde. La fiole n° 1 contenait de l'encre vert-pomme, la fiole n° 2 de l'encre violette, et la fiole n° 3 de l'encre noire. Laquelle prendre? Comme le cas était grave et exigeait une médication énergique, Za se décida pour la fiole noire, ayant entendu parler un jour de *médecine noire*. Pour ne rien abandonner au hasard, elle se munit de la médecine violette, en cas que la médecine noire ne produisît pas l'effet qu'elle en attendait. Elle se



La dosa très exactement la médecine. (P. 394, col. 1.)

procura une petite cuiller, et se rendit sur la pointe des pieds dans la chambre de la malade.

« Vas-tu mieux, ma chérie? »

« Ma chérie » ne répondit pas. Za, malgré son inquiétude, se conduisit comme une petite mère pleine de courage et de sang-froid, et dosa très exactement la médecine; seulement quelques gouttes du noir liquide se trompèrent de route et firent des taches magnifiques sur la jolie petite robe blanche.

Za s'agenouilla alors, et porta la cuiller à la bouche de sa chérie qui la regardait d'un air stupide. Ici se présenta une grande difficulté.

Quand les petites filles font manger leurs poupées, elles ont recours à une fiction ingénieuse; elles portent la cuiller à la bouche de leur fille, avalent ellesmêmes la cuillerée de confitures, et la poupée déclare que c'est si bon qu'elle en voudrait encore.

Après avoir porté la cuiller à la bouche de sa malade, Za se trouva tout interdite à l'idée d'avaler la médecine. Et cependant, il fallait que la médecine fût avalée.

Machinalement, Za regarda autour d'elle, comme font toutes les personnes embarrassées, et ses yeux rencontrèrent ceux d'Azor, qui suivaient tous ses mouvements avec un intérêt profond.

« Tiens, Azor, c'est joliment bon, va! » lui dit-elle de sa voix la plus douce, et elle lui tendit la cuiller. Azor allongea le nez, flaira la cuiller, et tout d'un coup renifla avec tant de véhémence, que l'encre jaillit de tous les côtés en noires gouttelettes sur la malade, la chaise, le tapis, et la robe de Za.

Za se mit à pleurer. Sa mère, qui la cherchait partout, entra en ce moment. Za se jeta à corps perdu sur elle, et lui révéla la cause de son désespoir.

Sa maman n'eut pas le cœur de la gronder bien fort, mais elle lui fit comprendre doucement que les petites filles ne doivent jamais se lancer dans aucune entreprise sans consulter tout d'abord leur maman.

J. Girardin.

## LA CAMPAGNE DE TUNISIE

Dans notre dernier article[1] nous avons exposé quelles étaient les positions occupées par les corps de troupe chargés de soumettre les Kroumirs. Depuis les événements ont suivi une marche rapide et des plus heureuses. En ce moment le drapeau français flotte au sommet de la montagne de Sidi-Abdallah ben Djemel, véritable citadelle naturelle dont l'occupation nous rend les maîtres du pays des Kroumirs. Ce lieu est en outre un des plus vénérés de tout le nord de la Tunisie à cause du tombeau d'un célèbre saint musulman, situé sur le versant supérieur de la montagne. Tout fait penser que les Kroumirs vont se soumettre, et nous devons nous féliciter que ce résultat ait été obtenu si rapidement et avec une si minime perte d'hommes, malgré les grandes difficultés naturelles que présentait cette campagne.

Pour donner une idée des obstacles qu'ont eu à surmonter nos soldats dans cette région montagneuse, nous empruntons à une correspondance du *Temps* quelques passages du récit d'une reconnaissance faite par la brigade Vincendon dans une vallée du pays des Kroumirs.

« Du haut du Kef-Cheraga où le camp est établi, quand on se tourne vers la mer on aperçoit à droite deux vallées parallèles, l'une très étroite et toute couverte de bois qui est celle de l'Oued-Daraoui, et l'autre, beaucoup plus large et semée de champs d'orge qui est celle de l'Oued-Tabarca. Une crête fort aiguë qui les sépare était l'objectif des quatre bataillons. En l'occupant, on devait empêcher les gens des bords de la mer d'aller batailler vers Babouch. Nous partons à la suite du 96[e], nous passons devant un petit mamelon où trois pièces en batterie tiraient sur un piton de la crête où l'on avait lieu de croire les Kroumirs embusqués. Pan! et l'obus éclate sur le piton.. Pan! pan! et les obus tombent avec une précision mathématique sur le point signalé faisant voler en pièces les rochers mais on ne voit personne.

» Nous descendons dans l'Oued-Daraoui, et, à mesure que nous descendons, la végétation, maigre et tondue par le vent sur les sommets, devient plus vigoureuse et plus dense. C'est une mer de bruyères et de myrtes odorants où plongent les soldats. A peine aux endroits les plus clairsemés aperçoit-on leurs têtes, et leurs képis rouges ont l'air de lignes de coquelicots dans cette verdure. La petite pente devient plus raide, les officiers descendent de cheval. Le bois commence: à travers les troncs de chênes-liège, la vallée, qui des hauteurs n'était qu'indiquée sous le manteau de la forêt, nous apparaît comme un trou noir; nous sentons bientôt cette fraîcheur particulière aux endroits où le soleil pénètre rarement. On descend toujours, l'inclinaison augmente; c'est en s'accrochant à la broussaille que souvent on avance le pied, et nous ne voyons toujours pas le fond du ravin. Tout à coup, le terrain manque devant nous; la pente est à pic; une folle végétation la couvre; les chênes-liège, le pied pris dans le rocher, courbent la tête vers l'abîme, comme si le vertige les précipitait.

» Le génie trace des zigzags dans l'espèce de mur que nous avons devant nous et, tenant leurs bêtes par la bouche, des soldats du train s'engagent dans ce sentier improvisé et dans lequel reculeraient des chèvres. Le canon tire par-dessus nous et la détonation, reproduite par soixante échos dans ce pays tourmenté, devient un bruit formidable. Surpris de ce tonnerre, effrayés du passage où on les engage, les animaux résistent, il faut les traîner presque, ce qui augmente les difficultés. Ils ont juste de quoi poser le pied; s'ils font un faux pas, ils sont perdus. Broum! Ploh! Qu'est-ce? La file s'arrête inquiète, on dirait un énorme rocher qui s'écroule: c'est un mulet qui a manqué le

1. Voy page 359.

chemin et qui roule avec son chargement. Un arbre l'arrête en route. Le lieutenant qui dirige le détachement du génie accourt; il fait décharger et dessangler la bête, puis, comme il est impossible de la remettre sur un plan aussi terriblement incliné, on coupe l'arbre, le mulet fait encore un tour et, arrivé en bas, se relève, se secoue et paisiblement se met à brouter une pointe de fougère. Il l'a échappé belle. Broum! Ploh! Cette fois, c'est un cheval qui roule. Pas de mal encore. Et nous sommes enfin tous en bas sains et saufs.

» Quand je dis en bas, c'est en bas du mur, car le terrible ravin paraissait se creuser devant nous à mesure que nous descendions. Nous n'étions pas encore au fond. Tout en reprenant haleine, nous regardions l'endroit où nous nous trouvions, il était d'une solennité qui nous impressionna tous. Les chênes-liège, qui atteignent rarement une grosseur considérable, avaient fait place aux chênes-zéens, et nous avions autour de nous quelques-uns des plus beaux arbres du monde. Des troncs énormes, que trois hommes n'auraient pas embrassés, montaient comme d'immenses colonnes; l'épais feuillage, pareil à celui des châtaigniers, formait un dôme impénétrable. Rien ne pouvait vivre sous cette ombre; on n'entendait pas un bruit d'être animé, le sol était nu et noir des détritus des feuilles; une vingtaine de ces colosses, frappés par la foudre ou morts de vieillesse, gisaient couvrant de larges espaces de leurs ramures desséchées; leurs squelettes étaient intacts comme si jamais homme n'avait passé par là avant nous pour en détacher une branche pour le feu du soir. Nous pouvions nous croire sur une terre vierge. »

En tous cas, la soumission complète des Kroumirs n'est plus qu'une question de temps. Il restait en outre à obtenir du bey des garanties matérielles pour assurer d'une façon définitive la tranquillité de notre colonie algérienne. Ce résultat vient d'être atteint avec une rapidité véritablement merveilleuse. Pour cela nos troupes débarquées à Bizerte ainsi que nous l'avons annoncé ont marché sur Tunis. Le 13 mai, la brigade Bréart est venu camper à la station du chemin de fer de Manouba à 10 kilomètres seulement de la capitale de la Régence et à une moindre distance encore du Bardo. Le même jour le bey en présence du général Bréart et de M. Roustan, notre consul-général, signait un traité par lequel il plaçait la Régence de Tunis sous le protectorat de la France.

*A suivre.* LUCIEN D'ELNE.

# LUTIN ET DÉMON [1]

## VI

Gaston n'avait pas montré à son père la bourse que lui avait donnée le roi de Navarre; il la cachait sur sa poitrine, dans sa cotte fourrée, comme il l'avait fait depuis le jour où il l'avait reçue. Un soir, comme M[me] Béatrix s'était retirée dans sa chambre, fatiguée après une longue journée de chasse et de chevauchée, l'Enfant de Foix s'en alla dans la chambre de son cousin Yvain, que son père avait élevé avec lui comme fils d'une sœur qu'il avait perdue, et qu'il aimait presque autant que Gaston lui-même. Là, les deux enfants avaient dormi longtemps, et les deux lits étaient encore en la chambre. Causant et devisant, ils s'étendirent sur les lits et se mirent à jouer, changeant et pelotant leurs habits, qui de tout temps avaient été semblables. Yvain était sur son séant, embrassant ses genoux avec ses bras, lorsque la cotte de Gaston vint volant à travers la chambre qui heurta sa joue et lui couvrit la tête. A peine s'en était-il délivré qu'il lança à son cousin sa propre cotte toute semblable qui était placée au pied de son lit; mais, tenant dans ses mains l'habit de Gaston, il toucha la petite pochette cachée dans la fourrure, et sortit la boursette que Gaston y avait laissée sans penser à mal.

« Gaston, dit-il avec malice, quelle est cette chose-ci que vous portez tous les jours sur votre poitrine? »

Gaston pâlit, car il se rappela aussitôt la bourse, et, se soulevant sur son lit, il cria d'un ton mécontent :

« Rendez-moi ma cotte, Yvain, vous n'en avez que faire. »

Yvain lui rejeta sa cotte.

« Ce n'est pas moi qui vous l'ai demandée, Gaston, répondit-il d'un ton de reproche.

— Si, ne vous l'ai-je pas dit, » marmotta Gaston, qui semblait mécontent. Il enfila sa cotte et, sautant à bas du lit, s'en alla dans la chambre de sa femme, où toute la gaieté de la jolie Armagnacaise ne put lui rendre sa bonne humeur.

Le lendemain matin, Gaston avait repris son visage joyeux; il avait pensé en lui-même :

« Pourquoi m'attristerai-je de ce qu'Yvain a vu cette poudre en la boursette? Il n'en parlera à personne, et si je me hâte, la chose sera faite et Monseigneur aura rappelé ma mère avant seulement qu'on puisse deviner par quel moyen la pensée lui en est venue. Comment mon oncle de Navarre a-t-il pu apprendre de tels secrets, et ne sont-ils pas l'œuvre du diable, bien qu'il ne soit guère en ses habitudes de rapprocher les maris et les femmes, mais plutôt de les séparer? Je serai content quand ma mère sera derechef ici. Alors je jetterai la poudre et la boursette, car jamais Béatrix et moi nous n'en aurons besoin pour nous bien aimer. »

Il pleuvait et le temps était sombre. La gaie Armagnacaise était lasse de la chasse de la veille et de la mauvaise nuit qu'elle avait passée. Le comte était enfermé en sa chambre, où il écrivait son livre de la chasse, le *Miroir de Phébus*, des plaisirs de la chasse, des bêtes sauvages et des oiseaux de proie. Il était grandement savant en cette matière, et jamais homme ne sut mieux soigner et faire soigner chevaux, chiens et oiseaux.

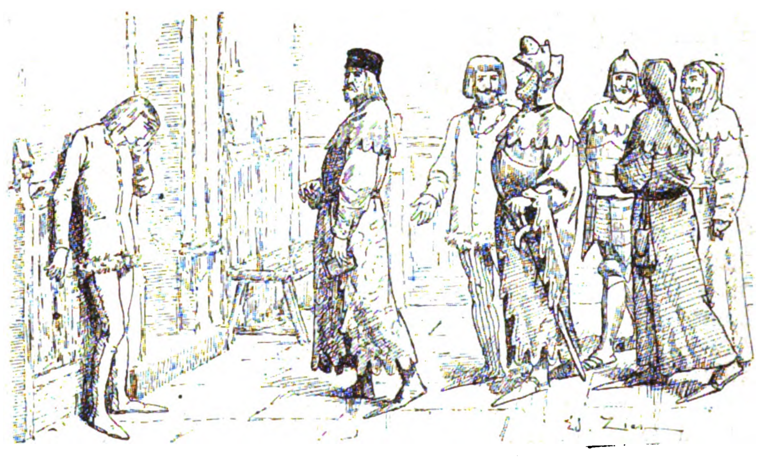
Quand le comte était occupé avec ses clercs, nul ne

1. Suite. — Voy. pages 315, 331, 347, 363 et 379.

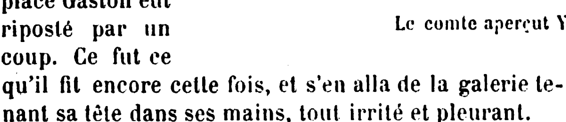
pouvait approcher de lui, et, depuis deux jours, Gaston cherchait en vain une occasion de venir à sa table pendant qu'on y servait les viandes; mais le comte avait coutume de souper à part, et son fils lui-même n'approchait que lorsqu'il était appelé.

Après le dîner, l'Enfant de Foix et son cousin Yvain allèrent jouer à la paume. Quelques jeunes écuyers y allèrent avec eux, qui étaient des plus beaux et des mieux faits parmi les gentilshommes du pays, car le comte de Foix les aimait ainsi et faisait grand cas de la beauté des hommes et des femmes, en sorte que sa cour fut toujours belle et plaisante à voir.

Les deux jeunes gens jouaient ensemble, et les écuyers leur rejettaient les balles de paume quand elles sautaient en dehors de la galerie. Yvain avait plusieurs fois pris plaisir à frapper de sa raquette la balle de Gaston, qui s'en irrita, criant après lui de laisser sa balle. Yvain n'en tint compte et frappa une fois de plus. Gaston jeta sa raquette et courut sur Yvain; il lui donna un soufflet. L'Enfant de Foix était le plus grand et le plus fort; il était aussi plus hardi. car Yvain venait souvent à larmoyer et se plaindre quand en sa place Gaston eût riposté par un coup. Ce fut ce qu'il fit encore cette fois, et s'en alla de la galerie tenant sa tête dans ses mains, tout irrité et pleurant.



Le comte aperçut Yvain. (P. 396, col. 1.)



Le comte sortait à cette heure de sa chambre, allant entendre vêpres dans sa chapelle. Il aperçut bien les larmes d'Yvain, mais comme l'heure était venue pour chanter l'office, auquel le comte était très dévot, il continua de marcher, accompagné de ses chevaliers et de ses clercs. Le chant des orgues se faisait déjà entendre, et nulle part n'était-il si mélodieux qu'en la chapelle du comte, lequel ne pouvait souffrir auprès de lui chose qui ne fût parfaite en sa nature; et aussi était-il grand connaisseur en musique, chants et beaux instruments.

Quand le comte eut ouï chanter vêpres, il sortit de la chapelle et regarda tout autour de lui s'il verrait encore Yvain. Celui-ci avait bien aperçu les yeux du comte fixés sur lui comme il passait, et il avait résolu en son cœur qu'il serait encore là tout pleurant quand l'office serait terminé, ayant bonne envie de se venger de Gaston. Le comte l'appela vers lui, car fort il l'aimait :

« Yvain, dit-il, que vous manque-t-il?

— Au nom de Dieu, monseigneur, dit Yvain, Gaston m'a battu, mais il y aurait autant et plus de raison de le battre que moi.

— Pourquoi? dit le comte, qui entra aussitôt en soupçon, car il était de son naturel inquiet et plein d'imagination.

— Par ma foi, monseigneur, dit Yvain, qui plus ne songeait à larmoyer, depuis qu'il est retourné de Navarre; il porte sur sa poitrine une boursette toute pleine de poudre, mais je ne sais à quoi elle sert, ni ce qu'il veut en faire ; seulement il m'a dit une fois ou deux que Madame sa mère sera bientôt et en bref temps mieux en votre grâce que jamais ne fût. »

Yvain n'aimait pas la comtesse, qui souvent l'avait brusqué quand il était enfant, tant il lui déplaisait de le voir égaler à son fils. Aussi était-ce avec grand déplaisir qu'il avait entendu Gaston se vanter d'avance du retour de sa mère. Le comte lui prit l'épaule, et le regardant entre les deux yeux :

« Ho, dit-il, tais-toi et prends bien garde que tu ne découvres à homme du monde ce que tu m'as dit.

— Monseigneur, répondit Yvain, volontiers. »

Le comte de Foix entra lors en grande imagination et s'enferma jusqu'à l'heure du dîner, puis il se leva et s'assit comme les autres jours à table en sa salle. Ce jour-là se trouvaient dans la salle et au repas grande foison d'évêques, d'abbés et chevaliers, et grand nombre de ménestrels se promenaient entre les tables, chantant et jouant de leurs instruments. En ce jour-là, le comte de Foix, qui était un magnifique seigneur, donna tant aux ménétriers qu'aux hérauts la somme de cinq cents francs, et revêtit les ménétriers du duc de Touraine, qui étaient venus dans son pays cherchant aventure; il leur donna des draps d'or et les fourra de menus vairs, lesquels draps furent estimés à deux cents francs, et le dîner dura jusqu'à quatre heures après none.

C'était la coutume du comte en ces jours de fête que Gaston son fils le servît de ses mets et fît essai de ses viandes; cependant, cette fois, il ne l'appela auprès de lui que le repas bien avancé, car il avait chargé messire Espaing de Lyon, qui commandait dans la salle, de faire faire l'essai de ses premiers mets par un écuyer. Lorsqu'il eut appelé son fils, comme on était venu aux entremets, qui ce soir-là étaient beaux et

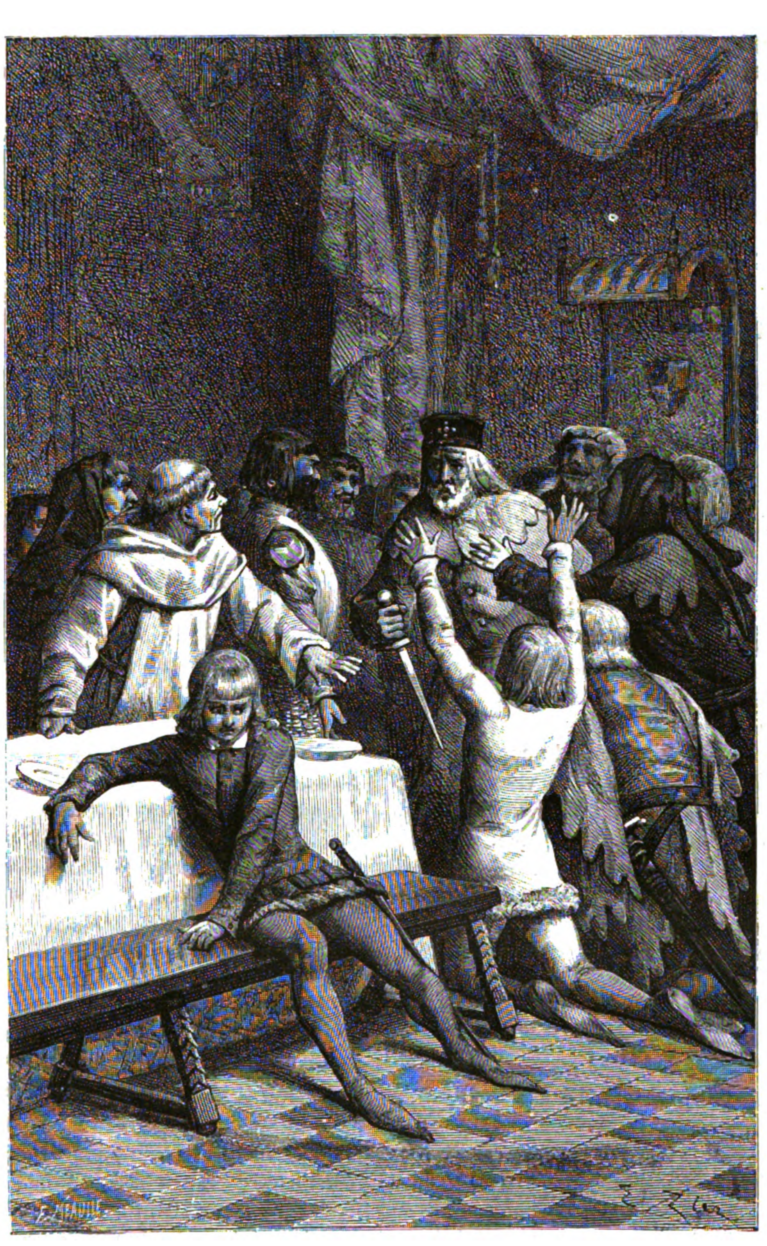
étranges, l'Enfant de Foix plaça devant le comte le mets qu'il devait servir, et se mit en devoir de faire ce qu'il avait à faire ; mais le comte, tout informé de son fait, jetant les yeux sur lui, vit les cordons de la boursette qui pendaient hors de la cotte de son fils, car Gaston y avait porté la main, espérant enfin exécuter son dessein et mettre la poudre en l'assiette de son père. Le sang du comte lui tourna dans les veines, et il dit :

« Gaston, viens ici, je voudrais te parler à l'oreille. »

L'Enfant s'avança vers la table sans rien craindre, cependant il avait pâli, car il croyait son coup manqué. Le comte ouvrit alors sa cotte et glissa sa main jusqu'au jupon ; puis, prenant un couteau, il coupa les cordons de la boursette, qui lui demeura en la main; alors il dit à son fils :

« Quelle chose y a-t-il en cette boursette? »

L'Enfant, qui fut tout surpris et ébahi, devint blême de peur, et si éperdu qu'il ne sonna mot; aussi commençait-il à trembler, car il se sentait perdu. Le comte de Foix ouvrit la bourse, et, prenant de la poudre, il la mit sur une tranche de pain encore toute humide de la viande qu'on y avait posée, et, sifflant un lévrier qu'il avait auprès de lui, il le lui donna à manger. Sitôt que le chien eut mangé le premier morceau, ses yeux tournèrent dans sa tête et il mourut.



Les chevaliers s'élancèrent entre eux. (P. 397, col. 2 )

Quand le comte de Foix vit ce qui s'était passé, il fut tout courroucé, et il y avait bien matière; ceux qui étaient assis aux tables tout près de lui avaient vu aussi tomber le chien, et déjà se levaient-ils en grand trouble et émoi ; mais le comte les avait tous devancés, et, repoussant sa table, il avait pris son grand couteau pour le lancer après son fils, qui eût été là occis sans remède, mais les chevaliers et les écuyers s'élancèrent entre eux, qui dirent:

« Monseigneur, par Dieu merci, ne vous hâtez pas tant, mais informez-vous de l'affaire avant que vous fassiez nul mal à votre fils. »

Tout ce qui était là dans la salle était à cette heure en mouvement et agitation; les uns parlaient gascon et les autres français, étant venus du pays de France, comme les évêques et les chevaliers espagnols parlaient leur langue entre eux, si bien que nul n'entendait l'autre; cependant au milieu de tout le tumulte s'élevait la voix du comte, qui, à cette heure, parlait gascon et non français, comme on revient en suprême angoisse à la langue dont on a été nourri en sa petite enfance, et il disait :

« O Gaston, traître; pour toi, et pour accroître l'héritage qui te devait retourner, j'ai été en guerre et en haine au roi de France, au roi d'Angleterre, au roi d'Espagne, au roi de Navarre et au roi d'Aragon, et contre eux je me suis toujours ainsi tenu et porté, et



tu me veux maintenant faire mourir. Cela te vient de mauvaise nature et du sang de Navarre qui est en tes veines. Sache que tu mourras à ce coup. »

Pour lors le comte avait quitté la table et vint dans la salle, son couteau toujours à la main; il marchait sur son fils, qui s'était laissé tomber sur un banc, pâle et tremblant; la sueur froide baignait son visage. Yvain était derrière lui qui pleurait, car il comprenait que la parole qu'il avait dite au comte avait éveillé ses soupçons contre Gaston.

« Comment, pensait-il, la poudre qui était dans la boursette a-t-elle pu faire mourir le chien? Je suis bien assuré que Gaston ne croyait pas qu'elle fût mauvaise. Peut-être son oncle, le roi de Navarre, le savait-il mieux que lui quand il la lui avait donnée. »

Ce pensant, Yvain se mit à genoux avec les chevaliers et écuyers, qui voulaient arrêter le comte, et qui disaient :

« Ah! monseigneur, pour Dieu merci, n'allez pas occire Gaston, vous n'avez plus d'enfants. Faites-le garder et informez-vous de la matière; peut-être ne savait-il pas ce qu'il portait et n'a-t-il nulle part en ce méfait. »

Les chevaliers pleuraient, Yvain pleurait aussi, et à travers ses larmes, il répétait :

« Monseigneur, Gaston n'en savait rien, car il disait que sa dame de mère serait bientôt auprès de vous et plus que jamais en votre grâce. Peut-être croyait-il que la poudre en la boursette était un charme qui lui avait été donné à cette fin par son oncle de Navarre. »

Au nom du roi de Navarre les yeux du comte devinrent sombres, et il fit un pas de plus vers son fils; quelques-uns des chevaliers entouraient l'Enfant, s'étonnant de le voir ainsi muet et glacé. Messire Espaing de Lyon, qui l'avait nourri d'enfance, lui disait à l'oreille :

« Gaston, relevez-vous, prenez courage et dites hardiment à Monseigneur d'où vous vient la boursette, qui vous l'a donnée et ce qu'on vous a dit en vous la remettant. »

Mais rien ne pouvait être obtenu de l'Enfant, qui semblait comme un homme frappé à mort. Le comte le regardait avec mépris, et retenait à grand'peine sa colère :

« Or tôt, dit-il, mettez-le dans la tour, et qu'il soit tellement gardé qu'on m'en puisse rendre compte.»

Gaston fut donc emmené en la tour du château d'Orthez, et on le mit dans une chambre qui était petite, étroite et sombre. Ceux qui le gardaient fermèrent solidement les verrous de la porte : « Car, disaient-ils, s'il venait à nous échapper, nous mourrions tantôt dans les supplices, sans aucune miséricorde. »

Les chevaliers qui accompagnaient l'Enfant disaient cependant entre eux :

« Il ne pense seulement pas à s'échapper et à se défendre, comme devrait faire tout homme jeune et loyal si horriblement accusé. Il semble qu'il ait quelque chose sur sa conscience.

— Non, dit messire Espaing de Lyon, qui conduisait les autres; mais il a toujours aimé Monseigneur son père plus que tout homme au monde, quand il a vu quel danger le comte avait couru par faute de son ignorance et par la créance qu'il avait eue en ceux qui lui avaient remis la boursette, son cœur s'est brisé, et bien heureux serons-nous s'il reprend jamais courage à la vie.

— D'abord faut-il qu'il échappe à la colère de Monseigneur, sa vie sauve, » pensaient les écuyers qui accompagnaient messire Espaing.

*A suivre.* Mme DE WITT née GUIZOT.

# LES TOUAREGS[1]

Nous avons dit qu'au centre même du pays des Touaregs se dresse un massif montagneux considérable, qui porte le nom de Ahaggar ou Hoggar. D'après les voyageurs, ces montagnes sont assez élevées pour conserver leurs cimes couvertes de neige durant tout l'hiver. Cependant leurs pentes, ainsi que les plateaux qui les entourent, sont nues et arides, et n'offrent que çà et là quelques vertes oasis; il est vrai que l'on ne connaît que le pourtour et non l'intérieur du massif.

Quant aux plaines sablonneuses qui constituent le désert proprement dit, c'est la sécheresse de l'atmosphère et le manque de cours d'eau, et non la nature du terrain qui les rendent stériles. « Avec un régime de pluies fréquentes et régulières, le Sahara deviendrait tout aussi productif dans son ensemble que la moyenne des régions de nos zones tempérées. Avec le climat du Sahara, la verte Normandie se transformerait rapidement en un aride désert. »

Il n'y a d'ailleurs rien de rigoureusement absolu dans la nature. Le Sahara n'est pas entièrement privé de pluie et d'eau, et l'absence de végétation, sauf sur quelques plateaux rocheux dénudés par le vent, où toute terre végétale fait défaut, n'est pas non plus complète. Il pleut, et plus souvent qu'on ne le pense, dans le Sahara; seulement, la quantité d'eau tombée n'est jamais suffisante pour compenser l'évaporation solaire qui la reprend immédiatement au sol. D'autre part, on confond trop souvent les plaines du Sahara avec les régions de dunes, composées de sables mouvants qui s'étendent en effet sur certaines parties du désert, notamment au sud de nos oasis algériennes, mais qui n'en couvrent qu'une très minime partie.

En somme, les pâturages australiens, sur bien des points, ne paraissent pas être beaucoup plus riches en eau et en végétation que ceux du pays des Touaregs, situés à peu près sous une latitude semblable.

1. Suite et fin — Voy. pages 343 et 382.



Il est donc permis d'espérer que, lorsque ces derniers auront été rendus abordables par des chemins de fer, il nous serait possible, en multipliant le nombre des puits d'abreuvage, de tirer tout aussi bon parti de ces vastes régions, que les Anglais ont su le faire des solitudes analogues qu'ils ont annexées à leur empire colonial, à une si grande distance de chez eux.

L'immense étendue des surfaces compensant leur peu de fertilité, on pourrait sans doute accroître dans d'énormes proportions le nombre des troupeaux qui trouvent aujourd'hui leur subsistance dans le Sahara, en même temps probablement en boiser une certaine partie.

Tel qu'il est, le pays des Touaregs est un des plus pauvres pays du globe, et jamais peuple ne fut plus dénué de ressources alimentaires que celui qui l'habite.

Chez ces nomades, chacun mange ce qu'il trouve ou ce qu'il peut se procurer au plus bas prix possible, généralement en petite quantité, et tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, excepté dans le cas où l'occasion se présente de manger gratuitement, car alors l'appétit, surexcité par la gourmandise, ne connaît pas de limites.

Les Touaregs, comme tous les animaux de leur pays, supportent admirablement la faim et la soif. Il est de notoriété publique parmi eux qu'un homme, contraint par la nécessité, peut voyager sans boire ni manger pendant plusieurs jours. Alors, pour supporter plus facilement la privation, le Touareg se serre, littéralement, le ventre avec une courroie ou avec une ceinture.

Leur religion est l'islamisme, mais ils sont peu fervents et ils ont conservé de nombreuses traces de leur ancien culte. On croit qu'ils étaient chrétiens avant l'arrivée des musulmans en Afrique. Du reste, leurs mœurs se distinguent nettement de leurs voisins, et la polygamie est proscrite parmi eux. Leur langue, le *témahak*, est très distincte de l'arabe.

Tels sont en larges traits les caractères principaux de ce peuple remarquable. Voyons maintenant quel est leur importance politique et quel rôle ils sont appelés à jouer dans l'établissement de notre prépondérance dans l'Afrique du Nord.

Les Touaregs conservent dans toute la région centrale du Sahara, depuis l'Aïr jusqu'aux confins du Sénégal, une autorité incontestable qui ne paraît pas en rapport avec leur importance numérique.

Barth n'évalue pas à plus de 800 hommes la force militaire de la confédération des Hoggar, qui est la plus puissante. M. Duveyrier, sans pouvoir préciser de total, nous donne pour diverses tribus des chiffres inférieurs à ce nombre, ce qui nous porterait à croire que la population tout entière des quatre confédérations des Touaregs n'atteint probablement pas 50 000 individus, répartis sur un territoire quatre ou cinq fois plus étendu que celui de la France.

L'influence des Touaregs dans le Sahara résulte donc moins de leur force réelle que de la pusillanimité des populations sédentaires ou nomades avec lesquelles elles sont en contact. La plupart des Touaregs ne connaissent pas encore ou méprisent l'usage du fusil, auquel ils préfèrent l'arme blanche. Ils n'en imposent pas moins à tous ceux qui les entourent une terreur indicible que n'ont jamais pu s'expliquer les voyageurs qui en ont été témoins. C'est ainsi qu'ils tiennent sous leur domination les villes du Touat, ainsi que Ghadamès et Ghat, qui sont tenus de leur fournir sous forme de tributs les marchandises essentielles à leur existence, armes et vêtements.

Maintenant notre chemin de fer transsaharien de l'Algérie au Soudan devant traverser dans toute sa longueur le pays des Touaregs, comment réussirons-nous à surmonter l'hostilité, aujourd'hui nettement déclarée, de ces terribles nomades ? C'est M. Duponchel, le promoteur même de la grandiose voie ferrée projetée qui doit nous répondre :

« Les seules tentatives d'hostilité, dit-il, qu'auraient à redouter le chemin de fer dans sa traversée du Sahara, pourraient provenir des Touaregs, qui nous verraient sans doute avec peine substituer notre pacifique et utile domination à l'insolente tyrannie qu'ils font peser depuis des siècles, paraît-il, sur les populations faibles et pusillanimes des oasis. Quelques personnes, je ne l'ignore pas, sont disposées à considérer comme pouvant être un sujet de craintes sérieuses les difficultés que nous aurons à atteindre, et par suite à soumettre des bandits errants et insaisissables que nous ne saurions poursuivre dans les solitudes du désert qui leur sont familières.

» Pour qui a pu visiter l'Algérie et juger par lui-même à quel degré de soumission absolue ont été amenées des populations nomades autrement belliqueuses, autrement armées que les Touaregs, il serait sans doute difficile de comprendre l'appréhension que pourraient inspirer quelques hordes de mécontents qui, si mal disposés qu'on les suppose contre nous, ne seront jamais ni plus redoutables, ni plus indomptables que les Peaux-Rouges ne l'ont été et ne le sont pour les Américains sur le tracé du chemin de fer du Pacifique.

» En mettant les choses au pire, en admettant qu'il ne nous fût pas possible de nous concilier les sympathies réelles des Touaregs, il est une dernière considération qui, bien plus encore que leur faiblesse numérique et l'infériorité de leur armement, devrait nous garantir leur prompte et complète soumission. Cette circonstance particulière résulte des conditions climatériques et physiques du Sahara, qui ne sauraient permettre à des bandes errantes, si résolues qu'on veuille bien les supposer, de vivre à l'écart comme le peuvent le faire les Peaux-Rouges en Amérique. En tout point de leur vaste pays ceux-ci peuvent espérer rencontrer les ressources de la chasse suffisante à leur alimentation primitive; tandis que dans le désert de Sahara, où l'eau et les vivres de toute espèce font généralement défaut, force est aux indigènes de venir,

à des époques plus ou moins éloignées, s'abreuver, s'approvisionner et se ravitailler dans un petit nombre de centres fixes, qu'il nous suffirait d'occuper pour tenir à merci tous les nomades de la région environnante dans un immense rayon.

» Quelques exemples de sévérité auraient bientôt raison des maraudeurs les plus incorrigibles du désert. Le plus grand nombre, sans doute, renonçant bientôt à une lutte inutile, ne tarderaient pas à comprendre qu'ils auraient beaucoup plus de profit en nous offrant leur concours qu'ils n'auraient jamais pu en attendre de leur ancien métier de protecteurs ou détrousseurs de caravanes.

» Organisés en corps de troupes indigènes, — semblables à nos goums algériens, — les Touaregs pourraient nous rendre de grands services, soit pour la garde de la ligne ferrée, soit plus tard dans les expéditions militaires que nous aurions à faire pour pacifier et soumettre le pays des noirs, accoutumés depuis longtemps à trembler devant les farouches fils du désert. »

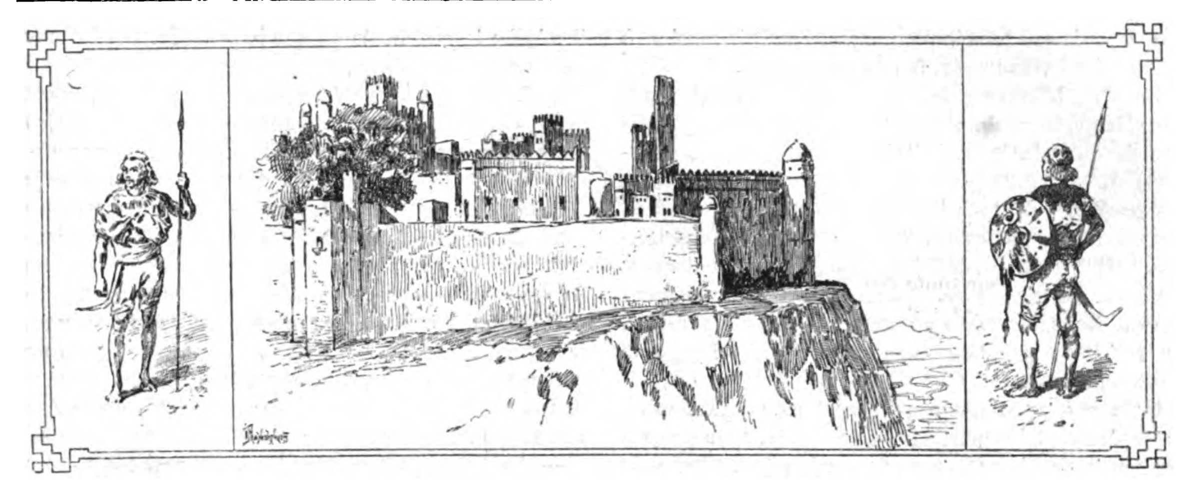
Il nous semble qu'il est impossible de tracer d'une façon plus nette et plus pratique le plan de notre attitude vis-à-vis des Touaregs. Mais c'est là aujourd'hui une question d'avenir; pour le moment, l'honneur même de la France est en jeu; nous ne pouvons laisser impuni l'épouvantable assassinat du colonel Flatters et de ses braves compagnons français et algériens. Puisque les Touaregs ont, au dire des voyageurs, à un si haut degré le sentiment de l'honneur, ils comprendront que nous allions jusque parmi eux réclamer des assassins qu'ils seront sans doute les premiers à répudier. Pour arriver à ce but il est probable que, dès que les événements de Tunisie nous en donneront le loisir, des colonnes expéditionnaires seront envoyées vers Ghat et vers les oasis de Touat pour occuper ces importants marchés sans lesquels les Touaregs ne peuvent vivre. De là il nous sera possible de faire sentir à ces terribles nomades le poids de notre main irrité; puis, le châtiment infligé, peut-être pourrons-nous, selon le plan si habile de M. Duponchel, peu à peu transformer en instrument de civilisation ces hardis et intéressant pirates du désert.

ÉT. LEROUX.

Montagnes du pays des Touaregs. (P. 398, col. 2.)







La lune vint éclairer les hautes murailles. (P. 404, col. 2.)

# LE FILS DU CONNÉTABLE[1]

## XVII

### *Le château de Gondar.*

La victoire de Débra-Tabor avait été chèrement achetée et le nombre des morts était peut-être plus grand de notre côté que dans l'armée de l'usurpateur. Les cavaliers ennemis s'étaient précipité sur nos troupes au moment où la confusion régnait par suite du changement de ligne, et en avaient fait grand carnage. C'est alors qu'étaient tombés quelques-uns de nos chefs les plus estimés, entre autres Kassa, raz du Sémen, et le vénérable Oubié, prince du Lasta. Sans l'intrépidité de Gobasièr qui se jeta avec sa garde dans la mêlée et qui parvint un moment jusqu'à Joannès, la bataille eût été perdue du coup. Déjà nos soldats lâchaient pied et tournaient le dos, mais le raz de Hamacen les rallia et réussit à les lancer en avant. Cependant les farouches Gallas, brandissant leurs piques garnies de lanières en peau de panthère, l'avaient de nouveau chargé avec tant de fureur, que c'en était fait de Gobasièr et de ses espérances sans mon arrivée, qui avait changé subitement la face des affaires. Aussi toute l'armée m'attribuait l'honneur de la journée, et, ainsi que je l'ai dit, ma vue fut saluée par tous avec des cris de glorieux transport.

Cependant à peine remonté à cheval, je voulais me lancer à la poursuite de l'ennemi, mais Gobasièr m'arrêta.

« Laisse, me dit-il, Joannès peut fuir, il ne nous échappera pas. La couronne est tombée de son front, et dans dix jours il ne comptera plus vingt partisans dans l'Éthiopie entière. »

Il me semblait qu'en laissant échapper le criminel, nous perdions tout le fruit de notre victoire, mais je n'osais parler. Je compris que malgré sa feinte tendresse Gobasièr était jaloux de me devoir, au vu et su de tous, le succès de son entreprise. Désormais il était lui le véritable empereur, et je devais me garder de l'irriter.

Je le suivis donc, chevauchant à ses côtés et au même rang que lui, en tête de tous les raz et princes, et nous nous dirigeâmes ainsi en solennité vers la citadelle de Débra-Tabor, qui avait été abandonnée par l'ennemi et dont nos soldats s'étaient aussitôt emparés.

Cette citadelle n'est qu'un grand plateau de montagne, dont l'escarpement est entouré d'un rempart soutenu par de grosses tours rondes en pierre. A l'intérieur de l'enceinte, Joannès avait planté son camp, nous le trouvâmes sur pied, tout plein de belles et somptueuses tentes, et aussi de provisions, d'armes et de richesses qui devinrent notre butin. Il y avait aussi nombre d'esclaves, hommes et femmes, qui semblaient fort heureux d'être délivrés du joug du tyran.

Gobasièr s'installa dans la propre tente de son ennemi, sur laquelle il fit aussitôt hisser son oriflamme. En même temps il ordonna de planter sur les remparts des bannières blanches, qui devaient indiquer

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

aux fuyards que le vainqueur accorderait le pardon à ceux qui lui viendraient faire soumission.

En effet, le lendemain, nous vîmes arriver en notre camp les princes du Galabat, du Damot, de l'Agaomidèr et du Dalanta, qui étaient parmi les plus puissants de ceux qui tenaient pour Joannès. Ils arrivaient accompagnés de tous leurs soldats et cavaliers que, par crainte de quelque trahison, nous leur fîmes laisser hors de la citadelle. De sorte qu'ils entrèrent seuls et allèrent bien humblement se prosterner devant Gobasièr, assis en grande pompe au milieu de ses lions que l'on avait traînés enchaînés à la suite de l'armée.

Or le raz, après avoir quelque temps regardé d'un air courroucé les partisans de Joannès, leur plaça à chacun, tour à tour, son pied sur l'épaule droite, puis aussitôt il les releva gracieusement et les embrassa en leur déclarant que tout était oublié et qu'ils seraient dorénavant amis. Sur quoi les princes crièrent : « Vive l'empereur Jacob ! » et s'en furent paisiblement choisir une place dans notre camp où ils avaient beaucoup d'anciens amis.

Pendant deux jours, il nous arriva ainsi tant de gens demandant leur pardon et offrant soumission, même des chefs gallas, que j'en conclus que toute l'armée de l'usurpateur était passée de notre côté. Aussi Gobasièr ne fit que rire, lorsque je lui proposai de reprendre notre marche sur Gondar.

« A quoi bon fatiguer nos soldats, me dit-il, attendons encore, lorsque Joannès sera seul nous en viendrons facilement à bout. »

Cependant mon impatience croissait, et malgré les conseils de Kaleb qui me retenait de quelque éclat, j'allais reprocher à Gobasièr de manquer à sa parole, quand on vint m'annoncer qu'il venait d'arriver au camp un prêtre envoyé par Joannès lui-même.

Je courus à la tente du raz, où j'arrivai en même temps que l'envoyé. Celui-ci, après avoir humblement salué Gobasièr, lui dit :

« Au nom de Joannès, deuxième du nom, empereur d'Éthiopie....

— Arrête, interrompit brutalement le raz, il n'y a plus d'autre empereur d'Éthiopie que moi, Jacob, premier du nom. Et si tu l'oublies, malgré ton caractère sacré, j'envoie pour toute réponse ta tête à ton maître.

— Dieu, dont je suis l'humble serviteur, est le seul maître de ma vie, reprit impassiblement le prêtre. Je t'apporte des paroles de paix. Voici ce que t'offre Joannès : à toi le Hamacen, le Tigré, le Chiré, et les pays que baigne la mer Rouge depuis la rivière Barka jusqu'au port d'Arkiko, en face de Massoua ; à toi l'Enderta, l'Agamé, le Lasta et la riche oasis du Taka ; à toi la sainte Axoum, qui sera ta capitale. Le fleuve Tacazzé, au cours sinueux, à la vallée profonde, séparera ton royaume des États de l'empereur, qui te jure aide, amitié et protection.

— Par les cornes de Moïse ! s'écria Gobasièr, ton maître est par trop généreux ; en outre de son amitié, il m'offre la moitié de ce que je possède. Dis-lui que j'ai tout et que je le garde.

— Laisse-moi d'abord accomplir ma mission, reprit l'envoyé. Voici ce que te dit encore Joannès : « Sache, si tu refuses mes bienfaits, que je suis encore plus puissant que tu ne le crois ; à ma voix, comme déjà l'Éthiopie l'a vu, les Gallas sauvages accourront du fond du désert et leurs hordes innombrables ravageront tes provinces comme les sauterelles un champ d'orge verte. Apprends aussi que je tiens en mon pouvoir Magdalena, la fille de ta sœur, et aussi l'abouna, le patriarche sacré. Eh bien, si tu me pousses au désespoir, avant de quitter Gondar j'égorgerai de mes mains ces saintes victimes, et leur sang sera sur ta tête avec l'anathème. »

— Anathème ! » s'écrièrent tous les assistants et un murmure d'horreur s'éleva au-dessus de l'assemblée. La sombre figure de Gobasièr eut elle-même un frémissement.

« Si donc dans cinq jours d'ici tu n'as pas répondu, continua le prêtre, le crime sera accompli, mais plutôt encore si l'empereur apprend que ton armée marche sur Gondar. J'ai dit. »

Le raz serrait les poings comme pour contenir sa rage et je crus qu'il allait laisser échapper quelque ordre terrible, mais à ce moment son regard rencontra le mien et il me vit si suppliant que, se calmant, il dit au prêtre :

« Va, ton caractère sacré te protège. Dis à ton maître qu'il aura ma réponse. »

L'envoyé s'inclina et sortit fièrement de la tente, suivi bientôt de toute l'assistance.

Gobasièr, me voyant rester seul, tout pensif, s'approcha doucement et me dit :

« Ne t'effraie pas, mon fils. Joannès n'est pas un lion, mais un loup. Il agit ainsi pour m'effrayer, il n'osera pas et nous verrons bientôt arriver un autre envoyé avec des propositions plus acceptables. Il se contentera de la vie sauve et d'un petit fief au bord de la mer que je compte lui offrir.

— Écoute, lui dis-je ; combien faut-il de temps à un cavalier pour aller d'ici à Gondar ?

— Deux jours, trois au plus.

— Eh bien, accorde-moi le droit de quitter le camp avec cinquante cavaliers choisis, à l'insu de tous, et dans trois jours j'aurai réussi à sauver l'enfant de Mariam ou je serai mort.

— Mais c'est folie, s'écria Gobasièr. Et si tu meurs qui me donnera l'anneau ?

— Avant de partir je te laisserai une lettre ; si je suis tué tu feras lire la lettre par Souza, l'armurier d'Axoum, et tu sauras où est l'anneau.

— Eh bien, soit, je consens, dit le raz, et Dieu te garde. »

Le soir-même, j'exposai mon plan à Kaleb. Celui-ci, malgré son dévouement complet à la cause de Magdalena, essaya d'abord de me détourner de mon entreprise ; il chercha à me montrer que le danger était si grand que je risquais fort d'y succomber,

mais il reconnut enfin comme moi que c'était cependant le seul moyen nous restant d'arracher la pauvre enfant à la mort. C'était donc décider mon départ. En tous cas il fut aussi d'avis que si l'entreprise devait être tentée il la fallait mettre à exécution sans retard. Nous pouvions surprendre Joannès; là était tout notre espoir.

J'avais d'abord pensé à me mettre en route avec Ercole et à laisser au camp Kaleb, qui, en cas de notre mort, continuerait notre œuvre; mais le fidèle ami ne voulut pas entendre raison et jura que, quoi que je fisse pour l'en empêcher, il ne me laisserait point seul dans le péril.

En conséquence, je le chargeai de recruter parmi nos soldats cinquante hommes sûrs, déterminés et capables d'un hardi coup de main, auxquels je fis promettre une large récompense sur le riche butin qui m'était échu en partage après la bataille. Pendant ce temps j'écrivis une courte lettre dans laquelle j'expliquais à Souza le lieu où j'avais caché l'anneau d'Aéizénas et lui commandais, en cas où je serais tué, de remettre ledit anneau au raz Gobasièr. Je rédigeai cette lettre en langue latine, laquelle était connue de Souza qui avait autrefois servi l'Église, ce qui m'assurait le secret envers les gens de la cour. Cela fait, j'expédiai ce pli par Ercole au raz.

Peu après Kaleb revint, accompagné d'un jeune officier abyssin, nommé Philippos, que j'avais durant la bataille remarqué pour sa bravoure et son intelligence. Ce Philippos me dit que Kaleb lui avait exposé mon projet, ou du moins le peu qu'il en savait, et qu'il était prêt lui-même à m'accompagner avec cinquante de ses cavaliers, tous gens sûrs et fidèles, appartenant à son clan. Pour éviter de donner l'éveil aux espions répandus dans le camp, il avait enjoint à ses hommes de quitter la citadelle un par un et de se réunir dans un petit bois de l'autre côté de la vallée, où je les retrouverais au cours de la nuit; lui-même me guiderait au lieu du rendez-vous.

Tout cela était au gré de mes désirs; aussi, lorsque la nuit fut bien noire, je montai à cheval et je sortis de la citadelle comme pour une promenade en compagnie d'Ercole et de Kaleb. Hors des portes nous trouvâmes l'officier ainsi que le fidèle Adjab, et piquant des deux nous dévalâmes vers la vallée. Les cavaliers étaient à leur poste et bientôt nous fûmes lancés sur la route de Gondar.

Après quelques heures de chevauchée, nous atteignîmes le bord du Dembéa et nous remontâmes vers le nord. Lorsque le soleil vint éclairer la belle nappe du lac, qui, avec ses îles et son horizon de montagnes, est un sublime paysage, craignant d'être aperçus en ce pays découvert nous rabattîmes vers les bois, où nous fîmes reposer nos chevaux.

De Débra-Tabor à Gondar on ne compte que trente ou quarante lieues en suivant la vallée du Reb et ensuite le lac, la capitale d'Éthiopie étant sur le bord des montagnes qui encaissent le bassin au nord; il ne nous aurait donc fallu guère plus d'un jour et de deux nuits pour franchir cette distance, mais nos chevaux ayant fait dur service depuis Axoum, allaient à petit train, aussi n'est-ce qu'au soir du second jour que nous arrivâmes.

Kaleb, connaissait fort bien ce pays pour y être venu souvent au temps de sa jeunesse, quoique Mariam préférât comme résidence la sainte cité d'Axoum à la nouvelle capitale. Il nous fit donc contourner la montagne sur laquelle est bâtie la ville et nous conduisit dans un profond ravin qui longe le pied de la citadelle. Pourtant nous pouvions, malgré ce voisinage, rester bien cachés vu l'épais couvert de roseaux et d'arbres qui remplit ce creux. Nous craignions cependant d'être trahis par quelque hennissement de nos chevaux qui eût attiré vers nous l'attention des sentinelles, mais il se trouva que nous n'avions avec nous que des juments lesquelles sont, au contraire de notre espèce, moins bavardes que leurs maris.

Quand le jour parut, nous aperçûmes au-dessus de nos têtes les hautes murailles et les tours crénelées du château-fort de Gondar. Ce palais, de vastes proportions, a une belle apparence et est protégé de trois côtés par les escarpements à pic du ravin où nous nous trouvions.

Selon ce que j'avais convenu, Kaleb et Adjab, ayant quitté leurs armes, se rendirent à la ville par un détour, comme de paisibles villageois, afin de recueillir des informations.

Comme j'étais fort impatient d'agir, voulant exécuter mon plan ce jour même, leur absence me parut bien longue, et je crus un moment, ne les voyant pas revenir, qu'ils étaient tombés dans quelque traquenard, quand, enfin, je les vis arriver vers le milieu de la journée.

Kaleb était très satisfait de ce qu'il avait appris. Il avait parcouru la ville et s'était entretenu avec quelques marchands auxquels il s'était présenté comme un fermier du voisinage. On lui avait dit que l'empereur n'avait ramené de Débra-Tabor qu'une centaine d'hommes de sa garde galla; tous les princes et seigneurs l'avaient abandonné, et il s'était enfermé dans le château après y avoir fait amener l'abouna et les prêtres de l'abbaye. La population était consternée, car Joannès, ayant fait mander les notables, les avaient menacés de mort dans le cas où il soupçonnerait la moindre trahison de leur part; puis il avait déclaré qu'il mettrait le feu à la ville dès que l'armée des rebelles serait en vue, et, afin de ne pouvoir être surpris, il avait posté des sentinelles sur les pointes de la montagne commandant le lac et la route de Débra-Tabor.

Kaleb, craignant d'être reconnu par quelqu'un des serviteurs du palais, avait pendant ce temps envoyé Adjab inspecter les abords du château. Le bon domestique s'était aventureusement avancé jusque dans l'intérieur de la place. Il trouva la porte principale gardée par un soldat qui le laissa sans peine pénétrer dans la cour sur laquelle donne l'enceinte intérieure; là, il compta une centaine de Gallas à l'air farouche qui se tenaient dans un corps de garde au pied du



donjon. Il aurait essayé sous un prétexte d'aller plus loin, mais il craignit d'être retenu prisonnier et sortit sans être remarqué.

Ces nouvelles me comblèrent de joie, aussi je réunis immédiatement les hommes et je leur expliquai ce que j'attendais de leur courage et de leur dévouement, ne leur cachant pas qu'en cette aventure périlleuse nous risquions tous notre vie. Aucun ne montra d'hésitation.

Aussi, dès que les ombres de la nuit eurent gagné le ravin, nous nous mîmes en route. Auparavant nous avions eu soin d'entraver soigneusement nos chevaux qui ne devaient pas nous servir, et de leur donner à chacun bonne provende pour les trouver dispos dans le cas où nous devrions fuir.

Je divisai ma petite troupe en deux parties et, le sabre au poing, nous nous mîmes à escalader sans bruit les sentiers du ravin conduisant à la ville. Nous arrivâmes sans encombre jusqu'au pied de l'enceinte du château où nous nous trouvâmes réunis. Pour notre malechance, à ce moment même, la lune apparut à l'horizon et sa clarté, si vive en ces pays, vint éclairer les hautes murailles comme en plein jour. Fort heureusement cependant le vent qui soufflait assez fort, chassait de gros nuages devant la lune et ramenait l'obscurité pour de courts instants; sans cela nous n'aurions jamais pu approcher du palais sans donner l'alerte, car d'où nous étions, tous tapis dans le recoin sombre d'une tour, nous voyions la sentinelle faisant ses pas devant la porte.

Il fallait avant tout se débarrasser de cet homme. Ercole se chargea de cette besogne délicate; remettant son épée au fourreau, il sortit son poignard, puis profitant d'un moment d'obscurité il se glissa rapidement le long de la muraille. Il approchait du but, quand soudain la lune reparut et le brave garçon eut à peine le temps de s'aplatir dans l'ombre étroite. De nouveau un nuage avançait, le soldat tournait le dos; je vis Ercole se lever et bondir. Son poignard brilla et le Galla disparut dans l'ombre avec mon écuyer.

Aussitôt nous nous précipitâmes en avant et, comme nous arrivions, Ercole achevait d'étrangler le malheureux soldat qui n'avait pu pousser un cri.

Cette fois, c'est Adjab qui nous guide. Déjà nous sommes au pied du donjon, nous touchons à la porte du corps de garde, quand des voix terribles retentissent. Les Gallas ont sauté sur leurs armes et nous défendent le passage avec opiniâtreté.

Le combat s'engage alors furieux dans cette étroite salle qui commande l'entrée du palais impérial. Au milieu de l'obscurité amis et ennemis ne se reconnaissent qu'à leurs cris qui font retentir la haute voûte de pierre, et c'est presque au hasard que sont portés les coups.

Dans ma rage de me sentir arrêté, je frappe si furieusement qu'un moment je me trouve séparé des miens et tout entouré de Gallas. Mais ma fureur est telle que rien ne me résiste; seul j'arrive jusqu'à la porte ouverte béante sur la cour intérieure, et jouant de l'épée j'y pénètre sans qu'aucun puisse m'arrêter.

La lune brille de nouveau et éclaire maintenant les longues façades du palais où semble régner un silence de mort. Un frisson me parcourt le corps : le tyran, réveillé par nos cris, a-t-il déjà accompli son œuvre de sang? Mais quel chemin suivre pour arriver jusqu'à lui? J'entre éperdu par la première porte qui s'ouvre devant moi et je me trouve dans une grande galerie où la lune, à travers les baies de la façade, dessine de longues bandes de lumière.

Je cours, criant de toute ma force comme un possédé : « Magdalena ! » et les voûtes répercutant mes cris me répondent seules : « Magdalena ! » De cette galerie, je passe dans une autre, puis je suis, toujours criant, un long et obscur corridor. Haletant, tremblant d'angoisses, je m'arrête un instant dans l'obscurité, et tout à coup un bruit sourd frappe mes oreilles. J'écoute : ce ne sont pas des cris; on croirait plutôt un chant lent et monotone, une prière.

N'importe, je reprends ma course, je vole; une porte m'arrête, je la fais sauter en éclat, et je reste



saisi d'émotion et de stupeur devant le tableau qui s'offre à ma vue.

Devant moi s'étend la haute et sombre nef de la chapelle impériale, remplie d'une foule agenouillée et chantant dans un profond recueillement une sorte d'hymne mortuaire. Au fond se dresse l'autel tout resplendissant de lumière, et debout sur les marches, tournant vers moi son auguste face, les bras croisés sur sa poitrine, dans une attitude pleine de majesté, se tient le patriarche d'Éthiopie, revêtu de ses ornements sacerdotaux. A ses pieds, prosternée sur le sol, une femme, une enfant plutôt, semble plongée dans la douleur et dans la prière.

Ce spectacle me cloue un instant sur place, mais je me rappelle que le péril est proche; la mort plane sur ces pauvres victimes. Aussi, faisant un rapide signe de croix, j'entre dans l'église et me glissant dans l'ombre d'un des bas-côtés je parviens jusqu'auprès du chœur, sans qu'un des assistants ait bougé ou interrompu sa prière.

Arrivé là, je m'arrête de nouveau. Magdalena — car un seul regard m'a fait reconnaître le portrait tracé par son aïeule — Magdalena n'est plus maintenant



qu'à quelques pas de moi, et je sens mon cœur bondir pendant que je contemple son angélique figure qu'encadre une épaisse chevelure blonde retombant sur ses épaules comme celle de sa sainte patronne. Ses mains convulsivement serrées sont baignées par les larmes qui coulent le long de ses joues. Ah, oui, s'il le faut, je donnerai joyeusement la dernière goutte de mon sang pour sauver cet ange.

Tout à coup un pas précipité a retenti dans la nef. Le patriarche descend les marches de l'autel et se place devant la jeune fille et je l'entends d'une voix vibrante crier :

« Joannès, que viens-tu faire ici, l'épée à la main, dans le temple du Seigneur ? Incline-toi devant le sort et n'ajoute pas un nouveau crime à tes forfaits.

— Arrière, prêtre, crie le misérable. Tu auras ton tour, mais il faut d'abord que j'anéantisse tout ce qui reste du sang de l'abominable Mariam. »

D'un geste rude l'empereur écarte le vénérable pontife et l'épée haute il s'élance vers Magdalena qui, réfugiée au pied de l'autel, enlace de ses bras le crucifix. Mais, d'un bond, je me suis jeté entre l'enfant et l'assassin dont le fer rencontre le mien.

« Ah, c'est toi, beau chevalier de France, me crie Joannès d'une voix terrible. Je t'ai manqué l'autre jour, mais à cette heure mon épée saura trouver le chemin de ton cœur.

— Infâme, qui oses poursuivre une innocente victime jusque dans les bras de notre Sauveur, m'exclamé-je, je vais incontinent purger ce saint lieu de ta présence et t'envoyer rejoindre Satan, ton patron et ton maître. »

Les chants avaient cessé, les moines debout contemplaient d'un œil hagard notre combat. Dans la rage du désespoir, Joannès me chargeait avec tant d'aveuglement qu'il m'avait un moment repoussé jusqu'aux côtés de Magdalena toujours immobile et mon épée avait à la protéger autant que moi-même.

Allais-je donc succomber ?

« Dieu, m'écriai-je tout à coup, conduis mon bras et frappe par ma main l'impie qui te brave ! »

A ce moment des clameurs retentissent dans la galerie conduisant à la chapelle, et aussitôt Ercole apparaît dans la nef, le sabre nu, criant :

« Bourbon ! Bourbon ! Victoire ! »

Joannès, interdit, tourne un instant la tête, et prompte comme l'éclair mon épée lui entre dans la gorge et l'envoie rouler à terre, vomissant des flots de sang.



Magdalena s'était réfugiée au pied de l'autel. (P. 405, col. 1.)

## XVIII

### L'empereur Jacob.

Au lendemain de ce jour tant mémorable, Magdalena s'étant retirée sous la protection de l'abouna dans la



sainte abbaye de Kouskouam, j'expédiai un messsager au raz Gobasièr pour lui faire part de ma complète victoire. Ceux des Gallas de la garde impériale qui avaient survécu au combat de la veille, avaient pris la fuite; nous étions donc maîtres de la capitale.

Pour enlever aux habitants toute idée de résistance, et afin de donner à la foule le spectacle du terrible châtiment infligé à un cruel tyran, je fis attacher avec des cordes et exposer aux regards de tous, sur le portail même du château, le corps du misérable Joannès revêtu des insignes impériaux.

Peu de jours après, l'approche de l'armée m'ayant été annoncée, je montai à cheval et, entouré de mes fidèles, je me rendis à la rencontre de Gobasièr. Le raz m'accueillit avec les marques les plus vives de la reconnaissance et me fit prendre place à ses côtés.

C'est ainsi que nous entrâmes triomphalement dans Gondar, suivis par la brillante escorte de tous les rois et princes de l'empire éthiopien et acclamés par la multitude qui joignait au cri de « Vive l'empereur Jacob! » celui de « Vive le seigneur de Bourbon! le libérateur de l'Abyssinie! »

Comme notre cortège pénétrait dans l'enceinte du château, ceux qui avaient autrefois servi l'usurpateur baissèrent la tête en passant devant son cadavre ignominieusement exposé, tandis que les autres adressaient des quolibets et des railleries à ce Joannès qui les avait fait trembler pendant plus de douze ans de tyrannie.

Au seuil même des appartements impériaux nous attendait l'abouna, qui, vêtu de ses ornements sacerdotaux et entouré de son clergé, salua Gobasièr de ces mots:

« Entre dans ta maison, Jacob, empereur d'Éthiopie, et souviens-toi que c'est Dieu lui-même qui t'en a ouvert les portes. »

Le raz, descendant de cheval, se prosterna devant le patriarche qui le releva en lui donnant sa bénédiction. Alors tous les assistants qui remplissaient la cour poussèrent ensemble le cri de « Djan hoï! Djan hoï! » auquel répondit le vacarme formidable produit par les trompettes et les tambours de guerre de l'armée.

Cependant, selon la coutume antique, Gobasièr ne devait vraiment se considérer comme le maître de l'Éthiopie que du jour il aurait reçu solennellement la couronne des mains de l'abouna. Le raz me rappela le soir même la promesse que je lui avais faite de lui remettre pour cette cérémonie l'anneau d'Aéizénas.

Je n'avais plus qu'à obéir, et, incontinent, en compagnie d'Ercole et d'une forte escorte, je repris le chemin d'Axoum, coupant au plus court par les rudes montagnes du Ouogara et du Sémen. Il nous fallut plus d'un mois pour atteindre la sainte cité.

Grande fut la joie du bon Souza lorsqu'il me vit arriver en sa maison. Je dus avant toute chose lui raconter par le menu les événements qui s'étaient accomplis depuis notre départ et le rôle qu'avec la protection divine j'avais été appelé à y jouer. Ercole renchérit encore sur ma narration plus modeste et le brave armurier me proclama le plus grand héros des temps modernes.

« Mais, me dit-il à la fin, quel grave motif vous a donc si subitement fait quitter le théâtre de votre gloire pour accourir ici, à l'autre extrémité de l'Abyssinie? Ce n'est pas, je pense, pour avoir le plaisir d'apprendre à votre vieil ami de si merveilleuses et excellentes nouvelles.

— Non, mon brave Souza, répondis-je en souriant, j'ai grand plaisir à te revoir, mais je n'aurais pour cela quitté Gondar où j'ai encore d'importantes affaires. Donne-moi une pique et suis-moi dans le jardin. Tu vas savoir. »

Ayant pris l'instrument, je me dirigeai vers l'arbre à grenades et creusant avec précaution, je retirai de sa cachette mon précieux trésor que j'avais enveloppé d'un linge pour le protéger du contact de la terre.

Quand j'eus développé le paquet et que le joyau parut au jour, je le tendis à Souza en lui disant:

« Connais-tu cela?

— Par Saint Jacques! s'écria-t-il en ouvrant de grands yeux. C'est l'anneau impérial! Comment se trouve-t-il dans mon jardin?

— C'est bien l'anneau d'Aéizénas, lui répondis-je. Je l'avais, sans te prévenir, confié à ta garde et c'est lui que je viens chercher pour le remettre à Gobasièr comme prix de la liberté de Magdalena. »

Je plaçai l'anneau à une chainette pendue à mon cou et le cachai sur ma poitrine; puis je repris le chemin de Gondar.

A peine le raz fut-il avisé de mon retour dans la capitale qu'il me fit en toute hâte mander près de lui. Je vis qu'il était quelque peu inquiet, car avec sa nature méfiante il doutait sans doute encore de moi, mais quand je lui eus montré ma bague, sa joie ne connut plus de bornes et il me serra avec tendresse sur sa poitrine.

Le soir même des messagers furent expédiés à tous les rois et princes de l'Abyssinie pour leur annoncer le jour prochain fixé pour le couronnement de l'empereur Jacob, en même temps que des hérauts parcouraient la ville et les provinces portant la grande nouvelle.

Enfin ce jour solennel arriva. Au matin je revêtis mon armure et mes plus beaux a tours, et, accompagné d'Ercole et du bon Kaleb, je me rendis au palais où Gobasièr m'attendait pour se rendre en pompe à la chapelle.

Je trouvai le raz, revêtu des insignes impériaux, se tenant dans une grande salle, entouré de toute la noblesse éthiopienne. Il était assis sur une estrade un peu élevée, au pied de laquelle se tenaient ses quatre lions. En me voyant entrer, il se leva, et, descendant les marches du trône, il me dit d'une voix haute:

« Devant tous les rois, princes, dedjazmatch et no bles de mon empire d'Éthiopie, je te prie, ô Jean de Bourbon, invincible chevalier français, de me dire quelle récompense tu demandes pour les services que tu as rendus à notre sainte cause. Parle, et ce serait-il



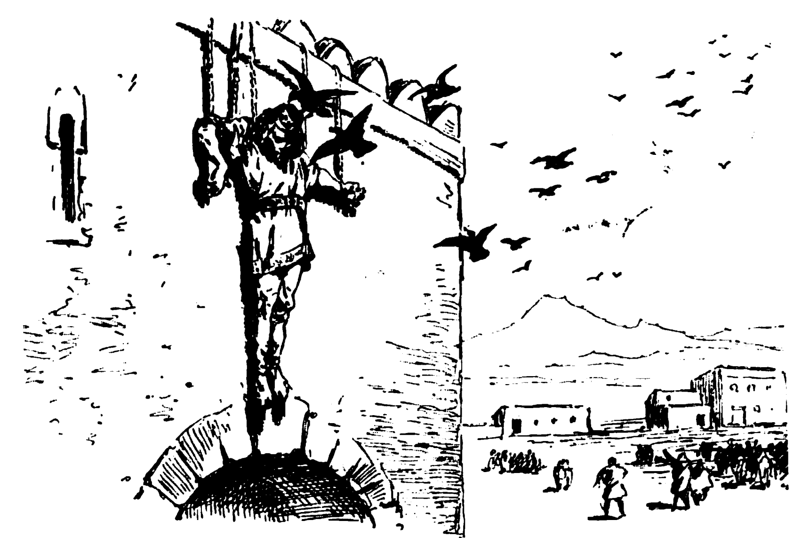
la moitié de mon royaume, tu auras ce que tu désires.

— Point ne me faut de récompense, répondis-je, je n'ai été en tout cela que le bras de Mariam et c'est Dieu qui a conduit ma main. Promets-moi seulement que ta nièce Magdalena aura dans l'empire le premier rang après toi et que tu ne chercheras pas à lui imposer d'autre volonté que celle de son aïeule.

— Je te le promets; Magdalena était ma nièce, elle sera ma fille. Mais ne veux-tu rien pour toi-même?

— Je t'ai répondu. Cependant ce pays est déjà devenu pour moi comme une seconde patrie; permets-moi d'y rester, mon ami et moi, et je te servirai loyalement.

— Mon fils, reprit l'empereur, ton désir comble tous mes vœux, et je demande à Dieu la grâce que tu ne me quittes jamais. »



Je le fis attacher sur le portail du château. (P. 406, col. 1.)

Puis se tournant vers l'assemblée :

« Que tout le monde sache que par notre impériale volonté nous donnons au seigneur Jean de Bourbon, à lui et à ses descendants, sous la seule condition de le tenir de notre couronne, le royaume de Béghamidèr avec ses villes, villages, terres et montagnes, depuis la rivière Tacazzé jusqu'au lac Dembéa. Que chacun s'incline, j'ai dit. »

Alors, me plaçant la main sur l'épaule, Gobasièr ajouta :

« Tu portes désormais le titre de raz de Débra-Tabo, et tu deviens le premier de mes vassaux.

— Je vous serai loyal comme je l'ai dit, » répondis-je simplement.

En ce moment le grand-camérier entra dans la salle et frappant le sol de sa canne d'or massif, il s'écria :

« Que le saint nom de Dieu soit béni ! Jéhovah tient dans ses mains les trônes et les rois ! »

Je ne m'expliquais pas ces paroles, mais je vis aussitôt les jeunes pages vêtus de blanc se former en troupe et se diriger à la suite du camérier vers le fond de la salle. Puis l'empereur s'avança majestueusement dans la même direction. Poussé par Kaleb je me mis derrière lui et le cortège se formant, nous suivîmes tous le corridor conduisant à la chapelle.

Combien le spectacle d'aujourd'hui me parut différent du sombre tableau que m'avait, deux mois auparavant, présenté ce sanctuaire. Et cependant peu de choses y étaient changées; la nef était remplie de moines et de fidèles; le patriarche se tenait debout sur les marches du chœur, la face vers nous ; et à côté de lui à genoux se tenaient deux femmes, l'épouse de Gobasièr et Magdalena. Mais c'étaient maintenant des chants d'allégresse qui remplissaient la voûte, et quand l'empereur arriva devant l'abouna il se prosterna à ses pieds tandis que le patriarche lui donnait sa bénédiction.

J'étais moi-même tombé à genoux, comme toute l'assistance, et pendant que les chantres entonnaient l'hymne impériale, je priai avec ferveur le Ciel pour le remercier de son ineffable bonté et de l'évident secours qu'il m'avait donné, en me permettant à moi, pauvre banni, de renverser le puissant usurpateur et de préserver d'un sort infâme une innocente enfant.

Gobasièr, désormais pour tous l'empereur Jacob, s'était relevé et conduit par l'abouna il alla prendre place sur un trône doré, au milieu du chœur, tandis que l'impératrice Anna et la princesse Magdalena s'asseyaient à ses côtés sur des tabourets.

Mes yeux n'avaient de regards que pour la fille de Mariam; j'admirais autant la candeur et la modestie de son visage que l'angélique et suave beauté de toute sa personne; je pensais que si Dieu m'eût donné une sœur je ne l'eusse point souhaité autrement. Puis je me souvins de la pauvre vieille esclave qui gémissait là-bas, au Grand-Caire, seule, privée de toute consolation et n'ayant d'autre espoir qu'en moi. Que n'aurais-je donné pour qu'elle pût être en ce moment près de moi, se repaissant de si tendres beautés.

Kaleb me tira brusquement de ma rêverie en me disant :

« Votre tour est venu, monseigneur. »

Alors je gravis lentement les marches de l'autel, puis arrivé devant Jacob, je lui dis d'une voix qui retentit dans toute l'église :

« Au nom de ta sœur Mariam, impératrice d'Éthiopie, mère de Théodoros I[er], je te reconnais pour maître et souverain légitime de l'héritage d'Aéizénas

et de tous les pays qui s'étendent de la mer Rouge jusqu'au Nil de Nubie, et pour te confirmer dans le droit que tu tiens jusqu'ici de la seule force des armes, je te remets l'anneau sacré d'Aézénas, le palladium de l'Éthiopie. »

Gobasièr saisit d'une main fébrile l'anneau que je lui tendais et le plaçant à son doigt il s'avança vers la foule auquel il le présenta. En voyant la gerbe de lumière qui jaillissant de la pierre mystérieuse semblait remplir l'édifice, les princes et les nobles se levèrent et les voûtes sacrées retentirent du cri :

« Jacob est l'élu de Dieu ! »

*A suivre.* LOUIS ROUSSELET.



# LE PALÉTUVIER

Le Palétuvier croît dans les lagunes, sur les plages des contrées intertropicales, Amérique du centre, Guyane et Brésil, les Antilles, les Indes orientales et surtout les côtes de Sénégambie et de Guinée, le Malabar, les Moluques, la Nouvelle-Calédonie, les îles et les côtes de la Nouvelle-Guinée : il lui faut la mer et un soleil brûlant.

C'est un arbre intéressant et curieux.

On ne sait d'où vient le nom de palétuvier.

Les botanistes et les voyageurs l'appellent aussi manglier : ils disent le Palétuvier-Manglier.

Ils sont peu d'accord, voyageurs entre eux, botanistes entre eux : les uns font deux arbres tout à fait distincts, le Palétuvier et le Manglier; les autres n'en font qu'un, le regardant comme le type de la famille des Rhizophorées, et admettent plusieurs espèces.

Nous dirons donc avec ceux-ci le Palétuvier-Manglier, ou le Rhizophore, nom savant dont la traduction est gracieuse : « Je porte ma racine. »

Tous les végétaux ont en eux, dans la graine, le végétal à venir, mais chez les Rhizophores la chose se passe autrement : la graine germe fortement avant de se séparer du fruit.

Du reste tout est extraordinaire dans le Palétuvier-Manglier.

L'arbre, de moyenne grandeur, ne touche pas le sol par sa tige, son tronc; il est porté à deux ou trois mètres par de nombreuses et puissantes racines.

Il produit des branches opposées, dit un savant ; les unes portent des feuilles et forment la tête de l'arbre ; les autres, dépourvues de feuilles, s'inclinent vers la terre où elles vont s'enraciner; de là les nombreuses racines.

Remarquons que ces branches opposées ne partent pas du même point de la tige : celles qui se dirigent en haut viennent naturellement de la partie supérieure ; celles qui vont en bas, de la partie inférieure.

Un autre botaniste, M. Auguste Saint-Hilaire, nous explique comment le Palétuvier-Manglier vient à ne plus toucher le sol, ou plutôt la vase dans laquelle il croît.

« On peut supposer que la première racine s'est détruite après que des racines adventices se sont échappées, au-dessus d'elle, de la partie inférieure de la tige; que cette partie de la racine s'est oblitérée à son tour avec les racines qu'elle avait fait naître; qu'une portion de la tige plus élevée a également produit des racines bientôt détruites de la même manière, et que des formations et des tractions successives n'ont pas cessé de se répéter jusqu'à ce que la tige se soit trouvée portée, par de longues racines adventives, à une élévation considérable du sol. »

Les branches de l'arbre, les rameaux même produisent aussi des fibres grossières qui, venant chercher le sol, s'y implantent, s'y développent et deviennent à leur tour de nouvelles tiges, dans lesquelles se passent les mêmes phénomènes de végétation.

Enfin le fruit, ou plutôt la graine tombe toute germée et donne encore naissance à des arbres qui croissent rapidement, en dix ans, et qui se multiplient à leur tour.

Les racines si nombreuses des Palétuviers, les unes de moyenne grosseur, les autres, véritables cordes tendues de l'arbre au sol, se croisent, s'entrelacent, se confondent pêle-mêle : c'est un lacis inextricable sur lequel le voyageur peut, dit-on, faire plusieurs lieues, dans un pays inondé, sans poser pied à terre.

Ces arbres forment d'épais fourrés, des forêts presque impénétrables aux rayons du soleil. Il est impossible d'aborder sur les côtes où ils croissent et se multiplient.

Les racines, si étroitement entrecroisées, si serrées parfois les unes contre les autres, retiennent tous les débris apportés par les vents et la mer, tous les détritus d'une végétation active et puissante, et même ceux de la vie animale ; car la vase que couvrent les Palétuviers est l'asile ou le refuge de nombreux poissons, d'oiseaux aquatiques, poules d'eau, canards sauvages, de différentes espèces de mollusques, d'insectes rampants, de moustiques bourdonnants : la vase devient ainsi véritable sol. Le niveau s'en exhausse. Si ce niveau vient à dépasser celui de la mer, le Palétuvier s'étiole, disparaît, et fait place à une végétation toute différente.

Mais il marche en même temps vers la mer, agrandissant peu à peu les rivages, atteignant parfois un îlot assez éloigné et le rattachant à la terre ferme, un pâté de coraux où il jette ses racines adventices,



Palétuviers de l'Amérique centrale. (P. 408, col. 1.)

et forme une nouvelle forêt que peuplent tous les hôtes qui n'ont eu garde de l'abandonner.

Cette marche est si rapide qu'en un mois des voyageurs ont pu observer quelque changement dans les massifs de Palétuviers, et ainsi constater le fait.

Parmi les hôtes fidèles du Palétuvier, on signale surtout des huitres de la grosseur des huitres d'Ostende. Elles couvrent les racines baignées par les eaux, et parfois les branches flexibles qui vont vers la mer et auxquelles elles restent suspendues à marée basse : on fait la cueillette des huitres comme la cueillette des cerises.

C'est une précieuse ressource pour le voyageur quand il relâche sur un point inhabité des côtes. Il peut consommer les huitres sur place, ou abattant à la hache quelque racine il en emporte une bonne provision.

Le bois de Palétuvier brûle très bien quoique vert et tout nouvellement coupé: autre ressource inappréciable en cas de détresse. Il est employé, selon les espèces, pour la teinture, la charpente, le chauffage.

L'une de ces espèces donne le bois-chandelle dont les Indiens font des torches qui répandent la plus brillante lumière.

L'arbre est très rameux. Les rameaux se couvrent de feuilles opposées, simples, entières, ovales, aiguës et luisantes. La fleur, portée sur un pédoncule axillaire, blanchâtre, à douce senteur, compte huit étamines, et quatre pétales très étroits et velus intérieurement. Le fruit, mangle, est une capsule coriace, uniloculaire et monosperme. La graine, très volumineuse, germe et se développe sur la plante même.

Un voyageur décrit ainsi ce phénomène : « Dès que la semence est mûre, la germination se manifeste et commence dans le fruit et sur l'arbre même. La radicule qui se développe la première, rompt le sommet de la capsule, s'allonge et s'élève au dehors sous la forme d'une massue de 30 à 40 centimètres de longueur. Ne pouvant se soutenir dans cette position, elle se renverse, parvient par son poids et ses oscillations continuelles à détacher la semence du fruit, tombe, et s'enfonce dans la vase par son sommet, tandis que sa base, qui tient à la semence et qui est destinée à devenir la tige, s'élève dans une direction verticale, accompagnée de deux cotylédons entre lesquels paraît bientôt la plantule. »

La mangle, ou fruit du Palétuvier-Manglier, est remplie d'une pulpe un peu amère, que les indigènes des côtes où pullule cet arbre mangent faute d'autre chose.

Il ne faut pas confondre la mangle avec la mangue, fruit délicieux du manguier, arbre de la famille des Anacardiacées qui croît dans les régions les plus favorisées de l'Asie, dans l'Inde, en Indo-Chine et aussi sur la côte d'Afrique, et dont nous vous entretiendrons un jour.

M^me^ Barbé.



# LA CAMPAGNE DE TUNISIE [1]

C'est au Bardo qu'a été signé le 12 mai par le bey le traité qui place la Régence de Tunis sous le protectorat de la France.

Le Bardo est la résidence d'été du bey, le siège officiel de son gouvernement. On dit le cabinet du Bardo comme on dit le cabinet de Saint-James, etc.

« Le nom de *Bardo*, dit M. de Tchihatchef, s'applique à un assemblage de maisons, de dimensions diverses, groupées autour du palais du prince ; c'est en quelque sorte un petit village, ayant ses boutiques, ses ateliers, le tout entouré d'un mur. Le palais est un édifice de médiocre grandeur, à deux étages, mais ne renfermant qu'une quinzaine de chambres. L'entrée se présente assez bien; l'escalier et les lions qui le décorent sont en marbre blanc; ces derniers viennent d'Italie, et presque tous les ornements architecturaux ont une origine semblable; cependant quelques plafonds et quelques murs sont ornés de sculptures en stuc d'un beau travail dans le style mauresque. Malheureusement, au Bardo, comme dans les autres palais du bey, la baroque singerie de l'ornementation et de l'ameublement européens prédomine, bien que, sous ce dernier rapport, le Bardo ait été moins malheureux, car les meubles y sont dans le style de Louis XIV et, par conséquent, possèdent du moins un certain caractère historique. La salle de réception est spacieuse, et ses murs sont ornés de portraits de plusieurs souverains européens. »

L'éminent voyageur russe que nous venons de citer, et qui a parcouru l'Algérie et la Tunisie, en 1878, faisait à cette époque, au nom de la civilisation, des vœux ardents pour la réunion de la Tunisie à la France.

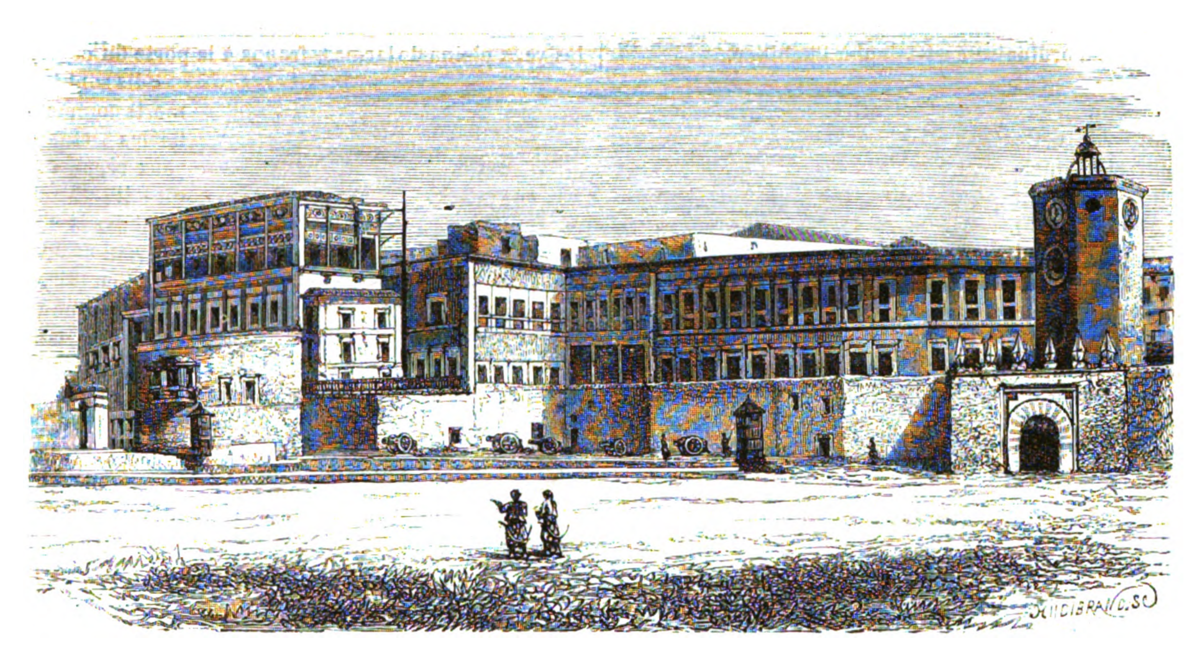
« Jamais, écrivait M. de Tchihatchef, et nulle part, la nature ne paraît avoir plus intimement réuni deux contrées — l'Algérie et la Tunisie — que le caprice des hommes a séparées, en restituant l'une à la civilisation et abandonnant l'autre à la barbarie. Aussi, Bône, située près de la frontière entre ces deux pays, si semblables sous les rapports de leur configuration physique et de leur population indigène, paraît marquer la limite entre deux mondes complètement différents. D'un côté, des campagnes fleurissantes, animées de villes et de villages européens, traversées par des routes qui pénètrent bien avant dans le désert, et le long de ces routes, partout des maisons hospitalières, destinées exclusivement à l'usage des voyageurs; tandis que de l'autre côté des solitudes arides et déboisées, accessibles pendant la saison des pluies seulement au cavalier et au piéton; nulle part le moindre refuge pour l'étranger, tant soit peu habitué aux exigences de la vie civilisée; en un mot, quelques heures de marche sur le même littoral africain suffi-

1. Suite. — Voy. pages 359 et 394.



sent pour entrer de plain-pied dans l'immobile Orient des siècles passés, après avoir franchi le seuil de cet autre Orient moderne, orné de tous les prodiges de la civilisation européenne, nullement incompatible avec la poésie orientale.

» Sans doute, le temps ne peut manquer de faire justice de cette choquante anomalie, et la Tunisie, qui, sous tous les rapports, n'est guère que la continuation et même le complément nécessaire de l'Algérie, doit un jour être rattachée à cette dernière, en réparant les profondes blessures que lui a infligées cette séparation contre nature. C'est une question d'humanité, mais c'est aussi une question d'intérêt français, car l'annexion de la Tunisie procurera à la France non seulement un territoire d'une fertilité proverbiale, mais encore le plus beau port de la Méditerranée, celui de Bizerte, puisque le lac et le canal qui le joint à la mer n'attendent que quelques coups de pioche d'un ingénieur européen pour réaliser cette merveilleuse transformation. De plus, la France se trouverait dans la proximité de ces golfes Syrtiques indiqués par la nature même, pour servir de communication avec les régions les plus productives et les plus peuplées de l'Afrique centrale; enfin, si la création d'une mer intérieure dans les Chotts ou lagunes de Sahara se réalisait, il serait fort important que l'entrée de cette mer, ainsi que le bassin même qu'elle constituera, ne se trouvassent point entre les mains d'une puissance étrangère, mais fussent placées sous le contrôle direct de la France, qui seule pourra donner à cette nouvelle voie maritime toute l'importance dont elle serait susceptible. »



Le Bardo, résidence du bey de Tunis. (P. 410, col. 2.)

Par le traité du Bardo du 12 mai, cette réunion de la Tunisie à la France, si ardemment souhaitée par le voyageur russe, est désormais un fait accompli. Agissant avec intelligence et générosité, le gouvernement français a montré qu'il ne cherchait dans cette réunion que la sauvegarde de ses intérêts et de la cause même de la civilisation, puisque, au lieu de déposséder le bey purement et simplement, il lui garantit au contraire l'intégrité de son territoire, et lui promet, sous notre sage protectorat, de transformer la Tunisie en une des plus riches et des plus florissantes contrées du globe.

La signature du traité de garantie entre le bey et la France amènera sans doute aussi promptement la soumission complète des Kroumirs et des autres tribus montagnardes dont les forfaits ont été la première, mais non la seule cause de notre entrée en Tunisie.

Jusqu'ici ces terribles montagnards continuent à fuir devant nos soldats. Cependant le moment ne peut être éloigné où, complètement cernés par nos troupes qui avancent à la fois de l'ouest, du sud et de l'est, ils seront obligés d'accepter la lutte décisive ou de se rendre à merci. Il est probable que ces montagnes tunisiennes seront détachées du protectorat et directement rattachées à l'Algérie, et peut-être, dans quelques années, cette terrible Kroumirie sera devenue aussi calme et aussi prospère que notre Kabylie, autrefois si redoutée.

LUCIEN D'ELNE.



# LUTIN ET DÉMON [1]

## VII

Cependant le comte n'était pas sorti de la salle, et le courroux qu'il avait été obligé de contenir à l'égard de son fils se déversait sur ses amis et ses serviteurs. Par les soins et la volonté du comte, Gaston avait été, dès son enfance, entouré des plus braves, des meilleurs et des plus aimables jeunes gens des familles nobles du Béarn et du pays de Foix. Tous l'aimaient et le servaient avec joie, et le comte pensait que quelques-uns fussent en sa confidence sur l'affaire de la boursette, surtout ceux qui avaient été avec lui en Navarre et ceux qui d'ordinaire assistaient à l'habiller.

« Il ne se peut qu'aucun d'eux n'ait vu cette boursette, quelque secrète qu'il la pût tenir, disait le comte, et il aurait dû me venir dire : « Monseigneur, Gaston porte une boursette, telle et telle. » Sans une querelle d'enfant qui mit Yvain, mon neveu, en grande colère, je n'en aurais rien su, et peut-être à cette heure serais-je comme mon pauvre chien qui méritait mieux que de mourir par le poison de Navarre. »

Les chevaliers regardaient Yvain avec étonnement ; jusqu'à ce moment, personne n'avait compris comment le comte avait été instruit de la boursette que portait son fils, et plusieurs pensaient que ce fût par le messager mystérieux qui l'instruisait des affaires du monde. Yvain cacha son visage dans ses mains et se remit à pleurer.

Dans la salle, et pendant que le comte, dans son courroux, faisait arrêter les serviteurs de son fils qu'on menait en prison, plus d'un chevalier ou écuyer avisé avait prudemment fait sa sortie. Déjà le confesseur de l'Enfant de Foix, l'évêque de Lescale, auprès Pau, avait fait seller son cheval, et avait pris son chemin vers les marches du pays. D'autres avaient suivi son exemple, car on savait la colère du comte violente et cruelle, et que jamais il ne pardonnait à ceux dont il croyait avoir reçu offense. Bien en prit à ceux qui avaient ainsi devancé son courroux, car du fond des prisons du château d'Orthez sortirent aussitôt des cris de mortelle agonie, et jusqu'à quinze des serviteurs de l'Enfant périrent dans les supplices, sans qu'aucun d'eux accusât Gaston, et tous disaient : « Il a été le premier trompé et ne savait pas ce qu'il portait. Tout son discours en revenant de Navarre était que nous serions bientôt tous en joie, car Madame sa mère reviendrait au château d'Orthez, et que Monseigneur l'aurait si fort en sa grâce, que plus ne voudrait jamais la quitter. » Dans la chambre où il s'était retiré, le comte attendait, marchant à grands pas en tous les sens, les yeux toujours fixés sur la porte, comme s'il espérait des nouvelles. Tous les chevaliers et écuyers étaient rassemblés dans la salle et dans la galerie, pâles et les lèvres serrées ; quand on n'entendit plus de cris dans les cachots, messire Espaing de Lyon, les yeux pleins de larmes, frappa à la porte du comte :

« Ils sont tous morts comme de fidèles et loyaux serviteurs, dit-il hardiment ; pas un n'a voulu sauver sa vie en disant chose qui ne fût pas véritable contre son seigneur. Gaston n'a rien su de ce qu'il portait, j'en répondrais sur ma tête. »

Le comte regarda en face messire Espaing, qui de tout temps était l'un de ses plus braves et confidents chevaliers ; puis il repoussa contre lui la porte ; nul ne le revit plus en cette journée. On pleurait dans toutes les maisons de la ville d'Orthez.

Le comte regarda messire Espaing. (P. 412, col. 2.)

Au point du jour, le comte appela le clerc qui couchait en la chambre proche de la sienne ; quand le clerc entra, qui vit le lit non défait et les couvertures comme elles avaient été placées la veille au soir par les serviteurs de la chambre, il comprit que Monseigneur ne s'était point couché, ni n'avait dormi. Le comte était assis dans sa chaise ; son visage avait vieilli de dix ans depuis la veille, et paraissait sombre et triste.

« Écris, dit-il au clerc, à tous les nobles et prélats des pays de Foix et de Béarn, et aux hommes notables des deux pays, qu'ils viennent ici me trouver en ma ville d'Orthez, car j'ai besoin de leur parler. »

Le clerc comprit de quelle matière le comte voulait entretenir ses serviteurs, et il écrivit des lettres si pressantes, qu'au jour le plus proche, où pouvaient les amener leurs bons chevaux, les hommes du comté de Foix commencèrent à s'assembler dans la ville d'Orthez. Le comte n'avait pas encore indiqué à

1. Suite. — Voy. pages 315, 331, 347, 363, 379 et 395.

quel moment ils se devraient réunir dans la grande salle du château, et encore attendait-il les plus lointains qui n'avaient pu se hâter assez pour regagner ceux des marches prochaines; mais le peuple de la ville n'avait pas attendu la venue des notables pour se prononcer en faveur de l'Enfant de Foix et de Béarn. Sur toutes les places, dans tous les marchés, à la porte de toutes les églises, les gens du pays tenaient assemblée, discutant et devisant des affaires de Gaston avec le comte son père :

« Il a été déçu par ce démon de Navarrais, » disaient les femmes. Si quelque homme osait branler la tête, disant que les héritiers sont parfois bien aises de ne point trop attendre leur héritage, la voix de tous s'élevait contre lui, et il était contraint de se taire.

« Si on voulait faire mourir Gaston, nous l'irions prendre en la grande tour du château, et le garderions nous-mêmes en sûreté, disaient les bourgeois. Monseigneur n'a que lui d'enfant, et que deviendraient les pays de Foix et de Béarn si plus n'avait d'héritier de son corps ? »



Le comte se leva de son siège. (P. 414, col. 2.)

Cependant l'hôtel de la Lune était depuis longtemps rempli de prélats, chevaliers et notables, et aussi l'étaient toutes les maisons riches de la ville, où quelques-uns étaient descendus, mandés par monseigneur. Le chemin qui montait au château était couvert de monde, tant de ceux qui allaient assister à l'assemblée que de ceux qui étaient pressés d'avoir plus tôt les nouvelles. Depuis huit jours déjà l'Enfant de Foix était seul, enfermé dans sa chambre sans garde auquel il pût parler, sans amis qui le vinssent voir et le consoler, ni auquel il pût confier sa peine et se conseiller. Le jour pénétrait à peine entre les murailles, tant elles étaient épaisses.

« Les portes sont assez solides et les verrous assez bons pour l'empêcher de sortir, avait dit le comte. Point ne veux lui donner des gardes qui pourraient le faire échapper. Que les sortilèges de son oncle de Navarre le viennent chercher par les meurtrières de la tour, s'ils peuvent le faire passer par un trou de chauves-souris. »

Le comte était assis sur son fauteuil, tout en haut des marches au fond de la salle; il y avait un dais au dessus de sa tête, et de riches tapis s'étendaient à ses pieds. En face de lui, à une certaine distance, étaient préparés les sièges des prélats, les chaises des gentilshommes, les bancs des notables; les chevaliers et les écuyers de l'hôtel du comte l'entouraient, qui semblaient tous tristes et sombres. Les larmes coulaient l'une après l'autre sur les joues de messire Espaing de Lyon, hâlées par le soleil et déjà ridées par l'âge.

Le comte avait ordonné à Yvain de se retirer s'il ne pouvait contenir ses sanglots.

Les hommes des pays de Foix et de Béarn entrèrent

dans la salle, et s'assirent après avoir salué Monseigneur, qui se souleva et leur rendit courtoisement leur salut. Tous les regards l'examinaient à la dérobée.

Ses cheveux avaient subitement blanchis, encore qu'il ne fût parvenu qu'à la cinquante-troisième année de son âge; sa voix était émue, lorsqu'il se pencha légèrement en avant, appuyant son coude sur son genou, comme pour réprimer un tremblement involontaire.

« Mes amis, féaux et fidèles, dit-il avec un accent pénétrant et attendri, auquel on n'était pas accoutumé de sa part, je vous ai écrit et mandés, pour vous dire que j'ai trouvé mon fils unique Gaston, l'Enfant de Foix et de Béarn, en telle faute et forfait, que je juge qu'il a mérité la mort, et aussi est-ce mon intention qu'il meure. »

Le comte n'avait pas dit un mot du crime imputé au jeune homme; tout son peuple le savait comme lui.

Nul n'ignorait que l'héritier de la noble maison de Foix et de Béarn avait été surpris portant sur sa poitrine un poison si malin, qu'un chien en était mort au premier attouchement, et que ce poison était évidemment destiné au comte son père.

Un seul cri partit de toutes les bouches :

« Monseigneur, sauve votre grâce, nous ne voulons pas que Gaston meure. C'est votre héritier et vous n'en avez pas d'autre. »

Jusqu'à cette heure, les chevaliers et les écuyers de l'hôtel du comte avaient toujours supplié le père de faire grâce au fils, comme reconnaissant que la vie du jeune homme appartenait à son seigneur. Dans la grande salle du château d'Orthez, devant l'assemblée des prélats, nobles et notables de sa terre, le comte de Foix comprit qu'il ne disposait pas seul de l'existence de son fils, et que l'héritier appartenait au peuple du pays aussi bien qu'à son père. Le cri des notables assemblés en présence du comte avait dépassé les limites de la salle; au delà de la cour du château, les bourgeois et les bourgeoises, les marchands et leurs femmes, les pauvres gens qui n'avaient pu se mêler aux groupes des gens bien vêtus, tous répétaient la même parole : « Nous ne voulons pas que Gaston meure. »

Tous élevaient leur volonté et leur amour comme un rempart autour de l'Enfant qu'ils avaient vu grandir au milieu d'eux, et que tous regardaient comme leur maître futur.

Le comte regardait autour de lui avec une colère mal contenue.

L'amour que son peuple témoignait pour Gaston ne l'attendrissait pas; il en concevait même une certaine jalousie.

« Il a appris de Navarre d'autres secrets que ceux des empoisonneurs, se disait-il, et bien sait-il se faire bien venir de toutes manières de gens qui lui témoignent aujourd'hui plus de confiance et d'intérêt qu'à moi qui suis leur seigneur et leur maître, et qui, si longuement, les ai protégés et défendus. Nul ne s'inquiète du danger que j'ai couru, et ne pense au sort qui m'était réservé, si Gaston eût ce soir-là, tout comme à l'ordinaire aux soupers de gala, servi mes viandes et fait l'essai de mes mets. Il n'attendait que ce moment pour verser sa poudre sur un plat. Je me serais trouvé les yeux tournés et les membres raides, comme mon pauvre chien qui plus ne courra le cerf, ainsi qu'il avait coutume de faire en ma compagnie, depuis que messire Jehan Froissart me l'avait ramené d'Angleterre. »

Et toujours le même cri retentissait dans les airs, répété par les échos de la montagne : « Nous ne voulons pas que Gaston meure! »

Le comte avait pris son parti; sage et prudent, même au travers de ses violences et de son implacable courroux, il avait coutume de tenir grand compte des volontés exprimées par son peuple. Celle que les gens du pays manifestaient aujourd'hui était trop claire pour qu'on pût s'y méprendre; d'ailleurs, au fond de son âme, et quelle que fût son indignation, le comte jugeait que son peuple avait raison.

« Si je tenais ici le Navarrais entre les murailles de ma tour, je n'aurais pas pris l'avis de tous ceux-ci, et quand une fois le serpent serait mort, nul ne regretterait son venin. Gaston ne peut pas encore être tout à fait perdu; je le corrigerai par quelques mois de prison en la tour, puis je l'enverrai voyager aux cours de France et d'Angleterre, en Espagne, et jusqu'en Prusse pour combattre l'ordre teutonique. Quand il reviendra, j'aurai oublié mon courroux, et il aura peut-être appris la sagesse. Il est encore bien jeune en son âge, et facilement peut avoir été trompé par le frère de sa mère. Je donnerai congé à tous mes gens, que j'aurais pu ne pas mander ici. »

Pensant ainsi dans son esprit, le comte se leva de son siège et descendit une marche sous son dais.

« Mes bons amis et féaux serviteurs, dit-il, plus n'ai-je besoin de vous et de vos conseils. Vous pouvez à cette heure retourner dans vos logis qui sont lointains pour la plupart, et vous obligent à chevaucher longtemps. Je vous remercie d'être sitôt venus à mon mandement, et je vous donne congé. »

Le comte restait debout, attendant les inclinaisons et hommages de tous ceux qui étaient là présents, et ensuite qu'ils quittassent la salle. Quelques prélats et gentilshommes du pays de Béarn commencèrent à sortir des rangs, s'humiliant profondément devant lui comme ils passaient auprès du dais; mais des hommes du pays de Foix, pas un seul n'avait bougé. Tous regardaient le comte sans quitter leurs places et comme attendant d'autres paroles. Le comte s'étonnait de leur silence et de leur immobilité; il reprit en haussant un peu la voix comme pour se faire mieux entendre :

« Je n'ai plus affaire de vos conseils, et je vous donne ici congé. »

Aussitôt, et sans attendre que l'un des prélats ou des nobles portât la parole pour tous, un cri s'éleva parmi les hommes du pays de Foix : « Nous ne voulons



pas que Gaston meure, et nous demandons sa parole à Monseigneur qu'il ne sera fait aucun mal à l'Enfant. »

La colère commencait à bouillir dans les veines du comte, et fort insolents trouvait-il ses hommes qui prétendaient régler sa conduite à l'égard de son propre fils.

Ils étaient là cependant, prélats, gentilsbommes et notables du pays de Foix, gros et paisibles abbés, chevaliers endurcis sous le harnais de cent combats, riches bourgeois accoutumés à l'aisance et habiles dans le commerce, tous animés d'un même esprit, et demandant une même grâce, qu'ils paraissaient résolus à obtenir.

Le comte savait bien qu'ils lui avaient toujours été fidèles et qu'il avait exigé d'eux bien des sacrifices, l'heure était venue de leur rendre service pour service; d'ailleurs c'était le propre sang de leur seigneur qu'ils défendaient contre son courroux; le comte triompha de son orgueil, qui répugnait à s'engager par une promesse :

« Gaston ne mourra point, dit-il, puisque vous le voulez. Quand il aura été un temps châtié par prison, il s'en ira voyager aux pays étrangers pour y apprendre la sagesse. Vous pouvez vous retirer en assurance, car je vous ai donné congé et ma parole que Gaston ne souffrira aucun mal. »

Les hommes du comte le connaissaient et savaient qu'on pouvait compter sur sa promesse; ils sortirent de leurs rangs et passèrent devant lui en le saluant profondément.

Le bruit de l'engagement pris par le comte se répandit aussitôt sur la place et dans la ville; on commençait à crier : « Vive le comte, notre bon seigneur! » et les petits enfants eux-mêmes répétaient : « Noël! »

Mais aux acclamations se mêlait sans cesse l'affirmation de la volonté populaire : « Nous ne voulons pas que Gaston meure! »

*A suivre.* M^me DE WITT née GUIZOT.

# LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHOU

Vous connaissez l'histoire. Un batelier veut passer d'une rive à l'autre un loup, une chèvre et un chou; mais son bateau n'a que deux places dont l'une lui est réservée.

Sans doute il pourrait passer le chou, revenir chercher la chèvre, puis le loup; seulement, en l'absence du batelier, le loup mangerait la chèvre et celle-ci mangerait le chou.

Voici comment il faudra faire: Le batelier prendra la chèvre sur le bateau et la transportera sur l'autre rive; revenant au point de départ, il embarquera le loup, le débarquera, mais reprendra avec lui la chèvre qu'il déposera à terre en l'échangeant contre le chou. Le chou étant transporté, le batelier reviendra à vide et prendra enfin la chèvre.

Ce problème bien connu peut être compliqué de la manière suivante:

Trois maris ayant avec eux leurs femmes veulent traverser la Seine en bateau. Le bateau n'a que deux places. Ces messieurs se proposent de s'arranger de telle sorte qu'une femme ne se trouve jamais avec l'un des hommes, sans que son mari soit avec elle. Comment feront-ils?

1° Mesdames A et B vont traverser la rivière. L'une d'elles restera; l'autre, par exemple madame B, va ramener le bateau et chercher la troisième dame. Actuellement les trois hommes sont sur la première rive et les trois dames sur la seconde.

2° Madame A revient, descend à terre, reste auprès de son mari, laissant messieurs B et C se transporter vers leurs femmes.

3° Le couple B ramène le bateau: Madame B va rester à terre et messieurs A et B se dirigeront sur l'autre rive.

4° et 5° Madame C, laissant les 3 hommes ensemble, vient chercher une première fois madame A, la dépose sur la rive et finalement retourne chercher madame B.

Si je représente les hommes par les lettres A, B, C et leurs femmes par les petites lettres correspondantes, a, b, c, voici le tableau figuré de ce qui se passera:

| 1^re rive. | 2^e rive. |
|---|---|
| A,B,C,a,b,c | » |
| A,B,C.c | a,b. |
| A,B,C | a,b,c. |
| A,a | B,C,b,c. |
| a,b | A,B,C,c,a. |
| b | A,B,C,c. |
| » | A,B,C,a,b,c, |

Le problème serait absolument impossible si l'on avait 4 couples au lieu de 3 et qu'on voulût satisfaire aux conditions indiquées en ne laissant passer à la fois que deux personnes sur le bateau. Au contraire, le problème peut être résolu si le bateau peut contenir trois personnes.

La solution est exactement conforme à celle que je viens de donner.

1° Trois femmes passent d'abord.

2° Deux femmes reviennent et emmènent la quatrième.

3° Une femme revient, débarque, reste avec son mari, tandis que les autres hommes vont retrouver leurs femmes.

4° Un couple revient et retourne en emmenant le quatrième mari.

5° Deux femmes, ayant déjà passé, reviennent chercher la dernière femme.

A. BERTALISSE.

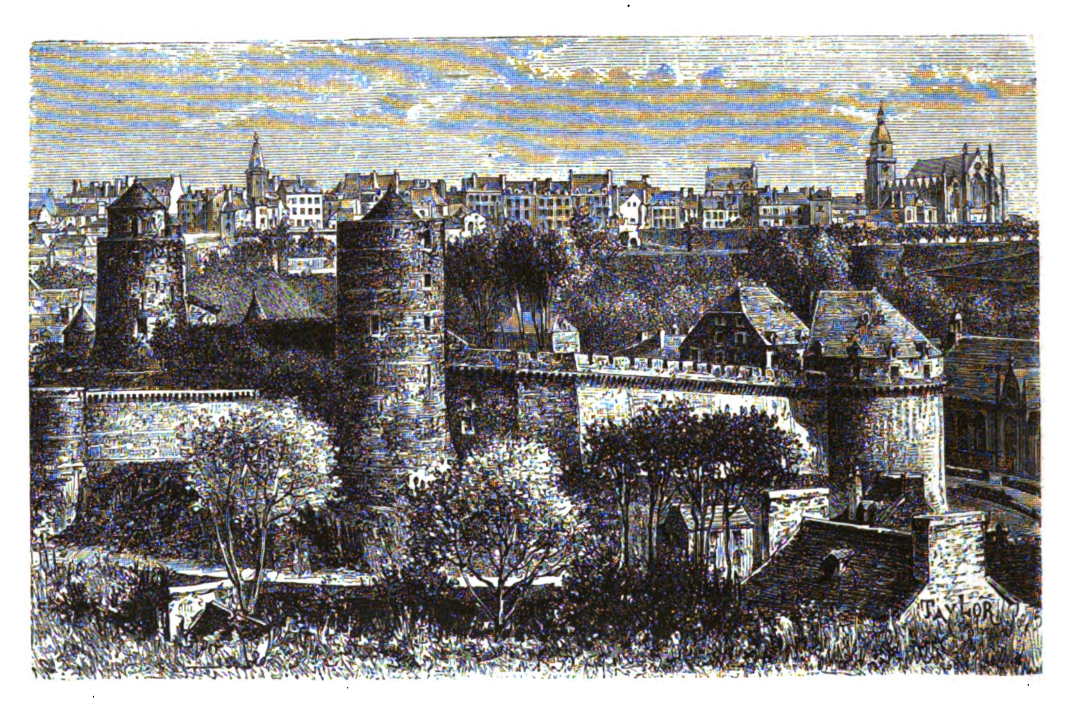


# A TRAVERS LA FRANCE

## FOUGÈRES

Victor Hugo fait de Fougères une description aussi originale que la ville elle-même. « Je reviens, dit-il, de Fougères comme La Fontaine revenait de Baruch, et je demanderais volontiers à chacun : Avez-vous vu Fougères?... Figurez-vous une cuiller; grâce pour ce commencement absurde. La cuiller c'est le château; le manche c'est la ville. Sur le château, rouge de verdure, mettez treize tours, toutes diverses de forme, de hauteur et d'époque. Sur le manche de ma cuiller entassez une complication inextricable de tours, de tourelles, de vieux murs féodaux, chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre, de balcons à jour, de mâchicoulis, de jardin en terrasse. Attachez ce château à cette ville et posez le tout en pente et de travers, dans une des plus vastes et des plus profondes vallées qu'il y ait (90 mètres de profondeur). Coupez le tout avec les eaux vives et étroites de la rivière, sur laquelle jappent nuit et jour quatre à cinq moulins à eau. Faites fumer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les enclumes, vous avez Fougères. — Qu'en dites-vous ? »

Comme Vitré et Montfort, villes du département d'Ille-et-Vilaine, Fougères est d'origine féodale et son histoire est dans son château. Contre les règles ordinaires, cette forteresse, au lieu de dominer la ville, en est dominée; elle n'est séparée du fond de la vallée que par le rocher peu élevé sur lequel elle est assise. Avant l'invention de l'artillerie à poudre, cette disposition n'était pas dangereuse ; mais, avec le canon, le château de Fougères fut aisément pris toutes les fois qu'il fut attaqué ; la ville seule put résister. Toutefois, il pouvait encore servir momentanément de repaire à de hardis aventuriers, comme on le vit pendant la guerre de Cent Ans et à l'époque des grandes luttes religieuses; aussi Henri IV donna-t-il l'ordre de le démanteler.

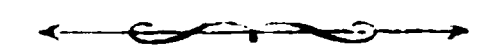


**Fougères.**

Aujourd'hui, peuplée de douze mille habitants, Fougères est un chef-lieu d'arrondissement et une ville industrieuse. La cordonnerie y fait vivre plus de quatre mille ouvriers, et dans les environs s'exploitent des carrières de ce beau granit dont la Bretagne est si riche. Un chemin de fer, qui passe en tunnel sous la ville, la relie d'un côté à Rennes, chef-lieu du département, de l'autre au Mont-Saint-Michel.

C'est dans l'arrondissement et à 20 kilomètres sud-ouest de Fougères qu'est située la ville de Saint-Aubin-du-Cormier, théâtre, à la fin du quinzième siècle, d'un des faits les plus considérables de l'histoire de la Bretagne. Là fut vaincu, après une mêlée sanglante, le dernier duc François II, qui dut acheter son pardon en promettant sa fille unique à Charles VIII, et en préparant ainsi l'annexion de la province à la couronne de France.

ANTHYME SAINT-PAUL.

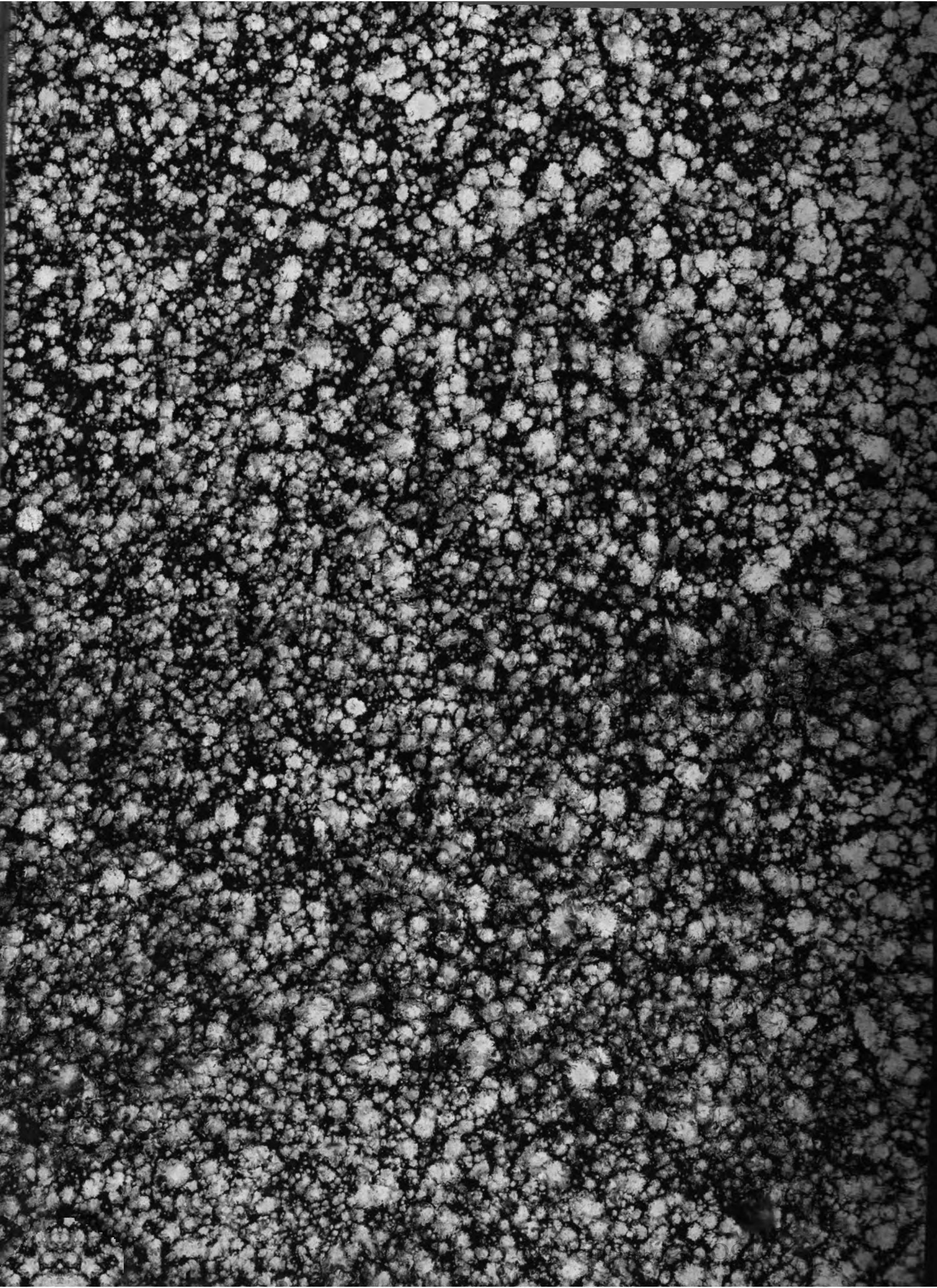




# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 08005 0589

